UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04052 0009

TOURNAI RELIURE TOURNAI
Vve H. CASTERMAN

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME ONZIÈME

51-0864

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

X 12
BQX
8215
.G93
1872

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME ONZIÈME

DU 10 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Ste. Annae,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

VIES DES SAINTS

Xe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tolentino, dans la Marche d'Ancône, le décès de saint NICOLAS, confesseur, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Vers 1310. — En Afrique, la naissance au ciel des saints évêques Némésien, Félix, Lucius, un autre Félix, Littée, Polyane, Victor, Jadère, Datif et plusieurs autres, qui, au commencement de la persécution de Valérien et de Gallien, dès la première confession qu'ils firent de Jésus-Christ, furent cruellement frappés à coups de bâton, puis mis aux fers et condamnés aux mines où ils achevèrent le cours de leurs martyre [1]. Vers 260. — A Chalcédoine, les saints martyrs Sosthènes et Victor, qui, durant la persécution de Dioclétien et sous Prisque, proconsul d'Asie, après avoir surmonté les fers et les bêtes féroces, furent condamnés à être brûlés; s'étant alors donné le baiser de paix, ils rendirent l'esprit en priant Dieu. Vers 302. — En Bithynie, les saintes vierges Ménodore, Métrodore et Nymphodore, sœurs, qui arrivèrent à la gloire par le martyre dont elles furent couronnées sous l'empereur Maximien et le président Fronton. Vers 303. — De plus, les saints martyrs Apelle, Luc ou Luce et Clément [2]. Ier s. — A Liége, saint Théodard, évêque et martyr, qui donna sa vie pour ses ouailles, et brilla après sa mort par la vertu des miracles [3]. 668. — A Rome, saint HILAIRE, pape et confesseur. 467. — A Compostelle, saint Pierre, évêque, célèbre par ses vertus et par ses miracles [4]. — A Albi, saint SALVI ou SAUVE, évêque et confesseur. 586. -- A Novare, saint Agape ou Agabe, évêque. VIe s. — A Constantinople, sainte PULCHÉRIE, impératrice et vierge, illustre par sa piété et sa religion. 453.

1. On joint ordinairement à leurs noms, pour éviter de les confondre avec leurs homonymes, celui de leur siége épiscopal : Némésien de Thubune, Félix de Bagaïe, Lucius de Membrèse, Félix d'Utine, Littée de Gémelles, Polyane de Milève, Victor d'Assur, Jadère de Midile, Datif de Badée. - *Acta Sanctorum*, Baillet, Godescard.

2. Apelle, Luce et Clément furent des premiers disciples de Notre-Seigneur; on les honore particulièrement à Smyrne (l'Ismir des Turcs), dans l'Anatolie. La première fête de saint Apelle est le 22 avril.

3. Liége célèbre aujourd'hui la translation des reliques de saint Théodard, successeur de saint Rémacle sur le siége épiscopal de Maëstricht qu'il illustra pendant six ans après avoir été abbé de Stavelot *(Stabuletum)*, dans la province de Liége, et de Malmédy *(Malmundarium)*, dans la province rhénane. Des seigneurs ambitieux s'étant emparés de la plus grande partie des terres de l'évêché de Maëstricht, Théodard en exigea la restitution : furieux, ses ennemis l'épièrent, le joignirent entre Spirent et Strasbourg, dans la forêt de Bicvald (Bienenwald) et l'assassinèrent Un de ses gens ramassa les restes du corps, qui avait été hâché en morceaux · ils furent distribués entre différentes Eglises des diocèses de Strasbourg, de Spire, de Worms, de Liége; dans la suite, ils furent restitués à l'Eglise de Maëstritch. — Cf. Continuateurs de Godescard, les Bollandistes, et Baillet.

4. Les Bollandistes déclarent ne pas connaître ce Pierre, évêque de Compostelle, et pensent que Baronius a eu tort de l'insérer au martyrologe romain, sur la foi seule de Molan qui n'est pas toujours un guide sûr et expérimenté.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nevers, anniversaire de la réception d'une épine de la sainte couronne de Notre-Seigneur. Ce précieux trésor fut donné à la cathédrale par Philippe de Moulins, évêque d'Evreux, qui l'avait reçu lui-même du duc de Berry, qui l'avait en grande estime. Cette relique a disparu au commencement de ce siècle, on ne sait comment. 1404. — Dans l'ancien diocèse de Vence (Alpes-Maritimes), diocèse actuel de Nice, saint Véran, évêque de Vence après avoir été moine de Lérins; il est nommé au martyrologe de France du jour précédent, avec plus de détails. Vers 480. — Dans l'ancien diocèse de Noyon, diocèse actuel de Beauvais, saint EUNUCE, évêque de Noyon et Tournay. Vers le milieu du VIIIe s. — Au diocèse primitif de Mâcon, diocèse actuel d'Autun, saint Salvin, évêque de cet ancien siége et confesseur. Vers 560. — Au village de Mont-Saint-Odile, diocèse primitif de Ruremonde (Limbourg hollandais), diocèse actuel de Liége, saint Otger ou Oger *(Othgerus)*, diacre, que l'on croit avoir été anglais de naissance. Il fut, dans la prédication de l'Evangile et l'œuvre de la conversion des âmes, le compagnon et l'auxiliaire des saints évêques Wiron ou Guiron (8 mai), et Pléchem (15 juillet). Quelques hagiographes ont donné à tort à saint Otger le titre d'évêque. Vers 713. — Au diocèse de Maurienne (Savoie), le bienheureux THOMAS, abbé de Farfe (Ordre de Saint-Benoît), dans la Sabine, au diocèse de Spolète. 715. — A Avranches (Manche), saint Aubert, appelé aussi Ausbert et Autbert, évêque de cet ancien siége, transféré à Coutances. Il est mentionné déjà au 16 et au 18 juin. Vers 720. — Au diocèse de Saint-Dié, saint Adelphe, abbé de Remiremont et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant. Vers 670. — Ce sour, les Sœurs Grises de l'Ordre de Saint-François, à Gand, prirent le titre de Conceptionistes et j'astreignirent à la clôture. 1644. — Ce même jour, Gertrude, châtelaine de Bruges, fonda dans cette ville le béguinage, dit *Vigne Notre-Dame*, 1185.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Rome, saint Hilaire, pape et confesseur, de l'Ordre de Saint-Basile. 467.

Martyrologe de l'Ordre des Chanoines Réguliers. — A Tolentino, dans la Marche d'Ancône, le décès de saint Nicolas, confesseur, d'abord chanoine régulier, puis religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Vers 1310.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Tolentino, dans la Marche d'Ancône, saint Nicolas, confesseur de notre Ordre, célèbre par sa virginité, son abstinence, la gloire de ses miracles et ses nombreuses vertus. Vers 1310.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans l'Ulster ou Ultonie, contrée de l'Irlande, saint Finnien ou Winnen, évêque régionnaire, fondateur du monastère de Magbile, et patron principale de l'Ulster. VIe s. — A Césarée de Cappadoce (*Cæsarea Eusebia*), aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys, les saints martyrs Euple ou Euplie, Alexandre, Cupsique ou Cérosique, Hysique, Alopone, Silvain, et cinq de leurs compagnons, cités par les apographes de saint Jérôme. — En Afrique les saints martyrs Dolétatule ou Catule, Tusque, Valentin et Magare, cités par les mêmes. — Au Japon, le martyre du bienheureux CHARLES SPINOLA et de ses compagnons, les bienheureux François Moralès, Ange Orsucci, Alphonse de Mena, Joseph de Saint-Hyacinte, Hyacinte Orfanel, tous les cinq prêtres de l'Ordre des Frères Prêcheurs; — Alexis, Thomas du Rosaire, Dominique du Rosaire, choristes profès de l'Ordre des Frères Prêcheurs; — Richard de Sainte-Anne et Pierre d'Avila, prêtres de l'Ordre des Frères Mineurs; — Vincent de Saint-Joseph, laïque profès de l'Ordre des Frères Mineurs; — Sébastien Kimura. Gonzalès Fusai, Antoine Kiouni, Pierre Sampô, Michel Xumpo, Jean Kiongocû, Jean Acafoci et Louis Cavara, tous les sept scholastiques de la Compagnie de Jésus et Japonais; — Léon de Satzuma et Lucie de Freitez, du Tiers Ordre de Saint-François; — Antoine Sanga et Antoine, catéchistes des Pères de la Compagnie de Jésus; — Madeleine et Marie, leurs épouses; Jean et Pierre, leurs fils; Paul Nangaci, Thècle, son épouse, et Pierre, leur fils; Paul Tanaco et Marie, son épouse; Isabelle Fernandez, épouse du martyr Dominique Georgi, et Ignace, leur fils; Apollonie, veuve; Dominique Xamada et Claire, son épouse; Marie et Aguès, veuves; Dominique Nacano; Barthélemy Xikiemon; Damien Samihi et Michel, son fils; Thomas Xiquiro; Rufus Iscimola; Marie; Clément Vom et Antoine, son fils; Dominique Ongatid; Catherine, veuve; et Marie Tanaura, tous membres de la Confrérie du Saint-Rosaire. 1622. — En Afrique, saint Paulin le Jeune, célèbre par sa constance à supporter les tourments et un abject esclavage. Son esprit et sa beauté avaient frappé le roi vandale Genséric (428-477) qui

sembla tourner en haine toute l'affection que lui avait inspiré ce glorieux enfant, lorsqu'il vit que rien ne pourrait lui arracher du cœur la foi catholique. Vers 437. — En Orient, saint Barypsabas, anachorète et martyr. On raconte qu'il opéra nombre de guérisons miraculeuses par la vertu d'une petite fiole qu'il avait reçue en héritage des ermites ses prédécesseurs, et qui renfermait du sang de Notre-Seigneur, recueilli sur le Calvaire, lors du crucifiement. Des impies l'assassinèrent, pour s'emparer de son trésor qu'ils ne purent, toutefois, découvrir, et qui alla enrichir la ville de Constantinople. Epoque incertaine. — A Palerme, en Sicile, translation des reliques de saint Cosme, archevêque en Afrique et confesseur. 1160. — A Florence, le bienheureux Jean de Salerne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont nous avons parlé au 9 août (note 1 au martyrologe des Frères Prêcheurs). 1242.

SAINTE PULCHÉRIE, VIERGE,

IMPÉRATRICE D'ORIENT

453. — Pape : Saint Léon Ier, *le Grand.* — Empereur d'Orient : Marcien.

Honorem gloriosum boni operis fama conservat.
Une dignité éminente trouve sa sauvegarde dans la réputation d'une conduite irréprochable.
S. Jérôme, *Epîtres.*

Sainte Pulchérie offre à notre admiration un illustre modèle de toutes les vertus, au milieu de l'éclat des grandeurs et dans les plus cruelles épreuves de l'adversité. Elle eut pour aïeul Théodose le Grand; pour père, l'empereur Arcade, et pour mère, Eudoxie. Elle vint au monde en 399. Flaccile, sa sœur aînée, mourut en bas âge. Ses deux autres sœurs, Arcadie et Marine, étaient plus jeunes qu'elle.

Arcade, prince faible, qui fut toujours gouverné par sa femme et par ses eunuques, mourut le 1er mai 408, après un règne de trente ans et de quelques mois. Il laissait un fils, âgé de huit ans, auquel il désigna pour tuteur Anthime, l'un des hommes les plus sages de l'empire, et qui avait été constamment attaché à saint Aphraate et à saint Chrysostome. Pulchérie, qui était presque aussi jeune que son frère, montrait déjà un grand fonds de sagesse et de piété. Enfin, le 14 juillet 414, elle fut déclarée Auguste, pour partager la dignité impériale avec son frère ; et elle se chargea elle-même du soin de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que lui. Les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature suppléèrent en elle au défaut d'expérience. Elle mit auprès de son frère les maîtres les plus habiles et les plus vertueux, et s'appliqua surtout à lui inspirer de grands sentiments de piété, dans la persuasion où elle était que les plus belles qualités sont inutiles, et souvent dangereuses, sans la religion. Elle lui apprenait à prier avec ferveur, à aimer tout ce qui avait rapport au culte divin, et à défendre avec zèle la doctrine de l'Eglise catholique. En un mot, on peut dire que le jeune prince fut redevable à sa sœur de tout ce qu'il y avait de bien en lui : et que ce fut sa faute, ou celle de son caractère, s'il ne parut point orné d'un plus grand nombre de belles qualités.

Pulchérie prit également soin de l'éducation des deux sœurs qui lui restaient, et elle eut la consolation de les voir constamment suivre le parti de la vertu. Ce ne fut que le désir de la perfection qui la détermina à faire

vœu de virginité. Ses sœurs l'imitèrent et eurent part à toutes ses bonnes œuvres. Elles mangeaient toutes trois ensemble et faisaient conjointement leurs exercices de piété. Elles employaient ce qui leur restait de temps à des études sérieuses et utiles, ou à des ouvrages propres à leur sexe. Pulchérie ne les quittait que quand les affaires de l'Etat l'y obligeaient, et elle trouvait le moyen de se faire partout une solitude dans son cœur. Elle pratiquait des mortifications et des austérités inconnues dans les cours des princes. L'entrée de son appartement et de celui de ses sœurs était interdite aux personnes d'un sexe différent, tant la pieuse princesse craignait jusqu'à l'ombre même du danger. Elle ne voyait les hommes et ne leur parlait qu'en public. Le palais impérial, sous sa conduite, offrait la régularité d'un cloître. Semblable à Moïse, elle consultait Dieu dans toutes les affaires qui survenaient, et ne se décidait d'ailleurs qu'après avoir pris l'avis des personnes sages et vertueuses qui composaient son conseil. Ses résolutions étaient toujours le résultat des délibérations les plus mûres ; elle donnait des ordres en conséquence, et les faisait exécuter avec promptitude, observant de n'agir qu'au nom de son frère, afin qu'il eût l'honneur de toutes les entreprises qui ne manquaient point de tourner à la gloire de l'empire.

On admirait en elle une connaissance peu commune de la langue grecque et de la langue latine ; elle savait parfaitement l'histoire, et était versée dans les différentes parties de la littérature. Elle se déclara la protectrice des sciences et des arts, comme l'ont toujours fait les princes qui avaient l'âme grande et qui avaient une juste idée de l'excellence de l'esprit humain.

Loin de faire servir la religion à la politique, elle rapportait à la prière toutes ses vues et tous ses projets ; aussi ne manquait-il rien au bonheur de l'Etat. Elle savait prévenir toutes les révoltes que les diverses passions auraient pu exciter ; elle entretenait la paix avec les puissances voisines et travaillait à étendre la connaissance du vrai Dieu dans les endroits de l'Etat où il n'était point encore adoré. Enfin la vertu ne brilla jamais en Orient d'un plus vif éclat, les peuples ne furent jamais plus heureux, et le nom romain ne fut jamais plus respecté, même des Barbares, que quand Pulchérie tint les rênes du gouvernement.

Théodose, son frère, ayant atteint sa vingtième année, elle pensa à lui trouver une épouse digne de lui, et jeta les yeux sur Athénaïs. C'était la fille d'un philosophe athénien, et elle avait reçu une excellente éducation. Etant venue à la cour pour y faire casser le testament de son père qui l'avait déshéritée, elle y fut universellement admirée pour sa beauté, son esprit et ses belles qualités. Enfin cette admiration alla si loin, qu'on la jugea digne de devenir l'épouse de l'empereur. Comme elle avait été élevée dans le paganisme, elle reçut d'abord le baptême, et quitta son nom pour prendre celui d'Eudoxie. La cérémonie de son mariage se fit le 7 juin 421. Deux ans après, Théodose la déclara Auguste. Il n'y avait eu jusque-là aucun changement dans l'administration des affaires ; Pulchérie en était toujours le principal mobile. Mais le pouvoir de cette princesse donna bientôt de l'ombrage à Eudoxie ; celle-ci conçut de violents mouvements de jalousie contre sa belle-sœur, et elle y fut entretenue par les intrigues de l'eunuque Chrysaphius, qui était le favori de l'empereur.

Après la condamnation de Nestorius dans le concile qui se tint à Ephèse en 431, Eudoxie et Chrysaphius firent jouer mille ressorts pour perdre Pulchérie. L'empereur, naturellement faible et indolent, n'entra pas d'abord dans leurs vues, mais il se laissa gagner à la fin et ordonna à saint Flavien,

patriarche de Constantinople, de faire Pulchérie diaconesse de son Eglise. Le saint évêque apporta les plus solides raisons pour se dispenser d'obéir ; on refusa de les écouter. Voyant donc le prince fortement attaché à sa première résolution, il se retira et promit de revenir à la cour dans un temps marqué ; mais il fit avertir secrètement Pulchérie de ce que ses ennemis tramaient contre elle. Cette princesse se retira à la campagne, dans le dessein d'y passer le reste de ses jours dans le silence et l'obscurité. Sa retraite, qui arriva en 447, fut une source de malheurs pour l'Etat et pour l'Eglise. Eudoxie et Chrysaphius, pour satisfaire leur ressentiment, devinrent les persécuteurs de saint Flavien ; ils se déclarèrent en faveur d'Eutychès, dont les erreurs avaient été condamnées ; ils prirent le parti de Dioscore et des autres Eutychiens, et les protégèrent dans tous les actes de violence et de fureur qu'ils commirent en 449, au brigandage d'Ephèse. A leur instigation, Théodose publia un édit par lequel il approuvait tout ce qui avait été fait par les hérétiques.

Pulchérie remerciait Dieu de la tranquillité dont elle jouissait dans sa retraite, et ne s'y occupait que des exercices de la religion. On ne l'entendait se plaindre, ni de l'ingratitude de son frère, ni des violences de l'impératrice, qui lui était redevable de son élévation, ni de l'injustice des ministres. Elle voulait oublier le monde et en être oubliée, s'estimant heureuse de pouvoir librement converser avec Dieu et méditer sa loi. Si quelque chose la troublait, c'était la pensée des dangers qui menaçaient l'Eglise et l'Etat ; elle se sentait encore touchée de compassion pour son frère, qui, par un excès de crédulité, se prêtait aux vues des méchants.

Cependant le mal allait toujours en croissant, et il fut bientôt à son comble. Pulchérie en était pénétrée de douleur, et le pape saint Léon la pressait par ses lettres de travailler à y apporter un prompt remède. Enfin elle résolut de sortir de sa retraite et de faire un dernier effort pour sauver l'Etat et l'Eglise. Elle se rendit à la cour, et demanda une audience à l'empereur. L'ayant obtenue, elle lui parla avec tant de force, qu'il ouvrit les yeux sur-le-champ. Aussi indigné qu'effrayé à la vue du précipice dans lequel on l'avait jeté, il disgrâcia Chrysaphius, et le relégua dans une île, où il fut mis à mort en punition de ses crimes. Théodose étant mort le 29 juillet 450, Eudoxie se retira dans la Palestine où elle finit ses jours.

Pulchérie devint, par la mort de son frère, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, né en Illyrie. C'était un homme très-versé dans le métier de la guerre, et qui joignait à une connaissance profonde des affaires, un zèle ardent pour la foi catholique, une rare vertu et un amour extraordinaire pour les pauvres. Il était veuf, et avait eu de son premier mariage une fille nommée Euphémie, laquelle épousa Anthème, qui fut depuis empereur d'Occident. Pulchérie, en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y donnerait aucune atteinte. Ces deux grandes âmes, concourant au même but, ne s'occupaient que des moyens de rendre leurs sujets heureux et de faire fleurir la religion et la piété.

Saint Léon ayant envoyé quatre légats à Constantinople, l'empereur et l'impératrice les reçurent avec autant de joie que d'affection. Leur zèle pour l'orthodoxie leur mérita de grands éloges de la part du saint Pape et de celle du concile général de Chalcédoine, qui condamna l'eutychianisme en 451. Ils employèrent toute leur autorité pour faire exécuter les décrets de ce concile dans tout l'Orient ; mais ils éprouvèrent de grandes difficultés

en Egypte et en Palestine, à cause de l'opiniâtreté des Eutychiens qui étaient dans ces contrées. Pulchérie écrivit deux lettres, adressées l'une à des moines, et l'autre à une abbesse de Palestine, pour dissiper les fausses idées qu'on leur avait données des Pères de Chalcédoine; elle y prouvait que le concile, loin de faire revivre le nestorianisme, le condamnait avec l'eutychianisme qui y était opposé.

Cette pieuse princesse fit un grand nombre d'établissements utiles et fonda plusieurs hôpitaux auxquels elle assigna des fonds considérables. Entre autres églises qu'elle bâtit, on en distingue trois qui furent dédiées sous l'invocation de la Mère de Dieu : celle de *Blaquerna*, celle de *Chalcopratum* et celle de *Hodegus*. Elle plaça dans la dernière la célèbre image de la sainte Vierge, que l'impératrice Eudoxie lui avait envoyée de Jérusalem, et qu'on regardait comme l'ouvrage de saint Luc. Les affaires de l'Etat ne l'empêchaient point de conserver la ferveur; tous les moments qu'elle pouvait dérober aux fonctions du gouvernement, elle les employait à prier, à lire, à visiter et à servir les pauvres de ses propres mains. Elle fut, au rapport de Sozomène, favorisée de plusieurs grâces extraordinaires; et ce fut en conséquence d'une vision qu'elle fit faire une translation solennelle des reliques des quarante martyrs, que l'on renferma dans une châsse magnifique. Le même historien, qui fut témoin oculaire de la cérémonie, ajoute que le peuple y assista avec la plus grande dévotion, et qu'il s'empressait de faire toucher aux saintes reliques des linges et d'autres choses semblables.

Pulchérie, ayant été pendant sa vie la protectrice de l'Eglise et la mère des pauvres, donna par son testament à l'une et aux autres tous les biens dont elle pouvait librement disposer. Enfin, si l'on considère ses actions et ses vertus, on conviendra qu'il n'y a nulle exagération dans les louanges qu'elle reçut de saint Procle, de saint Léon et des Pères du concile de Chalcédoine. Elle mourut le 10 septembre 453, dans la soixante-neuvième année de son âge.

Marcien exécuta ponctuellement le testament de son auguste épouse. Il continua les bonnes œuvres qu'elle avait commencées, et se montra le fidèle imitateur de toutes ses vertus. Il lui fut réuni dans le ciel, le 26 janvier 457, dans la soixante-cinquième année de son âge et la septième de son règne.

On représente sainte Pulchérie 1° s'appuyant sur une tablette portant le mot grec Θεοτόκος (*Deigenitrix*), qui rappelle la condamnation du nestorianisme au concile d'Ephèse ; 2° en un groupe, avec ses trois sœurs Flaccile, Arcadie et Marine; 3° tenant un lis à la main, comme symbole de la chasteté inviolable qu'elle maintint jusqu'à sa mort.

Tiré de Sozomène, livre IX ; de Théodore, lecteur : de la *Chronique d'Alexandrie*. — Cf. Tillemont ; le cardinal Orsi ; et le Père Stilting, dans les *Acta Sanctorum*, tome III de septembre.

SAINT SALVI OU SAUVE,

ÉVÊQUE D'ALBI ET CONFESSEUR

586. — Pape : Pélage II. — Rois de France : Childebert II; Clotaire II; Caribert II.

Redditus terris, Domino jubente,
Salvius sedi datur Albiensi
Præsul; urbs tanto sibi læta plaudit
Munere cœli.

Rendu à la terre par une permission du ciel, Salvi est donné pour pasteur à la ville d'Albi qui tressaille d'allégresse à la vue de l'insigne présent que le Seigneur lui envoie.

Hymne de saint Salvi.

Saint Salvi était de la ville même d'Albi ; après y avoir étudié les humanités et le droit, il y passa quelque temps fort innocemment dans les exercices du barreau ; mais, se dégoûtant enfin du siècle, il se retira dans un monastère de la même ville, qui était gouverné selon les préceptes donnés par les saints Pères. Il y brilla aussitôt par toutes sortes de vertus. Son abstinence était si grande que, faute de nourriture, il devint très-exténué, et il disait depuis lui-même, au rapport de saint Grégoire, qui témoigne l'avoir entendu de sa propre bouche, que sa peau, aride et desséchée, avait changé jusqu'à neuf fois.

L'abbé de ce lieu étant mort, il fut élu en sa place, et il ne put se dispenser de l'occuper pendant quelque temps ; mais, comme les affaires de cette charge, dont il remplissait admirablement tous les devoirs, l'empêchaient de s'adonner à l'oraison et à la contemplation autant qu'il le désirait, il y renonça et se renferma dans une cellule écartée, pour y être parfaitement solitaire. C'était comme un tombeau où il s'ensevelissait tout vivant, pour mourir au monde et s'en faire oublier. Il redoubla ses jeûnes et ses autres austérités dans cet ermitage où il jouissait d'ailleurs de ces délices ineffables dont la divine Bonté fait part à ceux qui sont morts au monde et à eux-mêmes, et qui ne cherchent que Dieu seul. Cependant il recevait avec bénignité ceux qui lui rendaient visite, les instruisait de leurs devoirs, les animait à la vertu et guérissait leurs maladies par ses prières et par son attouchement.

Dans ces pieux exercices, il tomba malade d'une fièvre ardente ; sa chambre trembla et elle fut remplie d'une lumière céleste. Il éleva ses mains et ses yeux au ciel, et l'on crut qu'il rendait ainsi son très-pur esprit, pour paraître devant la majesté de son souverain. Les frères s'assemblent ; ils tirent sont corps de dessus son lit, le lavent, le revêtent, le mettent dans le cercueil et passent auprès de lui toute la nuit dans le chant des psaumes. Durant ce temps, son âme fut portée par les anges dans le paradis. Elle y vit le Roi de gloire, assis sur son trône, la compagnie bienheureuse des anges et des Saints, et les beautés de ce lieu de délices, qui surpassent infiniment toutes les beautés d'ici-bas. Salvi y discerna même les Saints que nous honorons sur la terre, et il y jouit de cette lumière ineffable, devant

laquelle la lumière du soleil n'est que ténèbres. Cependant, il ouït une voix qui disait : « Seigneur, renvoyez-le dans le monde, car ce bon serviteur est encore nécessaire à l'Eglise ». A cette voix, il fit de fortes instances pour n'être pas renvoyé et privé du grand bonheur dont il jouissait, et il dit : « Ah ! Seigneur, ne me renvoyez pas dans le siècle, ce lieu de péché et de misères, de crainte que je ne vous offense encore et que je ne me rende indigne de vous posséder éternellement ». Mais Notre-Seigneur lui donna bon courage, l'assura qu'il serait son protecteur, et qu'après les services qu'il attendait de lui, il le ferait revenir dans une plus grande gloire.

Ainsi son âme fut renvoyée dans son corps ; et, lorsqu'on se préparait à le mettre en terre, le vermeil commença à paraître sur ses joues, ses yeux s'ouvrirent, il se sentit en parfaite santé, et il se leva du cercueil où il était étendu. On lui demanda avec empressement ce qui lui était arrivé, mais il alla dans sa cellule sans vouloir donner aucune réponse, exhalant toujours une odeur incomparable, qui était comme un reste du bonheur dont il avait joui dans le ciel. Au bout de trois jours, sa mère et ses frères s'étant assemblés autour de lui pour le faire parler, il s'écria : « O folie, ô vanité que toutes les choses de la terre ! Heureux et infiniment heureux ceux qui n'y attachent pas leur cœur, afin de pouvoir arriver aux biens de l'éternité bienheureuse ». Il crut en avoir dit assez ; mais on le pressa tant de s'expliquer plus amplement, qu'il dit enfin tout ce qui lui était arrivé, comme nous venons de le raconter. A l'heure même, il ne sentit plus cette odeur ravissante dont il était auparavant embaumé, et sa langue fut chargée de plaies. Les larmes lui coulèrent alors des yeux, et il ajouta : « Malheur à moi d'avoir découvert ce secret du ciel ! Sans doute, mon Dieu, que vous désiriez qu'il demeurât caché ; mais je l'ai fait dans la simplicité de mon cœur et non par vanité, ni par présomption. Pardonnez-le-moi, mon divin Maître, et ne laissez pas d'accomplir en moi vos promesses ». J'appréhende, dit saint Grégoire, son historien, que l'on n'ajoute pas foi à tout ce récit, qui paraît extraordinaire, parce que les âmes imparfaites ne veulent point croire ce qui passe leur portée : mais je prends Dieu à témoin que j'ai appris toutes ces choses de la propre bouche de saint Salvi, qui a eu la bonté de me les raconter.

Depuis cet événement, il fit sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu, et l'évêché d'Albi, étant devenu vacant, il fut arraché malgré lui de sa cellule pour gouverner cette Eglise (vers l'an 574). Il s'y acquitta pendant dix ans de tous les devoirs d'un bon pasteur, embrasant tous ses enfants du désir de posséder ce bonheur infini dont lui-même avait eu quelque jouissance. Au bout de ce temps, la peste infecta la ville d'Albi et enleva la plus grande partie des habitants. Le saint Prélat, loin de s'enfuir, demeura au milieu de son troupeau, assistant les pestiférés avec un zèle et un courage intrépides. Peu de diocésains lui demeurèrent ; mais il ne diminua rien de sa vigilance et de sa charité pour leur donner du secours. Il se privait des choses les plus nécessaires à la vie pour les seconder et leur faire l'aumône. Le patrice Mommole, ayant emmené plusieurs captifs de la ville d'Albi, ce bon pasteur courut après et les délivra. Il reprit généreusement le roi Chilpéric, qui avait des sentiments hérétiques sur le mystère adorable de la Trinité, et s'y attachait opiniâtrément.

Saint Salvi assista, en 580, au Concile de Braine, dans le diocèse de Soissons. A l'exemple des évêques des premiers siècles, il porta la lumière de l'Evangile dans des pays d'où le paganisme n'était pas encore entièrement banni. Ses paroles, soutenues de son exemple, firent un fruit merveilleux ;

il convertit et baptisa beaucoup d'infidèles et les mit dans la voie du salut éternel. Ayant été averti du jour de son décès, il fit préparer son tombeau et les habits dont il devait être revêtu après sa mort ; étant ainsi chargé d'une infinité de mérites qu'il n'avait pas au temps de son premier décès, il rentra glorieusement dans le ciel pour y jouir de la divine présence de Celui qu'il avait si fidèlement servi sur la terre. Ce fut le 10 septembre de l'an 586. Saint Grégoire finit sa vie par ces mots : *Multa de hoc viro bona audivi :* « Outre ce que je viens de dire, j'ai appris beaucoup de choses fort avantageuses sur ce saint personnage ».

En 1194, le 8 des ides d'octobre, on fit, en présence de l'évêque et d'un clergé nombreux, la découverte du corps de saint Salvi, qui reposait dans un sépulcre, derrière l'autel de Saint-Saturnin. Aussitôt que la pierre qui le recouvrait fut enlevée, un parfum céleste s'en exhala. Ses précieuses reliques furent inhumées de nouveau avec honneur, et dès lors la dévotion des peuples envers le Saint ne fit que s'accroître. L'Eglise d'Albi célèbre la fête de l'invention et de la translation de son corps, le 11 octobre.

Il est représenté, dans un ancien vitrail, dans la posture et avec le vêtement d'un ermite qui prie à genoux, les mains étendues.

Saint Grégoire de Tours, et le *Propre d'Albi.*

LE BIENHEUREUX THOMAS DE MAURIENNE,

ABBÉ DE FARFE, AU DIOCÈSE DE SPOLÈTE

715. — Pape : Grégoire II. — Roi de France : Dagobert III.

> Une foi vive, une piété fervente, une confiance entière en la Providence, une charité ardente, ont fait du bienheureux Thomas de Farfe une des gloires de l'Ordre de Saint-Benoît et un instrument de salut pour un grand nombre d'âmes.
> Tiré de l'*Office du Saint.*

Le bienheureux Thomas était un saint prêtre de la ville de Maurienne, sa patrie. C'était un homme doux, simple, plein de foi et de charité, faisant ses délices de la prière et de l'oraison. Quoiqu'il fût jeune encore, ses compatriotes le vénéraient comme un saint. Dieu, qui avait ses desseins, lui inspira la pensée d'aller visiter Jérusalem et les autres lieux consacrés par les mystères de la vie du Sauveur et de sa sainte Mère. Thomas, ayant fait goûter son projet à quelques disciples qui vivaient sous sa conduite, partit avec eux pour la capitale du monde chrétien.

Dans ses courses pieuses aux monuments de la ville éternelle, si éloquents pour le cœur catholique, notre bienheureux fit connaissance de deux saints prêtres : l'un se nommait Marcien et devint plus tard évêque de Fermo ; l'autre, appelé Martyrius, fut abbé d'un monastère voisin de l'église de Saint-Pierre. Ces deux religieux conçurent pour lui la plus haute estime et la plus tendre affection, et, ayant eu connaissance de son dessein, ils le prièrent de les recevoir pour compagnons de voyage. Thomas, dont leurs nobles

qualités avaient aussi gagné le cœur, y consentit avec joie. Ils partirent donc ensemble. Le voyage, embelli par les charmes de cette amitié véritable que la religion seule sait former, se fit sans accident, et nos pèlerins allèrent, après une longue navigation, débarquer sur les côtes de la Palestine.

Marcien et Martyrius reprirent le chemin de l'Italie, après l'accomplissement de leur vœu ; mais Thomas ne put se résoudre à se séparer sitôt de cette terre chère à son cœur. Il dit adieu à ses deux compagnons, retourna à Jérusalem avec ses disciples et y passa encore trois ans, servant jour et nuit dans l'église du Saint-Sépulcre et priant Notre-Seigneur avec larmes de lui faire connaître sa volonté et de le conduire là où il pourrait le plus efficacement travailler pour sa gloire.

Une nuit, fatigué de ses prières et de ses veilles, Thomas s'endormit auprès du tombeau de Jésus-Christ. Il vit s'approcher de lui la bienheureuse Vierge Marie, qui lui dit : « Pourquoi cette tristesse et ces larmes ? Soyez constant et prenez courage ; le Seigneur a exaucé vos prières. Retournez en Italie. Lorsque, par la protection de Dieu, vous y serez arrivé, cherchez dans la province de Sabine, au lieu appelé *Acutien*, trois grands cyprès qui s'élèvent isolés à côté les uns des autres. Tout près est une basilique magnifique, bâtie en mon honneur ; elle m'est chère et je la visite souvent. C'est là que vous passerez le reste de votre vie. Rien n'y manquera ni à vous ni aux vôtres ; tous les biens vous y suivront et une multitude de frères, attirés par votre exemple, iront travailler avec vous à la conquête du royaume éternel ». Pendant que la Mère de Dieu parlait ainsi, elle présentait à son serviteur un pain d'une merveilleuse grandeur et d'une blancheur éclatante, et elle ajouta : « Recevez ce pain et allez sans inquiétude ; sachez qu'il ne vous fera jamais défaut et qu'il suffira abondamment pour tous les jours de votre vie ». C'était le pain de l'amour de Dieu, pain céleste qui nourrit l'âme et lui rend insipides toutes les futilités de la terre. A partir de ce moment, le Bienheureux fut tellement embrasé du feu de la charité et en même temps reçut à tel point le don des larmes, qu'il ne pouvait ni parler de Dieu, ni vaquer à l'oraison ou à la psalmodie, sans qu'elles coulassent en abondance de ses yeux ou plutôt de son cœur. La contemplation des choses divines l'élevait bien au-dessus des misérables vanités de ce monde. Continuellement uni à Dieu par l'ardeur de ses désirs, on eût dit à chaque instant que son âme allait briser les liens de chair qui la retenaient loin de son amour. La vie de Thomas devint une oraison non interrompue et comme un chant perpétuel des louanges de Dieu. C'est ainsi que l'apôtre saint Jean représente les Saints devant le trône de Dieu, les Saints de la terre comme les Saints du ciel ; car pour eux la vie temporelle et la vie éternelle ne sont qu'une même vie, ils font dans la première par la foi et le combat ce qu'ils feront dans la seconde par l'amour seul et dans la gloire. De cette vallée de larmes leurs regards sont fixés sur la patrie. Ils y montent sans cesse par les divins échelons de la grâce, et quand, arrivés au sommet par la sainteté parfaite, autant que peut l'être la sainteté de l'homme, ils voient les portes éternelles tarder encore à s'ouvrir, il n'est pas étonnant qu'ils souffrent de ce retard des douleurs que nous ne connaissons pas, nous, restés parmi nos affections terrestres et nos viles passions.

En retournant en Italie pour obéir à la voix du ciel, notre Saint vint à passer par Ephèse. Il ne put résister au désir de rester quelque temps auprès du tombeau de saint Jean l'Evangéliste, l'apôtre par excellence de la charité. Il y demeura trois ans, occupé de la méditation des grands mystères

dont il venait de visiter le glorieux théâtre. Enfin, Dieu le pressant de plus en plus, il s'embarqua pour l'Italie. Son pèlerinage avait duré près de sept ans.

Dès qu'il fut arrivé en Italie, Thomas se rendit dans la Sabine. Un jour qu'il se trouvait dans un lieu appelé *Lervinaire*, il lui vint en pensée d'y offrir le saint sacrifice de la messe. Quand il l'eut achevé, se sentant fatigué, il dit à ses disciples de préparer le repas avec les provisions qui pourraient se trouver encore dans leurs sacs, et il se retira sous un arbre pour y prendre un peu de repos. Son intention était d'aller le plus tôt possible à Rome, afin d'y visiter de nouveau les tombeaux des saints Apôtres, et de reprendre ensuite le chemin de la Maurienne. Mais Dieu, qui connaissait l'obéissance de son serviteur, vint une seconde fois lui manifester sa volonté. Tandis que le Saint reposait, la Mère de Dieu lui apparut et lui dit avec bonté : « C'est ici le lieu que je vous ai promis : courage donc, mon frère, et ne vous laissez point prendre à une lâche défiance ». Et lui montrant non loin de là trois cyprès, elle ajouta : « Allez, et, près de ces arbres que vous voyez, vous trouverez la basilique dont je vous ai parlé. C'est là que vous demeurerez. Vous y jouirez du repos en Dieu ; travaillez comme un vaillant soldat, pour mériter la couronne de vie. Je serai avec vous et avec vos frères maintenant et toujours. J'en amènerai une multitude auprès de vous, afin qu'ils apprennent à servir Dieu sous votre conduite ». Ayant dit ces mots, la bienheureuse Vierge disparut.

A son réveil, Thomas raconta à ses compagnons la vision qu'il avait eue, et, regardant autour de lui, il vit en effet trois cyprès à une petite distance, du côté de l'Orient. « Voilà bien », s'écria-t-il, « les arbres qui m'ont été montrés. Levez-vous et allons où Dieu nous appelle ». Ils y allèrent aussitôt, mais non sans peine ; car ils furent obligés de s'ouvrir avec leurs couteaux un passage à travers les ronces et les épines. Parvenus au pied des cyprès, il ne leur fut pas difficile de trouver la basilique, et, y entrant, ils rendirent grâces à Dieu.

Quand ils y eurent passé quelques jours à chanter les louanges du Seigneur, les disciples de Thomas commencèrent à s'ennuyer et à dire tristement : « Que ferons-nous ici, vénérable père, lorsque les provisions qui nous restent seront épuisées? Ce lieu, vous le voyez, ne peut être connu que des bêtes féroces et des voleurs, qui viendront nous égorger ». Thomas les consola en disant : « J'ai confiance en la générosité infinie de Dieu tout-puissant et en l'intercession de sa sainte Mère, que nous n'aurons à craindre ni la faim ni les voleurs. La bonté du Seigneur viendra à notre secours, car il l'a promis par le Prophète : « Ceux qui espèrent en lui ne manqueront de rien », et sa promesse s'accomplira bientôt à notre égard ».

Le duché de Spolète était alors gouverné par Faroald, deuxième du nom, fils et successeur de Trasemund. Ce prince, ayant le dessein d'aller à Rome, fit partir des valets et des bêtes de somme chargées de provisions, voulant lui-même les suivre le lendemain avec son escorte. Mais, pendant la nuit, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Renoncez au voyage que vous projetez, car il ne vous est pas avantageux d'aller à Rome maintenant. Suivez plutôt mon conseil, qui vous sera beaucoup plus profitable. Il y a dans le territoire de la Sabine une église consacrée en mon honneur, dans laquelle des moines étrangers habitent, servant Dieu nuit et jour par la prière et le chant des hymnes. Faites-leur porter toutes les provisions qui viennent de partir, afin que par leurs prières le Seigneur vous soit propice ».

Faroald envoya aussitôt vers la Sabine la troupe chargée de vivres. Ces hommes, étant arrivés à un endroit appelé *Pompeianus*, s'informèrent auprès des habitants où était l'église de la Sainte-Vierge, habitée par des moines étrangers. « Nous connaissons », dirent-ils tous unanimement, « plusiers églises qui sont dédiées à la sainte Vierge, mais nous ne pouvons vous dire où sont ces moines. Cependant nous tenons de nos pères que leurs ancêtres avaient entendu dire que, dans la terre appelée *Acutien*, près de trois cyprès, il y avait une église d'une merveilleuse beauté, sous le vocable de la sainte Vierge, et que tout à côté s'élevait, du temps des Romains, un monastère de religieux. Nous ne sachions pas qu'il y ait là maintenant aucune habitation ». Et, en parlant de la sorte, ils montraient de la main dans quelle direction se trouvaient ces trois cyprès, sans que personne connût le chemin qu'il fallait suivre pour y arriver. Tout à coup les bêtes de somme, que l'on avait fait arrêter, partent d'elles-mêmes et prennent précisément la direction qui venait d'être indiquée. Les conducteurs les suivent.

Comme ils approchaient de l'église, les frères, entendant le bruit d'une troupe d'hommes et de chevaux, crurent que c'étaient des voleurs, et, courant à l'église tout effrayés, ils s'en prirent au bienheureux Thomas qui, prosterné au pied de l'autel, épanchait son âme devant Dieu, et ils lui dirent : « Voici, père, que, comme nous vous l'avons prédit, des voleurs viennent nous égorger ». Et ils s'efforçaient de fermer la porte.

Cependant l'un d'entre eux vit par un trou les gens du prince se disposer à décharger leurs montures devant l'église. Il courut tout joyeux dire à Thomas et aux autres que non-seulement il n'y avait rien à craindre, mais que des chevaux arrivaient chargés de vivres. Aussitôt tous sortirent et demandèrent aux conducteurs d'où venaient ces provisions et qui les leur envoyait. Ceux-ci répondirent : « Faroald, glorieux duc de Spolète, averti par la sainte Vierge Mère de Dien, vous envoie ce présent et vous prie de vous souvenir de lui devant le Seigneur ». Ils déposèrent leur charge, reçurent la bénédiction des frères et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Faroald envoya souvent des présents au monastère de Farfe ; il pria même l'abbé Thomas de venir le voir à Spolète, se recommanda à ses prières et, afin d'assurer l'existence du monastère, il lui céda des terres considérables. Il écrivit ensuite au pape Jean VII pour le prier de confirmer cette donation par son autorité apostolique, et chargea le bienheureux Thomas d'aller à Rome presser cette affaire. Le souverain Pontife l'accorda volontiers ; il en fit dresser une bulle, qui fut adressée à « l'abbé Thomas, religieux prêtre, et à la congrégation du vénérable monastère de Sainte-Marie, Mère de Dieu, toujours vierge ». La letttre de Faroald et la bulle de Jean VII sont de l'année 705 ou 706. On peut les voir dans le tome II des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*.

C'est ainsi que Marie accomplit la promesse qu'elle avait faite au bienheureux Thomas et récompensa magnifiquement sa confiance. Grâce aux libéralités du duc de Spolète, le monastère de Farfe fut bientôt reconstruit (681).

La sainte Vierge avait dit au bienheureux que ses exemples attireraient à Farfe une multitude de frères, désireux de marcher, sous sa conduite, à la conquête du royaume de Dieu. C'était une promesse en même temps qu'une prophétie. Marie tint parole. Du fond de la solitude où Thomas s'était retiré avec ses disciples de Maurienne, le bruit de sa sainteté se ré-

pandit au loin. Il en est de la vertu comme de la violette : plus elle se fait humble et petite, plus elle se cache aux regards des hommes, et plus son parfum la trahit. La douceur du caractère du saint abbé, la tendre affection qu'il portait à ses frères, sa charité prévenante envers les étrangers auxquels la porte du monastère était toujours ouverte, la ferveur toute céleste qui paraissait sur son visage et qui montrait que, ne touchant la terre que des pieds, son âme vivait au ciel, lui gagnaient tous les cœurs. Aussi vit-il accourir à lui une foule d'hommes de toutes conditions, venus des contrées voisines et même des provinces les plus éloignées. Thomas les recevait avec joie, et, à si sainte école, ils ne tardaient pas à faire de rapides progrès dans la perfection de la vie religieuse. Ses leçons étaient inspirées par cet esprit de bonté et de douce fermeté qui faisait le fond de son âme. Mais la plus efficace de toutes, c'étaient ses exemples. Il suffisait de le voir pour comprendre ce que l'on devait être soi-même.

Ennemi de la paresse, il obligeait ses religieux à défricher les forêts, à cultiver les terres que lui avait données le duc Faroald et quelques autres qu'il avait achetées lui-même, à exercer l'hospitalité, à unir la prière et la pratique de toutes les vertus aux travaux de l'agriculture. Par ce moyen, il rendit partout les chemins sûrs et renouvela complétement la face du pays.

Le saint homme passa ainsi trente-cinq ans, sept mois et cinq jours à la tête du monastère de Farfe, soupirant après l'heureux jour où il lui serait donné de partir pour la céleste patrie. Ce jour vint enfin. Le bienheureux Thomas de Maurienne rendit son âme à Dieu le 10 septembre de l'année 715, au milieu de ses disciples éplorés.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE FARFE.

Le bienheureux Thomas fut enseveli sous le maître-autel de l'église du monastère, à côté de saint Laurent le Syrien. Cet autel ayant été refait en 1604, les deux saints corps furent trouvés enfermés dans des urnes de marbre. On les transporta alors dans le caveau de l'ancienne chapelle des reliques, dont l'ouverture fut murée et où ils reposent encore aujourd'hui.

Un manuscrit du XIe siècle, conservé dans les archives du monastère de Farfe et intitulé : *Lectionarium et passiones martyrum,* contient l'office de saint Thomas, au 12 de décembre. La légende est divisée en onze leçons ; Mabillon la donne textuellement dans ses *Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît.* En 1636, Grégoire de Pérouse, prieur de Farfe, supprima cet office propre, par la raison qu'il n'était pas approuvé par le Saint-Siége. Néanmoins, l'office et la fête de saint Thomas continuèrent à être célébrés et se célèbrent encore dans le monastère de Farfe, au jour indiqué, comme au commun des abbés. Un des autels latéraux de l'église de Farfe est dédié à saint Thomas. Le tableau représente l'apparition que la sainte Vierge lui fit à Jérusalem.

Nous ne pouvons terminer cette biographie sans dire ce qu'était et ce qu'est devenu, dans le cours des siècles, le monastère du bienheureux Thomas de Maurienne.

Le monastère de Farfe, dans la Sabine, au diocèse de Spolète, avait été fondé, au VIe siècle, par saint Laurent, syrien de naissance, qui, ayant quitté ses parents, était allé à Rome avec sa sœur, sainte Suzanne, et s'était ensuite retiré en ce lieu pour y servir Dieu dans les exercices de la vie religieuse. Il devint évêque de Spolète et est grandement loué pour sa sainte vie dans une bulle du pape Jean VII, adressée à saint Thomas et aux religieux de Farfe. Quelques années après la mort de saint Laurent, les Lombards envahirent l'Italie. Partout sur leur passage les églises furent profanées, les moines massacrés, les monastères pillés et livrés aux flammes. Ils pénétrèrent dans la Sabine ; le monastère de Farfe tomba entre leurs mains et fut complétement détruit ; l'église seule resta debout, mais dépouillée et abandonnée, jusqu'au moment où le Seigneur envoya le bienheureux Thomas restaurer l'œuvre de saint Laurent.

Telle était l'affluence de ceux qui allaient au monastère de Farfe chercher une voie plus sûre pour arriver à Dieu, qu'il fut forcé d'envoyer des colonies en divers endroits de l'Italie. Il devint ainsi le chef-lieu d'une Congrégation nombreuse et compta six cent quatre-vingt-trois églises sous sa dépendance. Il ne relevait que du Pape et de l'empereur. Louis II, Charles le Chauve, Charles le Gros, Béranger, Othon et Henri IV d'Allemagne confirmèrent ses priviléges, qui étaient fort étendus.

Détruit par les Sarrasins en 891, époque à laquelle il contenait huit cents religieux, il fut reconstruit, cinquante-huit ans plus tard, après l'expulsion de ces barbares. En 1009, il adopta la réforme de Cluny. En 1097, l'abbé Bérald, voyant qu'il tombait en ruines, fit bâtir un autre monastère sur la montagne, avec les revenus de l'abbaye et le secours des Romains.

A partir de cette époque, l'histoire du monastère de Farfe n'offre plus rien de remarquable, que les tracasseries des seigneurs voisins et ces alternatives de ferveur et de relâchement auxquelles n'échappe aucune société religieuse. Néanmoins, protégé par ses deux saints fondateurs, il a résisté à toutes les tempêtes et est parvenu jusqu'à nos temps, quoique bien déchu de son antique gloire. En 1849, une bande républicaine, commandée par un certain Capiccioni, a enfoncé ses portes, au nom de la liberté, chassé les religieux et emporté tout ce qui s'est trouvé d'argent, de grains et de bestiaux dans le monastère.

Nous avons tiré cette biographie de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par M. l'abbé Truchet, curé de Saint-Jean d'Arves.

SAINT NICOLAS DE TOLENTINO, CONFESSEUR,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Vers 1310. — Pape : Clément V. — Empereur d'Allemagne : Albert Ier.

Caro tunc Deum sitit, quando per jejunium abstinet et arescit.

La chair a soif de Dieu quand le jeûne l'épuise et la dessèche. *Saint Bernard.*

Saint Nicolas, surnommé de Tolentino, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, naquit dans le bourg de Saint-Ange, près de Fermo, dans la Marche d'Ancône. Ses parents étaient peu favorisés des dons de la fortune, mais ils se distinguaient par une grande piété. Ils n'avaient jamais eu d'enfants, et sa mère, nommée Aimée, était déjà avancée en âge. Un jour qu'elle était en prière, elle se sentit intérieurement portée à faire un pèlerinage de dévotion à saint Nicolas, évêque de Myre, espérant que par son intercession elle pourrait obtenir un fils qui serait un parfait imitateur de ce Bienheureux, et comme lui un grand Saint dans l'Eglise. De concert avec son mari, elle alla visiter l'église de Saint-Nicolas de Myre, à Bari, aux extrémités de l'Italie ; ils s'y acquittèrent du vœu qu'ils avaient fait, et moins d'un an après leur foi fut récompensée par la naissance d'un fils auquel ils donnèrent le nom de Nicolas.

Ses parents ne négligèrent rien pour lui inspirer de bonne heure les sentiments de la vertu ; mais il s'y porta de lui-même, dès son enfance, avec une discrétion et une ferveur qui surpassaient beaucoup son âge. Il fuyait tout ce qui était efféminé, mondain, et même les divertissements des autres enfants. Il aimait, au contraire, à voir des religieux, et s'efforçait de pratiquer les mêmes choses qu'il voyait faire. Il allait à l'église avec un empressement merveilleux. Il y entendait la parole de Dieu avec autant de modestie qu'un vieillard. Il faisait l'oraison avec une si grande application d'esprit, que tout le monde admirait sa dévotion. Dès l'âge de sept ans, il commença à jeûner trois fois la semaine, à l'imitation du grand saint Nicolas, dont il était l'enfant selon l'esprit. Il avait une sainte avidité de recevoir les pauvres dans la maison de son père.

Toutes ces actions, si extraordinaires dans un enfant, faisaient dire aux habitants du village qu'un jour il serait un grand Saint. Il n'était encore qu'un jeune étudiant, lorsqu'on le pourvut d'un canonicat dans l'église du Sauveur, à Tolentino. Mais, parce que c'était une profession qui l'arrêtait dans le monde, auquel il avait dessein de renoncer, il résolut d'embrasser un autre état où il pût se donner tout entier à Jésus-Christ. Il se sentit encore plus porté à cette généreuse entreprise après avoir entendu un religieux de Saint-Augustin, qui, prêchant sur ces paroles de saint Jean : « Le monde passe et sa concupiscence avec lui », tonna avec force contre les vanités, les abus et les illusions du monde ; dès lors, Nicolas ne chercha plus que les moyens de se consacrer entièrement à Jésus-Christ. Comme il n'était entré dans le monde que par les prières de ses parents, il ne voulut point les quitter sans avoir leur bénédiction. Il leur communiqua donc son dessein ; ces sages chrétiens n'imitèrent pas la plupart des pères et des mères, qui n'aiment leurs enfants que selon la chair et le sang, et, n'envisageant nullement le salut de leurs âmes, les détournent autant qu'ils peuvent de l'état religieux ; regardant cette démarche de leur fils comme un accomplissement des promesses que le ciel leur avait faites, ils l'approuvèrent de grand cœur. Parmi les Ordres religieux, il fit choix de celui des Ermites de Saint-Augustin ; il y fut reçu âgé seulement de onze ans. Après son noviciat, il fit ses vœux solennels, et, depuis ce moment, il pratiqua la vertu dans son degré le plus élevé.

Il avait horreur de la vanité, qui dresse continuellement des embûches aux actions les plus saintes pour en détruire les mérites ; pour éviter ce danger, il s'observait sans cesse lui-même. Il marchait avec une extrême retenue et avec circonspection ; regardait ses confrères comme autant de supérieurs qui avaient droit de lui commander, et sentait dans son cœur une joie toute singulière quand il pouvait recevoir quelque ordre de ceux-là mêmes auxquels il avait autorité d'en donner. Les ministères les plus abjects étaient ceux qu'il chérissait davantage ; et quelque pénibles qu'ils fussent, il ne laissait pas de les faire avec plaisir. On ne remarqua jamais en lui aucune parole de murmure, ni aucun geste d'impatience, ni la moindre chose qui sentît la mauvaise humeur. Cette admirable modestie le faisait admirer et aimer de tout le monde.

Sa pureté était angélique ; pour conserver cette vertu céleste, il faisait une guerre acharnée à la sensualité, affligeant sa chair par des jeûnes, des veilles, des disciplines et d'autres grandes austérités ; on eût dit qu'il avait un corps de bronze. Dès l'âge de quinze ans, lorsque le sang commence à exciter les passions, il arrêtait leur fougue avec des chaînes de fer dont il se déchirait tout le corps. Il portait un rude cilice avec une ceinture de fer sur les reins. Il jeûnait quatre jours de la semaine, et ses mets les plus délicieux étaient un peu de pain avec des légumes mal assaisonnés et à demi cuits. Il ne couchait que sur la terre, ou au plus sur une paillasse, et n'avait qu'un caillou pour oreiller. Le démon, effrayé par ces pas de géant que le jeune moine faisait dans le chemin de la perfection, essaya de l'arrêter par le moyen d'un de ses parents, supérieur d'un riche couvent d'un autre Ordre, qui était assez près de celui où il était. Ce religieux, suivant les affections de la chair et du sang, représenta à Nicolas que ses austérités l'avaient déjà décharné comme un squelette ; qu'à la fleur de son âge il était aussi cassé qu'un homme de soixante ans ; que, s'il ne se faisait bientôt mourir, il se rendrait au moins tout à fait inutile à la religion, et qu'il pouvait enfin se sauver sans toutes ces mortifications ; il lui proposa de passer dans son mo-

nastère, où, la règle étant plus douce et plus conforme à la faiblesse de la nature, il pourrait faire son salut avec moins de peine, et néanmoins avec assurance. Nicolas, après cette conversation, alla à l'église avant de s'en retourner à son couvent; et, comme il était dans la ferveur de sa prière, des anges lui apparurent sous la forme de petits enfants revêtus de robes blanches, chantant très-mélodieusement, et lui répétèrent par trois fois ces paroles pour le confirmer dans l'Ordre de Saint-Augustin : « C'est à Tolentino que vous devez faire votre séjour ; demeurez-y constamment dans votre vocation, et soyez assuré que vous y ferez votre salut ». Cette vision le consola merveilleusement, et il en attendit l'exécution de la volonté de ses supérieurs, qui devaient lui faire connaître celle de Dieu.

Quelque temps après, on l'envoya, non pas d'abord à Tolentino, mais successivement à Recanati, à Macerata, à Saint-Genêt, à Cingoli et au désert de Valmane, près de Pesaro. Comme il était un modèle de vertu et d'observance, les provinciaux le faisaient souvent changer de maison, afin que, par la sainteté de sa vie, il édifiât les autres religieux et laissât partout des exemples de sa grande régularité. Il fut ordonné prêtre à Cingoli, par l'évêque d'Osimo. Sa dévotion reçut de nouveaux accroissements par ce divin caractère. Son amour et sa ferveur paraissaient visiblement à la messe, qu'il célébrait avec une piété admirable. On ne peut dire les grâces qu'il a obtenues du ciel pour les personnes qui ont eu recours à ses sacrifices. Les défunts en recevaient aussi de grands soulagements. Il eut plusieurs apparitions des âmes qu'il avait délivrées du purgatoire, entre autres de celles de quelques religieux qui expiaient dans les flammes les lâchetés qu'ils avaient commises dans l'observance de leur Règle.

Enfin arrive le temps dans lequel Dieu voulait accomplir ce qu'il avait révélé par ses anges ; notre Saint est envoyé à Tolentino, où il demeure trente ans. Ses exercices dans ce monastère sont de travailler au salut des âmes. Il s'occupe souvent à catéchiser les simples, à prêcher la parole de Dieu et à confesser les pénitents ; il le fait avec un grand succès. Son zèle est si animé, que les cœurs les plus rebelles se rendent à ses exhortations. Il embrase du feu de l'amour divin ceux qui sont de glace ; les plus obstinés sont ébranlés et enfin convertis par les puissants mouvements de ses paroles : en un mot, il gagne, par sa douceur, toutes les personnes qu'on lui envoie, pour les faire entrer dans la voie du salut. Tout le temps qui lui reste, après ces divines fonctions, il l'emploie à la prière et à l'oraison mentale, pendant laquelle son corps demeure immobile, et son âme, traitant familièrement avec Dieu, jouit des délices de la béatitude. Lorsque, dans ses grandes maladies, son corps est le plus accablé de souffrances, c'est alors que son esprit s'élève au ciel avec plus de ferveur, et les douceurs qu'il goûte en cet état lui ôtent tout le sentiment de ses douleurs. Il médite avec une tendresse inconcevable les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, et lui rend des larmes en abondance pour le sang qu'il lui voit verser sur la croix. L'ingratitude des hommes, qui ne laissent pas d'offenser le divin Sauveur, après qu'il a enduré une cruelle mort pour eux, lui perce le cœur et lui fait frémir tout le corps. Son recueillement durant l'office divin, auquel il ne manque jamais d'assister, en inspire à ceux qui le voient.

Comme il n'y a point d'exercice dans le cloître que le démon combatte avec plus d'opiniâtreté que l'oraison, où le religieux trouve des armes invincibles pour triompher de sa malice, il fit une guerre continuelle à notre Saint, ou pour la lui faire abandonner, ou pour l'inquiéter lorsqu'il la fai-

sait. Il jetait quelquefois des cris épouvantables, contrefaisant le mugissement des taureaux, le rugissement des lions, le hurlement des loups, le sifflement des serpents et les voix des animaux les plus sauvages. Il feignait de découvrir les toits, de casser les tuiles, de rompre la charpente et de renverser la maison ; mais Nicolas, se moquant de ses ruses, demeurait ferme comme un rocher sans changer de posture. Un jour, cet esprit de ténèbres entra dans sa chambre sous la figure d'un oiseau d'une grosseur prodigieuse, et, par le battement de ses ailes, éteignit la lampe qui brûlait toujours devant son oratoire, et la jeta par terre, où il la mit en pièces. Le Saint, ayant fait sa prière, en ramassa doucement les morceaux, et les rejoignit ensemble si merveilleusement, qu'il ne paraissait point qu'elle eût été cassée : il la ralluma aussi de son souffle. Il fit encore le même miracle deux autres fois, comme il est marqué au couvent de Tolentino, sur une grande pierre. On y montre aussi une massue dont le démon se servait pour le maltraiter : car il ne se contentait pas de le persécuter par les ruses que nous venons de décrire ; mais il le frappait très-cruellement, jusqu'à le laisser quelquefois demi mort étendu sur le carreau, la chair meurtrie, le corps couvert de plaies et le visage presque noyé dans son sang ; il fut trouvé un jour en cet état par les religieux dans le cloître où le démon l'avait traîné. Dans ce rude combat, où il vainquit son ennemi par l'invocation du nom de Jésus, il demeura boiteux, et le fut le reste de sa vie. On voit encore cette insigne victoire écrite au-dessus de la porte où commença cette bataille.

Outre ces tentations, il en eut une qu'il ne surmonta que par une faveur extraordinaire du ciel. Il gardait une abstinence si rigoureuse, qu'il ne mangeait ni poisson, ni lait, ni fromage, ni fruits, et la seule vue des mets délicats, qui épuisent la bourse et ruinent la santé des voluptueux, lui donnait un dégoût qu'il avait peine à supporter. Le démon lui mit dans la pensée que ce genre de vie n'était pas agréable à Dieu ; que les autres religieux, quoique fort vertueux, mangeant indifféremment de tout ce que l'on servait au réfectoire, c'était à lui une singularité insupportable de ne pas se conformer à leur exemple ; qu'il ruinerait assurément sa santé, et qu'ainsi il se rendrait inutile au prochain, onéreux à la communauté et à charge à tout l'Ordre. Ces réflexions le mirent dans de grandes perplexités et l'affligèrent d'autant plus qu'il n'avait point d'autre vue que de faire la volonté de Dieu. Pendant que Nicolas était tourmenté par ces doutes, Jésus-Christ lui apparut dans son sommeil, et, après l'avoir repris de cette défiance, que les marques éclatantes et miraculeuses qu'il lui avait données de son amour devaient avoir dissipées, il l'assura que ses services lui étaient agréables ; que sa crainte n'était qu'un artifice de Satan, et que son nom était déjà écrit dans le livre de vie. Son cœur fut alors rempli d'une douceur inestimable qui fit évanouir toute l'amertume que ses appréhensions lui avaient causée. Il ne pouvait s'en souvenir sans proférer, avec une allégresse admirable, ces paroles du Roi-Prophète : « Je me suis réjoui des choses qui m'ont été dites : nous irons dans la maison du Seigneur ». Depuis, il se moqua du démon, et le traita toujours avec un extrême mépris, lorsqu'il le sollicitait de se relâcher de ses austérités. C'est pour les récompenser ou pour les autoriser que Dieu a changé plusieurs fois l'eau en vin, en sa considération, comme on en voit encore l'histoire rapportée dans une inscription de l'ancien réfectoire de Tolentino.

Etant devenu vieux et infirme, il jeûnait et traitait sa chair avec la même sévérité que dans la fleur de son âge ; ce qui le fit tomber dans une

longue et dangereuse maladie. On voulut lui faire prendre une nourriture meilleure, mais on ne put jamais lui persuader d'acheter la santé au prix de son abstinence, et les supérieurs, pour ne point s'opposer à la conduite que Dieu tenait sur lui, se contentèrent de l'obliger à manger un peu de viande : ce qu'il fit par obéissance. La maladie s'aggravant, il crut qu'elle le conduirait au tombeau; la pensée des jugements de Dieu, en la présence duquel les anges ne sont pas assez purs, le jeta alors dans une grande crainte. Il appela la sainte Vierge à son secours, et, à sa prière, le ciel s'ouvrit, et cette Reine des anges lui apparut visiblement, accompagnée de saint Augustin et de sainte Monique. Elle jeta un regard de tendresse sur lui et lui dit ces aimables paroles : « Ne craignez point, Nicolas, tout est en sûreté pour vous; mon Fils vous porte dans son cœur, et moi je vous prends sous ma protection; Augustin et Monique sont vos puissants intercesseurs ». Elle lui conseilla, ensuite, pour le rétablissement de sa santé, d'envoyer demander à une femme fort charitable, voisine du monastère, un morceau du pain qu'elle avait fait cuire ce même jour, de le tremper dans un peu d'eau et d'en user comme d'un souverain remède. Le Saint le fit, et, à l'heure même, il se trouva sans fièvre et aussi parfaitement remis que s'il n'eût point été malade. C'est en mémoire de cette merveille que le jour de sa fête, dans les monastères des Augustins, on bénit de petits pains avec des cérémonies fort solennelles, approuvées par le pape Eugène IV; les malades qui usent de ces pains en invoquant la sainte Vierge et saint Nicolas en obtiennent souvent du soulagement.

La charité de notre Saint pour les pauvres était incomparable : Dieu l'a confirmée par plusieurs miracles. Il baisait les pieds et les mains de ceux qui venaient demander l'aumône à la porte du couvent, adorant en eux Jésus-Christ qui s'est fait pour notre amour le premier de tous les pauvres. Il faisait la quête pour eux dans les meilleures maisons de la ville, et en tirait de grosses aumônes qu'il leur distribuait. Il partageait avec eux le pain qu'on lui donnait à ses repas, et ramassait quelquefois les restes de la communauté pour les leur porter. Un jour, comme il en portait aux pauvres qui étaient à la porte du monastère, le père prieur le rencontra et lui demanda ce qu'il tenait dans le linge qu'il avait sous sa robe ; le saint vieillard répondit que c'étaient des fleurs. Et, en effet, les morceaux de pain qu'il avait se trouvèrent changés en de très-belles roses, quoique ce fût au mois de décembre. Le prieur, convaincu par ce prodige que Dieu agréait les aumônes de Nicolas, lui permit de les continuer, sans crainte d'appauvrir son couvent. Un autre jour, qu'il faisait la quête du pain pour le monastère, une femme fort nécessiteuse lui en donna un par aumône, l'assurant qu'il ne lui restait plus de farine que pour en faire un semblable pour toute la famille. Le Saint, touché de la libéralité de cette femme qui s'arrachait ainsi le morceau de la bouche pour le donner aux serviteurs de Jésus-Christ, pria Dieu de l'en récompenser et de multiplier la farine qu'elle avait de reste, afin qu'elle en pût nourrir ses enfants. Aussitôt cette multiplication fut faite : de sorte que cette femme trouva chez elle une grande quantité d'excellente farine.

Une année avant sa mort, une étoile extraordinaire s'étant levée sur le village de Saint-Ange, où il était né, vint s'arrêter, à la vue de tout le monde, sur l'autel où il avait coutume de dire la messe et de faire ses oraisons. Depuis, elle le conduisait de l'oratoire à sa cellule, et de sa cellule à l'oratoire. Les six derniers mois de sa vie, les anges descendaient toutes les nuits dans sa chambre pour le réjouir par leur mélodie, pour lui

donner des avant-goûts de la gloire éternelle, et pour lui témoigner avec quel empressement ils l'attendaient dans le ciel. Quand il vit son heure approcher, il se fit apporter une sainte image de l'*Ecce Homo*, devant laquelle il avait souvent fait ses prières; il fondit en larmes à la vue d'un objet si touchant; son cœur entra dans de grands transports d'amour et de douleur, et son esprit fut élevé à une très-haute contemplation de ce mystère. Jésus-Christ, accompagné de la sainte Vierge et de saint Augustin, lui apparut aussi et lui donna de nouvelles assurances de son bonheur Ainsi cet homme, déjà tout céleste, après avoir demandé pardon aux religieux du scandale qu'il croyait leur avoir donné et des peines qu'il leur avait causées par ses longues et continuelles maladies, fit sa confession générale à son supérieur et reçut ensuite avec une ferveur et une dévotion incroyables le saint Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction. Les trois derniers jours de sa vie, il eut avec Dieu de continuels colloques, qui lui causèrent des ravissements, des syncopes et des défaillances amoureuses; on ne lui entendait plus exprimer que des actes de pénitence, de contrition et de confiance en Dieu, d'abandon à sa volonté, de sacrifice de son cœur et de son esprit, et d'amour pour Jésus-Christ. Jamais il ne jouit d'une paix plus profonde ni d'une plus grande tranquillité d'esprit; elle paraissait même sur son visage, et sa parfaite sérénité faisait assez juger de la joie intérieure dont son âme était remplie. Le jour qu'il mourut, il pria avec instance qu'on lui apportât une croix où était enchâssé un morceau de celle de Notre-Seigneur; il l'adora, l'arrosa de ses larmes et l'embrassa avec tant de ferveur qu'on eût dit qu'il voulait rendre sur elle le dernier soupir. Puis, se tournant vers son infirmier, il lui dit : « Mon frère, au lieu de vous demander pardon de la peine que je vous ai donnée pendant ma maladie, je pense encore vous en donner davantage. Je vous en prie, pour l'amour de Notre-Seigneur, lorsque j'aurai perdu la parole, répétez-moi souvent à l'oreille ces mots du Phrophète-Royal : Seigneur, vous avez brisé mes liens; je vous immolerai à jamais un sacrifice de louange, afin que je les dise de cœur quand ma langue ne pourra plus les prononcer ». Enfin regardant fixement la croix, il récita le psaume : *In te Domine, speravi :* Seigneur j'ai espéré en vous ». Et en prononçant ce verset : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, il rendit son âme pure et innocente entre les mains de Notre-Seigneur, le mercredi 10 septembre vers l'an 1310.

On le représente ordinairement un lis blanc à la main, pour marquer sa pureté angélique; — quelquefois foulant aux pieds une femme plus ou moins parée, pour exprimer son mépris du monde. — On l'a peint aussi priant pour l'Eglise souffrante, ou même tendant le bout de sa ceinture aux âmes du purgatoire, comme pour les aider à en sortir. — Souvent on le peint avec le vêtement de son Ordre, couvert d'un semis d'étoiles d'or; — d'autres fois enfonçant à terre un roseau qui fit sourdre une fontaine. — On le voit aussi debout, tenant un livre et une petite figure entourée de rayons, sans doute une hostie ou le soleil de justice; — à mi-corps, en prières, ayant deux étoiles au-dessus de la tête; — avec un ange, portant un panier rempli de pains; — tenant le diable enchaîné et un lis dans la même main.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré dans la chapelle où il avait coutume de dire la sainte messe et de faire ses prières. Dieu rendit son tombeau illustre par un grand nombre de miracles. Sa canonisation

fut faite par Eugène IV, en 1446. Sixte V le fit insérer au Bréviaire romain et recommanda qu'on en fit l'office; Clément X a ordonné que cet office fût double. Le martyrologe romain fait mémoire de saint Nicolas de Tolentino. Quarante ans après sa mort, un religieux, sous-sacristain du couvent de Tolentino, brûlé d'un zèle indiscret d'honorer son pays de quelques-unes de ses reliques, ouvrit la châsse où reposait son corps et en coupa les deux bras. Il en sortit aussitôt une grande quantité de sang, qu'il ramassa le mieux qu'il put pour n'être point découvert; et, ayant mis ce riche trésor dans une nappe qu'il avait préparée, il partit secrètement du couvent; mais, après avoir marché toute la nuit avec grande vitesse, il se retrouva dans le monastère : ce qui l'obligea de confesser son larcin et d'en demander pardon. Ce prodige fut cause que les religieux et les habitants de Tolentino apportèrent plus de précaution pour conserver ce précieux trésor. Ils mirent ces bras dans une châsse d'argent doré, enrichie de diamants et de pierres précieuses, qu'ils serrèrent dans un grand coffre bien fermé et entouré de bandes de fer. On voit encore le coffre rempli d'une si riche dépouille. Il ferme à trois clefs : le couvent en a une, la ville la seconde, et l'illustre et dévote famille Mauricia la troisième. On a remarqué que, lorsque l'Eglise est menacée de quelque malheur, ces bras rendent encore du sang, comme il arriva à la prise de l'île de Chypre par les Turcs; car, un peu auparavant, le bras droit sua du sang depuis la paume de la main jusqu'au coude. Le même prodige est arrivé plusieurs autres fois dans de semblables conjonctures.

Les fidèles vont encore visiter son tombeau avec beaucoup de dévotion. C'est maintenant une belle église desservie par les religieux Augustins, et qui a le titre de basilique. On y montre le tombeau de saint Nicolas, mais on n'y voit point ses reliques. Elles ont été si bien cachées, qu'on ne sait où elles se trouvent.

L'église de Saint-Nicolas de Port, en Lorraine, croit posséder une relique de saint Nicolas de Tolentino. C'est une première phalange d'un doigt, ou un os du métacarpe. L'histoire de cette relique fit grand bruit en Lorraine, de 1635 à 1652. Depuis, sa vérité a été attaquée, peut-être avec fondement ; car « la contexture de cet os ne paraît pas très en rapport avec la contexture des différents os humains ». L'église de Brou, au diocèse de Belley, possède une relique de notre Saint, envoyée par le pape Léon XII qui, par un bref du 24 novembre 1834, a daigné accorder, à perpétuité, une indulgence plénière aux fidèles qui, ayant communié, visiteront l'église de Brou le dimanche qui suit le 10 septembre, ou l'un des huit jours suivants; et de plus, une indulgence de cinquante jours à toutes les personnes qui iront prier un instant dans cette église.

Acta Sanctorum; Surius ; *Vie du Saint,* par le révérend Père Simplicien de Saint-Martin ; *Histoire hagiologique du diocèse de Belley,* par Mgr Depéry ; *Notes* fournies par M. l'abbé de Blaye, curé d'Imling.

LE BIENHEUREUX CHARLES SPINOLA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS AU JAPON

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII, *le Juste.*

Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.

Le jeune homme ne s'écartera pas, même dans la vieillesse, de la voie où il sera entré.

Prov., XXII, 6.

Charles Spinola, issu de la branche des comtes de Tassaroli, eut pour père Octave Spinola, grand écuyer de l'empereur Rodolphe II. Les années de son enfance s'écoulèrent dans les palais où le luxe et la richesse étalaient leur magnificence ; mais le souffle empoisonné du monde ne flétrit point l'innocence de son âme.

Ayant quitté l'Espagne, il vint à Nole, en Italie, chez son oncle le cardinal Philippe Spinola, évêque de cette ville. C'est là qu'il commença le cours de ses études littéraires et scientifiques destinées à développer son esprit. En même temps, il se livrait à tous les exercices propres à former

un jeune gentilhomme. Mais le Seigneur avait prévenu son âme des douceurs de sa bénédiction. Le ciel l'avait choisi pour une plus grande, une meilleure destinée. Pendant que les hommes présageaient au brillant adolescent les plus hautes fortunes de la terre, la grâce envahissait doucement son cœur, et bientôt cette âme pure, où rayonnait sans obstacle la lumière divine, comprit le néant des grandeurs humaines, abjura toute affection terrestre et tourna ses aspirations vers des biens plus solides. Souvent, dans le silence de son cœur, il réfléchissait sur la brièveté de la vie, sur l'incertitude du jour de notre passage du temps à l'éternité, sur l'instabilité des richesses et des honneurs qui n'ont pas Dieu pour appui et pour fondement. Il considérait avec un noble mépris ces dignités éphémères du siècle, qui, à peine possédées, s'évanouissent, qui remplissent leur possesseur d'inquiétudes amères et l'infortuné qui les perd d'une inconsolable douleur.

Ces graves pensées l'occupaient, quand se répandit la nouvelle du martyre du Père Rodolphe Aquaviva, membre de la Compagnie de Jésus. Le massacre de ce zélé missionnaire fit une profonde impression sur le noble cœur du jeune Spinola. Ce triomphe de l'amour dévoué jusqu'à l'immolation excitait son émulation, et bientôt il se sentit envahi du désir de souffrir une mort semblable pour la cause de la foi. Après avoir recommandé à Dieu dans la prière cette aspiration nouvelle de son âme, il résolut d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et, après son admission, de solliciter la faveur d'être envoyé dans les Indes.

Après avoir communiqué ce projet à son oncle, celui-ci, reconnaissant dans son neveu les signes certains d'une vocation divine, acquiesça pleinement à ses désirs. Dès lors le jeune Charles, qui était dans sa vingtième année, ne balança pas un seul instant ; il alla se présenter au noviciat des Jésuites à Nole, où il fut reçu le 23 décembre 1584. Le maître des novices, chargé de le former aux vertus qui font le fervent religieux, fut le Père Barthélemy Ricci. Charles fut digne d'un tel maître. La semence tombant dans une bonne terre rendit le centuple, car ses débuts dans la voie du renoncement et du sacrifice répondirent au terme glorieux de sa carrière. Après une année de noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent au collége de Lecce, pour y poursuivre le cours des exercices de la vie contemplative, tout en prenant part à la vie active des religieux chargés de l'instruction de la jeunesse. De là il fut envoyé à Naples, en 1586, pour y suivre le cours de philosophie. Après ses deux années de noviciat, il prononça les vœux simples de religion, et dans cet engagement, il mit toute la générosité de son âme.

Il séjourna quelque temps à Rome, où il étudia les mathématiques, puis il alla achever son cours de philosophie au collége de Bréra, à Milan, où, après avoir enseigné une année la grammaire, il étudia la théologie. Mais parmi ces études diverses, au milieu des fatigues d'un travail soutenu, son ardeur pour les choses spirituelles ne s'attiédit pas. Sa piété, sa vertu le rendirent un modèle pour les religieux et un sujet d'admiration pour les personnes du monde.

Il avait une sainte avidité pour la prière, surtout pour l'oraison, cet entretien familier et intime de l'âme avec Dieu. Aussi, de jour en jour, il y employait plus de temps. Les heures marquées pour les exercices de dévotion étaient observées avec un soin scrupuleux, et au premier signal de la cloche il tombait à genoux et demeurait immobile jusqu'à la fin de la méditation. Chaque jour, il récitait plusieurs prières particulières, qui montraient bien ses désirs véhéments de martyre. Sa piété lui inspirait pour la

sainte Eucharistie les témoignages les plus touchants de respect et d'amour. Il aimait à visiter le Dieu caché du tabernacle, et, les jours de vacances, ses délices étaient de rester autant qu'il le pouvait auprès de son divin Maître.

La vie de son cœur était la charité, et il employait les heures de récréations à s'entretenir, avec ses frères en religion, de Dieu ou des questions qui s'y rapportaient. Pour récréer son esprit, il ne voulait pas d'autres discours. Quand il lui arrivait de parler des martyrs, de ceux-là surtout qui étaient morts attachés à une croix, alors ses paroles brûlantes, ses gestes animés enflammaient ses auditeurs de l'ardeur du martyre : il avait l'éloquence de la passion et la poésie de l'enthousiasme. Il nourrissait une tendresse filiale pour la bienheureuse Vierge Marie, et, en particulier comme en public, ses discours manifestaient l'amour et la confiance d'un fils pour la plus tendre et la plus aimante des Mères. Pendant les quatre années qu'il fut chargé de diriger la congrégation des élèves, il sut allumer dans le cœur de ces jeunes gens une dévotion profonde envers la Mère de Dieu. Ce fut lui qui inventa cette pratique de dévotion qui consiste à répéter neuf fois la salutation angélique en l'honneur des neuf mois de la demeure du Verbe Incarné dans le sein de la Vierge Immaculée.

Son désir de sauver les âmes était immense ; même avant d'être honoré du caractère sacerdotal, il parcourait les villages et les hameaux pendant les vacances de l'automne, pour répandre la semence de la parole évangélique et donner à ces esprits grossiers et ignorants les enseignements qui devaient les conduire à une vie plus chrétienne. Il s'appliquait à ce travail avec tant d'entrain et de plaisir, que s'il n'eût pas obtenu la mission des Indes, il aurait volontiers consacré toute sa vie à catéchiser les populations des campagnes. Ce zèle le suivait partout ; en lui le professeur était aussi un apôtre qui s'efforçait de former ses élèves à la vertu, c'est pourquoi il avait un soin tout particulier des congréganistes. Il avait distribué son temps de telle sorte, que chacun d'eux eût à son tour un entretien particulier avec lui, et alors, il parlait à celui-ci de la chose nécessaire entre toutes, celle du salut ; à celui-là, il enseignait la manière de méditer ; quelquefois il exhortait ces âmes ardentes à l'amour de la pureté ; toujours il déposait les semences précieuses de la crainte de Dieu, dans ces jeunes cœurs ouverts à toutes les influences de la vertu.

Charles Spinola marchait d'un pas ferme dans la voie de la perfection religieuse. Toujours appliqué à se vaincre, ne laissant jamais échapper une occasion de pratiquer la vertu et de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, il ne voulait aucun privilége, aucune exemption, même quand, affaibli par les crachements de sang et l'atteinte d'une maladie douloureuse, il pouvait en toute justice réclamer des soins particuliers et la dispense de quelques obligations imposées par la règle. Il craignait d'ailleurs que l'on ne se servît du prétexte de sa mauvaise santé pour l'empêcher d'aller aux missions étrangères. Quoique d'une constitution délicate, il avait le courage de macérer rigoureusement son corps par des austérités volontaires, telles que le cilice, la discipline et des jeûnes de surérogation. Il allait servir les malades dans les hôpitaux et y conduisait les congréganistes ; là, cette troupe jeune et vaillante sous la conduite de son chef rivalisait de zèle et d'ardeur dans les soins corporels qu'elle prodiguait aux membres souffrants de Jésus-Christ.

Fidèle à la loi du progrès spirituel que le saint Fondateur de la Compagnie de Jésus recommande et impose à tous les religieux de son Ordre, il

ne négligeait pas ce travail intérieur de l'âme par lequel elle tend à s'affranchir de ses penchants mauvais et de ses imperfections. Il avançait de plus en plus dans la connaissance et dans le mépris de lui-même, ne craignait pas d'accuser publiquement ses fautes, et s'appliquait sérieusement à s'en corriger. Son bonheur était de mendier pour les pauvres, ses délices de sentir la privation, sa joie de renoncer à tout ce qui pouvait lui être agréable.

Il était ennemi de tout ce qui pouvait lui concilier l'estime, et quoiqu'il fût doué de grands talents et orné de beaucoup de connaissances, il ne montra jamais la moindre fierté, ne donna jamais le moindre signe qu'il se préférât aux autres; il traitait chacun avec des égards pleins de modestie et d'affabilité. Comme il se méprisait sincèrement, les injures et le mépris ne lui causaient aucune peine : il en aurait ressenti plutôt de la joie que de la tristesse. Tel était le caractère de sa vertu, dont le trait le plus saillant est la générosité d'une âme élevée qui se donne à Dieu sans réserve et veut imiter le grand modèle de toute sainteté, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ses études théologiques terminées, il reçut l'onction sacerdotale en 1594. Ce fut pour lui un nouveau motif de se porter avec plus d'ardeur à la vertu et aux exercices de la piété chrétienne. Il commença dès lors à réciter à genoux les heures canoniales, et il garda cette pieuse coutume même au milieu des rudes labeurs de sa vie de missionnaire. Ordinairement, il se confessait plusieurs fois la semaine, et il s'approchait de ce sacrement avec tant de dévotion, en versant des larmes si abondantes, en poussant des gémissements si forts qu'on l'entendait des chambres voisines.

Il n'avait jamais cessé de demander la mission des Indes; alors il chercha par des lettres pressantes à obtenir la réalisation de ce désir. En attendant la détermination des supérieurs, il fut envoyé avec un autre religieux à Crémone, pour y exercer le saint ministère. Il y arriva tout brûlant de zèle et prêt à tous les dévouements. Il prêcha d'abord tous les jours de fête dans les églises et même sur les places publiques, ce qui était alors peu usité en Italie. Il rétablit l'usage des catéchismes en le faisant lui-même dans les paroisses; mais, afin de maintenir cette méthode si utile d'enseigner la doctrine chrétienne, il institua une confrérie qui se dévouait à ce genre de ministère; et pour que les jeunes filles ne fussent pas privées de cet avantage, il engagea quelques nobles dames à patroner cette œuvre par leur nom et leur exemple. Dans les monastères, il exhortait les religieuses, à la perfection ou il s'occupait de leur direction spirituelle. Il contribua efficacement à la réforme d'une communauté dans laquelle chaque religieuse, oubliant la pratique de la vie commune, vivait de ses revenus; désormais, grâce aux efforts de son zèle, elles vécurent d'une manière conforme à l'esprit de leur vocation.

Pendant qu'il s'occupait à évangéliser Crémone, la lettre tant désirée qui lui permettait de partir pour les Indes arriva. C'était pour lui l'ordre du ciel; il se rendit aussitôt à Milan, afin de se disposer au départ. Il fallait dire adieu à sa famille et peut-être lutter contre les alarmes et les craintes d'une affection trop naturelle. En vain ses parents cherchèrent par leurs prières et leurs reproches à le détourner de sa résolution, il demeura ferme et inébranlable. Il avait, disait-il, trois motifs de quitter sa patrie : d'abord son désir de prêcher la foi aux nations barbares; ensuite sa volonté de renoncer à toutes les jouissances qu'il pouvait trouver dans sa famille; enfin, celle de se fermer tout accès aux dignités et aux charges que les supérieurs auraient pu lui imposer. Ses adieux furent courts, et il se hâta d'aller à

Gênes où il trouva un vaisseau qui devait mettre à la voile sous peu de jours.

Le vaisseau l'ayant déposé à Barcelone, il se rendit par terre à Lisbonne où il s'embarqua pour les Indes, le 10 avril 1596, avec sept autres missionnaires de la Compagnie. La navigation fut longue et périlleuse ; le 15 juillet, ils entrèrent heureusement au port de Bahia, ou de la Baie de tous les Saints, et cinq mois après ils se remirent en mer. Le 25 mars 1597, ils arrivèrent à Porto-Rico, capitale de l'île de ce nom ; le 21 août, ils s'embarquèrent sur un navire marchand qui fut capturé par un vaisseau anglais, près des îles Tercères, le 17 octobre. Les captifs furent conduits en Angleterre ; mis en liberté, ils s'embarquèrent le 8 janvier 1598 pour Lisbonne, où on les accueillit avec une joie d'autant plus vive qu'on était demeuré plus longtemps sans avoir de leurs nouvelles. Il resta une année en Portugal, où il se prépara, dans la prière et dans l'humilité, à prononcer la profession solennelle des quatre vœux.

A la fin de mars de l'année 1599, il s'embarqua avec le Père Jérôme de Angelis et quelques autres religieux, dont il fut nommé le supérieur. Après une traversée heureuse, il arriva à Goa, où il séjourna quelque temps, puis à Malacca, à Macao et enfin à Nangasaki, en 1602. Il se rendit aussitôt au collége d'Arima pour apprendre la langue japonaise, et pendant cette année consacrée à l'étude, il dirigea la congrégation de la sainte Vierge qui venait d'y être établie. Comme il possédait assez la langue japonaise pour exercer le ministère sacré, on lui confia les fonctions de missionnaire à Aria, ville peu éloignée d'Arima. Une centaine de villages appartenaient à cette mission dont Aria était le chef-lieu. Il put dès lors donner libre carrière à son dévouement pour la cause de Dieu, et il montra bien qu'il n'épargnait aucune fatigue pour maintenir l'état florissant de cette chrétienté et pour l'augmenter s'il était possible. Il fut un pasteur tout dévoué à son troupeau et il s'oubliait pour les autres.

Il était le père des chrétiens confiés à sa sollicitude ; non content de pourvoir à leurs besoins spirituels par les moyens ordinaires, il secourait aussi leur indigence par des aumônes qu'il obtenait des Portugais ou des Japonais chrétiens plus favorisés de la fortune. Mais pouvait-il voir sans être ému de compassion et sans essayer de les éclairer les infidèles plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Il en aurait trop coûté à la charité dont il était embrasé de ne pas tenter leur conversion. Aussi cherchait-il à catéchiser ces infortunés adorateurs des idoles. Il étudiait leurs usages, leurs coutumes, leurs mœurs, les cérémonies de leur culte, afin d'être plus à même de faire briller la vérité, et de trouver un plus facile accès dans leurs esprits. Dieu bénit les soins de son zèle.

Mais, tout en travaillant et tout en se dévouant sans mesure, l'infatigable ouvrier du Seigneur ne négligeait pas le soin de sa propre perfection. La sainteté personnelle du ministre de la parole et des sacrements n'est pas sans doute nécessaire pour permettre à la grâce d'agir sur les âmes soumises en tout temps à sa céleste influence ; mais il est vrai aussi que la piété et les vertus du prêtre attirent sur son œuvre des bénédictions spéciales et deviennent comme un moyen extérieur qui donne à la force surnaturelle une entrée plus facile dans les cœurs. Il est donc utile que l'instrument des merveilles divines demeure uni à Dieu par une prière incessante et une ardente charité.

C'est ce qu'avait compris le saint missionnaire ; pour conserver et augmenter son union avec Dieu, il avait recours à la solitude et au silence de

la retraite. Tous les mois, il venait au collége d'Arima, et par l'oraison, les entretiens spirituels, le recueillement, il récréait son âme ; ensuite il revenait au travail, renouvelé et comme rajeuni par la ferveur. Après s'être ainsi dévoué au salut des âmes pendant deux ans, l'obéissance l'enleva à sa chère mission d'Aria et l'envoya au collége de Kioto, ou Miyako, ville importante du Japon. Là, il dut remplir pendant sept années les fonctions de ministre ou de second supérieur. Il se fit admirer par ses vertus et aimer par sa charité, son affabilité et sa douceur. Il justifia de nouveau la réputation qu'il avait acquise d'être un excellent religieux digne d'être proposé à tous comme un modèle. Il n'était dur et sévère que pour lui-même. Chaque jour il prenait une rude discipline, et, pendant le Carême, il ne cessait de frapper que quand il avait fait couler son sang.

Au collége de Miyako, comme dans la mission d'Aria, il s'efforçait de vivre sans cesse avec Dieu et pour Dieu. Aussi, chaque année il passait un mois dans un recueillement profond, uniquement occupé d'exercices spirituels et dans des communications intimes avec le Seigneur. Pendant ces semaines de retraite, il était tellement inondé des douceurs et des délices de la contemplation, qu'il ne pouvait retenir ses larmes, elles coulaient abondamment surtout pendant la célébration de la sainte Messe. Dans ces relations de son âme avec Dieu, il puisait cette force d'âme vraiment surhumaine qui lui faisait mépriser la vie, et cette disposition généreuse à saisir toutes les occasions de souffrir. Nul ne savait comme lui relever les courages abattus par l'aspect des dangers, et animer, jusqu'à l'enthousiasme du martyre, ceux-là mêmes que les seules menaces consternaient. Pendant qu'il habitait le collége de Miyako, il fut chargé de diriger la congrégation des catéchistes, et il les formait à la vertu autant par ses paroles que par ses exemples. Homme d'une humilité sincère, il ne dédaignait personne ; les plus petits, les plus misérables, les plus dégradés, n'étaient pas au-dessous des attentions de sa charité. Ce n'était pas assez pour lui de soulager les pauvres en leur faisant l'aumône, il les servait de ses propres mains. Mais ces abaissements volontaires ne faisaient que tourner à son honneur et augmentaient la vénération qu'on avait pour lui. On ne l'entendit jamais parler de ses actions ou de l'illustration de sa famille : il ne pensait qu'à une chose : se mépriser et s'humilier. Il dut lui en coûter d'être retenu dans l'enceinte d'un collége et de ne pouvoir donner à son zèle un libre essor. Enfant de l'obéissance, il ne réclama point contre cette décision de l'autorité. Il saisit toutes les occasions de pratiquer le zèle, surtout par le ministère de la confession. Il était toujours prêt à recevoir ceux qui se présentaient à lui ; et jamais on ne remarqua sur ses traits un signe d'ennui, jamais on ne l'entendit s'excuser sous quelque prétexte, quand on l'appelait pour exercer ce genre de ministère. Il fit aussi quelques excursions apostoliques dans le voisinage de Miyako. Ce fut dans une de ces courses qu'il fut miraculeusement sauvé d'un péril imminent. Comme il traversait un fleuve, la barque sur laquelle il était s'étant renversée, il fut précipité au fond de l'eau où il demeura quelque temps, ce qui lui occasionna une grave maladie.

Après sept années passées au collége de Miyako, la Père Spinola fut nommé procureur de la province du Japon. Cette charge était de la plus haute importance. Celui qui en était investi voyait, pour ainsi dire, confiés à sa sollicitude tous les intérêts de la mission. Pour bien exercer de semblables fonctions, il faut une charité immense qui embrasse tous les missionnaires épars sur un vaste territoire ; qui leur donne ce qui leur est né-

cessaire pour la nourriture, le vêtement, l'exercice du ministère et les voyages ; qui accueille avec bonté toutes les demandes et les prévienne souvent par de délicates attentions. On avait bien choisi en nommant le Père Spinola, esprit large, cœur magnanime, âme généreuse et compatissante. Il obéit et quitta Miyako pour se rendre à Nangasaki, ville importante et dont le port, fréquenté par les vaisseaux des négociants européens, facilitait au procureur de la mission des rapports avec les nations catholiques. La nouvelle de son départ attrista vivement les chrétiens qui l'aimaient et le vénéraient. Il avait déjà acquis sur les Japonais cet ascendant du mérite et de la vertu, que ce peuple intelligent, au jugement droit, à l'âme élevée, avait reconnus en lui.

Le Père Spinola exerça cet emploi pendant sept ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où il fut arrêté. Il est impossible de retracer tout le bien que sa charité accomplit dans l'exercice de cette charge. Il pourvut à tous les besoins des missionnaires ; chose d'autant plus remarquable, que la persécution, soulevée contre le Christianisme, était plus violente et rendait plus pénible la tâche de faire venir et de distribuer les objets nécessaires.

La persécution, commencée depuis quelques années, devait prendre des proportions terribles. En 1614, Xogun-Sama lança un nouvel édit de proscription et de bannissement contre tous les prédicateurs de l'Evangile, menaçant du supplice du feu tous ceux qui n'obéiraient pas à ses ordres. Déjà plusieurs personnes de différentes conditions avaient été condamnées à mourir pour le nom de Jésus-Christ, lorsque le Père Spinola, qui était demeuré secrètement dans le royaume avec quelques autres jésuites, fut chargé d'exercer les fonctions de vicaire général dans le Ximo, une des grandes îles du Japon, que les géographes modernes nomment Kiousiou. L'évêque du Japon venait de mourir, et le Père Valentin Carvalho, alors provincial des Jésuites, était, selon les ordres du souverain Pontife, administrateur de ce vaste diocèse. Comme il était lui-même obligé de se cacher, il dut confier une partie de son autorité à un homme fidèle et dévoué : il choisit le Père Spinola.

Ce fut en qualité de vicaire général de l'évêque du Japon, qu'en 1615 il fit les recherches officielles et les informations juridiques sur les actions et la mort des martyrs qui avaient combattu et triomphé à Arima. On conçoit facilement la sainte envie qu'il portait à ces glorieux athlètes, quand on se rappelle la pensée qu'il nourrissait depuis longtemps de donner sa vie pour Jésus-Christ. Afin d'être moins connu et pour se dérober plus facilement aux recherches des émissaires de la police japonaise, le Père Spinola changea de nom. Par allusion à la mort qu'il désirait souffrir, il se fit appeler Joseph de la Croix. Nous avons peu de détails sur les travaux et les fatigues de son apostolat durant cette période. Le temps pressait ; il fallait combattre, exhorter, raffermir les courages, purifier les consciences, distribuer le pain des forts, se tenir sur la brèche et veiller pour ne pas être surpris par les satellites acharnés à la poursuite des missionnaires.

Ce qui augmentait le péril, c'était le soin des affaires de la province dont il demeurait toujours chargé. Il devait être moins caché que les autres, parce qu'il était celui à qui tous avaient recours. D'ailleurs, le désir de porter des chaînes, et de verser son sang pour Jésus-Christ, l'avait rendu si intrépide, que tous admiraient le courage et le sang-froid avec lesquels il bravait mille fois la mort. Il avait appris, par une connaissance surnaturelle, qu'il tomberait un jour entre les mains des persécuteurs ; mais il ne

savait pas l'heure marquée dans les conseils de Dieu. Il pouvait seulement dire : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum :* « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt ». Quarante jours avant d'être arrêté, ceux qui le voyaient familièrement observaient en lui des signes d'une ferveur extraordinaire. Il célébrait plus lentement le divin sacrifice, donnait plus de temps à l'oraison, se montrait plus gai et plus affable dans l'intimité.

La fureur des ennemis du nom chrétien augmentait tous les jours ; ils savaient, par les révélations de quelques apostats, les noms des missionnaires qui se cachaient. Gonzoco, gouverneur de Nangasaki, désirait depuis longtemps s'emparer des Pères de Couros et Spinola, dont l'activité et l'énergie tout apostoliques soutenaient les chrétiens de cette ville. Il n'épargnait rien pour découvrir leur retraite.

Après quelques recherches, le Père Spinola fut arrêté dans la maison d'un Portugais nommé Dominique Georges, avec le frère Ambroise Fernandez. On lui lia aussitôt le cou, les mains et les pieds si étroitement que la chair, déchirée par les cordes, garda toujours depuis les livides cicatrices de ces meurtrissures. Les deux captifs furent conduits aussitôt chez le gouverneur, où deux autres prisonniers, appartenant à l'Ordre de Saint-Dominique, furent amenés quelques heures après. Les quatre religieux furent relégués dans une cour, où on les laissa toute la nuit et le jour suivant exposés aux injures de l'air, tourmentés par le froid et souffrant beaucoup des liens qui leur serraient cruellement les membres. Le soir du second jour, quelques serviteurs chrétiens du gouverneur, touchés de compassion, relâchèrent un peu les liens des captifs. Pendant la nuit, le Père Spinola entendit la confession de ces chrétiens, et demanda pour lui et pour le Père Fernandez des habits de religieux.

Les missionnaires de Nangasaki s'étaient vêtus comme les Portugais, afin de se soustraire plus facilement aux recherches des officiers et des espions du gouverneur. Sous ce déguisement on ne pouvait donc pas reconnaître le prêtre et le religieux ; le Père Spinola se fit apporter les vêtements dont les Jésuites se servaient dans le pays, et c'est avec son costume de religieux qu'il fut présenté au gouverneur, et qu'il subit un premier interrogatoire. Il ne craignit pas d'engager Gonzoco à reconnaître la loi du vrai Dieu. Il montrait que les liens qui lui ôtaient l'usage de ses membres n'avaient aucunement diminué en lui la liberté de l'esprit. Les âmes ne sont jamais captives ; cette noble indépendance de la partie supérieure de l'être humain est ce qui fait sa dignité.

Raisonner avec la justice humaine, lorsqu'elle se dispose à commettre l'iniquité, c'est se condamner soi-même. Le Père Spinola le savait ; mais ce n'était pas pour ses juges qu'il prononçait cette défense si modérée dans les expressions, et si forte par la pensée. Il y avait là des chrétiens qui l'entendaient ; le Jésuite les rassurait en réduisant au silence ses accusateurs. Après l'interrogatoire des autres prisonniers, fait à l'aide d'un interprète, ils furent ramenés dans la prison. Le gouverneur, craignant que s'il laissait les captifs à Nangasaki, il ne se fît vers eux un trop grand concours de fidèles, les plaça dans la prison de Suzutat, près d'Omura, où étaient renfermés d'autres chrétiens. Gonzoco ne se trompait pas. Il y avait à Nangasaki un nombre assez considérable de fidèles. Les captifs de Jésus-Christ trouvèrent, en quittant la ville, les chemins bordés de pieux chrétiens qui leur témoignaient leur vénération et leur affliction.

Le Père Spinola, lié comme un malfaiteur, escorté de soldats, marchait

le premier, ayant à ses côtés un satellite qui tenait la corde attachée au cou du saint missionnaire. Les autres prisonniers suivaient, conduits et liés de la même manière. Le cortége se frayait avec peine un passage à travers la foule. Les chrétiens se pressaient de toutes parts pour toucher les vêtements des confesseurs de la foi, ou pour leur adresser un adieu plein de tristesse. Le Père Spinola les consolait par des paroles affectueuses et pleines de résignation. En quittant Gonzoco, il lui dit : « Je vous remercie de m'avoir fait prisonnier, et je suis bien loin de vous le reprocher ». Il marchait en méditant avec ses compagnons, sur la captivité de Notre-Seigneur ou en chantant des psaumes, plein de joie de ce qu'il avait été jugé digne de souffrir quelque outrage pour le nom de Jésus. Ils arrivèrent assez tard à l'endroit où ils devaient passer la nuit. Là, quelques chrétiens profitèrent de la présence des confesseurs de la foi, pour purifier leur conscience. Le Père Spinola refusa par humilité un cheval qu'on lui offrait, préférant aller à pied jusqu'au rivage, où il devait s'embarquer pour faire un très-court trajet jusqu'à Suzutat. Dès qu'ils approchèrent de la prison, ils entonnèrent des hymnes et des cantiques, et à ce signal les captifs qui s'y trouvaient répondirent à ces chants d'allégresse, saluant ainsi l'arrivée de leurs nouveaux compagnons.

Le Père Spinola avait été arrêté au mois de décembre 1618 ; il devait voir sa captivité se prolonger pendant près de quatre années, entendre le récit des ravages terribles qui allaient désoler l'Eglise du Japon, et assister à bien des ruines. Cependant il remerciait le Seigneur de ce qu'il avait ménagé la présence de plusieurs missionnaires et permis qu'ils échappassent aux recherches des persécuteurs.

Le 7 avril 1619, les confesseurs de la foi furent conduits à Suzutat, dans une prison qui faisait honneur au génie barbare de son inventeur. Construite de pieux placés à deux doigts d'intervalle, elle avait deux mètres sept centimètres de largeur et cinq mètres vingt centimètres de longueur. Des poutres sur lesquelles étaient placées des planches grossières formaient le plancher, et la porte était si étroite qu'à peine elle donnait passage à un corps d'homme. D'un côté s'ouvrait une petite fenêtre par laquelle on faisait passer la nourriture. Il y avait autour de la prison un espace large de près de deux mètres, qu'enfermait un double rang de pieux longs et serrés, terminés en pointes et garnis d'épines ; enfin, une troisième enceinte palissadée où se trouvait la porte principale et le passage qui menait à la prison intérieure. Ainsi, c'était une sorte de cage exposée à tous les vents, ne préservant ni des feux du soleil, ni des rigueurs de l'hiver, où l'on ne pouvait s'étendre pour reposer ; un lieu de tortures où les confesseurs de Jésus-Christ allaient se consumer lentement, livrés aux horreurs de la faim, de la nudité et de l'infection... L'amour de Dieu qui remplit leurs cœurs sera plus fort que ces tourments. Les voilà qui s'avancent, et, en apercevant cette demeure qui leur est destinée, ils chantent avec le Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus :* « Je me suis réjoui dans les paroles qui m'ont été dites : nous irons dans la maison du Seigneur ».

Le Père Spinola ne sortit que deux fois de cette prison : la première fois pour aller à Firando, et la seconde pour marcher à la mort. Ce qu'il eut à souffrir, ainsi que ses compagnons, durant ces quatre années de captivité, dépasse l'imagination. On leur donnait si peu d'aliments, que leur vie était un jeûne perpétuel et si rigoureux, qu'il y avait juste assez pour éloigner la mort, mais jamais assez pour apaiser la faim. Ces privations prolongées

avaient tellement affaibli le Père Spinola, qu'il se demandait souvent si une mort causée par l'épuisement total des forces ne viendrait pas l'enlever soudainement ; mais Dieu compensait amplement ce dénûment par les délices de sa présence au fond de leurs cœurs. Leur plus grande consolation était de pouvoir célébrer la sainte Messe, et, par une marque particulière de la bonté divine, jamais ils ne manquèrent d'hosties, de vin, de cierges et d'autres objets nécessaires au saint sacrifice. Les infortunés captifs, dans leur prison ouverte à tous les vents, étaient exposés, pendant l'été, à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, et pendant, l'hiver, à l'air froid, à la pluie et à la neige, sans pouvoir s'en garantir. On ne leur permettait ni de changer le linge usé, ni de le laver lorsqu'il était sale, de sorte que, de la tête aux pieds, ils étaient couverts de vermine. Leurs figures hâves et livides, leurs cheveux en désordre et leur barbe longue et hérissée donnaient une idée des souffrances atroces qu'ils enduraient, et contre toutes ces tortures physiques et morales, ils n'avaient d'autre remède que la patience et leur ferme espérance en Dieu.

La patience invincible du Père Spinola à supporter les longues tortures de sa prison, et son courage inébranlable qui semblait avide de nouvelles souffrances, excitaient une juste admiration. Ce fut une lutte soutenue pendant près de quatre ans. Ces lentes tortures qui avaient bu le sang de ses veines, l'avaient tellement défiguré, qu'il était devenu méconnaissable à ses amis. Cependant, les tourments de sa captivité n'apaisaient point encore sa soif de souffrances. Il y ajoutait des pénitences volontaires. Au milieu des privations qu'il endurait, il s'imposait, plusieurs fois par semaine, un jeûne plus rigoureux que celui auquel le régime de la prison les soumettait habituellement. Il portait presque continuellement le cilice. Chaque jour, à l'exception des jours de fête, il prenait la discipline avec ses compagnons de captivité. La charité unissait tous les cœurs des confesseurs de la foi, et pour mieux la conserver, l'autorité de supérieur était déférée tour à tour chaque semaine à l'un d'entre eux.

Les graves maladies auxquelles le Père Spinola fut sujet, le mirent souvent aux portes du tombeau. Il n'avait pas même un peu d'eau pour étancher la soif qui le dévorait dans les ardeurs de la fièvre, et les gardes, dont la cruauté accumulait les privations, ne permettaient pas que l'on apportât de l'eau hors des heures de repas. Cependant, au milieu de cette détresse universelle, son âme jouissait d'incroyables délices dans la prière. Son seul chagrin au milieu de ses souffrances, fut de se voir, par la perte de ses forces et l'affaiblissement de sa tête, dans l'impossibilité de s'appliquer comme autrefois au recueillement ou à l'union habituelle de son âme avec Dieu. Il chercha à puiser dans cette faiblesse un nouveau sujet de joie, en pensant qu'elle était le symptôme d'une prochaine dissolution de son corps. Mais il ne devait pas mourir dans les chaînes. Ce fut le frère Ambroise Fernandez qui paya ce tribut aux tortures de la prison. Arrêté en même temps que le Père Spinola, il partagea sa captivité ; mais, affaibli par l'âge (il avait soixante-neuf ans), il ne put résister à tant de souffrances. Il mourut des suites de cette accumulation de maux, le 7 janvier 1620, et fut béatifié le 7 juillet 1867, par le pape Pie IX. La mort avait beau faire du vide dans les rangs des confesseurs, leur nombre augmentait par l'adjonction de nouveaux captifs.

Le Père Spinola se voyait entouré d'une petite troupe de généreux soldats qui le regardaient avec raison comme leur chef, et se préparaient au martyre dans ce rude noviciat de la prison. On avait voulu en faire un enfer

pour les malheureux captifs : elle était devenue le vestibule du ciel. Voilà un de ces prodigieux changements qu'opère la foi ; voilà comment, en plaçant ses espérances dans les régions surnaturelles et invisibles, le chrétien s'élève au-dessus des épreuves de la terre et prend des proportions surhumaines. Dieu est près de l'homme juste dans ses tribulations. La grâce soutient la nature qui d'elle-même succomberait à la peine, et le chrétien triomphe. C'est la foi qui nous fait vaincre le monde.

Le gouverneur, Gonzoco, ayant reçu l'ordre de l'empereur de faire mourir tous les prisonniers, il se les fit amener à Nangasaki. Les confesseurs de Jésus-Christ sortirent enfin du réduit où ils avaient tant souffert, et furent embarqués à Suzutat même, sur un petit bâtiment qui les porta en peu d'heures à Nagoya. On les fit ensuite monter à cheval ; le Père Spinola marchait en tête de la troupe ; chacun d'eux avait la corde au cou et un bourreau à ses côtés. Ils firent ainsi deux lieues. Des soldats en grand nombre les entouraient et ils avaient la consigne d'éloigner tous ceux qui tenteraient de leur parler. La nuit les surprit dans un lieu nommé Ouracan, où l'on fut obligé de s'arrêter.

Les prisonniers furent enfermés dans un enclos garni de palissades, comme un vil troupeau, et on les laissa ainsi sans abri ; mais une pluie abondante étant survenue, ils furent entassés dans une cabane. Au point du jour beaucoup de chrétiens accoururent ; trois seulement purent s'entretenir avec les confesseurs de la foi. Parmi eux il y avait le catéchiste du Père Spinola. Ce fut par ce fidèle disciple que le missionnaire apprit qu'il devait être brûlé vif. On n'avait point encore annoncé avec certitude aux prisonniers le genre de mort qui leur était préparé. Inutile de dire la joie immense du saint missionnaire en apprenant cette bonne nouvelle. Pour remercier son catéchiste, il voulut lui donner quelque souvenir ; n'ayant plus que sa discipline, il la lui offrit.

Le lendemain, vers le milieu du jour, on fit monter à cheval les prisonniers et on les conduisit au lieu du supplice dans le même ordre où ils étaient venus. C'était une petite colline située près de Nangasaki, au bord de la mer, à cinq cents pas de celle, où, vingt-cinq ans auparavant, vingt-six martyrs avaient été crucifiés, et qu'on appelait depuis lors la *Colline Sainte* ou le *Mont des Martyrs*. Presque toute la population de Nangasaki était accourue sur la montagne ou sur le rivage. Les rues de la ville étaient devenues silencieuses et désertes, de telle sorte que les religieux purent circuler librement en plein jour, avec plus de sûreté qu'ils ne l'auraient fait pendant les ténèbres de la nuit.

Quand les confesseurs de la foi parurent, il s'éleva au sein de la foule une immense clameur : c'était un bruit confus de cris, de gémissements et de paroles. Outre les infidèles, on porte à trente mille le nombre des chrétiens accourus pour assister à la mort héroïque des confesseurs de la foi. Les chemins où ils passaient étaient bordés d'une multitude de fidèles qui, tout en pleurs, se jetaient à genoux, demandaient leur bénédiction, ou se recommandaient à leurs prières. Les confesseurs de la foi les consolaient en leur disant : « Ayez confiance ; du ciel, où avec le secours de la grâce nous espérons être bientôt, nous prierons pour vous. Conservez jusqu'à la mort la foi que nous vous avons enseignée, et croyez que Dieu, dans sa bonté, n'abandonnera pas sa cause au milieu de ces grands dangers ».

Dès qu'ils aperçurent les apprêts faits pour leur supplice, ils témoignèrent leur joie par leur attitude et par leurs paroles. Ils durent attendre près d'une heure l'arrivée de la seconde troupe des confesseurs. Ceux-ci,

qui devaient venir de la prison de Nangasaki, étaient destinés à périr par le glaive. Parmi ces athlètes de Jésus-Christ, quelques-uns avaient été condamnés pour avoir donné l'hospitalité aux religieux. Leurs femmes, leurs enfants et leurs voisins devaient partager leur sort. Entre eux se trouvaient les épouses et les fils de quatre martyrs qui, peu d'années auparavant, avaient été brûlés vifs pour l'amour du Christ. Quelques jours avant l'exécution, Gonzoco les avait fait venir devant lui pour essayer d'ébranler leur conviction. On les tira du cachot où ils étaient ensevelis depuis deux ans ; ils traversèrent la ville chargés de chaînes, et dans un état si misérable, qu'ils excitaient la pitié de tous les assistants. Gonzoco, en les voyant pâles, décharnés, incapables de se soutenir, avait cru qu'il ne serait pas difficile de les ramener au culte national des Kamis ; mais il avait affaire à des chrétiens préparés au combat par la pénitence et la prière, deux armes qui rendent invincibles. Il s'aperçut bientôt de son erreur, pas un seul ne se laissa séduire et il dut les renvoyer dans leur prison.

Le lendemain, ils sortirent tous ensemble pour être réunis aux prisonniers de Suzutat et consommer leur sanglante immolation. Les deux troupes des soldats de Jésus-Christ se saluèrent avec les démonstrations de la plus tendre charité, et aussitôt un détachement militaire fut disposé autour de l'enceinte pour contenir la multitude. Un officier de Gonzoco, nommé Xuquendaïu, parut sur une espèce d'estrade, et à peine y fut-il placé qu'il donna le signal de commencer l'exécution. Alors on assigna à chacun de ceux qui étaient destinés au supplice du feu le poteau auquel il devait être attaché.

Vingt-cinq pieux étaient plantés à la file en ligne droite. Le premier regardait la mer, le dernier la montagne. Au sommet de chaque poteau pendait une corde : tout autour était placé un amas de bois, qui s'étendait d'un bout à l'autre de l'espace et environnait les vingt-cinq poteaux. Cet immense bûcher était entouré d'une enceinte de grosses et fortes cannes de bambous, rangées en formes de treillis. On entrait dans l'enceinte par une porte qui s'ouvrait du côté de la montagne.

Le Père Spinola se prosterna devant l'arbre de son martyre, et l'embrassant à plusieurs reprises il remercia Dieu de cette grâce. Quand ils furent tous attachés à leur poteau et qu'on eut amené devant eux les chrétiens indigènes condamnés à périr par le glaive, le Père Spinola entonna d'une voix élevée le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, et tous les confesseurs de Jésus-Christ, ainsi que les chrétiens qui dans la foule s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, continuèrent ce cantique d'action de grâces avec un entrain et une joie qui émurent les spectateurs jusqu'aux larmes.

Pendant que les bourreaux préparaient leurs glaives, les confesseurs étaient à genoux, attendant le coup mortel. Bientôt l'exécution commença, et on vit voler deux ou trois têtes qui allèrent tomber aux pieds d'un jeune enfant, à peine âgé de quatre ans, qui était à côté de sa mère, aussi condamnée à la mort. Il vit rouler la tête de sa mère sans changer de couleur, et reçut lui-même le coup de la mort avec une intrépidité qu'on ne pouvait attendre dans un âge aussi tendre. Dès que cette première troupe de martyrs eut consommé son sacrifice, on plaça leurs têtes en face de ceux qui allaient être brûlés ; puis on mit le feu aux bûchers.

On avait placé les matières inflammables à deux mètres et demi environ des poteaux, où étaient attachés les confesseurs de la foi, afin que le supplice fût plus lent et plus cruel, et que, par des tortures prolongées, les

athlètes du Christ fussent sollicités plus fortement à déserter leur poste. Cette disposition d'une cruauté ingénieuse devait produire ce résultat terrible, de n'amener la mort des martyrs qu'après une sorte de torréfaction intérieure. Si la flamme tendait à s'élever ou si le feu devenait trop ardent, les bourreaux avaient soin de le modérer. Pendant ces minutes qui devaient paraître des années, au milieu de ces douleurs atroces qui, pareilles à des dards de feu pénétraient leurs entrailles, les martyrs étaient calmes et recueillis ; le corps immobile, les yeux levés au ciel, ils offraient à Dieu leur corps en holocauste, comme des victimes saintes placées sur l'autel de la charité.

Le Père Spinola, tout absorbé en Dieu, paraissait n'avoir plus aucun sentiment. Le vent soufflait les flammes de son côté, il fut donc un des premiers à ressentir les plus vives et les plus mortelles atteintes. Des étincelles mirent le feu à ses vêtements, il parut tout à coup environné de flammes, et, ne pouvant résister davantage à ces ardeurs dévorantes, il tomba et rendit bientôt le dernier soupir. Ses compagnons ne tardèrent pas à le suivre dans la mort comme aussi dans le triomphe, le 10 septembre 1622, selon l'opinion la plus suivie et la mieux autorisée. Voici les noms de tous ces glorieux martyrs :

François Moralès, prêtre de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Espagnol ; — Ange Orsucci, prêtre de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Italien ; — Alphonse de Mena, prêtre du même Ordre, Espagnol ; — Joseph de Saint-Hyacinthe, prêtre du même Ordre, Espagnol ; — Hyacinthe Orfanel, prêtre du même Ordre, Espagnol ; — Alexis, choriste profès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Japonais ; — Thomas du Rosaire, choriste profès de l'Ordre de Frères Prêcheurs, Japonais ; — Dominique du Rosaire, choriste profès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Japonais ; — Richard de Sainte-Anne, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs, Belge ; — Pierre d'Avila, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs, Espagnol ; — Vincent de Saint-Joseph, laïque profès de l'Ordre des Frères Mineurs, Espagnol ; — Charles Spinola, prêtre de la Compagnie de Jésus, Italien ; — Sébastien Kimura, prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais ; — Gonzalès Fusai ; — Antoine Kiouni ; — Pierre Sampô ; — Michel Xumpo ; — Jean Kiongocû ; — Jean Acafoci ; — Louis Cavara, tous les sept scolastiques de la Compagnie de Jésus et Japonais ; — Léon de Satzuma, du Tiers Ordre de Saint-François, Japonais ; — Lucie de Freitès, du Tiers Ordre de Saint-François, Japonaise, octogénaire ; — Antoine Sanga, catéchiste des Pères de la Compagnie de Jésus, Japonais ; — Magdeleine, son épouse, Japonaise ; — Antoine, catéchiste des Pères de la Compagnie de Jésus, Coréen ; — Marie, son épouse, Japonaise ; — Jean, âgé de douze ans ; — Pierre, âgé de trois ans, leurs fils ; — Paul Nangaci, Japonais ; — Thècle, son épouse ; — Pierre, âgé de sept ans, leur fils ; — Paul Tanaco, Japonais ; — Marie, son épouse ; — Isabelle Fernandez, épouse du martyr Dominiqué Georgi ; — Ignace, âgé de quatre ans, leur fils ; — Apollonie, veuve et tante du martyr Gaspard Cotenda, Japonaise ; — Dominique Xamada, Japonais ; — Claire, son épouse ; — Marie, épouse du martyr André Tocuan, Japonaise ; — Agnès, épouse du martyr Cosme Taquea ; — Dominique Nacano, fils du martyr Matthias Nacano ; — Barthélemy Xikiemon, Japonais ; — Damien Samihi, Japonais ; — Michel, âgé de cinq ans, son fils ; — Thomas Xiquiro, âgé de soixante-dix ans, Japonais ; — Rufus Iscimola, âgé de soixante-dix ans, Japonais ; — Marie, épouse du martyr Jean Xoum, Japonaise ; — Clément Vom, Japonais ; — Antoine, son fils ; — Dominique Ongatid, Japonais ; — Catherine, veuve, Japonaise ; —

Marie Tanaura, Japonaise, membres de la confrérie du Saint-Rosaire.

Les martyrs ne donnant plus signe de vie, on fit garder toutes les avenues qui conduisaient au lieu du supplice. Les corps demeurèrent ainsi exposés trois jours au bout desquels on les jeta dans un grand bûcher. Leurs cendres et la terre même qui avait été arrosée de sang furent mis dans des sacs et jetés à la mer. Le 17 septembre 1627, le pape Urbain VIII introduisit la cause de la canonisation du Père Spinola devant la Congrégation des Rites, et le souverain pontife Pie IX, par un bref du 7 mai 1867, les déclara Bienheureux.

Extrait de la *Vie du bienheureux Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus,* par le P. Eugène Séguin, de la même Compagnie. Tournai, 1868.

SAINT HILAIRE, PAPE ET CONFESSEUR (467).

Hilaire, successeur de saint Léon le Grand (440-461), était originaire de Sardaigne. Il eut pour père Crispin, et siégea six ans, trois mois et dix jours (12 novembre 461-10 septembre 467). Au milieu de la décadence générale, il tint fermes les rênes du gouvernement ecclésiastique. Les Actes de son court pontificat ont tous pour but de resserrer le lien de la hiérarchie, de maintenir à la tête des diocèses des prélats capables et zélés, d'empêcher l'hérésie d'étendre ses ravages. Il promulgua une décrétale adressée à tous les evêques d'Orient, dans laquelle il établissait la foi catholique et apostolique, confirmant les trois Conciles de Nicée, Ephèse et Chalcédoine, renouvelant la condamnation portée contre Nestorius, Eutychès, Dioscore, leurs partisans et tous les hérétiques, enfin proclamant l'autorité et la principauté du siége apostolique. Il publia une constitution disciplinaire, le 16 des calendes de décembre, sous le consulat de Basiliscus et d'Hermeneric (16 novembre 465), dans la basilique de Sainte-Marie, Mère de Dieu. Il érigea trois oratoires dans le baptistère de la basilique constantinienne (Saint-Jean de Latran), en l'honneur de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Evangéliste et de la sainte Croix. Dans ce dernier, il déposa une relique du bois dominical enfermée dans une croix d'or massif, enrichie de pierres précieuses. Il institua dans la ville de Rome les *ministeriales,* chargés d'inspecter les églises désignées pour les stations [1]. Il construisit des monastères à Saint-Laurent *ad Balneum,* et au prétoire de Saint-Etienne, érigea un oratoire en l'honneur du protomartyr dans le baptistère de Latran et y créa deux bibliothèques. On lui doit aussi le monastère situé dans l'intérieur de Rome, au lieu dit *ad Lunam.* Dans une ordination faite à Rome, au mois de décembre, il imposa les mains à vingt-cinq prêtres, six diacres et vingt-deux évêques destinés à diverses Eglises. Il fut enseveli dans la crypte de Saint-Laurent, près du corps du bienheureux évêque Sixte. Le Siége apostolique demeura vacant dix jours.

Liber Pontificalis, traduction de M. l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Eglise,* tome XIII, page 339.

SAINT EUNUCE, CONFESSEUR,

ÉVÊQUE DE NOYON ET TOURNAI (vers le milieu du VIIIe siècle).

Dieu suscita le bienheureux Eunuce à une époque de calamités et de ruines. Ennemis du Christianisme, les Sarrasins ravageaient diverses contrées des Gaules, détruisant les autels, immolant les prêtres et les fidèles, tandis que Charles-Martel dépouillait les églises de leurs biens.

Eunuce fut élu évêque de Noyon du vivant de Guy, successeur du pontife Hunuau. La raison

1. Les *stations* étaient les basiliques, oratoires ou tombeaux des martyrs, dans lesquels, à certains jours désignés, le pape et son clergé se rendaient pour célébrer l'office solennel. On en trouve encore la mention dans le missel romain.

pour laquelle l'Eglise de Noyon eut deux pasteurs à la fois n'est pas bien connue. Un savant auteur (Charles Lecointe) tient, à cet égard, le langage suivant : « Ce qui a eu lieu, en 745, au Concile de Soissons, à l'égard de l'Eglise de Sens, a bien pu aussi se passer pour celle de Noyon et Tournai. L'Eglise de Sens n'était pas privée de pasteur : elle avait un archevêque d'une grande sainteté, nommé Ebbon. Mais, comme il était fort âgé, et préférait la vie solitaire à l'exercice des fonctions épiscopales, le Concile décida qu'Ardobert gouvernerait l'Eglise de Sens. Nous pensons que, dans le même Concile, Eunuce, pour une cause semblable, ou pour une autre également grave, fut ordonné évêque de Noyon et Tournai, quoique Guy fût encore vivant. Et, de même qu'après le Concile de Soissons, Ebbon et Ardobert furent appelés archevêques de Sens ; ainsi, nous devons croire que, dans la suite, Guy et Eunuce furent appelés évêques de Noyon et Tournai ».

Eunuce remplit avec zèle les fonctions de l'épiscopat. Il parcourut en apôtre toutes les contrées du vaste diocèse confié à ses soins. Modèle de son troupeau, par sa piété, sa prudence et sa chasteté, il ramena au bercail un grand nombre de brebis égarées. Grâce à sa sollicitude, les églises recouvrèrent les biens qui leur avaient été enlevés ; des assemblées synodales, régulièrement tenues tous les ans, maintinrent la discipline et les bonnes mœurs parmi le clergé ; les sages règlements du Concile de Soissons furent mis à exécution. Ainsi que le fait connaître le neuvième décret de cette assemblée, plusieurs, au mépris de l'indissolubilité des liens du mariage, épousaient les femmes dont les maris étaient encore vivants : Eunuce travailla activement à détruire cette criminelle coutume.

Notre Saint eut un dévouement sans bornes pour le Pontife dont il était l'auxiliaire. Il le consola dans ses souffrances et lui prodigua, jusqu'à ses derniers moments, la tendresse et le respect d'un fils. Il termina lui-même son édifiante et laborieuse carrière vers le milieu du VIIIe siècle, après un épiscopat qui avait à peine duré trois ans.

Le clergé et les fidèles de Noyon rendirent de grands honneurs aux dépouilles d'Eunuce, auxquelles on donna, pour lieu de sépulture, l'oratoire de Saint-Georges. Au temps de Radbod qui fut élu évêque de Noyon en 1068, cet oratoire s'appelait l'église des Saints-Apôtres. On l'appela ensuite l'église Sainte-Godeberthe. Dix années après, le corps du Pontife fut levé de terre, à cause des miracles opérés à son tombeau, et transporté dans la cathédrale. Cette translation eut lieu le 17 avril avec celle des corps de saint Mummolin et de sainte Godeberthe. Par une disposition bienveillante de la Providence, il échappa aux sacriléges spoliations des Normands qui, vers l'an 860, incendièrent la ville de Noyon. Déposé ensuite dans le monastère de Saint-Eloi, ses miracles et son culte l'y rendirent si célèbre, que ce monastère porta dans la suite le nom de Saint-Eunuce.

Vie des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

XIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur l'ancienne voie Salaria, au cimetière de Basille, la naissance au ciel des saints martyrs Prote et Hyacinthe, frères, eunuques de sainte Eugénie ; ayant été arrêtés en qualité de chrétiens sous l'empereur Gallien, et refusant de sacrifier aux idoles, ils furent rudement flagellés, puis décapités [1]. 262. — A Laodicée, en Syrie, les saints martyrs Diodore, Diomède et Didyme. — A Léon, en Espagne, saint Vincent, abbé et martyr [2]. Vers 555. — En Egypte, saint Paphnuce, évêque, un de ces illustres confesseurs qui, sous l'empereur Galère-Maximien, ayant eu l'œil droit

1. Leurs actes se trouvent mêlés avec ceux de sainte Eugénie, dont nous donnerons la vie au 25 décembre, jour où elle est citée par le martyrologe romain.

2. Voir aux additions des Bollandistes du 11 mars, tome III, page 344.

arraché et le jarret gauche coupé, furent condamnés aux mines ; plus tard, sous Constantin le Grand, il défendit généreusement la foi catholique contre les Ariens ; et, après avoir remporté sur eux plusieurs victoires, il mourut en paix[1]. IVe s. — A Lyon, saint PATIENT, évêque. Vers 491. — A Verceil, saint Emilien, évêque. Vers 520. — A Alexandrie, sainte THÉODORE, qui, ayant péché par surprise, se repentit aussitôt de sa faute et l'expia sous l'habit religieux, par l'abstinence et la patience, dans lesquelles elle persévéra jusqu'à sa mort, sans être connue de personne. Vers 480.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alby, saint Nicolas de Tolentino, confesseur, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, et dont nous avons donné la vie au jour précédent. Vers 1310. — Au diocèse de Carcassonne, sainte Eugénie de Rome, dont nous donnerons la vie au 25 décembre, jour où elle est citée au martyrologe romain. 258. — Au diocèse de Cahors, sainte Pulchérie, vierge, impératrice d'Orient, et dont nous avons donné la vie au jour précédent. 453. — Au diocèse de Versailles, saint Corbinien, premier évêque de Freisingen (Bavière) et confesseur, cité au martyrologe romain du 8 septembre, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. 730. — Au Puy, en Velay, saint Marcel, évêque (on ne sait de quel siége) et martyr, décapité par les idolâtres auprès d'un orme qui prit son nom, et sur un rocher qui garda pendant de longues années des traces de son sang. Il y a une chapelle dédiée sous son invocation au lieu où l'on tient, par tradition, qu'il porta sa tête entre ses mains, après qu'elle eut été séparée du tronc. — A Cologne, saint Vuilbert ou Villebert, archevêque de ce siége et confesseur. Il assembla (887) un concile dans sa ville métropolitaine, et assista l'année suivante à celui de Mayence 890. — A Toul, diocèse actuel de Nancy, et à Laon, diocèse de Soissons, saint Bodon *(Leudinus-Bodo)*, appelé par quelques hagiographes Leudvin, Leudin ou Lendin, dix-huitième évêque de cet ancien siége et confesseur. Il naquit dans le petit village de Meuse (Haute-Marne), diocèse primitif de Toul, de parents illustres par leur origine, leurs richesses et leur piété. Il s'engagea d'abord dans le mariage et épousa une personne de qualité, nommée Odile ; mais bientôt ce couple chrétien, gagné par l'exemple des vertus de sainte Salaberge, sœur de Bodon, quitta le monde et se consacra entièrement au service de Dieu. Bodon fit successivement élever les monastères de Bonmoutier, d'Etival et d'Offonville qu'il dota de ses biens patrimoniaux. Ses vertus l'élevèrent sur le siége épiscopal de Toul, laissé vacant par la mort d'Eborin ; son épiscopat fut de courte durée. Son corps fut déposé dans le cimetière de Saint-Mansuy, et, plus tard, transféré dans le monastère de Saint-Jean de Laon[2]. Entre 660 et 680. — Au diocèse du Mans, saint ALMIRE ou ALMER, solitaire et abbé. Vers 560. — A Wintershoven, sur la rivière de Herck, à l'occident de Maëstricht (Limbourg hollandais), sainte Vinciane ou Vincienne, vierge romaine, sœur de saint Landoald (19 mars), missionnaire des Pays-Bas ; elle seconda son frère, autant que son état le lui permit, dans l'œuvre de la propagation de la foi, et mourut à Wintershoven où son corps fut enterré par son frère : en 980 il fut transféré au couvent de Saint-Bavon, à Gand. 653. — Dans les solitudes du Passais (Orne), au diocèse primitif du Mans, les saints Ernée et Alnée, ermites, dont nous avons donné la vie au 9 août. VIe s. — A Luxeuil (Haute-Saône), diocèse de Besançon, saint ADELPHE, abbé de Remiremont *(Romarici mons)*, au diocèse de Saint-Dié. 670.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Alexandrie, sainte Théodore, qui, ayant péché par surprise, en conçut un si vif repentir qu'elle prit l'habit religieux sous la Règle de Saint-Basile, et, sans être connue de personne, persévéra jusqu'à sa mort dans les exercices de l'abstinence et de la patience. Vers 480.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Sainte Rose de Viterbe, dont il

1. Saint Paphnuce fut toujours étroitement lié avec saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et les autres évêques catholiques. Il l'accompagna avec saint Potamon d'Héracléé et quarante-sept autres évêques égyptiens au Concile qui se tint à Tyr en 335. Le plus grand nombre de ceux qui composaient cette assemblée professaient l'arianisme. Paphnuce aperçut au milieu d'eux Maxime, évêque de Jérusalem. Indigné de trouver dans la compagnie des méchants un prélat catholique qui avait confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution, il le prit par la main, le fit sortir de l'assemblée, l'informa des complots des Ariens qu'il avait ignorés jusque-là, le détacha de leur parti et le fixa pour toujours dans la communion du saint patriarche d'Alexandrie. — Godescard, et le Père Stilting, dans les *Acta Sanctorum*, 11 septembre.

2. Saint Bodon est considéré comme ayant donné son nom au village de Boudonville, devenu faubourg de Nancy, depuis le règne du duc Charles III (1624-1675), et dont il aurait été propriétaire. — L'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

est fait mention le 4 septembre, et qui est honorée aujourd'hui dans notre Ordre [1]. 1252.

Martyrologe des Mineurs-Capucins de Saint-François. — A Offida, dans la Marche d'Ancône, diocèse d'Ascoli, le bienheureux BERNARD, de l'Ordre des Capucins, illustre par la simplicité de son cœur et l'innocence de sa vie, et brûlant d'une étonnante charité pour Dieu et pour les hommes, surtout pour les pauvres et les indigents; c'est le 22 août qu'il prit son essor vers le ciel. Comme, après sa mort, il brillait par de grands miracles, le pape Pie VI le mit solennellement au rang des Saints, dans la Basilique Vaticane. 1694. — Le troisième dimanche de septembre, la fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse vierge Marie.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Pibrac, saint Pierre, confesseur, qui gouverna le monastère de Chanoines réguliers fondé par lui dans cette ville, forma ses disciples à la parfaite observance de la vie régulière, et s'envola vers le Seigneur le 8 septembre, entouré d'une grande renommée de sainteté [2]. 1080.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — Dans les Etats de l'Eglise et en Etrurie, saint Jérôme Miani ou Emiliani, confesseur [3]. 1537.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Zurich *(Tigurum)*, ville de Suisse, sur la Limmat, saint Félix, sainte Régule, sa sœur, et saint Exupère ou Exupérance, leur serviteur, martyrs. Echappés au massacre de la légion thébéenne, ils se réfugièrent à Ursal (canton d'Uri), puis à Glaris, et enfin à Zurich. Ils s'y bâtirent de leurs propres mains une petite cellule, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église de Wasserkirche (église au bord de l'eau), et s'occupèrent à prêcher l'Evangile aux habitants encore idolâtres : aussi les vénère-t-on comme les premiers apôtres de la Suisse. Dèce, proconsul romain, qui résidait alors au château de Zurich, et gouvernait au nom de l'empereur Maximien, fit arrêter les généreux athlètes de la foi, et, après plusieurs supplices, ordonna de leur trancher la tête. L'église de Wasserkirche s'élève sur leur tombeau : elle a été agrandie par Charlemagne. 303. — A Gravedona *(Grabedona)*, ville d'Italie, dans l'ancien duché de Milan, invention des corps des saints martyrs Matthieu et Gusméc. Ils furent déposés en 1637 dans la basilique de Saint-Fidèle qui fut dès lors dédiée sous leur invocation. IIIe s. — A Alexandrie, les saints martyrs Syr et Sérapion, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Porto *(Portus Romanus)*, bourg des Etats de l'Eglise, les saints Ingénu et Hippolyte, martyrs, cités à la même source. — Dans la Calabre, région de l'ancien royaume de Naples, saint Elie de Reggio, surnommé *le Spéléote* (c'est-à-dire *l'habitant des cavernes*, du mot grec Σπηλαιώτης), abbé et confesseur. Il ne faut pas le confondre avec saint Elie le Jeune, surnommé *de Galatie*, d'un bourg qui possède une église dédiée sous son invocation. Il vécut longtemps dans la solitude, puis se retira dans un monastère de Reggio dont il devint abbé. Pendant sa vie, Dieu lui accorda de faire de nombreux miracles qui se continuèrent, après sa mort, sur son tombeau. Vers 960. — A Alberschwende, près de Brégenz, dans le Tyrol, le bienheureux Merbod ou Marbett, prêtre et martyr, déjà cité au même martyrologe sous le 23 mars. Il naquit de l'illustre et très-ancienne famille des comtes de Brégenz, et passa sa jeunesse dans un monastère de cette ville, sous la Règle de Saint-Benoît. Plus tard, ses vertus l'appelèrent à la cure d'Alberschwende ; des scélérats, irrités des reproches qu'il leur faisait sur leur mauvaise conduite, l'assassinèrent dans la forêt de Brégenz. Son corps fut déposé dans son église paroissiale, et de si nombreux prodiges se sont opérés sur son tombeau, qu'il est dans la plus grande vénération parmi les habitants de cette paroisse. 1120. — A Cingoli, ville d'Italie, dans l'ancienne Marche d'Ancône, sainte Spérande ou Spérandée de Gubbio, vierge, abbesse du monastère bénédictin de Saint-Michel de Cingoli. Son corps, enseveli dans son monastère, fut levé de terre en 1497, et trouvé sans aucune marque de corruption ; on le déposa alors dans une châsse où il se voit encore. 1276 ou 1278. — Au Japon, les bienheureux martyrs Gaspard Cotenda, François et Pierre ; le premier était du sang des rois de Firando, et catéchiste des Pères de la Compagnie de Jésus. 1622.

1. Nous avons donné sa vie au 4 septembre. — 2. Voir au 5 septembre (note au martyrologe de France). 3. Voir sa vie au 20 juillet.

SAINTE THÉODORE D'ALEXANDRIE, PÉNITENTE,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-BASILE

480. — Pape : Saint Simplice. — Empereur d'Orient : Zénon.

La pénitence est une échelle qui mène de l'abîme du vice au faîte de la vertu, de la servitude du péché à la liberté de la grâce. *Hugo card.*

Il y avait à Alexandrie, au temps de l'empereur Zénon, une jeune dame appelée Théodore, qui avait passé très-vertueusement les premières années de son mariage. Son mari et elle s'aimaient avec tendresse. Mais le démon, qui ne peut souffrir l'union légitime des cœurs, entreprit de troubler et de rompre enfin une paix si douce et si charmante. Pour en venir à bout, il se servit d'un jeune homme auquel de grandes richesses donnaient moyen de satisfaire ses passions. Ce jeune libertin, épris d'un violent amour pour Théodore, ne négligea aucun moyen pour la séduire ; elle résista d'abord, mais à la fin elle succomba. Cette faute lui causa aussitôt un incroyable regret ; peu s'en fallut qu'elle ne se précipitât dans l'abîme du désespoir.

Dans le fort de sa douleur, qui lui faisait chercher mille moyens d'expier son crime, elle s'avisa de se couvrir d'un habit d'homme et d'aller se présenter à un monastère, à dix-huit milles de la ville, pour y finir ses jours dans les exercices pénibles de la pénitence. Avant de lui en accorder l'entrée, on lui dit qu'il fallait qu'elle passât la nuit à la porte, pour s'éprouver elle-même et donner aussi aux religieux des marques assurées de sa ferveur. Elle accepta cette condition et l'accomplit avec un courage invincible. Le lendemain, le supérieur l'examina sur sa vocation, et, après l'avoir admise, croyant que c'était un homme, il lui dit : « Ne pensez pas, mon frère, entrer ici pour y être à votre aise et sans travail ; vous y vivrez sous le joug de l'obéissance, et vous rendrez aux religieux tous les services qui leur seront nécessaires, non-seulement dans le monastère, mais encore dehors, où l'on aura besoin de vous. Vous cultiverez les arbres et sèmerez les légumes ; vous porterez de l'eau en tous les lieux réguliers ; vous arroserez le jardin et vous ferez souvent des voyages pénibles à la ville. Toutes ces fonctions ne vous dispenseront ni du jeûne, ni de l'oraison, ni de vous trouver à l'église jour et nuit, ni des autres mortifications que nous pratiquons ici ». Théodore, qui regardait tout cela comme des délices de l'âme, en comparaison de ce qu'elle croyait mériter pour sa faute, promit de grand cœur de faire ponctuellement tout ce qu'on lui avait dit : elle fut ainsi reçue et demeura dans cette sainte maison.

Non-seulement elle fut fidèle à sa parole, mais elle en fit encore beaucoup plus que l'on n'exigeait d'elle ; car elle était infatigable au travail, et châtiait continuellement son corps par des austérités très-rigoureuses : d'abord, elle ne mangeait qu'une fois le jour, puis elle ne mangea que de deux jours l'un ; enfin, s'étant fait une habitude de l'abstinence, elle demanda permission à son supérieur de ne manger qu'une fois par semaine ; mais, pour expier de plus en plus sur son corps le crime qu'elle avait commis,

elle ajouta à ses fatigues immenses et à ses jeûnes excessifs la douleur d'un rude cilice. Sa sainteté éclata encore davantage par quelques miracles que la divine Providence lui donna pouvoir d'opérer. Il y avait auprès du monastère un lac où se retirait un crocodile qui dévorait souvent les passants ; ce qui avait obligé le préfet d'Alexandrie de mettre des sentinelles aux environs pour empêcher le monde de prendre son chemin par cet endroit. Les habitants en étaient extrêmement incommodés. Le préfet, ayant ouï faire récit de la vertu de Théodore que l'on comparait aux anges, tant elle était remplie de la grâce divine, la fit venir, et, lui faisant donner une cruche, il lui commanda d'aller chercher de l'eau dans le lac. Tout le monde l'en détourna, lui disant qu'elle allait s'exposer à la mort ; mais, se sentant animée d'une ferme confiance en Dieu, elle obéit en aveugle. Dès qu'elle parut auprès du lac, chose admirable ! le crocodile la prit sur son dos, la porta sur l'eau, et lorsqu'elle eut rempli son vase, il la reporta à terre, sans lui avoir fait aucun mal. La Sainte reprocha ensuite à cet animal les cruautés qu'il avait exercées sur beaucoup de personnes, et, à l'heure même, le fit expirer à ses pieds. Une autre fois, la Sainte se rendant, de nuit, à un monastère, à travers une forêt remplie de bêtes sauvages, un de ces animaux se présenta devant elle pour lui servir de guide, et la conduisit sûrement jusqu'au monastère. Mais là il se jeta sur le portier pour le dévorer ; la Sainte le délivra ; puis, comme il avait reçu plusieurs plaies, elle prit un peu d'huile qu'elle mit dessus, et aussitôt il se trouva parfaitement guéri. La bête mourut sur-le-champ. Ces merveilles font voir que, de grande pécheresse, elle était devenue une vraie pénitente. Le démon, qui avait inutilement employé mille stratagèmes pour la perdre, lui apparut visiblement et lui dit, en la menaçant, qu'il ne cesserait point de lui faire une guerre cruelle, jusqu'à ce qu'il l'eût fait tomber dans le piége. En effet, il ne tarda pas longtemps à lui susciter de dangereuses persécutions.

Le supérieur l'avait envoyée à la ville avec des chameaux, pour y faire la provision de blé du monastère ; ayant été surprise par la nuit, elle se coucha aux pieds de ses chameaux. Là, une jeune fille tentée par le démon vint la trouver, croyant que c'était un homme, et la sollicita au péché ; plus tard, cette libertine ayant eu un enfant, accusa Théodore, qui fut aussitôt dénoncée à son supérieur. C'était un artifice de Satan, afin que la Sainte, révélant qui elle était pour se justifier, fût obligée d'abandonner le couvent où elle faisait une si rude pénitence. Mais elle eut le courage de garder inviolablement son secret, et laissa croire qu'elle était coupable du crime dont on l'accusait. On la chassa donc honteusement du monastère, et on lui permit de bâtir une pauvre chaumière aux environs pour se retirer. On lui apporta l'enfant, elle le reçut sans contradiction, et le nourrit d'un peu de lait de brebis que les bergers lui donnaient par aumône, et le vêtit aussi de pauvres langes qu'elle faisait elle-même avec de la laine qu'elle quêtait. Rien n'était plus digne de compassion que l'état d'opprobre et de souffrance où elle vivait. Elle y demeura néanmoins sept ans entiers, sans jamais se plaindre ni ouvrir la bouche pour faire connaître son innocence, se réjouissant, au contraire, de souffrir tous ces affronts pour expier l'injure qu'elle avait faite à son mari. Elle ne vivait que d'herbes sauvages et d'un peu d'eau qu'elle allait puiser au lac dont nous avons parlé. Ses yeux ne cessaient point de verser des larmes. Elle demeurait exposée à toutes les rigueurs des saisons. Tantôt son corps était brûlé des ardeurs du soleil, tantôt il était transi par les neiges et les pluies de l'hiver, tantôt il était à demi-mort par ses longues veilles et par ses jeûnes continuels, et son visage en devint si

défiguré qu'elle n'était pas reconnaissable. Cependant elle ne voulait jamais s'éloigner du monastère, espérant toujours y rentrer pour y finir ses jours dans la pénitence ; et c'est ce que le démon s'efforça d'empêcher par ses ruses, en lui dressant tous les jours de nouveaux piéges, qui n'eurent pas cependant le succès que sa malice lui faisait espérer.

Théodore avait déjà rencontré plusieurs fois son mari, lorsqu'elle allait par la ville, et elle avait résisté à toutes les tendresses de son cœur pour ne pas se faire connaître à lui. Le démon tâcha de la prendre par cet endroit. Il lui apparut sous la figure de ce cher mari, et, employant les larmes, les soupirs, les plaintes et les reproches, avec les termes les plus pressants que l'on se puisse imaginer, il la sollicita de retourner à sa maison pour y passer ensemble le reste de leur vie. Mais Théodore découvrit ses embûches et les évita par sa persévérance. Il eut ensuite recours à la force et se présenta à elle sous la figure d'une troupe de bêtes féroces qui faisaient mine de vouloir la dévorer si elle ne prenait pas la fuite ; mais elle demeura ferme et intrépide, sans jamais quitter sa place. Il en vint aux coups, et la traita si cruellement, qu'il la laissa chargée de plaies et plus morte que vive ; elle méprisa encore sa fureur. Enfin, il lui apporta de l'or et de l'argent et lui servit des mets exquis ; mais elle se moqua toujours de ses prestiges impies et malicieux.

Au bout de sept ans, on lui permit de rentrer dans le monastère, à condition, néanmoins, qu'elle n'y aurait plus aucun office et qu'elle demeurerait enfermée dans une cellule. Et elle y vécut encore deux ans dans une rigoureuse abstinence et une application continuelle à Dieu. On mit avec elle l'enfant dont nous avons parlé, afin qu'elle en eût toujours soin, et elle l'instruisit si bien à la vertu, que, depuis, il se fit religieux dans le même monastère, et en fut enfin élu abbé pour son mérite extraordinaire. Le supérieur, voulant savoir quelles leçons elle donnait à cet enfant, envoya quelques frères pour écouter, à la porte de sa cellule, ce qu'elle lui disait, et ils ouïrent cette belle instruction :

« Mon cher enfant, le temps de ma mort étant proche, je vous quitterai bientôt ; mais je vous laisse entre les mains d'un bon père, qui est Dieu, père de tous les orphelins ; je vous recommande à la sainte Providence. J'espère aussi que le supérieur du monastère ne manquera pas de charité en votre endroit et même que les religieux auront de la bonté pour vous. Ne demandez point quelle est votre naissance : il n'y a de véritable noblesse que celle que l'on acquiert par la vertu. Ne regardez point l'honneur des hommes : ceux qui sont les plus honorés ne sont pas les plus heureux. Au contraire, Jésus-Christ a dit que c'était une béatitude de souffrir, pour son amour, des injures, des opprobres, des ignominies et des faux témoignages, qui nous ravissent notre réputation. Si vous voulez que l'on ait quelque égard pour vous, ayez-en le premier pour les autres. Fuyez le sommeil autant qu'il vous sera possible. Embrassez un genre de vie austère et dur au corps ; que vos habits soient rudes et plus propres à affliger votre chair qu'à la flatter. Trouvez-vous ponctuellement à toutes les assemblées des religieux pour faire la prière avec eux. Ne faites jamais de peine à personne. Quand on vous interrogera, ne répondez que les yeux baissés en terre. Ne vous raillez point des défauts des autres. Gémissez sans cesse intérieurement devant Dieu, si vous voulez avoir part à ses consolations. Priez avec ferveur pour ceux que vous savez être tombés en quelque péché. Ne refusez jamais d'assister les infirmes ; courez à eux avec empressement. Ne vous lassez jamais dans le chemin de la perfection. Rendez service à votre prochain comme s'il était votre maître, afin que vous soyez l'ami de Jésus-Christ, qui

s'est revêtu pour vous de la forme de serviteur. Soyez toujours en prière, de crainte que vous ne tombiez en tentation ; si elle se présente, résistez-y généreusement ; et, quand elle sera passée, ne cessez point pour cela de prier, de peur qu'une autre fois vous ne soyez vaincu. Si vous pratiquez ces maximes, mon cher enfant, je vous assure que Dieu viendra toujours à votre aide pour vous tendre la main, afin que vous triomphiez de tous vos ennemis ».

Quelque temps après cette pieuse exhortation, elle passa tranquillement de cette vie à une meilleure. Lorsqu'elle expira, l'abbé apprit par révélation qui elle était et la gloire dont elle jouissait dans le ciel. Son mari, par une inspiration divine, se rendit au monastère pour y voir sa chère Théodore ; il se fit religieux au même endroit, et passa le reste de ses jours dans la cellule de sa femme, avec laquelle il fut aussi inhumé.

On la peint parfois ayant devant elle un démon qui lui prend les mains comme pour la cajoler ou lui arracher son anneau : c'est une manière d'indiquer qu'après une vie exemplaire dans le mariage durant plusieurs années, elle se laissa entraîner une fois à l'adultère.

Nous avons tiré cette histoire de Métaphraste, et elle est rapportée au tome v de Surius.

SAINT PATIENT

ARCHEVÊQUE DE LYON ET CONFESSEUR

491. — Pape : Saint Félix III. — Roi de France : Clovis Ier.

Nos œuvres sont d'autant plus agréables au souverain juge que nous les faisons avec une charité plus ardente. *Saint Laurent Justinien.*

L'histoire ne nous apprend rien de certain touchant la naissance, l'éducation et les premiers emplois de saint Patient, archevêque de Lyon. Il fut choisi, pour gouverner l'Eglise de cette ville, après la mort de saint Eucher. Il assista, vers l'an 470, à l'ordination de Jean, évêque de Châlon-sur-Saône, où se trouvèrent saint Euphrone, évêque d'Autun, et les autres prélats de la première Lyonnaise. Sidoine Apollinaire, qui le regardait comme son évêque avant qu'il fût lui-même élevé à l'épiscopat, ne parle de lui qu'avec de grands éloges. Il témoigne qu'il ne lui manquait aucune des vertus qui forment le grand et le saint prélat. Il relève principalement sa charité pastorale pendant une cruelle famine qui désola son diocèse et les provinces voisines occupées par les Bourguignons. Saint Grégoire de Tours n'a point oublié ce bel endroit de la vie de saint Patient, et il nous fait remarquer que cette famine était la même où le sénateur Ecdice, beau-frère de saint Sidoine Apollinaire, fit paraître une charité semblable à l'égard de la province d'Auvergne. Ce généreux chrétien fit le plus noble usage des grands biens de la famille de Sidoine et de la sienne, qui étaient les premières du pays ; car, voyant que la famine croissait de jour, il envoya de ses gens avec des chevaux et des chariots dans toutes les villes du voisinage,

pour se faire amener tous ceux qui étaient les plus pressés par la disette et la misère. On alla de tous les côtés, et on lui amena des troupes de pauvres qu'il distribua par toutes les maisons qu'il avait dans le pays, où il les nourrit pendant tout le temps que dura la stérilité. On prétend qu'il y en avait plus de quatre mille ; et lorsque l'abondance fut revenue, il les fit tous reconduire chez eux de la même manière qu'il les avait fait venir. Une si belle action, faite uniquement pour Dieu, comme le remarque saint Grégoire, méritait d'être consacrée dans les fastes de l'Eglise. C'est parce que nous n'aurons pas occasion d'en parler ailleurs, que nous l'avons jointe ici, pour n'en pas laisser perdre la mémoire. La charité de saint Patient n'eut pas moins d'éclat, puisque, selon saint Sidoine, elle s'étendit jusqu'aux extrémités des Gaules, sans se borner aux nécessités qu'il connaissait. Il considérait toujours la nature des besoins avant que de regarder la qualité des indigents. Il prévenait ceux qui ne pouvaient venir jusqu'à lui. Sa vigilance et sa pénétration lui faisaient découvrir les misères les plus cachées du fond des provinces ; et comme il n'était pas moins touché de la honte et de la modestie des pauvres absents que des plaintes et des cris de ceux qui lui étaient présents, il n'était pas moins appliqué à essuyer les larmes de ceux qu'il ne pouvait voir que celles des personnes qui s'exposaient à sa vue. Sidoine ajoute que ce qu'il faisait pour l'extirpation des hérésies, la conversion des barbares, la réformation des mœurs de son peuple, l'embellissement des églises de son diocèse, lui était commun avec les autres saints prélats de son temps, mais qu'il ne partageait avec personne la gloire de s'être épuisé pour acheter des blés, de les avoir fait distribuer gratuitement par toutes les provinces des Gaules que les Visigoths, conduits par leur roi Evaric, avaient ravagées le long du Rhône et de la Saône jusqu'à la Loire ; et d'avoir disposé divers magasins le long de ces rivières, principalement sur le Rhône, où il avait sauvé les villes d'Arles, de Riez, d'Avignon, d'Orange, de Viviers, de Valence et de Saint-Paul-Trois-Châteaux, qui le regardaient comme leur libérateur et comme un second Joseph. L'Auvergne et tout le reste de l'Aquitaine avaient ressenti aussi les effets de ses libéralités dans ces désolations publiques, et ces provinces choisirent Sidoine Apollinaire pour lui en marquer dignement leur reconnaissance.

La grandeur et la solidité de la vertu de notre saint prélat ne parurent pas moins dans toutes ses autres actions. Il savait allier les règles de l'abstinence avec celles de la bienséance, qui l'obligeaient de bien recevoir ceux qui se présentaient à sa table. Ce sage tempérament lui servait à gagner les cœurs de ceux qu'il tâchait d'attirer à Dieu. Aussi le roi Gondebaud, fils de Chilpéric, oncle de sainte Clotilde, qui demeurait dans sa ville, avait coutume de louer les repas qu'il donnait, et la reine publiait avec admiration sa sobriété et ses jeûnes. Tout croissait sous sa main dans la maison du Seigneur dont il avait l'intendance ; il n'y avait que le nombre des hérétiques qui diminuait de jour en jour, par l'application qu'il apportait à les convertir. Les Bourguignons, maîtres du pays, étaient Ariens de secte, et la plupart suivaient les impiétés des Photiniens, qui avaient poussé l'Arianisme jusqu'aux derniers excès. Saint Patient en ramena un très-grand nombre à l'Eglise catholique par la force de ses prédications et par la douceur de la conduite qu'il gardait à leur égard.

Notre Saint construisit de nouvelles églises ; d'autres furent restaurées et embellies par ses soins. C'est à lui, notamment, que se rapportent la construction de l'église primitive de Saint-Irénée, et la transformation en

un riche sanctuaire de la grotte où saint Zacharie avait déposé les corps des glorieux Martyrs. Une antique inscription, conservée par les Bollandistes, et qu'on lisait, avant le XVIe siècle, sur le pavé en mosaïque de ce sanctuaire, ne peut laisser à cet égard aucun doute : « Ici, sous un même toit, sont construits deux temples dont Patient fut le fondateur. Un rayon de lumière venant d'en haut éclaire les corps des martyrs, jadis ensevelis dans une grotte profonde. Le sanctuaire inférieur resplendit, tandis que le faîte de l'édifice surgit avec majesté dans les airs. Celui-là chemine sûrement vers le ciel, qui prépare au Christ, sur la terre, d'aussi magnifiques demeures ». C'était bien là cette crypte, remarquable par la richesse de ses ornements, dont les historiens nous ont laissé la description, et qui, plus tard, fut indignement profanée et presque entièrement détruite par les Calvinistes.

Mais rien n'égale la magnificence des restaurations qu'il fit à la basilique principale des Machabées, si même, comme le texte de saint Sidoine semble le faire entendre, il ne la rebâtit pas entièrement. La solennité de la dédicace dura huit jours, pendant lesquels Fauste, évêque de Riez, célèbre par son talent oratoire, se fit entendre fréquemment.

Saint Patient fit construire deux autres églises, celles de Saint-Romain et de Saint-Pierre le Vieux. La première occupait la place où, suivant la tradition, les eaux qui tombaient de la colline, teintes du sang des Confesseurs de la foi, après le massacre ordonné par Sévère, avaient formé comme un lac avant de s'écouler dans la Saône. La seconde était destinée à perpétuer la date du jour où avait eu lieu ce massacre. C'était la veille de la fête de saint Pierre, apôtre. On croit que saint Patient bâtit encore l'église de Saint-Pierre et Saint-Saturnin, dont les historiens rapportent la fondation à l'an 490.

Saint Patient assista, l'an 475, au concile d'Arles, assemblé par les soins de Léonce, évêque de cette ville. On dit qu'il assembla quelque temps après un autre concile dans Lyon, et qu'il y produisit un travail où il avait rassemblé et réduit les dogmes ecclésiastiques. C'est néanmoins ce qu'il n'est pas aisé de vérifier, non plus que la souscription prétendue de notre Saint et des autres évêques à la lettre de Fauste. Nous ne connaissons aucun écrit de lui ; cependant on lui attribue communément la quarante-huitième homélie de celles qui portent le nom d'Eusèbe d'Emèse. C'est une réfutation des erreurs des Photiniens et des Ariens. Mais on peut dire que l'Eglise lui est redevable de la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, qu'il a fait écrire par Constance, prêtre de son clergé.

Il mourut vers l'an 491, et peut-être le 11 septembre, jour auquel on célèbre sa fête à Lyon. C'est celui aussi où on a marqué son nom dans le martyrologe romain moderne. Il n'en est point fait mention dans les anciens. Son corps fut enterré, ou du moins transporté dans l'église Saint-Just. Ses reliques y furent trouvées longtemps après ; on les y conserva religieusement jusqu'au XVIe siècle, où elles furent dissipées avec beaucoup d'autres, dans les troubles des Huguenots qui ruinèrent l'église de Saint-Just.

Les grands souvenirs de l'Eglise de Lyon, par D. Meynis ; Baillet. — Cf. *La France Pontificale*, par Fisquet ; *La France Littéraire*, par D. Rivet.

LE BIENHEUREUX BERNARD D'OFFIDA,

FRÈRE LAI CAPUCIN

1694. — Pape : Innocent XII. — Roi de France : Louis XIV.

La simplicité, qui n'est jamais séparée de la prudence chrétienne, a brillé admirablement dans toutes les actions du bienheureux Bernard d'Offida.
Le cardinal Caseli.

Bernard naquit en Italie, près du lieu dont il porte le nom, le 7 novembre 1604. Il eut pour parents Joseph Peroni et Dominique d'Appignano, honnêtes paysans remplis de piété, qui mirent tous leurs soins à inspirer à leur fils de grands sentiments de religion. Le Seigneur bénit leurs efforts. Dominique (c'était le nom qu'il avait reçu au baptême et qu'il changea en celui de Bernard quand il prit l'habit de religion) était un enfant accompli. Sa docilité, sa douceur, son obéissance étaient admirables. Il avait tant de charité pour ses frères que, lorsqu'il les voyait résister aux volontés de leurs parents, il disait à son père et à sa mère : « Je ferai ce que refuse de faire mon frère. S'il mérite d'être châtié, châtiez-moi ». Chargé dès l'âge de sept à huit ans de garder un troupeau, il se livrait à l'oraison avec cette facilité et cet attrait que l'Esprit-Saint donne aux âmes pures. Ses bons exemples entraînaient les autres bergers, et tous avec lui s'occupaient à méditer quelque vérité du salut, ou à réciter le Rosaire.

Telle fut la conduite de Dominique dans son enfance et sa première jeunesse. Guidé par un sage directeur qui lui avait enseigné le catéchisme, il s'habitua de bonne heure à maîtriser ses passions ; aussi les vanités du monde ne purent-elles le séduire ; il aimait la solitude et n'en sortait que par nécessité. Toute son occupation, le dimanche, était de visiter les églises, d'y prier avec assiduité et de se disposer à recevoir les sacrements, dont il s'approchait avec une ferveur angélique. Il supplia ses parents de ne point s'inquiéter ces jours-là de sa nourriture, mais de le laisser en liberté satisfaire sa piété ; elle l'attachait tellement à de saintes pratiques, que souvent il arrivait le soir à la maison sans avoir rien mangé du jour.

Dominique, qui désirait vivement connaître et suivre la volonté de Dieu, étudiait sa vocation avec un soin particulier. L'état religieux avait pour lui beaucoup d'attraits, et la vie édifiante des Capucins du couvent d'Offida lui donna la pensée de se fixer parmi eux ; mais l'opposition de ses parents à l'exécution d'un semblable dessein, et la crainte de leur déplaire lui paraissaient des obstacles bien difficiles à surmonter. Le Seigneur tira son serviteur d'inquiétude ; son père, quoiqu'il l'aimât trendrement, lui conseilla d'embrasser l'état religieux. Dominique, plein de joie, vit dans les paroles de l'auteur de ses jours l'expression de la volonté divine ; et, désormais libre de suivre son attrait, il entra chez les Capucins de Corinaldo, où il commença son noviciat et où il prit l'habit, le 15 février 1626. Exercé depuis longtemps à la pratique des vertus chrétiennes, il ne lui fut pas difficile d'acquérir les vertus religieuses ; aussi passa-t-il dans la ferveur tout

le temps de son noviciat, et cette ferveur était si grande, que ses frères, surpris de cette perfection, se disaient : « Si tels sont ses commencements, que sera sa fin ? »

Bernard, ayant prononcé ses vœux à Camerino le 15 février 1627, fut envoyé au couvent de Fermo, ville de la Marche d'Ancône. Il eut le bonheur de rencontrer dans le supérieur de la maison et dans le compagnon qui lui fut donné deux hommes solidement vertueux et bien propres à soutenir un jeune profès dans la perfection de son état. Mais si Bernard trouva près d'eux à s'édifier, de son côté il excita leur admiration par la manière dont il remplissait ses devoirs. Entre autres occupations, il avait celle de soigner les religieux âgés et infirmes, dont les uns étaient impotents, les autres atteints de maladies ou couverts de plaies bien propres à donner de la répugnance : loin de montrer pour eux le moindre éloignement, il leur rendait tous les services qu'une ingénieuse charité peut inventer, et il le faisait avec un calme, une douceur que n'altéraient jamais ni la mauvaise humeur des malades, ni la longueur de leurs maux, ni les fatigues qu'un pareil travail lui causait.

Placé successivement dans plusieurs maisons de son Ordre, Bernard laissa partout après lui la bonne odeur de ses vertus. Enfin, lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante ans, et que sa grande prudence bien connue de tous eut inspiré en lui une confiance entière, il fut chargé dans le couvent d'Offida de l'emploi de quêteur. Cet emploi est très-pénible chez les Capucins et en même temps très-dangereux pour la vertu ; car la Règle de ce saint Ordre voulant que les religieux ne vivent que d'aumônes, il faut que chaque jour un frère lui aille faire la quête, qu'il ait par conséquent des relations habituelles avec les séculiers, qu'il entre dans les maisons, et qu'il s'expose ainsi à perdre l'esprit de son état, s'il n'y est pas bien affermi. Cette épreuve ne fut pour le Bienheureux qu'une occasion dans laquelle Dieu se plut à manifester sa sainteté. Ses compatriotes, qui se rappelaient la sagesse qu'il avait montrée dans son jeune âge, l'observaient avec curiosité, lors de son retour à Offida ; mais bientôt ils purent se convaincre qu'il n'avait fait que croître en perfection. Ils le voyaient pendant le temps de sa quête marcher les yeux baissés, la contenance modeste, et inspirant la vénération par sa figure angélique. Il n'entrait dans les maisons que pour voir les bienfaiteurs malades. S'il rencontrait quelque pauvre qui fût souffrant, il l'assistait avec la plus touchante charité. Le respect pour lui était général, et ce ne fut qu'avec une vive douleur que les habitants apprirent que Bernard quittait son pays pour aller, par l'ordre de ses supérieurs, au couvent d'Ascoli. Ils ne se bornèrent pas à des regrets stériles en cette circonstance ; ils s'adressèrent aux supérieurs pour obtenir qu'on leur rendît le saint frère, et leur demande fut écoutée. Il revint donc à Offida, où son retour causa une joie universelle. Il y reprit son emploi de quêteur, qui était pour lui très-pénible, car pour recueillir les aumônes il allait dans les environs de la ville jusqu'à la distance de quatre lieues, souvent par des chemins très-mauvais ou par une chaleur excessive. Toutes ces courses se faisaient à pied, et ce qui les lui rendait encore plus fatigantes, c'est qu'il avait une grave infirmité et qu'il était constamment couvert d'un rude cilice. Lorsqu'il rentrait accablé de lassitude, on l'entendait s'écrier : « Paradis, Paradis » ; ou bien : « Ce mauvais corps ne veut-il pas souffrir ? s'il veut jouir, il faut bien qu'il souffre ».

En sollicitant les secours temporels, Bernard donnait à toute la contrée qu'il habitait des secours spirituels mille fois plus précieux ; il consolait

les pauvres et les affligés ; instruit par une lumière surnaturelle du secret des cœurs, il remettait par ses conseils l'ordre dans des consciences criminelles ; il empêchait qu'on offensât Dieu, et surtout il avait un talent admirable pour apaiser les différends et rétablir l'union dans les familles. Aussi, lorsque son trépas priva le peuple de sa présence, l'on disait : « Il est mort celui qui mettait fin aux discordes, qui réunissait les cœurs, qui faisait régner la bonne harmonie entre les parents ! Ah ! si frère Bernard revenait ! »

Lorsque les infirmités toujours croissantes du saint religieux ne lui permirent plus d'exercer l'emploi de quêteur, ses supérieurs le chargèrent de remplir celui de portier. Ce ne fut pour lui qu'un nouveau moyen de pratiquer la charité envers le prochain. Les pauvres accouraient à lui en foule, il les assistait ; les affligés venaient lui raconter leurs peines, il les consolait. Des enfants mal élevés mettaient souvent sa patience à l'épreuve par leurs espiégleries : il les supportait, sans jamais montrer la moindre vivacité. Les ignorants excitaient surtout son zèle, il les instruisait des vérités de la religion et les disposait à la réception des sacrements. Enfin, l'idée que sa vie sainte donnait de sa vertu était si bien établie, qu'on venait lui demander des miracles et qu'on les obtenait de lui. Une mère lui apporta un jour son fils, en bas âge et dangereusement malade ; elle le lui remit entre les mains pour qu'il obtînt sa guérison, mais l'enfant mourut aussitôt. Alors cette femme, égarée par sa douleur, se mit à crier que frère Bernard avait tué son fils, et voyant qu'il se retirait, elle le retint par son habit en lui disant : « Je ne vous laisserai point aller que vous ne me l'ayez rendu vivant ». Le saint homme, attendri, versa des pleurs avec elle, puis, entrant dans l'église, il alla devant l'autel de saint Félix de Cantalice, auquel il avait une grande dévotion, déposa l'enfant sur cet autel, et, se mettant à genoux, il dit avec une simplicité admirable : « Voici le moment de m'assister, mon bon saint Félix ». Il pria ensuite quelques instants. O prodige ! l'enfant revint à la vie, fut guéri, et sourit à sa mère. Celle-ci, consolée et pleine de joie, demanda à l'homme de Dieu pardon des injures qu'elle lui avait dites.

Il semblait qu'il eût manqué quelque chose à la perfection du Bienheureux, s'il n'avait pas eu à supporter des calomnies et des humiliations. Sa sollicitude pour les besoins des pauvres et les peines qu'il se donnait pour les soulager déplurent à quelques religieux, qui en firent des plaintes aux supérieurs et représentèrent frère Bernard comme dépourvu de discrétion dans la distribution des aumônes, et capable de nuire ainsi au couvent. Le Père provincial, étant venu à Offida, manda le prétendu coupable, et le traita très-rudement devant la communauté assemblée. Bernard se jeta humblement à genoux, et, par l'air tranquille et joyeux avec lequel il reçut cette réprimande, il montra quelle estime il faisait des contradictions. Son innocence, qui fut bientôt reconnue, contribua encore à augmenter l'admiration qu'on avait pour sa vertu.

C'est en donnant ainsi l'exemple d'une sainteté parfaite que ce vénérable religieux parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il avait parcouru cette longue carrière, lorsque, dans le mois d'août 1694, il se sentit saisi d'une fièvre violente ; son premier soin, dès qu'il se vit malade, fut de se préparer à une confession générale. Quoiqu'il eût passé sa vie dans l'innocence, il la fit avec beaucoup de larmes et une componction aussi vive que s'il avait été un grand pécheur. Le mal augmentant, il reçut avec une grande ferveur le saint Viatique, après lequel il tomba en extase. Revenu à

lui, et se trouvant près de sa fin, il dit à son supérieur, avec cette aimable simplicité qui était son caractère distinctif : « Père gardien, donnez-moi votre bénédiction, afin que je m'en aille en paradis ». Le gardien ne voulut lui accorder cette grâce qu'après qu'il lui eût à lui-même donné la sienne et à tous les assistants. Bernard le fit par obéissance, en se servant du crucifix qu'il tenait entre ses mains. Ce fut sa dernière action. Il rendit tranquillement son âme à son Créateur, le matin du dimanche 22 août 1694. Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, qu'on vit arriver au couvent une grande multitude, non-seulement d'Offida, mais des villes environnantes. On fut obligé de le garder trois jours exposé avant de pouvoir le mettre en terre. Il s'opéra dès lors des miracles par son intercession; ces miracles et ses vertus ont porté le Saint-Siége à travailler à sa béatification, qui fut prononcée par le pape Pie VI, le 19 mai 1795.

Extrait de la *Vie du bienheureux Bernard d'Offida*, par M. le chanoine de Ram ; il l'a tirée lui-même du Supplément de Charles Butler, par M. l'abbé Tresvaux.

SAINT ALMIRE OU ALMER,

SOLITAIRE ET ABBÉ DANS LES FORÊTS DU MAINE (vers 560).

L'un des disciples les plus illustres de saint Avit, troisième abbé de Saint-Mesmin, près d'Orléans, fut saint Almire. Né au pays des Arvernes, il suivit, dans un âge encore tendre, saint Avit et saint Calais quand ils quittèrent l'abbaye de Ménat, pour venir habiter les cloîtres bâtis par saint Maximin au territoire d'Orléans.

Almire vécut quelques années dans le monastère de Micy, ou Saint-Mesmin, et quand Avit et Calais vinrent se cacher dans les forêts du Maine et du Perche, il les suivit encore. Il se choisit une cellule sur les bords de la rivière de la Braye, au bas d'une colline environnée de bois, au lieu où on voit aujourd'hui le village de Gréez (Sarthe, arrondissement de Mamers, canton de Montmirail). Il y bâtit un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et tout près il construisit pour lui-même une petite cellule. Il espérait y vivre seul, dans le commerce de Dieu et des anges, et dans l'oubli des hommes; mais la Providence avait d'autres vues sur lui, et il s'y soumit. Sa cellule devint bientôt le refuge de fervents chrétiens, qui désiraient servir Dieu parfaitement sous sa conduite, en sorte que l'on vit en peu de temps plus de quarante moines réunis dans son monastère.

Almire se consacrait, avant tout, au soin de ses religieux et de ses disciples; il leur apprenait à vivre selon les règles des premiers Pères de la vie monastique, et ses exemples confirmaient toujours ses enseignements. Pour donner plus d'autorité encore à ses paroles et à ses vertus, le ciel daigna quelquefois faire des miracles. Un jour qu'il était occupé au travail de la campagne avec les frères, survint une pluie assez abondante; tous s'enfuirent aussitôt et allèrent se réfugier dans une cabane voisine. Almire resta seul pour achever sa tâche. Mais la pluie redoublait toujours, en sorte qu'à la fin la chaumière fut impuissante à préserver de l'inondation les moines qui étaient venus chercher un abri. L'abbé n'en continuait pas moins son travail, et il resta jusqu'à ce que tout fut entièrement achevé. Il vint ensuite rejoindre les frères, et tous admirèrent comment la fidélité aux observances l'avait complètement protégé, jusque-là que pas une goutte de pluie ne l'avait atteint.

Le bienheureux abbé, voyant le temps de sa mort approcher, annonça à ses frères le jour et l'heure auxquels il quitterait la terre, et quand ce moment fut arrivé, il s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le troisième jour des ides de septembre (11 de ce mois), vers l'an 560.

Extrait de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Piolin.

SAINT ADELPHE, ABBÉ DE REMIREMONT,

AU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ (670).

Saint Adelphe était petit-fils de saint Romaric d'Austrasie et filleul de saint Amé de Grenoble, tous deux abbés du monastère double de Remiremont *(Avendi Castrum, Romarici mons)*, sur la rive gauche de la Moselle, au diocèse de Saint-Dié. Dès qu'il fut en âge, Romaric l'envoya à saint Arnoult de Metz; c'est sous la direction de cet illustre prélat qu'Adelphe s'exerça à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et aux premiers éléments des lettres. Les historiens vantent la douce sérénité qui brillait sur son visage et était comme le reflet de la pureté de son âme, la beauté de ses traits, la douceur de sa parole, et surtout sa fervente piété et cet esprit de détachement qui lui faisait chercher en Dieu seul son trésor et son appui. Ayant quitté la discipline de saint Arnoult, il vint sous celle de son aïeul, qui gouvernait le monastère de Remiremont, et se livra sous ses yeux aux exercices de la plus austère pénitence, s'efforçant de mater continuellement sa chair par les jeûnes et les veilles. Du reste, charitable, désintéressé, modeste, il était toujours prêt à obéir au plus humble de ses frères. Aussi, ce fut moins par un sentiment de tendresse paternelle que par conviction et par désir du bien, que Romaric le désigna pour son successeur dans la direction des deux monastères. Adelphe ne se montra point au-dessous d'un choix si honorable. En même temps que sa main, aussi ferme qu'habile, maintenait l'œuvre de ses prédécesseurs, il s'attachait à croître chaque jour en ferveur, en mortification, en esprit de renoncement. La componction était devenue son pain, et les larmes sa boisson. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et encore se bornait-il à ce qui était strictement nécessaire pour soutenir sa vie. Sa sœur Gébétrude rivalisait avec lui de zèle pour le service de Dieu et du prochain.

Saint Adelphe édifia pendant dix-sept ans la solitude de Remiremont. Sa coutume était de se retirer souvent dans des lieux plus déserts, pour y prier et pleurer en liberté. Plus il avançait dans la vertu, plus il se jugeait indigne du pardon de ses fautes : exemple bien propre à confondre notre tiédeur, surtout si nous considérons que ce Saint avait probablement conservé sa robe d'innocence. Le Seigneur, comme pour exaucer ses vœux, vint bientôt le visiter par la maladie. Il est vraisemblable que l'excès de ses austérités contribua pour beaucoup à ces douleurs et à cet affaiblissement extrême, qui faisaient craindre à chaque instant pour ses jours. L'ineffable bonté de Dieu daigna permettre, comme il arrive souvent, que les infirmités du corps effaçassent chez lui les taches intérieures; et, au milieu de ses vives et accablantes douleurs, il demandait avec des gémissements et des torrents de larmes qu'elles servissent de remède à son âme. Un jour que ses souffrances semblaient parvenues au plus haut point, il appela un prêtre, et, se prosternant le front contre terre, il lui fit la confession de toutes les fautes que sa conscience pouvait lui reprocher, le priant de lui infliger une pénitence proportionnée. Ayant ensuite convoqué les religieux et les religieuses, il leur dit : « Frères bien-aimés et très-pieuses sœurs, je dois prendre congé de vous et aller vers nos frères de Luxeuil; car je veux aussi leur faire ma confession, et je ne doute pas que leurs prières ne m'obtiennent la rémission de mes péchés ». Il se démit de sa charge sur Garichramme et partit pour Luxeuil, où il mourut bientôt après, le 11 septembre, vers 670. Son corps fut depuis transféré dans son abbaye : saint Adelphe fut canonisé en 1051 par Léon IX.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, et complété avec l'*Histoire du diocèse de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume.

XIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Commémoraison (ou, *si le dimanche dans l'Octave de la Nativité tombe en ce jour*, la Fête) du Très-Saint Nom de la bienheureuse Vierge Marie, instituée par le Pape Innocent XI, pour remercier Dieu de la victoire signalée qu'il fit remporter aux chrétiens sur les Turcs, devant Vienne, en Autriche, grâce à l'intercession de la sainte Vierge [1]. 1683. — A Alexandrie, la naissance au ciel des saints martyrs Hiéronide, Léonce, Sérapion, Sélèce, Valérien et Straton, qui, sous l'empereur Maximin, furent précipités dans la mer, pour la confession du nom de Jésus-Christ. IVe s. — En Bithynie, saint Autonome, évêque et martyr, qui, fuyant la persécution de Dioclétien, vint d'Italie dans ce pays, où il fit plusieurs conversions; massacré à l'autel par des païens en fureur, pendant qu'il célébrait les saints mystères, il devint ainsi lui-même victime de Jésus-Christ. IVe s. — A Myre, en Phrygie, les saints martyrs Macédone, Théodule et Tatien; sous Julien l'Apostat, ils endurèrent divers tourments par l'ordre du président Almaque qui, à la fin, les fit étendre sur des grils ardents, où ils accomplirent leur martyre avec joie. 362. — A Iconium, en Lycaonie, saint Curonote (*Cornutus*), évêque, qui eut la tête tranchée sous le juge Pérennius, et obtint ainsi la palme du martyre. — A Pavie, saint Juvence, évêque, dont il est parlé le 8 février. Il fut envoyé dans cette ville avec saint Syr, par le bienheureux Hermagoras, disciple de saint Marc l'Evangéliste. Ils y prêchèrent tous les deux la foi de Jésus-Christ, éclairèrent aussi les villes voisines par leurs œuvres miraculeuses et par leurs grandes vertus, et moururent en paix au milieu des honneurs de l'épiscopat. IIe s. — A Lyon, le décès de saint SACERDOS ou SERDOT, archevêque de ce siége et confesseur. 551. — A Vérone, saint Sylvin, évêque. — A Anderlecht ou Andrelec, bourg de Belgique, saint GUIDON ou GUY, confesseur. 1012.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Bretagne, saint Kenan, surnommé Callédoc, que l'on croit avoir été évêque de Duleck, en Irlande. Il avait d'abord mené la vie religieuse au monastère de Saint-Martin de Tours; le zèle pour le salut des âmes le fit retourner en Irlande, sa patrie, où, en premier lieu, il prêcha la foi dans la Connacie. Il revint ensuite dans la Bretagne armoricaine, et se fixa au pays de Léon où il mourut. On l'enterra à Cléder (Finistère, arrondissement de Morlaix, canton de Plouzevedé), où l'on voit encore son tombeau. Vers 495. — Au diocèse de Valence, saint EMILIEN, premier évêque connu de ce siége et confesseur. IVe s. — Au diocèse de Malines, saint Guy d'Anderlecht, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Clermont, saint Symphorien d'Autun, martyr, dont nous avons donné la vie au 22 août. Vers 180. — Au diocèse d'Autun, saint Evance, évêque de ce siége et confesseur. On croit qu'il succéda à saint Pigmène, et fut élevé et ordonné par saint Grégoire d'Autun, évêque de Langres, au nom duquel il souscrivit au troisième concile d'Orléans (538). Il fut élu d'une voix unanime évêque d'Autun, tant son mérite paraissait éminent aux yeux de tout le monde, et, après avoir gardé fidèlement son troupeau, il alla recevoir au ciel la récompense de son infatigable sollicitude. VIe s. — Dans l'ancien diocèse de Saint-Bertrand de Comminges (Haute-Garonne), diocèse actuel de Tarbes, saint Ebonce, d'abord religieux au monastère de Saint-Victorien, en Espagne, puis évêque de Roses et de Balbastro, au même pays. Il mourut à Saint-Bertrand de Comminges, où l'on conserve de ses reliques. XIe s. — A Bayeux, saint RÉVÉRENT, prêtre et confesseur. Ier s. — A Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), au diocèse de La Rochelle, saint Révérentien, que les hagiographes modernes supposent être le même que saint Révérent de Bayeux, dont nous donnons la vie à ce jour. Ier s. — A Remiremont (*Romarici mons*), au diocèse de Saint-Dié, sainte Perpétue, vierge, abbesse du monastère de ce lieu, fondé par saint Romaric en 620. — Au diocèse de Poitiers, le décès de saint Maximin de Mouterre-Silly, archevêque de Trèves et confesseur, dont nous avons donné la vie au

1. Nous avons donné l'historique de cette fête au 9 septembre.

29 mai. 349. — A Angers, le vénérable Jean Michel, évêque de ce siége et confesseur. 1447. — Au diocèse de Limoges, le vénérable Etienne d'Albert, pape sous le nom d'Innocent VI, et natif de Beyssac (Corrèze, arrondissement de Brives, canton de Lubersac). Avant d'être élu souverain pontife (18 décembre 1352), il avait été évêque de Noyon, puis de Clermont, cardinal-prêtre du titre de Saint-Jean et Saint-Paul, évêque d'Ostie et de Velletri, et grand pénitencier de la Cour romaine. Après un pontificat de neuf ans et neuf mois, il mourut à Avignon et fut déposé dans l'église cathédrale. 1362.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Bova, ville du royaume d'Italie (Calabre Ultérieure première), saint Hélie, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Mélicucca.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Alphonse-Marie de Liguori, dont la mémoire se célèbre le 2 août [1]. 1787.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — A Falère ou Falerone, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Peregrino ou Pèlerin, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, remarquable par son humilité et sa charité; de retour en Italie, après un pèlerinage aux lieux de notre Rédemption, il brilla, pendant sa vie et après sa mort, par la gloire de ses vertus et de ses miracles, et termina paisiblement ses jours à San-Severino ou Saint-Séverin. Le Pape Pie VII approuva en 1821 le culte immémorial qui lui était rendu [2]. 1221.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Franciscains.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, TOBIE le père, le jeune TOBIE, et SARA, son épouse. VIIe s. avant Jésus-Christ. — En Egypte, sainte Bonne, vierge : parvenue à l'âge de douze ans, elle reçut le voile de religieuse sous lequel elle vécut dans une grande austérité, dans l'observance de la règle et de la discipline monastique. On rapporte que son corps exhala une odeur très-agréable, pendant tout le temps qu'on employa pour sa sépulture. 260. — En Angleterre, sainte Eanswide, vierge, abbesse de Folkstone, et dont nous avons parlé au martyrologe des Bollandistes du 31 août. 640. — A Gênes, dans les Etats Sardes, la bienheureuse Marie-Victoire Fornari de Strato, veuve, fondatrice de l'Ordre des Annonciades célestes [3]. 1617. — Dans la province de Munster (Irlande), saint Albée, appelé aussi Elvé et Aylbée, archevêque de Munster (il fixa son siége à Emely; il a depuis été transféré à Cashell). Il prêchait l'Evangile avec tant d'onction, ses miracles étaient si éclatants et sa vie si sainte, qu'il convertit une multitude incroyable d'infidèles, et qu'il en engagea un grand nombre à marcher dans les voies de la perfection. Le roi Engus lui ayant donné l'île d'Arran (Ecosse), il y fonda un monastère qui devint depuis si célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient qu'on l'appela longtemps l'*Arran des Saints*. 525. — A Catane (Sicile), chef-lieu de l'intendance de ce nom, saint Sérapion, évêque de ce siége et martyr. Vers 304. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, saint Nicétas, martyr. Son corps repose dans l'église de Saint-Raphaël de Venise, où il est entouré d'une grande vénération. IVe s. — A Alexandrie d'Egypte, aujourd'hui Iskanderieh, dans la Basse-Egypte, saint Théodore, martyr, que l'on croit avoir été revêtu de la dignité épiscopale. Comme il prêchait ouvertement la foi de

1. Nous avons donné sa vie au 2 août. — 2. Il est déjà nommé au martyrologe des Franciscains du 27 mars.

3. Née à Gênes en 1562, Marie Fornari était encore toute jeune lorsqu'elle voulut prendre le voile; mais, par obéissance à ses parents, elle se maria avec le noble Génois Angelo Strato, dont elle eut plusieurs enfants, durant une union de neuf années. Son mari étant mort et ses enfants établis, elle fonda, en 1604, de concert avec une de ses amies fort riche, Vincentina Lomellini, un monastère dont les membres, outre les vœux ordinaires, en faisaient un quatrième, celui d'une rigoureuse clôture, et s'obligeaient à travailler des mains, en préparant, par exemple, du linge pour les églises pauvres. Bientôt on fonda de divers côtés des couvents semblables, et ainsi naquit le nouvel Ordre qui, dans ses meilleurs temps, compta à peu près cinquante maisons, la plupart en Italie, quelques-unes en France et en Allemagne. Leur nom d'Annonciades célestes provient de ce que leur costume est bleu de ciel, pour leur rappeler sans cesse la vraie patrie. A Rome on les appelle *Turchine*, c'est-à-dire *azurées*. L'Ordre existe encore et a conservé sa maison principale à Gênes. Les couvents de France ont été abolis par la Révolution; mais l'Ordre a été ressuscité depuis peu, et deux couvents d'Annonciades ont été fondés, l'un à Boulogne-sur-Mer, l'autre à Villeneuve d'Agen. Louis XIII et Anne d'Autriche sollicitèrent près du Saint-Siége la canonisation de Marie-Victoire Fornari; le pape Léon XII (bref du 2 septembre 1828) la plaça au rang des Bienheureux, et fixa sa fête au 12 septembre. Elle était morte le 15 décembre 1617. — Goschler, *Dictionnaire encyclopédique de Théologie*.

Jésus-Christ, les païens s'emparèrent de sa personne, lui firent souffrir mille traitements horribles, et finirent par le jeter à la mer; mais un ange l'ayant ramené au rivage, les idolâtres lui tranchèrent la tête. Vers le IIIe s. — A Nicomédie encore, saint Ammon, lecteur et martyr, cité par les apographes de saint Jérôme. — En Asie, saint Diofole, martyr; et les saintes Matrone, Tècle et Héraclie, également martyres, cités à la même source. — Dans la Pamphylie (aujourd'hui partie ouest du pachalik d'Itchil), contrée de l'Asie-Mineure, saint Syr, martyr. — Au Japon, les bienheureux martyrs Thomas Zumarraga, espagnol, prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs; Mancius de Saint-Thomas et Dominique, japonais, choristes profès du même Ordre; Apollinaire Franco, espagnol, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs; François de Saint-Bonaventure et Pierre de Sainte-Claire, japonais, laïques profès du même Ordre.

TOBIE LE PÈRE, LE JEUNE TOBIE

ET SARA, SON ÉPOUSE

VIIe siècle avant Jésus-Christ.

> Tous les âges et tous les états verront dans l'histoire de Tobie et de sa famille la pratique et la récompense des vertus essentielles : la confiance en Dieu, la piété filiale, la charité envers les hommes délaissés ou souffrants, l'innocence et la pureté de la vie. *Mgr Darboy.*

Tobie était de la ville et de la tribu de Nephtali, dans la haute Galilée, au pied du Liban et non loin des sources du Jourdain. Au temps de Salmanasar, roi d'Assyrie, il fut emmené captif à Ninive avec les tribus qui formaient le royaume d'Israël. Homme fait, il épousa une femme de sa tribu qui s'appelait Anne, et il en eut un fils auquel il donna son propre nom ; il éleva cet enfant dans l'amour du Seigneur et dans la crainte du péché. Parmi les rigueurs de l'exil et de l'infortune, il ne quitta point la voie de la vérité : il s'abstint des viandes défendues et garda le souvenir des divins préceptes. Aussi, Dieu lui fit trouver grâce aux yeux du vainqueur, qui lui laissa une grande liberté et l'investit de sa confiance. Salmanasar étant mort, son fils Sennachérib se montra cruel envers les captifs ; la ruine entière de son armée sous les murailles de Jérusalem venait de l'exaspérer. Il fit mourir plusieurs Juifs et donna l'ordre de tuer aussi Tobie, connu dans Ninive par les soins qu'il prodiguait à ses malheureux compatriotes. Tobie, dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme, et, comme il était généralement aimé à cause des bonnes qualités de son cœur, il trouva moyen de se cacher. Du reste, cette épreuve ne fut que passagère : Sennachérib périt de la main de ses fils conjurés, et sous Assaraddon, le nouveau roi, Tobie rentra dans sa maison et dans ses biens. Il reprit aussitôt ses anciennes habitudes de dévouement, malgré les dangers qu'il y avait à craindre.

Une nouvelle et dure affliction vint se joindre à toutes les autres. Un jour qu'il était fatigué des soins donnés à ses frères, Tobie se reposait couché au pied d'une muraille. Par hasard, quelque ordure d'un nid d'hirondelles tomba dans ses yeux, et il en devint aveugle. Dieu envoyait cette peine à Tobie, afin que la patience, comme la charité de son serviteur, fût un exemple pour la postérité. Il demeura ferme dans ses convictions, sans

s'attrister de son infortune et sans se laisser vaincre par les railleries et les outrages ; car, ainsi que Job, il avait à souffrir les reproches de ses amis et de sa famille : « Où est », lui disait-on, « le fruit de cette espérance avec laquelle tu répandais des aumônes et tu ensevelissais les morts ? » Mais il répondait avec douceur : « Ne parlez point de la sorte ; car nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit accorder à ceux qui lui gardent une fidélité inviolable ». Sa femme elle-même ne lui épargnait pas les rudes paroles. Elle allait travailler tous les jours au dehors et revenait avec ce qu'elle avait gagné pour vivre. Une fois, il arriva qu'elle reçut un chevreau et l'apporta à la maison. Lorsque Tobie entendit crier le chevreau, il dit : « Prenez garde qu'on ne l'ait dérobé, rendez-le à ses maîtres ; car il n'est pas permis de manger les choses dérobées ni d'y toucher ». Anne se mit en colère et lui dit : « On voit bien la vanité de ton espoir et à quoi servent tes aumônes ». C'est ainsi qu'elle le traitait souvent, car les natures vives et faibles s'aigrissent dans les longs chagrins.

Tobie, accablé de toutes parts, se mit à prier Dieu avec des soupirs et des larmes : « Seigneur », dit-il, « vous êtes juste, et tous vos jugements sont droits, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Souvenez-vous de moi maintenant, Seigneur ; ne tirez point vengeance de mes péchés, et ne rappelez pas en votre mémoire mes fautes, ni celles de mes proches. C'est parce que nous avons violé vos préceptes que nous sommes abandonnés au pillage, à la captivité et à la mort, et que vous nous avez rendus la fable et le jouet de tous les peuples, témoins de notre dispersion... Traitez-moi donc, Seigneur, selon votre volonté ; commandez que mon âme soit reçue en paix, car il m'est plus expédient de mourir que de vivre désormais ». Une sorte de découragement avait gagné le cœur de Tobie, l'existence lui semblait un fardeau. Or, en même temps, une prière à peu près semblable partait d'une autre âme profondément affligée ; car ce monde n'est que le vaste empire de la douleur. Il y avait à Ecbatane, dans la Médie, une jeune fille juive nommée Sara ; son père s'appelait Raguel. Elle avait déjà épousé sept hommes successivement. Tous étaient morts de suite, étouffés par le démon Asmodée, qui tient sous son empire les hommes abandonnés sans frein à de grossières convoitises.

Un jour, l'infortunée Sara reprochait quelque délit à l'une des servantes de son père. La servante répondit avec insolence et dureté : « Que nous ne voyions jamais de toi sur terre ni fils ni fille, bourreau de tes époux ! Veux-tu donc me tuer aussi, comme tu as déjà tué sept maris ? » Sara fut extrêmement sensible à ces injurieuses paroles : elle se retira dans sa chambre, où elle demeura trois jours et trois nuits sans manger et sans boire, afin de toucher Dieu par cette pénitence. Elle persévérait dans la prière, conjurant ainsi les malédictions prononcées contre elle et s'efforçant de détourner l'opprobre qui pesait sur ses mariages. Enfin, le troisième jour, elle acheva sa prière en ces mots : « Que votre nom soit béni, ô Dieu de nos pères, qui, après la colère, revenez à la miséricorde et pardonnez les fautes à ceux qui vous invoquent au temps de l'affliction ! Ou bien j'étais indigne de ceux qui me furent donnés, ou peut-être ils n'étaient pas dignes de moi, parce que vous m'aviez réservée à un autre époux. Mais quiconque vous honore sait bien qu'après les épreuves de cette vie il sera couronné, qu'après la tribulation il sera délivré, et qu'après le châtiment il obtiendra miséricorde ». Le Dieu souverain entendit du haut de sa gloire les prières de Tobie et de Sara, et elles furent exaucées. L'ange Raphaël, dont le nom

signifie *médecin céleste*, revêtit une forme humaine et vint guérir les deux affligés.

Tobie, qui avait invoqué le trépas, crut que Dieu allait effectivement le rappeler à lui ; c'est pourquoi il manda son fils, et, exprimant ses dernières volontés : « Mon fils », dit-il, « écoute mes paroles et place-les dans ton cœur comme une chose fondamentale. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps. Tu honoreras ta mère tous les jours de ta vie ; car tu dois songer aux grands et nombreux périls qu'elle a courus avant ta naissance. Ensevelis-la près de moi quand elle aura touché le terme de sa vie. Souviens-toi de Dieu tous les jours ; garde-toi de consentir jamais au péché et d'enfreindre les préceptes du Seigneur. Fais l'aumône du bien que tu possèdes ; ne détourne ton visage d'aucun pauvre ; car ainsi la face du Seigneur ne se détournera point de dessus toi. Sois donc charitable autant que tu le pourras ; si tu as beaucoup, donne abondamment ; si tu as peu, donne peu, mais avec bon cœur... ». Après avoir recommandé encore à son fils l'amour de la pureté, de la justice et de la sagesse, Tobie ajouta : « Je te préviens aussi, mon fils, qu'au temps de ta première enfance j'ai donné dix talents d'argent à Gabélus, de Ragès en Médie, et que j'en ai la reconnaissance entre les mains. Fais donc tes diligences pour le découvrir et recevoir cette somme d'argent, et lui rendre son obligation ». Et parce que c'était là toute la fortune que laissait Tobie, il dit encore : « Ne crains pas, mon fils ; il est vrai que nous sommes pauvres ; mais nous aurons de riches trésors si nous craignons Dieu, si nous évitons le mal et faisons le bien ».

Le jeune Tobie répondit à son père : « Tout ce que vous m'avez prescrit, je l'accomplirai ». Cependant il manifesta des craintes sur la possibilité de retrouver Gabélus et de faire seul le voyage de Ragès. « Va, cependant », reprit le père, « chercher quelqu'un de confiance qui t'accompagne pour un salaire donné ». Le fils sortit, et rencontra un jeune homme d'une physionomie heureuse et qui semblait attendre qu'on l'employât à quelque service. Ne pouvant soupçonner que ce fût un ange sous forme sensible, Tobie lui dit : « D'où es-tu, bon jeune homme ? » L'inconnu répondit : « Je suis un des enfants d'Israël ». — « Sais-tu », poursuivit Tobie, « le chemin qui conduit au pays des Mèdes ? » — « Je le sais, j'ai parcouru souvent ces routes ; j'ai demeuré chez Gabélus, notre frère, qui habite Ragès ». Tobie vint rapporter toutes ces choses à son père, qui ordonna qu'on fît venir l'étranger. Celui-ci, en entrant, souhaita longue joie au vieillard. « Quelle joie », répondit Tobie, « peut-il y avoir pour moi, qui m'assieds dans l'obscurité et qui ne vois pas la lumière du ciel ? » Le jeune homme répondit : « Aie bon courage ; bientôt Dieu te guérira ». Puis il promit de conduire à Ragès et d'en ramener Tobie ; le vieillard lui demanda de quelle tribu et de quelle famille il était. L'inconnu répondit : « Je suis Azarias, fils du grand Ananias ». L'ange avait sans doute pris la figure d'Azarias, et ce nom, qui signifie *secours de Dieu*, exprimait parfaitement la mission de l'envoyé céleste. Les préparatifs étant faits et les adieux échangés, les deux voyageurs se mirent en route. Ami et gardien fidèle, le chien suivit leurs pas.

Dès qu'ils furent partis, Anne se mit à pleurer en disant : « Tu nous ôtes le bâton de notre vieillesse. Plût à Dieu qu'on n'eût jamais possédé cet argent pour lequel tu l'envoies ! Dans notre pauvreté, nous pouvions nous croire riches en voyant notre fils ». — « Ne pleure pas », dit le vieillard, « notre enfant arrivera sain et sauf, et il nous reviendra en santé, et

tes yeux le verront ; car je crois qu'un bon ange du ciel l'accompagne et règle tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il nous reviendra plein de joie ». Cette parole calma les alarmes de la mère qui cessa de pleurer et de se plaindre.

Cependant les voyageurs arrivèrent sur les bords du Tigre, où l'on passa la première nuit. Le jeune Tobie descendait au fleuve pour s'y baigner, lorsqu'un énorme poisson s'élança vers lui. Dans l'effroi, il demanda secours à son guide. Celui-ci, l'ayant rassuré, lui donna ordre de saisir le poisson, de le faire périr et d'en garder le cœur, le fiel et le foie, disant que ces viscères étaient des remèdes efficaces pour chasser le démon et guérir de la cécité. Tobie obéit. Le lendemain on continua la route, qui dura plusieurs jours. En entrant à Ecbatane, Tobie dit à son guide : « Où veux-tu que nous logions ? » Le guide répondit : « Il y a ici un homme du nom de Raguel, qui est un de tes proches et de ta tribu ; sa fille se nomme Sara, il n'a pas d'autres enfants. A cause de votre parenté tous ses biens t'appartiennent, et il te faut épouser sa fille ; demande-la donc à son père, et il te la donnera en mariage ». — « J'ai ouï dire », reprit Tobie, « qu'elle a successivement épousé sept maris, et qu'ils sont morts parce qu'un démon les a tués. Je crains donc qu'il ne m'arrive une semblable chose, et que, comme je suis fils unique, je n'attriste et ne mène au tombeau la vieillesse de mes parents ». Raphaël lui fit alors comprendre que ce malheur n'avait atteint que des hommes livrés à de grossiers penchants, et qu'on pouvait y échapper par la prière et les intentions pures.

Raphaël et Tobie entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec joie, quoiqu'il ne les connût point encore. Pourtant, après avoir regardé Tobie, il dit à sa femme : « Que ce jeune homme ressemble à mon parent ! » Puis, s'adressant à ses hôtes : « D'où êtes-vous, nos jeunes frères ? » — « De la tribu de Nephtali, en captivité à Ninive ». — « Connaissez-vous Tobie, mon parent ? » — « Nous le connaissons », répondirent-ils. Et, comme Raguel en disait beaucoup de bien, l'ange continua : « Tobie, dont tu parles, est le père de ce jeune homme ». Alors Raguel, se jetant dans ses bras, l'embrassa, répandit des larmes et dit : « Sois béni, mon enfant, car tu es le fils d'un grand homme de bien ». Et sa femme et Sara leur fille, émues de tendresse, se prirent à pleurer aussi ; il y a tant de charme dans les affections de famille, et tant de place pour les douces émotions dans le cœur des exilés !

Après quelques moments d'entretien, Raguel fit tuer un mouton et préparer un festin aux voyageurs. Et comme il les invitait à se mettre à table, Tobie lui dit : « Je ne veux ni manger ni boire aujourd'hui que vous ne consentiez à ma demande, en me promettant de me donner Sara, votre fille ». A ces mots, Raguel fut saisi de frayeur ; il songeait à la mort des sept maris et craignait pour son parent une fin aussi tragique ; dans sa perplexité, il gardait le silence. Mais, l'ange l'ayant rassuré sur les destinées de Tobie, il consentit au désir exprimé : « Sans doute », dit-il, « Dieu aura laissé monter jusqu'à lui mes prières et mes larmes ; et je crois qu'il a permis ce voyage afin que ma fille épousât quelqu'un de sa parenté, selon la loi de Moïse. Ainsi je te donnerai ma fille ». Et, prenant la main droite de Sara, il la mit dans la main droite de Tobie : « Que le Dieu d'Abraham », dit-il, « le Dieu d'Israël et le Dieu de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse, et qu'en vous s'accomplisse sa bénédiction ». Puis on dressa le contrat de mariage, et l'on fit un festin en rendant grâces à Dieu.

Le soir venu, Sara se mit à pleurer, tremblant que la joie de ce jour

ne fût suivie, le lendemain, d'une amère tristesse et d'un nouveau deuil; sa mère s'efforçait de la rassurer. Cependant les deux époux se retirèrent. Fidèle aux prescriptions de son guide, Tobie brûla dans la chambre nuptiale le cœur et le foie du poisson, qu'il avait conservés; puis il avertit Sara de leur commune obligation de conjurer tout péril par la prière. Lui-même il pria, invoquant Dieu avec pureté de cœur et confiance. De son côté, Sara disait : « Faites-nous miséricorde, Seigneur, faites-nous miséricorde; laissez-nous parvenir tous les deux en santé jusqu'à la vieillesse ».

Raguel était dans de grandes alarmes. Vers le point du jour, il dit à sa femme : « Envoie une de tes servantes pour voir si notre fils n'est point mort ». La femme envoya une de ses servantes, qui revint annoncer que Tobie était vivant. Dans leur pieuse reconnaissance, les parents s'écrièrent : « Nous vous bénissons, Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il n'est pas arrivé ce que nous redoutions; car vous nous avez fait miséricorde, et vous avez chassé l'ennemi qui nous poursuivait ».

Dans sa joie, Raguel fit préparer un grand festin où il appela ses voisins et ses amis. Il conjura Tobie de demeurer à Ecbatane durant quinze jours; il lui donna de suite la moitié de ses biens, déclarant par écrit qu'après sa mort l'autre moitié reviendrait encore à son gendre. Tobie songeait cependant à Gabélus : après avoir remercié Azarias de ses soins si heureux, il le pria d'aller lui-même à Ragès pour trouver Gabélus, lui rappeler sa dette et l'amener aux noces : « Car tu sais », dit-il, « que mon père compte les jours; et, si je diffère un peu, son âme sera dans l'ennui. Tu vois aussi comment Raguel me presse, et que je ne puis résister à ses instances ». Azarias prit quatre serviteurs et deux chameaux, et s'achemina vers Ragès. Ayant trouvé Gabélus, il en reçut la somme exigible et lui rendit son obligation; puis il lui fit savoir les choses arrivées au jeune Tobie et l'amena aux noces. Ce fut une grande joie pour Gabélus, qui embrassa en pleurant le fils de son bienfaiteur, et couvrit de ses vœux les plus religieux et les plus tendres l'avenir de son jeune ami.

Pendant que les jours fixés s'écoulaient en fêtes à Ecbatane, ils s'allongeaient en chagrins et en angoisses à Ninive. Le vieux Tobie, voyant qu'il y avait du retard, disait : « Pourquoi ces délais, et qui peut retenir mon fils? Peut être Gabélus est mort, et il n'y a personne pour rendre l'argent ». Il se laissait donc aller à une profonde tristesse, et Anne, sa femme, était dans le découragement : ils pleuraient ensemble.

Comme si Raguel eût soupçonné les frayeurs qui agitaient la famille de Ninive, il voulait l'informer par un message de l'état du jeune Tobie, qui, de la sorte, fût resté plus longtemps à Ecbatane. Mais, ne pouvant vaincre les résistances de son gendre, il lui remit Sara avec la moitié de ce qu'il possédait en serviteurs et en troupeaux, et avec une grande somme d'argent. Ensuite il dit : « Que le saint ange du Seigneur soit en votre route et vous protége; puissiez-vous trouver vos parents en bonne santé, et puissent mes yeux voir vos enfants avant que je meure ! » Raguel et sa femme embrassèrent leur fille, et ils la laissèrent aller, en l'avertissant d'honorer ses nouveaux parents, d'aimer son mari, de gouverner sa maison avec sagesse et de se conserver pure de tout reproche.

On se mit en route; on avait fait à peu près la moitié du chemin dans onze jours de marche. L'ange alors proposa au jeune Tobie de gagner de vitesse, pendant que Sara suivrait lentement avec ses serviteurs; puis il ajouta : « Prends le fiel du poisson, car il en sera besoin ». Et, plus tard, il dit encore : « Aussitôt entré à la maison, tu adoreras le Seigneur ton Dieu

et tu lui rendras grâces. Puis, approche de ton père et l'embrasse; place alors sur ses yeux ce fiel de poisson que tu emportes. Sache que bientôt après les yeux de ton père s'ouvriront; il verra la lumière du ciel et se réjouira à ton aspect ».

On continuait la marche. Cependant Anne allait tous les jours s'asseoir près du chemin sur le haut d'une montagne, d'où le regard s'étendait sur un vaste horizon. Son œil cherchait le voyageur dans la direction de la Médie, lorsque enfin elle le découvrit de fort loin et le reconnut. Elle revint en hâte informer son mari de l'heureuse nouvelle. Le chien, qui avait suivi son jeune maître dans la route, prit les devants et courut porter aux deux vieillards les plus vives caresses : ce fut sa manière d'annoncer le joyeux retour. Tobie se lève, et, tout aveugle qu'il est, s'assure du chemin avec les pieds et essaie d'accourir; puis il donne la main à un serviteur et s'avance à la rencontre de son fils. Le fils arrive, rejoint ses parents, qui le serrent dans leurs bras en pleurant de joie. Tous ensemble adorent Dieu, qui a béni le voyage et favorisé le retour.

Touché d'un sentiment de piété filiale, le jeune Tobie plaça sur les yeux de son père le fiel du poisson. Après une demi-heure d'attente, une peau blanche se détacha de l'organe malade, et le vieillard recouvra la vue. Sa femme et tous ceux qui le connaissaient se joignirent à lui pour remercier Dieu d'un pareil bienfait. Sara ne put arriver qu'au bout de sept jours; elle amenait les serviteurs et les servantes; de nombreux troupeaux la suivaient; l'argent qu'elle avait reçu de son père était joint à la somme rendue par Gabélus. Le jeune Tobie raconta les diverses particularités de son voyage et les soins affectueux qu'Azarias lui avait prodigués.

Le vieux père emmena son fils à l'écart pour savoir quelle récompense il faudrait offrir au fidèle étranger; ils convinrent de lui offrir la moitié de leurs biens. A cette proposition, l'ange répondit en ramenant leur pensée et leur reconnaissance à Dieu, rémunérateur des bonnes œuvres : « Quand tu priais avec larmes », dit-il au père, « et que, pour ensevelir les morts, tu quittais ton repas; lorsque tu cachais les cadavres dans ta maison durant le jour, pour les enterrer la nuit, j'ai présenté ta prière au Seigneur. Parce que tu lui étais agréable, il a fallu que la tentation t'éprouvât. Aujourd'hui donc Dieu m'a envoyé pour te guérir et délivrer du démon Sara, femme de ton fils. Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en la présence du Seigneur ». A ces mots, troublés, saisis de frayeur, Tobie et son fils tombent le visage contre terre. « Soyez en paix », dit l'ange, « ne craignez pas. Je retourne vers Celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles », et il disparut. Des choses à la fois si étonnantes et si douces remuèrent profondément le vieillard, et, comme si la vue qu'il venait de recouvrer eût été le symbole expressif d'une illumination intérieure, il jeta un long regard sur les temps à venir et annonça dans un cantique sublime le rétablissement de Jérusalem, figure de l'établissement de l'Eglise chrétienne.

Après avoir recouvré la vue, Tobie vécut encore de longues années, qu'il passa dans la crainte de Dieu et dans la joie paisible d'une conscience pure. Près de s'éteindre, le vieillard appela son fils et les sept petits-fils qu'il en avait reçus; il prédit la fin de la captivité, le retour des Juifs à Jérusalem et la prochaine destruction de Ninive, et il ajouta : « Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi; ne demeurez point ici; mais, le jour où vous aurez enseveli votre mère auprès de moi dans un même sépulcre, ne

songez plus qu'à sortir de Ninive ; car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr ». Effectivement, lorsque sa mère fut morte, le jeune Tobie quitta Ninive, emmenant Sara, ses fils et ses petits-fils, et retourna chez son beau-père, à Ecbatane. Raguel et sa femme vivaient encore, jouissant d'une santé parfaite. Tobie leur rendit tous les devoirs de la piété filiale et leur ferma les yeux. Lui-même s'endormit dans une honorable vieillesse et alla recueillir le fruit des vertus qu'il avait pratiquées sur terre. Sara expira saintement, entourée d'une nombreuse postérité.

On représente Tobie, le père : 1° recouvrant la vue de la main de son fils : 2° portant les corps de ses malheureux compatriotes et leur donnant la sépulture.

Quant au jeune Tobie, on le voit figurer : 1° portant à la main le fiel, le cœur et le foie du poisson, qui serviront à rendre la vue à son père ; 2° guidé par un ange, dans le voyage qu'il fit en Médie ; 3° brûlant le foie du poisson et priant avec Sara pour chasser le démon Asmodée.

CULTE ET RELIQUES. — LE LIVRE DE TOBIE.

L'Eglise grecque comprend les deux Tobie et Sara dans le nombre des Justes de l'Ancien Testament qu'elle honore le 19 décembre. Les martyrologes latins n'en font aucune mémoire. Il n'y a pas apparence qu'on ait jamais levé de terre les corps des deux Tobie et de Sara pour les transporter dans les provinces de la chrétienté, et c'est sans aucune espèce de fondement que certains auteurs ont écrit qu'ils s'étaient trouvés à Rome dans le VIIe siècle, et qu'ils en avaient été transportés avec celui de Job par les soins de Rotharis, roi des Lombards (636-652), pour être déposés à Pavie. Il n'y a qu'une chose hors de doute, c'est qu'on voit aux catacombes de Rome des représentations de Tobie le Jeune.

Nos bibles ordinaires contiennent le *Livre de Tobie ;* il vient immédiatement après ceux d'Esdras et contient quatorze chapitres. Il ne faut que le lire avec un peu d'attention, pour y remarquer tous les caractères de la vérité. La manière simple et naturelle dont les choses y sont racontées, les noms propres des personnes et des lieux, les circonstances du temps, la succession des rois d'Assyrie, le commencement et la fin de leur règne, le genre de leur mort, le détail d'une infinité de particularités qui se trouvent dans cette narration, sont des preuves bien sensibles que celui qui l'a composée n'était point un imposteur.

On a toutefois élevé des objections et contre son authenticité et contre sa canonicité ; mais on ne peut douter raisonnablement que, dès le temps de saint Augustin, le *Livre de Tobie* et les autres que nous appelons *deutéro-canoniques,* ne fussent reçus dans toute l'Eglise pour divinement inspirés, et qu'ils n'y eussent une autorité égale à celle qu'on y donnait aux livres qui avaient place dans le canon des Hébreux. Au moins est-il certain qu'il était dès lors reçu au nombre des livres canoniques dans les principales Eglises du monde, comme dans celles d'Italie, des Gaules, d'Espagne, d'Afrique et d'Alexandrie. Ce qui suffisait au Concile de Carthage pour le déclarer canonique, suivant cette maxime de saint Augustin . « A l'égard des livres canoniques, il faut suivre l'autorité des Eglises catholiques, qui sont en plus grand nombre, parmi lesquelles on compte assurément celles qui ont mérité d'être le siége des Apôtres et d'en recevoir des lettres.

On croit communément que le *Livre de Tobie* a été écrit par les deux Tobie ; du moins ne peut-on douter qu'ils n'en aient laissé la matière et les mémoires. Tobie père y parle en première personne dans le grec, l'hébreu et le syriaque, depuis le premier chapitre jusqu'au quatrième. Dans le chapitre XII, nous lisons que l'ange Raphaël, avant de les quitter, leur ordonna d'écrire tout ce qui leur était arrivé. Car, si on lit dans la Vulgate : « Racontez toutes ces merveilles », il y a dans le grec et dans l'hébreu : « Ecrivez dans un livre tout ce qui vous est arrivé ». Et, au chapitre XIII, il est dit dans les mêmes textes que Tobie l'Ancien écrivit le cantique d'actions de grâces qu'on lit au même endroit. Ce qui peut encore donner lieu de croire que les deux Tobie sont auteurs de ce livre, c'est qu'il a été écrit d'abord en chaldéen, ou en syriaque, qui était la langue du pays des Assyriens et des Mèdes, où ces saints hommes demeuraient.

Saint Jérôme, en ayant recouvré un exemplaire chaldéen, le traduisit en latin avec le secours d'un interprète. C'est cette traduction latine que nous suivons dans nos Bibles.

Le *Livre de Tobie* est très-utile et très-édifiant ; outre plusieurs belles maximes de la plus pure et de la plus sublime morale, il contient deux excellents modèles de piété, de désintéressement, de patience et de chasteté. On y voit aussi une preuve éclatante de la providence de Dieu sur ceux qui lui sont fidèles, et du soin que les anges prennent des hommes. Il renferme l'histoire

d'environ cent quarante-neuf années, depuis la quarante-sixième année du règne d'Ozias, sous lequel nous plaçons la naissance de Tobie le père, vers l'an 3289, jusqu'à la dix-huitième année du règne de Josias, qui fut celle de la mort du jeune Tobie, l'an du monde 3380.

Extrait des *Femmes de la Bible*, par Mgr Darboy; des *Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet; et de l'*Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier.

SAINT GUY OU GUIDON, SOLITAIRE ET PÈLERIN,

SURNOMMÉ LE PAUVRE D'ANDERLECHT

1012. — Pape : Benoît VIII. — Empereur d'Allemagne : Henri II.

Paupertas est instrumentum perfectionis.
La pauvreté est l'instrument de la perfection.
Saint Antonin.

Quoique, selon saint Paul, il n'y ait point en Dieu d'acception de personnes, nous pouvons dire, néanmoins, que les pauvres sont les plus tendres objets de son cœur. Il relève leur état par ses louanges, il conseille de l'embrasser; il y attache de grandes récompenses, il les regarde eux-mêmes comme ses membres, il veut qu'on les traite comme ses enfants, et assure qu'on ne peut pas lui faire plus de plaisir que de les combler de biens; en un mot, il s'en fait le père, le protecteur et le panégyriste. Quand donc nous attribuons le titre de *pauvre* à un Saint, parce qu'il est né dans la misère, qu'il a vécu dans la disette et qu'il est mort dans la pauvreté, ce n'est pas pour une basse idée de son mérite, mais, au contraire, pour renfermer en cette seule qualité un très-grand éloge.

Saint Guy, communément appelé *le Pauvre d'Anderlecht*, naquit dans un village près de Bruxelles. Ses parents étaient fort pauvres; mais ayant la crainte de Dieu, qu'ils estimaient plus que tous les trésors du monde, ils eurent grand soin de l'élever dans la piété. Il fit voir dès l'enfance qu'il préférait sa pauvreté aux richesses de la terre, et, autant que cet âge le lui pouvait permettre, il s'efforçait d'être du petit troupeau de Jésus-Christ. Il se dérobait à la présence de ses parents à certaines heures de la journée, et se retirait à l'église pour y faire ses prières. Il ne manquait pas non plus de visiter les pauvres malades, auxquels il portait tout ce qu'il avait pu obtenir de son père, et il n'avait point de joie ni de repos qu'il n'eût satisfait à ces deux devoirs de la piété chrétienne. C'étaient là de beaux présages de sainteté que tous les habitants admiraient, et qui leur faisaient dire hautement qu'il y avait quelque chose de divin dans les actions de cet enfant.

Un jour qu'il priait dans l'église de Notre-Dame de Laeken, qui est à environ une demi-lieue de Bruxelles, le curé du lieu fut surpris de son recueillement. Son étonnement augmenta lorsqu'en causant avec lui, il vit qu'il était très-avancé dans les voies intérieures de la piété. Il le pria de rester au service de son église; le petit Guy accepta de bon cœur, étant déjà résolu à se quitter lui-même et à renoncer à sa propre volonté pour vivre sous le mérite de l'obéissance. Son occupation dans ce temple fut de parer les autels,

d'ôter les araignées de la voûte, de balayer le pavé, de tenir le sanctuaire dans une propreté convenable, de nettoyer tous les vases, de plier les ornements et de mettre des fleurs sur les châsses des Saints ; enfin, il n'omettait rien de ce qu'il jugeait pouvoir contribuer à la majesté de cette maison de Dieu, et il n'avait point de plus grand plaisir que de travailler à le rendre agréable, pour y attirer les fidèles et leur inspirer des sentiments de dévotion. On n'entendait jamais sortir de sa bouche aucune parole contraire à la modestie chrétienne, ou qui sentît la vaine joie. Les aumônes qu'on lui faisait étaient distribuées à d'autres pauvres. Il mortifiait son corps par des jeûnes fréquents et par des veilles presque continuelles, passant souvent les nuits en prière dans l'église. On ne voyait rien de puéril en sa conduite. Il était ennemi du rire, de la légèreté et de la familiarité avec les femmes. Il pleurait ses péchés avec tant de larmes et tant de signes de douleur, qu'on l'eût pris pour un grand pécheur. Il ne faut pas s'étonner si, par ses manières d'agir si vertueuses, il fit une chose qui semble presque impossible, savoir : de se rendre aimable avec tout le monde sans blesser sa conscience.

Le démon, ne pouvant souffrir ces heureux progrès, entreprit de les arrêter par un piége qu'il lui tendit, sous prétexte de mieux satisfaire à sa charité envers les pauvres. Un marchand de Bruxelles, s'étant présenté un soir à la porte du pasteur de Laeken, reçut de Guy l'accueil bienveillant qu'il donnait à tous les visiteurs indistinctement. Après avoir admiré sa charité, l'étranger lui persuada de se mettre avec lui dans le négoce, afin d'avoir plus abondamment de quoi subvenir aux nécessités du prochain et particulièrement à celles de ses parents. Guy, trompé par ces raisons spécieuses, quitta le service de l'Eglise pour se mettre dans le trafic. Mais Dieu ne permit pas que l'illusion durât longtemps. Le vaisseau et la cargaison dont le Saint avait une part périt lorsqu'il était sur le point d'entrer dans le port. Cet accident le fit rentrer en lui-même ; il reconnut sa faute, et en conçut un extrême regret ; pour en faire une plus rude pénitence, il résolut d'aller au tombeau des Apôtres à Rome, au sépulcre de Notre-Seigneur à Jérusalem, et de visiter aussi les autres églises les plus célèbres de la chrétienté. Il passa sept années entières dans tous ces pèlerinages ; après quoi il revint à Rome, où il fit rencontre de Wonedulphe, doyen de l'église d'Anderlecht, qui allait à la Terre-Sainte avec quelques compagnons. Guy les reconnut, se fit connaître à eux, et le doyen, souhaitant d'avoir avec lui un homme qui eût déjà fait le voyage, le pria de retourner sur ses pas pour lui servir de guide dans son pèlerinage. Notre Saint y accéda très-volontiers, ne demandant pas mieux que de faire une charité où il trouverait encore de nouvelles occasions de se mortifier et d'accroître sa dévotion. Ils arrivèrent tous heureusement à Jérusalem, où ils visitèrent les saints lieux consacrés par la présence, par les actions et par le sang du Sauveur ; mais le doyen et ses compagnons furent emportés par une maladie contagieuse, lorsqu'ils étaient sur le point de quitter la Palestine. Quand Wonedulphe se vit à sa dernière heure, il fit venir saint Guy et lui parla en ces termes : « Mon très-aimable Père, je rends mille actions de grâces à Dieu tout-puissant de ce qu'il a la bonté d'accomplir le désir de mon cœur ; je vous remercie aussi des bons offices que vous m'avez rendus durant mon pèlerinage ; je vois bien que le temps de ma mort est venu : mais, pour vous, Dieu m'a fait connaître que vous retourneriez dans votre pays ; c'est pourquoi je vous prie d'assurer mes amis et tous ceux qui attendent mon retour que je suis mort en chemin : voici un anneau que je vous donne et que vous leur mettrez entre les mains, afin qu'ils ajoutent foi à ce que vous leur direz ». Il lui recommanda plusieurs

autres choses ; après quoi, élevant les yeux et les mains vers le ciel, il rendit son âme entre les mains des anges qui l'assistèrent en ce dernier moment. C'était un saint homme, dont la charité envers les pauvres avait toujours été inépuisable. Comme sa vertu avait éclaté par plusieurs miracles durant sa vie, Dieu l'honora encore après sa mort de semblables merveilles. Saint Guy fut témoin de la guérison de trois boîteux et de deux aveugles à son tombeau.

Dès que notre Saint fut de retour à Anderlecht, le sous-doyen le vint voir avec plusieurs de son clergé ; et, après avoir ouï de sa bouche le récit de la mort précieuse de Wonedulphe, il l'engagea à venir demeurer chez lui pour y passer le reste de ses jours. Mais Guy n'y fut pas longtemps, car Dieu ne voulant pas le laisser davantage dans les misères de cette vie, l'en délivra au plus tôt pour lui en donner une immortelle. La nuit du dimanche qui fut le jour de sa mort, sa chambre fut remplie d'une lumière céleste, au milieu de laquelle parut une colombe qui articula ces paroles : « Que notre bien-aimé vienne maintenant recevoir la couronne d'une allégresse éternelle, parce qu'il a été fidèle ». C'est ainsi qu'il sortit paisiblement de ce monde, l'an de de Notre-Seigneur 1012.

On le représente d'ordinaire avec le costume d'un pèlerin, le bourdon à la main droite et deux palmes dans la main gauche ; auprès de lui sont couchés un cheval et un bœuf. Au-dessus de sa tête plane l'Esprit-Saint, et des rayons se répandent à l'entour de l'homme de Dieu, dont les yeux sont fixés au ciel comme pour implorer les miséricordes du Seigneur. Les habitants de Laeken mettent anssi quelquefois des clefs entre les mains de saint Guy, pour signifier qu'il fut chargé du soin de leur église.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Guy fut enterré honorablement dans le cimetière des chanoines d'Anderlecht[1]. Son nom, déjà vénéré avant le commencement de ses voyages, le devint plus encore après son bienheureux trépas. De nombreuses guérisons opérées à son tombeau augmentèrent la confiance des peuples en ce nouveau patron que le ciel leur avait donné. On compte, en effet, une multitude de malades et d'infirmes qui trouvèrent auprès de ses restes sacrés la guérison de leurs maux. Cinquante ans environ après la mort de saint Guy, on éleva une chapelle à la sainte Vierge, dans laquelle les pèlerins venaient se recommander à sa protection. Plus tard, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras, ordonna que ses os fussent transportés dans l'église paroissiale. Enfin, en 1112, l'évêque Odon leva de nouveau de terre le corps du Saint et le plaça dans une châsse, pour être exposé à la vénération des fidèles.

Saint Guy est invoqué pour la conservation des bestiaux.

Acta Sanctorum; Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT RÉVÉRENT DE BAYEUX, PRÊTRE ET CONFESSEUR

(Ier siècle).

Révérent, originaire de Bayeux, fut un des disciples de saint Exupère, communément appelé Spire, premier évêque de cette ville. M. l'abbé Laffetay démontre, dans son *Essai historique sur l'antiquité de la foi dans le diocèse de Bayeux*, que saint Exupère vint en Normandie au

1. Anderlecht et Bruxelles faisaient alors partie du diocèse de Cambrai, et dépendent aujourd'hui du diocèse de Malines.

Ier siècle : c'est donc dans les premiers jours du christianisme que vivait notre Saint. Il fut ordonné prêtre par saint Spire, et s'acquitta fidèlement de la mission qui lui fut donnée de prêcher l'Evangile. D'une piété remarquable, il posséda le don des miracles, délivra plusieurs possédés, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Son humilité, ne pouvant supporter la renommée que sa sainteté lui attirait, il résolut de s'y dérober, s'enfuit en Touraine et se cacha dans un bourg de ce pays nommé Nouâtres (Indre-et-Loire). Enfin après une vie pleine de mérites, ce saint prêtre s'en alla recevoir la récompense dont il était digne. Ses reliques furent portées (943) à Poitiers, à cause des incursions des Normands, et déposées dans le monastère de Sainte-Radegonde ; quelques années plus tard, elles furent transférées au monastère de Saint-Jean-d'Angély.

L'Eglise de Bayeux n'a pas cessé d'honorer saint Révérent d'un office particulier. Elle possédait une portion de ses reliques que les calvinistes détruisirent par le feu. Ces hérétiques ont également profané et dissipé celles qui reposaient à Saint-Jean-d'Angély.

Il existe, dans l'église de Nouâtres, une légende peinte sur la muraille, et qui remonte au XVe ou au XVIe siècle. Les peintures ne sont pas d'un artiste bien célèbre; elles représentent saint Révérent prêchant, baptisant, guérissant, fondant une église à Nouâtres ; saint Révérent sur son lit de mort; sa châsse devant laquelle des possédés sont guéris. Il y a un autel du XVIIe siècle, de style grec, avec une niche où devait être placée une statue du Saint; car on y lit cette inscription : « Saint Révérent. 1646 ». Non loin du bourg de Nouâtres, existe une fontaine qui porte le nom de Saint-Révérent. La famille d'Argenson y avait fait construire un bassin. Il en reste quelque chose. Sur la paroi du mur de ce bassin, on lit : « Priez pour les Messieurs d'Argenson » ; et de l'autre côté : « Priez pour les Demoiselles d'Argenson ». Il y avait aussi une croix. Maintenant on va laver à cette fontaine en hiver, parce qu'alors l'eau de la source est chaude.

L'abbé Th. Grasilier, prêtre du diocèse de la Rochelle.

SAINT ÉMILIEN, CONFESSEUR,

PREMIER ÉVÊQUE PRÉSUMÉ DE VALENCE (IVe siècle).

En 374, Valence eut l'honneur de voir se réunir dans ses murs l'un des conciles les plus célèbres de l'antiquité. Cette ville avait alors pour évêque saint Emilien, le premier dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. On ignore de quel pays il était originaire et à quelle époque il reçut le gouvernement de cette Eglise. Néanmoins on croit avec assez de raison qu'il en occupait le siége épiscopal avant l'année 346; car l'année suivante il assista, avec plusieurs évêques des Gaules, au concile de Sardique, si célèbre par le rétablissement de saint Athanase que les hérétiques avaient déposé, et par les mesures que l'on y prit pour la défense de la foi orthodoxe. Emilien eut la consolation de voir dans cette fameuse assemblée les prélats les plus illustres de son siècle; il prit part à leurs travaux et signa, de concert avec eux, la lettre qu'ils écrivirent à tous les évêques du monde qui n'avaient pu se rendre au concile. Les rapports fréquents qu'il eut alors avec un si grand nombre de pontifes renommés presque tous par leur éminente sainteté, excitèrent en lui une ardeur singulière pour sa propre perfection et firent bientôt apprécier son rare mérite. Il se lia surtout d'une étroite amitié avec saint Eusèbe de Verceil, ce héros de la foi, cet intrépide défenseur de l'innocence, cet homme prodigieux dont les œuvres et les vertus ont été louées par tant de docteurs, de papes et de conciles.

Saint Emilien ne survécut pas longtemps au concile qui avait amené auprès de lui un si grand nombre d'illustres et vénérables collègues. On conjecture qu'il gouverna l'Eglise de Valence durant près de trente ans. Quoi qu'il en soit, sa mémoire est restée en bénédiction dans la ville qu'il avait édifiée par tant de vertus, et le titre de Saint lui a été donné par tous les principaux écrivains ecclésiastiques.

Aussi est-il honoré à Valence d'un culte public et solennel. L'origine de ce culte se perd dans les ténèbres de la plus haute antiquité; il remonte à une époque où l'on ne connaissait pas encore les formes adoptées plus tard pour la canonisation des Saints; mais personne n'ignore que, durant les premiers siècles, il suffisait de l'assentiment du peuple et de l'autorité des premiers pasteurs pour décerner un culte religieux à ceux qui s'en étaient rendus dignes, et que, de nos jours encore, l'Eglise elle-même, à défaut de preuves historiques, ne requiert, pour l'autoriser, que

le témoignage d'une tradition constante. Tel est, en effet, le motif qui a porté le Saint-Siége à approuver récemment les honneurs rendus à saint Emilien dans le diocèse de Valence.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par M. l'abbé Nadal.

SAINT SACERDOS OU SERDOT,

VINGT-SEPTIÈME ARCHEVÊQUE DE LYON ET CONFESSEUR (551).

Né à Lyon en 486, Sacerdos appartenait à l'une des plus illustres familles de cette ville, et était frère du sénateur Florence, père de saint Nizier. Ses vertus autant que ses talents le mirent en grand crédit auprès du roi Childebert qui aimait à le consulter dans ses affaires les plus importantes. Après la mort de Léonce (544), le clergé et le peuple de Lyon lui déférèrent unanimement la crosse pastorale, et Sacerdos gouverna son Eglise avec la plus haute prudence. Il présida, le 28 octobre 549, au cinquième concile d'Orléans tenu contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, bien que Constitut, métropolitain de Sens, y fût présent avec plusieurs autres; ce qui prouve suffisamment que, dès ce temps, les autres métropoles des Gaules reconnaissaient la primatie de celle de Lyon.

Ce prélat fonda à Lyon deux nouvelles églises, l'une sous l'invocation de saint Paul, qui, pendant plusieurs siècles, eut le titre de collégiale, l'autre en l'honneur de sainte Eulalie, laquelle prit, plus tard, le nom de Saint-Georges. Le roi Childebert, plein d'estime pour ses vertus, l'ayant appelé à la cour pour avoir son avis sur quelques affaires, Serdot tomba malade à Paris. Le saint évêque, se sentant à la fin de sa course, parla en ces termes au monarque qui l'avait honoré d'une visite : « Vous savez, très-religieux prince, avec quelle fidélité je vous ai toujours servi : maintenant que ma fin approche, consolez-moi et daignez m'accorder une grâce ». — « Demandez ce qu'il vous plaira », répondit le roi, « et vous l'obtiendrez ». — « Je vous supplie donc », reprit l'évêque, « de consentir que Nicet, mon neveu, soit mon successeur sur le siége de Lyon, car il aime la chasteté, l'Eglise et les pauvres, et l'on voit dans ses actions et dans ses mœurs tout le caractère d'un parfait serviteur de Dieu ». — « Que la volonté de Dieu soit faite », répliqua le roi, et Nicet fut élu du consentement unanime du clergé et du peuple.

Saint Serdot mourut à Paris le 12 septembre 551, à l'âge de soixante-cinq ans, avant le terme du concile convoqué pour juger Saffarac, évêque de cette ville. Son corps, ramené à Lyon, fut inhumé dans l'église des Saints-Apôtres, aujourd'hui Saint-Nizier, où ses reliques furent visitées, en 1308, par l'archevêque Louis de Villars. Sa mémoire est honorée à Lyon le 12 septembre, jour de sa mort, et cette Eglise l'invoque dans ses grandes litanies, avant saint Nizier, son successeur.

Extrait du *Gallia christiana nova*, par Fisquet.

XIIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, la naissance au ciel de saint Philippe, père de la vierge sainte Eugénie. Il se démit de la préfecture d'Egypte pour recevoir la grâce du baptême, et Térence, son successeur, l'ayant surpris en prière, le fit égorger. IIIe siècle. — De plus, les saints martyrs Macrobe et Julien [1],

1. Les Bollandistes disent que saint Julien fut martyrisé à Ancyre, en Galatie. Pour saint Macrobe, ils le font mourir à Tomes (Mésie inférieure).

martyrisés sous l'empereur Licinius. IVe s. — Le même jour, saint Ligoire, martyr[1], qui, vivant dans le désert, fut massacré par les païens pour la foi de Jésus-Christ. — A Alexandrie, saint Euloge, patriarche, célèbre par sa doctrine et sa sainteté[2]. Vers 608. — A Angers, saint MAURILLE, évêque, qui devint célèbre par un nombre infini de miracles. 426. — A Sens, saint AMAT ou AIMÉ, archevêque et confesseur. 690. — Ce même jour, saint Vénère, confesseur, homme d'une admirable sainteté, qui mena la vie érémitique dans l'île Palmaria. Vers 604. — A Remiremont, dans les Vosges, saint AMÉ ou AMET, prêtre et abbé, illustre par son abstinence et par le don des miracles. 627.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cambrai, d'Arras et de Sens, saint Amat ou Aimé, archevêque de ce dernier siége et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Saint-Dié, saint Amet de Remiremont, abbé, cité à ce jour au même martyrologe. — Au diocèse d'Ajaccio, saint Vénère, confesseur et ermite, cité au martyrologe romain d'aujourd'hui. — Au diocèse de Rennes, saint Maurille d'Angers, cité aujourd'hui à la même source. — A Carpentras (Vaucluse), au diocèse actuel d'Avignon, saint Antoine ou Antonin, moine de Lérins, puis évêque de cet ancien siége et confesseur. Les habitants du bourg de Bedouin (Vaucluse, arrondissement de Carpentras, canton de Mormoiron) l'ont pris pour leur patron. Les reliques qu'ils en conservaient dans une châsse, et qu'ils avaient cachées pendant les guerres des Calvinistes, furent, en 1563, découvertes et brûlées par ces derniers. 473. — Au diocèse d'Autun, saint Nectaire, évêque de ce siége, qu'il occupa après la mort de saint Agrippin, selon les uns, de saint Evance, selon d'autres[3]. Vers 550. — Au diocèse de Limoges, saint ISRAEL, chanoine de l'église collégiale de Dorat, et confesseur. 1014. — Au même diocèse, saint THÉOBALD, chanoine de la même église. 1070. — Au diocèse de Tours, saint LIDOIRE ou LITOIRE, deuxième archevêque de ce siége et confesseur. — Au diocèse de Rouen, saint Maurille, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 9 août. 1067. — A Cluny (Saône-et-Loire), au diocèse d'Autun, le vénérable Teuton, d'abord moine de l'abbaye bénédictine de Cluny (instituée, au Xe siècle, par Bernon, abbé de Gigniac), puis quinzième abbé de Saint-Maur-des-Fossés (monastère bénédictin fondé en 638), au diocèse de Paris. Il montra beaucoup de sollicitude pour la prospérité de l'abbaye dont il avait le gouvernement et dont il fit réparer à grands frais les édifices en ruines. Sur la fin de sa vie, Teuton se démit de sa dignité et se retira à Cluny où il termina sa carrière Vers 1018. — A Vlierzèle ou Vliederzèle, à deux lieues d'Alost (Flandre Orientale), en Belgique, saint FLÉDÉRIC ou FRÉDÉRIC, confesseur, curé et patron de Vlierzèle. Epoque incertaine. — Au diocèse d'Evreux, saint Barsenore ou Barsenoire, abbé du monastère bénédictin de La Croix-Saint-Leufroy (fondé, en 698, par saint Leufroy d'Evreux). Son corps fut porté en divers lieux pendant les incursions des Normands, mais la plus grande partie de ses reliques se gardait à l'abbaye de Fécamp *(Fiscannum)*, au diocèse de Rouen. Fin du VIIIe s. — Aux diocèses de Cologne et de Strasbourg, saint Materne, évêque de Trèves et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant, avec celles des saints Valère et Eucaire, ses compagnons.

1. A Venise, d'après les Bollandistes.

2. Saint Euloge était syrien de naissance. Etant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie; c'est sous l'habit religieux qu'il se mit à étudier la théologie dans les vraies sources de cette science, l'Ecriture, les Conciles et les ouvrages des Pères. Comme il joignait à une application infatigable un esprit pénétrant, une conception vive et un jugement solide, ses progrès furent rapides et il fut bientôt en état de combattre pour la vérité. Ce fut cette considération qui engagea Tibère-Constantin, dès son avénement au trône, à le choisir pour patriarche d'Alexandrie, à la mort de Jean. Euloge composa d'excellents ouvrages contre les Acéphales et les autres sectes des Eutychiens. On connaît aussi de lui onze *Discours*, dont le neuvième est un éloge de la vie monastique, et six *livres* contre les Novatiens d'Alexandrie. Il ne nous reste plus de ces ouvrages que des fragments qui nous ont été conservés par Photius, patriarche de Constantinople. — Godescard, Baillet, Dom Ceillier.

3. Juste appréciateur du mérite, Nectaire s'empressa, dès les premiers jours de son épiscopat, d'élever saint Siagre au sacerdoce et de mettre saint Germain à la tête de l'abbaye de Saint-Symphorien (540). Les corps de saint Nazaire et de saint Celse, martyrs à Milan, découverts miraculeusement par saint Ambroise, étaient devenus l'objet d'un célèbre pèlerinage. La cathédrale d'Autun, nouvellement érigée par les soins de son pieux évêque, était placée sous leur invocation. Saint Nectaire entreprit le voyage de Milan pour honorer les précieuses reliques des patrons de son Eglise. Il désirait en rapporter quelques ossements; mais l'usage de diviser les corps saints étant alors très-rare, on se contenta de lui donner un linge teint de leur sang. Saint Nectaire assista, en 549, au cinquième Concile d'Orléans, où se trouvèrent soixante et onze archevêques ou évêques des Gaules. Ce Concile condamna les *Trois Chapitres* (trois ouvrages théologiques de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et d'Ibas, qui étaient plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en Jésus-Christ), les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et fit plusieurs canons disciplinaires. Saint Nectaire ne survécut pas longtemps à ce Concile et mourut vers 550. — *Légendaire d'Autun. Propre du diocèse; Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet.

Ier s. — A Avignon, saint Bénézet ou Benoît, fondateur de la Congrégation des Frères Pontifes d'Avignon, et dont nous avons donné la vie au 14 avril 1184. — A Lure (Haute-Saône), au diocèse de Besançon, saint COLOMBIN, abbé du monastère bénédictin de Lure. Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Sainte Véronique Giuliani, vierge, du second Ordre de notre Père saint François, et dont la naissance au ciel se célèbre le 9 juillet [1]. 1727.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque et confesseur, dont la fête se célèbre le 2 août [2]. 1787.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans l'ancienne abbaye bénédictine d'Afflinghem *(Afflinghemium, Novum Monasterium)*, au diocèse de Malines, le vénérable Francon, abbé. Il prit l'habit religieux dans ce monastère au commencement du XIIe siècle, et, après la mort de Fulgence, premier abbé de cette maison, il fut élu pour le remplacer (1122). Sa science et sa piété lui attirèrent la vénération des religieux, des gens de bien, des évêques et des souverains, en particulier, de Henri Ier, roi d'Angleterre, qui lui fit des présents considérables dont il enrichit son monastère. Son corps reposait près du maître-autel de l'ancienne église d'Afflinghem qu'il avait fait construire. 1135. — A Modène, en Italie, la vénérable Marguerite Fontana, vierge, native de cette ville. Son père s'appelait Alexandre Fontana, et sa mère, Françoise Morano. Ses parents la laissèrent bientôt orpheline : elle fut alors recueillie par un de ses frères. Jalouse de se conserver pure devant le Seigneur, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, s'enrôla dans le Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, dont elle porta les insignes sous ses vêtements ordinaires, et s'adonna tout entière à la piété, à la mortification de ses sens, et au crucifiement de ses passions. On raconte qu'elle avait beaucoup de compassion pour les pauvres et qu'elle disposait en leur faveur de beaucoup de choses dans la maison de son frère. Celui-ci possédait dans sa cave un tonneau d'un vin exquis. Un jour il le trouva vide, et entra en grande fureur contre Marguerite qui avoua en avoir fait l'objet de ses aumônes : notre Bienheureuse conduisit alors son frère à la cave, et lui fit constater que le tonneau était rempli d'une liqueur bien plus excellente encore que celle qu'il avait remise. Ce miracle calma sa fureur. Notre Bienheureuse s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante-treize ans et fut ensevelie dans l'église des Frères Prêcheurs, à Modène. 1513. — A Tomes, dans la Mésie inférieure, les saints Gordien, Zotique, Lucien, Iléli, Valérien, Séleuce, et plusieurs autres, compagnons de saint Macrobe, cité au martyrologe romain de ce jour. IVe s. — A Alexandrie d'Egypte, aujourd'hui Iskanderieh (Basse-Egypte), saint Théodole, évêque et martyr. — Dans l'ancienne Apulie (la Capitanate actuelle, et partie des terres de Bari et d'Otrante, et de la Basilicate), les saints Félicissime et Secondin, martyrs. — A Plaisance, en Italie, saint Maur, évêque et confesseur. Son corps, levé de terre en 1498, fut déposé dans la cathédrale, en une place d'honneur, par Patrice, un de ses successeurs. Vers 430.

SAINT MAURILLE DU MILANAIS,

ÉVÊQUE D'ANGERS ET CONFESSEUR

426. — Pape : Saint Célestin Ier. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

> La prière du juste est la clef du ciel; la prière monte, puis elle fait descendre la miséricorde divine. *Saint Augustin.*

Maurille naquit dans une bourgade du Milanais, de parents très-illustres et qui joignaient à une haute naissance une grande vertu et une piété singulière. Ils le mirent, presque au sortir du berceau, sous la discipline de

1. Nous avons donné sa vie au 9 juillet. — 2. Voir sa vie au 2 août.

saint Martin, qui, après avoir quitté la Hongrie, s'était bâti à Milan un monastère, où il élevait les jeunes gens dans la vertu et l'étude des saintes lettres. Mais comme ce grand Saint ne put faire longtemps ces pieuses fonctions, parce que les Ariens, qui ne pouvaient souffrir l'éclat de sa sainteté, le contraignirent à sortir de la ville après l'avoir ignominieusement fait fouetter par tous les carrefours, Maurille se vit bientôt privé de ce cher maître. Pendant qu'il attendait, dans ce monastère, que Dieu lui en donnât un autre, saint Ambroise, évêque de Milan, l'en retira pour le faire lecteur dans son église. Peu de temps après il perdit son père, qui était gouverneur de la province ; et alors, voulant pratiquer le conseil de l'Evangile, il renonça à tous ses biens, quitta sa mère et son pays, et se rendit auprès de saint Martin, qui avait été élevé au siége métropolitain de Tours. Il y passa quelques années dans le chant des divins offices ; mais le saint prélat, le jugeant capable de ministères plus relevés, lui conféra les Ordres sacrés, et enfin le sacerdoce, malgré les grandes résistances que son humilité lui fit apporter à sa promotion. Cette éminente dignité lui fut un puissant motif de mener une vie encore plus austère que celle dont il avait fait profession jusqu'alors, afin de se mettre en état de recevoir une plus grande abondance de grâces, et de suivre Notre-Seigneur partout où il l'appellerait. Après avoir demeuré quelque temps avec saint Martin et profité de ses admirables instructions, il se rendit à la ville d'Angers pour y travailler au salut des âmes. Dès qu'il y fut arrivé, ayant appris qu'il y avait dans un village voisin un ancien temple dédié au culte des idoles, il résolut de le détruire ; mais, comme il ne put pas se servir des hommes pour cela, il eut recours à Dieu, et le pria de ruiner lui-même un lieu où tant d'âmes étaient séduites par l'artifice des démons. Au même instant le feu descendit du ciel, et mit en cendres le temple et tous les simulacres que l'on y adorait. Il y fit ensuite bâtir à Jésus-Christ une église qu'il administra pendant douze ans avec une extrême ferveur, et autour de laquelle vint se grouper une population qui donna naissance à la ville actuelle de Chalonne. Notre Saint y fixa sa demeure habituelle, y fonda même un monastère, et en fit comme le centre de ses prédications apostoliques.

Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Un habitant du village de la Possonnière, depuis longtemps perclus de ses deux mains, entendit, pendant son sommeil, une voix qui lui dit : « Va trouver le serviteur de Dieu Maurille, prie-le de faire le signe de la croix sur tes mains, et en même temps tu en recouvreras l'usage ». Il le fit, et Maurille, après avoir passé un jour et une nuit en prières, le guérit instantanément par la vertu de ce signe de notre salut. On lui amena aussi une femme aveugle que l'on avait garrottée et liée de deux chaînes, parce qu'elle était possédée d'un furieux démon qui lui avait causé son infirmité. Il la regarda d'un œil de compassion, et son seul regard eut tant de force, qu'il contraignit le démon de sortir du corps de cette malheureuse. Il imprima ensuite le signe de la croix sur ses yeux, et, par ce moyen, lui rendit l'usage de la vue. Il sauva encore de la mort, par ce remède, un berger qui avait été mordu d'une vipère. Il obtint un fils par ses prières à une femme d'Angers que son âge et sa stérilité naturelle mettaient hors d'état d'avoir jamais des enfants. Il y avait près du village de Chalonne, où il faisait sa résidence, un temple abominable, nommé Prisciacus, dans lequel les païens avaient réuni quantité d'idoles qui étaient tous les jours les objets de leurs adorations et de leur culte profane. Maurille, plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, s'y transporta pour détruire, s'il lui était possible, ce repaire des esprits im-

mondes. Les démons qui s'y faisaient adorer s'écrièrent alors : « Pourquoi, Maurille, nous persécutez-vous avec tant de rigueur ? Nous ne saurons plus où nous cacher dans tout ce pays. Vous nous cherchez partout et vous nous forcez de tous côtés de nous enfuir ». Le Saint, sans avoir égard à leurs plaintes, les chassa par le signe de la croix ; et, ayant fait faire un monceau de toutes les idoles, il y fit mettre le feu et le réduisit en cendres. Enfin, sur les ruines de ce lieu d'abomination, il fit bâtir un beau monastère, qui fut bientôt rempli de saints religieux. C'est le prieuré de Saint-Pierre de Chalonne, qui fut donné dans la suite à l'abbaye de Saint-Serge par les évêques d'Angers, et reconstruit sous le patronage de Notre-Dame. Il guérit encore, par sa seule présence, un religieux tourmenté de la fièvre.

Des marchands avaient plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe qu'ils emmenaient en Espagne, où ce commerce était en vogue. Un de la troupe passant auprès de l'église de notre Saint, se sauva dedans, et, se jetant à ses pieds, le pria avec larmes de le délivrer de cet état de servitude, en employant pour cela le grand crédit qu'il avait auprès de Dieu, ou en payant sa rançon à son maître, surtout parce qu'il avait été furtivement enlevé de son pays pour être vendu dans une terre étrangère. Maurille, vivement touché de sa misère et de son injuste captivité, parla en sa faveur au marchand à qui il appartenait ; mais celui-ci, demeurant inflexible, commanda au contraire à ses gens de le tirer par force de l'église. Alors le Saint se prosterna à terre et fit cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, qui ne manquez jamais d'assister de votre miséricorde ceux qui sont dans l'angoisse et dans l'affliction, je vous prie de secourir ce captif et d'avoir pitié de l'amertume dont son cœur est pénétré ». Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'une fièvre saisit le marchand avec tant de violence, qu'elle lui ôta la vie avant qu'il pût se repentir de sa dureté. Tous les autres de la compagnie, croyant que la terre allait s'ouvrir pour les engloutir, eurent recours aux larmes, et supplièrent instamment le Saint d'obtenir grâce pour le défunt et d'user d'indulgence envers eux. Il se prosterna de nouveau à terre, et ne s'en releva point qu'il n'eût obtenu au marchand défunt la vie du corps et de l'âme. Ces miracles furent cause que l'esclave fut mis en liberté, et que les marchands, reconnaissant la vertu de notre Saint, lui firent de grands présents, dont il appliqua une petite partie à son église et fit distribuer le reste aux pauvres. Nous passons sous silence d'autres merveilles de cette nature que saint Maurille a opérées pour le soulagement des infirmes et des malheureux, afin de parler de sa promotion au siége épiscopal d'Angers.

Après la mort de l'évêque de cette ville, tous les habitants et la noblesse s'assemblèrent pour en élire un autre en sa place. Chacun avait ses vues particulières, fondées plutôt sur des intérêts humains que sur le zèle de la gloire de Dieu. Les sentiments étant ainsi partagés, saint Martin, qui avait droit de présider à cette élection en qualité de métropolitain, y arriva. Il écouta patiemment les avis des uns et des autres ; mais, comme il avait le mot du ciel, il réunit aussitôt les esprits en faveur de Maurille, qui était assez connu par le mérite de sa vertu et par le bruit de ses miracles. On députa sur-le-champ des ecclésiastiques pour aller le prendre dans son église de Chalonne et l'amener à Angers, malgré toutes les résistances qu'il pourrait faire. Les envoyés exécutèrent fidèlement leur mission : ils amenèrent Maurille, et Dieu confirma par une merveille le choix que l'on avait fait de sa personne. Comme les deux Saints entraient dans l'église, une co-

lombe d'une blancheur admirable descendit visiblement sur la tête de Maurille et s'y reposa, s'en retirant seulement lorsque, dans la cérémonie de la consécration, il fallait que saint Martin lui imposât les mains. Ce grand archevêque disait depuis, que non-seulement le Saint-Esprit avait présidé sous la figure d'une colombe à l'ordination de Maurille, mais encore que des troupes d'anges y avaient assisté. Il passa la nuit suivante en prières dans son église, afin de demander à Dieu les grâces nécessaires pour s'acquitter dignement des fonctions apostoliques, auxquelles il venait d'être destiné par son sacre ; et nous ne devons pas douter qu'il n'ait été exaucé, puisqu'il parut toujours un parfait imitateur des Apôtres, tant par la sainteté de sa vie que par les miracles qu'il opéra. En effet, sa parole chassait les démons des corps des énergumènes ; ses prières rendaient la santé aux malades, et le signe de la croix qu'il imprimait avait la force d'éclairer les aveugles, de faire marcher les paralytiques et même de ressusciter les morts. Il était orné d'une simplicité apostolique ; il avait une pureté de cœur qui ne se trouve ordinairement que dans les anges ; il mortifiait sa chair par de longues veilles et des jeûnes continuels ; il demandait sans cesse à Dieu qu'il conservât le troupeau qu'il lui avait confié, et qu'il ne permît pas que le démon lui ravît aucune de ses ouailles.

Nous avons un exemple prodigieux et presque incroyable de ce zèle ardent du salut des âmes que la divine Providence lui avait commises. L'enfant qu'il avait obtenu par ses prières à une femme stérile, dont nous avons parlé, tomba dangereusement malade. Sa mère, appréhendant qu'il ne mourût avant d'avoir reçu le sacrement de la confirmation, que l'on donnait en ce temps-là aux enfants, l'apporta promptement à l'église de Saint-Pierre, pour prier saint Maurille de le lui administrer. Le saint prélat célébrait alors solennellement la messe. On l'avertit de ce qui se passait ; mais, comme il était en ce moment à la consécration des divins mystères, ne croyant pas pouvoir l'interrompre, il continua toujours ses dévotions. Cependant cet innocent mourut sans avoir reçu le Saint-Esprit par l'imposition des mains de l'évêque. Quand il apprit cet accident, après la cérémonie, on ne peut exprimer la douleur qu'il en eut ; il déplora ce malheur à chaudes larmes, et, comme s'il y avait eu de sa négligence, parce que peut-être sa ferveur l'avait un peu trop arrêté, il résolut d'expier cette faute par une pénitence de plusieurs années. Il ne lui était pas facile de la faire, à la vue de son peuple, telle qu'il l'aurait souhaitée. C'est pourquoi, après avoir longtemps combattu en lui-même, il forma le dessein d'abandonner son évêché et de se retirer en quelque lieu inconnu, pour y pratiquer, en liberté, toutes les austérités qu'il croyait avoir méritées par ce manquement. Il exécuta aussitôt ce projet, et, sortant en cachette de sa ville épiscopale, il se rendit à un port de mer. Là, étant sur le rivage, en attendant le départ d'un vaisseau, qui allait en Angleterre, il écrivit sur une pierre, mû sans doute par une secrète inspiration divine, son nom, sa qualité et le jour de son passage. Etant en pleine mer, il s'aperçut qu'il avait emporté sur lui les clefs des reliques de son église, et, comme il les tenait dans ses mains, examinant en lui-même pourquoi il les avait prises, le démon, qui ne cherchait qu'à le troubler davantage et à augmenter sa douleur par un nouveau sujet de tristesse, les fit tomber dans l'eau. Alors le Saint fondant en larmes, s'écria par un esprit de prophétie : « Si je ne retrouve point ces clefs, je ne retournerai jamais dans le pays que j'ai quitté ». Dès qu'il fut débarqué, il prit un pauvre habit, et, cherchant un lieu où il pût demeurer inconnu aux hommes, il se loua à un seigneur, pour être son jardinier, afin

de mortifier son corps par les fatigues continuelles de cet exercice. Dieu bénissait tellement son travail, que son jardin fournissait abondamment toutes sortes de légumes, et sa vertu le faisait singulièrement aimer de son maître et de tous ses domestiques.

Le clergé et le peuple d'Angers furent extrêmement affligés de ne plus voir le bienheureux pasteur que le ciel leur avait donné. Plusieurs apprirent par révélation que l'absence d'un si saint homme serait suivie de grands malheurs sur tout leur pays, s'ils ne faisaient leurs diligences pour le retrouver. Ils s'assemblèrent donc tous et choisirent quatre d'entre eux pour aller s'informer de tous côtés si l'on n'en avait rien appris. Ces députés parcoururent pendant sept ans presque tout le continent d'Europe, sans rien découvrir, il ne restait plus que l'Angleterre où ils ne fussent pas allés. Ils se rendirent donc à un port de la Bretagne-Armorique, pour y passer dans le premier vaisseau qui y ferait voile. Comme ils attendaient que l'équipage fût prêt et le vent bon, ils aperçurent sur une pierre, le long du rivage, ces paroles que le Saint avait écrites : « Par ici passa Maurille, évêque d'Angers », avec la date du jour de son départ. Cette heureuse découverte leur donna l'espérance de le trouver au-delà de l'Océan. Ils s'embarquèrent avec joie et ils faisaient une bonne navigation, lorsque subitement un gros poisson s'élança de la mer dans leur navire. Cette merveille les étonna ; mais ils furent bien plus surpris, lorsqu'après l'avoir ouvert, on lui trouva dans le ventre les clefs des reliques de l'église d'Angers. Ils craignirent d'abord que Maurille ne fût ainsi tombé dans la mer et n'eût été dévoré par les poissons, et cette pensée les consterna. Mais ils furent rassurés la nuit suivante, dans une vision qu'ils eurent tous quatre, et dans laquelle on les exhorta à poursuivre leur route, avec l'espoir qu'ils auraient enfin le bonheur de rencontrer leur saint évêque. Fortifiés par cette espérance, ils arrivèrent en Angleterre ; et, par le ministère des anges, qui leur servaient de guides, ils allèrent directement à la maison du seigneur où leur prélat était jardinier. Ils ne furent pas plus tôt entrés dans la basse-cour, qu'ils l'aperçurent portant des légumes pour la table de son maître. Ils se jetèrent à l'heure même à ses pieds, et, versant des torreuts de larmes, ils le conjurèrent de revenir dans sa ville épiscopale, pour y reprendre le gouvernement de son Eglise. « Je ne puis », leur dit-il en pleurant, « faire ce que vous me demandez, parce j'ai fait un serment de n'y jamais retourner que je n'ai auparavant retrouvé les clefs des reliques que j'ai laissé tomber en passant la mer ». Les députés les lui montrèrent aussitôt et lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé. Ainsi, ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu sur lui, après tant de prodiges, il acquiesça à leur désir. Les habitants ce pays-là lui firent tous les honneurs possibles, admirant ce changement merveilleux d'un évêque en un jardinier, et ensuite d'un jardinier en un évêque. Ils lui firent aussi de grands présents et le conduisirent en pompe jusque sur son vaisseau. La nuit de son départ, un ange lui apparut et lui dit : « Levez-vous, Maurille, et rendez-vous incessamment à votre peuple, qui désire avec ardeur votre retour. Vos prières et votre piété ont conservé vos ouailles durant votre absence ; et même, pour récompense de votre vertu, Dieu vous restituera l'enfant dont vous déplorez la mort depuis si longtemps ».

Il est impossible de décrire l'allégresse que ses enfants spirituels ressentirent lorsqu'ils eurent le bonheur de voir et d'embrasser leur saint pasteur ; et elle fut d'autant plus grande que sa retraite inespérée leur avait causé plus de douleur. Dès qu'il fut arrivé, il se rendit au tombeau de l'enfant,

le fit ouvrir, et, se sentant animé d'une ferme confiance en Dieu, il se mit en oraison et gémit longtemps, les yeux et le visage baignés de larmes. Enfin, par la ferveur de sa prière et par la force de ses soupirs, il le ressuscita, et, à cause de cette seconde naissance, lui donna le nom de René, à la confirmation qu'il lui conféra sur-le-champ. Depuis, il en eut un soin tout particulier, le destina aux autels, le forma à la vertu, et en fit un si saint homme qu'il l'eut enfin pour successeur au siége d'Angers. — Nous savons bien que quelques écrivains modernes ont révoqué en doute la vérité de toute cette histoire ; mais comme leurs meilleures raisons ne consistent qu'en des difficultés apparentes que leur préoccupation les a empêchés de développer, ou en des sophismes qui se détruisent d'eux-mêmes, nous avons cru ne pas devoir abandonner pour cela l'ancienne tradition de plus de douze cents ans, des Eglises d'Angers, en France, et de Sorrento, dans le royaume de Naples, desquelles saint René a été évêque ; ni l'autorité de saint Fortunat de Poitiers, de saint Grégoire de Tours, et de plusieurs historiens très-dignes de foi, qui, tous, conviennent de ce que nous avons rapporté. On peut voir la savante dissertation que les chanoines de la cathédrale d'Angers ont faite en 1650, pour établir ce point d'histoire et répondre aux objections d'un théologien qui l'avait combattu plutôt par des subtilités de pure critique que par des arguments solides et convaincants.

Pour confirmer ce grand miracle, que ces esprits incrédules et ennemis de la gloire des Saints ont peine d'avouer, nous en rapporterons ici quelques autres que saint Maurille a opérés depuis son retour dans son diocèse. Un artisan s'était mis un dimanche à son travail ordinaire, sans respecter la sainteté de ce jour ; mais le manche de la cognée dont il se servait lui demeura tellement attaché à la main, qu'il lui fut impossible de l'en ôter. Après avoir été cinq mois dans cet état, souffrant des douleurs très-aiguës, il eut recours au saint évêque, lui confessa sa faute, et le pria avec larmes d'avoir pitié de sa misère. Maurille en eut compassion, et, touchant seulement le manche de sa cognée, il fit que ses doigts s'étendirent, que sa main s'ouvrit, et que, la cognée s'en étant séparée, il se trouva parfaitement guéri. Un laboureur, nommé Belgique, commanda, le jour de Pâques, à ses serviteurs de travailler. Ceux-ci ne le firent que par contrainte ; mais ils n'eurent pas plus tôt commencé, que le maître devint aveugle. Pendant trois ans il souffrit de continuelles douleurs. Au bout de ce temps, il apprit que le bienheureux prélat, qui faisait alors la visite de son diocèse, devait passer par le village où il demeurait ; il pria qu'on le conduisît à ses pieds, espérant que, s'il pouvait toucher le bord de sa robe, il serait aussitôt guéri. En effet, il ne l'eut pas plus tôt fait, avec l'aide de ses amis, qu'il recouvra le parfait usage de ses yeux, que son impiété lui avait fait perdre. Notre Saint revenait un jour de la ville du Mans, où son zèle l'avait fait aller, pour apaiser quelque discorde qui s'y était élevée entre les citoyens ; les habitants des lieux où il passait se présentaient à lui pour recevoir sa bénédiction ; l'un d'eux mit sur le chemin un de ses enfants qui était tellement paralytique dès son enfance, et avait les membres si retirés et si contrefaits, qu'il n'avait presque plus la figure humaine. « Notre saint pasteur », disait-il à sa femme, « peut rendre la santé à notre enfant, et il le fera avec autant de facilité qu'il a rendu la vie à celui qui était dans le tombeau depuis plusieurs années ». Quand le Saint fut près de ce triste objet, tout le peuple se jeta à ses pieds et le conjura d'avoir pitié de l'enfant. Ne pouvant résister aux prières de tant de personnes, il se mit lui-même

en oraison, prosterné à terre, et il ne s'en releva qu'après avoir obtenu la guérison du pauvre malade. Un pèlerin était mort subitement dans un village où saint Maurille arriva dans le cours de sa visite, lorsqu'on allait le porter en terre : il pria pour lui, et le mort se leva au milieu de l'assemblée, assurant que les suffrages du saint évêque lui avaient obtenu la vie. Il ressuscita encore un enfant qui n'était que catéchumène, guérit des lépreux, délivra des possédés, et fit plusieurs autres miracles qu'il serait trop long de rapporter.

L'histoire de sa vie ne nous apprend guère de particularités sur ce qu'il a fait depuis son retour à Angers. Elle dit néanmoins beaucoup en peu de paroles, quand elle assure qu'il a mené une vie apostolique, qu'il vivait pauvrement, qu'il ne buvait que de l'eau, et que ses meubles étaient de peu de valeur. En Carême, il ne mangeait qu'une fois en trois jours ; il ne prenait dans ce repas qu'un morceau de pain d'orge fort dur qu'il trempait dans de l'eau tiède, et qu'il assaisonnait d'un peu de sel. Pendant toute la quarantaine, il ne sortait point de sa maison épiscopale, afin de donner tout le temps à la méditation des mystères de notre salut. Il couchait aussi sur la cendre, et ne quittait point le cilice. Dans les Quatre-Temps, il n'avait point d'autre lit que la terre nue. Cependant cette grande austérité ne paraissait pas sur son visage. On y voyait, au contraire, une vive peinture de l'allégresse de son intérieur et de la sérénité de sa conscience. Son silence était gai, et sa gaîté silencieuse. Sa correction était sévère, mais il n'y avait rien de plus agréable que cette sévérité. Il parlait peu dans sa conversation, mais sa modestie parlait beaucoup pour lui. En un mot, il demeura toujours ferme dans toutes les pratiques de vertus qu'il s'était prescrites, et ne se relâcha jamais dans le bien qu'il avait une fois entrepris. Il abolit une superstition dangereuse du paganisme qui était restée dans son diocèse. Il y avait dans un village appelé *Commonicus*, à quelques lieues d'Angers, une espèce de roche au sommet de laquelle étaient plantées diverses sortes d'arbres. Les paysans de la contrée s'y assemblaient tous les ans pour y faire une fête solennelle qui consistait à passer sept jours entiers en festins, en danses et en autres divertissements des bacchanales. Le plus déplorable, c'est que souvent, au milieu du vin et de la bonne chère, il survenait des querelles où plusieurs étaient blessés et quelquefois même tués, sans que ces misérables en fussent nullement touchés, parce qu'ils se persuadaient que ces accidents arrivaient par une destinée inévitable. Saint Maurille, voulant exterminer ce cruel abus, se transporta sur les lieux, accompagné de quelques religieux, et y passa une nuit en jeûne et en oraison, et le lendemain, au chant du coq, et il en sortit une odeur fétide. Le Saint comprit que Dieu l'avait exaucé, et que Satan avait enfin abandonné ce lieu de perdition. Le peuple, joyeux, se précipita sur les arbres réputés sacrés, et les mit en pièces. Après avoir ainsi purgé cet endroit, Maurille y fit construire une église en l'honneur de la sainte Vierge, Mère de Dieu, et, en mémoire de cet événement, on changea le nom de la colline en celui de *Château de la Pierre* (*Castrum Petræ*).

Etant âgé de quatre-vingt-dix ans, qu'il avait passés dans une santé toujours égale, forte et vigoureuse, il tomba malade d'une maladie qu'il jugea, quoique assez légère, être celle qui le mènerait au tombeau. Après la solennité du dimanche, à laquelle il avait officié pontificalement, il assembla ses ecclésiastiques pour les avertir que sa mort était proche. Il les exhorta, pour la dernière fois qu'il leur parlait, à vivre dans une parfaite union entre eux, à se porter les uns aux autres une affection sincère et cor-

diale, à garder soigneusement la chasteté, à exercer la patience en supportant les défauts de leur prochain, et surtout à se souvenir sans cesse, pour s'exciter à la perfection, qu'ils avaient été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Dès que l'on sut qu'il était malade, il vint du monde de tous les lieux voisins, pour le visiter et recevoir sa bénédiction, et sa chambre fut continuellement remplie de personnes qui pleuraient la perte qu'allait faire l'Eglise d'Angers par la mort d'un si saint pasteur. Enfin, le septième jour de sa maladie, qui était le 13 septembre 426, le clergé et le peuple, récitant sur lui des psaumes et d'autres suffrages à son intention, il rendit son âme au Dieu tout-puissant, dans la même innocence qu'il avait après qu'il fut régénéré par les eaux salutaires du Baptême. Ce fut la trentième année de son pontificat.

Dès le XIe siècle, saint Maurille était représenté sur le sceau de l'Eglise d'Angers, bénissant de la main droite et portant de la main gauche le bâton pastoral. — Il est aussi souvent représenté : 1° ressuscitant un enfant qui était mort sans recevoir le sacrement de Confirmation ; 2° avec une colombe voltigeant près de sa tête ; 3° tenant dans la main un poisson de la bouche duquel sortent des clefs.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Maurille fut déposé dans la crypte qu'il s'était préparée au milieu du cimetière de l'église de Saint-Pierre, qui plus tard prit le nom d'église collégiale de Saint-Maurille, et où les peuples vinrent lui rendre leurs hommages. Le diocèse d'Angers le choisit pour son patron principal : titre dont il n'a été privé qu'à la fin du XVIIe siècle ; et il a fallu toute l'apathie du XVIIIe siècle, pour lui faire perdre l'immense popularité dont il avait joui pendant si longtemps. Le retour à la liturgie romaine lui a rendu quelques-uns de ses droits. Autrefois plusieurs jours de fête lui étaient consacrés, en mémoire de plusieurs translations de ses reliques. La première translation, de la crypte où il était enterré sur l'autel de l'église qu'on avait élevée en son honneur, était célébrée le 15 janvier. Au IXe siècle, on transporta son corps dans la cathédrale, par crainte des Bretons qui promenaient partout l'incendie, le ravage et la mort. Au Xe siècle eut lieu la plus célèbre des translations, qui fut fêtée le 19 octobre, jour auquel furent réunies toutes les autres, dès la fin du XVIe siècle. Les reliques furent placées dans une riche châsse et la cérémonie fut accompagnée de plusieurs miracles éclatants.

En 1239, le 16 août, il y eut une autre translation des reliques du Saint. La tête fut séparée du corps et déposée dans un riche reliquaire en argent. La grande châsse fut placée sur le grand autel de la cathédrale, et sur quatre colonnes qui lui servaient d'abri à l'autre extrémité. Deux siècles plus tard, cette châsse, commençant à tomber de vétusté, fut remplacée par une autre en vermeil et parsemée de pierres précieuses du plus grand prix. Quand le saint corps y eut été déposé, la châsse fut replacée sur les quatre colonnes où elle resta jusqu'en 1700. A cette dernière date, le grand autel ayant été transporté à la place qu'il occupe aujourd'hui, la châsse y fut également transférée ; on la mit dans un vaste tombeau en cristal que l'on fit suspendre au-dessus de l'autel. A la Révolution, les reliques de saint Maurille furent sacrilégement dispersées, et c'est à peine s'il reste quelques petites parcelles de ce corps vénéré. L'église de Saint-Maurille de Chalonne en possède un os, et celle de Notre-Dame de la même ville conserve précieusement une dent molaire du Saint.

Beaucoup d'églises et d'autels sont dédiés à saint Maurille, en Anjou et ailleurs. Tous les martyrologes anciens et modernes font mention de ce saint évêque. On montre encore, aux confins de la paroisse de Saint-Maurille de Chalonne et de celle de Chaudefonds, un rocher appelé la Pierre Saint-Maurille, du haut duquel le Saint annonçait la parole de Dieu ; et, sur la voie qui conduit à Montjean, une fontaine, longtemps fréquentée comme miraculeuse, rappelle également le souvenir du saint apôtre, qui, dit-on, la fit jaillir par une vertu surnaturelle. Il reste encore un petit arceau au-dessus de cette fontaine presque abandonnée aujourd'hui. Des paroisses entières y venaient jadis en procession.

Acta Sanctorum ; — Cf. *Histoire de l'Eglise du Mans,* par le R. P. Dom Piolin ; et les *Vies des saints de l'Anjou,* par le R. P Dom François Chamard.

SAINT AMÉ [1] DE GRENOBLE, MOINE DE LUXEUIL,

ABBÉ DE REMIREMONT, AU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ.

627. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Clotaire II.

Dirigez l'activité de votre âme vers tout ce qui perfectionne la vie. *Saint Jérôme.*

Saint Amé naquit dans un des faubourgs de Grenoble, de parents nobles et qui tiraient leur origine des anciens Romains. Son père, nommé Héliodore, qui était très-attaché à la religion chrétienne, le mit de bonne heure au monastère d'Agaune, appelé depuis Saint-Maurice, en Valais, pour y être instruit dans les lettres humaines et formé dans les vertus chrétiennes et évangéliques. Il y fit en peu de temps de grands progrès ; et comme l'amour divin s'embrasa de plus en plus au fond de son cœur, il voulut, de pensionnaire et d'étudiant, devenir religieux : ce qu'on n'eut pas de peine à lui accorder.

A l'âge de trente ans, se sentant attiré de Dieu à une vie entièrement solitaire et séparée du commerce du monde, il sortit secrètement du monastère et se retira dans le creux d'un rocher sur une montagne voisine, espérant y vivre inconnu au monde et connu de Dieu seul. Cependant son abbé envoya des religieux pour le chercher ; ils le trouvèrent au bout de trois jours qu'il avait passés dans une abstinence perpétuelle. Ils le pressèrent de retourner au couvent pour y continuer ses exercices religieux ; mais le Saint les supplia de trouver bon qu'il demeurât dans cette grotte et d'avoir seulement la bonté de lui envoyer, tous les trois jours, un morceau de pain d'orge et un peu d'eau pour faire tous ses repas. L'abbé, informé de son désir, l'eut pour très-agréable, parce que le Saint-Esprit en était l'auteur, et désigna un religieux, nommé Bérin, pour lui rendre cet office de charité.

Le démon, ne pouvant souffrir une pénitence si extraordinaire, lui apparut un jour, et, ayant répandu l'eau qu'on lui avait apportée, il emporta aussi son pain, afin qu'il n'eût rien pour se nourrir ; mais le Saint ne fit autre chose que d'en louer Dieu : « Je vous rends grâces », dit-il, « mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous voulez bien que je prolonge mon jeûne, et qu'au lieu de trois jours, il en dure six ; car je sais que le démon ne m'a enlevé mon pain que par une très-sage disposition de votre divine Providence ». Les religieux, lui faisant bâtir une cellule, le bois qu'on y voulait employer se trouva trop court ; mais il n'eut pas plus tôt élevé son cœur à Dieu, que ce bois s'allongea miraculeusement, même plus qu'il n'était nécessaire, et il ne voulut point qu'on coupât le superflu, quoique la symétrie de l'ouvrage en fût gâtée, parce que c'était, disait-il, un don de Dieu. Au bout d'un an, ayant compassion des peines qu'il donnait à son charitable pourvoyeur, il frappa le rocher de son bâton et en fit sourdre une fontaine.

1. *Alias :* Amet, Almé.

Il laboura autour de son ermitage, et sema de l'orge pour sa subsistance ; il se fit faire un petit moulin à bras pour moudre lui-même la farine qui lui était nécessaire pour vivre : ainsi il ne fut plus à charge à personne. Lorsqu'il était occupé à moudre, il mettait ses pieds nus sur de petits cailloux pointus, afin de se mortifier en toutes choses et de surmonter, par la douleur, les tentations de la chair. Un énorme quartier de roche, se détachant du sommet de la montagne, menaçait d'ensevelir sa cellule sous ses ruines ; il lui défendit, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de passer outre, et à l'instant même elle s'arrêta sur le penchant, au-dessus de cette petite cellule : elle est demeurée longtemps en cet état.

L'évêque diocésain, qui était celui de Sion, ne pouvait se rassasier des aimables entretiens de cet excellent solitaire, et il quittait souvent son palais et sa cathédrale pour venir passer quelques moments précieux avec lui. Il lui offrit un jour une somme considérable d'argent, tant pour ses besoins que pour la distribuer à ceux qu'il connaissait être dans la nécessité : le Saint la refusa constamment ; il protesta qu'ayant renoncé aux biens de la terre, il n'était plus dans le dessein de s'en charger. L'évêque, ne voulant pas remporter son aumône, la mit sous l'autel, où le Saint, qui était déjà prêtre, avait coutume de dire la messe ; mais ce grand serviteur de Dieu s'en étant aperçu après son départ, et ne voulant rien avoir qui fût un sujet de tentation, prit l'argent, le jeta dans le fond de la vallée, disant : « Le Seigneur est mon héritage ; je n'ai nul besoin de ces deniers ». Il n'était vêtu que de peaux de mouton, et en Carême il s'abstenait encore de pain, et se contentait de cinq noix, qu'il ne mangeait même souvent qu'après trois jours d'abstinence continuelle.

Saint Eustase, abbé de Luxeuil, si célèbre par ses grandes actions, florissait en ce temps-là, et répandait par toute la France la lumière de sa sainteté. En passant par Saint-Maurice, pour aller en Italie, il rendit visite à saint Amé et lia avec lui une amitié très-étroite. A son retour, il le supplia de quitter sa solitude, dans laquelle il s'était assez longtemps exercé aux vertus privées, et de venir dans son abbaye, où il pourrait travailler utilement au salut du prochain. Amé se rendit à ses avis, et passa au monastère de Luxeuil. C'était un firmament tout rempli d'étoiles brillantes qui rendaient une lumière merveilleuse ; mais on peut dire qu'Amé les éclipsa toutes et les fit disparaître par la splendeur de ses vertus. Sa douceur, son affabilité, sa prudence, son humilité et sa patience, le faisaient chérir de tous les frères ; il avait aussi une sagesse et une éloquence célestes, et parlait divinement des mystères de notre foi. Ces rares qualités firent qu'on l'envoya prêcher les vérités de l'Evangile en Austrasie, où la plupart des peuples vivaient dans une très-grande ignorance. Ce fut dans ce voyage qu'il gagna entièrement à Dieu saint Romaric, seigneur riche et puissant, et qu'il le décida à quitter toutes choses pour embrasser la vie religieuse. Ses biens servirent à fonder un monastère ; saint Amé y mit une communauté de saintes filles, dont il établit sainte Macteflède abbesse. Il guérit un estropié qui n'avait nul usage de ses pieds et de ses mains, et il chassa le démon du corps d'une religieuse, qui avait été possédée pour avoir mangé une pomme sans permission.

Amé partagea ses religieuses en sept chœurs qui se relevaient continuellement l'un l'autre pour chanter les louanges de Dieu, de sorte qu'il n'y avait point de temps, ni jour ni nuit, où l'on n'entendît, dans cet édifiant monastère, le chant des psaumes et des hymnes sacrées, et où les religieuses n'adorassent la souveraine majesté de leur Créateur. Peu après, Romaric

fonda à côté un monastère d'hommes, qui prit et donna à la contrée le nom de son fondateur, Romberg ou Remiremont. Saint Amé fut préposé à ce dernier, et en même temps chargé de la direction spirituelle de celui des religieuses. Pour se soustraire le plus possible aux distractions que pouvait lui causer le soin de ses monastères, notre Saint avait établi sa demeure au versant de la montagne, dans une grotte formée par une saillie de rocher, et si basse et si étroite, qu'il n'y avait que juste l'espace nécessaire pour qu'il pût y entrer. C'est là qu'est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Amé (Vosges). Un religieux descendait par une corde, du haut du rocher, le morceau de pain et le vase d'eau qui composaient sa nourriture. On l'en prévenait par le son d'une clochette. Il ne sortait de là que les dimanches et les fêtes, pour venir distribuer à ses chères filles et à ses religieux le pain de la parole de Dieu. Ses conseils étaient donnés avec tant de douceur, que nul ne pouvait s'exempter d'y obéir. Les sœurs ayant mis un jour un essaim de mouches à miel dans une autre ruche que celle qu'il leur avait marquée, elles s'envolèrent toutes et n'y purent demeurer ; mais lorsque, les ayant reprises, elles les eurent mises dans la ruche qu'il leur avait désignée, elles y demeurèrent et travaillèrent avec activité à faire leur miel.

Un an avant son décès, il prédit le temps qu'il mourrait, et s'étant fait faire un lit de cendres pour y achever la pénitence qu'il avait commencée dès son enfance, il fit devant tous les Frères une humble confession de toutes ses fautes, couvert d'un cilice et humilié dans la poussière. Sa vie était un martyre continuel, et lors même qu'il se couchait, au lieu de trouver du repos, il ne trouvait qu'une continuation ou plutôt une augmentation de peines et de tourments ; mais il se réjouissait de ses souffrances, parce qu'il savait qu'elles dureraient peu et que la récompense en serait éternelle. Il devint si maigre et si décharné, que les os lui perçaient la peau, et qu'il ne paraissait plus que comme un squelette. Etant près de mourir, il se fit lire la célèbre Epître de saint Léon le Grand à saint Flavien, archevêque de Constantinople, et, pendant qu'on la lisait, il dit : « Je le crois ainsi, ô Trinité ineffable : je confesse toutes ces vérités, ô Dieu tout-puissant ; j'ai ce ce sentiment de vous, ô Jésus-Christ, fils du Dieu vivant ; je pense ainsi de votre divinité, ô Saint-Esprit, Dieu éternel. Enfin, je crois et je confesse un seul Dieu subsistant en la trinité des Personnes, et trois Personnes subsistantes dans l'unité d'une seule nature divine ».

Son humilité était si profonde, qu'il se jugea indigne d'être enterré dans l'enceinte de l'église ; il ordonna de mettre son corps à la porte de la basilique de la Mère de Dieu, avec une épitaphe qu'il dicta lui-même, où il priait tous les passants, qui auraient obtenu dans ce temple l'effet de leurs prières, de ne pas oublier d'intercéder pour le repos de son âme, parce qu'il reconnaissait que ses pénitences avaient été très-légères pour l'énormité de ses fautes. C'est ainsi que ce grand homme parlait de quelques péchés véniels qu'il avait commis par fragilité pendant sa vie. Enfin il mourut au milieu de ses frères, et révéla, après sa mort, le bonheur dont son âme jouissait dans le ciel.

On le peint : 1° jetant de l'argent dans une rivière ; 2° arrêtant par sa prière la chute d'un rocher que le diable, dit-on, voulait précipiter sur lui ; 3° faisant sortir une source d'un rocher.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Amé fut enterré hors de l'église du monastère, comme son humilité le lui avait fait désirer. Mais au bout d'un an, il révéla à un de ses disciples que la volonté de Dieu était que son précieux corps fût transféré dans l'église de la Sainte-Vierge. Il le fut en effet ; et il se fit à son tombeau un concours continuel de pèlerins qui reçurent souvent le soulagement dans leurs maladies, et plusieurs autres choses qu'ils demandaient à Dieu par l'intercession de son serviteur.

Vers l'an 910 ses reliques en furent tirées, avec celles des saints Romaric et Adelphe, par Drogon, évêque de Toul, qui les transféra dans le nouveau monastère construit au pied de la montagne, sur l'autre rive de la Moselle. Dans le siècle suivant, en 1051, le pape saint Léon, neuvième du nom, à la prière d'Oda, abbesse de Remiremont, délégua Hugues le Grand, archevêque de Besançon, et Udon, primicier de l'Eglise de Toul, pour constater les vertus et les miracles des saints Amé, Romaric et Adelphe, et de sainte Gébétrude. L'enquête achevée, les reliques des Saints furent solennellement relevées et placées dans la même église, en un lieu plus convenable. Ensuite, les deux délégués firent confirmer par le Pape les miracles dont ils avaient constaté l'authenticité, et en firent insérer la mémoire dans l'office de ces Saints. Léon consacra lui-même le maître-autel de l'église. On faisait mémoire au monastère de Remiremont des diverses translations de ces Saints, les 15 février, 17 mars, 20 août et 13 novembre.

Le premier monastère bâti par le Saint au sommet du *Saint-Mont* fut renversé par les Huns, et rétabli par l'empereur Louis III, au-delà de la Moselle, au pied de la montagne ; il devint le noyau de la ville de Remiremont. Plus tard, les religieuses prirent le nom et l'habit de chanoinesses, sous la Règle de Saint-Benoît. L'abbesse seule faisait des vœux solennels ; les autres religieuses pouvaient rentrer dans le siècle, et même se marier. L'établissement a subsisté jusqu'à la Révolution.

Acta Sanctorum ; Mabillon ; Surius ; *Vie des Saints de Franche-Comté* ; *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume.

SAINT AMAT OU AIMÉ,

ARCHEVÊQUE DE SENS [1] ET CONFESSEUR.

690. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

> Que notre condition serait heureuse, si la crainte de déplaire à Dieu était aussi grande en nous que celle de déplaire aux hommes !
>
> *Saint Paulin.*

Saint Amat, vulgairement appelé saint Aimé et quelquefois saint Amé, était d'une famille riche et pieuse. Le bon naturel, les vertus insignes qu'il fit paraître dans son enfance, furent cause qu'on l'admit bientôt au nombre des clercs, et que, dans la suite, il fut élevé à tous les degrés de l'Eglise, jusqu'à l'ordre sacré du sacerdoce. Sa piété jetant de jour en jour des rayons plus éclatants, à mesure qu'il montait plus haut, le clergé et le peuple de Sens le voulurent avoir pour pasteur. Il résista autant qu'il put à ce choix ; mais il fut contraint, par les évêques de la province, de se soumettre en cela à la volonté de Dieu. Il s'acquitta parfaitement de tous les devoirs d'une charge si importante ; car, outre qu'il donnait, dans sa con-

1. Les uns le font archevêque de Sens *(Senonensis)* ; les autres de Sion, en Valais *(Sedunensis)*. Le diocèse de Sens le reconnaît pour son évêque ; son office fait partie du *Propre Sénonais* depuis le retour à la liturgie romaine.

duite particulière, l'exemple de toutes sortes de vertus, il veillait assidûment sur son peuple, le nourrissait de la parole de Dieu, le reprenait de ses excès, lui administrait les sacrements, visitait les malades, consolait les affligés, secourait les pauvres dans leurs nécessités et faisait toutes les autres choses que l'on pouvait attendre d'un très-saint prélat. Cette vie le rendait si terrible aux démons, qu'ils ne pouvaient supporter sa présence et qu'ils n'osaient même approcher de lui pour le tenter. Cependant ce n'était pas par l'action, mais par les souffrances, que Dieu avait résolu de consommer sa sainteté ; il permit donc que Thierry, fils de Clovis II, et petit-fils de Dagobert Ier, qui était alors roi de France, reçût fort légèrement une fausse accusation contre lui, et l'envoyât en exil à Péronne, au monastère de Saint-Fursy. Il ne sortit point de Sens avec tristesse, mais avec joie ; il bénit son peuple, le recommanda à Dieu, et s'en alla plus content au lieu de son bannissement, que s'il eût été prendre possession d'un royaume. Saint Ultan, abbé du monastère de Saint-Fursy, ressentit pour son vénérable captif une affection filiale, et chercha, par tous les moyens, à lui adoucir les peines de l'exil ; mais pour lui, il se privait de tout ce qui pouvait flatter son corps et soulager la nature ; il s'entoura même les reins d'une grosse chaîne de fer pointue, qui lui causait une douleur continuelle.

Après la mort de saint Ultan, le roi changea le lieu de son exil, ordonnant à saint Mauront, fils de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, de l'emmener avec lui en Flandre, pour le placer dans son monastère de Breuil. Un grand miracle, que Dieu fit à Cambrai en sa faveur, fit connaître à saint Mauront l'excellence de son mérite et de sa sainteté : comme notre Saint voulut se débarrasser, dans l'église de la Sainte-Vierge, de l'habit monastique qu'il portait sur ses habits ordinaires, l'ayant mis sur un rayon de soleil qui passait par une vitre, dans la pensée que c'était une barre capable de le soutenir, l'habit demeura suspendu en l'air sans nul autre appui que ce rayon. Saint Mauront, voyant ce prodige, semblable à celui que nous avons rapporté dans la vie de saint Goar, se jeta à ses pieds et le pria de lui pardonner de ce qu'il l'avait pris sous sa garde. Ensuite, après l'avoir retenu avec lui au monastère de Hamage, près de Marchiennes, il le supplia de vouloir bien prendre la conduite de l'abbaye de Breuil, sur les bords de la Lys, qu'il avait fondée sur ses terres. Le saint évêque ne lui refusa pas cette grâce, mais, comme son âme ne vivait plus que de la contemplation des choses célestes, il se fit auprès de l'église de cette abbaye une petite cellule, où il passait la plus grande partie du temps en oraison. Il était tellement mort au monde, qu'il était sur la terre comme s'il n'y eût plus été ; son esprit et son cœur étaient perpétuellement dans le ciel.

Enfin, il plut à Dieu de le récompenser de ses travaux et de ses souffrances, et il lui envoya une mort paisible, qui fut pour lui le passage à l'éternité bienheureuse (vers 690). On lui trouva après sa mort cette chaîne horrible dont il s'était tourmenté pendant sa vie, et elle servit à faire quantité de miracles. Le martyrologe romain et les Tables de l'Eglise de Sens parlent honorablement de cet excellent Prélat, qui nous apprend à recevoir patiemment les afflictions que Dieu nous envoie, et à préférer la croix d'un long exil à la gloire des plus hautes prélatures.

On le représente suspendant son manteau à un rayon de soleil.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Aimé fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, à Merville, par les soins de saint Mauront, qui bâtit, quelques années après, avec la pieuse libéralité du roi Thierry, une église plus spacieuse, celle du monastère de Breuil ayant été trouvée trop petite. Ce fut saint Bain, alors évêque de Thérouanne, qui leva de terre le corps de saint Aimé, et le déposa avec solennité dans cette nouvelle église dédiée à Notre-Dame. Cette translation eut lieu le 28 avril de l'an 697.

Le culte de saint Aimé remonte donc, comme on le voit, à l'époque de sa mort, et son corps resta dans l'église de Saint-Pierre, puis dans celle de Notre-Dame, au monastère de Breuil, jusqu'en 870. Cette année, les invasions des Normands forcèrent les religieux de se réfugier avec leur précieux dépôt dans le castrum de Douai, muni de fortes murailles. Quelques années après, les religieux, pour sauver les reliques de la fureur des Normands, furent obligés de se réfugier à Soissons, où ils restèrent jusqu'en 896. C'est alors qu'ils revinrent dans leur église de Douai, où les restes précieux de saint Aimé furent accueillis avec la joie la plus vive.

En 1078, Gérard Ier, évêque de Cambrai et d'Arras, les plaça dans une nouvelle châsse qui fut déposée dans une crypte sous le maître-autel et y resta jusqu'en 1206, époque à laquelle on les mit dans une autre châsse. L'anniversaire de cette translation fut dans la suite célébré avec solennité, non-seulement à Douai, mais encore dans beaucoup d'églises auxquelles on avait accordé des parcelles du corps de saint Aimé. Outre celle d'Arras, qui obtint un de ses bras, on cite encore les églises de Châlons, Tournai, Cambrai, Saint-Pierre de Douai, Lens, Lille, Harlebeck, Soignies, Marchiennes, Anchin, Saint-Amand, Cysoing, Saint-Martin près Tournai, et Hénin-Liétard.

Dans le Propre de l'insigne église collégiale de Saint-Aimé, à Douai, on trouve trois fêtes consacrées à ce saint évêque : la première, le 28 avril, rappelle le jour où son corps fut levé de terre par saint Bain, évêque de Thérouanne; la seconde, le 13 septembre, l'anniversaire de son bienheureux trépas; et la troisième, le 19 octobre, la translation de ses reliques de Merville à Douai. Bien que cette célèbre collégiale ait été renversée pendant la Révolution, son souvenir n'en est pas moins cher aux habitants de Douai, qui conservent toujours leur religieuse vénération pour le nom de saint Aimé. Les habitants de Merville et des lieux voisins ont aussi gardé dans le cœur la mémoire des vertus, des prédications et des œuvres de cet illustre protecteur. Chaque année sa fête y est célébrée avec solennité. Une chapelle est érigée sous son vocable et celui de saint Mauront, à quelque distance de la ville, sur la route du Vieux-Berquin. Le 13 septembre, jour de la fête du saint patron, commence une neuvaine pendant laquelle on dit la messe dans ce petit oratoire, en présence d'une multitude de fidèles. Il y a aussi, dans le hameau du Sars, près de Merville, une petite chapelle qui possède une relique de saint Aimé. Ce Saint est encore honoré d'une manière spéciale à Herlies, paroisse du canton de La Bassée, dont il est le patron.

Acta Sanctorum ; Surius ; *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras,* par M. l'abbé Destombes.

SAINT ISRAEL,

CHANOINE DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DU DORAT, AU DIOCÈSE DE LIMOGES.

1014. — Pape : Benoît VIII. — Roi de France : Robert II.

> **Guidé par une aimable et profonde modestie, saint Israël travaillait pour les hommes sans aucun souci de la gloire humaine.**
>
> ***Eloge du Saint.***

Saint Israël naquit vers l'an 950 au comté de la Marche, près de *Scotorium* (Le Dorat, département de la Haute-Vienne). Ses parents étaient illustres non-seulement par leur naissance, mais encore par la pureté de leurs mœurs et par la fermeté de leur foi. Ils firent vœu d'offrir à Dieu leur enfant et de le lui donner pour toujours. Tout jeune encore, Israël puisa à

l'école des chanoines réguliers du Dorat les premiers éléments des lettres divines et humaines, et, lorsqu'il y eut été complétement initié, il fut admis, à l'âge de quinze ans environ, au nombre des chanoines de cette église.

Sous leur direction, son esprit, semblable à ces bonnes terres qui ne reçoivent la semence que pour la multiplier, élaborait par la méditation et par le travail personnel les leçons de ces savants maîtres. Epris de la vérité sous toutes ses formes, et s'occupant de préférence aux études qui mènent directement à Dieu, il ne négligea point celles qui visent plus immédiatement aux intérêts de ce monde, et bientôt il posséda tout à la fois la double science des séculiers et des clercs ; en sorte que dans tout ce pays on n'eût pu trouver personne qui lui fût comparable. Par la vigueur du talent et par la profondeur du savoir, il surpassa tous les autres clercs de ce diocèse, et il fut, au dire de son biographe, l'homme le plus remarquable de cette province de la Marche et du Limousin.

Une précieuse qualité brilla tout d'abord dans le jeune chanoine, et frappa tous les regards ; elle charma le chapitre du Dorat, non moins peut-être que l'ouverture d'esprit et que l'aptitude si distinguée d'Israël pour toute sorte de sciences : c'était une charmante humilité dans ses rapports avec ses confrères et une parfaite soumission aux ordres de ses supérieurs. Plein de déférence et de respect pour ses maîtres, il honorait en eux l'autorité de l'âge et de l'expérience ; il avait pour les anciens chanoines les attentions les plus délicates, écoutait volontiers leurs instructions et leurs remontrances, et s'empressait de mettre à profit leurs avertissements et leurs conseils. Il eut éminemment cette droiture de cœur du bon écolier et du parfait novice, qui ne sépare point sans nécessité l'amour de la science d'avec l'estime et l'affection pour les maîtres qui en sont les dépositaires.

Plein de charité envers ses confrères, et animé d'un saint zèle pour la décence dans la célébration des rites sacrés, Israël prenait volontiers la place et remplissait avec empressement l'office des chanoines obligés de s'absenter du chœur au moment des cérémonies. Sa véritable patrie était la maison de Dieu ; jamais son esprit n'y fut en défaut ni sa pensée distraite : chants à exécuter, leçons à lire, cérémonies à observer, il prévoyait tout et pourvoyait à chaque détail avec tant de sollicitude et de maturité, que la moindre prescription du cérémonial était accomplie en son lieu et à son heure avec une convenance parfaite. Grâce à sa vigilance, la célébration des offices dans l'église du Dorat ne laissait rien à désirer aux clercs les plus réguliers et les plus instruits.

Le jeune chanoine était animé de cet esprit de Dieu qui relève et vivifie toutes les actions, même les plus humbles. Loin de venir dans le saint lieu l'âme vide et le cœur muet, Israël fut dès l'adolescence pénétré de la grande pensée qui inspira toute sa vie : procurer par la prière et par les œuvres le salut du peuple de ces contrées. C'est elle qui sans cesse le ramenait dans le sanctuaire, c'est elle qui soutenait et multipliait ses forces.

Son bonheur était de se trouver près de Dieu, et de préparer par la prière son âme aux grands combats qu'il se disposait à livrer pendant toute sa vie contre la misère et contre l'ignorance de ce siècle de fer. Aussi la prière publique était-elle pour lui pleine d'attraits, et les grandes solennités de l'Eglise avaient-elles le don de l'émouvoir profondément, tant elles s'harmonisaient avec l'ardeur de ses désirs et la vivacité de sa foi. Dans cette vie si bien remplie par des pensées élevées, si intimement con-

sacrée à la gloire de Dieu et au soulagement des hommes, les soins du corps trouvaient peu de place : Israël les réduisait aux attentions strictement nécessaires pour la conservation des forces et de la santé ; il ne donnait qu'avec une parcimonie et une sobriété extrêmes à la nature ce qui lui était indispensable pour se soutenir et pour réparer ses pertes.

Cette rigueur envers soi-même, loin de l'endurcir au spectacle des souffrances d'autrui, n'avait fait que lui donner plus de pénétration pour les comprendre, plus de charité pour les soulager. Rarement celui qui n'a pas souffert, soit par un libre choix de sa volonté, soit par les nécessités de sa condition, se trouve doué de ce tact et de ce dévouement qu'exigent les œuvres héroïques de la charité : saint Israël s'en était fait comme une seconde nature, et il n'eut que de trop nombreuses occasions d'exercer son amour envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Aux indigents et aux étrangers, aux ignorants et aux malades de l'un et de l'autre sexe, Israël prodigua son temps, ses labeurs et ses ressources de toutes sortes. Son grand amour pour les pauvres, animé par la foi la plus vive, lui inspira des pratiques de mortification qui eurent les plus utiles résultats. Elles furent fécondes, parce qu'elles ne laissèrent dépenser dans les satisfactions des sens aucune parcelle du temps ni de l'activité que Dieu avait départis à son serviteur, et moralisatrices, parce que l'héroïsme de cette conduite fut comme une prédication continuelle aux yeux des hommes de ce temps, esclaves aveugles, pour la plupart, de leurs frivoles intérêts. Saint Israël y ajouta une pratique qui dut être pour les autres chanoines comme pour tout le peuple de la province un salutaire enseignement. Il avait conservé la libre disposition des biens qu'il tenait de sa famille, en même temps qu'il jouissait des revenus de sa prébende canoniale. Prenant sur ses ressources particulières le peu qu'il fallait à son entretien, il ne voulut s'approprier aucun des mets qui lui étaient servis au réfectoire, sur la table commune ; mais, considérant tout ce qui appartenait au monastère comme le patrimoine des pauvres, il faisait libéralement distribuer aux indigents et aux malades la part qui lui était servie, tout en prenant soin de l'assaisonner de très-utiles instructions.

Etant devenu prévôt du monastère, chaque fois qu'il se levait de table, il mettait à profit la présence de la communauté pour dire quelques mots en faveur des deux grandes œuvres qu'il avait surtout à cœur : l'avancement spirituel de ses religieux et le soulagement des pauvres. Il avertissait et reprenait doucement ceux qui s'étaient rendus coupables d'infractions à la règle, et il engageait vivement tous les chanoines réguliers à une diligente observation des institutions canoniques. Prenant ensuite la parole en faveur des indigents, pour lesquels il venait de prélever la part qui lui était servie au nom de la communauté, il recommandait que l'aumône leur fût faite avec soin, et que nul ne fût négligé. Il avait toujours dans la mémoire et souvent sur les lèvres cette belle parole de Salomon : « Qu'il prête à usure à Notre-Seigneur celui qui ne ferme pas les yeux sur le pauvre et qui en a compassion ». Il aimait à répéter cette parole de l'Evangile : « Que votre lumière luise aux yeux des hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père céleste, qui est dans les cieux ! » Cependant, soit par humilité et par amour pour cette parole du Sauveur : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite », soit par la conviction qu'il était plus opportun de subvenir aux pressants besoins des malades à ces heures de la nuit où ils sont le plus abandonnés, Israël consacrait le temps du repos à l'accomplissement des œuvres de charité : aussitôt après avoir

célébré avec une grande dévotion l'office des nocturnes, au moment où les autres chanoines regagnaient leur couche et où tout dormait dans la cité, excepté la douleur et le besoin, seul, au milieu de la nuit, il allait çà et là, cherchant la demeure des malades, leur prodiguait ses soins et ses conseils, et leur distribuait les remèdes, les aumônes et les secours de tout genre dont il avait eu le soin de se munir. Après avoir tout épuisé, il s'informait avec empressement de ce qui pouvait encore être nécessaire, et il ne manquait point de l'envoyer sans retard.

Israël, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, prenait à peine le sommeil nécessaire à ses membres fatigués. Lorsqu'on le croyait endormi, il poursuivait ses veilles, persévérant avec une ardeur nouvelle dans l'étude et dans l'union de l'âme avec Dieu par la prière. Parfois même, interrompant son étude pour aller l'offrir jusque dans le sanctuaire à Celui pour l'amour duquel il prolongeait ses veilles, il quittait sans bruit le dortoir, et allait prier à l'église, en ayant la précaution de couvrir le sol d'une étoffe de laine, afin que le bruit des pas ne troublât point le repos de ses frères. Pour être utile au plus grand nombre, il écrivit, soit en latin, soit dans la langue familière au peuple du Dorat, une série de proses, d'hymnes et de cantiques sur les principaux traits de l'Ancien Testament et sur ceux du Nouveau, jusqu'à l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mûri dans le silence et dans l'humilité de sa retraite par la prière et par l'étude, saint Israël fut appelé à exercer au grand jour de la vie publique les vertus et les talents qu'il avait cultivés avec un modeste et infatigable courage dans la solitude.

A l'avénement d'Hilduin sur le siége épiscopal de Limoges, la sagesse et la science entouraient déjà le front d'Israël d'une auréole de gloire et de célébrité, dont les rayons, s'étendant de proche en proche, jetaient chaque jour un plus vif éclat. Personne dans la contrée n'ignorait les mérites de l'humble chanoine, et, plus que tout autre, Hilduin avait entendu célébrer les qualités d'Israël et en avait éprouvé par lui-même la valeur et la solidité. Il s'empressa de produire au dehors cette lumière, et de la faire briller sur un plus grand théâtre. Afin de l'attirer plus sûrement dans la ville de Limoges, il lui confia un poste qui convenait admirablement au zèle infatigable et à la nature expansive du talent d'Israël : il l'attacha à sa personne en qualité de professeur et de maître dans l'école du palais épiscopal.

Hilduin n'eut qu'à s'applaudir de son choix : saint Israël enseigna dans la ville de Limoges, à la grande gloire de l'école épiscopale et au grand avantage des nombreux disciples qui venaient recueillir ses leçons. Sa parole éloquente et facile les charmait ; la sagesse et la science profonde de ses enseignements élevaient leurs esprits et leurs cœurs. Témoin de ces services rendus à l'Eglise de Dieu et à la science, touché de cette renommée si bien méritée qu'il voyait chaque jour briller plus éclatante et plus pure, l'évêque le jugea si capable par ses talents, par sa science et par son éloquence, de remplir les plus hautes dignités ecclésiastiques, et si digne, par sa modestie, par la droiture de son esprit et par la pureté de ses mœurs, d'en être honoré, qu'il ne voulut pas le laisser simple chanoine et simple clerc ; mais il le fit entrer dans son conseil pour la gestion des différentes affaires du diocèse ; et, lui conférant successivement les divers degrés de la cléricature, il l'éleva à la dignité du sacerdoce. Ordonné prêtre, soumis à de nouveaux devoirs et à de plus rudes labeurs, saint Israël ne négligea pas les grâces de lumière et de doctrine, les dons de l'Esprit-Saint qu'il avait

reçus par l'imposition des mains de son évêque. Mais, d'après le conseil de l'Apôtre, toujours attentif à veiller sur lui-même et à s'avancer, tout en faisant avancer les autres, dans la science des choses divines, il prolongeait ses méditations et ses prières, et multipliait de plus en plus les exhortations simples et familières qu'il avait coutume d'adresser aux fidèles.

La piété de saint Israël dans l'accomplissement des fonctions du sacerdoce, la pureté d'intention, l'esprit de justice et d'intégrité qui présidèrent à chacun de ses actes, qui inspirèrent chacune de ses démarches, sont, dit l'historien de sa vie, supérieurs à tout ce qu'aurait pu atteindre la puissance humaine. C'est qu'en effet, loin de se confier en ses propres forces, il avait l'esprit et le cœur toujours tournés vers Dieu, de la bonté duquel il obtenait, par ses prières, un redoublement de vigueur et d'énergie qui lui procurait de nouveaux succès. Toutes ces vertus, et d'autres plus nombreuses encore, rendaient chaque jour Israël plus précieux à son évêque. Déjà pénétré d'estime pour ses talents, ce prélat conçut pour le caractère et pour les vertus de l'éloquent professeur la plus vive et la plus sainte affection : non content de lui avoir ouvert son conseil et de l'avoir appelé à l'administration de son diocèse, il voulut l'attacher plus étroitement à sa personne, et il en fit son chapelain, mais avec des attributions épiscopales, comme celles des chorévêques de cette époque.

Peu de temps après, saint Israël vit s'accroître le nombre de ses obligations et de ses travaux. Le grand-chantre de l'église du Dorat étant venu à mourir, Israël fut canoniquement élu à sa place par le suffrage unanime de tout le chapitre des chanoines, vers l'an 991. Cette nouvelle dignité ne l'enorgueillit point, dit l'auteur de sa vie, mais plus que jamais il pratiqua l'humilité, eut l'avarice en horreur, et déploya en toute circonstance la plus grande générosité. Aussi nul ne saurait dire avec quelle sainteté il s'acquitta de cette charge : brillant au milieu des autres chanoines de l'éclat de toutes les vertus, les surpassant tous par son talent, il était cependant au milieu de ses inférieurs comme l'un d'eux par sa simplicité et par son ardeur infatigable à obéir à toutes les prescriptions de la règle canonique.

Saint Israël ayant accompagné son évêque à la cour de France, y fut personnellement connu du roi, qui avait la plus haute estime pour ses qualités éminentes et pour sa sainteté. Sa renommée se répandit bientôt dans toute la Gaule Cisalpine. A peine de retour, il fut demandé par les grands seigneurs et le peuple, pour être le restaurateur et le premier prévôt de l'église de Saint-Junien. Saint Israël s'empressa de rouvrir son école, de rétablir l'observance régulière, et de déployer toutes les ressources d'un esprit pénétrant, tout le zèle et toute la vigilance d'une âme infatigable. L'église de Saint-Junien devint bientôt florissante à l'égal de l'église du Dorat, qui lui servait de modèle, et dont Israël avait apporté à Saint-Junien les statuts et les règlements. En même temps qu'il dirigeait le personnel et qu'il veillait à la rénovation spirituelle de sa communauté, saint Israël relevait les murailles de l'ancienne église de Saint-Junien ; car l'édifice matériel, lui aussi, avait été profondément ravagé et presque entièrement détruit.

Quand il eut rétabli les murailles du sanctuaire, quand il eut fait refleurir l'ordre et la discipline, saint Israël s'occupa d'assurer l'avenir de son œuvre. Dans ce but, il rattacha par des liens étroits le chapitre de Saint-Junien à celui du Dorat, afin que, se servant mutuellement et d'exemple et d'appui, ces deux églises conservassent plus sûrement leur régularité et leur fer-

veur. Il ne négligea pour y parvenir aucun des moyens que la Providence avait mis à sa disposition, et, dans ce but, il préposa à la tête de l'une et de l'autre église deux frères, Amélius et Arnulphe, remarquables entre ses autres disciples par leur talent et par leur piété.

En 994, un terrible fléau, appelé le *Mal des Ardents*, vint s'abattre sur la contrée à laquelle il avait consacré sa vie. Notre Saint, loin de se laisser décourager par l'excès du mal, n'y vit qu'une occasion providentielle d'exercer son zèle infatigable. Il accueillait avec la plus grande humanité les malades qui venaient réclamer ses soins et ses prières, et leur prodiguait tous les soins que réclamait leur état : ses aliments, sa couche même, leur appartenaient. Parmi ceux qui eurent le bonheur de l'approcher, les uns se sentirent ranimés par ses soins ; les autres, plus heureux, regagnèrent sains et saufs leurs demeures, après avoir été entièrement guéris par son intercession. Porté sur les ailes de la reconnaissance, le nom d'Israël se répandit au loin plus éclatant et plus vénéré.

En 1006, saint Israël avait atteint sa cinquante-sixième année. Trop de liens rattachaient au Dorat le saint prévôt pour que le chapitre, qui naguère avait fait les plus grandes instances afin de le retenir, ne fît pas de nouveaux efforts afin de jouir au moins de ses dernières années. Amélius, qui le remplaçait en qualité de sous-chantre au Dorat, étant venu à mourir, cette perte renouvela toute la douleur que ressentaient le peuple et les chanoines de l'absence de saint Israël. Ils ne souffrirent plus qu'il s'acquittât par le ministère d'un chanoine délégué de ses anciennes fonctions, et ils réclamèrent la présence de leur vénérable chantre. Les instances réunies des habitants du Dorat furent si vives que saint Israël dut céder et venir habiter de nouveau le cloître qui avait abrité sa jeunesse, et qui avait été le confident et le témoin de ses premiers travaux. Le retour de saint Israël parmi eux mit le comble à cette prospérité spirituelle, et ce fut pour ces jeunes hommes une grâce inappréciable de la Providence que leur vie commune et leur liaison mutuelle sous la direction d'un maître qui portait si haut la vertu chrétienne et la sainteté.

C'est ainsi que le saint vieillard fut amené à passer les huit dernières années de sa vie (1006-1014) près de son berceau, et à consacrer toutes les forces de sa vieillesse à cet apostolat de l'enseignement dont rien n'avait pu le détourner durant le cours de sa vie entière. Au milieu de ces fatigues, il complétait, il perfectionnait chaque jour cette troupe de saints et savants jeunes hommes qui fut l'œuvre chérie de son cœur, l'objet de l'ambition de toute sa vie ; elle devait être au ciel le plus beau de ses titres, et elle fut sur la terre le plus noble héritage que pût laisser l'homme de Dieu aux églises du Dorat et de Saint-Junien, qui ne se lassèrent jamais, dans la suite des siècles, d'en célébrer le souvenir.

Après tant de travaux, la mission de saint Israël touchait à son terme : la fin de ses jours approchait. Appesanti par les années qui l'avaient vu chaque jour accroître ses mérites, illustré par sa sainteté et par sa doctrine, l'homme de Dieu se trouva mûr pour le ciel. Son corps était amaigri par les fatigues et les privations, et toute sa chair, comme consumée ; mais son âme débordait encore d'ardeur et de vie. Enfin, accablé de vieillesse et surtout de veilles et de mortifications, admirablement préparé au dernier voyage, muni à l'avance des sacrements de l'Eglise, contenu par les prières de ses compagnons et absorbé continuellement dans la prière, il rendit à Dieu sa belle âme, le 31 décembre 1014.

Saint Israël est représenté en bas-relief sur le devant de l'autel de la

chapelle de l'église du Dorat. Deux des principaux traits de sa vie forment le sujet des médaillons du vitrail. Dans le premier médaillon, saint Israël enseigne. Il est assis, de profil, nimbé, la main gauche appuyée sur un livre, la droite élevée. Saint Théobald et saint Gautier, nimbés, écoutent ses leçons, ayant devant eux deux autres enfants aussi nimbés, et à droite le jeune Bernard, assis sur un escabeau. A travers la fenêtre de l'école on entrevoit la ville du Dorat avec les clochers de la collégiale et du séminaire. Dans le deuxième médaillon, saint Israël visite un malade entouré de sa famille ; il est accompagné de saint Théobald et d'un autre personnage. On aperçoit également sur le ciel du médaillon la ville avec ses nombreux clochers.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Israël fut déposé dans un tombeau, à l'orient du monastère, avec tous les honneurs dus à son rang et toute la vénération due à sa sainteté. Les habitants du Dorat élevèrent en l'honneur du Saint, sur son tombeau, une chapelle en bois qui devint bientôt le théâtre de nombreux miracles qui la rendirent populaire dans toute la province de la Marche. La sainteté d'Israël étant ainsi attestée par un grand nombre de prodiges, les chanoines du Dorat commencèrent, peu après sa mort, avec le consentement des évêques de Limoges, de célébrer sa mémoire par un culte religieux. Le corps de saint Israël reposa, jusqu'en 1130, dans l'oratoire élevé par la piété des fidèles; on l'a remplacé depuis par une chapelle en pierre. Le 27 janvier 1130, le corps du Saint fut levé de terre au milieu d'un grand concours de peuple, et transporté processionnellement dans la basilique dédiée au prince des Apôtres, et déposé dans la crypte souterraine qui prit le nom de *Sépulcre*. Plusieurs miracles opérés le jour de cette translation augmentèrent la vénération des fidèles envers saint Israël.

Une Confrérie ayant été établie au Dorat « pour veiller en priant auprès des reliques du Saint pendant la durée de l'Ostension », elle fut confirmée, le 22 juillet 1659, par le pape Alexandre VII, et enrichie de précieuses indulgences par le pape Pie IX, le 16 février 1869. La fête principale de la Confrérie a lieu le 13 septembre, jour de la fête du Saint.

Le 20 mars 1659, par les soins et à la prière des chanoines et de la ville entière du Dorat, Mgr de La Fayette, évêque de Limoges, accorda à Mgr de Salaignac, évêque de Sarlat, l'autorisation de transporter les saintes reliques de la crypte dans l'église supérieure, et de les établir dans une châsse dorée au côté du maître-autel, où elles furent transportées, le 13 septembre de la même année, avec la plus grande solennité. Le chapitre du Dorat envoya aux chanoines de Saint-Junien un os des côtes de saint Israël.

L'office de saint Israël fut inséré pour la première fois, en 1669, dans le Propre du diocèse de Limoges. Il fut également mis dans celui des Chanoines réguliers de la Congrégation de France, au 8 février.

En 1793, les reliques furent sauvées de la profanation ; on les descendit dans la crypte, et, après les avoir déposées dans une excavation au-dessous de la chapelle du milieu, on les recouvrit soigneusement. En 1802, on enleva la châsse du lieu où elle avait été déposée pour la replacer auprès de l'autel. Le 12 juin 1862, les reliques furent examinées et reconnues authentiques. Le tombeau de saint Israël, vide de son précieux dépôt, fut transporté, en 1825, dans la chapelle du cimetière du Dorat, que l'on venait de reconstruire sur les ruines de l'ancienne ; et enfin, le 28 juin 1871, il fut de nouveau rendu aux regards et à la vénération des fidèles, dans la chapelle récemment consacrée au culte de saint Israël et de saint Théobald : on le voit au côté gauche (côté de l'Evangile).

Extrait de la *Vie de saint Israël et de saint Théobald*, par l'abbé Rougerie, professeur de philosophie au petit séminaire du Dorat.

SAINT THÉOBALD,

CHANOINE DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DU DORAT, AU DIOCÈSE DE LIMOGES

1070. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

> La piété ne saurait vivre sans la charité; Théobald, aimant Dieu dans ses perfections infinies, l'aimait aussi dans la créature qui en est l'image; toute sa vie fut la mise en pratique de cet amour.
>
> *Eloge du Saint.*

Théobald naquit au village du Chaix, paroisse de La Bazeuge, vers l'an 990, de parents vertueux qui, pénétrés de leurs devoirs envers cet enfant que Dieu leur avait confié, ne négligèrent aucun soin pour former son esprit et son cœur. A peine fut-il en âge d'étudier, ses parents le présentèrent en qualité de disciple à l'école du Dorat, où brillait alors saint Israël.

Son heureux naturel, les belles vertus de son enfance, le firent accueillir avec joie par les chanoines, qui jetèrent dans son âme, avec les semences des vertus cléricales, les premiers principes des lettres divines et humaines. Admirablement doué sous le rapport de l'intelligence, il fit, dans les éléments de la grammaire et de la littérature, de tels progrès, qu'il surpassa facilement tous les enfants de son âge : marchant avec ardeur dans les voies que lui traçaient les saints exemples et les doctes enseignements du maître, le disciple reproduisait si parfaitement en lui-même toutes les vertus dont il avait sous les yeux l'éclatant exemple que, de l'aveu de tout le monde, le jeune Théobald fut bientôt la vivante image d'Israël.

A l'âge de l'adolescence, au moment où il aspirait avec le plus d'ardeur à développer les connaissances déjà acquises, se voyant privé tout à coup de son digne maître, qui venait de quitter l'école du Dorat pour se rendre à la cour de Robert le Pieux, et de là à l'abbaye de Saint-Junien, Théobald résolut de quitter sa patrie, et d'aller chercher au loin de nouveaux maîtres et de nouveaux livres. La ville de Périgueux attira les pas de l'humble pèlerin.

Après quelques années, Théobald, passé maître dans la connaissance et dans la pratique des arts libéraux, se sentit le cœur ému de regret au souvenir de sa patrie : il voulut revoir ses pieux parents, les bords tranquilles de la Brame, sur lesquels il avait jadis conduit le modeste troupeau de son père et cette abbaye du Dorat où il avait reçu avec tant de distinction les premiers éléments des sciences et de la piété. En reprenant le chemin de sa patrie, il ne rêvait point de s'y livrer aux douceurs du repos; car cette science qu'il venait d'acquérir, il la considérait, non comme le moyen de mener une vie oisive, mais comme un talent précieux confié par le Père de famille à son industrieuse vigilance. Il avait hâte de s'enfermer avec elle dans un sûr asile, pour l'augmenter encore par la méditation et par l'étude, et surtout pour la répandre autour de lui et la faire fructifier au centuple.

Saint Théobald reprit le chemin de la basse Marche ; il vint tout d'abord saluer ses parents, se jeta à leurs pieds, et leur demanda avec instance la

permission de se retirer dans une maison religieuse où il pourrait s'associer à des hommes pieux et instruits, afin d'y travailler pendant tout le reste de ses jours au service de Dieu. Décidé en principe sur le genre de vie qu'il devait embrasser, Théobald hésitait néanmoins sur le choix de la maison religieuse à la porte de laquelle il irait frapper. Tout près de lui cependant florissait alors cette église du Dorat qui lui était si chère, et dans laquelle il était personnellement connu et apprécié des saints personnages qui passaient leur vie à y servir Dieu dans la pratique de toutes les vertus.

Pendant qu'il mûrissait avec une anxieuse sollicitude la décision qui devait à jamais fixer son avenir, les chanoines de l'église du Dorat, connaissant la probité, la science et la sainteté de ce jeune homme, crurent qu'il serait honorable et utile à leur église de l'attirer à eux et de l'incorporer à leur collége. Ils s'empressèrent de lui en faire la proposition, que Théobald accueillit avec une grande joie, et il embrassa la règle des chanoines dans cette pieuse compagnie. Cet événement, qui fixa l'avenir de saint Théobald, fut déterminé surtout par le consentement empressé et par les conseils persuasifs d'Abbon, chanoine aussi remarquable par sa distinction personnelle que par sa naissance, et qui exerçait alors une grande et légitime influence sur l'église du Dorat.

Jamais le chapitre du Dorat ne fut plus brillant qu'à l'heure où saint Théobald y fut admis. Saint Israël, entouré du respect et de l'admiration de tous, revenait alors de Saint-Junien, après plusieurs années d'absence, finir ses jours dans sa patrie. Il avait le bonheur de retrouver la communauté florissante et la règle canonique pratiquée dans toute sa rigueur, avec un filial et scrupuleux empressement. C'est dans les sentiments de la joie la plus vive qu'il accueillit son ancien élève comme le continuateur et le soutien de son œuvre de réformation. Plus que tous les autres chanoines, en effet, il sentait combien Théobald était véritablement animé de son esprit.

Le caractère essentiel de la sainteté, qui la distingue de toutes les autres prérogatives de l'homme, c'est l'union intime avec Dieu par la prière. Les saints ne peuvent se contenter de penser à Dieu dans de stériles méditations : ils y pensent avec cet amour et cette confiance en sa bonté qui sont la respiration naturelle de l'âme chrétienne, soit qu'elle se traduise au dehors par la parole, soit qu'elle demeure contenue dans le recueillement et dans le silence. Théobald s'était donné tout entier à Dieu : sa vie dès lors ne fut plus qu'une continuelle aspiration vers la Vérité et la Beauté suprêmes. Il ne lui suffit plus de rester la journée entière dans la contemplation et la prière, d'assister avec une assiduité infatigable aux Vigiles et à l'office des Nocturnes, que les chanoines du Dorat, comme presque toutes les congrégations de frères, avaient coutume de célébrer au milieu de la nuit, vers le chant du coq ; mais il employait les nuits entières à prier, et ses larmes non moins que ses paroles témoignaient des élans de son cœur.

Il ne donnait au repos que le temps indispensable à la nature ; et de crainte que la douceur de sa couche ne fût une sollicitation trop pressante au sommeil, il s'était fait lui-même un lit dont la couche était mince et dure, et dont la couverture n'était composée que de misérables lambeaux d'étoffe. Délivré des entraves du bien-être matériel, il se trouvait néanmoins gêné dans ses prières, et obligé de contenir ses soupirs et ses larmes, dans la crainte de troubler le sommeil et le repos de ses frères ; désireux enfin de conquérir à tout prix la sainte liberté de la prière extérieure et des larmes, il établit son lit dans un lieu séparé du dortoir commun où reposaient les autres chanoines.

L'oraison éclaire l'esprit; elle trempe le caractère et donne du ressort à toutes les facultés. Le fervent Théobald ne pouvait donc, malgré sa modestie, demeurer caché dans la foule des âmes vulgaires. Chacun sut reconnaître bientôt, chacun sut apprécier hautement ses mérites, et l'on ne tarda pas à vouloir les utiliser pour le bien du chapitre. Mais l'humilité de Théobald se refusait aux dignités qui pouvaient le distinguer des autres chanoines et aux emplois qui étaient de nature à distraire son esprit de la méditation. Un jour, cependant, toute la communauté réunie le supplia avec instances de vouloir bien se laisser établir gardien du lieu saint, conservateur des ornements sacrés, et enfin administrateur du trésor de l'église. Théobald, consterné et troublé jusqu'au plus profond de l'âme, se mit à exposer à ses confrères toutes les difficultés de cette charge, pour leur faire bien comprendre qu'il en était indigne, et qu'il leur serait facile de trouver parmi eux des sujets mille fois plus capables de s'en acquitter avec fruit. Il craignait que ces préoccupations nouvelles, que le souci de la richesse et de l'ornementation matérielle du temple n'altérât trop vite en son cœur ses élans d'amour pour son Dieu, et rien ne pouvait ébranler sa résolution.

Cependant, malgré sa résistance, saint Théobald fut promu à la charge de trésorier, et, en cette qualité, investi d'attributions particulières, dont plusieurs étaient d'une réelle importance. Elles comprenaient l'édilité ou le soin de l'édifice et du mobilier destiné au culte, la surveillance intérieure de l'église et la garde du précieux trésor du chapitre, composé principalement des manuscrits, des vases sacrés et des reliques des Saints. Attaché par amour et par devoir au sanctuaire où l'appelait sans cesse et où le retenait longuement le besoin de prier, Théobald n'en sortait qu'avec la plus grande peine et le plus vif regret ; devenu l'intendant de la maison de Dieu, il s'enchaîna au sanctuaire de la manière la plus étroite : rien n'était petit à ses yeux dans les devoirs et dans les attributions de sa charge, parce que chacune de ses fonctions, même les moins importantes, intéressait directement le service de Dieu. Aussi avait-il soin de veiller à ce que chaque chose fût à sa place, à ce que les meubles et les ornements de la sacristie fussent conservés avec soin dans une décence et dans une propreté dignes de leur auguste destination. Il rangeait lui-même les saintes images, dressait les autels, s'acquittait de ces mille fonctions avec tant d'empressement et de soin que tous en étaient profondément édifiés. Pendant que ses mains travaillaient, son cœur adressait à Dieu cette aspiration du Prophète : « Seigneur, je fais mes délices de la beauté de votre maison ! » et il ne cessait de répéter à ceux qui l'entouraient qu'on ne saurait prendre trop de peine à orner et à embellir le lieu où la Majesté souveraine a daigné choisir son séjour. Loin de borner sa sollicitude à veiller sur le temple, à travailler à ce qu'on vît jusque sur les murailles resplendir cet éclat, cette propreté et ce bon goût qui dénotent dans le cœur des ministres du sanctuaire un amour filial et empressé du saint lieu, Théobald exerçait en outre la police de l'église : il veillait à ce que, pendant l'office, les cérémonies liturgiques fussent accomplies avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les qualités éminentes de Théobald, l'influence qu'elles lui permettaient d'exercer autour de lui, portèrent ses supérieurs à désirer qu'il fût élevé au sacerdoce. Mais l'humilité du saint religieux opposa à ce désir un obstacle insurmontable. Ni les supplications de ses confrères, ni les instances du vénérable recteur Abbon, ne purent ébranler sa résolution : il ne fut possible de lui faire accepter que les degrés inférieurs des saints ordres, les charges de portier, d'acolyte, de lecteur, d'exorciste, dont il remplissait avec tant

de soin les fonctions dans son église, et la dignité de diacre qui lui était nécessaire afin de s'acquitter avec plus de convenance des devoirs de sa charge d'édile du sanctuaire et de gardien du Saint-Sacrement. Jamais on ne put lui faire accepter les redoutables fonctions du sacerdoce ; et, pendant toute sa vie, il demeura simple diacre de la sainte Eglise.

La vue de Théobald inspirait la piété, et plus d'une fois, une parole, un regard, le silence même lui suffit pour ramener au devoir les plus égarés et les plus dissolus. Il y avait parfois d'immenses difficultés à courber au joug de la règle et du devoir les rudes caractères de cette époque. Lorsque la prédication muette et l'ascendant tacite de la vertu ne suffisaient pas; lorsqu'il fallait en venir aux conseils et aux paroles sévères pour corriger quelqu'un des chanoines, Théobald mettait si bien sa personnalité de côté, il désintéressait avec tant de délicatesse l'amour-propre des coupables, et il parlait avec tant d'humilité, de prudence et de douceur, que les esprits les plus difficiles et les caractères les plus intraitables acceptaient souvent ses réprimandes comme un véritable service. Plus d'une fois on les vit le remercier de ses avis, et se corriger efficacement de leurs défauts. Dieu avait donné à Théobald la science qui excelle entre toutes, l'art difficile de conduire les âmes. Il l'employait à combattre l'esprit de division et de discorde, le plus grand fléau des sociétés, même lorsqu'elles sont composées d'âmes qui ont fait profession de tout abandonner pour ne rechercher que la justice et la vérité.

Pendant tout le reste de sa vie, il ne cessa de lutter pour étouffer dans leur germe les différends et les contestations qui s'élèvent trop souvent, pour les plus futiles prétextes, entre personnes obligées de mener la vie commune: les maisons les plus saintes ne sont pas toujours exemptes de payer ce tribut à la faiblesse humaine. Aussitôt qu'entre confrères il apercevait un refroidissement, sa charité ingénieuse entrait en lice: il ne prenait point de repos qu'il ne fût parvenu à rétablir la concorde. Comme il n'était chargé d'aucune direction sur le personnel, il agissait dans toutes ces démarches en qualité de messager volontaire de la paix, n'ayant pour moyen d'action que la persuasion, la douceur et l'humilité, mais jamais l'autorité ni le commandement.

Il y a un défaut que cette âme vaillante ne pouvait supporter : toujours occupé, toujours trouvant trop courtes les heures du travail et de la prière, Théobald haïsssait mortellement la fainéantise. Il disait que Satan ne restait jamais oisif ; que son occupation ordinaire était de donner de l'occupation à ceux qui n'ont pas l'adresse d'en prendre d'eux-mêmes, et que l'oisiveté était la peste des communautés. Certes, on ne pouvait traduire avec plus de vigueur une vérité plus évidente, ni donner tout à la fois, mieux que ne le faisait Théobald, le précepte et l'exemple. Son activité était prodigieuse. Comme il avait eu la précaution de dresser son lit en dehors du dortoir commun, il profitait de cet isolement volontaire pour se lever au milieu de la nuit afin de travailler et de prier ; il devançait au chœur les autres chanoines, sans les déranger et sans être pour eux une occasion de fatigue ou d'ennui.

Pour avoir acquis sur le corps un si grand empire, Théobald, loin de céder aux instincts de la chair, les avait combattus par la disette ; il les avait émoussés par le jeûne, par les veilles et par les privations du sommeil ; il était parvenu à les maintenir et à les diriger pour ainsi dire à son gré ; toute son attitude respirait la sobriété, le respect de soi-même et d'autrui, la bienveillance et la bonté ; il était l'objet de l'admiration universelle.

Jamais il ne prit des demi-mesures quand il s'agit de s'affermir et de progresser dans la pratique de la vertu. Pour n'être pas troublé par les passions et par les sollicitudes mondaines, il fuyait avec le plus grand soin la conversation des séculiers, et surtout des femmes : d'une chasteté angélique, il savait se prémunir contre les tentations par les veilles, par les jeûnes et par la surveillance la plus étroite sur soi-même, réduisant son corps en servitude pour établir en souveraine la vertu dans son âme.

Quelque minutieuses que fussent les occupations de Théobald, son esprit ne se bornait pas à diriger les œuvres de ses mains : il sanctifiait jusqu'aux plus humbles par des aspirations continuelles vers un ordre plus élevé. C'est pour Dieu seul qu'il faisait chacune de ses actions: jamais son esprit ne cessa de les lui offrir dans l'adoration et dans la prière. Cette union étroite avec Dieu est le trait principal de l'âme de Théobald. Tout le temps qui lui restait après l'accomplissement des devoirs extérieurs, il l'employait à se remettre en la présence de Dieu, à prier; il cherchait les lieux écartés et obscurs, afin de fuir les distractions et de conserver toute sa liberté d'âme. Le véritable repos de ses nuits était la prière. Parfois il fut environné, en priant, comme d'une céleste atmosphère ; l'émotion de son cœur était si vive qu'elle se traduisait sur son visage, et deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux. Il les dérobait avec soin, ne montrant, au sortir de la prière, qu'un visage serein, miroir d'une âme tranquille. Plus d'une fois encore les consolations qu'il éprouvait furent si vives, et son union avec Dieu si étroite, qu'il fut ravi en extase ; son âme alors était absorbée en Dieu et comme séparée du monde, au point qu'il semblait ne plus respirer, et qu'on avait beaucoup de peine à le faire revenir à lui.

Serviteur empressé des petits et des humbles, Théobald était le père des employés inférieurs de l'église du Dorat, auxquels toujours il s'efforçait d'être utile. Son cœur ne pouvait demeurer insensible au spectacle ni au récit d'aucune douleur : à ses yeux, exercer la charité sous ses mille formes diverses était tout à la fois le meilleur usage de ses facultés personnelles et le plus précieux emploi du trésor de l'Eglise ; toujours prêt à rendre service, il n'en savait pas moins apprécier dignement les services rendus. Sa tendre sollicitude pour les pauvres et pour les malades était seule capable de lui faire abandonner ce cloître où tout respirait la solitude et le silence, et de lui faire porter ses pas hors de l'enceinte du monastère. Quand il avait dans sa cellule un instant de repos, quand les devoirs de sa charge ne l'appelaient pas à l'église ou à l'école, il sortait du monastère et allait à travers la ville, demandant avec sollicitude s'il n'y avait point des pauvres malades ; et, aussitôt qu'il les avait découverts, il les visitait dans leurs demeures et leur prodiguait avec un empressement admirable toutes les consolations spirituelles et tous les soulagements corporels qui étaient en son pouvoir.

A l'exemple de saint Israël, Théobald se regardait comme le dépositaire de la science ; il avait soif de la communiquer autour de lui. Les esprits incultes et rebelles, et dont nul ne voulait se charger, les disgraciés de la nature et de la science, ceux-là furent le lot de Théobald. Il s'attachait à eux avec amour, et même avec reconnaissance, tant il s'estimait heureux, en augmentant sa peine, d'acquérir ainsi de nouveaux mérites. A ces jeunes gens qui, pour la plupart, voulaient entrer dans la cléricature, il enseignait les lettres, la sainte Ecriture, la psalmodie, le plain-chant et la musique sacrée. Tout en dépensant de longues heures à ce rude et ingrat labeur, il nourrissait à ses frais ces jeunes gens des revenus de sa prébende, pour-

voyant ainsi de ses propres mains à la nourriture corporelle, afin de pouvoir mieux servir le pain de l'intelligence. Il ne se rebuta jamais dans cette œuvre admirable ; et cependant les déceptions ne lui étaient point ménagées.

Une seule chose affligeait ce noble cœur : c'est que son zèle admirable rencontrait souvent dans le Chapitre du Dorat plus d'envieux que d'imitateurs. Les entraves et la calomnie ne lui manquèrent donc pas ; mais, comme on ne pouvait s'en prendre à ses actions excellentes et même héroïques, on attaqua ses intentions, qui furent défigurées : l'envie et la malignité les interprétèrent de la façon la plus défavorable, accusant le Saint de ne chercher, par tant de travaux, que l'approbation des hommes et la satisfaction de sa vanité. Mais Théobald, ne travaillant que pour Dieu, ne voulant d'autres applaudissements que le témoignage de sa conscience, loin de se décourager, puisait dans son humilité et dans son amour sans bornes pour Dieu la plus invincible constance.

Comblé des grâces visibles du Seigneur, Théobald poursuivit pendant une longue carrière le cours de ses mortifications et la pratique de ses vertus : avec une infatigable persévérance, il avançait chaque jour dans les voies de la sainteté. Il venait d'entrer dans sa quatre-vingtième année lorsque son corps, exténué par les jeûnes et par les veilles, et semblant ne s'être maintenu jusque-là que par miracle, commença tout à coup à s'affaiblir d'une manière inquiétante. Peu de temps après, miné par la fièvre et en proie à une violente maladie d'entrailles, succombant enfin sous le poids de la vieillesse et sous les ravages de la maladie, il fut porté par les chanoines sur la couche austère d'où il ne devait plus se relever. Mais, quoiqu'il fût réduit à une faiblesse extrême, son esprit et sa langue ne cessaient pas un seul instant de proclamer les louanges de Dieu. Uniquement occupé du salut de son âme, il se confesse pour la dernière fois avec la plus vive contrition ; il reçoit en viatique le corps du Sauveur, et enfin le sacrement de l'Extrême-Onction. Sa bouche ne cesse de publier les louanges de Dieu et de prier, lorsque enfin, après une longue agonie, il rend avec joie sa belle âme à son Créateur, le 6 novembre de l'an 1070.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Théobald fut inhumé avec toute la pompe que méritait sa sainteté et au milieu d'un grand concours de peuple. Les miracles accomplis à son tombeau augmentèrent la vénération des fidèles qui lui élevèrent bientôt un oratoire où ses restes demeurèrent jusqu'en 1130, époque à laquelle ils furent transférés dans la grande basilique de Saint-Pierre, et placés dans une châsse dorée, puis déposés dans la crypte appelée le *Sépulcre*. Cette translation fut faite par Eustorge, évêque de Limoges, et accompagnée de plusieurs miracles.

Une Confrérie, établie au Dorat « pour veiller en priant auprès des reliques du Saint pendant la durée de l'Ostension », fut confirmée, le 22 juillet 1659, par le pape Alexandre VII, et enrichie de précieuses indulgences par le pape Pie IX, le 16 février 1869. La fête principale de la Confrérie a lieu le 13 septembre, jour de la fête du Saint.

Le 20 mars 1659, les saintes reliques furent transportées de la crypte dans l'église supérieure, et placées dans une châsse à l'un des côtés du maître-autel. Cette cérémonie eut lieu le 13 septembre de la même année, et c'est pour en consacrer le souvenir que la fête de saint Théobald fut fixée à ce jour ainsi que celle de saint Israël. On avait jusqu'alors célébré simultanément la fête des deux Saints le 27 janvier; elle était suivie d'une Octave. A l'occasion de cette solennité, le chapitre du Dorat envoya aux Chanoines de Saint-Junien un ossement du corps du Saint.

L'office de saint Théobald fut inséré pour la première fois, en 1669, dans le Propre du diocèse de Limoges. Il fut également mis dans celui des Chanoines réguliers de la Congrégation de France, au 8 février.

En 1793, les reliques furent sauvées de la profanation ; on les descendit dans la crypte avec celles de saint Israël, et, après les avoir déposées dans une excavation au-dessous de la chapelle du milieu, on les recouvrit soigneusement. En 1802, on enleva la châsse du lieu où elle avait été déposée pour la replacer auprès de l'autel. Le 12 juin 1862, les reliques furent examinées et reconnues authentiques. Le tombeau de saint Théobald, vide de son précieux dépôt, fut transporté, en 1825, dans la chapelle du cimetière du Dorat, que l'on venait de reconstruire sur les ruines de l'ancienne. Il resta pendant quarante-sept ans adossé au mur de la chapelle, au côté droit de l'autel (côté de l'épître). Enfin, le 28 juin 1871, il fut de nouveau rendu aux regards et à la vénération des fidèles dans la chapelle récemment consacrée au culte de saint Israël et de saint Théobald.

Extrait de la *Vie de saint Israël et de saint Théobald*, par l'abbé Rougerie, professeur de philosophie au petit séminaire du Dorat.

SAINT LIDOIRE OU LITOIRE,

SECOND ARCHEVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR.

Après la mort de saint Gatien qui, comme nous le dirons au 18 décembre, fonda dans le Ier siècle l'Eglise de Tours, et la gouverna pendant cinquante ans, le siége demeura vacant pendant trente-sept ans après lesquels saint Lidoire, citoyen de la ville, fut ordonné second évêque de Tours. Les travaux apostoliques de saint Gatien avaient été mal récompensés ; mais saint Lidoire eut le bonheur d'être considéré comme prophète dans sa patrie ; son zèle fut récompensé par d'éclatants succès, et il eut la consolation de bâtir la première église dans l'intérieur de la cité, lorsque le nombre des chrétiens se fut multiplié, et de transformer en basilique la maison d'un sénateur.

Le corps de saint Gatien avait été enterré dans le cimetière des pauvres, au lieu où une tradition respectable reconnaît son tombeau, presque en face du portail occidental de l'église actuelle de Notre-Dame la Riche. Ce cimetière devint bientôt un centre d'habitation, et saint Lidoire construisit dans le voisinage (rue Saint-Lidoire) une basilique qui porta son nom, et dont on voyait encore les fondements dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il y fut inhumé, la loi romaine, rigoureusement observée en Gaule, comme nous l'apprenons par le concile de Brague de l'an 563, défendant d'établir des sépultures dans l'intérieur de la cité. Quelques années plus tard, saint Martin, qui avait une vénération particulière pour saint Gatien, le premier apôtre de la Touraine, releva son corps et le transféra dans la basilique de Saint-Lidoire, où, d'après le récit de Grégoire de Tours, il semble qu'il se trouvait encore au VIe siècle.

Les invasions normandes paraissent avoir entraîné, pour les deux précieuses dépouilles de Gatien et de Lidoire, comme pour beaucoup d'autres reliques, des pérégrinations diverses. En 871, elles se trouvaient dans le monastère de Saint-Médard, bâti sur l'emplacement de l'ancien cimetière des chrétiens (école actuelle des Frères). Le 4 février 1374 elles furent transférées à l'église métropolitaine, où elles demeurèrent jusqu'en 1562, époque à laquelle elles furent brûlées par les protestants. La mémoire de cette translation du 4 février se célèbre encore de nos jours.

Tiré du *Propre de Tours;* et complété, pour ce qui est du culte et des reliques, avec l'*Histoire de l'Eglise catholique en France*, par Mgr Jager ; et les *Origines de l'Eglise de Tours*, par M. l'abbé C. Chevalier.

SAINT COLOMBIN D'IRLANDE,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE LURE, DIOCÈSE DE BESANÇON (époque incertaine).

Saint Colombin faisait partie de cette fervente communauté qui, sous la conduite de saint Colomban, fonda (590) l'illustre abbaye de Luxeuil (*Luxovium*, Ordre de Saint-Benoît). Il était Irlandais. Elevé par saint Desle ou Déicole, son parrain, il répondit si bien à ses soins, que lorsque cet illustre fondateur (610) de l'abbaye bénédictine de Lure *(Luthra*, au diocèse de Besançon),

renonça au gouvernement de sa communauté pour se préparer à la mort, il n'hésita pas à le désigner pour être son successeur. Desle sembla revivre dans Colombin. La réputation de Lure s'étendit de plus en plus. Un grand nombre d'hommes distingués par leur naissance et par leurs richesses quittèrent le siècle pour venir embrasser, sous sa direction, une vie plus parfaite. On y vit bientôt, revêtues de tout leur éclat, les deux fleurs qui avaient coutume d'orner, à cette époque, la solitude des cloîtres : la piété et la science.

Tels sont les traits généraux sous lesquels l'histoire nous représente le gouvernement de saint Colombin. Sa mort fut précieuse aux yeux de Dieu, et, comme celui de saint Desle, son tombeau fut glorieux. Un des prodiges les plus éclatants par lesquels il plut au ciel de révéler le crédit du saint abbé, arriva vers l'an 926. Hildegarde, épouse du comte Hugues, qui possédait alors la terre de Lure, eut la téméraire pensée de s'approprier une partie des reliques dont le monastère était enrichi. Comme elle ne put détacher la moindre parcelle du corps de saint Desle, elle ouvrit le tombeau de saint Colombin et en prit une dent; mais le peu de résistance qu'elle éprouva lui inspirant des doutes sur la vertu de ce corps, soit par dédain, soit pour soumettre la relique à une sorte d'épreuve, elle jeta la dent au feu. A l'instant même elle fut saisie d'une violente douleur, et ni la ferveur de ses prières, ni son empressement à réparer le sacrilége, ne purent y apporter de remède.

Près de quatre cents ans après, le récit de ce prodige excitait encore la piété et la foi de Rodolphe, duc d'Autriche, qui était venu à Lure pour réprimer l'audace des Bourguignons et assurer l'indépendance du monastère. C'est lui-même qui nous raconte ce qui se passa dans cette circonstance, comment il eut le bonheur d'obtenir une relique de saint Colombin, et quel usage il en fit : « Nous, Rodolphe IV, par la grâce de Dieu, duc d'Autriche, sommes venu en personne à Lure, le 15 des calendes d'avril 1361. Nous sommes entré dévotement à l'oratoire et chapelle de saint Desle; puis, nous étant humblement agenouillé devant le tombeau de saint Colombin, nous lui avons demandé quelques parcelles de ses reliques : ce qu'il a daigné nous accorder. Sans éprouver la moindre résistance, et avec la permission de l'abbé, nous avons détaché plusieurs parties de ses ossements, dans le dessein de les porter à l'église collégiale que nous voulons faire construire à Vienne, et de les y renfermer et conserver avec le respect qui leur est dû ».

Quelques reliques du saint abbé sont même arrivées jusqu'à nous, comme un gage de sa protection et un titre à nos hommages. Religieusement recueillies dans les jours mauvais de notre Révolution, elles furent déposées, après l'orage, dans l'église de Lure, où Mgr Gousset, alors professeur de théologie au séminaire de Besançon, vint en faire la reconnaissance, en 1825. Le 25 janvier 1838, M. Bergier, vicaire-général de Besançon, la renouvela, dans une cérémonie où la piété des peuples rivalisa avec le zèle du pasteur, pour orner et bénir les restes des saints fondateurs de Lure. On déposa ces précieuses dépouilles dans une châsse élégante qui fut offerte par la libéralité des fidèles et qui restera comme un témoignage de leur reconnaissance.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége de Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT FRÉDÉRIC OU FLÉDÉRIC, CONFESSEUR,

CURÉ ET PATRON DE VLIEDERZÈLE, DANS LA FLANDRE ORIENTALE

(époque incertaine).

Saint Frédéric ou Flédéric, comme l'écrivent plusieurs hagiographes, naquit dans les environs de la ville de Paris : c'est du moins l'opinion la plus généralement adoptée. Dès ses premières années, il fut appliqué à l'étude des lettres dans lesquelles il fit de rapides progrès. Son avancement dans la vertu n'était pas moins admirable, et à voir l'ardeur avec laquelle il se portait aux œuvres de piété et de religion, on pouvait juger qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu.

Des circonstances inconnues amenèrent plus tard le vertueux Frédéric dans les contrées du nord de la France, où on le voit desservir la paroisse de Vlierzèle ou Vliederzèle, à deux lieues d'Alost (Flandre orientale), dans l'ancien diocèse de Cambrai. Il déploya, dans l'accomplissement des devoirs de sa charge toutes les qualités d'un bon et saint pasteur. Attentif à instruire son troupeau des importantes vérités de la religion et des obligations qu'elle impose, il ne l'était pas

moins à retracer dans sa conduite toutes les vertus de Jésus-Christ, le pasteur des pasteurs. Comme lui, il travaillait à répandre partout l'esprit de charité, de concorde et de bienveillance mutuelle. Il ne pouvait, sans une vive douleur, apprendre que des haines et des divisions avaient éclaté entre quelques-uns de ses enfants spirituels, et il faisait pour les réconcilier tout ce qu'on peut attendre d'un digne ministre de Jésus-Christ. Toute la vie de ce saint prêtre se consuma dans les obscures et pénibles fonctions de son ministère pastoral, que Dieu daigna combler de ses bénédictions. Frédéric était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque, déjà illustre par ses vertus et ses miracles, il rendit, plein de joie, à son Dieu, une vie qu'il avait consumée au service de l'Eglise et de son troupeau.

Un grand nombre de malades, des sourds principalement, ont recouvré leur guérison par son intercession. Des prodiges multipliés ont attiré de tout temps les populations voisines auprès de son tombeau, particulièrement le 3 septembre, jour où l'on honore sa mémoire.

L'an 1545, Martin Cuper, évêque suffragant de Cambrai, sous l'administration de Monseigneur Robert de Croy, fut prié de consacrer un autel dédié à saint Frédéric, et de lui assigner un jour de fête et une procession annuelle le dimanche qui suit la solennité des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Quant à l'autel, il fut consacré la veille de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 13 septembre, et ce jour fut désigné pour la célébration de la fête du Saint dans la paroisse.

Saint Frédéric est représenté partout, sur l'autel, sur la châsse qui renferme son corps, et sur les petits étendards ou images des pèlerins, avec le costume sacerdotal, et tenant en main un calice et une hostie.

Extrait de la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

XIVe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Exaltation de la Sainte Croix, lorsque l'empereur Héraclius la rapporta de Perse à Jérusalem, après la défaite du roi Chosroès II. 627. — A Rome, sur la voie Appienne, saint Corneille, pape et martyr, qui, durant la persécution de Dèce, après avoir souffert l'exil, fut fouetté avec des verges plombées, puis décapité avec vingt et un chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Céréal, soldat, et Sallustie, sa femme, que le même Corneille avait instruits dans la foi, eurent aussi, le même jour, la tête tranchée. 252. — En Afrique, saint Cyprien, évêque de Carthage, très-illustre pour sa sainteté et pour sa doctrine. Après un rude exil qu'il avait souffert sous les empereurs Valérien et Gallien, il fut décapité sur le rivage de la mer, à six milles de Carthage, et consomma ainsi son martyre. On célèbre la fête de saint Corneille et de saint Cyprien le 16 de ce mois[1]. 258. — Au même lieu souffrirent aussi la mort les saints martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général. — A Rome, saint Crescent, jeune enfant, fils de saint Euthyme, qui, durant la persécution de Dioclétien et sous le juge Turpilius, périt par le glaive, sur la voie Salaria. 303. — A Trèves, saint Materne, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui convertit les habitants de Tongres, de Cologne, de Trèves, et les peuples circonvoisins. Ier s. — Ce même jour, le décès de saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, qui fut exilé par une faction ennemie, et, comme il était rappelé par un décret du pape Innocent Ier, mourut en chemin des mauvais traitements que les soldats qui le gardaient lui firent souffrir. Sa fête se célèbre néanmoins le 27 janvier, jour auquel son saint corps fut apporté à Constantinople par Théodose le Jeune[2]. 407. — A Gênes, sainte Catherine, veuve. 1510. — A Rottenbourg, dans le Tyrol, sainte Nothburge, vierge. 1313.

1. Voir au 16 septembre. — 2. Nous avons donné sa vie à ce jour.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Tongres, sur le Geer, ville de Belgique (Limbourg), le martyre de saint Evergisile ou Evergiste, archevêque de Cologne où l'on fait sa fête le 24 août. Son corps repose dans l'église Sainte-Cécile de Cologne. Ve s. — A Mohon, près de Mézières (Ardennes), au diocèse de Reims, saint Ly *(Lætus)*, berger, que les Bollandistes croient être le même que saint Lié, prêtre et confesseur, cité au martyrologe romain du 5 novembre. 534. — Au diocèse de Nantes, saint Odilard, évêque de ce siége et confesseur. 814. — A Nevers, anniversaire de la dédicace de l'église de l'hôpital général de cette ville : il fut établi par lettres-patentes de Louis XIV, en 1665 ; le but primitif de cet établissement était d'y recevoir les pauvres mendiants de la ville de Nevers et de la province du Nivernais, et de les faire travailler. La dédicace de l'église, sous le titre de Notre-Dame de Pitié, se fit par Mgr Vallot, évêque de Nevers. 1680. — A Manosque (Basses-Alpes), au diocèse de Digne, anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Romigier *(de rubo)* dont la statue miraculeuse a été découverte, vers l'an 850, sous un buisson, par des bœufs traînant la charrue. La chapelle actuelle, restaurée après la Révolution de 93, date du commencement du XIIe siècle. L'aumonier supérieur de la marine, qui, au bombardement de Sébastopol, se trouvait sur le vaisseau *le Jupiter*, a affirmé qu'avant le combat, il avait consacré solennellement le vaisseau à Notre-Dame de Romigier, et que, de toute l'escadre française, ce bâtiment fut le seul que n'atteignit aucune bombe ennemie. 1856. — A Cancale (Ille-et-Vilaine, canton de Saint-Malo), au diocèse de Rennes, Notre-Dame du Verger, chapelle très-vénérée des marins et des habitants de toute la contrée. Le curé de Cancale a bénit le 14 septembre 1833 une chapelle neuve, bâtie sur les ruines de l'ancienne, qui devait remonter jusque vers le Xe siècle. — A Niedermorschwyr (canton de Kaysersberg), au diocèse de Strasbourg, Notre-Dame des Trois-Epis, ainsi appelée d'une apparition miraculeuse. Le 14 septembre 1491, la sainte Vierge apparut à un pieux forgeron appelé Schoere : elle tenait de la main droite une tige de blé, d'où sortaient trois épis, et, de l'autre, un morceau de glace, et ordonna au forgeron d'aller annoncer au village que si l'on se convertissait, la terre serait bénie et féconde, ce que signifiait la tige au trois épis; mais que si on ne se convertissait, la glace qu'elle tenait de la main gauche était le symbole des gelées, des grêles, des maladies pestilentielles qui fondraient sur le pays. Pour perpétuer la mémoire d'un fait si remarquable, on éleva une chapelle sous le vocable des Trois-Epis, à l'endroit même de l'apparition. On évalue à vingt mille le nombre des pèlerins qui y viennent chaque année ; des missionnaires du Précieux-Sang y sont établis.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A San-Marco (*Argentanum*), en Italie (Calabre Citérieure), sainte Domniate *(Dominata)*, martyre, mère des saints Viateur, Cassiodore et Sénateur, également martyrs. Leurs corps, d'abord ensevelis sur le lieu de leur supplice, furent transférés par la suite dans l'église cathédrale de San-Marco, où ils sont encore de nos jours l'objet de la vénération des fidèles. Epoque incertaine. — En Toscane, les saints martyrs Félix et ses compagnons, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Jérusalem, saint ALBERT DE CASTRO-DI-GUALTERI (diocèse de Parme), martyr à Acré (Syrie), d'abord chanoine régulier à Mortara, puis successivement évêque de Bobbio et de Verceil, et enfin patriarche latin de Jérusalem. On le regarde comme le fondateur de l'Ordre des Carmes, parce qu'il leur donna, en 1209, une Règle qu'il avait extraite de celle de saint Basile et des œuvres de Jean, quarante-quatrième évêque de Jérusalem. Il est mentionné au martyrologe des Carmes du 8 avril. 1214. — A Trèves, avec saint Materne, cité au martyrologe romain de ce jour, les saints EUCHAIRE et VALÈRE, archevêques de Trèves et confesseurs. Ier s.

FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX,

APRÈS SA DÉLIVRANCE DU JOUG DES PERSES

627. — Pape : Honorius Ier. — Empereur d'Orient : Héraclius. — Rois de France : Clotaire II; Dagobert Ier.

> Dieu a glorifié la Croix en en faisant l'autel de son sacrifice, le trône de son amour, son lit de justice, la chaire de son enseignement, le siége de sa royauté, le trophée de sa gloire; nous devons la glorifier à notre tour en lui rendant un culte de respect et de reconnaissance, un culte de confiance et d'amour.
>
> L'abbé C. Martin, *Panégyriques.*

Sous le règne de l'empereur d'Orient Héraclius Ier (610-641), Chosroës II (590-628), roi des Perses, entra dans la Syrie, prit la ville de Jérusalem, la pilla, la brûla, et emmena en Perse Zacharie, qui en était patriarche. Ce qu'il y eut de plus déplorable dans ce pillage, ce fut la prise et l'enlèvement de la principale partie de la vraie Croix de Notre-Seigneur, que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, avait laissée en ce lieu de notre rédemption. Chosroës néanmoins lui rendit ce respect, qu'il ne la voulut point voir à découvert, ni permettre qu'elle fût tirée de l'étui où elle était enfermée et cachetée ; et les Perses furent aussi divinement frappés d'une terreur religieuse à son égard ; ils la conservèrent précieusement, disant que le Dieu des chrétiens était arrivé dans leur pays.

Héraclius, pour réparer de si grands malheurs et délivrer les chrétiens d'Orient du joug des Perses, résolut de porter à son tour la guerre au cœur de la Perse, non-seulement par des levées de troupes, mais par plusieurs actions de piété. Avant de partir de Constantinople, il vint à la grande église, les pieds couverts de noir et non d'écarlate, pour montrer sa pénitence. Il se prosterna devant le saint autel et pria Dieu ardemment de bénir ses bonnes intentions. Georges Pisidès lui prédit alors, qu'au lieu des chaussures noires qu'il avait prises par humilité, il reviendrait avec des chaussures rougies du sang des Perses : ce que l'événement vérifia. Il recommanda la ville à Dieu et à la sainte Vierge, et son fils Constantin au patriarche Sergius. Enfin, il emporta avec lui une image miraculeuse de Notre-Seigneur, protestant qu'il combattrait avec elle jusqu'à la mort.

En cet état, Héraclius, plus fort encore par la confiance qu'il avait en Dieu que par le nombre de ses soldats, entra dans la Perse et battit Chosroës, qui fut obligé de prendre honteusement la fuite. Plus il était victorieux, plus il implorait le secours du ciel, auquel il attribuait de si heureux succès, faisant faire à son armée des processions solennelles pour demander à Dieu la continuation de sa protection et de sa bénédiction. Il marcha de victoire en victoire. Chosroës, craignant de tomber entre les mains de son vainqueur, prit le parti de la fuite, et se retira avec ses femmes et ses trésors à Séleucie, au-delà du Tigre ; là, son fils aîné Siroès se saisit de lui et le mit en prison où il mourut de faim, de mauvais traitements et d'outrages. Ainsi finit Chosroës, qui avait désolé tout l'Orient et fait aux chrétiens la plus

inhumaine et la plus sanglante guerre qu'ils eussent jamais soufferte, enlevé et emporté la Croix du Fils de Dieu, pillé ses églises, profané ses autels et commis un nombre infini de sacriléges.

Siroès, se voyant élevé sur le trône de Perse par des voies si condamnables et si tyranniques, ne demanda pas mieux que de faire la paix avec les Romains : il envoya donc des dépêches à Héraclius pour l'obtenir. Ce prince la lui accorda volontiers ; mais entre les conditions du traité, il l'obligea surtout de rendre la Croix de Notre-Seigneur dans le même état que son père l'avait emportée, et de mettre en liberté le patriarche Zacharie et tous les esclaves chrétiens. Il revint ensuite tout triomphant à Constantinople, où il fut reçu avec de grandes acclamations du peuple ; on applaudissait celui qui avait réparé l'honneur de l'empire romain par la défaite des barbares. On alla au-devant de lui avec des rameaux d'olivier et des flambeaux, et on n'oublia rien qui pût témoigner l'allégresse et la joie publiques de voir la Croix du Sauveur entre les mains des chrétiens.

Héraclius, pour rendre à Dieu des actions de grâces solennelles des grandes et insignes victoires qu'il avait remportées, voulut conduire lui-même à Jérusalem le bois de la vraie Croix qui avait été quatorze ans sous la puissance des barbares. Lorsqu'il y fut arrivé, il la chargea sur ses propres épaules, pour la reporter avec plus de pompe sur le Calvaire, d'où elle avait été enlevée ; mais, quand il fut à la porte qui mène à cette sainte montagne, il se trouva tellement immobile qu'il ne put avancer un seul pas. Cette merveille, dont on ne connaissait point la cause, étonna tout le monde ; il n'y eut que la patriarche Zacharie qui, jugeant d'où cela provenait, lui dit : « Prenez garde, ô empereur, qu'avec cet habit impérial dont vous êtes revêtu, vous ne soyez pas assez conforme à l'état pauvre et humilié qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il portait sa Croix ». Héraclius, touché de ces paroles et en reconnaissant la vérité, quitta aussitôt son habit couvert d'or et de pierreries, ôta ses souliers et se revêtit de la robe d'un homme pauvre, après quoi il marcha sans difficulté et alla jusqu'au Calvaire, où il replaça la croix au même endroit d'où on l'avait enlevée. Enfin, pour rendre ce triomphe encore plus mémorable et exalter davantage la gloire de la Croix, il se fit, ce jour-là, plusieurs miracles par la vertu de ce bois sacré : un mort fut ressuscité, quatre paralytiques furent guéris, dix lépreux purifiés, quinze aveugles illuminés, quantité de possédés délivrés et une infinité de malades remis en parfaite santé.

Dans la suite, il fut ordonné que tous les ans on ferait la fête solennelle de ce rétablissement, et l'Eglise la célèbre encore, le 14 septembre, sous le non de l'*Exaltation de la sainte Croix* . Elle fut très-célèbre en Orient, et, ce jour-là, il accourait à Jérusalem des pèlerins de tous les endroits du monde. Voilà pour ce qui regarde l'institution de cette fête, en mémoire du recouvrement de la Croix fait par Héraclius ; mais longtemps auparavant on faisait, dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine, une solennité en l'honneur de la Croix, sous le nom d'*Exaltation*, pour se remémorer les paroles de Jésus-Christ, qui dit, en parlant de sa mort : « Lorsque je serai exalté, c'est-à-dire élevé au-dessus de la terre, j'attirerai toutes choses à moi. Tout ainsi que Moïse a exalté le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit exalté. Lorsque vous aurez exalté le Fils de l'Homme, vous connaîtrez qui je suis ». Le cardinal Baronius, dans ses *Notes* sur le martyrologe, dit que cette fête fut établie au temps de l'empereur Constantin, pour remercier Dieu de ce qu'alors la Croix fut exaltée dans tout l'univers par la liberté qu'eurent les fidèles de prêcher l'Evangile et de

bâtir des églises. Peut-être le fut-elle après que la vraie Croix eut été trouvée par sainte Hélène, et lorsqu'elle fut placée sur le Calvaire.

Mais cette fête peut se fêter tous les jours et à tous moments dans le cœur du chrétien. C'est l'endroit où Jésus-Christ veut principalement que sa Croix soit exaltée. L'exaltation extérieure qui se fait ou sous les voûtes des temples, ou sur les portes des villes, ou même sur la tête des souverains, n'est qu'un signe de ce qui se doit faire dans ce sanctuaire vivant et animé.

Nous l'exalterons par une haute estime que nous concevrons de son mérite, par un grand zèle à la porter comme Jésus-Christ l'a portée, par un profond respect pour les souffrances que cet aimable Sauveur a endurées, par un soin particulier de la glorifier en toutes nos actions, et par une sainte application à la faire triompher dans le cœur de nos frères. Et qu'y a-t-il de plus noble et de plus salutaire que la dévotion envers ce précieux instrument de notre salut? Car la Croix est l'espérance des chrétiens, le soutien des désespérés, le port de ceux qui sont agités par la tempête, et la médecine des infirmes. C'est elle qui éteint le feu des passions, rend la santé aux âmes malades, donne la vie de la grâce à ceux qui étaient morts par le péché, et ruine l'empire du vice et de l'impiété. Elle nous sert d'épée et de bouclier pour combattre nos adversaires, de sceptre pour triompher de leur malice, de diadème pour nous orner, de boulevard pour défendre notre foi, de bâton pour nous soutenir dans nos faiblesses, de flambeau pour nous éclairer dans nos ténèbres, de guide pour nous redresser dans nos égarements, et de leçon pour nous apprendre les vérités du salut. Elle efface les péchés, excite à la pénitence, amortit les flammes de la cupidité, arrête l'ambition, dissipe la vanité, condamne le luxe, réprouve la délicatesse, porte à la confiance en Dieu, nous ouvre le ciel, nous fortifie contre les tentations, nous préserve des périls, nous assiste dans nos infortunes, nous console dans nos afflictions, nous délasse dans nos travaux, rassasie les faméliques, nourrit ceux qui jeûnent, couvre ceux qui sont dépouillés, enrichit les pauvres, châtie les riches, secourt les nécessiteux, accompagne les voyageurs, protége les veuves, défend les orphelins, garde les villes, conserve les maisons, unit les amis, résiste aux ennemis, est l'honneur des magistrats, la puissance des rois, la victoire des généraux d'armée, la gloire des prêtres, le refuge des religieux, la retraite des vierges et le sceau inviolable de la chasteté.

Les pieux habitants du Liban célèbrent avec une dévotion et une solennité particulière la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*. La veille, à la tombée de la nuit, cent mille feux brillent sur toutes les hauteurs, rivalisant d'éclat avec les étoiles du ciel, et se réfléchissant dans l'azur de la mer. Il n'y a pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où bat un cœur catholique, qui ne rende gloire à Dieu. Toutes les cloches unissent leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, pour exalter l'arbre de vie qui a porté le Salut du monde.

On peut voir les autres effets miraculeux de la sainte Croix dans les sermons d'André de Crète et de saint Pierre Damien, rapportés par Surius. Nous en avons traité plus amplement au 3 mai, jour de son invention. Voyez aussi la vie de sainte Radegonde. — Cf. *Les saints Lieux*, par Mgr Mislin.

SAINT ALBERT DE CASTRO-DI-GUALTERI,

LÉGISLATEUR DE L'ORDRE DES CARMES

1214. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste.*

> La loi des cloîtres a ses juges et ses témoins, et aussi ses conseillers ; elle a deux témoins, la vie et la conscience ; deux juges, la méditation et la science ; deux conseillers, l'amour du prochain et l'amour de Dieu.
>
> Hugues de S.-Victor, *de Claustro animæ*, II, 17.

Albert était né d'une famille noble à Castro-di-Gualteri, dans le diocèse de Parme. Ayant été dès l'enfance destiné aux lettres, il fit de grands progrès dans les arts libéraux et dans l'étude des lois ; mais il n'en faisait pas de moindres dans la piété. Jeune encore, il entra dans le monastère de Sainte-Croix de Mortara, chef d'une congrégation de Chanoines réguliers, où il s'instruisit dans la loi divine. A peine eut-il fait profession, qu'il fut élu prieur de la communauté. Trois ans après, en 1183, il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Bobbio ; mais sa modestie lui fit imaginer mille difficultés qui servirent à prolonger la résistance qu'il apportait à son élection. Pendant ce temps, l'évêché de Verceil vint à vaquer, et comme il n'avait point encore été sacré évêque de Bobbio, il fut contraint de l'accepter. Il gouverna cette Eglise pendant vingt ans, avec une vigilance et une capacité extraordinaires. Il instruisit son peuple, autant par les exemples de sa vie que par ses discours, réforma les mœurs de son clergé et des autres diocésains ; plusieurs eurent honte de demeurer dans le désordre, voyant leur pasteur si humble, si sobre, si chaste, si sévère à lui-même, si charitable, si libéral, si compatissant envers tout le monde, particulièrement envers les pauvres, si assidu à tous les offices divins, si appliqué à la prédication. Quoique sa principale sollicitude fût pour le bien spirituel de son église, il ne laissa point de travailler aussi à lui procurer divers avantages temporels. Il la débarrassa de ses dettes, qui étaient grandes et fort onéreuses ; augmenta ses revenus ; l'orna de nouveaux édifices ; défendit et affermit ses droits, et, comme il n'était pas moins habile jurisconsulte et canoniste que bon théologien, il ne poursuivit aucune cause dont il ne connût parfaitement la justice, et ses poursuites furent toujours couronnées de succès.

L'opinion que le public avait de sa prudence, de sa pénétration, de sa droiture et de son habileté dans les affaires, le fit choisir par le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse, pour être l'arbitre de leurs différends. L'on ajoute même qu'il fut honoré du titre de prince de l'empire par Henri VI, successeur de Frédéric, qui, en sa considération, accorda aussi diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Clément III le combla aussi de bienfaits, et Innocent III l'employa dans plusieurs négociations importantes, notamment pour ménager une réconciliation entre les peuples de Parme et ceux de Plaisance, qui avaient pris les armes pour se détruire mutuellement. Telles étaient la science, les vertus et la réputa-

tion du saint évêque de Verceil, lorsqu'il fut élu patriarche de Jérusalem, soit qu'on l'y connût uniquement par la renommée ou qu'il y eût été précédemment en pèlerinage.

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant archevêque de Césarée, étant mort au commencement de l'an 1203, le cardinal Soffred, qui venait d'arriver en Palestine comme légat du Saint-Siége, fut élu patriarche de Jérusalem par le clergé et le peuple, avec le consentement du roi et l'approbation des évêques suffragants. On envoya des députés à Rome pour obtenir la confirmation du Pape et le pallium. Le Pape, en ayant délibéré, manda qu'on persuadât au cardinal d'accepter, si l'on pouvait, mais qu'on ne l'y contraignît pas. Lui-même l'engagea par ses lettres à ne pas refuser le gouvernement d'une Eglise où le Seigneur lui-même a tant souffert. Le cardinal, qui avait refusé d'abord, accepta sur les instances du Pape, et on a de lui une charte du 7 mai 1203, où il s'intitule humble patriarche de Jérusalem et indigne légat du Siége apostolique ; mais il abdiqua bientôt après et obtint que l'on fît une nouvelle élection. Tous convinrent alors d'élire le bienheureux Albert, évêque de Verceil.

Pour l'emmener d'Europe, on envoya des députés, dont le chef était Rainier, Florentin de naissance, qui avait été prieur du Saint-Sépulcre et qui l'était alors de Joppé. Il obtint le consentement du Pape, avec une lettre pour Albert, du 18 février 1204, où il dit : « Le prieur et les chanoines du Saint-Sépulcre sont venus devant nous et nous ont représenté que notre bien-aimé frère Soffred n'ayant pu être persuadé de consentir à son élection, ils se sont assemblés et vous ont élu unanimement pour patriarche. A quoi le roi de Jérusalem et les archevêques ont consenti et nous ont supplié par leurs lettres, non-seulement de vous induire, mais de vous contraindre à consentir à cette élection. Les deux cardinaux-légats, Soffred et Pierre, nous ont écrit la même chose. Enfin les évêques suffragants de Jérusalem, qui prétendent avoir voix dans l'élection, ce qui leur est contesté par le prieur et les chanoines du Saint-Sépulcre, sont convenus, ainsi que le patriarche d'Antioche et les évêques de sa province, pour leur part, de remettre leurs droits à deux personnes, lesquelles vous ont encore nommé pasteur de la même Eglise ».

Le bienheureux Albert acquiesça humblement aux instances du Pape. Il vint à Rome, fut transféré au siége patriarcal de Jérusalem, reçut non-seulement le pallium, mais encore l'autorité de légat apostolique en Palestine pour quatre ans, comme le Pape le témoigne aux Prélats et à tous les fidèles du pays par une lettre du 16 juin de l'année suivante 1205. Albert retourna régler les affaires de l'Eglise de Verceil et pourvoir à un successeur, puis s'embarqua sur un vaisseau génois pour la Terre Sainte, où il aborda l'an 1206.

Pendant que les révolutions politiques bouleversaient des empires, que les tremblements de terre renversaient des cités, que la peste et la famine décimaient des nations et des royaumes, de pauvres ermites vivaient tranquilles sur le mont Carmel. Cette chaîne de montagnes, qui joint la Phénicie à la Palestine, offre naturellement des solitudes favorables à la contemplation. Elevé au-dessus de la terre et de la mer, au milieu d'empires, de royaumes, de nations et de peuples qui ne sont plus, inaccessible aux tempêtes des guerres humaines, le solitaire, du haut de ses rochers, du fond de ses grottes, contemple en sécurité les tempêtes fréquentes qui bouleversent la mer dans le lointain. C'est là que le prophète Élie, avant d'être ravi

au ciel dans un char de feu, aimait à se retirer pour échapper à la persécution d'Achab et de Jézabel, et s'entretenir avec Dieu seul. C'est là que son disciple, le prophète Elisée, demeurait habituellement avec les enfants ou les disciples des Prophètes, véritables cénobites de l'ancienne alliance.

Nous ne doutons pas que, dans d'autres temps, comme sous la persécution d'Antiochus, où les fidèles Israélites se sauvèrent dans les déserts et les montagnes en si grand nombre, le Carmel, déjà consacré par le souvenir d'Elie et d'Elisée, ne fût peuplé par de pieux anachorètes. Les Assidéens, les Esséniens, les Thérapeutes et autres religieux et cénobites de l'Ancien Testament durent affectionner un lieu si propre à la vie contemplative. Comme ces diverses congrégations juives disparaissent, du moins quant au nom, dès que paraît le christianisme, on conclut avec raison qu'elles l'embrassèrent généralement toutes. Elles ont pu se perpétuer sous les noms chrétiens d'ascètes, de moines, de solitaires et autres. Sous les persécutions des empereurs idolâtres, qui n'ont guère cessé pendant trois siècles, le Carmel dut servir d'asile aux chrétiens fidèles, comme autrefois aux fidèles Israélites sous la persécution de Jézabel et d'Achab. Il dut en être de même à l'invasion du mahométisme, comme nous le voyons en grand dans les montagnes du Liban, où les chrétiens réfugiés ont formé la nation des Maronites. Il est donc tout à fait vraisemblable que, depuis le prophète Elie, la montagne du Carmel servit habituellement de retraite à de pieux solitaires.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, étant arrivé en Palestine, les ermites du mont Carmel lui demandèrent une règle écrite adaptée au but de leur institution. Il la leur donna vers l'an 1209. Elle est en seize articles dont nous parlerons tout à l'heure. Bon nombre d'hagiographes et d'historiens font dater de cette législation de 1209 l'origine proprement dite de l'Ordre des Carmes, qui se répandit dès lors dans toute l'Eglise latine, produisit sainte Thérèse et saint Jean de la Croix et envoya au ciel des vierges martyres pendant la Révolution française.

Le bienheureux Albert, dont les Carmes font la fête le 8 février, mourut le 14 septembre 1214. Il se disposait à venir au concile de Rome, mais il s'était vu obligé de reprendre de ses désordres un habitant d'Ivrée, en Lombardie. Au lieu de profiter de sa paternelle remontrance, le misérable le tua d'un coup de couteau, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, au milieu d'une procession, à Saint-Jean d'Acre (ville de Syrie, au pied du mont Carmel).

On représente saint Albert de Castro-di-Gualteri : 1° assisté à la mort par la Mère de Dieu et un nombreux cortége d'anges ; 2° en costume de Carme, comme fondateur définitif de cet Ordre ; 3° tenant à la main un livre et une plume, pour exprimer les statuts qu'il rédigea en vue de grouper les solitaires du Carmel sous une même forme de vie ; 4° avec un couteau à ses côtés, pour symboliser sa fin tragique.

NOTICE SUR L'ORDRE DES CARMES

ET LA LÉGISLATION QUE LEUR DONNA SAINT ALBERT.

L'Ordre des Carmes *(Ordo Beatæ Mariæ de Monte Carmelo)* soutint longtemps qu'il avait été créé par le prophète Elie (800 avant Jésus-Christ) sur le mont Carmel (Syrie), et s'était perpétué sans interruption. Mais il est prouvé aujourd'hui que cette prétention était des plus mal fondées, que cet Ordre ne commença que dans la seconde moitié du XIe siècle (vers 1156), et qu'il dut sa législation primitive à saint Albert, patriarche de Jérusalem.

Cette règle, comme nous l'avons dit, contient seize articles. Le premier traite de l'élection d'un prieur et de l'obéissance qu'on lui doit rendre. Le deuxième parle des cellules des frères, qui doivent être séparées les unes des autres. Le troisième leur défend de changer de cellules sans permission. Le quatrième prescrit l'endroit où doit être située la cellule du prieur. Le cinquième leur ordonne de demeurer dans leurs cellules, et d'y vaquer jour et nuit à la prière et à l'oraison, s'ils ne sont point légitimement occupés. Dans le sixième il est traité des heures canoniales que doivent réciter ceux qui sont destinés pour le chœur; il y est aussi marqué ce que doivent dire ceux qui ne savent pas les heures canoniales. Par le septième, il est défendu aux frères d'avoir rien en propre. Le huitième ordonne de bâtir un oratoire au milieu des cellules où ils doivent tous s'assembler le matin pour entendre la messe. Le neuvième parle de la tenue des chapitres locaux et de la correction des frères. Le dixième recommande l'observance du jeûne, depuis la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, excepté les dimanches. L'abstinence de la viande en tout temps est ordonnée dans le onzième. Le douzième exhorte les frères à se revêtir des armes spirituelles qui leur sont proposées. Le treizième les oblige au travail des mains. Le quatorzième leur impose un silence étroit, depuis Vêpres jusqu'à Tierce du jour suivant. Le quinzième exhorte le prieur à être humble, et le seizième recommande aux religieux de respecter le prieur.

L'organisation de l'Ordre des Carmes est une monarchie aristocratique, la puissance du général étant limitée par la nécessité de demander, dans certains cas déterminés, l'avis des définiteurs, qui sont ses conseillers. On comprend sous le nom de *Carmes mitigés* des religieux institués en 1432, et qui suivaient la Règle des Carmes, adoucie par Eugène IV; et sous celui de *Carmes Déchaussés*, une Congrégation religieuse établie au XVIe siècle, et qui n'était qu'une réforme des Carmes. Cette réforme fut d'abord appliquée à des couvents de femmes par sainte Thérèse, en 1562; puis cette Sainte, aidée de saint Jean de la Croix, l'introduisit dans les couvents d'hommes. Ces Carmes marchaient pieds nus, d'où leur est venu leur nom.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de la *Vie des Saints*, par l'abbé Rohrbacher; du *Dictionnaire des Ordres religieux*, par Hélyot; et du *Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique*, par Goschler.

SAINTE NOTHBURGE DE ROTTENBOURG, VIERGE

1313. — Pape : Clément V. — Empereur d'Allemagne : Henri VII, de Luxembourg.

> La valeur d'une aumône ne se mesure pas à la grandeur du don, mais à la fortune et à la volonté de celui qui donne. *Saint Jean Chrysostome.*

Nothburge vit le jour en 1265, à Rottenbourg, dans le Tyrol. Ses parents étaient des cultivateurs riches et estimés de tout le monde à cause de leur piété. Ils élevèrent leur fille avec une extrême sollicitude dans les principes du christianisme, et crurent avoir tout fait pour son bonheur en imprimant dans son cœur l'amour de Dieu et de ses saints commandements, et l'horreur du vice. Nothburge répondit parfaitement aux pieuses et bienfaisantes intentions de ses parents. Elle devint un modèle d'innocence, de la plus tendre bonté et de la piété la plus intime. Elle édifiait tout le monde par sa modestie et sa sainteté. Sa compassion envers tous ceux qui souffraient était si grande, qu'elle ne connaissait pas, après les épanchements de sa fervente dévotion, de plus grandes délices sur la terre que lorsqu'elle pouvait offrir des secours et des consolations aux pauvres et aux malheureux et sécher leurs larmes ; aussi, quand elle entra dans sa dix-huitième année, comme cuisinière au service du comte Henri, au château de Rottenbourg, dont on voit encore les ruines sur une montagne près de Schwaz, elle trouva occasion de satisfaire selon son cœur sa commisération envers tous les malheureux et les nécessiteux. Le comte Henri était très-

riche et en même temps grand-maître de la cour de Meinhard, prince du comté de Tyrol et duc de Carinthie ; il était très-pieux, ainsi que son épouse Jutta ou Gutta, et tous deux étaient d'une grande libéralité envers les pauvres. Les aumônes que leur fidèle servante distribuait journellement aux pauvres, et qui provenaient souvent en grande partie de la nourriture qu'elle se refusait à elle-même et de ses épargnes, attirèrent la bénédiction du ciel sur la maison de Henri et de Jutta. Nothburge était la mère de tous les indigents qui assiégeaient tous les jours les avenues du château. Le plaisir avec lequel elle cherchait à les soulager extérieurement ne le cédait pas à la pieuse sollicitude avec laquelle elle les exhortait à mener une vie chrétienne.

Au milieu de ces bonnes œuvres, la pieuse vierge n'oubliait pas de travailler à son propre salut, en suivant avec une fidélité toujours croissante les voies du Seigneur, par son humilité, par l'empire qu'elle exerçait sur elle-même et par la ferveur de sa dévotion.

Comme le plus haut degré de piété est privé de son plus bel éclat quand il n'est pas accompagné d'épreuves et de souffrances, elle se vit appelée aussi à parcourir cette carrière de purification. Elle perdit ses bons maîtres, qui passèrent à une vie meilleure. Henri mourut avant son épouse. Lorsque Jutta le suivit, il y avait six ans que Nothburge était à leur service. Jutta, connaissant le caractère dur et hautain de sa belle-fille Ottilie, qui avait épousé son fils Henri, n'eut rien de plus empressé, sur son lit de mort, que de lui recommander, de la manière la plus propre à émouvoir, le soin qu'elle devait avoir des pauvres et des nécessiteux, et l'estime qu'elle devait porter à Nothburge, qui était la providence de sa maison. Ottilie promit à sa belle-mère mourante tout ce que celle-ci avait demandé d'elle dans de si bonnes intentions ; mais bientôt chacun put se convaincre que ce n'avait pas été sans un pressentiment particulier que Nothburge éprouva une douleur si profonde de la mort du comte et de sa pieuse épouse. Ottilie, devenue maîtresse du château, défendit sévèrement à Nothburge de s'entretenir avec les mendiants, et il ne lui fut plus permis de donner aux nécessiteux le produit de ses épargnes. On leur intima même l'ordre de ne plus s'approcher du château. Mais comme il était impossible à Nothburge d'étouffer entièrement dans son cœur les sentiments qu'il nourrissait pour les malheureux, Ottilie conçut contre elle un si grand ressentiment, qu'elle finit par inspirer à son époux, qui avait été absent pendant quelque temps, des préventions contre la bienfaisance de Nothburge. Un jour il traversait les champs à cheval en se rendant au château, lorsqu'il rencontra au bas de l'escalier extérieur la charitable vierge, chargée d'un fardeau qu'elle portait dans son tablier. Il s'approcha d'elle avec fureur et lui demanda ce qu'elle avait là. Elle lui avoua en tremblant que c'était une partie de sa nourriture qu'elle avait mise de côté. La tradition dit qu'elle fut obligée de lui ouvrir le tablier. Lorsqu'en y portant les yeux il ne crut voir que de menus copeaux, il prit sa déclaration pour une mauvaise raillerie et résolut aussitôt de la chasser. Sa femme, à qui il raconta le fait, confirma son soupçon, et Nothburge se vit forcée de quitter aussitôt le château. La pieuse et innocente vierge se tut, et ne prononça pas une parole de justification contre les injures avec lesquelles on la congédia. Elle partit en pleurant et se dirigea vers une vallée voisine appelée *Eben* ou *Ebene*, située dans l'Innthal. Elle y prit du service comme servante chez un paysan. Sa misérable habitation était voisine d'une petite église dédiée à saint Rupert, au-dessus de laquelle le mont Harterberg élève sa cime dans les nuages.

Nothburge s'attacha à cette solitaire habitation et aux travaux champêtres, dont elle était chargée. Elle s'attacha encore davantage à la chapelle, où elle épanchait son âme devant le Seigneur, aussi souvent qu'elle pouvait s'absenter, et elle n'oublia jamais de comprendre dans ses prières ses anciens maîtres du château de Rottenbourg, qu'elle pouvait apercevoir du lieu où elle se trouvait. Toutefois, il n'y avait pas longtemps qu'elle y était lorsqu'elle apprit que la comtesse Ottilie était atteinte d'une maladie très-grave. On lui permit de venir au château, et elle reçut de la comtesse, à qui son état de souffrance avait inspiré plus d'humilité, la permission d'approcher de son lit. Ottilie fut profondément émue de l'intérêt que Nothburge prenait à ses maux. Elle avoua à celle qu'elle avait injustement persécutée qu'elle était meilleure chrétienne que son ancienne maîtresse, qu'elle venait voir, avec tant de bonté, sur son lit de douleur. Nothburge chercha aussitôt à détourner la conversation et à la porter à la patience, à une confiance vive dans la miséricorde divine, ainsi qu'à un repentir sincère de ses péchés. Ottilie mourut en donnant des témoignages visibles de repentir et de sentiments chrétiens, après avoir vivement recommandé à son époux éploré le soutien des nécessiteux, et avoir ordonné plusieurs fondations pieuses.

Sainte Nothburge, étant retournée à son service champêtre, continua ses fervents exercices de dévotion, en s'abîmant de plus en plus dans la contemplation de Dieu et de son bon plaisir. Sa piété n'échappa pas aux autres habitants de la contrée ; car toutes ses paroles et toutes ses actions trahissaient visiblement tout ce qu'il y avait d'édifiant et de pur dans sa conduite. Un jour, dit son biographe, elle se trouvait le samedi, l'après-dînée, dans les champs avec son maître, occupé à couper du blé ; lorsque la cloche annonça la solennité du lendemain, elle cessa de travailler. Cependant son maître désirait que la moisson de cette pièce de terre fût terminée encore ce jour-là. La pieuse servante lui demanda de pouvoir observer convenablement, comme il avait été stipulé dans leur accord, le repos aux veilles des dimanches et des jours de fête. Mais le paysan insistant pour qu'elle continuât à travailler, elle s'écria en levant les yeux au ciel et en tenant la faux à la main : « Si la convention que j'ai faite au sujet de ce repos est juste et louable, que cette faux en fasse foi ». Elle retira la main et la faux demeura suspendue en l'air. Le paysan, saisi d'étonnement et de terreur, demanda pardon à la jeune fille, et promit de ne plus forcer personne de travailler après le son de la cloche.

Tandis que la sainte servante habitait cette vallée silencieuse, Henri de Rottenbourg eut à supporter toutes sortes de calamités. Une guerre sanglante s'étant élevée entre Albert, archiduc d'Autriche, d'une part, et de l'autre Othon, duc de Bavière et Conrad, prince de Salzbourg, Henri de Rottenbourg, ainsi que plusieurs autres chevaliers, prit parti pour l'archiduc. Son frère Sigefroi se mit du côté du duc de Bavière ; c'est pourquoi les biens de Henri ne furent pas épargnés, et ses terres de Rottenbourg, de Tratzberg, de Rettenberg, et de Friedsberg furent entièrement dévastées. Henri se vit presque réduit à la mendicité par son frère. Les habitants du pays attribuèrent tous ces malheurs aux mauvais traitements que lui et son épouse Ottilie, qui venait de mourir, avaient fait éprouver à Nothburge et aux pauvres dans sa personne. Henri, persuadé, en réfléchissant sérieusement à sa position actuelle, que ces maux n'étaient qu'un châtiment de sa dureté et de son injustice, résolut de faire revenir sans délai cette Sainte dans son château, et avec elle la bénédiction du ciel et le bonheur. Il monta donc à cheval le lendemain et se rendit à la cabane du paysan. Il trouva la

vierge travaillant dans les champs. Arrivé auprès d'elle, il se jeta à ses pieds, la pria, avec une profonde émotion, de retourner avec lui au château et de lui pardonner ce qui s'était passé. Il s'engagea à faire désormais tous ses efforts pour se conformer au vœu que son père et sa mère avaient manifesté sur leur lit de mort, et la traiter comme sa sœur et sa meilleure amie. Il lui fit part en même temps qu'il était sur le point d'offrir sa main à la noble demoiselle Marguerite de Hoheneck. Nothburge, touchée de ses discours, s'empressa de faire lever Henri, et lui avoua, les larmes aux yeux, qu'elle avait toujours été attachée à lui et à sa maison ; elle consentit donc aussi à l'accompagner au château. Tous ceux qui l'habitaient et tous les pauvres d'alentour, joyeux du retour de la sainte fille, étaient accourus au château. Ils ne furent pas trompés dans leur attente. Marguerite, la nouvelle épouse de Henri, était pour les pauvres une mère aussi tendre que Nothburge. La prospérité et la bénédiction du ciel revinrent visiblement dans cette maison. Marguerite donna plusieurs enfants à son époux. Lorsque, en 1305, le duc Meinhard mourut, et que l'année suivante son fils Henri fut élu roi de Bohême, la charge de burgrave du Tyrol, ainsi que la place de maître de la cour du roi et de sénéchal de province sur l'Etsch, furent conférées à Henri de Rottenbourg.

Nothburge, toujours servante et fidèle au service de Dieu, jouit alors de plusieurs années de bonheur. Elle se voua de plus en plus au Seigneur, qui lui donnait plusieurs témoignages de sa grâce et de sa miséricorde. Enfin elle tomba malade. Henri ne fut pas peu alarmé lorsqu'il apprit que la pieuse servante était atteinte d'une maladie grave. Il s'empressa de se rendre près d'elle avec son épouse Marguerite, avec ses fils Henri, Guebhard et Nicolas, et ses filles Elisabeth et Jutta. Elle fit les exhortations les plus touchantes aux enfants de son maître qui lui étaient si chers, et leur donna sa bénédiction. Munie des saints sacrements des mourants, elle expira, en 1313, le jour de l'exaltation de la sainte Croix, à l'âge de quarante-huit ans. Henri fit conduire son corps à sa dernière demeure dans une voiture traînée par des bœufs, sous la direction d'un prêtre du couvent du Mont-Saint-George, qui n'était pas éloigné. La tradition dit que la voiture traversa l'Inn, et que ce fleuve divisa ses eaux pour donner à ces animaux un passage assuré. Ils passèrent par le village d'Innbach, montèrent, en côtoyant le Kasbach, jusqu'à l'église de Saint-Rupert, où ils firent entrer la voiture. Le corps de la Sainte fut inhumé à côté de l'autel. Henri fit aussi ériger une chapelle près du village d'Innbach, où la voiture s'était arrêtée. Elle existe encore, après avoir été plusieurs fois restaurée. Beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau. Au-dessus de sa sépulture, qui est marquée d'une table de marbre blanc, s'élève aujourd'hui une belle église. Le Saint-Siége a permis qu'elle fût honorée comme Sainte d'un culte public dans l'Eglise. Son corps, très-richement orné, est debout sur le maître-autel.

On la peint fréquemment avec un trousseau de clefs pendu à sa ceinture, par manière d'indiquer une femme de charge. — On la représente aussi entourée d'enfants, parce qu'elle prenait un soin charitable de la nombreuse famille de son maître. Quelquefois on la voit avec une faucille dans sa main ou suspendue en l'air, pour rappeler le fait dont nous avons parlé dans sa vie.

Tiré deRæss et de Weis, tome xx, page 177. La vie de Nothburge a été écrite en allemand par Hippolyte Quarinonius et imprimée en 1646. Les notes critiques relatives à cette vie et aux miracles opérés par son intercession se trouvent dans les Bollandistes, tome iv de septembre, où l'on peut voir une longue suite de gravures retraçant, entre autres, les principaux épisodes de la vie de la Sainte.

SAINTE CATHERINE FIESCHI DE GÊNES, VEUVE

1510. — Pape : Jules II. — Empereur d'Allemagne : Maximilien Ier.

Un cœur blessé par l'amour divin est insurmontable,
car Dieu est sa force.
Maxime de sainte Catherine de Gênes.

Cette illustre veuve était de la célèbre famille des Fieschi de Gênes, si féconde en grands hommes et en héros, et qui a donné deux souverains Pontifes à l'Eglise : Innocent IV et Adrien V ; huit ou neuf cardinaux à la cour de Rome, deux archevêques à Gênes, et quantité de capitaines et d'excellents magistrats à sa patrie. Son père fut Jacques de Fieschi, qui mérita, par sa prudence et par sa valeur, que René, roi de Sicile et de Jérusalem, le fît vice-roi de Naples. Elle naquit en 1447. Quoique sa beauté fût ravissante et sa complexion fort délicate, elle ne laissa pas, néanmoins, de commencer, dès l'âge de huit ans, à pratiquer des mortifications très-rudes et très-austères ; car elle ne couchait que sur une simple paillasse, et elle ne se servait que d'un morceau de bois pour oreiller. Elle avait dans sa chambre une image représentant Notre-Seigneur dans l'état pitoyable où il était lorsque Pilate le présenta aux Juifs, et leur dit : « Voilà l'homme ! » Son cœur s'attendrissait tellement lorsqu'elle jetait les yeux sur cet objet de compassion, que la douleur qu'elle en ressentait intérieurement passait jusque dans les membres de son corps. Elle vivait dans une admirable simplicité et dans une très-parfaite obéissance envers ses parents ; et comme elle était très-bien instruite dans la voie des commandements de Dieu, elle avait un soin extrême de les accomplir exactement.

A l'âge de douze ans, Dieu lui accorda le don d'oraison à un tel degré, que dès lors elle éprouvait les délicieuses ardeurs du saint amour, particulièrement quand elle méditait la Passion de son Sauveur, qui était l'objet le plus ordinaire de ses pensées. Mais l'expérience lui faisant connaître qu'il était difficile de goûter ces douceurs de la grâce parmi les occupations et les entretiens du monde, elle souhaita d'être religieuse, et fit même quelques démarches pour être reçue dans un monastère de la ville de Gênes, appelé Notre-Dame des Grâces, où une de ses sœurs était déjà professe. Mais ses parents, qui voulaient la marier, refusèrent leur consentement. Elle demeura donc malgré elle dans le siècle, et elle se vit obligée d'épouser un jeune seigneur, nommé Julien Adorno, qui était aussi Génois et d'une famille très-célèbre.

Ce mari ne servit qu'à exercer sa patience et à la faire souffrir pendant dix ans ; car il la traitait comme une étrangère, et ne lui donnait aucune connaissance de ses affaires domestiques, et cependant il dissipa tout son bien en des dépenses inutiles, et se réduisit à la pauvreté ; il lui parlait rudement et n'avait aucune douceur ni cordialité pour elle. Dans les cinq premières années, elle demeura fort retirée, ne sortant que pour aller entendre la messe, et se tenant le reste du temps enfermée dans son hôtel. Les cinq autres années, voulant charmer son ennui, elle reçut et rendit des visites aux dames de sa qualité, ce qui l'engagea dans le monde un peu

plus qu'elle n'avait prétendu, toujours néanmoins dans les limites de l'honneur et sans excéder les bornes de la sagesse et de la modestie chrétienne.

Mais Dieu, qui la voulait dans une plus haute perfection, répandait insensiblement de l'amertume sur toutes les choses où elle croyait trouver du plaisir : sur la fin des dix années de son mariage, elle tomba dans un chagrin et une tristesse extraordinaires, qui lui firent souhaiter et même demander à Dieu une maladie de trois mois qui l'alitât et la mît hors d'état de voir personne. Cette parole lui échappa plutôt par une surprise de la sensualité accablée d'angoisses et de douleurs que par une volonté délibérée. Toutefois, sa sœur religieuse ayant eu connaissance de ce qui se passait, lui conseilla de se présenter le lendemain au confesseur de son monastère, homme de sainte vie et très-éclairé dans la conduite des âmes. Catherine n'était guère disposée ce jour-là à se confesser ; cependant, pour donner satisfaction à sa sœur, elle vint se jeter aux pieds de ce confesseur, et lui demander sa bénédiction. Mais, à peine fut-elle à genoux à son confessionnal, qu'elle reçut au cœur une plaie d'amour pour Dieu que l'on ne peut exprimer, avec une vue si claire et si pénétrante de sa bonté divine et de ses propres misères, qu'elle en tomba presque par terre. Cette lumière et ce feu purifièrent en même temps toute sa partie affective, et lui donnèrent un si grand détachement du péché, du monde et de toute créature, qu'elle criait au fond de son âme : « Non, plus de péché, plus de monde, plus rien que Dieu ! » Et, en ce moment, si elle eût été maîtresse d'un million de personnes, elle les eût quittées et foulées aux pieds pour la gloire de son Sauveur. Comme elle ne pouvait parler, il arriva par bonheur qu'on vint chercher le confesseur pour quelque autre personne qui le demandait. Il se leva sans s'être aperçu de rien ; mais il revint aussitôt, et alors Catherine, dont la sainte blessure se dilatait toujours de plus en plus, fut obligée de lui dire, bien qu'avec difficulté, qu'elle n'était point à elle-même : « Je vous prie, mon père, d'agréer que je remette cette confession à une autre fois ». Il y consentit, et notre pénitente, s'étant retirée du confessionnal, revint promptement à sa maison, où elle donna la liberté à ce feu qui la dévorait, de s'épancher par des soupirs, des gémissements et des plaintes : « O amour ! » disait-elle, « ô amour ! est-il possible que vous m'ayez touchée et appelée avec tant de tendresse ? Est-il possible que vous m'ayez découvert en un instant ce que je vois et ce que j'aperçois ? » Sa contrition était si grande pour toutes les offenses qu'elle avait commises, que si Dieu ne l'eût soutenue miraculeusement, son cœur se fût rompu, et elle eût rendu l'esprit à l'heure même. Notre-Seigneur, pour augmenter cette disposition, qui lui était souverainement agréable, se fit voir à elle chargé de sa croix, et répandant du sang de toutes ses plaies en telle abondance, qu'il lui semblait que toute la maison en paraissait inondée. Elle connut en même temps qu'il ne versait ce sang que pour ses péchés ; et cette vue produisit dans son âme un si grand accroissement d'amour et de douleur, qu'elle n'en pouvait supporter l'effort. C'est ce qui lui faisait répéter si souvent : « O amour ! plus de péché ; ah ! plus de péché, divin amour ! » Elle conçut une telle haine contre elle-même, pour avoir commis le péché, qu'elle ne pouvait plus s'endurer, et qu'elle était disposée à confesser publiquement toutes ses offenses pour s'attirer le mépris et l'aversion de tous les hommes.

C'est dans cette disposition qu'elle fit sa confession générale ; bien que ses péchés, d'ailleurs légers, eussent déjà été consumés dans cette grande

fournaise qui s'alluma dans ses entrailles au moment où elle fut touchée de Dieu, elle ne laissa pas de les pleurer avec une amertume qui ne se peut concevoir. Ensuite elle fut successivement attirée aux pieds, aux genoux, à la poitrine et à la bouche sacrée de son Epoux crucifié, et elle y reçut des impressions toutes divines qui opérèrent en elle une mort parfaite et une sainte transformation de son esprit. Etant appuyée sur sa poitrine, elle y aperçut son sacré cœur tout brûlant de ces flammes célestes dont elle-même était embrasée, et elle se sentit comme plongée et abîmée dans ce brasier ; ce qui lui faisait dire : « Je n'ai plus d'âme, je n'ai plus de cœur ; mais mon âme et mon cœur sont ceux de mon très-doux Amour ». Le baiser qu'elle reçut de sa bouche la lia si étroitement avec lui, qu'elle était comme perdue en sa divinité, ne vivant plus que de sa vie, n'opérant plus que par son esprit, et ne discernant plus qu'autant que la lumière de la grâce la faisait discerner.

Sa conversion étant arrivée le 22 mars, le lendemain de la fête de saint Benoît, elle fut touchée, trois jours après, savoir celui de l'Annonciation, d'un désir ardent de la sainte communion. Elle demanda donc permission de communier tous les jours, et Notre-Seigneur inspira à ceux qui la gouvernaient de lui accorder cette grâce. Il fit même connaître par plusieurs merveilles que cette dévotion lui était agréable ; car souvent, sans que Catherine s'en fût mise en peine, des prêtres l'appelaient pour communier : et lorsqu'elle ne communiait point, elle sentait une peine incroyable et un accablement de corps et d'esprit qui semblaient la devoir réduire au tombeau. Elle ne se troublait point, néanmoins, lorsqu'on la privait de cette viande sacrée pour l'éprouver ; mais elle s'abandonnait entièrement aux dispositions de la divine Providence, d'autant plus qu'elle craignait toujours de n'être pas assez pure pour participer si souvent à ce mystère, que les anges mêmes ne sont pas dignes de regarder. Elle y recevait des consolations indicibles, et qui la ravissaient quelquefois hors d'elle-même ; mais elle disait à son Epoux qu'elle ne le cherchait pas pour ses caresses et pour ses consolations, mais par le seul désir de lui être parfaitement unie. Son corps en trouvait aussi du soulagement dans ses infirmités ; et, une fois qu'elle était extrêmement malade, elle fut guérie par ce précieux remède qu'on lui donna trois jours de suite. Elle n'enviait personne au monde que les prêtres, parce qu'ils avaient le pouvoir de consacrer, de toucher et de recevoir tous les jours son divin Amour, sans que personne le trouvât mauvais, et elle eût fait volontiers plusieurs lieues à pied pour n'être pas privée de ce grand trésor ; et, de fait, dans un interdit de la ville de Gênes, elle allait, tous les matins, à une demi-lieue pour le recevoir, sans en ressentir aucune lassitude, parce que son amour la portait et lui faisait trouver le chemin fort court. Lorsqu'elle entendait la messe, elle était si absorbée dans la contemplation des grandeurs et des bontés de son Bien-Aimé, qu'elle ne pouvait savoir où le prêtre en était ; mais au temps de communier, son amour la réveillait et la conduisait à la sainte table : ce qui lui faisait dire quelquefois qu'elle eût bien discerné, au goût surnaturel, une hostie consacrée d'une hostie non consacrée, de même qu'on discerne naturellement le vin d'avec l'eau.

Notre-Seigneur, redoublant ses faveurs envers elle, voulut qu'elle ne vécût plus, dans l'Avent et le Carême, que de la sainte hostie. En effet, pendant vingt-trois ans, il lui fut impossible, depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, et depuis la Quinquagésime jusqu'à Pâques, de rien retenir dans son estomac que cette manne du ciel. Elle prenait seulement, tous les jours,

un verre d'eau mêlée de vinaigre et de sel, pour modérer le grand feu qui la dévorait et lui consumait les entrailles. Cette conduite lui donna, au commencement, un peu de peine et de frayeur, et elle fit même, en ce temps-là, tout ce qu'elle put pour manger ; elle se mettait à table avec sa famille, et elle ne manquait pas de prendre et d'avaler quelque chose pour cacher ce privilége singulier qui pouvait la faire estimer du monde ; mais elle était contrainte de rejeter ce qu'elle avait pris ; et si, par le respect et la soumission qu'elle devait aux ordres de son confesseur, elle se faisait quelquefois plus de violence pour le retenir, elle tombait dans un état si alarmant, qu'on croyait qu'elle allait mourir. Au reste, pendant cette prodigieuse abstinence, elle n'était pas plus faible qu'auparavant; au contraire, elle dormait mieux et se sentait plus agile et plus vigoureuse que dans les temps où elle mangeait comme les autres. Et ce qui est plus surprenant, bien loin de se tenir en repos, elle s'appliquait avec plus d'assiduité aux exercices pénibles de la charité et de la mortification, sans en ressentir aucune lassitude.

Comme l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de pénitence, elle n'en fut pas plus tôt remplie, qu'elle se porta à des austérités et à des rigueurs extraordinaires. Elle déclara d'abord une guerre irréconciliable à tous ses sens et résolut de leur refuser tout ce qui était capable de leur donner du plaisir et de les molester de toutes les manières que la sainte haine d'elle-même lui suggérait. En effet, lorsqu'elle voyait que sa chair recherchait quelque chose, elle l'en privait aussitôt et lui faisait souffrir tout le contraire. Elle portait des cilices piquants, et se couchait sur des faisceaux d'épines et sur des planches nues, plus capables de lui briser les os que de lui donner du repos. Elle ne mangeait point de chair, ni de fruits nouveaux, ni d'autres aliments qui pussent flatter le goût ou faire une bonne nourriture, mais seulement des choses insipides et de peu de valeur. Néanmoins, comme le grand excès de son amour avait allumé dans ses entrailles un feu qui la dévorait jusqu'aux os, elle souffrait sans cesse une faim extrême. La vue, l'ouïe et la parole ne lui servaient que pour des usages nécessaires, ou pour procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Dès qu'elle sentait en elle de la répugnance à une mortification, elle l'entreprenait avec une force et un courage intrépides, et ne la quittait point qu'elle n'eût surmonté cette opposition. Ainsi, si le cœur lui bondissait en voyant des cadavres en putréfaction, du pus sortant des ulcères, ou d'autres objets répugnants à la nature, elle en approchait aussitôt ses lèvres, et quelquefois même elle s'en mettait dans la bouche : ce qui la rendit victorieuse de toutes ses répugnances et mortifia parfaitement tous ses sentiments. Dieu lui faisant la grâce de reconnaître ses plus petits défauts et les moindres recherches de la nature et de l'amour-propre qui se glissaient dans ses actions, elle était admirablement prompte et exacte à les arracher et à les détruire. Tous les jours elle faisait régulièrement six heures d'oraison mentale, dans une posture très-humiliée, quelque peine qu'y eût la sensualité et quelque effort qu'elle fît pour l'obliger à y donner moins de temps. Aux autres heures on la trouvait encore le plus souvent tellement absorbée en Dieu, qu'elle ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Après quatre ans d'une vie si austère, ou pour mieux dire d'une si grande mort, elle reçut d'en-haut un esprit net, pur, libre, dégagé, et si fort rempli de la vérité première et éternelle, que nulle créature n'y avait accès. Etant même au sermon ou à la messe, elle n'avait nul discernement de ce

qui frappait extérieurement ses sens ; mais elle était toute plongée dans un sentiment ineffable de la Divinité. Cependant l'Esprit de Dieu la réglait et la gouvernait tellement, qu'il ne lui laissait rien faire contre la décence ; mais, lorsqu'il était nécessaire qu'elle se levât pour communier, ou pour s'en retourner, ou qu'elle répondît à ceux qui la demandaient, il la rendait à elle-même, ou lui faisait faire toutes ces choses fort à propos. Son amour était si ardent, que souvent elle ne pouvait presque parler, ni converser avec le monde ; de sorte qu'elle était contrainte d'aller se cacher pour donner plus de liberté à ce grand feu. Lorsqu'on allait la chercher, on la trouvait couchée par terre, toute hors d'elle-même, et le visage couvert de ses deux mains, mais comblée de délices si ineffables, qu'il n'y en a point sur la terre qui leur soient comparables. Quelquefois elle n'entendait point quand on l'appelait, quoiqu'on criât bien fort : d'autres fois elle entendait, et à l'heure même elle se levait et se rendait à ce qu'on désirait d'elle, n'ayant rien plus en horreur que la singularité et l'attachement à sa propre conduite. Quand elle revenait de ces extases, elle avait la face si vermeille, qu'elle paraissait comme un chérubin tout rempli de lumière et comme un séraphin tout couvert de flammes.

Dans un de ses transports, son amour lui donna trois règles, ou moyens de perfection, qu'elle a fidèlement observées. La première, de ne dire jamais *je veux*, ni *je ne veux pas ;* ni *mon* ou *mien ;* mais seulement *faites*, ou *ne faites pas cela : notre livre*, *notre habit*. La seconde, de ne se point excuser ; mais d'être toujours la plus prompte et la plus sévère à s'accuser. La troisième, en disant l'Oraison dominicale, de prendre pour fondement de toute sa vie cette maxime : *Fiat voluntas tua :* « que votre volonté soit faite », en notre corps, en notre âme, en nos richesses, en notre honneur, en nos parents, en nos amis et en tout ce qui nous touche en bien ou en mal : et, en disant la Salutation angélique, de s'attacher principalement au nom adorable de Jésus, comme à une puissante sauvegarde contre toutes sortes de périls ; et enfin, dans tout le reste de la sainte Ecriture, de prendre le mot *amour* pour appui, parce-que, par le moyen de cet amour, elle marcherait toujours dans la lumière et la pureté du cœur, et serait remplie d'une force et d'une vigueur célestes, qui lui rendraient les plus grandes peines de cette vie parfaitement agréables.

Ce serait une chose infinie de décrire les diverses impressions que lui donna cet esprit du pur amour, et les différents états d'action et de souffrance par lesquels il la fit passer. Elle eut d'abord un tel désir de mourir, pour aller jouir tranquillement de son Bien-Aimé, sans plus appréhender d'interruption ni de diminution de son amour, qu'elle regardait la mort comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, et quelquefois elle l'appelait cruelle, parce qu'elle l'épargnait et ne finissait pas assez tôt sa vie ; d'autres fois, elle la traitait de douce, de belle, d'agréable, de charmante et de favorable, parce que c'était elle qui devait la mettre dans la possession de l'unique objet de ses désirs. Mais après deux ans de ces transports, elle entra dans une mort encore plus parfaite et plus précieuse, pour mourir ou ne pas mourir, selon la disposition de la Providence. Elle voyait si distinctement son néant originel, la corruption générale de sa nature par le péché, et que l'être et le bien n'appartiennent proprement qu'à Dieu seul, qu'elle était comme incapable d'orgueil, de présomption et de vaine gloire. Elle ne prononçait qu'avec regret le mot de *moi*, se persuadant qu'il était trop hardi pour une créature et une pécheresse ; s'il arrivait qu'elle fût obligée de le prononcer dans quelque discours pour ne pouvoir parler autre-

ment, elle le renvoyait aussitôt intérieurement à Dieu, comme à Celui qui est la source et le fonds de tous les êtres. L'amour divin la remplit et la posséda si parfaitement, qu'elle ne sentait plus ni corps, ni âme, ni esprit, ni volonté, ni lumière, ni opération ; mais qu'elle était toute fondue et transformée en cette bienheureuse passion. C'était elle qui la gouvernait, qui la conduisait partout, qui l'appliquait à ce qu'elle devait faire et qui la faisait agir, sans qu'elle fût obligée d'y faire réflexion et de s'en mettre en peine ; et, comme le pur amour ne se porte à Dieu que pour Dieu, sans s'attacher à ce qui sort de Dieu, elle ne recherchait ni lumières, ni consolations, ni douceurs, mais Dieu seulement, sans mélange et sans milieu. Nous lisons encore dans sa vie, qu'un docteur italien a donnée au public et dans les admirables écrits qu'elle-même a composés sur ses propres expériences, d'autres traits merveilleux de son anéantissement parfait, de sa sagesse toute céleste, de son zèle incomparable et de son union de corps et d'esprit avec Dieu. Les âmes appelées aux états surnaturels pourront les consulter, pour y connaître jusqu'où peut aller l'ardeur et l'impression du saint amour.

Cette occupation intérieure, qui ne la quittait point ni jour ni nuit, ne l'empêcha pas de se consacrer avec une charité infatigable au secours des pauvres et des malades. Au commencement de sa conversion, elle entra dans la Compagnie des Dames de la Miséricorde, et ne se contentant pas de régler avec elles, dans leurs assemblées, les aumônes qu'il fallait distribuer à ces malheureux, elle allait elle-même les visiter et les assister dans leurs maisons, leur portant ce que les dames leur avaient donné. Elle les nettoyait avec une patience et un courage surprenants, sans que ni la saleté ni la puanteur la pussent jamais rebuter. Elle emportait même chez elle leurs linges sales et leurs habits pleins de graisse et de vermine, pour les nettoyer ; lorsqu'ils étaient bien nets, elle les reportait et recommençait à leur rendre divers services. Bien qu'elle fût souvent au milieu de ces pauvres, qu'elle les changeât de ses propres mains et qu'elle prît soin de leurs haillons, on ne trouva jamais une seule vermine sur elle, Dieu ne permettant pas que sa charité apportât aucun préjudice à sa propreté. Sa sollicitude ne s'étendait pas seulement sur le temporel, elle prenait aussi un soin particulier du spirituel. Elle faisait de fortes remontrances aux pauvres en leur donnant l'aumône, pour les porter à faire un saint usage de leurs peines et de leurs misères. Elle exhortait les malades à la patience, les disposait à la confession et à la communion, les préparait à la mort et les assistait généreusement en cette dernière heure, d'où dépend la décision de l'éternité.

Son mari n'eut pas d'abord ces dévotions et ces charités pour trop agréables ; mais elle le gagna enfin tellement, qu'il s'adonna lui-même à la dévotion, qu'il consentit à ne plus vivre ensemble que comme frère et sœur, et qu'enfin il embrassa le Tiers Ordre de Saint-François, ou de la Pénitence, et en pratiqua fidèlement les exercices, sans néanmoins quitter sa maison. Il fut ensuite affligé d'une cruelle maladie, qui lui causa de violentes douleurs et le jeta souvent dans de grandes impatiences. Catherine, le voyant sur le déclin de sa vie, eut crainte que ces impatiences ne missent son salut en danger : elle se retira donc dans le secret de son oratoire, et, répandant beaucoup de larmes aux pieds de son Sauveur crucifié, elle lui disait : « Amour, je vous demande cette âme, je vous prie de me la donner, il ne tient qu'à vous de le faire, elle est entre vos mains ». Au bout d'une demi-heure, elle sentit intérieurement qu'elle était exaucée ; et

de fait, rentrant à l'heure même dans la chambre du malade, elle le trouva tout changé et si parfaitement résigné à la volonté de Dieu, qu'il était prêt à souffrir des douleurs encore plus aiguës.

Il mourut dans cette heureuse disposition, et notre sainte femme ne douta point que Dieu ne lui eût fait miséricorde. Après sa mort, quelques personnes dirent à Catherine qu'elle était délivrée d'une grande servitude et qu'elle avait assez de sujet de s'en consoler, vu les maux qu'elle endurait de l'humeur bizarre et mélancolique d'un tel mari ; mais elle répondit qu'elle ne se mettait point en peine de ces maux, parce qu'elle regardait tout dans l'ordre de la volonté de Dieu, qui fait paraître les maux aussi doux et aussi agréables que les biens. Elle perdit presque en même temps ce qu'elle avait de frères et sœurs, entre autres cette sainte religieuse qui avait si heureusement contribué à sa conversion et qu'elle aimait tendrement ; mais son union au bon plaisir de Dieu était si grande, qu'elle n'en fut pas plus touchée que si ces personnes ne lui eussent point appartenu.

Etant parfaitement libre, elle se consacra pour toujours au service du grand hôpital de Gênes, où les administrateurs, la voyant si charitable et si pleine de zèle et de ferveur, lui donnèrent le soin de toutes choses. On ne peut exprimer la diligence et la sollicitude avec lesquelles elle pourvoyait à tous les besoins de cette grande maison. Jamais elle n'omit rien qui fût de sa charge, jamais rien ne manqua aux pauvres ni aux malades par sa faute. Elle tenait un compte si exact des sommes considérables qu'elle maniait pour la dépense de l'hôpital, qu'on n'y trouva jamais la moindre erreur, ni dans les recettes, ni dans les dépenses. Mais ce qui est surprenant, et doit être admiré de tout le monde, c'est que ces occupations, capables de distraire les âmes les plus éminentes et les plus unies à Dieu, ne diminuaient rien de son recueillement ni de ce grand feu de l'amour divin dont elle était tout embrasée. Elle était, au milieu de tant d'affaires, dans le même goût de Dieu, dans la même mort à elle-même, dans le même état passif et dans la même suspension de son activité et de ses opérations naturelles, que lorsqu'elle vivait retirée et solitaire ; l'Esprit-Saint joignant en elle l'action extérieure avec la pure dépendance de son mouvement et de son impression.

Elle était si désintéressée dans la direction de cet hôpital, qu'elle ne voulut jamais en recevoir aucune récompense pour vivre, quelque minime quelle fût ; mais pour le peu qui lui était nécessaire, elle le tirait du bien qui lui était resté après la dissipation que son mari avait faite de sa dot et des héritages qui devaient lui servir de douaire. Sa générosité allait même jusqu'à servir et embrasser les malades qui étaient infectés de la peste et de toutes sortes de maladies contagieuses : un jour qu'elle aperçut une dame du Tiers Ordre de Saint-François, qui tirait à sa fin et faisait de grands efforts pour prononcer le nom adorable de Jésus, elle en conçut tant de joie que, bien qu'elle eût une fièvre pestilentielle, elle l'embrassa et lui baisa la bouche avec beaucoup d'affection. Elle gagna, par ce baiser, le mal, et elle pensa en mourir ; mais Dieu lui rendit la santé pour l'employer avec une nouvelle ferveur au service des membres souffrants de son fils Jésus-Christ.

Neuf ans avant son décès, elle tomba dans une autre maladie qui lui dura jusqu'au dernier soupir. On ne peut s'imaginer les maux et les douleurs que lui causa cette visite du ciel ; elle était souvent à deux doigts de la mort, n'avait que la peau et les os, souffrait des convulsions qui faisaient frémir ceux qui la voyaient, et qui l'obligeaient elle-même à jeter les hauts

cris ; cependant on ne pouvait dire quel était son mal. Les remèdes ne lui servaient de rien, et quelquefois, en une semaine, elle ne mangeait pas ce qui aurait été nécessaire à une autre pour un repas. Les plus habiles médecins de France et d'Italie la virent, et tous jugèrent que cette maladie ne venait pas d'un principe naturel, mais d'une opération divine. En effet, la véritable source était ce feu dévorant du saint amour dont elle était consumée. Aussi, dans la suite du temps, l'endroit de sa poitrine, au-dessus du cœur, devint jaune comme du safran, et, s'il arrivait qu'on approchât un charbon ardent ou une chandelle allumée de sa chair, elle n'en sentait point la brûlure, parce que, comme dit saint Augustin, parlant de saint Laurent, le feu qui la brûlait au dedans était plus fort et plus violent que celui qui lui rôtissait les membres. Dans cet état, elle ne laissait pas de jouir au fond de son cœur d'une joie et d'une consolation indicibles ; de sorte qu'on voyait en elle l'union du paradis et du purgatoire ; son âme était dans un paradis spirituel par l'abondance des délices dont elle était enivrée ; son corps était dans le purgatoire par l'excès des tourments où il était plongé. Elle disait des choses si belles et si relevées de l'amour divin et des perfections de Dieu, que tout le monde en était charmé ; des personnes de grande vertu, et fort éclairées dans les voies de Dieu, venaient exprès de bien loin pour lui rendre visite et jouir quelque temps du bonheur de sa conversation et ne la quittaient qu'avec étonnement et en louant la divine Bonté des merveilles qu'elle opérait en elle. Jamais le désir de la communion ne la quittait ; elle était insatiable de cette viande du ciel ; et dans l'extrémité de ses maux, son unique soulagement était d'en être repue. Enfin, elle passait dans l'estime de tout le monde pour une âme toute céleste, et nul ne doutait qu'elle n'eût part à cette union d'amour qui fait la bienheureuse consommation de la béatitude.

La dernière année de sa vie, on lui fit voir qu'elle devait entrer dans un martyre encore plus grand que celui qu'elle avait enduré jusqu'alors ; ce fut une opération surnaturelle, par laquelle son esprit ne vivant plus qu'en Dieu et de Dieu, s'appliqua à faire mourir entièrement sa nature, à lui ôter tout ce qu'elle avait de propre, et à commencer de la spiritualiser pour se rendre parfaitement conforme à ses goûts et à ses inclinations. On ne peut décrire les angoisses et les tortures que la partie inférieure souffrit par cette opération ; car il n'y a rien qui lui soit plus dur et plus insupportable que d'être privée de ses manières d'agir naturelles et sensuelles, et d'être tirée hors de son activité propre ; mais Catherine soutint cet effort avec une fermeté merveilleuse, et il se fit en elle-même une telle transformation, que sa chair devint d'accord avec son esprit, et qu'elle prit, pour ainsi dire, les sentiments, les désirs et les affections de la partie supérieure.

Avant sa mort, on lui fit encore souffrir, dans son âme et dans son corps, les peines intérieures et extérieures de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié : des anges lui apparurent et l'assurèrent de son bonheur. Le démon eut aussi pouvoir de se montrer à elle, mais elle le chassa honteusement, parce qu'il n'a rien à prendre sur une âme qui ne vit que du pur amour. Enfin, elle vit une étincelle de la gloire du paradis, qui augmenta encore ce brasier qui brûlait depuis tant d'années dans ses entrailles. L'auteur de sa vie a fait le récit de tout ce qui lui arriva, dans le dernier mois de sa maladie ; mais il suffit de dire qu'elle mourut dans les mêmes flammes, dans lesquelles elle avait vécu, et qu'elle fut tirée de cette vie mortelle parfaitement purifiée, pour aller immédiatement jouir de Celui

qu'elle avait si parfaitement aimé. Ce fut le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre 1510. Plusieurs personnes eurent révélation de sa gloire ; son médecin, entre autres, qui dormait à l'heure de sa mort, s'éveilla en sursaut et entendit sa voix qui lui disait : « Adieu, je pars maintenant pour le ciel ».

On la représente tenant à la main un cœur percé d'une flèche.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Aussitôt que la mort de sainte Catherine fut connue, on accourut en foule à l'église de l'hôpital, pour vénérer le saint corps qui y était exposé, et des guérisons commencèrent à s'y opérer en grand nombre. Le saint corps, renfermé dans un cercueil de bois, fut enseveli dans l'église du grand hôpital : il fut placé près d'un mur, sous lequel il y avait un aqueduc que l'on n'avait pas observé. Cette sépulture n'étant que transitoire, le saint corps n'y demeura que dix-huit mois, au bout desquels il fut retiré et trouvé, malgré l'humidité du lieu, dans un état parfait de conservation. Pour satisfaire la dévotion publique, on le laissa exposé pendant huit jours, après lesquels on le plaça dans une chapelle défendue par une grille qui le laissait voir à ceux qui venaient le visiter. On enferma ensuite le saint corps dans un sépulcre de marbre que l'on avait fait ériger assez près du maître-autel. Bientôt on vit accourir de toutes parts une foule d'étrangers, et la circulation continuelle autour du tombeau devenant de jour en jour plus bruyante et plus incommode, on fut obligé de transporter le tombeau dans une partie basse de l'église où il demeura jusqu'en 1593. A cette époque, on fit construire un tombeau neuf dans un lieu plus élevé où l'on transporta le saint corps qui fut trouvé dans un état d'incorruptibilité parfaite.

En 1642, on transféra le corps, toujours conservé dans son intégrité miraculeuse, dans une châsse d'une forme élégante et enrichie d'ornements dorés. En 1692, il fut retiré, avec la permission de la sacrée Congrégation des Rites, de cette châsse de bois, et déposé dans une arche d'argent, ornée de cristaux, afin qu'il fût visible à tout le monde. Enfin, en 1708, les habits qui le couvraient tombant en lambeaux, on le sortit, avec la permission du pape Clément XI, le 23 du mois d'août. On le dépouilla de ses vieux habits qui furent remplacés par des vêtements plus convenables, et il fut remis dans son reliquaire, où il repose encore aujourd'hui, sans aucune marque de corruption.

Sainte Catherine fut mise, de vive voix, au nombre des Bienheureux, par le pape Jules II. En 1636, le pape Urbain VIII fit informer sur ses vertus et ses miracles en général. La cause resta pendante jusqu'à l'année 1670. Alors elle fut reprise par ordre du pape Clément X, et, en 1675, un décret de la sacrée Congrégation approuva tout ce qui avait été fait précédemment. Ce décret fut porté le 30 mars et confirmé le 6 avril de la même année par le Pape. Ses écrits furent approuvés par le pape Innocent XI, le 14 juin 1676. Après un grand nombre de miracles opérés par son intercession, Clément XII la canonisa solennellement en 1737, et Benoît XIV inséra son nom dans le martyrologe, sous le 22 mars.

Nous avons de sainte Catherine de Gênes un traité remarquable sur le *Purgatoire*, et des *Dialogues* entre l'âme et le corps, l'amour-propre et l'esprit, l'humanité et Dieu. Ces dialogues ne sont autre chose, sinon la voix de la chair qui veut retirer l'âme de la vie intérieure, et la voix de l'esprit qui lutte contre elle et qui veut suivre l'attrait divin.

Le premier auteur de cette vie a été un docteur italien nommé Jacques Giunsy, qui s'est servi des mémoires de ceux qui avaient connu la bienheureuse Catherine. Les Chartreux de Bourg-Fontaine l'ont traduite en français dès le commencement du XVIIe siècle. — Cf. *Acta Sanctorum; Vie de sainte Catherine de Gênes,* par l'abbé P..., vicaire général d'Evreux.

SAINT EUCHAIRE, PREMIER ÉVÊQUE DE TRÈVES,

ET SES SUCCESSEURS LES SAINTS VALÈRE ET MATERNE (Ier siècle [1]).

Une tradition immémoriale raconte que le culte de la sainte Vierge, conjointement avec le christianisme, fut apporté dans l'Alsace, par saint Materne, disciple de saint Pierre, et, selon plu-

1. Nous avons suivi la chronologie adoptée par Baronius, le rédacteur du martyrologe romain. Il fait de saint Materne un apôtre qui a reçu sa mission de saint Pierre en personne, tandis que quelques hagio-

sieurs écrivains, le fils unique de la veuve de Naïm, que Jésus-Christ ressuscita et admit ensuite au nombre de ses soixante-dix disciples. La tradition ajoute que Materne étant mort à Ell, dans le cours de ses prédications, Euchaire et Valère, les deux compagnons de son apostolat, retournèrent à Rome exposer leur douleur à saint Pierre, que celui-ci leur donna son bâton pastoral, en leur disant de le poser sur le corps du défunt, et de lui commander de ressusciter; après quoi il continuerait sa mission avec plus de succès qu'auparavant; qu'enfin tout se passa comme l'avait dit le Prince des Apôtres; et que par Materne ressuscité et ses compagnons furent fondées les églises de Strasbourg, de Trèves, de Cologne et de Liége.

Si cet antique récit a été contredit par certains critiques, qui, offusqués des faits miraculeux qu'ils rencontrent dans l'histoire, étudient, sous l'inspiration du préjugé, les moyens de les en bannir, ou du moins de les mettre en suspicion, on ne peut disconvenir que celui-ci réunit en sa faveur des raisons et des autorités puissantes : ce sont les martyrologes des huitième, neuvième et dixième siècles, et divers écrits de la même époque, qui citent cette tradition comme admise de temps immémorial; c'est la croyance religieusement conservée en diverses Eglises, malgré les grandes distances qui les séparent; c'est le respect avec lequel Cologne et Trèves ont conservé les deux moitiés du bâton pastoral de saint Pierre, qu'elles se sont partagé, et l'accord des anciens auteurs à motiver par ce miracle la coutume qu'ont les Papes de ne pas porter de crosse; c'est l'antique basilique de la Résurrection bâtie à Ell, et où la foule des pèlerins visitait dévotement le tombeau vide qui avait servi pendant quarante jours de sépulcre à saint Materne; c'est le témoignage uniforme des historiens alsaciens, allemands, italiens, des siècles plus rapprochés du nôtre; c'est l'office propre du bréviaire de Strasbourg; c'est enfin, d'une part, le fait non contesté que saint Materne fut le premier apôtre de l'Alsace, de l'autre, le fait incontestable que dès le second siècle l'Alsace comptait des chrétientés florissantes.

Saint Euchaire tint le siége épiscopal de Trèves pendant vingt-trois ans, et il s'endormit dans le Seigneur le 8 décembre; Valère lui succéda, siégea quinze ans, et mourut le 29 janvier; Materne continua les travaux apostoliques de ses deux prédécesseurs immédiats et s'envola au ciel le 14 septembre, après avoir gouverné son diocèse pendant quarante ans. Leurs corps furent ensevelis hors des murs de la ville de Trèves. On voit des reliques de saint Valère dans la crypte souterraine de Saint-Mathias de Trèves; des parcelles ont été transférées à Lisbonne. L'église métropolitaine possède des ossements de saint Materne. Les peintres ont coutume de représenter saint Materne avec une église à trois tours, afin de rappeler que son diocèse comprenait primitivement les trois villes importantes de Cologne, de Trèves et d'Utrecht, qui, plus tard, à cause du nombre des chrétiens, devinrent autant de titres épiscopaux.

Tiré du *Propre de Trèves;* de l'*Histoire des soixante-douze Disciples,* par M. l'abbé Maistre; et de *Notre-Dame de France,* par M. le Curé de Saint-Sulpice.

XVe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie. — A Rome, sur la voie Nomentane, la naissance au ciel de saint NICOMÈDE, prêtre et martyr, qui, ayant répondu à ceux qui le poussaient à sacrifier : « Je ne sacrifierai qu'au Dieu tout-puissant qui règne aux cieux », fut très-longtemps meurtri à coups de fouets garnis de plomb, et s'envola vers le Seigneur. 71. — Au territoire de Châlon-sur-Saône, saint VALÉRIEN, martyr, que le président Prisque fit suspendre et déchirer par tout le corps avec des ongles de fer; mais, voyant qu'il demeurait inébranlable dans

graphes, les Bollandistes, entre autres, soutiennent qu'il appartient au IVe siècle; nous avons déjà vu qu'une étude plus approfondie de ces questions a démontré que c'est au Ier siècle, et non au IVe, qu'il faut placer l'évangélisation des Gaules.

la confession de Jésus-Christ, et qu'il persistait à le louer avec des transports de joie, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. 178. — A Marcianopolis, en Thrace, sainte Mélitine, martyre, qui, sous l'empereur Antonin et le président Antiochus, ayant été menée deux fois à des temples païens, et les idoles étant tombées chaque fois qu'elle y était entrée, fut pour cela suspendue et déchirée par tout le corps, et enfin décapitée. IIe s. — A Andrinople, les saints martyrs Maxime, Théodore et Asclépiodote, qui reçurent la couronne de gloire sous l'empereur Maximien. Vers 303. — De plus, saint Porphyre, comédien, qui, se faisant baptiser par dérision en présence de Julien l'Apostat, se trouva tout à coup changé par un merveilleux effet de la puissance de Dieu, et protesta qu'il était chrétien ; et, sur l'heure même, il eut la tête tranchée par l'ordre de l'empereur, et alla recevoir la couronne du martyre. 362. — Le même jour, saint Nicétas, goth, que le roi Athanaric fit brûler pour avoir confessé la foi catholique [1]. Vers 372. — A Cordoue, les saints Emilas, diacre, et Jérémie, qui, durant la persécution des Arabes, après avoir langui longtemps dans une obscure prison, eurent la tête tranchée pour Jésus-Christ, et remportèrent la couronne du martyre. 852. — A Toul, saint Epvre, évêque. 450. — De plus, saint Lubin, évêque de Chartres [2]. 557. — A Lyon, saint Aubin, évêque [3]. 397. — Le même jour, le décès de saint Achard, abbé. 687. — En France, sainte Eutropie, veuve [4]. Ve s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Autun, saint Valérien, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Bayeux, mémoire des saints Nicomède, prêtre et martyr, et Lubin, évêque de Chartres, cités aujourd'hui au même martyrologe. — Aux diocèses de Dijon et de Paris, fête du saint Nom de la bienheureuse Vierge Marie, dont nous avons donné l'historique au 9 septembre. — Au diocèse de Poitiers, saint Achard, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Toul, diocèse actuel de Nancy, sainte Apronie ou Aprône, vulgairement sainte Evronie, vierge, dont nous avons donné la vie au 15 juillet. Vers 420. — Dans l'ancien Ponthieu *(Pontivus pagus)*, pays de la Basse-Picardie, saint Ribert, abbé de Saint-Valery-sur-Somme (abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée par les libéralités du roi Clotaire II), au diocèse d'Amiens. Quelques hagiographes pensent qu'il fut évêque régionnaire en Normandie et en Picardie. Il est patron des paroisses de Charles-Mesnil, de Torcy-le-Grand et de Quièvrecourt, au diocèse de Rouen. Un peu plus loin que le vieux tertre où fut assis autrefois le château de Charles-Mesnil, est une source vénérée connue sous le nom de Saint-Ribert. Une tradition, appuyée par la légende même de saint Ribert, prétend que ce pieux missionnaire y a baptisé au VIIe siècle. Aujourd'hui encore, on vient boire l'eau de la source et y plonger les enfants malades : aussi l'appelle-t-on vulgairement *la Baignerie de Saint-Ribert*. On voit également, à l'occident du Grand-Torcy, une fontaine placée à mi-côte dans un taillis, et

1. Saint Sabas (12 avril) et saint Nicétas (15 septembre) sont les deux plus célèbres martyrs de la nation des Goths ; les Grecs mettent le second dans la classe de ceux qu'ils appellent *Grands Martyrs*. Il naquit près des bords du Danube, et fut converti dans sa jeunesse par Théophile, évêque des Scythes et des Goths. Victime de la persécution d'Athanaric, roi des Goths d'Orient, ce fut par le feu qu'il remporta la couronne du martyre. On transféra depuis son corps à Mopsueste, aujourd'hui Messis, ville de la Cilicie des Plaines, sur le Pyrame. — Godescard.

2. Le 15 septembre est proprement le jour de la translation de saint Lubin de Chartres ; son décès est marqué au martyrologe de France du 14 mars, jour sous lequel nous avons donné sa vie (tome III, page 411).

3. Aubin, que l'on appelle aussi Albin et Alpin, succéda à saint Just sur le siége archiépiscopal de Lyon, on ne sait pas au juste à quelle époque. Certains auteurs ont placé le commencement de son épiscopat à l'année 382 qui est celle de la retraite de saint Just ; mais il paraît peu probable qu'il ait eu le titre d'archevêque de Lyon avant la mort de ce prélat (390). Quoi qu'il en soit, Aubin fut un évêque de mœurs pures et saintes, et c'est lui qui présida aux funérailles de son vénérable prédécesseur. Sa mort est indiquée par les martyrologes au 15 septembre, et nous croyons qu'elle doit être fixée à l'année 397, puisqu'il est certain qu'il ne gouverna le diocèse que sept ans. On lui attribue la construction de l'église Saint-Etienne, où il reçut la sépulture. — *Gallia christiana*.

4. Sainte Eutrope ou Eutropie, modèle des veuves chrétiennes, vivait en Auvergne, du temps de saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. Nous apprenons de lui qu'elle honorait sa viduité par la pratique de toutes les vertus qui pouvaient contribuer à sa sanctification. Elle joignait la douceur et la modestie à une sage tempérance, et mortifiait son corps par de grandes abstinences, tandis qu'elle nourrissait les pauvres de son bien. Assidue à la prière, elle veillait sans cesse sur elle-même, n'ayant qu'un seul désir, celui de plaire à Dieu, qu'une seule crainte, celle de lui déplaire. Sa vertu fut éprouvée par diverses afflictions. Après avoir perdu son époux, elle perdit encore son fils et son petit-fils, et vit ainsi disparaître tous les appuis et toutes les consolations qu'elle pouvait avoir sur la terre ; elle se soumit à la volonté du Seigneur avec une résignation parfaite, et soutint des disgrâces si sensibles avec la fermeté d'une Sainte. Mais sa patience éclata surtout à l'occasion d'un procès, où il ne s'agissait de rien moins que de lui enlever tout son bien. Elle choisit son évêque pour arbitre, sacrifiant ainsi à l'amour de la paix ce qu'une action judiciaire n'aurait pas manqué de lui adjuger. On ignore l'année de la mort de cette sainte veuve ; mais son nom se trouve marqué dans plusieurs martyrologes. — *Notes locales*.

qui a servi à saint Ribert pour conférer le sacrement de Baptême. VIIe s. — En Auvergne, saint Bravy *(Bravius)*, breton de naissance, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, et abbé de Menat *(Menatum, Bracum)*, monastère bénédictin fondé au Ve siècle, dans le diocèse de Clermont-Ferrand. Son chef, enfermé dans une châsse d'argent, se conservait dans l'église paroissiale du Punsat (peut-être le Pouzat, dans l'Ardèche), au pays de Combrailles (Creuse et Puy-de-Dôme). VIIIe s. — A Châtillon, diocèse de Dijon, dans l'église de Saint-Vorles, Notre-Dame du Château, appelée aussi Notre-Dame Saint-Bernard, à raison des rapports qu'a eus avec ce sanctuaire ce dévot serviteur de Marie. La chapelle, profanée par la Révolution de 93, vient d'être restaurée, et a été solennellement bénite par Mgr Rivet, évêque de Dijon, le 15 septembre 1856.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la Très-Sainte Trinité. — L'Octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie. — Le samedi avant le dimanche dans l'Octave de la Nativité de la sainte Vierge, la fête du très-saint Nom de Marie, dont l'office commença à se célébrer parmi les Trinitaires sous le bienheureux Simon, chef de cet Ordre; il se répandit ensuite dans les différentes Eglises ; enfin le pape Innocent XI ordonna que cette fête serait célébrée dans toute l'Eglise, le dimanche dans l'Octave de la Nativité, en mémoire de la mémorable victoire remportée par les chrétiens sur les Turcs qui étaient venus mettre le siége devant Vienne, en Autriche [1]. 1683.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — La commémoraison de notre Père saint Dominique [2]. 1221. — L'Octave de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au désert de Scété (Egypte Inférieure), saint Jean Colobe, ou *le Nain*, ainsi nommé de sa petite taille, anachorète et confesseur. On rapporte que son directeur lui ayant ordonné de planter dans un terrain sec le bâton qu'il tenait à la main, et de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il produisît du fruit, le disciple obéit avec simplicité, quoique la rivière qui pouvait lui fournir de l'eau fût à une grande distance. Ayant fait pendant trois ans, sans dire un seul mot, ce qui lui était prescrit, le bâton prit racine et produisit du fruit; le supérieur l'ayant cueilli, le porta à l'église et dit aux frères : « Prenez et mangez le fruit de l'obéissance ». Après avoir jeté beaucoup d'éclat sur la solitude de Scété et formé de nombreux disciples, Jean s'endormit doucement dans le Seigneur, rempli d'années et de mérites. Ve s. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, les saints Arche et Archéon, martyrs. — A Soana, en Toscane, saint Maximilien, évêque de Palerme et confesseur. Une notable portion de son corps se conserve à Soana; Rome possède son chef; Palerme, Pise, et les îles de Giglio et d'Elbe (sur les côtes de la Toscane), ont été enrichies à diverses époques de quelques-uns de ses ossements. Ve s. — A Clèves, dans la Province Rhénane, saint Luthard ou Luithard, comte de Clèves et confesseur. N'ayant pu embrasser la vie monastique après laquelle il soupirait, il s'en consola en s'adonnant tout entier aux bonnes œuvres. Ayant épousé Berthe, fille d'Arnoul de Carinthie, empereur d'Allemagne et de la race de Charlemagne, il en eut deux fils, Baudouin ou Baudry et Richfrid, qu'il éleva dans les exercices de la piété. Après avoir longtemps édifié les hommes sur la terre, il alla au ciel recevoir la juste récompense de ses travaux. Fin du IXe s. — A Myrmice, en Asie-Mineure, saint Philotée le Thaumaturge, prêtre et confesseur. Xe s. — A Bargoni ou Castel-Bargone, au diocèse de Plaisance, le bienheureux Roland ou Orland de Médicis, anachorète. Après avoir passé vingt-six ans dans les solitudes de l'Italie, voué tout entier aux exercices de la contemplation, il s'endormit dans le Seigneur à Castel-Bargone d'où son corps fut transféré à Busseto, entre Parme et Plaisance, dans une chapelle dédiée sous son invocation. 1386. — A Gênes, la bienheureuse Catherine, veuve, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1510. — Dans l'abbaye bénédictine de Muri, fondée en 1027 en Suisse (Argovie), saint Léonce, martyr romain, dont le corps fut transféré dans ce monastère en 1647.

1. Nous avons donné, au 9 septembre, l'historique de cette fête. — 2. Nous avons donné, au 4 août, la vie de saint Dominique.

SAINT VALÉRIEN, MARTYR A TOURNUS,

AU DIOCÈSE D'AUTUN

178. — Pape : Saint Eleuthère. — Empereur romain : Marc-Aurèle.

> Si vous considérez la récompense, les épreuves ne vous sembleront rien, et vous jugerez que vos combats sont peu de chose au prix de la couronne qui vous attend. *Saint Augustin.*

Valérien, ayant été arrêté à Lyon avec saint Pothin et ses compagnons, fut jeté en prison. Mais le cachot, où il était renfermé, s'étant ouvert, il s'enfuit avec le prêtre saint Marcel, dont nous avons donné la vie au 4 de ce mois, et vint à Tournus. Ce lieu était alors, comme il a été dit, un point stratégique, une station militaire, un immense magasin fortifié où venaient s'entasser toutes les provisions de l'armée, toutes les redevances des contrées environnantes pour être exportées facilement, soit par la grande route, soit par la Saône d'abord et par le Rhône ensuite. Là sans cesse affluait de tous côtés une multitude de gens qui venaient payer à César ce qui est dû à César. Non loin du *castrum* romain, Valérien avait construit une petite et pauvre cabane : c'était sa demeure, c'était le sanctuaire de son Dieu, c'était le théâtre de sa charité. Il y attirait les habitants du pays et les étrangers ; il les gagnait par ses aumônes et par une hospitalité toujours bienveillante, toujours généreuse. On n'y voyait nul autre ornement qu'une croix. Cette arme de l'apôtre était là appendue à l'humble muraille ; toujours il en portait une autre avec lui, cachée sous son manteau. Pourquoi le Saint, continuent ses Actes, avait-il choisi Tournus comme centre de ses opérations apostoliques ? C'est qu'il espérait que la parole divine pourrait y être entendue par un plus grand nombre d'hommes que nulle part ailleurs, rayonner de là dans toutes les directions et se disséminer, par suite de ce va-et-vient continuel d'étrangers, sur tous les points et à toutes les distances. Il voulut que là où l'on apportait les tributs aux maîtres de la terre, le souverain Maître du ciel eût aussi sa part. La pensée, les saintes industries et le zèle de Valérien ne furent pas trompés : Dieu, qui les lui avait inspirés, voulut bien les bénir. Les conversions furent innombrables.

Mais l'enfer, jaloux de tant de succès, voulut en arrêter le cours et se venger de ses pertes par la mort de Valérien. L'instrument qui l'avait si bien servi à Châlon va le servir encore. Priscus, l'affreux Priscus, encore teint du sang de Marcel, entreprend un voyage à Lyon. Dix jours seulement se sont écoulés depuis le martyre de l'apôtre. Il va sans doute porter dans cette ville la nouvelle de ses exploits, s'en parer comme d'une gloire et y recevoir une ovation digne de lui. Le voilà donc qui part et marche déjà comme un triomphateur. Il s'embarque sur la Saône avec une partie de son escorte et de ses équipages, tandis que l'autre partie suit parallèlement la grande route, et partout la voix du héraut annonce sa présence. Le même soir, 14 septembre, il arrive à Tournus au milieu de ce cortége presque royal. Là, pendant qu'il égaie, avec une joie barbare et insensée,

les délices du festin par le récit de la mort de Marcel, on lui apprend que Valérien, l'autre prisonnier chrétien échappé des cachots de *Lugdunum*, se cachait dans les environs et avait déjà fait de nombreux prosélytes. A la fois cruel et ambitieux, il tressaille, à cette nouvelle, d'un féroce plaisir. Car du même coup n'atteindra-t-il pas un double but ? Il se donnera de nouveau le spectacle, encore si piquant pour lui à cause de sa rareté, de la mort d'un chrétien au milieu des supplices. Et puis, comme il sera fier de paraître aux yeux du préfet avec ce surcroît de mérite et de gloire ! L'occasion est trop bonne pour ne pas en profiter. Il ne peut laisser échapper cette proie nouvelle : il voudrait l'avoir entre ses mains ce jour-là même. « Qu'on se mette à la recherche de Valérien », crie-t-il à ses gens, « qu'on le trouve et qu'on me l'amène demain matin. Il me faut ce chrétien ».

Les satellites du tyran, conduits par quelques païens, eurent bientôt découvert la demeure de l'Apôtre. Celui-ci, croyant que c'étaient des néophytes qui venaient le trouver, se lève aussitôt pour aller les recevoir, en faisant le signe de la croix, leur offre avec sa charité ordinaire une cordiale hospitalité et les prie avec une bonté touchante, capable d'amollir les cœurs les plus durs, de vouloir bien accepter quelque chose. Mais eux, comme des loups cruels que rien n'apprivoise, se jettent sur le doux agneau ; et tout en préparant les chaînes dont ils vont le couvrir pour l'emmener captif, ils l'accablent d'outrages et lui demandent avec dérision : « Quel est ce signe que tu viens de faire sur ta personne ? Quel singulier ornement décore cette muraille ? — Et le voilà encore ici », dit un autre en apercevant la croix que le Saint portait sous son manteau.

Valérien, à l'exemple du divin Maître, s'abandonne à eux, sans opposer la moindre résistance, sans ouvrir la bouche pour se plaindre ; et, préoccupé d'une seule pensée, la gloire de Dieu et le salut de ces pauvres gens qui ne savent pas ce qu'ils font, il s'empresse de profiter de cette occasion pour leur faire connaître Jésus-Christ. « Ce signe que j'ai fait », répondit-il d'un air noble et bon, et avec un accent plein de conviction et de douceur, « cet objet sacré qui orne ma demeure et ma poitrine, c'est l'image de la croix sur laquelle le Fils de Dieu, par un amour infini, mourut à notre place pour nous épargner une mort éternelle et nous mériter le bonheur immense de l'immortelle vie dans les cieux ». — « Echappé de prison », reprennent ces misérables bien dignes, à ce qu'il paraît, d'être les instruments de la cruauté de leur maître, « tu ne crains donc pas plus que ton compagnon Marcel de t'avouer chrétien ? Mais on verra bientôt ». — « Oui, je suis le compagnon de Marcel, et je m'en fais gloire. Comme lui je suis chrétien. Rien ne m'empêchera de le proclamer, et ce sera encore le dernier mot qui sortira de ma bouche avec mon dernier soupir ».

Pendant ce dialogue, les préparatifs du départ s'étaient achevés. Le Saint a les mains liées derrière le dos, il est chargé de chaînes et traîné ainsi comme le dernier des scélérats devant le tribunal de Priscus. Le tyran, fixant sur lui un œil fauve, semblable à celui d'une bête féroce dont il avait la cruauté dans le cœur, lui dit : « Tu es ce Valérien qui a toujours à la bouche le nom d'un certain Christ, n'est-ce pas ? Misérable, qui t'exposes à la mort pour une sotte erreur ! Peut-être ne sais-tu pas le sort de ton compagnon Marcel, victime de la même obstination dans les mêmes rêveries ? » — « Je sais tout », répond Valérien d'un ton grave et modeste, mais ferme. « C'est vous qui ne savez pas qu'en me parlant de la mort glorieuse de mon bienheureux frère, vous ne faites que me donner un motif de plus pour exciter mon courage. Il vous a vaincu : son exemple m'apprendra à com-

battre vaillamment comme lui, afin de remporter comme lui la victoire ». — « Prends garde à toi et adore les dieux immortels, telle est la volonté de notre très-divin empereur. Et apprends que ces dieux, objets de notre culte, existent bien réellement ; car toute leur race divine a été vue autrefois sur la terre par nos ancêtres et règne maintenant au ciel. Or, ce sont leurs images qui sont sous tes yeux. Voici le tout-puissant Jupiter, avec Junon son épouse et sa sœur ; voilà Vénus, la fille de ce grand dieu ; voilà Mars, voilà Vulcain, qui sont les frères et en même temps les époux de cette déesse. Nous avons donc bien raison d'adorer ces images sacrées. Offre-leur aussi tes hommages, ou bien je vais t'infliger des supplices bien autrement terribles que ceux que j'ai fait subir à Marcel, ton digne collègue ».

Alors le Saint prit la parole, moins pour se défendre que pour instruire les assistants en leur faisant toucher du doigt le ridicule du paganisme. « Tout cet appareil », dit-il avec un ton d'autorité et d'inspiration céleste, « me montre que vous êtes bien le magistrat, investi dans cette contrée de l'autorité publique ; mais en vérité, j'aurais peine à le croire, si je ne considérais que votre ignorance. Car enfin, en parlant comme vous venez de le faire, vous jetez comme à plaisir le discrédit sur les décrets du prince et les lois de l'empire. Quoi ! vous osez nommer de pareilles divinités ! Vous appelez dieux d'infâmes incestueux qui ont été les maris de leurs propres sœurs ! Mais vos paroles sont des sacriléges, des blasphèmes insultants et pour la religion et pour l'autorité même dont vous êtes le dépositaire. Ne savez-vous pas que les lois défendent et punissent l'inceste ? Et ce qui est chez les hommes un crime et une honte, vous voulez que je l'approuve et que je le vénère dans les dieux ! Vous n'y pensez pas, et vous vous condamnez vous-même. Que j'ai pitié de vous !.... Vous me parliez tout à l'heure de mon frère Marcel. Ah ! que n'avez-vous été ébranlé par le spectacle de son courage ! Que n'avez-vous compris la haute leçon qu'il vous donnait ! Au lieu de parler si indignement de la divinité, vous adoreriez comme lui, comme moi, le seul vrai Dieu tout-puissant, créateur et maître du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son fils, l'innocente victime qui a bien voulu prendre une vie semblable à la nôtre, afin de la sacrifier pour expier les crimes de l'humanité coupable et nous donner par sa glorieuse résurrection une assurance de notre propre résurrection pour le ciel où il règne et régnera dans tous les siècles. Le voilà le véritable Dieu vivant. On ne le trouve ni dans un bloc de pierre, ni dans un morceau de métal ; mais on l'adore par la foi dans le temple éternel ».

« Ah ! tu n'as pas peur », dit le président étonné, mais cherchant à dissimuler son étonnement, « de tous ces appareils de supplice qui t'entourent ; bien plus, en me débitant tes délirantes sottises, tu oses me parler comme si les rôles étaient changés et que tu fusses le juge et moi l'accusé ! Maintenant, à mon tour. Ta mort au milieu des tourments va nous montrer quels sont les plus puissants de nos dieux ou du tien ». — « Oui, nous allons le voir », répond le généreux confesseur de la foi d'un ton énergique et avec un regard calme mais assuré, sous le poids duquel Priscus se surprit presque à trembler. « Mes compagnons l'ont déjà assez montré à Lyon, à Vienne, à Châlon, en triomphant des mêmes supplices dont tu me menaces : et j'espère, à leur exemple et par la grâce de Dieu, te le montrer aussi en triomphant comme eux ». Soudain Priscus en fureur ordonne qu'il soit attaché à un poteau et déchiré avec des ongles de fer. Comme le saint martyr, assisté par Notre-Seigneur Jésus-Christ, semblait ne pas souffrir de cet

horrible supplice et ne cessait de louer Dieu, le tyran, honteux de se voir vaincu, et surtout craignant que les spectateurs, déjà frappés de la constance surhumaine, de l'air céleste de sa victime, ne se déclarassent chrétiens si le spectacle durait plus longtemps, se hâta d'en finir. « Qu'on l'emmène loin d'ici », dit-il avec une sombre fureur et un dépit mal dissimulé, « et qu'on lui tranche la tête ». L'ordre s'exécute à l'instant.

Durant le trajet, Valérien, plein de joie, rend grâces à Dieu qui veut bien lui donner en échange de quelques jours d'une vie périssable une récompense éternelle. Bientôt il arrive au lieu du supplice. Là, pendant qu'à genoux sur le sol et près de recevoir le coup qui va briser son enveloppe mortelle, il pense au premier diacre, au premier martyr son patron, son modèle, et que, comme lui diacre et martyr aussi, il prie pour ses bourreaux et lève les yeux au ciel en disant : « Seigneur, recevez mon âme ! » saint Etienne lui apparaît au sein de la gloire divine, tenant dans sa main une couronne qu'il lui présente de la part du suprême Rémunérateur. Un instant après, le vaillant athlète de Jésus-Christ allait recevoir ce prix réservé au vainqueur, le 17 septembre vers l'an 178. Sa tête venait de tomber dans ce lieu même que sa mémoire, son nom, son culte et ses précieux restes ont pour jamais consacré.

CULTE ET RELIQUES.

Les fidèles ayant enseveli le corps de saint Valérien, ne tardèrent pas à élever sur son tombeau un petit oratoire où l'on célébrait le culte divin. Après la conversion de Constantin, l'humble sanctuaire, ne suffisant plus à la multitude des pèlerins, fut transformé en basilique. Dès le VIe siècle, cette église était déjà ancienne, car, selon Grégoire de Tours qui vint lui-même prier devant le corps du saint martyr, elle avait déjà besoin de grosses réparations. Le roi fit bâtir une basilique en son honneur. Plus tard, cette abbaye ayant reçu Geilon et ses moines, qui apportaient avec eux le corps de saint Philibert pour le soustraire aux profanations des Normands, prit le nom de ce saint fondateur de Jumiéges et de Noirmoutier (875). Mais le culte de saint Valérien, loin de diminuer, reçut un nouveau lustre. Au Xe siècle, l'abbé Etienne Ier, après avoir réparé les dévastations des barbares dans l'église et dans l'abbaye, fit d'abord élever un nouvel autel sur le tombeau de pierre contenant le corps de l'apôtre de Tournus. Ce tombeau était dans la crypte. Le 26 janvier 980, on retira ses ossements du tombeau : la tête fut placée dans un reliquaire spécial tout en or et orné de pierreries, représentant le buste du Saint; la petite croix qui reposait sur sa poitrine, fut enfermée dans un écrin d'argent; tous les grands ossements furent déposés dans une superbe châsse ; la moindre partie des reliques fut laissée dans l'ancien tombeau de pierre que l'on ferma hermétiquement. Les reliques furent ensuite portées en triomphe et placées sur le grand autel dédié à la sainte Vierge. Cette translation fut suivie d'un grand nombre de miracles.

Le culte de saint Valérien traversa les siècles, malgré les révolutions. En 1006, l'abbaye et l'église ayant été consumées par les incendies, l'abbé Bernère, quinze ans après, les reconstruisit et en fit faire la dédicace. Plus tard, l'église se trouvant trop petite pour le nombre des fidèles qui s'était accru considérablement, on en bâtit une seconde, qui, sous le vocable du saint martyr, devint l'église paroissiale. En 1562, les Protestants pillèrent l'église et l'abbaye, livrèrent aux flammes le corps du saint martyre, et en jetèrent les cendres au vent ou dans la Saône. Il ne reste à l'ancienne et belle église de Saint-Philibert, que quelques parcelles de ce corps sacré et le tombeau de pierre où il avait reposé si longtemps, le reste ayant été détruit par l'impiété des révolutionnaires.

La pierre sur laquelle le Saint eut la tête tranchée fut enfermée dans l'autel d'une chapelle construite en son honneur dans l'église de l'hôpital de Châlon. Cette chapelle ayant été démolie en 1706, la pierre vénérée fut placée dans l'autel de la chapelle du Saint-Sacrement. Il s'est formé, en 1854, sous le patronage de saint Valérien, une confrérie qui a reçu l'approbation du Saint-Siége.

Acta Sanctorum; Dinet : *Saint Symphorien et son culte; Propre d'Autun.*

SAINT EPVRE[1], SEPTIÈME ÉVÊQUE DE TOUL

450. — Pape : Saint Léon Ier *le Grand*. — Roi des Francs : Mérovée.

Neminem spernas, afflicto et egeno condoleas.
Ne méprisez personne, soyez compatissant à l'égard de l'affligé et de l'indigent.
Saint Bonaventure.

Saint Epvre naquit à Trancault, petit village du canton de Marcilly-le-Hayer, dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine, au diocèse de Troyes. Issu de parents aussi pieux que distingués par leur position dans le monde, Epvre fit présager dès sa plus tendre jeunesse ce qu'il serait dans la suite : un disciple fervent de Jésus-Christ, un religieux observateur de sa loi sainte. Il ne s'adonnait pas aux jeux naturels à son âge ; mais l'attrait de la vertu devançant les années, il prenait plaisir à visiter les églises et les monastères et à converser avec les personnes que recommandait une haute et solide piété. Il faisait surtout ses délices de la pratique régulière des œuvres de miséricorde. Que de fois, à son retour des écoles ou de l'église, ne le vit-on pas se dépouiller des vêtements qu'il portait pour couvrir quelque indigent en haillons ! Quand il n'avait rien à donner, il compatissait si tendrement à la misère, que le pauvre faisait souvent plus de cas de la douceur de ses consolations que d'une aumône matérielle, même la plus abondante.

Dès qu'il fut maître des biens qui lui revenaient en héritage à la mort de ses parents, il en fit deux parts et consacra la plus large à l'entretien et au soulagement des malheureux. Il était leur providence et leur père, à ce point qu'on aurait pu lui appliquer ces paroles du saint homme Job : « La compassion grandit dans mon âme avec les années ; elle est sortie avec moi du sein de ma mère ».

Epvre ne cultivait pas seulement la vertu ; il s'était aussi livré à l'étude des belles-lettres, et des progrès rapides lui firent bientôt surpasser tous ses émules. Son élocution brillante lui valut un nom parmi plus les fameux avocats ; mais, fidèle à ses inclinations de dévouement et de charité, il n'employa jamais son talent qu'à la défense des pauvres, des veuves et des orphelins.

La judicature ne lui donna point le repos et le contentement qu'il désirait : aussi l'abandonna-t-il bientôt pour se livrer tout entier à la méditation des vérités éternelles. Dévoré de la soif de sa sanctification, il fréquentait les personnes les plus avancées en perfection et étudiait avec soin leurs vertus principales. Puis, comme une abeille industrieuse, qui du suc de fleurs différentes compose un miel exquis et délicieux, il s'essayait à reproduire dans sa conduite habituelle la pureté de l'un, la mortification de l'autre, les saintes dispositions de tous.

Cependant sa réputation s'était répandue au loin, et le siége épiscopal de Toul étant venu à vaquer, Epvre fut élu, malgré ses résistances, pour

1. *Alias :* Evre, Apre, *Aper*.

remplir cette place éminente, à la grande satisfaction du peuple et du clergé. L'honneur de l'épiscopat ne changea point son cœur. Il conserva la même humilité de vie, la même simplicité de vêtements, le même amour de la mortification. C'était toujours la même affabilité pour tous, la même douceur dans les conversations. Il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Le malheur qui frappait l'un de ses diocésains l'attristait plus que s'il en eût été lui-même la victime, et il partageait également le bonheur de ceux que réjouissait quelque prospérité. Jamais il ne manquait une occasion d'annoncer la parole sainte au peuple qui lui était confié, et toujours le nom de Jésus revenait sur ses lèvres, qui en exprimaient toute la douceur et toutes les consolations. Il était ce prudent et fidèle économe de l'Evangile qui distribue en son temps la nourriture spirituelle à ses frères.

A travers les villes et les campagnes que son zèle d'apôtre lui faisait parcourir, il abattait les temples d'idoles encore fréquents alors, et, par la force et la persuasion de ses discours, il ouvrait les yeux des païens à la lumière de la foi, qui ne leur était pas encore apparue.

Dieu voulut récompenser tant de vertus par le don des miracles. Qu'il nous suffise d'en citer deux. Dans l'une de ses courses apostoliques, saint Epvre apprend que trois criminels vont subir le dernier supplice. Son cœur s'émeut de compassion; il demande leur grâce, mais il ne peut l'obtenir du juge inexorable. Il recourt alors à Dieu dans une fervente prière. Aussitôt les fers tombent des mains des condamnés ; les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes et laissent passer les captifs, qui, pleins de reconnaissance, viennent déposer leurs chaînes aux pieds du Saint, encore prosterné devant les autels. Quant au juge qui s'était montré rebelle et inflexible, il fut aussitôt possédé du démon et mourut dans d'affreuses tortures. On voyait encore, au XIe siècle, dans l'abbaye du Saint, à Toul, ces chaînes que l'on plaçait sur le cou des possédés pour leur procurer délivrance et guérison.

Le même jour, comme le Saint revenait à sa ville épiscopale, il trouva sur son chemin un jeune homme possédé de l'esprit mauvais. De sa bouche s'échappaient des tourbillons de flammes, des torrents de soufre ; chacun prenait la fuite à son approche. A la vue de l'évêque, le malheureux fut saisi d'un accès de rage et se précipita à sa rencontre. Mais l'homme de Dieu, sans perdre son sang-froid, s'arme du signe de la croix, et, levant la main, lui ordonne de s'arrêter. Le jeune homme n'en devient que plus furieux ; il souffle au visage de l'évêque une flamme empoisonnée et cherche à lui déchirer les membres avec ses dents ; mais le Saint étend la main, fait de nouveau le signe de la croix, et le démon prend la fuite.

Saint Epvre, déjà avancé en âge, fit bâtir une basilique sous les murs de la ville ; mais il mourut avant qu'elle fût achevée et il y reçut la sépulture. Il y avait sept ans qu'il occupait le siége de Toul.

Comme on le portait en terre, il s'échappa de son corps une odeur délicieuse qui embauma tous les assistants. Ainsi méritait d'être honoré après sa mort celui qui, pendant sa vie, s'était appliqué à répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Un autre prodige accompagna ses obsèques : le ciel s'ouvrit tout à coup ; deux nuées lumineuses s'abaissèrent jusqu'à terre, et de la bouche du saint Pontife sortit visiblement une colombe plus blanche que la neige, qui prit son essor vers les cieux : emblème évident de la simplicité et de l'innocence qui avaient caractérisé sa vie.

CULTE ET RELIQUES.

Dieu voulut honorer le tombeau de son serviteur par nombre de prodiges que le moine Adso a recueillis dans son *Histoire des Evêques de Toul,* reproduite par Dom Calmet dans les preuves de son *Histoire de Lorraine.* Ce tombeau se trouvait dans l'église qu'avait fait élever le saint Prélat, non loin des murs de Toul, que la mort ne lui laissa pas achever, mais que fit terminer son successeur saint Albaud. La confiance des peuples dans les mérites de saint Epvre amenait au lieu de sa sépulture d'innombrables pèlerins; bientôt plusieurs églises de récente construction furent placées sous son patronage, celle qu'il avait lui-même commencée, dans laquelle reposaient ses restes mortels et qu'il avait dédiée à saint Maurice, ne fut plus désignée que sous son nom propre ainsi que l'agglomération de maisons qui se forma autour, et qui a conservé, jusqu'aujourd'hui, la dénomination de faubourg Saint-Epvre. L'Evêque Albaud fit construire, tout près de la maison de Dieu, un monastère qui devint la célèbre abbaye de Saint-Epvre et le siége des écoles épiscopales de Toul. De cette magnifique habitation, il ne reste plus que plusieurs bâtiments vendus à des particuliers, la belle église conventuelle a disparu et l'emplacement qu'elle occupait est devenu un jardin.

Avant la fin du xve siècle, la Ville-Vieille de Nancy vit s'élever dans son enceinte, non loin du palais ducal, une église qui fut dédiée à saint Epvre. Disons tout de suite, et sans entrer dans des détails dont ce n'est pas ici le lieu, que cette ancienne église, décrétée de vétusté, a été démolie dans ces dernières années pour faire place à un nouveau temple qui s'achève en ce moment et qui par ses vastes dimensions et la richesse de son ameublement attire la curiosité des visiteurs.

Les reliques de saint Epvre étaient pieusement conservées dans l'église abbatiale, où elles avaient été déposées. Au commencement du xe siècle, à l'approche des Danois et des Hongrois qui venaient d'envahir la Gaule-Belgique, les moines du monastère sauvèrent la châsse de leur protecteur, et la déposèrent dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, contiguë à la cathédrale de Toul et lui servant de baptistère. Quand le calme fut rétabli, l'évêque Drogon pensa conserver le saint dépôt, sous prétexte qu'il serait plus utile aux fidèles et plus honorable à la mémoire de saint Epvre, de le placer dans l'intérieur de sa cathédrale; mais deux religieux, dans le but de soustraire le reliquaire à la puissance du prélat qui en voulait priver leur communauté, le déposèrent de nuit dans une cachette que l'on ne parvint à découvrir que soixante ans plus tard, sous l'épiscopat de saint Gérard, qui remit les reliques sous la garde des religieux de l'abbaye, et en fit la translation solennelle, le 17 mai 978.

En 1527, l'abbé de Saint-Epvre obtint d'Hector d'Ailly, évêque de Toul, que les reliques du saint patron de son abbaye fussent transférées du coffre où elles reposaient, dans un reliquaire beaucoup plus riche. Une nouvelle tentative de soustraction frauduleuse de ces précieux restes eut lieu en 1635, mais sans succès : les ravisseurs furent exilés, et les reliques rendues à leurs légitimes possesseurs. Plus tard, on en accorda des fragments à plusieurs églises paroissiales. En 1790, lors de la dispersion des Ordres religieux, M. Parisot, curé de la paroisse Saint-Epvre de Nancy, obtint des bénédictins de l'abbaye du même nom, à Toul, la concession du chef de leur commun protecteur. Le dimanche 5 novembre, Mgr de Lafare, évêque de Nancy, l'introduisit solennellement dans le nouveau sanctuaire qui devait l'abriter. Depuis la restauration du culte, en 1802, il a toujours été l'objet d'une vénération spéciale de la part des paroissiens. Après avoir été exposé, depuis les premières vêpres de la fête jusqu'au dernier jour de l'Octave, il est porté en procession au chant des hymnes et des litanies composées en son honneur. Cette procession se faisait d'abord dans l'intérieur de l'église ; mais depuis 1854, elle se fait dans les principales rues de la paroisse, avec toute la pompe dont elle est susceptible.

On avait élevé au lieu de la naissance de notre Saint une chapelle qui, ruinée par les Huguenots, fut relevée par le seigneur du lieu, Bernard Angenoust, vers 1620. Cette chapelle existe encore de nos jours. Plus tard, François le Camus ou des Caves, fit revenir de Toul des reliques de saint Epvre. Elles arrivèrent à Trancault, le quatrième dimanche de Carême, et c'est la mémoire de cette translation que l'on célèbre dans ce pays à la mi-carême. Elles ont disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes,* par M. l'abbé Defer, et de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy,* par M. l'abbé Guillaume. — Cf. *Histoire de Lorraine,* par Dom Calmet; *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques,* par Dom Ceillier; *Vie de saint Epvre,* par M. l'abbé Elquin, licencié en théologie.

SAINT ACHARD [1], ABBÉ DE JUMIÉGES,

AU DIOCÈSE DE ROUEN

687. — Pape : Conon. — Roi de France : Thierry III.

> Tout ce que vous êtes, tout ce que vous pouvez, vous le devez à celui qui vous appelle.
> *Saint Bernard.*

Il y avait, dans la ville de Poitiers, un seigneur fort riche, nommé Anschaire, qui avait épousé une femme également noble et vertueuse, appelée Ermène. Leur charité envers les pauvres et les pèlerins les rendait aimables à Dieu et aux hommes. Ils eurent un fils qu'ils firent appeler Achard ; ils prirent grand soin de son éducation, et l'envoyèrent à la célèbre école du monastère de Saint-Hilaire, où il eut pour maître Ansfroi, non moins recommandable par sa science et son esprit que par son éminente piété. Il y resta jusqu'à l'âge de seize ans, avançant dans la science et dans la pratique du bien, formant son cœur et son intelligence que Dieu disposait secrètement à ce qu'il allait exiger de lui.

De son côté, le père d'Achard avait d'autres pensées : comme sa condition le comportait, il songea à produire son fils à la cour, pour lui ouvrir un avenir brillant. Achard y passa deux ans, dans la plus grande innocence, malgré les dangers qu'on y court. Anschaire le destinait à la profession des armes et au service du roi. Ermène voulut au contraire le consacrer au service des autels, parce que, se voyant en danger de mourir en le mettant au monde, elle avait fait vœu, si elle accouchait heureusement, de donner son enfant au service de Dieu : ce qu'elle croyait devoir exécuter, de crainte d'attirer sur lui les malédictions du ciel. Achard apaisa ce différend entre son père et sa mère ; car mû du Saint-Esprit, il se présenta devant eux et leur dit que, résolu de renoncer à toutes les choses de la terre, il n'avait point dessein d'embrasser la vaine pompe de la milice des princes, mais de se donner tout entier au service de Jésus-Christ, dont rien n'était capable de le séparer. Son père, admirant cette résolution, ne voulut pas s'y opposer, et lui laissa la liberté de suivre la vocation du ciel.

Notre Saint entra donc à l'abbaye d'Ansion ou de Saint-Jouin, qui florissait alors sur les confins du Poitou, entre Moncontour et Thouars. Il avait alors dix-huit ans ; il demeura dans cette sainte retraite environ trente-cinq ans. Déjà savant dans la doctrine sacrée et plus encore dans la vertu, il arriva bientôt à un degré de perfection qui éclata par des miracles : il rendait la santé à tous les malades qui, par une inspiration divine, venaient le trouver pour se recommander à ses prières.

Vers les dernières années qu'il passa à Saint-Jouin, une voix inconnue qui retentissait à ses oreilles fort distinctement, comme celle d'un ange, lui parlait fréquemment, réveillant en lui des aspirations à quelque œuvre qu'il ne se déterminait pas bien, et pour laquelle Dieu semblait avoir besoin de lui.

1. *Alias :* Alchard, Achart, Aicadre.

C'était en 677, et à l'époque où saint Philibert, abbé de Jumiéges, venait de fonder en Poitou la célèbre maison de Noirmoutiers. La réputation de ce Saint s'était répandue jusqu'aux confins du pays, et la voix mystérieuse qui poursuivait Achard lui persuada qu'il trouverait près de lui ce que son cœur cherchait sans trop se l'expliquer. Mais Philibert, après son établissement de Noirmoutiers, s'occupait de l'abbaye de Saint-Benoît près Poitiers, où l'évêque Ansoald, devenu son ami, lui avait confié le soin d'une réforme, ou peut-être d'un perfectionnement qui lui manquait encore. Car, ou cette maison commencée sous les auspices de saint Hilaire par saint Vivence, n'avait été jusque-là qu'une simple agrégation de solitaires ; ou bien le monastère détruit jusqu'à trois ou quatre fois par les Barbares qui inondèrent le pays dans cet espace de près de trois siècles, gisait encore sous sa dernière ruine ; et c'est à le relever que s'appliquait saint Philibert. Entre ses mains expérimentées, l'ouvrage dut prospérer, et Achard le trouva en un tel état que, persuadé que c'était en faveur de cette œuvre que Dieu avait parlé à son cœur, il se sentit épris du désir de s'y consacrer lui-même et de se ranger sous la discipline de ce second fondateur. Celui-ci, de son côté, n'eut garde de ne pas admettre parmi ses disciples un homme dont la capacité et la vertu lui indiquaient un maître consommé dans la vie spirituelle. Achard avait alors soixante-quatre ans. Ses parents, qui avaient si longtemps vécu sans lui, durent se sentir d'autant plus consolés de son retour dans la contrée habitée par eux, qu'ils devaient être alors fort avancés en âge et probablement nonagénaires. Joyeux de voir leur fils contribuer à la renaissance d'une maison déjà sanctifiée par de si pieux souvenirs, ils voulurent seconder ses généreux efforts par de nobles largesses, et abandonnèrent au monastère de Saint-Benoît une terre patrimoniale qu'ils possédaient à Quinçay. Le nom de cette terre passa à l'abbaye.

Saint Philibert eut à peine observé les habitudes d'Achard, qu'il comprit sa haute capacité. Il lui donna la conduite de l'abbaye de Quinçay ; notre Saint s'acquitta admirablement de cette charge, et l'odeur de sa piété attira vers lui un grand nombre de personnes qui, jointes à quinze moines venus de Jumiéges pour former le noyau de la communauté et y faire naître l'esprit de la Règle, devinrent pour Poitiers un utile voisinage et firent ressentir à toute la contrée l'heureuse influence d'une vie tout angélique.

Saint Philibert, à la mort d'Ebroïn, son persécuteur, retourna à Jumiéges : il eût pu y achever ses jours parmi ses chers religieux, mais l'amour de la solitude, la crainte de gouverner les autres, lui fit prendre la résolution d'abandonner la conduite de cette grande abbaye à saint Achard ; il vint, pour cela, en Poitou, et pria l'évêque Ansoald de l'aider à réaliser ce projet. Ils convinrent d'aller ensemble proposer la chose au Saint. Et cependant saint Achard eut une vision : Ansoald et Philibert lui apparurent pendant son sommeil. Celui-là lui montrait un bâton pastoral, celui-ci la Règle de Saint-Benoît, et tous deux lui disaient : « Levez-vous, mon frère, et recevez, par obéissance, le joug que l'on vous impose ; prenez ce bâton pastoral pour conduire les religieux de Jumiéges à la perfection de la discipline régulière, et lisez cette Règle pour leur faire pratiquer tout ce qu'elle contient ». Le lendemain ils arrivèrent l'un et l'autre à son monastère, et, lui ayant exposé leur délibération, ils le décidèrent à aller à Jumiéges.

Il se rendit aussitôt à Rouen pour y recevoir la bénédiction de saint Ouen, qui en était archevêque ; puis il alla à Jumiéges, où il trouva les reli-

gieux plongés dans l'amertume de la perte de leur saint abbé ; Achard gouverna ce monastère, composé de neuf cents religieux et de quinze cents serviteurs et domestiques, avec une vigilance vraiment pastorale, et il le sanctifia par la force de ses paroles, par la vertu de ses exemples et par l'éclat de ses miracles. Un jour, comme il était en oraison dans sa cellule, il aperçut le démon qui, tenant une cognée de feu, coupait un grand arbre, sous lequel les frères travaillaient en ce moment, afin d'en écraser une partie par sa chute ; mais se transportant à l'heure même sur le lieu, il le chassa par le signe de la croix, et fit voir aux religieux l'arbre déjà brûlé par le pied, jetant une odeur de soufre insupportable, et les pommes dont il était chargé devenues noires comme du charbon ; elles se réduisaient aussi en cendres quand on y touchait. Ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils le jetassent par terre, afin que l'ennemi ne s'en servît plus pour leur nuire. « Non, mes frères », dit le saint Abbé, « il ne faut pas l'ôter ; laissons-le sur pied en mémoire de la grâce que Dieu vous a faite de vous préserver de la malice du démon, et afin que, le voyant en cet état, il nous avertisse d'être toujours sur nos gardes contre les artifices du malin esprit ».

Il avait coutume, lorsque les religieux étaient retirés dans leurs cellules, de visiter les dortoirs avec la croix et l'eau bénite pour en chasser le démon, qu'il a souvent trouvé caché dans ces saints lieux, où il cherchait l'occasion de tenter les religieux pendant le repos de la nuit. Il eut plusieurs autres visions dont il se servit très-utilement pour inspirer l'amour de la vertu et de l'obéissance, et imprimer l'horreur des moindres péchés, et particulièrement de la lâcheté au service de Dieu ; la plus mémorable, tant par les moralités qu'elle renferme, que par l'événement qui la suivit, est celle qu'il eut peu de temps avant sa mort. Il appréhendait que ses enfants, élevés avec tant de soin dans la perfection et dans le mépris de toutes les choses de la terre, ne vinssent à se relâcher après sa mort ; il demanda à Dieu qu'il les ôtât plutôt de ce monde, que de permettre qu'ils tombassent en ce malheur ; et, de plus, qu'il lui fît connaître ce qu'il devait faire pour l'accomplissement de leur sanctification. La nuit suivante, à l'heure de la divine psalmodie, il vit, d'un côté, un ange d'un regard aimable et charmant, revêtu d'un habit de lumière, tenant une baguette à la main ; et, de l'autre, un démon d'une noirceur effroyable, jetant feu et flammes par les yeux. Comme il les considérait attentivement, il ouït l'ange qui faisait de grands reproches au démon de ce qu'il osait paraître en ces lieux sacrés, vu qu'il n'y avait rien à prétendre sur les serviteurs de Dieu qui y demeuraient, et que ses embûches y étaient inutiles, parce que l'obéissance y était en vigueur ; que l'humilité s'y pratiquait à l'envi, que la charité y régnait dans tous les cœurs, et que la régularité y était admirablement bien gardée. « Cherche donc ailleurs », ajouta-t-il, « à faire des conquêtes ; Babylone est le lieu de tes triomphes, et non pas Jérusalem, d'où la parole de Dieu et le sang de Jésus-Christ t'ont banni ». Le démon soutenait de son côté qu'il n'y perdrait pas son temps et qu'il prendrait si bien ses mesures, qu'il y ferait de bonnes affaires, ayant mille artifices pour venir à bout de ses desseins. Après cette dispute, l'ange, s'approchant d'Achard, lui dit de ne point s'étonner de ce qu'il avait vu et entendu, de demeurer toujours constant ; il l'assura que sa prière avait été exaucée ; que ses religieux seraient appelés à la gloire de Dieu ; que ceux qu'il toucherait de sa baguette passeraient les premiers ; que, quelque temps après, ils reviendraient pleins de gloire, assister à son décès et l'enlever avec eux dans le ciel ; que ceux qu'il ne toucherait pas ne les suivraient pas sitôt après, qu'on

le laisserait encore sur la terre, afin qu'il achevât de les affermir dans la vertu pour les rendre dignes de paraître devant la majesté de Dieu ; et qu'il ne manquât point d'avertir ceux qui auraient été touchés de se préparer incessamment à la mort par une confession générale de tous leurs péchés, par la réception de la sainte Eucharistie, et par des exercices de pénitence, jusqu'à ce qu'ils fussent appelés au festin de l'Agneau.

Après cela, l'ange sembla s'en aller ; mais le Saint s'apercevant que le démon restait encore, s'écria : « Vous nous abandonnez, ô ange du Seigneur ! et vous souffrez que cet esprit exterminateur demeure ici pour perdre les serviteurs de Dieu ! » — « Ne craignez rien », repartit l'ange, « je ne quitte pas ce saint monastère, qui a toujours été sous ma garde depuis qu'il a été fondé, et le démon, malgré lui, ne fera que du bien aux religieux qui doivent bientôt mourir. Dieu lui a seulement permis de se montrer visiblement à eux, lorsque leurs âmes seront prêtes à se séparer de leurs corps, afin qu'une vision si terrible leur imprimant de la crainte, ils aient plus de douleur de leurs péchés, et puissent ainsi expier, dès cette vie, ce qui les retarderait de jouir du bonheur des Saints ».

Le lendemain de grand matin, le saint Abbé rassembla tous les religieux, et, après leur avoir raconté la mystérieuse vision qu'il avait eue, il exhorta puissamment ceux qui devaient partir les premiers, à se tenir prêts quand le Seigneur les appellerait ; et ceux qui devaient rester, à travailler avec ferveur à mériter la même grâce que les autres. Ils profitèrent tous de cet avertissement ; mais on ne peut décrire les larmes de pénitence que versaient ceux qui n'avaient plus que quatre jours pour se préparer à la mort. On les voyait, le corps prosterné contre terre, implorer la miséricorde de Dieu, se déchirer la chair à coups de fouets, se frapper rudement la poitrine, demander d'une voix lamentable pardon de leurs péchés, soupirer, pousser des sanglots et donner tous les signes d'une parfaite contrition. Après avoir passé trois jours dans les jeûnes, sans prendre aucune nourriture, le quatrième, dès que l'aurore commença à paraître, ils se rendirent tous à l'église, où ils reçurent le saint Viatique et la dernière bénédiction de leur abbé. Ayant fortifié leur âme par les divins Sacrements, ils s'embrassèrent tous et se donnèrent un baiser de paix, puis ils se retirèrent au Chapitre pour y attendre l'heureux moment de leur délivrance. Cependant le Saint fit chanter des psaumes par les autres religieux, pour recommander leurs confrères à la divine clémence. Durant cette pieuse cérémonie, leurs visages devinrent tout lumineux, comme s'ils eussent déjà joui de la présence de Jésus-Christ. O spectacle admirable et digne d'une éternelle mémoire ! sur les trois heures, il en mourut une partie avec autant de tranquillité que s'ils eussent été endormis. A six heures, une autre, levant les mains au ciel et se recommandant à Dieu, rendit l'âme avec une douceur inconcevable. A neuf heures, les autres continuèrent à sortir de cette vie de misère pour en posséder une infiniment heureuse. Enfin, sur le soir, ceux qui restaient expirèrent dans la ferveur de leurs prières. On fut huit jours entiers à donner la sépulture à tous ces saints religieux. Que ce monastère est heureux ! que cette terre est riche ! que ce champ est précieux, de posséder dans son enceinte ce trésor inestimable ! Ceux qui leur survécurent étaient inconsolables, non de la mort de leurs frères, qui était trop précieuse pour la regretter, mais de ce qu'ils restaient encore sur la terre après un si bel exemple de la récompense que Dieu donne à ses élus. Les vieillards, qui avaient passé tant d'années dans la pénitence, et les infirmes, qui se voyaient sur le bord de leur fosse, en avaient une sainte

jalousie, et l'incertitude de leur sort, dans laquelle ils vivaient encore, leur causait une affliction qui ne peut être exprimée. Le saint Abbé tâcha de les remettre, en leur inspirant une entière conformité à la volonté de Dieu dont il faut toujours adorer la conduite et attendre les ordres avec patience.

Quelque temps après il eut révélation de la mort de saint Philibert ; il apprit que lui-même serait bientôt délivré des travaux de ce monde. Les sept jours qui précédèrent son décès, il s'occupa à exhorter ses religieux à une parfaite concorde entre eux et à une vigilance continuelle sur toutes leurs démarches, de crainte de donner lieu au démon de les tenter. Il leur enseigna aussi des remèdes pour guérir les maladies de l'âme ; il leur recommanda surtout de ne pas se laisser abuser sous un spécieux prétexte de vertu, qui était la tentation la plus dangereuse dont l'ennemi se servît pour séduire les personnes religieuses. Le jour de sa mort, étant extraordinairement tourmenté d'une fièvre aiguë qu'il avait cachée jusqu'alors, il leur dit ces dernières paroles : « Je vous conjure, mes frères, de ne jamais donner entrée dans votre cœur à la moindre aversion qui puisse rompre la paix fraternelle que je vous ai tant recommandée. L'aversion du prochain, comme vous le savez, mes chers enfants, nous sépare de Dieu et nous rend indignes du ciel, où les Saints sont si bien unis entre eux. Elle ne peut être expiée par les rigueurs de la pénitence ; et le martyre même ni l'effusion du sang ne peuvent l'effacer si on ne la bannit de son cœur. La grâce que je demanderai à Dieu, ce sera qu'il vous préserve de cette peste, qui ruine les communautés les mieux établies ». En achevant ces paroles, il leva les yeux au ciel et rendit son âme à Jésus-Christ, le 15 septembre 687.

Son corps fut inhumé dans l'église de l'abbaye, où son culte ne tarda pas à s'établir, et au IXe siècle une église fut construite en son honneur dans l'enceinte de l'abbaye. La crainte des Normands fit transporter ses reliques à Haspres, dans le Cambrésis, où elles furent conservées. Quelques portions en furent données au monastère bénédictin de Saint-Benoît de Quinçay (Vienne), où elles étaient conservées avant la révolution de 1789. Un faubourg de Poitiers porte encore le nom de saint Achard.

On le représente avec un ange qui touche d'une baguette divers religieux de l'abbaye.

Sa vie est rapportée dans Surius. Elle fut écrite par un moine de Rouen, nommé Fulbert. Elle est très-élégante et mérite d'être lue tout au long dans sa langue originale. Nous avons complété et corrigé, pour cette biographie, le Père Giry en plusieurs points, surtout pour la chronologie. — Cf. *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par l'abbé Auber; *Vies des Saints du Poitou*, par Ch. de Chergé.

SAINT NICOMÈDE, PRÊTRE ET MARTYR A ROME (vers 71).

Saint Nicomède s'est procuré la couronne du martyre par sa charité envers deux pieuses vierges : l'une fut Pétronille, fille de saint Pierre, que notre bienheureux prêtre protégea contre la violence du comte Flaccus, patricien romain, qui voulait l'épouser ; l'autre fut Félicule, compagne de Pétronille. Flaccus, voyant que son mariage n'avait pu réussir avec Pétronille, jeta les yeux sur sa compagne, et fit ce qu'il put pour l'engager à l'épouser ; mais ses sollicitations n'ayant pu ébranler la constance de la Sainte, il résolut d'emporter, par la force ou par l'artifice, ce qu'on refusait à son amour. Il lui proposa donc de deux choses l'une : ou de le prendre pour mari, ou de sacrifier aux divinités de l'empire, sachant bien que s'il pouvait séduire sa foi, il gagnerait en même temps son cœur. Félicule lui répondit généreusement qu'elle ne ferait ni l'un ni l'autre ; que, comme chrétienne, elle ne pouvait reconnaître d'autre Dieu que celui qui a créé le ciel et la

terre ; et que comme vierge, elle ne voulait point avoir d'autre Epoux que Jésus-Christ, à qui elle avait consacré sa pureté. Flaccus, irrité de cette réponse, qui était un mépris formel de ses faux dieux et de sa personne, la mit entre les mains des juges pour lui faire son procès. Ceux-ci, après l'avoir tenue sept jours dans une chambre obscure, sans lui donner à boire et à manger, et autant de temps encore parmi les vestales, sans avoir pu ébranler sa constance, ordonnèrent qu'elle fût appliquée à la torture, et ensuite jetée dans un cloaque où elle rendit son âme à Dieu.

Dès que Nicomède le sut, il enleva de nuit le corps de la Sainte et l'enterra sur la voie Ardéatine, à un quart de lieue de Rome. Mais la chose étant venue à la connaissance de Flaccus, qui savait d'ailleurs que ce saint prêtre avait agi de même dans d'autres occasions, il le fit prendre ; et, après avoir employé la douceur et l'adresse pour lui persuader de sacrifier aux idoles, le trouvant également insensible à ses promesses et à ses menaces, il le fit fouetter si cruellement avec des cordes plombées, qu'il rendit l'esprit dans ce supplice, le 15 septembre. On jeta son corps dans le Tibre ; mais un clerc, nommé Juste, le chercha tant qu'il le trouva et l'enterra secrètement dans son jardin, auprès des murs de la ville, sur la voie Nomentane. Depuis on a bâti une église et un cimetière à Rome, sous le titre de Saint-Nicomède.

Acta Sanctorum.

XVIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint CORNEILLE et de saint CYPRIEN, pontifes et martyrs, dont la naissance au ciel est rapportée le 14 de ce mois. 252 et 258. — A Chalcédoine, la fête de sainte EUPHÉMIE, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le proconsul Prisque, surmonta, pour Jésus-Christ, diverses tortures telles que les prisons, les fouets, les roues armées de pointes, le feu, la pesanteur des pierres, les bêtes, les coups de verges, les scies acérées, les poêles ardentes ; ramenée de nouveau à l'amphithéâtre pour y être exposée aux bêtes, comme elle priait Notre-Seigneur de recevoir son âme, une de ces bêtes la mordit, tandis que les autres lui léchaient les pieds ; et elle rendit ainsi son âme sainte et pure entre les mains de Dieu. 303. — A Rome, les saints martyrs LUCE, femme noble, et GÉMINIEN, que l'empereur Dioclétien fit mourir par le glaive, après qu'ils eurent souffert, avec un courage héroïque, d'affreux supplices et de longues tortures. 303. — Encore à Rome, sur la voie Flaminienne, les saints martyrs Abonde, prêtre, et Abondance, diacre, que Dioclétien fit décapiter à dix milles de la ville avec Marcien, personnage illustre, et Jean son fils, que ces deux Saints avaient ressuscité. — A Héraclée, en Thrace, sainte Sébastienne, martyre, qui, ayant été convertie sous l'apôtre saint Paul, fut décapitée sous l'empereur Dioclétien et le président Sergius, après qu'on l'eut éprouvée de diverses manières. — A Cordoue, les saints martyrs Roger ou Rogel et Serdieu ou Servio-Deo, qui eurent les mains et les pieds coupés avant qu'on leur tranchât la tête. 852. — En Ecosse, saint Ninien, évêque et confesseur [1]. 432. — En Angleterre, sainte EDITHE, vierge, fille d'Edgard, roi des Anglais, qui, consacrée à Dieu dès ses premières années, ignora plutôt le monde qu'elle ne le quitta. 984.

1. Ninien (Ninias ou Ninian) fut l'apôtre des Cumbriens (Angleterre), et prêcha la foi de Jésus-Christ dans les contrées du Cumberland et du Galloway. Fils d'un prince des bretons cumbriens, il avait été envoyé à Rome pour y faire son éducation. Il y trouva des professeurs célèbres qui l'instruisirent dans toutes les branches des connaissances humaines, telles qu'on les enseignait alors ; mais il fit surtout des progrès dans l'étude de l'Evangile. Sa piété crût avec son zèle et il se sentit appelé à faire connaître le culte du vrai Dieu dans sa patrie. Le pape saint Boniface Ier lui conféra l'ordination épiscopale et le renvoya en Grande-Bretagne. Ninien réussit à triompher de la farouche barbarie de Tudoval, roi des Pictes ; il convertit les populations idolâtres et bâtit une église en pierre dans le Galloway. Jusque-là les Bretons septentrionaux n'avaient pas vu d'édifice de ce genre : ils donnèrent à la construction nouvelle le nom de *Candida Casa* (Maison blanche) : c'est aujourd'hui Whitehern ou White-Horn. Ninien y établit son siége

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Paris et d'Alger, saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Blois, de Chartres et de Poitiers, saint Lubin ou Leobin, nommé au martyrologe romain du jour précédent, et dont nous avons donné la vie au 14 mars. 557. — Au diocèse de Carcassonne, les saints Corneille et Cyprien, cités au martyrologe romain d'aujourd'hui. — Au diocèse de Dijon, saint FRODULFE ou FROU, moine et solitaire. VIIe s. — Aux diocèses de Laval et du Mans, saint PRINCIPE, évêque de ce dernier siége et confesseur. 511. — A Arles, le bienheureux LOUIS ALLEMAN, soixante-quinzième archevêque de ce siége, et cardinal du titre de Sainte-Cécile. 1450. — En Alsace, sainte Roswinde, vierge. Elle était la dernière des filles du duc Adalric, et sœur de sainte Odile (13 décembre), fondatrice du monastère de Hohenbourg *(Mons S. Odiliæ)*, au diocèse de Strasbourg. Roswinde renonça aux biens de la terre et résolut d'imiter sa pieuse sœur en se consacrant à Dieu dans le même monastère. Son corps fut enseveli à Hohenbourg dans la chapelle de Saint-Pierre, à côté de l'autel où on le trouva en 1663. VIIIe s. — Encore en Alsace, sainte Eugénie, fille d'Adalbert, duc d'Alsace, nièce de sainte Odile et abbesse du même monastère de Hohenbourg. Elle donna pendant quinze ans, à sa communauté, l'exemple de toutes les vertus. Son corps fut déposé dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, près du tombeau de sainte Odile. Ses reliques furent conservées dans cet endroit jusqu'à la guerre des Suédois qui ouvrirent son tombeau et dispersèrent ses ossements. Depuis cette époque, on n'a pu en conserver que quelques parties dans les églises d'Obernai (arrondissement de Schelestadt) et de Willgottheim (arrondissement de Strasbourg). VIIIe s. — Encore en Alsace, les saintes Gundelinde et Eimhilde, abbesses de Niedermunster *(Inferius monasterium)*, au diocèse de Strasbourg. Gundelinde était sœur de sainte Eugénie de Hohenbourg dont nous venons de parler ; Eimhilde lui succéda dans le gouvernement de son monastère. Leurs reliques étaient placées sur le maître-autel de l'église de Niedermunster, d'où elles parvinrent dans celle du village de Saint-Nabor. VIIIe s. — A Strasbourg, les saintes Einbette (Eimbèthe, Embeth, Eimberthe, Aimberthe, Himberte), Vorbette et Villbette, vierges, dont les reliques se gardent dans l'église de Saint-Pierre le Vieux, à Strasbourg. Vers la fin du IVe s. — A Saint-Valery-sur-Somme, et à Abbeville, au diocèse d'Amiens, saint Sévolde, confesseur. Vers le VIIIe s. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Savigny, au diocèse de Coutances, le vénérable Vital de Mortain, fondateur et abbé de ce monastère. Natif du village de Tierceville, près de Mortain (Manche), il embrassa l'état ecclésiastique, puis se retira avec quelques disciples dans la forêt de Craon (Mayenne) et plus tard dans celle de Fougères ; en 1105, il se fixa dans celle de Savigny, et y jeta les fondements d'un monastère. Vital avait un talent remarquable pour la parole : il prêcha avec succès en France et en Angleterre. En 1119, le roi Henri Ier lui donna le prieuré de Dompierre *(Domnipetra)*, sur la paroisse de Mantilly, dans le Passais, avec six cents arpents de terre et l'étang de Morette, l'un des plus beaux du diocèse du Mans. Vital y établit une communauté importante où il mourut. Il se fit plusieurs miracles pendant les trois jours que son corps demeura exposé à la vénération du peuple. Ses restes furent transférés dans l'abbaye de Savigny. 1122. — Près de Mirepoix (Ariége), au diocèse de Pamiers, sainte Camelle, vierge, dont nous donnerons la vie au jour suivant. XIIIe s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Maroilles *(Maricolæ)*, au diocèse de Cambrai, saint Cunibert, abbé et confesseur, parfait imitateur des vertus de saint Humbert, fondateur de Maroilles. Vers 680.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Chalcédoine, la naissance au ciel de sainte Euphémie, vierge et martyre, dont le chef est conservé au Saint des Saints. 303.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Les saints Corneille et Cyprien, pontifes et martyrs, dont la naissance au ciel se célèbre le 14 septembre. 252 et 258. — En Angleterre, sainte Edithe, vierge, fille d'Edgar, roi des Anglais, qui, consacrée à Dieu dès ses plus tendres années, ignora plutôt le monde qu'elle ne le quitta. 984.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Saint Corneille et saint Cyprien, pontifes et martyrs. 252 et 258.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

épiscopal et dédia l'église sous l'invocation de saint Martin dont il avait visité le tombeau glorieux durant le cours de ses voyages. Whitehern devint une pépinière de Saints et d'hommes apostoliques : Ninien y mourut le 16 septembre 432. Ses reliques se sont gardées à Whitehern jusqu'à la prétendue réforme ; il y a un bras de saint Ninien dans une église de Douai. — Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome XIII, page 165 ; de Montalembert, *Les Moines d'Occident*, tome III, page 19 ; Godescard, tome V.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Bologne, la mémoire de la précieuse mort de la bienheureuse IMELDA, vierge, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, après avoir reçu le sacrement de la très-sainte Eucharistie qu'elle avait désiré avec ardeur, ne pouvant plus résister au feu de l'amour divin, finit le cours de sa vie mortelle, et s'en alla reposer dans le ciel, comme une hostie de charité. 1333.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au Japon, les bienheureux martyrs Michel Fimonoia, Paul Cimonoia, et Dominique Xiboie, tous trois japonais et du Tiers Ordre de Saint-Dominique. 1628. — En Espagne, le bienheureux Godefroi, comte de Kappenberg (Westphalie), religieux de Prémontré et fondateur des monastères de Kappenberg, de Varlard et d'Ilmstadt. Il est déjà nommé aux martyrologes du 13 janvier, jour sous lequel nous avons donné sa vie. 1127. — En Portugal, fête de la translation des reliques de saint Vincent, martyr, dont nous donnerons la vie au 27 octobre. Vers 304. — En Bohême, sainte LUDMILLE ou LUDOMILLE, martyre, duchesse et patronne de Bohême. 927. — Dans l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin (Terre-de-Labour), en Italie, le bienheureux Didier, de la maison des comtes de Capoue, d'abord abbé du Mont-Cassin, puis cardinal, et enfin pape sous le nom de Victor III. Il s'était distingué parmi les plus intimes confidents de saint Grégoire VII (1073-1080), et sa fermeté, jointe à ses autres vertus, lui avait acquis une grande réputation dans toute la chrétienté, et surtout en Italie. Aussi les évêques et les cardinaux lui firent-ils les plus grandes instances pour qu'il acceptât le souverain Pontificat et mit fin au schisme qui désolait l'Eglise par l'intrusion de l'antipape Guibert ou Clément III. Après avoir longtemps résisté, il finit par se rendre et fut élu, dans l'église Sainte-Lucie, le 24 mai 1086. En même temps qu'il travaillait à restaurer la discipline ecclésiastique, Victor III, pour préserver l'Italie des ravages des Sarrasins, organisa contre eux une croisade composée de presque tous les peuples de l'Italie. L'armée chrétienne débarqua sur les côtes d'Afrique, défit complétement les Sarrasins, força le sultan de Tunis à se reconnaître tributaire du Saint-Siége, et fit un butin immense qui fut employé à orner les églises. Ce triomphe termina dignement le pontificat de Victor III, qui mourut dans l'abbaye du Mont-Cassin. 1187. — A Rimini, ville du royaume d'Italie, dans la province de Forli, sainte Innocence, vierge et martyre. Elle était d'une famille noble de Rimini; arrêtée à l'âge de dix-sept ans par l'ordre de l'empereur Dioclétien, on voulut la contraindre à sacrifier aux idoles; sur son refus, elle eut la tête tranchée. Rimini possède ses reliques. IVe s. — A Bourg-Saint-Domnin, entre Parme et Plaisance, en Italie, saint Gilmer ou Gislemer, un des généreux martyrs de la légion thébéenne. IIIe s. — A Sutri, ville des Etats de l'Eglise, dans la délégation de Viterbe, sainte Dulcissime, vierge et martyre. — A Nocera, en Italie, saint Priscien, martyr, cité par les apographes de saint Jérôme.

SAINT CORNEILLE, PAPE ET MARTYR

252. — Empereurs romains : Gallus et Volusien.

> Apprenez à vous soumettre à Dieu pour choisir non pas ce que vous voulez, mais ce que vous savez lui être agréable. *Saint Ambroise.*

L'Eglise de Rome, après avoir demeuré un an et quelques mois sans pasteur, se consola de ce retard par l'élection de Corneille, qui avait toutes les qualités nécessaires pour la conduite d'un vaisseau agité par une tempête que l'empereur Dèce avait excitée. Il parvint à ce premier trône de l'Eglise par la science et la vertu, les seuls degrés par où l'on y montait en ces bienheureux siècles. « Il en était d'autant plus digne », dit saint Cyprien, « qu'il témoigna par une pudeur virginale et par une humilité sincère, qu'en cette élection, où plusieurs évêques se trouvèrent, on lui faisait violence et qu'il ne se croyait pas capable de porter le grand fardeau qu'on lui mettait sur les épaules ». Il était romain de nation, fils de Castin, et avait passé par toutes les fonctions ecclésiastiques, où son zèle, sa prudence s'étaient fait

admirer de tous les fidèles. Aussi, ce furent ces seules vertus qui l'engagèrent à accepter cette charge, où l'on ne pouvait entrer en ce temps-là qu'en s'exposant à toutes sortes de supplices.

Il eut d'abord un furieux schisme à combattre : Novat, évêque d'une Eglise d'Afrique, dont on ne sait point le nom, y donna commencement. Ce schismatique se montrait tout à fait indigne de cette prélature. Saint Cyprien, qui avait une grande aversion de la médisance, dit de lui qu'il était amateur de nouveautés, avare, arrogant et superbe. Il nous le représente comme un boute-feu capable d'embraser tout le monde ; comme un séditieux, propre à exciter des tempêtes et à faire faire de tristes naufrages à la foi, et comme l'ennemi juré de la paix et de la tranquillité publiques. Il ajoute que les pupilles dont sa charge l'obligeait d'être le père, trouvaient en lui un brigand impitoyable ; les veuves, un séducteur de leur pudicité ; et les pauvres, un cœur de barbare, insensible à leur misère ; qu'il avait laissé mourir de faim son propre père, et qu'après sa mort il ne s'était pas mis en peine de lui rendre le devoir de la sépulture. Pour éviter la punition de ses crimes, il s'enfuit à Rome, où il trouva un instrument propre à son dessein. Ce fut le prêtre Novatien, homme d'une ambition cachée, mais très-ardente et capable de tout entreprendre. La philosophie et l'éloquence par lesquelles il s'était acquis une grande réputation l'avaient tellement enflé qu'il éclata en plaintes et en murmures à l'élection de Corneille, comme si on lui avait fait injure de ne pas le choisir lui-même pour le souverain pontificat. Novat l'échauffa et l'aigrit encore davantage sur ce sujet par des louanges artificieuses qu'il lui donna et par le mépris de celui qu'on lui avait préféré. Ils s'unirent ensemble d'un malheureux lien d'ambition et de vengeance, et commencèrent à semer parmi les fidèles des calomnies atroces contre ce saint Pontife, pour le décrier et le rendre odieux. Enfin, ils surent si bien colorer leur mauvais dessein, que plusieurs même de ceux qui, durant la persécution, avaient glorieusement confessé la foi, se laissèrent abuser. Novatien avait toujours protesté qu'il fuyait l'épiscopat ; mais la suite fit bien voir qu'il cachait sous ces protestations un désir désordonné d'y parvenir. Il écrivit à trois évêques d'Italie, simples et ignorants, pour les prier de venir au plus tôt à Rome y pacifier les troubles de l'Eglise, leur témoignant qu'il n'y avait qu'eux qui fussent capables de les faire cesser. Dès que ces prélats furent arrivés, il les fit recevoir par des personnes de sa faction, qui les invitèrent à un grand festin qu'on leur avait préparé ; puis, quand ils furent troublés par le vin qu'on leur fit boire avec excès, il entra dans la salle du banquet ; et là même il se fit ordonner évêque par une ridicule imposition de leurs mains. Jamais homme ne fut plus inhabile à cette dignité; car, outre qu'il avait été possédé du démon et délivré par les exorcismes, il avait reçu le baptême au lit de la mort : et, dans la persécution précédente, il avait renié sa prêtrise pour se conserver la vie : irrégularités capitales, selon les Canons. Un des évêques qui avaient fait cette ordination profane se repentit bientôt après de sa faute, et l'ayant confessée humblement avec beaucoup de larmes, il fut reçu à la pénitence et mis au nombre des laïques. Voilà quel fut le premier schisme et le premier antipape de l'Eglise.

Novatien, après son ordination, écrivit à plusieurs évêques, et particulièrement à saint Cyprien, pour tâcher de les surprendre et de les attirer à sa communion. Ses lettres n'étaient que des invectives contre Corneille, mêlées d'une doctrine perverse et hérétique. Il se plaignait, entre autres choses, que le saint Pape recevait trop facilement à la communion ceux qui

avaient sacrifié aux idoles, et disait qu'il fallait les en exclure pour toujours, et la refuser aussi à ceux qui étaient tombés dans des fautes énormes après le baptême, en laissant les uns et les autres au jugement de Dieu. Ainsi, sous un faux prétexte d'honorer sa justice, il offensait sa miséricorde et jetait le désespoir dans les âmes au lieu d'y porter la crainte et l'horreur du péché. Corneille, que son intérêt particulier n'eût point fait agir, voyant que cette pernicieuse doctrine allait faire perdre beaucoup d'âmes, assembla un concile à Rome, dans lequel il fut décidé que l'on garderait un juste accommodement dans la prolongation ou la diminution du temps de la pénitence, afin, d'un côté, de ne pas lâcher la bride au péché, et, de l'autre, de ne pas ôter aux pécheurs l'espérance de la rémission. On ajouta que les prêtres qui auraient renoncé à la foi pourraient bien être reçus à la communion, mais non pas dans l'exercice de leur ordre. A la suite de ce décret, plusieurs personnes qui avaient été séduites par les artifices des Novatiens, demandèrent à rentrer dans l'Eglise. Le saint Pape, pour les recevoir, assembla les prêtres de Rome avec cinq évêques, et, par leur avis, il accorda à ces brebis égarées, parmi lesquelles plusieurs avaient confessé le nom de Jésus-Christ dans la persécution, la grâce de la réconciliation, dont leurs prières et leurs larmes, jointes à la surprise qui avait été faite à leur simplicité par les schismatiques, les firent juger dignes ; mais, pour exterminer entièrement l'erreur des Novatiens, il convoqua encore au même lieu un synode de soixante évêques, et peut-être davantage de prêtres et de diacres : par un commun consentement, elle fut condamnée, et tous ceux qui la suivaient furent frappés d'anathème.

Lorsque saint Corneille eut ainsi remporté la victoire sur les schismatiques, il s'éleva contre l'Eglise une autre persécution bien plus cruelle que la précédente, qui fut allumée par les empereurs Gallus et Volusien. Il en parle en ces termes dans sa lettre à Lupicin, évêque de Vienne : « Vous saurez que l'arche du Seigneur est fort agitée par le vent de la persécution, et que les chrétiens sont tourmentés de tous côtés par des supplices inouïs auxquels les empereurs les condamnent. Il y a, dans Rome, un lieutenant expressément établi pour les faire périr. Nous ne pouvons plus célébrer les divins Mystères ni publiquement, ni dans les caves qui ne sont pas tout à fait secrètes. Plusieurs ont déjà été couronnés du martyre. Priez Dieu qu'il nous fasse la grâce d'achever fidèlement notre course, qui ne durera plus guère, selon la révélation que nous en avons eue. Saluez en notre nom tous ceux qui nous aiment en Jésus-Christ ».

Il fut d'abord relégué à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia ; mais comme il n'avait plus de patrie sur la terre, il ne regarda point cet éloignement comme un exil. De ce lieu il écrivit plusieurs lettres à saint Cyprien, qui lui fit aussi de belles réponses ; il lui donna de grands éloges pour le zèle et la fermeté qu'il faisait paraître à défendre la foi, à encourager les fidèles et à soutenir généreusement les intérêts de l'Eglise. Mais, ce pieux commerce de lettres ayant été découvert par Dèce, que l'on informa d'ailleurs des visites que les chrétiens rendaient souvent à leur saint pasteur, il le fit venir à Rome, et, après lui avoir reproché, par une calomnie ordinaire aux tyrans, qu'il avait des intrigues avec les ennemis de l'Etat, et qu'il leur écrivait contre son service, il lui proposa de deux choses l'une : ou de sacrifier aux dieux de l'empire ou de s'attendre à perdre la vie. Corneille s'étant moqué de ces menaces, il lui fit frapper la bouche avec des cordes plombées, puis l'envoya au temple de Mars avec ordre s'il refusait de sacrifier aux idoles, de lui trancher la tête.

Avant cette exécution, Céréalis, qui le gardait, le pria de passer par sa maison pour voir Salustie, sa femme, qui était paralytique depuis quinze ans. Corneille y étant entré, se mit en prières pour elle ; après quoi il lui dit avec une foi vive : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et soutenez-vous sur vos pieds ». Et, à l'heure même, elle se leva en pleine santé, criant à haute voix : « Jésus-Christ est le vrai Dieu et le vrai fils de Dieu ». Le Pape lui administra le baptême et à toute sa famille, ainsi qu'aux soldats de Céréalis, qui se convertirent à la vue d'un si grand miracle. Ces conversions irritèrent de nouveau l'empereur, qui fit conduire ces néophytes avec Corneille au temple de Mars, pour y sacrifier aux idoles. Mais ces généreux serviteurs du vrai Dieu ayant craché contre les statues au lieu de les adorer, ils furent aussitôt décapités. La nuit suivante, la bienheureuse Lucine, avec quelques ecclésiastiques de Rome, enlevèrent leurs corps et les ensevelirent dans une crypte de son *prædium*, dépendante du cimetière de Calliste, sur la voie Appienne.

Le pape Adrien Ier mit depuis les reliques de saint Corneille dans l'église qu'il fit bâtir sous son invocation. A l'instance de Charles le Chauve, empereur et roi de France, le corps de saint Corneille a été transféré et apporté dans la ville de Compiègne, et déposé dans une célèbre abbaye que ce prince y avait fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge et des saints martyrs Corneille et Cyprien. En 1852, on retrouva à Rome, sur la voie Appienne, dans la catacombe de Calliste, exactement au lieu où il avait été enseveli, le tombeau de saint Corneille. Aujourd'hui ses reliques reposent dans l'église de Saint-Jacques, de Compiègne.

Saint Jérôme met saint Corneille parmi les écrivains ecclésiastiques, à cause de plusieurs épîtres qu'il écrivit en diverses occasions : nous venons d'en marquer quelques-unes. Pendant deux ans qu'il tint le siége, il ne fit aucune ordination, parce que le schisme et les persécutions l'en empêchèrent. Mais, quoique son pontificat ait si peu duré, et que l'on y ait mis bien des obstacles, il ne laisse pas d'être très-remarquable par les choses que ce grand homme a faites pour l'honneur de l'Eglise et par sa fermeté dans les tempêtes qui éprouvèrent son courage. Sa mort arriva le 14 de ce mois, mais l'Eglise ne fait sa fête que le 16.

On le représente : 1° donnant le baptême ; 2° parfois entouré de vaches et de bœufs, à cause de la consonnance de son nom avec celui des bêtes à cornes : un jeu de mots aura sans doute déterminé le choix de ce Pape pour le patronage des grands troupeaux. En Bretagne, il est encore invoqué comme protecteur des vaches et des bœufs, et on l'appelle Cornéli.

Nous avons tiré cet abrégé des *Annales Ecclésiastiques*. — Cf. *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE, MARTYR

258. — Pape : Saint Sixte II. — Empereur romain : Valérien.

Bene atque utiliter prædicatur si id quod ore promitur factis impleatur.
La parole du prédicateur n'est efficace qu'autant qu'elle est corroborée par ses exemples.
Maxime de saint Cyprien, *de Zelo et fervore.*

Cyprien, né dans le paganisme, descendait d'une illustre et opulente famille ; son père était sénateur. Une éducation digne de son rang et une étude passionnée des lettres et de la philosophie firent briller de bonne heure l'heureux génie dont la nature l'avait doué. La gloire littéraire était, à cette époque, l'un des premiers titres à l'admiration. Ses concitoyens obtinrent de lui qu'il ouvrît un cours public d'éloquence.

Cyprien menait, comme les païens de son temps, une vie tout à la fois laborieuse, sensuelle et fastueuse, lorsqu'une circonstance, qu'on pouvait appeler un événement, vint changer cette destinée. A son entrée dans le monde, un homme d'un bel esprit, d'une instruction variée, faisait par les agréments de sa conversation les délices de la haute société de Carthage. Son nom était Cæcilius, qui, après sa conversion, édifia les fidèles de Carthage par une fervente et solide piété qui lui mérita, plus tard, d'être appelé aux fonctions du saint ministère. Il fut jusqu'à sa mort un apôtre dévoué de cette religion qui avait été tant de fois l'objet de ses dédains et de ses railleries. Son zèle affectueux s'attacha particulièrement au jeune Cyprien. Celui-ci délibéra longtemps. Il lui en coûta de soumettre l'orgueil du philosophe à l'autorité des faits et des enseignements divins. Sa volonté se montra plus rebelle encore que son intelligence. Déjà son esprit, convaincu par les raisonnements de Cæcilius et éclairé de la lumière d'en haut, admirait les rapports intimes qui unissent la raison, la conscience et la foi ; mais son cœur frémissait à la pensée de se détacher de tous les objets qui l'avaient séduit et le retenaient captif. Lui, élevé au sein du luxe et des honneurs, et, comme il dit, au milieu des faisceaux ; accoutumé aux agréments d'une société brillante et enjouée, aux hommages d'une foule de clients empressés ; lui qui, jouissant dans le monde païen de toute la considération d'un sage et d'un honnête homme, savait, de son propre aveu, allier avec cette prétendue sagesse la volupté et les plaisirs, pourrait-il s'astreindre à une vie sobre, retirée, humiliée, pénitente ? Tenterait-il de rompre des chaînes que leur charme rendait indissolubles, des penchants nés de son tempérament, des habitudes qui étaient devenues une seconde nature ? Cependant, au milieu de tout ce tumulte des passions, la conscience ne cessait de lui crier : « Courage, Cyprien ! Quoi qu'il en coûte, allons à Dieu ». Il obéit enfin à cette voix ; il se lève, et, foulant aux pieds son propre cœur, il s'élance généreusement au baptême. Dès ce moment, c'est lui-même qui l'atteste, il s'opéra au fond de son âme une transformation complète : ce qui restait obscur devint lumineux ; ce qui paraissait impossible lui fut facile ; il prit en dégoût le faste et l'orgueil de la vie, se sentit de l'attrait pour l'humilité de l'Evangile, et trouva dans

la folie de la croix, non-seulement la vraie sagesse, mais aussi le vrai bonheur.

La vocation de Cyprien n'était pas une vocation commune : aussitôt après sa conversion, il vendit ses vastes possessions, parmi lesquelles étaient compris de magnifiques jardins situés sous les murs de Carthage, et il en distribua le prix aux pauvres. Un an s'était à peine écoulé, et l'illustre néophyte, par une exception que justifiait sa science, l'ardeur et la sincérité de sa foi, fut élevé au sacerdoce. L'an 248, l'assemblée des fidèles de Carthage le proclama évêque. Il voulut se dérober par la fuite à cette dignité ; mais le peuple chrétien accourut à sa demeure, et, à force d'instances, obtint son consentement.

Le choix d'un si grand homme pour gouverner l'église de Carthage, dans un temps où l'on attendait à tout moment une nouvelle persécution, inspira un merveilleux courage aux chrétiens ; ils étaient persuadés que, par ses paroles et par ses exemples, il les fortifierait contre la malice de leurs ennemis. On ne peut expliquer la piété et la vigueur, la miséricorde et la sévérité qu'il fit paraître dans l'administration de sa charge. La sainteté et la grâce éclataient tellement dans toutes ses démarches, qu'il ravissait les cœurs de ceux qui le voyaient. Son visage était grave et marquait en même temps une pieuse gaieté. Ses actions étaient si bien tempérées par la bonté et par la fermeté, que l'on ne savait si l'on devait plus le craindre que l'aimer, ou plutôt on l'aimait et on le craignait tout ensemble. Son habillement était modeste et également éloigné de la superfluité et de l'avarice. Il ne voulait pas se distinguer des autres par une vaine ostentation de réforme, ni s'exposer non plus au mépris par une épargne sordide ; mais il gardait en tout une juste et honnête modération. Sa charité envers les pauvres était inépuisable ; son zèle pour la discipline ecclésiastique, invincible ; ses travaux pour l'instruction de ses ouailles, immenses. En un mot, il était le père de son peuple, le bon pasteur de son troupeau, le modèle des autres prélats et l'admiration même des impies et des idolâtres.

Mais ce repos, dont l'Eglise jouit quelque temps, fut bientôt troublé par le cruel Dèce, qui envahit l'empire après la mort de Philippe (249) ; car, à peine ce tyran se vit-il en état de faire des édits, qu'il en publia de très-rigoureux contre les chrétiens : ce qui lâcha la bride à la fureur des idolâtres contre eux, et remplit toutes les provinces de carnages effroyables. Les démons seuls pouvaient inventer de pareils supplices ; beaucoup de chrétiens étaient en danger de perdre la foi avec la couronne du martyre. C'est ainsi qu'en parle saint Cyprien, et il remarque encore que les premiers qui se laissèrent emporter par cette tempête à renier Jésus-Christ, furent ceux qui, dans le calme de la paix, l'avaient déjà renié par mauvaise vie, et qui, s'étant attachés à leurs biens, à leurs familles et à leurs plaisirs, par des liens que condamne l'Evangile, ne purent se résoudre à perdre, pour la défendre, les choses qu'ils aimaient avec tant de passion. Le saint évêque n'oublia rien alors pour fortifier ses ouailles contre une si violente attaque : il les anima à la victoire par ses puissantes exhortations ; il les prépara à la pénitence, et les rendit dignes du martyre par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Les idolâtres, qui savaient combien un pasteur si vigilant et si généreux donnait de courage aux fidèles, tâchèrent, par toutes sortes de moyens, de se saisir de lui, et le désir qu'ils avaient de le mettre à mort était si violent, qu'on cria plusieurs fois, du milieu de l'amphithéâtre, de l'amener pour être dévoré par les bêtes féroces. Il s'y fût volontiers exposé ; mais, au lieu

de suivre son zèle, il suivit le mouvement du Saint-Esprit et le conseil de ceux qui, jugeant par inspiration d'en haut, lui persuadèrent de se retirer, afin de se conserver pour son troupeau. En effet, qu'auraient fait ses pauvres ouailles si, dans une si terrible conjoncture, elles se fussent vues privées de leur pasteur? Qui aurait eu soin de la pudicité des vierges, que les païens s'efforçaient de séduire? Qui aurait ramené à la pénitence ceux que la crainte ou la faiblesse faisait succomber à la rigueur des tourments? Qui aurait défendu la vérité contre les hérétiques? Qui aurait maintenu l'unité contre les schismatiques? Qui aurait entretenu la paix et la loi évangélique parmi son peuple? Qui aurait consolé ceux à qui on avait ravi tous leurs biens en haine de la religion? Qui aurait animé les confesseurs, qui portaient déjà sur leur front les marques de leur foi et de leur constance, à soutenir un second martyre auquel ils étaient réservés? Enfin, qui aurait porté les âmes à la patience, à la fidélité et à la persévérance, si l'Eglise de Carthage avait perdu cet admirable évêque? Il ne s'absenta pas pour éviter le martyre, mais pour le remettre à une autre occasion moins préjudiciable à son peuple. Ce ne fut pas la crainte de la mort qui lui donna cette pensée, mais le désir de servir davantage les chrétiens. Il se réservait pour rétablir les malades, pour guérir les blessés, pour affermir les chancelants, pour relever ceux qui étaient tombés et pour entretenir tout son troupeau dans une fermeté inébranlable au milieu de l'orage.

Il sortit donc de Carthage après avoir assemblé les fidèles, pour leur dire le sujet et les motifs de sa retraite, et demeura caché dans un lieu de sûreté, d'où il pourvoyait sans cesse à leurs besoins, en veillant sur eux et en leur écrivant des épîtres admirables qui faisaient les mêmes effets que s'il eût été présent. Il faisait venir dans des lieux écartés, tantôt les uns, tantôt les autres, pour les exhorter à souffrir avec constance les tourments des persécuteurs. Il eut soin que, pendant la nuit, il y eût des personnes destinées à ensevelir ceux qui étaient morts dans la rigueur des supplices; que ceux qui n'avaient enduré que les douleurs de la torture fussent soigneusement pansés pour guérir leurs plaies; et, enfin, que ceux qui avaient perdu leurs biens par l'injustice des tyrans fussent secourus par les aumônes des autres. Une furieuse peste, qui ravagea en même temps toute la ville, lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son zèle pastoral. Il pourvut aux nécessités spirituelles et temporelles des malades, qui étaient abandonnés de tout le monde. Il partagea les emplois de ceux qu'il avait chargés de les assister, afin que personne ne manquât de secours, pas même les idolâtres; et chacun, animé par ses lettres toutes remplies du feu de la charité, se portait avec une ferveur incroyable à exécuter les instructions qu'il leur donnait. Comme la persécution avait enlevé le pape saint Fabien, il consulta sur sa retraite le clergé de Rome, pendant la vacance du Siége apostolique : il était prêt à se sacrifier, si on le jugeait nécessaire, pour le bien de son Eglise. Sa retraite fut louée et approuvée par ces vénérables ecclésiastiques, qui connurent le besoin qu'avaient les fidèles de la vigilance d'un si bon pasteur.

Ces malheurs furent suivis d'un autre encore plus dangereux, puisqu'il tendait à renverser la discipline ecclésiastique que tous les supplices n'avaient pu ébranler. Plusieurs chrétiens de Carthage, qui n'étaient pas bien fermes dans la foi, craignant la perte de leurs biens, de leurs charges et de leur vie, renièrent leur foi. Les uns le firent ouvertement; les autres, pensant diminuer leur crime, prirent des magistrats des billets qui attestaient

qu'ils avaient obéi aux édits de l'empereur, ayant en secret, ou par eux-mêmes, ou par des personnes supposées, protesté, en leur présence, qu'ils renonçaient à Jésus-Christ ; se délivrant ainsi, par argent, de faire cette renonciation en public, comme la loi générale l'ordonnait. De là ils furent appelés *Libellatiques*, (de *libellus*, billet). L'Eglise d'Afrique ne les recevait à la communion qu'après une longue pénitence ; mais, comme elle les obligeait à des satisfactions très-rudes, ils s'adressaient souvent aux confesseurs et aux martyrs qui étaient en prison ou qui allaient à la mort, pour obtenir, par leur intercession, la remise des peines canoniques qui leur restaient à souffrir. Le respect que l'on avait pour des personnes qui souffraient pour la gloire de Jésus-Christ était si grand, qu'à leur recommandation, on recevait les pénitents à la communion ecclésiastique, quoiqu'ils n'eussent pas accompli le temps prescrit par les canons. Mais cette indulgence des saints confesseurs produisit un fort mauvais effet : on admettait trop facilement ceux qui avaient sacrifié ou qui avaient reçu des billets des magistrats.

Saint Cyprien en fut averti dans sa retraite, et tâcha d'y remédier par trois excellentes épîtres qu'il écrivit à son clergé, aux martyrs, aux confesseurs et à son peuple, les exhortant à ne pas se relâcher de la discipline, sans considérer la différence de la chute et le temps écoulé de la pénitence. Félicissime, homme turbulent, qui, avec cinq prêtres, s'était opposé à l'élection de saint Cyprien, et, depuis, n'avait laissé passer aucune occasion de faire de la peine au saint Evêque, se souleva contre lui et fit tout ce qu'il put pour le mettre en mauvaise intelligence avec les confesseurs de Jésus-Christ. Car, non content de travailler à cette division, qui ne put réussir, il forma ouvertement le schisme, dressa autel contre autel, assemblant son parti sur une montagne hors de la ville, et excommunia tous ceux qui ne lui adhéraient pas. Mais, autant son excommunication était frivole, autant fut juste et terrible celle de notre Saint, qui, ne pouvant dissimuler davantage le désordre que ce rebelle causait parmi le peuple, ni les autres crimes dont il était coupable, le frappa d'anathème. Cependant, voyant que ceux qui avaient obtenu ces recommandations des confesseurs lui faisaient de grandes instances, à lui et aux autres évêques, pour être admis à la communion de l'Eglise, et que son autorité seule ne pouvait pas apaiser le trouble qui s'était élevé pour ce sujet dans Carthage, il écrivit de nouveau au clergé de Rome, le Saint-Siége étant encore vacant. Cet illustre clergé jugea sa rigueur très-saine, et lui répondit qu'user de la douceur dont il se plaignait, ce n'était pas guérir, mais tuer le malade ; qu'il fallait que les pénitents frappassent aux portes de l'Eglise et ne s'efforçassent pas de les rompre ; qu'ils se prosternassent sur le seuil, mais qu'ils n'entreprissent point de passer outre ; qu'ils veillassent à l'entrée du camp céleste, mais armés de modestie et se souvenant d'avoir été déserteurs ; qu'ils devaient se servir de leurs larmes comme d'ambassadeurs, et de leurs gémissements, tirés du fond de leurs poitrines, comme d'avocats, afin de prouver la grandeur de leur tristesse et d'effacer la honte de leur péché. Enfin, il conclut que, par l'avis de plusieurs évêques voisins, on avait trouvé à propos de ne rien innover jusqu'à l'élection d'un successeur à la place de Fabien, et que cependant on prolongeât la réconciliation de ceux qui pourraient attendre, et qu'on l'accordât à ceux qui seraient près de mourir, pourvu qu'ils eussent donné de dignes fruits d'une véritable pénitence. Saint Cyprien suivit cet accommodement, par lequel il retint et conserva la discipline ecclésiastique dans son ancienne intégrité.

Dans son excellent traité sur ceux qui étaient tombés durant la persécution, il rapporte des châtiments terribles dont Dieu punit l'irrévérence des personnes qui, après s'être souillées des viandes offertes aux idoles, osaient recevoir Jésus-Christ sans avoir été purifiées par une véritable pénitence et sans avoir mérité la réconciliation. Il raconte, entre autres, qu'un homme coupable de crime ayant reçu l'Eucharistie dans sa main ne trouva que de la cendre quand il voulut la manger, et qu'une petite fille, qui avait été portée par sa nourrice au temple des dieux, et à qui on avait fait goûter quelque liqueur offerte aux idoles, ne put jamais avaler le sang de Jésus-Christ que le diacre lui présenta dans l'église, selon la coutume du temps, et qu'elle fit tant de résistance, qu'elle obligea la nourrice de confesser ce qui s'était passé.

Cette conduite de saint Cyprien, si conforme aux Canons et autorisée par l'Eglise de Rome, devait le mettre à l'abri de la censure ; mais l'esprit des schismatiques n'épargne jamais personne, et la plus éminente sainteté est exposée à leur malice. Privat, que le saint Evêque n'avait point voulu admettre dans un synode, cabala avec cinq évêques coupables d'apostasie pour en mettre un autre sur le siége de Carthage, et Fortunat, l'un des prêtres qui avaient déjà formé le schisme avec Félicissime, leur paraissant propre pour leur dessein, ils l'ordonnèrent évêque, et aussitôt ils députèrent le même Félicissime à Rome, vers Corneille, qui avait succédé à Fabien, pour obtenir sa communion par surprise et pour accuser saint Cyprien. Cette ambassade fut rejetée d'abord ; mais les schismatiques, ne perdant pas courage, importunèrent le Pape avec tant d'ardeur, que, ne voyant arriver personne de la part de notre Saint, et s'étonnant de son silence dans une affaire si importante, il lui écrivit en des termes qui témoignaient quelque mécontentement de lui ; mais saint Cyprien se justifia, et lui répondit avec tant de modestie, que Corneille fut entièrement désabusé.

Comme l'Eglise jouissait d'une assez grande paix dans les premières années du règne de Valérien, qui avait succédé à Gallus et à Volusien, notre saint prélat profita de ce calme et s'appliqua à établir une bonne discipline dans son diocèse. Il réfuta, entre autres, l'erreur de ceux qui n'offraient que de l'eau dans le sacrifice de l'autel ; il leur prouva, par une foule de passages des saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, que le vin était absolument nécessaire à ce mystère, et que sans cet élément on ne pouvait pas avoir le Sang de Jésus-Christ. Il témoigne lui-même, dans son épître LXIIIe à Cécilius, que cet abus pouvait être venu de ce que, durant la persécution, les fidèles, qui s'assemblaient la nuit, pour célébrer les divins mystères et pour participer à l'Eucharistie, craignaient, le matin, d'être découverts par l'odeur du vin. Il assembla aussi un synode, pour remédier à plusieurs autres abus qui s'étaient glissés parmi le peuple. On y excommunia Géminius Victor ; après sa mort, on défendit d'offrir l'oblation pour le repos de son âme et de faire aucune prière dans l'Eglise pour son soulagement, parce que, contre les Canons, il avait institué un prêtre tuteur de ses enfants. « Celui-là », disent les évêques, « ne mérite pas d'être nommé à l'autel de Dieu, dans la prière des prêtres, qui a voulu détourner de l'autel les ministres du Seigneur et les embarrasser du soin des affaires temporelles, tout à fait éloigné de leur profession ». Ils ne se mirent pas en peine des lois civiles, qui n'exemptaient personne de la charge des pupilles ; mais ils eurent seulement égard au bien des Eglises et à l'assistance spirituelle des fidèles, par le soin et les prières de leurs pasteurs. Il fit condamner de nouveau dans ce synode ceux que l'on appelait *Libella-*

tiques, comme coupables d'infidélité et d'apostasie. Il en assembla encore plusieurs autres, touchant le baptême conféré par les hérétiques, qu'il croyait être nul et devoir être réitéré quand les baptisés revenaient à l'Eglise. Il eut, pour ce sujet, de grandes contestations avec le pape saint Etienne, qui soutint, fondé sur la tradition, et définit que ce baptême était valide ; mais comme cette question regarde purement l'histoire ecclésiastique, que nous ne prétendons pas traiter ici, il suffit de dire avec saint Augustin, dans son épître XLVIIIe, que, si l'on ne trouve pas que saint Cyprien ait changé de sentiment, il est néanmoins véritable qu'il l'a fait, que ceux auxquels son opinion plaisait peuvent bien avoir supprimé sa rétractation, et que plusieurs mêmes ont avancé qu'il n'avait jamais tenu cette erreur, mais que des imposteurs, pour se couvrir de son autorité, lui avaient attribué ce qu'il n'avait jamais cru. Voici les paroles fort remarquables de ce grand Docteur : « Ou saint Cyprien n'a jamais eu l'opinion que vous lui attribuez, ou, s'il l'a eue, il l'a réformée sur la règle de la vérité, ou enfin il a couvert cette tache de sa conscience très-candide et très-sincère par l'onction de sa charité, puisqu'il s'est perpétuellement maintenu dans l'unité de l'Eglise ».

Notre saint prélat travaillait ainsi sans relâche au salut de son peuple et au rétablissement de la discipline, lorsque le proconsul Aspasius Paternus, après avoir employé en vain les menaces et les promesses pour ébranler sa fermeté, l'envoya en exil. Il se retira à Curube, petite ville assise sur le promontoire de Mercure, vis-à-vis de la Sicile, et distante seulement de cinquante milles de Carthage. Là, ayant eu révélation que, dans un an, il devait être couronné du martyre, il employa tout ce temps à s'y préparer par toutes sortes d'œuvres de charité. Il écrivit aux autres évêques et aux prêtres d'Afrique qui avaient été relégués en des lieux sauvages, où ils souffraient de grandes misères, une lettre de consolation qu'il est impossible de lire sans se sentir embrasé de ce feu divin qui le brûlait et d'un désir ardent de souffrir pour Jésus-Christ. Il leur envoya aussi beaucoup de choses dont ils avaient besoin pour leur subsistance. Il étendit encore ses soins charitables sur les chrétiens qui étaient en prison, leur écrivant en des termes très-pressants pour les fortifier dans la confession de leur foi et les animer à la patience. Quand il sut que Galère-Maximien avait succédé à Aspasius, il revint à Carthage et se cacha dans les jardins qui lui avaient autrefois appartenu, et qu'il avait vendus pour assister les pauvres, afin que de là il pût veiller sur son peuple qui venait souvent l'y trouver. Mais, ayant appris qu'on avait donné ordre de se saisir de lui pour le mener à Utique, où était le proconsul, il se retira ailleurs, dans un lieu de sûreté, pour y attendre l'occasion de souffrir la mort dans sa ville, en présence de son cher troupeau ; et, de crainte que sa retraite ne fût mal expliquée par les fidèles, il leur écrivit une lettre pour leur en rendre raison. « Ayant été averti », leur dit-il, « que l'on envoyait des soldats pour nous mener à Utique, nous nous sommes absenté par le conseil de nos amis, estimant qu'il était plus convenable que nous confessassions la vérité dans la principale ville de notre diocèse que dans un autre lieu, afin d'y instruire le peuple par l'exemple de notre mort, et d'y fortifier les faibles par notre confession ; parce qu'en ce moment, ce que dit l'évêque confesseur de Jésus-Christ, il le dit comme étant la bouche de tous. L'honneur de notre Eglise, qui est maintenant si glorieuse, serait beaucoup diminué, si l'on nous faisait mourir dans un pays étranger. Il est donc à propos que nous recevions la couronne du martyre à la vue de Carthage. C'est la grâce que nous demandons continuellement à Dieu pour nous et pour vous, afin que, mourant devant vos yeux, nous vous

montrions le chemin du ciel ». Il ne mourut pas néanmoins dans Carthage ; mais ce fut en un lieu si proche et en présence de tant de monde de la ville, que l'on peut dire que son souhait fut accompli.

Le proconsul le fit prendre et amener devant lui à une maison de campagne dans le voisinage de laquelle il s'était retiré. Celui qui l'avait fait prisonnier le retint la première nuit dans son logis ; cette maison fut aussitôt environnée d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards qui y accoururent pour voir ce que deviendrait leur saint évêque. Il y avait beaucoup de jeunes filles dans la troupe ; et, comme la peur de la mort ne l'empêchait pas de veiller sur son troupeau, il donna ordre qu'on les séparât et qu'on les gardât dans l'obscurité, de crainte que les soldats ne leur fissent quelque violence. Saint Augustin loue admirablement cette vigilance du saint Martyr. Le matin étant venu, il fut conduit devant le proconsul, qui lui fit voir l'ordre qu'il avait des empereurs pour l'obliger de sacrifier aux dieux. Mais, le trouvant insensible à toutes ses remontrances et à ses menaces, il le condamna à avoir la tête tranchée. Saint Cyprien ouït tranquillement cette cruelle sentence, et, élevant son cœur à Dieu : « Je vous rends grâces », dit-il, « mon Seigneur, de ce que vous daignez retirer mon âme de la prison de ce corps mortel ». Les fidèles, qui ne l'abandonnaient point, crièrent de leur côté d'une même voix : « Allons, et faisons-nous décapiter avec lui ! » Le bourreau parut tremblant quand il lui fallut faire son office, mais le martyr l'encouragea à lui donner le coup ; et, pour le récompenser de la grâce qu'il allait lui procurer, il lui fit distribuer vingt-cinq pièces d'or. Après cette action héroïque, il se dépouilla de ses habits, qui consistaient en une dalmatique, en un mantelet et en une robe de lin. Le cardinal Baronius croit que le camail et le rochet des évêques d'aujourd'hui y ont quelque rapport. Tous ceux qui voyaient ce spectacle fondaient en larmes, tandis que lui seul était dans une extrême joie qui paraissait jusque sur son visage. Chacun jeta des linges pour recevoir son sang, afin de le garder comme un précieux trésor. Il se banda les yeux lui-même et se fit lier les mains par un de ses prêtres, puis, s'étant mis à genoux, il reçut généreusement le coup de la mort. Dès qu'on eut abattu sa tête, les clercs, accompagnés de chrétiens, enlevèrent son corps et l'enterrèrent avec beaucoup de solennité, portant des cierges allumés à leurs mains ; ils furent d'autant plus hardis à lui rendre ces derniers devoirs en public, sans se soucier du proconsul ni de la fureur des idolâtres, qu'ils souhaitaient tous ardemment de mourir pour Jésus-Christ, à l'exemple de leur saint Pasteur. Son martyre arriva le 14 septembre.

Le nom de saint Cyprien est un des plus beaux noms du christianisme, et ce grand homme, un de ceux qu'on admire et surtout qu'on aime le plus. Dieu, qui se plaît à se manifester par sa miséricorde plus que par sa justice, a voulu aussi que, dans l'homme, la bonté fût le plus puissant attrait pour gagner les cœurs. Cyprien n'occupa que dix ans le siége de Carthage ; mais combien son ministère fut laborieux et fécond dans ses résultats ! Ses derniers regards se reposèrent avec joie sur une église plus nombreuse, plus dévouée, plus fidèle qu'il ne l'avait reçue, et les larmes des païens qui coulèrent à son supplice lui présagèrent que Carthage serait bientôt toute chrétienne.

On le représente : 1° tenant une épée dans la main, pour désigner le genre de mort qu'il a enduré ; 2° tenant une couronne, d'après une mosaïque de Ravenne.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE MOISSAC. — ÉCRITS.

Depuis le Ve siècle, la fête de saint Cyprien se célèbre le 16 de ce mois. Après son glorieux martyre, on bâtit deux églises en son honneur : l'une au lieu où il l'avait souffert, qui fut appelée la *Table de saint Cyprien*, non pas, dit saint Augustin, qu'il y eût mangé, mais parce qu'il y avait été immolé; et l'autre, sur la place où il avait été enseveli. Ses reliques furent apportées en France au IXe siècle et transportées dans la ville de Lyon, où on les mit derrière l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Plus tard elles furent transférées à Compiègne par le roi Charles le Chauve, et déposées dans l'église de Saint-Corneille, ainsi que le dit Adon dans son martyrologe. « L'église paroissiale de Saint-Jacques de cette ville », nous écrit M. l'abbé Bourgeois, vicaire général, archiprêtre de Compiègne, « les possède depuis que l'abbaye de Saint-Corneille n'existe plus qu'en partie et a changé de destination. L'ancienne église a été démolie pour livrer passage à une rue marchande appelée rue Saint-Corneille, il ne reste qu'un débris de cette église rappelant le style du XVIe siècle, et contre lequel viennent s'appuyer quelques échoppes du *Marché aux herbes*.

« Les constructions de l'ancienne abbaye qui survivent aux démolitions et aux aliénations qui ont eu lieu, connues maintenant sous le nom de *manutention*, appartiennent à l'administration militaire. Les cloîtres, qui existent en grande partie, ont été défigurés par des murs qui ferment chacune des travées, et sont transformés en fours, en bureaux, et les bâtiments existants, d'une date assez récente, sont loin d'offrir l'intérêt des cloîtres dont on peut rapporter la construction à la fin du XIVe siècle.

« A l'intérieur, on voit un escalier de pierre aux proportions grandioses, qui rappelle la facture du XVIIe siècle. L'excavation d'un terrain, appelé cour Saint-Corneille, a amené dernièrement la découverte d'ossements considérables qui semblent révéler l'emplacement de l'ancien cimetière de l'abbaye, qui avait dans son église une chapelle appelée *Paroisse du crucifix*, et qui exerçait une juridiction paroissiale, non dans une circonscription territoriale, mais sur les fieffés de l'abbaye, qui formaient la cour de l'abbé dans toutes les cérémonies civiles et religieuses.

« La maison abbatiale, qui conserve encore son écusson, après avoir été habillée à la moderne, sert aujourd'hui d'habitation à un notaire ».

Toutefois, nous lisons dans les leçons de l'office de saint Cyprien, de l'église collégiale de Saint-Pierre de Moissac, et dans un procès-verbal du 21 septembre 1817, déposé aux archives de cette église et de l'évêché de Montauban, les détails suivants sur les reliques de saint Cyprien : « L'abbé Roger fit solennellement transférer à Moissac, en 1122, le corps de saint Cyprien de Carthage et de plusieurs autres Saints, qu'on avait emportés de Lyon menacé par les barbares, et déposés non loin de Cahors, dans un lieu dépendant de l'abbaye, et que l'on appelle la vallée de Lascabanes (paroisse actuelle). Cette translation, célébrée annuellement le 5 juillet, est nommée par le peuple : la fête de *San-Cypria de Segarous*, ou des moissons, tandis que celle du 16 septembre porte le nom de *San-Cypria de Bendegnos*, ou des vendanges. En 1791, par suite de la suppression des Ordres monastiques, et comme on menaçait de piller l'église de l'insigne abbaye, un prêtre vénérable sauva plusieurs des reliques qu'on y honorait depuis des siècles, en les cachant ailleurs. En 1795, ce même prêtre rendit lesdites reliques à l'église Saint-Pierre, en consignant sa restitution dans le registre des baptêmes, où on la lit encore. Ce dépôt sacré demeura enfoui dans la sacristie, jusqu'à ce que, par ordre de Mgr de Greuville, évêque de Cahors, une enquête fût faite sur son identité. Le 21 septembre 1817, l'abbé de Trélissac, vicaire général, depuis évêque de Montauban, dressa et signa le procès-verbal d'authenticité sur les reliques conservées, et notamment sur la plus importante, qui était le chef même de saint Cyprien de Carthage, en présence de témoins recommandables qui avaient vu ce *chef*, alors qu'il était vénéré publiquement, avant l'année 1791, époque de sa disparition. En 1864, Mgr Doney, évêque de Montauban, après de nouvelles informations, confirma l'authenticité dudit chef et celle de plusieurs autres ossements du même Saint, mais confondus avec d'autres tout aussi vénérables, sans qu'on ait pu encore rien préciser *individuellement*. La réinstallation solennelle de toutes ces reliques fut faite à Moissac, le 15 octobre 1864, sous la présidence de Mgr de Toulouse assisté de plusieurs autres prélats.

« Le chef de saint Cyprien, composé de la partie supérieure et postérieure du crâne, est actuellement renfermé dans un ciboire ou globe oblong d'argent, surmonté d'une croix. En 1843, un fragment avait été détaché de cet ossement pour être remis à Mgr Dupuch, évêque d'Alger, qui le sollicitait avec instance pour le rapporter à l'église d'Afrique. Au jour des deux fêtes de saint Cyprien (5 juillet et 16 septembre), l'insigne relique était portée solennellement en procession dans les rues de Moissac. On la portait aussi au temps des calamités publiques, et notamment des sécheresses. Le chapitre, les consuls et tout le peuple accompagnaient la châsse, et l'on avait soin de plonger le crâne dans les eaux du Tarn qui baigne les murs de la ville, en mémoire, sans doute, d'une circonstance singulière rapportée par Pamélius, biographe de saint Cyprien, qui dit qu'en Afrique, vers la fête de ce Saint, il tombe d'ordinaire une abondante pluie d'orage, à laquelle

les matelots avaient donné le nom de *Cypriana*. Le patronage de saint Cyprien est toujours fort populaire à Moissac, et l'on ne néglige point les deux processions traditionnelles ».

Maintenant, disons un mot de cette célèbre abbaye qui a donné naissance à la ville de Moissac, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le département de Tarn-et-Garonne, diocèse de Montauban. Elle était autrefois du diocèse de Cahors.

Peu de monastères ont égalé la célébrité de l'abbaye de Moissac; métropole de Cluny dans le midi de la France, elle est appelée *Magistralis ecclesia*, par une charte du XIe siècle. Selon la chronique d'Aimery de Peyrac, quarantième abbé de Moissac (1377-1406), le roi Clovis, vainqueur d'Alaric à Voulon (506), se rendait de Bordeaux à Toulouse, lorsqu'arrivé à Moissac il eut l'inspiration d'élever en ce lieu une église, sous le vocable des apôtres saint Pierre et saint Paul. C'est pourquoi, depuis, deux cierges brûlaient constamment en son honneur devant le maître-autel de saint Pierre; chaque jour une messe était célébrée à son intention, et l'on faisait mémoire de lui à toutes les heures canoniales du jour et de la nuit, et on le vénérait presque à l'égal d'un Saint. Entre 630 et 640, saint Amand, plus tard évêque de Maëstricht, exilé en *Vasconie* par le roi Dagobert, auquel il avait osé reprocher ses désordres, aurait profité de ce bannissement pour fonder l'abbaye de Moissac, disent quelques auteurs. Saint Amand, saint Ansbert, saint Léothade, saint Paterne, saint Amarande furent les premiers abbés de Moissac.

Incendiée au VIIIe siècle par les Sarrasins, l'abbaye dut sa restauration au zèle dévoué de Pépin. Louis le Débonnaire l'honora de sa prédilection et de ses faveurs. Dans les actes du concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 817, elle figure parmi celles qui ne doivent à l'empereur ni service militaire ni redevance fiscale, mais seulement le tribut de leurs prières. En l'année 1030, l'église abbatiale s'écroula. Vers 1047, saint Odilon de Cluny visita la communauté pour la disposer à la réforme; saint Hugues, son successeur, vint aussi à Moissac en 1052, et réussit à rallier les religieux aux observances de Cluny; il leur laissa pour abbé, en s'en allant, Durand de Bredon, l'un de ses plus fidèles disciples. Ce dernier releva l'Eglise en ruines, et devenu évêque de Toulouse sans remonter au gouvernement de l'abbaye, il célébra la dédicace de la nouvelle basilique le 6 décembre 1062 avec une pompe inouïe, même pour des cathédrales de premier ordre. Depuis lors, les donations affluèrent, les colonies monastiques se multiplièrent; de puissantes abbayes, des prieurés, des seigneuries, des églises, etc., vinrent se mettre sous la dépendance de l'abbé de Moissac. Le pape Urbain II, allant de Toulouse à Clermont pour présider le concile de la Croisade (1095), s'arrêta plusieurs jours à Moissac.

Sur la fin du XIIIe siècle, l'abbaye de Moissac était à l'apogée de sa splendeur. Ses abbés se trouvaient à la fois de hauts dignitaires religieux et de puissants seigneurs féodaux. Ils s'entourèrent alors de fortifications dont on voit encore les débris. Lorsqu'après leur élection ils se rendaient pour la première fois à l'abbaye-mère, les moines de Cluny venaient au-devant en procession, pour leur présenter les clés de la ville; ils avaient le droit d'élargir les prisonniers sous les verroux, et le lendemain ils présidaient le chapitre. Le pape Innocent IV accorda aux abbés de Moissac, en 1250, le droit d'officier avec la mitre, la crosse, l'anneau, les gants, les souliers ornés de la croix, de donner au peuple la bénédiction pastorale.

Tant de grandeur prépara la décadence. En 1295, l'insigne abbaye comptait plus de cent vingt moines; en 1449, elle n'en avait plus que vingt. Le pape Paul V, en 1618, la sécularisa et remplaça les moines de Cluny par des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Le titre et les honneurs traditionnels furent, par privilége, conservés aux nouveaux abbés de Moissac. Les cardinaux Mazarin, Prince Régnaud d'Este et Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse et ministre du roi Louis XVI, ont été abbés commendataires de Moissac. Sous le dernier des trois eut lieu la suppression de l'abbaye.

Depuis le Concordat de 1801, l'église abbatiale, splendide monument du style ogival de transition, est devenue un doyenné de première classe. Le cloître, rare et merveilleux bijou de pierre, est encore intact dans son ensemble et presque en tous ses détails. Ce qui reste du monastère, affecté d'abord aux divers services d'un Palais de Justice, vient de recevoir une destination plus conforme à ses traditions séculaires; c'est un magnifique presbytère, une sorte d'évêché à l'usage du clergé paroissial.

On a de saint Cyprien :

1° La lettre ou le traité *du Mépris du monde* ou *de la grâce de Dieu*. Le Saint composa cet ouvrage peu de temps après sa conversion, et l'adressa à Donat, qui avait été baptisé avec lui, et qui paraît avoir été son compagnon d'étude en rhétorique. Le style en est brillant et pompeux; on y reconnaît un professeur d'éloquence, accoutumé aux déclamations, et qui ne faisait que quitter son emploi. L'auteur y donne l'histoire de sa conversion, et déclare que les difficultés, qu'il éprouva de la part de ses passions, s'évanouirent dès qu'il eut pris sérieusement la résolution de se donner à Dieu. Il exhorte son ami à ne point mettre de bornes à sa ferveur, parce que Dieu n'en mettra point alors à ses grâces. Il parle ensuite du pouvoir qu'ont les chrétiens de forcer les esprits impurs qui possèdent les corps, à confesser ce qu'ils sont, de les chasser, et d'augmenter leurs peines par le moyen des armes spirituelles que Dieu leur met entre les mains. Il peint les vices qui désolent la terre; il parle à son ami des divertissements barbares du cirque, des combats

avec les bêtes, de la corruption du théâtre, où s'allume le feu d'une passion impure, où le cœur s'amollit, où le poison du vice entre dans l'âme par tous les sens, et où les spectateurs s'accoutument à aimer les abominations qu'on représente à leurs yeux. Il rappelle à son ami que les familles et les retraites les plus secrètes sont souvent souillées par la jalousie, l'orgueil et l'impureté, etc.

A ce tableau des vices, il oppose celui de la piété, qui est l'unique moyen de parvenir au bonheur, qui affranchit l'âme des liens qui l'attachent au monde, qui la purifie des souillures du péché, qui la rend digne de l'immortalité, qui est en un mot ce port salutaire où l'on trouve une paix inaltérable. Quiconque veut se rendre capable de piété, doit s'élever au-dessus du monde en le méprisant ; être assidu à la prière et à la lecture de la loi sainte ; parler quelquefois à Dieu, et d'autres fois l'écouter.

2° Le livre *de la Vanité des idoles*, composé par saint Cyprien quand il n'était encore que laïque. Le but du Saint est de montrer qu'on ne peut regarder comme des dieux ceux qui ne furent que des hommes et qui commirent les crimes les plus abominables. Il prouve que les païens adoraient souvent les démons, ceux mêmes qui quelquefois possédaient les corps. Il en appelle à ses adversaires qui avaient souvent entendu des démons avouer ce qu'ils étaient, lorsque les chrétiens employaient les exorcismes.

3° Il paraît qu'il était catéchumène lorsqu'il composa les deux livres *des témoignages*. C'est un recueil des passages de l'Ancien Testament relatifs à Jésus-Christ et à son Eglise. Il y a un troisième livre de *témoignages*, qui est également un recueil de passages, desquels résulte un système de morale.

4° Le livre *de la conduite des Vierges* fut écrit immédiatement après l'élévation du Saint à la dignité épiscopale, suivant Pamélius, Pearson et Tillemont. Mais D. Maran le met un peu avant l'épiscopat du saint docteur, et il se fonde sur ce que l'auteur ne s'attribue aucun pouvoir, et qu'il ne suit que l'effusion de son cœur. Tertullien avait donné un ouvrage sur la nécessité de voiler les vierges, dans lequel il prouvait la sainteté de leur état, « par l'Ecriture sainte, par la nature de Dieu et par la discipline que Dieu a établie parmi les hommes ». Saint Cyprien, après avoir décrit la gloire de la virginité, invite les vierges à veiller sur elles-mêmes, et leur rappelle la récompense qui les attend dans le ciel.

Il fait des reproches sévères aux femmes qui se peignent les cheveux ou le visage, prétendant par là déguiser ou corriger l'ouvrage de Dieu. Il s'élève contre l'affectation des parures qui causent la ruine de tant d'âmes.

5° Le livre *de l'Unité de l'Eglise*, écrit peu de temps avant que saint Cyprien quittât sa retraite pour retourner à Carthage. L'auteur observe d'abord que le démon sème les hérésies et les schismes pour perdre les âmes qui ont échappé aux piéges de l'idolâtrie ; après quoi, il démontre que l'Eglise de Jésus-Christ est essentiellement une. Il dit que pour rendre cette unité visible, le Sauveur a bâti son Eglise sur saint Pierre, et lui a donné le pouvoir des clés ; et que, quoiqu'il ait donné le même pouvoir à tous les Apôtres, il a voulu que la source de l'unité dérivât d'un seul, et que tout l'édifice portât sur ce fondement. Il établit pour règle générale : que dans les matières de la foi, la voie qui conduit à la vérité est courte et facile, et que les faits tiennent lieu de toute autre preuve ». Venant ensuite directement à l'unité de l'Eglise, fondée sur saint Pierre, il dit : « On ne peut obtenir la récompense que Jésus-Christ a promise à ses disciples, quand on abandonne l'Eglise ».

6° Le livre *de ceux qui sont tombés*. Le Saint, après avoir relevé la couronne des martyrs, déplore amèrement la chute de ceux qui avaient apostasié.

Il passe ensuite aux remèdes propres à expier cette faute, et s'élève contre ceux qui demandent une réconciliation trop précipitée. Pour effrayer les pécheurs, il rapporte plusieurs exemples de personnes sévèrement punies d'une manière toute miraculeuse, pour avoir reçu indignement le corps et le sang de Jésus-Christ.

De tout ce qu'il a dit, il conclut la nécessité de la pénitence.

7° Le livre *de l'Oraison Dominicale*, écrit peu de temps après l'ouvrage précédent. Saint Hilaire et saint Augustin en recommandent fortement la lecture. Le second exhortait les moines d'Adrumète à l'apprendre par cœur. Saint Cyprien y montre l'excellence de l'oraison dominicale, et donne l'explication de toutes les demandes qui en font le sujet. En parlant des différents temps où l'on priait pendant le jour, il distingue *la première*, *la troisième*, *la sixième* heure, etc. Les principales conditions qu'il exige dans la prière, sont l'humilité, le respect, l'attention, la ferveur et la persévérance. Il nous apprend que de son temps le prêtre disait, comme aujourd'hui, dans la préface de la messe : *Elevez vos cœurs*, et que le peuple répondait : *Nous les elevons au Seigneur*. Nos prières, selon lui, ne peuvent monter au trône de la grâce, que quand elles sont accompagnées de l'aumône et des autres bonnes œuvres. On trouve encore d'excellentes maximes sur le même sujet dans les lettres du Saint, et surtout dans son exhortation à la prière continuelle qu'il envoya à son clergé, en lui recommandant de la communiquer aux laïques.

8° Le livre de la *Mortalité*, écrit à l'occasion d'une peste horrible qui désola l'Afrique. Il est montré que les serviteurs de Dieu doivent se réjouir dans les calamités, parce qu'elles leur fournissent les moyens de pratiquer des vertus héroïques et de mériter le ciel. « Quant à la mort »,

dit-il, « elle n'est redoutable que pour celui qui ne se soucie point d'aller à Jésus-Christ ; et l'on n'est dans cette disposition que quand on a sujet de croire qu'on n'aura point de part au royaume céleste ». Il décrit la félicité de ceux qui, après avoir échappé aux tempêtes et aux écueils de ce monde, sont arrivés au port de l'éternité, se sont revêtus de l'immortalité bienheureuse, et n'ont plus rien à craindre des efforts de leurs ennemis. Il attribue la crainte excessive de la mort dans un chrétien au défaut de cette foi vive et de cette espérance ferme qui fortifient l'âme et la rendent capable de mépriser la *reine des terreurs*. Durant ce fléau, tandis que les païens abandonnaient leurs amis, leurs parents, les chrétiens, grâce aux maximes de l'Evangile et aux exhortations de saint Cyprien, se dévouèrent avec héroïsme au service des pestiférés.

Le livre de la *Mortalité* et celui de l'*Oraison dominicale* ont été traduits en français par le duc de Luynes, qui s'est déguisé sous le nom de Laval, et imprimés en 1664.

9° L'*Exhortation au martyre,* écrite en 252, lors du renouvellement de la persécution, sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture.

10° Le livre à *Démétrien.* Ce Démétrien était un magistrat de Carthage, qui, quoique païen zélé, était lié avec le saint évêque. L'ouvrage dont il s'agit est une réponse aux invectives de ce magistrat contre notre foi ; et il y est prouvé que la religion chrétienne n'est point la cause des calamités publiques de l'empire. On y trouve aussi une belle exhortation à la pénitence.

11° Le livre de l'*Aumône et des bonnes Œuvres,* écrit vers l'an 254. C'est une exhortation pathétique à l'une et aux autres que l'Ecriture nous recommande et nous représente comme des moyens d'obtenir miséricorde. Le Saint y dit qu'on est ordinairement inexcusable de prétendre célébrer le jour du Seigneur, sans faire une offrande pour les pauvres. Il réfute les objections que suggère l'avarice.

12° Le livre du *Bien de la Patience,* composé vers l'an 256, à l'occasion des disputes qui s'étaient élevées touchant le baptême des hérétiques. Selon le saint évêque, la patience ne consiste pas seulement à étouffer le ressentiment ou la vengeance, mais elle se prend encore pour l'assemblage des vertus qui contribuent à rendre un homme charitable, doux, honnête, qui le mettent dans la disposition de se réprimer et de pardonner, qui lui inspirent enfin un courage supérieur à toutes sortes d'épreuves. Les philosophes païens ne connaissaient point la vraie patience, qui suppose dans celui qui la possède, la douceur et l'humilité ; ils ne pouvaient plaire à Dieu, parce qu'ils étaient remplis de présomption et d'amour pour eux-mêmes. Un chrétien doit être dans la réalité ce qu'ils n'étaient qu'en apparence, et acquérir ce degré de vertu qui leur était inconnu dans la pratique. Pour exciter à la patience, il cite l'exemple de Dieu, qui en est le principe et qui lui communique toute sa dignité ; il rapporte les préceptes de l'Evangile ; il montre cette vertu dans Jésus-Christ, dans les Apôtres et les Patriarches ; il en appelle enfin au jugement dernier.

13° Le livre de la *Jalousie et de l'Envie,* composé peu après l'ouvrage précédent, et dans le même dessein. Saint Cyprien y montre que l'envie est la source d'un grand nombre de maux, et qu'elle est en même temps un péché grief et son propre tourment.

14° La persécution ayant cessé à la mort de Gallus, arrivée au commencement de l'année 253, saint Cyprien tint à Carthage un Concile, composé de soixante-six évêques, pour rétablir les affaires de l'Eglise. Pendant la tenue de ce Concile, Fidus, évêque africain, le consulta touchant le Baptême des enfants. Il lui demandait s'il fallait l'administrer le huitième jour après la naissance, selon ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi, par rapport à la circoncision. Le Saint répondit avec les autres Pères de l'assemblée, qu'on ne pouvait refuser à personne la participation à la grâce de Dieu... Qu'on devait surtout l'accorder aux enfants qui, par les larmes qu'ils répandent aussitôt qu'ils voient la lumière, semblent demander miséricorde d'une manière fort touchante. On ne refuse point, dit-il, le pardon aux plus grands pécheurs, comment le refuserait-on à des enfants qui ne font que de naître, et qui n'ont d'autre faute que la tache originelle ? La difficulté proposée à saint Cyprien n'avait point pour objet de savoir s'il fallait baptiser les enfants, mais quel jour on les baptiserait ; et même, quant à ce point, l'unanimité du Concile montre quelle était la tradition générale de l'Eglise. Tertullien lui-même qui plaidait pour le délai du Baptême, traite de meurtrier celui qui refuserait d'administrer ce Sacrement dans le cas de nécessité. Voyez le comte Acami *de Prædebaptismo solemni in Ecclesia Latina et Græca, Romæ,* 1755. C'est une excellente réfutation d'une lettre d'un anabaptiste anglais sur le point dont il s'agit.

15° *Lettres,* au nombre de quatre-vingt-une, dans l'édition d'Oxfort, et de quatre-vingt-trois dans celle de Baluze. Elles ont pour objet des points de dogme, de discipline et de piété.

Parmi les ouvrages de saint Cyprien, on en a fait imprimer plusieurs qui lui ont été attribués, quoiqu'ils ne soient pas de lui. Les principaux sont : 1° le traité contre les *Spectacles publics,* qui fut écrit par un évêque contemporain de notre Saint, lequel avait été séparé de son troupeau par la persécution ; 2° le discours contre *Novatien,* lequel paraît être du même style que l'ouvrage précédent, quoiqu'il ne soit pas du même temps ; 3° le livre du *Célibat des Clercs,* qui est du VIIe siècle, et qui renferme des choses extrêmement utiles.

Saint Jérôme et Lactance donnent de justes éloges à l'éloquence de saint Cyprien. « Il a », suivant le second, « une invention facile, variée, agréable, et ce qu'il y a de plus essentiel, beaucoup de clarté et de netteté dans les idées, c'est-à-dire, la principale des qualités que l'on exige de tout écrivain. Sa narration est ornée, et devient encore plus intéressante par la facilité de l'ex-

pression. Ses raisonnements sont forts et serrés ; en sorte qu'il réunit tout ce qui fait l'orateur ; il sait plaire, instruire et persuader ; on ne pourrait même décider lequel de ces trois talents il posséda dans un degré plus éminent ». Il y a trop de travail dans sa lettre à Donat ; mais, quoiqu'elle ne puisse pas servir de modèle, il n'en est pas moins vrai qu'elle annonce un auteur vraiment éloquent.

Dieu, selon saint Augustin, a permis qu'il soit échappé à saint Cyprien quelques vains ornements de rhétorique, dans le premier ouvrage qu'il fit après sa conversion, pour montrer combien l'esprit de la simplicité chrétienne influa sur son style, et eut de pouvoir pour le contenir dans les bornes de la véritable éloquence ; et c'est là le caractère des lettres du saint évêque de Carthage qui furent écrites depuis : aussi Fénelon observe-t-il que nous pouvons en sûreté en admirer et en imiter le style. Cependant ce grand maître remarque que le langage de saint Cyprien se ressent du génie âpre des Africains, et qu'il n'est pas toujours exempt de cette subtilité recherchée qu'on reproche aux auteurs du même temps. Ces observations ne nous empêchent point de reconnaître dans les ouvrages de ce Père une éloquence douce, naturelle, et qui n'a rien de semblable à celle des déclamateurs. On n'y aperçoit rien de trivial, rien qui n'annonce une littérature peu commune. On y voit partout une âme grande, remplie des beaux sentiments qui sont exprimés d'une manière noble et touchante. L'auteur parle toujours de l'abondance du cœur. Quoiqu'il emploie quelquefois des mots qui paraissent s'éloigner de la pureté de la langue latine, il n'en est pas moins vrai que, après Lactance, il occupe la première place parmi les Pères latins qui ont écrit cette langue.

La première édition des œuvres de saint Cyprien, qui parut peu de temps après l'invention de l'imprimerie, et qui ne porte ni nom d'imprimeur, ni nom de lieu, est plus correcte que la plupart de celles qui l'ont suivie. Les œuvres du même Père ont été réimprimées par les soins d'Erasme, de Manuce, de Morel, de Pamélius et de Rigault. Ce dernier éditeur est un calviniste déguisé, selon Fell. On trouve effectivement, dans ses notes sur Tertullien et sur saint Cyprien, bien des choses qui favorisent certains principes du Calvinisme. Voyez de l'Aubespine, Grotius, *Ep. ad Salmas.*, et Petitdidier, *Rem. sur la Bibl. de Dupin.*

Dans l'édition de Pamélius, les lettres de saint Cyprien sont placées les premières, et rangées selon l'ordre chronologique ; elles n'occupent point la même place dans la plupart des éditions antérieures et postérieures.

L'édition d'Oxfort parut en 1681. On la doit au savant Fell, évêque de la même ville, qui y ajouta de nouvelles notes, avec les *Annales Cyprianici* de Pearson, et les treize *Dissertationes Cyprianicæ* de Dodwell, qui ont pour objet d'éclaircir certains points de fait et de discipline.

Baluze préparait une nouvelle édition de saint Cyprien, lorsque la mort l'enleva. Dom Maran, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, a mis la dernière main à son ouvrage. Il a aussi corrigé quelques notes de Baluze, et y en a ajouté de nouvelles. Il a encore enrichi son édition d'une nouvelle vie de saint Cyprien. Elle parut à Paris en 1726, in-folio, sous le titre suivant : *Sancti Cypriani opera recognita per Baluzium, iterum illustrata (per D. Maran) unum e monachis sancti Mauri, qui præfationem et vitam sancti Cypriani adornavit.* Elle a été réimprimée à Venise en 1758. En 1835, MM. Cailleau et Guillou donnèrent une nouvelle édition des œuvres de saint Cyprien, 2 vol. in-12 ; en 1844, M. Migne a publié une édition des œuvres de saint Cyprien d'après Baluze et Fell, quatrième volume de la *Patrologie.* On a joint à cette édition les notes et les travaux les plus remarquables publiés jusqu'à ce jour. Plusieurs lettres de saint Cyprien et plusieurs dissertations sur ce Père se trouvent aussi dans le troisième et le cinquième volume de la *Patrologie latine* de M. Migne.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des sermons de saint Augustin, de saint Maxime et de saint Pierre Chrysologue, à la louange de saint Cyprien, publiés par Pamélius, chanoine de Bruges, et par Rigault ; et nous l'avons complétée : 1° avec des *Notes sur l'abbaye de Moissac et sur les reliques qu'elle possède*, dues à l'obligeance de M. Peujade, aumônier des Dames du Saint-Enfant Jésus, à Montauban ; et du révérend Père Carles, de Toulouse ; 2° avec des *Notes sur l'abbaye de Compiègne* et sur les *reliques de saint Cyprien*, par M. Bourgeois, vicaire général, archiprêtre de Compiègne. — Cf. *Saint Cyprien et l'Eglise d'Afrique,* par l'abbé Freppel, aujourd'hui évêque d'Angers.

Ste EUPHÉMIE, VIERGE ET MARTYRE A CHALCÉDOINE

ET SES COMPAGNONS SAINTE LUCE ET SAINT GÉMINIEN, MARTYRS A ROME

Vers 303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Nous espérons avec la vie future une bienheureuse éternité et un éternel bonheur.
Saint Prosper.

Pendant la persécution de Dioclétien, les idolâtres, pour découvrir facilement tous les chrétiens, afin de les contraindre de sacrifier aux idoles, se servaient d'une invention diabolique que les prêtres des faux dieux leur avaient inspirée. Ils faisaient des fêtes solennelles en l'honneur de quelque divinité, et obtenaient des édits de l'empereur pour obliger les habitants des lieux d'y assister, et ceux qui y manquaient étaient aussitôt arrêtés comme chrétiens et condamnés à de cruels supplices. Sous Prisque, proconsul d'Asie, un sacrificateur de Mars institua une de ces fêtes à Chalcédoine, où était un temple célèbre et un insigne simulacre de ce faux dieu ; chacun fut averti d'y venir sacrifier pour rendre plus d'honneur à ce démon, qui se nommait le dieu des armées. On y convoqua par édit, à son de trompe, tous les citoyens, avec des menaces épouvantables contre ceux qui négligeraient de s'y trouver. En cette terrible occasion, les fidèles se divisèrent en plusieurs groupes, et se cachèrent dans des maisons particulières, ou se retirèrent dans des solitudes pour y rendre leur culte au vrai Dieu. Il se trouva, dans une de ces assemblées, une vierge, nommée Euphémie, qui en faisait toute la gloire, à cause de son éminente vertu, qui était connue et admirée de toute la ville. Son père, qui s'appelait Philophron, était d'une famille de sénateurs et avait exercé plusieurs magistratures. Sa mère, nommée Théodorose, était une femme fort pieuse, et que Dieu semblait avoir donnée aux pauvres pour les secourir dans toutes leurs misères. Le soin que l'un et l'autre avaient pris de l'éducation de leur sainte fille, en avait fait une merveille de piété, de religion et de miséricorde.

Appellien, c'est le nom du sacrificateur dont nous parlons, observant diligemment les personnes qui n'étaient pas à la solennité dont il était l'auteur, s'aperçut bientôt de l'absence d'Euphémie. Il ne différa pas d'en avertir le proconsul, qui donna en même temps des ordres pour se saisir d'elle ; et, comme on la trouva dans une compagnie de fidèles, on arrêta avec elle tous ceux qui la composaient, au nombre de quarante-neuf. On les amena tous devant Prisque, qui leur promit de grands biens et les assura de la bienveillance de l'empereur s'ils voulaient sacrifier au dieu Mars. Mais les généreux confesseurs, parmi lesquels Euphémie était, pour sa jeunesse, pour sa beauté, pour sa naissance et pour sa piété, comme un soleil lumineux entre les étoiles, dirent tous d'une voix et animés du même esprit : « Sachez, proconsul, que nous n'adorons que le Dieu qui, par une seule parole, a tiré du néant le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, et que nous détestons le culte que vous rendez à vos idoles. Faites vos pré-

sents et offrez vos honneurs aux âmes basses et assez intéressées pour s'y laisser gagner ; pour nous, nous en faisons si peu de cas, que nous ne les regardons qu'avec un extrême mépris ; nous n'ambitionnons qu'une seule chose, c'est de monter au ciel pour y jouir d'une vie éternelle, que nous appelons le royaume de Dieu. Si vous nous préparez des supplices, bien loin d'en redouter la violence, nous appréhendons plutôt qu'ils ne soient pas assez rigoureux pour nous donner lieu de témoigner notre amour à Jésus-Christ, et pour faire paraître davantage sur nous la puissance de sa grâce. Faites donc, sans perdre votre temps en vaines paroles, un essai de ce que nous disons, afin que vous voyiez que nous sommes plus disposés à souffrir vos tourments que vous n'avez d'envie de nous les faire endurer ».

Prisque fut tellement irrité de ce discours, qu'il donna ordre sur-le-champ que les Martyrs fussent tourmentés pendant plusieurs jours par toutes sortes de supplices : ce qui fut cruellement exécuté. Mais, plus on affligeait leurs corps, plus ils témoignaient la joie qu'ils avaient de souffrir. Ensuite il les fit mettre dans des cachots pour les garder jusqu'à ce qu'il pût les envoyer à Dioclétien, à la réserve d'Euphémie, qu'il prit en particulier, dans l'espérance de la gagner par la douceur. Il lui dit tout ce qu'il crut capable de la fléchir et d'ébranler sa fermeté ; mais ce fut inutilement. « Je ne suis qu'une fille », lui répondit la généreuse vierge, « mais croyez-vous pour cela que je sois capable de me laisser séduire par vos trompeuses persuasions ? Je ne crains point vos artifices, et, toute jeune que je suis, je triompherai de votre malice. J'ai pour moi mon Sauveur Jésus-Christ, qui me prêtera sa main invisible pour me délivrer de toutes vos embûches ». Le tyran fut si confus de se voir ainsi méprisé, que, pour se venger de cette liberté chrétienne d'Euphémie, il fit construire une machine avec plusieurs roues, et la fit appliquer dessus pour être brisée et mise en pièces. Mais la Sainte, ayant fait le signe de la croix et appelé à son secours son céleste Epoux, sortit glorieuse de cet horrible supplice. Ses plaies se guérirent en un instant, sa chair reprit sa première intégrité, et son visage parut plus beau que jamais.

Ce prodige, au lieu d'adoucir le proconsul, l'aigrit encore davantage. Il la menaça de la faire brûler toute vive si elle ne renonçait à la foi. « Je ne crains point ce feu dont vous me menacez », lui dit-elle d'un air intrépide, « on l'allume quand on veut, et il s'éteint de lui-même ; j'ai assez de courage pour ne pas appréhender des douleurs qui n'ont presque qu'un moment de durée ; mais ce qui me fait frémir, c'est la pensée de ce feu éternel qui brûle et brûlera toujours dans les enfers, de ce feu qui s'allumera de plus en plus, sans jamais diminuer ; de ce feu qui est préparé pour ceux qui sacrifient aux idoles et qui abandonnent le vrai Dieu ». Cependant on fit un grand feu dans une fournaise, avec de la poix, du soufre, des étoupes et des sarments : ce qui faisait monter la flamme à quarante-cinq coudées de haut. La Sainte, avant d'y être jetée, eut recours à la prière et au signe de la croix ; mais, comme deux officiers de la justice allaient exécuter l'ordre du tyran et la plonger dans ce brasier, ils virent des anges, d'un regard terrible, qui les menaçaient de les punir s'ils avaient la témérité de mettre les mains sur elle. Cette vision les saisit et les arrêta. Prisque, voyant qu'ils tardaient trop longtemps, commanda à deux autres de prendre leur place : ils obéirent, mais ils ne l'eurent pas plus tôt fait, qu'ils furent eux-mêmes dévorés par les flammes, tandis que la Sainte, demeurant tranquille au milieu du brasier, comme si elle eût été dans un lieu de rafraîchissement, chantant les louanges de son Dieu, en sortit sans avoir reçu

le moindre mal, même en ses habits. Les deux premiers bourreaux, nommés Victor et Sosthène, se convertirent à ce spectacle, et dès le lendemain, ils furent exposés aux bêtes, qui leur procurèrent la gloire du martyre.

Le jour suivant, le proconsul fit revenir Euphémie devant son tribunal, pour tâcher de lui persuader de sacrifier aux idoles : « N'est-ce pas une folie à vous », lui dit-il, « de vous laisser ainsi tourmenter et de vous attirer, par votre opiniâtreté, l'indignation des dieux et la colère de l'empereur ? » — « Serait-ce donc un trait de sagesse », lui répliqua notre sainte vierge, « de me laisser tromper à vos vaines sollicitations ; ou plutôt ne serait-ce pas une étrange folie de reconnaître quelque divinité dans des statues de pierre faites de la main des hommes ? La prudence me dit de n'adorer que le vrai Dieu et de mépriser vos idoles ». Prisque, désespérant de pouvoir rien gagner sur elle, ne pensa plus qu'à inventer les supplices les plus cruels pour la tourmenter. Il la fit attacher à un instrument fait de pierres et de lames de fer, qui devait lui disloquer tous les membres ; mais ce supplice ne lui fit aucun mal. Il la fit ensuite jeter dans une grande fosse remplie de poissons voraces ; mais elle fut respectée de ces animaux, qui, au lieu de l'enfoncer pour la dévorer, la portèrent sur leur dos et la promenèrent sur les eaux. Il fit creuser une autre fosse, où l'on jeta des pierres aiguës, des pointes de fer et des morceaux de scie, qu'il fit couvrir d'un peu de terre, afin qu'Euphémie, ne s'apercevant point de ce supplice, y tombât lorsqu'elle passerait dessus : car il attribuait à l'art magique tous ses miracles précédents ; il s'imaginait, par un prodigieux aveuglement qui l'empêchait de reconnaître la puissante main de Dieu, qu'étant surprise, elle ne pourrait pas avoir recours à sa magie ordinaire. Mais cette précaution fut inutile à l'égard de la Sainte, et très-funeste à plusieurs idolâtres. Elle passa sur la fosse sans y tomber, étant soulevée par les anges, et quelques païens, qui la suivaient, s'y précipitèrent et y périrent misérablement, ces paroles du prophète se vérifiant en cette rencontre : « Ils ont creusé la fosse et ils sont eux-mêmes tombés dedans ». Il fit préparer des scies pour lui scier le corps par morceaux et de grandes poêles pour les griller et les réduire en cendres ; mais le fer perdit sa force, et le feu s'éteignit. Enfin, le proconsul furieux de ce qu'aucun de ses supplices n'avait réussi, la fit exposer aux lions et aux ours pour être dévorée. La bienheureuse Euphémie aurait pu encore cette fois éviter la mort par ses prières et par le signe de la croix, comme elle avait triomphé du feu, de l'eau, des roues et des autres tourments ; mais, ayant fait assez paraître la puissance de son céleste Epoux, et désirant avec ardeur aller jouir de sa présence dans le ciel, elle lui adressa cette prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Souverain de tous les rois de la terre, après avoir montré jusqu'à présent le pouvoir invincible de votre bras, en me guérissant des plaies que j'ai reçues par la violence des supplices, et en me délivrant de tous les dangers où j'ai été exposée ; après avoir confondu la malice des démons et fait paraître la folie et la faiblesse des tyrans, donnez des marques de votre miséricorde envers votre servante, et recevez le sacrifice de son cœur qu'elle vous offre avec humilité. Détachez mon âme de ce corps mortel, et placez-la dans vos tabernacles sacrés parmi les chœurs de vos saints anges et de ceux qui ont versé leur sang pour la gloire de votre nom ». Cette fervente prière fut aussitôt exaucée ; car un ours, lui ayant donné un seul coup de dent sans lui faire aucune autre plaie, et les autres animaux lui léchant la plante des pieds, elle rendit aussitôt son âme très-pure entre les mains des anges, qui l'appe-

laient à la couronne du martyre : ce qui arriva le 16 septembre, au commencement du IVe siècle. Un grand tremblement de terre, qui survint à l'heure de sa mort, obligea les idolâtres de prendre la fuite, et donna moyen à ses parents d'enlever son corps, qu'ils enterrèrent auprès de la ville de Chalcédoine. Ils bénirent Dieu de la grâce qu'il avait accordée à leur fille, et se crurent abondamment récompensés des soins qu'ils avaient pris de son éducation, puisqu'elle leur avait procuré l'honneur d'être les parents d'une Martyre.

L'Eglise célèbre encore en ce jour la fête de sainte Luce et de saint Géminien, martyrs, qui furent aussi mis à mort sous le même Dioclétien. Luce était une dame romaine : demeurée veuve à l'âge de trente-neuf ans, elle avait passé doucement le reste de sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes. Elle était déjà fort âgée lorsque Euprèpe, son fils, par un faux zèle pour l'idolâtrie dont il faisait profession, la dénonça comme chrétienne à ce grand persécuteur du nom de Jésus-Christ. Elle fut aussitôt arrêtée et amenée devant son tribunal. Il lui demanda s'il était vrai qu'elle se moquât des dieux de l'empire, et qu'à leur place elle adorât un homme crucifié. Luce répondit généreusement qu'il n'y avait point d'autre religion que celle des chrétiens, et qu'elle était prête à souffrir pour Jésus-Christ, le feu, les chaînes et toutes sortes de supplices. Sur cette réponse, elle fut cruellement maltraitée à coups de bâtons ; mais, pendant cette exécution, il se fit un tremblement de terre si violent qu'il renversa le temple de Jupiter, sans qu'il restât pierre sur pierre. Ce prodige ne touchant point l'empereur, il la fit mettre dans une chaudière de cuivre pleine de poix et de plomb fondu, où elle demeura trois jours, chantant des psaumes à la gloire de Dieu. Au bout de ce temps, le prince, sachant qu'elle n'avait reçu aucun mal de ce supplice, commanda qu'elle fût promenée, ignominieusement chargée de fer et de plomb, dans tous les carrefours de Rome, afin d'attirer sur elle toutes les malédictions de la populace.

Elle passait devant la maison d'un patricien nommé Géminien, qui était si adonné à l'idolâtrie, qu'il avait chez lui toutes sortes de simulacres. Une colombe d'une blancheur admirable descendit visiblement sur lui, et, après avoir voltigé trois fois en forme de croix, elle se reposa sur sa tête. Cette nouveauté lui fit lever les yeux en haut ; mais il fut encore plus surpris de voir le ciel ouvert comme pour l'y recevoir. Ces merveilles lui changèrent le cœur en un moment ; il courut après la Sainte, se prosterna à ses pieds, lui raconta ce qui venait de lui arriver, et la pria de lui faire, au plus tôt, administrer le baptême. Dans le même temps, un ange apparut au saint prêtre Protais, et l'avertit de se rendre incessamment à la prison où était Luce, pour y baptiser le nouveau néophyte Géminien qu'il y trouverait. Dioclétien fut bientôt informé de cet événement ; il se fit amener l'une et l'autre, et, après leur avoir fait endurer plusieurs tourments, il les mit entre les mains d'un juge qui passait pour impitoyable envers les chrétiens, afin qu'il achevât de les faire mourir par d'autres supplices. Ce barbare leur fit abattre la tête à coups de bâton ; mais un nouveau tremblement de terre étant survenu, la chambre de son audience tomba et l'ensevelit sous ses ruines. Ils furent ensuite livrés à un autre juge, Albofrase, qui inventa de nouveaux tourments pour les réduire ; mais ils les endurèrent si patiemment, que leur constance fut cause de la conversion de soixante-quinze personnes qui les accompagnèrent au martyre. La cruauté de ce tyran ne demeura pas impunie, car, en passant à cheval sur un pont, il tomba dans la rivière et fut emporté si loin par les eaux, que l'on ne put jamais trouver

son corps. Enfin, sainte Luce et saint Géminien, après tant d'illustres victoires, furent décapités par le commandement de Mégalius, personnage consulaire, le 16 septembre de l'an 303. Une vertueuse femme, nommée Maxime, eut soin d'enlever leurs corps et de les enterrer avec toute la piété et la révérence qu'il lui fut possible dans un temps où la persécution était allumée avec tant de fureur. Les religieuses de la Visitation de Chaillot, près de Paris, possédaient une relique considérable de saint Géminien.

On représente sainte Euphémie avec une croix à la main, pour rappeler que, comme on la conduisait en prison avant ses dernières tortures, elle étendit les mains pour appeler Dieu à son aide ; et, pendant cette prière, une croix se montra au-dessus de sa tête. — On la voit aussi sur un bûcher dont les anges détournent les flammes sur les bourreaux. — On la peint quelquefois au moment où un ours lui donne la mort, pendant que d'autres animaux farouches lèchent affectueusement ses pieds.

CULTE ET RELIQUES.

On bâtit en l'honneur de sainte Euphémie, à l'endroit de sa sépulture, une magnifique basilique qui devint la plus célèbre de l'Orient, et qui fut le lieu où se tint le Concile de Chalcédoine. Quelques auteurs grecs rapportent que les Pères de ce Concile, voulant confondre les hérétiques qui refusaient d'accepter la profession de foi qui y avait été dressée, convinrent avec eux d'écrire chacun la sienne en particulier, et de les mettre toutes deux dans la châsse où reposait le corps de sainte Euphémie; on cacheta cette châsse des sceaux des deux parties; et après trois jours de prières, l'empereur l'ayant fait ouvrir en sa présence, on trouva sous les pieds de la Sainte la profession de foi des hérétiques; celle des chrétiens fut trouvée sur son sein. Enfin, elle étendit ses mains pour donner celle-ci au patriarche de Constantinople, comme la véritable et l'orthodoxe. Mais, comme ce n'est pas la coutume des Conciles d'avoir recours aux miracles pour connaître les vérités de la foi, qu'ils ne décident que par l'Ecriture sainte, la tradition de l'Eglise et les écrits des Pères, et que, d'ailleurs, il n'est fait aucune mention de ce prodige dans les actes de celui de Chalcédoine, le récit de Zonare, de Glycas et de beaucoup d'autres auteurs approuvés par Baronius est plus vraisemblable : ils disent qu'après le Concile, comme les Eutychiens faisaient grand bruit dans Constantinople de la profession de foi des Pères de Chalcédoine, et que leur tumulte tendait à une sédition manifeste, le patriarche Anatole, par une inspiration divine, leur proposa de mettre cette profession avec la leur sur le corps de sainte Euphémie, et qu'à leur extrême confusion, la catholique fut confirmée par le miracle que nous avons rapporté.

Pendant plusieurs années, le corps de cette illustre Martyre distilla des gouttes de sang que l'on recevait sur des éponges, pour les distribuer aux églises voisines, et ces précieuses gouttes demeuraient toujours dans le même état, sans perdre par la longueur du temps leur couleur vermeille. L'empereur Maurice, ayant de la peine à croire ce prodige, vint lui-même au tombeau de la Sainte, et reçut dans ses mains plusieurs de ces gouttes, qui l'obligèrent de confesser que Dieu est admirable dans ses Saints. Son corps, à cause des incursions des Perses, fut transféré de Chalcédoine à Constantinople; il y demeura jusqu'au règne de l'empereur Constantin Copronyme, qui, suivant l'impiété de son père Léon l'Isaurien, le destructeur des images et des reliques des Saints, ne pardonna pas aux églises et les convertit en arsenaux. Il fit surtout jeter le corps de cette sainte vierge dans la mer, pour abolir le culte qu'on lui rendait; mais Dieu fit heureusement tomber ce riche trésor entre les mains de quelques passagers qui le portèrent dans l'île de Lemnos, dans l'Hellespont, d'où, par la piété de l'empereur Constantin VI et d'Irène, sa mère, il fut rapporté à Constantinople avec beaucoup de pompe et de magnificence. Avant cela, saint Paulin, évêque de Nole, en avait eu quelques ossements dont il enrichit son église, comme il le remarque lui-même dans une hymne qu'il a faite à la louange de saint Félix. Au commencement du XVIIe siècle, le grand maître des chevaliers de Malte en envoya, par un député exprès, une portion considérable à la célèbre maison de Sorbonne, à Paris, où elle se conserva avec une singulière vénération. Elle y fut transférée de l'hôtel du Temple l'an 1606, le 28 décembre, dans une procession solennelle, composée du recteur de l'Université de la même ville et de tous les docteurs de cette illustre maison, d'un grand nombre d'ecclésiastiques et d'une infinité de peuple.

Nous avons tiré la vie de sainte Euphémie de Siméon Métaphraste, et celle de sainte Luce et de saint Géminien, d'Adon, archevêque de Vienne. Elles sont rapportées par Surius dans son tome v^e.

SAINTE ÉDITHE, VIERGE, PRINCESSE D'ANGLETERRE

984. — Pape : Jean XIV. — Roi d'Angleterre : Ethelred II.

Personne n'est en sécurité dans cette vie comme celui qui ne désire posséder rien autre chose que le Christ. *Saint Isidore.*

Edithe vint au monde en 961. Elle était fille naturelle du roi Edgar. Ce prince l'avait eue d'une dame illustre par sa naissance, qu'il avait enlevée, et qui se nommait Wulfride ou Wilfrith. Sa femme étant morte, il voulut épouser celle qu'il avait déshonorée ; mais Wulfride ne voulut point y consentir, et alla même prendre le voile dans le monastère de Wilton, dont elle devint abbesse peu de temps après. Elle voulut se charger elle-même du soin d'élever Edithe, sa fille, qui par là fut arrachée à la corruption du monde, avant d'en avoir ressenti les effets. C'est ce qui a fait dire au rédacteur du martyrologe romain, en parlant de notre Sainte, que, « s'étant consacrée à Dieu dès son enfance, elle avait moins quitté le monde qu'elle ne l'avait ignoré » : ignorance infiniment précieuse, et qui est le plus sûr moyen de vivre dans une parfaite innocence.

La jeune princesse profita si bien des exemples et des instructions de sa mère, qu'elle se fit religieuse dans le même monastère. Elle faisait l'office de Marthe à l'égard de toutes les religieuses et des externes, et les fonctions de Marie à l'égard de Notre-Seigneur ; car, sans considérer sa naissance, elle s'appliquait aux plus vils ministères de la maison, assistait les malades, et se faisait la servante des étrangers et des pauvres. Elle fonda pour eux, près de son monastère, un hôpital pour en entretenir toujours treize. Secourant de ses aumônes et de ses soins ceux qu'elle savait être dans l'indigence, elle cherchait les affligés pour leur donner de la consolation, et aimait mieux converser avec les lépreux, qui sont abandonnés de tout le monde, qu'avec les premiers princes du royaume. Plus les personnes étaient rebutées des autres à cause de leurs infirmités, plus elles étaient bienvenues auprès d'elle ; en un mot, Edithe était incomparable dans son zèle à rendre service à son prochain. L'abstinence faisait ses plus grandes délices, et elle fuyait autant les viandes délicates que les autres les recherchent avec empressement, joignant à cette mortification celle d'un rude cilice qu'elle portait sur sa chair nue, afin de réprimer de bonne heure les mouvements de la nature. Telle fut la vie de cette jeune princesse jusqu'à l'âge de quinze ans.

Le roi, informé de tant de belles qualités de sa fille, voulut la faire abbesse de trois monastères ; mais elle le remercia, et se contenta de lui proposer pour cela des religieuses que son humilité lui faisait juger beaucoup plus capables qu'elle d'occuper ces places. Elle ne put se résoudre à quitter une maison où elle avait déjà reçu tant de grâces ; elle aima mieux obéir que commander, et demeurer sous la conduite de sa mère, que d'être chargée de la conduite des autres. Mais son humilité parut bien davantage lorsqu'elle refusa la couronne d'Angleterre ; car, après la mort de saint Edouard II, son frère, que l'Eglise honore comme martyr, les seigneurs

vinrent la trouver pour lui présenter le sceptre, et employèrent toutes les raisons possibles, et même tentèrent les voies de la violence pour l'obliger de l'accepter. Elle leur résista toujours généreusement, et l'on aurait plutôt transmué les métaux, dit son historien, que de la retirer de son cloître, et de lui faire quitter la résolution qu'elle avait prise d'être toute sa vie dévouée au service de Dieu.

Elle avait fait bâtir une église en l'honneur de saint Denis ; elle pria saint Dunstan d'en faire la dédicace. Pendant la solennité de la messe, ce saint prélat eut révélation que la mort de la jeune princesse, qui n'avait encore que vingt-trois ans, arriverait au bout de quarante jours. Cette nouvelle attendrit son cœur et tira de ses yeux des torrents de larmes : « Hélas ! » dit-il à son diacre qui lui demanda le sujet de sa tristesse, « nous perdrons bientôt notre bien-aimée Edithe ; le monde n'est plus digne de la posséder. Elle a, en peu d'années, acheté la couronne qui lui est préparée dans les cieux. Sa ferveur condamne notre lâcheté ; notre vieillesse n'a pu encore mériter cette grâce ; elle va jouir des clartés éternelles, et nous demeurons toujours sur la terre dans les ténèbres et les ombres de la mort ». S'étant aperçu, durant la cérémonie, que la Sainte faisait souvent le signe de la croix sur le front, il dit aussi par un esprit de prophétie : « Dieu ne permettra pas que ce pouce périsse jamais ». L'événement vérifia l'une et l'autre de ces deux prédictions ; car, au bout de quarante jours, le 16 septembre 984, elle rendit son âme dans la même église, entre les mains des anges, qui honorèrent son décès de leur présence et d'une mélodie céleste ; et ce même pouce, dont elle s'était tant de fois servie pour former sur elle le signe de la croix, fut trouvé treize ans après sa mort sans aucune marque de corruption, quoique tout le reste de son corps fût presque entièrement réduit en cendres. Cette église de Saint-Denis, qu'elle avait souvent visitée et arrosée de ses larmes pendant sa vie, lui servit aussi de sépulture. Trente jours après son décès, elle apparut à sa mère avec un visage serein et tout lumineux, lui disant que le Roi des anges, son cher Epoux, l'avait mise dans sa gloire ; que Satan avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'empêcher d'y entrer, en l'accusant devant Dieu de plusieurs fautes ; mais que, par le secours des saints Apôtres, et par la vertu de la croix de son Sauveur Jésus, elle lui avait écrasé la tête, et, en triomphant de sa malice, l'avait envoyé dans les enfers.

Plusieurs miracles ont été opérés par ses mérites. Nous rapporterons seulement l'exemple suivant, qui montre combien pèchent ceux qui usurpent les biens de l'Eglise. Un homme s'étant approprié une terre de sainte Edithe, tomba tout à coup si malade, qu'on le crut mort sans avoir eu le temps de faire pénitence. Mais un peu après, étant revenu à lui, il dit aux assistants : « Ah ! mes amis, ayez pitié de moi et secourez-moi par la ferveur de vos prières ; l'indignation de sainte Edithe contre moi est si grande que, pour me punir de l'usurpation que j'ai faite d'une terre qui lui appartenait, elle chasse mon âme malheureuse du ciel et de la terre. Il faut que je meure, et cependant je ne puis mourir. Je veux réparer mon injustice, et restituer à l'Eglise le bien que je lui ai ravi ». Il n'eut pas plus tôt témoigné cette bonne volonté, qu'il expira paisiblement.

On la représente tenant d'une main une bourse, et de l'autre une pièce de monnaie, pour marquer son grand amour pour les pauvres.

Acta Sanctorum; Godescard; Surius.

LA B. IMELDA LAMBERTINI DE BOLOGNE, VIERGE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1333. — Pape : Jean XXII. — Empereur d'Allemagne : Louis V, de Bavière.

La perfection de la vie chrétienne est toute dans la charité. *Saint Thomas.*

Imelda naquit à Bologne, de la noble famille des Lambertini. Elle reçut au baptême le nom de Madeleine, sous lequel elle fut connue avant son entrée en religion. Dans le cloître elle reçut le nom d'Imelda, c'est-à-dire donnée au monde comme du miel, *quasi mel data*, suivant l'étymologie d'un pieux et savant religieux Carme, sans doute à cause de sa douceur et de son extrême amabilité. Dès le berceau, tout en elle annonçait quelque chose de surnaturel : une délicatesse extrême, une pudeur instinctive et gracieuse qui jetaient dans l'admiration tous ceux qui avaient le bonheur de la voir de près. Pour faire sécher ses pleurs et ramener le sourire sur ses lèvres, il suffisait de prononcer les noms bénis de Jésus et de Marie.

A peine sortie de l'enfance, elle se construisit un petit oratoire, où elle venait souvent s'unir à son Dieu par la prière et lui offrir son cœur virginal. Méprisant le luxe du monde et toutes les splendeurs de la maison paternelle, elle résolut d'entrer dans un monastère pour y embrasser la chasteté, la pauvreté et l'obéissance volontaire, et se donner tout entière à son Sauveur. Après en avoir obtenu la permission de ses parents, elle entra au couvent de Sainte-Marie-Madeleine, à Valdipietra, près de Bologne, où elle revêtit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique, en attendant le jour où elle pourrait être admise à prononcer solennellement des vœux qu'elle avait déjà prononcés irrévocablement dans son cœur.

Malgré son âge tendre, elle embrassa avec courage tous les exercices de la vie religieuse. Il est impossible de décrire ses mortifications corporelles, son ardeur pour mettre un frein aux affections déréglées de son cœur, son amour de la prière et de l'oraison, et sa générosité à accomplir tous ses devoirs, même les plus rudes. Elle fut un exemple permanent pour ses compagnes, même pour celles qui lui étaient supérieures soit par l'âge, soit par la profession religieuse. Rien ne lui était plus agréable que de témoigner son amour à la Reine des anges et à la sainte Eucharistie. Tous les jours elle assistait à la sainte messe ; elle en méditait avec une grande attention les mystères adorables, et ses larmes et ses soupirs que la violence de ses désirs arrachait à son âme virginale et qu'elle essayait en vain d'étouffer, témoignaient de son ardent amour pour Jésus-Christ et du désir qu'elle avait de le recevoir. Son jeune âge ne lui permettant pas de participer avec ses compagnes au banquet sacré, elle en souffrait beaucoup, car elle sentait son cœur s'embraser et se fondre sous l'ardeur du feu divin qui la dévorait intérieurement. Mais Dieu ne résiste pas longtemps aux prières de ceux qui l'aiment d'un profond amour ; car il a déclaré par la bouche du Sage : « Ceux qui m'aiment sont aimés de moi ; et ceux qui me cherchent dès le matin me trouveront infailliblement ». Sachant que les vertus chez Imelda

rachetaient abondamment sa jeunesse, il l'égala aux autres religieuses, et montra par un prodige éclatant qu'elle était plus digne que ses compagnes de recevoir Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel.

C'était le jour de l'Ascension, 12 mai 1333 ; Imelda avait alors douze ans. Pendant que ses compagnes, heureuses et recueillies, allaient, chacune à son tour, prendre leur place à la table des anges, seule elle demeura agenouillée devant sa petite stalle, pleurant d'envie en songeant à leur bonheur. Les yeux levés au ciel, ses deux petites mains croisées sur la poitrine, comme pour modérer la violence des battements de son cœur, qui semblait près de se rompre, et pressant entre les doigts l'image de Jésus crucifié qui ne la quittait jamais, elle disait avec l'Epouse du Cantique des cantiques : « Venez, ô le Bien-Aimé de mon âme ! Descendez dans ce jardin qui est tout à vous, et cueillez-en les fruits. Ou cessez d'abaisser vers moi vos regards, ou laissez mon âme s'envoler sur vos traces. Entraînez-moi après vous : que je coure à l'odeur de vos parfums. Vous m'êtes, ô mon Bien-Aimé, comme un bouquet de myrrhe : votre image bénie ne cessera de reposer sur mon sein ; mais que ne puis-je vous donner asile, moi aussi, et vous faire fête dans mon cœur ! Venez, Seigneur Jésus, venez, car je languis d'amour et me meurs du désir de votre adorable présence !... » Mais Jésus ne venait pas ; et sachant que tout est possible à une prière opiniâtre, elle ne cessait de l'importuner de ses cris ; son cœur trop plein débordait en amoureuses plaintes.

Comme elle pleurait et priait toujours, tout à coup une hostie miraculeuse se détache du tabernacle, traverse la grille du chœur, et, voltigeant dans l'air, s'arrête au-dessus d'elle. Les religieuses, émues d'un tel spectacle, n'osent d'abord en croire leurs yeux, mais bientôt l'illusion n'est plus possible : le miracle persévère ; une clarté subite se répand dans l'église, accompagnée d'une suave odeur ; et une main invisible, mais puissante, retient le pain mystique suspendu devant la jeune enfant qui, triomphante mais timide, demeure partagée entre la joie de se sentir si près de Celui qu'elle aime et la douleur de ne pouvoir encore s'unir à lui. On eût dit un ange en adoration plutôt qu'une simple mortelle. Son confesseur, averti de ce prodige, accourt, et voyant dans ce fait une manifestation non équivoque de la volonté divine, recueille respectueusement sur une patène la sainte hostie et en communie la bienheureuse enfant.

Enfin ses vœux sont accomplis ! et comme si elle n'eût pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaissa sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde. Les mains toujours croisées sur la poitrine, les yeux doucement fermés, Imelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Longtemps ses sœurs l'admirèrent en silence, ne se lassant pas de la regarder ni de la voir. A la fin cependant elles conçoivent quelque inquiétude ; on l'appelle, on la prie ; on lui commande de se relever ; elle, toujours si prompte en obéissance, cette fois demeure immobile ; elle n'a pas entendu ; on la touche, elle n'a pas senti... Imelda n'était plus de ce monde.

Dans ses représentations, on la voit agenouillée devant un autel : une hostie apparaît au-dessus de l'enfant comme pour attendre qu'on vienne la donner à cette amante de l'Eucharistie.

CULTE ET RELIQUES.

Le bruit de sa bienheureuse mort s'étant répandu au loin, rendit son nom célèbre et inspira aux fidèles de la vénération pour son tombeau. Dieu lui-même, dans la suite des temps, accorda

beaucoup de grâces aux fidèles par son intercession. En 1566, ses reliques furent transportées du couvent de Valdipietra dans l'église des Dominicaines à Bologne, où elles reposent aujourd'hui. Le cardinal Lambertini, depuis Pape sous le nom de Benoît XIV, restaura et embellit l'église des Dominicaines de Bologne, alors qu'il occupait le siége archiépiscopal de cette ville; il y fit élever une chapelle et un autel en l'honneur de notre Bienheureuse, sa parente; plus tard, en 1591, on grava sur la pierre de son sépulcre le miracle de sa mort. Le pape Léon XII, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, a approuvé son culte et autorisé l'Ordre des Frères Prêcheurs à réciter son office et à célébrer la sainte messe en son honneur. Sa fête a été fixée au 16 septembre.

Acta Sanctorum; Année Dominicaine. — Cf. *Vie de la bienheureuse Imelda Lambertini, vierge de l'Ordre de Saint-Dominique,* par le R. P. M. Jean-Joseph Lataste, des Frères Prêcheurs.

LE BIENHEUREUX LOUIS ALLEMAN,

75e ARCHEVÊQUE D'ARLES ET CARDINAL DU TITRE DE SAINTE-CÉCILE

1450. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII, *le Victorieux.*

Per pœnitentiam indulgentia datur, per pœnitentiam delicta absterguntur.
La pénitence obtient miséricorde et lave les péchés.
Saint Isidore d'Espagne.

Louis Alleman naquit vers l'an 1390, au château d'Arbent en Bugey (*Arbentium municipium*), dont son père, Jean Alleman, était seigneur, ainsi que de Mornay, de Coiselet en Bugey et de Montgeffon en Comté. Marie de Châtillon, sa mère, ne voulut se reposer sur personne des soins de sa première éducation, et elle forma ce jeune cœur à la piété la plus vraie et la plus tendre par son exemple aussi bien que par ses préceptes. Louis manifesta de bonne heure un goût prononcé pour l'étude : après avoir appris dans la ville d'Arles, sous les yeux de l'archevêque François de Conzié, son oncle, les éléments de la littérature, son inclination le porta vers les études ecclésiastiques, auxquelles il se livra avec une ardeur qui fut couronnée de succès. Jérôme Garimberto, auteur italien du xve siècle, nous apprend qu'il passa bientôt pour un grand docteur en théologie et en droit canonique.

Dès sa première jeunesse, Louis pensait à se consacrer au service des autels ; et, bien qu'à cette époque la carrière ecclésiastique pût offrir quelques appas à l'ambition, s'y engager fut de sa part un acte de désintéressement héroïque, puisqu'il renonçait, par là même, à l'avenir le plus brillant que lui assurait sa naissance dans le monde. D'ailleurs une humilité profonde fut, dès lors, un sûr garant de la pureté de ses intentions. Mais plus sa vertu s'étudiait à se cacher, plus elle trahissait son mérite et révélait à tous les yeux les espérances que l'Eglise pouvait fonder sur lui. Aussi ne tarda-t-il pas à franchir le premier degré de l'échelle par laquelle il devait s'élever au faîte des honneurs ecclésiastiques : il fut promu à un canonicat dans l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon, dignité qui emportait avec elle le titre de comte de cette ville. Dans ce poste, qui mettait Louis au rang des hommes les plus distingués par leur naissance, les plus vénérables par leur âge et leurs vertus, le jeune chanoine fut un modèle par sa

régularité, par son amour pour l'étude et par son assiduité au chœur. Bientôt son rare mérite et sa haute piété attirèrent sur lui tous les regards, et le firent nommer primicier de l'église de Valence.

Mais tant de lumières et de vertus, jointes à un zèle dévorant pour le salut des âmes, demandaient un champ plus vaste et devaient être employées d'une manière plus active et plus profitable à l'Eglise de Dieu. François de Conzié, son oncle, archevêque d'Arles et légat d'Avignon, ayant donné au pape Martin V les plus amples détails sur le mérite et le savoir de son neveu, et la renommée publiant d'ailleurs à son sujet des choses admirables, le souverain Pontife l'éleva au siége épiscopal de Maguelone, transféré quelque temps après à Montpellier. L'université de cette ville lui dut la confirmation de ses priviléges qu'il obtint du pape Martin V, en 1422. Depuis sa promotion à l'épiscopat, Louis ne put presque jamais résider dans son diocèse ; il l'administra par des vicaires généraux qu'il délégua à cet effet, le 8 mars 1419. Martin V l'avait attaché à sa personne avec le titre de vice-camerlingue de l'Eglise romaine, pendant un voyage que fit outre-mer François de Conzié qui occupait cette dignité. Il passa donc à peu près tout ce temps à Florence, à la cour du Pape qui l'employait aux affaires les plus délicates, et lui confiait les négociations qui réclamaient une grande prudence et un esprit délié.

Il serait difficile de rencontrer dans l'histoire un homme qui se soit élevé avec autant de rapidité que Louis Alleman aux honneurs de l'Eglise. L'archevêché d'Arles étant venu à vaquer en 1422, par la démission de Jean de Brogni, nommé à l'évêché de Genève, la voix du clergé et du peuple appela Louis Alleman à remplir ce siége. Martin V se hâta de satisfaire des vœux si analogues à son propre désir, et qu'il regardait comme l'expression de la volonté de la Providence.

On avait arrêté dans le concile de Constance qu'il s'en tiendrait un autre à Pavie, cinq ans après. Plusieurs prélats de France et d'Allemagne se rendirent dans cette ville, pour cet effet, au commencement de l'année 1423. Mais la peste s'y étant déclarée, le Pape résolut de transférer le concile à Sienne. Il députa Louis Alleman vers cette république, tant pour faire trouver bon le dessein de cette translation aux principaux de la ville que pour veiller à la sûreté et aux provisions de ceux qui viendraient au concile. L'ouverture s'en fit le 8 novembre de la même année, et l'assemblée finit au mois de février de l'année suivante (1424). La ville de Bâle en Suisse fut désignée pour le lieu où s'assemblerait le concile dans sept ans.

Les emplois éminents confiés à l'archevêque d'Arles mirent de plus en plus en évidence son érudition, la profondeur de sa doctrine, aussi bien que la sainteté de sa vie qu'il maintint toujours irréprochable, selon la recommandation que fait l'apôtre saint Paul à tous les évêques dans la personne de son cher Timothée. Aussi le souverain Pontife voulut-il lui donner encore la marque la plus éclatante de son estime en le créant cardinal, sous le titre de Sainte-Cécile, le 24 mai 1426. Louis d'Anjou III, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence, avait conçu pour Louis Alleman une grande vénération ; et comme il ne désirait rien tant que de trouver l'occasion de lui en donner des preuves, il ratifia toutes les concessions qui avaient été faites à la métropole d'Arles par les autres princes ses prédécesseurs, et confirma les priviléges, immunités et franchises que les archevêques de cette Eglise possédaient dans la Provence.

Cependant arriva l'époque fixée pour le concile de Bâle. Martin V, par sa bulle du 1er février 1431, en confia la présidence à Julien Césarini, car-

dinal de Saint-Ange. Des historiens, en assez grand nombre, ont même prétendu que le cardinal d'Arles avait été adjoint par le Pape au cardinal de Saint-Ange en qualité de vice-président, et qu'on approuva universellement un choix aussi judicieux, parce que Julien et Louis étaient regardés comme les premiers hommes de l'Eglise, tant par leurs vertus que par leur habileté ; mais ce fait ne paraît pas suffisamment prouvé. Ce concile, où devait se traiter les intérêts les plus importants de la religion, arracha Louis pour longtemps aux soins de son diocèse et aux œuvres qui, jusqu'alors, avaient absorbé tous ses moments et toutes ses pensées. Il joua le rôle principal dans ces débats qui eurent un grand et fâcheux retentissement dans l'Eglise. Peut-être même devons-nous avouer que sa présence et sa coopération furent une occasion de troubles déplorables, tandis qu'elles devaient être une source de paix pour les chrétiens. On sait que le concile de Bâle aboutit à la déposition du pape légitime Eugène IV et à l'intrusion sur le siége pontifical de l'antipape Félix V.

Cependant les princes chrétiens cherchaient à rétablir la paix en mettant fin au schisme par l'abdication de Félix, qu'ils travaillèrent à obtenir. Admirons ici la main de Dieu qui protége son Eglise ! Celui qui avait été l'occasion, il faut dire le principal fauteur de ces troubles par suite d'une erreur déplorable, ne tarda pas à ouvrir les yeux et à détester la part malheureusement trop active qu'il avait eue dans ces dissensions. Louis Alleman avait été l'auteur de la nomination de l'antipape Félix ; mais en revanche nous savons, par le témoignage des écrivains les plus dignes de foi, qu'il fut aussi le premier à le prier de mettre fin au schisme par son abdication.

Louis annonçait par là des dispositions bien différentes de celles qu'il avait précédemment manifestées, et cette réparation commença à porter l'espoir dans tous les cœurs catholiques : elle avait déjà commencé en 1447, époque à laquelle Eugène IV étant mort, eut pour successeur Thomas de Sarzana, qui prit le nom de Nicolas V. Des négociations avaient été entamées à Lyon dès l'époque de cette élection ; le cardinal Alleman employa toutes ses forces pour les faire réussir, et le 9 avril 1449, Félix déposa la tiare que le concile de Bâle avait mise sur sa tête. Nicolas V lui accorda de belles prérogatives qu'il alla ensevelir avec ses larmes dans sa solitude de Ripailles où il mourut dix-huit mois après. Louis, dès lors, voyant la vérité dans tout son jour, fut tellement pénétré de douleur d'avoir combattu le vicaire de Jésus-Christ, qu'à l'exemple de saint Pierre, au rapport de la plupart des historiens, il ne cessait de pleurer, d'implorer la miséricorde divine, et il ne demandait rien plus instamment au ciel que le don des larmes pour le reste de sa vie.

Le nouveau Pontife accueillit avec joie les précieuses larmes de Louis Alleman, et il ne tarda pas à lui rendre, comme un gage de sa bienveillance, toutes les dignités dont l'avait dépouillé Eugène IV, et le chargea même plus tard d'une légation en Allemagne, où il eut beaucoup à souffrir. Les trop longues dissensions qui avaient désolé l'Eglise étant ainsi heureusement terminées, le Pape ne laissa partir notre Bienheureux de Rome, où il était allé recevoir son absolution, qu'après lui avoir prodigué les marques de l'attachement le plus sincère et lui avoir accordé, pour son Eglise d'Arles, des indulgences précieuses et étendues. Louis se fit précéder, dans sa ville archiépiscopale, par la réputation de ses vertus et des austérités nouvelles auxquelles il se livrait pour effacer son péché de désobéissance. Lorsqu'il y fut fixé, il s'appliqua à donner à ses ouailles les plus héroïques

exemples de la piété et de la charité chrétiennes. Tout le temps que ne réclamaient pas les pénibles fonctions de l'administration pastorale, il le consacrait à la visite des malades dans les hôpitaux ; il voulait voir leurs plaies les plus dégoûtantes et y appliquer lui-même le remède. Il bâtit des églises, agrandit sa cathédrale, embellit le palais épiscopal, fonda des hôpitaux et répara, par son zèle, tous les abus qui s'étaient introduits dans son diocèse pendant son absence. Au reste, notre Bienheureux n'avait jamais cessé, même pendant la tenue du concile de Bâle, de donner l'exemple des plus sublimes vertus. Toutes ses actions respiraient la piété qui l'animait, et les peuples avaient pour lui tant de vénération, qu'on allait en foule baiser les franges de sa robe. Sa piété, sa pénitence, son humilité, sa patience, sa majesté dans les cérémonies religieuses, son éloquence, son zèle pour le salut des âmes, ses aumônes abondantes, étaient la source de cette vénération qu'on avait pour lui. Pendant tout le temps qu'il présida le concile, ni l'étude, ni les fatigues, n'avaient pu le détourner de la pratique de la mortification.

Cet amour pour la pénitence suffirait seul pour établir un préjugé en faveur de la bonne foi qu'il mettait dans toutes ces discussions, et pour le distinguer de tous ces hommes qui ont troublé la paix de l'Eglise depuis son origine, et chez lesquels la corruption du cœur avait éteint la foi et tari la source de l'amour divin. Mais ce qui le justifierait encore plus amplement, si la sincérité de ses regrets ne le mettait pas assez à l'abri des reproches de la postérité, c'est l'ardeur, et on peut dire la ténacité avec laquelle il soutint toujours la discipline ecclésiastique ; mais surtout le zèle infatigable qu'il mit à défendre la plus glorieuse prérogative de Marie : son Immaculée Conception, et faire décider que l'on en célébrerait la fête dans toute l'Eglise. Une dévotion si tendre envers la Reine du ciel n'est certainement pas le caractère d'un homme sciemment et volontairement engagé dans le schisme ; mais on y trouve le titre le plus incontestable de Louis à notre admiration et la principale cause de son heureux retour à l'obéissance de l'Eglise.

Louis passa encore quelques années sur la terre, pendant lesquelles il continua à se faire l'imitateur du Christ et à se présenter lui-même pour modèle à son peuple. Toutes les vertus brillaient du plus vif éclat dans cet admirable prélat. Il embrassa cependant de préférence l'humilité et la patience comme celles qui étaient les plus propres à réparer l'exemple d'orgueil et d'opiniâtreté qu'il avait donné dans des jours malheureux qu'il eût voulu effacer de sa vie, mais dont il gardait le souvenir dans son cœur pour s'exciter au repentir et à la pénitence. Il s'adonnait aussi avec ardeur à l'oraison, et les écrivains qui ont parlé de lui rapportent qu'il se retirait quelquefois à l'abbaye d'Hautecombe, en Savoie, pour se livrer sans distraction à cet exercice. Déjà, pendant son séjour à Bâle, il se dérobait à ses nombreuses occupations pour venir dans cette solitude retremper son âme dans les exercices de la pénitence. Enfin, arrivé à sa cinquante-neuvième année, chargé de mérites bien plus que de jours, Louis Alleman alla offrir à son souverain Juge le double hommage de la sainteté et de la pénitence. Il mourut, le 16 septembre 1450, dans un monastère de Frères Mineurs, situé dans sa terre de Salonne, à quatre lieues de la ville d'Arles.

CULTE ET RELIQUES.

Le jour même de ses funérailles, un prêtre de la ville d'Arles, atteint d'une fièvre depuis bien des années, en fut tout à coup délivré par l'intercession du bienheureux. Depuis ce moment, ce fut une affluence continuelle de malades, d'infirmes et de malheureux de tous les genres qui ne se retiraient qu'en publiant les faveurs qu'ils avaient obtenues par les mérites du bienheureux Alleman.

Aussitôt après sa mort, son corps fut transporté dans la principale église d'Arles. Dès lors, personne ne douta qu'il ne jouît de la gloire des bienheureux, et il fut proclamé saint par la voix universelle du peuple, qui doit être regardée comme la voix de Dieu toutes les fois que la sainteté qu'elle exalte a brillé si clairement à tous les yeux. Ses funérailles furent celles d'un père et d'un saint : on déplorait la perte irréparable que venait de faire le diocèse d'Arles, et l'on élevait vers lui les bras et le cœur pour implorer sa protection.

Il serait impossible d'énumérer la multitude qui assista à cette cérémonie ; on y vint de toute la province d'Arles, et, ce qui paraîtrait impossible si Saxius, auteur contemporain, ne l'attestait, vingt-trois villes furent représentées à la procession de ces funérailles par une multitude de prêtres, de religieux et même de députés du peuple qu'elles y envoyèrent. Ses précieux restes furent placés à la droite du maître-autel de la basilique d'Arles, et dès lors une foule de fidèles venaient y demander les grâces d'en haut par la médiation de celui qu'ils regardaient comme revêtu d'un si grand pouvoir auprès de Dieu. Tous les auteurs, quelle que soit d'ailleurs leur opinion quant aux affaires de Bâle, attestent qu'il s'opéra un grand nombre de miracles sur son tombeau. On plaça au milieu du chœur une grande table sépulcrale de marbre blanc, où le cardinal est représenté en habits pontificaux, la croix archiépiscopale en main. On mit sur la place même de la sépulture, contre le mur, l'inscription suivante :

Omnia sunt hominum tenui pendentia filo,
Et subito casu quæ valuere ruunt.

L'odeur de sa sainteté se répandant tous les jours de plus en plus dans le monde chrétien, et les miracles que Dieu se plaisait à accorder à ceux qui l'invoquaient devenant de plus en plus évidents, Clément VII, par un bref du 9 avril 1527, lui accorda le titre de bienheureux ; condescendant aux instances et aux humbles prières des peuples, il permit aussi que ses cendres fussent vénérées sur les autels. En conséquence elles furent enfermées dans un riche buste en vermeil, détruit en 1792. On lui éleva aussitôt un autel dans la cathédrale d'Arles ; et, peu de temps après, les religieux d'Hautecombe, en Savoie, se souvenant des exemples de vertus qu'il avait donnés au milieu d'eux, lui érigèrent une chapelle dans cette belle église où il avait lui-même si souvent adressé au ciel les prières les plus ferventes. La métropole d'Arles avait obtenu, par un décret du 19 avril 1670, la permission de faire publiquement son office, et sa fête se célébrait le dimanche avant la fête de saint Michel, sous le rite *double*. L'office du bienheureux Alleman se fait encore aujourd'hui dans le diocèse de Montpellier, le 17 septembre.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, par Mgr Depéry, et de *Notes locales*. — Cf. *Acta Sanctorum*, 16 septembre.

SAINT PRINCIPE, ÉVÊQUE DU MANS ET CONFESSEUR (511).

Après la mort de Thuribe II (497), le clergé et le peuple du Mans élurent pour lui succéder, saint Principe. Ce personnage était né d'une famille gauloise, puissante et riche ; il était étroitement uni par les liens du sang et de l'amitié avec saint Remi, évêque de Reims, et depuis si célèbre comme apôtre des Francs. Il est vraisemblable que notre saint prélat naquit dans la seconde Belgique, comme son illustre parent, vers le temps où Valentinien III gouvernait l'empire (425-455) ; il fut élevé avec saint Remi et un frère de celui-ci qui se nommait aussi Principe, et qui fut dans la suite évêque de Soissons. Ils partagèrent tous les trois cette éducation chrétienne et savante que les hommes les plus lettrés du VIIe siècle ont comblée d'éloges. Ce fut par ce moyen que Dieu disposa Principe au gouvernement difficile de l'Eglise du Mans. En effet, un épiscopat qui commençait au milieu des troubles, et qui devait s'achever avant que la paix fût entièrement rétablie, était une rude épreuve. Principe la soutint dignement.

Pour attirer les bénédictions du ciel sur ses travaux, il ne cessait de joindre à une prière continue de très-grandes austérités. Toute sa vie il jeûnait la quatrième et la sixième férie de chaque semaine; dans l'hiver, il ne prenait aucune précaution contre le froid, et dans l'été il ne faisait rien pour éviter les incommodités de la chaleur; il visitait souvent les hôpitaux, servait lui-même les malades, et secourait les pauvres dans toutes leurs nécessités. Tous les jours il célébrait la messe, et quand la vieillesse et les infirmités ne lui permirent plus de se tenir debout, il se faisait aider par deux diacres, pour ne pas cesser cette pieuse pratique.

Dieu récompensa la sainteté de Principe par le don des miracles. Il rendit la vue à un aveugle, et ce prodige consola la douleur très-grande que ressentait la mère de cet infortuné. Il guérit encore un grand nombre d'autres infirmités de différente nature, et ces prodiges joints aux œuvres de sa charité lui attirèrent la vénération et l'amour de tout son troupeau. Zélé pour les fonctions saintes et pour le culte divin, il répara beaucoup d'églises que la vétusté et plus encore les ravages des guerres avaient renversées. On porte jusqu'à trente le nombre des églises nouvelles qu'il construisit.

Saint Principe mourut le seize des calendes d'octobre 511. Les funérailles se firent avec la pompe convenable : les évêques comprovinciaux accoururent rendre à ses dépouilles mortelles les derniers devoirs, et accompagnés de tout le clergé et des disciples que lui-même avait formés dans son école épiscopale, ils ensevelirent son corps près de ses prédécesseurs, dans la basilique des saints Apôtres, au-delà de la Sarthe. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, et y attirèrent les fidèles pendant tout le temps que la cité des Cénomans eut le bonheur de conserver ses précieuses reliques.

Extrait de l'*Histoire de l'Eglise du Mans,* par Dom Paul Piolin.

SAINT FRODULFE OU FROU, MOINE A AUTUN,

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE DIJON (VIIe siècle).

Né dans l'Autunois, vers la fin du VIIe siècle, et filleul de saint Merry, Frodulfe avait été offert à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, dès sa plus tendre enfance. Un jour, après l'évangile de la messe conventuelle, couronné de fleurs et portant dans ses mains une hostie et un calice, il s'approcha de l'autel, conduit par son père ; les religieux déployèrent sur sa tête la nappe du sacrifice, en signe d'adoption par l'Eglise, et quand le prêtre célébrant eut reçu l'hostie et le calice, comme des arrhes au Seigneur, son père agenouillé dit à haute voix : « Je vous offre mon fils dont j'ai enveloppé moi-même l'oblation et les mains dans la nappe de l'autel. Je l'offre au nom des Saints dont les reliques sont ici, je le présente devant témoins, afin qu'il vive selon la Règle et qu'il réside en ce monastère ». L'abbé et les anciens religieux ratifièrent cet engagement, et l'oblat ainsi affilié fut introduit dans l'abbaye et vêtu de l'habit monastique.

Sous la conduite de son père spirituel, il s'éleva à une haute perfection et puisa dans son intimité, avec l'amour de la pénitence et de l'oraison, le besoin de la solitude. Médéric, désireux de faire un pèlerinage au tombeau de saint Germain, s'achemina avec Frodulfe vers la cité de Paris. Libres des devoirs de la vie commune, le maître et le disciple s'abandonnèrent à toutes les inspirations de leur ferveur : ils priaient en silence, récitaient les heures du saint office, s'encourageaient à la conquête du ciel, puis se taisaient pour converser avec Dieu. Arrivés à Paris, ils allèrent s'agenouiller au tombeau de saint Germain, et ils cherchèrent ensuite un lieu de refuge pour y vivre inconnus. Il y avait alors, près de l'église Saint-Pierre, hors de la cité, une espèce d'oratoire ouvert jour et nuit aux prières des passants ; ils en firent leur demeure, et saint Merry, après y avoir servi le Seigneur pendant deux ans et neuf mois, y laissa son corps vaincu par la mort. Frodulfe lui ferma les yeux et revint à Autun raconter à ses frères les vertus, le trépas et la gloire de leur maître.

Les moines l'accueillirent avec joie et lui confièrent le gouvernement de Saint-Martin, s'il faut en croire les insignes de la dignité abbatiale dont fut ornée la statue mise sur son tombeau. Lorsque les Sarrasins saccagèrent Autun, le 22 août 825, Frodulfe s'échappa de leurs mains, comme un oiseau des filets du chasseur, s'enfuit du côté de Langres et s'arrêta dans la solitude de Barjon (Côte-d'Or), où il termina ses jours.

On l'ensevelit dans son ermitage et on disposa un oratoire ou crypte sur son tombeau. Une partie de ses reliques a été donnée à l'église Saint-Merry, à Paris, et son chef, à Grancey-le-Château (Côte-d'Or); l'autre partie enrichit l'église de Barjon, élevée sous son vocable.

Extrait des *Saints de Dijon*, par M. l'abbé Duplus.

SAINTE LUDMILLE OU LUDOMILLE, MARTYRE,

DUCHESSE ET PATRONNE DE BOHÊME (927).

Ludmille naquit en Bavière vers l'an 873; son père, comte héréditaire et seigneur de Melnik, et sa mère, d'ancienne famille très-riche, étaient païens. Ses belles qualités attirèrent l'attention de Borivor, duc de Bohême, qui la demanda en mariage. Peu de temps après leur union, ce prince eut occasion d'entendre annoncer l'Evangile par les saints apôtres de la Moravie, Cyrille et Méthode ; il ouvrit les yeux à la lumière et reçut le saint baptême, avec plusieurs de ses sujets. Il fit plus ; il emmena les deux apôtres avec lui, en Bohême, et Ludmille, écoutant la voix de Dieu, embrassa aussi la foi, avec sa famille. Elle, son père et ses frères furent purifiés dans l'eau sainte par les mains de saint Méthode.

Ludmille, éclairée des lumières de la foi, vécut d'une vie nouvelle. Elle regrettait sans cesse le temps passé dans les ténèbres du paganisme et perdu pour les vertus chrétiennes. Elle s'affectionna beaucoup à la prière et à la réception des sacrements, surtout de la divine Eucharistie, dont elle aimait à nourrir son âme. Désireuse de voir tous les sujets du duc, son mari, participer au bonheur dont elle jouissait, elle mit tous ses efforts à préparer les voies aux missionnaires, et à les aider à gagner les cœurs. Un nombre considérable de païens ouvrirent les yeux, et se firent avec joie recevoir dans le sein de l'Eglise.

Tous les moments de notre sainte princesse étaient consacrés à la gloire de Dieu et à l'avancement de son règne dans les âmes. Cependant elle sentait dans son cœur un désir de s'unir plus étroitement à Jésus-Christ, par une vie plus paisible, loin des honneurs des cours et des tracas du monde. Elle en parla à son époux, qui lui témoigna les mêmes vœux. S'encourageant alors mutuellement, ils mirent ordre à leurs affaires, et résolurent de se retirer dans la solitude. Le duc abdiqua en faveur de son fils Wratislas, prince très-religieux, et il choisit une retraite, pour y consacrer, avec Ludmille et un vieux prêtre, nommé Paul, tous ses jours au Seigneur.

Malheureusement le jeune duc eut pour femme une païenne, nommée Drahomire, qu'il essaya vainement d'amener à la foi. Elle lui donna deux fils, Wenceslas, qui fut élevé par sa grand'mère Ludmille, et qui devint un saint, et Boleslas, qui resta aux mains de Drahomire, et qui devint un monstre. Le vertueux duc Wratislas, atteint d'une maladie mortelle, recommanda la Bohême à sa mère, veuve alors, sous la tutelle de qui fut placé le petit duc Wenceslas, et il mourut de la mort des justes. Drahomire, furieuse de voir la tutelle de son fils lui échapper, conçut une haine implacable contre sa belle-mère, et forma le projet d'une impitoyable vengeance.

Deux misérables seigneurs, émissaires secrets de sa belle-fille, forcèrent l'appartement de Ludmille, et l'étranglèrent dans son lit, avec le voile qu'elle portait sur sa tête (927. Elle fut enterrée à Stetin ; mais ses restes furent transférés dans l'église Saint-Georges, à Prague, par son petit-fils, saint Wenceslas, avant qu'il succombât, à son tour, sous le poignard de son frère et de sa mère.

Cf. *Acta Sanctorum*, 16 septembre; Continuateurs de Godescard; Chapia, *La Sainte de chaque jour*.

XVIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La mémoire des STIGMATES sacrés, dont saint François, instituteur de l'Ordre des Frères Mineurs, étant sur le mont Alverne, en Toscane, reçut miraculeusement l'impression aux mains, aux pieds et au côté. 1224. — A Rome, sur la voie Tiburtine (chemin de Tivoli), la naissance au ciel de saint Justin, prêtre et martyr, qui se rendit célèbre par la confession qu'il fit de Jésus-Christ, durant la persécution de Valérien et de Gallien. Ce fut lui qui donna la sépulture au pape saint Xyste, à saint Hippolyte et à plusieurs autres Saints. Il consomma son martyre sous l'empereur Claude [1]. 269. — Encore à Rome, saint Narcisse et saint Crescentien. Sous Valérien. — En Phrygie, sainte Ariadne, martyrisée sous l'empereur Adrien. 130. — Dans la Grande-Bretagne, les saints martyrs Socrate et Etienne. IVe s. — A Nyon, saint Valérien, saint Maigrin et saint Gordien, martyrs. — A Autun, saint FLOSCEL, enfant, qui, après avoir beaucoup souffert, fut mis en pièces par les bêtes auxquelles on l'avait exposé, et remporta la couronne du martyre sous l'empereur Antonin et le président Valérien. 257. — A Liége, saint LAMBERT, évêque de Maëstricht, qui, ayant fait éclater son zèle contre les désordres de la maison royale, fut massacré par des scélérats, et entra au ciel pour y vivre éternellement. 708. — A Saragosse, en Espagne, saint PIERRE D'ARBUÈS, premier inquisiteur de la foi dans le royaume d'Aragon, qui, massacré cruellement par les Juifs relaps, pour la foi catholique qu'il protégeait avec zèle, comme sa charge lui en faisait un devoir, remporta la palme du martyre. 1485. — Le même jour, sainte Agathoclie, servante d'une femme païenne ; longtemps maltraitée de coups de fouets et d'autres différentes peines, par sa maîtresse, elle fut enfin présentée au juge, qui la fit fustiger de nouveau jusqu'à lui faire tomber la chair par lambeaux, et, la voyant persister dans la confession de la foi, la fit jeter dans le feu après lui avoir fait couper la langue. — A Cordoue, sainte Colombe, vierge et martyre [2]. 853. — A Milan, le décès de saint Satyre, dont les insignes mérites ont été décrits par saint Ambroise, son frère [3]. 383. — A Rome, sainte Théodore, femme de qualité, qui, durant la persécution de Dioclétien, s'appliquait avec zèle au service des saints Martyrs. — A Bingen, au diocèse de Mayence, sainte HILDEGARDE, vierge. 1179.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers, Autun, Bayeux, Cambrai, Cologne, Malines et Paris, saint Lambert de Maëstricht, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Carcassonne, Malines et

1. Il y a de ses reliques à Freisingen (Bavière), à Mayence et à Rome. — Le Père Sollier, dans les *Acta Sanctorum*.

2. Colombe naquit à Cordoue, ville épiscopale d'Espagne, et se montra fort zélée pour les exercices de la religion, dès les premières années de sa vie. Elisabeth, sa sœur aînée, ayant fait bâtir un double monastère à Tabane, sur des montagnes situées à deux lieues de Cordoue, Colombe vint se mettre sous sa conduite et joignit à la lecture de l'Ecriture sainte la pratique de toutes les vertus religieuses. Les Maures ayant chassé les moines et les religieuses de Tabane, celles-ci se réfugièrent à Cordoue, et logèrent dans une maison voisine de l'église Saint-Cyprien. Cependant les infidèles continuèrent de persécuter les chrétiens : Colombe, par une inspiration particulière de l'Esprit de Dieu, sortit secrètement de son monastère, et se transporta au lieu où l'on rendait la justice. S'étant déclarée chrétienne, on l'arrêta, et on la condamna à être décapitée. Elle fut inhumée dans l'église de Sainte-Eulalie de Cordoue. — Godescard de Bruxelles.

3. Satyre était fils d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, frère puîné de sainte Marcelline (17 juillet), et frère aîné de saint Ambroise, évêque de Milan. Il vint au monde vers la fin du règne du grand Constantin (306-337) et fut élevé à Rome où sa mère s'était retirée après la mort de son mari. Il y occupa des postes importants, fut d'un grand secours à son frère saint Ambroise, passa avec lui sa vie dans les exercices de la piété, et s'éteignit dans ses bras. Il fut enseveli par son frère dans son église cathédrale de Milan, près du célèbre martyr saint Victor. On peut voir, dans les œuvres complètes de saint Ambroise, les deux discours que cet illustre Père de l'Eglise prononça à l'occasion de la mort de son frère. — Baillet.

Tours, fête de l'impression des sacrés Stigmates de saint François d'Assise, indiquée aujourd'hui au même martyrologe. — Aux diocèses d'Autun et de Coutances, saint Floscel, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au Mans, saint Flaceau, directeur des Religieuses de Sainte-Scholastique (cette maison s'appelait par altération Sainte-Ecolasse), et supérieur d'un petit hospice bâti près de cette abbaye. Le chapitre royal de Saint-Pierre-de-la-Cour honorait ce saint confesseur d'une manière particulière. Saint Flaceau demeurait au Mans au lieu où l'on voit encore aujourd'hui une rue qui porte son nom. Au xe siècle, on construisit à la même place une chapelle dédiée sous son invocation, et dont il reste de nos jours quelques vestiges. Commencement du viiie s. — A Mélinais (Sarthe), saint Regnauld de Picardie, moine de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons (Chanoines réguliers), puis ermite à Mélinais, non loin de La Flèche, où il s'endormit dans le Seigneur, entouré de quelques disciples qui avaient voulu le suivre dans ce désert. En 1182, l'abbaye de Mélinais s'éleva sur son tombeau par les soins de Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie, et comte d'Anjou et du Maine. Les fébricitants, les femmes stériles et ceux qui ne pouvaient retrouver les objets qu'ils avaient perdu, venaient l'invoquer sur son tombeau avec une confiance presque toujours couronnée de succès. Ses précieux restes, transférés plusieurs fois et dans des lieux différents, en 1636, 1640 et 1653, ont heureusement échappé au naufrage de la Révolution française et se trouvent depuis 1829 dans la paroisse de Candé (Maine-et-Loire, arrondissement de Segré), au diocèse d'Angers. Vers 1104. — A La Flèche, au diocèse du Mans, fête de Notre-Dame des Vertus et des Grandeurs de Marie ; la statue de la Vierge est en bois argenté, et se trouve dans l'oratoire de Saint-Barthélemy. Ce culte date du xviie siècle, et a eu pour promoteurs les Jésuites de La Flèche. Pie IX, par un bref du 27 avril 1861, a accordé diverses indulgences à la visite de cette chapelle. — A Liége, saint Pierre et saint Andolet, compagnons du zèle, de la constance et du glorieux martyre de saint Lambert de Maëstricht, cité au martyrologe romain de ce jour. viiie s. — Au diocèse de Tours, saint Justin et saint Similin, prêtres, dont saint Grégoire de Tours rapporte les merveilles. — Dans l'Argonne (partie de la Champagne et de la Lorraine), saint Rouin *(Chraudingus, Rodingus)*, fondateur et premier abbé du monastère bénédictin de Beaulieu *(Bellus locus in Argonna)*, au diocèse de Verdun. 680. — A Troyes, fête de la translation (1159) du corps de sainte Hoilde ou Hone, vierge, dont nous avons donné la vie au 30 avril. ve s. — A Liessies (Nord), au diocèse de Cambrai, fête de la translation de sainte Hiltrude, vierge, citée au martyrologe romain du 27 septembre. Vers 790. — Près de Salles-sur-l'Hers (Aude), au diocèse de Carcassonne, sainte Camelle *(Camilia)*, vierge. xiiie s. — A Trèves, saint Materne, apôtre de l'Alsace, dont nous avons donné la vie au 14 septembre. ier s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Saragosse, en Espagne, le bienheureux Pierre d'Arbuès, chanoine régulier et premier inquisiteur de la foi dans le royaume d'Aragon, qui, à cause de son zèle pour la foi catholique dans l'exercice de sa charge, ayant été cruellement massacré par des Juifs relaps, remporta la palme du martyre 1485.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Cordoue, sainte Colombe, vierge, qui, toujours adonnée à la prière, mérita d'obtenir la couronne du martyre. 853.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — La mémoire des Stigmates sacrés dont saint François reçut miraculeusement l'impression aux mains, aux pieds et au côté. 1224.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Bingen, dans le diocèse de Mayence, sainte Hildegarde, vierge, qui, ayant embrassé la Règle de notre Père saint Benoît, devint célèbre par son humilité, sa piété, sa patience, la gloire des miracles et des révélations célestes. 1179. — La commémoraison des Stigmates sacrés dont saint François reçut miraculeusement l'impression aux pieds, aux mains et au côté. — A Cordoue, le supplice de sainte Colombe, vierge bénédictine, qui, élevée par Dieu au faîte des plus hautes vertus, mérita de monter au ciel, glorieuse de la double couronne de la virginité et du martyre. 853.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La solennelle commémoraison des sacrés Stigmates de saint François. 1224.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — L'Octave de saint Nicolas de Tolentino, confesseur, de notre Ordre [1]. 1310.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Portugal et en Espagne, saint Pierre d'Arbuès, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Capoue, ville de l'ancien royaume de Naples (Terre-de-Labour), le vénérable Robert Bel-

1. Nous avons donné sa vie au 10 septembre.

LARMIN, cardinal, archevêque de Capoue, de la Compagnie de Jésus. 1621. — Dans l'île de Chypre (Méditerranée), les saints Héraclide et Myron, évêques et martyrs. Le premier avait été converti par saint Paul lui-même, puis consacré évêque par saint Barnabé et Jean Marc, pendant leur mission en Chypre. Ier ou IIe s. — A Polizzi, en Sicile, le bienheureux Gandolphe, confesseur, prêtre de l'Ordre de Saint-François. Après avoir édifié ses frères par d'éclatantes vertus, il obtint l'autorisation de se retirer dans la solitude où le peuple, avide de sa parole, allait encore le chercher. On rapporte qu'il eut comme saint François le privilége de rendre les oiseaux attentifs et obéissants. Les Bollandistes racontent au long les nombreux miracles qui se firent sur son tombeau. Son corps, déposé dans l'église cathédrale de Polizzi, exhala pendant plusieurs semaines une merveilleuse odeur. En 1320, il fut levé de terre et déposé dans la Confession du maître-autel : des prodiges sans nombre accompagnèrent la cérémonie de cette élévation. Les âges suivants virent se renouveler les mêmes merveilles, et, de nos jours encore, Dieu se plaît à accorder de signalés bienfaits à tous ceux qui le prient au nom de son illustre serviteur. 1260. — A Jérusalem, saint Tobie, cinquième évêque de cette ville et confesseur. — En Palestine, saint Patermuthe, saint Pélée et saint Nil, évêques égyptiens et martyrs. — En Egypte, sainte Médilame, vierge et martyre.

SAINT ROUIN [1],

FONDATEUR ET ABBÉ DU MONASTÈRE DE BEAULIEU, AU DIOCÈSE DE VERDUN

680. — Pape : Agathon. — Roi de France : Thierry III.

Solitudinem veluti matrem orationis et munditiæ quisque amplectatur.
Attachez-vous à la solitude : elle est comme la mère de la prière et de la pureté.
Saint Bonaventure.

Rouin était de cette noble et généreuse nation irlandaise qui a donné au monde tant d'exemples d'héroïsme, à l'Eglise des saints innombrables, et des légions d'apôtres à la France. Il naquit dans une des îles qui avoisinent l'Angleterre, vers l'année 594 de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On dit que ses parents étaient d'une classe distinguée et considérables par leurs richesses. Mais, fils de princes ou d'humbles montagnards, dans un palais ou sur les rives de l'Océan, il reçut, avec la vie, le don de cette foi catholique, tendre et ardente, qui était depuis un siècle et pour toujours le glorieux patrimoine de son peuple.

Au sortir de l'enfance, la grâce l'appelle à la vie du cloître. Il se lève; il abandonne la terre pour le ciel, sa famille pour Dieu ; et sans retard comme sans faiblesse, il va se consacrer à la pénitence, au travail et à l'étude, dans l'un de ces monastères célèbres dont plusieurs renfermaient jusqu'à trois mille religieux, et ressemblaient ainsi à de grandes villes.

Remarqué pour son savoir et sa piété, il fut élevé aux ordres sacrés, puis à la prêtrise. D'anciens historiens affirment aussi qu'il reçut la consécration épiscopale, probablement à l'âge de trente ans et vers 624 ; et cela ne nous semble nullement incroyable, car l'organisation de l'Eglise irlandaise jusqu'au douzième siècle fut presque uniquement conventuelle ; la division du territoire en diocèse n'existait pas ; les évêques étaient moines ou subordonnés aux abbés des grands monastères. On put donc le voir allier les fonctions pontificales aux vertus cachées du cloître. Toujours soumis

1. *Alias :* Roding, Rodinge et Rouyn ; en latin : *Rodvicus, Rodincus, Rodingus, Craudingus, Chraudinus, Chraudingus, Graudingus, Ghrodingus.*

humblement à son supérieur comme le dernier de ses frères, sans évêché, sans diocèse déterminé, il n'avait guère d'autres charges que de confirmer et d'évangéliser les peuples, d'ordonner les clercs et de leur transmettre le caractère sacerdotal.

Cependant saint Rouin brûlait du désir de répandre la vérité parmi les hommes, de se sacrifier davantage à l'avénement du règne du Notre-Seigneur, et d'aller, jusque dans les contrées barbares, détruire les restes du paganisme et fonder la vraie civilisation, qui est la foi en Jésus-Christ et l'obéissance à son Eglise. Les Gaules avaient donné à l'Irlande son premier apôtre, son bien-aimé père, saint Patrice. La reconnaissance voulait que l'Irlande, tout entière convertie, devenue un centre de lumières et l'*Ile des Saints*, évangélisât à son tour les Gaules dont quelques peuplades n'étaient point encore parfaitement chrétiennes. Or, depuis un demi-siècle, les moines irlandais s'élançaient au dehors et parcouraient l'Occident pour acquitter cette pieuse dette de leurs ancêtres. Semblables, dit saint Bernard, à des essaims d'abeilles, ils inondaient toutes les nations de l'Europe et principalement le nord de la France. Leur exemple, le récent et fameux départ de saint Colomban et de saint Gall, enfin l'impulsion sacrée de l'Esprit divin, décidèrent le jeune Rouin à sortir de sa patrie terrestre. Il lui dit un tendre et dernier adieu ; et suivi de son neveu Chrodwin, de son disciple Etienne et peut-être de quelques autres, il s'embarqua et fit voile pour le pays des Francs.

Après une longue mais heureuse navigation, saint Rouin débarqua sur la terre de la Gaule-Belgique. La tradition rapporte qu'il commença par visiter les plus célèbres sanctuaires et les monastères les plus réguliers, cherchant la sagesse chrétienne avec l'ardeur que tant d'autres mettent à se procurer les richesses périssables ou à s'instruire dans les sciences profanes. Au milieu de ses pèlerinages, il entendit parler du couvent de Tholey, fondé depuis peu au diocèse de Trèves, sur les frontières de la Lorraine, et admirablement gouverné par son compatriote saint Wandelin. Il implora la grâce d'être admis, lui et ses compagnons de voyage, dans une si pieuse maison. Sa demande fut accueillie d'un consentement unanime par l'abbé et les religieux dont la joie augmenta bien davantage encore, lorsqu'ils virent les grandes vertus de saint Rouin. « Il était », dit le bienheureux Richard, « très obéissant, savant, adonné à l'oraison, d'une charité surabondante, d'un immense dévouement à Dieu ; on admirait sa patience, sa douceur et sa bienveillance envers le prochain ; il se montrait toujours actif au travail, soigneux observateur du silence, remarquable par son esprit de justice et incomparable en humilité ».

En ce temps-là, de toutes les abbayes qui florissaient en Belgique et jusqu'aux bords du Rhin, Tholey était la plus excellente école pour les lettres divines et humaines. La philosophie et la théologie s'y enseignaient avec un éclat merveilleux sous la direction du moine Paul, qui allait bientôt devenir évêque de Verdun. Rouin suivit assidûment les leçons de cet illustre docteur, et une ancienne histoire de sa vie nous le dépeint si attentif aux paroles de son maître qu'on l'eût pris pour un homme endormi ou pour une statue immobile ; mais quand le moment arrivait qu'il devait parler lui-même, il secouait cette sorte d'extase où l'amour de la vérité le plongeait, et son éloquence devenait pareille à un fleuve rapide.

Le professeur et le disciple, tous deux saints et savants, animés d'un égal désir de la perfection religieuse et d'un même amour du ciel, contractèrent une indissoluble amitié qui fut le charme et la force de leur vie.

Après une ou deux années d'études et de prières communes, l'élévation de Paul au siége épiscopal de Verdun les sépara, mais pour quelque temps seulement. Rouin fut le successeur de son maître et continua si fidèlement ses traditions de grande piété et de profonde doctrine, qu'à la mort de l'abbé saint Wandelin il fut chargé du gouvernement de toute l'abbaye par les suffrages unanimes des moines et par l'autorité de saint Modoald, archevêque de Trèves.

La pensée des peuplades encore à demi barbares, ignorantes et misérables, qui habitaient alors certaines contrées de la Lorraine, affligeait vivement l'esprit de saint Rouin. La vénération publique dont il était l'objet et comme la victime, au pays de Trèves, ajoutait à sa douleur. Il entendait aussi la voix bien-aimée de l'évêque Paul qui, depuis tantôt neuf ans, le conjurait de venir au secours de son diocèse de Verdun. C'était de nouveau l'appel de Dieu qui lui disait : « Sors de ta patrie adoptive et va dans la terre que je te montre ». Il l'entend et il obéit. Il confie à son neveu le soin du monastère, l'avertissant de gouverner avec douceur, de donner lui-même l'exemple de la sainteté, d'avoir pour ses religieux la sollicitude d'un père et la vigilance du navigateur qui veut conduire sa barque au port du salut. Puis, il bénit ses chers enfants ; il se prosterne à son tour devant eux, il implore leur bénédiction, et suivi de son disciple Etienne et de quelques autres, il s'éloigne, en pleurant, de sa chère abbaye de Tholey. C'était vers l'année 640, la douzième de son séjour dans les Gaules. Saint Paul de Verdun le reçut avec une joie indicible et lui rendit les plus touchants honneurs.

Ayant promis à saint Paul de ne point trop s'éloigner de lui et de fixer sa demeure dans quelque solitude voisine, saint Rouin, accompagné de deux disciples seulement, parcourut les hautes collines et les vallées profondes de la forêt d'Argonne, cherchant avec ardeur un emplacement favorable pour y bâtir un monastère qui fût tout ensemble une maison de retraite et un centre d'apostolat. Il parvint ainsi jusqu'à la montagne nommée en ce temps-là Vasleu ou Vasloï, maintenant Beaulieu [1]. C'est comme un promontoire couvert de magnifiques chênes et qui s'avance fièrement entre les vallées de l'Aisne et de l'Aire. On découvre de là une vaste étendue de la Champagne, du Barrois, et des anciens comtés de Clermont et de Verdun.

Le bienheureux Richard nous décrit ainsi, dans son langage naïf, la première installation de la petite colonie monastique à Beaulieu : « Le serviteur du Christ et ses compagnons très-fidèles, charmés de ce séjour, se mettent au travail. De toutes parts ils coupent les branches et déracinent les arbres de la forêt, et dans la clairière ils se construisent un abri de rameaux et de feuillages. Le repaire des bêtes fauves devient une maison de prière. Au milieu des broussailles, ne voyez-vous pas se dresser le salutaire étendard de la croix ? Dans ce désert qui n'entendait que les hurlements des loups, le glapissement des renards, le chant du rossignol ou les cris confus d'animaux et d'oiseaux de toute sorte, voici que le chœur de la psalmodie sacrée fait monter vers Dieu ses hymnes de louange ; la solitude elle-même commence à célébrer son Créateur. Aussitôt le bruit de cet événement circule dans le peuple. On se raconte aux alentours que des pèlerins inconnus sont arrivés qui se bâtissent des demeures, non parmi les hommes, mais parmi les bêtes sauvages ».

1. Le nom de *Waslogium*, *Vasleu*, *Vasloï*, semble se retrouver dans celui de *Waly*, village situé au pied de Beaulieu.

La renommée en vint jusqu'à un homme riche, appelé Austrésius, qui demeurait en ce temps-là dans sa campagne d'Autrécourt [1]. La montagne de Vasleu faisant partie de son domaine, il s'indigna que des gens sortis, ainsi qu'il le croyait, d'une race barbare, osassent pénétrer sur son territoire et y couper des arbres pour s'en faire de petites cabanes. Il leur envoie dire que c'est une injustice d'envahir, comme ils font, le sol d'autrui ; que c'est, de leur part, une témérité pleine d'orgueil et d'audace que de vouloir habiter une forêt qui n'est pas à eux ; qu'ils aient, en conséquence, à se retirer promptement, sinon ils pourront bien être punis de mort dans le lieu même où ils pensaient avoir découvert un refuge assuré. Mais saint Rouin, jugeant que l'intérêt des âmes était ici engagé, ne recula point devant les menaces de cet homme, et se prépara généreusement à souffrir la plus dure persécution. Cette vertu aurait dû toucher Austrésius; elle mit le comble à son aveuglement et à sa fureur : ses satellites accourent à Beaulieu, s'emparent des pieux solitaires, les insultent, les accablent de coups de fouet, et finissent par les expulser de la forêt. Rouin se tourna, dans son affliction, et vers le ciel et vers Rome. Pèlerin toujours infatigable, il fit un voyage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, et, prosterné devant leurs glorieuses reliques, il implora, par leur intercession, la grâce de connaître clairement la volonté divine et de la suivre généreusement, soit qu'elle le ramenât dans les solitudes de l'Argonne, soit qu'elle lui prescrivît de se fixer ailleurs. Bientôt la voix adorable de l'Esprit de Dieu et les conseils du successeur de saint Pierre le déterminèrent à revenir sur ses pas et à reprendre, en dépit de tous les obstacles, son œuvre civilisatrice.

Cependant, saint Rouin et ses compagnons étaient à peine partis pour Rome, que le fier Austrésius fut accablé de châtiments surnaturels. Ses enfants meurent dans ses bras ; ses riches troupeaux sont anéantis par la peste ; la multitude de ses serviteurs et de ses servantes l'abandonne. Il est lui-même atteint d'une effrayante langueur, et les douleurs continuelles qu'il en éprouve le privent jour et nuit de tout sommeil. Il découvrit aisément l'origine de tous ses maux, reconnut la main qui le frappait, déplora sincèrement la cruauté de sa conduite envers les solitaires de Beaulieu. C'est dans ces dispositions de repentir et de pénitence qu'il apprit leur retour.

Notre Saint arrivait en effet, armé pour ainsi dire de la puissance divine, et triomphant par ses bienfaits et ses miracles. Au village de Resson, non loin de Bar-le-Duc, il s'était assis au bord d'une fontaine, pour se reposer des fatigues du voyage et pour prendre son frugal repas, un peu de pain et d'eau. Mais la sécheresse était alors si grande en ce pays, qu'il ne peut trouver de quoi étancher sa soif. Il invoque donc le Seigneur en réclamant de sa miséricorde l'eau que la terre aride lui refusait. Puis, par un mouvement d'inspiration céleste, il enfonce son bâton de pèlerin dans le sol desséché. Chose admirable ! s'écrie le bienheureux Richard, voici que la source bouillonne, s'élance et remplit de ses flots le lit du ruisseau. Les campagnards accourent et contemplent cette merveille ; et le Saint, profitant de leur religieuse émotion, achète, pour y bâtir une église, le fonds de terre où la source avait jailli. Mais, trop pauvre pour en payer le prix à la veuve qui possédait ce champ, il s'adresse de nouveau à la toute-puissance divine, et, dans le sable même de la fontaine, il recueille assez d'or pour s'acquitter de sa dette. Le champ a demeuré longtemps à l'abbaye. Mais, parce qu'il

1. Autrécourt, en latin *Austresii curtis*, a pris son nom du seigneur Austrésius. C'est un village situé à une lieue de l'antique *Wasloeium*

en était trop éloigné, il a été changé contre des prés au terroir de Senard. Il porte encore aujourd'hui le nom de la *Fontaine de saint Rouyn.*

Une noble veuve, qui demeurait au village d'Hargeville, souffrait d'une maladie très-grave. Apprenant le double prodige opéré par l'homme de Dieu, elle l'envoya supplier humblement de daigner venir en son petit domaine. Il vint, pria pour sa guérison, et soudain elle se leva en bonne santé. Pieusement reconnaissante, elle voulut, dit le bienheureux Richard, que son bienfaiteur fût aussi son héritier, et à l'instant même elle en fit dresser le titre.

Austrésius, entendant le récit de ces merveilles et d'autres encore, était tout consterné par le remords d'avoir persécuté et flagellé un si grand Saint; mais comme l'espérance se mêlait à sa douleur et à sa crainte, il le fit conjurer de ne point l'abandonner dans sa misère; et saint Rouin, très-patient, très-oublieux des injures qu'il avait eues à subir, se hâta de répondre à l'appel de son ancien ennemi. Il écouta, avec une indulgence vraiment paternelle, les aveux du malade, et, intercédant pour lui, il lui rendit aussitôt sa vigueur et ses forces premières. Austrésius ne voulut pas être ingrat; il donna pour toujours, à notre Saint, cette même forêt de Vasleu d'où il l'avait naguère si honteusement chassé. Sa sœur, nommée Bana, affligée comme lui d'une cruelle maladie de langueur, et guérie elle-même par saint Rouin, se montra pareillement reconnaissante et généreuse : elle joignit, au présent magnifique de son frère, le don de sa maison de campagne et de sa terre qu'on appelait Bonna [1].

Le temps de semer dans la tristesse et les larmes était passé ; celui de moissonner dans la joie était venu. Saint Rouin revit avec un bonheur inexprimable la solitude de Beaulieu, les hautes montagnes avec leurs perspectives infinies, les vallées où serpente une eau si pure, et les lacs de la forêt, semblables à des perles environnées d'émeraudes. Aussitôt Dieu lui envoya de nombreux disciples avides de se former à la perfection religieuse sous sa conduite. Tous ensemble ils travaillèrent à défricher le plateau le plus élevé de cette chaîne de collines; et là, comme sur un piédestal splendide, ils bâtirent un monastère avec son cloître en arcades, ses vastes salles destinées à l'étude et au travail des mains, ses humbles cellules, ses greniers de charité pour les pauvres, son hospice pour les pèlerins, et surtout sa grande et magnifique église consacrée à Jésus-Christ sauveur du monde, en l'honneur de saint Maurice et des compagnons de ce martyr.

Rouin, ayant presque achevé son œuvre de fondation, songea à lui donner cette stabilité complète qui fait trop souvent défaut aux meilleures entreprises. Il voulut que son monastère demeurât perpétuellement en Argonne comme un foyer de vie chrétienne, comme un phare de science, comme une source de consolation pour les habitants de ces forêts. Il demanda donc au ciel un protecteur spécial, à l'Eglise romaine une approbation solennelle, et au roi des Francs un privilége qui mît Beaulieu à l'abri des dangers politiques.

En l'année 645, trois ans seulement après son premier voyage de Rome, il reprend le chemin de la ville éternelle. Rouin présenta sa requête au souverain Pontife et reçut l'autorisation qu'il désirait : le monastère fut ainsi appuyé sur la Pierre immuable qui sert de base à toute la chrétienté; il fut

1. Hargeville *(Argisi villa)* est situé à quelque distance de Resson, près de Vavincourt, et sur le chemin que saint Rouin devait suivre pour revenir à Beaulieu. Près d'Autrécourt, au sud, un petit vallon porte encore le nom de *Bonne.*

confirmé dans son existence et muni des droits sacrés que le Saint-Siége a coutume d'accorder aux abbayes régulières.

Alors notre Saint revint joyeusement vers les Gaules, et quand il eut traversé les Alpes, il s'arrêta au célèbre couvent des moines d'Agaune, situé sur les frontières du bas Valais. Autrefois, dans son séjour à Tholey, il avait pratiqué la Règle de ces religieux, et il avait choisi pour patron de Beaulieu, saint Maurice, leur glorieux protecteur, le chef illustre de la légion thébéenne. Brûlant du désir de posséder quelques reliques de ce martyr qui lui est si cher, et de les placer dans sa nouvelle église pour en être la force et l'ornement, il s'adresse secrètement au supérieur de l'abbaye ; il lui découvre son dessein ; il le supplie d'être favorable à ses vœux ; il le touche par son éloquence persuasive, et lui promet en retour de grandes et riches offrandes. Le prévôt cède enfin à de si pressantes prières et s'engage formellement à les exaucer, puisqu'il le peut sans crime. La nuit suivante, car ils redoutaient l'un et l'autre la douleur et l'opposition des moines d'Agaune, ils vont au tombeau du glorieux martyr. L'abbé de Beaulieu y dépose ses présents, et reçoit l'os de l'avant-bras de saint Maurice, trésor vraiment inestimable et plus précieux pour lui que les perles et que l'or du monde entier. Et avant que les regrets et les plaintes des religieux aient pu les entraver, nos pèlerins se hâtent de quitter le Valais. Sans repos ni trêve, fortifiés qu'ils sont par leur succès et leur bonheur, ils s'empressent d'arriver aux montagnes de l'Argonne. Ils approchent enfin de leur monastère ; les peuples se précipitent à leur rencontre et les accueillent avec des transports d'allégresse. Et au milieu des acclamations de cette foule émerveillée, saint Rouin dépose sur l'autel la précieuse relique, en confiant au patronage du noble martyr et en plaçant sous la sauvegarde de son nom tout ce qui appartenait déjà, et tout ce qui appartiendrait, par la suite, à l'abbaye de Beaulieu. Quelques années plus tard, et après de sérieuses délibérations, notre Saint alla aussi trouver le roi Childéric II, qui tenait sa cour à Noyon. Il lui demanda de protéger, par une charte royale, les biens que possédait le nouveau monastère ; ce qui lui fut accordé.

L'abbaye de Beaulieu, ainsi établie par un Saint, patronnée à la fois par le ciel, par l'Eglise et par la société, a duré plus de onze siècles, tantôt puissante et prospère, tantôt accablée d'une multitude d'agressions et de malheurs. Enfin elle est tombée sous les coups de l'impiété révolutionnaire, et le soc de la charrue est venu sillonner l'emplacement de ses antiques constructions.

Les intérêts temporels du monastère étaient loin d'absorber toute l'attention et toute l'activité de saint Rouin. Ses prières, ses veilles, ses mortifications étaient continuelles, et les derniers religieux de Beaulieu tenaient de leurs antiques traditions qu'il ne mangeait que trois fois la semaine pendant l'Avent et le Carême. Encore qu'il fût tout concentré dans son désert, il ne se trouvait point satisfait : il lui semblait qu'il n'appartenait pas assez à Dieu ; que le gouvernement de l'abbaye le divisait et enchaînait une part de lui-même aux choses créées ; que l'idéal de la perfection qu'il avait entrevu, dès sa jeunesse en Irlande, et ensuite au couvent de Tholey, tardait toujours à se réaliser et fuyait devant ses efforts incomplets ; qu'enfin sa vie active l'empêchait de jouir des biens ineffables de la contemplation.

Or, dans ses promenades solitaires à travers la forêt, il avait remarqué une source d'eau vive qui se sépare en deux ruisseaux et s'écoule gracieusement, sur les versants opposés de la colline, jusqu'à des étangs profonds

que les chênes abritent d'un merveilleux ombrage. Ce lieu n'est séparé de l'abbaye que par une seule vallée et l'on peut en franchir la distance en moins d'une heure ; et pourtant il est si calme, si religieux, si tranquille, qu'on y oublie aisément le reste du monde pour ne plus se souvenir que du ciel. Cette solitude plut à saint Rouin ; il résolut d'y passer les derniers jours de sa vie et d'y attendre en paix l'heure du suprême pèlerinage. Il rassemble donc ses frères ; il leur manifeste ses désirs ; il plaide la cause de sa vieillesse fatiguée, de son âme altérée de contemplation et d'amour divin. Malgré leur douleur de perdre un si bon père, les moines n'osèrent lui refuser la marque d'affection qu'il leur demandait. Saint Rouin était à peu près âgé de quatre-vingts ans, lorsque, suivi d'un seul religieux, il se retira dans l'ermitage appelé plus tard, par un sentiment de dévotion, Bonneval ou la Bonne-Vallée, mais qui est resté définitivement connu sous le nom de Saint-Rouin. Les deux solitaires se construisirent, comme au premier jour de leur arrivée dans la forêt d'Argonne, une pauvre cabane de branches et de feuillages. Sur le bord de la fontaine, ils dressèrent une croix rustique, et à quelques pas de là ils élevèrent un petit oratoire qui était le vrai centre de toutes leurs affections ici-bas. Ils y chantaient des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels ; et parfois il leur semblait que déjà cette vallée de misère et de larmes disparaissait, et que les portes du ciel s'ouvraient pour eux. Chaque semaine, le disciple allait chercher au monastère le pain matériel qui devait les nourrir avec l'eau du rocher et les fruits sauvages de la forêt. Aux jours de dimanches et de fêtes, le saint vieillard lui-même retournait à Beaulieu pour célébrer solennellement les divins mystères et distribuer à ses enfants bien-aimés la parole qui éclaire et vivifie les âmes. Puis toujours à jeun, il reprenait le chemin difficile et escarpé qui conduisait à son ermitage ; les religieux l'accompagnaient avec joie et avec amour jusqu'au sommet de la colline qui abrite Bonneval ; là, on voit encore aujourd'hui une humble croix que vingt générations ont pieusement renouvelée afin de perpétuer le souvenir des conseils et de l'adieu que le père adressait à ses fils au moment de rentrer dans son inviolable solitude. « Souvent », nous dit encore le bienheureux Richard, « et tant que ses forces le lui permirent, il revenait secrètement pendant la nuit à sa chère abbaye de Beaulieu ; il la visitait doucement pour corriger ensuite les défauts, les négligences qu'il pourrait y remarquer. Et quand le chant du coq, la position des astres, ou l'étoile du matin (car saint Rouin, comme la plupart des Irlandais, était habile dans l'astronomie), quand ces signes l'avertissaient de l'approche de l'aurore, il s'éloignait inaperçu dans les profondeurs de la forêt ».

Après cinq années de retraite absolue dans l'ermitage de Bonneval, le jour de la récompense et du triomphe arriva pour saint Rouin. Il sentait ses forces faiblir ; le feu de la fièvre consumait les derniers liens qui retenaient cette grande âme captive en sa prison corporelle. Il fut même prévenu, suivant une tradition conservée à Beaulieu, du temps et de l'heure précise de sa mort. Alors, il ordonne à son fidèle compagnon d'avertir l'abbé saint Etienne, le priant de venir avec tous les religieux du monastère pour recommander à Dieu leur fondateur et leur père agonisant. Ils se pressent autour de lui ; ils le trouvent étendu à terre sur un dur cilice, ils apprennent de sa bouche que sa délivrance est proche et que le Seigneur lui-même l'invite à échanger les tristesses de la vie présente contre les joies de la céleste patrie. « Mourir », disait-il, « mourir afin de s'unir à Jésus-Christ, ah ! combien cela est préférable aux continuelles angoisses d'un plus

long séjour ici-bas ! » Et comme ses religieux le conjuraient en gémissant de se laisser transporter au monastère où il serait mieux environné de soins et d'honneur, il leur répondit : « La terre et toute son étendue appartiennent au Seigneur ; le lieu ne justifie point celui dont la conscience est souillée par le péché. C'est ici que je veux terminer cette vie périssable, et entrer, s'il plaît à Dieu, dans la vie future et immortelle. Pour vous, je vous en supplie, enfermez au plus tôt mon corps dans la tombe, et ainsi, fidèles aux commandements du Seigneur, vous obtiendrez vous-mêmes le repos promis aux Saints dans le ciel ».

Au milieu de ces discours si remplis de foi, d'espérance et d'humilité, il tomba dans une profonde défaillance ; et comprenant que son âme allait enfin sortir de sa demeure terrestre, il demanda instamment le saint Viatique. A genoux sur la terre, il reçut une dernière fois la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puis, élevant les mains vers le ciel et attendant le moment suprême du départ, il commença, dit le bienheureux Richard, à chanter un des répons que l'Eglise a indiqués pour les agonisants ; les moines le continuèrent en y ajoutant plusieurs psaumes ; et comme le Saint ne pouvait plus, de sa voix éteinte, diriger la psalmodie sacrée, il en marquait encore, de la main, les pauses et les modulations.

Il conserva jusqu'à la fin toute l'énergie et toute la lumière de son esprit ; la vie qui abandonnait peu à peu ses membres étincelait encore dans ses yeux. Mais voici que ses bras retombent, son corps s'affaisse ; en vain les religieux veulent le soutenir ; leurs larmes n'arrosent plus qu'un front inanimé ; son âme s'est doucement dégagée des entraves de la chair, et, ornée des plus riches mérites, elle s'est élancée vers les biens éternels que le Seigneur Jésus lui a préparés. C'était le 17 septembre de l'année 680, et saint Rouin avait environ quatre-vingt-six ans.

On le représente guérissant la sœur du seigneur d'Autrécourt, nommée Bana. Ce seigneur, debout à côté de sa sœur prosternée aux pieds du serviteur de Dieu, exprime d'un geste énergique son admiration, sa reconnaissance et sa libéralité. — On le voit aussi faisant sourdre, au moyen de son bâton, une fontaine.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGE DE SAINT-ROUIN.

Ses funérailles furent d'abord célébrées dans l'ermitage même et suivant toutes les règles prescrites par l'Eglise. Puis, son corps vénérable fut solennellement transféré à Beaulieu. Il fut déposé dans la grande église du monastère, dans un tombeau creusé, comme il l'avait demandé et ordonné, devant l'autel de saint Jean l'évangéliste ; mais l'affluence des fidèles et des malades fut si considérable qu'on ne put accomplir ce pieux devoir que le troisième jour.

Le sepulcre de saint Rouin devint bientôt glorieux. Les vrais croyants y reçurent de Notre-Seigneur une multitude de bienfaits dont le premier témoignage écrit remonte au XIe siècle. Au XIIIe, on affirmait que « la petite cellule de l'illustre solitaire était encore debout ; que les malades y accouraient de toutes parts, principalement ceux qui souffraient de la fièvre ; ils puisaient à la fontaine voisine une eau miraculeuse qui leur rendait la santé ».

Les reliques de notre Saint ne demeurèrent pas longtemps enfouies sous les dalles de l'église ; et nous savons que, vers l'an 890, elles étaient renfermées dans une châsse splendide que l'évêque de Verdun, Dadon, fit apporter par les moines de Beaulieu à la grande procession annuelle du Mont-Jouy ; là venaient aussi les religieux de Montfaucon avec le corps de saint Balderic, et le clergé verdunois avec les reliquaires de saint Vanne et de saint Airy ; et dans cette réunion solennelle les guérisons miraculeuses étaient fort fréquentes, comme le rapporte Flodoard, l'antique historien de l'Eglise de Reims. Vers l'année 1030, le bienheureux Richard de Saint-Vanne, ayant pris le gouvernement de l'abbaye de Beaulieu qu'il avait réformée, écrivit l'histoire de saint Rouin son

prédécesseur, et lui offrit une nouvelle châsse, plus riche que l'ancienne et admirablement ornée de ciselures d'or et d'argent.

Dès cette époque reculée, le 17 septembre était consacré par le diocèse de Verdun et par les abbayes bénédictines de ce même diocèse, à célébrer sa glorieuse mémoire. Les martyrologes monastiques et français s'accordent en cela avec les missels et les bréviaires de Verdun ; et maintenant, par l'autorité du Saint-Siége apostolique auquel notre Saint fut si tendrement attaché, le diocèse de Verdun célèbre tous les ans sa fête, le 25 septembre, sous le rite double. Cependant, pour le pèlerinage et pour l'église de Beaulieu dédiée à saint Rouin, la fête demeure fixée au 17 septembre.

Le corps de saint Rouin ne resta point toujours dans sa chère solitude. En 1297, le terrible Henri III, comte de Bar, se jeta sur Beaulieu, pilla et brûla le monastère, dévasta l'église et s'empara de la châsse du saint fondateur pour la donner à la collégiale de Saint-Maxe de Bar [1]. Ce ne fut qu'en 1612, que Dom Isaac Noyau, prieur, et Dom Nicolas Fabius, après plusieurs instances et prières, obtinrent du doyen et des chanoines de la collégiale de Saint-Maxe, deux côtes avec deux os du bras de saint Rouin, qu'ils reçurent avec de grandes actions de grâces ; ils apportèrent ce trésor sacré à Beaulieu.

Enfin la révolution française éclata ; les Ordres religieux furent supprimés, les abbayes fermées et vendues. En 1790, les moines de Beaulieu transférèrent les reliques de saint Rouin dans l'église paroissiale ; elles y restèrent environ dix-huit mois ; et quand les temples mêmes eurent cessé d'être inviolables, quand la religion fut proscrite de notre malheureuse patrie, Dom Dominique Lemaire, curé, prieur de Beaulieu, retira les ossements sacrés de leur reliquaire ; puis il les renferma dans une simple caisse de bois qui fut scellée en présence de quatre témoins et confiée à Claude Joly, autrefois garde forestier du monastère, homme d'une grande probité et qui conserva ce précieux dépôt avec un soin admirable. Après la tourmente, Dom Lemaire put replacer les reliques dans leur ancienne châsse. On les reporta très-solennellement à l'église, où elles sont habituellement exposées dans une niche, à droite de la nef, tout près de l'arcade du transept.

Le 21 septembre 1846, une commission ecclésiastique instituée par l'évêque de Verdun vint à Beaulieu pour constater l'authenticité des restes de saint Rouin. La messe ayant été célébrée en son honneur, plusieurs témoins furent entendus, leurs dépositions écrites, et la châsse transportée à l'évêché. Elle y fut examinée et scellée, le 15 octobre suivant, par Mgr Louis Rossat, et aussitôt rendue à la paroisse de Beaulieu. Elle renferme aujourd'hui deux côtes et un os considérable de la jambe du Saint.

Les reliques dont le comte Henri III de Bar avait enrichi la collégiale de Saint-Maxe furent également cachées pendant les fureurs de la révolution ; et au retour de la paix, reconnues authentiques par M. l'abbé Rollet, ancien chanoine de Saint-Maxe, elles furent déposées dans l'église Saint-Etienne ; ce sont plusieurs parties de la tête et surtout l'os maxillaire supérieur. Le crâne et une apophyse dont l'authenticité n'est pas moins certaine, sont exposés à la vénération des fidèles dans l'ermitage de Bonneval.

Pendant ces onze siècles si dévoués au culte de saint Rouin, « on n'oubliait pas », dit une intéressante notice publiée en 1865, à Saint-Mihiel, « on n'oubliait pas, dans l'enfoncement de la forêt, l'ermitage de saint Rouin. Pleins de respect pour tout ce qui rappelait sa mémoire, les religieux entretenaient le pauvre toit sous lequel il avait consommé son long sacrifice. Une chapelle attenante recouvrait sans doute le coin de terre qui lui servit de couche funèbre : modeste et vénérable sanctuaire, dont l'origine faisait toute la beauté, où l'on se figurait voir, entendre, le grand serviteur de Dieu.

« Après avoir prié avec ferveur et fait une offrande devant son image, les pieux pèlerins allaient se rafraîchir à la fontaine voisine où le saint solitaire trempa son pain de chaque jour. On a toujours cru qu'en buvant de cette eau, avec confiance aux mérites du Bienheureux, les malades, ceux de la fièvre surtout, obtiennent leur guérison. On fréquentait avec beaucoup de zèle et de religion la vallée de Bonneval qui dut peut-être ce nom significatif au séjour de son premier hôte, et reçut ensuite de la reconnaissance publique, pour des bienfaits innombrables, celui de saint Rouin ».

Les religieux de l'abbaye de Beaulieu n'étaient pas moins empressés à honorer cette solitude, dernier et préféré séjour de leur admirable fondateur. Ils défrichèrent alentour une certaine étendue de bois afin de rendre l'ermitage plus salubre ; et ils y bâtirent de bonne heure une petite cellule pour un solitaire qu'ils choisissaient parmi les plus vertueux et les plus anciens du monastère, de sorte qu'il fût capable de supporter les rigueurs d'un si grand isolement, et digne de succéder, dans ce désert, à l'illustre anachorète dont il devait perpétuer le souvenir.

En 1610, l'ermitage se trouva malheureusement sécularisé et gardé par des laïques. En l'année 1626, on construisit, sur l'emplacement d'une chapelle ruinée dont les fondations ont été reconnues en 1866, un nouveau sanctuaire assez élégant, composé de trois travées ogivales et d'un

1. Il nous semble que les reliques de saint Rouin ne furent pas transportées tout entières à Bar-le-Duc. Car, l'abbaye de Beaulieu a possédé, par la suite, un *tibia* de ce corps sacré, sans qu'on le voie figurer au nombre des reliques accordées par la collégiale de Saint-Maxe dans le cours du XVIIe siècle. Cet ossement se trouvait peut-être dans une châsse séparée, et les religieux auront pu le soustraire à la rapacité du comte Henri.

chœur voûté. Il tient, par un de ses côtés, aux modestes bâtiments réservés à l'ermite. Cet oratoire et ses dépendances furent vendus, le 18 mars 1791, par-devant le directeur du district de Clermont. Mais, tandis que la grande abbaye de Beaulieu tombait misérablement sous le marteau démolisseur, le petit prieuré de Saint-Rouin demeurait debout et intact, comme pour éterniser le souvenir d'une admirable vertu et pour relier notre génération, si peu chrétienne, aux générations plus croyantes d'autrefois. Un témoin très-fidèle et très-instruit des événements relatifs à notre ermitage, a constaté que nul de ceux qui se succédèrent là, à titre de propriétaires ou de fermiers, ne détacha une pierre de cette antique fondation. Néanmoins, la pauvre chapelle, interdite par l'autorité diocésaine et convertie en grange, ne s'améliorait pas avec les années. En 1865, le dernier propriétaire annonça la vente des matériaux de la chapelle, qu'il se voyait obligé de démolir, à son vif regret, à cause de l'effondrement prochain. Cette occasion parut offerte par la divine Providence pour rendre l'ermitage à la religion qui l'avait bâti, et à la piété des peuples qui l'avaient tant aimé. Un appel fut fait à la charité chrétienne. Les paroisses environnantes et un grand nombre de personnes généreuses de pays plus éloignés y répondirent si bien que non-seulement on put acquitter le prix de la chapelle, des bâtiments et du petit domaine adjacents, mais encore, et dès l'année 1866, consolider les murailles et les voûtes ébranlées, acheter les objets nécessaires au culte divin et inaugurer les exercices du pèlerinage renouvelé. Notre Saint-Père le pape Pie IX et Mgr l'évêque de Verdun l'ont enrichi de plusieurs indulgences. Depuis la restauration de ce pèlerinage (17 septembre 1866), le saint sacrifice de la messe est régulièrement célébré dans la chapelle, à huit heures du matin, tous les jeudis de la bonne saison, c'est-à-dire du 15 mars au 15 novembre ; et les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie y sont conférés aux pieux visiteurs. La chapelle et l'ermitage attenant sont devenus la propriété du diocèse de Verdun ; ils sont administrés par des prêtres que l'autorité épiscopale a désignés.

Nous avons abrégé l'excellente notice sur *Saint Rouin et son pèlerinage*, par M. Jules Didiot, docteur en théologie, chanoine honoraire de Bayeux, conservateur de la bibliothèque publique de Verdun. Verdun, 1872.

SAINT LAMBERT OU LANDEBERT,

ÉVÊQUE DE MAËSTRICHT ET MARTYR

708. — Pape : Jean VII. — Roi de France : Childebert III.

> La loi de Dieu a été donnée comme un fouet pour les pécheurs endurcis, comme un précepteur pour ceux qui avancent, comme une consolation pour les âmes parfaites. *Saint Thomas d'Aquin.*

Saint Landebert, appelé depuis saint Lambert, naquit peu après l'an 640, à Maëstricht. Apre ou Evre, son père, descendait d'une famille royale et était le plus considérable seigneur du pays de Liége et de la ville de Maëstricht. Hérisplende, sa mère, était aussi d'une naissance très-illustre. Dieu leur donna ce fils pour la gloire de leur maison et pour récompenser leur vertu. Il reçut le baptême des mains de saint Rémacle, qui lui servit en même temps de parrain. Gilles, religieux de l'Ordre de Cîteaux à l'abbaye d'Orval, dit qu'un peu avant sa naissance, la fille d'un seigneur français, nommée Line, qui était aveugle, fut avertie par un ange d'aller trouver Hérisplende et de s'offrir à elle pour nourrir l'enfant dont elle accoucherait ; que Dieu lui donna miraculeusement du lait, dont elle se frotta les yeux, et recouvra la vue ; et que notre Saint fut allaité de ce lait virginal. Il ajoute que saint Lambert étant encore au berceau, parla deux fois à sa nourrice pour lui reprocher la négligence qu'elle avait apportée à faire ce qu'on lui avait commandé.

Ces merveilles, présage de sa sainteté, obligèrent ses parents d'avoir un soin particulier de son éducation. Ils le confièrent à saint Landoald, archiprêtre de Maëstricht, sous lequel il fit d'admirables progrès dans la vertu et dans les sciences divines et humaines. Son adolescence fut encore signalée par des miracles : par la force de ses prières, il fit sourdre une fontaine en faveur des ouvriers qui, travaillant à la construction d'une église, manquaient d'eau pour étancher leur soif, et il porta des charbons ardents dans son manteau, sans qu'il en fût endommagé. Pour le perfectionner davantage, ses parents le mirent ensuite sous la discipline de saint Théodart, qui avait succédé à saint Rémacle, d'abord dans le gouvernement des abbayes de Malmédy et de Stavelot, puis sur le siége épiscopal de Maëstricht. Il profita si bien des instructions de ce grand homme, que, croissant à vue d'œil, pour ainsi dire, en grâce, en sagesse et en mérite, il s'attira l'admiration de tout le monde : car il commença dès lors à s'établir inviolablement dans l'amour de Dieu, à brûler de zèle pour le salut de son prochain, à mépriser toutes les choses de la terre, à rechercher avec empressement tout ce qui pourrait le porter à la perfection ; en un mot, à ne désirer que la gloire de Jésus-Christ et à se sacrifier incessamment à sa divine majesté. Après la mort de ce saint prélat, qui fut massacré pour la défense des biens de son Eglise, il fut ravi plutôt qu'élu, quoiqu'il n'eût encore que vingt et un ans (d'autres disent trente-deux), pour remplir le siége épiscopal de Maëstricht. Il allégua inutilement sa grande jeunesse, son peu d'expérience et d'autres raisons : il fut obligé de céder aux instances du clergé et du peuple, qui lui protestèrent hautement que, quoi qu'il pût faire, il serait leur évêque, et qu'ils n'en éliraient point d'autre que lui ; que, leur élection étant unanime, c'était une marque évidente qu'ils ne l'avaient faite que par le mouvement du Saint-Esprit.

La vie qu'il mena sous l'éclat de la mitre fit bien voir qu'il en était digne, et qu'on ne pouvait pas faire un meilleur choix. La qualité de pasteur lui donna le moyen de faire paraître les sentiments de religion et de piété dont son cœur était rempli. Il offrait tous les jours le sacrifice de la messe pour le peuple que Dieu lui avait commis, et il s'offrit lui-même en holocauste à sa divine Majesté, par les austérités rigoureuses qu'il exerçait sans cesse sur sa chair encore tendre et délicate. L'ordre et la vérité faisaient le plus bel ornement de sa maison ; l'équité et la justice accompagnaient partout ses actions ; son occupation ordinaire était de prêcher à ses ouailles les maximes de l'Evangile ; il reprenait le vice avec une liberté pastorale, encourageait les lâches à la pratique du bien, et fortifiait dans la vertu ceux qui avaient l'intention bien sincère de se perfectionner. Il exhortait tout le monde à mener une vie chrétienne, dont il donnait lui-même d'admirables exemples par sa conduite. Son regard était agréable et engageant, et son esprit jouissait d'une tranquillité et d'un calme parfaits ; ses paroles étaient pleines d'onction, et sa conversation charmante ; son âme ne vivait que des délices de la grâce, et était entièrement morte à tous les plaisirs de la terre ; ses mains étaient ouvertes pour distribuer des aumônes aux nécessiteux, ses bras étendus pour recevoir les misérables, et son cœur sensible pour compatir aux affligés.

Childéric II, roi d'Austrasie, ayant été assassiné en 673, Lambert, qui avait été attaché à ce prince et avait joui de ses faveurs, ressentit le contrecoup de cette révolution. On le chassa de son siége et l'on mit à sa place un intrus nommé Pharamond, qui pendant sept ans ruina l'ordre et la piété dans ce diocèse.

Lambert supporta cette disgrâce avec une constance merveilleuse, et toute sa douleur fut de laisser entre les mains d'un loup ravissant des âmes que la Providence lui avait confiées. Son peuple ne put le voir partir sans fondre en larmes ; on entendait retentir de tous côtés dans la ville des voix qui disaient : « Hélas ! nous perdons notre saint pasteur. Qui est-ce qui nous défendra contre la fureur de nos ennemis ? Les plus généreux vont manquer de courage ; les faibles ne pourront plus se soutenir ; les pauvres, les orphelins et les veuves vont devenir la proie d'un scélérat ; nous allons tous être exposés à ses violences. Allons, allons, suivons notre évêque partout où il ira ; et, s'il faut mourir avec lui, méprisons une vie qui nous serait, sans sa présence, plus insupportable que la mort ». Ces paroles étaient entrecoupées de soupirs et de gémissements qui firent verser des larmes au saint prélat. Il tâcha de les consoler, les assurant qu'il ne les abandonnait pas, qu'il les porterait toujours dans son cœur, et que sans cesse il prierait pour eux le souverain Pasteur des âmes. Il les exhorta ensuite à la crainte de Dieu, à la patience dans leur affliction et à la pratique des bonnes œuvres, afin d'attirer sur eux la protection du ciel ; puis, après leur avoir donné sa bénédiction, il les quitta pour se retirer au monastère de Stavelot, sur les limites de son diocèse. C'était un paradis terrestre pour l'observance régulière qui y était gardée dans toute sa pureté, et les religieux qui l'habitaient étaient autant d'anges qui ne s'occupaient que de la contemplation des choses célestes.

Il augmenta le nombre de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui le reçurent avec tout l'honneur dû à son caractère ; mais, bien loin de permettre qu'on le distinguât des autres, à cause de sa dignité, il voulut suivre le train de la communauté, comme s'il n'eût été qu'un simple religieux. Les plus petites observances furent pour lui des règles inviolables, et la différence que l'on remarqua en lui fut que son humilité était plus profonde, son abstinence plus rigoureuse , son oraison plus longue et plus fervente ; sa soumission envers les supérieurs plus grande, sa conversation plus édifiante, sa mortification plus austère, son obéissance plus prompte, son assiduité aux divins offices plus infatigable ; en un mot, toutes ses vertus plus parfaites et plus éclatantes. En voici plusieurs renfermées dans un seul trait. S'étant levé une nuit en hiver pour vaquer à la prière, il laissa tomber une de ses sandales, ce qui fit du bruit. L'abbé l'entendit, et en punition de cette violation du silence, il ordonna au coupable, qu'il ne connaissait point, d'aller prier au pied de la croix plantée devant l'église. Lambert obéit sans répliquer, et alla au lieu désigné nu-pieds et couvert d'une simple tunique. Il y pria trois ou quatre heures à genoux. Les moines étant entrés au chauffoir après Matines, l'abbé demanda s'ils étaient tous là. On lui répondit qu'il ne manquait que celui qu'il avait envoyé prier devant la croix. On le fit appeler aussitôt : mais quelle fut la surprise de toute la communauté, lorsqu'on vit entrer Lambert tout couvert de neige et presque raide de froid ! L'abbé et les religieux se jettent à ses pieds pour lui demander pardon. « Que Dieu », dit-il, « vous pardonne la pensée qui vous est venue de vous juger coupables pour cette action. Saint Paul ne m'enseigne-t-il pas que je dois servir Dieu dans le froid et la nudité ? » Dieu fit connaître que ce sacrifice lui avait été très-agréable, par une lumière céleste que l'on aperçut sur son visage à la fin de sa pénitence.

Saint Lambert passa sept ans dans cette sainte maison, non pas comme dans un lieu d'exil, mais comme dans un paradis où il goûtait toutes les délices de la vie religieuse. S'il avait été chassé de son siége par les impies,

il se voyait avec de bienheureux citoyens du ciel ; s'il n'était plus dans un palais épiscopal, il se trouvait dans la compagnie des Saints, et s'il n'avait plus un troupeau à gouverner, il travaillait à se conduire lui-même pour acquérir l'éternité. Au bout de ce temps-là, les affaires de l'Eglise et de la religion changèrent de face. Le détestable Pharamond, qui n'avait eu que le nom d'évêque, sans faire nulle fonction de véritable pasteur, fut chassé pour ses crimes horribles, non-seulement de l'évêché de Maëstricht, mais aussi de toute la province, et Ebroïn, maire du palais, le plus méchant et le plus cruel de tous les persécuteurs de notre Saint, reçut par une mort violente le châtiment que méritait sa perfidie (781). Pépin, surnommé d'Héristal, gouverna la France pendant les étranges révolutions dont la monarchie fut alors ébranlée. Ce prince, qui avait beaucoup de religion, n'ignorait pas l'injustice que l'on avait faite à saint Lambert ; informé d'ailleurs de son mérite et de sa sainteté, il lui envoya des ambassadeurs au monastère de Stavelot, pour le prier de remonter sur son siége épiscopal, dont il avait été injustement privé. Il eut beaucoup de peine à quitter sa solitude, et son humilité lui fit trouver de nouvelles raisons pour ne point reprendre une charge dont il s'était toujours estimé indigne ; mais les instances des ambassadeurs, et encore plus son zèle pour le salut des âmes, l'obligèrent de retourner à Maëstricht. Il y entra d'autant plus glorieux, qu'il ne revenait qu'après avoir essuyé une rude persécution. La joie que l'on eut de le voir fut égale à la douleur que l'on avait ressentie de sa perte, et les acclamations de tout le peuple témoignèrent assez que l'on avait sans cesse soupiré après son retour. On ne peut exprimer l'allégresse publique qui paraissait dans les voix et sur les visages de tous les habitants. Cette joie générale augmenta encore merveilleusement par l'éclat de ses vertus, dont il continua de donner à son peuple des preuves admirables.

On découvrait dans son cœur la plénitude de la loi divine ; sa bouche était l'oracle de la vérité ; la grandeur de sa mansuétude, la vigueur et la prudence de ses conseils, la justice de ses actions, ravissaient tous ceux qui avaient l'honneur d'approcher de lui. Il ne faisait point acception de personnes ; les pauvres pouvaient l'aborder avec autant de facilité que les plus grands seigneurs ; s'il considérait les vertueux, il ne méprisait point pour cela les pécheurs, qu'il s'efforçait, par toutes sortes de voies, de ramener à leurs devoirs ; chacun trouvait en lui des sentiments de père et de pasteur. Sa conversation était innocente et chaste, sa foi constante, son espérance ferme, sa charité entière, sa sagesse singulière, sa doctrine apostolique et sa vie toute sainte. Il était modeste dans ses ameublements, les tapisseries et les chaises commodes n'entraient point dans sa maison ; ses habits étaient sans ornements et son principal vêtement était un cilice sur sa chair nue. Il visitait soigneusement son diocèse, sans excepter les villages et les métairies les plus éloignées ; il avait l'adresse de découvrir où étaient les âmes qui ne se souciaient pas de leur salut, pour tâcher de les gagner à Jésus-Christ. Les Taxandres, ou habitants du pays de Midelbourg et des îles de Zélande, vivaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie : il entreprit de les convertir à la religion chrétienne, et alla leur annoncer l'Evangile. Il souffrit d'abord plusieurs mauvais traitements de ces peuples, qui voulurent le mettre à mort, dès qu'ils l'entendirent condamner le culte qu'ils rendaient aux idoles ; mais son zèle ne se rebuta point, il se réjouit de leurs injures, continua de les instruire, et leur montra si bien l'impiété de leur superstition, l'unité d'un Dieu, la trinité des personnes divines, la création du monde, le péché originel, la malice des démons qui se faisaient adorer

comme dieux, le mystère de l'Incarnation et la mort de Jésus-Christ pour tous les hommes, qu'il en amena à l'Eglise la plus grande partie. Il les baptisa, mit en pièces leurs simulacres, leur consacra des temples et leur ordonna des prêtres pour les confirmer dans la foi : d'où vient qu'il est appelé l'Apôtre des Taxandres.

Plusieurs personnes nobles, touchées de ses paroles et animées par ses exemples, renoncèrent à toutes les vanités du monde et, méprisant leurs richesses en vue des biens éternels, embrassèrent une vie pénitente. On remarque entre autres un jeune seigneur, nommé Hubert, natif d'Aquitaine, comte du palais sous le roi Thierry, savant dans les lettres humaines et très-célèbre dans les armées. Ode, tante du même saint Hubert, veuve d'un duc d'Aquitaine, laquelle, par les exhortations de notre Saint, méprisa tellement le siècle, qu'après avoir distribué aux pauvres une grande partie de ses biens, qui étaient très-considérables, elle employa l'autre partie à fonder un monastère près de Liége, où elle passa saintement le reste de ses jours. La bienheureuse Landrade, très-illustre par sa naissance, bâtit dans un lieu de son domaine un célèbre monastère, où elle reçut, des mains du saint évêque, le voile de la virginité, qu'elle conserva inviolablement jusqu'à la mort. Plusieurs jeunes filles suivirent son exemple, et se consacrèrent à Jésus-Christ dans la même maison. On rapporte une chose merveilleuse de cette sainte vierge. Etant au lit de la mort, elle envoya prier saint Lambert de la venir voir. Comme il était fort éloigné, elle mourut avant qu'il arrivât ; mais elle lui apparut en chemin et lui dit qu'elle jouissait de la béatitude céleste. Le Saint lui demanda où elle souhaitait qu'on enterrât son corps : « Regardez en haut », lui dit-elle, « et vous y verrez une lumière en forme de croix, qui vous marquera le lieu de ma sépulture ». Il leva les yeux et vit que cette lumière tombait directement sur le village de Wintershoven, où elle avait demeuré dans son enfance, sous saint Landoald. Quand il fut arrivé au monastère, il raconta sa vision aux religieuses et leur signifia l'intention de leur sainte mère ; mais ces bonnes filles n'y eurent point d'égard, et, ne voulant pas être privées de celle qui les avait aimées si tendrement pendant sa vie, elles la firent inhumer chez elles. Le Saint les laissa faire ; mais comme, après trois jours, il fit ouvrir le tombeau, l'on n'y trouva plus le corps. Il avait été miraculeusement transporté par les anges au lieu même que la Sainte avait indiqué au bienheureux prélat.

Pépin, dont nous avons parlé, prince d'ailleurs recommandable par son esprit, par sa prudence et par sa valeur, oublia son devoir envers Dieu et envers les hommes, et, au grand scandale de tous les peuples, répudia Plectrude, sa femme légitime, pour prendre une concubine nommée Alpaïs. Ce grand capitaine, qui avait remporté tant d'illustres victoires sur ses ennemis, ne put se vaincre lui-même en cette matière ; il succomba à une passion infâme, après avoir fait succomber, sous la force de son bras, les plus redoutables guerriers de l'Europe. Il ne manquait rien à sa puissance, à son bonheur, à sa fortune, à sa gloire, et Dieu l'avait favorisé dans toutes ses entreprises ; mais, au lieu de lui en rendre des actions de grâces, il transgressa sa loi, en séparant ce que lui-même avait uni par le sacrement du mariage. C'était aux évêques du royaume à l'en reprendre et à lui dire, avec la liberté du précurseur de Jésus-Christ : *Non licet tibi* : « Il ne vous est pas permis de chasser votre épouse pour entretenir une concubine comme vous faites ». Ils en étaient bien persuadés, mais ils n'osaient ouvrir la bouche pour le faire. Lambert seul, ne pouvant rien dissimuler quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, prit la hardiesse de

parler. Il démontra vivement à ce prince l'horreur de son péché, le scandale qu'il causait partout et la punition divine qu'il devait craindre, et que sans doute il n'éviterait pas s'il ne rompait ce détestable commerce. Alpaïs, appréhendant que le zèle et l'autorité d'un si grand prélat ne fissent impression sur le cœur de Pépin, et qu'à la fin il ne se rendît à ses remontrances salutaires, sollicita Dodon, que quelques-uns disent avoir été son frère, homme puissant par ses grandes richesses et confident du même Pépin, d'arrêter les exhortations de Lambert. Celui-ci n'épargna rien pour en venir à bout. Il en parla au saint évêque. Il s'efforça de le gagner par de belles paroles, ou de l'intimider par ses menaces ; mais, le voyant intrépide et toujours également animé contre l'adultère, il ne pensa plus qu'à le faire mourir.

Ces réprimandes du saint évêque n'empêchèrent point Pépin d'avoir toujours pour lui tout le respect qu'il savait être dû à sa vertu et à son caractère ; il déférait même beaucoup à ses conseils en toutes les choses qui ne touchaient point à sa passion. Un jour, il lui manda de le venir trouver à Jupile, pour traiter avec lui de quelques affaires d'Etat. Alpaïs, qui y était alors, fit ce qu'elle put pour mettre saint Lambert dans ses intérêts ; mais ce fut inutilement. Elle le fit prier qu'au moins il ne fît point de remontrances au prince en public. Mais on ne put tirer de lui d'autre réponse, sinon que partout il ferait son devoir et parlerait en évêque. Pendant son séjour en ce lieu, Pépin donna un festin aux grands de sa cour et pria le saint prélat de s'y trouver. Quand on présenta à boire au prince, il donna la coupe au Saint afin que, buvant le premier, il la bénît et la lui remît ensuite entre les mains : imitant en cela l'empereur Maxime, qui fit de même à saint Martin. L'évêque fit ce que Pépin exigeait de lui. Les autres courtisans suivirent cet exemple et prièrent saint Lambert de leur présenter la coupe après l'avoir bénite. Et comme plusieurs lui demandaient cette même grâce à la fois, Alpaïs avança la main afin de lui dérober, pour ainsi dire, la coupe avec sa bénédiction. Le saint évêque, s'en étant aperçu, se tourna vers Pépin et se plaignit à lui de cet artifice de la concubine, qui voulait par là se glorifier d'être de sa communion ; et, se levant aussitôt de table, il sortit de la chambre, résolu à se retirer de la cour. Alpaïs s'en offensa et gagna si bien le prince, qu'il fit défense à saint Lambert de partir avant d'avoir auparavant pris congé d'elle ; mais le saint évêque lui répondit généreusement qu'il ne pouvait pas faire ce qu'il souhaitait, l'Apôtre lui défendant d'avoir aucune communication avec une femme impudique. « J'ai une sensible douleur », ajouta-t-il, « que vous l'entreteniez encore, après toutes les remontrances que je vous en ai faites. Je crains extrêmement que, si vous ne l'abandonnez, la colère de Dieu ne tombe sur vous pour vous punir du scandale que vous donnez à toute la France ». Alpaïs, qui entendit ce discours, appréhendant plus que jamais que si Lambert vivait plus longtemps, il ne persuadât à la fin à Pépin de la renvoyer pour reprendre sa femme, pressa Dodon d'exécuter au plus tôt son pernicieux dessein. Alors celui-ci, prenant avec lui une poignée de gens de guerre, se rend à la maison de l'évêque qui s'était retiré à Liége, et l'environne de tous côtés pour l'empêcher de se sauver. Le Saint s'éveilla au bruit des soldats. Il pouvait faire quelque résistance ; mais comme il savait que les serviteurs de Jésus-Christ ne remportent la victoire qu'en mourant pour lui, et non en se défendant contre leurs ennemis, il n'en fit aucune. Il se prosterna donc seulement en oraison, les bras étendus en forme de croix, pour demander à Dieu la couronne du martyre qui lui était préparée. Cependant

les soldats entrèrent sans être touchés d'une croix de lumière qui parut en l'air sur sa maison ; et, après avoir massacré deux de ses neveux, nommés Pierre et Andolète, avec quelques autres, ils le percèrent lui-même de coups d'épée et lui ôtèrent la vie, le 17 septembre 696, selon la tradition de l'Eglise de Liége, et 708 ou 709, selon les Bollandistes.

Gilles d'Orval dit aussi que la vraie cause de cette mort fut la vengeance d'Alpaïs. Anselme, chanoine de Liége, qui vivait au milieu du XIe siècle, l'allègue aussi pour la principale. Réginon et Sigebert, dans leurs chroniques, sont du même sentiment ; néanmoins, Godeau dit que Pépin, touché des remontrances du saint évêque, se réconcilia avec Plectrude, qui s'était retirée à Cologne, au monastère de Saint-Maur du Capitole, qui était de sa fondation, et que, plus de seize ans avant la mort de saint Lambert, il renferma Alpaïs dans le monastère d'Orp, où elle fit, le reste de ses jours, une très-rude pénitence que la postérité pourrait proposer pour exemple aux personnes qui sont tombées dans des fautes semblables à la sienne ; il le prouve par des actes que Pépin fit avec sa femme, après cette réconciliation, en 692 ; en 696, année du martyre de saint Lambert ; puis en 701, 705 et 714. Il ajoute que notre Saint fut tué comme il priait Dieu dans l'oratoire de Saint-Cosme et de Saint-Damien, à Liége, qui n'était alors qu'un village. Quoi qu'il en soit, on ne doute point qu'il n'ait été mis à mort pour avoir montré une vigueur épiscopale à reprendre les vices et à défendre l'honneur de l'Eglise et de la religion.

La justice divine ne tarda guère à punir d'une manière terrible ceux qui avaient trempé dans la mort de ce grand prélat. Dodon fut frappé d'une maladie si honteuse, que personne ne pouvait le supporter ; on jeta son corps dans la Meuse. Celui qui lui avait donné le coup mortel se battit avec son frère, et ils s'entre-tuèrent l'un l'autre. Plusieurs des soldats périrent dans l'année ; et, s'il en échappa quelques-uns, ils perdirent l'esprit et les biens, ou furent affligés de tant de calamités, qu'ils s'estimèrent beaucoup plus malheureux de vivre que de mourir.

On représente saint Lambert : 1° tenant une béquille, soit pour rappeler qu'il fut guéri de son état chétif, soit à cause des malades qui se rendaient à sa fontaine pour recouvrer la santé ; 2° une lance à la main, pour indiquer son genre de mort ; 3° des anges lui apportant une couronne ; 4° quelquefois portant sa tête comme saint Denis ; 5° tenant un livre, et derrière lui deux hommes qui sont renversés ; 6° au cabinet des estampes de Paris, il est représenté tenant sa crosse et un livre ; ses mains sont revêtues de gants ornés de pierreries. Il est couvert d'une châsse magnifique.

CULTE ET RELIQUES.

Ceux qui échappèrent à la fureur des assassins enlevèrent son corps, le mirent sur la rivière et le transportèrent à Maëstricht, dans son église cathédrale. On dit que les femmes impudiques, qui voulaient approcher du corps pour le baiser avec les autres fidèles, en étaient repoussées par une vertu divine, pour montrer combien le Saint avait eu horreur de l'impudicité d'Alpaïs. Toutefois, il ne fut pas enterré dans sa cathédrale ; car les chanoines craignant, s'ils lui rendaient cet honneur, de s'attirer quelques mauvais traitements des auteurs de sa mort, le portèrent dans une petite église de Saint-Pierre, hors de la ville, et le mirent dans le tombeau de son père sans oser même lui ériger aucun mausolée. Mais le ciel lui rendit les honneurs que la terre lui refusait : il s'exhalait de ce lieu une odeur si agréable, qu'elle surpassait celle des parfums les plus exquis, et l'on y entendit longtemps une mélodie céleste. Plusieurs années après, saint Hubert le fit transférer de là à Liége, dans l'église qu'il avait fait bâtir à l'endroit où le Saint avait souffert le martyre. Il y transféra en même temps le siége épiscopal de Tongres, que saint Servat avait précédemment transféré à Maëstricht ; et, depuis, ce village est devenu une des plus célèbres villes des Pays-Bas. Son corps, lors de sa translation, fut trouvé entier, sans aucune marque de corruption.

Comme l'église bâtie par saint Hubert tombait en ruines, le célèbre évêque Notger la rebâtit vers l'an 975. Elle fut brûlée vers la fin du XIIe siècle, puis reconstruite vers l'an 1250. Ce superbe monument a été rasé par les révolutionnaires français. On voyait à l'extrémité de la nef, qui était d'une hauteur et d'une largeur extraordinaires, la vaste chapelle des saints Cosme et Damien. La châsse qui renfermait le corps de saint Lambert était un don de saint Hubert. Le reliquaire en or, d'un travail achevé, qui contenait le chef de saint Lambert, était un présent de l'évêque Erard de la Marck qui, en 150[illegible], fit bâtir le palais épiscopal. Le fameux mausolée en bronze doré, que ce prélat s'était fait construire pendant sa vie, était placé au milieu du chœur. Les auteurs du *Voyage littéraire* disent qu'en fait de sépulture, rien n'approchait de ce monument. Les révolutionnaires français le transportèrent dans un château voisin de Givet, où ils le morcelèrent entièrement l'an 1794. L'église de Liége possède encore aujourd'hui le chef du Saint, que l'on parvint à soustraire aux bandes révolutionnaires.

La mémoire de saint Lambert est très-célèbre, non-seulement en Flandre, mais aussi en France et en divers endroits de l'Europe, où l'on voit plusieurs églises bâties en son honneur. On peut voir les miracles qui se sont faits à son tombeau, dans les historiens que nous avons cités. On fait sa fête avec beaucoup de solennité à Vaugirard, près Paris, dont l'église est dédiée en son honneur.

Acta Sanctorum ; diverses *Vies* du Saint, par Gotescalc, diacre, et Etienne de Liége; *Essai historique sur l'ancienne cathédrale de Saint-Lambert et sur son chapitre,* par M. le baron Xavier Van der Steen de Jehay. — Cf. Darras : *Histoire générale de l'Eglise*, t. XVII, p. 61.

SAINTE HILDEGARDE OU HILTEGARDE,

VIERGE ET ABBESSE DU MONT-SAINT-RUPERT, EN ALLEMAGNE

1179. — Pape : Alexandre III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric Barberousse.

> L'espérance est comme l'œil de la charité, l'amour céleste est comme son cœur, et l'abstinence comme leur liaison. *Maxime de sainte Hildegarde.*

Sainte Hildegarde naquit en 1098, à Bickelnheim, bourg d'Allemagne, au comté de Spanheim. Son père, qui se nommait Hildebert, et sa mère, appelée Melchtide, tous deux considérables par leur noblesse et par leurs grands biens, ayant reconnu, par plusieurs indices, qu'elle était appelée à une singulière familiarité avec Dieu, et que toutes ses inclinations la portaient au seul amour de Jésus-Christ et au mépris du monde, la mirent, dès l'âge de huit ans, sous la conduite d'une sainte vierge, nommée Jutte, qui lui donna l'habit de l'Ordre de Saint-Benoît. Cette illustre fille, qui était sœur de Méginhard, comte de Spanheim, à la cour duquel vivait Hildebert, demeurait recluse dans un ermitage, sur le mont de Saint-Disibode. Elle eut un soin extraordinaire pour l'élever dans l'innocence et dans l'humilité, et, pour toute science, elle lui apprit les psaumes de David, afin qu'elle pût les réciter et les chanter à la louange de Dieu. Hildegarde profita admirablement à une si sainte école, et, par les progrès qu'elle fit dans la vertu aussi bien que par les lumières divines qu'elle recevait sans cesse du ciel, elle se confirma dans le dessein de ne rechercher que les choses célestes. Mais Dieu, pour l'épurer encore davantage et éprouver sa fidélité, lui envoya de grandes maladies ; car elle était dans une langueur continuelle accompagnée de douleurs très-aiguës. Rarement elle pouvait marcher, et son corps devint si exténué, qu'elle n'était plus qu'un squelette et une image de la mort. Cependant, plus elle s'affaiblissait extérieurement, plus son esprit se fortifiait par les intimes commu-

nications qu'elle avait avec Dieu ; de sorte que la chaleur ne semblait se retirer de ses membres que pour échauffer de plus en plus son cœur et augmenter la ferveur de son amour pour Jésus-Christ.

Comme elle était ainsi uniquement appliquée à Dieu, auquel seul elle tâchait de se rendre agréable, elle entendit une voix divine qui lui commanda de mettre à l'avenir par écrit toutes les choses qu'on lui ferait connaître. Le délai qu'elle apporta à obéir à cet ordre du ciel, de peur de n'être pas approuvée des hommes, fut cause que sa maladie redoubla. L'inquiétude où elle se trouva là-dessus l'obligea d'avoir recours à un religieux : elle lui découvrit le sujet de son infirmité et le commandement qu'elle avait reçu ; et, par le conseil qu'il lui donna, après avoir proposé l'affaire à son abbé et à d'autres personnes spirituelles, elle fut entièrement déterminée à suivre cette céleste inspiration. Dès qu'elle se fut mise en devoir de commencer, ses forces lui revinrent tout à coup ; et quoiqu'elle n'eût jamais appris à écrire, elle fit un livre des visions et des révélations qu'elle avait eues jusqu'alors, et le mit entre les mains de l'abbé pour l'examiner. Il ne se fia point à son propre jugement dans une matière si délicate et si importante ; mais il alla à Mayence pour en conférer avec l'archevêque et les savants de son Eglise. De là il alla à Trèves, où il sut que le pape Eugène III s'était rendu après le concile de Reims, auquel il avait présidé. Ce Pape, pour ne rien décider sans une mûre délibération, envoya vers Hildegarde l'évêque de Verdun avec d'autres personnes fort éclairées, afin d'examiner par quel esprit elle avait découvert tant de merveilles. Ils rapportèrent que l'humilité et la simplicité de la Sainte étaient des marques assurées qu'elle n'était conduite que par l'Esprit de Dieu ; ainsi il lut lui-même ces divins écrits en présence d'Adalbéron, archevêque de Trèves, des cardinaux et de tout le clergé, et il n'y eut personne de cette savante compagnie qui ne fût ravi de leur solidité, et qui ne bénît la bonté de Dieu de s'être communiqué d'une manière si rare et si admirable à une simple fille. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui était de l'assemblée, représenta au Pape qu'il ne devait pas laisser dans l'obscurité une personne à qui Dieu communiquait tant de belles lumières, mais qu'il devait employer son autorité pour confirmer ce qu'elle avait déjà dicté, et pour l'exciter à continuer d'écrire des choses semblables. Eugène, acquiesçant à ce sentiment, lui écrivit une lettre pour l'exhorter à recueillir soigneusement toutes les choses que le Saint-Esprit lui révélerait ; et, afin de l'autoriser davantage, il en écrivit une autre à l'abbé et aux religieux, pour leur faire savoir la bonne opinion qu'il avait de la sainte recluse. L'abbé Trithème dit que saint Bernard alla la voir lui-même pour avoir le bonheur de l'entretenir ; qu'il en fut pleinement satisfait, confessa hautement qu'elle était inspirée de Dieu, l'exhorta à la persévérance, la fortifia dans les voies de son attrait, et lia même avec elle une sainte amitié, qu'il entretint par plusieurs lettres ; qu'il les lui écrivit, soit pour la consoler dans les continuelles maladies dont elle était attaquée, soit pour lui donner les instructions qu'il jugeait lui être nécessaires dans la conduite extraordinaire que la divine Providence gardait sur elle. Mais le P. Stilting, au tome v de septembre des *Acta Sanctorum*, a démontré que ce fait était tout à fait faux.

Cette enquête ordonnée par le Pape, et suivie d'une approbation si authentique, répandit partout le bruit de la sainteté d'Hildegarde ; l'odeur de ses vertus lui attira bientôt après un grand nombre de personnes, qui vinrent la consulter sur les difficultés de leur conscience, sur les moyens

de faire leur salut et d'avancer dans la perfection. Plusieurs jeunes filles lui demandèrent l'habit religieux, et il s'en présenta un si grand nombre que son ermitage, dont sainte Jutte l'avait laissée supérieure, ne pouvant les contenir toutes, elle fut obligée d'en faire bâtir un plus spacieux. Le mont de Saint-Robert ou Rupert (près de Bingen), ainsi appelé parce qu'il était du domaine de ce saint duc, et qu'il y avait saintement fini ses jours avec la bienheureuse Berthe, sa mère, et saint Guibert, confesseur, fut le lieu de cette nouvelle retraite, qui lui fut montré divinement dans une vision. Le comte Méginhard, dont la fille, nommée Hiltrude, s'était faite religieuse sous la conduite de notre Sainte, lui en fit la donation, après l'avoir acheté des chanoines de Mayence et du comte de Hildesheim, dont il dépendait. L'abbé et les religieux eurent bien de la peine à consentir qu'elle quittât leur voisinage ; ils s'y opposèrent quelque temps ; mais elle tomba dans une langueur surnaturelle qui la réduisit à ne pouvoir plus se remuer ; cela lui arrivait ordinairement lorsqu'on l'empêchait d'exécuter les ordres qu'elle recevait du ciel, ou qu'elle différait elle-même de le faire ; tandis que, quand elle se mettait en état de s'y conformer, et qu'on ne la contrariait plus, ses forces lui revenaient tout à coup. L'abbé lui permit donc de se rendre au nouveau monastère de Saint-Rupert ; alors elle se leva de son lit, comme si elle n'eût point été malade, et s'y rendit. Ce changement causa autant de douleur aux personnes qu'elle quittait, qu'il apporta de joie à celles qu'elle allait honorer de sa présence.

Dieu continua, dans cette nouvelle demeure, de l'éclairer de ses lumières célestes. Il serait impossible d'expliquer par d'autres paroles que par les siennes de quelle manière elle les recevait ; voici ce qu'elle en dit dans une lettre à un religieux de Gemblac : « Je suis toujours pénétrée d'une sainte frayeur, parce que je ne reconnais en moi aucun pouvoir de faire le bien ; mais j'étends vers Dieu mes mains comme deux ailes, et, le vent de sa grâce soufflant au milieu, je me sens puissamment soutenue de sa force divine. Depuis mon enfance jusqu'à présent, que j'ai soixante-dix ans, j'ai sans cesse dans mon esprit cette vision : il me semble que je suis élevée jusqu'au firmament et que je me répands dans l'air vers les régions fort éloignées, et, en cet état, je vois dans mon âme de grandes merveilles qui me sont manifestées ; je ne les vois point des yeux du corps ; je ne les entends point de mes oreilles ; je ne les découvre point par aucun de mes sens, non pas même par les pensées de mon cœur, ni par des extases, car je n'en ai jamais eu ; mais, ayant les yeux ouverts et étant parfaitement éveillée, je les vois clairement, jour et nuit, dans le plus profond de mon âme ». Il ne faut pas s'étonner si, dans cette heureuse disposition, elle avait tant de facilité à mettre par écrit toutes les choses que le Saint-Esprit lui révélait, non-seulement dans l'ordre naturel, mais aussi dans l'ordre surnaturel.

Cet état de contemplation continuelle ne l'empêchait point de s'acquitter des fonctions de la vie active et de travailler, autant qu'il lui était possible, au salut des âmes. Elle écoutait les personnes qui venaient la trouver, pénétrait le fond de leur conscience et leur donnait toujours des avis salutaires et conformes à la situation de leur cœur. Elle répondait aux autres qui la consultaient par lettres. Le religieux Wilbert lui proposa trente questions très-épineuses, qu'elle résolut par des lumières si profondes et si sublimes, qu'on ne peut lire cet écrit sans admiration. A l'instance de l'abbé et des religieux de Saint-Disibode, elle écrivit la vie de ce saint confesseur, et, à la prière de quelques autres, elle fit celle de saint Rupert. Elle composa sur tous les évangiles de l'année des homélies dont la lecture

fait voir qu'elle ne parlait que par l'inspiration divine. Elle expliqua particulièrement l'Evangile de saint Jean dont les mystères sont incompréhensibles aux plus grands génies. Elle écrivit plus de deux cent cinquante lettres pour exhorter diverses personnes à des actes héroïques de vertu. Elle y découvre, par un don singulier de Dieu, les secrets de leur intérieur, et y donne des instructions convenables à leur état. Celles qu'elle adressa aux archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne contiennent plusieurs prédictions sur les calamités qui devaient arriver dans le monde. En un mot, il n'y eut point de personnes considérables de son temps à qui elle ne donnât des conseils tout divins. Elle écrivit à Eugène III, à Anastase IV, à Adrien IV et à Alexandre III, souverains pontifes ; aux empereurs Conrad III et Frédéric Ier ; aux évêques de Bamberg, de Spire, de Worms, de Constance, de Liége, de Maëstricht, de Prague et de toute la Germanie ; à l'évêque de Jérusalem, à plusieurs prélats de France et d'Italie ; à un grand nombre d'abbés ; à sainte Elisabeth de l'Ordre de Cîteaux ; à une quantité de prêtres, de théologiens et de philosophes de l'Europe : toutes ces épîtres sont remplies de mystères et de secrets que le Saint-Esprit lui avait révélés, et les réponses de tant de grands hommes ont été conservées au monastère de Saint-Rupert.

Elle parcourut plusieurs villes d'Allemagne pour annoncer aux ecclésiastiques et au peuple des choses que Dieu lui avait ordonné de leur manifester. Les plus pauvres avaient part à ses lumières, aussi bien que les puissants du siècle : elle ne leur refusait point des lettres de consolation, quand ils lui en demandaient, et, par ses prières, elle obtenait pour eux les grâces dont ils avaient besoin dans leurs maladies, leurs misères et leurs afflictions. Elle convainquit des Juifs qui la vinrent interroger sur la loi et les Prophètes, et leur prouva que le mystère de l'Incarnation, qu'ils attendaient encore, était accompli. Elle connaissait le cœur de ceux qui venaient à elle par un esprit de curiosité, et leur disait des vérités si touchantes, qu'ils changeaient aussitôt de sentiment. Elle donnait des remèdes aux personnes qui la consultaient sur leurs maladies corporelles ou spirituelles. Elle avait souvent des révélations touchant le salut ou la damnation de ceux qui venaient la visiter. Elle voyait la gloire à laquelle les uns devaient être élevés dans le ciel, et les peines que d'autres devaient souffrir dans les enfers. Elle se servait utilement de ce discernement des esprits et des consciences pour gouverner ses religieuses. Elle prévenait leurs petits différends, leur tristesse dans leur vocation, leur paresse et leur lâcheté dans leurs fonctions régulières. Tout ce qu'elle disait était accompagné de tant de douceur et d'onction, que l'on ne pouvait résister aux impressions qu'elle faisait jusque dans le plus intime des âmes.

Mais, quoique Notre-Seigneur favorisât sa bien-aimée Hildegarde par des grâces si extraordinaires et des bénédictions si abondantes, et qu'il l'honorât presque continuellement de ses saintes visites, il ne laissa pas de permettre qu'elle fût extrêmement persécutée et affligée de plusieurs manières. Elle eut des maladies que l'on peut dire avoir été au-dessus de la nature. Elle fut une fois trente jours dans un état si pitoyable, que l'on ne savait si elle était morte, ou si son âme animait encore ses membres, tant ils paraissaient desséchés et raides. D'autres fois son corps était réduit à une telle faiblesse, qu'on n'osait pas même le toucher, de crainte de la faire mourir. Tantôt il était flétri et comme gelé, tantôt il était tout en feu par l'ardeur des fièvres violentes qui la tourmentaient. C'était néanmoins dans ces cuisantes douleurs qu'elle avait les plus belles visions, et que Dieu lui

communiquait de plus grandes lumières. Nous avons déjà remarqué que son mal augmentait visiblement lorsqu'elle n'exécutait pas promptement ce qui lui était prescrit dans ses révélations. Un jour, elle devint aveugle pour n'avoir pas manifesté une chose qu'elle avait eu ordre de déclarer, et elle ne recouvra la vue qu'après y avoir satisfait. Elle souffrit aussi beaucoup de la part des démons, qui employèrent tous leurs artifices pour lui ravir son humilité, pour ébranler sa patience et pour lui faire perdre sa confiance en Jésus-Christ. Ils l'attaquèrent par d'horribles tentations de blasphème et par des pensées de désespoir ; ils se mêlèrent, par permission divine, dans ses maladies, et la traitèrent, sans pourtant toucher à son âme, avec toute la cruauté que leur rage leur put suggérer ; mais elle eut la consolation de voir des anges destinés pour la défendre contre leur fureur. Elle vit plusieurs fois un chérubin, avec un glaive de feu à la main, qui les chassait de sa présence et les obligeait de se retirer dans les enfers. Elle voyait souvent ces esprits de ténèbres dans des furies effroyables, de ce qu'au lieu de remporter la moindre victoire sur sa faiblesse, elle triomphait toujours de leur malice et s'en servait pour s'unir davantage à son Dieu.

Aussi, ce ne furent point là les plus sanglantes persécutions qu'elle souffrit, quoiqu'elles paraissent si terribles ; les traits des langues médisantes lui furent bien sensibles, parce qu'elles combattaient les faveurs insignes qu'elle recevait de son Epoux. Elle était honorée, applaudie et approuvée de la manière que nous avons dite ; cependant la Providence permit encore au démon de susciter plusieurs personnes qui lui causèrent d'étranges peines intérieures. Les uns doutaient si ces révélations n'étaient pas plutôt des illusions que des inspirations divines. Les autres disaient hautement qu'elle était trompée et séduite, et, qu'au reste, ce n'était point à une fille simple, ignorante et sans lettres, à se mêler de composer des ouvrages de piété ; que ses prétendues familiarités avec le Saint-Esprit n'étaient que des imaginations creuses ; que les visions qu'elle débitait ne devaient passer que pour des idées chimériques, sans aucun fondement valable, et qu'enfin il fallait l'empêcher de parler, au lieu de la consulter comme un oracle. Quelques-unes même de ces religieuses se laissèrent emporter au murmure contre elle, se plaignant de son exactitude, comme trop scrupuleuse, à leur faire garder les observances régulières, et lui reprochant que, par une rêverie plutôt que par une vision, elle les avait retirées du mont de Saint-Disibode, où rien ne leur manquait, et qui était la demeure du monde la plus agréable, pour les transférer sur la colline de Saint-Rupert, lieu malsain et marécageux à cause du voisinage de la rivière de Naha, qui se décharge dans le Rhin, et où elles manquaient de toutes choses. Mais Hildegarde demeura toujours ferme, constante et tranquille au milieu de ces tempêtes. Et si elles furent assez violentes pour la toucher à leur début, elles n'eurent jamais la force de l'abattre, ni même de l'ébranler. Comme elle ne s'était pas élevée lorsqu'on lui avait donné des louanges, elle ne se laissa pas abattre quand elle se vit calomniée. Elle regarda cette adversité du même œil qu'elle avait envisagé la prospérité, adorant sans cesse en l'une et en l'autre la divine Providence, de laquelle seule elle attendait tout son secours. Aussi Dieu, prenant sa défense en main, la mit au-dessus de l'envie ; il fit paraître son innocence avec éclat, châtia ses persécuteurs et les obligea de reconnaître leur faute ; enfin, il montra, par plusieurs merveilles, qu'elle ne faisait et n'avait rien fait que par le mouvement et la conduite de son Esprit-Saint.

Elle guérit plusieurs malades qui implorèrent son assistance, délivra un enfant de sept mois d'une étrange tumeur qui l'affligeait dans tous ses membres, et rendit la santé à une jeune fille et à un jeune homme moribonds, en leur faisant boire de l'eau qu'elle avait auparavant bénite. Deux femmes qui avaient perdu l'esprit le recouvrèrent par ses mérites. Une autre, d'Italie, travaillée d'un flux de sang, fut guérie par une de ses lettres. Le seul attouchement de ses habits et des choses qui lui avaient servi opérait des guérisons admirables. Elle chassa les démons du corps des possédés, et rendit la vue à un enfant aveugle. Une jeune personne, nommée Lutgarde, eut une passion si violente, qu'elle tomba dans une langueur qui la mit à deux doigts de la mort. Ses parents, apprenant de sa propre bouche la cause de sa maladie, l'envoyèrent vers la Sainte pour lui découvrir son mal et lui demander le secours de ses prières. Hildegarde se mit aussitôt en oraison, puis elle bénit du pain, l'arrosa de ses larmes et l'envoya à la malade. La jeune fille n'en eut pas plus tôt goûté qu'elle fut entièrement délivrée de la passion qui la desséchait. Enfin notre Sainte fit quantité d'autres miracles qu'il serait trop long de rapporter ici. On pourra les voir dans les auteurs que nous citerons à la fin de cet abrégé. Il faut seulement observer que, quand elle avait fait quelque action miraculeuse, Dieu permettait que ses douleurs et ses maladies augmentassent extraordinairement, afin, comme elle-même le confesse dans ses écrits, qu'elle se maintînt toujours dans les sentiments d'une véritable humilité et que la grandeur de ses révélations et l'éclat des merveilles qu'elle opérait ne fissent point naître dans son esprit des pensées d'orgueil et de bonne estime d'elle-même.

Voilà quelle fut la vie de sainte Hildegarde jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; après avoir prédit sa mort, par une révélation qu'elle en eut, elle alla rejoindre son Epoux céleste, qu'elle avait uniquement recherché sur la terre. Ce fut le 17 septembre, l'an de Notre-Seigneur 1179. A l'heure de son décès, qui arriva à la pointe du jour, on vit en l'air deux arcs-en-ciel, se croisant l'un sur l'autre sur tout l'hémisphère, vers les quatre parties du monde ; et, au point de leur jonction, il paraissait un corps lumineux de la grandeur du disque de la lune, du milieu duquel il sortait une croix qui, d'abord, était assez petite, mais ensuite s'élargissait sans mesure et était encore environnée d'autres cercles lumineux, chargés aussi de croix éclatantes ; il en jaillissait une clarté merveilleuse dont toute la montagne était illuminée. Dieu voulait sans doute montrer par ces symboles combien cette sainte vierge avait souffert pendant sa vie, combien, par ses souffrances, elle s'était rendue agréable à Jésus-Christ, et de quelle gloire elle était récompensée dans le ciel. Son corps, qui exhalait une très-suave odeur, fut honorablement inhumé au monastère de Bingen, qu'elle avait si longtemps sanctifié par la pratique des plus excellentes vertus. Son tombeau a été honoré de plusieurs miracles.

On la représente : 1° au moment où, rendant le dernier soupir, une croix éclatante apparut dans le ciel ; 2° portant une église, comme fondatrice d'un monastère ; 3° visitée par un solitaire ; 4° donnant un calice et de l'argent à un pauvre prêtre ou ermite.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Sainte Hildegarde fut ensevelie au monastère de Saint-Rupert, où on lui éleva un riche mausolée. Ce monastère ayant été pillé et brûlé, en 1632, par les Suédois, les religieuses Bénédictines qui l'occupaient se retirèrent et emportèrent avec elles les reliques de leur sainte abbesse au

prieuré d'Eibingen, au diocèse de Mayence, dont sainte Hildegarde était la fondatrice. C'est là qu'elle a reçu depuis les honneurs que le grand nombre de ses miracles lui ont fait rendre. Son nom est célèbre dans les fastes de l'Eglise d'Allemagne. Sa canonisation, deux fois reprise, n'a pas été terminée; mais son culte est permis et le décret de béatification a été rendu. Son nom est inséré dans le martyrologe romain.

Les ouvrages que nous avons de sainte Hildegarde sont : 1° ses *Lettres*, au nombre de cent quarante-cinq, en y comprenant celles que diverses personnes lui adressèrent; 2° les *Scivias*, ou ses visions et ses révélations, en trois livres; 3° le livre des *Ouvrages divins de l'homme simple*, ou *Visions sur tous les points de la théologie*, en trois parties; 4° la *Solution de trente-huit questions;* 5° l'*Explication de la Règle de Saint-Benoît;* 6° l'*Explication du symbole de saint Athanase;* 7° la *Vie de saint Rupert* ou *Robert;* 8° la *Vie de saint Disibode;* 9° *Des subtilités des diverses natures des créatures*, en neuf livres. Tous ces ouvrages sont réunis au tome CXCVII^e de la *Patrologie latine* de Migne, par les soins et avec les notes du docteur Reuss.

Acta Sanctorum; Dom Ceillier; *Vie de sainte Hildegarde,* par l'abbé Thierry, rapportée par Surius; les *Annales* de Cîteaux; *Histoire des saintes vierges de cet Ordre,* par Henriquez; Nicolas Sérarius, de la Compagnie de Jésus, a donné un abrégé de sa vie au chapitre XXXVIIe du livre II de son *Histoire de Mayence.* C'est dans tous ces auteurs que nous avons trouvé les particularités que nous avons rapportées dans cette histoire.

LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

1224. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Louis VIII, *le Lion.*

Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.
Gal., VI, 17.

Que veulent dire ces plaies? Ce sont des bouches éloquentes qui persuadent le mépris du monde et la gloire de la croix.
Le Père Nouet, *Méditations.*

Il faudrait être dans un transport actuel de l'amour divin pour expliquer dignement les merveilles de ce mystère, qui consiste en ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par une faveur insigne et extraordinaire, a bien voulu graver les cinq principales plaies qu'il a reçues dans sa Passion sur le corps de son fidèle serviteur, saint François d'Assise, fondateur et patriarche de l'Ordre des Frères Mineurs. Comme nous n'avons pas de paroles assez fortes pour représenter un si grand sujet, nous emprunterons celles de deux excellents hommes, dont les cœurs ont été admirablement embrasés de cet amour : l'un sera le docteur Séraphique, saint Bonaventure; et l'autre, saint François de Sales, évêque et prince de Genève. Voici ce qu'en dit saint Bonaventure, au chapitre XIIIe de sa *Légende :*

« Saint François, deux ans avant sa mort, se retira sur le mont Alverne, pour y jeûner quarante jours, en l'honneur de saint Michel. Dans le cours de sa pénitence et dans la ferveur de sa contemplation, il se sentit extraordinairement pénétré d'une douceur céleste et comblé de grâces si intimes, qu'il désirait avec une ardeur admirable s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ crucifié. Il était transporté en Dieu par ces flammes séraphiques; tout son cœur, par une compassion extrêmement tendre, se trouvait transformé en son Sauveur, qui, par un excès de charité, s'est laissé mettre à mort pour le salut des hommes; un jour, vers la fête de la Sainte-Croix, il eut la vision suivante : Un séraphin, ayant six ailes également

lumineuses et enflammées, descendit du haut des cieux, et, s'approchant du lieu où il était, lui apparut sous la forme d'un homme crucifié. Il avait les pieds et les mains étendus et attachés à une croix, et ses ailes étaient tellement disposées, que deux s'élevaient au-dessus de sa tête, deux s'étendaient pour voler, et les deux autres lui couvraient tout le corps. Ce prodige le surprit merveilleusement, et il se fit à l'heure même en son âme un mélange de joie et de douleur. D'un côté, il avait une allégresse indicible de voir un séraphin lui apparaître si familièrement et d'une manière si extraordinaire. Mais, de l'autre, la figure de Jésus-Christ souffrant sur la croix transperçait son cœur d'un glaive d'amertume. Pendant qu'il considérait attentivement ce divin objet, une voix intérieure lui dit que, bien que les souffrances ne convinssent nullement à un esprit céleste, qui est impassible, on lui donnait néanmoins la vue d'un séraphin souffrant, afin qu'il reconnût que ce n'était point par un martyre extérieur, mais par un mystique embrasement de l'amour divin, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus Christ crucifié, dont il fallait qu'il fût une vive image. Après un entretien mystérieux et tout familier avec cet esprit bienheureux, la vision disparut ; et aussitôt ce saint patriarche sentit son cœur brûler d'une ardeur séraphique, puis il se fit sur son corps des impressions douloureuses qui le rendirent conforme au divin Crucifix qu'il avait vu ; car, en cet instant, les marques des plaies du Sauveur parurent sur ses mains et sur ses pieds, et son côté droit reçut aussi une cicatrice rouge, comme si on l'eût ouvert d'un coup de lance, et il en sortit même une si grande quantité de sang, que ses habits en furent arrosés ». Voilà, en substance, ce que dit saint Bonaventure d'une faveur si surprenante que Jésus-Christ accorda à saint François, et de laquelle on n'avait point vu d'exemple dans tous les siècles précédents.

Saint François de Sales, dans le traité VIe de son livre incomparable de l'*Amour de Dieu*, au chapitre IVe, où il parle de la langueur amoureuse d'un cœur blessé de dilection, explique admirablement bien ce mystère. Ses paroles sont si dévotes, si touchantes et si énergiques, que, quoiqu'elles ne soient plus dans l'exacte pureté de notre langue, nous n'avons pas toutefois osé les altérer, tant par le respect que nous avons pour ce grand Saint, que de crainte de diminuer la force et l'onction qu'il leur a données par les ardeurs de son amour. Voici donc comme il parle :

« Ce grand serviteur de Dieu, cet homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié représentée dans un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne saurait s'imaginer, et fut saisi d'une consolation et d'une compassion souveraines ; car, regardant ce beau miroir d'amour, que les anges ne peuvent jamais se rassasier de regarder, hélas ! il pâmait de douceur et de contentement ; mais, voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies de son Sauveur crucifié, il sentait dans son âme le glaive impétueux qui transperça la sainte poitrine de la Vierge Marie, au jour de la passion, avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu ! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, avait bien le pouvoir d'attendrir et de faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardait, oh ! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François, quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant lui-même sur la croix ! Image que non une main mortelle, mais la maîtresse main d'un séraphin céleste avait copiée et tirée sur son propre original, et qui repré-

sentait si vivement et si au naturel le divin Roi des anges déchiré, percé et crucifié.

« Cette âme donc, ainsi amollie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva, par ce moyen, extrêmement disposée à recevoir les impressions, les marques de l'amour et de la douleur de son souverain Amant ; car sa mémoire était toute pénétrée de la pensée de ce divin amour ; son imagination était fortement appliquée à se représenter les blessures qui paraissaient dans l'image qui lui était présentée ; son entendement était rempli des espèces infiniment vives que son imagination lui en fournissait ; son amour, enfin, employait toutes les forces de sa volonté, pour se conformer à la passion de son Bien-Aimé ; ainsi, cette âme se trouva sans doute toute transformée en un second Crucifix, et l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur lui, lui imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée, aux endroits répondant à ceux auxquels son Amant les avait endurées. L'amour fit passer les tourments intérieurs de ce grand saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa son corps du même dard de douleur dont il avait blessé son cœur. Quant aux ouvertures dans la chair, l'ardent séraphin darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement dans la chair les plaies extérieures du Crucifix, que l'amour avait imprimées intérieurement dans l'âme. Ainsi, le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant plus qu'il sentait ses lèvres souillées, vint, au nom de Dieu, lui toucher et purifier les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant de cette sorte le désir du Prophète. La myrrhe produit sa stricte et première liqueur comme par sueur et transpiration ; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même, l'amour divin de saint François parut dans toute sa vie comme par sueur ; car il ne respirait, dans toutes ses actions, que cette sainte dilection. Mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint percer et blesser, et afin que l'on sût que les plaies étaient des plaies de l'amour divin, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière ! O vrai Dieu ! Théotime, que de douleurs amoureuses ! car, non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre Saint alla toujours traînant et languissant, comme bien malade d'amour ». Telles sont les paroles de saint François de Sales : elles nous montrent que l'amour divin est infiniment plus opérant que l'amour naturel et l'amour sensuel, et que, si nous faisons si peu de chose pour Dieu, tandis que nous ne trouvons rien de difficile pour plaire au monde, c'est que nous n'aimons presque pas l'un et que nous sommes tout passionnés pour l'autre.

Le bienheureux serviteur de Dieu, après avoir achevé son jeûne de quarante jours, quitta la montagne et revint à son monastère, pour y célébrer la fête de Saint-Michel. Comme les plaies sacrées paraissaient visiblement sur son corps, il fit ce qu'il put pour les tenir cachées aux yeux des hommes. Il ne s'était pas encore servi de souliers, il en porta depuis ce temps-là, et eut soin d'avoir toujours les mains couvertes ; mais, malgré toutes ses précautions, on s'aperçut des merveilles que Dieu avait opérées en lui. Plusieurs de ses religieux les virent, ainsi qu'ils l'attestèrent depuis par serment. Quelques cardinaux eurent aussi la consolation de les voir, comme ils l'ont certifié de bouche et par écrit. Le pape Alexandre IV, encore cardinal, fut de ce nombre, et, dans un sermon où assistait saint Bonaventure, il assura qu'il les avait vues de ses propres yeux. Après sa mort, sainte Claire les vit aussi, avec cinquante religieux et un grand nombre de personnes séculières, qui les baisèrent au jour de son enterrement.

Cette insigne faveur fut une récompense que Dieu lui donna dès cette vie, à cause de sa dévotion envers Jésus crucifié. Au commencement de sa conversion, son âme avait été pénétrée d'une tendre compassion pour les souffrances de son Sauveur. Le Crucifix lui avait parlé plusieurs fois et lui avait fait espérer qu'il serait un jour conforme à lui ; un religieux avait vu sortir une croix de sa bouche, et un autre avait été témoin d'une vision où deux glaives, en forme de croix, lui perçaient les entrailles. On le vit élevé en l'air, durant un sermon de saint Antoine de Padoue, qui parlait de l'inscription de la croix. Enfin, toute sa vie n'avait été qu'une parfaite imitation de Jésus-Christ crucifié. Il fallait, dit saint Bonaventure, qu'avant sa mort il en fût une image accomplie, et qu'après avoir brûlé intérieurement du désir d'être semblable à son Dieu mourant, il en portât glorieusement la similitude sur son corps par les saints stigmates.

Il s'est fait plusieurs miracles par la vertu de ces plaies mystérieuses Dans la province de Réate, une horrible peste ravageait tous les bestiaux, sans qu'on pût l'arrêter par aucun remède humain. Un homme craignant Dieu fut averti, dans une vision, d'aller au couvent de Saint-François, d'y demander de l'eau qui aurait servi à laver les pieds et les mains de ce fidèle serviteur de Dieu, et de jeter ensuite de cette eau sur les bestiaux. Il le fit, et aussitôt les animaux se trouvèrent entièrement guéris. Avant l'apparition du séraphique saint François sur le mont Alverne, il se formait des orages de grêle qui, se déchargeant sur les lieux voisins, ruinaient les biens de la terre ; mais depuis le séjour que le Saint y fit et la grâce qu'il y reçut, ces tempêtes cessèrent, et le ciel, au grand étonnement des habitants, devint aussi serein en cet endroit qu'il l'était aux environs. Ayant touché de la main un pauvre homme transi de froid, il causa en lui une chaleur si douce et si puissante, qu'il lui donna la force de marcher facilement sur les rochers et au milieu des neiges.

On rapporte encore d'autres choses miraculeuses qui sont arrivées à l'occasion de ces divines plaies. Le pape Grégoire IX doutait de celle du côté : le Saint lui apparut, et, après l'avoir repris de son incrédulité, il leva le bras, la lui découvrit, et il en coula du sang que ce Pape reçut lui-même dans une fiole. Un religieux de son Ordre, qui, ne pouvant comprendre comment s'était opéré ce mystère, le révoquait en doute, en fut très-sévèrement réprimandé par saint François, qui lui apparut aussi. Un prêtre de la province de la Pouille, au royaume de Naples, regardant une image où notre Saint était représenté recevant les stigmates, commença à douter de la vérité de cette histoire, et aussitôt il se sentit lui-même frappé dans le creux de la main d'une douleur aiguë, et, ayant ôté son gant, il y aperçut une blessure qui lui fit avouer par sa propre expérience que la chose était possible, et confesser hautement qu'il croyait le fait représenté sur le tableau.

Toutes ces merveilles, que Dieu a opérées pour prouver celle des stigmates, ont porté l'Eglise à instituer une fête particulière pour exciter les fidèles à la dévotion envers la passion de Notre-Seigneur, et ranimer dans leur cœur l'amour des souffrances, qui rendent les chrétiens des images parfaites de sa sainte humanité. Les souverains Pontifes Grégoire IX et Alexandre IV ont donné des bulles expresses pour cela. Benoît XI permit d'en faire publiquement l'office. Depuis, Sixte V commanda d'en insérer la mémoire dans le martyrologe romain au 17 septembre. Enfin, le Pape a accordé à tous les ecclésiastiques d'en faire l'office double, comme il paraît par un décret de la congrégation des Rites.

SAINT PIERRE D'ARBUÈS,

INQUISITEUR DE LA FOI DANS LE ROYAUME D'ARAGON ET MARTYR

1485. — Pape : Innocent VIII. — Souverains d'Espagne : Ferdinand et Isabelle.

La vérité est amère pour les méchants, et les lois de la justice leur sont dures. *Saint Isidore.*

Pierre d'Arbuès, plus généralement connu en Espagne sous le nom de maître d'Epila, *el Maestro de Epila*, ou, par abréviation, *Mastrepila*, naquit vers l'an 1435. Le lieu de sa naissance, Epila, était un petit bourg ou château-fort de l'Aragon, à sept lieues espagnoles à l'occident de Saragosse. Ce fut là, sur les bords de la petite rivière du Xalon, que s'écoula sa première enfance, bercée des légendes de sainteté et de chevalerie qui, dans ces temps héroïques, faisaient battre tous les cœurs espagnols. Du reste, ses nombreux biographes ne nous apprennent rien de ses premières années, sinon qu'il suça la piété avec le lait maternel et qu'il montra d'admirables dispositions pour l'étude. Son père, don Antonio de Arbuès, appartenait à la grandesse d'Espagne, ainsi que l'attestent ses armoiries : trois bandelettes d'azur sur champ d'or. Les Arbuès étaient alliés au roi Jacques le Victorieux ; ils avaient déjà donné deux archevêques à Saragosse, la capitale du royaume. Sa mère, Sacha Ruiz, était de la noble famille de Sabada. Le jeune Pierre avait cinq sœurs, dont quatre furent mariées, un peu plus tard, aux plus illustres gentilshommes de l'Aragon.

Dès qu'il fut en âge de suivre les écoles publiques, il fut envoyé d'abord à Huesca, puis à Bologne, la grande université italienne. Un voyage de la région de l'Ebre à celle de la mer Adriatique était une entreprise autrement difficile et périlleuse qu'aujourd'hui ; mais on ne redoutait rien, dans ces temps réputés barbares, pour courir à la recherche de la science. Bologne avait un collége espagnol fondé par un archevêque de Tolède et toujours très-peuplé. Pierre en suivit les cours avec autant de succès que d'assiduité, et les historiens de sa vie remarquent qu'il y obtint le premier prix de théologie. Il y resta jusqu'à l'âge de trente-neuf ans et n'en revint que muni de tous les grades que pouvait conférer la célèbre université.

Son mérite, rehaussé par sa naissance et ses grandes relations, ne pouvait pas tarder à attirer les regards du clergé. Deux ans après son retour, en 1476, il fut élu membre du chapitre de Saragosse, et fit profession parmi les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui desservaient alors cette métropole. L'Espagne était, à ce moment, au plus haut point de sa force, sinon encore de sa grandeur territoriale. Elle venait de s'unifier, sans secousses et sans violences, sous les sceptres associés de Ferdinand et d'Isabelle, ces deux époux qui eurent la rare fortune de trouver et la sagesse d'employer tant de grands hommes pour les seconder dans leurs vastes entreprises : un Ximenès dans leurs conseils, un Gonsalve de Cordoue à la tête de leurs armées, un Christophe Colomb sur leurs flottes ; et qui y ajoutèrent la gloire de mériter que le surnom de catholiques éclipsât pour eux, dans le souvenir des hommes, celui de grands.

Ferdinand et Isabelle projetaient, après l'unité de la Péninsule accomplie, de compléter aussi son indépendance. Mais, désireux de consolider d'abord les résultats acquis, ils voulurent réduire à l'impuissance les ennemis du dedans, les Maures conquis par les armes, mais toujours indomptés, et leurs auxiliaires les Juifs, avant de livrer le dernier assaut à Grenade, le boulevard du mahométisme en-deçà du détroit de Gibraltar. Ils songèrent donc à l'Inquisition. Ils la réorganisèrent, en étendirent les attributions et en aggravèrent le code pénal, non sans oppositions, sur ce dernier point, de la part de Sixte IV, qu'effrayait cet instrument trop purement politique dans ces mains royales, et qui ne voulait autoriser de condamnations capitales que sous réserve du droit d'appel à Rome. Des relations entre les deux cours en arrivèrent même, à ce propos, à une telle tension que les ambassadeurs furent rappelés de part et d'autre, et que Ferdinand ordonna à tous ses sujets de quitter Rome. Le Pape céda enfin. Il approuva l'institution, tout en maintenant ses réserves, et un ancien confesseur d'enfance de la reine Isabelle, Thomas de Torquemada, prieur des Dominicains de Ségovie, fut nommé grand Inquisiteur général et chargé d'appliquer l'institution nouvelle, qui donna dès le principe d'excellents résultats. Sa mission n'était dépourvue ni de difficultés ni de périls. On avait besoin, pour l'y aider, d'hommes hardis, fermes et incorruptibles, mais en même temps éclairés, au jugement sûr, au cœur intrépide. Il ne s'en trouva aucun dans Saragosse qui parût réunir toutes ces qualités à un degré plus élevé que le chanoine Pierre d'Arbuès. On lui proposa donc l'emploi de premier Inquisiteur de l'Aragon, emploi qu'il devait remplir conjointement avec le Père Gaspard Inglario, dominicain.

Le chanoine vit dans cette proposition, non l'honneur et la puissance qu'elle lui conférait, mais une occasion de contribuer à la gloire de Dieu et au bien de son pays. Il jugea que la religion et le protestantisme ne permettaient pas de refuser ; il accepta. En se chargeant des fonctions d'Inquisiteur, Pierre d'Arbuès entendait bien de les remplir. Seulement, pour en tirer tout le fruit qu'il en espérait, il comptait moins sur la puissance d'une administration savamment organisée que sur la force de la persuasion et de la charité. Ardent à procurer des conversions, il n'en était pas moins prudent à n'en accepter que de sincères et d'éprouvées, tant pour éviter la profanation des sacrements que pour diminuer le danger de défections qui exposaient ensuite le coupable à toute la rigueur des lois. On le voyait souvent prêcher en public ; on le rencontrait partout où se trouvait une âme ébranlée par la grâce de Dieu, partout où un cœur chancelant et d'une persévérance douteuse lui était signalé ; dans la cabane du pauvre et au comptoir du riche, au chevet des malades, dans les prisons où étaient enfermés les relaps et les apostats, et jusqu'au pied des bûchers où quelques-uns allaient expier tristement leur inconstance [1].

Mais, comme la prédication la plus efficace est celle de l'exemple, Pierre

1. Ces exécutions, appelées à tort auto-da-fé, étaient infiniment plus rares qu'on ne se le figure. « Un auto-da-fé ou *acte de foi* », dit un historien protestant (Héfélé, dans son *Ximenès*, page 322), « ne se passait ni à brûler ni à mettre à mort, mais en partie à prononcer l'acquittement des personnes faussement accusées, en partie à réconcilier avec l'Eglise les repentants, et il y a eu beaucoup d'auto-da-fé où l'on ne vit brûler que le cierge que les pénitents tenaient à la main en signe de leur foi ». Lorsque l'auto-da-fé entraînait une exécution, celle-ci avait lieu le lendemain ou l'un des jours suivants.

Llorente lui-même, l'historien qui, sous prétexte de raconter l'Inquisition, l'a défigurée avec tant d'acharnement, cite pour l'année 1486 quatre auto-da-fé à Tolède, où il n'y eut pas moins d'un total de trois mille trois cent cinquante coupables punis. Mais, sur ce nombre, combien de mis à mort ? Pas un seul : Llorente le reconnaît. Les punitions consistaient généralement en une pénitence, une récitation de psaume, quelque chose enfin comme le fameux *supplice* de Galilée.

tenait surtout à montrer dans sa personne les vertus du prêtre et de l'apôtre, et pour cela il s'efforçait de les posséder. Non content d'avoir retranché de sa maison et de sa table tout luxe et tout superflu, il se livrait aux plus rigoureuses privations. Pauvre volontaire, il était libéral envers les pauvres et recherchait avec amour les occasions d'exercer les œuvres de charité tant spirituelles que temporelles. Il priait avec effusion, et, même au milieu des travaux extérieurs, tenait constamment son âme élevée vers le ciel. Telle était son humilité, que, selon l'expression de son biographe italien, il se conduisait envers ses inférieurs comme un égal, envers ses égaux comme un inférieur. Un espagnol contemporain, Juan Gracia Salaverte, ajoute qu'il fut doué du don de prophétie et qu'il annonça la chute de Grenade, chute que nul n'osait prévoir encore, sinon comme éloignée.

Tant de travaux et de vertus, en lui attirant la vénération des fidèles, ne pouvaient que lui mériter l'animadversion des ennemis de l'Eglise. Son collègue Gaspard Inglario étant mort en l'année 1484, et n'ayant pas été remplacé, en arrivèrent-ils à se figurer que si Pierre d'Arbuès venait à disparaître à son tour, le redouté tribunal resterait aboli? Tout ce que nous savons, c'est qu'un certain nombre de Juifs tinrent un conciliabule nocturne où sa mort fut résolue.

En tête de ce complot se trouvaient un rabbin et trois riches marchands appelés Gaspard de Santa-Cruz, Matéo Ram et Pedro Sanchez. Ils n'eurent pas de peine à trouver des complices pour exécuter ce qu'eux-mêmes étaient disposés à payer largement. Ils soudoyèrent un certain Juan de Labadia, qu'ils trouvèrent fort exaspéré déjà contre le Saint, parce qu'une de ses sœurs avait été condamnée par l'Inquisition; un Français du nom de Vital Durant, et un autre, Toulousain, appelé Bernard Léofan; un Juan Sperandio; un Tristam, de Léon; et un Gran, de Valence; tous de cette race d'aventuriers prêts à tous les forfaits et qui ne redoutent, en fait de mauvaises actions, que celles qui leur sont mal payées.

Le secret ne fut cependant pas si bien gardé qu'il n'en transpirât quelque chose. Plusieurs amis de l'Inquisiteur menacé en eurent soupçon. Antonio Salverte, entre autres, conseiller de Leurs Majestés catholiques et époux d'une des sœurs de Pierre d'Arbuès, l'avertit du péril et le conjura de se tenir sur ses gardes. « Si je meurs de leurs mains, je mourrai pour la foi », répondit le Saint d'un air qui indiquait assez que cette perspective le réjouissait au lieu de l'attrister. Et il ne changea rien à sa conduite.

Les sicaires firent une tentative pour s'introduire par la fenêtre dans la chambre où il couchait. Mais, effrayés par les clameurs des gens de la maison, ils se retirèrent à la hâte et allèrent à la cathédrale, où ils espéraient le trouver chantant Mâtines. Ne l'ayant pas rencontré, ils remirent le coup à une autre fois.

Dans la nuit du mardi 14 au mercredi 15 septembre, deux d'entre eux, Juan Sperandio et Vital Durant, pénétrèrent dans l'église métropolitaine au moment où il n'y avait plus personne et s'y cachèrent. Les chanoines, à l'heure de l'office nocturne, rentrèrent les uns après les autres, et Pierre d'Arbuès parmi eux. Il s'arrêta devant le maître-autel, du côté de l'épître, et y resta quelque temps à genoux, ce qui permit aux deux misérables de le reconnaître parfaitement tout en se glissant vers lui. Enfin, au moment où il prononçait à demi-voix ces paroles de la salutation angélique : « Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni », et où le chœur chantait ces versets du Psalmiste : « Pendant quarante années j'ai été tout auprès d'eux, et cependant leurs cœurs errent toujours loin de moi », les assassins se précipi-

tèrent. L'un, Durant, frappa le chanoine sur la tête avec un poignard et se sauva ; l'autre, Sperandio, lui porta deux coups à la gorge et prit de même la fuite. Le Saint tomba en prononçant ces seuls mots : « Loué soit Jésus-Christ ! Je meurs pour son saint nom ! » Les chants cessèrent ; les autres chanoines accoururent. Ils le relevèrent respirant encore, ne poussant pas une plainte et radieux. Ils l'emportèrent chez lui, troublés et avec les plus grandes précautions.

Cependant les deux assassins, terrifiés de la douceur de leur victime plus que de leur propre forfait, hésitaient et s'égaraient dans la vaste église. Déjà on court à leur poursuite ; on crie de fermer les portes ; mais leurs camarades, qui les attendaient postés à l'entrée et prêts à leur prêter main forte, les saisissent et les entraînent. Toutefois leur châtiment n'était que différé.

Arrivé chez lui et couché, le blessé ne recouvra la parole que pour apaiser les pleurs de ses amis et plaindre non pas lui, mais les assassins, prier pour eux et leur pardonner. Il exhortait son entourage au calme et à la résignation, absolument comme s'il n'eût pas été personnellement intéressé à ce qui causait leur émotion. Sa chambre était devenue un sanctuaire. On y venait, d'un pas silencieux, contempler le martyr mourant et admirer son angélique sérénité. Ceux qui ne pouvaient entrer s'agenouillaient à la porte et priaient pour lui, en se disant que bientôt ce serait lui qui, du haut du ciel, prierait pour eux. Il vécut deux jours, reçut les sacrements et expira doucement, quarante-huit heures après avoir été frappé, à minuit, le 17 septembre 1485.

On se figurera aisément quelle dut être la consternation d'abord, puis l'irritation des habitants de Saragosse à la nouvelle de ce tragique événement. Les Juifs n'osaient plus paraître dans les rues. Sans l'intervention des magistrats et en particulier de l'archevêque et vice-roi Ferdinand d'Aragon, ils auraient été massacrés tous, même ceux qui déploraient sincèrement le crime commis. En signe de deuil, le service divin fut interrompu durant trois jours, les autels couverts de draps noirs ; la cathédrale, qui avait été profanée, solennellement réconciliée et rebénite. Pendant deux ans, un officiant en vêtement de deuil y récitait le *Miserere*, au commencement de l'office de la nuit, et les assistants répondaient à haute voix et à genoux.

L'enterrement eut lieu le samedi, au milieu du concours de la ville entière, on peut le dire sans exagération. Le convoi fut accompagné de l'archevêque vice-roi et de tout son clergé. On déposa le corps dans un cercueil de pierre, à l'endroit même où il avait reçu le coup mortel. On vit alors un phénomène étrange. Au moment où le corps toucha le sol, tout le sang qu'il y avait et que, par respect, personne n'avait lavé, parut revivre. Ce sang, qui était déjà desséché et à peine reconnaissable, devint chaud, liquide, fumant, et commença à couler en larges gouttes, comme s'il sortait à l'instant même des veines d'où il avait jailli. Il s'accrut même en quantité et déborda au-delà de l'espace qu'il avait primitivement rougi. La population s'empressait, émerveillée, tout autour. On y trempait des mouchoirs, du papier, des linges, reliques précieuses qui furent ensuite conservées religieusement ; c'était à peine si l'on pouvait fendre la foule et approcher de ce sang miraculeux, et malgré le nombre de ceux qui voulurent en emporter, il y en eut pour tout le monde, et beaucoup plus que n'en peut contenir le corps d'un seul homme.

Ce prodige se renouvela quinze jours après, le 29 septembre, au com-

mencement des Matines. Les *Acta Sanctorum*, qui le racontent, ne l'acceptent point à la légère. Ils reproduisent tout au long les procès-verbaux qui furent dressés de ce double fait, sur les lieux mêmes, par les notaires publics Lalueza, Francès, Juan de Anellinos et Antico de Viagès, procès-verbaux signés en outre du jurisconsulte Barthélemy del Molino et de sept autres citoyens de Saragosse. Quarante-deux ans après, en 1507, dans l'enquête du procès de béatification, il se trouva encore six témoins oculaires qui attestèrent le fait avec serment.

Vivant, Pierre d'Arbuès avait été considéré comme un Saint; mort, et mort assassiné dans les circonstances que nous venons de dire, il ne pouvait qu'être vénéré encore davantage. Le patriotisme y aida aussi bien que la piété, et le gouvernement, qui tenait à nourrir l'animosité contre les infidèles, tant que ceux-ci posséderaient un pouce de la terre d'Espagne, donna naturellement l'exemple. Mais ce qui y contribua le plus, ce fut une chose qui ne dépendait ni des passions ni des calculs des hommes; ce fut la multitude des miracles que Dieu opéra à son tombeau ou par son intercession, sans compter celui du sang raconté plus haut. Les Bollandistes en rapportent plusieurs, qu'il serait trop long de reproduire ici. Toutefois nous ne résistons pas au plaisir de traduire de Salverte le naïf et touchant récit suivant :

« Entre les miracles soumis aux évêques de Barbastro et de Turiazona, commissaires du Saint-Siége apostolique, et reconnus vrais par eux, se trouvent deux résurrections d'enfants morts. Le premier de ces enfants était mort à Villa-Major, bourg voisin de Saragosse. Déjà on sonnait les cloches et on le portait en terre. Mais la mère, qui l'aimait tendrement, comme aiment les mères, prit le cadavre et l'éleva dans ses bras, en disant, avec grande angoisse et dévotion, à Pierre d'Arbuès, pour lequel elle avait une particulière piété : Saint Mastrepila (on se souvient que tel est le nom populaire du saint chanoine), je t'offre ce fruit de mes entrailles; il est le tien; ressuscite-le, s'il te plaît, mon Saint ! Au même instant les fraîches couleurs roses que la mort avait pâlies reparurent sur les joues de l'enfant; les yeux s'ouvrirent, les lèvres remuèrent et sourirent du côté de la mère. La foule, joyeuse et émerveillée, accompagna la mère et l'enfant au sépulcre du Mastrepila, et ils y suspendirent, parmi les autres ex-voto, le suaire où le petit mort avait été couché ».

On le représente en habits de chanoine régulier, avec la palme et l'instrument de son supplice.

CULTE ET RELIQUES.

Ferdinand et Isabelle élevèrent à l'Inquisiteur martyr, avec la magnificence qui convenait à de si grands princes, un tombeau de marbre sur lequel on voyait sa statue et qu'ils firent entourer d'inscriptions commémoratives.

En 1490, la municipalité de Saragosse, en reconnaissance de la cessation d'une peste, attribuée à l'intercession du martyr, offrit à son tombeau deux lampes, dont une d'argent massif, pour y brûler nuit et jour aux frais de la ville. Sa fête se célébrait dès lors le 15 septembre avec solennité, et lorsque le pape Urbain VIII, en 1625 et 1634, eut prohibé, en général, tous les cultes ayant pour objet des serviteurs de Dieu non encore béatifiés ou canonisés, le culte du vénérable Pierre d'Arbuès fut rangé formellement parmi les exemptions, par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 23 mars 1652.

C'était s'engager en quelque sorte à faire plus encore et à instruire un jour le procès de sa canonisation. Déjà l'empereur Charles-Quint et les rois Philippe III et Philippe V en avaient adressé la demande formelle à la cour de Rome. Le pape Paul V commença, en 1615, une information régulière et rigoureuse, qui fut poursuivie par trois Auditeurs de Rote et deux Evêques espagnols, à Saragosse et dans tous les lieux où vivaient des souvenirs se rattachant au martyr. Enfin, le 17

avril 1664, sous le pape Alexandre VII, la cérémonie solennelle de la béatification eut lieu avec toute la pompe romaine et espagnole, dans la basilique de Saint-Jean de Latran.

Celle de la canonisation était réservée au glorieux pontificat de Pie IX qui, le 29 juin 1867, en présence de cinq cents évêques, archevêques et patriarches, a décerné à Pierre d'Arbuès le titre de Saint.

Les reliques de Pierre d'Arbuès ont été transférées dans une chapelle latérale de l'Eglise métropolitaine de Saragosse, enrichie de tout ce que la piété des peuples a pu trouver de plus précieux. On y voit, sur le tombeau, sa statue célèbre en marbre blanc.

Nous avons emprunté cette vie à la *Revue du Monde catholique,* numéro de juillet 1867.

SAINT FLOSCEL OU FLOCELLE, MARTYR A AUTUN (vers 257).

Vers l'an de Jésus-Christ 257, Valérien, étant venu visiter la cité d'Autun, essaya d'y relever le culte des dieux et d'arrêter par le glaive les progrès de l'Evangile. Or, pendant qu'il faisait offrir des sacrifices aux idoles et blasphémer le nom du Christ, un jeune apôtre de douze ans, nommé Floscel, courait de tous côtés rassurer les chrétiens et les affermir dans la foi : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, sans pouvoir tuer l'âme », leur disait-il, « craignez uniquement Celui qui précipite en enfer le corps et l'âme du pécheur ».

Un traître, Camarinus, le dénonça à l'empereur, et celui-ci le fit amener au forum par des licteurs et sortit pour l'interroger : « Détestable jeune homme », lui dit-il, « quel complot oses-tu donc ourdir contre nous ? Qui te pousse à détruire le culte des dieux visibles ? » — « Persécuteur injuste et docteur d'iniquité », répondit Floscel, avec la majesté d'un apôtre, « écoute-moi : si tu veux entrer dans la maison de Dieu, prends garde de ne pas souiller l'Eglise de Jésus-Christ ». — « Et toi de n'être pas accablé de tourments, comme le *Crucifié,* en paiement des perfides conseils que tu as tenté de faire prévaloir contre nous ». — « Je ne crains pas tes menaces, je crains le Seigneur notre Dieu ».

Ainsi provoqué, Valérien ordonne d'étendre Floscel sur un chevalet et de le flageller. « Le Christ est ma confiance », disait le vaillant soldat, sous les verges qui déchiraient son corps ; « il est mon audace. C'est lui qui nous aide et nous soutient ». Et Valérien, irrité, criait aux bourreaux : « Tourmentez-le plus activement, car il le mérite ». — « O folie ! tu ne tireras nul profit de mes tortures : car je crois en Dieu qui donne la force ». — « Brisez-lui la mâchoire, afin qu'il cesse de nous insulter ». — « Mon audace augmente avec ma confiance dans le Seigneur... » Alors, outré de colère, Valérien le fit jeter dans un cachot avec un lion. Floscel dit à Dieu : « Venez à mon secours, car vous êtes puissant ». A l'instant même, l'animal tomba mort à ses pieds ; le cachot fut miraculeusement éclairé par sept flambeaux, et embaumé de parfums très-suaves, puis des anges lui apportèrent un pain mystérieux qui lui donna une vigueur nouvelle.

Cependant Valérien commanda aux licteurs de voir ce qui se passait dans la prison ; et apercevant l'éclat de la lumière, le lion étendu mort, et le jeune martyr qui chantait des hymnes, ils s'empressèrent de rapporter au prince ce qu'ils venaient de voir. Celui-ci, frappé d'un fait si merveilleux qu'il attribuait à la magie, ordonna aux bourreaux de le brûler vif. On alluma donc un bûcher, mais les flammes s'éteignirent sous des torrents de pluie occasionnée par un orage survenu tout à coup, et le martyr fut encore une fois délivré. Alors on lui perça les mains et la langue, puis on le dépouilla de ses vêtements pour le couvrir d'une tunique de lin, et on lui trancha la tête sur la place publique, en présence d'une multitude barbare et sous les yeux d'un prince plus barbare encore qui n'avait pas honte de verser le sang d'un enfant de dix ou douze ans.

Une tradition digne de foi désigne Fleury, près d'Autun, comme le lieu où il fut enseveli. Vers l'an 996, le 26 avril, il fut transporté dans la collégiale de Beaune (Côte-d'Or), alors du diocèse d'Autun, en même temps que saint Herné, et y devint l'objet d'un culte fervent. Le 9 novembre 1265, Simon de Brie, cardinal du titre de Sainte-Cécile, légat du Saint-Siége et depuis Pape, assisté de Girard de Beauvoir, évêque d'Autun, leva solennellement de terre les précieux restes du martyr et les renferma dans une châsse pour les présenter à la vénération publique en un lieu, dit Gagnare, plus honorable et plus décent. Son culte devint célèbre dans la ville de Beaune, et Dieu se plut à le consacrer lui-même par des miracles. On y célébrait deux fêtes en son honneur, l'une au jour de son martyre, le 17 septembre, et l'autre le 9 novembre, jour de la translation solennelle de ses reliques. Ce précieux trésor a été heureusement conservé. Aujourd'hui il enrichit les églises de Beaune et la cathédrale d'Autun : cette dernière a le bonheur de posséder un os de sa tête.

Extrait des *Saints de Dijon,* par M. l'abbé Duplus, et de *Saint Symphorien et son culte,* par M. l'abbé Dinet.

SAINTE CAMELLE, VIERGE ET MARTYRE,

AU DIOCÈSE DE CARCASSONNE (XIIIe siècle).

Sainte Camelle vivait au temps des Albigeois et habitait un monastère de vierges. Lorsque ces hérétiques vinrent ravager le pays, en renversant les églises et les monastères, Camelle, obligée de fuir pour conserver sa virginité, se précipita dans un puits au moment où ils allaient l'atteindre, et gagna ainsi la palme du martyre. On voit encore ce puits, à côté de l'église qui fut bâtie en son honneur bientôt après et qui présente aujourd'hui des caractères de grande vétusté. Les reliques de la Sainte étaient placées sur l'autel de cette église, et un passage creusé par dessous permet aux pèlerins de passer sous le tombeau au-dessus duquel est la statue qui représente la vierge habillée en religieuse. Le pèlerinage de sainte Camelle, dans la paroisse de ce nom, fut autrefois en grande réputation, et il est encore fréquenté de nos jours. On fait des vœux à la Sainte, principalement pour obtenir la naissance et le salut des petits enfants. En 1679, la reine de France, Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, fit un vœu à sainte Camelle et envoya à sa place le cardinal de Bouzy au lieu du pèlerinage. En 1819, la duchesse d'Angoulême fit faire une neuvaine de prières à Sainte-Camelle et envoya en offrande des ornements d'un très-grand prix, qu'on appelle encore *les ornements de la Duchesse*. Quelques reliques de sainte Camelle étaient conservées à Toulouse, dans l'ancienne chapelle de Sainte-Catherine, au quartier Saint-Michel.

Nous devons cette notice à l'obligeance du R. P. Carles, missionnaire du Calvaire, à Toulouse.

LE VÉNÉRABLE ROBERT BELLARMIN,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE CAPOUE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ([illegible]).

Robert Bellarmin, né à Monte-Pulciano en 1542, et neveu, par sa mère Cynthie Ceruine, du pape Marcel II, ne fut pas seulement un habile théologien, un excellent prédicateur et le plus célèbre controversiste de son temps, il fut encore un des plus saints et des plus zélés prélats dont s'honore l'Eglise catholique. Sa carrière est toute brillante de bonnes œuvres, de vertus, de travaux et de gloire. Il entra dans la Compagnie de Jésus à dix-huit ans, et peu de temps après il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la théologie à Louvain. Ses prédications excitaient un si vif enthousiasme, que les protestants eux-mêmes venaient d'Angleterre et de Hollande pour l'entendre. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choisit pour occuper la chaire de controverse qu'il venait d'établir. Sixte V le donna ensuite en qualité de théologien au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII l'obligea, neuf ans après, par un commandement formel, d'accepter le chapeau de cardinal, et le nomma, le 21 avril 1602, archevêque de Capoue. Enfin, Paul V, ayant voulu le retenir auprès de sa personne, Bellarmin se démit de son archevêché et se dévoua aux affaires de la cour de Rome jusqu'en 1621.

Ce qu'il avait été jusqu'au moment où tant d'honneurs vinrent l'environner il le fut toujours dans le cœur; il n'avait rien, hors les marques de sa dignité, qui le distinguât d'un simple Jésuite. Il gardait aussi fidèlement que possible les règles de la Compagnie, et il voulut rendre son âme à Dieu dans le noviciat *du Jésus*. En effet, s'y étant fait porter dès le commencement de sa maladie, il y déposa le poids de son corps, et s'envola vers le plus pur éclat du soleil divin, de ce lieu même où il s'était consacré entièrement à Dieu. Grégoire XV voulut visiter le cardinal mourant; celui-ci, recueillant ses forces, lui adressa ces paroles qui prouvent la vénération qu'il avait pour le vicaire de Jésus-Christ : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum;* ensuite il pria le Révérend Père André, son ami intime, de consigner par écrit qu'il mourait, par la miséricorde de Dieu, dans le sein de l'Eglise catholique et dans la vraie foi, et qu'il ne pensait pas autrement à sa dernière heure que lorsqu'il écrivait sa Controverse et défendait l'Eglise; et, sentant ses forces s'affaiblir, il récita le Symbole des Apôtres, le Psaume cinquantième, l'Oraison Dominicale, la Salutation angélique, pressa tendrement le Crucifix entre ses bras, et, assisté des prières

de tous les Pères de la Compagnie, rendit très-doucement son âme à son Créateur, le 17 septembre 1621, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Ses funérailles, par ordre du Souverain Pontife, furent faites avec toute la splendeur qu'on étale pour celles des Princes de l'Eglise; mais ce qui surpassait toute la pompe religieuse, c'étaient les pleurs, les regrets, la vénération du peuple, que ne pouvait contenir, dans l'explosion de sa douleur, la garde pontificale appelée pour modérer tant d'empressement. Que cela suffise pour donner une idée de sa réputation de sainteté.

Le tombeau du savant et pieux cardinal est placé auprès de l'autel de l'église de Jésus, à Rome, du côté de l'Evangile. Ce magnifique mausolée, qui est l'ouvrage de Bernin, fut élevé par le cardinal Edouard Farnèse, sur les dessins de Jérôme Rainaldi. On y voit, outre plusieurs autres figures, deux statues d'une grande beauté, dont l'une représente la Religion et l'autre la Sagesse; les deux sont du ciseau de Pierre Bernin. Voici l'inscription qu'on lit sur le mausolée : *Roberto cardinali Bellarmino Politiano è societate Jesu Marcelli II. P. M. Sororis filio Odoardus Cardinalis Farnesius Sui erga virum, quem Patris loco semper coluit Amoris nunquam moriturí Monumentum pos. Obdormivit in Domino Anno sal.* MDCXXI. *Ætatis suæ* LXXIX.

Bellarmin a enrichi l'Eglise d'un grand nombre de savants ouvrages. Le plus répandu est son *Cours de controverse,* vaste arsenal où l'on trouve les armes de la meilleure trempe pour l'attaque et pour la défense. Jamais le protestantisme n'eut de joûteur plus redoutable, ni le catholicisme de champion plus heureux. Les dissidents sont convenus qu'il présentait leurs difficultés dans toute leur force et savait les détruire avec habileté et solidité. Les meilleures éditions de sa controverse sont celles de Paris, qu'on appelle des *Triadelphes*, et celle de Prague, en 1721, toutes en 4 vol. in-fol.

Nous avons de plus du savant cardinal un *Commentaire sur les Psaumes,* qui est très-estimé; des *Sermons* un peu ordinaires quant au style, mais forts pour les raisons et touchants par leur onction; un *Traité des écrivains ecclésiastiques;* un autre *Sur l'autorité temporelle du Pape;* un *Ecrit sur les obligations des évêques;* une *Grammaire hébraïque; quelques Lettres* et des *Hymnes*, parmi lesquelles on distingue celle de la fête de sainte Madeleine, *Pater superni luminis,* etc.

Ses ouvrages de piété forment cinq opuscules qui sont : 1° *De ascensu mentis in Deum,* ou *Degrés pour élever son esprit à Dieu;* 2° *Du bonheur éternel des Saints;* 3° *Du gémissement de la colombe* ou *du bonheur des larmes;* 4° *Les sept paroles de Jésus-Christ en croix;* et 5° *De la bonne mort.*

Le style de Bellarmin n'est ni pur ni élégant; mais il est serré, clair, précis et assez noble : il abonde en citations de l'Ecriture sainte dont il avait une connaissance approfondie. Les cardinaux ses contemporains le regardaient et en parlaient comme d'un Père de l'Eglise et d'un homme consommé en sainteté; aussi le pape Clément X fit-il commencer, l'an 1674, les informations juridiques pour sa béatification.

Les principales éditions de ses œuvres complètes, sont celles de Cologne, 1617-1620; de Venise, 1721-1728; de Naples, 1858.

Extrait de l'*Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes. — Cf. Goschler, *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique;* et Godescard, édition de Bruxelles, 1854.

XVIIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Osimo, saint JOSEPH DE COPERTINO, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, que Clément XIII mit au rang des Saints. 1663. — Le même jour, la naissance au ciel de saint Méthode, d'abord évêque d'Olympe, en Lycie, puis de Tyr, très-célèbre par l'élégance de son style et par sa science; qui, comme le rapporte saint Jérôme, fut couronné du martyre dans l'île de

Négrepont, en Grèce, à la fin de la dernière persécution [1]. Vers 312. — Au territoire de Vienne, en Dauphiné, saint FERRÉOL, martyr, qui, tout élevé qu'il était à la dignité de tribun, ne laissa pas d'être arrêté par ordre du très-impie président Crispin, cruellement battu de verges, chargé de chaînes, puis renfermé dans un affreux cachot. Ses liens s'étant rompus par la permission de Dieu, et les portes de la prison s'étant ouvertes, il en sortit ; mais, pris de nouveau par ceux qui le poursuivaient, il reçut la palme du martyre par le tranchant du glaive. 304. — Le même jour, les saintes martyres Sophie et Irène. — A Milan, saint Eustorge, premier de ce nom, évêque, célèbre par les louanges que saint Ambroise lui a données. 331. — A Gortyne, en Crète, saint Eumène, évêque et confesseur. VIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cambrai, Carcassonne, Dijon, Clermont, Nice et Saint-Dié, saint Joseph de Copertino, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Clermont, Fréjus, Lyon, Perpignan, Rodez, Saint-Flour et Soissons, mémoire de saint Ferréol, martyr à Vienne, cité aujourd'hui au même martyrologe. — Au diocèse de Paris, saint Jean Chrysostome, docteur de l'Eglise, dont nous avons donné la vie au 27 janvier. 407. — Au diocèse de Besançon, saint DIZIER ou DIDIER, évêque de Rennes, et saint REGINFROID ou RAINFROY, diacre, tous deux martyrs. VIIe s. — Au diocèse de Limoges, saint Ferréol, évêque de ce siége et confesseur. Il jouissait d'un grand crédit et était fort aimé de son peuple. On rapporte qu'il sauva la vie, dans une sédition populaire, à Marc, référendaire de Chilpéric, qui était venu lever de nouveaux impôts. La belle église de Brive-la-Gaillarde (Corrèze), au diocèse de Tulle, fut rebâtie par lui ; elle avait été brûlée dans la guerre de Gondebaud, qui se disait fils de Clotaire Ier et s'était fait déclarer roi. Ferréol était l'ami particulier de saint Yrieix dont il fit les funérailles. Vers 590. — Au diocèse de Coutances et Avranches, saint Senère ou Sénateur, appelé aussi Sinier, Sendre et Sénier, évêque de ce siége et confesseur. Il naquit aux environs de Coutances (Manche), et fut élevé dans le service de Dieu dès son bas âge. Jeune encore, il entra au monastère de Scicy, aujourd'hui Saint-Pair (Manche, arrondissement d'Avranches, canton de Granville), gouverné alors par saint Paterne ou Pair, auquel il succéda sur le siége d'Avranches (ancien évêché, transféré à Coutances). Il gouverna son troupeau avec une sollicitude admirable ; un habitant d'Avranches étant devenu sourd et muet à la suite d'une longue maladie, le saint évêque lui rendit miraculeusement l'ouïe et la parole ; à un aveugle de naissance, il rendit aussi l'usage des yeux ; nombre de possédés furent délivrés par lui. Au milieu des labeurs de la vie épiscopale, il conserva les habitudes de la vie monastique. De temps à autre il se retirait à Scicy d'où il allait prêcher l'Evangile aux populations voisines et dans les villes du littoral. Il termina ses jours et fut enseveli dans l'oratoire de Scicy, à côté de saint Paterne. Rouen posséda longtemps ses reliques dont elle envoya des parcelles à Louis XIII malade. La Révolution de 93 les a profanées et perdues. VIe s. — Au diocèse de Strasbourg, sainte RICHARDE, impératrice, fondatrice de l'abbaye d'Andlau, en Alsace. 893 ou 894. — A Bergues (Nord, arrondissement de Dunkerque), au diocèse de Cambrai, fête de la translation de saint Winoc ou Winnoc, abbé de Wormhoudt et confesseur, dont nous donnerons la vie au 6 novembre. 717. — A Cousolre (Nord, arrondissement d'Avesnes, canton de Solre-le-Château), au diocèse de Cambrai, saint WALBERT, confesseur, et sainte BERTILIE ou BERTILLE, son épouse. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Rome, sur la voie Appienne, saint Corneille, pape et martyr, qui, durant la persécution de Dèce, après avoir été exilé, fut déchiré à coups de fouets garnis de plomb, puis décapité avec vingt et un chrétiens de l'un et de l'autre

1. Saint Méthode versa son sang pour la foi à Chalcis, aujourd'hui Egripos, capitale de l'Eubée (île de la mer Egée). Ses ouvrages étaient singulièrement estimés des anciens ; nous en avons des fragments considérables dans Photius, saint Epiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux dont il nous en reste le plus sont le livre du *Libre Arbitre*, contre les Valentiniens (Gnostiques), et de la *Résurrection des Corps*, contre Origène. Nous avons encore en entier son *Banquet des Vierges*, composé à l'imitation du *Banquet de Socrate*, par Platon. C'est un éloge de la virginité ; l'auteur y introduit une dame du nom de Grégorium, qui rend compte à son ami Eubulus (c'est Méthode lui-même) de ce qui avait été dit dans une assemblée de dix vierges, à laquelle elle avait assisté : chacune de ces vierges loue la virginité. Le style de saint Méthode est diffus, enflé, chargé d'épithètes et trop rempli de comparaisons et d'allégories.

Son *Banquet des Vierges* a été publié par Léo Allatius, à Rome, en 1656 ; par le Père Poussines, jésuite, à Paris, en 1657, et par le Père Combefis, dominicain, avec des notes, en 1672. Fabricius l'a fait réimprimer avec des notes, à la fin du second tome des œuvres de saint Hippolyte, qui parurent à Hambourg en 1718. — Godescard, Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques ;* et le Père Stilting, *Acta Sanctorum*, 18 septembre.

sexe. Un soldat nommé Céréal, et Sallustie, sa femme, que ce Pontife avait instruits dans la foi, eurent aussi, le même jour, la tête tranchée. 252. — En Afrique, saint Cyprien, évêque de Carthage, très-renommé pour sa sainteté et pour sa doctrine : après un rude exil qu'il avait souffert sous les empereurs Valérien et Gallien, il consomma son martyre ayant eu la tête tranchée, sur le rivage de la mer, à six milles de Carthage [1]. 258.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Osimo, dans la Marche d'Ancône, saint Joseph de Copertino, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, remarquable par son humilité, sa patience et ses admirables extases; le souverain pontife Clément XIII l'a mis au nombre des Saints. 1663.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Valence, en Espagne, saint THOMAS DE VILLENEUVE, évêque et confesseur de notre Ordre, qui, à cause de son insigne et ardente charité, est appelé avec raison *le Père des pauvres.* Alexandre VIII le mit au rang des Saints le 1er novembre 1658, et ordonna de célébrer sa fête aujourd'hui. 1555.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Droné ou Dronero, ville d'Italie, dans le marquisat de Saluces, les saints martyrs Constance, Victor, et leurs compagnons, mis à mort pour la foi, sous l'empereur Maximien. Il y avait à Dronero une abbaye dédiée sous l'invocation de saint Constance. IVe s. — En Egypte, saint Tibère, confesseur. Ier s. — Encore en Egypte, saint Trophime, martyr. — A Amalfi *(Melfia)*, ville du royaume de Naples (Principauté Citérieure), sainte Stéphanie, vierge et martyre. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, saint Océan, martyr. — En Italie, saint Isidore de Bologne, évêque. — En Ethiopie (Egypte méridionale), saint Mathieu l'Ascète, anachorète.

SAINT DIZIER OU DIDIER [2], ÉVÊQUE DE RENNES

ET SAINT REGINFROID OU RAINFROID [3], DIACRE, MARTYRS.

VIIe siècle.

> Le sublime de l'héroïsme chrétien consiste dans l'amour des ennemis, parce que c'est la plus difficile de toutes les vertus, et celle qui coûte le plus à la nature. *Saint Augustin.*

Saint Dizier naquit au septième siècle, dans la ville de Rennes, où sa famille tenait un rang distingué. A l'illustration de sa naissance il ajouta l'éclat des vertus les plus pures, et sa vie fut aussi glorieuse devant Dieu qu'édifiante aux yeux des hommes. Dès sa jeunesse, il se distingua par l'ardeur de sa foi. Loin de se laisser captiver par les avantages temporels qu'il pouvait trouver au sein de sa famille, il était disposé à en faire le sacrifice pour l'amour de Jésus-Christ, et ne craignait rien tant que de livrer son âme aux séductions du monde. Il étudia les lettres sacrées dans la ville de Rennes, et fit, en peu de temps, les plus remarquables progrès dans toutes les sciences qu'on enseignait aux écoles de cette ville. Mais il n'étudiait point seulement par une curiosité stérile ; car il s'appliquait à reproduire dans sa conduite tous les enseignements qu'il lisait dans les saintes Ecritures, de sorte qu'il passa bientôt pour l'élève le plus accompli. Dieu récom-

1. Nous avons donné sa vie au 16 septembre.
2. *Alias :* Désiré, *Desideratus.* — 3. *Alias :* Regnifrid, Reinfried, Regenfroid.

pensa les heureuses dispositions de son serviteur. Dizier fut admis à la tonsure, et lorsqu'il eut ensuite passé par tous les degrés du sacerdoce, il fut élu, par la voix du peuple et du clergé, pour remplir les hautes fonctions de l'épiscopat.

Cette nouvelle dignité ne fit que donner plus d'élan à son zèle. Après les devoirs du ministère sacré, son occupation la plus habituelle était de prendre soin des pauvres, des captifs et de tous ceux qui souffraient. Les austérités du jeûne, la pratique des veilles, l'assiduité à la prière, en détachant son cœur des choses terrestres, donnaient une plus vive ardeur à sa foi, et s'il se montrait dur envers lui-même, il n'en devenait que plus dévoué et plus miséricordieux envers les autres. Aussi, tous bénissaient son nom, et Dieu récompensait sa piété dès ce monde en l'entourant de la vénération publique.

Pendant longtemps, la vie de saint Dizier s'écoula ainsi dans la pratique des bonnes œuvres qu'il exerçait au milieu de son peuple. Dieu lui inspira alors la pensée sainte d'aller visiter le tombeau des Apôtres et les autres sanctuaires de Rome. Tout en brûlant du désir de se sanctifier lui-même par ce pieux pèlerinage, le saint évêque ambitionnait encore le bonheur de prêcher l'Evangile de Jésus-Christ au milieu des peuples qu'il traverserait. En effet, les schismes et les hérésies avaient obscurci la vérité dans bien des âmes, et tous les vrais enfants de l'Eglise se transformaient alors en apôtres pour combattre l'erreur partout où ils la rencontraient. Dizier s'associa un certain nombre de compagnons, empressés de le suivre, et entre autres son diacre Rainfroid ou Reginfroid, qu'il avait tenu autrefois sur les fonts du baptême, et que, pour cela, il appelait son fils. Les pèlerins visitèrent sur leur route tous les lieux consacrés aux bienheureux martyrs et confesseurs, et saint Dizier eut le bonheur d'y obtenir des reliques qu'il recueillit comme un précieux trésor. Enfin il arriva à Rome, objet de ses désirs, et courut se prosterner, avec ses compagnons, au tombeau vénéré des Apôtres. Il conjura le Seigneur, au nom des Saints dont il baisait la cendre, de le purifier de ses fautes, et de le rendre digne de cette couronne céleste qui ne se flétrit point. Avant de quitter Rome, il voulut en visiter tous les sanctuaires, implorer les suffrages des Saints et s'édifier par l'exemple des vertus qu'on pratiquait en ces lieux. Il reprit ensuite sa route vers la Gaule, repassant dans son cœur tout ce qu'il avait vu dans la ville sainte, et remerciant le ciel des grâces qu'il y avait reçues en abondance.

Tandis qu'il remontait l'Italie avec ses compagnons, le soleil, devenu plus ardent, rendait leur voyage extrêmement pénible, et saint Dizier, craignant pour la santé de ses amis, voulut se hâter de quitter ces régions brûlantes pour rentrer au milieu de son troupeau. Mais Dieu en avait disposé autrement. Tous ses compagnons, excepté deux, tombèrent malades et plusieurs moururent en route. Saint Dizier, heureusement préservé, fit honorablement ensevelir les morts, et les ayant pleurés pendant plusieurs jours, il distribua d'abondantes aumônes pour le repos de leurs âmes. Quand il eut accompli ces devoirs sacrés, il reprit sa route, le cœur attristé de ces malheurs, et arriva sur les confins de l'Allemagne, dans le pays qui portait alors le nom de Morvaugie. C'est aujourd'hui l'Orteneau, pays situé entre la Bleich, l'Os et le Rhin, dans le grand duché de Bade. Le duc de ce pays s'appelait Williarius.

Saint Dizier y resta quelques jours au bout desquels il partit pour le *désert des Vosges*. C'est ainsi qu'on appelait les régions montagneuses situées entre la Lorraine et la Séquanie. Il arriva dans le comté de Bourgogne, et

s'arrêta auprès d'un oratoire dédié à saint Martin, sur la montagne qui porte maintenant le nom de Saint-Dizier. Ce pays, compris aujourd'hui dans le diocèse de Strasbourg, faisait alors partie du diocèse de Besançon, auquel il a appartenu jusqu'à la fin du siècle dernier. Saint Dizier, accompagné de son diacre. Reginfroid, entra dans l'oratoire pour y prier. Les habitants du pays se réunirent autour d'eux pour recueillir de la bouche du saint évêque des paroles de salut. Quelques-uns cependant n'étaient accourus que par une vaine curiosité, et peut-être avec le désir secret de tendre des piéges aux voyageurs. Saint Dizier célébra le saint sacrifice et fit entendre au peuple des paroles salutaires, dont plusieurs assistants furent vivement émus.

Le diacre Reginfroid recueillit ensuite les ornements sacrés dont s'était servi saint Dizier pour célébrer la messe, et les deux pèlerins reprirent leur route, avec le serviteur qui les accompagnait, nommé Willibert. Mais quelques-uns des témoins de cette scène avaient remarqué les objets précieux qui venaient de servir au saint sacrifice, un calice, une patène et une fiole d'argent que le saint évêque avait reçus depuis peu, en présents, du duc Williarius. Ces hommes avides et méchants conçurent le projet de s'en emparer, fût-ce même au prix d'un meurtre.

Ils suivirent donc la trace des voyageurs, avec le dessein de les tuer et de les dépouiller de leur trésor. Saint Dizier s'était dirigé vers le lieu qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Croix [1]. Quand il y fut arrivé, il s'arrêta devant un jeune arbre dont il étendit les branches des deux côtés en forme de croix, et en présence de ce signe de notre rédemption, il s'agenouilla et se mit à prier avec ses compagnons.

Bientôt les brigands qui voulaient le dépouiller arrivent, et se précipitent le fer à la main sur les pieux voyageurs. Ils tuent d'abord Reginfroid, se jettent ensuite sur Willibert, serviteur de l'évêque qu'ils blessent cruellement à la tête. Enfin ils percent du glaive saint Dizier, qui était encore dans l'attitude de la prière. Quand ils eurent enlevé ses richesses, ils le laissèrent respirant encore, et reprirent le chemin par où ils étaient venus.

Cependant saint Dizier murmurait une dernière prière. Sur le point d'expirer, il souleva la tête, et vit que son serviteur n'était pas mortellement blessé. « Au nom du Seigneur », lui dit-il, « lève-toi, mon frère, et tâche de te rendre jusque chez la servante de Dieu, Pomponia, qui nous a reçus aujourd'hui, afin qu'elle amène ici un prêtre pour inhumer nos corps dans l'oratoire de Saint-Martin ». Willibert, faisant un suprême effort, prit une branche flexible des arbrisseaux qui l'entouraient pour bander sa tête blessée et se traîna comme il put jusqu'auprès de l'oratoire. Pendant ce temps-là, saint Dizier rendit son âme à Dieu, après avoir prié jusqu'au dernier soupir, le 18 septembre, vers la fin du VIIe siècle.

Cependant le bruit de la mort des saints étrangers se répandit bientôt dans le pays. Le chef de cette contrée, nommé Rabiacus, en fut informé et se rendit avec ses hommes sur le théâtre du crime. Quelques instants après, arriva le prêtre qui desservait l'oratoire de Saint-Martin, accompagné de la pieuse Pomponia et de Willibert, serviteur de l'évêque. On plaça les corps des Saints sur un char, et on les conduisit à la chapelle, où ils furent inhumés avec les plus grands honneurs.

1. Village près de Saint-Dizier, canton de Delle (Haut-Rhin).

CULTE ET RELIQUES.

La mémoire des deux saints Martyrs resta en vénération dans les lieux sanctifiés par leur mort, et les peuples vinrent en foule honorer leur tombeau. Dès l'an 727, saint Dizier était devenu l'objet d'un culte public, comme l'atteste une charte de l'abbaye de Murbach, par laquelle le comte Eberhart donne à ce monastère Delle, avec la basilique où repose le corps de saint Dizier. On conservait, dans l'oratoire de Saint-Martin, plusieurs objets précieux qui avaient appartenu au saint évêque : son bâton pastoral, échappé aux flammes, le tapis sur lequel il se reposait, ses ornements sacerdotaux, ses tablettes et le poinçon en corne dont il se servait pour écrire. Ces objets, et d'autres encore, étaient gardés avec soin comme des reliques précieuses qui rappelaient le martyre de saint Dizier. Le chef du pays, Rabiacus, témoin du culte qu'on rendait au saint évêque, fit orner son tombeau, et y posa une plaque d'argent, élégamment sculptée, sur laquelle était gravé le nom du martyr. Saint Reginfroid fut associé au culte rendu à saint Dizier, et nous avons encore une hymne fort ancienne où sont célébrées leurs vertus et leur mort glorieuse.

Une abbaye royale fut fondée à Saint-Dizier, sous l'invocation des saints martyrs Dizier et Reginfroid. Leurs reliques reposaient dans l'église abbatiale. Mais plus tard elles furent transférées dans l'abbaye de Murbach, à laquelle fut donné le monastère de Saint-Dizier. Cependant, ce dernier village resta toujours sous le vocable du saint évêque martyr, et, en 1041, le bienheureux Hugues le Grand, archevêque de Besançon, y fit la dédicace de l'église, nouvellement reconstruite.

Le nom de saint Dizier, ordinairement accompagné de celui de son diacre, se trouve dans plusieurs anciens martyrologes. Celui de Murbach le mentionne au 17 septembre, ainsi que celui d'Usuard. Aubert Lemire, énumérant les Saints du diocèse de Besançon qui sont honorés d'un office propre, dit que la fête de saint Dizier se célèbre, à Besançon, le 18 septembre, comme on le voit, en effet, dans l'ancienne liturgie de ce diocèse et dans le martyrologe de l'église métropolitaine. Ferrari, dans le *Catalogue général des Saints ;* André du Saussay, dans le *martyrologe gallican ;* Chatelain, dans le *martyrologe universel*, mentionnent également saint Dizier. On trouve son nom dans les anciennes litanies de Besançon. Mais sa fête n'est plus mentionnée dans le Bréviaire de ce diocèse depuis que la paroisse de Saint-Dizier a été détachée de l'archevêché de Besançon, pour faire partie du diocèse de Strasbourg.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté;* des *Acta Sanctorum.* — Cf. *Les Saints d'Alsace,* par l'abbé Hunckler; *Vies des Saints de Bretagne*, par l'abbé Tresvaux.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN, ARCHEVÊQUE DE VALENCE,

1555. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

Habuit Thomæ apostoli sollicitudinem in inquirendis; Aquinatis puritatem in edocendis; Cantuariensis constantiam in defendendis

Comme l'Apôtre saint Thomas, il a cherché avec soin la vérité, comme saint Thomas d'Aquin, il l'a enseignée dans toute sa pureté ; comme saint Thomas de Cantorbéry il l'a défendue avec courage.

Decr. Canonisat. B. Thomæ a Villanova.

Toutes les vertus ont des beautés particulières qui rendent l'homme agréable aux yeux de Dieu ; mais la charité pour les pauvres a surtout des charmes si ravissants, que le Saint-Esprit semble avoir pris plaisir, dans les Livres saints, à en relever le mérite par des expressions magnifiques. Non-seulement il en fait de grands éloges, mais il veut aussi que toute l'Eglise publie les libéralités des hommes charitables, pour montrer qu'il en con-

serve lui-même un souvenir singulier et que les siècles à venir en doivent garder une mémoire éternelle : *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum*. Il faut donc que les ecclésiastiques fassent connaître aux fidèles la vie de ces illustres héros de la charité, afin que, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, la postérité n'oublie jamais leurs pieuses libéralités, qu'elle les admire et qu'elle en ait de la reconnaissance jusqu'à la consommation des temps. Saint Thomas de Villeneuve fut un de ces hommes que leur charité rend immortels dans la postérité.

Il naquit au bourg de Font-Plain, diocèse de Tolède, en Castille, l'an de Notre-Seigneur 1488. Son père se nommait Alphonse-Thomas Garcias, et sa mère Lucie Martinez Castellanos. Tous deux, originaires de Villeneuve-des-Infants, petite ville de Castille, étaient nobles, vertueux et riches ; mais ils fussent devenus très-pauvres, à force d'aumônes, si Dieu n'eût multiplié providentiellement leurs ressources. Ils ne vendaient jamais aux marchands les grains qu'ils tiraient de la récolte de leurs terres, aimant mieux avoir du pain en réserve, pour nourrir des faméliques, que des trésors pour enrichir des héritiers. Ils prêtaient sans intérêts du blé aux villageois, pour semer ou pour vivre jusqu'au temps de la moisson. Ils entretenaient des troupeaux de brebis dont le profit était destiné à subvenir aux besoins des indigents. Jamais deux personnes mariées ne furent mieux d'accord pour employer saintement leurs revenus aux nécessités des malheureux. Aussi rapporte-t-on des miracles que Dieu fit pour autoriser et favoriser leur charitable prodigalité. C'est de ces pieux parents que saint Thomas suça, dès le berceau, cette extrême compassion dont nous verrons de si beaux exemples dans la suite. On remarqua que, le jour de sa naissance, une affreuse peste qui désolait entièrement le pays cessa tout à coup ; aussi, la chambre où il naquit a depuis été toujours religieusement honorée comme un lieu sacré. Sa mère eut soin de lui inspirer de bonne heure des sentiments de piété : elle lui enseigna à prononcer le nom délicieux de Marie, ce qui imprima dans son cœur une merveilleuse tendresse pour cette Reine des anges. On a observé qu'il a fait les actions les plus éclatantes de sa vie en quelques-unes de ses fêtes : il prit l'habit religieux au jour de sa Présentation, il célébra sa première messe au jour de Noël, il accepta la dignité épiscopale le jour de sa glorieuse Assomption, et il rendit l'esprit le jour de sa Nativité.

Dès qu'il fut en âge, on l'envoya à l'école, où il devint un modèle de modestie et de bonne conduite. Il servait la messe avec une dévotion qui ne tenait rien de l'enfance. Il se plaisait à balayer l'église et à embellir les autels ; il aimait, tout enfant, à imiter les cérémonies de l'Eglise ; quand il faisait le prédicateur, il l'était réellement ; il répétait à ses condisciples les vérités qu'il avait retenues du sermon ; il était alors très-pathétique ; il fondait lui-même en larmes et en tirait souvent des yeux de ses auditeurs. A sept ans, il se fit remarquer par son amour envers les pauvres : il donnait son déjeuner au premier qu'il rencontrait, et il s'est plusieurs fois dépouillé pour vêtir ceux des pauvres qui manquaient d'habits. Un jour que sa mère l'avait habillé de neuf, il donna ses vêtements pour reprendre les vieux qu'il avait quittés. Un jour qu'il était seul dans la maison paternelle, il se présenta six pauvres à la porte : il ne put leur refuser la charité ; mais comme il n'avait point la clef de la dépense, il eut recours à six poulets qui étaient encore à la suite d'une poule, et leur en distribua un à chacun. Sa mère, ne les trouvant plus à son retour, lui demanda ce qu'ils étaient devenus ; il lui avoua ce qu'il en avait fait, ajoutant ingénûment que, si un

septième pauvre se fût présenté, il lui eût aussi donné la poule. Loin de le reprendre de cette libéralité, elle en louait Notre-Seigneur en elle-même, le priant de bénir ces premiers sentiments de charité qu'il lui inspirait par sa grâce, et de les augmenter pour sa plus grande gloire. Il se faisait l'intercesseur de ceux qui demandaient de l'assistance à ses parents, s'informait soigneusement de leur misère, puis la représentait en des termes si touchants, qu'il n'était jamais éconduit. Il prenait quelquefois le dîner qui était préparé pour les moissonneurs, et l'allait porter aux pauvres. Il en faisait de même des autres choses qu'il pouvait attraper, et Dieu, pour confirmer cette conduite extraordinaire, y suppléait par sa Providence.

A cet âge où l'innocence tient la vertu à l'abri des dangers du monde, il commença à pratiquer la mortification, afin de faire sentir à sa chair les douleurs de la pénitence, avant même qu'elle fût susceptible des plaisirs de la concupiscence. Il s'enfermait dans sa chambre pour y passer des heures entières en oraison, et pour y prendre la discipline jusqu'au sang. Il portait un rude cilice, comme une puissante armure qui le tenait à couvert des rébellions de la chair. Il ne put si bien ménager ses austérités que sa mère n'en eût connaissance : on trouva la discipline dont il se servait toute sanglante. Elle fut touchée de voir la mortification de son fils écrite en caractères de sang ; mais elle n'eut garde de l'empêcher, sachant bien que la pureté ne se conserve que parmi les épines, et que le remède le plus sûr pour prévenir les révoltes de la nature, c'est de se fortifier contre elle par de semblables défenses. En effet, le Père Jacques Montiel, son confesseur, a déposé publiquement que jamais notre Saint ne laissa flétrir le précieux lis de sa chasteté, et qu'il la garda pure et entière jusqu'au tombeau.

Ses parents, ayant remarqué les indices qu'il donnait de la bonté de son esprit et de ses inclinations vertueuses, l'envoyèrent étudier, à l'âge de douze ans, à l'université d'Alcala. Il y parcourut toutes ses classes d'humanités et y fit sa rhétorique, sa philosophie et sa théologie avec un succès merveilleux qui attira sur lui les yeux de tout le monde. Mais sa vertu le rendit encore plus admirable que sa science. Il ne proféra jamais un seul mot qui tournât à son avantage, non plus qu'au préjudice du prochain. On ne vit jamais en lui d'aigreur, soit qu'il répondît ou qu'il argumentât dans les écoles, et on le voyait sur les bancs et dans la chaleur de la dispute, aussi modeste et aussi tranquille que s'il n'y eût point été intéressé. On le prenait souvent tout jeune qu'il était, pour l'arbitre des différends que les plus habiles n'avaient pu terminer, et sa charité et son inclination à la paix trouvaient des moyens inconnus à la prudence de la chair pour réunir les esprits les plus animés.

Durant le cours de ses études, il apprit la mort de son père, ce qui l'obligea de se rendre à Villeneuve, plutôt pour adoucir par sa présence la douleur de sa mère, que pour mettre ordre à ses affaires domestiques. Après avoir lu le testament de son père, qui lui laissait, entre autres biens, une belle et grande maison, il l'abandonna à sa mère avec le reste de sa succession paternelle, ne voulant rien partager avec elle : mais en même temps, bien qu'il n'eût alors que dix-sept ans, il lui remontra que, pour faire un bon usage de cette succession, elle la devait consacrer aux pauvres et en faire un hôpital à Villeneuve, où il n'y en avait point encore. Cette vertueuse femme, enchérissant sur ces conseils salutaires, se renferma elle-même dans son hôpital, et passa les années de sa viduité au service des pauvres. Cette action fut si agréable à Dieu, qu'il récompensa la mère de notre Saint, dès cette vie, par plusieurs miracles, comme de multiplier à

vue d'œil le froment dans les greniers, d'augmenter les toiles et les étoffes qu'elle employait à vêtir les indigents, et de guérir par le signe de la croix plusieurs maladies désespérées.

Thomas de Villeneuve s'en retourna ensuite à Alcala, pour continuer ses études. Sa vertu et son talent y éclatèrent comme auparavant. Les professeurs exhortaient publiquement les autres écoliers à suivre ses exemples et à imiter sa conduite. A vingt-six ans, il enseigna la philosophie; il eut pour auditeur le célèbre Dominique Soto, que l'Espagne reconnaît pour l'un de ses plus grands théologiens. L'université de Salamanque, informée des succès de notre Saint, parvint à l'attirer dans cette ville pour y enseigner la philosophie morale. Le jeune professeur, insensible aux avantages temporels, se préparait depuis longtemps déjà à la vie religieuse. Il s'appliquait de plus en plus à l'oraison, au jeûne, à la mortification des sens et aux œuvres de charité, surtout à assister les écoliers, pour lesquels il avait une extrême compassion. Il leur distribuait la plus grande partie de ses honoraires. Enfin, après avoir consulté Dieu et délibéré mûrement, il entra dans l'Ordre de Saint-Augustin, dont il prit l'habit le jour de la Présentation de Notre-Dame, au couvent de Salamanque (en novembre 1516). Il entra ainsi dans cet Ordre à peu près dans le même temps que Luther le quittait et consommait son apostasie.

Les vertus qui servirent comme de base et de fondement à l'édifice spirituel qu'il commença à élever dans son noviciat, furent premièrement une oraison presque continuelle. Il demeurait en prière depuis Matines jusqu'à l'heure de Prime, et depuis Prime jusqu'à ce qu'il fallût retourner au chœur. Parmi les livres de dévotion qu'il lisait, il s'attachait surtout à saint Bernard, dont la lecture était pour son âme un délicieux aliment. Il employait l'intervalle entre Vêpres et Complies à repasser sa théologie, afin d'en conserver toujours les idées. C'est ainsi qu'il pratiqua dès son noviciat ce qu'il disait depuis si souvent : que le bon religieux prie en étudiant et étudie en priant. Cette oraison était soutenue d'une humilité très-profonde : ce professeur, si renommé, si applaudi, était le premier aux exercices dont on se sert ordinairement pour éprouver la soumission des novices. Les emplois les plus abjects étaient ceux qu'il recherchait avec le plus d'empressement, et ces vertus étaient accompagnées d'une abstinence fort exacte et d'une austérité que la Règle ne commandait point. Outre les jeûnes de l'Eglise et de l'Ordre, il en faisait plusieurs autres avec la permission de son supérieur. Il ne dormait que quatre ou cinq heures au plus. Son lit n'était qu'une simple paillasse, et durant l'Avent et le Carême il ne couchait que sur des planches : ce qu'il observa toute sa vie, même étant archevêque.

On peut juger par ces commencements, avec quelle ferveur il fit sa profession. Il y reçut d'autant plus de douceurs intérieures, qu'il ne pouvait voir faire cette cérémonie aux autres sans verser des larmes en abondance. La solitude du noviciat avait suspendu les fonctions de sa charité; mais dès qu'il se vit en liberté de les faire, il les exerça avec une ardeur et une humilité merveilleuses, et l'on peut dire qu'il n'y eut point d'endroit dans le monastère où il ne fît paraître sa charité. Il visitait si souvent les malades, qu'on eût dit que l'infirmerie était sa demeure ordinaire. Il se plaisait à leur donner à manger, à faire leurs lits, à les essuyer dans leurs sueurs, à nettoyer leur chambre et à leur rendre des services encore plus humiliants. Quand il connaissait les besoins de ses frères, il les prévenait et s'offrait à eux avec une promptitude et une allégresse incomparables. Il

disait que l'infirmerie était le buisson de Moïse, où l'on trouvait Dieu parmi les épines du travail, en servant et supportant les infirmes, et où le cœur s'embrasait des flammes de la charité par des actes d'humilité, de patience, de bonté et de mortification que l'on pouvait y pratiquer. Aussi, lorsque les malades le voyaient entrer, ils regardaient sa visite comme celle d'un ange descendu du ciel, qui venait adoucir leurs amertumes, calmer leurs inquiétudes, tempérer l'ardeur de leur fièvre, apaiser leurs douleurs; en un mot, leur apporter par sa seule présence des consolations toutes divines.

Ayant été ordonné prêtre quelque temps après sa profession, il célébra sa première messe le jour de Noël, avec une tendresse et une dévotion qu'il n'est pas aisé d'exprimer; car il fut tellement absorbé dans la contemplation de l'enfance de Notre-Seigneur, que la vue de ce mystère le ravit en extase, particulièrement lorsque l'on chanta le *Gloria in excelsis* et ces paroles de la Préface : *Quia per incarnati Verbi mysterium*, qu'il ne proférait qu'avec des torrents de larmes. Les mêmes sentiments d'amour envers un Dieu enfant lui arrivaient tous les ans : ce qui l'obligeait, étant archevêque, de dire les deux premières messes dans sa chapelle, afin de n'avoir que ses aumôniers pour témoins de ces divines opérations. Son visage était alors si brillant, que l'on ne pouvait en soutenir l'éclat quand on venait à le regarder. Son sacerdoce lui servit d'un nouveau motif pour travailler avec plus de ferveur que jamais à la perfection chrétienne et religieuse. Il disait quelquefois que c'est un fort mauvais signe dans un prêtre lorsqu'on le voit tous les jours approcher des saints autels sans qu'il en devienne meilleur ni plus mortifié. Il vivait dans un recueillement continuel, afin qu'ayant toujours l'esprit dégagé et le cœur net, il fût mieux disposé à la célébration des divins Mystères, dont la seule pensée, qui lui était sans cesse présente, lui inspirait d'admirables sentiments de Dieu. Il n'avait aucun moment inutile dans toute la journée; ceux qui avaient affaire à lui ne le cherchaient ordinairement qu'en l'un de ces cinq endroits, qu'il avait consacrés aux cinq plaies de Notre-Seigneur : à l'autel, au chœur, dans sa cellule, à la bibliothèque ou à l'infirmerie. Il assurait que ces lieux-là étaient sa patrie, où son âme se reposait, et que les autres ne lui étaient que des prisons. Il disait encore que les rues des villes ne devaient point servir de promenade aux religieux, mais seulement de chemin de pèlerinage; qu'il ne fallait pas faire de visites de civilité ou de pur compliment, mais par un zèle vraiment chrétien et avec un désir sincère de procurer le salut des âmes par de saintes et salutaires conversations. Il ne pouvait voir un religieux oisif et inutile, et il le comparait à un soldat sans armes et exposé à l'attaque de ses ennemis.

Malgré son amour de la vie obscure et cachée, il fut appliqué par ses supérieurs à enseigner la théologie à Salamanque, et il expliqua dans son cours le *Maître des Sentences*. Il avait l'esprit et le jugement solides; mais sa mémoire n'était pas si heureuse, ce qui l'obligeait à un grand travail; toutefois, ce laborieux emploi ne lui fit rien relâcher de ses exercices ordinaires: il continua aussi de visiter les malades, selon sa pieuse coutume. Il ne négligea rien pour rendre ses écoliers savants; mais il n'avait pas moins de soin pour les porter à la vertu, parce que, disait-il, la science et la grande érudition sans la piété, c'est comme une épée entre les mains d'un enfant, qui ne peut que se faire du mal et nul bien à personne. Il ne portait pas pourtant les choses d'une extrémité à l'autre, car il blâmait également ceux qui, sous prétexte de dévotion, ne s'appliquaient pas assez à l'étude, parce

que, disait-il encore, si la piété est avantageuse à celui qui la possède, elle ne peut pas l'être à l'Eglise ni au prochain lorsqu'elle n'est pas accompagnée de la doctrine et de l'intelligence de la sainte Ecriture et des Pères; et c'est un grand abus, ajoutait-il, de croire que l'étude des lettres ne s'accommode pas avec le recueillement du cloître.

On l'employa ensuite à la prédication. Il s'en acquitta avec tant de zèle, qu'il devint aussitôt l'admiration de Salamanque. Les uns disaient qu'il était un saint Paul par la profondeur de sa doctrine; les autres l'appelaient l'Elie de la loi nouvelle, à cause du zèle qui accompagnait ses discours. Il y en avait même qui le comparaient à un séraphin descendu du ciel, pour ses admirables ardeurs; il prêcha le Carême dans la cathédrale, lorsque l'Espagne était en combustion par le soulèvement de la plupart de ses provinces contre leur souverain, l'an 1521. Ce fut avec le plus grand succès, d'après le P. Jean de Magnanaton, depuis évêque de Ségovie, qui en parle comme témoin et comme l'une des conquêtes de notre héros. Il fit un si grand nombre de conversions dans cette ville célèbre, que l'on eût dit que Salamanque était devenue un monastère, tant la réformation des mœurs y fut grande et universelle en toutes sortes de conditions et de personnes. Chacun devint tellement embrasé du feu de la dévotion qu'il allumait dans les cœurs, que l'on ne respirait plus que la pénitence, l'oraison, la fréquentation des Sacrements, les œuvres de charité, et généralement la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Beaucoup de jeunes gens renoncèrent au monde pour embrasser la vie religieuse; les noviciats de tous les Ordres de Salamanque se trouvèrent remplis; les supérieurs furent contraints d'envoyer les postulants dans les autres villes de Castille. Cette vogue extraordinaire fut cause que Charles-Quint voulut l'entendre, et il en fut si satisfait, que, dès la première fois, il le fit son prédicateur ordinaire. Ce prince était avide de ses sermons : quelquefois, pour ne point les perdre, lorsque saint Thomas prêchait hors du palais, il se dépouillait pour une heure de la majesté royale, et se jetait dans l'auditoire en particulier. On voyait bien que sa doctrine n'était nullement étudiée et qu'il travaillait plutôt à gagner les cœurs par l'onction de ses paroles qu'à contenter l'oreille par leur arrangement. Il en apprenait plus au pied du crucifix et dans l'oraison que dans les livres; aussi n'approuvait-il pas les prédicateurs qui négligent la prière et consument tout leur temps à faire un amas de pensées et de conceptions pour les débiter en chaire. « C'est dans l'oraison », disait-il, « que l'homme reçoit des lumières qui éclairent son esprit et des ardeurs qui échauffent sa volonté. C'est en elle qu'il forme les flèches dont les cœurs des auditeurs doivent être percés. L'étude seule sans l'oraison ne remplit l'entendement que de subtilités et de choses curieuses, et laisse la poitrine froide et glacée, et il est impossible qu'il sorte de là des mouvements de feu et des paroles embrasées ». Ce n'était pas pour détourner de l'étude qu'il donnait ces instructions, mais pour montrer la nécessité de la prière, à laquelle il avouait qu'il était redevable du succès de ses prédications.

Il avait une certaine lumière ou vue intérieure, par laquelle il connaissait les nécessités spirituelles de ses auditeurs; mais, ce qui est admirable, bien qu'ils fussent de différentes conditions, ils se sentaient éclairés et enflammés par la force d'un même discours, comme s'il eût parlé à chacun d'eux en particulier. Son esprit était si fortement pénétré des vérités qu'il prêchait, que plusieurs fois il lui est arrivé d'être ravi en extase au milieu de son sermon. Un jeudi saint, expliquant ces paroles : *Domine, tu mihi lavas pedes*, il entra si avant dans leur sens, qu'après avoir dit ces mots : « Quoi, Seigneur!

à moi, à moi, vous, vous qui êtes mon Dieu, la gloire des anges et la beauté du ciel », il demeura sans pouvoir passer outre, et l'on n'aperçut plus en lui aucun autre mouvement de vie, sinon que les larmes lui coulaient des yeux en abondance. La même chose lui arriva en prêchant le jour de la Transfiguration, sur ces paroles : *Bonum est nos hic esse*, et à la vêture d'un novice, en expliquant celles-ci : *Soror nostra parvula est*. Ces extases lui étaient ordinaires lorsqu'il contemplait les mystères de la loi de grâce ; mais la plus longue et la plus merveilleuse fut celle qu'il eut étant archevêque, le jour de l'Ascension, sur ces paroles : *Videntibus illis elevatus est ;* car, comme s'il eût accompagné le glorieux triomphe de Notre-Seigneur, il demeura depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir dans un ravissement continuel, tout retiré en lui-même et sans qu'il parût en lui aucun signe de vie.

Deux ans et demi après sa profession (1519), il fut élu prieur de Salamanque, quoique, selon la coutume de la province, on n'élevât personne à cette charge qu'après avoir servi l'Ordre pendant sept ans ; mais, à cause de son rare mérite, on fit une exception en sa faveur. Il s'en acquitta si bien, qu'il fut continué au bout de trois ans, puis élu à Burgos et à Valladolid ; et, enfin, il fut deux fois provincial d'Andalousie et une fois de Castille. Son humilité lui faisait regarder ses inférieurs comme ses maîtres, et sa charité les lui faisait traiter comme ses enfants. Dieu lui avait donné le discernement des esprits : connaissant les inclinations des religieux, il les gouvernait avec une douceur et une prudence incomparables ; il commandait plus par ses exemples que par ses paroles, et il se distinguait plutôt des autres par sa sainteté et son exacte observance, que par sa puissance et sa dignité. Il prenait si bien son temps pour la correction, que, comme il lui ôtait ce qu'elle a d'importun et de désagréable, elle était toujours reçue avec docilité et suivie de l'amendement. La mansuétude de son cœur faisait rejaillir sur son visage et sur sa langue tant de charme et d'agrément, que les plus revêches se rendaient à ses remontrances. Lorsqu'il découvrait quelque faute, avant d'en reprendre les coupables, il l'expiait par des jeûnes et des disciplines jusqu'au sang, comme s'il l'eût commise lui-même. On ne peut dire combien par cette voie il a ramené de religieux à leur devoir : les lâches reprenaient leur première ferveur, les faibles se fortifiaient contre la fragilité de la nature, et les opiniâtres revenaient promptement à l'obéissance. Il s'opposait surtout aux nouveautés, qu'il disait être des sources de troubles et de dissensions dans les maisons religieuses, se contentant de faire observer exactement les ordonnances de la province. Il recommandait principalement quatre choses :

Premièrement que les divins offices fussent célébrés avec toute la révérence, l'attention et la dévotion possibles, et que l'esprit accompagnât toujours la voix, tant au chœur qu'au saint autel, Dieu ne versant ses bénédictions sur un monastère qu'à proportion du culte qu'on y rend à sa majesté.

En second lieu, que la méditation et la lecture spirituelle s'y fissent inviolablement, parce que, comme c'est la chaleur naturelle qui conserve la vie animale, aussi c'est la méditation qui donne des forces aux religieux pour faire avec allégresse toutes les fonctions de leur état. Celui qui la néglige est indévot à l'autel, distrait au chœur, léger au cloître, dissipé aux conférences, chagrin et inquiet partout. Le travail l'importune, les obédiences lui déplaisent, les artifices du démon le trompent, les tentations triomphent de sa fragilité ; en un mot, c'est un aveugle sans guide qui

marche à tâtons, qui bronche à chaque pas, et qui s'égare au milieu même des grands chemins.

Troisièmement, que la paix, l'union et la charité fraternelle fussent gardées sans aucune altération, parce qu'un religieux dans l'aigreur et l'amertume de cœur est l'image d'un réprouvé ; son corps ne sert plus à son âme que d'un enfer portatif où elle souffre déjà les ténèbres de la passion, le feu de la colère, les morsures de la haine, la faim insatiable de la vengeance, le ver dévorant et les alarmes et les inquiétudes de la mauvaise conscience.

La quatrième chose, qu'il avait principalement à cœur, était que personne ne demeurât dans la paresse et l'oisiveté. Il appelait ce vice le plus funeste ennemi de la vertu, la ruine de l'âme, la contagion des mœurs, l'écueil de la chasteté et la source de toutes sortes de désordres. Quoiqu'il fût fort retenu dans l'exercice de son autorité, si un religieux était trouvé vagabond dans le couvent et perdant le temps à rire, à murmurer ou en d'autres actions inutiles et frivoles, il voulait qu'il fût, pour la première fois, repris charitablement ; pour la seconde, qu'il le fût avec véhémence, en plein chapitre ; et que, pour la troisième, il reçût la discipline avec la rigueur que les constitutions enjoignent pour les grandes fautes.

Par ces moyens, il fit fleurir l'observance dans toutes les maisons dont il eut la conduite, soit en qualité de prieur, soit en qualité de provincial. Il observait lui-même la règle avec tant de ponctualité, malgré ses grandes occupations, qu'il confondait ceux qui négligeaient de s'y soumettre. Sa fermeté, toutefois, était si bien tempérée par la douceur, que tous l'aimaient et admiraient sa vertu, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés.

La haute réputation qu'il s'était acquise lui donnant beaucoup de crédit, il s'en servit utilement pour assister les affligés. L'empereur Charles-Quint en faisait tant d'estime, qu'il ne lui pouvait rien refuser. Ce prince avait condamné à mort quelques gentilshommes fort considérables convaincus d'un crime de lèse-majesté : les plus grands d'Espagne, l'amiral, le connétable, le cardinal Tavéra, archevêque de Tolède, l'infant même, Philippe, qui fut roi après Charles, son père, s'étaient entremis pour obtenir leur grâce sans avoir pu fléchir le monarque. Saint Thomas va le trouver et lui demande pardon pour les coupables, l'assurant qu'ils étaient repentants de leur crime, et qu'ils seraient dans la suite ses plus fidèles serviteurs. Et aussitôt, sans autre formalité, l'empereur entérine sa requête, au grand étonnement de toute la cour : « Vous ne devez pas trouver étrange », dit-il, « que j'aie changé de sentiment à la prière du Père prieur des Augustins de Valladolid, ses demandes sont des commandements pour moi. C'est un homme céleste qui tient en sa main la clé des cœurs ; il les remue et les tourne comme il lui plaît. Cet incomparable serviteur et ami de Dieu ne mérite-t-il pas bien qu'on lui rende, dès maintenant, les honneurs qu'on déférerait aux Saints, s'ils demandaient quelque grâce sur la terre, eux à qui nous nous adressons tous les jours pour en obtenir du ciel ? » Cet éloge, de la bouche d'un empereur aussi judicieux que Charles-Quint, vaut mieux que tout ce que nous pourrions dire de cet admirable religieux. Une dame noble de la ville de Burgos ne pouvait pardonner la mort de son fils à un homme qui l'avait tué ; elle en poursuivait vivement la vengeance, sans que toutes les sollicitations des personnes qui avaient quelque ascendant sur elle eussent pu amollir son cœur. Saint Thomas entreprend de la ramener à l'humanité : il va la trouver dans sa maison ;

mais, ô merveille de la toute-puissance de Dieu dans la conversion d'une femme offensée et outrée de douleur ! dès qu'elle l'aperçut, elle vint au-devant de lui, se prosterna à ses pieds, et, comme si la seule vue de notre Saint lui eût jeté dans le cœur les plus purs sentiments de la miséricorde, elle protesta hautement qu'elle pardonnait au meurtrier. Pour emporter de telles victoires sans combattre, il faut avoir un pouvoir souverain et absolu sur les esprits.

Pendant qu'il faisait la visite des couvents de la province dont il avait la conduite, Charles-Quint le nomma de son propre mouvement à l'archevêché de Grenade; et, pour lui en donner lui-même le brevet, il le fit venir à Tolède. Mais le Saint supplia l'empereur avec tant d'instance de le dispenser d'accepter cette charge, qu'il ne voulut plus l'en presser davantage. Cependant, Dieu, qui voulait en faire un digne pasteur de son peuple, fit naître bientôt après une occasion de le mettre sur le trône épiscopal ; car, l'archevêché de Valence étant venu à vaquer par la démission de George d'Autriche, oncle de Charles-Quint, élevé à l'évêché de Liége par un bref de Paul III, l'empereur, qui était alors en Flandre, fut obligé d'y pourvoir. Il n'avait point dessein de nommer saint Thomas, de crainte de l'affliger, et d'être refusé encore une fois ; mais il nomma un religieux de Saint-Jérôme : Notre-Seigneur le permettant ainsi pour faire voir que son élection devait être un coup de la Providence, et non pas un ouvrage de la main des hommes. Le secrétaire expédie le brevet, et croyant avoir ouï nommer le P. Thomas de Villeneuve, il le remplit de son nom. L'empereur, fort surpris de ce changement, lui demande pourquoi il n'avait pas exécuté ses ordres : « Sire », répondit le secrétaire, « votre majesté me fera l'honneur de croire que je l'ai écoutée attentivement et qu'elle m'a nommé le P. Thomas ; mais si j'ai mal compris ses ordres, cette faute sera bientôt réparée en expédiant un autre brevet où je mettrai le nom qu'il plaira à Votre Majesté ». — « Non », repartit l'empereur, « ce qui est écrit demeurera écrit, vous avez mieux fait que je n'ai dit, ou j'ai mieux dit que je ne pensais. Je vois bien que cette élection vient de Dieu et non pas de moi ». Thomas était au chœur de son couvent de Valladolid, occupé à chanter Complies avec la communauté, lorsqu'un des officiers du vice-roi, le prince Philippe, fils de Charles-Quint, lui apporta le brevet de sa nomination. Le frère portier, joyeux de cette nouvelle, entra avec précipitation dans le chœur, et s'approchant de notre Saint, qui était prieur, lui annonça d'un ton de voix assez élevé qu'une personne de la cour l'attendait au parloir. Saint Thomas ne sortit qu'à la fin de l'office, et ayant reçu l'ordonnance impériale, il dit tranquillement au messager qu'il irait conférer de cette affaire avec le vice-roi, et condamna le frère portier à se donner la discipline pour n'être pas entré au chœur avec assez de gravité. Le lendemain, il alla au palais, et, après avoir remercié très-humblement le prince de l'honneur que lui faisait l'empereur son père, il le supplia d'appuyer son refus, parce qu'il se reconnaissait incapable de porter le poids de l'épiscopat. Il alla encore le revoir deux ou trois autres fois, pour lui réitérer la même prière ; et, enfin, se prosternant à ses pieds, il lui remit le brevet entre les mains, le suppliant de le pardonner s'il en usait de la sorte, parce qu'il ne le faisait que pour acquitter sa conscience. Plusieurs grands seigneurs vinrent le trouver dans son couvent pour l'obliger de se rendre au choix de l'empereur ; le cardinal de Tolède lui en parla même en particulier dans sa cellule et fit ce qu'il put pour le fléchir. Mais ce fut inutilement. Toutes ses résistances firent juger qu'il fallait employer d'autres

moyens pour le gagner. On s'avisa donc d'avoir recours à son provincial, afin qu'il lui fît un commandement, en vertu de la sainte obéissance, et sous peine d'excommunication, d'acquiescer à sa nomination à l'épiscopat. Cet expédient eut tout le succès que l'on en espérait ; car, comme il regardait la personne de Dieu dans celle de son supérieur, il se soumit humblement à ses ordres.

Ce fut une perte pour l'Ordre de Saint-Augustin d'être privé d'un si grand homme, surtout parce qu'il avait été député au dernier Chapitre général, tenu l'an 1543, avec deux autres Pères, l'un d'Italie et l'autre de France, pour revoir les constitutions de la Congrégation, qui avaient été altérées en beaucoup d'endroits. Mais ce fut un gain considérable pour l'Eglise d'avoir un pasteur si vigilant dans l'une des principales chaires épiscopales d'Espagne. Aussi, tout le monde en témoigna de la joie, tandis que lui seul était plongé dans un océan de tristesse. On eût dit, à voir son visage flétri et à compter ses soupirs, qu'il lui était survenu quelque fâcheux accident. La pensée qu'il allait perdre le repos et la sécurité du cloître pour s'exposer aux dangers de l'épiscopat, l'accablait de douleur. La vue du compte qu'il devait rendre de tant d'âmes, au péril de la sienne, le faisait frémir. Il demeurait retiré dans sa cellule sans vouloir même recevoir les visites des amis qui voulaient le féliciter. Il passa ainsi dans les larmes et la prière tout le temps depuis sa nomination jusqu'à son sacre, dont la cérémonie fut faite par l'archevêque de Tolède dans la ville de Valladolid.

Peu de jours après, craignant de faire languir des brebis qui désiraient la venue de leur pasteur, il se mit en chemin à pied pour se rendre à Valence, revêtu simplement de son habit religieux fort usé, avec un chapeau qui était presque aussi vieux que lui, sans autre pompe ni compagnie qu'un seul religieux et deux domestiques du couvent. Sur sa route, il eut la pensée d'aller voir sa mère, qui l'avait prié de passer par Villeneuve-des-Infants. Cela lui parut raisonnable ; mais, après avoir recommandé la chose à Dieu, comme il avait coutume de faire en tous ses doutes, il alla droit à Valence, jugeant que l'église, qui était son épouse, devait être préférée à sa propre mère. Dès qu'il eut mis le pied dans le territoire de son diocèse, qui souffrait depuis longtemps une excessive sécheresse, de laquelle on appréhendait une grande stérilité, le ciel s'ouvrit et donna des eaux en abondance. Il se rendit au monastère de son Ordre, dit de Notre-Dame du Secours, hors des murs de Valence, où il vécut quelques jours comme un simple religieux, allant au chœur et au réfectoire avec les autres. Enfin, le premier jour de l'an 1545, étant âgé de cinquante-six ans, il fit, avec une humilité et une modestie angéliques, son entrée dans la ville épiscopale. A la porte de son église, il ne voulut point se servir des coussins de velours qu'on lui avait préparés ; mais, après avoir adoré la croix, qu'il embrassa avec beaucoup de larmes, il baisa humblement la terre à ses pieds.

La première chose qu'il fit, après ces cérémonies, fut de visiter les prisons de l'officialité, contiguës au palais archiépiscopal ; quand il les vit humides, obscures, semblant moins faites pour des hommes que pour des animaux, il dit en soupirant et en versant des larmes : « J'ordonne qu'on comble ces cachots et qu'on en mure l'entrée ; ils ne conviennent pas à des voleurs publics : comment a-t-on pu y enfermer des prêtres ? A Dieu ne plaise que, sous mon administration, aucun clerc soit jamais condamné à y passer seulement une heure ! C'est par des moyens bien différents que je

prétends corriger mes frères et les gagner à Dieu ». Les membres de son chapitre, voyant son indigence, lui firent présent de quatre mille ducats ; il fit aussitôt porter cette somme aux administrateurs du grand hôpital, disant à ses prêtres « qu'il regarderait toujours comme fait à lui-même le bien qui serait fait aux pauvres de son diocèse ».

Les honneurs furent loin de changer ses mœurs ; il conserva toujours la modestie et la médiocrité d'un religieux, tant dans ses habits qu'à sa table. Il mit quelques années la même robe qu'il avait apportée du monastère ; et, pendant onze ans qu'il fut archevêque, il n'en eut que deux neuves.

On ne servait à sa table que des mets communs, hors un plat un peu meilleur qu'il faisait ajouter pour les étrangers. Un jour, il fit revendre une lamproie qui avait coûté quatre réaux, afin d'en donner le prix aux pauvres. Outre les jeûnes ordinaires de sa Règle, qu'il observa toujours aussi rigoureusement que dans le cloître pendant l'Avent, le Carême et les veilles des fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau, qu'il prenait en secret pour n'être vu de personne. Il ne se servait que de vaisselle de terre, excepté une petite salière et des cuillères d'argent que l'on mettait pour les personnes du dehors. Il se retranchait tous les jours quelque chose pour la nourriture des pauvres. Il remontrait souvent à son maître d'hôtel que le bien de l'archevêché n'appartenait pas à l'archevêque, et qu'il prît bien garde de ne faire aucune dépense superflue, de crainte d'en rendre un compte rigoureux au jugement de Dieu. Il avait plusieurs parents de basse condition ; cependant il ne rougissait pas de les voir chez lui, de les entretenir familièrement et de les reconnaître pour tels en présence des plus grands seigneurs, quoiqu'ils fussent vêtus pauvrement et en villageois ; il leur donnait le nécessaire, sans les élever au-dessus de leur condition. Voilà quelle était la vie domestique de saint Thomas ; voyons maintenant ce qu'il a fait pour le gouvernement de son Eglise.

Il commença par la visite de son diocèse, qu'il fit avec toute la vigilance possible, allant jusque dans les moindres villages, et prêchant partout avec un zèle apostolique. Il employait le pardon plutôt que la sévérité pour extirper les vices. Par cette voie il gagna une infinité de personnes, dont il n'aurait peut-être fait que des hypocrites ou des désespérés, s'il les avait traitées selon la rigueur des Canons. Après sa visite, il assembla un synode, où il fit faire des règlements pour retrancher plusieurs désordres qu'il avait remarqués dans le clergé aussi bien que dans le peuple. Il est vrai que les chanoines de sa cathédrale s'y opposèrent et lui envoyèrent un notaire pour en appeler au Pape, prétendant que Sa Sainteté les avait exemptés de la juridiction de l'Ordinaire. Mais le Saint, qui ne recherchait que la gloire de Dieu et nullement à étendre son autorité, fit cette belle réponse : « Je ne suis pas leur juge ; eh bien ! Dieu le sera. Ils ne veulent pas obéir à mon Synode et ils en appellent au souverain Pontife ; et moi j'en appelle de leur résistance à Jésus-Christ. Il sait bien le besoin qu'ils ont de réforme. Qu'ils échappent s'ils veulent à ma justice, mais ils n'échapperont jamais à la sienne, et il faut nécessairement qu'ils paraissent devant son tribunal ». Mais ils furent bientôt obligés d'implorer cette même justice à laquelle ils avaient tant de peine à se soumettre.

Le gouverneur, contrairement aux lois d'alors, fit arrêter, juger et condamner un chanoine et un autre clerc qui n'auraient dû comparaître que devant les tribunaux ecclésiastiques. Les chanoines eurent recours à l'archevêque et, lui demandant pardon du passé, le prièrent de défendre les

immunités de l'Eglise ainsi violées. Saint Thomas demanda au gouverneur raison de cette injustice. Le gouverneur refusa toute réparation. Alors le prélat fut obligé d'employer les censures. Le duc de Calabre, vice-roi de la province, le fit prier de lever ces censures, et lui manda que, s'il ne le faisait, son conseil était d'avis qu'on saisît le temporel de son Eglise. Mais saint Thomas, ne s'épouvantant point de ces menaces, lui répondit trois choses qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or. La première, que la qualité d'évêque qu'il portait l'obligeait de défendre par le glaive des censures les droits de l'Eglise lorsqu'ils étaient violés, comme la qualité de ministre du roi d'Espagne obligeait le duc de défendre par les armes l'autorité royale lorsqu'elle était attaquée. La seconde, que si l'on prenait son temporel, ce ne serait pas à lui que l'on ferait tort, mais aux pauvres, auxquels il appartenait : « Car, à moi », disait-il, « quel mal m'en arriverait-il ? Peut-on dépouiller un homme qui est déjà nu ? Est-ce qu'on me chassera de mon diocèse ? Plût à Dieu qu'il me fût permis de le quitter ! je m'en retournerais avec joie dans ma petite cellule, dont je ne suis sorti qu'à regret, et j'y vivrais plus content que je ne le suis dans ce palais ». La troisième, qu'il ne méprisait pas moins sa vie que les biens temporels, et qu'il était prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de l'Epouse de Jésus-Christ, dont la garde lui avait été confiée. Cette fermeté arrêta le vice-roi, et fut cause de la conversion du gouverneur, qui répara publiquement l'injure qu'il avait faite à l'Eglise. Dans une circonstance où il ne pouvait satisfaire les désirs de l'empereur Charles-Quint, on lui fit observer qu'il risquait d'offenser ce monarque : « Je serais désolé », répondit-il, « de donner à Sa Majesté le moindre sujet de se fâcher contre moi ; mais si je ne puis la contenter sans offenser mon Dieu, voici la clef de notre cellule que je porte toujours à ma ceinture ; elle n'a qu'à me permettre de m'y retirer, je quitterai volontiers mon archevêché et j'irai m'y renfermer ».

Mais de toutes les vertus, celle qui a éclaté le plus en saint Thomas, et qui fait comme le caractère de sa sainteté, c'est sa charité envers les pauvres. Il les aimait si tendrement, et se trouvait toujours si disposé à leur faire du bien, qu'il s'arrachait souvent le morceau de la bouche et se privait du nécessaire pour les secourir dans leurs misères. Il en venait ordinairement chaque jour quatre ou cinq cents dans son palais, auxquels il donnait à manger. Comme on lui représenta que quantité de ces pauvres n'étaient que des fainéants et des vagabonds qui abusaient de sa bonté et trompaient quelquefois ses serviteurs en prenant deux aumônes pour une : « S'il se trouve ici de ces gens-là », dit-il, « c'est au gouverneur et au juge de police à prendre garde, c'est là leur devoir ; le mien est d'assister tous ceux qui se présentent à ma porte. Que nous importe s'ils nous trompent, pourvu que nous leur fassions l'aumône en sincérité de cœur et au nom de Jésus-Christ, dont ils sont les membres ? Peut-être que celui qu'on refusera sera un ange envoyé de Dieu pour éprouver notre charité ». Le revenu de son archevêché se montait à dix-huit mille ducats : il en employait mille pour entretenir quelques chapelains qu'il avait fondés dans sa cathédrale afin d'augmenter le nombre de ceux qui assistaient à l'office de la nuit ; deux mille pour les nouveaux convertis ; quatre mille pour l'entretien de sa maison. Tout le reste, excepté deux mille de pension qu'il payait à Dom Georges d'Autriche, son prédécesseur, était pour les pauvres, sans se rien réserver pour l'année suivante. Il avait la liste des pauvres honteux de chaque paroisse, et les faisait appeler l'un après l'autre, afin de leur donner lui-même l'aumône, sans

les obliger de se faire connaître à d'autres. Il les allait aussi visiter chaque semaine pour s'informer de leurs besoins et y pourvoir.

Aux personnes qui s'étaient vues autrefois dans l'opulence, et que l'infortune avait réduites à la pauvreté, il donnait de quoi subsister honnêtement. Quand il ne pouvait pas leur faire lui-même la charité, il la leur faisait par l'entremise de quelque prêtre ou de quelque religieux. Il prenait aussi le plus grand soin des enfants trouvés, des malades et des filles pauvres. Il se chargeait des petits orphelins qui étaient sans biens et sans assistance; et, quand ils étaient en âge, il leur faisait apprendre un état, afin qu'ils pussent gagner leur vie.

Son aumônier était chargé de fournir aux fiévreux et aux autres malades les meilleures viandes pour leur faire du bouillon, et généralement tout ce qu'ordonnait le médecin chargé par lui du soin des pauvres. Il ajoutait quelque chose de particulier pour ceux qui avaient des maux incurables, afin de les consoler et d'adoucir l'aigreur de leur misère.

La compassion qu'il avait pour les filles pauvres, dont la vertu était en péril à cause de leur extrême indigence, le rendait extraordinairement libéral envers elles. Il avait soin de les marier et de leur fournir une dot selon leur condition. Celles qui, malgré une meilleure naissance, étaient dans la même nécessité, recevaient une aumône plus ample. Il n'était besoin d'aucun crédit pour solliciter son zèle; il ne fallait point exagérer ses besoins pour lui faire ouvrir la main; il n'était jamais plus content que lorsqu'il pouvait prévenir les indigents par ses libéralités. Il donnait même quelquefois le double de ce qu'on lui demandait, parce qu'il croyait toujours faire trop peu pour les pauvres; sa charité, qui n'avait ni bornes ni mesure, lui faisait désirer de faire encore davantage.

Plusieurs personnes chargées de dettes furent tirées d'embarras par les sommes qu'il leur distribua pour satisfaire leurs créanciers. Il voulait que tous les pauvres eussent la liberté de lui parler toutes les fois qu'ils avaient besoin de son assistance. Une personne s'excusant de ce qu'elle venait l'importuner pour la seconde fois : « Mon enfant », lui dit-il, « ne me parlez pas ainsi, je ne suis nullement importuné par ceux qui ont recours à moi dans leurs besoins. Ne savez-vous pas que je ne possède ma charge que pour recevoir vos plaintes et y porter tout le soulagement qu'il m'est possible? » Un seigneur de Valence, à qui le Saint donnait tous les mois quinze écus pour entretenir sa famille, se trouva obligé, par un accident, de recourir à son bienfaiteur; mais comme l'aumône ordinaire qu'il en recevait le rendait timide, il vint de nuit prier un de ses aumôniers de lui représenter cette nécessité. Saint Thomas en fut sensiblement touché : « Voyez », dit-il, « combien est grande la misère de ce pauvre seigneur, puisque nonobstant les quinze écus ordinaires, il vient, à l'heure qu'il est, nous en demander davantage, qu'on lui donne tout présentement vingt écus »; et, un moment après, faisant rappeler son aumônier : « Comptez-lui-en quarante », dit-il, « parce que le cœur me dit que ce n'est pas sans grand besoin qu'il vient ici à une telle heure. Tâchez de le consoler, et dites-lui de ma part qu'il se confie en Dieu. On l'avertit un jour qu'un autre seigneur, à qui il donnait aussi quinze écus (c'était son aumône ordinaire pour les nobles), en faisait un mauvais usage : qu'au lieu de les employer aux nécessités de sa maison, il les perdait au jeu, et qu'il serait à propos de les lui retrancher, afin de le rendre plus sage. « A Dieu ne plaise », repartit le saint prélat, « car, s'il fait un mal avec l'aumône que nous lui donnons, il en fera peut-être deux si nous venons à la lui ôter ». Néanmoins, quoiqu'il défendît l'accusé en son

absence, il ne laissa pas de le reprendre fortement en particulier, le menaçant de ne lui plus rien donner s'il ne changeait de conduite : cette correction profita beaucoup au coupable.

Un artisan, avec lequel notre Saint n'avait pu s'accorder pour l'achat d'un ouvrage qui ne valait que dix-huit ou vingt sous, se retira assez mal satisfait de son acquéreur, qu'il soupçonnait d'avarice ; mais la nécessité l'ayant contraint d'avoir recours à lui pour en obtenir de quoi marier sa fille, il en reçut soixante écus. Le maître d'hôtel, qui savait ce qui s'était passé la première fois, ne put s'empêcher de dire à l'archevêque : « Il y a quelque temps, Monseigneur, que vous regardiez de bien plus près avec cet homme-là ; vous disputiez avec lui pour dix-huit ou vingt sous, et maintenant vous lui donnez une somme considérable ». — « La dépense que je faisais alors », repartit le Saint, « était pour moi ; mais, présentement, je fais une aumône. Là, il s'agissait de mon bien, ou plutôt d'un bien dont je devais me servir à mon usage ; mais ici, c'est le bien des pauvres. Je ne dois rien dépenser que ce qu'il faut précisément pour mon entretien, encore je ne le dépense qu'avec peine ; mais quand il faut assister les nécessiteux, je n'ai point de peine à le faire avec abondance, puisque c'est leur bien, et que je suis obligé de ne rien épargner pour les soulager dans leurs besoins ».

S'étant laissé persuader par quelques amis de faire une salle dans son palais pour le rendre plus commode, il pleura longtemps cette dépense, qu'il jugea, depuis, peu nécessaire, parce que, par elle, il avait privé les pauvres de l'argent qu'il y avait employé. Il eut aussi un grand regret d'avoir fondé un collége pour de pauvres écoliers dans l'université d'Alcala, parce que, cette ville n'étant pas de son diocèse, il croyait que Dieu lui demanderait un compte rigoureux de ce qu'il avait employé cette somme pour d'autres que pour ses ouailles. Ce qui lui faisait encore de la peine, c'est qu'il en avait donné l'administration aux religieux de son Ordre, appréhendant d'avoir en cela trop suivi son inclination ; et, pour réparer ces deux fautes, quoiqu'aux yeux des hommes elles fussent des perfections, il fonda un autre collége dans l'université de Valence, et y mit des prêtres pour instruire les pauvres de son diocèse.

Les largesses de saint Thomas semblent, à première vue, inexplicables ; mais on cesse d'être surpris, si l'on considère quelle est la vertu de l'aumône, et combien il est ordinaire en Notre-Seigneur de la multiplier entre les mains de ses serviteurs pour leur donner moyen de secourir plus de malheureux. En effet, ses greniers se sont trouvés plusieurs fois pleins de grains, lorsqu'on croyait les avoir vidés à force d'y puiser. La toile qu'on employait à faire des chemises pour les pauvres en fournissait beaucoup plus qu'on ne pouvait espérer selon le cours de la nature, l'argent même se multipliait à mesure qu'on le distribuait ; il en était ainsi pour le pain et pour la farine.

Ces merveilles et beaucoup d'autres ont été justifiées par des preuves authentiques, comme on peut le voir dans les auteurs que nous citerons à la fin de cet abrégé. Ainsi, ayant entre les mains les trésors de la divine Providence, il n'était point nécessaire qu'il tourmentât ses fermiers pour être payé de son revenu. Lorsqu'il s'agissait de donner une terre à ferme, bien qu'elle se publiât à l'enchère et qu'il fût libre à chacun d'y mettre le prix, il ne voulait pas pourtant qu'il excédât celui de l'équité. Un jour, ayant appris que deux hommes se piquaient l'un l'autre à qui se rendrait adjudicataire d'une de ces métairies et qu'ils rehaussaient à l'envi à leur

propre préjudice, il leur envoya dire qu'ils eussent à cesser. S'il arrivait par accident quelque perte à ses fermiers, il supportait ce dommage sans attendre qu'ils lui en parlassent ; il leur remettait par aumône ce qu'il pouvait exiger d'eux par justice.

Cette grande charité, qui lui faisait secourir tous les pauvres dans leurs nécessités corporelles, n'était qu'une suite du zèle qu'il avait pour le salut des hommes. Pour leur conversion, il employait, outre ses prédications et les remontrances particulières, les gémissements aux pieds du Crucifix, et exerçait des austérités rigoureuses sur sa chair innocente. Il aimait mieux répandre des larmes et du sang devant Dieu pour ramener ses diocésains à leur devoir, que de se servir d'autres moyens qui ne lui auraient pas tant coûté, s'il avait voulu user de l'autorité de sa charge. Le libertinage et la débauche, qui étaient arrivés de son temps presque à leur comble, non-seulement dans les laïques, mais aussi dans les personnes consacrées à Dieu, donnèrent une ample matière à son zèle. Il menait les pécheurs dans son cabinet pour avoir la liberté de leur décharger son cœur, de leur dire et de faire pour eux tout ce que sa ferveur lui inspirait. Ce cabinet, où il faisait toutes ses dévotions secrètes, était aussi agréable aux gens de bien que terrible et affreux pour les méchants, et, comme si Dieu y eût établi le tribunal de son dernier jugement, les uns y recevaient les avant-goûts du paradis par les bénédictions que le Saint leur donnait ; tandis que les autres, par les accusations de leur propre conscience, y ressentaient par avance les frayeurs et les alarmes de leur condamnation. Là, en leur présence, il se mettait en prières ; puis il leur faisait des exhortations touchantes et capables d'amollir les cœurs les plus endurcis, et, enfin, tout baigné de larmes, il prenait pour eux des disciplines avec tant de rigueur, qu'il ne cessait point de frapper jusqu'à ce que la terre fût teinte de son sang. C'est ainsi que, par ses propres saignées, il guérissait les maladies incurables de ses ouailles.

Averti qu'un ecclésiastique, qu'il avait plusieurs fois repris de sa mauvaise vie, la continuait toujours avec scandale, il le fit venir dans son cabinet, et, après lui avoir remontré le misérable état où il vivait : « Comme c'est peut-être », lui dit-il, « mon indulgence qui a fomenté votre débauche, et que vous n'y êtes resté que parce que j'ai trop tardé à la punir, il faut que, dès maintenant, j'en subisse la peine ». Et aussitôt, se prosternant devant un crucifix, il se flagella si rigoureusement à coups de discipline, que le coupable, ne pouvant plus souffrir les remords de sa conscience, se jeta à ses pieds et lui promit, devant l'image de Jésus-Christ crucifié, qu'il changerait de vie : en effet, il vécut depuis avec autant d'édification qu'il avait auparavant causé de scandale. Le saint prélat réitérait souvent en son particulier cette même pénitence pour des pécheurs endurcis, dont Dieu lui accordait enfin la conversion. Un jour, n'ayant pu, par ses exhortations, gagner un homme débauché, il le toucha et lui fit changer de conduite en lui découvrant une partie de sa poitrine et de ses épaules meurtries et ensanglantées par les austérités qu'il avait faites pour lui : « Voyez, mon frère », lui dit-il, « voyez les marques de la pénitence que je me suis imposée pour vos péchés : si vous êtes assez malheureux pour continuer vos déréglements en méprisant la miséricorde dont j'use à votre endroit, prenez garde que Dieu, qui est juste, ne vous prive de la sienne ». Il avait une liste de tous les prêtres vicieux, de tous les laïques concubinaires, des joueurs, des usuriers, des personnes mariées qui étaient séparées, et généralement de tous ceux que l'on soupçonnait de quelque vice,

afin de les reprendre en temps et lieu et de les porter à la correction de leurs mœurs.

La pensée qu'il devait rendre un compte exact de toutes les âmes de son nombreux diocèse l'épouvanta tellement qu'il supplia l'empereur d'obtenir du Saint-Siége la division de Valence en plusieurs évêchés, dont les évêques connaîtraient mieux les besoins de leurs fidèles. Il travailla aussi avec beaucoup d'ardeur à la conversion des Maures, qui occupaient alors une grande partie de l'Espagne. Il demanda plusieurs fois à se défaire de son archevêché, afin de s'appliquer entièrement à cette œuvre ; ne l'ayant pu obtenir, il obtint du moins qu'on entretiendrait des hommes savants et vertueux dans les paroisses où demeuraient ces infidèles. Sur ses instances, on fonda un séminaire, pour élever les enfants des nouveaux convertis. Il consacrait annuellement à l'entretien de cette maison deux mille écus, qu'il augmentait à proportion du nombre des enfants qui y étaient reçus. Un peu avant le Carême il faisait venir dans son palais les prédicateurs et les confesseurs pour les exhorter à travailler pendant ce temps, qu'il appelait le temps de la moisson de l'Evangile, avec un zèle infatigable à la conquête des âmes.

Cette incomparable ardeur du bien du prochain le faisait soupirer après un Synode général, où l'on pût travailler à la réformation des mœurs dans tous les Etats de l'Eglise. Il fit beaucoup de démarches pour en obtenir la convocation. Comme il ne cessait point de lever les mains au ciel pour mériter cette grâce, il semble qu'il ait eu révélation qu'elle avait enfin été accordée à l'Eglise ; car un jour, sortant de l'autel, il assura à un de ses officiers que, dans peu, il verrait arriver ce qu'il désirait avec tant d'empressement. En effet, dès le lendemain, on reçut des lettres du pape Paul III, par lesquelles il indiquait l'assemblée du Concile général de Trente. Cassé de vieillesse et affaibli par les maladies, il lui fut impossible de s'y rendre ; mais il ne laissa pas d'y travailler beaucoup par d'autres voies. La plupart des évêques de Castille passèrent par Valence et vinrent tous loger chez lui. Il les entretint à fond sur les nécessités de l'Eglise, et leur remontra que ce concile, dont la fin principale était d'extirper l'hérésie naissante de Luther et de Calvin, n'était pas moins nécessaire pour la réforme de la vie et des mœurs, alors presque universellement corrompues. Il leur donna des avis et des conseils que ces mêmes prélats lui avouèrent à leur retour avoir été très-bien reçus de tous les Pères. Il députa à sa place l'évêque de Nuesca, auquel il donna un mémoire plein de belles instructions qu'il avait jugées importantes pour le bien de l'Eglise. De tous les articles qu'il le chargea de représenter à l'assemblée, nous nous contenterons d'en rapporter deux qui font concevoir l'idée de son dessein.

Il demandait qu'il fût défendu à un évêque de passer d'un évêché à un autre, afin que, ne pouvant rien espérer de meilleur que ce qu'il possédait, il aimât davantage le peuple dont Dieu lui avait donné la conduite. Il voulait encore que toutes les cures et les bénéfices à charge d'âmes fussent remplis par des prêtres natifs du lieu, ou au moins du diocèse.

Ces évêques espagnols essuyèrent pendant la traversée une horrible tempête qui les menaçait d'un évident naufrage : ayant invoqué notre Saint, qui leur avait prédit qu'ils arriveraient heureusement à Trente, ils furent miraculeusement délivrés par ses mérites. Ils le virent au plus fort de la tourmente, marchant à la proue du navire comme pour leur servir de guide, et tenant à la main une crosse, avec laquelle il montrait le chemin, apaisait les vents, aplanissait les montagnes d'eau, domptait la fureur des

vagues, et abattait entièrement l'orage, tandis qu'en même temps il relevait le courage de ces bons prélats, bannissait la crainte de leurs cœurs et les comblait d'une consolation indicible. C'est ce qu'ils attestèrent eux-mêmes à Trente, et, depuis, à Valence, à leur retour.

Cette fidélité admirable à bien s'acquitter de toutes les fonctions de sa charge devait, ce semble, lui mettre la conscience en repos ; cependant il fut toujours pénétré de la crainte des jugements de Dieu, à qui il devait rendre un compte rigoureux des âmes que sa providence lui avait commises. Il avait une si haute idée des obligations d'un bon pasteur, et son humilité lui inspirait des sentiments si bas de lui-même, qu'il croyait ne les avoir pas suffisamment remplies. Depuis que l'obéissance lui avait imposé ce fardeau, il n'avait eu aucune joie, disait-il, qui ne fût aussitôt traversée par une extrême tristesse que lui causait sa qualité d'archevêque. Cette crainte ne le laissait pas un moment en repos, elle l'inquiétait même jusque dans son sommeil, de sorte que souvent il s'éveillait tout tremblant, et allait à la chambre de son confesseur, qui logeait près de lui, lui crier d'un ton de voix plaintif et alarmé : « Mon père, mon père, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon évêché ? Y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut ? » Il fit plusieurs instances auprès de l'empereur pour en être déchargé ; mais n'ayant rien pu obtenir de son souverain sur la terre, il eut recours au Roi des rois, et le conjura par des prières très-ferventes accompagnées de larmes en abondance, de le délivrer du danger où il était. Le jour de la Purification de la sainte Vierge, comme il faisait cette même prière, prosterné en terre dans son oratoire, il entendit une voix qui, sortant du crucifix, lui dit : « Thomas, ne vous affligez pas, ayez encore un peu de patience ; le jour de la Nativité de ma Mère, vous recevrez la récompense de tous vos travaux ». Et, comme témoignage incontestable de cette révélation, la bouche du crucifix, qui avait autrefois sué du sang en sa présence, demeura ouverte, quoique auparavant elle fût fermée ; et, ce qui n'est pas moins admirable, on vit des dents de cuivre si bien formées et si distinctes que les plus habiles sculpteurs avouèrent qu'il n'était pas possible d'en faire de semblables avec les instruments de leur art. Depuis, comme s'il eût déjà vu son tombeau ouvert, toutes ses actions ne furent qu'une continuelle préparation à la mort.

Le 29 août suivant, il fut attaqué d'une esquinancie qui l'obligea de se mettre au lit : il prévit l'accomplissement de ce que Dieu lui avait promis. Il fit une confession générale, et voulut recevoir le Viatique qui lui fut apporté processionnellement par son clergé. Trois jours avant sa mort, il se fit apporter cinq mille ducats qui lui restaient, les envoya distribuer aux pauvres des paroisses de la ville, avec défense d'en réserver un seul denier. La veille de son décès il demanda si toute la somme était distribuée ; on lui répondit qu'on avait contenté tous les pauvres et qu'il restait encore douze cents écus que l'on distribuerait incessamment à mesure que l'on découvrirait quelque nécessiteux : « Ah ! que dites-vous ? » s'écria le saint archevêque, « faites, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, que cet argent ne demeure point cette nuit dans ma maison. Que l'on cherche partout des pauvres ; car ce sont là mes patrons et mes intercesseurs, et qu'on leur en donne si abondamment, qu'il n'en reste plus rien ; autrement qu'on le porte à l'hôpital. Allez, je vous prie, quoiqu'il soit déjà minuit, et ne perdez pas un moment ; ce sera une faveur signalée que vous m'accorderez ». On le satisfit ; la distribution étant achevée, on vint lui dire qu'il ne restait pas un denier des cinq mille ducats : « Oh ! s'écria-t-il plein d'une joie in-

dicible, que vous venez de consoler ma pauvre âme par cette parole ! » Puis, se tournant vers le crucifix, il lui dit, en versant des larmes de joie : « Mon Dieu, vous m'aviez fait le dispensateur de vos biens en faveur des pauvres, je vous remercie de m'avoir fait la grâce de les dispenser tellement qu'il ne m'en reste plus rien entre les mains ; ainsi, j'aurai le bonheur de mourir en pauvre frère ». Un moment après, le trésorier vint lui dire qu'il avait reçu quelque argent, et lui demanda ce qu'il en voulait faire, aussi bien que de ses meubles, dont il n'avait pas encore disposé : « Tout présentement », répondit-il, comme s'il eût appréhendé que la mort ne le trouvât propriétaire de quelque chose, « que l'on donne cette somme aux pauvres, et que l'on porte mes meubles au recteur du collége que j'ai fondé ». Il ne lui restait donc plus que le lit sur lequel il était couché ; mais, voulant mourir dans une parfaite pauvreté, il le donna au geôlier de ses prisons. Et peu après, se souvenant qu'il n'était plus à lui : « Mon ami », dit-il au geôlier, « agréez que je meure sur votre lit, sinon je descendrai volontiers et me coucherai sur le carreau, afin d'être plus près de mon sépulcre ». Le samedi soir, veille de la Nativité de Notre-Dame, il reçut l'Extrême-Onction avec une ferveur qui ravit les assistants. Le lendemain, 18 septembre, il fit dire la messe dans sa chambre, et, après la consécration, il commença le psaume : *In te, Domine, speravi*, qu'il récita lentement, et en méditant jusqu'au verset : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* En prononçant ces paroles, il acheva de vivre sur la terre, pour aller jouir d'une vie éternelle dans le ciel. Ce fut en 1555, la soixante-septième année de son âge et la onzième de son épiscopat.

Paul V, qui l'a béatifié, ordonna dans sa bulle que, dans les images et les tableaux que l'on ferait du Saint, on le représentât en habits pontificaux, la mître en tête, mais tenant une bourse à la main au lieu de crosse, que l'on figurât des pauvres sans nombre autour de lui, et que l'on écrivît au bas : *Le bienheureux Thomas de Villeneuve, surnommé l'Aumônier.*

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

INSTITUT DES FILLES DE SAINT-THOMAS DE VILLENEUVE.

Son corps, qui ne perdit rien, par la mort, de sa beauté naturelle, fut enterré, selon sa dernière volonté, à Notre-Dame du Secours, dans un caveau pratiqué sous le pavé, en face de l'autel dédié à la Mère de Dieu. Au-dessus du tombeau, on éleva un catafalque orné des insignes du saint archevêque. La pompe funèbre qu'on lui fit fut magnifique ; mais ce qui la rendit plus célèbre, ce fut de voir à son convoi plus de huit mille cinq cents pauvres qui faisaient retentir l'air de leurs soupirs et de leurs gémissements, pour la perte qu'ils avaient faite en la personne d'un père et d'un protecteur incomparables. Aussi, sur son épitaphe on ne mit point d'autre éloge que celui d'*Aumônier*, que l'Eglise n'a pas manqué de lui donner dans les antiennes propres de son office, comme le caractère singulier de sa sainteté. En 1582, le corps fut levé de terre et transporté dans l'église conventuelle, où il fut trouvé aussi intact qu'il l'était au moment de sa mort, et exhalant une suave odeur. La précieuse dépouille fut ensuite déposée dans une tombe de marbre blanc, au-dessus de laquelle on suspendit une lampe d'argent qui devait brûler nuit et jour.

Les miracles qui se firent à son tombeau donnèrent un grand accroissement à la dévotion qui animait déjà tous les cœurs envers le bienheureux archevêque. On l'invoqua avec encore plus de foi et de confiance, et avec les prières se multiplièrent les prodiges. En peu d'années, toute l'Espagne retentit du nom de saint Thomas de Villeneuve. De toutes parts s'élevaient des milliers de voix pour demander sa béatification. En 1604, le saint corps fut enlevé de la tombe où il reposait, et placé dans la même église, au-dessous du chœur des religieux, entre deux autels. Le 7 octobre 1618, le pape Paul V proclama Thomas de Villeneuve bienheureux. La promulgation des lettres apostoliques eut lieu à Valence le 25 avril de l'année suivante. Au milieu d'un immense concours de fidèles, le chef du bienheureux fut transporté de l'église de Notre-Dame du Secours

dans l'église cathédrale, où il fut déposé dans un riche reliquaire et confié à la garde du chapitre.

Aux termes du bref, la permission de faire l'office du Bienheureux n'était accordée qu'aux Ermites de Saint-Augustin de l'un et l'autre sexe du royaume de Valence, et au clergé régulier et séculier de la ville même de Valence. L'année suivante, cette faveur fut étendue aux religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin, répandus dans les provinces de Castille, d'Aragon et de Catalogne, ainsi qu'à tout le clergé régulier et séculier de Villeneuve-des-Infants. Le pape Grégoire XV, par un indult du 14 mai 1621, étendit à l'Ordre entier cette permission. Enfin, le pape Alexandre VIII le canonisa le 1er novembre 1658.

On a fait imprimer un volume de ses *Sermons* qui, bien que d'un style assez simple et sans les fleurs de l'éloquence humaine, ne laissent pas de respirer cet air de dévotion, aussi bien que le zèle et la charité dont son cœur était animé. Ils sont surtout remplis d'une si grande onction, lorsqu'il traite de l'Amour de Dieu, de l'Humanité et de la Miséricorde, ses trois principales vertus, qu'il est impossible de les lire sans être touché de ces mêmes sentiments. Comme on a dit de saint Bernard qu'il était le saint Augustin de France, nous pouvons dire aussi de saint Thomas, qu'il a été le saint Bernard d'Espagne.

Le Tiers Ordre de Saint-Augustin serait peu connu en France, sans le zèle du Père Ange Proust, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, de la communauté de Bourges, qui, étant prieur du couvent de Lambale, en Bretagne, touché de compassion de voir tant de pauvres sans secours, institua une société de pieuses filles pour le service et le rétablissement des hôpitaux. Ce fut dans l'exemple de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, qu'il puisa cette idée ; il plaça même sa société sous l'invocation de cet illustre père des pauvres, et elle en a conservé le nom.

Le Père Ange Proust donna néanmoins à ces filles la Règle de Saint-Augustin. Plusieurs Maisons furent fondées en Bretagne, à Moncontour, à Saint-Brieuc, à Dol, à Saint-Malo, à Rennes, à Quimper, à Brest, à Landerac, à Morlaix, à Châteaubriand, etc. Elles eurent aussi une maison à Paris, au faubourg Saint-Germain, vers les Incurables.

Leur habillement consiste en une robe noire fermée par devant et serrée par une ceinture de cuir; pour coiffure elles ont des cornettes de toile blanche tombant en forme de voile sur les épaules ; par-dessous ces cornettes, descend un mouchoir de cou en pointe et un tablier blanc lorsqu'elles sont dans la maison. Lorsqu'elles sortent, elles mettent sur leurs cornettes une coiffe de pomille ou gaze noire et par dessus un grand voile noir ; leur figure est entourée d'une mousseline blanche, jointe sous le menton, et formant rabat, comme les Sœurs de Nevers.

Elles font des vœux simples ; et en les prononçant, on leur met un anneau d'argent au doigt, puis une pauvre femme les embrasse, en leur disant : « Souvenez-vous, ma chère Sœur, que vous devenez la servante des pauvres ».

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Vies du Saint*, par les Pères Michel Salon, Nicaise Baxi, Claude Mainbourg, et Hilarion de Coste. — Cf. *Acta Sanctorum*, tome v de septembre; *Histoire de saint Thomas de Villeneuve*, par l'abbé Dabert; et *Esprit des Saints*, par l'abbé Grimes.

SAINT JOSEPH DE COPERTINO,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

1663. — Pape : Alexandre VII. — Empereur d'Allemagne : Léopold Ier.

Si rectam vivendi rationem expetis, te in humilitate exerce, sine qua recta vitæ ratio consistere nequit.

Si vous désirez mener une vie sainte, exercez-vous à l'humilité, sans laquelle toute sainteté de vie est impossible.

S. Ephrem, *De recta viv. rat.*

Les gens du siècle sont éblouis par l'éclat céleste dont Notre-Seigneur a environné ce Saint sur la terre ; mais les pieux fidèles, habitants d'un royaume qui n'est pas de ce monde, et accoutumés à sa lumière, aimeront à voir celle-là sans nuage ; c'est pour eux que nous allons la dévoiler.

Copertino, petite ville du diocèse de Nardo, située entre Brindes et Otrante et à six milles de la côte du golfe de Tarente, verra tous les siècles se transmettre son nom et le vénérer, parce qu'il est devenu le surnom de Joseph Désa. Il y naquit le 17 juin 1603, dans une étable où sa pauvre mère, Françoise Zanara, s'était abritée contre les insultes des agents de la justice qui la poursuivaient pour quelques dettes contractées par le père, menuisier de profession.

Il fut baptisé dans la mère église de Copertino, consacrée à Notre-Dame des Neiges, reçut un peu plus tard la confirmation, et, sitôt que son âge le permit, fut appliqué à l'étude des éléments de la religion et des lettres. Mais il se montra plus épris des choses de Dieu que de celles du monde, de la science des Saints que de celle des hommes. C'est en sainteté qu'il devait un jour grandir ; et, dans les rangs de l'Ordre séraphique, aussi bien que sur la scène du monde, il fut en effet moins admiré pour l'éclat de sa doctrine que pour ses vertus héroïques. « Dès sa plus tendre enfance, à l'âge de cinq ans », disent les actes du procès de canonisation, « il donna de tels signes de sainteté, que, pour être déjà vénéré comme un homme parfait, l'âge seul lui manquait ». Dieu, créateur de cette âme excellente, semblait s'y reposer avec complaisance, pour l'élever bientôt aux contemplations sublimes qui, durant soixante ans, le tinrent absorbé en Dieu comme un habitant du ciel. De merveilleux ravissements l'arrachèrent si bien à la terre, qu'on peut affirmer que, durant la moitié peut-être de sa vie, ses pieds n'ont pas touché le sol.

Les églises de Copertino étaient le théâtre des divertissements de cet enfant privilégié. Il aimait à en visiter les autels et à les parer de fleurs. Sous les voûtes sacrées, son cœur s'embrasait d'une sainte ardeur. Pour avoir plus près de lui l'image du divin Maître, il construisit dans un coin de sa pauvre demeure un petit autel d'où il ne sut plus s'éloigner, et devant lequel, durant une partie des jours et des nuits, il récitait le rosaire et les litanies, préparant ainsi son âme à la rosée divine que déjà le ciel faisait pleuvoir sur lui en abondance. A un âge si tendre, à huit ans, comprenant à peine ce que pouvaient être les dons surnaturels, il éprouvait, sous l'impulsion de la grâce, des mouvements extatiques qui l'attiraient doucement à la contemplation des choses du ciel. Souvent, à l'école, parmi les autres enfants, les accords de l'orgue et du chant que l'on enseignait aux écoliers les plus avancés, suffisaient pour lui faire tomber le livre des mains. Son esprit s'élevait alors aux choses invisibles : il restait immobile, l'œil fixé vers le ciel, la bouche entr'ouverte, si bien que ses camarades lui appliquèrent le surnom de *bouche béante*, qui lui est demeuré longtemps.

Mais Dieu crucifie admirablement les serviteurs qu'il aime ; il mêle de bonne heure au lait des consolations la nourriture plus solide des souffrances : notre jeune Saint eut d'abord à supporter la sévérité et même les brusqueries de sa mère, pieuse, mais très-dure, et qui punissait comme des fautes les moindres étourderies de l'enfance. Ensuite, lorsqu'il eut un peu plus de sept ans, un abcès intérieur, qui étendit bientôt ses ravages au dehors, l'obligea de garder le lit et sembla ne lui laisser de force que pour souffrir. Tous les remèdes furent inutiles. Enfin, il obtint sa guérison de la sainte Vierge, et, rendu ainsi à la vie, il voulut la consacrer à Dieu par une conduite toute exemplaire, toute pieuse. Il recommença à fréquenter les églises et à assister régulièrement au saint sacrifice de la messe. Pour gagner sa vie, et aussi pour fuir l'oisiveté, il apprenait l'état de cordonnier. L'application persistante de sa pensée à Dieu durant le travail donnait assez

à entendre qu'il n'était pas né pour la terre. Aux élévations d'esprit, il joignit les mortifications de la chair, et traita son corps avec une singulière rigueur. Fra Lorenzo, cardinal de Lauria, qui eut avec Joseph de longues et étroites relations, déclare qu'il portait dès lors sur la chair un cilice de poils très-rudes, et qu'il s'abstenait d'aliments gras. Il se contentait de fruits et de pain. Si parfois il prenait un potage d'herbages et de légumes, il assaisonnait toujours ce potage d'une poudre d'absinthe desséchée très-amère. Il jeûnait habituellement, passait quelquefois trois jours de suite sans manger, et si quelqu'un l'en blâmait, il répondait en souriant : « J'ai oublié ». Sa manière de faire oraison, illettré comme il l'était et formé seulement à l'école de Dieu, fut admirable. Il prenait dans un livre son sujet de méditation, qui roulait sur la sainte Trinité, sur la Vie ou la Passion du Sauveur. Sa volonté s'animait alors ; il s'identifiait pour ainsi dire aux personnes divines, et ces communications toutes célestes, que la grâce daignait opérer en lui, se prolongeaient aussi longtemps que ses oraisons.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, Joseph se présenta pour être reçu chez les Franciscains conventuels : il avait deux oncles distingués dans cet Ordre ; on le refusa néanmoins parce qu'il n'avait point fait d'études ; tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins en qualité de frère convers ; mais là encore il eut à essuyer des rebuts : les grâces mêmes dont Dieu semblait l'accabler devaient lui attirer le mépris. Absorbé dans une incessante contemplation des choses divines, en extase à l'église, en extase à la maison, vivant uniquement en Dieu, il paraissait mort à tout le reste. Les supérieurs lui confiaient-ils le soin du réfectoire, il laissait tomber les assiettes et les plats, dont les fragments se voyaient ensuite attachés sur sa poitrine ou sur ses épaules en signe de pénitence. Réprimandé pour avoir, à plusieurs reprises, mis du pain noir au lieu du pain blanc, il déclarait ne savoir pas distinguer l'un de l'autre. Pour éprouver son obéissance, le Père maître le chargea de transporter de l'eau d'un lieu dans un autre : notre postulant obéit avec une patience inaltérable ; mais, pour exécuter ce mince travail, il lui fallut un mois tout entier. En quelque lieu qu'il ressentît les mouvements de la grâce divine, au chœur, sous les cloîtres, au jardin, il s'arrêtait et s'agenouillait. Ses longues haltes à genoux, dans des lieux quelquefois incommodes et hérissés de pierres, déterminèrent chez lui une tumeur au genou très-douloureuse.

On finit par juger que Joseph manquait d'esprit, d'aptitude, de santé même pour les travaux matériels de la maison, et, sans autre motif, on le congédia. Quelle humiliation, ou plutôt quelle douleur mortelle pour ce pauvre serviteur de Dieu, de se voir ainsi fermer honteusement et irrévocablement la porte de tous les monastères ! Il raconta depuis qu'en ce moment il s'était senti comme arracher la peau de la chair. Aucun de ses parents ne voulait lui offrir sa maison ; on le considérait comme un vagabond, un insensé, qui déshonorait les siens. Sa mère se livra envers lui à ses violences accoutumées. Cependant elle alla exposer son déplorable état aux Franciscains conventuels. Frère Jean Donato, oncle maternel du jeune homme, résista aux supplications. Tout ce qu'elle put obtenir, fut que Joseph porterait l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, sous le titre d'oblat, et serait en cette qualité attaché au service de l'écurie et chargé du pansement de la mule.

Mais Dieu, qui deux fois prit des pâtres de troupeaux pour les mettre à la tête de son peuple et leur confier la conduite des armées d'Israël, allait

se lever pour la défense de son serviteur. Ce Dieu, qui avait déjà tiré Joseph enfant d'une étable, s'apprêtait à le tirer de celle où l'on reléguait sa jeunesse.

Admis ainsi au couvent de la Grotella, à titre d'oblat, le serviteur de Dieu y donna de telles marques d'humilité, d'obéissance, de vraie mortification, qu'il attira à lui, selon l'effet ordinaire de la vertu, d'abord tous les regards et ensuite tous les cœurs. Il allait nu-pieds demander l'aumône pour le couvent. Moins soucieux d'obtenir du pain que de gagner des âmes, il laissait tomber de ses lèvres des paroles simples, mais pénétrantes, qui persuadaient de fuir le vice et de pratiquer cette vie chrétienne dont il offrait dans sa personne un si parfait modèle. A la nudité des pieds, à la rudesse du cilice, il joignait une étroite chaîne de fer qui ceignait ses reins et ses épaules ; il jeûnait tous les jours, et dormait à peine quelques heures, consacrant le reste de la nuit à l'oraison ou à l'étude des éléments de la langue latine. Le sommeil même lui devenait une souffrance, car sa couche ne se composait que de trois planches. Une peau d'ours lui servait de matelas, et un sac de paille d'oreiller. Du reste, toujours gai, toujours riant, son langage révélait dans une touchante simplicité la finesse de son esprit et la droiture de son jugement. Il obéissait au moindre signe, se chargeant avec plaisir des plus durs, des plus vils travaux, et s'y montrant infatigable. Tant de vertu ne pouvait rester longtemps méconnue ou ignorée. La bonté de son cœur, et surtout son éminente piété, lui concilièrent bientôt tous les suffrages. Dieu, qui le voulait dans la Congrégation des Mineurs conventuels, travaillait secrètement à dégrossir ce bloc et à y tailler l'image admirable qui est devenue l'objet de la vénération de l'Eglise.

A la demande de ses oncles, revenus de leurs préventions, Joseph fut conduit à Altamura, au mois de juin de l'année 1625 ; une Congrégation provinciale y était réunie. Il y fut examiné ; son aptitude à la cléricature y fut reconnue ; on lui donna l'habit religieux sous le nom de frère Joseph, et il se vit ainsi agrégé aux enfants du couvent de la Grotella.

Il aurait bien voulu, mais il ne pouvait, faute d'instruction, parvenir au sacerdoce. Ses efforts pour apprendre furent constamment stériles. Il croyait avoir beaucoup fait lorsqu'à grand'peine il réussissait à énoncer correctement quelques syllabes. Toute sa science se bornait à lire assez mal et à écrire encore plus mal. Il ne put jamais expliquer aucun des Evangiles de l'année, excepté celui qui commence par les mots : *Beatus venter qui te portavit :* « Heureux le sein qui t'a porté ».

La Mère de Dieu, qui voulait élever si haut l'intelligence de son serviteur, semblait prendre plaisir à lui donner le sens d'un Evangile dont elle est l'objet, et à l'introduire elle-même dans le sanctuaire. Joseph apprit donc par mémoire les paroles de cet Evangile, leur signification, leur force, et, armé de sa science comme d'un bouclier, il se présenta hardiment à l'examen. Par une secrète disposition de la Providence, l'évêque de Nardo, Jérôme de Franchis, qui le connaissait et avait une haute opinion de sa vertu, lui conféra sans difficulté les ordres mineurs le 3 janvier 1627, et le sous-diaconat le 27 février suivant. Il était tout aussi disposé à lui conférer le diaconat ; mais une personne de sa maison lui rappela qu'aux termes des canons, l'examen préalable était de rigueur. Joseph eut donc à subir cet examen. Tout plein de confiance en Dieu, et intérieurement assuré de la protection de la très-sainte Vierge, il s'y présenta avec l'assurance d'un docteur consommé dans l'étude des sciences sacrées. L'évêque prit le livre des Evangiles et l'ouvrit ; un ange sembla diriger sa main ; car

le passage qu'il rencontra fut précisément celui qui commence par les mots : *Beatus venter*. Il ordonna à Joseph d'expliquer le passage. Le serviteur de Dieu laissa échapper un sourire, et, les yeux fixés au ciel plus que sur le livre, recueilli en Dieu et en sa divine Mère, il lut, expliqua, commenta le passage couramment, comme aurait pu faire un maître en théologie. En conséquence, Joseph, à sa très-grande joie, reçut le diaconat le 20 mars 1627. Restait la promotion au sacerdoce, dont l'examen devait se faire à Bogiardo, dans le cap d'Otrante, par Baptiste Deti, évêque de Castro, prélat sévère, redoutable aux ordinands. Joseph se rendit à Bogiardo, en compagnie de plusieurs jeunes étudiants, ses confrères du couvent de Lecce, tous sujets d'élite. Les premiers interrogés répondirent si bien que le prélat jugea inutile d'interroger les autres ; il admit indistinctement tous les candidats, y compris notre Saint, qui fut ainsi fait prêtre de Dieu en quelque sorte par Dieu même, le 4 mars 1628. De retour au couvent de la Grotella, il résolut de mourir de plus en plus à lui-même, et de vivre en Dieu par la contemplation. Se considérant comme exilé du paradis et comme condamné à habiter une terre d'ennemis, il se proposait de combattre et par là de conquérir le ciel. Pour triompher du monde, il se sépara du monde, au point de paraître n'en plus faire partie. Sa cellule, voisine de celles des autres religieux, l'exposait à la curiosité et aux pieuses indiscrétions de ses frères. Bien que cette cellule ressemblât plus à un tombeau qu'à l'habitation d'un homme vivant, il la quittait souvent pour un réduit encore plus solitaire. Ses retraites préférées étaient une loge de la voûte de l'église et une petite chapelle dédiée à sainte Barbe, située dans un bois d'olivier, proche du couvent. Caché et perdu, plutôt que retiré en ces lieux, il y passait des jours entiers en contemplation ou en extase, ou adonné à l'exercice des pénitences terribles dont nous parlerons.

Il se dépouilla de tout ce qui lui était accordé par la Règle, ne conservant rien au monde, rien que la tunique qui le couvrait. Alors il se jeta au pied du crucifix et s'écria : « Me voici, Seigneur, seul, privé de tout, complétement pauvre, soyez mon unique bien ; toute autre richesse m'est péril et ruine, écueil et naufrage ». Ainsi débarrassé de tout et désormais plus agile pour le ciel, ainsi plongé dans les bras de la divine Providence, il allait partout où il plaisait au supérieur de l'envoyer. Il portait de simples sandales, et une mauvaise tunique dont souvent, au retour, il manquait une partie. Le peuple, dans sa vénération, dérobait au Saint des lambeaux de son vêtement, son cordon, et jusques à son rosaire, pour en faire des reliques. Joseph ne s'apercevait pas de ces larcins, ou, s'il s'en apercevait, il les expliquait de manière à s'attirer de sévères réprimandes. On lui reprochait son étourderie, son manque de soin : le couvent, disait-on, n'était pas assez riche pour lui donner tous les jours une tunique neuve. Il acceptait comme méritées ces réprimandes, destinées à exercer son humilité : « Mon père », disait-il, « ne m'envoyez plus au dehors ; ne m'y envoyez jamais ; laissez-moi végéter dans ma cellule ». Dans une de ces circonstances où le Saint manquait du nécessaire, Dieu, dont les yeux sont toujours fixés sur ses serviteurs, lui fit donner, par un habitant de Lecce, une tunique, un cordon, des souliers et un chapeau. Joseph aimait à rappeler cette circonstance et s'en servait longtemps après pour porter ses frères à se confier en la divine Providence. Toute son affection se concentrait dans sa cellule ; il s'y tenait retiré et vide de tout. Par la pauvreté, il venait de vaincre le monde et ses pompes ; il entreprit aussi de vaincre le démon, et s'arma contre ce formidable ennemi de deux glaives : l'obéissance et l'humilité. Son obéis-

sance devinait et prévenait le commandement. Dans les extases dont il fut si souvent favorisé, il suffisait, pour le rappeler à lui et au monde, d'une parole du supérieur. Cette parole était la chaîne qui du ciel le ramenait à la terre. Jamais il ne sortait de sa cellule ou du couvent, jamais il ne mangeait de viande que sur l'ordre exprès du supérieur. « L'obéissance », disait-il, « fait le tourment du démon, et de tous les exorcismes, c'est le plus puissant ». Son humilité fut héroïque. Joseph s'abîmait dans le sentiment de son néant. Il ne s'était jamais cru plus indigne du sacerdoce que depuis qu'il en remplissait les fonctions. Il éprouvait, en touchant le très-saint corps de Notre-Seigneur, un inexprimable saisissement. Il aurait voulu, disait-il, avoir pour chaque main un pouce et un index de rechange, dont il ne se fût servi qu'au saint sacrifice de la Messe, et qu'il eût ensuite enfermés dans une cassette, afin de ne les employer à aucun autre usage. A l'entendre, il était le plus grand pécheur du monde, un réprouvé, la cause de tous les maux. Au couvent et hors du couvent, il se faisait nommer le pécheur, ce qui donna lieu à la merveilleuse histoire que nous allons raconter :

Il se trouvait un jour, pour nous ne savons quelle affaire, chez une sœur du Tiers Ordre, nommée Claire Margioti. Survient une autre sœur accompagnée d'un petit enfant de trois ans. Joseph se baisse pour caresser l'enfant et lui dit : « Mon petit, dis comme moi : Frère Joseph est un grand pécheur, digne de l'enfer ». L'enfant, qui bégayait à peine, articula d'une voix très-nette la phrase suivante : « Frère Joseph est un grand saint, digne du paradis ». Joseph, tirant gracieusement l'oreille au petit enfant, fit la grosse voix, et de nouveau l'avertit de dire comme lui. Mais l'enfant répéta trois fois de suite la même phrase. Cette particularité frappa l'esprit des assistants, qui, comme témoins, l'ont signalée dans l'enquête judiciaire.

L'humble frère tenait à passer pour être ce qu'il disait être. Il briguait les plus vils emplois, lavait les plats, fourbissait la vaisselle, balayait les dortoirs, enlevait les immondices. L'église étant alors en construction, il transportait les matériaux sur ses épaules, et disait qu'il était le *frère Ane*. En hiver, en été, par le soleil, par la pluie, il allait, vêtu d'une mauvaise tunique, les jambes nues, les pieds nus, quêter pour la communauté. A l'église, il était prêtre ; partout ailleurs, ce n'était qu'un pauvre frère humilié et courbé sous le poids du travail.

Il traita la nature et la chair comme ses plus formidables ennemis. Trente ans après sa mort, les traces de son sang se voyaient encore sur les murs de sa cellule ainsi que sur les parois de la petite chapelle de Sainte-Barbe. Qu'une image sensuelle, une pensée de vaine gloire, une distraction, le vînt assaillir, il châtiait son corps comme un esclave et voulait ne laisser dominer que l'esprit. Les instruments de ces incessantes pénitences étaient des cordes armées de crochets qui frappaient, labouraient la chair et la rendaient comme un cadavre.

Il eut encore des instruments de pénitence plus cruels, jusqu'à ce que le supérieur crut devoir arrêter cette passion des souffrances. Aux macérations sanglantes, frère Joseph joignait des jeûnes presque continuels. Il passa cinq ans sans manger de pain et quinze sans boire une seule goutte de vin. Des herbages, quelques fruits secs, des fèves, composaient tout son régime. Il assaisonnait ces humbles mets d'une poudre amère que l'on prit d'abord pour du poivre à cause de sa couleur. Quelques religieux ayant eu la curiosité de goûter cette substance, le prétendu poivre se trouva être

une poudre de l'espèce de celle que David eût appelée *pulverem mortis*, « la poudre de mort ». Le vendredi, il se nourrissait d'une herbe amère et nauséabonde dont nul autre que lui ne pouvait supporter le goût. Durant le Carême de trente-six jours, dit chez les Franciscains *Carême béni*, qui commence le 6 janvier et finit le 10 février, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Durant les six autres Carêmes franciscains, il mangeait, le dimanche et le jeudi, des herbes amères, quelques fèves ou fruits, et ne prenait rien les cinq autres jours de la semaine. Ce qui le soutenait dans cette abstinence d'aliments matériels, c'était l'aliment eucharistique ; il se nourrissait du saint sacrifice qu'il célébrait tous les jours. On a remarqué plus d'une fois qu'exténué, pâle et presque mourant avant la messe, il parut, en quittant l'autel, agile, animé et plein de vigueur. Ce n'est donc pas de pain qu'il vivait ; il avait le secret d'un aliment meilleur et plus substantiel. Les aliments matériels, qui sustentent les autres hommes, semblaient précisément lui être devenus nuisibles. Contraint un jour par le supérieur de manger de la viande, il obéit tout à la fois au supérieur qui voulait cette manducation, et à Dieu, qui ne la voulait pas ; car, lorsqu'il eut avalé la viande, une soudaine irritation d'estomac la lui fit rejeter aussitôt.

En domptant si courageusement ses passions, en soumettant si constamment sa volonté à celle de Dieu, il correspondait fidèlement à la grâce prévenante. Cette grâce qui, chez lui, ne tombait jamais à vide, dut le préparer aux vertus de son adolescence et aux contemplations sublimes auxquelles plus tard il fut élevé. Le cardinal de Lauria déclare qu'à l'époque qui suivit son admission au sacerdoce, « Joseph, sitôt qu'il commençait à méditer, était ravi hors de lui et élevé par la grâce à la contemplation ». Le cardinal ajoute : « C'est de lui, je le confesse, que j'ai appris ce que font, voient et entendent les âmes spirituelles dans la contemplation, et je lui dois tout ce que j'en ai dit dans mon *Traité de l'Oraison* ».

Les actes du procès de canonisation constatent qu'au couvent de la Grotella, où il vécut seize années, le Saint fut si habituellement ravi en extase, que la vie naturelle et les occupations courantes de la communauté employèrent la moindre partie de son temps. Il entrait en extase avec facilité et n'en était tiré que difficilement. La sainte obéissance était, à son égard, le moyen de diversion le plus efficace. Le supérieur lui intimait l'ordre de revenir du monde surnaturel au monde réel, et il y revenait plein d'obéissance, nous devrions dire de confusion. Ses joues se couvraient d'une pieuse rougeur et quelquefois de larmes. Il se sentait confus à l'idée de l'effet que devait produire sur les assistants un phénomène aussi extraordinaire que celui d'un homme passant ainsi du ciel à la terre, et de la mort à la vie ; car, durant l'extase, l'action des sens et le mouvement des membres cessaient complétement. Le Saint restait invariablement dans la position où l'extase l'avait surpris et la lumière divine enveloppé, c'est-à-dire les bras étendus ou en croix, les yeux tournés vers le ciel, quelquefois assis, quelquefois dans la position d'un homme qui marche ; et rien ne pouvait l'arracher à cette position, ni l'adresse, ni la force. On piquait le Saint avec des aiguilles, on le frappait avec du fer, on le brûlait avec des bougies, et aucune de ces choses ne pouvait l'arracher à la vie extatique. Après l'extase, voyant ce que l'on avait fait pour le rappeler à lui, il éprouvait le mouvement de confusion dont nous avons parlé. L'humble serviteur de Dieu avait coutume d'attribuer à une infirmité naturelle ces hautes opérations de Dieu en lui, et les appelait ses étourdissements. C'est dans cet esprit d'humilité qu'un jour il dit au cardinal de Lauria : « Compatriote, sais-tu ce que me

font les frères lorsque me viennent mes étourdissements? Ils me brûlent les mains et me brisent les doigts ». Et, lui montrant son pouce couvert d'ampoules, il ajouta : « Voilà leur ouvrage », et il se mit à rire.

Le cardinal de Lauria lui ayant demandé ce que les extatiques voient dans l'extase, le serviteur de Dieu répondit : « Les extatiques se sentent comme transportés dans une galerie qui resplendit de choses nouvelles et belles, devant une glace où, d'un regard, ils embrassent les merveilles qu'en cette admirable vision il plaît à Dieu de leur montrer ».

Son âme, avide de s'unir à la beauté éternelle, s'envolait sur les ailes de l'amour divin, détachait de la terre et entraînait dans l'espace le corps lui-même pour l'associer à la félicité des bienheureux. Ces sortes de ravissements dans l'espace furent si prodigieux, si fréquents, qu'il faudrait un livre pour les décrire. Ils avaient commencé immédiatement après la promotion de Joseph au sacerdoce ; ils durèrent jusqu'à sa mort. Durant les seize années de son séjour à la Grotella, ils furent presque continuels. On le voit, dans l'église, s'élancer d'un bond sur la plate-forme de l'autel, et, le jour du jeudi saint, voler du pavé de l'église au tombeau de Notre-Seigneur. Le jour de la fête de saint François, on le voit voler sur l'autel du saint patriarche, et le jour de la fête de Notre-Dame du Carmel, sur le principal autel de la Madone. On l'a vu, dans sa cellule, si quelque parole venait embraser sa dévotion, voler dans l'espace en état de contemplation ; et quelquefois, dans cette ascension, tenir un charbon ardent, sans que sa main en fût offensée. Au réfectoire, au milieu de ses frères glacés d'un saint effroi, on l'a vu se soulever sur son siége et voler dans l'espace, enlevant avec lui un hérisson de mer. Enfin, dans les campagnes voisines de Copertino, on l'a vu s'élever en volant, une fois sur un olivier, et une autre fois sur une grande croix qu'il avait miraculeusement plantée au lieu où elle se trouvait. Un sentiment d'admiration pour le tout-puissant Créateur de ce hérisson de mer, la beauté du ciel, la vue des instruments de la Passion du Sauveur figurés sur la croix, suffisaient pour déterminer ces ravissements.

Les miracles qu'il opéra durant son séjour à la Grotella firent l'admiration de tout le pays et de toute la province ; son nom se répandit partout, et partout on le regardait comme un miracle de sainteté. Sur le territoire de Copertino, on ne voyait plus de malades, ou, s'il en paraissait quelqu'un, le Saint l'allait voir, et, avec le signe de la croix, le guérissait sur-le-champ. Il s'ensuivit que sa personne devint l'objet d'un empressement général. Les fidèles venaient de loin lui demander des grâces et des miracles ; et les grâces et les miracles étaient par lui distribués comme le médecin distribue ses ordonnances. Il disait aux fidèles : « Mes enfants, confiance en Dieu ! » A quelques-uns il donnait, écrite de sa main, la bénédiction de saint François ; à d'autres, il faisait des onctions de l'huile de la lampe du Saint, et tous étaient guéris. Un jour qu'il visitait un malade, une mère lui présenta sa fille estropiée, impotente et atteinte de la petite vérole. Le Saint, s'asseyant, tira un crucifix de sa poitrine et dit à la fille : « Viens, embrasse ce crucifix et va le faire embrasser à ton père et à ta mère ». La jeune fille obéit et fut guérie. Dom Pomponio Imbeni, affligé de plusieurs ulcères, gardait le lit. Frère Joseph va le visiter : « Confiance », dit-il au malade ; « combien y a-t-il que tu es allé à la Grotella visiter ta mère ? » Ce mot de mère signifiait la très-sainte Vierge. « Frère Joseph », répond le malade, « vous voyez bien que je ne puis bouger ». — « Aie confiance en ta mère », réplique Joseph. En même temps le Saint touchait un à un les

ulcères, qui se cicatrisaient comme si la guérison fût sortie de ses doigts. Onofrio Rizzo paraissait être à l'agonie. Ses lèvres étaient si serrées, qu'on ne pouvait lui ouvrir la bouche ; Joseph approche du moribond, lui entr'ouvre doucement les lèvres, lui fait avaler nous ne savons quelle substance, et, le guérissant instantanément, lui dit : « Comment te trouves-tu ? » — « Bien », répondit Onofrio. — « Tu ne parleras pas de moi », répliqua Joseph, « mais tu diras que la sainte Vierge t'a guéri ». Les pages du procès de canonisation sont remplies de pareils miracles.

Sa charité envers ses frères et ses compatriotes se manifesta plus d'une fois par des prodiges. Un jour, la tempête ébranlait le couvent de la Grotella et frappait au loin le pays de terreur, frère Joseph s'agenouille devant l'autel de la Madone : « Foi ! foi ! s'écrie-t-il. Et, sortant de l'église, il gourmanda la tempête, qui se dissipe sur son passage. Une sécheresse désolait les campagnes : Ayons foi en Dieu », dit le Saint à ses compatriotes ; « faisons une procession à la Madone très-sainte, et avant que la procession soit finie, vous aurez de l'eau ». La procession se fit, et l'eau vint en effet. Le couvent de la Grotella, tant qu'il y résida, ne manqua de rien. Les miracles, lorsqu'il quêtait, semblaient le poursuivre encore plus qu'il ne poursuivait les aumônes. Les approvisionnements arrivaient avec une abondance qui ne pouvait être attribuée qu'aux intercessions du Saint et à l'immense libéralité de Dieu. Un jour, par son ordre, une sœur nommée Claire était allée dans la famille Giuli demander un peu de miel pour le couvent. Joseph, survenant, touche le vase, et, sous ses miraculeuses mains, le miel, augmentant de quantité et de volume, déborde et remplit un autre bassin. Le lendemain, Joseph ayant rencontré sœur Claire, lui dit en souriant : « Ce miel que nos bienfaiteurs nous ont donné, je le leur ai fidèlement rendu ». Une dizaine de pèlerins de Narbo demandaient au couvent du vin pour se rafraîchir ; il n'en restait que pour le souper des religieux ; on s'excusait ; mais plein de foi en la divine Providence, frère Joseph tira de l'outre autant de vin que les voyageurs en purent boire, et il y en eut ensuite assez pour subvenir aux besoins de la communauté durant plusieurs jours. Sa mère, Françoise Panara, toujours pauvre, mais toujours résignée dans sa pauvreté, manquait de pain. Elle en demandait souvent à son fils, et invoquait près de lui son titre de mère. « Notre mère », répondait Joseph, « c'est la Madone ; je n'ai rien, je suis pauvre ; recommande-toi à la Madone, la Madone t'aidera ». C'est en ces termes que Joseph la congédiait chaque fois, et chaque fois, en rentrant au logis, la pauvre femme y trouvait le pain nécessaire aux besoins de la journée.

Il est bien vrai que rien n'est impossible à la prière et à la foi, et que la grâce peut donner à l'homme sur la nature un empire plus grand encore que celui qu'il a perdu par la faute d'Adam. Notre Saint déployait avec une espèce de luxe, si nous pouvons parler ainsi, les effets de la toute-puissance divine. Il était souvent appelé au couvent des religieuses de Sainte-Claire de Copertino, ou pour ses quêtes, ou pour les besoins spirituels de cette maison. Un jour, il dit en riant aux religieuses de bien réciter l'office, qu'il enverrait un petit oiseau stimuler leur zèle. A la première réunion des religieuses, on vit paraître en effet sur la fenêtre du chœur un joli passereau solitaire. L'oiseau se montrait ainsi tous les jours aux offices du matin et du soir. Son chant prévenait celui des religieuses, et, par des accords d'une mélodie extraordinaire, le passereau semblait inviter les servantes de Dieu à célébrer les louanges de leur commun Maître. L'office achevé, l'oiseau disparaissait. Le passereau revint ainsi tous les jours, aux mêmes heures,

sans y manquer jamais, durant cinq années. Une insulte qui lui fut faite par une religieuse le fit s'éloigner. Les sœurs s'en plaignirent. « Le passereau est parti, et il a bien fait », dit Joseph ; « pourquoi l'avoir menacé et insulté ? » Le Saint promit pourtant que le fugitif reviendrait, et sa parole fut un oracle. Soit que l'oiseau eût oublié l'injure, soit qu'il l'eût pardonnée, il reparut. Non-seulement il se montra au chœur, mais cette fois il établit sa demeure parmi les servantes de Dieu. Il se perchait, tantôt sur un siége, tantôt sur un tableau, et se laissait caresser. Une des sœurs lui ayant attaché un grelot à la patte, il resta encore deux mois dans le couvent traînant ce grelot; mais le jeudi saint, il disparut, et ne se montra ni le vendredi ni le samedi. Nouvelles plaintes au frère Joseph. Le Saint répondit : « Je vous l'ai donné comme musicien, il ne fallait pas en faire un sonneur de cloches. Il est allé veiller près du tombeau de Notre-Seigneur ; mais je le ferai revenir ». Le passereau revint en effet, reprit ses habitudes, et n'abandonna le couvent que lorsque le Serviteur de Dieu, quittant lui-même Copertino, emporta ailleurs le secret de ses miracles.

Un jour, il sauva miraculeusement deux lièvres, qui, poursuivis par les chasseurs, vinrent se jeter, l'un dans ses bras, l'autre dans les plis de sa robe. Après un violent orage, des bergers désolés, en voyant la plaine couverte des cadavres de leurs brebis, vinrent en pleurant implorer le secours de ses prières. Notre Saint les consola, et, se rendant sur le théâtre du sinistre, il ressuscite une à une toutes les brebis, en disant : « Au nom de Dieu, lève-toi ! » Mais voici un fait plus surprenant. Tous les samedis Joseph récitait les litanies dans la petite chapelle de Sainte-Barbe. Les pâtres et les villageois des campagnes voisines assistaient à cet exercice. La réunion était ordinairement fort nombreuse. Un samedi Joseph vient à la chapelle et n'y trouve personne : les paysans vaquaient aux travaux de la moisson, qui n'admettent ni délai ni interruption. Le Saint, à qui la validité de l'excuse n'était pas bien démontrée, se prit à gémir intérieurement de la légèreté des hommes, qui, pour quelques intérêts matériels, négligent si souvent l'intérêt bien autrement considérable du service de Dieu. En même temps il jetait les yeux au loin dans la plaine ; mais il ne voyait de toutes parts que des troupeaux et point de bergers. Saisi d'un saint transport, il s'adresse à ces troupeaux épars : « Brebis de Dieu », s'écria-t-il, « venez ici, venez honorer la Mère de mon Dieu, qui est aussi le vôtre ». O prodige des prodiges ! ô merveille des merveilles ! à ces paroles dites de loin à des êtres qui ne pouvaient ni les entendre ni les comprendre, les brebis de ces nombreux troupeaux, sautant par-dessus les barrières, quittant les gras pâturages, laissant derrière elles leurs petits, s'acheminent par bandes, comme des êtres intelligents, et se dirigent en courant, animées, semble-t-il, d'un seul esprit, vers la chapelle. En vain les petits pâtres essaient de retenir leurs brebis, les rappellent, les menacent de leurs bâtons ; elles franchissent l'espace, bondissent au pied de la chapelle, se groupent autour de Joseph, et répondent par un bêlement prolongé à la récitation de chacun des versets des litanies. Lorsque cette récitation fut achevée, les brebis, après avoir reçu la bénédiction de Joseph, retournèrent à leurs pâturages, et l'homme de Dieu rentra dans la solitude.

Le provincial des Franciscains de la province d'Otrante ne voulut pas qu'un si riche trésor restât toujours enfermé dans le même couvent ; il conçut le généreux dessein d'exposer aux regards de tous les religieux de la province ce type où chacun verrait, comme dans un miroir, quel doit être un véritable enfant de saint François d'Assise. Il commanda donc à

Joseph de visiter, l'un après l'autre, tous les couvents de la province, et de séjourner dans chaque maison trois ou quatre jours. C'était bien peu au gré des maisons qui allaient accueillir un pareil hôte ; mais ce temps devait suffire à des yeux exercés pour apprécier la sainteté de l'illustre religieux.

Chacun de ses pas, dans ce voyage, fut marqué par des miracles, des extases, des ravissements ou des actes de vertu. Son humilité n'était pas moins grande que ses dons surnaturels. Un jour, un aveugle le prie de lui rendre la vue : « Va, va », dit le Saint, « avec mes péchés je ne ferais que te rendre encore plus aveugle ». Et, se tournant vers son compagnon : « Moi, des miracles ! » s'écria-t-il. Quelquefois interrogé touchant des faits où le miracle était évident, il répondait avec simplicité : « Cela est vrai, Dieu a fait telle chose ». Les applaudissements étant inséparables des actions miraculeuses, Joseph, lorsqu'on le louait, avait coutume de dire : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam :* « Ce n'est point à nous, Seigneur, non, ce n'est point à nous, mais à votre nom que revient la gloire ».

Il eut beau jeter le voile de l'humilité sur l'éclat de sa renommée, des yeux qui probablement étaient déjà malades en furent troublés. Un vicaire général dénonça saint Joseph comme imposteur aux inquisiteurs de Naples. Le Saint fut obligé de comparaître ; mais les chefs d'accusation ayant été examinés, il fut déclaré innocent et renvoyé. Il célébra la messe à Naples dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, qui appartenait à un monastère de religieuses ; le sacrifice achevé, il fut ravi en extase, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation. Les inquisiteurs l'envoyèrent à Rome à son général, qui le reçut d'abord avec dureté ; mais bientôt, pénétré d'admiration pour ses vertus, il voulut l'emmener avec lui baiser les pieds du pape Urbain VIII. L'humble serviteur de Dieu alla à l'audience pontificale, et surpassa en quelque sorte sa propre réputation ; car, au moment où il baisait les pieds de Sa Sainteté, ayant considéré qu'il était devant le vicaire de Jésus-Christ, il entra en extase, et fut soulevé en l'air dans un ravissement qui dura jusqu'au moment où le général crut devoir le rappeler à la vie réelle. Pénétré d'une religieuse terreur, le Pontife se tourna vers le général et lui dit que « si frère Joseph mourait sous son pontificat, il voudrait déposer du prodige dont il venait d'être témoin ». Le Pape, en même temps, ordonna au général de placer Joseph dans un couvent de l'Observance. Le ciel avait déjà désigné à Joseph par des signes très-sensibles quel devait être ce couvent. C'était celui d'Assise, où l'appelaient depuis longtemps les doux parfums laissés en ce lieu sacré par Notre-Dame des Anges et le séraphique saint François. Il y fut envoyé par son général. Le gardien du couvent le traita avec hauteur et dédain. Les peines intérieures où Dieu voulait purifier de plus en plus son serviteur furent des croix bien plus difficiles à porter.

Toutes les consolations divines furent peu à peu retirées au Saint : plus d'extases, plus de ravissements, aucune des douceurs accoutumées qui jadis le consolaient dans ses peines. La messe même n'eut plus de goût pour lui. Lorsqu'il célébrait, il semblait moins sacrifier la Victime sainte que s'immoler lui-même, victime d'une aridité qui ne le quittait plus, et d'un engourdissement d'esprit qu'il n'avait jamais éprouvé. Il demanda et obtint la *Chronique de l'Ordre de Saint-François* pour y lire les témoignages de la faveur de l'Ordre à son berceau. Les pages de ces glorieuses annales glissaient sous ses yeux, sans que l'esprit parût s'y arrêter ni les goûter. Il

recourait à Dieu ; Dieu laissait ses gémissements sans réponse. Il invoquait le Seigneur ; le Seigneur, qui l'entendait, demeurait comme sourd à ses prières, afin d'être invoqué de nouveau. Une noire mélancolie s'empara alors du cœur de Joseph. Le chagrin détermina chez lui une ophthalmie qui le rendait comme incapable de lever les yeux. Il semblait ne plus vivre que par le souvenir. Il a souvent déclaré n'avoir jamais tant souffert, ni s'être senti poursuivi par des fantômes si terribles. Avec la tristesse survint l'ange de Satan, qui, par des images sensibles et odieuses, souffletant le Saint jour et nuit, l'attirait vers l'abîme où il fût infailliblement tombé s'il n'eût opposé une défense vigoureuse. Ce n'étaient pas seulement des illusions, des songes ; c'étaient des visions corporelles. Les esprits infernaux, prenant un corps aérien, lui faisaient voir et entendre, présentaient à son esprit, sous mille formes diverses, des choses horribles et détestables. Précipité du faîte des contemplations divines dans l'abîme des persécutions, des tristesses, des aridités, des tentations, le pauvre frère versait d'abondantes larmes. Il voyait comme renversés les remparts de son esprit ; la citadelle seule restait debout, soutenue par une force secrète, dont il ne pouvait clairement discerner la source, mais qui venait de Dieu. Souvent, tandis que l'ennemi l'attaquait, il se tournait vers le crucifix, et le crucifix semblait ne lui présenter qu'un Dieu inconnu. Au milieu des ténèbres et des abattements de son esprit, Joseph, du fond du cœur, invoquait, suppliait ce divin Sauveur de lui venir en aide; mais Dieu, pour l'éprouver davantage, ne répondait à ses prières et à ses larmes que par un silence atterrant.

Le général, informé de l'état de Joseph, le manda à Rome : dans ce voyage, il sentit revenir les consolations célestes que Dieu lui accorda avec plus d'abondance que jamais. Au nom seul de Dieu, de Jésus ou de Marie, il était comme hors de lui. Il s'écriait souvent : « Daignez, ô mon Dieu, remplir et posséder tout mon cœur. Puisse mon âme être affranchie des liens du corps et être unie à Jésus-Christ ! Jésus, Jésus, attirez-moi à vous, je ne puis plus rester sur la terre ! » On l'entendait souvent exciter les autres à la divine charité, en leur disant : « Aimez Dieu ; celui dans lequel règne cet amour est riche, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas ». Ses ravissements étaient aussi fréquents qu'extraordinaires. Il en eut même plusieurs en public, dont un grand nombre de personnes les plus notables furent les témoins oculaires, et attestèrent plus tard la vérité avec serment. On compte parmi ces témoins Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Joseph avait aussi un talent singulier pour convertir les pécheurs les plus endurcis et pour tranquilliser les âmes qui avaient des peines intérieures. Il avait coutume de dire aux personnes scrupuleuses qui s'adressaient à lui : « Je ne veux ni scrupules ni mélancolie ; que votre intention soit droite, et ne craignez rien ». Il expliquait les plus profonds mystères de la foi avec une grande clarté, et les rendait en quelque sorte sensibles. Il devait les connaissances sublimes qu'on remarquait en lui aux communications intimes qu'il avait avec Dieu dans la prière.

La prudence qu'il faisait paraître dans la conduite des âmes attirait auprès de lui un grand concours de monde, et même des cardinaux et des princes. Il prédit à Jean Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien des peuples et pour la sanctification des âmes. Il lui conseilla de ne s'engager dans aucun Ordre religieux. Ce

prince, étant depuis entré chez les Jésuites, y fit les vœux des écoliers de la Société ; mais il fut déclaré cardinal par le pape Innocent X, en 1646. Joseph le dissuada de la résolution où il était de recevoir les ordres sacrés. La prédiction du Saint s'accomplit. Wladislas, fils aîné de Sigismond, étant mort en 1648, Jean Casimir fut élu roi de Pologne. Il abdiqua depuis la couronne et se retira en France, où il mourut en 1672. C'est ce prince qui a fait connaître lui-même toutes les circonstances du fait qui vient d'être rapporté.

Les miracles du Saint à Assise furent si nombreux, si prodigieux, que l'on croirait à peine l'histoire, si l'histoire n'était appuyée de l'autorité d'une instruction juridique sanctionnée par les irréfragables décrets du Siége apostolique. Rien qu'en embrassant les malades, le Saint les guérissait. Son compagnon, Fra Ludovico Bracone, en fit l'heureuse expérience ; il était en proie à une fièvre maligne : « Cher compagnon », dit-il à Joseph, « ne m'abandonnez pas ». Joseph l'embrassa, et la fièvre disparut.

Au reste, une simple prière de Joseph suffisait pour opérer de grandes choses, même à des distances éloignées. Octave Aromatario, et Jérôme Ferri, l'un et l'autre abandonnés des médecins, furent délivrés de la fièvre, au moment où Joseph célébrait pour eux le saint sacrifice de la messe. Un combat s'était engagé entre les gens d'armes d'Assise et ceux de la Bastia ; le sang avait coulé ; ce combat cessa sans aucune médiation, et de la manière la plus imprévue, à l'heure même où Joseph, instruit de la lutte, suppliait le Seigneur de pacifier les partis. Un regard de Joseph, accompagné de nous ne savons quel salut, suffit pour décider un jardinier à rompre un commerce illégitime, et à mener à Assise une vie exemplaire. Par ses secrètes prières, le Saint délivra ses compatriotes d'une guerre terrible et leur procura une paix profonde.

Plus les justes sont favorisés de Dieu, plus l'ennemi de Dieu les persécute ou intérieurement par la tentation, ou extérieurement par des assauts quelquefois terribles. Les vexations du démon contre Joseph en sont un exemple. Une nuit, le Serviteur de Dieu priant dans l'église, entend la porte s'ouvrir avec violence, et voit paraître un homme traînant aux pieds comme des sandales de fer. Joseph le regarde et le suit de l'œil. Le personnage approche ; à mesure qu'il avance, les lampes suspendues autour de l'autel de Saint-François commencent à pâlir et s'éteignent une à une jusqu'à la dernière. Resté seul dans l'obscurité avec cet homme chaussé de fer, Joseph se recommande à saint François. Déjà le démon, se précipitant sur lui et le renversant, l'étreignait à la gorge et l'étouffait, lorsque Joseph voit le séraphique Père sortir de son tombeau une bougie à la main, et rallumer les lampes ; à leur clarté, l'ennemi disparut. Depuis, Joseph eut coutume d'appeler saint François le lampiste de l'église. Une autre fois, c'était aussi durant la nuit, Joseph, en oraison dans un confessionnal, voit un homme s'avancer, s'agenouiller et prier. Prenant cet homme pour un bon serviteur de Dieu, il lui dit avec piété : « Frère, prie pour moi ». Mais l'horrible frère se dressant sur ses pieds et se précipitant sur Joseph : « Hypocrite », s'écrie-t-il, « jusques à quand habiteras-tu cette maison? » Joseph reconnut seulement alors qu'il avait affaire au démon.

Il était bien consolé de ces terribles apparitions, par ses communications continuelles avec les anges et avec la divine Majesté. Le jour qu'il fit son entrée à Assise, une grande servante de Dieu vit deux esprits célestes l'accompagner. Il fut révélé à une autre servante de Dieu, par son ange gardien, que l'ange gardien de Joseph appartenait à la première hiérarchie des

esprits bienheureux. Le Saint ne franchissait jamais le seuil de sa cellule sans saluer son ange gardien et l'inviter à entrer le premier. La même servante de Dieu, sœur Cécile de Nobili de Nocera, religieuse converse, vit deux fois l'âme de Joseph dans le sacré côté de Notre-Seigneur. Une autre fois, conduite en esprit sur une montagne qui lui fut désignée pour être celle de la perfection, elle reconnut, parmi plusieurs âmes arrivées au sommet, celle de notre saint religieux.

Cependant le tribunal de l'Inquisition, qui avait constaté la sainteté de Joseph, à Naples, et le pape Urbain VIII, qui l'avait constatée à Rome, avaient dans leur haute sagesse jugé nécessaire de cacher à des gens qu'elle pourrait offenser une lumière que Dieu saurait dévoiler s'il le jugeait à propos. Le frère Vincent-Marie Pellegrini, inquisiteur de Pérouse, eut ordre de conduire sur-le-champ, mais honorablement, frère Joseph au couvent des Capucins, du territoire de Petra-Rubea, situé sur les pentes d'une montagne escarpée, et de le consigner entre les mains du père gardien, qui devait le tenir dans une retraite absolue. A cette nouvelle, notre Saint se troubla d'abord, il pâlit : « Est-ce qu'on veut me conduire en prison ? » dit-il. Mais la grâce, prenant aussitôt le dessus sur la nature, il s'inclina pour baiser les pieds de l'inquisiteur et s'élança dans la voiture où celui-ci l'attendait, obéissant la joie sur le front et le sourire sur les lèvres.

Quand il fut arrivé au couvent des Capucins de Petra-Rubea, le Père inquisiteur le consigna entre les mains du Père gardien, Jean-Baptiste de Monte-Grimano.

Par ordre du tribunal suprême, l'inquisiteur fit défendre, sous peine d'excommunication, de laisser parler Joseph à qui que ce fût, excepté aux religieux du couvent ; il lui était interdit également d'écrire des lettres, même aux cardinaux, d'en recevoir et de sortir de l'enceinte de la communauté. En un mot, il devait rester privé de tout commerce avec les séculiers. Le Serviteur de Dieu entendit lire et lut les ordres dont il s'agit avec une tranquillité d'esprit imperturbable, et parut avoir pour agréables les souffrances qui lui étaient imposées. Il ne demanda jamais quel pouvait être le motif de pareils ordres, ni pourquoi on l'avait enlevé aux Conventuels de Saint-François, pour le transférer chez les Capucins. Satisfait de tout, louant Dieu en toutes choses, résigné, immuable, il ressemblait à l'écueil des mers, qui, battu par le flot, n'en est point ébranlé. A notre avis, cette impassibilité passe les forces naturelles de l'homme : « Pour n'être point ému de certaines souffrances », dit saint Jérôme, « il faut être ou rocher ou Dieu, *Vel saxum, vel Deus* ». Frère Joseph n'était ni rocher ni Dieu ; mais l'homme, chez lui, semblait avoir disparu. Il en était venu à ne plus distinguer la saveur des aliments. Interrogé si un mets était insipide ou salé, doux ou acide, il répondait vivement : « C'est bon ! c'est bon ! » Jamais il n'a dit : Telle chose me fait mal, ceci est fade, ceci me déplaît. Il trouvait à peine le temps de manger, il avalait plutôt qu'il ne savourait quelques légumes ou herbages, des noix, un peu d'eau rougie. Il semblait refuser le nécessaire à ce corps dont le poids tendait à la terre et y retenait une âme impatiente de s'élancer vers les cieux.

Du reste, l'âme brisait les obstacles, et d'incessants et merveilleux ravissements la transportaient vers les régions célestes. La célébration du saint sacrifice n'était pour Joseph qu'une longue extase qui ne durait pas moins de deux heures. Dans le jardin du couvent, où le supérieur exigeait qu'il se promenât de temps en temps, il s'élevait en l'air, était ravi en extase, ou à la vue de la plante qui lui disait la bonté et la toute-puissance du Créateur,

ou à la vue de l'oiseau dont le chant lui rappelait les concerts des bienheureux. Dans sa cellule, s'il cessait de pleurer sur les souffrances du Sauveur, c'était pour voler dans l'espace et s'élancer vers le ciel dans des extases d'amour.

Une si vive lumière ne pouvait demeurer cachée. En vain on tire Joseph d'Assise pour le soustraire aux empressements de la foule ; en vain on le fait transférer avec précaution dans un couvent de Capucins reculé, situé parmi les précipices, les escarpements et les montagnes, où il devra vivre caché et ignoré ; bientôt une foule immense escalade chaque jour le couvent pour être témoin des ravissements, des miracles de Joseph et assister à sa messe. Le concours des étrangers fut si considérable, que l'on dut construire autour du couvent des hôtelleries pour la commodité des visiteurs. La place manquant pour contenir la foule durant la messe, les fidèles montaient sur le toit et le découvraient, ou bien pratiquaient des ouvertures dans les murailles de l'église.

Le tribunal de l'Inquisition, chargé de surveiller tout mouvement public de fausse dévotion ou de dévotion extraordinaire, crut devoir cacher de nouveau le Serviteur de Dieu. On le fit transférer, toujours avec les mêmes précautions, au couvent des Capucins de Fossombrone. Mais comment cacher le soleil ? Dieu seul pouvait lui enlever son éclat. Dans le trajet, qui était considérable, on compta presque autant de miracles que de milles, et plus d'extases et de ravissements que de pas, et les miracles qu'il avait faits jusque-là n'étaient rien auprès de ceux qu'il fit durant un séjour de trois ans à Fossombrone. Un jour qu'il désirait vivement assister à la procession de la Fête-Dieu, il eut un ravissement, et il vit la procession dans les rues de Fossombrone, comme s'il l'eût suivie. Le dimanche du Bon-Pasteur, on le vit ravi en l'air dans le jardin, et il resta à genoux dans l'espace pendant plus de deux heures.

Des ravissements en Dieu si continuels produisirent chez Joseph une sorte de transformation en Dieu, suivant cette parole du prophète Osée : *Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt :* « Ils sont devenus comme les choses qu'ils aimèrent ». Ainsi transformé en Dieu, le Saint dut en chacun de ses actes manifester une vertu divine. Et comme le propre de Dieu c'est de tout connaître, de pénétrer toute chose secrète, Joseph arriva à un tel degré de clairvoyance que l'on craignait de paraître devant lui en état de péché ou de faute. Dans chacune de ses résidences, il révélait aux personnes, à toutes indistinctement, les secrets de leur cœur. Fra Girolamo de Sinigaglia, capucin, et frère Joseph convinrent un jour de se recommander réciproquement à Dieu. Joseph satisfit à l'engagement, Fra Girolamo y manqua. Au bout de quelques mois, ce dernier dit affectueusement au Serviteur de Dieu : « Frère Joseph, vous vous êtes souvenu de prier Dieu à mon intention ? » — « J'ai prié pour toi », répondit Joseph ; « mais toi, tu as négligé de prier pour moi ». Le jeudi, 7 janvier 1655, notre saint religieux sortit de sa cellule vers trois heures du matin, pour célébrer la messe dans la petite chapelle voisine. Voyant que l'on cherchait les vêtements sacerdotaux de la couleur voulue par les rubriques, il dit au servant : « Donne-moi les parements de la mort, car, en ce moment, à Rome, le Pape vient de mourir ». Il disait vrai. La nouvelle de l'événement confirma bientôt les paroles de Joseph, qui prédit ainsi la mort de deux souverains Pontifes, d'Urbain VIII à Assise, et d'Innocent X à Fossombrone.

Le 10 juillet 1657, notre Saint fut transféré au couvent d'Osimo, où s'écoula le reste de sa vie. Là, comme ailleurs, il fut soumis à une séques-

tration sévère. Il fut relégué dans un appartement écarté. On lui assigna une chapelle et un jardin à part et un compagnon spécial. Il fut ainsi laissé tout à Dieu, entièrement libre de relations et d'affaires. Son genre de vie d'alors se trouve supérieurement décrit dans les actes du procès de canonisation : « Au lever du soleil », dit le témoin, « Joseph quittait son grabat et passait dans son oratoire, où il récitait l'heure canoniale de Prime et d'autres offices que je spécifierai plus loin, jusqu'au moment où son père spirituel venait le confesser. Après s'être confessé et préparé au saint sacrifice, il descendait dans la chapelle particulière, où il devait dire la messe solitairement. Là, il se couvrait des habits sacerdotaux, s'agenouillait devant l'autel et récitait avec dévotion les litanies de la très-sainte Vierge ; après quoi il célébrait le saint sacrifice avec une incomparable ferveur. Sa messe durait une heure environ, non compris le temps des extases, tantôt plus, tantôt moins. La messe achevée, il restait dans la chapelle un moment, puis retournait à l'oratoire réciter les heures canoniales et plusieurs autres offices : ces offices étaient ceux de la Madone, des Morts, de la Croix, du Saint-Esprit, les psaumes de la Pénitence suivis des oraisons, et le chapelet, si le temps le permettait. Ces exercices l'occupaient jusqu'à l'heure du dîner ; on lui apportait à manger après le repas des religieux. Il ne restait à table qu'un instant, allait rendre grâces dans son oratoire, et, si des religieux désiraient ensuite l'entretenir, il les écoutait volontiers jusqu'au moment où il se renfermait dans la chambre du repos, afin d'y sommeiller une heure ou une heure et demie. Après le sommeil, il reprenait ses prières dans l'oratoire jusqu'au son de l'*Ave Maria*, et restait même à l'oratoire plus longtemps, si des religieux avaient à l'y entretenir de leurs besoins spirituels. Au son de l'*Ave Maria*, le compagnon de Joseph allumait un flambeau, et le Serviteur de Dieu donnait plusieurs heures à la lecture spirituelle. Il lisait la messe du lendemain, la vie du Saint dont on célébrait la fête, quelque sermonnaire sur les saintes Ecritures. Immédiatement après le souper de la communauté, son compagnon lui présentait un peu de nourriture. Il mangeait et retournait à l'oratoire, où l'accompagnaient quelquefois des religieux qui venaient conférer de matières spirituelles ou chanter avec lui des cantiques à la gloire de Dieu. Ce délassement durait une heure ou une heure et demie. Les visiteurs se retiraient ; pour lui, il restait seul dans l'oratoire jusqu'à minuit, qui était le moment de dire Matines. Après Matines, il allait reposer jusqu'au lever du soleil. Tel fut le régime du serviteur de Dieu depuis son arrivée à notre couvent jusqu'à sa dernière maladie. Il n'y dérogeait qu'en cas d'indisposition. En ce qui touche sa nourriture, il n'usait, durant toute l'année, que d'aliments de Carême. Il était sobre, semblait ne boire et ne manger que par contrainte, et souvent, tant il était abstrait, ne savait ce qu'il mangeait ni ce qu'il buvait. Il portait sur la peau, en guise de chemise, une tunique de laine, et ne se servait jamais de linge. Il marchait pieds nus, en sandales. Sa tunique, comme celle des autres religieux, était de serge d'Assise. L'hiver, il avait un manteau. Il dormait habillé, sans changer de vêtements, assis plutôt qu'étendu sur trois planches garnies d'une peau d'ours et d'un chevet couvert de toile. Son appartement se composait de deux pièces, savoir : d'un oratoire et d'une cellule. Il s'y tenait retiré toute l'année. Cette espèce de réclusion dura jusqu'à sa mort ».

Il avait une tendre et particulière dévotion pour le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur. Il aimait à se représenter Jésus-Christ sous les traits d'un petit enfant, et répandait devant lui les plus intimes désirs de son cœur. Les actes du procès de canonisation constatent qu'à Osimo, l'enfant Jésus lui

apparut plusieurs fois; Joseph prenait le divin enfant dans ses bras, le caressait et lui adressait de ces paroles enflammées qui se conçoivent mieux qu'elles ne s'expriment.

Mais le temps approchait où il devait s'unir pour toujours à l'objet de son amour, vers lequel il était si souvent ravi. Il le sut par révélation. A peine arrivé au couvent d'Osimo, Joseph, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, s'était écrié : *Hæc requies mea :* « C'est là mon repos ». — « Sachez, mes frères », disait-il aux religieux, « que le jour où il me sera impossible de recevoir l'Agneau (c'est-à-dire la sainte Eucharistie), ce même jour je passerai à une meilleure vie ». Il disait vrai. Durant sa dernière maladie, il célébra la sainte messe ou communia tous les jours, à l'exception de celui où il mourut.

Le 10 août 1663, Joseph fut atteint d'une fièvre d'abord intermittente et bientôt après continue. Sur sa pauvre couche, il conservait sa sérénité et son enjouement. Il se soumit aux médecins et aux chirurgiens, et leur laissa, ainsi qu'aux supérieurs, un pouvoir absolu sur sa personne. Sa seule appréhension était de ne pas s'abandonner assez complétement à la vue et à la volonté de la divine providence. Il pensait plus à l'Eglise, en cet instant suprême, qu'à lui-même. Quelquefois il disait aux personnes qui l'entouraient : « Priez Dieu pour le souverain Pontife, pour les cardinaux, pour l'union des princes chrétiens, pour les Ordres religieux et leurs supérieurs, et en particulier pour notre Ordre de Saint-François ; priez pour les âmes du purgatoire, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui prient pour nous ». Tant que la fièvre ne fut qu'intermittente, il se leva tous les jours et célébra la sainte messe dans l'oratoire contigu à sa cellule, avec des extases et des ravissements pareils à ceux dont il avait été favorisé depuis le jour de sa promotion au sacerdoce. La dernière fois qu'il célébra, ce fut le jour de la fête de l'Assomption ; « il eut des extases et des ravissements merveilleux », disent les actes du procès de canonisation, et sa personne même fut élevée dans l'espace. Lorsque le progrès de la maladie ne lui permit plus de se tenir debout, il demanda avec instance d'assister à la messe et d'y communier tous les jours. Au moment où l'hostie sainte approchait de ses lèvres : « Voici la joie », s'écriait-il, « voici la joie ! » Et comme si le mal eût instantanément cessé, ses joues se coloraient, son regard devenait plein de feu. Après la communion, il fermait les yeux, redevenait pâle et restait privé de sentiment et comme mort, absorbé dans des entretiens avec Dieu qui sont demeurés un secret pour nous.

Il reçut le saint Viatique avec une piété profonde, parmi les extases et les transports d'amour. Il semblait que Dieu pénétrât son être et qu'il pénétrât l'être de Dieu. Il demanda ensuite l'Extrême-Onction. Quand l'huile sainte toucha ses membres, il s'écria d'une voix forte et sonore qui contrastait avec la faiblesse de sa personne : « Quels chants, quelle mélodie du paradis, quelles odeurs, quels parfums, quelles délices du ciel, quelle félicité ! » Il se fit ensuite lire la profession de foi, et demanda à tous ses frères pardon de ses fautes. En même temps il supplia Mgr le vicaire épiscopal et le supérieur de la communauté de lui accorder une grâce particulière : c'est qu'après sa mort son corps fût enterré sans pompe dans un lieu écarté, et que le monde ignorât à jamais le coin de terre où le frère Joseph reposerait. Mgr le vicaire épiscopal demanda au malade sa bénédiction. Joseph s'empressa de le bénir, et bénit avec lui tous les religieux présents. Le vicaire lut alors une lettre du cardinal Chigi qui lui prescrivait de donner au moribond la bénédiction papale. Etonné qu'un ver de terre comme lui, que le

plus infime des religieux fût l'objet d'une telle distinction, Joseph s'écria : « Ce n'est pas au lit que se reçoivent de pareilles grâces ». Malgré sa faiblesse, malgré le mal qui l'accablait, il se leva et se fit conduire dans son oratoire. On y lut les litanies de la sainte Vierge ; il s'agenouilla et reçut la bénédiction papale. Il revint ensuite se coucher tout habillé, car il ne quitta jamais ni sa tunique ni son cordon. Il regardait le ciel et se préparait paisiblement au dernier passage.

Peu à peu et lentement l'agonie vint. Avec l'agonie s'accrut, chez le Saint, le désir de mourir. Il répéta plusieurs fois les belles paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo :* « Je désire me dissoudre et être avec le Christ ». Un religieux lui ayant dit : « Père Joseph, c'est le moment de combattre et de terrasser le démon », il répondit d'une voix joyeuse et très-intelligible : « Victoire ! victoire ! » On lui récitait des prières des Saints pleines d'onction ; lorsqu'il entendit les mots *amour de Dieu*, il faisait signe du mieux qu'il pouvait de répéter ces paroles, et d'une voix éteinte il disait : « Redites, redites encore ! » En même temps il posait la main sur le côté gauche de sa poitrine, comme si, dans la défaillance de la voix, il eût voulu faire parler son cœur. Ses lèvres expirantes murmuraient le doux nom de Jésus, bégayaient plusieurs fois ces paroles interrompues : « Loué soit Dieu ! Béni soit Dieu ! Soit faite la volonté de Dieu ! »

Il s'abandonna ensuite à des mouvements et à des transports très-animés. Interrogé si c'étaient des effets de l'amour de Dieu, il répondit que oui et se mit à sourire. Sa joie se communiqua aux assistants ; une splendeur inaccoutumée illumina son visage, et, dans cet instant même, il rendit sa grande âme au Créateur. C'était un peu avant minuit, le mardi 18 septembre de l'an 1663. Le Saint avait soixante ans et trois mois.

On exposa son corps dans l'église, et une foule immense accourut de toute part pour le vénérer ; il fut ensuite enterré dans la chapelle de la Conception. L'héroïsme de ses vertus ayant été prouvé et la vérité de ses miracles constatée, il fut béatifié par Benoît XIV en 1753, et canonisé par Clément XIII, en 1767. Clément XIII a fait insérer son office dans le Bréviaire.

On le représente : 1° élevé de terre publiquement, pendant une extase ; 2° devant une image de la sainte Vierge, dans l'église d'Assise ; 3° donnant ses ordres à de petits oiseaux dont il avait reçu du ciel le privilége de se faire obéir.

Cet abrégé de sa vie est tiré de celle qui a été composée en italien par Dominique Bernini, et traduite dernièrement en français par un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs.

SAINT FERRÉOL OU FORGET [1],

MARTYR PRÈS DE VIENNE, EN DAUPHINÉ (vers 304).

Saint Ferréol, qui servait en qualité de tribun dans les armées de l'empire, vivait à Vienne, dans les Gaules, et professait secrètement la religion chrétienne. Il logea chez lui saint Julien de Brioude, qui était né dans la même ville et qui se déclarait hautement pour disciple de Jésus-Christ. Après le martyre de celui-ci (28 août), Crispin, gouverneur de cette partie des Gaules où Vienne était située, fit arrêter Ferréol sur le soupçon de son éloignement pour les cérémonies religieuses

1. *Alias* : Forgey, Fargeu, Forgeux.

de ses pères. Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé : le tribun refusa constamment de sacrifier; et comme Crispin, pour l'y déterminer, alléguait la place honorable qu'il occupait et la prétendue nécessité où il était de donner aux autres l'exemple de l'obéissance, il lui répondit : « Je n'estime pas autant que vous vous l'imaginez les honneurs et les richesses dont je jouis. Je ne demande que la vie et la liberté de servir Dieu. Si l'on ne veut pas m'accorder le double objet de ma demande, je renoncerai à la vie plutôt que d'abandonner ma religion ». Le gouverneur, après l'avoir fait frapper de verges en sa présence, l'envoya en prison, chargé de fers.

Le troisième jour de son emprisonnement, Ferréol se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers; et, comme il vit les gardes endormis et la prison ouverte, il s'enfuit et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage, et gagna la rivière de Gérès, qui tombe dans ce fleuve à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre l'ayant repris, ils lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant point jusqu'à Vienne; un accès de fureur les saisissant tout à coup, ils lui coupèrent la tête sur les bords du Rhône, vers l'an 304. Les chrétiens de la ville enterrèrent le corps du saint Martyr avec beaucoup de respect, et éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu. L'église, bâtie sur le tombeau du Saint, hors de la ville, ayant été rasée, saint Mamert en fit construire une nouvelle dans l'enceinte de Vienne, et y transféra ses reliques vers l'an 474. Les religieuses Ursulines de Bar-sur-Aube possèdent quelques reliques de ce glorieux confesseur de la foi. Dans la paroisse de Bessens, canton de Grisoles, non loin de Montauban, il y a un célèbre pèlerinage en l'honneur de saint Ferréol, appelé le *Pèlerinage de La Peyrière*

Saint Ferréol est le patron de Fransu, au diocèse d'Amiens.

Acta Sanctorum et *Notes* fournies par le R. P. Carles, de Toulouse.

SAINT WALBERT ET SAINTE BERTILIE OU BERTILLE, SON ÉPOUSE,

CONFESSEURS, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (VIIe siècle).

Saint Walbert, issu d'une des plus illustres familles du royaume des Francs, exerça longtemps une charge importante à la cour, où sa vertu et son caractère lui gagnèrent l'affection de tous. Jamais l'orgueil ne pénétra dans son âme, et il sut conserver au milieu des grandeurs cette aimable simplicité qui relève encore les plus brillantes distinctions. Guerrier intrépide et courageux, il était en même temps rempli d'une tendre compassion pour les pauvres; il les aimait, les consolait, les soulageait comme les membres souffrants de Jésus-Christ.

Déjà recommandable à tant de titres, Walbert le devint encore plus par son alliance avec une princesse du sang royal, appelée Bertilie ou Bertille. Il trouva dans cette union une récompense des vertus de sa jeunesse et un nouveau moyen de sanctification au milieu du monde. Les auteurs ne donnent presque aucun détail sur la vie privée de ces saints époux, qui ne sont guère connus que par les deux enfants auxquels ils donnèrent le jour, sainte Vaudru et sainte Aldegonde. Ces noms si populaires et si vénérés, feront toujours leur plus bel éloge. Bornons-nous donc à rappeler ici ces quelques lignes d'un ancien hagiographe : « Walbert et Bertilie, étaient remplis l'un et l'autre d'une admirable ferveur; ils se rendaient saintement illustres par l'abondance de leurs aumônes et leur dévouement à toutes les bonnes œuvres. Ainsi dans les liens de la vie conjugale ils menèrent une vie spirituelle et toute céleste ».

Après leur mort, leurs précieux restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie, à Cousolre (Nord, arrondissement d'Avesnes, canton de Solre-le-Château), au diocèse de Cambrai. La chapelle où étaient renfermés les corps des deux époux, portaient le nom de Saint-Walbert; on y disait la messe en son honneur, et chaque année, le lendemain de la Pentecôte, beaucoup de pèlerins venaient à Cousolre avec leurs pasteurs et leurs bannières, pour rendre leurs devoirs à ces saints patrons.

Acta Sanctorum Belgii, traduction de M. l'abbé Destombes, chanoine de Cambrai.

SAINTE RICHARDE, IMPÉRATRICE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE D'ANDLAU, AU DIOCÈSE DE STRASBOURG (893 ou 894).

Richarde, très-illustre par sa naissance (elle était fille d'Erchangier de Nordgau, comte d'Alsace), plus illustre encore par ses vertus, fut mariée à l'empereur Charles le Gros (832-888), et couronnée et sacrée avec son mari, en 881, par le souverain pontife Jean VIII. Comme elle était douée d'une rare prudence, Charles l'associa au gouvernement; elle usa de son pouvoir pour le bien de la religion et pour la félicité de l'empire. Le Pape s'adressa à cette pieuse princesse dans le but d'obtenir que l'empereur envoyât des secours pour défendre la ville de Rome contre les incursions des Sarrasins. La calomnie essaya de noircir la vertu de sainte Richarde ; mais elle ne réussit qu'à la faire briller davantage. On l'accusa de trahir la fidélité conjugale. L'empereur, trop crédule, la força de se justifier devant tous les grands de l'empire rassemblés. La sainte impératrice parut avec intrépidité devant ce tribunal, disant dans son cœur : « Seigneur, je suis innocente, ne me livrez pas à ceux qui me calomnient ». Elle offrit de prouver son innocence par le jugement de Dieu. Un grand feu fut allumé tout autour d'elle ; sainte Richarde se tint immobile au milieu des flammes, puis en sortit sans recevoir la moindre lésion. Après cet événement, elle quitta la cour, du consentement de l'empereur, qui même rendit témoignage de sa virginité. Ayant donc déposé sa couronne, l'illustre impératrice et vierge se retira à Andlau (Bas-Rhin), où elle fonda, dota et institua un monastère. Elle y vécut plusieurs années. Après sa mort, des miracles attestèrent sa sainteté. Le pape Léon IX, traversant l'Alsace en 1049, leva le corps de sainte Richarde et le plaça, dans un tombeau plus grand et plus beau, derrière le maître-autel.

L'église paroissiale d'Etival (autrefois abbatiale de l'Ordre de Prémontré), au diocèse de Saint-Dié, a conservé deux reliques insignes de sainte Richarde : 1° la robe dont elle était vêtue quand elle subit l'épreuve du feu en témoignage de sa chasteté ; et 2° son chef, divisé en deux parties. La riche châsse qui contenait ces reliques insignes a péri pendant la Révolution, mais les reliques ont été sauvées, et sont présentement enfermées dans une pauvre châsse de bois toute vermoulue, placée au sommet d'un autel collatéral.

Tiré du *Propre de Strasbourg*, et de *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé J.-F. de Blaye.

XIXe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Pouzzoles, en Campanie, les saints martyrs JANVIER, évêque de Bénévent, Festus, son diacre, et Didier, son lecteur; Sosie, diacre de l'Eglise de Misène; Procule, diacre de Pouzzoles ; Eutyche et Acuce, qui, après avoir souffert la prison et les fers, furent décapités sous l'empereur Dioclétien. Le corps de saint Janvier fut porté à Naples, et inhumé honorablement dans la grande église, où encore aujourd'hui on conserve du sang de ce saint Martyr dans une fiole de verre, sang que l'on voit se liquéfier et bouillonner comme s'il venait d'être tiré des veines, lorsqu'on le présente devant son chef sacré. 305. — A Nocera, la naissance au ciel de saint Félix et de sainte Constance, martyrisés sous Néron. 1er s. — En Palestine, les saints martyrs Pelée, Nil et Elie, évêques d'Egypte, qui, du temps de la persécution de Dioclétien, souffrirent pour Jésus-Christ la peine du feu avec plusieurs de leurs clercs. 310. — Le même jour, les saints Trophime, Sabbace et Dorymédon, martyrisés sous l'empereur Probus : Sabbace étant à Antioche, le préfet Attique le fit

fouetter sans relâche jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit; Trophime, envoyé à Synnade, au président Pérennius, passa par beaucoup de tourments, et consomma son martyre par le glaive avec Dorymédon, qui était sénateur. 278. — A Cordoue, sainte Pompose, vierge, martyrisée durant la persécution des Arabes. 853. — A Cantorbéry, saint Théodore, évêque, qui, envoyé en Angleterre par le pape Vitalien, brilla par sa doctrine et par sa sainteté [1]. 690. — A Tours, saint Eustoche, évêque, homme d'une rare vertu [2]. 461. — Au diocèse de Langres (maintenant de Dijon), saint SEINE, prêtre et confesseur. Vers 580. — A Barcelone, en Espagne, la bienheureuse MARIE DE CERVELLIONE, vierge, de l'Ordre de la Merci, qui, pour la généreuse assistance qu'elle donne à ceux qui l'invoquent, est appelée vulgairement Marie du Secours. 1290.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Autun et de Dijon, saint Seine, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Blois et de Saint-Dié, saint Janvier, évêque de Bénévent et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Trèves, saint Mélèce ou Milet, archevêque de ce siége et confesseur, que son zèle pour la gloire de Dieu faisait appeler l'Elie de son siècle. Modèle de piété et de religion dès son bas âge, il porta ces vertus précoces sur le siége archiépiscopal de Tours dont il fut une des illustrations. Entre 472 et 480. — Au diocèse de Metz, saint Guri ou Goëric, évêque de ce siége et confesseur. Après avoir passé quelques années dans un chaste mariage où il était déjà un modèle de perfection, il fut éprouvé par la perte de la vue; l'ayant recouvrée à Metz, par l'attouchement d'un caillou teint du sang précieux de saint Etienne, il fut élevé au sacerdoce et ensuite à l'épiscopat par saint Arnoult, qui se déchargea sur lui de ce fardeau, pour se retirer au désert des Vosges. Elevé à ce poste, il donna l'exemple de toutes les vertus, surtout de l'austérité et du recueillement intérieur pour sa personne, de la charité et de la miséricorde pour les pauvres, de la magnificence pour l'ornement des oratoires et des autels. Ses deux filles, Précie et Victorine, religieuses, pour lesquelles il fit bâtir le couvent d'Epinal *(Spinalium*, Ordre de Saint-Benoit), dont la première fut abbesse, ont aussi mérité un culte public [3]. 647. — Aux diocèses de Quimper et Léon, saint Sernis *(Isserninus)*, appelé aussi Seny et Senoux, évêque et confesseur. Après s'être déchargé du fardeau d'un évêché qu'il avait en Irlande, il mena la vie solitaire dans la Basse-Bretagne où il y a une paroisse de son nom (Saint-Senoux, Ille-et-Vilaine, arrondissement de Redon, canton de Guichen). Vers 530. — Au diocèse de Bourges, saint Marien, confesseur, dont nous avons parlé au 19 août (note 1 au martyrologe romain). VIe s. — A Sam-

1. Adrien, abbé de Niridan, près de Naples, avait été proposé pour occuper le siége de Cantorbéry (comté de Kent); mais il n'osa accepter cette charge et désigna pour le remplacer Théodore de Tarse (Cilicie), moine grec connu par la sainteté de sa vie, et qui habitait Rome. Il portait le manteau de philosophe, était âgé de soixante-six ans, et joignait à une parfaite intelligence des langues latine et grecque une connaissance peu commune des sciences humaines et divines. Le pape Vitalien le sacra le 26 mai 668; Théodore prit possession de son siége le 27 mai 669. Le nouvel archevêque rétablit partout la pureté et la morale, et confirma la discipline de l'Eglise catholique par rapport au jour de la célébration de la Pâque. Il introduisit le chant grégorien qui n'était guère connu que dans le royaume de Kent. Ayant fondé une école à Cantorbéry, il y enseigna l'Ecriture, ainsi que les différentes sciences, et surtout l'astronomie et l'arithmétique, les langues grecque et latine commencèrent à être cultivées, et il se forma dans la nouvelle école un grand nombre d'hommes célèbres. Saint Théodore tint, en 673, un Concile national à Héorutfort; on y fit plusieurs canons disciplinaires. En 680, il tint celui d'Hetfield, contre les Eutychiens et les Monothélites. On doit à saint Théodore un *Pénitentiel*, ou Recueil de Canons qui règlent le temps que devait durer la pénitence publique, relativement à l'espèce et à l'énormité du péché. Le saint évêque mourut en 690, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, et la vingt-deuxième de son épiscopat. On l'enterra dans l'église du monastère de Saint-Pierre, qui prit depuis le nom de Saint-Augustin. — *Acta Sanctorum*, Dom Ceillier, Godescard.

2. Au rapport de saint Grégoire de Tours, saint Eustoche fut un homme d'une vertu éminente. Il appartenait à une riche famille de l'Auvergne et fut, en 444, nommé évêque de Tours. Les lois de Valentinien III attaquaient les priviléges de l'Eglise; il les défendit dans le Concile d'Angers et prit grande part aux règlements de discipline qui furent promulgués en cette occasion. Après avoir augmenté le nombre des paroisses de son diocèse, il travailla à la construction d'une église destinée à recevoir les reliques de saint Gervais et de saint Protais dont on avait fait don à saint Martin. Son corps fut inhumé dans une église bâtie par saint Brice, son prédécesseur, sur le tombeau de saint Martin. — Godescard et Baillet.

3. Il fut inhumé hors de Metz, dans l'abbaye des Saints-Innocents, connue depuis sous le nom de Saint-Symphorien, dans laquelle on conserva son chef jusqu'à la Révolution. Le reste de son corps fut transféré, au xe siècle, par le bienheureux Thierry, évêque de Metz, dans le monastère des Bénédictins de la ville d'Epinal, qui lui doit son origine. Saint Goëric fonda à Metz, près de la cathédrale, la collégiale de Saint-Pierre, dit *le Majeur*, pour distinguer cette église d'autres moins considérables, également dédiées au prince des Apôtres. L'église fut détruite, en 1755, avec tout le cloître de la cathédrale, lorsqu'on travailla à l'agrandissement de la place d'armes; mais le chapitre de Saint-Pierre subsista jusqu'à la fin du dernier siècle. — Note due à l'obligeance de M. l'abbé Noël, curé-archiprêtre de Bricy (Moselle).

pigny (Meuse, arrondissement de Commercy), au diocèse de Verdun, sainte LUCIE D'ECOSSE, vierge, solitaire à Sampigny. 1090. — Au diocèse de Gap, saint ARNOUX, évêque de ce siége et patron de tout le diocèse. Vers 1070. — Au diocèse de Grenoble, APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A LA SALETTE (canton de Corps). 1846. — Au diocèse de Rodez, la vénérable Marie-Emilie-Guillemette de Rodat, fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de la Sainte-Famille de Villefranche de Rouergue [1]. 1852. — Au canton de Haguenau, diocèse de Strasbourg, anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Marienthal (Vallée de Marie), sanctuaire qui date du XIIIe siècle, et a été restauré en 1803. La cérémonie eut lieu sous la présidence du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, délégué par Pie IX à cet effet, en présence de six prélats, d'une foule d'ecclésiastiques, de plus de vingt mille personnes, au milieu de toutes les magnificences qu'on peut rassembler. 1859.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Messine, les saints Nicandre, abbé, Grégoire, Pierre, Démètre, et Elisabeth, vierge, de l'Ordre de Saint-Basile. XIIe s.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Pouzzoles, en Campanie, les saints martyrs Janvier, évêque de Bénévent, Festus, son diacre, et Didier, lecteur, Sosie, diacre de l'Eglise de Misène, Procule, diacre de celle de Pouzzoles, Eutyche et Acuce, qui, après avoir souffert la prison et les fers, furent décapités sous l'empereur Dioclétien. Le corps de saint Janvier fut porté à Naples, et inhumé honorablement dans une église où l'on garde encore une fiole pleine de son sang, que l'on voit, lorsqu'on l'approche de son chef, se liquéfier et bouillonner comme s'il venait de sortir des veines. 305. — A Cantorbéry, saint Théodore, évêque, qui, envoyé en Angleterre par le pape Vitalien, ne brilla pas moins par la science que par la sainteté. 690.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Comme chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Comme chez les Bénédictins.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, saint Janvier, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. 305. — A Spolète, en Italie, sur la Maroggia, saint Jean, évêque de ce siége et confesseur. Elevé dès son jeune âge dans les principes de la religion chrétienne, il fit de grands progrès dans l'étude des lettres divines et humaines, et mérita bientôt d'être inscrit au nombre des clercs de l'Eglise de Spolète. Il en était archidiacre lorsque la mort vint surprendre Mélèce, évêque de cette ville. Jean fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Devenu pasteur d'un grand peuple, il s'efforça de demeurer toujours à la hauteur de cette dignité : la renommée de ses vertus franchit les frontières de l'Ombrie et envahit l'Italie tout entière. Les pauvres avaient en lui un père, les opprimés un avocat ; son patrimoine devint celui des indigents et des églises sans ressources. Il sut gagner l'estime de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui l'aida beaucoup de ses libéralités. Totila (541-552) menaça Spolète de sa fureur ; mais les prières de Jean surent apaiser sa colère. Toutefois il devint bientôt la victime de ces barbares qui le percèrent de leurs lances au moment où il faisait un voyage à Rome. Son corps, recueilli par ses clercs, fut transporté et enseveli dans l'intérieur de la ville de Spolète. Cent ans après, quand les Goths eurent été vaincus et chassés par Narsès, le corps du saint évêque fut découvert miraculeusement : une colonne de feu, voltigeant sur son tombeau, avait averti le peuple de Spolète, qui leva de terre les ossements de son regretté pasteur, et les transféra dans son église cathédrale où ils ont opéré nombre de prodiges. Vers 550. — A Vérone (Vénétie), sur l'Adige, saint Théodore, évêque et confesseur. On croit qu'il succéda à saint Maur, et fut le dixième évêque de ce siége. Orné de toutes les vertus épiscopales, il fut longtemps la gloire de son Eglise. Son corps fut déposé dans la basilique de Saint-Etienne de Spolète ; plus tard il fut transféré à l'église Notre-Dame. Après le IVe s.

1. Nous donnerons sa vie dans le volume consacré aux vénérables.

S. JANVIER DE NAPLES, ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS, PRÈS DE POUZZOLES

305. — Pape : Saint Marcel. — Empereur romain : Dioclétien.

Que le Christ soit votre désir, votre gain, votre espérance et votre couronne.
Saint Bonaventure.

L'opinion la plus probable est que Naples fut la patrie de saint Janvier. Il appartenait à une famille noble et chrétienne. Sa piété et sa science le firent choisir pour évêque de Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, par le peuple de cette ville. Toutefois, sa modestie et son humilité lui persuadant qu'il était indigne de cette charge, il ne put se résoudre à l'accepter qu'après un commandement exprès du souverain Pontife. Sa charité envers les pauvres et les affligés le fit admirer des idolâtres mêmes qui prenaient plaisir à converser avec lui, et lui déclaraient volontiers leurs besoins. Il savait profiter adroitement de ces conjonctures pour leur inspirer la connaissance du vrai Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de sorte que plusieurs se convertirent et embrassèrent le Christianisme.

Comme la persécution était allumée dans tout l'empire contre les chrétiens, Janvier eut de belles occasions de signaler son zèle, non-seulement dans son diocèse, mais encore dans les villes voisines qu'il parcourait sans cesse, pour y assister, consoler, fortifier les fidèles et leur offrir les secours de son ministère pastoral. Le péril était plus grand dans la ville de Misène, où les peuples affluaient pour visiter l'antre d'une sybille qui rendait tout près de là ses oracles. C'est pourquoi Janvier y allait souvent, afin de maintenir les serviteurs de Dieu dans leurs devoirs par ses fréquentes exhortations. Il y avait, dans cette église, un diacre d'un rare mérite, appelé Sosie, âgé de trente ans, avec lequel il contracta une étroite amitié. Ils travaillèrent, de concert, au salut des âmes, et toutes les fois qu'ils se voyaient, il s'animaient l'un l'autre à se sacrifier pour le nom de Jésus-Christ et à souffrir constamment le martyre lorsqu'il se présenterait. Un jour que le zélé diacre lisait l'Evangile dans une assemblée de fidèles, notre Saint lui vit sortir de la tête des flammes de feu qui ne furent aperçues que de lui seul ; et cette vision lui causa tant de joie, que, se jetant au cou de Sosie, en présence de tous les assistants, il l'embrassa et le félicita de ce que bientôt il remporterait d'illustres victoires sur la cruauté des idolâtres. L'événement vérifia cette prédiction ; car, fort peu de temps après, Sosie fut arrêté par Draconce, gouverneur de la Campanie. Procule, diacre de l'Eglise de Pouzzoles, avec Eutyche et Acuce, nobles citoyens de la même ville, furent presque aussitôt les compagnons de sa prison, parce qu'ils reprenaient hautement l'injustice du proconsul. Ils furent d'abord tous condamnés à être battus par les mains des bourreaux. Mais Draconce ayant été révoqué, et Timothée envoyé à sa place, il les laissa prisonniers sans avoir pu achever leur martyre.

Dès que le nouveau préfet fut arrivé, il s'informa de l'état des chrétiens

dans la province ; on lui dit que Janvier les exhortait incessamment à demeurer fermes dans leur religion, et qu'il encourageait particulièrement Sosie et les autres, que Draconce avait laissés prisonniers dans la prison de Pouzzoles : il commanda qu'il fût arrêté et amené à Nole, devant son tribunal, pour lui faire ressentir la peine due à sa temérité. Il le pressa de cesser ses exhortations défendues par les édits des empereurs, et d'offrir de l'encens aux idoles, s'il voulait éviter les supplices. Le saint évêque répondit qu'il ne pouvait immoler des victimes au démon, lui qui avait l'honneur de sacrifier tous les jours au vrai Dieu ; il fut aussitôt jeté dans une fournaise que l'on avait, pendant trois jours, entretenue par un feu continuel. Il en sortit sans aucune lésion, et même sans que ses habits en fussent endommagés, ni qu'il eût perdu un seul de ses cheveux. Le juge, selon la coutume des tyrans, attribuant ce miracle à l'art magique dont ils accusaient ordinairement les chrétiens, lui fit, par un supplice inouï, arracher les nerfs de toutes les parties du corps; après quoi, il le renvoya en prison. Cependant, Festus, diacre, et Didier, lecteur de l'Eglise de Bénévent, ayant appris, par le bruit public, que leur saint pasteur était dans les chaînes à Nole, s'y rendirent en diligence, pour lui offrir tous les services qui dépandaient d'eux ; mais Timothée ne fut pas plus tôt averti de leur arrivée qu'il les fit venir devant lui, et, comme ils confessèrent qu'ils étaient les serviteurs de Jésus-Christ et qu'ils seraient ravis de mourir pour sa gloire, il les fit mettre en prison avec leur évêque. Quelques jours après, ils furent, tous trois, attachés avec des chaines au devant du chariot du proconsul, qui allait à Pouzzoles pour y faire exécuter Sosie et ses compagnons, qu'il avait condamnés aux bêtes.

Ce tourment fut très-vigoureux pour saint Janvier, qui ne pouvait plus marcher que par miracle. En entrant dans la prison, il embrassa les saints martyrs, et baisant la tête du bienheureux lévite Sosie, il dit : « Voici ce saint et vénérable chef que l'Esprit divin a préparé au martyre par une flamme céleste, figure de la couronne de gloire qu'il doit bientôt recevoir ». Puis parlant à toute la troupe des saints confesseurs : « Courage, mes frères », leur dit-il, « combattons généreusement contre le démon et son ministre Timothée ; Notre-Seigneur m'a euvoyé ici afin que le pasteur ne soit point séparé de son troupeau, ni le troupeau de son pasteur. Que les promesses ni les menaces ne fassent aucune impression sur nos cœurs. Gardons une fidélité inviolable à notre divin Maître. Mettons toute notre confiance en lui, et nous triompherons sans doute de la malice de nos adversaires ». Le lendemain, ils furent conduits au milieu de l'amphithéâtre pour y être dévorés par les bêtes féroces, en présence de tout le peuple. Alors, les saints martyrs se munirent du signe de la croix ; puis, les yeux et les mains élevés vers le ciel, chantant agréablement les louanges de Dieu, ils attendirent avec une intrépidité merveilleuse l'heureux moment de leur mort. On lâcha en même temps les bêtes, qui coururent à eux, avec leur furie naturelle, pour faire leur proie de leurs corps sacrés. Mais, quand elles furent près de les dévorer, la miséricorde divine changea leur férocité en mansuétude : de sorte qu'au lieu de mettre la dent sur eux, elles se couchèrent comme des agneaux à leurs pieds et employèrent leurs langues pour les caresser.

Timothée, voyant que ce spectacle faisait murmurer le peuple, et appréhendant une sédition contre lui, les fit sortir de l'amphithéâtre pour être décapités à l'heure même sur la place publique. Comme on les y conduisait, saint Janvier pria Dieu d'ôter la vue au président, afin qu'il se

repentît de sa cruauté, et que ces lâches chrétiens, qui avaient renoncé à Jésus-Christ, par l'appréhension des supplices, rentrassent par ces prodiges dans les voies du salut et fissent pénitence de leur infidélité. Le saint évêque n'avait pas encore achevé son oraison, que Timothée devînt aveugle. Ce châtiment le fit un peu rentrer en lui-même ; il reconnut le pouvoir des serviteurs de Jésus-Christ. Il arrêta leur exécution, et, s'étant fait amener le saint martyr, il lui dit : « Janvier, qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le pour moi, et faites en sorte qu'il me rende la vue dont il m'a privé ». Le Saint, pour montrer par un nouveau miracle la puissance du vrai Dieu, fit une seconde prière, et aussitôt le président recouvra l'usage de ses yeux : ce qui fut cause de la conversion de cinq mille personnes. Cependant, comme les réprouvés deviennent pires par les grâces qu'ils reçoivent, un si grand bienfait, qui avait servi au salut de tant d'âmes, ne servit qu'à endurcir davantage cet idolâtre ; car, appréhendant d'encourir la haine des empereurs s'il usait d'indulgence envers le saint évêque, il le condamna à mourir avec les autres.

Pendant qu'on le conduisait à la place Vulcaine, lieu destiné pour son supplice, on vit tout à coup paraître un vieillard chrétien qui se prosterna à ses pieds et le pria de lui donner quelques pièces de ses habits pour les conserver dans sa maison comme une précieuse relique. Le Saint lui répondit qu'il n'avait qu'un mouchoir dont il pût disposer, et qu'il le lui donnerait volontiers ; mais que ce ne serait qu'après son martyre, parce qu'il en avait besoin pour se bander les yeux : « Et je n'y manquerai pas », ajouta-t-il en présence des bourreaux ; « les chrétiens savent tenir leur parole, même après leur mort ». Etant arrivé à la place publique, il se prosterna pour faire son oraison ; il vit Jésus-Christ qui lui tendait les bras pour le recevoir dans le ciel ; puis il se banda lui-même les yeux avec son mouchoir, encouragea le bourreau à faire son office, et, en disant ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, je vous recommande mon esprit et je le remets entre vos mains », il eut la tête tranchée, avec ses saints compagnons, vers l'an 305, le 19 septembre. L'exécuteur foula aux pieds son mouchoir qui était teint de son sang, lui disant, par raillerie, qu'il le prît et le portât à ce chrétien auquel il l'avait promis. Mais il fut bien étonné de le voir, en s'en retournant à la ville, entre les mains du vieillard, à qui, en effet, saint Janvier était apparu après son martyre pour le lui donner.

Pour ce qui est de la caractéristique de saint Janvier, deux fioles translucides, où l'on conserve son sang, se voient ordinairement dans sa main ou sous son buste.

CULTE ET RELIQUES.

Le lieu où les sept Martyrs reçurent la couronne s'appelait, en latin, *Forum Vulcani*. On le nomme présentement *Salphutaria*, et en italien *Solfataria*. C'est une large vallée qui ne produit que du soufre, et de laquelle on voit sortir en certains endroits des tourbillons de fumée et de flammes. On bâtit sur une montagne voisine une église sous l'invocation de saint Janvier. Ce fut là probablement que l'on déposa d'abord les reliques des saints Martyrs. On fit la translation de leurs reliques vers l'an 400. Les corps de saint Procule, de saint Eutyche et de saint Acuce furent portés à Pouzzoles ; ceux de saint Festus et de saint Didier à Bénévent ; celui de saint Sosie à Misène, où on le déposa depuis dans une magnifique église. La ville de Naples fut enrichie des reliques de saint Janvier, avant qu'on les portât à Bénévent. Cette première translation paraît s'être faite peu de temps après que Constantin eut rendu la paix aux chrétiens. Du moins est-il certain que le corps du saint évêque était dans une église de son nom à Naples, dès le VIIIe et le IXe siècle. Cette ville attribua à l'intercession de ce Saint le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une érup-

tion violente du mont Vésuve, et des armes des différents ennemis qui avaient juré sa perte dans les mêmes siècles.

Sicon, prince de Bénévent, ayant assiégé Naples au commencement du IXe siècle, en réduisit les habitants au point qu'ils ne purent sauver leur vie et leur liberté qu'en cédant le corps de saint Janvier, leur patron. Le vainqueur l'emporta en triomphe et le déposa respectueusement à Bénévent, vers l'an 825. L'église où il reposait tombant en ruines, on le transporta dans une autre église de cette ville en 1129. Il se fit depuis une translation secrète à l'abbaye de Monte-Vergine, sur la route de Bénévent à Nole. On l'y cacha sous le grand autel dans le XIIe ou XIIIe siècle, et on ne l'y découvrit qu'en 1480, lorsqu'on travaillait à réparer et à embellir cet autel. Ferdinand, roi de Naples, désirant avoir ce précieux trésor, obtint du pape Alexandre VI qu'on le rendrait à la ville qui l'avait possédé primitivement. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité, et on le déposa dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Le jour même, la peste, qui affligeait cette ville depuis longtemps, cessa ses ravages. Les ossements et les cendres du corps de saint Janvier sont dans une magnifique chapelle de son nom, construite sous le grand autel. Il y a dans la même église une autre chapelle, dite *le Trésor*, dans laquelle on garde le chef et le sang du saint Martyr, avec plusieurs autres reliques. La ville la fit bâtir en action de grâces de ce qu'elle avait été délivrée de la peste en 1529, par l'intercession de notre Saint.

Tout le monde connaît les terribles éruptions du mont Vésuve, qui est à huit milles de Naples. On l'a vu quelquefois vomir une quantité prodigieuse de sables, de cendres et de pierres enflammées, qui allaient retomber beaucoup plus loin que cette ville. D'autres fois, il est sorti du volcan une espèce de torrent de soufre, de nitre, de pierres calcinées et d'autres matières combustibles, qui, comme un feu liquide, se creusait un canal, traversait la vallée jusqu'à la mer, détruisait tout sur son passage, et passait souvent à très-peu de distance de Naples. Dans les Ve et VIIe siècles, les tourbillons de cendres, qui étaient l'effet de ces éruptions, obscurcirent le ciel jusqu'à Constantinople, et les habitants de cette capitale de l'Orient en furent saisis de frayeur. Les Napolitains, dans ces diverses occasions, adressèrent leurs prières à leur saint patron, et ce ne fut jamais inutilement. Ils éprouvèrent surtout les effets de sa protection en 685, sous le pontificat de Benoît II, et le règne de l'empereur Justinien le Jeune. Pour en conserver la mémoire, les Grecs instituèrent une fête en l'honneur du Saint, avec deux processions solennelles par an. La ville de Naples lui fut encore spécialement redevable de son salut, dans les éruptions qui arrivèrent en 1631, 1698 et 1707. Dans la dernière de ces années, on porta processionnellement la châsse de saint Janvier à une chapelle qui était au pied du Vésuve, et aussitôt l'éruption cessa, l'obscurité qui en était la suite se dissipa, et le soir on vit briller des étoiles dans le ciel.

Nous allons rapporter, d'après plusieurs graves auteurs, le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier. On garda dans la chapelle du *Trésor* de la cathédrale de Naples la tête de ce Saint avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. On ne sait dans quel temps la tête du saint évêque fut retirée de la châsse où ses ossements étaient renfermés. L'opinion la plus vraisemblable est que ce fut vers le VIIIe ou le IXe siècle. Le buste où est aujourd'hui cette tête fut donné en 1036 par le roi Charles II, duc d'Anjou. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Voici de quelle manière se fait le miracle : On met la tête sur l'autel du côté de l'évangile, et les fioles du côté de l'épître. On a quelquefois trouvé le sang liquide, mais en général il est solide. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment même, ou en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve, en touchant les fioles, qu'elles sont presque entièrement froides. On les fait baiser au peuple en certaines occasions. Quelquefois le sang s'est liquéfié dans les mains de ceux qui tenaient les fioles, quelquefois aussi il est redevenu solide, de liquide qu'il était, aussitôt qu'on y touchait. La liquéfaction a lieu également lorsque les fioles sont en présence d'un ossement ou de quelque autre partie du corps de saint Janvier. Il est arrivé quelquefois que la liquéfaction ne s'est pas faite ; ce que l'on a regardé comme une marque de la colère céleste. On met ensemble les deux fioles sur l'autel, et le sang se liquéfie dans l'une et l'autre en même temps et dans le même degré, quoiqu'il y en ait peu dans la plus petite, et qu'il soit attaché aux parois du verre.

Ce miracle se fait également dans toutes les saisons de l'année, mais ordinairement à la fête de saint Janvier, qui se célèbre le 17 septembre ; à celle de la translation de ses reliques de Pouzzoles à Naples, le premier dimanche de mai ; le 16 décembre, jour auquel on honore la mémoire de la délivrance d'une éruption du Vésuve, obtenue par son intercession en 1631 ; enfin, dans quelques autres circonstances extraordinaires. Le cardinal Æneas-Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier, sous le règne d'Alphonse Ier d'Aragon, en 1450. Ange Caton, célèbre médecin de Salerne, qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle en font aussi mention. Les historiens qui écrivaient deux cents ans auparavant, rapportent que Charles Ier d'Anjou étant venu à Naples, l'archevêque de cette ville exposa la tête et le sang du saint martyr. — Selon le continuateur de la chronique de Maraldus, le roi Roger vénéra ces reliques en 1140. La même chose est rapportée par Foulques de Bénévent. Enfin, on dit que le miracle dont il s'agit s'est fait jusqu'ici régulièrement à la fête de saint Jan-

vier, et à celle de la translation de ses reliques, que l'on met vers l'an 400. Beaucoup de personnes ont essayé d'expliquer naturellement ce fait, au lieu de le considérer comme un miracle; mais jamais personne n'a contesté la réalité et les circonstances de ce phénomène.

Acta Sanctorum; Godescard.

SAINT ARNOUX DE VENDOME,

ÉVÊQUE DE GAP ET PATRON DU DIOCÈSE

Vers 1070. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

Sedibus, Præsul, superis recepte,
Nos, licet vectus super astra, serves;
Et tuam, nostræ bone tutor urbis,
Respice gentem.

Du haut du trône que vous occupez aujourd'hui dans les célestes parvis, vous protégerez vos enfants, vénéré Pasteur! bien que vous n'apparteniez plus à la terre; et pour la ville dont vous êtes le défenseur, vous aurez encore un regard d'amour.

Hymne de saint Arnoux.

Dans les premières années du onzième siècle, naissait à Vendôme, alors du diocèse de Chartres, aujourd'hui du diocèse de Blois, un enfant de bénédiction et de grâces. Cet enfant avait reçu sur les fonts du baptême le nom d'Arnoux *(Arnulphus)*. Ses parents, remarquables par la noblesse du sang et plus encore par la noblesse du cœur, cultivèrent avec soin les heureuses dispositions qu'il manifesta dès son bas âge. Douceur de caractère, innocence de mœurs, précocité d'esprit, ingénuité de manières, agréments de la figure, tout se réunissait pour faire de cet enfant la joie de sa mère, l'espoir de sa famille, l'admiration de ceux qui l'approchaient; tout lui promettait à lui-même des succès, la gloire, les honneurs; en un mot, une carrière brillante et dorée. Mais Dieu qui, dans les merveilleux desseins de sa Providence, s'était réservé, à lui seul, cette âme d'élite, avait fait naître Arnoux dans le voisinage du célèbre monastère de la Sainte-Trinité, fondé à Vendôme en 1042, par Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et Agnès son épouse. Cette circonstance en apparence indifférente devait cependant décider de son avenir. Ainsi prévenu des bénédictions célestes et docile aux tendres soins dont furent entourées ses jeunes années, Arnoux put dire avec bonheur, comme le roi prophète : « Seigneur, du sein de ma mère je me suis jeté dans les bras de votre amour : c'est à vous, ô le Dieu de mon cœur, que j'ai consacré les prémices de mon existence ». En effet, pendant ces années d'enfance où l'on ne vit guère que pour l'amusement et les frivolités, ses pensées et ses affections s'élevaient déjà vers le ciel. Il laissait aux enfants de son âge les jeux sur la place publique, les divertissements, la joie bruyante; une sympathie secrète et un attrait irrésistible le poussaient vers les murs du saint asile dont un jour il devait être l'ornement et la gloire; il se plaisait à errer sous les arceaux des cloîtres de la Trinité; il aimait les vastes nefs, les voûtes élancées, les vitraux tout resplendissants de l'église abbatiale. Ces merveilles de l'art chrétien excitaient au fond de son âme un pieux

enthousiasme et d'ardentes aspirations vers le ciel qu'elles lui faisaient si beau. Attiré par le parfum de sainteté qui s'exhalait de cette communauté fervente des enfants de Saint-Benoît, il ne se lassait pas de voir, d'entendre, d'admirer, d'étudier ces religieux à la vie si pure, aux mœurs si douces.

Une des qualités les plus heureuses de notre jeune Saint et qui contribua le plus à son développement intellectuel et à son avancement dans la vertu, c'était son empressement à rechercher la société et la conversation des personnes sages, auprès desquelles il trouvait à s'instruire et à s'édifier. Il vérifiait dans sa personne ce passage du livre de Tobie : « Lorsqu'il était enfant, il ne fit rien qui se ressentît de l'enfance ». Ses pensées, ses goûts, ses discours, ses actions, tout indiquait en lui une maturité, une sagesse bien au-dessus de son âge.

Pour protéger la vertu naissante d'Arnoux contre la contagion du monde, et le préparer à cette haute et sublime perfection qui entrait dans les desseins de la sagesse éternelle, Dieu inspira à ses parents de confier l'éducation de leur fils chéri aux pieux et savants religieux de la Sainte-Trinité. Qui pourrait dire sa joie, quand s'ouvrit pour lui la porte si désirée du célèbre monastère ? Admis au milieu de ces Pères, désormais ses maîtres et ses modèles, on le vit, comme le divin Sauveur, grandir merveilleusement en science et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Ce fut cet arbre planté sur le bord des eaux, qui croît avec vigueur et qui donnera dans son temps des fruits en abondance. Chaque jour développait en lui quelque qualité nouvelle du cœur et de l'esprit; chaque jour, cette pierre précieuse brillait d'un plus vif éclat; chaque jour la grâce ajoutait un prodige aux prodiges de la veille ; aussi le bienheureux enfant ne tarda pas à se voir l'objet de la plus tendre amitié et d'une estime qui alla bientôt jusqu'à la vénération. Ravi de l'ordre, de la paix, du bonheur qui régnait autour de lui, mille fois, depuis son entrée dans cette maison sainte, il s'était écrié comme Pierre, sur le Thabor : « Oh ! que l'on est bien ici ! Que ne puis-je y fixer ma demeure ! » Dans la vivacité de sa foi et de son amour, bien souvent il avait dit avec le Psalmiste : « Je laisse à d'autres les honneurs, les plaisirs, les biens de la terre, je ne demande à Dieu qu'une faveur : celle d'habiter, ma vie entière, dans l'asile fortuné où sa grâce m'a conduit ».

Ce pieux désir d'Arnoux fut en partie exaucé. Frappé de la haute vertu et de l'étonnante maturité du saint jeune homme, Odéric, premier abbé du monastère, s'était attaché à lui d'une affection toute paternelle. Eclairé par une inspiration céleste, il avait cru pouvoir, en faveur de cet enfant de prédilection, s'écarter des règles ordinaires : le vénérable vieillard l'avait donc revêtu de l'habit monastique, et en le recevant au nombre de ses religieux, il avait resserré les liens si doux qui retenaient le fervent novice à l'ombre sacrée du cloître. Heureux de voir entre le monde et lui un mur de séparation, ravi de la large part que le Seigneur lui avait choisie dans son héritage, Arnoux s'élance avec toute la générosité d'une belle âme, dans la sublime carrière ouverte devant lui. Enflammé d'ardeur à la vue des modèles qui l'entourent, il travaille, par d'incessants efforts, à *reproduire la forme de Jésus-Christ*, à se pénétrer de ces grands et nobles sentiments qui caractérisent le vrai chrétien et le bon religieux. Dans cette silencieuse retraite qui fait ses délices, il s'étudie avec un zèle infatigable à acquérir les trésors de science et de sagesse dont il doit, un jour, enrichir l'Eglise de Dieu. Aussi on put bientôt reconnaître en lui ce juste qui, dans la maison du Seigneur, fleurit comme le palmier, se multiplie comme le cèdre du Liban. Il put servir de modèle à la pieuse et fervente communauté.

Tant de mérites et de perfections attirèrent sur notre Saint des faveurs plus précieuses encore. C'est le serviteur fidèle qui, en récompense de sa bonne administration, reçoit de nouveaux talents. En effet, le supérieur du monastère voyant dans ce jeune religieux de si grandes vertus et une vie si pure, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce. Comment il répondit à cet appel du Seigneur, ce qui se passa de céleste dans cet ange de la terre, quels transports d'amour éclatèrent dans cette âme ardente au moment où le pontife, par l'imposition des mains, lui conférait l'éminente dignité de la prêtrise et l'initiait à tous les secrets de la charité de Jésus pour les hommes, c'est ce que nulle bouche humaine ne saurait dire. Aussi la grâce du sacerdoce produisit-elle dans Arnoux un accroissement sensible de zèle et de ferveur. On ne fut pas longtemps sans avoir à admirer en lui de nouveaux prodiges de sainteté : une humilité profonde, une incomparable prudence, une pureté angélique, une abnégation totale de lui-même, une inaltérable patience, l'amour de la pénitence et de la pauvreté poussé jusqu'à l'héroïsme, une obéissance prompte et aveugle, un esprit de foi et d'oraison qui faisait de sa vie entière un acte continu d'union avec Dieu, une ferveur brûlante dans tous ses devoirs religieux, enfin une charité tendre et généreuse à l'égard de ses supérieurs et de ses frères, telles furent les vertus qui brillèrent dans le nouveau prêtre du plus vif éclat, et qui firent de lui cet homme chéri de Dieu et de ses semblables, dont la mémoire sera en éternelle bénédiction.

La réunion de toutes ces rares et précieuses qualités, dont la nature et la grâce avaient enrichi notre Saint, le rendirent si cher à son vénérable abbé, qu'il le regarda et l'aima constamment comme son fils, vécut avec lui dans l'intimité la plus grande, soumettant toutes choses à ses lumières et à ses conseils. Cette confiance illimitée, cette bienveillance honorable d'un supérieur ne servirent jamais à Arnoux pour l'élever à des postes de faveur, pour le pousser à des emplois moins humbles. Il en usa uniquement pour son avancement spirituel et le bien général du monastère. Fidèle observateur des saintes règles de la communauté, au lieu d'y apporter des adoucissements, il ajoutait encore à leur sévérité, craignant toujours d'avancer trop lentement dans les sentiers de la perfection religieuse, et craignant sans cesse d'entendre, malgré sa vie toute de sacrifices et de bonnes œuvres, les reproches du maître au serviteur inutile.

Sur ces entrefaites, Geoffroy Martel mourut, et l'abbaye de la Trinité qu'il avait fondée et richement dotée eut bientôt à souffrir des injustes violences de Foulques, comte de Vendôme, malgré les promesses solennelles de ce seigneur, qui avait juré de la défendre et de la protéger. L'abbé Odéric, ayant inutilement épuisé les voies de la douceur pour arrêter les mille vexations du noble comte, résolut de faire le voyage de Rome et de porter ses plaintes au tribunal même du souverain Pontife ; l'abbaye avait été donnée au Saint-Siége et par conséquent relevait du Pape. Odéric partit en 1063, emmenant avec lui Arnoux, son disciple chéri.

Alexandre II occupait alors le Siége apostolique. Il reçut les deux pèlerins avec une grande distinction, et manifesta l'indignation la plus vive au récit des persécutions dirigées contre un monastère qui était la propriété du Saint-Siége. Plusieurs bulles furent expédiées pour maintenir et accroître ses prérogatives, et le vénérable Odéric vit toutes ses réclamations accueillies. En même temps, Alexandre II, qui avait su apprécier Arnoux, voulut le retenir à Rome. Arnoux se soumit avec résignation à l'honorable exil auquel le condamnait l'ordre de son supérieur. Le pontife, charmé de

l'esprit aimable du jeune religieux, de la solidité de son jugement, de la profondeur de ses vues, sentit, chaque jour, s'accroître pour lui son estime et son affection. Depuis près de quatre ans, notre bienheureux était à Rome uniquement occupé de la sanctification des âmes et surtout de la sienne propre ; mais le moment allait venir où Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, devait enfin retirer cette lumière brillante de dessous le boisseau, pour la placer sur le chandelier de l'Eglise.

Le diocèse de Gap était alors en proie aux plus grands désordres. Privé de pasteur après en avoir eu un mauvais, l'héritage des Démètre, des Constantin et des Arey, jadis si florissant, était cruellement ravagé et n'offrait plus que des ruines. La foi se perdait, les mœurs se dépravaient ; ce troupeau, sans guide et sans pasteur, errait loin des pâturages habitués, et se désaltérait aux citernes empoisonnées dont parle le Prophète. Dans ces fâcheuses extrémités, le clergé et les habitants de Gap envoyèrent à Rome des hommes de confiance pour informer le souverain Pontife du déplorable état où se trouvait leur diocèse, et le conjurer d'y apporter un prompt et efficace remède. Cette prière si humble des députés gapençais, dernier cri d'une Eglise agonisante, fut favorablement accueillie. Le Pape, de son côté, avait mesuré dans son esprit quelle était l'étendue du mal. Il vit que, pour en arrêter les progrès alarmants, il fallait un apôtre, un homme puissant en paroles et en œuvres, et il jeta les yeux sur le bienheureux Arnoux, auquel il proposa l'évêché de Gap. A cette ouverture de son père et de son ami, l'âme si humble d'Arnoux se troubla. La sublimité de cette glorieuse mais lourde dignité l'épouvantait ; mais le Vicaire de Jésus-Christ, usant de son autorité suprême, lui enjoignit de se préparer au redoutable sacrifice. La seule parole de consolation dont il accompagna cet ordre sévère, fut de promettre à l'élu de le consacrer de ses propres mains, afin qu'il pût vraiment le charger de toutes ses bénédictions avant de l'envoyer occuper le siége de Gap, et consoler cette pauvre Eglise de son déplorable veuvage.

Ce choix venu du ciel fut pour les députés, et bientôt pour tout le peuple qui les avait envoyés, le sujet d'une grande joie et d'une sainte allégresse. Le bienheureux évêque sait que des vœux empressés l'appellent, que de nouveaux enfants l'attendent, que leurs besoins sont urgents, il ne met donc aucun retard, il part aussitôt. Ce fut dans ce voyage que Dieu fit éclater les merveilles de sa toute-puissance, en rendant, par l'intercession d'Arnoux, un pauvre enfant à la vie et à sa mère. C'était près de Vendôme : il marchait sur les bords du Loir, lorsque des cris viennent frapper ses oreilles ; il s'approche ; une foule nombreuse entourait le cadavre d'un malheureux enfant que l'on venait de retirer de l'eau, privé de vie. A ce spectacle, Arnoux est ému de compassion ; poussé par une inspiration d'en haut, et confiant dans la puissance divine, il couvre le cadavre de son manteau. A l'instant même le corps paraît s'animer, et l'enfant se relève aux yeux de tous, plein de santé et de vie. Le Saint fit présent du manteau miraculeux au couvent de la Trinité, qui en fit une chape. Après quelques jours passés au sein de ses frères en Jésus-Christ, le saint et vénéré pasteur arrive, devancé par le bruit de ce prodige, au milieu de ses ouailles. Il est reçu comme un ange envoyé du ciel ; un enthousiasme difficile à décrire se manifeste de toutes parts ; partout sur son passage les populations empressées accourent ; on veut voir cet homme étonnant auquel la mort obéit ; on se rappelle à l'envi ce que la renommée a publié de ses vertus ; on s'estime heureux de le connaître, plus heureux encore de le posséder.

Ses manières douces et aimables, l'onction irrésistible de sa parole, l'odeur de sainteté qu'il répand autour de lui, achèvent de lui concilier l'amour et l'admiration de tous.

Arnoux, voulant profiter de ces heureuses dispositions, se met aussitôt à l'œuvre. Semblable à la nuée bienfaisante qui épanche sur la terre ses douces ondées, la rafraîchit et la fertilise, il répand sur le champ desséché du Seigneur la rosée de la grâce. Sous son action vivifiante, les abus se réforment, les injustes préventions tombent, la foi et la piété se réveillent, les conversions les plus inattendues, les plus éclatantes, s'opèrent. Comme le divin Maître, parcourant les villes et les campagnes, il laisse partout sur son passage des empreintes de son inépuisable et entraînante charité, et bientôt, par les efforts de ce zèle admirable, l'Eglise de Gap devient l'une des plus ferventes Eglises du monde catholique.

Un des traits les plus caractéristiques de la vie épiscopale de notre Saint fut un zèle ardent, un courage intrépide à défendre, contre les ennemis de Dieu, les droits et la discipline de l'Eglise. Il savait bien qu'il s'exposait ainsi à de grands dangers, et se plaçait en butte aux injures des méchants ; mais, soutenu du secours d'en haut, et inaccessible à toutes les craintes humaines, chaque fois que les intérêts sacrés de la religion l'exigèrent, il s'arma du glaive des anathèmes et en frappa les rebelles. Or, un seigneur de Charence, nommé Leydet, impie déclaré, affectait, en toute occasion, un souverain mépris pour l'autorité de l'Eglise et persécutait ouvertement les hommes croyants et religieux ; il s'oublia même, un jour, jusqu'à maltraiter un vénérable chanoine de la cathédrale. Arnoux, après avoir employé inutilement toutes les voies de la douceur pour ramener ce malheureux, se vit dans la dure nécessité de lancer contre lui les censures ecclésiastiques : Leydet fut excommunié. Dans son ressentiment, il éclata en menaces, et se livra, contre le Saint lui-même, à d'outrageuses violences ; mais le ciel se chargea de venger hautement l'honneur de son pontife : Leydet mourut peu de temps après, horriblement écrasé par la chute d'une poutre.

Un autre jour que, nouvel Etienne, Arnoux défendait d'une manière triomphante la cause de l'Evangile, et que son ardente parole confondait le méchant et terrassait le pécheur, un de ces impies qui se reconnut dans ses pathétiques apostrophes, poussé par le démon, osa tirer le glaive contre son évêque et le blessa profondément au bras. Cette audace sacrilége ne resta pas longtemps impunie ; la nuit suivante, ce malheureux, qui avait ainsi levé une main parricide sur le saint pontife, fut frappé de mort. Ces terribles jugements de Dieu pénétrèrent tous les cœurs d'un religieux respect pour la personne du bienheureux évêque, et pour les actes de son administration épiscopale.

Une religieuse, qui avait perdu de vue la sainteté de son état, se trouva possédée du démon ; elle devint si furieuse, qu'on fut obligé de l'attacher avec des chaînes de fer. On présenta cette malheureuse au saint évêque qui, s'étant prosterné devant le Seigneur, d'un signe de croix chassa l'esprit de ténèbres, et obtint à cette pauvre pécheresse, avec la délivrance de son corps, la conversion de son âme et le pardon de ses fautes.

Dans une circonstance solennelle, Arnoux, entouré d'un peuple nombreux, était occupé à la consécration d'une église de son diocèse (Valernes, Basses-Alpes) ; un des assistants, qui s'était imprudemment placé dans un lieu élevé pour mieux voir la cérémonie, se laissa tomber, et dans sa chute se brisa plusieurs membres. Averti de ce fâcheux accident, le Saint accourt

vers cet infortuné; profondément ému à la vue de son horrible état, il se jette à genoux; dans l'ardeur de sa charité et de sa foi, il adresse à Dieu une fervente prière, et à l'instant ce malheureux est rendu à une santé parfaite.

Un autre jour qu'Arnoux se purifiait les mains pour aller célébrer les saints mystères, on lui présente un pauvre aveugle qui, s'étant prosterné à ses pieds, lui demande, comme autrefois l'aveugle de Jéricho à notre divin Sauveur, de faire qu'il voie et d'invoquer sur lui le Dieu des miséricordes. Le bienheureux, touché de ses infirmités et plus encore de ses sentiments pieux, verse l'eau qu'il avait dans les mains sur les yeux de cet aveugle qui, aussitôt, recouvre complétement la vue. Le clergé et le peuple, témoins de cette miraculeuse délivrance, rendirent de vives et éclatantes actions de grâces au Seigneur, qui se plaisait si visiblement à manifester la gloire de leur saint pontife.

C'est ainsi que, par la splendeur de ses prodiges, la sainteté de sa vie, la ferveur de ses oraisons, l'onction de sa parole, Arnoux fut l'apôtre, le père, le modèle, les délices de son troupeau. C'est ainsi qu'il rétablit, parmi nos ancêtres, vers lesquels le ciel l'avait envoyé, la pureté de la foi, la ferveur de la piété, et qu'il répandit, dans nos contrées, ces précieux germes qui n'ont cessé de produire, jusqu'à ce jour, des fruits de salut et d'immortalité. Mais ce ne fut pas seulement le temple spirituel qu'Arnoux s'efforça d'établir tout resplendissant de vertus, et parfumé de la bonne odeur de Jésus-Christ : sous sa main féconde, le temple matériel fut réédifié, et la cathédrale de Gap, monument antique, restaurée par notre Saint, fut longtemps l'orgueil de la cité et de la province.

Enfin arrive le moment où tant de précieux services vont recevoir leur juste salaire, le moment où le pasteur vigilant va se reposer de toutes ses fatigues. Arnoux avait généreusement fourni sa carrière ; comme l'Apôtre, il avait combattu les grands combats du Seigneur ; dans le cloître et sur le siége épiscopal, il avait inviolablement conservé la foi ; il avait été un parfait modèle des vertus sacerdotales, un fidèle imitateur du divin Maître, c'est à présent que le souverain Juge va ceindre son front de la couronne de justice. Oh ! qu'elle fut précieuse devant Dieu, la mort du bien-aimé pontife ! Ce moment qui a tant de terreur pour le mondain, fut pour notre Saint un jour de fête et de triomphe. Plein de joie et de confiance, dit l'auteur de sa vie, il rendit doucement son corps à la terre et son âme au ciel, où elle monta entre les bras des anges, pour être mise en possession de l'éternelle gloire. C'était le 19 septembre 1070, selon les uns, et 1074, selon quelques autres.

CULTE ET RELIQUES. — CONFRÉRIE DE SAINT-ARNOUX.

La sainte dépouille du bienheureux, arrosée des larmes de son clergé et de son peuple en deuil, fut ensevelie, avec toutes les pompes de la religion, dans l'église de Saint-Jean le Rond, aujourd'hui détruite. Pendant les années qui suivirent la mort de saint Arnoux, il se fit un concours extraordinaire à cette église, et Dieu se plaisait à glorifier son serviteur en multipliant les prodiges sur son tombeau. De toutes parts et chaque jour, on voyait se presser autour des saintes reliques une foule nombreuse d'infirmes et de malades, dont la confiance et la foi ne furent jamais déçues. Il s'exhalait du corps du serviteur de Dieu une salutaire vertu à laquelle cédaient les maux les plus opiniâtres et les plus violents. A son invocation et par ses mérites, une maladie cruelle qui désolait la contrée, cessa ses affreux ravages. Enfin, de pieuses légendes et l'histoire de saint Arnoux mentionnent plusieurs morts rendus à la vie, à la grande admiration de la ville entière.

Frappé de toutes ces merveilles qu'il avait vues ou que la voix publique lui avait apprises et

pressé par les instances qui lui étaient faites de toutes parts, Armand, qui, trente ans après la mort du saint évêque, occupait le siége de Gap, crut devoir exhumer le corps, en transférer les reliques et les exposer à la vénération du peuple. Le 13 juin 1104, il se rend donc à la tête de tout son clergé au tombeau du bienheureux Arnoux; après une fervente prière devant ce glorieux tombeau, on enlève avec un religieux respect la pierre tumulaire; mais, ô prodige qui saisit de crainte et d'admiration tous les assistants ! le saint corps et les habillements dont il est recouvert apparaissent aussi intacts et aussi frais qu'au jour de la sépulture. C'est alors qu'avec un pieux étonnement, on remarque sur l'un des bras, saignante encore, la blessure que lui avait faite le malheureux dont nous avons raconté l'attentat sacrilége. Ces saintes reliques, comme le démontre la fête de leur translation qui se célèbre encore le 13 juin, furent dès ce jour exposées à la vénération de tout le peuple fidèle, dans l'église principale de Gap.

En 1692, les alliés, guidés par les Vaudois, passèrent les monts sous le commandement du duc de Savoie, et leurs premiers coups tombèrent sur la ville de Gap, où ce prince entra sans résistance. Les soldats du duc, abusant du droit de la guerre, pillèrent la ville, et en se retirant, y mirent le feu. L'incendie détruisit la cathédrale, et, de l'antique cité, ne laissa que quelques maisons éparses. A la nouvelle de l'invasion, les reliques de saint Arnoux, de saint Arey, de saint Démètre et plusieurs autres, précieusement conservées dans des reliquaires, furent enfouies sous le pavé du sanctuaire, derrière le maître-autel, et ainsi préservées de la profanation, du pillage et de l'incendie. L'année suivante, Mgr Charles Bénigne d'Hervé, évêque et comte de Gap, retira les saintes reliques, les reconnut pour celles qui avaient été cachées sous terre, et les exposa de nouveau à la piété de son troupeau bien-aimé. La pieuse munificence des habitants de Gap ne tarda pas à remplacer le buste d'argent, dont s'étaient emparés les alliés, par un autre reliquaire d'une matière aussi riche et d'un travail précieux. De leur côté, Mgr d'Hervé, et après lui, Mgr de Mallissolles, firent aussi de grandes réparations à la cathédrale.

Mais un siècle ne s'était pas écoulé, que sous le règne de la terreur, qui pesait alors sur la France, il fallut une fois encore soustraire les reliques de saint Arnoux à l'impiété triomphante. On les déposa dans les archives du chapitre, et le buste d'argent suivit le sort des croix, calices et ostensoirs de la cathédrale; il fut envoyé à la monnaie à Paris. Lorsque plus tard, grâce à l'épée de Napoléon, la France vit se lever pour elle des jours plus calmes, alors le dépôt sacré reparut, pour recevoir de nouveau les hommages de la vénération publique, et protéger de sa présence la cité et le pays.

Grégoire XVI, par un bref du 19 février 1845, a daigné accorder une indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, à tous les fidèles des deux sexes qui, contrits, s'étant confessés et ayant communié, visiteront l'église de Saint-Arnoux et y prieront un moment selon l'intention du souverain Pontife, le jour de la fête du Saint ou l'un des jours de l'octave; ensuite une indulgence de trois cents jours aux fidèles, chaque fois que, le cœur contrit, ils assisteront aux exercices de la neuvaine, devant servir de préparation à la fête de saint Arnoux.

Ayant été informé du dessein qu'avait Mgr Depéry d'établir, dans la ville de Gap, une confrérie sous le patronage de saint Arnoux, aux fins de procurer, par une plus fidèle fréquentation des sacrements, la persévérance des enfants qui auront fait leur première communion, et de leur offrir comme un noviciat propre à les initier aux exercices de la grande confrérie des pénitents blancs, le même Pape, par un autre bref également en date du 19 février 1845, accorde, à perpétuité, sous les conditions ordinaires, à tous ceux qui deviendront membres de la nouvelle confrérie, une indulgence plénière le jour de leur réception, à l'article de la mort, et le dimanche où l'on solennise à Gap la fête de saint Arnoux. Une indulgence de sept ans et sept quarantaines est encore accordée aux mêmes confrères qui, aux quatre solennités irrévocablement désignées par l'Ordinaire, savoir : Pâques, la Fête-Dieu, l'Assomption et Noël, visiteront l'église de Saint-Arnoux et y prieront un instant selon l'intention du souverain Pontife, après s'être confessés et avoir communié. Enfin, les mêmes confrères auront part à une indulgence de soixante jours pour tous les actes de piété qu'ils feront dévotement et le cœur contrit. Un troisième bref, à la date précitée, déclare que toutes les messes qui seront dites à un autel quelconque de la cathédrale de Saint-Arnoux, pour le repos de l'âme des confrères défunts, jouiront, à perpétuité, de toutes les faveurs attachées à un autel privilégié.

Après l'obtention de tous ces priviléges, Mgr Jean-Irénée Depéry publia, le 28 juin 1845, l'ordonnance d'érection de la confrérie de Saint-Arnoux, et, par un article du règlement, les confrères furent désignés pour former l'escorte d'honneur de leur glorieux patron, le jour de sa fête. C'est pourquoi ils assistent, sous une bannière spéciale, à la procession solennelle de saint Arnoux et marchent devant son buste, au milieu des rangs.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry.

SAINTE LUCIE, PRINCESSE D'ÉCOSSE,

SOLITAIRE A SAMPIGNY, AU DIOCÈSE DE VERDUN

1090 [1]. — Pape : Urbain II. — Roi de France : Philippe Ier.

C'est une grande grâce de Dieu d'avoir renoncé aux délices de ce monde.
Saint Bonaventure.

On dit que cette Sainte était fille d'un roi d'Ecosse et que, dès sa plus tendre jeunesse, au milieu même de la cour et dans le palais de son père, elle menait plutôt la vie d'une religieuse que d'une fille de roi. En effet, elle gardait une étroite solitude dans son cabinet, où, détachée de toutes les créatures, elle ne pensait qu'aux choses célestes. Les jeûnes, les veilles et l'oraison faisaient toutes les délices de son âme. Si on la voyait paraître en public, ce n'était que pour faire des aumônes et pour aller à l'église, où elle assistait aux divins mystères avec une modestie angélique, et où elle entendait la parole de Dieu avec une intention sincère de pratiquer éminemment les maximes de l'Evangile.

Un jour qu'elle était au sermon, le prédicateur rapporta les paroles que Notre-Seigneur dit dans saint Matthieu : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout le bien que vous possédez et donnez-en le prix aux pauvres, et vous amasserez un trésor dans le ciel : et quiconque aura laissé sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages pour l'amour de mon nom, en recevra le centuple et aura la vie éternelle ». Alors elle se sentit si convaincue de la vanité des grandeurs de la terre et du danger des richesses pour le salut, que, comme si ces paroles n'eussent été adressées qu'à elle seule, elle conçut dans son cœur le dessein de quitter la maison de son père et de sortir de son pays pour vivre inconnue sur la terre, et suivre Jésus-Christ qu'elle avait déjà pris pour son époux. Elle n'apporta point de retard à ce dessein ; mais, s'étant déguisée, elle se sauva adroitement du palais, traversa toute l'Ecosse, passa la mer, aborda en France ; et, poursuivant toujours son chemin, elle pénétra jusque dans l'Austrasie, qui est maintenant la Lorraine. Elle aurait passé plus loin, tant elle avait envie de s'éloigner de sa patrie ; mais, arrivée sur les bords de la Meuse, les eaux, qui étaient débordées depuis peu, l'en empêchèrent et l'obligèrent de gagner une montagne voisine pour y chercher une retraite. Elle y rencontra un laboureur nommé Thibault qui, ayant remarqué en elle quelque chose au-dessus du commun, la reçut fort charitablement dans sa maison et lui offrit honnêtement de la nourrir tant qu'elle voudrait y demeurer. Elle accepta cette offre, mais à la condition qu'elle y serait comme une servante, et même qu'on l'appliquerait aux ministères les plus vils et les plus pénibles de la maison.

Elle passa plusieurs années dans cette humble condition, tantôt gardant les troupeaux, tantôt faisant tout le ménage, que l'on sait être très-rude à

1. Cette date n'est pas universellement adoptée, comme on le verra plus loin.

la campagne, et qui était assurément au-dessus des forces d'une jeune fille élevée à la cour ; mais la grâce la soutenait, et la joie qu'elle avait de se voir servante d'un villageois, elle qui devait être servie par les plus grands seigneurs d'Ecosse, faisait qu'elle ne trouvait rien de difficile. Elle s'estimait mille fois plus heureuse dans cet état obscur et humiliant, qui la rendait conforme à son Sauveur, que si elle eût encore été dans le palais du roi, son père, honorée en qualité de princesse. Ces fonctions, toutes laborieuses qu'elles étaient, ne l'empêchaient point de faire tous ses exercices spirituels. Elle passait souvent une partie de la nuit à filer ; et ce travail lui plaisait extrêmement, parce qu'en le faisant elle pouvait aisément s'entretenir avec Dieu.

Ses services furent si agréables à Thibault, que, se voyant sans femme et sans enfants, puisque la divine Providence les lui avait enlevés, il la fit légataire universelle de tous ses biens. Elle s'en vit aussitôt la maîtresse par son décès ; mais, ayant quitté des richesses immenses pour l'amour de son céleste Epoux, et ayant renoncé à toutes les prétentions qu'elle pouvait légitimement avoir au royaume d'Ecosse, elle n'eut garde de s'attacher à un petit domaine tel que celui d'un villageois, quoique le plus riche de son pays. Elle vendit tout et en distribua l'argent aux pauvres, à la réserve de la maison, qu'elle convertit en une belle église en l'honneur de la très-sainte Trinité, de la Reine des Anges et des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Elle y fit faire une grotte en forme de caveau, où, comme une colombe gémissante dans des excavations de rochers, elle passa le reste de ses jours dans les larmes, les veilles, les prières et les austérités. On y voit encore un trou taillé dans le roc en forme de chaise, où elle reposait quand elle ne pouvait plus résister au sommeil. Elle mourut le 19 septembre, âgée de quarante ans environ. On ne sait pas le siècle ; mais on conjecture que ce fut le ve ou le vi^e^ de l'Incarnation ; d'autres disent en 1090.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut inhumé au milieu de cette même église, laquelle est près du village de Sampigny, et qui porte maintenant son nom. On y voit son mausolée, élevé de terre et soutenu par quatre piliers de pierre. C'est une grande tombe de marbre sur laquelle est sa figure en ronde-bosse, qui la représente revêtue en princesse, avec des brebis à ses pieds. La tradition du pays porte que son chef fut transporté en Ecosse par les soins du roi, son père, pour se consoler de la perte qu'il avait faite d'une fille si chère et si digne de vénération. On dit même que ce prince vint en Lorraine pour enlever tout son corps ; mais que, l'ayant fait mettre sur un chariot, il lui fut impossible de le faire avancer, ce qui l'obligea de se contenter du chef seul et de laisser le reste au lieu de sa sépulture. En 1332, ces reliques sacrées furent levées de terre et mises dans une châsse par Henri d'Apremont, évêque de Verdun, et, environ cent ans après, elles furent transférées dans une autre châsse plus précieuse par Guillaume d'Haraucourt, évêque de la même ville ; comme il paraît par leurs propres attestations, qui furent trouvées dans cette dernière châsse, en 1618, lorsque Charles de Lorraine, un de leurs successeurs, la visita et en fit l'ouverture. Les religieux Minimes devinrent les dépositaires de ce riche trésor ; l'église où il repose leur ayant été donnée l'an 1625 pour la fondation d'un couvent de leur Ordre, par Louis de Lorraine, prince de Phalsbourg, et Henriette de Lorraine, son épouse.

L'église de Sainte-Lucie-du-Mont, fondée par la Sainte elle-même sur l'emplacement de la maison du généreux Thibault, est entièrement détruite ; de tout le couvent des Minimes, il ne reste plus qu'un corps de bâtiment, au milieu d'un jardin entouré de murs, devenu une propriété particulière.

Après 93, le propriétaire, ancien frère lazariste, fit construire une petite chapelle, aujourd'hui en ruines, sur l'emplacement de l'ancienne église. Cette chapelle renferme l'antique grotte, taillée dans le roc, où la Sainte avait coutume de se retirer pour prier. On y descend par une douzaine de marches très-usées. Cette grotte n'a d'autre ouverture que la porte, fermée par une trappe. On y voit encore, dans une espèce de niche, le siége dit le *Fauteuil de sainte Lucie*, où la Sainte

se reposait et dans lequel se sont assises Marguerite de Gonzague, duchesse de Lorraine, en 1609, Anne d'Autriche, en 1638, et où, de nos jours encore, s'assoient toutes les femmes qui viennent implorer son intercession.

Il existait aussi, sur la montagne où sainte Lucie menait paître ses moutons, une antique chapelle, qui vient d'être relevée de ses ruines par les soins du Maire et du conseil municipal de Sampigny. La nouvelle construction est en style gothique d'assez bon goût.

C'est sur cette montagne que la Sainte planta un jour la quenouille ou le fuseau dont elle se servait pour filer en gardant son troupeau. Ce fuseau prit racine et produisit la variété d'arbres qui porte encore aujourd'hui le nom de *Cerisier* ou de *Bois de sainte Lucie*. C'est un bois très-odorant, uni, serré, susceptible d'un très-beau poli. de couleur rougeâtre, lorsqu'il est sec. Il était autrefois fort recherché, les sculpteurs lorrains en tiraient un excellent parti. On cite parmi eux les *Foulon*, qui exécutèrent quantité de petits ouvrages en bois de Sainte-Lucie pour le Dauphin, fils de Louis XIV; *Jean-François-Lupot*, de Mirecourt (1684-1749), qui travaillait ce bois pour les luthiers de cette dernière ville.

Le cerisier de Sainte-Lucie est actuellement fort répandu, mais on prétend qu'il est plus odorant à Sampigny que partout ailleurs. Près de la chapelle, il s'en élève un très-ancien et que la croyance populaire regarde comme celui que planta la Sainte; s'il n'est pas la souche-mère, c'est au moins l'un de ses plus antiques rejetons.

Sainte Lucie doit avoir vécu avant le XIe siècle; il existait, en 1046, un village de ce nom dans le diocèse de Verdun.

On pense qu'elle fut mise au nombre des Saints par Henri de Blois, évêque de Verdun, de 1117 à 1129.

Son office était célébré le 19 septembre dans tout le diocèse. Il fut retranché du Bréviaire qui fut imprimé en 1560, à Verdun, sous l'évêque Psaulme, par Nicolas Bacquenois.

Lorsque la Révolution éclata, les reliques de sainte Lucie étaient conservées dans une châsse très-bien ornée, que l'on portait en procession aux fêtes solennelles, et qui restait exposée à la vénération des fidèles pendant six mois de l'année dans l'église de Sampigny, et pendant les six autres mois dans l'église de Sainte-Lucie. qui était l'église mère, et près de laquelle est encore le cimetière. On allait célébrer les saints mystères et les offices dans cette église à certains jours déterminés.

Le 12 frimaire an II (2 décembre 1793), un révolutionnaire, qui résidait dans la maison de sainte Lucie, vendue comme bien national, assemble la municipalité, l'entraîne, à l'exception d'un membre, dans cette église; puis, après s'y être enfermé et avoir de nouveau péroré ses compagnons, il descendit la châsse de sainte Lucie qui reposait sous un baldaquin et la brisa d'un coup de sabre. Tous les assistants virent alors un paquet entouré d'un linge très-fin, sous lequel était une autre enveloppe de damas rouge qui recouvrait les saintes reliques. Avec les ossements étaient six authentiques, dont trois en parchemin. Un membre, Nicolas Barbier, se saisit des reliques dans le but de les conserver, et alla, du consentement de la municipalité, les porter dans un coin du charnier couvert où se trouvaient les ossements des morts; mais il eut soin d'en prendre une certaine quantité qu'il distribua dans la suite aux personnes pieuses de l'endroit. Le lendemain, apprenant dans quel endroit on avait déposé ce trésor, des fidèles s'empressèrent de l'aller recueillir et de le partager entre les habitants qui en exprimèrent le désir.

Après le rétablissement du culte catholique, M. Pierrot, curé de Sampigny, recueillit les reliques de la Sainte, sauvées ainsi pendant la Révolution par de pieux habitants, et les plaça dans une caisse de bois doré qui sert de piedestal à une statue de la Sainte, en bois doré aussi, haute d'un mètre environ.

Ces reliques sont portées plusieurs fois l'année en procession, principalement aux jours de sa fête, de l'Assomption et des Rogations, avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Verdun : l'affluence des fidèles est toujours considérable lorsque ces cérémonies ont lieu.

Acta Sanctorum; Camérarius; *Recueil des saints d'Ecosse;* le R. P. François de la Noue : *Chronique de l'Ordre des Minimes; Vie* de la Sainte, ou *Luciades*, par le R. Père Pierre Philippe, de l'Ordre des Frères Mineurs; *Notes locales* fournies par M. l'abbé Mangot, curé de Sampigny; et *Mémoires de la Société philomatique de Verdun*, par M. l'abbé Clouet.

APPARITION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE, AU DIOCÈSE DE GRENOBLE

1846. — Pape : Pie IX. — Roi de France : Louis-Philippe Ier.

> O montagne de la Salette ! 2000 mètres mesurent la hauteur de ta cime au-dessus de la terre ; mais ce n'est là qu'une hauteur médiocre : ton élévation véritable est celle qu'a donnée à ton sommet, en le touchant, le pied virginal de Marie.
>
> M. l'abbé Boissin, *Mois de Marie de la Salette*

C'était le 19 septembre 1846, le dernier jour des Quatre-Temps, un samedi, veille, cette année-là, de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et à l'heure des premières Vêpres, c'est-à-dire au moment même où l'Eglise chantait, dans son office, ces paroles : « Oh ! de quelle abondance de larmes est inondée la Vierge-Mère ! Quelle angoisse, quelle douleur ! « A dix-huit siècles d'intervalle, Marie, descendue du sommet du Calvaire, apparaissait sur celui de la Salette, petite paroisse du canton de Corps (Isère) et du diocèse de Grenoble, à deux enfants de douze et treize ans, Maximin Giraud et Mélanie Mathieu, qui s'étaient vus la veille pour la première fois, et qui arrivaient ensemble, à la suite de leurs troupeaux, sur le versant méridional de la montagne de la Salette.

Il est remarquable que les faits les plus importants de la religion se passent sur les montagnes. L'arche s'arrête, après le déluge, sur une montagne d'Arménie. Jéhovah dicte ses lois à Moïse sur le mont Sinaï. Le prophète Elie doit gravir l'Horeb, pour entendre la voix du Seigneur. Dieu établit le siége de la royauté de David sur la montagne de Sion. Quand Jésus-Christ commence sa vie apostolique, c'est du haut d'une montagne qu'il parle pour la première fois à la foule. Il conduit sur le Thabor ses trois disciples les plus aimés, et c'est là qu'il se transfigure ; il prélude à sa passion, en veillant et en priant sur la montagne des Oliviers ; il meurt sur le Calvaire, et enfin, quand il est près de remonter dans le sein de son Père, il revoit une dernière fois ses Apôtres sur une montagne de la Galilée, et, de là, il s'élève vers les cieux.

Voici comment M. Maximin Giraud raconte [1] l'apparition dont il a été l'heureux témoin : « Il est midi. Assis au sommet de la sainte montagne, sur des pierres placées les unes sur les autres et formant une espèce de banc, près d'une fontaine tarie, qui a coulé le jour même, qui depuis coule toujours et porte le nom de Fontaine Miraculeuse, Mélanie [2] et moi faisons notre frugal repas. Nos vaches boivent et se dispersent. Fatigué, je m'étends sur le gazon et je dors. Quelques instants après, j'entends la voix de Mélanie m'appelant : « Mémin (diminutif de Maximin), Mémin, viens vite, que nous allions voir où sont nos vaches ». Je me réveille en sursaut, je

1. Dans sa brochure si intéressante : *Ma profession de foi sur l'apparition de Notre-Dame de la Salette* (Douniol, rue de Tournon, 29).

2. Aujourd'hui, sœur Marie de la Croix, professe Carmélite à Darlington, en Angleterre.

saisis mon bâton et je suis Mélanie, qui me servait de guide. Nous franchissons la Sezia, nous gravissons rapidement le versant d'un monticule; et nous apercevons, sur l'autre versant, nos bestiaux qui reposaient tranquillement. Nous revenions vers le banc de pierre, où nous avions laissé nos panetières quelques instants auparavant, quand tout à coup Mélanie s'arrête... son bâton lui échappe des mains... Effrayée, elle se tourne vers moi, en disant : « Vois-tu là-bas cette grande lumière ? » — « Oui, je la vois », lui répondis-je ; « mais va, prends ton bâton ». Et alors, brandissant le mien avec menaces : « Si elle me touche », ajoutai-je, « je lui en donnerai un bon coup ».

« Cette lumière, devant laquelle celle du soleil semble pâlir, paraît s'entr'ouvrir, et nous distinguons dans son intérieur la forme d'une dame encore plus brillante. Elle avait une coiffure blanche, brillante, argentée, transparente d'or, haute et arrondie au sommet, légèrement inclinée en avant. Au-dessus, et tout autour, était posée une couronne de roses blanches, rouges et bleues ; de tous côté s'élevaient de petites fleurs d'or, du milieu desquelles jaillissaient des flammes de lumière : entre chaque branche de fleur se trouvait une branche de brillants : ces branches formaient des tiges, les autres, des paillettes ou des étoiles, et tous ces ornements étaient resplendissants. La coiffure de la Vierge descendait sur le cou, et cachait entièrement les cheveux et les oreilles ; les traits de Marie étaient allongés, et son visage céleste, d'une blancheur et d'une beauté admirables, exprimait la douceur, la bonté, et brillait d'un éclat merveilleux. Elle avait un fichu blanc, croisé sur la poitrine, dont les deux bouts, liés par un simple nœud, croisaient sur le dos ; ce fichu et la robe dont Marie était revêtue montaient très-haut, et cachaient presque entièrement le cou ; une guirlande formée de roses semblables à celles de la couronne, bordait tout le fichu ; une large chaîne d'or tout uni, sans dessin ni anneaux, était posée le long de cette guirlande ; une chaîne pareille, mais plus petite, tenait un crucifix d'or, avec un christ très-brillant ; au côté droit de ce crucifix, étaient suspendues des tenailles, et au côté gauche, un marteau, tout autant d'instruments de la Passion. La robe de la Vierge était d'une blancheur virginale, semée de paillettes d'or, d'un grand éclat ; sa chaussure était blanche aussi, surmontée d'une boucle en or, et entourée de roses, plus petites que celles de la couronne, mais de même couleur : et, du milieu de toutes les roses que portait la Vierge, sortaient des flammes de lumière et d'or le plus beau, qui s'élevaient comme de l'encens, et venaient se mêler à la lumière qui l'environnait. Enfin, un tablier uni, presque aussi long que la robe, d'un tissu léger et tout brillant, complétait son costume. Quoique à une distance de vingt mètres environ, nous entendons une voix douce comme si elle sortait d'une bouche voisine de nos oreilles, disant : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur ; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle ».

« La crainte respectueuse qui nous avait tenus en arrêt s'évanouit ; nous courons à elle comme à une bonne et très-excellente mère. La belle Dame s'avance aussi, et, suspendue à dix centimètres du sol en face de nous, commence ainsi son discours : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres, si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse, et pour vous autres ; et vous n'en faites pas de cas. J'ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne

veut pas me l'accorder[1]; c'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils. Aussi, ceux qui mènent les charrettes ne savent plus jurer sans y mettre le nom de mon Fils : ce sont les deux choses qui appesantissent tant son bras. Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres; je vous l'ai fait voir l'an dernier par les pommes de terre, et vous n'en avez pas fait cas; c'est au contraire : quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez et vous y mettiez le nom de mon Fils; elles vont continuer qu'à la Noël il n'y en aura plus ».

« Oh ! non, madame, cela n'est pas vrai ! » répliqua Mélanie. « Si, mon enfant, tu le verras. Que celui qui a du blé ne le sème point, les bêtes le mangeront; et s'il en vient encore quelques plantes, en le battant il tombera tout en poussière. Il va venir une grande famine ; avant que la famine vienne, les petits enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront, et les grands feront leur pénitence par la faim. Les raisins se gâteront et les noix seront mauvaises ».

« C'est à cet endroit que la belle Dame nous donna son secret; quoique conservant le même ton de voix, quand elle parlait à Mélanie, je n'entendais rien ; et lorsqu'elle me confiait mon secret, Mélanie est devenue complétement sourde. Cette surdité de circonstance disparut, et elle reprit son discours par ces mots : « S'ils se convertissent, les pierres et les rochers deviendront en blé et les pommes de terre se trouveront ensemencées dans la terre ». Puis elle nous demanda : « Faites-vous bien vos prières, mes enfants ? » Tous les deux nous répondîmes : « Non, Madame, pas beaucoup ».

« Ah ! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin ; quand vous n'aurez pas le temps, dites seulement un *Pater* et un *Ave Maria*, et, quand vous aurez le temps, il faut en dire davantage. Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe, les autres travaillent tout l'été, puis ils s'en vont l'hiver à la messe, rien que pour se moquer de la religion. Ils vont le Carême à la boucherie comme les chiens ». Ensuite elle nous demanda : « N'avez-vous pas vu du blé gâté, mes enfants ? » Je répondis : « Non, Madame, je n'en ai point vu ». Alors la belle Dame reprit : « Mais toi, mon enfant, tu dois bien avoir vu une fois, vers le Coin, avec ton père, que l'homme de la pièce dit à ton père : Venez voir mon blé comme il se gâte ! Vous y allâtes; puis ton père prit deux ou trois épis dans ses mains, les frotta, et ils tombèrent tout en poussière ; puis, en vous en retournant, quand vous n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, ton père te donna un morceau de pain en te disant : « Tiens, mon enfant, mange cette année, car je ne sais qui mangera l'an prochain, si le blé se gâte ainsi ». Je répondis : « C'est bien vrai, Madame, mais je ne me le rappelais pas ».

« Elle termina son discours par ces paroles : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ».

« La belle Dame traversa la Sesia en effleurant ma droite, continuant sa route sans se retourner vers nous; et, comme un dernier adieu, elle nous répéta de nouveau ces mots: « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ».

« Immobiles comme des statues, les yeux fixés sur la belle Dame, nous la voyons, les pieds réunis comme le patineur, glisser sur la cime de l'herbe sans la faire fléchir. Revenus de notre ravissement, nous courons après elle :

1. La sainte Vierge parle ici comme si elle était Dieu lui-même. Les Prophètes ont souvent employé cette tournure de langage.

nous l'atteignons bientôt ; Mélanie se place devant et moi derrière, un peu sur la droite. Là, en notre présence, la belle Dame s'éleva insensiblement, resta quelques minutes entre le ciel et la terre, à une hauteur de deux mètres environ ; puis la tête, le corps, les jambes et les pieds se confondirent avec la lumière qui l'encadrait. Nous ne vîmes plus qu'un globe de feu s'élever et pénétrer dans le firmament. Dans notre langage naïf, nous avons appelé ce globe le second soleil. Nos regards furent longtemps attachés sur l'endroit où le globe lumineux avait disparu. Je ne puis dépeindre ici l'extase dans laquelle nous nous trouvions. Je ne parle que de moi ; je sais très-bien que tout mon être était anéanti, que tout le système organique était arrêté en ma personne. Lorsque nous eûmes le sentiment de nous-mêmes, Mélanie et moi nous nous regardions, sans pouvoir prononcer un seul mot, tantôt levant les yeux vers le ciel, tantôt les portant à nos pieds et autour de nous, tantôt interrogeant du regard tout ce qui nous environnait. Nous semblions chercher le personnage resplendissant que je n'ai plus revu.

« Ma compagne, la première, interrompit le silence et dit : « Cela doit être, Mémin, le bon Dieu ou la sainte Vierge de mon père, ou peut-être quelque grande sainte ». — « Ah ! » lui répondis-je, « si je l'avais su, je lui aurais bien dit de m'emmener avec elle au ciel ! »

« Le soleil était sur son déclin ; Mélanie et moi rassemblons nos vaches qui n'avaient presque pas bougé. A côté de mes bêtes, qui cheminaient une à une dans un étroit sentier, je rentre rêveur et pensif au village des Ablandins. Je parle le premier de la belle Dame à la maîtresse de Mélanie. Les mots de dame en feu, de second soleil lui firent croire que j'avais perdu la tête. Elle me pria de lui raconter ce que j'avais vu et entendu sur la sainte montagne, ce qui la surprit beaucoup ; et moi-même j'étais tout étonné de ce qu'elle n'avait pas vu comme moi cette lumière si éclatante placée au sommet de la montagne, et visible par conséquent à une très-grande distance. Je ne pouvais me figurer que j'avais reçu une grâce particulière.

« Le lendemain je rentrai chez mon père à Corps ; Mélanie continua la garde de son troupeau. Nous fûmes ainsi séparés providentiellement trois mois environ ; racontant, chacun de notre côté, ce que nous avions vu et entendu, répondant à toutes les difficultés qu'on nous adressait, et cela en français, nous qui ne le savions point le matin même du 19 septembre 1846. Telle fut cette mémorable journée ».

Ajoutons à ce récit une indication rapide des preuves nombreuses qui en démontrent la vérité.

Nous empruntons à M. Similien, licencié ès-lettres, ces dernières lignes d'un rapport scientifique fait par lui sur la Fontaine Miraculeuse qui, depuis cette apparition, n'a pas cessé de couler sur le plateau de la sainte montagne :

« Une fontaine, jusque-là intermittente, a flué le 20 septembre 1846, époque de l'année où, de temps immémorial, elle avait été auparavant toujours desséchée ; cette source est devenue continue et reste chaque jour permanente. Son eau, sans renfermer aucun ingrédient qui agisse sur le corps humain, a guéri beaucoup de malades et même plusieurs à qui ce liquide était nuisible dans certains cas. Donc on est forcé d'avouer que cette source a cessé d'être soumise aux lois purement physiques, et que son eau a une efficacité surnaturelle..., et comme son écoulement a coïncidé avec le moment où les deux enfants, incapables de mensonge, ont attesté avoir eu une apparition de la sainte Vierge, ces deux faits sont solidaires et inadmissibles l'un sans l'autre ».

C'est-à-dire que ce miracle est à lui seul une démonstration suffisante. Beaucoup d'autres cependant s'y sont ajoutés et s'y ajoutent encore tous les jours ; miracles dans l'ordre de la grâce ou conversions merveilleuses ; miracles dans l'ordre de la nature, ou guérisons naturellement impossibles, dont plusieurs ont été constatées canoniquement, et enfin accomplissement des prédictions de la sainte Vierge, sinon en totalité du moins en grande partie : maladie des raisins (1850 et surtout 1851), maladie des pommes de terre (1846, 1847), maladie des noix (1851), choléra (1849, 1854, 1865), mortalité des enfants (suette de 1854), disette (1854, 1855). D'ailleurs, si, tout en croyant à cette apparition, le souverain Pontife n'a point encore prononcé formellement, deux évêques de Grenoble, Mgr de Bruilhard et son successeur, Mgr de Ginoulhiac, ont l'un et l'autre rendu sur cette apparition un jugement qui en constate la vérité et ne permet aucun doute. Ce miracle est donc incontestable. Aussi, depuis vingt ans, d'innombrables pèlerins vont chaque année des pays les plus lointains offrir à Notre-Dame de la Salette l'hommage de leur foi et de leur amour.

Grâce à leurs généreuses offrandes, on a pu construire une magnifique église avec deux vastes hôtelleries pour les voyageurs et une maison pour les missionnaires, qui mettent leur ministère à la disposition des pieux fidèles. Là, chaque année voit arriver des milliers de pèlerins ; des aveugles y recouvrent la vue, des paralytiques y retrouvent l'usage de leurs membres, des malades de toute sorte y sont guéris, et emportent l'eau qui doit en guérir d'autres.

Frappés de ces faits, les missionnaires établirent une confrérie de Notre-Dame de la Salette ; et Pie IX l'érigea en archiconfrérie sous le titre de *Notre-Dame réconciliatrice de la Salette*, dans le but de fléchir par Marie la colère de Dieu, de faire prier pour la conversion des pécheurs, et de faire travailler chaque confrère à sa propre sanctification. Pour atteindre ce but, Pie IX sembla vouloir réunir ici toutes les faveurs et toutes les indulgences en son pouvoir. En effet, par divers brefs, il déclare privilégiée à perpétuité le grand-autel de l'église ; il autorise la messe *De beata* pour tous les jours de l'année, sauf les doubles de première et de seconde classe et les féries privilégiées ; il accorde une indulgence plénière aux membres de la confrérie le jour de leur réception, à l'article de la mort, et, chaque année, le jour de la fête principale de la confrérie ; il concède une indulgence de sept jours et sept quarantaines quatre fois par an à des jours déterminés, et soixante jours d'indulgence pour chaque œuvre de piété ou de charité. De plus, il accorde une indulgence plénière par an à quiconque visitera l'église de la Salette, autant à quiconque assistera au moins à trois exercices de la retraite prêchée par les missionnaires, et deux cents jours chaque fois qu'on assiste à un de ces exercices. Par un autre bref, les missionnaires sont autorisés à indulgencier les chapelets, croix et médailles, à donner le scapulaire et à solenniser chaque année le 19 septembre, anniversaire du jour de l'apparition, ou le dimanche suivant dans toutes les églises du diocèse. Enfin le souverain Pontife autorise même tous les prêtres du diocèse à célébrer la mémoire de cette apparition, par la récitation de l'office et la célébration de la messe du patronage de la sainte Vierge, laquelle, selon le rite romain, se célèbre le quatrième dimanche d'octobre.

Nous avons recueilli ces documents de différentes sources ; particulièrement de la *Brochure* de M. Maximin Giraud ; du *Mois de Marie de la Salette*, par M. l'abbé Bolssin ; de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice et du discours de Mgr l'évêque de Grenoble (septembre 1872).

SAINT SEINE OU SÉQUANE,

MOINE DE RÉOME, PUIS FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-SEINE, AU DIOCÈSE DE DIJON (580).

Séquane, vulgairement saint Seine, né vers l'an 514 dans la ville de Mémont (*Magnus Mons*), qui n'est plus aujourd'hui qu'un tout petit village du département du Doubs, donna dès l'enfance de grandes marques de sa future sainteté. Il quitta ses parents dont il était l'unique enfant, et se retira dans la solitude de Verrey-sous-Drée *(Valeriacus)*. Il construisit avec des branches d'arbre une cellule et un oratoire, et mena une vie très-dure, toujours en oraison, et infligeant à son corps encore tendre un jeûne perpétuel qu'il ne rompait qu'après la récitation de tout le Psautier. Il fut ensuite admis dans le clergé, et, après cinq ans passés dans le diaconat, il fut consacré prêtre étant encore jeune par l'âge, mais mûr par ses mœurs et par la sainteté de sa vie. En butte à la jalousie des clercs de sa ville natale, il songea à embrasser la vie monastique, et alla à Réome se mettre sous la discipline du célèbre abbé saint Jean. Revenu dans son pays (536), il chercha dans les domaines de son père un lieu propre à fonder un monastère; il choisit pour cela une forêt très-épaisse, jusque-là inaccessible et inhabitée, et y bâtit des cellules et un oratoire en l'honneur de la très-sainte Vierge; il fut aidé dans ses travaux par les habitants du voisinage, qui étaient auparavant féroces et qu'il avait rendus doux comme des colombes. Telle fut l'origine de l'abbaye bénédictine de Saint-Seine (*Segestrense monasterium)*, au diocèse de Dijon. Une multitude de disciples se réunit en très-peu de temps sous sa direction. L'assiduité et la persévérance avec lesquelles ils rendirent gloire à Dieu par le chant de ses louanges et par le travail des mains, comblèrent les vœux du saint fondateur. Il sortit de ce monde plein de jours, vers l'an 580, et sa mort, comme sa vie, fut signalée par des miracles. Son corps fut enseveli dans l'église de l'abbaye qui fut dévastée en 677 par Ebroïn, en 732 par les Sarrasins, et en 888 par les Normands. En 1347, le chef fut mis à part dans un buste d'argent; le 8 juin 1620, il fut porté avec la châsse à Saint-Bénigne de Dijon pour obtenir de la pluie. A la prière de Louis de Bourbon-Condé, les moines donnèrent à sa mère, en 1639, la mâchoire de saint Seine. Durant l'été de 1791, toutes les richesses de l'abbaye furent envoyées au chef-lieu du district, et les cendres de saint Seine, mêlées à celles des autres bienheureux conservées dans le trésor. Peut-être sont-elles aujourd'hui dans les deux urnes placées au chevet du chœur. L'église de Corbigny (Nièvre), possède un os frontal du Saint.

Tiré du *Propre de Dijon*, et complété avec la *Vie des Saints de Dijon*, par M. l'abbé Duplus; et l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINTE MARIE DE CERVELLIONE, VIERGE,

DE L'ORDRE DE LA MERCI (1290).

Sainte Marie de Cervellione naquit en 1230 à Barcelone. Cette naissance fut due aux prières de saint Pierre Nolasque, car dona Maria, sa mère, avait été jusque-là stérile. La joie de la famille fut grande à la venue de cette petite fille dont le visage brillait d'un éclat merveilleux. Elle fit voir dès ses jeunes années une pureté d'âme extraordinaire, pleurant les fautes les plus légères comme si elles eussent été de graves offenses à Dieu. Elle recherchait la solitude et montrait un goût remarquable pour la lecture de la Vie des Saints dont elle s'efforçait d'imiter les actions. Elle ne sortait jamais qu'en compagnie de sa mère et seulement pour aller à l'église ou dans les hôpitaux. Elle fuyait l'oisiveté et travaillait à préparer des ornements pour l'église ou à confectionner des vêtements pour les pauvres. Elle menait une vie dure et crucifiée, jeûnant avec courage, portant un dur cilice et se donnant souvent la discipline.

Plusieurs fois demandée en mariage par de riches partis, elle refusa constamment, car elle

avait choisi Jésus-Christ pour son Epoux, et pour obtenir du ciel la fidélité à sa résolution, elle redoubla ses prières, ses austérités et ses œuvres de charité. Le démon jaloux lui suscita encore un prétendant d'une naissance illustre, auquel ses parents auraient bien voulu la donner. Mais rien ne fut capable de vaincre sa résistance. Appuyée sur le secours du ciel, elle demeura inébranlable. Dès ce jour elle se dépouilla de tous les ornements du siècle, ne porta plus que des habits de grosse laine, et, quelque temps après, de l'avis de son directeur et du consentement de sa famille, elle prenait l'habit de Notre-Dame de la Merci. Il n'y avait pas encore de religieuses de cet Ordre, et elle devint la fondatrice du premier couvent qui fut bientôt rempli de saintes femmes des plus riches familles de Barcelone jalouses de se consacrer à Dieu et de se livrer aux œuvres de piété et de miséricorde. Nommée supérieure, elle commença par faire elle-même ce qu'elle recommandait à ses religieuses, leur rendant ainsi l'obéissance facile. Dieu la combla de faveurs : il lui accorda le don de prophétie et le don des miracles. Après une vie remplie de mérites et de bonnes œuvres, elle rendit son âme à Dieu le 19 septembre 1290, et fut ensevelie au milieu d'un concours immense dans l'église de Notre-Dame de la Merci. Quatre-vingt-dix ans après sa mort, Pierre IV d'Aragon fit ouvrir son tombeau afin de lui donner une sépulture plus digne d'elle. Son corps fut trouvé sans corruption, on eût dit que la vie venait de le quitter. Les miracles ne cessant de se multiplier à son tombeau, Innocent III approuva le culte qu'on lui rendait.

Acta Sanctorum.

XXe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de saint Matthieu, apôtre et évangéliste. — A Rome, les saints martyrs EUSTACHE, Théopista, sa femme, avec deux de leurs enfants, Agapit et Théopiste, qui, ayant été condamnés aux bêtes, sous l'empereur Adrien, et n'en ayant reçu aucune blessure par l'assistance de Dieu, furent enfermés dans un bœuf d'airain brûlant, où ils consommèrent leur martyre. 118. — A Cyzique, sur la Propontide, la naissance au ciel de sainte Fauste, vierge, et de saint Evilase, martyrisés sous l'empereur Maximien. Evilase était un prêtre des idoles, qui, ayant fait raser la tête de cette sainte fille pour la couvrir de honte, la fit suspendre en l'air et tourmenter de diverses manières ; puis, comme il la voulait faire scier par le milieu du corps, et qu'il vit que les bourreaux ne pouvaient y réussir, tout épouvanté de ce prodige, il crut en Jésus-Christ, et fut lui-même mis à la torture par ordre de l'empereur. Pour Fauste, on lui troua la tête, on la perça de clous par tout le corps, et en cet état on la mit dans une poêle ardente ; alors, ayant entendu une voix miraculeuse qui l'invitait, elle s'envola au ciel avec le même Evilase pour y jouir de la vue de Dieu [1]. 308. — En Phrygie, les saints martyrs Denis et Privat. — De plus, saint Prisque, martyr, qui fut décapité après avoir été piqué par tout le corps avec la pointe d'un poignard [2]. — A Perge, en Pamphylie, saint Théodore, et sainte Philippe, sa mère, martyrisés avec d'autres sous l'empereur Antonin. IIe s. — A Carthage, sainte Candide, vierge, qui, du temps de l'empereur Maximien, ayant eu tout le corps déchiré, reçut la couronne du martyre. — De plus, sainte Susanne, martyre, fille d'Arthème, prêtre des idoles, et de Marthe [3]. Vers 362. — Le même jour,

1. On représente sainte Fauste et saint Evilase avec les instruments de leur martyre, la chaudière d'eau bouillante, les clous, et la scie; on les voit aussi en groupe, pour marquer qu'ils ont souffert simultanément. — Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

2. Les Bollandistes indiquent Constantinople comme le théâtre de son martyre.

3. Susanne naquit vers l'an 310 à Eleuthéropolis, en Palestine. La mort lui ayant enlevé ses parents, elle fut instruite dans la religion chrétienne et reçut le Baptême. Quoique jeune encore, elle donna tous ses biens aux pauvres et alla servir Dieu dans la solitude, de l'avis de Philippe, l'un des plus célèbres archimandrites de la Palestine, et auquel Rufin donne de grands éloges. Ayant été accusée, sous Julien l'Apostat, d'avoir renversé des idoles, le gouverneur d'Eleuthéropolis la condamna à mort vers l'an 362. — Le Père Stilting, dans les *Acta Sanctorum.*

saint AGAPET, pape, dont saint Grégoire le Grand atteste la sainteté. 536. — A Milan, saint Glycère ou Clicère, évêque et confesseur. 432.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Angers, saint Eustache et ses compagnons, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. — Au même diocèse, mémoire de l'Octave de saint Maurille, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 septembre. 426. — Au diocèse de Rodez, mémoire de sainte Fauste, vierge et martyre à Cyzique, citée au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Carcassonne, saint Agapet, pape et confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. — A Liége, ville de Belgique, saint Navite, évêque de ce siége et confesseur. Epoque incertaine. — Aux diocèses de Clermont-Ferrand et de Saint-Flour, saint Avit l'Ancien, évêque du premier siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 21 août. 594. — A Rennes, le vénérable YVES MAHYEUC, évêque de ce siége et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. 1541. — A Saint-Amand-les-Eaux (Nord, arrondissement de Valenciennes), au diocèse de Cambrai, fête de l'élévation du corps de saint Amand, évêque de Maëstricht, missionnaire et fondateur d'abbayes, dont nous avons donné la vie au 6 février. 684. — A Soignies, ville de Belgique (Hainaut), sur la Senne, fête de la translation des reliques de saint Vincent Madelgaire, abbé d'Hautmont (diocèse de Cambrai) et de Soignies, et dont nous avons donné la vie au 14 juillet. Vers 677. — Au diocèse de Namur (Belgique), le bienheureux JEAN EUSTACHE, premier abbé du monastère Cistercien du Jardinet. 1441. — A Abbeville (Somme), au diocèse d'Amiens, saint Montan ou Montain, solitaire. De race royale, disent quelques auteurs, il vint de la Champagne (440) prêcher l'Evangile sur les bords de la Chiers (rivière qui naît au bourg d'Esch, en Belgique, baigne Longwy, Longuyon, Montmédy, Carignan, et se perd dans la Meuse, près de Sedan). Il établit sa cellule près d'Iré-les-Prés, sous le rocher de Mad (Montmédy), consacré alors à l'immolation des victimes païennes. Il éleva deux petites chapelles, l'une au Valendon et l'autre à Iré-les-Prés. Celle-ci, appelée depuis longtemps Notre-Dame d'Iré, serait l'église matrice de Montmédy. On lui attribue encore la fondation, à Juvigny, d'un oratoire dédié en l'honneur de saint Denis, apôtre des Gaules, et bâti sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, origine assez probable du nom de Juvigny *(Joviniacum)*. Le courageux anachorète, poursuivi par les idolâtres, se réfugia au fond des bois, avec quelques disciples. Plusieurs hagiographes disent qu'il endura le martyre. 470. — Au diocèse de Quimper, saint Maurice ou Moriz, abbé des monastères Cisterciens de Langonet et de Carnoet, et dont nous donnerons la vie au 5 octobre, qui est le jour de sa mort. 1191. — A Donzy (Nièvre, arrondissement de Cosne), au diocèse de Nevers, onze prêtres catholiques sont massacrés par les protestants : Jean Mignard, prieur de l'Epeau ; Pierre Chevau, curé de Colmery ; Clément Collien, Edme Guérin, Mathieu Grégoire, Charles Grégoire, Julien Grangier, Jacques Delaveine, chanoines de Saint-Caradeuc ; Grégoire Coustureau, curé de Saint-Malo ; Nicolas Bouet, administrateur de l'hospice de Donzy, et Robert Drouet, ancien curé de Bagneau. Quelques hagiographes leur donnent le titre de Bienheureux. Les protestants les enterrèrent vivants jusqu'aux épaules, et les firent mourir au milieu des plus affreux tourments. Le 23 avril 1578, les corps de ces généreux Martyrs furent exhumés pour être transférés solennellement par tout le clergé de Donzy dans l'église de Notre-Dame du Pré. 1569.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Cordoue, dans l'Andalousie, le bienheureux FRANÇOIS DE POSADAS, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui fut célèbre par sa prédication apostolique, par l'administration du sacrement de la Pénitence, par son austérité et l'innocence de sa vie. 1713. — La Vigile de saint Matthieu, apôtre et évangéliste.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Perge, aujourd'hui Karahissar, ville de Pamphylie, sur le Cestrus, les saints martyrs Socrate et Denis, compagnons de saint Théodore et de sainte Philippe, cités au martyrologe romain de ce jour. Le même martyrologe nomme Socrate et Denis au 19 avril et les fait mourir, percés de lances. C'étaient les deux bourreaux de Théodore et de Philippe : le spectacle de leur martyre et une vision céleste les convertirent à la foi de Jésus-Christ pour lequel ils donnèrent généreusement leur sang. IIe s. — A Cyzique, ville de Mésie (partie de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie actuelles), avec saint Evilase et sainte Fauste, cités au martyrologe romain de ce jour, saint Maximin ou Maxime, martyr. Il exerçait, sous l'empire de Maximien-Hercule (286-305), les fonctions de propréteur, et avait été, en cette qualité, chargé de tourmenter Fauste et Evilase ; il les plongea effectivement dans une chaudière d'huile bouillante ; mais, surpris de voir que le feu respectait

leurs corps et ne leur faisait aucun mal, il se convertit lui-même à Jésus-Christ, se jeta dans la chaudière et cueillit la palme du martyre. 303. — En Palestine, saint Jean l'Egyptien, martyr, dont Eusèbe de Césarée (270-338) fait ainsi l'éloge : « Jean avait eu les membres coupés pour la foi de Jésus-Christ, et, de plus, il avait perdu depuis longtemps les yeux du corps ; mais le ciel avait su le dédommager en lui donnant en échange ceux de l'intelligence. Vous l'eussiez entendu réciter et expliquer à ses auditeurs des passages entiers de l'Ecriture sainte : il en possédait à fond non-seulement l'esprit, mais aussi la lettre. Je fus moi-même témoin plus d'une fois de ce spectacle surprenant, ce qui me forçait de faire cette réflexion que l'homme véritable, l'homme essentiel, est l'homme intérieur, l'homme spirituel, puisque l'homme matériel n'existant plus, l'autre n'en possède pas moins toute son activité ». 310. — A Constantinople, les saints martyrs Artémidore et Thalès ou Thalélée, qui périrent par le glaive.

SAINT EUSTACHE OU EUSTATE

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS A ROME.

Vers 118. — Pape : Saint Sixte Ier. — Empereur romain : Adrien.

> Au milieu de cet océan du monde, nous sommes sans cesse ballottés par la tempête.
> *Saint Augustin.*

Sous l'empire de Trajan (98-117), alors que dominait encore le culte des démons, il y avait un maître de la milice, nommé Placide, d'une naissance illustre, revêtu d'honneurs, et qui possédait d'immenses richesses en or, en argent, en esclaves et en biens de tout genre ; mais il était plongé dans les erreurs de l'idolâtrie. Cependant il s'adonnait aux bonnes œuvres et s'appliquait à la pratique de toutes les vertus : il aimait à donner des vêtements ou des aliments à ceux qui étaient dans l'indigence ; venait au secours de ceux qui étaient dans l'oppression ; se faisait l'avocat des accusés, et par ses largesses consolait ceux qui avaient été condamnés injustement. Il s'était rendu célèbre par ses hauts faits. Son nom seul inspirait la terreur aux barbares, et il avait la renommée d'un vaillant capitaine, qui savait user avec modération de la prospérité. Passionné pour la chasse, son plus grand délassement était d'attaquer et de poursuivre les animaux sauvages.

Il avait une épouse engagée comme lui dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais dont la vie concordait parfaitement avec la sienne. Elle lui donna deux fils, auxquels ils procurèrent comme à l'envi une excellente éducation. Mais Dieu, qui dans sa bonté appelle toujours et partout ceux qui sont dignes de lui, ne rejeta point les bonnes œuvres de cet homme vertueux ; il ne voulut pas qu'une âme si bienfaisante perdît sa récompense, en demeurant ensevelie dans les ténèbres du polythéisme ; mais, selon ce qui est écrit, que « dans toute nation celui qui pratique la justice lui est agréable », il fit éprouver à Placide les effets de sa paternelle miséricorde, et il résolut de le sauver de la manière que nous allons dire.

Etant sorti un jour, avec des gens de guerre, dans un grand appareil, selon sa coutume, pour chasser dans les montagnes, Placide aperçut un troupeau de cerfs qui paissaient. Aussitôt il assigna son poste à chacun de ses compagnons, et l'on se mit à courir les cerfs. Au fort de la chasse, un

de ces animaux, le plus grand et le plus beau de tous, se détache de la bande et se précipite dans un fourré de la forêt voisine. Placide, l'ayant remarqué, s'élance à sa poursuite avec quelques-uns de ses gens. Mais bientôt ceux-ci tombèrent de lassitude et ne purent l'accompagner plus loin. Pour lui, par une disposition particulière de la divine Providence, il n'éprouva aucune fatigue, ni le cheval qu'il montait ; et sans être arrêté ni par les abruptes aspérités du terrain, ni par les halliers ou les branches des arbres de la forêt, il courut longtemps à la poursuite du cerf, qui s'arrêta enfin sur la cime d'un rocher.

Tandis que Placide s'arrêtait à le considérer, à admirer sa haute taille, et qu'il cherchait en vain quelque moyen de s'en rendre maître, Dieu lui fit apercevoir, au milieu des cornes du cerf, la figure de la sainte croix plus resplendissante que la lumière du soleil, et sur laquelle était l'image de notre Sauveur Jésus-Christ. Il donna en même temps au cerf une voix humaine, qui appela Placide et lui dit : « O Placide, pourquoi me poursuis-tu ? c'est pour toi que je suis venu apparaître sur cet animal. Je suis le Christ que tu honores sans le savoir : les aumônes que tu fais aux indigents sont montées jusqu'à moi ».

Le capitaine, entendant ces paroles, fut saisi d'une grande crainte et tomba de cheval. Au bout d'une heure il revint à lui et se releva, puis, cherchant à se rendre compte de cette apparition, il dit en lui-même : « Quelle est cette voix que je viens d'entendre ? Toi qui me parles, fais-toi connaître à moi, afin que je croie en toi ? » Et le Seigneur lui dit : « Ecoute, Placide, je suis Jésus-Christ qui ai créé le ciel et la terre de rien, qui ai séparé et façonné la matière confuse ; c'est moi qui ai créé la lumière et l'ai séparée des ténèbres ; c'est moi qui ai fait le soleil pour illuminer la terre durant le jour, et la lune avec les étoiles pour l'éclairer pendant la nuit ; c'est moi qui ai réglé les saisons, les jours et les années ; c'est moi qui ai formé l'homme du limon de la terre ; c'est moi qui, pour sauver le genre humain, ai paru en chair sur la terre, qui ai été crucifié et enseveli, et qui suis ressuscité le troisième jour ». A ces paroles, Placide tomba à terre derechef, en s'écriant : « Je crois, Seigneur, que c'est vous qui avez fait toutes ces choses, qui ramenez ceux qui s'égarent, relevez ceux qui sont tombés et rendez la vie aux morts ». Le Seigneur lui dit : « Si tu crois, rends-toi à la ville, va trouver le prêtre des chrétiens, et demande-lui le baptême de la grâce ». Placide répondit : « Seigneur, si vous m'ordonniez de faire part de ce que je viens d'apprendre à ma femme et à mes enfants, afin qu'eux aussi ils croient en vous ? » Le Seigneur lui dit : « Va le leur annoncer ; recevez tous le baptême, purifiez-vous des souillures de l'idolâtrie ; puis reviens ici, je t'apparaîtrai de nouveau, et je te découvrirai ce qui doit t'arriver, et te manifesterai les mystères du salut ».

Placide descendit de la montagne, lorsqu'il était déjà nuit, et raconta à sa femme tout ce qui lui était arrivé ; et quand il lui eut fait connaître la vision qu'il avait eue et les paroles qu'il avait entendues, elle s'écria : « Mon seigneur, tu as vu mon Seigneur crucifié que les chrétiens adorent ? Oui, certes, il est le seul vrai Dieu, celui qui par de tels prodiges appelle à lui ceux qui croient ». Puis élevant la voix, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi et de mes deux enfants ». Elle dit ensuite à son mari : « La nuit dernière, je l'ai vu, moi aussi, et il me dit : Demain, toi, ton mari et tes enfants, vous viendrez à moi, et vous connaîtrez que je suis Jésus-Christ. Il a sans doute voulu t'apparaître dans ce cerf sous une forme si miraculeuse, afin que, admirant sa puissance, tu aies foi en lui. Viens donc

cette nuit même, allons ensemble, et tâchons d'obtenir le saint baptême des chrétiens ; car c'est par ce bain que ceux qui croient en Jésus-Christ lui appartiennent véritablement ». Placide lui répondit : « C'est aussi ce que m'a dit celui qui m'est apparu ». Donc, vers le milieu de la nuit, ils prirent secrètement avec eux leurs deux enfants et quelques serviteurs, et allèrent trouver le grand prêtre des chrétiens.

En arrivant à son logis, ayant laissé au dehors leurs serviteurs, ils entrèrent seuls et lui racontèrent tout ce qui s'était passé et les paroles qu'ils avaient entendues. En ajoutant aussitôt qu'ils croyaient au Seigneur Jésus-Christ, ils le supplièrent de leur conférer le sacrement de baptême. Le prêtre, pénétré de la joie la plus vive, et glorifiant le Seigneur Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, les catéchisa ; et après leur avoir exposé les mystères de la foi, il les baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Et il donna à Placide le nom d'Eustache, à sa femme celui de Théopista ; quant aux enfants, il nomma l'aîné Agapit et l'autre Théopiste. Il leur administra ensuite le saint sacrement de Notre Seigneur Jésus-Christ, et les congédia, en disant : « Que le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, soit avec vous, et qu'il vous donne son royaume éternel ; car je vois que la main du Seigneur est avec vous. Et lorsque vous jouirez du paradis de délices, souvenez-vous de mon âme ; moi Jean, je vous en conjure ».

Le matin étant venu, Eustache prit avec lui quelques cavaliers et se rendit à la montagne, et en approchant du lieu où il avait eu la vision, il congédia les soldats qui l'accompagnaient, comme les invitant à chercher du gibier. S'approchant alors seul du rocher, il vit encore la même forme humaine qui lui était déjà apparue ; et se prosternant la face contre terre, il s'écria : « Je vous adore, Seigneur, car vous êtes Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, et je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; et maintenant je suis venu, suppliant votre divinité sans tache de me faire connaître ce que vous m'avez annoncé ».

Le Seigneur lui dit : « Tu es heureux, Eustache, d'avoir reçu le bain de ma grâce, et d'avoir été revêtu d'immortalité. Tu viens de vaincre le démon, de fouler aux pieds celui qui t'avait trompé ; tu as dépouillé l'homme corruptible, pour revêtir l'incorruptible, qui demeure dans les siècles des siècles. Mais voici le temps où vont se manifester les œuvres de ta foi : car l'envie du démon te déclarera une guerre acharnée, parce que tu l'as abandonné ; déjà il pose toutes ses batteries pour te perdre. Tu auras donc beaucoup à souffrir avant de recevoir la couronne de la victoire. Tu possèdes de grandes richesses temporelles, et jusqu'à présent tu as joui des plus hautes dignités de ce monde. Il faut maintenant que tu sois humilié pour toutes ces vanités, et que tu t'enrichisses des biens spirituels. Que ton courage ne te fasse donc pas défaut, et ne pense plus à cette gloire dont tu jouissais : mais, de même qu'en combattant les hommes, tu désirais les honneurs de la victoire, et tu cherchais avec empressement à plaire à un empereur mortel ; ainsi, songe désormais à combattre vaillamment contre le démon, et à me garder la foi que tu m'as donnée, à moi l'empereur immortel. Car il m'est nécessaire qu'en ces temps-ci tu sois un autre Job par les épreuves que tu auras à subir, et que ta patience te rende victorieux du démon. Veille donc à ce qu'aucune pensée de blasphème ne monte dans ton cœur ; car, lorsque tu auras été humilié, je reviendrai à toi, et je te rendrai ta gloire première ». Le Seigneur ayant ainsi parlé, monta aux cieux, en disant à Eustache : « Veux-tu souffrir dès à présent

les épreuves qui t'attendent, ou aimes-tu mieux les réserver pour tes derniers jours ? » Eustache répondit : « S'il n'est pas possible d'éviter les tribulations que vous nous destinez, je vous supplie, Seigneur Jésus, d'ordonner qu'elles nous adviennent présentement : seulement, donnez-nous la force de supporter ce que vous m'annoncez, de peur que l'ennemi, trouvant en nous quelque parole d'iniquité, ne nous fasse déchoir de notre foi ». Et le Seigneur lui dit : « Combats courageusement, Eustache ; ma grâce est avec vous, qui gardera vos âmes ». Eustache, étant descendu de la montagne, retourna dans sa maison, et raconta à sa femme tout ce que le Seigneur lui avait dit. Ils se jetèrent aussitôt à genoux, et prièrent le Seigneur, disant : « Seigneur Jésus-Christ, que votre volonté s'accomplisse ».

Quelques jours s'étant écoulés, la peste ravagea la maison et enleva tous les serviteurs et les servantes. Eustache, voyant par ce fléau que l'épreuve qui lui avait été prédite commençait, la reçut avec reconnaissance, priant en même temps sa femme de ne pas perdre courage dans ces peines. Peu de temps après, ses chevaux et tout son bétail furent envahis par des exhalaisons meurtrières, qui les firent tous périr. Il reçut cette nouvelle épreuve avec actions de grâces. Mais il quitta sans bruit cette maison, et, accompagné de sa femme et de ses enfants, ils se retirèrent dans un lieu peu éloigné, n'emportant que les habits dont ils étaient couverts. Quelques hommes cupides, s'apercevant qu'ils étaient partis, entrèrent la nuit dans leur maison, mirent au pillage tout ce qu'ils y trouvèrent d'or, d'argent et de vêtements, et n'y laissèrent absolument rien. C'est ainsi que, par la malice des démons, toutes leurs richesses, tous leurs biens furent anéantis.

En ces jours-là, le peuple célébrait avec l'empereur une grande fête pour une victoire remportée sur les Perses; et Placide devait s'y trouver au premier rang ; car il était chef de la milice et l'un des conseillers du prince. On le chercha donc ; mais on ne put le trouver. Tout le monde fut dans la stupeur, quand on apprit que, comme en un clin d'œil, tout ce qu'il possédait avait été pillé et dévasté, de telle sorte qu'il n'en restait plus rien. L'empereur et tous les courtisans en furent accablés de tristesse ; et tout le monde ne pouvait assez s'étonner d'un si grand désastre. La femme d'Eustache lui dit alors : « Qu'attendons-nous ici? Viens, prenons nos deux enfants, car c'est tout ce qui nous reste, et abandonnons ce pays : nous sommes devenus l'opprobre de tous ceux qui nous connaissent ». Et à la tombée de la nuit, ils prirent le chemin de l'Egypte avec leurs enfants.

Ayant marché ainsi pendant deux jours, comme ils approchaient de la mer, ils aperçurent un navire attaché au rivage, et résolurent de s'y embarquer. Or, le maître du vaisseau était un homme barbare et grossier. Après qu'on eut mis à la voile, cet homme, voyant la grande beauté de la femme d'Eustache, conçut pour elle des désirs criminels. Lorsqu'on fut débarqué, il leur demanda le prix du passage ; et, comme ils n'avaient rien à lui donner, il retint l'épouse d'Eustache, comme gage de la somme qui lui était due. Il avait formé ce mauvais dessein dès qu'il l'avait aperçue, au moment de l'embarquement. Eustache s'opposa de toutes ses forces à cette violence, mais en vain ; le patron du vaisseau ordonna même à ses nautonniers de le jeter à la mer.

Il se vit donc séparé violemment de son épouse, et s'en alla avec ses deux enfants, gémissant et disant : « Malheur à moi et à vous, pauvres enfants ! votre mère est livrée à un mari étranger ». Et continuant sa route

dans les soupirs et les larmes, il arriva près d'un fleuve. Comme les eaux étaient débordées, il n'osa le passer avec ses deux enfants à la fois ; mais, laissant l'un sur le rivage, il prit l'autre sur ses épaules et le transporta sur la rive opposée ; puis il rentra dans l'eau pour aller chercher son autre fils. Quand il fut au milieu du fleuve, regardant vers l'autre bord, il aperçut un lion qui saisit l'enfant et l'emporta dans la forêt. Désespérant alors de le recouvrer, mais sans perdre patience, il retournait vers l'autre rive, avec l'espoir de trouver quelque consolation avec l'enfant qui lui restait, lorsque, sous ses yeux, un loup le ravit sans qu'il pût le poursuivre. Et comme il était encore au milieu du fleuve, il s'arrachait les cheveux, se lamentait, poussait des hurlements, et était tenté d'en finir avec la vie, en se noyant dans le fleuve ; mais la divine Providence, qui lui réservait d'autres destinées, lui rendit sa constance et sa fermeté, et après ce premier assaut de sa douleur, il sortit de l'eau.

Or, la même Providence permit que le lion ne fît aucun mal à l'enfant ; car des bergers le voyant emporter cette innocente créature, se mirent à sa poursuite avec leurs chiens et le forcèrent de le lâcher. Le Seigneur vint aussi au secours de l'autre enfant : car des laboureurs le voyant entre les dents du loup, poursuivirent aussi l'animal, qui lâcha sa proie et s'enfuit. Les bergers et les laboureurs, qui étaient du même village, admirant comment la divine Providence avait secouru ces enfants, les prirent chez eux et les élevèrent.

Eustache, qui ignorait ces choses, reprit sa route, gémissant, pleurant ; tantôt il adressait à Dieu des plaintes amères ; tantôt il se soumettait à sa sainte volonté ; toujours il espérait en sa providence et la priait. Il arriva ainsi à un village nommé Badyssus, où il séjourna quelque temps, travaillant des mains pour se procurer de quoi vivre. Quelque temps après, il s'adressa aux habitants du village qui lui confièrent la garde de leurs champs, et il vécut de la sorte quinze années comme mercenaire.

Quant à ses enfants, ils furent élevés, ainsi que nous l'avons dit, dans un autre village, mais sans qu'ils pussent se reconnaître. Le patron du navire qu'ils avaient monté emmena dans son pays la femme d'Eustache ; mais la grâce du Seigneur la protégea ; en sorte que durant tout ce temps-là aucun étranger n'approcha d'elle. Et c'est aussi ce qu'elle avait demandé à Dieu, le priant de la préserver de toute souillure. Le capitaine du navire étant venu à mourir, elle recouvra sa liberté. Peu de jours après, le pays où elle se trouvait fut envahi par des armées ennemies, qui de là se répandirent sur les terres des Romains. Au milieu de ce tumulte des gens de guerre, l'empereur, résistant de tout son pouvoir à l'invasion des troupes ennemies, se ressouvint de Placide, qui avait remporté plusieurs victoires sur ces mêmes ennemis. Il parlait souvent de lui, et ne cessait de s'affliger des malheurs qu'il avait éprouvés. Ayant rassemblé son armée, il passa en revue les soldats et leur demanda s'ils savaient ce qu'était devenu l'ancien maître de la milice, s'il était mort ou s'il vivait encore ; et, sur leur réponse négative, il donna ordre de le rechercher. Il envoya donc dans chaque ville et dans toutes les terres de son empire pour découvrir le lieu de sa retraite, promettant à celui qui le trouverait et le lui amènerait de grandes largesses et de grands honneurs.

Deux soldats, qui avaient été autrefois sous les ordres de Placide, nommés Antiochus et Achacius, se mirent à sa recherche. Après avoir parcouru tout le pays de la domination romaine, ils arrivèrent au village où demeurait Eustache. En passant près du lieu où il faisait son emploi de

gardien, il leur vint en pensée de l'interroger. Eustache, les considérant de loin, les reconnut à leur démarche, et se rappelant sa vie antérieure, il en fut troublé. Mais il recourut aussitôt à la prière. « Seigneur notre Dieu », s'écria-t-il, « qui savez délivrer de toute tribulation ceux qui espèrent en vous, de même que, contre tout espoir, j'ai vu ceux qui autrefois étaient avec moi, faites que je voie aussi votre servante, mon épouse ; car pour mes enfants, je sais que, pour mes iniquités, ils ont été dévorés par les bêtes. Faites donc, ô Seigneur Jésus-Christ, Dieu miséricordieux, qui êtes le seul vrai Dieu, faites que je voie au moins mes fils au jour de la résurrection ». Comme il parlait ainsi, il entendit une voix venant du ciel qui lui dit : « Prends confiance, Eustache, voici le temps où tu vas rentrer dans ton premier état ; tu vas revoir ton épouse et tes enfants. Après la résurrection tu verras de bien plus grandes choses, car tu entreras en jouissance des biens éternels : ton nom sera glorifié de génération en génération ». Ces paroles le frappèrent de terreur.

Voyant ensuite les soldats qui venaient vers lui, il descendit du lieu où il était assis et alla à leur rencontre sur le bord du chemin. En approchant d'eux, il les reconnut mieux encore, mais eux ne le reconnurent pas. L'abordant, ils lui dirent : « Salut, frère ». Il leur répondit : « La paix soit avec vous, frères ». Ils ajoutèrent aussitôt : « Dis-nous si tu ne connais pas ici un étranger nommé Placide, qui a une femme et deux enfants. Si tu nous le fais connaître, nous te donnerons de l'argent ». Il leur dit : « Pour quel motif le cherchez-vous ? » Ils répondirent : « C'est un ancien ami ; nous serions fort aises de le voir après tant d'années que nous sommes séparés ». Eustache leur dit : « Je ne connais point ici d'homme tel que vous me le dépeignez. Cependant venez dans le lieu que j'habite ; car moi aussi je suis étranger en ce pays. Et il les conduisit dans sa maison, puis il alla acheter du vin, qu'il leur donna, car la chaleur les accablait. Et il dit au maître du logis où il demeurait : « Ces hommes me sont parfaitement connus, et c'est pour moi qu'ils sont venus ici ; sers-leur donc du vin et des aliments, afin qu'ils fassent bonne chère ; je te paierai dans le temps avec mon salaire ». L'hôte leur fournit tout ce dont ils avaient besoin.

Tandis qu'ils prenaient leur réfection, Eustache, se rappelant la vie qu'il menait autrefois, avait de la peine à se contenir ; et lorsqu'il sentait les larmes inonder son visage, il sortait, puis après s'être lavé les yeux, il rentrait et servait ses convives. Ceux-ci, le considérant de plus près, commencèrent peu à peu et confusément à le reconnaître, et ils se disaient entre eux : « Comme il ressemble à l'homme que nous cherchons ! » L'un d'eux ajouta : « Oui, certes, il lui ressemble. Du reste, je sais que Placide porte à la tête la cicatrice d'une blessure qu'il reçut à la guerre : observons cet homme ; s'il a à la tête cet indice, assurément c'est celui que nous cherchons ». Ayant donc regardé sa tête, ils aperçurent aussitôt la cicatrice. Et se levant de table, ils se jetèrent à son cou en pleurant, et lui demandant s'il n'était pas leur ancien maître de la milice. Eustache, pleurant à son tour, leur répondit : « Non, ce n'est pas moi ». Mais ils lui montrèrent la cicatrice de sa tête, et lui déclarèrent qu'il était lui-même Placide, ancien maître de la milice. Ils lui demandèrent en même temps des nouvelles de son épouse et de ses enfants, et lui rappelèrent plusieurs événements d'autrefois. A la fin, il leur avoua qui il était, ajoutant que sa femme et ses fils étaient morts.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, tous les habitants du village

accoururent comme à un spectacle. Les soldats faisant faire silence, leur parlèrent de la vertu d'Eustache et des honneurs dont il jouissait autrefois; ce qu'entendant ces hommes, ils versèrent des larmes et s'écrièrent : « Un si grand homme ! lui qui nous a servi comme un mercenaire ! » Les soldats alors lui firent part des ordres de l'empereur ; et après l'avoir revêtu d'habits somptueux, ils l'emmenèrent. Tous les habitants voulaient le suivre ; mais, après les avoir embrassés, il les congédia. Durant le voyage, il expliqua aux soldats comment le Christ lui était apparu, et comment au baptême on lui avait donné le nom d'Eustache, puis il leur raconta tout ce qui lui était arrivé.

Après quinze jours de marche, ils arrivèrent auprès de l'empereur, et lui exposèrent comment ils avaient trouvé Placide. Le monarque, à cette nouvelle, sortit au-devant de lui, l'embrassa en versant des larmes et lui demanda pour quels motifs il avait quitté son service. Eustache raconta en détail à l'empereur et aux grands de sa cour toute l'histoire de sa vie depuis qu'il avait quitté le commandement des troupes ; il leur dit comment sa femme avait été retenue sur un navire, comment ses fils étaient devenus la proie des bêtes féroces et quel profond chagrin il en avait ressenti. Le retour d'Eustache causa une grande joie à toute l'armée. L'empereur le consola et lui rendit sa dignité de maître de la milice. Eustache ayant examiné les rôles de l'armée, reconnut qu'elle n'était pas assez nombreuse pour faire face aux incursions de l'ennemi. Il ordonna de faire de nouvelles levées de soldats, et il envoya dans les villes et villages de l'empire romain des tribuns pour les inscrire.

Or, il arriva que le bourg où avaient été élevés les fils d'Eustache dut fournir deux soldats. Les habitants les livrèrent aux tribuns comme étant étrangers au pays. Ces jeunes gens étaient d'une taille avantageuse et d'une grande beauté. Les nouveaux enrôlés ayant donc été rassemblés et présentés au maître de la milice, il les examina tous et assigna à chacun son rang dans l'armée. Cependant ces deux jeunes gens fixèrent son attention, à cause de leur haute stature et de leur beauté qui les distinguait de tous les autres ; il leur donna donc les premiers grades auprès de sa personne. Et comme il remarqua en eux beaucoup de noblesse et de probité, il les aima d'une affection toute particulière, et les admit à sa table.

Après avoir disposé son armée selon les règles de l'art militaire, il se mit en campagne et en peu de temps délivra les provinces que les Barbares avaient occupées. Il traversa ensuite le fleuve d'Hydaspe avec son armée ; et s'avançant par la voie directe dans l'intérieur de leur pays, il remporta sur les ennemis une grande victoire, ravagea leurs terres, et forma le dessein d'anéantir ces peuples. Sur ces entrefaites, par une disposition singulière de la Providence, il arriva au lieu même où demeurait son épouse, qui, comme nous l'avons dit, avait été préservée par la protection de Dieu de la tyrannie du capitaine du navire. Après la mort de celui-ci, elle s'était retirée seule dans une maisonnette située sur un petit jardin appartenant à un habitant du village, et dont elle prenait soin. Le maître de la milice étant donc arrivé en ce lieu, y dressa son camp et y demeura trois jours pour faire reposer son armée, d'autant qu'il trouva là toutes les commodités de la vie. Or, les soldats, en disposant les tentes, placèrent celle de leur chef près du petit jardin confié à la garde de cette femme ; les deux jeunes gens logèrent dans la maisonnette, sans se douter qu'elle était la demeure de leur mère. Sur le midi, s'étant assis, ils se mirent à parler de leur enfance, car ils avaient encore un souvenir confus de ce qui leur était ar-

rivé. Leur mère, qui se tenait assise devant eux, suivait très-attentivement leur entretien.

L'aîné disait au plus jeune : « Pour le moment, je ne me rappelle pas autre chose de mon enfance, sinon que mon père était maître de la milice et que ma mère était d'une grande beauté ; ils avaient deux fils, moi et un autre plus jeune, aux cheveux blonds et doué d'une beauté rare. Une nuit, ils nous prirent tous les deux et s'embarquèrent sur un navire ; mais j'ignore où ils voulaient aller. Lorsque nous fûmes débarqués, notre mère n'était plus avec nous, et je ne sais comment elle resta en mer. Notre père nous prit tous les deux et marchait en pleurant. Arrivé sur le bord d'un fleuve, il le passa avec mon jeune frère et me laissa sur le rivage. Comme il revenait pour me prendre à mon tour, un loup survint et emporta mon frère, et, avant que mon père pût s'approcher de moi, un lion, sortant tout à coup d'un fourré, me prit entre ses dents et m'entraîna dans la forêt. Heureusement des bergers accoururent à mon secours et m'arrachèrent de la gueule du lion. Je fus ensuite élevé dans leur maison, comme tu le sais ; mais je n'ai pu savoir ce que devint mon père ni son autre enfant ». Le plus jeune, entendant cela, se lève soudain et dit en versant des pleurs : « Par le Dieu des chrétiens, à ce que je vois, tu es mon frère ! car ceux qui m'ont élevé me disaient qu'ils m'avaient délivré de la gueule d'un loup ». Et tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient tendrement. Leur mère, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre, particulièrement à l'histoire de leur enfance jusqu'à leur sortie du vaisseau, et ne doutant nullement de la vérité de leur récit depuis cette époque, se sentait émue, agitée jusqu'au fond de l'âme, et ces sentiments redoublaient en les voyant collés l'un contre l'autre et se donnant de fraternels baisers, mêlés de douces larmes. Cependant elle voulut considérer la chose plus mûrement en elle-même et s'assurer s'ils étaient bien ses fils ; mais sans cesse lui revenait en pensée ce qu'ils avaient dit, que leur père était maître de la milice et que leur mère avait été laissée sur la mer.

Le lendemain elle va trouver le chef de l'armée et lui dit : « Pardon, seigneur, si j'ose me présenter devant vous ; je suis née sur les terres de l'empire romain, et j'ai été amenée ici captive ; oh ! si vous vouliez me ramener dans ma patrie ! » Et en disant cela, comme elle considérait cet homme, elle aperçut la cicatrice que portait son mari ; elle le reconnut aussitôt, mais elle craignait de l'interroger. Néanmoins elle ne put se contenir plus longtemps, et se jetant à ses pieds, elle lui dit : « Je vous prie, seigneur, ne vous irritez pas contre votre servante, mais daignez m'écouter avec bienveillance, et soyez assez bon pour me dire ce que vous étiez autrefois, car il me semble que vous êtes le maître de la milice nommé Placide, qui reçut au baptême le nom d'Eustache et que le Seigneur daigna appeler lui-même à lui au moyen d'un cerf, afin qu'il crût en lui. Il éprouva ensuite plusieurs tribulations ; et un jour, prenant avec lui sa femme, c'est-à-dire moi-même, et ses deux fils Agapit et Théopiste, il prit la route de l'Egypte. Mais comme nous étions en mer, il me perdit, parce que le patron du navire, qui était un barbare, me retint malgré moi ; et c'est lui qui m'a amenée en ce pays. Le Christ m'est témoin que ni cet homme ni aucun autre n'a approché de moi ; car le Seigneur a sauvé mon honneur jusqu'à ce jour. Voilà les motifs qui me portent à croire que vous êtes mon mari : dites-moi si je me suis trompée ? Eustache, l'entendant ainsi parler, et considérant sa grande beauté, la reconnut ; et fondant en larmes, il lui dit avec la joie la plus vive : « Oui, je suis celui que tu crois ». Et se levant

incontinent, il se jeta à son cou et lui prodigua les plus tendres caresses. Et ils rendaient gloire au Sauveur Jésus-Christ, qui se sert de tous les moyens pour secourir ses serviteurs, qui les délivre de leurs tribulations et sait les en récompenser surabondamment.

Théopista lui dit alors : « Mon seigneur, où sont nos fils ? Ils ont été dévorés par des bêtes féroces », lui répondit-il ; puis il lui raconta comment il les avait perdus. Et sa femme lui dit : « Rendons grâces au Christ, car je crois que, comme Dieu nous a fait la grâce de nous rencontrer, il nous a procuré en même temps la joie de revoir nos enfants sains et saufs ». — « Mais je t'ai dit », repartit Eustache, « qu'ils sont devenus la proie des bêtes farouches ». Théopista lui répondit : « Hier, étant assise dans le jardin, j'ai entendu deux jeunes gens qui parlaient ensemble et s'entretenaient des souvenirs de leur enfance, et je sais que ce sont nos enfants ; pour eux, ils ignoraient qu'ils sont frères, et ce n'est qu'hier qu'ils l'ont découvert, après que l'aîné eut raconté sa propre histoire. Maintenant donc, vous qui ignorez jusqu'à présent ces choses, reconnaissez combien grande est la bonté du Christ, qui nous a procuré le bonheur de nous retrouver après une si longue absence ». Le maître de la milice fit donc appeler les deux jeunes gens, leur demanda qui ils étaient, et ce qui leur était arrivé. Après qu'ils lui eurent fait le récit, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus, il reconnut aussitôt qu'ils étaient véritablement ses propres fils, et il les embrassa, ainsi que leur mère : puis, se jetant tous deux ensemble au cou de leurs enfants, ils les inondaient de leurs larmes, bénissant le Dieu très-bon de les avoir réunis après une si cruelle séparation.

Depuis la deuxième heure jusqu'à la sixième, tout le camp retentit de la nouvelle de ce qui venait de se passer, et les soldats s'étant assemblés se livraient à la joie que leur causait une si heureuse rencontre, bien plus qu'ils n'avaient fait après avoir triomphé des barbares. Eustache fit en même temps célébrer par de grandes réjouissances le bonheur qu'il avait eu de recouvrer ainsi tous les siens. Le lendemain, il adressa à Dieu des prières d'actions de grâces, et il ne cessait de bénir le Seigneur Jésus-Christ de sa bonté ineffable et de sa clémence sans bornes. Après qu'il eut soumis tout le pays des barbares, il s'en retourna avec son armée, glorieuse d'une si grande victoire, emmenant de nombreux captifs avec un immense butin.

Tandis qu'Eustache était occupé à cette guerre, l'empereur Trajan vint à mourir, et on lui donna pour successeur un païen nommé Adrien, qui surpassa en impiété tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône impérial. Comme Eustache approchait de la ville, l'empereur alla à sa rencontre, selon la coutume des Romains, et fit célébrer cette victoire avec une grande solennité. Il interrogea Eustache sur le succès de ses armes, et sur les circonstances qui l'avaient amené à reconnaître son épouse et ses fils, et il prolongea le festin bien avant dans la nuit. Le jour suivant, il se rendit au temple pour offrir un sacrifice aux idoles en actions de grâces de la victoire. Et comme il entrait dans le temple d'Apollon, Eustache, au lieu de le suivre, le quitta et resta dehors.

L'empereur, qui s'en aperçoit, l'appelle et lui demande pourquoi il ne sacrifie pas aux dieux pour la victoire qu'il venait de remporter : « Tu devais », ajouta-t-il, « offrir des victimes à nos dieux pour de si brillants succès, et surtout pour avoir recouvré ta femme et tes enfants ». Eustache répondit à l'empereur : « J'adresse mes vœux au Christ notre Seigneur, et je lui offre sans cesse mes prières, lui qui a eu pitié de ma bassesse, qui

m'a délivré de la captivité et qui m'a fait revoir ma femme et mes enfants; je ne connais point d'autre Dieu que lui, je n'adore que le Dieu du ciel, qui a opéré tant de merveilles ». A ces mots, l'empereur, transporté de colère, ordonne de lui ôter sa ceinture militaire, et le fait comparaître devant son tribunal comme infracteur des lois, avec sa femme et ses enfants. Mais, après l'avoir interrogé longtemps, voyant que sa foi au Christ était inébranlable, il le fait conduire dans l'arène avec son épouse et ses fils, et donne l'ordre de lâcher un lion contre eux. Le lion, accourant aussitôt et s'arrêtant devant les bienheureux, baissa la tête comme pour leur rendre honneur, puis se retira et sortit de l'arène. L'empereur, à la vue d'un spectacle si nouveau, n'en fut point ému ; mais il commanda qu'on fît rougir un taureau d'airain, et qu'on y jetât les Saints. A cette nouvelle, toute la multitude du peuple, fidèles et païens, se réunirent pour voir comment on les introduirait dans cette affreuse machine.

Lorsque les martyrs furent arrivés près d'elle, ils demandèrent aux bourreaux de leur laisser un moment pour prier, et tenant les mains élevées vers le ciel, ils adressèrent à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu des armées, qui, étant invisible aux mortels, avez daigné nous apparaître, exaucez notre humble supplication : nous voici enfin au comble de nos vœux; vous daignez nous recevoir tous ensemble, et nous allons mériter d'entrer en partage de l'héritage des Saints. De même que les trois enfants, ayant été éprouvés par le feu de la fournaise de Babylone, ne vous ont point renié, faites aussi que par ce feu nous achevions saintement notre carrière, et que, tout consumés par ce brasier, nous devenions à vos yeux une hostie d'agréable odeur. Daignez encore, Seigneur, communiquer une vertu à nos restes, en sorte que quiconque se souviendra de nous ait part avec nous au royaume des cieux, et que, en attendant, il jouisse des biens de cette vie ; de même, si quelqu'un court des dangers sur la mer ou sur un fleuve, et qu'il vous invoque en notre nom, qu'il soit délivré du péril. Que si d'autres tombent dans le péché et recourent à vous par l'entremise de notre faiblesse, accordez-leur le pardon de leurs offenses; enfin, secourez, protégez tous ceux qui auront souvenir de nous et qui vous glorifieront en nous. Ce feu qui nous menace, faites qu'il se change pour nous en une douce rosée, et qu'il mette fin à notre vie. Nous vous demandons enfin que nos corps ne soient point séparés, mais qu'ils soient ensevelis dans un même tombeau ». Comme ils parlaient ainsi, une voix du ciel se fit entendre et dit : « Il en sera comme vous l'avez demandé; et même je ferai plus que vous ne désirez. Puisque vous avez bien combattu en vivant saintement, et que vous avez supporté courageusement de grandes et nombreuses épreuves, venez au séjour de la paix, venez recevoir la couronne des victorieux, et en récompense des maux temporels que vous avez endurés, venez jouir dans les siècles des siècles du bonheur préparé aux Saints ». Les bienheureux, entendant ces paroles, se livrèrent joyeusement aux mains des exécuteurs, qui les jetèrent aussitôt dans la machine de bronze, et en fermèrent l'entrée pour activer l'ardeur du feu. Et les martyrs, glorifiant la très-sainte et ineffable Trinité, et chantant des hymnes en son honneur, rendirent paisiblement leurs âmes à leur Créateur. Mais le feu respecta leurs corps, et pas un cheveu de leur tête ne sentit la flamme.

Trois jours après, l'impie Adrien vint sur le lieu du supplice et se fit ouvrir la machine d'airain, afin de voir lui-même ce qui restait de leurs corps. On les trouva tout entiers; on crut même qu'ils vivaient encore; puis on les tira du taureau et on les déposa à terre. Tous les assistants ne

pouvaient revenir de leur admiration en voyant que le feu n'avait aucunement endommagé leur chevelure et que leurs corps étaient plus blancs que la neige. L'empereur retourna à son palais saisi de terreur. La foule des spectateurs s'écria alors : « Grand est le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ, l'unique et seul vrai Dieu ; il n'y en a point d'autre, car il a conservé ses Saints, au point que pas un de leurs cheveux n'a été consumé ». Les chrétiens enlevèrent ensuite secrètement les corps des Saints et les déposèrent dans un lieu devenu très-célèbre. Et après que la persécution fut calmée, ils y construisirent un oratoire où ils les inhumèrent : ils célébraient la mémoire de leurs reliques aux calendes de novembre.

Telle est la vie de ces saints et illustres Martyrs, et c'est ainsi qu'ils terminèrent leurs glorieux combats. Tous ceux qui ont la dévotion de célébrer leur mémoire et de réclamer leur protection, obtiennent l'effet des promesses faites à ces Saints, par la grâce de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

On représente saint Eustache : 1° au milieu d'un cours d'eau et entre deux bêtes fauves qui emportent chacune, dans leur gueule, un des enfants du Saint, pendant que celui-ci s'occupait de les transporter au-delà du fleuve; 2° couvert de l'armure des généraux romains; 3° debout, et enfoncé jusqu'à mi-corps dans le taureau de bronze qui fut l'instrument de son supplice; 4° dans un équipage de chasseur; 5° à genoux au pied d'une montagne au haut de laquelle est un cerf ayant une croix entre les deux cornes : de la croix part un rayon de lumière qui renferme les paroles que le Christ adresse au Saint et celles que le Saint lui répond ; près du Saint, à terre, est placé le plan d'une église que S. Eustache fit élever en mémoire de ce miracle qui lui valut sa conversion.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des saints martyrs furent religieusement recueillis, et transportés au lieu où, du temps de Constantin, on éleva une église sur leurs tombeaux, avec le titre de diaconie. C'est encore aujourd'hui un titre de cardinal, Saint-Eustache *in Thermis*. Elle est d'un style élégant et noble.

Le pape Celestin III la fit réparer, et mit leurs reliques dans une magnifique urne de porphyre placée à découvert sous l'autel-majeur, avec celles de plusieurs autres Saints qui avaient aussi donné leur vie pour Jésus-Christ. C'est ce qu'il déclara par une inscription que Kirker a publiée. Il est dit dans une charte de Philippe-Auguste, de l'an 1194, que le corps de saint Eustache est à Saint-Denis en France, dans une chapelle de son nom, ce qui ne doit s'entendre que d'une partie de ses reliques. On en tira quelques ossements qui furent déposés à Paris, dans l'église paroissiale de Sainte-Agnès, dite aujourd'hui de Saint-Eustache. La châsse du Saint, qui était à Saint-Denis, fut pillée par les Huguenots en 1567; mais la portion de ses reliques qui était à Paris s'y garde encore avec vénération.

Tiré des *Acta Sanctorum*, traduits par les Bénédictins de France ; de Godescard.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE POSADAS,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

1713. — Pape : Clément XI. — Roi d'Espagne : Philippe V.

Nous avançons plus rapidement dans l'amour de Dieu, quand nous suçons d'abord, au sein de cette charité, le lait de l'amour du prochain.
Saint Grégoire le Grand.

Le bienheureux François naquit à Cordoue le 25 novembre 1644. Son père s'appelait Etienne-Martin Losada, et sa mère, Marie Fernandès y Posadas : ils étaient tous deux d'une ancienne et noble famille de Lama de Arcos, dans le royaume de Castille ; mais ils avaient été ruinés et obligés de s'enfuir de leur pays, pendant la guerre que firent les Portugais pour se séparer de l'Espagne, sous Philippe IV. Quelques jours après sa naissance, sa mère le porta dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, au royal couvent de Saint-Paul, et l'offrit à la sainte Vierge.

On vit dès lors ce que ce jeune enfant serait un jour, car le lundi, le mercredi et le vendredi, il ne prenait le sein qu'une seule fois, vers le soir. Le premier mot qu'il prononça fut le nom de Marie, et ses premières paroles la Salutation angélique. A l'âge de cinq ans, il commença à se confesser avec une attention et un jugement qui étonnaient fort ses confesseurs ; à sept ans, on l'admit à la Table sainte. Chaque jour il servait plusieurs messes dans l'église des Dominicains de Saint-Paul. Il jeûnait durant le Carême, et les vendredis au pain et à l'eau. Il était plein de compassion pour les pauvres, leur donnant tout ce qu'il pouvait mettre de côté pour eux dans sa pauvre maison. Il avait obtenu de sa mère deux images, l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la très-sainte Vierge : il les plaça sur une sorte d'autel ; tous les jours il y allait réciter le Rosaire. Il réunissait quelquefois les enfants de son âge, et, parcourant en procession les rues de la ville, il chantait avec eux le Rosaire, après la récitation duquel François leur faisait un petit sermon et leur donnait des avis. Il disait aux uns : « Pourquoi offensez-vous Dieu, qui nous donne l'être, et qui nous le conserve ? » — « Faites attention à vos paroles », disait-il à d'autres, « parce que vous serez tous deux la proie du démon, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir écouté ». S'il rencontrait une croix sur son chemin, il s'agenouillait et faisait mettre à genoux ses petits compagnons en disant : « O croix, sur laquelle mon Dieu est mort, c'est toi qui me sépares de la maudite compagnie du démon ». Quand il allait jouer avec ses camarades au pied de la Sierra Moréna, pendant qu'ils s'amusaient, il se retirait dans quelqu'une des grottes de la montagne pour prier et faire pénitence.

Notre-Seigneur montra, dès ce temps, combien il lui était cher, en le sauvant de plusieurs périls de mort où il se trouva. Ayant été atteint de la peste, il guérit contre tout espoir. Une fois qu'il tombait dans un puits profond, en voulant cueillir une fleur, il resta miraculeusement suspendu en l'air, et fut retiré de là sans savoir comment ce secours lui était venu.

Une autre fois, se baignant dans le fleuve, il était entraîné par l'eau et allait se noyer, lorsque, ayant invoqué la Mère de miséricorde, il se trouva tout à coup sur la rive. La très-sainte Vierge, qui le protégeait, lui apparut en songe, tenant plusieurs rosaires à la main, et l'invita à en prendre un, pour le récompenser sans doute de sa constance à réciter cette prière. Son ange gardien se fit voir aussi à lui sous la figure d'un très-bel enfant vêtu de l'habit de Saint-Dominique.

Le Bienheureux connaissait le vœu de sa mère, et son plus vif désir était d'entrer un jour dans l'Ordre des Frères Prêcheurs ; mais son père étant mort depuis longtemps, sa mère s'était remariée à un homme d'un caractère étrange, qui ne voulut pas lui permettre d'apprendre le latin et le plaça chez un ouvrier pour y faire son apprentissage. Celui-ci, poussé par le démon, le maltraitait souvent. Le Bienheureux, frappé par son patron, affligé par son beau-père, mettait son affection et ses espérances en Dieu, ce qui redoublait la rage de l'enfer. Voyant que l'habitude de réciter le Rosaire lui avait gagné le cœur de la très-sainte Vierge et lui attirait beaucoup de grâces, le démon lui apparut sous la forme d'un nègre et chercha à lui arracher le Rosaire qu'il portait au cou. Le saint jeune homme le retint d'une main, tandis que, de l'autre, faisant le signe de la croix, il dit au démon : « Regarde la croix » ; ce qui le mit en fuite. Depuis, voyant que le Rosaire était si redoutable au démon, il en eut toujours deux, l'un au cou, l'autre à la main. Le démon s'en vengea, en le frappant plusieurs fois. Dieu le permettait ainsi, afin d'exercer la patience et l'humilité de son serviteur, et de lui donner les moyens de suivre sa vocation. Et, en effet, quelques personnes s'étant aperçu des poursuites du démon et craignant que François ne fût possédé, on le fit interroger par un prêtre instruit, qui, après mûr examen, répondit : « Faites savoir à ses parents qu'il faut le mettre à l'étude, afin qu'il puisse devenir religieux, et qu'alors tout cessera ».

Sa mère y consentit sans peine, mais son beau-père refusa de le recevoir. Un bon religieux du couvent de Saint-Paul, touché de sa misère, lui offrit un asile dans sa cellule. Le Bienheureux avait dix-sept ans. Il apprit la grammaire avec les enfants, se réjouissant des moqueries et des opprobres dont on l'accablait. Il fuyait les conversations inutiles, travaillait et priait. On reconnut bientôt qu'il avait une grande facilité pour l'étude et une très-belle intelligence. Dépassant rapidement tous ses condisciples, il apprit parfaitement à parler latin.

Sa mère étant devenue veuve une seconde fois, son fils put demeurer avec elle ; il la soignait et la servait avec tant d'attention et de tendresse, que sa mère disait à tous ceux qu'elle connaissait : « Mon fils est un saint ; il me lave et me baise les pieds ; il me fait mon lit, il m'obéit en tout, et me donne toute sorte de marques d'amour ». Dans sa vieillesse, le Bienheureux disait lui-même : « Si Dieu use de miséricorde envers moi, c'est à cause de la bonne volonté avec laquelle j'ai toujours obéi à ma mère ». Quand il eut été plusieurs fois nommé évêque, il disait encore : « Je n'attribue ces honneurs qu'à Dieu, qui peut-être aura voulu récompenser ainsi l'ardent désir que j'ai toujours eu d'honorer ma mère ».

Cependant, le temps d'accomplir son vœu étant venu, sa mère lui proposa de faire les démarches nécessaires pour entrer au royal couvent de Saint-Paul ; mais les religieux de cette noble maison le refusèrent, non pas à cause de sa famille, qui était ancienne, mais de l'état de revendeuse qu'exerçait sa mère. Ce fut un grand chagrin pour la pauvre femme, qui

engagea son fils à se présenter dans un couvent d'un autre Ordre, où on l'accueillit avec joie. Le jour fixé pour la prise d'habit, le Bienheureux, allant faire ses adieux à Notre-Dame du Rosaire, resta longtemps dans la chapelle sans la pouvoir quitter. A son retour, sa mère, le voyant si triste, lui demanda le sujet de ses larmes. « Je pleure », lui dit-il, « et je pleurerai toute ma vie, parce que, voulant être fils de Saint-Dominique, vous m'obligez à entrer dans une autre religion ». Elle courut alors consulter le dominicain qui l'avait reçu autrefois dans sa cellule. Ce bon religieux, trouvant le jeune homme si ferme dans sa vocation, lui donna un prétexte pour s'absenter de Cordoue ce jour-là, afin d'éviter la cérémonie de la prise d'habit et de pouvoir dégager sa parole. Il le recommanda ensuite au prieur du couvent de Scala-Cœli, qui n'était qu'à une lieue de Cordoue, sur les premières pentes de la Sierra Moréna. Là, après des informations qui furent excellentes, on le reçut tout d'une voix ; et, lui ayant donné l'habit, le prieur l'envoya au couvent de Sainte-Catherine de Jaen pour y faire son noviciat.

Quand le prieur de Saint-Paul apprit que François de Posadas s'était présenté à Scala-Cœli, il écrivit aussitôt pour s'opposer à son admission ; mais il était trop tard, et le Provincial, auquel il recourut, voyant les informations, confirma ce qui avait été fait. Le Bienheureux, après son année de noviciat, fut donc admis à la profession le 25 novembre de l'an 1663 ; il revint ensuite au couvent de Scala-Cœli, où le prieur de Saint-Paul lui fit donner l'ordre de ne jamais paraître à Cordoue, même pour visiter sa pauvre mère. C'était bien dur et bien humiliant. Dieu, qui l'éprouvait de la sorte, voulait lui donner de bonne heure une humilité si profonde et si solide, qu'elle pût supporter toutes les faveurs dont il le devait combler le reste de sa vie.

Le Bienheureux vivait donc isolé au couvent de Scala-Cœli, attendant les ordres du Provincial pour commencer les études de philosophie et de théologie, lorsqu'il fut envoyé à San-Lucar de Barraméda. Il s'y fit remarquer par son intelligence, et bientôt par sa sainteté ; car, ayant entendu prêcher le Père Gonzalez, de la Compagnie de Jésus, il se sentit tout enflammé de l'amour de Dieu. Dès lors il redoubla ses jeûnes et ses pénitences, s'adonna au service des pauvres, et voulut devenir en tout un parfait religieux. Quand il eut été ordonné prêtre, il se rendit aussitôt à Cordoue pour y dire sa première messe à l'autel de Notre-Dame de la Fontaine-Sainte, en accomplissement du vœu de sa mère ; puis il revint à San-Lucar, où on l'employa à la prédication. Il y convertit beaucoup de personnes. Une femme, entre autres, renonçant à toutes les vanités du monde, disait : « On ne peut plus faire autrement, après avoir entendu ce Saint ».

Ayant été rappelé à son couvent de Scala-Cœli, le Bienheureux passa par Cordoue. Le prieur de Saint-Paul, à qui l'on avait parlé de ses vertus, lui demanda de prêcher dans son église ; il y consentit volontiers ; mais les religieux, trop fidèles à leurs répugnances, refusèrent de l'entendre. Il souffrit avec patience cet affront, qui fut le dernier ; car, ayant eu occasion de prêcher dans les autres églises de la ville, les religieux de Saint-Paul, voyant tout le bien qu'il opérait, renoncèrent à leurs préjugés et finirent par se faire gloire de cet homme qu'ils avaient tant méprisé. L'un d'eux, et c'était celui-là même qui lui avait montré le plus d'antipathie, voulut réparer publiquement ses torts. Au sortir d'un de ses sermons, le cœur tout ému, il alla l'embrasser avec une grande tendresse, en présence d'un très-

grand nombre de personnes, et, lui prenant la main, il la lui baisa humblement ; depuis, il l'accompagna dans plusieurs missions.

Le couvent de Scala-Cœli avait à Cordoue, tout auprès d'une des portes de la ville, un hospice où il venait quelques religieux pour prêcher et confesser, et pour recevoir les aumônes Le Bienheureux y fut envoyé ; et il y demeura jusqu'à sa mort, hors le temps qu'il donnait aux missions. Le premier jour qu'il y arriva, il vit un ange qui lui fit entendre que c'était là qu'il porterait sa croix. Le soir, il sonna la cloche pour appeler les fidèles à la récitation du Rosaire. Le lendemain, il se mit au confessionnal, où les pécheurs accoururent en foule, de sorte qu'il y passait presque toute la journée et une partie de la nuit. Il y éprouva quelquefois de grandes tentations ; car Dieu lui amenait de pauvres âmes toutes souillées d'impurs péchés : mais le Seigneur le rendit comme mort, ce sont ses propres expressions, « et j'éprouvai », dit-il, « combien Dieu est généreux envers ceux que sa bonté expose au péril ».

A ce don le Seigneur ajouta une lumière prophétique qui lui faisait connaître l'intérieur de ses pénitents. « Ah ! traître », disait-il à l'un, « pourquoi me caches-tu tels et tels péchés ? » et il lui en indiqua le nombre et l'espèce. « Il faut encore vous confesser de cette faute », disait-il à un autre, « puisque vous l'avez commise et que vous ne vous en êtes pas accusé ». Et à une femme qui se taisait : « Voilà le péché que vous avez tant de honte d'avouer ». Il rappela à un homme deux fautes qu'il avait commises douze ans auparavant, et qu'il croyait bien cachées. Faisant une mission, il dit à une autre personne : « Comment venez-vous vous confesser sans déposer la haine que vous portez à votre fille ? »

Quelquefois la très-sainte Vierge lui envoyait des pécheurs à convertir. Cette bonne Mère apparut un jour à une femme qui menait une vie criminelle : « Va te confesser », lui dit-elle, « au Père Posadas ». Elle le fit, et devint un modèle de pénitence. Les saints anges aidaient aussi le Bienheureux dans l'exercice de son ministère. Un soir qu'il allait confesser, par un temps pluvieux, une femme qui était en péril de mort, sa lanterne s'éteignit ; mais aussitôt on vit une torche l'éclairer jusqu'à la maison et l'accompagner au retour jusqu'à l'hospice. Une autre fois, qu'il était assis auprès de son confessionnal, il vit entrer dans l'église deux femmes, à l'une desquelles il dit : « Venez ici, ma fille, le Seigneur vous appelle, venez vous confesser ». Cette femme, levant les yeux sur lui, s'aperçut qu'il était environné d'une lumière céleste. Alors, quoiqu'elle n'eût eu, en venant à l'église, aucune intention de se réconcilier avec Dieu, elle se mit à genoux et employa toute cette matinée à faire une confession générale. Elle partit si sincèrement repentante, qu'elle répara tous les scandales qu'elle avait donnés.

Le Bienheureux touchait sans peine les cœurs les plus endurcis, parce que lui-même avait le cœur rempli d'une vive douleur de ses péchés. Il dit un jour à une personne qui, le trouvant tout en pleurs, lui demandait ce qu'il avait : « Que voulez-vous que j'aie, sinon que je suis l'homme le plus vil, le plus misérable, le plus infâme, le plus ingrat qu'il y ait sur la terre ? » Et, dans les derniers temps de sa vie, il disait encore à son confesseur : « Mon Père, je voudrais avoir un si grand regret de mes fautes, que tous les matins, au saint sacrifice, je demande à Notre-Seigneur de m'en accorder la contrition dans sa miséricorde infinie ».

Et, en effet, il pleurait presque continuellement pendant la messe. Il se croyait si indigne de toucher son Seigneur, qu'on l'entendait répéter :

« Oh ! quelle fatalité, un Dieu descendre dans ces mains ! » A l'Elévation, on corps devenait tout tremblant, et il ne pouvait parvenir à étouffer ses sanglots. Un jour que Notre-Seigneur avait daigné lui apparaître dans la sainte Hostie, son agitation redoublant, les assistants craignirent que la sainte Hostie ne se brisât dans ses mains. D'autres fois il était ravi en extase, ses pieds se soulevaient sans qu'il s'en aperçût ; car il disait à son confesseur : « Je ne sais pas si c'est le terrain qui me manque, mais je ne comprends pas ce qui m'arrive. Plaise à Dieu que je lui sois reconnaissant de toutes ses grâces ! » Pendant qu'il prononçait les paroles de la Consécration, Notre-Seigneur lui dit avec tendresse : « Mon fils, c'est moi qui suis Celui qui suis ». Il resta quelques instants hors de lui ; puis, en élevant la sainte Hostie, son corps suivit son âme qui s'élevait à Dieu, et resta suspendu en l'air. Quand il redescendit, un grand nombre de personnes le virent tout environné de lumière. Cet éclat lumineux paraissait, au reste, fréquemment, pendant qu'il célébrait les saints Mystères ; les rides de son visage s'effaçaient ; son front devenait transparent comme le cristal ; ses joues, ordinairement pâles, étaient rouges comme du feu. A l'Evangile, on vit sortir de sa bouche un rayon lumineux qui éclairait le missel ; et deux fois, à la fête de la Pentecôte, il sortit de son corps une si éclatante lumière, que tout l'autel en fut illuminé.

La très-sainte Vierge lui apparaissait aussi pendant la messe, lorsqu'il la célébrait en son honneur. Le jour de la Nativité, par exemple, elle se faisait voir à lui comme elle était en son berceau, et, à la Compassion, comme elle était au pied de la croix. Les apôtres saint Pierre et saint Paul, la grande martyre sainte Catherine, à laquelle il était très-dévot, et beaucoup d'autres Saints se montraient encore à lui, durant le saint Sacrifice, à l'occasion de leur fête. Les anges eux-mêmes l'assistaient, soutenant ses bras à l'élévation, ou tenant des cierges allumés. Et l'on ne saurait s'en étonner, car les anges et les archanges, qui sont nos gardiens sur la terre, assistent avec un grand respect au saint Sacrifice de la messe, adorant Notre-Seigneur avec une humilité profonde dans le sacrement de son amour. Nos yeux ne sont pas dignes de les voir, et la plupart du temps nous ne songeons pas même à eux, quoiqu'ils prient constamment pour nous, n'ayant besoin de rien pour eux-mêmes. Mais, trouvant dans le Bienheureux une âme pure et un dévoué serviteur de leur Maître, ils aimaient à le rendre témoin des témoignages de respect qu'ils donnaient à leur commun Seigneur.

Beaucoup de personnes recouvrèrent la santé de l'âme, et d'autres celle du corps, en entendant la messe du saint religieux. Quand il descendait de l'autel, les malades le priaient de leur réciter l'Evangile, de leur imposer les mains, ou de faire sur eux le signe de la croix, et ils étaient guéris. Il rendit de la sorte la vue à un aveugle, ce que tout le monde sut parfaitement dans Cordoue. Une femme, que les médecins avaient avertie de se préparer à la mort, lui demanda, après qu'elle se fut confessée, de laver ses doigts et de lui donner de cette eau à boire. « Que peut-il y avoir de bon dans mes doigts ? » dit le Bienheureux — « Mon Père », reprit le malade, « votre révérence ne vient-elle pas de dire la sainte messe ? Or, quel plus grand honneur pour vos mains, que d'avoir porté un Dieu ? » — « Vous avez raison », dit-il, « que votre foi vous soit en aide ». Il se lava les mains, lui donna de cette eau, et, aussitôt qu'elle en eut bu, elle fut guérie.

Comme il savait l'heure où il devait sortir de ce monde, et le genre de mort que Dieu lui réservait : « Je mourrai subitement », dit-il plusieurs fois, « et ce sera bientôt ». Le 20 septembre de l'an 1713, ayant dit sa

messe avec la plus tendre dévotion, il se mit au confessionnal. Il y avait beaucoup de monde dans l'église, et l'on remarqua qu'il avait l'air tout joyeux. Il donna à chacun de ses pénitents de salutaires avis, en leur faisant entendre que ce seraient les derniers. « Il est nécessaire », dit-il à l'un d'eux, « que je vous donne une règle de vie, car mes infirmités s'accroissent, et plus tard je ne sais si je le pourrais faire ».

En rentrant dans l'hospice, un religieux le pria de le tirer d'une inquiétude qui le désolait. Ils s'assirent sur un banc, et le Bienheureux, l'ayant écouté avec une affectueuse attention, lui rendit la paix. A midi, un religieux l'appela pour dîner. En s'asseyant pour se mettre à table, il eut une attaque d'apoplexie, et perdit connaissance. On le porta sur son lit, où il eut une sueur abondante. Les médecins ayant perdu tout espoir, on lui donna l'absolution et l'Extrême-Onction, avec les indulgences de son Ordre et de la confrérie du Rosaire. Les religieux, croyant qu'il allait passer, lui chantèrent le *Credo :* dernier acte de foi d'une âme qui va paraître devant son Créateur, son Rédempteur et son Juge. Comme on vit qu'il respirait, on lui suggéra de pieuses oraisons jaculatoires qu'il entendait et comprenait. A cinq heures, sa tête s'affaissant, on lui chanta encore le *Credo ;* après quoi il parut reposer un peu. A sept heures, les religieux s'apercevant qu'il allait mourir, et ayant peine à retenir leurs larmes, lui chantèrent une troisième fois le *Credo*, pendant lequel il expira doucement, le 20 septembre 1713 : il était dans sa soixante-neuvième année.

Il fut enseveli dans un tombeau particulier qu'on avait fait dans la sépulture des religieux. Le Bienheureux opérant beaucoup de miracles, on fit des démarches pour sa canonisation, et le pape Pie VII le béatifia en 1818.

Extrait de l'*Année Dominicaine*. — Cf. *Les Saints et les Bienheureux du* XVIIIe *siècle*, par M. l'abbé Daras.

SAINT AGAPET OU AGAPIT Ier, PAPE ET CONFESSEUR (536).

Le successeur de Jean II (532-535) fut saint Agapit ou Agapet, romain de naissance, fils de Gordien, et archidiacre de l'Eglise romaine. Elu d'une voix unanime par le clergé et le peuple, il fit preuve, dans son court pontificat, de la science, de la sagesse et de la fermeté qu'il avait montrées avant d'arriver à cette suprême dignité.

L'empereur Justinien Ier (527-565) menaçait le roi des Goths Théodat. Pour détourner l'orage, celui-ci força le Pape de se rendre à la cour de Constantinople, et ne lui fournit pas même l'argent nécessaire pour faire le voyage ; le Pontife fut obligé d'engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour une certaine somme d'argent que lui prêtèrent les trésoriers du prince. Agapit traversa la Grèce où il guérit miraculeusement un homme muet et perclus, qui ne pouvait ni proférer une parole ni se lever de terre, et il fit son entrée à Constantinople le 2 février 536.

Ce voyage ne changea rien aux affaires politiques de l'Italie, que Bélisaire allait conquérir ; mais il contribua puissamment au bien de l'Eglise en Orient. Cédant aux sollicitations de l'impératrice Théodora, qui était toute dévouée aux Eutychiens, Justinien avait consenti à la translation d'Anthime, évêque eutychien de Trébizonde (Turquie d'Asie), sur le siége même de Constantinople. Agapit, prié de communiquer avec le patriarche intrus et hérétique, refusa ; les obsessions de l'empereur et de l'impératrice le trouvèrent inflexible. Le Pape ne consentait à recevoir Anthime dans la communion de l'Eglise que s'il renonçait à son erreur et retournait à Trébizonde. A la fin, poussé par Théodora, Justinien lui dit : « Accordez-vous avec nous, ou je vous exilerai ». Le Pape, jetant sur le prince un regard plein d'une angélique sérénité, répondit : « J'étais venu à Constantinople dans l'espoir de connaître un empereur très-chrétien ; mais c'est un Dioclétien que je ren-

contre. Vos menaces ne me font pas trembler. Je veux cependant vous montrer que votre évêque n'est pas digne de l'être ; faites-le venir pour qu'il confesse les deux natures en Jésus-Christ ». Anthime fut appelé, mais il refusa de faire une profession de foi orthodoxe. Justinien, qui avait été trompé sur le compte d'Anthime, reconnut son erreur. Le Pape déposa solennellement cet évêque eutychien et ordonna Mennas à sa place, faisant ainsi, dans la capitale même de l'empire d'Orient, acte de suprême autorité.

Saint Agapit venait de convoquer un Concile pour terminer toutes les affaires qui troublaient l'Eglise d'Orient, lorsqu'il tomba soudainement malade à Constantinople et y mourut (avril 536). Il avait régné onze mois et dix-huit jours. Son corps, renfermé dans un cercueil de plomb, fut rapporté à Rome et enseveli dans l'église de Saint-Pierre du Vatican (20 septembre 536).

Extrait du *Propre de Rome ;* de l'*Histoire populaire des Papes*, par J. Chantrel; et du *Liber Pontificalis.*

LE BIENHEUREUX JEAN EUSTACHE,

PREMIER ABBÉ DU JARDINET, AU DIOCÈSE DE NAMUR (1441).

Jean, dès sa jeunesse, se retira dans le couvent des chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Mons, en Hainaut. Ayant appris que dans les environs de Namur la Règle de Cîteaux avait été ramenée à sa première sévérité et s'y observait d'une manière digne de tout éloge, il partit, du consentement de ses supérieurs, pour le couvent de Moulin, situé sur la Meuse, entre Namur et Dinant. Il y était depuis quelques années et y avait mené une conduite exemplaire, lorsque l'abbé d'Alne l'envoya au Jardinet *(Hortulus Beatæ Mariæ)*, pour y rétablir le couvent des religieuses de l'Ordre de Cîteaux. Il y trouva trois religieuses, que l'irrégularité de leur conduite le força de mettre dans d'autres couvents; et ayant fait venir quelques moines de Moulin, dont le nombre s'accrut de trois jeunes ecclésiastiques, venus sous sa direction par le désir de mener une vie vraiment monastique, il y passa ses jours dans la simplicité et la plus grande pauvreté. Sa conduite plut extrêmement à Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, et à son épouse Elisabeth; ce prince, étant venu un jour au Jardinet, lui donna mille ducats d'or pour bâtir un nouvel oratoire. Il y vécut avec une si grande tempérance que, dans l'espace de sept ans, il n'avait bu ni vin ni cidre, ce qui excita quelques autres couvents à suivre son exemple. On dit que Dieu l'honora du don de prophétie, dont il fit usage pour secourir son prochain, que d'ailleurs il cherchait sans cesse à aider par toutes sortes d'œuvres de miséricorde.

Après avoir été abbé pendant trente-neuf ans, il fut, à sa demande réitérée, déchargé de ce fardeau par ses supérieurs, afin de pouvoir mieux se préparer à la mort, qui vint le délivrer de cette vallée de larmes quatre années après (1441), à l'âge de soixante-dix-huit ans. Son corps fut enterré devant le maître-autel, dans l'église du couvent.

Tiré des Continuateurs de Godescard, édition de Bruxelles, 1854.

LE VÉNÉRABLE YVES MAHYEUC,

RELIGIEUX DOMINICAIN ET ÉVÊQUE DE RENNES (1541).

Yves Mahyeuc naquit en 1462 dans le territoire de Plouvorn, paroisse du diocèse de Quimper, à quatre lieues de Morlaix. Ses parents, qui étaient de riches marchands, lui apprirent de bonne heure à craindre Dieu, et l'envoyèrent à Saint-Paul s'instruire des belles-lettres et de la philosophie. Il évita soigneusement la compagnie des écoliers déréglés, et, assidu à la prière, il répandait fréquemment son cœur devant Dieu au pied des autels. Quant il eut achevé sa philosophie, son attrait le poussa à postuler l'habit de Saint-Dominique : il le reçut en 1483 dans le monastère de Morlaix où il passa son noviciat dans la pratique de l'oraison, dans l'exercice de la pénitence, dans

l'obéissance et la mortification. Peu de temps après il fut envoyé à Nantes pour y étudier la théologie, après quoi les supérieurs le destinèrent pour le couvent de Rennes (1489), où il fut employé à entendre les confessions.

Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'il eut occasion d'être connu de la jeune duchesse de Bretagne, Anne, fille aînée du dernier duc, François II : il devint son confesseur, et celui de Charles VIII, son époux. La reine, appréciant de plus en plus les hautes qualités de l'humble religieux, le présenta au chapitre de Rennes pour l'élire évêque de cette ville devenue veuve de son pasteur. Aussitôt qu'il eut été informé des dispositions d'Anne de Bretagne, frère Yves alla se jeter à ses pieds pour la supplier de se désister de son entreprise. La reine ne laissa pas de poursuivre son élection qui fut faite unanimement, au grand contentement de toute la ville. Les larmes et la résistance du religieux avaient été inutiles et il fut sacré évêque de Rennes (1507).

Le nouveau prélat retraça dans sa vie toutes les vertus qui font le véritable évêque Sa tendre charité envers les pauvres de son diocèse a rendu son nom immortel. Son zèle pour la maison de Dieu ne connaissait point de bornes, et les travaux incessants qu'il entreprit pour la plus grande gloire de Dieu durant le cours d'un épiscopat de trente-cinq ans, ont assez démontré qu'il ne voyait dans cette dignité qu'un pénible fardeau, un joug pesant dont il n'avait consenti à se charger que pour procurer l'avancement spirituel des âmes.

Aimé de Dieu et des hommes, plein de jours, de vertus et de mérites, après avoir combattu le bon combat et fourni une longue et utile carrière, le bienheureux Yves s'endormit doucement dans le Seigneur, le 20 septembre 1541, la soixante-dix-neuvième année de son âge. Il fut enseveli dans son église cathédrale. On ouvrit son tombeau le 15 janvier 1596, et son corps fut trouvé sans corruption. Depuis la démolition de la basilique de Rennes (1755), on ne sait ce qu'il est devenu.

Extrait des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

XXIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint MATTHIEU, apôtre et évangéliste, qui prêcha en Ethiopie et y souffrit le martyre. Son évangile, écrit en langue hébraïque, fut, par l'avertissement qu'il en donna lui-même dans une révélation, trouvé avec le corps de l'Apôtre saint Barnabé, du temps de l'empereur Zénon. Ier s. — Dans la terre de Saar, le saint prophète JONAS, qui fut enterré à Geth. Vers 761 avant Jésus-Christ. — A Rome, saint Pamphile, martyr. — A vingt milles de Rome, sur la voie Claudienne, le martyre de saint Alexandre, évêque, qui, après avoir souffert pour la foi chrétienne, les chaînes, les coups de bâtons, le chevalet, les torches ardentes, les ongles de fer, les bêtes et les flammes d'une fournaise, parvint enfin à la vie glorieuse par le tranchant du glaive. Le pape saint Damase fit depuis transférer son corps à Rome, le 26 novembre, jour auquel il ordonna que l'on célébrât sa fête. IIe s. — En Phénicie, saint Eusèbe, martyr, qui alla trouver de lui-même le préfet, et lui déclara qu'il était chrétien; après plusieurs tourments, il eut la tête tranchée. — En Chypre, saint Isace, évêque et martyr. — Au même lieu, saint Mélèce, évêque et confesseur. — En Ethiopie, sainte Iphigénie, vierge, qui ayant été baptisée et consacrée à Dieu par l'apôtre saint Matthieu, mourut saintement.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Meaux, Pamiers, Paris et Verdun, saint Matthieu, apôtre et évangéliste, cité au martyrologe romain de ce jour. — Dans l'ancienne abbaye de Tronchiennes ou Dronghen *(Truncinium)*, au diocèse de Gand, saint Gérou de Mérendre *(Gerulphus)*, martyr. Désireux de

recevoir le sacrement de confirmation, il s'était rendu à cet effet à Gand, au monastère du Mont-Blandin, où se trouvait alors Elisée, évêque de Noyon et Tournai. Celui qui lui servait de parrain dans cette cérémonie, jaloux de la piété dont son filleul fit preuve pendant la réception de ce sacrement, conçut tout à coup pour lui une haine violente, et au moment où saint Gérou, après la cérémonie, priait dans l'église de Tronchiennes, il lui porta un coup de couteau et le laissa pour mort. Il expira en effet quelque temps après et fut enseveli à Mérendre ; en 915, son corps fut transféré à Tronchiennes. Vers 750. — A Besançon, saint Hilaire, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 22 juillet. Vers 330. — Au diocèse de Nîmes, et à Apt (Vaucluse), au diocèse d'Avignon, saint CASTOR, évêque de l'ancien siége d'Apt et confesseur. Vers 420. — Au diocèse de Troyes, sainte MAURE, vierge. 850. — A Saint-Denis (Seine), au diocèse de Paris, translation des reliques de saint Pélerin ou Pérégrin, apôtre des diocèses d'Auxerre et de Nevers, et dont nous avons donné la vie au 16 mai. 303 ou 304. — A Cléré (Maine-et-Loire, arrondissement de Saumur, canton de Vihiers), au diocèse d'Angers, translation (1862) des reliques de saint FRANCAIRE, confesseur, père de saint Hilaire de Poitiers. Vers 350. — A Coutances (Manche), saint Lô, évêque de ce siége et confesseur. Il sortait d'une illustre famille du diocèse même dont il devint le premier pasteur (528). Lô enrichit son Eglise de son riche patrimoine, et lui donna les terres de Briovère (aujourd'hui Saint-Lô), de Courcy et de Trelly. On assure que le château de Briovère était le lieu où sa famille demeurait, et que c'est pour cela qu'au cinquième concile d'Orléans auquel il assista, il signa, non pas Lô de Coutances, mais Lô de Briovère. Après avoir gouverné son diocèse avec autant de zèle que de vertu, il alla recevoir la couronne de ses travaux. Les incursions des Normands (IXe siècle), firent transférer ses reliques à Thouars (Deux-Sèvres). Il y a en Normandie une ville qui porte le nom du saint évêque, et, à Rouen, une église paroissiale dédiée sous son invocation. 575. — A Tallard (Hautes-Alpes), au diocèse de Gap, saint GRÉGOIRE, évêque d'Amnice, dans la Grande-Arménie et patron de Tallard. 404. — Au diocèse de Vannes, saint CADOC ou CAZOUT, martyr à Weedon, au comté de Northampton, après avoir mené la vie solitaire au diocèse de Vannes. 490.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Cracovie (*Carrodunum*), ville de l'ancienne Pologne, aujourd'hui à l'Autriche (Galicie), le bienheureux Jean Prandotha, évêque de ce siége et confesseur. On le croit natif de Bolezlaw ou Bialaczow, petit village polonais, et de la célèbre famille d'Odrowaz. Quand il eut achevé ses études, Vislimir, évêque de Cracovie (1229-1242), lui conféra les ordres sacrés et l'éleva même à la dignité d'archidiacre de son Eglise, et de chanoine de Sendomir. Vislimir étant mort, Jean fut élu d'une voix unanime pour lui succéder, et fut sacré par Fulco, archevêque de Gnesen (Posnanie); sitôt qu'il eut pris possession de son siége, il travailla avec ardeur à la canonisation de Stanislas, évêque de Cracovie et martyr. Innocent IV rendit en effet le décret de cette canonisation en 1253. Jean s'occupa ensuite de l'accroissement du royaume de Dieu dans son diocèse; surtout il chercha à préserver ses ouailles du poison de l'erreur. Lorsque les Flagellants [1] voulurent se fixer en Pologne, le vigilant pasteur fut le premier qui travailla à faire expulser cette secte fanatique. Après avoir gouverné son Eglise pendant vingt-quatre ans, il s'endormit dans le Seigneur, et alla recevoir la couronne des élus. 1266. — A Pesaro (*Pisaurum*), ville forte du royaume d'Italie, le bienheureux Marc de Modène, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il possédait toutes les qualités qui font l'homme vraiment apostolique : ce fut avec la joie la plus vive qu'il reçut la mission d'aller annoncer la parole de Dieu; il s'en acquitta avec fruit dans plusieurs villes d'Italie. Environnée du prestige de la sainteté et de la science, sa parole plus divine qu'humaine, soutenue du reste par une vie pure et irréprochable, ramena une foule de pécheurs à la pratique de la vie chrétienne et excita dans les cœurs des gens de bien le désir de la perfection. Après d'immenses travaux accomplis pour la plus grande gloire de Dieu et de l'Eglise et le salut des âmes, comblé de mérites et de bonnes œuvres, usé par l'âge et la maladie, il mourut en prenant sur sa poitrine le crucifix pour lequel il avait eu pendant sa vie un si vif amour. Son corps reçut une humble sépulture; mais bientôt il fut transporté dans la chapelle du Saint-Rosaire de Modène, et placé sous l'autel. Son culte s'est perpétué jusqu'à nos jours, et Pie IX l'a approuvé et a permis aux Frères Prêcheurs et au diocèse de Modène de célébrer la fête du bienheureux Marc par l'office et la sainte messe. 1498. — Au diocèse de Venise, saint Matthieu, apôtre et évangéliste, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au monastère de Saint-Sabas, en Palestine, saint Jonas, prêtre et thaumaturge. Commencement du IXe siècle.

1. C'étaient des pénitents qui allaient en procession par les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés d'un fouet dont ils se flagellaient publiquement, en chantant des cantiques, pour expier leurs péchés. On les nommait aussi *Blancs-Battus*, parce qu'ils portaient une sorte de manteau blanc. Les premiers Flagellants apparurent aussi IXe siècle. En 1268, ils formèrent une véritable secte, et Reinier, dominicain de Pérouse, fut déclaré leur chef. La peste qui désola l'Allemagne en 1348 redoubla leur ferveur, et ils se multiplièrent

SAINT JONAS DE GETHOPHER,

UN DES DOUZE PETITS PROPHÈTES.

61 avant Jésus-Christ. — Roi d'Israël : Sellum.

> De même qu'il fut d'abord enjoint à Jonas de prêcher aux Ninivites, et que néanmoins sa prédication ne fut entendue par eux qu'après sa sortie du ventre de la baleine; de même, bien que la prophétie eût été d'abord envoyée aux gentils, elle ne leur parvint qu'après la résurrection de Jésus-Christ.
>
> Saint Augustin, *Ep. ad Deogratias.*

L'empire assyrien avec ses deux capitales toujours ennemies, Babylone, fondée par l'oppresseur Nemrod, et Ninive, fondée par le proscrit Assur, résumait depuis le déluge l'idéal de la domination universelle, tel du moins qu'on pouvait le concevoir à une époque où la centralisation moderne était inconnue. Tous les groupes de nationalités asiatiques gravitaient autour de cet empire, non comme des sujets relevant immédiatement d'un roi, mais par un système de vassalités intermédiaires, qui descendaient par gradations successives jusqu'aux derniers échelons pour remonter au centre commun.

Au rapport des anciens, Ninive, bâtie sur le Tigre, était d'une grandeur démesurée ; c'était comme toute une contrée enfermée de murs. Ces murs, de cent pieds de haut, avaient une épaisseur telle qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front ; ils étaient en outre flanqués de quinze cents tours hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était point tout occupé par des maisons ; outre de grandes places, il y avait d'immenses jardins, des bocages, des temples. Du temps de Jonas, il fallait trois jours de chemin pour parcourir la ville entière.

Fière de son étendue, gorgée des richesses de l'Asie dont elle était la maîtresse, Ninive s'était livrée à la corruption, trop ordinaire dans les grandes villes. Le cri de ses désordres était monté jusqu'à Celui qui, du haut du ciel, contemple tous les enfants des hommes. La vengeance était proche ; la miséricorde la prévint et envoya un missionnaire vers Ninive pour y prêcher la pénitence.

Jamais mission prophétique n'avait revêtu jusque-là un pareil caractère. Elie et Elisée avaient visité Damas pour y porter l'ordre de Jéhovah. Mais Damas n'était qu'une cité vassale dans l'immense système de l'empire assyrien, et d'ailleurs les deux prophètes y étaient appelés pour des intérêts purement internationaux, et qui concernaient spécialement le peuple d'Israël. Jonas est envoyé à Ninive pour un but plus élevé. Il va parler à cette capitale idolâtre au nom d'un Dieu qui lui est inconnu : c'est la prise de possession des empires humains par Jéhovah.

Sa parole se fit donc entendre à Jonas, fils d'Amathi et natif de Getho-

rent, malgré les censures du clergé. En 1574, le roi de France, Henri III, s'enrôla dans cet Ordre avec toute sa cour. Il n'y a pas un siècle qu'on trouvait encore de ces fanatiques en Italie et dans le midi de la France.

pher, que l'on croit être la même ville que Jotapate, en Palestine, dans la tribu de Nephtali. « Lève-toi », lui dit le Seigneur, « et va à Ninive, la grande cité. Prêche-lui la pénitence, parce que ses crimes sont montés jusqu'à moi ». Epouvanté d'une telle mission, Jonas se leva, courut à Joppé, trouva un navire phénicien qui faisait voile pour Tharsis, paya le prix de son passage et s'embarqua pour cette destination lointaine, fuyant ainsi devant l'ordre divin qu'il n'avait point le courage d'accomplir. Quand le vaisseau eut quitté le rivage, le Seigneur déchaîna sur les flots un vent furieux ; la tempête éclata dans toute sa violence, et le navire risquait d'être submergé. Les nautonniers, dans leur effroi, imploraient leurs dieux, et jetaient à la mer toute la cargaison du navire pour l'alléger. Cependant Jonas, descendu dans l'intérieur du vaisseau aussitôt après son embarquement, ne soupçonnait rien et dormait d'un profond sommeil. Le pilote s'approcha de lui : « Quoi », dit-il, « tu dors au milieu de cette tempête! Lève-toi, et invoque sur nous la miséricorde du Dieu que tu adores. Peut-être daignera-t-il se souvenir de nous, car nous allons périr ». Cependant le danger croissait de minute en minute. A cette époque, et en souvenir de Caïn, le premier meurtrier, les hommes croyaient qu'un grand péril était le signe de la présence d'un grand coupable. Les matelots se dirent donc entre eux : « Tirons au sort pour savoir quel est le criminel qui attire cette calamité sur nos têtes ! » Le sort fut jeté, et il tomba sur Jonas. « Qui es-tu ? » lui demandèrent les nautonniers ; « quelle est ta patrie ? où vas-tu ? qu'as-tu fait enfin pour provoquer le courroux du ciel ? » — « Je suis hébreu », répondit Jonas. « Jéhovah, le Dieu que j'adore, est celui qui a créé la terre et les flots, et j'ai mérité sa colère ». Il leur raconta ensuite la mission dont il avait été chargé par le Seigneur, et sa désobéissance. « Pourquoi as-tu agi de la sorte ? » lui dirent-ils ; « que ferons-nous maintenant pour apaiser les flots furieux ? » Car la mer grossissait toujours et les vagues passaient par-dessus le navire. « Prenez-moi », leur dit Jonas, « et jetez-moi à la mer, elle s'apaisera ensuite, car je sais que cette effroyable tempête a été déchaînée contre moi ». Cependant les matelots ne pouvaient se résoudre à cette cruelle extrémité, ils se courbaient sur leurs rames et s'efforçaient de diriger le navire vers la côte. Mais ce fut en vain, la mer redoublait de fureur et l'ouragan soulevait les flots jusqu'au ciel. Alors les nautonniers firent au Seigneur cette prière : « Jéhovah, nous vous en supplions, ne nous faites point périr à cause de ce coupable, et ne faites point retomber sur nous la responsabilité de sa mort ! C'est vous qui l'avez voulu ». Puis ils prirent Jonas et le lancèrent dans les flots. A l'instant même le vent tomba et la mer devint calme. Dans leur effroi, ces hommes immolèrent un sacrifice à Jéhovah, et lui firent des vœux qu'ils devaient accomplir quand ils auraient touché la terre.

Cependant le Seigneur avait ménagé, près du navire, la présence d'un énorme poisson, qui, au moment où Jonas tombait à la mer, ouvrit sa mâchoire gigantesque et l'engloutit tout vivant. Trois jours et trois nuits Jonas demeura dans cette prison ambulante. Dans le ventre du monstre marin, il implorait la miséricorde du Dieu qu'il avait offensé. « Seigneur », disait-il, « les profondeurs de l'abîme se sont ouvertes pour me recevoir, vous m'avez plongé au cœur de l'Océan, et les gouffres des eaux m'environnent. J'ai mérité d'être effacé du nombre des vivants, et pourtant, j'en conserve l'espoir, je reverrai votre Temple saint. L'onde m'enveloppe comme un manteau, l'abîme sur ma tête, l'abîme au-dessous de moi, partout l'onde vengeresse. Je suis descendu plus profondément que les racines des monta-

gnes; des barrières infranchissables me séparent du séjour des vivants, et pourtant, ô mon Dieu, vous me tirerez de ce cachot infect, et vous me rendrez le salut et la vie ! » Ainsi pria Jonas, et le Seigneur ordonna au monstre marin d'approcher de la terre, et le poisson docile rejeta Jonas sur le rivage.

Alors la voix du Seigneur se fit de nouveau entendre. « Lève-toi, » répétait Jéhovah, « prends la route de Ninive, la grande cité, et accomplis près de ses habitants la mission dont je t'ai chargé ». Jonas se leva donc, et obéissant cette fois à l'ordre divin, il arriva à Ninive. Or, comme nous l'avons dit, cette capitale était une immense cité de trois journées de chemin. Le Prophète y entra, en parcourut un tiers le premier jour, en criant sur son passage : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! Les habitants crurent à la parole de Dieu et résolurent d'apaiser sa colère. Le roi de Ninive voulut entendre Jonas. Touché de ses avertissements et de ses menaces, il se leva de son trône, dépouilla les insignes de sa dignité, se revêtit du sac de la pénitence et s'assit sur la cendre. Par ses ordres, les princes de sa cour publièrent par toute la ville la proclamation d'un jeûne solennel. « Que les hommes, ni les animaux ne prennent, durant ce jour, aucun aliment », dirent-ils ; « que les troupeaux ne soient menés ni aux pâturages ni aux fontaines. Que les hommes revêtent le sac de la pénitence ; qu'ils implorent de tout leur cœur la miséricorde divine ; qu'ils abandonnent le sentier du crime ; qu'ils purifient leurs mains de toutes les œuvres d'iniquité ! Qui sait si Dieu ne daignera point pardonner à notre repentir, oublier ses rigueurs et nous laisser la vie ? » Et Dieu vit leur pénitence, il agréa cette conversion sincère ; sa clémence prévalut sur sa justice, et il ne voulut point infliger aux pénitents les châtiments qu'il avait annoncés aux coupables.

Cependant l'âme du Prophète était en proie au plus profond chagrin. Il voyait que sa prédiction ne serait point réalisée, et, dans son désespoir, il disait au Seigneur : « Grand Dieu ! n'était-ce point là ce qui me faisait résister à votre ordre, alors que j'étais encore en Judée, ma patrie ? C'était pour cette raison que je voulus m'enfuir à Tharsis, car je sais que vous êtes le Dieu de la clémence et de la miséricorde. La patience et la bonté triomphent dans vos conseils, et la malice des hommes ne sert qu'à vous procurer la joie de pardonner. Maintenant donc, Seigneur, je vous prie, rappelez à vous mon âme ; la mort m'est devenue plus douce qu'une vie déshonorée ». Jéhovah dit à son serviteur : « Penses-tu que ta plainte soit juste ? » Et il n'ajouta rien à cette réponse. Cependant Jonas sortit de la cité et vint se reposer sur une éminence d'où il voulait observer quel serait le sort de Ninive. Il s'assit à l'ombre d'un arbuste dont le feuillage, ménagé par la bonté de Dieu, le protégeait contre les ardeurs du soleil. Or, Dieu permit qu'un ver piquât au matin la racine de l'arbuste, et le feuillage se dessécha. Le vent brûlant du midi et les rayons dévorants de l'astre du jour accablèrent bientôt Jonas. Il se plaignit de cette chaleur intolérable et regrettait l'ombrage bienfaisant dont il avait joui la veille. Le Seigneur lui dit alors : « Tu aurais voulu sauver la vie de cet arbuste que tu n'avais ni arrosé ni planté, qu'une nuit a vu naître et qu'une nuit a vu mourir ; et moi je n'aurais pas épargné Ninive, la grande cité, où respirent en ce moment plus de cent vingt mille enfants qui ne savent encore distinguer leur main droite de leur main gauche, sans compter d'innombrables troupeaux, créatures innocentes, qui tiennent de moi la vie ».

On ne connaît pas d'autres circonstances de la vie du prophète Jonas.

Apparemment que Dieu, dans sa bonté, daigna écouter sa prière, tout injuste qu'elle était, et qu'il le retira bientôt après de ce monde qui était devenu son ennui. Aussi bien sa mission était terminée, et il était juste que le Serviteur fidèle reçût promptement son salaire. On croit que Jonas mourut vers l'an 761 avant Jésus-Christ.

Il n'est pas une classe de monuments dans l'antiquité chrétienne où l'histoire de Jonas ne soit reproduite. On la trouve dans les bas-reliefs des sarcophages, sur les pierres sépulcrales, dans les fresques des catacombes, sur des médaillons de métal, sur des lampes, sur des pierres gravées, sur des fonds de coupe de verre, sur des dyptiques.

Jonas est représenté, tantôt introduit par un des hommes de l'équipage dans la gueule du monstre, tantôt rejeté par ce monstre sur la plage, tantôt couché ou assis sous l'ombrage d'où il attend le sort réservé à Ninive, tantôt enfin reposant tristement, soit sous l'arbuste desséché, soit sans aucun abri. Assez souvent ces quatre phases de son histoire sont réunies dans le même tableau, comme dans une fresque du cimetière de Saint-Calliste, où elles se voient distribuées dans quatre compartiments distincts.

Dans tous les tableaux peints, sculptés ou gravés, Jonas est dans un état de nudité complète, excepté peut-être dans une curieuse fresque du cimetière de Saint-Calliste où il est vêtu d'une tunique et élégamment drapé dans un manteau ou pallium. Il est couché, un peu soulevé sur son coude et sous les rayons du soleil figuré par une tête radiée, selon le texte sacré : « Le soleil frappa sur la tête de Jonas, et il suait ». Ailleurs on le voit porter la main sur sa tête pour se préserver de la chaleur dont il est vivement incommodé. Nous avons un beau sarcophage, tiré du cimetière du Vatican, où la tempête, qui fut la cause de l'infortune du Prophète, est représentée par une demi-figure ailée sortant de l'anfractuosité d'une montagne et soufflant avec fureur sur le navire. Un bas-relief fait voir, à la proue, à côté de cette scène, un jeune homme qui semble répandre des larmes. Peut-être est-ce Jonas lui-même, vu au moment où sa sentence vient d'être prononcée. Sur une pierre sépulcrale des catacombes, on voit Jonas, sous la figure d'un enfant en bas-âge, seul, debout en présence du monstre à la gueule béante ; il porte la main à ses yeux, il pleure, et a l'attitude d'un petit enfant effrayé.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Le martyrologe romain indique la ville de Geth ou Gath, en Palestine (tribu de Dan), comme le lieu où le prophète Jonas reçut la sépulture. Effectivement, saint Jérôme nous apprend que de son temps on montrait encore ce tombeau dans la cité de Geth. Les Turcs confirment le sentiment de saint Jérôme, car ils ont bâti en ce lieu une mosquée sous laquelle on montre le mausolée du Prophète. Selon le témoignage d'Adrichomius, de Quaresmius, d'Eugène Roger, etc., plusieurs villes d'Europe pensèrent avoir des reliques de Jonas ; nous ne sommes nullement obligé de défendre ou d'attaquer l'authenticité de ces croyances. A Ninive, les Orientaux actuels prétendent aussi posséder le sépulcre de Jonas, mais les probabilités sont pour le tombeau de Palestine.

Si l'Eglise a rendu de tout temps un culte particulier à ce saint Prophète, c'est qu'elle l'a toujours regardé comme une des figures les plus frappantes de Jésus-Christ. Son histoire est fréquemment citée par les saints Pères comme figurant la résurrection du Sauveur (et avec toute sorte de raison, puisque le Sauveur s'en était fait à lui-même l'application), et aussi la résurrection universelle, vérités essentielles sur lesquelles il importait d'insister, parce qu'elles étaient violemment attaquées par les ennemis de la foi chrétienne, comme nous l'apprenons de saint Augustin.

Jonas commença à prophétiser l'an du monde 3179, sous le règne de Jéroboam, second fils de Joas et roi d'Israël. Il est le seul des Prophètes qui ait été envoyé aux Gentils. Son livre est prin-

cipalement historique, et, au jugement de saint Augustin, ce Prophète n'a pas tant annoncé le Sauveur par ses discours que par ses travaux. Quelques auteurs ont douté que Jonas ait composé l'ouvrage qui porte son nom, parce qu'il n'y est jamais parlé de lui qu'à la troisième personne; mais cette raison ne suffit pas pour ôter à ce Prophète le récit d'un événement que personne n'a pu mieux faire que lui, et qu'on lui attribue depuis tant de siècles.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras; de la *Vie des Saints*, par M. l'abbé Rhorbacher; des *Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet; du *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny; de l'*Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier; des *Saints Lieux*, par Mgr Mislin; et de la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet.

SAINT MATTHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE,

MARTYR EN ÉTHIOPIE.

Ier siècle.

Sanctitas beati Matthæi agnoscitur in omnium desertione, in veloci obedientia, in Christi imitatione, in hospitalitatis exhibitione, in peccatorum suorum manifestatione.

Je reconnais la sainteté du bienheureux Matthieu dans l'abandon qu'il fait de tous ses biens, dans sa prompte obéissance à Jésus, dans son zèle à imiter son maître, dans l'hospitalité qu'il exerce envers lui, et dans la confession qu'il lui fait de ses fautes.

S. Thomas d'Aquin, *Sermons.*

Saint Matthieu est appelé Lévi par deux évangélistes. Il porta probablement ce dernier nom avant sa conversion, et l'autre depuis. On le croit natif de Galilée. Il était publicain ou receveur des impôts pour les Romains, profession très-odieuse aux Juifs dont elle rappelait la dépendance.

Un jour qu'il était assis dans son bureau, sur le bord de la mer de Génézareth, Notre-Seigneur, qui passa devant lui, en eut pitié, et, le regardant d'un œil de miséricorde, lui dit : « Suivez-moi ». A ces paroles, Matthieu fut rempli d'une lumière céleste qui lui fit connaître en un instant la vanité de toutes les choses de la terre ; il vit que son bonheur consistait à suivre Jésus-Christ. Il se leva donc aussitôt, abandonna son emploi et se mit à la suite de ce grand Maître.

Cela nous apprend avec quelle promptitude il faut obéir à la voix de Dieu, quand il frappe à la porte de notre cœur et qu'il nous appelle à son service. Saint Matthieu ne délibéra point, ne consulta personne, ne demanda point de temps, n'exigea point de miracles, ne proposa point de s'éprouver auparavant pour savoir s'il pouvait suivre celui qui l'appelait ; la présence de ceux avec lesquels il était ne l'embarrassa pas ; ses richesses ne l'arrêtèrent pas non plus; en un mot, ni le respect humain, ni l'attachement à sa fortune, ni aucune des considérations qui retiennent ordinairement dans le monde, ne furent point capables de lui faire différer un moment de se donner tout entier et sans réserve à Jésus-Christ. Voilà de quelle manière nous devons correspondre à la grâce. L'Evangile nous apprend encore qu'après sa conversion il fit dans sa maison un festin, auquel il

convia Jésus-Christ et plusieurs publicains avec lui. Dans son zèle ardent, il désirait faire connaître Notre-Seigneur et procurer aux autres la même grâce que lui-même avait reçue.

Nous trouvons aussi dans son propre Evangile un bel exemple de son humilité : faisant le dénombrement des douze Apôtres que Jésus-Christ choisit entre ses disciples, il confesse qu'il n'avait été qu'un publicain, afin de faire paraître davantage l'excellence de la grâce par laquelle il avait été appelé à l'apostolat. C'est tout ce que le Texte sacré nous apprend de notre saint Evangéliste.

Après l'Ascension de Notre-Seigneur au ciel, et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, il commença à prêcher, avec les autres, les Mystères d'un Dieu crucifié ; et, lorsqu'ils se dispersèrent par toute la terre et quittèrent la Judée, qu'ils avaient tâché d'éclairer et de convertir la première, l'Ethiopie lui tomba en partage. On croit qu'à cette époque il avait déjà écrit son Evangile : il le composa en hébreu, ou plutôt en syriaque, qui était la langue vulgaire des Hébreux, afin de confirmer ceux de cette nation qui avaient déjà reçu la foi. Saint Epiphane dit qu'il l'écrivit par ordre des autres Apôtres.

La distribution des provinces étant faite, saint Matthieu prit aussitôt le chemin d'Ethiopie pour y porter la foi. Il passa par l'Egypte, où son ardeur à annoncer la loi de grâce lui fit surmonter une infinité de traverses qui s'y présentèrent. Il montra le chemin du ciel à ces peuples, autant par la sainteté de sa vie que par la force de sa doctrine et par l'éclat de ses miracles. Clément d'Alexandrie dit qu'il était très-adonné à la contemplation, qu'il menait une vie très-austère, qu'il ne mangeait point de viandes, qu'il ne vivait que d'herbes, de racines et de fruits sauvages. De l'Egypte, il se rendit en Ethiopie, dans la ville de Naddaver, ville considérable par sa population, et métropole du royaume Ethiopien, où il fut reçu par cet eunuque de la reine de Candace que saint Philippe, diacre, avait baptisé, ainsi qu'il est rapporté aux *Actes des Apôtres*. Il trouva dans cette ville deux magiciens, nommés Zaroës et Arfaxat, qui, par leurs prestiges, trompaient ces pauvres idolâtres, leur causant des maladies et puis les en guérissant, afin de se faire rendre, par ces faux miracles, des respects qui ne leur étaient point dus. Quand ils virent que l'Apôtre découvrait leurs sortiléges, et qu'il désabusait le peuple, ils firent venir, par leur art diabolique, deux dragons épouvantables pour jeter la terreur dans toute la ville ; mais saint Matthieu, ayant fait le signe de la croix, rendit ces animaux doux comme des agneaux, et les obligea de retourner dans leurs cavernes. Cette merveille commença à rassurer les habitants contre les charmes de ces imposteurs, et donna moyen au saint Apôtre de leur annoncer le Sauveur, par la vertu duquel il avait opéré ce prodige : de sorte que plusieurs se convertirent par ses prédications et embrassèrent la religion chrétienne. Mais un autre miracle, bien plus éclatant que le premier, lui fit faire des progrès encore plus considérables et acheva de perdre le crédit des deux magiciens. La mort avait enlevé le fils du roi, nommé Euphranor, et saint Matthieu, ayant invoqué le nom de Jésus-Christ sur le corps du défunt, lui rendit incontinent la vie.

Cette merveille fut cause de la conversion du roi, de la reine, de la maison royale et de toute la province, qui reçurent tous le saint baptême. Ce qui consola merveilleusement notre Apôtre, ce fut que la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse, lui ayant ouï parler du bonheur des Vierges qui choisissent Jésus-

Christ pour Epoux, résolut de garder sa virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les inclinations de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à en faire de même, le Saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière, pour y vivre, sous la conduite de la princesse, comme les fidèles Epouses du Fils de Dieu.

Quelques écrivains ont inféré de là que saint Matthieu est l'auteur du Voile et de la Consécration des vierges. Mais cette illustre conquête, qu'il fit au Sauveur du monde, lui coûta enfin la vie ; car, après la mort d'Eglippe, Hirtace, son frère, s'étant emparé du royaume, voulut épouser Iphigénie, soit à cause de sa beauté, soit pour s'assurer davantage la couronne en épousant l'héritière. Pour réussir dans son dessein, comme il connaissait le pouvoir que l'Apôtre avait sur l'esprit de la princesse, il le pria de la disposer à consentir à ce mariage ; le Saint lui répondit qu'il pouvait assister à un discours qu'il devait faire à la communauté des vierges, et qu'il entendrait lui-même le conseil qu'il donnerait à Iphigénie. Hirtace ne manqua pas de s'y trouver. Mais saint Matthieu, bien loin de la porter au mariage, ne parla que de l'excellence de la virginité, des bénédictions du ciel dont elle est toujours accompagnée et des grandes récompenses qui sont dues à son mérite. Hirtace, que la passion aveuglait, entra dans une telle colère à ce discours qu'il résolut sur-le-champ de s'en venger ; et, sortant de l'église, il y envoya, presque à l'heure même, des bourreaux pour mettre à mort le saint Apôtre. Ils le trouvèrent à la fin du sacrifice de la messe qu'il célébrait ; et sans respecter la sainteté du lieu, ni les mystères sacrés qu'il avait entre les mains, ils lui donnèrent plusieurs coups dont il tomba raide mort aux pieds de l'autel, qui fut teint de son sang. Saint Hippolyte l'appelle l'*Hostie et la victime de la Virginité*, parce qu'il fut martyrisé pour la défense et la gloire de cette vertu angélique. Il avait demeuré vingt-trois ans en Ethiopie, durant lesquels il avait gagné des milliers d'âmes au vrai Dieu, renversé les temples des idoles, érigé des églises en leur place, ordonné des prêtres et sacré des évêques pour l'entier établissement de la religion chrétienne. Voilà ce que les meilleurs auteurs de l'*Histoire ecclésiastique* nous apprennent sur saint Matthieu. A quoi les leçons du Bréviaire romain sont entièrement conformes.

Nous trouvons dans les *Constitutions* de saint Clément, pape, liv. VIII, chap. XXV, que saint Matthieu est l'instituteur de l'eau bénite, et il rapporte même l'oraison dont il se servait pour faire cette bénédiction. Il ajoute que ce fut lui aussi qui ordonna que les fidèles offriraient à Notre-Seigneur les prémices et la dîme de leur revenu pour l'entretien des ministres de l'Eglise et l'assistance des pauvres.

Saint Matthieu est représenté, sur les plus anciens monuments, ordinairement debout, sans attribut qui le distingue des autres Apôtres. A Saint-Paul hors les murs, à Rome, on le voit debout, les bras croisés. Un vitrail de la cathédrale de Chartres le représente monté sur le dos d'un Prophète : cette représentation a une haute portée symbolique. C'est, dit-on, une figure de l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament par les figures du Nouveau. Il est aussi représenté avec une tête de bœuf, pour rappeler l'animal qu'on lui donne pour attribut. Au cabinet des estampes de Paris, on le voit représenté : 1° tué à l'autel pendant qu'il disait la messe ; 2° éteignant un incendie et tuant deux dragons ; 3° quittant son bureau de recettes, à la voix de Jésus-Christ, qui lui ordonne de le suivre ; 4° voyant dans le ciel la tige de Jessé ; 5° tenant un sac, pour rappeler ses fonctions de receveur des impôts ; 6° tenant une épée comme

instrument de son martyre. On le voit aussi tenant un livre ouvert et quelquefois une banderole sur laquelle est écrit : *Liber generationis Jesu Christi*, etc.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Un grand nombre de lieux et d'églises ont été, de temps immémorial, consacrés à Dieu sous le vocable de saint Matthieu. Parmi les plus célèbres églises qui lui furent dédiées, on peut citer celle du Monastère dit de Saint-Matthieu, en Mésopotamie, appelée aujourd'hui Diarbeckie, située près de Mosul, ou nouvelle Ninive; à Rome, l'église de Saint-Matthieu *(in Merulana)*, qui possède un bras du Saint.

Le corps de ce saint Apôtre a toujours été conservé avec beaucoup de vénération dans la ville de Naddaver, en Ethiopie, où il endura le martyre, jusqu'à ce qu'il fut transféré à Salerne, au royaume de Naples, en 954. Comme on se trouvait souvent alors dans des périls de guerre, et que l'on craignait que quelqu'un ne vînt furtivement s'emparer des reliques, on les cachait, et le lieu secret où on les déposait, n'était connu que de peu de personnes; c'est ce qui fit que le corps de saint Matthieu demeura environ cent vingt ans caché dans un caveau secret qui fut découvert à Salerne, en 1080, sous le pontificat de saint Grégoire VII, comme on le voit dans une lettre de ce Pape écrite à Alfane, évêque de Salerne. De là son chef sacré a été transporté en France, et déposé dans la cathédrale de Beauvais, excepté une partie qui se conserve encore religieusement dans le monastère de la Visitation de Sainte-Marie, à Chartres. Quant au chef de saint Matthieu, conservé dans la cathédrale de Beauvais avant la Révolution, il a disparu en 1793.

Saint Matthieu écrivit son évangile à la prière des Juifs convertis de la Palestine. Il entre dans le détail circonstancié des actions du Sauveur. Depuis le cinquième chapitre jusqu'au quatorzième il diffère des autres évangélistes dans la manière de ranger les faits; il néglige l'ordre des temps pour réunir les instructions de Jésus-Christ et montrer plus parfaitement la liaison qui existe entre elles. Il insiste principalement sur les préceptes moraux, et donne la généalogie du Sauveur, pour faire voir l'accomplissement des promesses selon lesquelles le Messie devait sortir de la race d'Abraham et de David.

Tous les anciens Pères assurent de la manière la plus positive que son Evangile fut originairement écrit en hébreu moderne, ou en syro-chaldaïque, qui était la langue que parlaient les Juifs après la captivité. Il fut traduit en grec du temps des Apôtres. Saint Jérôme dit que le texte hébreu était à Césarée dans la bibliothèque de saint Pamphile et qu'il en avait lui-même une copie tirée de l'exemplaire dont se servaient les Nazaréens de la ville de Bérée.

L'Evangile de saint Matthieu fut trouvé, par révélation divine, dans l'île de Chypre, avec le corps de saint Barnabé, sous l'empire de Zénon.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire des Apôtres*, par l'abbé Maistre, et de *Notes* fournies par M. le vicaire général de Beauvais et par M. Paquest, vicaire général de Chartres.

SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE D'AMNICE,

DANS LA GRANDE ARMÉNIE, ET PATRON DE TALLARD, AU DIOCÈSE DE GAP

404. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

Prædicator doctrinam veram signat, quando non solum docet, sed quod docet operando exercet.
Un prédicateur met le sceau à la véritable doctrine lorsqu'il ne se contente pas d'enseigner, mais réduit en pratique ce qu'il apprend aux autres.
Saint Grégoire le Grand.

Saint Grégoire de Tallard naquit vers le commencement du quatrième siècle, à Amnice, ville épiscopale de la grande Arménie, située sur les rives

de l'Euphrate. Constantin, son père, et sa mère Zozienne, se glorifiaient plus de leur foi que de leur noblesse. Comme Tobie et Sara, son épouse, ils s'excitaient mutuellement à la vertu par le tableau des mœurs innocentes des patriarches, et dans les doux transports de leur pieux enthousiasme, ils s'écriaient : « Nous sommes les enfants des Saints ; nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui ne changent jamais la foi qu'ils lui ont jurée ». Aussi le Seigneur bénit le mariage de ces vertueux époux en leur donnant quatre enfants, qui firent la joie de leur vie par leur inviolable attachement à la loi de Dieu. Le premier, dont l'histoire ne nous a transmis que le nom, s'appelait Etienne. Après lui venait Grégoire que nous allons faire connaître. Les deux autres étaient deux filles : l'une se sanctifia dans un monastère, et l'autre au milieu des soucis et des embarras du mariage.

Contrairement à l'usage général de l'Eglise à cette époque, Grégoire fut régénéré dans les eaux du baptême immédiatement après sa naissance. Un pieux ermite, nommé Luc, le présenta sur les fonts sacrés. Les soins et les exemples de ce parrain eurent une grande influence sur les mœurs de l'enfant. De leur côté, Constantin et Zozienne furent les premiers instituteurs de leur jeune famille qui se montra digne de leur affection et de leurs religieux enseignements. Grégoire, en particulier, leur prouva, par sa docilité à leurs leçons et par son exactitude à les mettre en pratique, que la grâce de Dieu opérait merveilleusement en lui.

Dès qu'il fut en âge de se livrer à l'étude des lettres, son éducation fut confiée à d'habiles précepteurs. Doué de rares talents, il fit dans les écoles des progrès si rapides, que, jeune encore, il mérita d'être placé au rang des philosophes et des théologiens remarquables de ce temps-là. Malgré sa profonde humilité, les brillantes qualités de Grégoire lui attirèrent bien vite les regards et l'admiration de ses concitoyens. Aussi, l'évêque d'Amnice étant venu à mourir, ils le crurent visiblement suscité pour être le successeur de celui dont on pleurait la perte, et la voix du peuple l'appela sur le siége épiscopal de cette ville.

Le saint jeune homme n'avait que de bas sentiments de lui-même : il s'étonne, il s'effraie, il refuse cette sublime dignité ; il craint de succomber sous le poids des obligations qu'impose la plénitude du sacerdoce. L'apôtre saint Paul a dit que, pour tenir en main le bâton pastoral, il faut être l'image vivante de Jésus-Christ. Cet oracle pénètre Grégoire d'un saint effroi et le décide à prendre la fuite, pour se soustraire aux honorables violences qui alarment sa faiblesse. Mais Dieu avait parlé par la bouche du clergé et des fidèles ; le refus de Grégoire fut inutile ; il ne fit qu'augmenter la confiance qu'on avait en lui. Ses compatriotes le poursuivirent dans sa retraite, le ramenèrent au milieu d'eux et le forcèrent de se rendre à leurs ardents désirs. Il n'eut pas plus tôt prononcé, d'une voix entrecoupée de sanglots, que, le ciel le voulant, il serait leur évêque, qu'aussitôt des cris de joie retentirent de toutes parts. Les chrétiens remercièrent solennellement le Seigneur de leur avoir offert un guide si éclairé ; ils se mirent en prière pour l'élu ; et l'évêque de Césarée lui imposa les mains à Erivan, siége de saint Grégoire, martyrisé sous le règne de Dioclétien.

D'abondantes bénédictions récompensèrent le nouvel évêque de l'immense sacrifice qu'il s'était imposé, et justifièrent, en même temps, le choix du peuple. A sa voix, on vit l'empire du démon s'écrouler, et sur ses ruines s'élever l'empire de Jésus-Christ. L'Eglise d'Amnice brilla d'un vif éclat ; le nombre de ses enfants s'accrut rapidement, et, comme dans les premiers siècles du christianisme, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme. Après

s'être acquitté des plus sublimes fonctions de l'Apôtre, il visitait, en père et en ami, les hôpitaux et les prisons ; il allégeait les chaînes du captif, et adoucissait les infirmités du malade ; il ne sortait jamais de la demeure du malheureux sans y laisser la joie, la paix, et l'aumône qui soulage la misère. Il éprouvait tant de bonheur à se trouver au milieu des pauvres, qu'il avait fait de son palais leur asile. A l'exemple du divin Maître, il leur distribuait la nourriture, qui, plus d'une fois, se multiplia miraculeusement sous sa main.

Mais cette calme prospérité de l'Eglise d'Amnice ne fut pas de longue durée. Une subite irruption des Romains et des barbares, qui tentèrent de rétablir, à tout prix, dit l'historien Eusèbe, le culte des idoles dans toute l'Arménie, vint jeter, dans cette ville, le trouble et la désolation. Irrités de la résistance des chrétiens qui avaient pris les armes pour défendre leurs foyers et leur foi, les païens mirent tout à feu et à sang dans la contrée. Durant cette tempête, Grégoire n'hésita point : il sut toujours affronter le péril pour fortifier son peuple contre l'apostasie. Le ciel bénit ses efforts, et aucun de ceux commis à sa garde n'eut le malheur de renier sa foi. Mais sa chère ville épiscopale fut livrée au pillage et changée en un monceau de cendres. Son courage, au-dessus de ces déplorables événements, ne faiblit pas un seul instant. Le saint évêque continua de se tenir en rapport avec les restes de son troupeau dispersé, jusqu'à ce que son zèle, ayant soulevé contre lui personnellement la haine des ennemis de la religion, on le conjura avec instances de fuir ce théâtre de carnage et d'horreur.

Il sort donc de sa retraite, suivi de quelques prêtres exposés, avec lui, aux plus grands dangers. Mais il ne s'éloigne pas ; comme le bon pasteur, il court après les brebis errantes pour les ramener au bercail ; il va de rocher en rocher pour évangéliser les pauvres ; il presse, il conjure, il porte à tous la bonne nouvelle du salut, et les païens, cédant à la puissance de la grâce, viennent à ses pieds abjurer leurs erreurs et rendre gloire au Très-Haut. La charité de Grégoire avait aplani les obstacles qui avaient retenu ceux-ci séparés des fidèles d'Amnice, leurs frères. Ainsi, de nouvelles conversions couronnaient ses incessants travaux. L'apôtre songeait à porter plus loin ses pas et sa puissante parole, lorsque ses nombreuses conversions le signalèrent à la fureur des barbares, maîtres d'Amnice. Sa tête fut mise à prix, et ses compagnons, Jean, Paul, Marc et Polycarpe, activement recherchés. Ils tinrent alors conseil entre eux sur le lieu où ils iraient chercher un refuge, puisqu'il n'était plus possible de rien entreprendre, sans nuire à la mission des montagnes. Le cœur navré de douleur, ils résolurent de se confier aux eaux du grand fleuve pour descendre ensuite aux Indes. Leur intention était d'aller pleurer sur le tombeau du glorieux apôtre saint Thomas, et de mettre sous sa haute protection leur malheureuse patrie, ainsi livrée aux plus terribles assauts de l'esprit infernal.

A peine en mer, ils furent assaillis par une furieuse tempête ; mais Dieu qui les avait sauvés de la rage des barbares ne voulait pas les engloutir dans l'abîme. Ses pensées ne sont point nos pensées ; il ne détourne ces héros de leur course que pour offrir un nouveau champ à leur zèle infatigable, et de nouvelles tribulations à leur sublime constance. Jetés sur une terre inconnue, nos pèlerins s'engagent hardiment dans un sentier tortueux dont ils ignoraient l'issue, et, contre leur attente, ils arrivent dans une peuplade idolâtre, peu éloignée de l'endroit où ils avaient pris terre.

Convaincu que le ciel l'a poussé dans une direction opposée au but de son voyage pour procurer le salut de ces infidèles, saint Grégoire travaille

aussitôt à leur conversion. La douceur de sa voix, le calme de ses traits, sa résignation au milieu des revers lui gagnent tous les cœurs et les disposent à embrasser la doctrine qu'il enseigne. En peu de temps, les prosélytes devinrent nombreux, et le pieux Pontife put leur donner le baptême ; ils foulent aux pieds leurs anciennes divinités, adorant la Trinité sainte au nom de laquelle ils viennent d'être régénérés. Grégoire ne les quitte point qu'ils ne soient instruits à fond de la doctrine chrétienne, et qu'il ne les ait rendus des hommes parfaits dans la science du salut. Avant son départ, il dédie un temple au Très-Haut, et offre, avec actions de grâces, sur cette terre purifiée, la seule victime d'agréable odeur.

Après trois mois d'un séjour si bien utilisé, l'évêque d'Amnice et ses compagnons poursuivirent leur pèlerinage. Dieu envoya ses anges pour les garder dans leurs voies ; il leur fut donné de marcher sur l'aspic et le basilic, et de fouler aux pieds le lionceau et le dragon ; le mal n'approcha point d'eux, et ils arrivèrent sains et saufs à Nobie. Nos cinq voyageurs rencontrèrent en ce lieu une peuplade déjà convertie qui les reçut avec une charité vraiment hospitalière, et bien capable de leur faire oublier les privations de la route. Ils respirèrent avec un indicible bonheur l'air pur de ce pays chrétien : c'était l'avant-goût des charmes et des délices qui les attendaient à Méliapour, objet de leurs désirs. Un peu remis de leurs extrêmes fatigues, ils reprennent donc leur marche avec un nouveau courage, espérant que Dieu, si bon pour ceux qui le servent, voudra bien leur accorder ce qu'ils viennent chercher de si loin : le bonheur de vénérer les reliques du premier apôtre des Indes.

Arrivés enfin à Méliapour ou Cœléminès, en-deçà du Gange, ils courent se prosterner devant les ossements sacrés du glorieux saint Thomas ; ils les arrosent de leurs larmes, collent avec respect, avec amour, leurs lèvres sur la châsse précieuse, et implorent avec ferveur, pour eux, pour leurs malheureux concitoyens, l'assistance du célèbre thaumaturge. Ainsi retrempés dans la vigueur sacerdotale par la vue du corps de ce généreux martyr, frappé d'un coup de lance à la porte du lieu saint dont il défendait l'entrée aux sacrificateurs des idoles, et encouragés par ses grands exemples, ils pensent à reprendre le chemin d'Amnice ; ils espéraient adoucir les maux de leur chère patrie, en lui annonçant le puissant secours qu'ils venaient de lui assurer par leur long et laborieux pèlerinage. Hélas ! le ciel en avait autrement disposé. Délivré des monstres, nos zélés pèlerins tombèrent au pouvoir des émissaires d'un roi barbare, qui les chargèrent de fers et les conduisirent vers leur maître, encore plus inhumain que ses serviteurs. Ce chef ordonna de les renfermer dans un obscur cachot, leur fit endurer toutes sortes de tortures, et finit par les condamner à mort.

Ni ces tourments, ni l'aspect du dernier supplice n'ébranlent la fermeté des généreux captifs. Ils savent que le royaume du ciel souffre violence, et qu'à ce prix seul on peut le conquérir ; que les tribulations sont le partage ordinaire des Saints ici-bas, et que le martyre est le plus court chemin qui mène sûrement à la véritable gloire. Ces pieuses pensées les remplissent de joie ; comme saint Thomas, ils auront, se disent-ils, le bonheur de verser leur sang pour la foi ; ils le prient donc de leur obtenir l'héroïsme qui triomphe de la mort. Mais Dieu, content du sacrifice qu'ils ont fait en leur cœur, ne veut voir en eux que des martyrs de la charité ; non-seulement il les délivre, mais il les glorifie en présence de celui qui, aux yeux du peuple, les avait couverts d'opprobre.

Pendant que le tyran dicte l'arrêt fatal, son fils, l'héritier présomptif de

la couronne, est tout à coup frappé d'une maladie inconnue; sa mort paraît inévitable. La reine, persuadée que les dieux punissent, dans la personne du fils, la cruauté du père, conjure son époux de rétracter la sentence; elle court elle-même vers le cachot annoncer l'heureuse nouvelle aux innocents prisonniers; elle prie Grégoire d'accepter sa liberté et de solliciter, auprès du Dieu qu'il adore, la guérison de ce fils, son unique consolation et toute sa joie. Le saint confesseur, encore plus désireux de procurer à cet enfant la vie de l'âme que la vie du corps, demande au ciel un prodige, et il est exaucé. Il fait ensuite connaître à la mère et au jeune prince celui qui tient entre ses mains les destinées des mortels; il les instruit de la doctrine évangélique, et, avant de les quitter, il les régénère dans les eaux du baptême.

Le nouveau péril auquel Grégoire et ses compagnons venaient d'échapper, accrut encore leur confiance en Dieu, qui les protégeait d'une manière si visible, et, sous la sauvegarde de sa providence, ils se mirent sans crainte en chemin. Le Pontife ne se lassait point de prêcher l'Evangile partout où il passait. Son zèle le conduisit un jour au palais d'un chef de tribu idolâtre qui voulait l'entendre. Convaincu que cet homme, puissant en œuvres et en paroles, enseignait des dogmes divins, ce chef se convertit et ses sujets l'imitèrent. Il accrédita même son bienfaiteur auprès de cinq autres rois, qui, à son exemple, embrassèrent la foi chrétienne, entraînant après eux les provinces soumises à leur domination.

Ces princes avaient trouvé dans la connaissance des vérités de la foi et dans la participation à nos saints Mystères, un bonheur bien supérieur à toutes les délices de leur cour. Ce fut donc pour témoigner leur gratitude au Seigneur qu'ils prirent la résolution de quitter, pour quelque temps, leurs Etats et d'aller, sous l'humble habit de pèlerins, visiter les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Fils de Dieu.

Grégoire, à qui nul sacrifice ne paraissait impossible quand il s'agissait de la gloire de son Dieu et du salut des âmes, charmé d'ailleurs de trouver de si saintes dispositions dans ses fils spirituels, consentit à prolonger son exil, pour mener ces nouveau-nés de l'Eglise aux lieux où elle-même prit naissance. Le voyage, quoique long, fut heureux; ils arrivèrent sans accident à Jérusalem. A la vue de cette reine des nations, veuve de sa gloire, couverte de ruines, soumise à la domination étrangère, foulée aux pieds par les légions romaines, Grégoire et toute sa noble suite pleurèrent sur l'étrange aveuglement des Juifs, qui avaient osé livrer à la mort l'auteur de la vie, et, par le déïcide, s'attirer de si grands malheurs. Ils visitèrent, dans le recueillement et la tristesse, tous les lieux sanctifiés par la Passion du Dieu Sauveur : le jardin de Gethsémani, témoin de sa sueur de sang; la maison de Pilate, où il parut, couronné d'épines, un roseau à la main; cette voie douloureuse par laquelle, épuisé de souffrances et de fatigues, il montait au Calvaire, succombant sous le faix de sa lourde croix. Puis, après avoir satisfait leur dévotion dans ces lieux de douloureux souvenirs, ils se transportèrent à Bethléem, au Thabor, à la fameuse vallée de Josaphat, et, remplis de joie d'avoir accompli leur vœu, ils songèrent au retour. Les princes, rappelés dans leurs Etats par le besoin de leurs peuples, ne pouvaient retarder davantage leur départ; mais il fut impossible à Grégoire, qui était tombé malade à Jérusalem, par suite des grandes fatigues qu'il avait endurées dans ses longs voyages, de se mettre en route avec eux.

Pendant leur séjour dans la ville sainte, Grégoire et ses compagnons avaient reçu de tristes et fâcheuses nouvelles sur l'état de l'Eglise d'Amnice.

L'Arménie était toujours au pouvoir des idolâtres, et les édits de proscription lancés contre les ministres de Jésus-Christ n'avaient pas été retirés. Le chagrin que Grégoire en ressentit augmenta sa maladie, et il fut bientôt réduit à l'extrémité. Le voyant dans cette situation désespérée, ses clercs redoublèrent leurs prières et promirent de se rendre en pèlerinage à Rome, si Dieu voulait rétablir cette santé qui leur était si chère, et leur rendre leur guide et leur père. Le Seigneur agréa ce vœu de l'affection filiale. Quelque temps après, le saint Pontife recouvra la santé, et aussitôt, on se dirigea vers Rome, où la gloire de l'antique Jérusalem semblait s'être réfugiée. La ville éternelle fut édifiée des longues visites de nos pieux voyageurs aux tombeaux des Apôtres, auxquels elle doit sa nouvelle splendeur. Le pape Anastase, dont saint Jérôme exalte les vertus, occupait alors la chaire de Pierre ; il reçut Grégoire avec la distinction que méritaient ses vertus et ses malheurs.

A cette époque, l'Eglise d'Occident n'était plus renfermée dans Rome, elle s'étendait au loin dans les Gaules, où un grand nombre d'évêques rehaussaient son éclat par leurs lumières et la sainteté de leur vie. Parmi eux, brillait l'illustre Martin de Tours, dont les travaux et les prodiges furent, même avant sa mort, connus du monde entier. Emerveillé de tout ce que la renommée publiait de ce saint Pontife et des florissantes Eglises des Gaules, Grégoire céda au désir de les visiter. Mais, à peine quittait-il l'Italie, qu'il apprit que Martin, succombant sous le poids de l'âge, de ses labeurs prolongés et de ses austères pénitences, touchait à sa dernière heure. Cette triste nouvelle ne lui fit pourtant point changer de dessein. Déterminé à payer le tribut de sa vénération aux restes du thaumaturge, si toutefois il ne jouissait pas du plaisir de le trouver vivant, il poursuivit sa route et il put arriver à Tours encore assez tôt pour voir l'illustre malade.

Saint Grégoire eut avec saint Martin quelques pieux colloques qui adoucirent beaucoup la douleur qu'il éprouvait d'être depuis si longtemps éloigné de l'Eglise d'Amnice, son épouse, livrée à la fureur et aux ravages des Romains et des Barbares. Ainsi consolé et fortifié par les sages conseils du saint vieillard, il reprit le chemin de l'Italie, traversa les Gaules en évangélisant, et arriva dans les Alpes vers l'an 402.

Le diocèse de Gap était alors gouverné par un évêque, confesseur de la foi. Grégoire séjourna chez lui quelque temps, et fit partie du saint cortége qui l'accompagna, lors de la consécration d'une église bâtie par les catholiques, dans Allabon, aujourd'hui Tallard. Les habitants d'Allabon ne vivaient pas tous sous les lois du Christ : plusieurs d'entre eux étaient encore livrés aux superstitions de l'idolâtrie ; il en était de même des populations environnantes. L'évêque de Gap, plein d'égards pour les exilés, et connaissant leur zèle apostolique, engagea Grégoire et ses compagnons à continuer l'œuvre de conversion dans ces montagnes, et il ne cessa de les honorer de la plus cordiale amitié. Pendant deux ans, le Saint remplit, à l'admiration de tous, les fonctions de pasteur ou d'apôtre à Tallard et dans les environs, travaillant avec ardeur, malgré son grand âge et les austérités de sa vie, à la propagation de la foi chrétienne. Ici, comme partout, le Seigneur féconda ses travaux, et l'idolâtrie disparut entièrement de cette vallée. C'est qu'on croyait volontiers un évêque aux cheveux blancs, dont le maintien, la conduite et les discours annonçaient qu'il ne cherchait point sa propre gloire, mais la gloire de celui qui l'envoyait ; on cédait sans peine à celui qui venait, sans aucun motif d'intérêt, et qui s'exposait à

toute sorte de périls, pour enseigner le droit chemin qui mène à l'éternelle félicité.

Tantôt Grégoire s'asseyait, comme Jésus, au milieu des enfants pour les instruire, et les préparer à verser leur sang pour la foi, au moment de l'épreuve, malgré la faiblesse de leur âge. Tantôt il allait soigner les malheureux, respirant l'air infect de leur obscur réduit, ne craignant pas de panser leurs ulcères, ne rougissant point de solliciter pour eux le secours du riche ; Dieu seul était le mobile de cette charitable conduite ; Dieu seul le fortifiait dans ses peines ; Dieu seul le rendait rayonnant de joie au milieu de ses travaux les plus rudes ; un amour immense lui faisait tout souffrir pour la gloire du souverain Maître. Les fidèles, à la vue de tant d'héroïsme, levaient leurs mains suppliantes vers le ciel pour le conjurer de prolonger les jours d'un pasteur, devenu leur père, qui leur rendait la vie si douce et le salut si facile.

Mais c'était là le terme que Dieu avait assigné à sa mission extraordinaire, après laquelle il voulait le couronner et le mettre en possession de la suprême béatitude. Il l'appela à lui le 21 septembre de l'an 404. Grégoire mourut à l'autel, frappé d'apoplexie, à l'instant même où il venait de consommer le saint sacrifice ; c'est ce jour-là qu'on célèbre sa fête à Tallard, et que de toutes les paroisses voisines, il se fait un grand concours au tombeau du Bienheureux.

CULTE ET RELIQUES.

Le pieux évêque de Gap qui, deux ans auparavant, avait consacré l'église de Tallard, vint lui-même rendre les honneurs de la sépulture à ce pasteur tant regretté. Il consola les fidèles, en leur montrant combien ils étaient heureux de posséder, dans les mortelles dépouilles du saint prélat, un si riche trésor. La voix du peuple et du clergé, comme cela se pratiquait alors, acclama Grégoire du nom de Bienheureux, et l'on vint de loin prier sur son tombeau. Le Seigneur ne tarda pas à justifier ce culte, en permettant qu'il s'y opérât plusieurs miracles : des boiteux y furent redressés, des muets y trouvèrent la parole, des aveugles la vue ; plus d'une fois des cadavres, déposés sur cette tombe sacrée, furent rappelés à la vie.

La ville de Tallard, reconnaissante envers son bienfaiteur, bâtit en son honneur une chapelle, où l'on déposa ses glorieux restes enfermés dans une belle châsse d'argent. Les hérétiques du XVIe siècle, qui ravagèrent avec tant de fureur ce pays afin d'y renverser le culte catholique, ne manquèrent pas de s'en prendre à ceux qui l'avaient établi. Ils profanèrent l'église paroissiale et la chapelle de Saint-Grégoire érigée au même lieu, enlevèrent la châsse et les reliques du Saint ; et, comme s'ils eussent redouté la puissance de ces ossements inanimés, ils voulurent les anéantir. Pour exécuter ce projet sacrilége, ils allumèrent un feu sur la place publique et les y jetèrent, à la vue des fidèles épouvantés de cet affreux attentat et demandant, à grands cris, vengeance d'une telle insulte faite à leur piété. Dieu, jaloux de la gloire de ses Saints comme de la sienne propre, exauça cette prière : le ciel, étincelant d'éclairs, se couvrit d'épais nuages : une grande pluie vint éteindre le feu du bûcher ; elle tombait si abondante, que les rues de Tallard furent transformées en torrents. Toutefois les eaux, en roulant dans leurs flots tout ce qu'elles rencontraient, respectèrent les ossements du Bienheureux et les laissèrent à sec. Ce prodige couvrit de confusion les impies profanateurs ; craignant que la foudre n'éclatât sur leurs têtes pour punir à l'instant leur forfait, ils se hâtèrent de prendre la fuite. Une femme pieuse recueillit les saintes reliques et les remit, dans l'église, au curé de la paroisse.

De siècle en siècle jusqu'à nous, des prodiges étonnants ont illustré le tombeau du bienheureux Grégoire. Le respect profond que tous les religieux habitants de la contrée lui portaient, la foule qui s'y pressait toutes les années, avec la consolation d'y être fréquemment exaucée, l'esprit de ferveur qui animait le plus grand nombre des pèlerins, venant rendre leurs devoirs à l'apôtre zélé auquel leurs pères avaient dû leur conversion, firent qu'on sollicita, auprès d'Innocent X, la béatification de saint Grégoire. Le Pape, après examen canonique, permit que l'on rendît à cet illustre pontife les honneurs qui sont dus aux Bienheureux. Plus tard, Clément XIII, par un bref en date du 5 septembre de l'année 1768, visé à Gap par l'Ordinaire, le 11 mai 1770, accorda, pour sept ans, une indulgence plénière, le jour de la fête de saint Grégoire, et aussi un autre jour désigné par l'évêque du diocèse (ce jour était le premier dimanche après le 21 septembre), à tous les fidèles

de l'un et de l'autre sexe qui, véritablement repentants, s'étant confessés et ayant communié, visiteront dévotement, dans l'Octave de la fête, l'église paroissiale de Saint-Grégoire, à Tallard, dans le diocèse de Gap, et qui y prieront pour la paix des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise, notre mère. Les évêques de Gap, de leur côté, favorisèrent ce culte de saint Grégoire, et l'encouragèrent non-seulement par leurs paroles, mais encore par l'autorité de leur exemple. Entre tous, se sont fait remarquer Mgr Arthur de Lionne et Mgr de Pérouse, prélats de glorieuse mémoire, qui entourèrent les saintes reliques du bienheureux patron de Tallard d'une grande vénération et d'une confiance entière.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry.

SAINTE MAURE DE TROYES, VIERGE,

PATRONNE DES LESSIVEUSES.

850. — Pape : Léon IV. — Roi de France : Charles II, *le Chauve*.

Une dévotion vive et tendre est la nourriture de l'âme. *Saint Grégoire le Grand.*

Sainte Maure naquit à Troyes ou dans la banlieue, l'an 827 de Jésus-Christ. Son père, nommé Marien, et sa mère Sédulie, étaient des plus riches et des plus puissants du pays. Ils remarquèrent bientôt les inclinations pieuses et la sainteté précoce de leur enfant. Instruite dans la foi chrétienne et baptisée par Léon ou Lyé II, abbé de Mantenay, à huit kilomètres de Troyes, Maure porta dès l'enfance le joug aimable du Seigneur, et, diligente ouvrière, fut de grand matin envoyée à la vigne du père de famille. O Jésus ! s'il est vrai, pour parler avec le Cantique des Cantiques, que « les jeunes vierges vous ont donné les affections généreuses de tout leur cœur », c'est surtout en la jeune Maure que nous voyons accomplie cette parole des saintes Lettres. En effet, elle était encore dans l'âge le plus tendre, qu'on la voyait chaque jour à l'église des Apôtres, qui était la cathédrale, depuis l'office du matin jusqu'à l'heure de Sexte. Il y avait alors à la cathédrale trois statues de Notre-Seigneur, dont l'une le représentait comme un enfant sur le sein de sa mère ; la seconde, comme un jeune homme attaché à la croix ; et la troisième, comme un roi puissant, assis sur son tribunal. Ces divers états de Notre-Sauveur étaient pour la jeune vierge l'objet d'une dévotion particulière. Elle se prosternait devant chacune de ces images, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'offrir ainsi chaque jour ses adorations au Seigneur et de porter vers lui ses regards de complaisance et de saint amour. Peu de temps avant sa mort, l'évêque saint Prudence, qui l'assistait, voulut connaître le motif d'une dévotion qu'elle n'avait jamais abandonnée et à laquelle elle paraissait tenir très-ardemment. Maure ne pouvait se résoudre à découvrir les faveurs célestes dont la comblait le Fils de Dieu au moyen de ces pieuses pratiques. Enfin, vivement pressée de répondre :

« Heureuse », s'écria-t-elle, « heureuse l'église des Apôtres où j'ai souvent entendu les doux vagissements de Jésus entre les bras de sa mère, ses soupirs douloureux sur l'arbre de la croix, et les terribles paroles qui sortaient de sa bouche, quand, assis sur un trône majestueux, il jugeait les

nations ! Mais, pour moi, avec quel regard de complaisance il me présentait son sceptre d'or ! »

L'évêque insistait pour en savoir davantage, mais Maure lui serrant la main : « Il ne faut pas », continua-t-elle, « attribuer ces sons à la vertu d'un bois mort, mais à la puissance de Dieu qui se sert des choses inanimées pour retracer dans notre esprit les objets les plus saints et les plus cachés de notre foi ».

Sa piété grandit avec l'âge et rien n'était capable d'en diminuer la ferveur. Elle avait une confiance sans bornes en saint Gervais et saint Protais, et bien que le monastère élevé sous leur patronage fût à huit kilomètres de la ville [1], elle y allait néanmoins en pèlerinage tous les mercredis et vendredis, marchant nu-pieds et jeûnant au pain et à l'eau. Elle ressentait également une tendre dévotion pour sainte Mâthie, et on la voyait, après l'office du matin, embrasser de toutes ses forces et inonder de ses larmes l'autel où reposait le corps de la Sainte.

Une si extraordinaire grâce de dévotion ne pouvait se concilier avec l'attachement au monde et à ses vanités. Aussi le haïssait-elle profondément, à cause des péchés sans nombre dont il est le coupable théâtre. Ne pouvant le fuir absolument, elle y vivait comme n'y vivant pas, selon le conseil de saint Paul ; elle méprisait ce qu'il estime et estimait ce qu'il méprise.

Semblable au feu qui brûle et à la flamme qui consume, elle embrasa ses proches du feu sacré qui la dévorait elle-même, et par ses prières autant que par ses exhortations, elle contribua puissamment à la conversion de son frère aîné et de son père. Son frère, Eutrope, se consacra à Dieu et devint prévôt du chapitre de l'église cathédrale. Il abandonna ses biens à sa sœur, pour lui procurer dans le monde un mariage plus avantageux. Mais ses vues n'étaient point celles de Maure. Cette pieuse vierge ne pensait qu'aux choses célestes et ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ, dont la grâce lui était plus chère que toutes les richesses temporelles.

Marien, son père, était un homme riche et puissant; il suivait les exemples du monde et se conformait à ses dangereuses maximes. Malgré tout son zèle et son influence, saint Prudence n'avait pu lui faire quitter la voie large qui conduit l'homme à sa perte. Maure y réussit, et elle engendra à Jésus-Christ celui qui l'avait engendrée à la terre. Elle l'excita à une vive contrition de ses fautes, et le conduisit aux pieds du Pontife, qui le confessa et le remit en grâce avec Dieu. Il devint si pieux, qu'il semblait être tout entier dans le Seigneur. Il laissa l'église cathédrale héritière de ses biens, et voulut y être inhumé ; il mourut quelque temps avant sa sainte fille.

Le temps que Maure ne passait pas en prière, elle l'employait au travail des mains, dont elle consacrait le produit aux églises et aux pauvres : tous ses revenus avaient la même destination. C'était elle qui entretenait d'huile la lampe du sanctuaire et fournissait la cire pour les divins offices, elle qui brodait les ornements et les aubes, qui donnait les surplis et les habits sacerdotaux. Saint Prudence rapporte la vertu miraculeuse attachée aux ouvrages de sainte Maure, et dont lui-même avait éprouvé les effets dans la célébration des augustes mystères. « J'estime plus que l'or et les pierres précieuses », dit-il avec une humilité vraiment admirable et d'une émouvante simplicité, « une aube de lin qu'elle m'a donnée, après l'avoir filée,

1. Il était à Mantenay, aujourd'hui Saint-Lyé.

faite et blanchie de ses propres mains, et dont elle me pria d'user, lorsque j'offrirais le saint sacrifice... J'étais comme un figuier stérile, tout prêt à être jeté au feu ; j'étais comme la paille sèche qu'on va mettre au four pour la consumer ; mon âme, comme une terre sans eau, ne portait aucun fruit. Mais parlons plus clairement, et pourquoi différer davantage à découvrir ma misère ? Je consacrais rarement le sacrement du corps de Notre-Seigneur avec une piété digne d'un si grand mystère ; je mangeais le Pain des Anges sans le pain des larmes, lorsqu'elle me donna ce vêtement. Que dirai-je de plus ?... Je ne cacherai pas plus longtemps, Seigneur, les effets de votre miséricorde, je raconterai les merveilles que vous avez faites par Maure, votre servante. Ce vêtement a eu sur mon cœur le même pouvoir qu'autrefois la verge d'Aaron sur le rocher du désert ; car, quoique je fusse plus dur que la pierre, il a cependant fait sortir de mes yeux des torrents de larmes. Et combien de fois plusieurs même d'entre nous n'en ont-ils pas ressenti la vertu et l'efficacité, lorsqu'ils s'en revêtaient pour célébrer ? »

La générosité de la Sainte ne se bornait pas à l'église Saint-Pierre ni à saint Prudence ; elle s'étendait également aux religieux de Mantenay. Maure pourvoyait abondamment à leurs nécessités ; elle leur donnait des habits et du linge tant pour leur église que pour les besoins de la communauté.

Les vertus de sainte Maure lui méritèrent l'estime, le respect et la vénération de ses concitoyens et particulièrement de saint Prudence, son évêque. Dieu faisait par elle une multitude de miracles : le seul attouchement des linges qu'elle avait donnés guérissait les malades. Elle avait fait présent d'un de ces objets à l'abbé Léon ou Lyé II, supérieur de Mantenay. Deux religieux de cette abbaye, nommés Mélain et Paulin, tourmentés d'une fièvre pernicieuse, n'eurent pas plus tôt touché le linge qu'ils furent guéris, ce qu'ils attestèrent solennellement. Un chanoine du nom de Maurice avait sur les yeux une taie qui le mettait en danger de perdre la vue ; il fut inspiré de Dieu de se laver avec les larmes que Maure répandait en abondance sur le tombeau de sainte Mâthie. Sa confiance ne fut pas vaine : il fut aussitôt guéri. Ces miracles étaient si publics que saint Prudence ne craignit pas de les rappeler dans son discours sur la vie de sainte Maure.

N'oublions pas un autre fait bien merveilleux. Un diacre de l'église de Troyes, portant le même nom que le chanoine dont nous venons de parler, avait une voix si faible qu'à peine l'entendait-on à l'extrémité de l'église, quand il chantait l'Evangile. Un jour (c'était le vendredi saint), saint Prudence prêchait dans l'église Saint-Aventin, située près des murs de la ville, et Maure faisait partie de l'auditoire. Tout à coup elle se lève et trace sur elle le signe de la croix. Saint Prudence, s'interrompant alors, lui demanda pourquoi, lorsque tous les auditeurs étaient assis, seule elle se tenait debout. Maure lui répondit modestement : « Faut-il être assis, mon Père, quand on lit le saint Evangile ? Le diacre Maurice commence la lecture de la Passion de Notre-Seigneur, dans l'église des Apôtres ; s'il plaît à l'assemblée, on peut s'arrêter quelque temps pour l'entendre ».

Saint Prudence alors demanda à ceux qui étaient présents s'ils entendaient quelque chose; mais aucun bruit, aucun murmure n'arrivait à leurs oreilles. Persuadé qu'il y avait là quelque merveille, l'évêque se rendit avec tout le peuple à l'église des Apôtres pour s'assurer de la vérité : « Nous nous arrêtâmes un peu de temps à la porte », dit saint Prudence, « et c'est à

peine si nous pûmes distinguer la voix de Maurice qui lisait en effet la Passion du Sauveur. L'Evangile terminé, nous louâmes le saint nom de Dieu, et nous publiâmes dans son temple la gloire qu'il fait paraître en ses Saints. Quant à Maure, elle était prosternée à mes pieds, et quand tout le monde était dans la joie, elle frappait sa poitrine et s'accusait avec douleur d'avoir interrompu la parole de Dieu ».

Maure avait atteint sa vingt-troisième année, et le jour était venu où elle devait s'unir à son divin Epoux. On célébrait dans l'Eglise la fête de saint Matthieu, et Maure, depuis quelque temps malade, était sur le point de rendre son âme à son Créateur. Tandis que Sédulie, sa mère, se lamentait et pleurait amèrement la perte qu'elle allait faire, Maure se réjouissait de quitter le monde, d'être délivrée de ses tentations et de ses misères, et d'aller jouir enfin dans le séjour des bienheureux des récompenses après lesquelles elle soupirait si ardemment.

Saint Prudence voulut l'assister lui-même à ses derniers moments. Il était au pied de son lit de mort, et l'abbé Léon récitait doucement et avec recueillement les psaumes de David. Eutrope, frère de Maure, le diacre Maurice et un grand nombre de fidèles étaient venus s'édifier du spectacle émouvant d'une fin si chrétienne. Mais laissons saint Prudence nous dire lui-même ce qui est si capable de toucher tous les cœurs : « Nous étions tous dans le plus profond silence », dit-il, « quand tout à coup une voix céleste se fit entendre, et l'on distingua parfaitement ces paroles : « Venez, ma bien-aimée, j'établirai mon trône en vous, parce que le Roi a conçu un ardent amour pour votre beauté ». Nos oreilles aussi bien que nos cœurs furent remplis d'une douceur et d'un charme inexprimables. Nous regardâmes avec beaucoup de soin s'il n'y avait pas au dedans ou au dehors quelqu'un qui fût l'auteur d'une si agréable harmonie; mais nous reconnûmes avec certitude, par l'odeur et la douceur dont elle était accompagnée, que le Seigneur, « qui était monté au ciel au milieu des acclamations », était alors descendu au milieu des cantiques de réjouissance, et que, comme un époux qui sort de son lit nuptial, il ne dédaignait pas de prévenir celle qui venait au-devant de lui et qui lui était fiancée depuis longtemps; il chantait des cantiques de joie à sa rencontre pour la conduire ensuite dans une autre vie, s'unir à elle par des liens indissolubles, et la consacrer à sa gloire pour toute l'éternité. Puis, nous lui vîmes lever la tête avec beaucoup de difficulté et la pencher de quatre côtés différents comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon lui ayant demandé pourquoi elle agissait ainsi, elle lui répondit : « Saint Pierre et saint Paul, saint Gervais et saint Protais, que j'ai honorés selon mon pouvoir pendant ma vie, sont aux quatre côtés de mon lit, d'où ils chassent des bêtes cruelles ». Elle se tourna ensuite vers moi et me dit : « La dernière grâce que je vous demande, mon Père et mon Evêque, c'est que vous me donniez en présence de tous les assistants, les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction ». Je les lui donnai aussitôt, et elle mourut en paix en prononçant ces paroles de l'Oraison dominicale : « Que votre règne arrive ! » C'était le 21 septembre 850 ».

Sa mort fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. Thécie, parente de Maure, avait apporté en naissant une tache au visage, qui la rendait désagréable aux yeux de son mari; elle toucha le cilice de Maure et la tache disparut. Le moine Véran recouvra l'usage de l'odorat qu'il avait perdu depuis longtemps, et il sentit l'odeur parfumée qui embaumait tous ceux qui environnaient le corps de la Sainte.

Sainte Maure est représentée, à la cathédrale de Troyes, avec son nom écrit en lettres d'or; elle est détachée sur un fond bleu ouvré. Son manteau est violet, sa robe rose; elle tient une palme et un livre ouvert; ses cheveux blonds pendent en longues tresses sur ses épaules, et le nimbe est vert. On la peint aussi travaillant à faire des vêtements ecclésiastiques dans sa cellule.

CULTE ET RELIQUES.

Sainte Maure fut enterrée avec honneur dans l'église du village qui porte son nom, à quatre kilomètres de Troyes, et l'on voit encore aujourd'hui, dans une chapelle latérale, le tombeau de pierre élevé sur quatre piliers, où son corps reposa pendant longtemps. En 1415, la paroisse de Sainte-Maure partagea les reliques de sa patronne avec l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires, qui, un siècle plus tard, en 1549, les transféra dans une châsse précieuse, donnée par le prieur Villain.

En 1655, les restes conservés à l'église Sainte-Maure furent visités par Mgr François Malier du Houssay et trouvés en bon état; il en fut de même quand, en 1789, Mgr Louis-Mathias-Joseph II de Barral, évêque d'Isaure, coadjuteur de Troyes, procéda à une nouvelle visite.

Enfin, le 16 mai 1828, Mgr Jacques-Louis-David de Séguin des Hons délégua M. Lejeune et M. Roisard, qui se firent ouvrir la châsse et y trouvèrent les précieuses reliques avec les sceaux et les inscriptions sur d'antiques parchemins.

Le reliquaire actuel, renfermant, entre autres ossements, le fémur, est exposé à la vénération des fidèles pendant l'octave de la fête de sainte Maure. Le reste de l'année, il est élevé entre les ogives de l'arcade du sanctuaire et supporté par deux anges de bois doré d'une taille gigantesque. C'est l'œuvre d'un troyen, Boulland, architecte de Notre-Dame de Paris, qui en donna le dessin en 1776.

Sainte Maure est la patronne des lessiveuses; sa fête se célèbre, chaque année, le 21 septembre, au milieu d'un immense concours de peuple, dans l'église paroissiale qui a choisi cette Sainte pour patronne.

Tiré de la *Vie des Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

SAINT FRANCAIRE OU FRAGAIRE, CONFESSEUR,

AU DIOCÈSE D'ANGERS (vers 350).

D'après saint Fortunat de Poitiers, Francaire était un des plus riches seigneurs de l'Aquitaine : sa générosité surpassait encore l'illustration de sa naissance. On connaît peu de circonstances de sa vie, mais il suffit à sa gloire d'avoir donné le jour à un fils qui devait jeter un jour un grand éclat sur l'Eglise de Poitiers : nous voulons parler de saint Hilaire [1].

Le 13 janvier 368 avait reçu le dernier soupir du grand évêque et lui avait ouvert les portes de l'immortalité : le 28 avril 350, son père était descendu dans la tombe, en son vieux manoir du Mureau, sur le territoire de Cléré *(Villa clara)*, au diocèse d'Angers. Il fut enseveli dans le cimetière, près du château qui porte aujourd'hui le nom de Bas-Mureau. Ses restes précieux y furent entourés de la vénération des peuples jusqu'au IXe siècle, époque désastreuse de l'invasion des Normands. On les cacha alors dans une caverne des environs, afin de les dérober aux outrages des païens : ils furent découverts miraculeusement en 1470. Jean du Bellay, alors évêque de Poitiers, en reconnut l'authenticité le 21 septembre de la même année, et ils furent exposés à la vénération des fidèles dans l'église de Cléré jusqu'à la Révolution de 93. A cette époque de triste mémoire, la châsse qui les contenait fut brisée et les saintes reliques dispersées. Mais le ciel ne permit pas qu'elles disparussent complétement : il fut possible de les recueillir, au moins en partie, et, en 1825, on les exposa, enfermées dans un coffret, sur un autel neuf dédié à saint Francaire. Le 21 septembre 1862, on en fit une translation solennelle dans un beau reliquaire où elles se voient encore aujourd'hui.

1. Voir sa vie au 13 janvier, tome Ier, p. 292.

Urbain VIII avait accordé (1623) une indulgence plénière, pendant sept ans, à tous les fidèles qui viendraient, le mardi de Pâques, invoquer saint Francaire dans l'église de Cléré. Plus tard (1642), il concéda, à perpétuité, une indulgence plénière à tous ceux qui, le 28 avril ou le 22 mai de chaque année, visiteraient l'église de Cléré et prieraient devant les reliques du Saint.

Extrait des *Archives* de la paroisse de Cléré. — Cf. les *Vies des Saints personnages de l'Anjou*, par le R. P. Dom François Chamard, bénédictin de la Congrégation de France.

SAINT CASTOR DE NIMES,

FONDATEUR ET ABBÉ DE MANANQUE, PUIS ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE D'APT (vers 420).

Castor, natif de Nîmes et issu d'une famille illustre, fut d'abord avocat, et, dans cette profession, se distingua autant par sa probité que par son talent. Revêtu ensuite des fonctions de juge, il était le soutien de l'opprimé, et la cause de l'orphelin et de la veuve était toujours bien accueillie de lui. Il épousa la fille d'une veuve de la ville d'Arles, et dans le mariage il vécut comme il aurait fait dans la vie monastique. Sa belle-mère étant morte et sa femme ayant manifesté le désir de mener une vie plus parfaite que celle du mariage, se sentant lui-même attiré à une perfection plus élevée, il fonda le monastère d'hommes de Mananque *(Manancha,* sur le territoire du bourg actuel de Menerbes, arrondissement d'Apt, canton de Bonnieux), et dédia l'église sous le titre de Saint-Faustin. Il ne voulut pas, quelque instance qu'on lui fît, en accepter la direction, aimant mieux pour lui les offices les plus vils que la charge de gouverner ses frères. Un miracle vint faire éclater sa sainteté aux yeux de tous : il retira d'un four ardent sa robe de laine sans être blessé par le feu. L'abbé de son monastère étant mort, il lui succéda par obéissance. Jaloux de donner à ses moines la règle de vie la plus parfaite, il consulta le bienheureux Jean Cassien, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui avait soigneusement étudié les monastères d'Egypte et d'Orient. Il existe de Cassien des livres sur l'*Institution monastique* adressés à Castor.

Après le décès de Quintin ou Quentin, évêque d'Apt, Castor fut choisi à l'unanimité pour le remplacer. A cette nouvelle, il s'enfuit de son monastère et se cacha dans une caverne, près du Léberon. Peu après il fut découvert par des chasseurs, et on le força de monter sur le siége d'Apt, dont il gouverna très-saintement l'église dans des temps difficiles. Il se rendit surtout admirable par sa charité envers les pauvres et les prisonniers. Il visitait souvent son monastère, dont il avait conservé le gouvernement. Une fois il s'y rendait à pied, la nuit, avec un seul compagnon, pendant qu'il faisait un temps affreux, et la tempête partout déchaînée l'épargna au point que le flambeau que portait son diacre ne fut pas même éteint par le vent. Il souscrivit, avec treize autres évêques, au concile qui se tint, par l'ordre de Boniface Ier, contre Maximin Valentin, corrupteur de son troupeau. Il convertit la prison d'Apt en une chapelle qu'il consacra au Christ Sauveur. Sentant la mort approcher, il convoqua les prélats voisins et les moines, et leur annonça avec joie son prochain départ pour la vie bienheureuse. Il expira saintement le 21 septembre 420, et fut enterré dans la chapelle du Sauveur. Après la ruine de cet édifice, il fut transféré dans l'église cathédrale d'Apt où son corps est en grande vénération.

Dans les représentations de saint Castor de Nîmes, on voit ordinairement un sanglier près de lui ; c'est pour rappeler qu'un jour qu'il rentrait dans sa ville épiscopale, un de ces animaux, poursuivi par des chiens, se réfugia auprès de l'homme de Dieu, et qu'il en obtint la vie sauve.

Propre d'Avignon.

SAINT CADOC OU CAZOUT [1],

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE VANNES, ET MARTYR A WEEDON DANS LA GRANDE-BRETAGNE (490).

Gundliew ou Guen-Liou, surnommé *le Guerrier,* l'un des petits rois de la Cambrie méridionale, fut le père de saint Cadoc : il fut baptisé par un pieux solitaire irlandais qui se chargea de son éducation. Après avoir passé douze ans auprès de lui, le jeune prince, préférant au trône de son père la vie solitaire, alla s'y former pendant trois ans à Lismore, école monastique déjà célèbre, puis revint en Cambrie pour y continuer ses études auprès d'un fameux rhéteur breton. Bientôt résolu à embrasser la vie monastique, Cadoc alla s'enfoncer dans une forêt où il fonda la fameuse abbaye de Llancarvan *(Ecclesia Cervorum),* qui tire son nom de la légende célèbre d'après laquelle deux cerfs de la forêt voisine étaient venus un jour remplacer deux moines paresseux et indociles qui avaient refusé de se rendre au travail exigé pour la construction du monastère.

Cependant l'invasion des Saxons idolâtres, avec toutes les horreurs et toutes les profanations qui l'accompagnaient, gagna successivement les bords de la Saverne et de l'Usk, qui limitaient les domaines monastiques de Cadoc. Il se crut obligé de quitter la Cambrie et de faire voile vers l'Armorique où l'avaient devancé tant d'illustres réfugiés, devenus les apôtres et les patrons légendaires de cette glorieuse contrée. Il y fonda un nouveau monastère dans une petite île déserte de l'Archipel du Morbihan que l'on montre encore près de la presqu'île de Rhuys ; il y forma de nombreux disciples. Cette île est dans la paroisse actuelle de Belz (arrondissement de Lorient) ; elle s'appelle toujours l'*île de Saint-Cadoc,* et sa chapelle est le but d'un pèlerinage.

Après un séjour de plusieurs années en Armorique, Cadoc laissa sa nouvelle communauté florissante sous le gouvernement d'un autre pasteur, et retourna dans la Grande-Bretagne pour y consoler les nombreux chrétiens qui avaient survécu aux massacres de la conquête et vivaient sous le joug d'une race païenne. Il se fixa à Weedon (comté de Northampton) : le martyre l'y attendait. Un matin qu'il célébrait le divin sacrifice, une bande furieuse de guerriers saxons à cheval entra dans le temple et se rua vers l'autel. Le Saint continua le sacrifice : un chef saxon, poussant son cheval et brandissant sa lance, alla droit à lui et le frappa au cœur. Cadoc tomba à genoux, et son dernier vœu, sa dernière pensée furent encore pour ses chers compatriotes. Il est honoré comme Martyr, à Vannes, le 21 septembre.

On le représente : 1° chassant les serpents qui infestaient les côtes du Morbihan et troublaient sa solitude ; 2° percé d'une lance par un soldat saxon, au moment où il offrait le saint sacrifice de la messe.

Extrait des *Moines d'Occident,* par le comte de Montalembert, et de *Notes locales.*

XXIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Valence, en Espagne, saint Thomas de Villeneuve, archevêque et confesseur, dont le décès est mentionné le 8 de ce mois [2]. 1555. — A Agaunum (aujourd'hui Saint-Maurice), près de Sion,

1. *Alias :* Kadoc, Cado, Kadok, Cadout, Cadog, Catrog-Doeth, Cadvot.

2. Nous avons donné sa vie au 18 septembre, jour où il est spécialement fêté dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

en Valais, les saints martyrs MAURICE, Exupère, Candide, Victor, Innocent, Vital et leurs compagnons, soldats de la légion thébéenne, qui, massacrés pour Jésus-Christ, sous Maximien, ont rempli le monde entier de la gloire de leur martyre. 286. — A Rome, les saintes vierges Digne et Emérite, martyrisées sous Valérien et Gallien. Leurs reliques reposent dans l'église de Saint-Marcel. IIIe s. — A Châtres (aujourd'hui Arpajon, au diocèse de Paris), saint Yon, prêtre et martyr, qui, étant venu dans les Gaules avec saint Denis, fut, par l'ordre du préfet Julien, battu de verges, et consomma son martyre par le glaive [1]. IIIe s. — A Ratisbonne (Bavière), saint EMMERAN, évêque et martyr, qui, dans le dessein de sauver les autres, souffrit patiemment une très-cruelle mort pour Jésus-Christ. 652. — A Antinoé, en Egypte, sainte Iraïde ou Iraïs, vierge d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs. Etant sortie pour puiser de l'eau à une fontaine peu éloignée, elle aperçut un navire chargé de confesseurs de Jésus-Christ ; elle quitta aussitôt sa cruche pour se joindre à eux, et, quand ils furent entrés dans la ville, elle fut décapitée la première, après avoir enduré plusieurs tourments. Les prêtres, les diacres, les vierges et tous les autres périrent aussi par le même genre de mort. — A Meaux, saint Saintin, disciple de saint Denis l'Aréopagite, qui, ayant été consacré évêque de cette ville par ce Saint, y prêcha le premier l'Evangile [2]. — Dans le Cotentin, saint Lô, évêque de Coutances. 575. — En Poitou, saint FLORENT, prêtre. 440. — En Berry, saint SYLVIN, confesseur. — A Laon, sainte SALABERGE, abbesse. 654.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers, Auch, Chambéry, Chartres, Mayence, Montpellier, Nantes, Pamiers, Paris, Poitiers, Rodez, Tarbes et Viviers, saint Maurice et ses compagnons, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Blois et de Limoges, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, en Espagne, et confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. — A Meaux, avec saint Saintin, dont nous donnerons la vie au jour suivant, saint Antonin, prêtre, compagnon de saint Saintin, et son auxiliaire dans la mission apostolique. — A Tonnerre (Yonne), au diocèse de Sens, saint Jean de Réome, un des principaux instituteurs de la vie monastique en France, avec saint Benoît, et dont nous avons donné la vie au 28 janvier. 539 ou 545. — A Châlons-sur-Marne, sainte Lintrude (Lutrude, Lindru), vierge, fille de Sigmare, comte de Perthes, et sœur des saintes Hoïlde (30 avril), Amée, Pussinne, Francule, Libérie et Ménehould ou Manégilde. Lintrude reçut des mains de saint Alpin le voile des vierges, et dès lors se donna tout entière aux exercices religieux, dans la maison paternelle d'abord, et ensuite, quand ses parents furent morts, dans un petit domaine qu'elle tenait d'héritage et où elle vécut dans la solitude. Elle entreprit le voyage de Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul. Aussitôt qu'elle fut de retour de ce pieux pèlerinage, elle construisit dans sa solitude une chapelle sous l'invocation de saint Maurice, dont elle avait rapporté des reliques. Elle passa près de ce sanctuaire le reste de sa vie dans des prières, des veilles et des jeûnes continuels, et y fut enterrée après sa mort. Ve s. — A Levroux (Indre), au diocèse de Bourges, saint Sylvestre et sainte Rodène, compagnons de saint Sylvin dont nous donnons la vie à ce jour. — A Sens, saint Sérotin, diacre et martyr, dont les reliques se conservaient dans l'église abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif-lès-Sens *(S. Petrus Senonensis)*, ancien monastère bénédictin fondé vers 505 et qui subsistait encore au dernier siècle avec assez de splendeur. — A Troyes, sainte Maure, vierge, patronne des lessiveuses, et dont nous avons donné la vie au jour précédent. 850. — Au diocèse de Strasbourg, saint LENDELIN D'ECOSSE (quelques-uns disent d'Irlande), martyr. VIIe s. — A Champlemy (Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Prémery), au diocèse de Nevers, anniversaire de la consécration, par Mgr Arnaud Sorbin, de la nouvelle église paroissiale, due aux libéralités de François de la Rivière, seigneur du lieu. 1595. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Villiers-en-Brabant *(Villarium)*, au diocèse de Namur (Belgique), le vénérable Gérard ou Gérald, second abbé de Villiers et évêque de Tournai. Il mourut dans un âge très-avancé, à l'abbaye du Mont-Saint-Eloi *(Mons S.-Eligii)*, au diocèse d'Arras, où il s'était rendu par des motifs de piété. 1166.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Rome, saint Serge Ier, pape et confesseur, de l'Ordre de Saint-Basile. Sa naissance au ciel est mentionnée le 9 septembre [3]. 701.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La fête des Stigmates sacrés de saint François, dont il est fait mention le 17 septembre [4]. 1224.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

1. Voir le martyrologe de France du 5 août. — 2. Voir au 23 septembre. — 3. Nous avons donné sa vie au 9 septembre. — 4. Nous en avons parlé au 17 septembre.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Sainte Colombe, vierge et martyre, dont il est fait mention au 17 septembre [1]. 853.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Valence, en Espagne, saint Thomas de Villeneuve, archevêque et confesseur, dont il est fait mention au 10 septembre [2]. 1555.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice), près de Sion, en Valais, saint Maurice et ses compagnons, soldats de la légion thébéenne, dont le généreux martyre a étonné le monde entier. 286.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Saint Joseph de Copertino, confesseur, dont il est fait mention au 18 septembre. 1662.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Sinope, ville et port de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, saint PHOCAS LE JARDINIER, martyr, célèbre par la généreuse hospitalité qu'il exerça envers les licteurs envoyés pour le mettre à mort. 303. — A Antioche de Syrie, aujourd'hui Antakieh, ville de la Turquie d'Asie, sur l'Oronte, sainte Drosis, vierge et martyre, dont saint Jean Chrysostome, dans ses *Homélies*, fait ainsi l'éloge : « Le tyran fit allumer un bûcher ; car il ne la fit pas jeter dans un gouffre, il ne lui fit point trancher la tête, ne voulant pas, par le peu de durée du supplice, lui rendre la lutte plus facile ; il voulait au contraire étonner son esprit, et, par l'aspect du bûcher, venir à bout de cette âme indomptable. Quand il eut jeté sa victime au milieu de l'arène, on mit le feu à la fournaise et la flamme s'élevait à une grande hauteur. A cette vue, la bienheureuse Martyre s'enflamma, elle aussi, d'un grand zèle ; elle était dévorée du feu de l'amour de Jésus-Christ, et, se souvenant des trois jeunes Hébreux, elle réfléchissait qu'elle allait participer aux mêmes épreuves pour remporter ensuite les mêmes couronnes. Ayant dès lors passé au ciel et y ayant transporté son âme, elle se riait de toutes les cruautés, et le feu ne lui paraissait plus du feu, mais une agréable rosée. Ses chairs se consumaient, ses os se calcinaient, ses nerfs s'enflammaient, mais la foi de son âme devenait plus ferme et plus éclatante : ceux qui la voyaient croyaient qu'elle périssait, mais elle ne faisait que se purifier davantage ». — A Iesi *(Æsium)*, ville d'Italie, dans les anciens Etats de l'Eglise, saint Septime, évêque et martyr, patron d'Iesi. Originaire des colonies romaines établies chez les Germains, il naquit de parents idolâtres qui eurent soin de l'élever dans les principes de leur fausse religion. Mais la grâce toucha le cœur de Septime qui s'appliqua dès lors à étudier la doctrine si suave de Jésus-Christ, et demanda le Baptême. Un jour qu'il entretenait ses compatriotes des beautés de la religion chrétienne, le temple de Jupiter s'effondra de lui-même et l'idole qu'on y adorait fut réduite en poussière. La fureur des habitants força dès lors Septime à s'expatrier ; il gagna l'Italie avec trois compagnons de voyage, chrétiens comme lui, Emile, Germain et Valentin. Comme ils annonçaient hautement l'Evangile, et opéraient un grand nombre de prodiges, les idolâtres les contraignirent d'abandonner le pays. Les missionnaires poursuivirent leur route et atteignirent bientôt Rome, le centre du paganisme. Après avoir visité les tombeaux des Apôtres, ils recommencèrent leurs prédications, et opérèrent des conversions nombreuses Le pape saint Marcel (308-310) entendit parler des vertus et du zèle de Septime : il lui conféra les Ordres sacrés et le promut à l'évêché d'Iesi. C'est là que l'attendait le martyre. Le proconsul Florence lui ayant donné à choisir entre l'apostasie et la mort, Septime refusa de trahir sa foi, et un coup de hache abattit sa tête. Son corps, recueilli par les chrétiens, fut enseveli dans l'intérieur de la ville ; plus tard on le transféra dans l'église cathédrale d'Iesi. Commencement du IVe s. — A Piberbach ou Biberbach, au diocèse d'Eichstædt (Bavière), sainte Gunthilde, servante et vierge, dont le tombeau attire encore un grand nombre de pèlerins. Xe s. — A Whitehern ou White-Horn, en Ecosse (district de Galloway), saint Lolan, évêque de ce siége et confesseur. Thomas Dempster (1579-1625) lui attribue plusieurs traités religieux, comme des *Commentaires sur la Bible*, des *Hymnes sacrées*, et dit qu'ils périrent avec la bibliothèque d'Ecosse incendiée par les hérétiques. XIe s.

1. Voir au 17 septembre, tome XI, page 161, note 2. — 2. Nous avons donné sa vie au 18 septembre.

SAINT SYLVIN,

PREMIER APOTRE DE LEVROUX ET CONFESSEUR

Ier siècle.

Hic est per quem crediderunt
Veteremque rejecerunt
Errorem increduli.
A la parole de Sylvin, les incrédules croient et rejettent leurs anciennes erreurs.
Prose de saint Sylvin.

Levroux est aujourd'hui une petite ville du département de l'Indre et du diocèse de Bourges[1]. Elle est surtout recommandable aux yeux des fidèles par les reliques de saint Sylvin, son premier Apôtre. D'après une pieuse tradition, qui est chère au pays, saint Sylvin serait le Zachée de l'Evangile, converti par le Sauveur dans les rues de Jéricho[2]. Voici ce que la légende raconte de lui :

« Après que Jésus-Christ eut relevé par sa mort la nature humaine que le péché de nos premiers parents avait fait déchoir de sa première grandeur, il établit un sacerdoce pour travailler au salut des âmes dans les différentes contrées de la terre. Rome surtout était plongée dans les abominations de l'idolâtrie : le Sauveur y envoya le bienheureux Pierre pour y faire triompher la foi chrétienne. Mais le saint Apôtre, se souvenant des leçons du divin Maître, prit avec lui deux disciples, Sylvin et Sylvestre, et leur désigna toute la province romaine pour y déployer leur zèle et y recueillir une ample moisson d'âmes gagnées à Dieu.

« Saint Pierre ne tarda pas à apprendre que l'idolâtrie dominait dans les Gaules : il résolut donc de briser le sceptre que le démon étendait sur ces provinces, et il dit à Sylvin et à Sylvestre : « Mes très-chers frères, allez dans le pays des Gaules : dirigez vos pas vers un bourg du Berri que l'on nomme *Gabatum*. Avec la grâce de Dieu, sauvez-y les âmes que l'antique ennemi retient dans ses filets ». Sylvin et Sylvestre, après avoir reçu la bénédiction de l'Apôtre, obéissent à sa voix. Tandis qu'ils étaient en voyage et qu'ils séjournaient à Béthanie, bourg peu distant de Rome, il arriva que Sylvestre tomba malade et mourut. Saint Sylvin lui rendit les derniers de-

1. Levroux, autrefois *Gabatum*, à quatre lieues de Châteauroux, tire son nouveau nom, selon quelques-uns, de Raoul, seigneur de Déols, par qui cette ville aurait été bâtie : *(Locus Radulphi,* Lovraould, et par corruption Levroux) ; selon d'autres, de la multitude de lépreux qui l'habitaient au XIIe siècle, ou d'une léproserie que l'on y aurait fondée à cette époque; selon d'autres enfin, d'un miracle que saint Martin de Tours y a opéré par l'intercession de saint Sylvin. Ce saint évêque guérit le seigneur du lieu, attaqué de la lèpre, et les habitants, reconnaissants, pour éterniser le souvenir de cette faveur, ont changé le nom de leur ville, *Gabatum,* en celui de *Leprosum,* Levroux.

Tous conviennent que Levroux qui, aujourd'hui, ne compte guère plus de trois à quatre mille habitants, était une ville fort importante sous les Césars. Ils en donnent, pour preuves, les antiquités que l'on y trouve fréquemment et en grand nombre, les débris d'une forteresse bâtie par les Romains, dont on a conservé une tour appelée la tour *du bon an,* la place des arènes, et les restes d'un amphithéâtre.

Levroux est encore entouré de vieilles murailles flanquées de tours et environnées de fossés; on y remarque aussi un ancien château avec une tour d'une énorme dimension.

2. Saint Roc-Amadour, comme nous l'avons dit dans sa vie (26 août), est regardé aussi, par une autre tradition, comme le Zachée de l'Evangile.

voirs comme il convenait, et revint à Rome informer saint Pierre de ce qui était survenu. Le bienheureux Apôtre remit à Sylvin son bâton pastoral et lui dit : « Retournez sur vos pas; allez au tombeau de Sylvestre, et, au nom de Jésus-Christ, ordonnez qu'il ressuscite ». Sylvin se remit en route avec le bâton pastoral de saint Pierre, et s'étant rendu à l'endroit où reposait le corps de Sylvestre, il renverse la tombe, fait toucher au saint corps le bâton de l'Apôtre, et dit, comme il en avait reçu l'ordre : « Mon frère, au nom du Père, et du Fils qui a ressuscité Lazare, et du Saint-Esprit, revenez à la vie. C'est au nom de Jésus-Christ que je parle, revenez à la vie et remplissons ensemble le ministère que l'obéissance nous a confié ». A peine il avait dit, et voilà que Sylvestre, comme un homme qui sortirait d'un profond sommeil, ouvre les yeux et revient à la vie. Les deux Saints se remirent en route pour ne pas différer de répandre au loin les paroles du salut qu'ils avaient reçues du Maître.

« Sylvin et Sylvestre élevèrent une église qu'ils dédièrent au Seigneur et à Pierre, prince des Apôtres, où Jésus-Christ fut béni et adoré. Les boiteux, les aveugles, les paralytiques, tous les malades qui venaient y prier étaient guéris, et Sylvin, par la seule imposition des mains, délivrait les possédés du démon. Le bruit des miracles que le Seigneur opérait dans ce lieu, par le ministère de ses serviteurs, se répandit au loin. Mais bientôt Sylvin lui-même tomba malade, et, plein de mépris pour les choses de ce monde, il parlait avec enthousiasme du bonheur dont il jouirait bientôt au ciel comme serviteur de Jésus-Christ. Ses disciples et la vierge Rodène [1] étaient abîmés dans la tristesse et lui disaient : « Père tant aimé, pourquoi nous quittez-vous si tôt ». Sylvin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, recueillait ses forces, et leur répondait : « Ah ! je vous en conjure, ne vous abandonnez pas à la douleur ».

« Au même moment, les chrétiens qui environnaient sa couche entendirent des voix mélodieuses qui chantaient dans le ciel ; l'air fut parfumé de suaves odeurs, et l'âme du bienheureux confesseur, se séparant de son corps, s'envola dans le sein de Dieu. Les chrétiens célébrèrent ses funérailles, et, deux heures après, saint Sylvestre et la bienheureuse Rodène rendaient eux-mêmes le dernier soupir, et passaient ainsi avec Sylvin au royaume du ciel, où ils jouissent du bonheur éternel avec les Saints et les élus de Dieu [2] ».

Disons un mot de la gloire posthume de saint Sylvin de Levroux. Un puissant seigneur de la cour du roi Clotaire ne s'imposait aucun frein et menait la vie la plus désordonnée. Dieu, dans sa bonté, frappa le corps de ce courtisan endurci pour sauver son âme. Il lui survint un tel tremblement, qu'il ne pouvait même porter la main à son front ; il reconnut enfin la main de Dieu qui le châtiait, et se fit porter plusieurs jours de suite à l'église de Saint-Martin de Tours, passant de longues heures à prier le bienheureux évêque d'intercéder pour lui, et de lui obtenir miséricorde. Il n'en

1. Sainte Rodène était une jeune vierge accourue du fond de l'Italie à Levroux, pour y mener la vie érémitique, sous la direction de Sylvin et de Sylvestre. Elle était fiancée à un jeune homme, à qui la légende donne le nom de Corusculus. Aussitôt que ce dernier eut connaissance du départ de Rodène, il se rendit à Levroux pour la forcer de revenir en Italie. La bienheureuse, avant de paraître devant lui, ne prenant conseil que de son vif amour pour la virginité, se mutila horriblement le visage : mais Sylvin fit sur elle le signe de la croix, et les affreuses cicatrices disparurent. Corusculus, touché de la grâce, demanda le baptême qu'il reçut des mains de saint Sylvin, et passa le reste de ses jours à Levroux, dans la pratique des vertus chrétiennes.

2. Cette légende se lisait dans le bréviaire du chapitre de Levroux, pour la fête de saint Sylvin, après la réforme qu'en fit le pieux archevêque de Bourges, Roland Hébert, selon les prescriptions du Concile de Trente, et de la bulle du saint pape Pie V.

éprouva aucun soulagement ; mais une nuit, pendant son sommeil, saint Martin lui apparut et l'avertit de se faire porter à Levroux, devant les reliques de saint Sylvin. Ce seigneur, aussitôt son réveil, donne des ordres ; il se met en route, et après avoir prié dans l'église de Levroux l'espace d'environ deux heures, son infirmité disparaît, et il s'en retourne, louant la puissance de saint Sylvin, auquel il était redevable de sa guérison.

Un clerc de la ville de Toulouse, nommé Hugon, et d'illustre extraction, était tellement couvert de lèpre, que, ne pouvant supporter le dégoût qu'il inspirait à ses amis et même à sa famille, il résolut de quitter son pays, et d'aller de pèlerinage en pèlerinage, jusqu'à ce que Dieu, prenant pitié de son sort, lui eût rendu la santé. Déjà Hugon avait visité bien des églises, prié devant les reliques d'un grand nombre de Saints, et il ne ressentait aucun adoucissement. Il arrive à Levroux : il passe plusieurs jours et plusieurs nuits en prière devant le tombeau de saint Sylvin, et il recouvre une santé si parfaite qu'il ne lui reste pas la moindre trace de son affreuse maladie. Hugon ne voulut plus retourner à Toulouse ; mais plein de reconnaissance pour le Saint auquel il était redevable de sa guérison, il se consacra, le reste de ses jours, au service de l'église de Levroux, où il remplit, jusqu'à sa mort, l'office de diacre.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGE.

Nous ne connaissons ni la date ni aucun détail de la première translation des reliques de saint Sylvin : nous savons seulement que le chapitre de Levroux en célébrait l'anniversaire le 1er mai, et la fête de saint Philippe était renvoyée au jour suivant. La deuxième translation fut présidée par saint Guillaume, archevêque de Bourges : on croit qu'elle eut lieu au commencement du XIIIe siècle, après la construction de l'église actuelle.

Les reliques des saints Sylvin et Sylvestre ont été plusieurs fois visitées et reconnues par les archevêques de Bourges. En 1439, quelques personnes répandaient malicieusement le bruit que le chef vénéré à Levroux n'était pas celui de saint Sylvin ; les chanoines s'en émurent, et conjurèrent Mgr Henri d'Avaugour de faire constater l'état des saintes reliques. Le prélat donna commission à Guillaume Crasset et à Pierre Durand, prêtres et notaires apostoliques, de visiter les châsses. Ils trouvèrent trois coffres de médiocre grandeur. Sur l'un était cette inscription, en caractères fort anciens : *châsse de saint Sylvin ;* sur l'autre : *châsse de saint Sylvestre*, et sur le troisième : *châsse de sainte Rodène.* Dans la première étaient renfermés tous les os de saint Sylvin, à l'exception du chef et d'un bras qui restaient exposés, dans l'église, à la vénération des fidèles, en des châsses séparées. Ce coffre renfermait aussi les Actes et les légendes de ces trois Saints, plusieurs livres d'église d'une haute antiquité, et les lettres de Philippe Berruyer, qui constataient que le chef et le bras de saint Sylvin avaient été retirés et placés par lui dans d'autres reliquaires. L'archevêque accorda à cette occasion quarante jours d'indulgence à tous ceux qui, véritablement contrits, visiteraient l'église de Levroux, feraient quelque aumône et y prieraient pour la paix. Quelque temps auparavant, le pape Eugène IV avait accordé cent jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient la même église, les jours de Noël, de la Circoncision, de Pâques, de la Pentecôte, aux fêtes de la Vierge, et des saints Sylvin, Sylvestre et Rodène. En 1444, la châsse de saint Sylvin fut ouverte de nouveau, et l'official du diocèse autorisa Guillaume Vaquelin, chanoine de Saint-Agnan, à en détacher un os, long de quatre doigts, pour le faire vénérer dans la province. En 1505, les saintes reliques furent reconnues de nouveau par Mgr Guillaume de Cambrai, qui, dans ses lettres patentes, inséra celles qu'avait délivrées, en 1439, son prédécesseur Henri d'Avaugour.

Les saints corps de saint Sylvin, de saint Sylvestre et de sainte Rodène, furent profanés par les Huguenots, en 1562. Les hérétiques pillèrent l'église de Levroux, et brûlèrent les saintes reliques. Mais on parvint à soustraire, à leur fureur sacrilége, les chefs des deux saints confesseurs, comme il est constaté par les lettres de Mgr Michel Phelippaux qui, en 1685, reconnut l'état de ces précieuses reliques, et les lettres authentiques qui les accompagnaient.

La Révolution de 93 n'a pas entièrement dépouillé Levroux de son pieux trésor. Le chef de saint Sylvin a été sauvé, pendant ces jours désastreux, par le nommé Gaugry, qui plus tard le rendit à l'église. L'abbé Villeret, à cette époque curé de Levroux, dressa procès-verbal de cette restitution, en présence de plusieurs ecclésiastiques, des autorités locales, des personnes les plus notables de la paroisse et de deux médecins. Ce procès-verbal fut soumis à Mgr de Merct, archevêque de Bourges.

qui, après un sérieux examen, reconnut l'authenticité des reliques, et permit de les exposer publiquement à la vénération des fidèles. Ces deux lettres patentes sont conservées avec soin dans la châsse de saint Sylvin.

La fête de saint Sylvin et de saint Sylvestre est marquée au 22 septembre, dans le martyrologe romain. Le cinquième dimanche après Pâques et le 15 août, sont les époques du grand concours : mais il ne se passe pas de jour où plusieurs personnes ne viennent à Levroux se recommander à la protection du saint confesseur. Il s'en trouve des contrées les plus éloignées ; mais on accourt surtout des arrondissements de la Châtre et du Blanc, du Limousin, du Poitou, de la Touraine et du Blaisois.

Extrait du *Pieux pèlerinage de Saint-Sylvin de Levroux*, par le R. P. Possoz, de la Compagnie de Jésus. Nantes, 1854.

SAINT MAURICE, PATRON DES MILITAIRES,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS A AGAUNE (SAINT-MAURICE), EN VALAIS

286. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Cæditur ergo phalanx invicta, jubente tyranno,
Et cruor effusus fluminis instar iit.
Prodigium Alpino natura in culmine vidit,
Spectavit rubeas nam stupefacta nives.

Sur l'ordre du tyran, la phalange invincible tombe foudroyée, et des fleuves de sang courent annoncer au monde son héroïque martyre. Stupéfaite, la nature contemple un spectacle inouï : des neiges rouges au sommet des Alpes !

Le P. Hugues Vaillant, *Fasti Sacri.*

Sous Maximien, qui partageait avec Dioclétien, et comme son collègue, l'empire de la république romaine, presque toutes les provinces virent déchirer et massacrer des peuples entiers de martyrs. Car non-seulement ce prince se livrait avec une sorte de fureur à l'avarice, à la débauche, à la cruauté, en un mot à tous les vices ; mais encore il était passionné pour les rites abominables des gentils, et dans la rage de son impiété contre le roi du ciel, il s'était armé pour détruire le nom chrétien. Tous ceux qui osaient faire profession de la religion du vrai Dieu, des corps de troupes qu'il envoyait partout à leur recherche les enlevaient pour les traîner au supplice et à la mort. On eût dit qu'il avait fait trève avec les peuples barbares, afin de tourner toutes ses forces contre la religion. Il y avait alors dans les armées romaines une légion de soldats qu'on appelait les Thébains. La légion était un corps de six mille six cents hommes sous les armes. On les avait fait venir du fond de l'Orient pour renforcer l'armée de Maximien. C'étaient des guerriers intrépides dans les combats, d'un courage magnanime, d'une foi plus magnanime encore ; ils se montraient avec une noble émulation, pleins de générosité pour l'empereur et de dévouement au Christ ; car ils n'avaient point oublié dans les camps le précepte de l'Evangile, rendant fidèlement à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Comme les autres soldats de l'armée, ils reçurent la mission de se livrer à la poursuite des chrétiens et de les amener devant l'empereur. Seuls ils osèrent refuser de prêter leurs bras à ce ministère de cruauté, et répondirent qu'ils n'obéiraient point à de pareils ordres. Maximien n'était

pas loin; fatigué de la route, il s'était arrêté à Octodurum, aujourd'hui Martigny, à l'entrée de l'Entremont, sur la Dranse. Quand on vint lui annoncer dans cette ville qu'une légion rebelle à ses ordres avait suspendu sa marche et s'était arrêtée à Tarnade, appelé depuis Agaune, et enfin Saint-Maurice en Valais, il s'emporta tout à coup à un violent accès de fureur. Mais avant de continuer notre récit, nous croyons utile de donner ici une exacte description des lieux.

L'endroit où ils étaient est à soixante milles environ de la ville de Genève, mais à quatorze milles seulement du commencement de son lac, le lac Léman, qui traverse le Rhône. Ce lieu est situé dans une vallée, entre les chaînes des Alpes qui s'étendent jusque-là. Pour y arriver, le passage est difficile par des sentiers escarpés et étroits; car le Rhône, dans son cours impétueux, laisse à peine au pied de la montagne un chemin sur sa rive pour le voyageur. Mais quand une fois, malgré tous ces obstacles, on a franchi les gorges étroites de tous ces défilés, tout à coup on voit s'ouvrir une vaste plaine que les Alpes environnent de leurs roches sauvages. C'est dans ce lieu que la sainte légion s'était arrêtée

En apprenant qu'elle refusait d'obéir, Maximien, tout bouillant de colère, comme nous l'avons dit, ordonna qu elle fût décimée. Il espérait que les autres, sous le coup de la terreur, céderaient plus facilement aux volontés de leur maître. C'est pourquoi, aussitôt après cette première exécution, il renouvela ses ordres pour contraindre ceux qui restaient à poursuivre les chrétiens. Dès que ce nouvel arrêt eut été signifié aux Thébains, et qu'ils eurent appris qu'on voulait les forcer à exercer des persécutions sacriléges, un grand tumulte s'éleva dans le camp; tous criaient que jamais ils ne se prêteraient à ce ministère impie; qu'ils avaient et auraient toujours en abomination les idoles et leur culte infâme; que toujours ils demeureraient fidèles à leur religion sainte et divine; enfin qu'ils n'adoraient que le Dieu unique et éternel, résolus de tout souffrir plutôt que de trahir la foi chrétienne. Instruit de cette réponse, Maximien, plus cruel dans ses emportements qu'une bête sauvage, reprend les instincts de sa fureur; il ordonne qu'on les décime pour la seconde fois et que l'on contraigne ceux qui restent à se plier à la loi qu'ils ont méprisée. Cet ordre sanguinaire fut donc porté au camp pour la seconde fois; aussitôt on jeta le sort, et l'on frappa le dixième des restes de la légion. Cependant les autres soldats que le glaive avait épargnés, s'exhortaient mutuellement à persévérer dans leur généreuse résolution.

Leur foi trouvait un puissant aiguillon dans le courage de saint Maurice que la tradition nomme leur chef, de saint Exupère, intendant du camp, et de Candide, le prévôt des soldats. Maurice les exhortait tous et excitait leur foi, en leur montrant l'exemple des martyrs leurs compagnons d'armes; il leur faisait ambitionner à tous l'honneur de mourir, s'il le fallait, pour le respect des lois divines et de leur serment au Christ; ils devaient suivre, leur disait-il, les frères qui venaient de les précéder au ciel. Ainsi s'enflamma dans ces bienheureux guerriers une glorieuse passion pour le martyre. Animés donc par leurs chefs, ils envoyèrent une députation à Maximien, qu'agitaient encore les accès d'une fureur insensée. Leur réponse, pleine à la fois de piété et de courage, était ainsi conçue :

« Empereur, nous sommes vos soldats, mais en même temps, et nous nous faisons gloire de le confesser hautement, nous sommes les serviteurs de Dieu. A vous nous devons le service militaire; à lui l'hommage d'une vie innocente. De vous nous recevons la solde de nos travaux et de nos

fatigues; de lui nous tenons le bienfait de la vie. C'est pourquoi nous ne pouvons, ô empereur, vous obéir jusqu'à renier le Dieu créateur de toutes choses, notre maître et notre créateur, qui est aussi le vôtre, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas. Ne nous réduisez pas à la triste obligation de l'offenser, et vous nous trouverez comme nous l'avons toujours été, prêts à suivre tous vos ordres. Autrement, sachez que nous lui obéirons plutôt qu'à vous. Nous vous offrons nos bras contre l'ennemi que vous voudrez frapper, quel qu'il soit, mais nous tenons que c'est un crime de les tremper dans le sang des innocents. Ces mains savent combattre contre des ennemis et contre des impies; elles ne savent point égorger des amis de Dieu et des frères. Nous n'avons pas oublié que c'est pour protéger nos concitoyens, et non pour les frapper, que nous avons pris les armes. Toujours nous avons combattu pour la justice, pour la piété, pour le salut des innocents. Jusqu'ici, au milieu des dangers que nous avons affrontés, nous n'avons pas ambitionné d'autre récompense. Nous avons combattu, par respect pour la foi que nous vous avons promise; mais comment pourrions-nous la garder, si nous refusions à notre Dieu celle que nous lui avons donnée ? Nos premiers serments, c'est à Dieu que nous les avons faits; et ce n'est qu'en second lieu que nous vous avons juré de vous être fidèles. Ne comptez pas sur notre fidélité à ces seconds serments, si nous venions à violer les premiers. Ce sont des chrétiens que vous ordonnez de rechercher pour les punir; mais nous sommes chrétiens, nous, et nous voici; vos vœux sont satisfaits, et vous n'avez plus besoin d'en chercher d'autres; vous avez en nous des hommes qui confessent Dieu le Père, l'auteur de toutes choses, et qui croient en Jésus-Christ son Fils comme en un Dieu. Nous avons vu tomber sous le glaive les compagnons de nos travaux et de nos dangers, et leur sang a rejailli jusque sur nous. Cependant nous n'avons point pleuré la mort, le cruel massacre de ces bienheureux frères; nous n'avons pas même plaint leur sort; au contraire, nous les avons félicités de leur bonheur, nous avons accompagné leur sacrifice des élans de notre joie, parce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir pour leur Seigneur et leur Dieu. Quant à nous, nous ne sommes pas des rebelles que l'impérieuse nécessité de vivre a jetés dans la révolte; nous ne sommes pas armés contre vous par le désespoir, toujours si puissant dans le danger. Nous avons des armes en main, et nous ne résistons pas. Nous aimons mieux mourir que de donner la mort, périr innocents que vivre coupables. Si vous faites encore des lois contre nous, s'il vous reste de nouveaux ordres à donner, de nouvelles sentences à prononcer, le feu, la torture, le fer ne nous effraient pas; nous sommes prêts à mourir. Nous confessons hautement que nous sommes chrétiens et que nous ne pouvons pas persécuter des chrétiens ».

En recevant cette réponse, Maximien comprit qu'il avait à lutter contre des cœurs inflexibles dans la foi du Christ. C'est pourquoi, désespérant de triompher de leur généreuse constance, il résolut de faire périr d'un seul coup la légion tout entière. De nombreux bataillons de soldats reçurent l'ordre de l'entourer pour la massacrer. Arrivés devant la bienheureuse légion, les impies qu'envoyait l'empereur tirèrent leurs glaives contre ces milliers de Saints que l'amour de la vie n'avait point fait fuir devant la mort. Le fer les moissonnait dans tous les rangs, et il ne leur échappait pas une plainte, pas un murmure.

Ils avaient déposé leurs armes; les uns tendaient le cou, les autres présentaient la gorge à leurs persécuteurs; tous offraient aux bourreaux un corps sans défense. Malgré leur nombre et leur puissante armure, ils ne se

laissèrent point emporter au désir de faire triompher la justice de leur cause par le fer. Une seule pensée les animait : le Dieu qu'ils confessaient s'était laissé traîner à la mort sans un murmure; comme un agneau, il n'avait point ouvert la bouche. Eux de même, les brebis du Seigneur, ils se laissèrent déchirer par des loups furieux. La terre fut couverte des cadavres de ces saintes victimes, et leur noble sang y coulait en longs ruisseaux. Jamais, en dehors des combats, la rage d'un barbare entassa-t-elle tant de débris humains? Jamais la cruauté frappa-t-elle par une seule sentence tant de victimes à la fois, même en punissant des scélérats ? Pour eux, ils étaient punis, malgré leur innocence et leur multitude, quoique souvent on laisse des crimes sans vengeance, à cause du grand nombre des coupables. Ainsi l'odieuse cruauté d'un tyran sacrifia tout un peuple de Saints, qui dédaignaient les biens de cette vie présente dans l'espérance du bonheur futur. Ainsi périt cette légion vraiment digne des anges. C'est pour cela que notre foi nous les montre aujourd'hui réunis aux légions des anges, et chantant éternellement avec eux dans le ciel le Seigneur, le Dieu des armées.

Quant au martyr Victor, il ne faisait pas partie de cette légion; même il n'était plus soldat, ayant obtenu, après de longs services, son congé de vétéran. Mais dans un voyage qu'il faisait, il tomba, sans le savoir, au milieu des bourreaux qui, joyeux de leur butin, se livraient aux orgies d'un grand festin. Ils l'invitèrent à partager avec eux les joies de la fête. Quand il eut appris de ces malheureux, dans l'exaltation de l'ivresse, la cause qui les réunissait, il refusa avec horreur et méprisa le festin et les convives. On lui demanda alors s'il était chrétien; à peine eut-il répondu qu'il l'était et le serait toujours, que tout aussitôt on se jeta sur lui et on le massacra. Ainsi frappé au même lieu que les autres martyrs, il partagea avec eux et leur mort et leurs honneurs. De ce grand nombre de Saints, quatre noms seulement nous sont connus : Maurice, Exupère, Candide et Victor.

Un vitrail de la cathédrale de Strasbourg représente saint Maurice vêtu en chevalier. On le peint tenant un étendard crucifère, une grande épée et la couronne d'épines. Dans la collection des Saints du cabinet des estampes de Paris, on le voit tantôt représenté à cheval; tantôt en tête des officiers de sa légion; tantôt avec ses compagnons d'armes, refusant de sacrifier aux idoles, puis massacré par ordre de l'empereur.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des bienheureux martyrs d'Agaune furent découverts par révélation à saint Théodore, évêque de Sion en Valais. Il fit élever en leur honneur une basilique adossée d'un côté à un énorme rocher. Or, pendant qu'on la bâtissait, il arriva un miracle que nous ne pouvons passer sous silence. Parmi les ouvriers qui, sur la convocation de l'évêque, s'étaient réunis pour ce grand travail, il y en avait un qui était encore païen. Un dimanche que les autres avaient quitté leurs travaux à cause de la solennité du jour, il était resté seul à continuer son travail. Tout à coup, au milieu de cette solitude où il se trouve, les Saints, environnés de lumière, l'enlèvent et l'étendent par terre pour le soumettre au châtiment de son impiété. Il voyait de ses yeux la foule des Martyrs; il sentait les coups dont ils le frappaient et entendait leurs reproches, parce que seul, au jour du Seigneur, il avait manqué à l'église, et, de plus, osé, quoique gentil, travailler à la construction d'un édifice sacré. Ces châtiments et ces reproches étaient de la part des Saints une miséricordieuse bonté; car l'ouvrier, tremblant et consterné, voulut aussitôt demander qu'on invoquât sur lui le nom du salut et se fit chrétien.

Parmi les miracles des saints Martyrs, nous ne devons point oublier un fait qui a eu du retentissement, et que tous ont connu. Une dame, épouse de Quincius, personnage d'un rang distingué, était atteinte d'une paralysie qui lui avait enlevé l'usage de ses pieds. Elle sollicita son

mari de la faire conduire à Agaune, quoique la distance fût considérable. A son arrivée, des serviteurs la portèrent dans leurs bras jusqu'à la basilique des saints Martyrs; elle revint à pied à son hôtellerie. Et aujourd'hui, dans ces mêmes membres que la mort avait déjà frappés, elle porte partout le témoignage du miracle qui l'a guérie.

Aux miracles racontés par saint Eucher, nous ajouterons celui qui arriva à saint Martin. Ce grand prélat, qui portait une singulière dévotion à nos glorieux martyrs, se rendit à Agaune pour tâcher d'avoir de leurs reliques; mais n'ayant pu en obtenir des moines qui possédaient ce lieu, il se transporta à l'endroit où ils avaient enduré la mort. Et là, après avoir fait une oraison très-fervente, il prit un couteau et en enleva, en forme de couronne, un morceau de terre, et aussitôt, ô prodige admirable! il en sortit du sang en abondance, qu'il reçut dans un vase apporté exprès pour cela, et en laissa une partie à Agaune avec ce même couteau; il apporta le reste à Tours, et le distribua ensuite à plusieurs églises, particulièrement à sa cathédrale et à celle d'Angers. Il en conserva seulement pour lui une petite fiole, qu'il porta toujours depuis par dévotion, et avec laquelle il voulut être enterré.

La mémoire de saint Maurice et de ses compagnons a toujours été très-célèbre dans l'Eglise. Les fidèles ont coutume, dans les guerres contre les ennemis de la foi, de l'invoquer avec saint Georges, pour en obtenir la victoire par la force de leur intercession.

Les Grecs ont eu aussi un martyr du nom de saint Maurice, qui souffrit dans Apamée, le 4 juillet, et dont Métaphraste a décrit le combat. Plusieurs l'ont confondu avec celui dont nous parlons, et le cardinal Baronius confesse qu'il avait suivi cette opinion; mais il l'a rétractée dans ses *Notes* sur le martyrologe romain, au 22 septembre.

Le culte de Saint-Maurice et de ses compagnons, né en Valais sous les yeux des témoins de leur martyre, passa dans les Gaules vers la fin du IVe siècle; il s'étendit plus tard en Italie; aujourd'hui il est connu et répandu dans toute la catholicité. Déjà vers l'an 390, saint Théodore, évêque de Sion, envoie des ossements des Thébéens à saint Victrice, évêque de Rouen. Saint Germain, évêque d'Auxerre, fait bâtir en 420, dans sa ville épiscopale, une église en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons.

Les églises paroissiales élevées sous le vocable de saint Maurice et de ses illustres frères d'armes, soit dans les diocèses voisins, soit à l'étranger, sont innombrables; il y a en Suisse peu d'églises où l'on n'aperçoive quelque part la statue de Maurice ou le signe qui le rappelle, la croix trefflée qui porte son nom figure partout; on la voit peinte aux voûtes des sanctuaires sur les vieux drapeaux, gravée sur les armoiries des villes et jusque sur les monnaies anciennes et modernes qui ont subsisté jusque dans ces derniers temps.

L'église actuelle de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, dans laquelle les reliques des martyrs thébéens furent transférées solennellement au milieu d'un concours immense de peuple, possède : 1° Une grande châsse plaquée en argent, ornée de nombreuses pierres précieuses, renfermant plusieurs parties du corps de saint Maurice; 2° deux bustes, l'un en argent, renfermant la tête de saint Candide, un des lieutenants de saint Maurice; l'autre en argent doré, surmonté des armes de la maison de Savoie, renferme la tête de saint Victor, vétéran romain martyrisé avec les Thébéens; 3° une statue équestre, de cinquante centimètres, en argent, représentant saint Maurice; 4° deux bras en argent, enrichi de pierres précieuses, dont l'un renferme une côte et un ossement de saint Bernard de Menthon; l'autre, les reliques de saint Innocent, martyr thébéen; 5° deux châsses plaquées argent, plus petites que celle de saint Maurice. L'une renferme des ossements des martyrs thébéens; l'autre, les reliques des enfants de saint Sigismond, patron de la paroisse; 6° Deux coupes en argent, renfermant des reliques de saint Séverin, premier abbé de Saint-Maurice (478), des Thébéens, de saint François de Sales, etc.; 7° un vase d'agathe d'une seule pièce, don de Charlemagne, travail grec de l'ère païenne, très-remarqué des connaisseurs, contenant de la terre imbibée du sang des martys thébéens; 8° une aiguière, travail arabe non moins précieux que l'agathe, présent aussi de l'empereur Charlemagne; c'est émail sur or, orné de superbes saphirs; elle contient aussi du sang de nos Martyrs; 9° l'anneau de saint Maurice, véritable anneau des chevaliers romains du IIIe au IVe siècle; c'est un saphir brut monté sur or; 10° un reliquaire renfermant cent vingt-sept dents des martyrs thébéens, et un autre renfermant des reliques du chef de la légion.

Les reliques de ces glorieux martyrs furent distribuées en divers endroits de la chrétienté. Le diocèse de Troyes en possède une partie. L'église de l'abbaye de Larrivour avait une châsse dans laquelle se trouvaient des restes de saint Maurice et de ses compagnons. Cette châsse est actuellement dans l'église de Lusigny, à la muraille de la chapelle Saint-Nicolas, du côté de l'Evangile. Une relique de saint Maurice est également dans une des châsses qui proviennent de l'abbaye de Montiéramey et qui sont exposées dans l'église paroissiale.

Saint Maurice est le patron de plusieurs paroisses dans le diocèse de Nevers. Le monastère de la Visitation de Nevers possède le corps de saint Ours, un des compagnons de saint Maurice.

En 1857, une société militaire, sous le nom de Saint-Maurice, a été fondée au Mans par Messieurs les officiers en retraite. Elle avait pour but de venir en aide à ceux de ses membres qui, par suite de maladies, se trouvaient dans une position fâcheuse; de leur faire rendre les derniers devoirs d'une manière convenable; d'assister leurs veuves et leurs orphelins; mais elle n'existe plus.

Cette histoire authentique du martyre de saint Maurice et de ses compagnons a été écrite cent cinquante ans après leur mort, par saint Eucher, évêque de Lyon, qui cite leurs actes et la relation d'Isaac, évêque de Genève : Isaac avait été instruit par Théodore, évêque d'Octodurum. Nous avons reproduit intégralement ce monument, un des plus beaux de l'antiquité chrétienne, tel qu'il se trouve dans les *Actes des Martyrs*, traduits et publiés par les RR. PP. Bénédictins, de la congrégation de France, t. III, p. 20. Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, d'une *Notice sur la ville de Saint-Maurice et son abbaye*, par M. le chanoine Beck; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier, et des *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

SAINT PHOCAS LE JARDINIER,

MARTYR A SINOPE, EN PAPHLAGONIE

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Maximien-Hercule.

Non alienum effundere sanguinem, sed se paratum suum effundere præstare debet Christianus.

Un chrétien ne doit point verser le sang des autres, mais il doit se montrer toujours prêt à répandre le sien.

S. Jean Chrysostome, *Hom.* LXVII.

Puisque Notre-Seigneur venant au monde y a principalement fait choix des pauvres pour les établir héritiers de son royaume, il est bien raisonnable que nous leur donnions place en ce recueil, comme nous y plaçons les empereurs et les princes, afin que par ce moyen soit accomplie l'Ecriture qui dit : « Le riche et le pauvre se sont rencontrés de compagnie ; le Seigneur est le Créateur de l'un et de l'autre ».

Phocas cultivait un jardin à la porte de la ville de Sinope, sur l'embouchure de l'isthme, et il trouvait dans ce petit coin de terre de quoi se nourrir lui-même et venir en aide aux nécessiteux de la contrée. Quoique sa maison fût chétive et peu commode, il y accueillait avec joie tous les voyageurs sans asile et pourvoyait de son mieux à leurs besoins. Il était à Sinope ce qu'Abraham avait été à Sodome. Sa charité reçut une récompense digne d'elle, et lui valut la plus glorieuse des morts. Après que l'Evangile eut été annoncé au monde, les rois se levèrent et s'armèrent contre le Seigneur et contre son Christ ; les peuples plongés dans l'erreur repoussaient de toutes leurs forces la vérité. On poursuivait, on punissait sévèrement les chrétiens ; ceux qui tombaient aux mains des persécuteurs étaient livrés au supplice, ceux qui se cachaient étaient recherchés avec soin. La vie obscure de Phocas ne put le dérober aux fureurs des tyrans. Il fut dénoncé comme un fervent disciple de Jésus-Christ, et on ordonna de le saisir et de le frapper sans aucune forme de procès, sans interrogatoire, car ses actions parlaient assez haut, et l'interroger c'était lui fournir l'occasion de glorifier sa foi. Un soir, deux voyageurs attardés viennent frapper à sa porte; il les accueille avec sa cordialité ordinaire, les fait asseoir à sa table, et les entoure des soins les plus attentifs. Le repas et la conversation inspirant aux convives une familiarité réciproque, le jardinier demande à ses hôtes le motif qui les amène a la ville, et ceux-ci, quoique obligés au secret, lui avouent qu'ils sont venus pour mettre à mort, partout où ils le trouveront, un chrétien appelé Phocas : « Aidez-nous », ajoutent-ils, « à découvrir son habitation ».

— « Volontiers », répondit-il sans étonnement, « je serai à vos ordres demain matin ; en attendant, reposez-vous et dormez en paix dans ma pauvre demeure ». Lui, il employa la nuit à creuser sa fosse, à tout disposer pour ses funérailles. Au point du jour, sa besogne finie, il vient réveiller les soldats et leur dit : « J'ai cherché Phocas, et je l'ai trouvé ; vous habitez sa maison, et le voilà devant vous. Remplissez votre mandat ». Les bourreaux hésitaient : comment lever la main sur un tel homme, et sous le toit même de l'hospitalité ? Il les encouragea. « Frappez », leur dit-il, « ne craignez rien. Que le crime retombe sur ceux qui l'ont commandé ! » Et sa tête roula sous le glaive [1].

La tombe de saint Phocas était l'orgueil et le palladium de sa patrie. Du milieu des mers, les navigateurs la saluaient de loin comme un phare sacré. « Ceux qui traversent le Pont-Euxin », ajoute saint Astère, « ceux aussi qui naviguent sur la mer Adriatique, sur la mer Egée, sur l'Océan oriental et occidental, adoucissent les ennuis de la navigation par des hymnes à la gloire du saint Martyr ; ils ont sans cesse à la bouche le nom de Phocas, et il leur donne souvent des marques particulières de sa puissante protection. La nuit, quand une grosse tempête menace le vaisseau, il va réveiller le pilote qui dort près du gouvernail, serre lui-même les cordages, dirige la voile, et se tient debout sur la proue pour signaler et tourner les écueils. C'est une coutume observée entre les matelots d'inviter saint Phocas à leur table ; mais, parce qu'il n'a pas de corps et ne mange pas effectivement, ils ont imaginé un ingénieux moyen de satisfaire leur piété : ils font la portion du Martyr, laquelle est achetée par l'un des assistants ; un autre l'achète le lendemain, et ainsi de suite, si bien que chacun la prend et la paie à son tour. Puis, quand le navire est entré au port, le produit de ces ventes est distribué aux pauvres que Phocas nourrit après sa mort, comme il le faisait dans sa vie. Les princes n'ont pas moins de vénération que le peuple pour sa mémoire. L'humble maison qu'il habita sur la terre est enrichie de magnifiques présents. Les jeunes gens se plaisent à la visiter autant que les anciens. Les barbares eux-mêmes rivalisent avec nous pour rendre leur devoir au pauvre jardinier. Un des leurs donna sa couronne d'or chargée de pierreries et sa cuirasse d'une matière précieuse, car les barbares ont le goût des belles armes ; il les donna à Dieu par l'entremise du Martyr qu'il pria de les faire agréer au Seigneur, voulant reconnaître par cette espèce de tribut, qu'il lui devait le courage et la puissance [2] ».

Dysance enviait à Sinope son trésor ; elle obtint qu'une partie de la sainte dépouille fût transférée dans ses murs. Jean présida à la translation, fêtée deux jours de suite. D'abord, on promena triomphalement les précieuses reliques à travers les rues et les places de la cité reine, au milieu d'une foule émue. Toute la cour, l'empereur lui-même, suivaient à pied. Le lendemain, on traversa le Bosphore tout couvert de bateaux richement parés et illuminés. La ville entière s'était transportée sur les flots pour accompagner son nouveau protecteur à la demeure solennelle qu'on lui avait assignée sur la côte d'Asie, dans un lieu qui depuis a porté son nom.

On représente saint Phocas : 1° cultivant un petit jardin ; 2° donnant l'hospitalité aux soldats envoyés par Maximien-Hercule pour le faire mourir ; 3° creusant sa fosse pendant que les licteurs dorment dans sa maison.

1. Saint Astère, *Hom.* IX. — 2. *ibid.*

DEUX AUTRES SAINTS DU NOM DE PHOCAS.

C'est ici le lieu de faire remarquer avec les Bollandistes qu'il y a trois Saints différents du nom de Phocas : 1° Saint Phocas, martyr d'Antioche, marqué au 5 mars dans le martyrologe, est invoqué en Orient contre la morsure des serpents (vers 320) ; 2° saint Phocas, évêque de Sinope, dans le Pont, martyrisé sous Trajan au commencement du IIe siècle. Ses actes, rapportés au 14 juillet par les Bollandistes, racontent que, ayant été cité devant le gouverneur de la province, nommé Africanus, un tremblement de terre se fit sentir qui renversa le tribunal de son juge et l'ensevelit sous les décombres. Saint Phocas rappela l'infidèle à la vie; mais ce miracle, loin de lui ouvrir les yeux, ne fit que l'irriter davantage : il fit plonger dans de la poix bouillante le saint évêque qui, après avoir subi diverses autres tortures, eut la tête tranchée; 3° saint Phocas le Jardinier, dont nous venons de donner l'édifiant martyre.

Le Père Giry a donc fait confusion quand il a mêlé les Actes de Phocas le Jardinier à ceux de Phocas, martyr d'Antioche. Nous avons effacé la vie qu'il donne du premier au 5 mars, et reporté cette vie au 22 septembre, d'accord en cela avec les savants auteurs des *Acta Sanctorum* et toute la critique.

Extrait des *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin. Bar-le-Duc, typographie des CÉLESTINS, ancienne maison L. GUÉRIN, éditeur.

S. FLORENT DE BAVIÈRE, PRÊTRE ET CONFESSEUR,

PATRON DE ROYE, AU DIOCÈSE D'AMIENS

440. — Pape : Saint Sixte III. — Empereur romain : Valentinien III.

> Le soldat du Christ n'appartient ni à la chair, ni au monde, ni au démon; mais il combat contre ces trois ennemis pour posséder le Christ.
>
> *Hugo card.*

Florent vivait avec son frère Florian, au pays de Bavière, dans la Germanie. L'histoire ne nous apprend rien de leurs parents ni de leur enfance. Elle dit seulement que, quand les deux frères, que la grâce n'unissait pas moins étroitement que la nature, furent en âge d'embrasser une carrière, ils prirent celle des armes où ils donnèrent tant de preuves de leur courage et de leur fidélité, que, pour reconnaître leurs services et leur valeur, ils furent honorés des premières charges militaires dans les armées impériales. Nous savons en particulier, de saint Florian, qu'il fut tribun. Mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur eux, les appela bientôt à une autre milice, les engageant dans les rudes combats du martyre, où, par leur constance, ils soutinrent la gloire du nom chrétien et la sainteté de la foi en Jésus-Christ, dont ils faisaient profession dès leur jeunesse.

Un gouverneur ayant été envoyé dans leur pays pour faire une exacte recherche des chrétiens et les obliger de sacrifier aux dieux, ou les condamner, en cas de refus, à tous les supplices que la cruauté pouvait inspirer, celui-ci fit sa résidence et établit son tribunal dans la ville de *Lorch*, ancienne et fameuse colonie des Romains, mais qui, depuis, a été ruinée par les Huns, ce qui a fait transférer son évêché à Salzbourg. A peine y

fut-il arrivé, qu'ayant découvert quarante soldats qui faisaient profession de la religion chrétienne, il les fit arrêter prisonniers. Dès que les saints frères eurent avis de cette persécution, ils prirent le chemin de cette ville, pour y secourir de tout leur pouvoir ces innocentes victimes de Jésus-Christ. Comme ils en étaient près, ils rencontrèrent une troupe de soldats qui marchaient avec tant d'ardeur, qu'on eût dit qu'ils allaient à une expédition considérable. Ils s'informèrent d'eux où ils couraient si précipitamment; apprenant de leur bouche qu'ils n'avaient point d'autre ordre que de chercher des chrétiens, ils leur dirent : « Si vous voulez, chers amis, votre voyage ne sera pas long, nous sommes l'un et l'autre du nombre de ceux que vous cherchez. Nous adorons Jésus-Christ, et nous détestons le culte de vos dieux, qui ne sont que des idoles ou des démons. Vous n'avez qu'à nous prendre et à nous mener à votre président; il vous louera assurément de cette action, puisque vous ne retournerez pas les mains vides et sans capture ». Les soldats ne purent s'empêcher d'admirer le courage de ces deux frères. Cependant, pour ne point manquer à leur commission, ils se saisirent de leurs personnes et les conduisirent à leur chef. Le tyran les interrogea sur leur religion, et ayant reconnu, par leurs réponses, qu'ils étaient dans la résolution de mourir plutôt mille fois que de renoncer à Jésus-Christ, il commanda, premièrement qu'ils fussent roués de coups de bâton, supplice ordinaire aux soldats. Ensuite, il leur fit percer et découper les épaules avec des instruments aigus : enfin il les condamna à être noyés dans la rivière d'Anise, qui passe auprès de Lorch, s'ils ne changeaient au plus tôt de sentiment.

Les bourreaux les chargèrent donc de chaînes, et tout brisés et couverts de plaies qu'ils étaient, ils les traînèrent du côté de la rivière pour exécuter au plus tôt l'arrêt de leur condamnation. Mais la divine Providence se contenta d'enlever saint Florian, et réserva saint Florent pour la consolation du pays des Gaules; car, au milieu du chemin, ces bourreaux se trouvant si las qu'ils ne pouvaient plus marcher, se couchèrent à l'ombre d'un grand arbre et s'y endormirent; pendant leur sommeil, un ange apparut à saint Florent, et lui dit qu'il ne devait pas mourir en cette occasion, mais qu'il était destiné à un plus long martyre, qui, sans être sanglant, lui procurerait néanmoins une gloire immortelle; qu'il se retirât donc au plus tôt dans les Gaules, où Notre-Seigneur lui préparait de grands travaux pour l'avancement de son culte et pour le salut d'une infinité de personnes. En même temps ses liens et ses fers se rompirent d'eux-mêmes, de sorte qu'il se trouva libre et en état de pouvoir se sauver. Il communiqua sa vision à saint Florian, qui, la voyant confirmée par ce miracle, ne douta point qu'elle ne fût de Dieu; ainsi, son avis fut que, pour obéir à la voix du ciel, il prît occasion du profond sommeil des bourreaux pour se retirer. Saint Florent, qui désirait ardemment le martyre, ne s'y résolut qu'avec peine; mais sachant bien que le plus grand service que nous puissions rendre à Dieu, c'est d'exécuter sa volonté, il se mit en chemin après avoir embrassé son cher frère, qui allait être couronné dans le ciel comme un généreux soldat de Jésus-Christ. Les bourreaux, à leur réveil, ne trouvant plus que celui-ci, déchargèrent sur lui toute leur fureur, et le jetèrent enfin dans le fleuve, qui lui servit de chemin pour entrer dans l'éternité bienheureuse. Sa victoire est marquée au 4 mai dans le martyrologe romain, et on la célèbre en Bavière avec beaucoup de solennité.

Cependant, saint Florent sortit au plus tôt de son pays, et étant entré dans les Gaules, il arriva heureusement aux bords du Rhône, auprès de la

ville de Lyon. C'était un jour de dimanche, auquel il souhaitait extrêmement d'assister à la célébration des saints mystères ; mais il ne trouva sur le bord de cette rivière grande et rapide qu'il fallait nécessairement passer, qu'une vieille nacelle toute brisée, dont on ne pouvait point se servir sans s'exposer à un évident naufrage. Le désir de ne point perdre la messe en un jour si saint le fit alors recourir à la prière : il invoqua l'assistance du ciel ; et il fut aussitôt exaucé : car un ange l'ayant fait entrer dans la nacelle, il s'en fit lui-même le pilote, et la conduisit sûrement à l'autre bord, sans qu'elle fît eau ni qu'aucune des planches se séparât. En entrant à Lyon, il rencontra un homme possédé du démon, que l'on tenait lié et garrotté avec plusieurs chaînes, de peur qu'il ne se jetât sur les passants et ne leur fît quelque outrage. Il eut pitié de sa misère, et, après avoir imploré le secours de Dieu par une fervente prière, il le délivra d'un hôte si pernicieux, par la vertu du signe de la croix.

Etant sorti de Lyon, il suivit le cours de la Loire, et, par le conseil de l'ange qui le conduisait, il vint à un lieu appelé Glonne, aux extrémités de l'Anjou, du côté de la Bretagne. Cet endroit était extrêmement solitaire et plus propre à la retraite des bêtes sauvages qu'à la demeure des hommes. En effet, il ne trouva de couvert qu'une grotte remplie de serpents, qu'il fut obligé de chasser avec le signe de la croix pour s'y loger. Il y bâtit une chapelle en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres, et depuis l'on y a construit une célèbre abbaye appelée Saint-Florent le Vieil, pour le distinguer de Saint-Florent-lès-Saumur, que l'on nomma Saint-Florent le Jeune. Au bout de quelques années, le même ange, qui ne manquait pas de l'instruire de temps en temps de ce qu'il devait faire pour sa plus grande perfection, lui conseilla d'entrer dans les Ordres sacrés et d'aller à Tours pour les recevoir des mains de saint Martin. Il obéit à cette voix, et, après avoir séjourné en cette ville le temps qu'il fallait pour son ordination, il s'en revint à sa grotte, pour continuer d'y jouir des délices de la solitude. Dans le chemin, il rencontra une pauvre femme aveugle, qui témoignait assez, par ses cris et par ses larmes, la grandeur du désastre qui lui était arrivé ; un fils unique, qui la menait par la main, lui gagnait sa vie et était son unique appui, s'était noyé depuis trois jours dans la Loire, sans qu'on pût trouver son corps pour lui donner la sépulture. L'affliction de cette malheureuse le toucha si sensiblement, qu'il résolut de la secourir par ses prières. Il implora donc pour elle la miséricorde de Dieu ; aussitôt l'ange lui apparut et lui apprit où était le corps de l'enfant. On le pêcha, et, par un prodige de la toute-puissance divine, on le trouva tout vivant. Le Saint le rendit donc à la mère en parfaite santé ; mais, pour ne pas la consoler à demi il la guérit aussi de sa cécité, de sorte qu'elle n'eut pas seulement la satisfaction d'embrasser son enfant ressuscité, mais aussi de le voir et de pouvoir marcher sans son secours. Il y avait, auprès du château de Saumur, un horrible dragon : non-seulement il infectait et ravageait tout le pays mais quelquefois aussi se jetait sur les habitants et les dévorait. Ils eurent recours à notre Saint, qui, s'étant transporté sur les lieux, fit sa prière, et, par le signe salutaire de notre rédemption, les délivra d'un si horrible fléau.

Saint Florent passa le reste de sa vie dans la solitude de Glonne, séparé du commerce du monde, mais visité et consolé par les anges. Le jeûne, la prière, les larmes, la psalmodie et le combat contre les passions étaient ses exercices ordinaires. Il allait aussi quelquefois dans les lieux d'alentour, pour travailler au salut du prochain, et il ne refusait point ses conseils à

ceux qui venaient dans son désert, pour recevoir quelques instructions dans leurs doutes, ou quelque soulagement dans leurs peines. D'ailleurs, la charité l'obligeait souvent de faire des miracles pour l'assistance des pauvres et des affligés qui avaient recours à lui. Il éclairait les aveugles, délivrait les possédés, redressait les boiteux, et rendait la santé à tous les malades. Enfin, après avoir vécu cent vingt-trois ans dans une vie très-pure et très-innocente, et dans des austérités incroyables, il mourut le 22 septembre vers l'an 440. Ses actes font connaître le mérite de cette mort par ce peu de paroles : *Post sacram communionem, inter verba orationis emisit animam* : « Après avoir reçu la sainte communion, il rendit son âme dans l'exercice actuel des oraisons ».

On le peint ordinairement dans une barque conduite par le ministère d'un ange.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut inhumé dans l'ermitage qu'il avait sanctifié par tant de pénitences et de prières, dans la chapelle même de Saint-Pierre qu'il y avait fait bâtir, et qui était le lieu où il célébrait ordinairement les divins mystères. Cet ermitage fut ensuite habité par de très-saints ermites, jusque sur la fin du VIIe siècle, où l'on y fonda une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, qui prit le nom de Saint-Florent, et dont saint Mauront fut le premier abbé. Charlemagne, empereur et roi de France, prit ce lieu en telle affection, qu'il l'augmenta et l'enrichit notablement, et c'est pour cela que le grand Alcuin, son précepteur, la met au nombre des vingt-trois abbayes qu'il dit avoir été fondées par ce généreux monarque, selon l'ordre des lettres de l'alphabet. Cependant elle ne put éviter la fureur, premièrement des Bretons, ensuite des Suédois et des Danois, appelés Normands, qui la saccagèrent et la ruinèrent, sans y laisser un seul appartement pour la demeure des religieux. Ce fut dans cette dernière irruption que le corps vénérable de saint Florent fut porté au monastère de Tournus, dans le diocèse d'Autun, sur la rivière de Saône, où il demeura plusieurs années sans que les religieux de cette maison, qui n'en étaient que dépositaires, voulussent le rendre à ceux qui le leur avaient confié. Mais il en fut enlevé furtivement par un religieux de Glonne, nommé Absalom, qui le reporta en Anjou. Et alors Thibault, comte de Blois, au lieu de réparer l'abbaye de Glonne, en fit bâtir une autre plus auguste du même nom de Saint-Florent, sur la colline alors appelée le Tronc *(Truncus)*, et où s'élève aujourd'hui le château de Saumur, où ses dépouilles sacrées furent placées avec une joie et une solennité merveilleuses (950). Amalbert, abbé de ce monastère, transféra sur un autel spécial le corps de saint Florent (21 mai 973), et fit faire une châsse d'airain pour y déposer les saintes reliques. Depuis, en 1025, cette abbaye fut détruite avec le château par Foulques, comte d'Anjou, et le corps de saint Florent en fut encore enlevé pour le sauver de l'incendie ; mais le bateau qui le portait sur la Loire, ne pouvant avancer par une secrète conduite de la puissance de Dieu, on fut obligé de le laisser dans une église de Saint-Hilaire, à un bourg nommé Trèves, jusqu'à ce que la nouvelle abbaye de Florent-lès-Saumur fût bâtie. Cette sainte relique est encore demeurée en cette abbaye, depuis 1030 jusqu'à 1035; alors Hugues, comte de Vermandois, ayant porté ses armes en Anjou, s'en saisit par force, et l'apporta à Roye, en Picardie, dans l'église collégiale de Saint-Georges. On bâtit ensuite, en cette ville, la grande église de Saint-Florent, où le collége des chanoines et ses ossements sacrés furent transférés, et comme la châsse était trop ancienne, les habitants de Roye, en 1152, pleins de dévotion envers leur nouveau patron, en firent faire deux autres fort riches, dans lesquelles son chef et son corprs furent mis séparément par Théodoric, évêque d'Amiens, et par Baudouin, évêque de Noyon.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en l'année 1495 ; le roi Louis XI ayant pris la ville de Roye, qui était occupée par Charles, duc de Bourgogne, en fit enlever ces deux grands trésors. On les transporta d'abord dans l'église de Mortemer, puis à Cressonsacq (Oise), et ensuite à la Chartreuse, près Noyon ; de là on les reporta à Saint-Florent-lès-Saumur. Il donna aussi deux autres châsses beaucoup plus magnifiques que les précédentes pour les y enfermer. Après sa mort, un grand procès éclata entre le Chapitre de Roye et les religieux de Saumur ; il ne put être terminé, ni par une sentence des requêtes du palais, ni par un arrêt de la Cour donné en faveur du chapitre ; les parties en vinrent enfin à une transaction par laquelle elles convinrent que le corps de saint Florent serait rendu tout entier à l'église de Roye avec les châsses qui en avaient été enlevées, mais que son chef, avec les nouvelles châsses, données par le roi Louis XI, demeureraient à l'abbaye de Saint-Florent-lès-Saumur ; ainsi, le corps de saint Florent fut apporté à Roye où il fit de nouveaux miracles et fut reçu avec une allégresse et une solennité incroyables. C'est ce

qui a donné lieu à la fête du retour de cette sainte relique, qui s'y fait tous les ans, le dimanche dans l'octave de l'Assomption, avec autant de magnificence que la principale fête du 22 septembre.

Au XVIe siècle, l'abbaye fut envahie et profanée par les sectaires qui brisèrent les châsses; mais les reliques furent heureusement sauvées de la profanation et mises en lieu sûr. En 1790, elles furent transportées dans l'église de la paroisse où elles restèrent complétement ignorées jusqu'en 1825. Elles furent reconnues authentiques, en 1828, par Mgr Montault, et la translation en eut lieu le 15 septembre de l'année suivante.

En 1858, les reliques furent de nouveau examinées et partagées entre les paroisses de Saint-Florent le Vieil et Saint-Florent le Jeune. La première eut : 1° un fragment du temporal gauche; 2° un fragment du maxillaire supérieur droit; 3° cavité glénoïde d'une omoplate; 4° une vertèbre cervicale, deux dorsales, une lombaire; 5° les deux clavicules; 6° une côte droite, une gauche et trois autres fragments de côte; 7° le sternum entier; 8° os coxal gauche (un fragment) et la crête de l'autre; 9° un ischion; 10° un fragment de sacrum; 11° les deux tiers supérieurs du fémur gauche; 12° des petits fragments d'os longs et d'os plats : deux de ces petits fragments sont renfermés actuellement dans un reliquaire portatif en forme d'ostensoir; les autres ont été confiés par Mgr l'évêque aux religieuses carmélites d'Angers. La seconde eut : 1° tête du fémur de la cuisse gauche; 2° fragment inférieur du fémur du côté droit, 3° un morceau de l'os des isles du côté droit; 4° une vertèbre lombaire, une dorsale et trois cervicales; 5° cinq fragments de côte; 6° une portion de la clavicule gauche; 7° une moitié du maxillaire inférieur du côté gauche; 8° un morceau de la crête de l'os des isles; 9° un morceau de condyle de l'un des fémurs; 10° trente-deux fragments qui ne peuvent être classés; 11° morceau détaché de l'un des fémurs.

Le village de Saint-Floris, dans l'Artois, s'est placé sous son patronage. On y vénérait, au XVIIIe siècle, un os du bras et un os de la tête du Saint. Son culte était répandu non-seulement en France et en Belgique, mais jusqu'en Hongrie. Le martyrologe romain fait mention de lui en ce jour, et Baronius dans ses *Notes*.

Le R. P. de la Vacquerie a écrit sa vie. Nous avons tiré ce que nous en avons dit, tant des leçons des divers bréviaires, de la *Revue de l'Anjou* de 1859, que de plusieurs mémoires que les religieux de Saint-Florent-lès-Saumur et les chanoines de Roye nous ont fournis. — Cf. *Acta Sanctorum; Vies des Saints d'Anjou*, par le R. P. Dom Chamard.

SAINTE SALABERGE, VEUVE,

ABBESSE DU MONASTÈRE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LAON

654. — Pape : Saint Eugène Ier. — Roi de France : Clovis II.

> La véritable obéissance s'attache toujours à ne pas suivre sa propre volonté, mais bien à accomplir avec respect celle d'autrui.
>
> *Saint Eusèbe de Césarée*

Sainte Salaberge naquit au commencement du VIIe siècle, dans la terre d'Orney, diocèse de Langres, de parents nobles et vertueux. Saint Eustase, à son retour de Bavière, reçut chez eux l'hospitalité et donna à leurs enfants sa bénédiction. La jeune Salaberge était alors aveugle et affligée d'une perte de sang. Le Saint, après un jeûne de trois jours et beaucoup de prières, la guérit de ses infirmités, en mettant sur ses yeux de l'huile bénite. Par reconnaissance, Salaberge avait promis au Saint de consacrer au Seigneur sa virginité; mais ses parents avaient d'autres vues; et, contre son inclination, ils la marièrent à Richramme, noble seigneur, qu'elle perdit deux mois après. Rendue à sa liberté, la jeune veuve en profita pour vivre dans la retraite et s'adonner davantage aux pratiques de la piété. Elle forma même le dessein d'entrer dans le monastère de Remiremont, mais son père, soutenu par le roi Dagobert, la contraignit d'épouser en secondes noces

le comte Bason, appelé aussi Blandin. Salaberge se soumit, espérant que le Seigneur, connaissant le fond de son cœur, la soutiendrait par sa grâce et la récompenserait de sa déférence envers l'autorité paternelle. Ce mariage fut très-heureux ; les deux époux vivaient dans une parfaite union et dans la pratique des vertus chrétiennes, s'excitant l'un l'autre à servir leur Maître, faisant d'abondantes aumônes, et exerçant l'hospitalité avec la plus grande générosité. Cependant il manquait quelque chose au bonheur temporel de Salaberge. Après plusieurs années de mariage, elle restait sans postérité. Dans le désir d'en obtenir et de procurer ainsi à son Dieu de nouveaux adorateurs, elle alla se prosterner devant le tombeau de saint Remi ; là, comme la mère de Samuel, elle versa d'abondantes larmes et redoubla ses prières et ses supplications. Ce ne fut pas en vain. Dieu exauça ses vœux, et elle devint successivement mère de cinq enfants : Sartrude, Ébane, Anstrude, Eustase et Baudoin.

Pleine de reconnaissance envers le Seigneur, Salaberge, par le conseil de saint Walbert, abbé de Luxeuil, désira établir à Laon un nouveau monastère. L'évêque Attole y donna son consentement ; et, à un jour convenu, il alla au-devant d'elle accompagné de son clergé et de tout le peuple : il la reçut en chantant des hymnes et des psaumes. Un ancien tableau représentant cette entrée solennelle de Salaberge et de sa communauté se voit encore aujourd'hui dans la cathédrale de Laon.

Salaberge employa une partie de son patrimoine à construire un vaste monastère. On y compta jusqu'à sept églises. La première et la principale était sous l'invocation de la sainte Vierge ; la seconde était dédiée à saint Michel et à tous les anges ; la troisième, à saint Jean-Baptiste et à tous les patriarches et prophètes ; la quatrième, à saint Pierre et à tous les Apôtres ; la cinquième était bâtie en l'honneur de la Sainte-Croix ; la sixième avait pour patron saint Epvre, évêque de Toul ; la septième enfin était sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine. Une de ces trois dernières, construite à l'entrée de la maison, était probablement destinée à des religieux, qui, sous la conduite du prêtre Itale, vivaient séparés des religieuses. Dans ce monastère, trois cents filles se succédant jour et nuit les unes aux autres chantaient sans interruption les louanges du Seigneur : c'est ce qu'on appelait *Laus perennis*.

Sainte Odile et son mari saint Bodon (*Leudvinus-Bodo*), renoncèrent au monde, distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux maisons religieuses et vinrent se mettre à Laon sous la direction de sainte Salaberge. Bodon n'y resta que peu de temps, ayant été bientôt après choisi pour être évêque de Toul.

Sainte Salaberge fut toujours pour ses filles un modèle de vertus. La charité, la prudence, et une grande confiance en Dieu la dirigeaient dans le gouvernement de sa communauté. Elle savait allier une modeste gaîté au recueillement et à la plus tendre piété. C'est ce qui la faisait particulièrement chérir de ses sœurs et rendait très-agréable son commerce avec toutes les personnes qui avaient avec elle quelques rapports. La taciturnité et la tristesse n'ont rien de commun avec la vraie dévotion.

L'évêque de Soissons, saint Ansery, visitait quelquefois la sainte abbesse et la consolait dans ses peines. Il lui apparut après sa mort et lui montra la place que le juste Appréciateur des mérites lui réservait dans le ciel.

Mais avant de l'appeler aux récompenses éternelles, le Seigneur voulut perfectionner sa vertu en l'exerçant à la patience. Pendant deux années

entières, il l'éprouva par de cruelles maladies qui ne lui laissaient pas un moment de calme et de repos. Cet état de souffrances continuelles ne lui faisait rien retrancher de ses austérités, de ses veilles et de ses prières. Enfin, sentant que le moment de sa mort était proche, elle appela toutes ses sœurs autour de son lit, leur recommanda la fidélité à la règle, le silence et le recueillement ainsi que la plus grande charité les unes à l'égard des autres. Du consentement de toutes ses sœurs, elle leur donna pour abbesse sa fille Anstrude, âgée de vingt ans, et passa à une meilleure vie, l'an de Jésus-Christ 654. Elle fut ensevelie dans son abbaye, où son corps fut conservé dans une châsse de cuivre et d'argent, avec celui de sainte Anstrude, l'une de ses filles. Le monastère de sainte Salaberge a subi depuis sa mort bien des vicissitudes.

Les troubles qui suivirent celle de sainte Anstrude, plus encore l'abus par lequel plusieurs reines de la seconde race de nos rois, comme Otgive, épouse de Charles le Simple, et Gerberge, épouse de Louis d'Outre-Mer, s'attribuèrent la possession de l'abbaye ; enfin les malheurs qu'éprouva la ville de Laon au commencement du XIIe siècle, firent notablement déchoir cette importante maison. Le désordre parut irrémédiable ; et Barthélemy, évêque de Laon, appuyé de l'autorité du Pape et du roi, obligea les religieuses à se retirer à Crandelain, dans une dépendance de la maison ; puis il appela à leur place des religieux bénédictins qui, au milieu de bien des vicissitudes, possédèrent cet antique monastère, qui prit alors le nom de Saint-Jean de Laon. La congrégation de Saint-Maur y fut introduite en 1648 ; elle y avait ouvert dans le dernier siècle des cours publics et tenait un collége pour l'instruction de la jeunesse.

Acta Sanctorum ; Dom Lelong ; *Notes* fournies par M. Lequeux, vicaire général de Paris ; *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume.

SAINT EMMERAN DE POITIERS, ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE,

MARTYR A HELDENDORF (BAVIÈRE), PATRON DE RATISBONNE (652).

Saint Emmeran naquit à Poitiers dans les premières années du VIIe siècle, d'une famille riche et distinguée par sa noblesse. Il renonça dès sa jeunesse à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, pour se consacrer au ministère des autels. Son savoir et sa sainteté le firent élever à l'épiscopat : quelques hagiographes ont écrit qu'il avait été évêque de Poitiers ; mais cela n'est pas possible : de 626 à 673 le siége de saint Hilaire est occupé par Didon ; or, l'épiscopat d'Emmeran se trouve compris entre ces deux dates. Sans trop savoir à quel diocèse il appartient, on peut regarder comme indubitable qu'il fut préposé à l'une des nombreuses Eglises qui formaient dès lors la division religieuse de l'Aquitaine ; nous regardons même comme très-probable qu'il exerça ses hautes fonctions dans celle même de Poitiers, en qualité d'évêque régionnaire : la vaste étendue de ce diocèse à cette époque autorise cette conjecture. Quoi qu'il en soit, Emmeran prêcha l'Evangile avec un zèle infatigable dans tous les lieux de son diocèse, instruisant en public et en particulier ; il allait chercher jusque dans leurs maisons les pécheurs endurcis ; et, par une éloquence aussi touchante que persuasive, il les retirait de leurs désordres et en faisait de véritables pénitents. Sa charité pour les pauvres était aussi sans bornes.

Après avoir travaillé de la sorte pendant plusieurs années, il résolut d'instruire un grand nombre d'infidèles et d'idolâtres qui étaient dans la Bavière. Il y avait soixante-dix ans que les Bavarois avaient embrassé le christianisme ; mais plusieurs d'entre eux étaient encore livrés aux superstitions de l'idolâtrie ; d'autres étaient infectés d'erreurs capitales contre la foi. Le duc Théodon IV, qui commandait dans le pays sous l'autorité du roi Sigebert III, retint longtemps le saint

missionnaire à Ratisbonne, et fit tous ses efforts pour l'y fixer. Emmeran refusa toutes les offres du duc, en disant qu'il ne devait prêcher que Jésus crucifié. On a cru qu'il était évêque de Ratisbonne, ou du moins associé au gouvernement de ce diocèse. Ses travaux apostoliques furent suivis de conversions innombrables. Trois ans s'étant écoulés de la sorte, il partit pour Rome, dans le dessein de vénérer les reliques des Apôtres et des Martyrs, et de consulter le Pape sur certaines difficultés.

Cependant une fille du duc Théodon s'étant laissé corrompre par Sigebaud, jeune homme appartenant à la première noblesse du pays, confessa son crime au saint évêque, en lui demandant conseil sur le moyen d'échapper, elle et son amant, à la vengeance de son père. Le Saint lui conseilla de fuir en Italie pour attendre que la colère du duc s'apaisât par l'effet du temps; arrêtée dans sa fuite, elle découvrit le conseil que lui avait donné l'homme de Dieu, et, le voyant absent, pour dérober son amant à la colère de Théodon, elle accusa Emmeran de l'avoir séduite. Lautbert, frère de la jeune fille, entra dans une grande fureur; il prit des soldats avec lui, partit sur les traces du Saint, et, au bout de trois jours, il le surprit à Heldendorf, pendant qu'il priait avec ses compagnons. Lautbert fit lier Emmeran à une échelle et ordonna de lui couper les pieds, les mains, les oreilles, et de lui arracher les yeux. Le saint martyr souffrit ce cruel supplice avec une patience admirable, et rendit bientôt le dernier soupir. On vit son âme monter dans le ciel au milieu d'une vive lumière (22 septembre 652).

Sept jours après cet horrible assassinat, les bourreaux furent possédés du démon; ils coururent comme des furieux dans les bois et moururent misérablement. Lautbert fut banni, et n'eut jamais la principauté du pays. Le corps du Saint fut enterré à Aschaïm, un peu au-dessous de Munich, sur l'Iser. Le duc Théodon le fit depuis transporter solennellement à Ratisbonne, et déposer dans l'église Saint-Georges, aujourd'hui Saint-Emmeran.

On le représente : 1° attaché à une échelle où on lui coupe les membres l'un après l'autre; 2° tenant un lis à la main, pour témoigner qu'il fut victime de l'impudicité d'autrui, et une lance, pour indiquer la manière dont il fut achevé après qu'on lui eut coupé les membres. — Parfois on ne le voit pas étendu sur l'échelle, mais seulement les bras et les jambes coupés.

Tiré du *Propre de Mayence;* de Godescard, et des *Saints de Poitiers,* par M. l'abbé Auber.

SAINT LANDELIN D'ÉCOSSE,

SOLITAIRE ET MARTYR DANS L'ORTENAU, AU DIOCÈSE DE FRIBOURG (VIIe siècle).

Landelin naquit, croit-on, en Ecosse, de parents qui tenaient dans cette contrée un rang distingué, puisque, d'après l'histoire et la tradition d'Ettenheimmunster, ils tiraient leur origine des anciens rois du pays. Entraîné par un saint zèle, il vint en Alsace, puis, passant le Rhin, il alla se fixer dans cette partie du diocèse de Strasbourg qui était alors située sur les confins du Brisgau, appelée *Ortenau*, et qui appartient de nos jours au diocèse de Fribourg. Cette contrée n'était alors qu'un affreux désert, habité par des voleurs et des assassins.

Landelin s'arrêta quelque temps chez un homme pauvre nommé Edulphe, qui s'était établi dans ce malheureux pays et défrichait quelques terres incultes. Le désir de vivre dans une retraite plus profonde lui inspira le dessein d'aller plus loin, et il s'enfonça de plus en plus dans les forêts; il trouva enfin un petit vallon, arrosé par une rivière, et il s'y établit pour y louer le Seigneur. L'histoire ne nous dit pas pendant combien de temps il habita ce désert, ni les vertus qu'il y pratiqua; il paraît cependant que sa vie fut bien sainte, puisque Dieu, qui en fut le seul témoin, glorifia lui-même par la suite son digne serviteur.

Landelin fut découvert par le chasseur d'un seigneur des environs : celui-ci le prit pour un des malfaiteurs qui infestaient alors la contrée, et, sans être touché de la candeur et de l'innocence qui étaient peintes dans les traits du saint homme, il l'assassina lâchement et laissa son corps sans lui donner la sépulture.

La femme d'Edulphe, inquiète du sort du bienheureux serviteur de Dieu, se mit à le chercher dans la forêt, et quelle ne fut pas sa surprise de ne trouver que son cadavre inanimé ! Elle l'enterra à une demi-lieue de l'endroit où avait été commis le meurtre. Près de cet endroit se forma depuis le village de Munchweiler, où l'on voit encore de nos jours le sépulcre de saint Landelin,

derrière le grand autel de l'église paroissiale. Le lieu de la retraite et du martyre du Saint est devenu un pèlerinage, où l'on a construit une église. Dieu illustra le tombeau de Landelin par des miracles, et dès lors une foule de peuples y accourut pour demander des grâces au Seigneur par l'intercession de son serviteur. Plusieurs solitaires s'établirent aux environs, et cette contrée, jadis si redoutée par les crimes qui s'y commettaient, devint un asile où la religion répandit ses plus douces faveurs. Pour favoriser ces heureux commencements, l'évêque Widegerne fonda près du tombeau de saint Landelin un petit monastère qu'il soumit à l'Ordre de Saint-Benoît, et auquel il assigna des revenus sur les biens de sa cathédrale. Ce monastère, dont l'église était dédiée en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de l'apôtre saint Pierre, prit le nom de *Cella monachorum*, qu'il communiqua au village ; mais, ayant été négligé par les successeurs de Widegerne, il fut rétabli par l'évêque Heddon, qui lui donna le nom d'Ettenheimmunster et le transféra depuis Munchweiler dans l'endroit où il a subsisté jusqu'au moment de sa suppression. Ce monastère faisait partie du territoire de la principauté des évêques de Strasbourg.

Extrait de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler.

XXIIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint LIN, pape et martyr, qui, le premier après l'apôtre saint Pierre, gouverna l'Eglise romaine ; ayant reçu la couronne du martyre, il fut enterré au Vatican, à côté du même apôtre. 67. — A Iconium, en Lycaonie, sainte THÈCLE, vierge et martyre, qui ayant été convertie à la foi par l'apôtre saint Paul, surmonta le feu et les bêtes auxquels on l'avait exposée pour la confession de Jésus-Christ, sous l'empereur Néron ; après avoir été victorieuse en plusieurs combats, pour l'instruction des fidèles, elle vint à Séleucie et y mourut. Les saints Pères lui ont donné de grandes louanges. 1er s. — En Campanie, la mémoire de saint Sosie, diacre de l'Eglise de Misène, dont le saint évêque Janvier avait prédit le martyre parce qu'il avait vu une auréole enflammée autour de sa tête, pendant qu'il lisait l'Evangile dans l'église. Peu de jours après, en effet, ce saint diacre, qui était alors âgé de trente ans, eut la tête tranchée, avec le même évêque. 303. — En Afrique, les saints martyrs André, Jean, Pierre et Antoine. Vers 900. — Dans le Cotentin, saint Paterne, évêque et martyr[1]. — A Ancône, saint Constance, mansionnaire de l'église de Saint-Etienne, illustre par ses miracles[2]. — En Espagne, les saintes femmes Xantippe et Polyxène, instruites par les Apôtres.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Châlons, Clermont, Cologne et Viviers, saint Lin, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Paris et de Perpignan, sainte Thècle, vierge et martyre, citée aujourd'hui au même martyrologe. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Notre-Dame de Cherlieu *(Carus Locus)*, au diocèse de Besançon, le bienheureux GUY, premier

1. Les Bollandistes affirment qu'il s'agit ici de saint Paterne ou Pair de Poitiers, évêque de l'ancien siége d'Avranches (480-565), et dont nous avons donné la vie au 16 avril (tome IV, page 415), jour où il est cité au martyrologe romain. Baronius, au contraire, dans ses *Notes* au martyrologe, soutient qu'il est question à ce jour d'un autre saint Paterne, martyr, et non simple confesseur comme son homonyme du 16 avril, et, de plus, premier évêque de Coutances. Mais il n'assigne de date ni à son épiscopat, ni à son martyre.

2. Saint Constance est le patron des sacristains, des suisses et des bedeaux. Il était mansionnaire, c'est-à-dire sacristain de l'Eglise de Saint-Etienne d'Ancône, et se sanctifia par le zèle avec lequel il s'acquitta de ses fonctions, et par la pratique des vertus chrétiennes. Dieu lui accorda le don des mira-

abbé de ce monastère. Vers 1157. — Chez les Nerviens (peuples anciens dont le pays correspond aujourd'hui à l'Est du département du Nord, et à une partie des provinces belges de Flandre, de Hainaut et de Brabant), saint Supérieur, évêque régionnaire que l'on croit avoir assisté aux conciles de Cologne et de Sardique (247). IVe s. — A Verdun (Meuse), saint SAINTIN *(Sanctinus)*, premier évêque de ce siége et confesseur. — A Paris, saint Paxent ou Paissent, martyr, que l'on croit avoir été disciple de saint Denis. On conservait ses reliques chez les Bénédictins de Saint-Martin des Champs, à Paris. Son culte est devenu surtout célèbre dans cette ville depuis le commencement du XIVe siècle, époque à laquelle on enferma ses ossements dans une châsse d'argent, avec ceux de sainte Albine, vierge. Dans les processions qui se faisaient à l'occasion des calamités publiques, on portait sa châsse avec celle de sainte Geneviève [1]. Ier siècle probablement. — Encore à Paris, sainte Albine, vierge et martyre, sœur du même saint Paxent ou Paissent. Ier siècle probablement. — En Auvergne, sainte Thècle, vierge, célèbre par sa tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Elle fonda l'église collégiale de Chamalières (Puy-de-Dôme, arrondissement et canton de Clermont-Ferrand) où elle voulut être ensevelie. Ses reliques y demeurèrent quelque temps, puis elles furent transférées dans l'église abbatiale de Sainte-Marie de Royat *(Rubiacum)*, non loin de là. Vers le IXe s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Chelles *(Calensis abbatia)*, au diocèse primitif de Paris, diocèse actuel de Meaux, sainte Herwide ou Héreswide *(Heresvitha)*, religieuse, veuve d'un roi d'Estanglie. — A Esmery-Hallon (Somme, arrondissement de Péronne, canton de Ham), au diocèse d'Amiens, translation (1696) d'une relique de saint Waneng, fondateur de l'abbaye de Fécamp, et patron de Ham, en Picardie. Nous avons donné sa vie au 15 février. 686.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Rome, saint Lin, pape et martyr, qui, le premier après l'apôtre saint Pierre, gouverna l'Eglise romaine ; ayant reçu la couronne du martyre, il fut enterré au Vatican, auprès du même apôtre. 67. — Le même jour, anniversaire solennel des frères, des familles et des bienfaiteurs défunts de l'Ordre des Cisterciens.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Iconium, sainte Thècle, vierge et martyre, qui fut convertie par saint Paul, surmonta le feu et les bêtes auxquels on l'avait exposée sous l'empereur Néron ; après avoir été victorieuse en plusieurs combats, pour l'instruction des fidèles, elle vint à Séleucie où elle mourut. Ier s. — A Rome, saint Lin, pape et martyr, etc. 67. — En Campanie, mémoire de saint Sosie, etc. 303.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Assise, dans l'Ombrie, au temps du pape Pie IX, invention du corps de sainte Claire, vierge, la première fille de notre Père saint François, chef des pauvres. XIXe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Bologne *(Bononia)*, ville forte d'Italie (Romagne), la bienheureuse Hélène Duglioli *(Helena ab Oleo)*, veuve [2]. 1520. — En Espagne, sainte Thècle, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. — Encore en Espagne, Notre-Dame de Valvancre. Cette image fut trouvée dans un chêne, au lieu même où l'on voit aujourd'hui la magnifique église qu'Alphonse VI, roi de Castille (1072-1109), a fait rebâtir. — A Sortino, sur l'Anapo, petite ville de la vallée de Noto, dans le royaume de Sicile, sainte Sophie, vierge et martyre, patronne de cette ville. Il y a près de l'église de Sortino un puits qui porte le nom de la Sainte, et dont l'eau salutaire a guéri nombre d'infirmités. Les habitants de la ville se glorifient d'avoir été, de tout temps, par l'intercession de leur illustre patronne, préservés du fléau de la peste. Sur leur instance le pape Paul III (1534-

cles, et l'on venait à lui de fort loin. Un paysan avait fait un long voyage pour le voir : il trouve un homme d'une taille peu avantageuse, monté sur une échelle et occupé à nettoyer les lampes de l'église. Il ne peut croire que c'est là le fameux Constance, et comme on lui affirme que c'est lui-même, il s'écrie désappointé : « Je pensais voir un homme parfait, et je ne vois pas même une figure d'homme ». Constance, ayant entendu ces paroles, courut l'embrasser en lui disant : « Je vous remercie, car vous êtes le seul qui m'ayez apprécié à ma juste valeur ». — Les *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

1. On l'invoquait spécialement, à Paris, pour demander la santé des petits enfants, et obtenir d'être délivré des maux de tête. — Le P. Jean Périer, dans les *Acta Sanctorum*.

2. Hélène naquit à Bologne (Romagne), en 1472, de parents que leurs concitoyens avaient en grande estime ; pour obéir aux volontés de sa mère, elle entra, quoique ses goûts fussent contraires, dans les liens du mariage ; mais, du consentement de son époux, elle garda inviolablement la chasteté. Devenue veuve après une union de près de trente ans, elle s'adonna tout entière à la pratique de la vertu et supporta avec courage les amères contradictions qui lui vinrent de sa famille. A quarante-huit ans, mûre pour le ciel, elle alla y recevoir la couronne d'immortalité (23 septembre 1520). Le 22 mars 1828, le pape Léon XII approuva le culte qu'on lui rendait de temps immémorial et permit de célébrer sa fête. — Supplément de Charles Butler ; *Acta Sanctorum*, 23 septembre.

1550), par un rescrit en date du 11 mars 1538, les a autorisés à porter processionnellement la statue de leur patronne dans les rues de la ville. — A Rome, saint LIBÈRE, pape et confesseur. 366. — A Imola *(Forum Cornelii)*, ville forte d'Italie, dans la province de Ravenne, saint Projet ou Project *(Projectus)*, évêque de ce siége et confesseur. Saint Pierre Chrysologue, qui a prononcé son oraison funèbre, le loue comme un personnage orné de toutes les vertus. Son corps, déposé dans l'ancienne cathédrale d'Imola, y resta jusqu'en 903 : l'invasion des Huns força à cette époque les habitants d'Imola de le soustraire à leurs profanations. En 1032, ces précieux restes furent levés de terre, et cachés de nouveau, et ce ne fut qu'en 1174 qu'on en fit la translation solennelle dans la nouvelle cathédrale dont les constructions avaient commencé l'année précédente. On réunit alors les reliques de saint Project à celles de saint Maurel (6 mai), et on les déposa sur un autel spécial dédié sous leur invocation. En 1464 et en 1616, elles furent transférées dans des chapelles spéciales ; en 1702, la châsse commune fut ouverte, les reliques authentiquées et déposées dans une nouvelle chapelle au milieu de laquelle on éleva un magnifique tombeau de marbre. Ve s. — Dans l'Ile d'Iona ou Icolmkill, une des Hébrides, au sud de l'île Mull, saint Adamnan ou Adomnan, prêtre et abbé de Hy (célèbre monastère fondé vers 565 par saint Colomb). Député en 701 par les Pictes vers Alcfrid, roi des Northumbres, il apprit des Eglises d'Angleterre, pendant cette mission, la vraie manière de fixer le jour de la fête de Pâques. De retour en Irlande, sa patrie, il y établit la célébration normale de cette fête. Il regagna ensuite son monastère de Hy où il termina ses jours. Nous avons de lui un *Traité du vrai temps de célébrer la fête de Pâques*, un *Recueil de Canons*, une *Vie de saint Colomb*, et une *Description de la Terre Sainte*. 703 ou 704. — A Népi *(Nepetum)*, ville des Etats de l'Eglise, saint Ptolomée, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre, par qui il fut envoyé en Toscane, pour prêcher l'Evangile : il mourut dans cette ville en glorieux martyr de Jésus-Christ, et son décès est indiqué au martyrologe romain du 24 août. Ier s. — A Venise, ville et port du royaume d'Italie, le bienheureux Pierre Acotanto, confesseur, dont les hagiographes louent la chasteté et la charité pour les pauvres. Longtemps après sa mort, son tombeau fut découvert; on trouva son corps sans aucune marque de corruption, et de nombreux miracles vinrent en ce jour solennel attester sa sainteté. Vers 1180.

SAINTE THÈCLE D'ICONIUM, VIERGE,

LA PREMIÈRE DES MARTYRES

Ier siècle.

> Une gloire spéciale à la vierge sainte Thècle est d'avoir, la première d'entre les personnes de son sexe, remporté la palme du martyre.
>
> *Office de la Sainte.*

Lorsque l'apôtre saint Paul prêchait l'Evangile dans la ville d'Iconium, qui est de la province de Lycaonie, il logeait chez un chrétien appelé Onésiphore, et y trouvait de saintes assemblées où se tenaient quantité de personnes désireuses de leur salut. Thècle fut de ce nombre ; c'était une jeune fille de dix-huit ans, des plus nobles et des plus riches de la ville. Sa mère Théoclie l'avait fiancée à un jeune seigneur appelé Thamyris, et elle n'attendait plus que le temps de célébrer ce mariage qu'elle estimait très-avantageux. Thècle, pendant ce délai, entendit raconter tant de merveilles du saint Apôtre, et on lui fit un récit si avantageux de ce qui se passait dans ces conférences de religion, qu'elle employa toutes sortes d'adresses pour y avoir entrée. La chose n'était pas facile, parce que sa mère ne la perdait point de vue; mais la divine Providence lui en fit trouver les moyens : touchée des paroles de ce prédicateur céleste, non-seulement elle se fit chrétienne, mais elle renonça aussi au mariage et prit Jésus-Christ pour son Epoux éternel. Son avidité pour entendre le saint Apôtre, dit saint Jean

Chrysostome, était si grande que, lorsqu'il fut mis en prison, elle vendit ses bagues et ses autres joyaux pour avoir de quoi gagner le geôlier, afin qu'il lui en permît l'entrée : « Thècle a donné ses joyaux pour voir saint Paul ; et vous, qui vous glorifiez du nom de chrétien, vous n'avez pas le courage de donner une obole pour voir Jésus-Christ ».

La mère de notre Sainte ne fut pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'était fait en elle ; son aversion pour le mariage, son mépris pour toutes les vanités du monde ; l'humilité, la modestie, l'esprit de retraite et de dévotion qui éclataient sur son visage, faisaient assez paraître qu'elle n'était plus une fille du siècle, mais une âme gagnée au Sauveur. Elle lui demanda d'où venait cette nouveauté ; et, apprenant de sa bouche que Notre-Seigneur l'avait éclairée pour reconnaître l'impiété du paganisme, la nécessité de la religion chrétienne et le prix inestimable de la virginité, elle entra dans une telle fureur, qu'elle fut près de la tuer de ses propres mains. Après ce premier emportement, elle passa à un excès d'inhumanité bien plus horrible : elle accusa elle-même sa fille devant le juge comme chrétienne et comme réfractaire à la promesse de mariage qu'elle avait donnée, et le pria de la faire brûler toute vive si elle ne changeait de résolution, afin de donner de la terreur aux autres jeunes filles qui seraient sollicitées d'imiter sa conduite. Le juge déféra à cette prière, fit comparaître Thècle devant son tribunal, et, la trouvant inébranlable dans sa résolution de demeurer chrétienne et de garder sa virginité, il commanda d'allumer un grand brasier et de l'y jeter toute vive. La généreuse vierge se munit alors du signe de la croix, et, sans attendre que les bourreaux missent la main sur elle, touchée d'un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, elle entra hardiment dans le milieu des flammes, pour y faire le sacrifice de son corps à la gloire de son Epoux. Cependant Dieu en suspendit l'activité, et il tomba à l'heure même une si grande abondance de pluie, que le feu fut entièrement éteint et que le peuple idolâtre fut contraint de s'enfuir pour gagner un abri. Thècle sortit donc de ce brasier sans en avoir reçu aucune incommodité, sans même que ses habits fussent brûlés, et s'éloigna de sa ville natale sans que nul songeât à s'opposer à sa fuite.

Ainsi échappée miraculeusement à une mort certaine, Thècle, à qui le Seigneur seul devait désormais tenir lieu de famille et d'héritage, courut à la recherche du grand Apôtre. Celui-ci, de son côté, présageant le sort que ses ennemis réservaient à sa fille spirituelle, ne s'était pas éloigné de la ville d'Iconium. Quelques chrétiens fervents, aussi engendrés par lui à la foi, lui avaient ménagé une retraite sûre dans un lieu solitaire. Thècle fut instruite par eux du lieu de sa retraite et put revoir celui dont les divines exhortations avaient su lui inspirer tant d'énergie et tant de grandeur d'âme. Leur entrevue fut on ne peut plus touchante : le maître retrouvait son disciple ceint de l'auréole du martyre ; le disciple revoyait son maître portant les stygmates de la persécution. L'un glorifiait le Seigneur de l'avoir jugé digne d'enfanter cette fille à la foi ; l'autre bénissait Dieu de lui avoir ménagé un si illustre précepteur dans les ténèbres de son ignorance. Tous les deux enfin s'estimaient heureux et se montraient pleins de joie d'avoir souffert pour le nom et la gloire de Jésus-Christ, leur divin Maître.

Après qu'ils eurent mutuellement épanché leur cœur devant le Seigneur, Thècle demanda avec instance qu'il lui fût permis d'accompagner le saint Apôtre dans ses courses apostoliques, afin de se former à la per-

fection, sous un modèle aussi accompli. Animée du même esprit que son maître, elle eût voulu, dans l'ardeur de son zèle, partager ses travaux et ses souffrances, gagner des âmes à Jésus-Christ et propager en tous lieux la gloire de son saint nom. L'Apôtre répondit à cette demande par une peinture de toutes les fatigues de son apostolat et de sa vie qui n'était qu'un combat et qu'une pérégrination continuelle. Il lui rappela que, dévoué à la conversion de l'univers entier, il avait à parcourir les pays les plus éloignés, les nations les plus divisées de mœurs et de langage. Toutefois, ne voulant pas contrister cette fidèle servante de son Dieu, et désirant affermir mieux encore par des instructions plus fréquentes les sentiments de piété et de sacrifice que la grâce avait fait naître dans son cœur, saint Paul consentit à ce que Thècle l'accompagnât dans quelques-unes de ses courses, jusqu'à ce qu'elle pût se fixer au milieu de quelque chrétienté naissante, où elle serait tout à la fois à l'abri de la persécution de sa famille et comme un apôtre parmi les néophytes. Thècle accueillit avec respect et reconnaissance la décision du saint Apôtre. Elle s'efforça, autant qu'il fut en elle, de mettre à profit les précieux instants qui lui restaient à passer près de ce grand docteur; et l'on conçoit aisément combien de fruits devait produire la parole sainte dans un cœur aussi bien disposé à la recevoir.

Après avoir suivi ainsi, pendant quelque temps, le grand Apôtre, notre Sainte arriva à Antioche, capitale de la Syrie. C'est en cette ville qu'elle dut se fixer, et c'est dans cette ville que Dieu l'appelait à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes.

Un des premiers habitants de la ville, Alexandre, se prit d'une vive passion pour Thècle. Profitant de l'influence que lui donne sa position, il ose l'insulter en pleine rue. Mais la vierge chrétienne, n'écoutant que son courage, déchire la tunique de son agresseur, lui arrache de la tête la couronne qu'il portait, et le couvre de confusion devant tout le peuple. Loin de dévorer en silence l'affront que lui a mérité sa brutalité, Alexandre conduit l'héroïque jeune fille devant le gouverneur, qui la condamne à être dévorée par les bêtes. Cette sentence inique soulève une partie du peuple. Soit que le nombre des chrétiens fût déjà grand à Antioche, ou que la conduite d'Alexandre parût trop infâme pour ne pas révolter la conscience païenne elle-même, les femmes, prenant fait et cause pour l'héroïne, se mirent à crier autour du tribunal : « L'arrêt est injuste, la sentence est inique ! » Mais Thècle, uniquement inquiète du soin de sa vertu, ne demandait qu'une faveur, celle d'être conservée pure avant sa mort. On la remit donc entre les mains d'une femme de haut rang, nommée Tryphène, qui venait de perdre sa fille unique. L'heure du supplice arrivée, les bourreaux déchaînèrent contre la jeune vierge une lionne furieuse qui, au lieu de lui faire aucun mal, se coucha devant elle en lui léchant les pieds. Le lendemain matin, les satellites d'Alexandre eurent peine à enlever Thècle des bras de Tryphène, qui déjà la chérissait comme sa fille. Traînée à l'amphithéâtre, la vierge se tenait, les mains levées vers le ciel, au milieu des bêtes féroces qu'on déchaînait contre elle ; mais aucune ne la touchait. Dieu l'avait enveloppée d'un nuage de feu, pour que les spectateurs ne vissent pas qu'elle était sans vêtements.

Ce dernier trait est d'une délicatesse charmante, et saint Ambroise l'a relevé ainsi dans une de ses plus belles pages : « Que Thècle vous enseigne le sacrifice. Comme elle fuyait le mariage, elle se vit condamnée par la fureur de son fiancé ; mais elle sut inspirer aux bêtes féroces le respect de la virginité. On l'avait destinée à périr sous la dent des animaux ; elle était là,

exposée à des regards qu'elle cherchait à éviter ; elle apprit la pudeur à ces yeux qui ne la connaissaient pas. Qu'il était beau de voir l'animal se coucher à terre, lécher ses pieds, et témoigner par ce langage muet qu'il n'osait attenter au corps sacré de la vierge ! C'est ainsi que la bête féroce vénérait sa proie : elle s'était dépouillée de son naturel, et elle était devenue humaine, puisque les hommes ne l'étaient plus. Dans ce moment-là, vous eussiez vu les rôles intervertis : les hommes changés en animaux sauvages commandaient la cruauté aux bêtes, et les bêtes venaient baiser les pieds de la vierge, enseignant le devoir aux hommes. Tant la virginité est une chose admirable, puisqu'elle commande le respect jusqu'aux lions eux-mêmes ! Instinct de la faim, cris, excitations, habitudes sanguinaires, naturel féroce, ils n'écoutèrent rien de tout cela. En vénérant la martyre, ils ont enseigné la religion, ils ont enseigné la chasteté ; car, en s'approchant de la vierge, ils ne baisaient que la plante de ses pieds, les yeux baissés vers la terre, comme s'ils n'avaient osé élever leur regard jusque vers la vierge nue... [1] »

A la vue d'un prodige aussi extraordinaire, un morne silence s'empara du cœur de tous les spectateurs. Les uns, reconnaissant à ce signe la protection visible du ciel et l'innocence de Thècle, désiraient que la vie et la liberté fussent rendues à la Sainte. Les autres, plus endurcis par ce miracle même, souhaitaient qu'un autre genre de supplice lui fût préparé. Mille cris confus s'élevèrent enfin à la fois et vinrent dissiper la torpeur dans laquelle était plongé le gouverneur lui-même. Le sentiment de la vengeance se réveilla plus violent que jamais : il ordonna donc de reconduire Thècle dans sa prison.

Le lendemain, tout le peuple étant de nouveau assemblé, la sainte martyre fut amenée dans l'amphithéâtre. Comme elle persévérait toujours dans la confession de la foi, le magistrat ordonna qu'elle fût attachée à des taureaux indomptés pour être mise en pièces. Au même instant les bourreaux enlacent son corps délicat de liens épais et solides. Les taureaux sont attelés à ces mêmes liens en sens inverse : puis on les excite, on les aiguillonne, on les anime. Vains efforts ! les liens se rompent, les bourreaux sont blessés, et Thècle est pleine de vie.

Ce nouveau prodige semble attiser encore plus violemment la haine des persécuteurs. On précipite alors la sainte dans une fosse profonde, remplie de serpents et d'autres reptiles venimeux dont la morsure était toujours mortelle pour les malheureux condamnés à ce genre de supplice. Thècle, au milieu de ces ennemis dangereux élève son cœur à Dieu et le conjure d'accepter le sacrifice de sa vie. Elle attend la mort avec une sainte impatience dans l'espoir d'être bientôt réunie et pour toujours au divin époux de son âme. Le Dieu qui l'avait protégée contre la violence des flammes, qui l'avait délivrée des dents des lions, qui l'avait aussi soutenue contre l'impétuosité des taureaux, devait encore la défendre contre la morsure des serpents. Ces animaux venimeux s'éloignent à son aspect, n'osant souiller de leur bave immonde ce corps sacré, temple vivant de la divinité et doublement consacré au Seigneur par la virginité et le martyre. Un engourdissement profond s'empare de tous leurs membres, et la Sainte peut se mouvoir dans cette horrible prison sans provoquer leurs attaques.

Sans rapporter encore ici les témoignages des divers Pères de l'Eglise qui nous ont transmis le souvenir de ces prodiges, écoutons seulement

1. *De Virgin.*, l. II, c. 3.

saint Zénon, évêque de Vérone et martyr, dans son livre de la *Crainte :* « Un accusateur acharné s'élève contre Thècle. Les lois du pays et leurs ministres inhumains soutiennent les paroles de l'accusateur. La férocité des animaux cruels est aiguillonnée de toutes les manières, et elle se trouve néanmoins plus facile à dompter que la férocité des hommes. Mais pour que rien ne parût manquer à ce spectacle si inhumain, on y ajoute encore les monstres marins. La jeune vierge est dépouillée de tous ses vêtements, elle est entourée de flammes : au milieu de tant d'instruments de mort, et de l'angoisse des spectateurs, elle survit et foule aux pieds tous les genres de terreurs. Saine et sauve, et comme si elle eût soumis l'univers entier, elle sort des profondeurs de cette fosse lugubre, non point comme une personne digne de pitié, mais comme une héroïne digne d'admiration, portant les trophées du monde vaincu, tandis que chacun s'attendait à la voir périr et succomber à tant de supplices ».

La délivrance miraculeuse de la vierge d'Iconium avait ému tout le peuple d'Antioche. Le gouverneur la fait venir et lui dit : « Qui es-tu, toi que les bêtes n'osent toucher? » — « Je suis », lui répondit Thècle », la servante du Dieu vivant. Si les animaux sauvages m'ont épargnée, c'est que j'ai mis toute ma confiance en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui fait les délices du Père. Lui seul est la voie qui mène au salut, le refuge de ceux qui ont été battus par la tempête, la consolation des affligés, l'espérance de ceux qui n'en ont plus. Celui qui ne croit pas en lui ne vivra pas, mais il aura en partage la mort éternelle ». Le gouverneur, entendant cela, rendit un arrêt avec cette teneur : « Thècle, la servante de Dieu, est libre ». Les cris de joie de la foule accompagnèrent la vierge jusqu'à la maison de Tryphène, où elle demeura plusieurs jours, instruisant les jeunes filles dans la vraie foi. Apprenant que saint Paul était à Myre, en Lybie, elle alla l'y rejoindre pour lui raconter les grâces dont Dieu l'avait comblée. De là, elle retourna à Iconium, pour y prêcher l'Evangile. Arrivée dans sa ville natale, elle y retrouva sa mère, mais son fiancé était mort. En vain mit-elle en usage tout ce qu'une foi vive peut inspirer à l'amour filial : Théoclie resta sourde aux prières de sa fille, et ne se convertit point. Alors Thècle, quittant la maison paternelle, s'en alla dans le tombeau où jadis elle avait trouvé saint Paul avec Onésiphore, et, tombant à genoux, elle versa devant le Seigneur des larmes abondantes. Sortant de là, elle se rendit à Séleucie, où elle convertit plusieurs personnes à l'Evangile. Retirée dans une caverne du mont Calamon, elle instruisait par la parole et par l'exemple les femmes qui venaient à elle, attirées par la renommée de ses vertus. Une dernière agression vint troubler la vierge dans le lieu solitaire qu'elle s'était choisi. Quelques médecins de Séleucie, irrités de ce que les malades prenaient le chemin de Calamon au lieu de s'adresser à eux, apostèrent des hommes vicieux, qui pénétrèrent dans la caverne pour y exécuter leur infâme projet. Mais, au même instant, le rocher s'entr'ouvre et se referme sur la Sainte qu'il protége contre la violence des scélérats. Thècle était parvenue à l'âge de quatre-vingt-dix ans quand le Seigneur appela son âme à lui.

Peu de Saintes ont eu autant de panégyristes et autant d'admirateurs que cette illustre vierge. Sa mémoire était en si haute vénération dans les premiers siècles de l'Eglise, que quand on voulait donner à quelqu'un le plus haut degré de louanges, on disait que c'était une Thècle ; ce mot comprenait tous les éloges possibles. C'est ainsi que saint Jérôme appelle la célèbre Mélanie, et que saint Grégoire de Nazianze nomme l'illustre Macrine, sœur de saint Basile le Grand et de saint Grégoire de Nysse. Après

l'auguste Mère de Dieu, Thècle est le modèle et l'exemple que les saints docteurs proposent aux vierges et aux martyres. Ils l'honorent du titre d'apôtre et d'évangéliste de son sexe, et la placent immédiatement après les Apôtres de Jésus-Christ. Ils l'appellent la première fille spirituelle de saint Paul, sa fidèle disciple et sa compagne dans ses travaux évangéliques. Ils exaltent sa foi, son amour de la pureté, son intrépidité dans les souffrances, et nous la montrent survivant aux divers genres de supplices pour mourir d'un martyre plus lent et plus douloureux encore, c'est-à-dire, consumée par l'amour qu'elle porte à son Dieu. « Il me semble aujourd'hui », s'écrie saint Jean Chrysostome dans son homélie, « il me semble voir la bienheureuse vierge Thècle, tenant d'une main une couronne remportée sur les passions, de l'autre une seconde couronne remportée sur les dangers, et offrant au souverain Maître de toutes choses ces trophées de sa virginité et de son martyre. La virginité ne fut-elle pas pour elle un martyre anticipé plus douloureux que le martyre même ? »

Saint Isidore de Damiette, écrivant à un monastère de filles de la ville d'Alexandrie, disait : « Après l'exemple de Judith, de Suzanne et de la fille de Jephté, vous ne pouvez plus alléguer la faiblesse de votre nature. Ajoutez à ces généreuses prémices de toutes les martyres, cette généreuse héroïne qui, la première de son sexe, a érigé tant de trophées à la chasteté victorieuse, je veux dire Thècle, si célèbre et si renommée par tout le monde. Sa vie est comme une colonne inébranlable sur la terre qui sera un monument éternel de sa vertu, et qui, servant aux vierges d'un second phare pendant la nuit ténébreuse de ce siècle, leur montrera le chemin qu'elles doivent suivre, afin de ne pas faire naufrage dans la mer orageuse des affections brûlantes de la chair, mais d'arriver à ce port désiré où elle est si heureusement parvenue ».

Saint Principe, évêque de Soissons et frère puîné de saint Remi, honoré sous la date du 25 septembre, avait une dévotion si vive pour notre Sainte, qu'il voulut être inhumé hors des murs de la ville, dans une chapelle dédiée à cette illustre martyre.

Si l'on parcourt ensuite d'âge en âge les écrivains postérieurs aux Pères des premiers siècles de l'Eglise, partout on retrouve les louanges et les éloges les plus pompeux donnés à cette même Sainte. Le savant Baronius, dans ses *Annales* et ses annotations sur le martyrologe, et après lui Sponde et autres, ont exalté dignement la sainteté de Thècle.

Sainte Thècle est représentée : 1° debout, tenant une petite croix grecque ; 2° avec une tête de lion placée devant elle, pour indiquer qu'elle fut livrée aux bêtes ; 3° au milieu de divers appareils de torture ; 4° assise dans l'arène et entourée de bêtes féroces qui dorment ou reposent près d'elle ; 5° prêchant des prisonniers ; 6° comparaissant devant les magistrats; 7° passant au milieu d'un rocher qui s'entr'ouvre ; 8° montant sur le bûcher ; 9° attachée à la queue de deux taureaux, les cordes se rompent ; 10° placée au milieu d'un étang ; 11° entourée de flammes et à genoux au milieu du cirque.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte rendu à notre sainte Martyre est très-ancien et très-illustre dans l'Eglise. Saint Grégoire de Nazianze alla par dévotion à Séleucie visiter son tombeau, ainsi que sainte Marane et sainte Cyre ; on y accourait de toutes parts, à cause des grands miracles que Dieu y opérait par son intercession. Ces pèlerinages étaient si fréquents et si fameux, qu'il en est même parlé dans les

Actes du septième Concile œcuménique : « Ce que j'assure pour très-certain », dit le saint évêque de Séleucie, « c'est que personne n'y a jamais été privé du fruit de ses demandes, soit qu'il désirât la santé, soit qu'il cherchât la délivrance de ses maux. On n'a pas encore ouï dire que quelqu'un s'en soit allé se plaignant de n'avoir pas obtenu l'effet de ses prières. On voit tous les jours, au contraire, que tous ceux qui visitent son tombeau s'en retournent chantant les louanges de la Sainte, publiant qu'ils ont beaucoup plus obtenu qu'ils n'avaient osé espérer, et que la renommée est bien au-dessous des merveilles qui s'y opèrent ».

C'est une chose ordinaire d'implorer son assistance dans les grandes traverses et de conjurer la miséricorde de Dieu de nous être aussi favorable qu'elle le fut à cette incomparable Vierge. Quelques Martyrs, dans les tortures, priaient Dieu qu'il les en délivrât, de même qu'il avait préservé sainte Thècle du feu, des bêtes et des autres supplices : on peut le voir dans les *Actes* de saint Térence et de ses compagnons. Saint Cyprien, dans une oraison qu'il fait à Dieu, se sert de ces paroles : « Assistez-nous, Seigneur, et soyez avec nous comme vous fûtes avec saint Paul dans les liens, et avec sainte Thècle au milieu des flammes ». Et, priant pour lui-même, le propre jour de son martyre, il dit à Jésus-Christ : « Délivrez-moi, Seigneur, des misères de ce monde, comme vous délivrâtes sainte Thècle du milieu de l'amphithéâtre ». Enfin, l'Eglise, dans les oraisons qu'elle a composées pour recommander à la miséricorde divine les âmes des agonisants, adresse à Dieu ces paroles : « Nous vous supplions, Seigneur, que, comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, vierge et martyre, de trois cruels tourments, vous ayez aussi la bonté de délivrer cette âme et de lui faire la grâce de jouir avec vous des biens célestes ». Ces témoignages sont autant de preuves authentiques du grand mérite de notre Sainte. L'empereur Zénon fit bâtir, à Séleucie, un superbe temple en son honneur, en reconnaissance de ce qu'il avait recouvré l'empire par son assistance. Justinien lui en fit aussi édifier un très-somptueux, dans la ville de Nicée, en Bithynie.

Son corps, d'abord enterré à Séleucie, repose maintenant dans l'église métropolitaine de Tarragone, qui est dédiée sous son nom. D'après la tradition du pays, Pierre V, roi d'Aragon, voulant réunir à son domaine, par la force des armes, quelques fiefs de cette église qu'il prétendit lui appartenir, reçut un soufflet de la main de la Sainte ; il en tomba malade et mourut. Il reconnut, néanmoins, avant sa mort, que ce châtiment venait de Dieu, et, dans ce sentiment, il fit restituer les biens qu'il avait usurpés, et répara tous les dommages qu'il avait causés à l'Eglise.

Mais, quoique les Catalans se glorifient de posséder le corps de sainte Thècle, d'autres églises ne laissent pas d'en avoir des reliques. La cathédrale de Chartres en conserve quelques ossements avec beaucoup de vénération. Ils sont renfermés dans une châsse de bois doré, avec des reliques de saint Côme et des morceaux d'une grande boîte d'ivoire, sur lesquels est représenté le martyre de sainte Thècle. Ces fragments d'ivoire ont été retrouvés lors de l'exhumation de saint Piat. A la Révolution, la châsse qui renfermait ses reliques ayant été pillée, ces précieux restes furent enfouis dans la terre et confondus avec d'autres ; c'est pourquoi, n'ayant pu être reconnus lors de leur exhumation, on les a déposés dans la châsse de bois doré que l'on voit aujourd'hui à la cathédrale.

L'église de Notre-Dame de Vernon-sur-Seine possède encore un os du bras de la Sainte que l'église de Riez lui avait donné en 1223. Cette relique, sauvée de la Révolution par un ancien sacristain de cette collégiale, a été reconnue, en juillet 1836, par Mgr du Châtellier, évêque d'Evreux, et réunie dans une belle châsse gothique, aux reliques de saint Maur, patron de la ville de Vernon.

L'église de Riez était, en 1223, en possession de la tête et d'un bras. L'évêque de Riez, Fulque de Caille, renferma cette tête précieuse dans une châsse d'argent. La châsse a disparu dans la tourmente révolutionnaire ; mais une partie des saints ossements a été conservée. Aujourd'hui l'église de Riez possède seulement la mâchoire inférieure de sainte Thècle ; elle est enfermée dans un reliquaire.

Les cathédrales de Milan, de Tarragone et de Riez, et la collégiale de Vernon-sur-Seine, vénèrent cette Sainte comme leur patronne spéciale, et célèbrent sa fête avec octave. La fête de cette illustre vierge est marquée dans tous les martyrologes, le 23 septembre.

Nous nous sommes servi, pour composer cet abrégé, des *Remarques* de Baronius sur le martyrologe ; des leçons du bréviaire romain et du martyrologe d'Adon ; des *Saints de l'Eglise de Riez*, par M. l'abbé Feraud ; des *Pères apostoliques et de leur époque*, par Mgr Freppel.

SAINT LIN DE VOLTERRA, PAPE ET MARTYR

67. — Empereur romain : Néron.

> Il y a beaucoup plus de mérite à supporter l'adversité qu'à faire des actes de vertu.
>
> *Thomas à Kempis.*

Saint Lin était fils d'Herculanus, homme noble et fort considérable de la ville de Volterra *(Volaterræ)*, en Toscane (province de Pise). S'étant converti à Rome, où saint Pierre prêchait l'Evangile, il quitta son père et renonça à tous ses biens pour pratiquer plus parfaitement la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Peu de temps après sa conversion, il donna de si grandes preuves de son zèle, de son érudition et de sa prudence, que le saint Apôtre l'employa à la prédication de la parole de Dieu et à l'administration des Sacrements. Il fut d'abord envoyé dans les Gaules pour y porter le flambeau de la foi, et la ville de Besançon eut le bonheur de le recevoir et de l'avoir pour premier évêque. Onasius, qui en était le tribun, le logea chez lui, et, en récompense de cette hospitalité, Dieu lui fit la grâce de le convertir à la religion chrétienne par les exhortations de notre Saint, qui changea cette maison en une petite église consacrée en l'honneur de la résurrection du Sauveur, de la sainte Vierge et de saint Etienne, premier martyr. Le nombre des fidèles s'augmentait déjà de jour en jour par la conversion de plusieurs idolâtres, qui sortaient des ténèbres de leurs erreurs pour entrer dans les clartés admirables de l'Evangile ; mais ces heureux progrès furent arrêtés tout à coup par la malice du démon. Les païens firent une fête solennelle en l'honneur de leurs dieux, dans laquelle ils devaient leur offrir beaucoup de sacrifices. Le Saint, dont le cœur brûlait du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, entreprit de les détourner de ce culte abominable, et, s'étant transporté sur la place, il leur dit généreusement : « Que faites-vous, mes chers enfants ? Quelle marque de divinité voyez-vous dans ces simulacres que vous adorez ? Ce ne sont que des statues qui n'ont ni esprit ni sentiment, et qui ne représentent que des hommes dont l'incontinence et l'impiété ont été toutes publiques. Ces idoles de pierre et de cuivre ne méritent nullement vos respects ; c'est à Dieu seul, créateur du ciel et de la terre, que vous devez offrir des victimes. Quittez donc ce culte sacrilége et acquiescez aux vérités que je vous prêche ». Ces paroles, qu'il prononça avec une ferveur apostolique, furent comme un coup de tonnerre qui jeta par terre l'une des colonnes du temple et mit en poudre l'idole qu'elle soutenait. Un si grand prodige devait sans doute ouvrir les yeux à ces peuples et leur faire reconnaître la véritable religion que le Saint leur annonçait ; mais, au lieu d'en profiter, ils s'endurcirent davantage, et, se jetant tumultueusement sur leur apôtre, ils le chassèrent à l'heure même de la ville. Voilà quelle est la tradition de Besançon qui honore saint Lin comme son premier évêque et comme celui par le ministère duquel elle a reçu les premiers rayons de la foi.

Lorsqu'il fut retourné à Rome, saint Pierre se servit utilement de lui pour la conduite de l'Eglise, et il s'acquitta avec tant de gloire de toutes les

fonctions qui lui furent commises, qu'après la mort de ce prince des Apôtres il fut jugé digne de remplir sa place où il donna d'excellents témoignages de son zèle et de sa vigilance pastorale. En deux fois qu'il fit les Ordres au mois de décembre, il créa quinze évêques et dix-huit prêtres. Il défendit aux femmes d'entrer dans l'église sans avoir la tête couverte d'un voile : ce que saint Pierre avait aussi défendu. Et saint Paul jugeait cela si nécessaire pour l'édification des fidèles, qu'il en fit une loi expresse, comme on le voit dans le chapitre XIe de sa première Epître aux Corinthiens. C'est encore de saint Lin que nous tenons l'histoire de la dispute du prince des Apôtres avec Simon le Magicien, quoique l'original ait disparu. Il écrivit aussi deux livres du martyre de saint Pierre et de saint Paul, qui sont au VIIe tome de la *Bibliothèque des Pères*; mais les erreurs dont ils sont remplis, en certains endroits, font assez voir que nous ne les avons pas dans leur pureté, et on peut voir ce qu'en dit le cardinal Bellarmin dans son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*.

Le Bréviaire romain dit que la foi et la sainteté de ce bienheureux Pape fut si grande, qu'il ressuscita et chassa les démons des corps de plusieurs énergumènes. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise pendant un an, trois mois et douze jours, il versa son sang pour servir de semence à de nouveaux fidèles.

Le corps de ce bienheureux Pontife fut enterré au Vatican, auprès de celui de saint Pierre, le 9 des calendes d'octobre. L'apôtre saint Paul fait mention de lui au chapitre IVe de sa seconde Epître à Timothée, et il le met entre les premiers et les principaux chrétiens de la ville de Rome ; et le martyrologe romain, avec ceux d'Usuard et d'Adon, le livre des souverains Pontifes, en parlent aussi fort honorablement.

En 1630, quand le pape Urbain VIII fit achever les travaux de la *Confession de saint Pierre*, dans la basilique du Vatican, on découvrit une tombe sur laquelle se lisait cette inscription : *Linus*. C'était le premier successeur de saint Pierre, dont la sépulture apparaissait, après tant de siècles, à côté de celle de son glorieux maître.

On représente saint Lin délivrant des possédés et ressuscitant un mort : on rapporte en effet qu'il délivra du démon la fille du consul Saturninus.

Acta Sanctorum et *Liber Pontificalis*.

SAINT SAINTIN, DISCIPLE DE SAINT DENIS,

PREMIER ÉVÊQUE DE MEAUX ET DE VERDUN.

Ier siècle.

Quaque Sanctinus tonat ore Christum,
Signa nec verbis manifesta desunt :
Barbaram gentem docet, et salubri
Abluit unda.

Saintin fait retentir tous les échos du nom de Jésus-Christ, et les prodiges viennent confirmer sa parole apostolique. Païen et barbare la veille encore, son peuple aujourd'hui se laisse instruire et il courbe sa tête sous l'onction salutaire du baptême.

Hymne de saint Saintin.

L'Eglise de Verdun vénère comme son apôtre et son premier évêque saint Saintin *(Sanctinus)*. Comme la plupart des Eglises fondées dans le nord

des Gaules, dans les premiers siècles, celle de Verdun a perdu les monuments écrits des merveilles opérées par ses saints fondateurs pendant les grandes révolutions de l'empire romain, et par suite des diverses invasions des Barbares. Mais le souvenir de leurs vertus et de leurs bienfaits s'est perpétué dans la reconnaissance des peuples. D'après ces pieuses traditions, saint Saintin était disciple de saint Denis, premier évêque de Paris. La foi chrétienne fit un si grand progrès par son ministère dans les contrées des Gaules, depuis appelées du nom de Beauce et de Brie, que saint Denis, qui connaissait son zèle, ses vertus et ses talents pour la prédication, le consacra et l'institua évêque de Meaux, où il est aussi reconnu pour l'un des premiers fondateurs du Christianisme. Après qu'il y eut travaillé pendant plusieurs années à former des ministres de Jésus-Christ, pour l'aider dans ce grand ouvrage, il parcourut d'autres provinces pour y porter la lumière de l'Evangile. Il passa dans le canton de la Belgique, depuis appelée Picardie, et dans la Champagne. Laurent de Liége témoigne que l'on croyait communément de son temps que ce disciple de saint Denis de Paris, étant déjà évêque de Meaux, fut inspiré de venir annoncer l'Evangile à Verdun, et qu'il en reçut l'ordre du ciel par un ange.

Il vint donc jusqu'aux frontières des pays que l'auteur appelle, par anticipation, Neustrie et Austrasie, avec le prêtre Antonin, son compagnon, et ils apprirent que l'Evangile n'avait pas encore été prêché à Verdun. Avant d'entrer dans cette ville toute païenne, ils s'arrêtèrent sur la montagne, entre le midi et le couchant, dans l'endroit où fut plus tard l'ermitage de Saint-Barthélemy. Ils y furent vivement pénétrés de douleur en voyant les sacrifices abominables que les idolâtres de la ville et de la campagne y offraient aux démons sous des figures monstrueuses qu'on nommait les Faunes et les Satyres. Pendant que leurs cœurs, enflammés par leur zèle apostolique, s'élevaient au ciel pour demander à Dieu la conversion de tant d'âmes abandonnées à la proie des démons, ils virent trois colombes qui voltigeaient dans l'air et qui vinrent se poser sur les branches des arbres, dont les autels de ces idoles étaient couverts; ce qu'ayant pris pour une marque du succès de leurs prédications, ils commencèrent à annoncer dans ce lieu le culte du vrai Dieu. Ils se logèrent dans une maison du voisinage, située vers l'endroit où fut construite l'église de Saint-Vanne; saint Saintin y bâtit un autel pour y célébrer les saints mystères et obtenir la conversion du peuple de Verdun. Armé d'une sainte confiance dans la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, il arrêtait ceux qui passaient devant cette maison pour aller adorer les idoles, leur demandant si des statues de pierre et de bois, qui n'ont ni vie ni mouvement, pouvaient les rendre heureux, et si la raison et le bon sens ne leur disaient pas qu'ils devaient plutôt s'adresser au Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, pour obtenir la santé et les autres biens qu'ils désiraient. Il les intimidait par la crainte des supplices éternels qu'ils méritaient en rendant des honneurs divins à des figures fabriquées par la main des hommes, et en commettant plusieurs autres péchés contre les lois du grand Maître de l'univers, qui punira infailliblement ceux qui n'en auront pas obtenu le pardon par la pénitence. Ceux qu'il voyait disposés à l'écouter étaient engagés par lui à venir aux instructions qu'il faisait tous les jours; il les visitait chez eux pour entretenir et fortifier leurs bonnes dispositions, s'insinuant peu à peu dans les familles qui témoignaient avoir moins d'opposition aux vérités qu'il leur expliquait familièrement. Il prêcha ensuite devant le peuple de la ville assemblé dans les places publiques. Tous admiraient la pauvreté de ses habits, la majesté de

son visage, l'éloquence de ses discours et l'efficacité des miracles qu'il faisait pour confondre ceux qui contredisaient l'Evangile.

Quelques-uns disaient qu'il était rempli d'une vertu divine qui le rendait puissant en œuvres et en paroles; mais la plupart des autres s'opposèrent autant qu'ils purent au changement de religion, soit par intérêt, soit par attachement à leur culte superstitieux et aux vices et déréglements de leurs passions. Ceux qui fabriquaient les idoles de bois, de marbre, d'or et d'argent, que chaque famille adorait comme ses dieux tutélaires, firent tous leurs efforts pour décrier saint Saintin comme un séducteur et un insensé qui voulait abolir l'ancienne religion de cette ville, pour y faire adorer un homme crucifié; leurs partisans tournaient en ridicule toutes les vérités saintes. Ils employaient l'imposture, la calomnie et toutes sortes d'injures pour soulever le peuple contre le saint évêque, lorsqu'il paraissait dans les places publiques. Les magistrats, qui n'étaient pas moins opposés au changement de religion, autorisaient les mauvais traitements que la fureur des idolâtres pouvait inventer pour empêcher l'établissement du christianisme dans cette ville : on ne voit pas néanmoins qu'ils aient fait aucune procédure juridique contre la personne de saint Saintin; nos historiens ne parlent ni d'emprisonnement ni de supplices; mais on permettait les vexations propres à empêcher la prédication de l'Evangile, on excitait de fréquentes émeutes populaires pour maltraiter saint Saintin et le charger d'injures. Il y fut plusieurs fois outrageusement frappé, blessé et jeté demi-mort hors de la ville.

Ces mauvais traitements ne le rebutèrent pas; il était préparé à sacrifier sa vie et à souffrir les tourments les plus cruels pour le salut de ceux qui le persécutaient; et, gémissant sur leur aveuglement, il ne cessait de prier Dieu pour leur conversion. Plus il était persécuté par les idolâtres, plus son courage s'animait et se fortifiait pour vaincre les oppositions qu'il trouvait à Verdun dans l'établissement de la religion chrétienne. L'amour divin dont son cœur était tout enflammé augmentait sa constance et le rendait invincible. Il continua ses prédications publiques quand il put en trouver l'occasion, ou il instruisit en secret dans les maisons qui le recevaient par commisération comme un pauvre de Jésus-Christ, dénué de tous les biens de ce monde, mais très-rempli des richesses divines. Sa patience, sa candeur, sa douceur, et la joie de son cœur qui éclatait dans tout le cours de ses actions, au milieu des injures et des outrages, touchaient ceux qui étaient les moins opposés aux vérités de l'Evangile, et qui étaient prévenus des mouvements de la grâce. Plusieurs s'écriaient que cet homme était animé de l'Esprit-Saint et que Dieu parlait et agissait dans lui, et demandaient le baptême. La ferveur de ces premiers fidèles fut d'autant plus grande qu'ils étaient plus maltraités de leurs parents et de leurs amis, qui les privaient de leur société et des autres biens de la vie civile. Ces mauvais traitements s'accrurent encore lorsque l'influence païenne reprit le dessus sous le règne des princes apostats, et la plupart des fidèles furent contraints de se retirer dans les grottes de la solitude de Flabas, distante de trois lieues de cette ville, où ils vivaient du travail de leurs mains et dans les exercices de la pénitence. Le petit nombre des fidèles qui restèrent dans la ville y souffrirent généreusement les mépris, les railleries piquantes, les injures et les opprobres qu'ils recevaient des idolâtres leurs compatriotes Ils étaient fortifiés par les exemples des deux hommes apostoliques, qui les exhortaient continuellement à la pratique des bonnes œuvres et les exerçaient à la prière et à la méditation des saintes Ecritures, dont ils leur don-

naient l'explication, sans discontinuer leurs soins pour la conversion des idolâtres. Ce travail fut long et très-pénible. Saint Saintin ne put qu'avec beaucoup de peines former des sujets capables de l'aider dans ses instructions, le défaut des lettres et des sciences qu'on n'enseignait point à Verdun, y rendant le peuple fort grossier et ignorant; ce qui fut la cause principale que la religion chrétienne ne s'établit que lentement dans ce diocèse.

Saint Saintin fit le voyage de Rome avec le prêtre Antonin, qui tomba malade en Italie d'une fièvre dont il mourut. Mais il fut ressuscité par les prières de saint Saintin. Après avoir rapporté au Pape le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, ils lui rendirent compte de l'établissement de la religion chrétienne à Verdun, où ils furent renvoyés avec trois autres ouvriers évangéliques dont l'histoire ne nomme que saint Maur. Au retour, saint Saintin gouverna les chrétiens de Verdun, enrichissant sa nouvelle Eglise de ce qu'il put apporter de la *Confession* du sépulcre de saint Pierre et saint Paul.

Il y continua pendant vingt et un ans ses travaux apostoliques avec un zèle infatigable. Ce ne fut pas sans peine qu'il forma son clergé ; il trouva peu de sujets lettrés et capables de l'aider dans l'œuvre évangélique qu'il avait commencée. D'ailleurs, les aumônes et les offrandes d'un petit nombre de fidèles n'étaient pas suffisantes pour les faire subsister ; les riches de cette ville s'opposaient toujours à la prédication de l'Evangile, qui exigeait le détachement des biens, des honneurs et des plaisirs du monde. Mais le saint évêque, se confiant en la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, ne s'appliquait qu'à établir son règne. Il choisit ce qu'il y avait de plus pieux et de plus docile parmi les fidèles; il les instruisit dans la science des saintes Ecritures, pour les mettre en état de recevoir l'ordination. Saint Maur, qui fut son premier disciple et le premier prêtre ordonné à Verdun, donna un grand éclat à cette sainte école. L'austérité de sa vie exemplaire le porta à se charger de la conduite des solitaires qui s'étaient retirés dans le désert de Flabas. Les autres disciples de saint Saintin n'eurent pas moins de ferveur : ils l'assistèrent dans la célébration des saints Mystères, dans la psalmodie des louanges de Dieu, dans l'administration des sacrements et dans les instructions qu'il faisait à la ville et à la campagne, avec les trois missionnaires qu'il avait amenés de Rome. Le zèle de notre saint évêque ne se bornait pas au diocèse de Verdun. Comme il voulait assurer l'établissement des églises qu'il avait fondées, il fit plusieurs voyages dans les provinces où il avait planté la foi chrétienne. Dans ces courses apostoliques, il fortifiait les peuples par ses prédications, soutenait les pasteurs par ses conseils sages et prudents, et prenait des précautions pour écarter des églises l'hérésie des Ariens qui se communiquait alors dans les Gaules. Eufrate ou Euphrate, évêque de Cologne, ayant prêché quelques erreurs contre la divinité de Jésus-Christ, on tint dans cette ville un concile où ses erreurs furent condamnées. Les grandes occupations de saint Saintin ne lui permirent pas d'assister en personne à cette assemblée. Il y envoya ses députés qui donnèrent leurs suffrages contre Euphrate, avec quatorze évêques présents et neuf autres absents, dont les noms sont marqués. Peu d'années après la tenue de ce concile, les chrétiens de Meaux écrivirent à saint Saintin l'état pitoyable où ils étaient réduits par les oppressions et les violences du gouverneur de la ville.

Notre saint évêque, touché des calamités de son église de Meaux, et brûlant du désir ardent de finir sa vie par le martyre, y fit un dernier voyage. Avant de partir, il choisit dans son clergé deux prêtres capables de

conduire son troupeau en son absence. Dès qu'il fut arrivé à Meaux, il va trouver le gouverneur, et lui parle d'une manière intrépide, mais accompagnée de la modération, de la douceur et de la gravité dignes d'un saint évêque ; il lui montre l'injustice de ses violences contre un peuple innocent, et lui reproche ses vexations contre l'Eglise, le menaçant de la vengeance divine s'il ne cesse ses persécutions. Le tyran ne peut souffrir ces reproches du saint homme ; dans le premier mouvement il fut sur le point de le percer de son épée. Mais ensuite il se contenta de le faire arrêter et renfermer dans une prison, où il fut privé de tous les secours nécessaires à la vie. Pendant qu'il était ainsi étroitement resserré, il adressa au clergé et aux fidèles de Verdun une lettre remplie des mouvements de la joie intérieure qu'il goûtait dans ses liens ; et, leur donnant avis de sa mort prochaine, il les exhorta à remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait accordée de finir sa vie dans les souffrances, pour la cause de Jésus-Christ ; à choisir son disciple Maur pour lui succéder dans le siége épiscopal, et continuer l'ouvrage de la conversion des païens dans ce diocèse. L'esprit du saint prisonnier se fortifiait tous les jours à mesure que son corps, déjà exténué par la caducité d'un âge fort avancé et par les fatigues de ses longs travaux apostoliques, s'affaiblissait par la faim, la soif et les autres peines de la prison. Ces peines lui procurèrent enfin une mort très-précieuse devant Dieu, qu'il avait méritée par la sainteté de sa vie et la pratique des plus éclatantes vertus, dont l'éclat avait attiré plus efficacement à la foi les peuples qu'il convertit, que le grand nombre de miracles qu'il fit pendant sa vie.

La nouvelle de la mort de saint Saintin répandit une tristesse extrême dans l'Eglise de Verdun, qui pleura la perte de son pasteur. Les uns, touchés de sentiments de reconnaissance envers ce père qui les avait engendrés en Jésus-Christ, publiaient ses vertus, ses bienfaits, et les peines qu'il avait endurées pour leur salut ; les autres, rappelant dans leur mémoire les paroles de vie qu'il leur avait prêchées, témoignaient leurs regrets sensibles de s'en voir privés pour jamais. Le clergé et les fidèles, qui se virent livrés à la fureur des païens, dans cette conjoncture périlleuse à leur religion, furent saisis d'une consternation générale.

CULTE ET RELIQUES.

L'Eglise de Meaux, qui donna la sépulture à saint Saintin, l'honora comme un Martyr, et celle de Verdun lui rendit une vénération singulière comme à son apôtre et à un illustre confesseur de Jésus-Christ. Depuis ce temps, sa fête a été instituée dans ces deux églises, d'abord le 11 octobre : elle était de rit solennel, avec octave dans le diocèse de Verdun ; depuis 1779, cette fête a été transférée au 23 septembre, comme au martyrologe romain et à celui de France. Au diocèse de Verdun, on fait actuellement sa fête le troisième dimanche d'octobre.

On ne peut pas douter que l'Eglise de Meaux n'ait eu l'honneur de donner la sépulture au corps de saint Saintin, dont les mérites furent si glorieusement couronnés par une espèce de martyre dans cette ville. Il y a apparence qu'il fut inhumé dans le lieu où est aujourd'hui l'église qui prit alors son nom. Ces saintes reliques furent transférées plus tard dans une châsse, à l'église cathédrale de la même ville, où elles étaient en 1302. A cette dernière époque, elles furent transférées à Verdun.

La vérification de ce trésor précieux fut faite par Richard Ier du nom, et quarantième évêque de Verdun, qui le transféra dans une châsse, en 1044. On y mit une inscription contenant un abrégé de la vie de saint Saintin, et de sa mort, dans la ville de Meaux. En 1132, Albéron, évêque de Verdun, fit faire une nouvelle châsse pour saint Saintin, et y transféra ses ossements le jour de l'Ascension, la centième année depuis leur transport à Verdun. L'inscription qu'on trouva dans l'ancienne châsse est une preuve que l'opinion de ceux qui y marquèrent que Saintin avait été disciple de saint Denis l'Aréopagite, était l'opinion commune de Verdun, sous l'épiscopat de

Richard Ier, comme le dit Laurent de Liége. En 1477, Matthieu, abbé de Saint-Vanne, fit faire la châsse de saint Saintin, qu'on voit à présent, et qui est une des plus magnifiques du diocèse. La cérémonie de cette dernière translation se fit en Carême, le dimanche de *Lætare*, en présence du clergé de la cathédrale, l'évêque Guillaume de Haraucourt étant absent. Elle fut ouverte, l'an 1622, avec la permission du seigneur évêque de Verdun et le consentement des définiteurs de la Compagnie de Saint-Vanne, sur les instantes prières de Mgr l'évêque de Meaux, à qui Daugnon, chanoine, porta une côte de ce saint corps, qu'il reçut avec grande solennité à la tête de son clergé. Les marques de piété et de vénération, qu'on rendait à la mémoire de saint Saintin, augmentèrent encore davantage dans Verdun, en voyant le trésor précieux de ses saintes reliques dans l'église où il avait prêché la foi chrétienne, qui s'y est conservée dans toute sa pureté. Les peuples de ce diocèse y accoururent en foule, espérant obtenir de Dieu, par les mérites et l'intercession de ce grand Saint, les grâces nécessaires et les secours convenables aux biens de la terre.

La châsse qui renferme les précieux restes de saint Saintin est placée dans un petit édicule en forme de temple, soutenu par vingt-huit colonnes. Sur chaque face, le saint évêque est représenté assis dans une chaire et revêtu d'habits pontificaux. Le faîte, revêtu de lames d'argent, est couronné d'une élégante tourelle.

Cette châsse a été ouverte plusieurs fois par NN. SS. les évêques, et vérification de l'inestimable trésor qu'elle renferme faite avec solennité et d'éclatantes marques de confiance et de dévotion.

A l'époque de la Terreur, de pieux fidèles s'étaient empressés de le soustraire à la fureur dévastatrice des impies qui désolaient l'Eglise de Verdun, en les confiant de nuit et secrètement au sein de la terre.

Lorsque ces jours déplorables furent passés, et que la paix eut été rendue à la religion catholique, les saintes reliques furent relevées en grande pompe, et vérification solennelle en fut faite, le 30 octobre 1804, sous l'épiscopat de Mgr Antoine-Eustache d'Osmond, qui gouvernait alors les diocèses de Nancy et de Verdun.

Mgr Letourneur, en 1843, fit examiner ces reliques insignes, qui furent replacées dans la châsse munie des sceaux du prélat. En 1858, Mgr Rossat, assisté de son chapitre, a fait une dernière vérification, et les sceaux de Mgr Letourneur ont été apposés de nouveau sur ces saintes reliques qui furent retrouvées dans l'état où elles étaient en 1843. A chacune de ces cérémonies, la piété des fidèles a témoigné que la confiance en la puissante intercession de notre saint apôtre est toujours aussi vive au fond des cœurs.

Ce récit est extrait de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, par M. Roussel, chanoine de la collégiale de Sainte-Marie-Madeleine de Verdun.

SAINT LIBÈRE, PAPE,

FONDATEUR ET PATRON DE L'ÉGLISE SAINTE-MARIE-MAJEURE DE ROME

366. — Empereur d'Orient : Valens. — Empereur d'Occident : Valentinien Ier.

Sta firmius velut incus quæ verberatur : magni athletæ est feriri et vincere.

Soyez ferme comme l'enclume que l'on frappe : un grand athlète doit recevoir les coups et vaincre.

S. Ignace, martyr, *Epist.* XI *ad Polycarp.*

Le pontificat de saint Libère, successeur de saint Jules Ier (du 22 mai 353 au 24 septembre 366), fut l'un des plus tourmentés que présentent les annales de l'Eglise. Deux grandes persécutions vinrent successivement l'agiter : l'une, suscitée par les Ariens, qui conduisit Libère en exil et laissa un moment incertaine la foi du Siége apostolique ; l'autre, suscitée par Julien l'Apostat, persécution astucieuse et savante, qui aurait fait de tristes ravages, si Dieu n'avait abrégé l'épreuve en interrompant bientôt le règne du

persécuteur. Il ne devait manquer aucun genre de lutte à la gloire de l'Eglise et du souverain Pontificat.

Libère était Romain ; il avait été ordonné diacre par le pape saint Sylvestre, et s'était fait remarquer par ses vertus et par son humilité dans les fonctions de son ordre. Lorsqu'il fut élu Pape, il résista longtemps avant d'accepter la redoutable charge ; mais il était réservé, hélas ! à en porter tout le poids. Constance II, deuxième fils de Constantin, et seul maître de l'empire, allait faire triompher l'arianisme avec lui. Dès la première année du pontificat de Libère, ce prince, prévenu contre Athanase, demanda sa condamnation. Le Pape assembla à Rome un concile qui reconnut l'innocence d'Athanase, et Libère écrivit dans ce sens à l'empereur. Constance entra en fureur ; le Pape lui délégua Vincent de Capoue, qui se rendit à Arles, où il eut la faiblesse de souscrire à la condamnation du saint patriarche. La chute de Vincent affligea profondément le Pape : « J'espérais beaucoup de son intervention », écrit-il à Osius de Cordoue ; « il était personnellement connu de l'empereur, à qui il avait précédemment porté les actes du concile de Sardique, et non-seulement il n'a rien obtenu, mais il s'est laissé entraîner à une déplorable faiblesse. J'en suis doublement affligé, et je demande à Dieu de mourir, plutôt que de me prêter au triomphe de l'injustice ». Il désavoua hautement le légat prévaricateur, et supplia l'empereur de consentir à la réunion d'un concile général.

Le concile s'assembla à Milan, mais des scènes tumultueuses et la conduite de Constance lui enlevèrent toute liberté. Lucifer de Cagliari, légat du Pape, montra une grande fermeté : « Quand même Constance », dit-il, armerait contre nous tous ses soldats, il ne nous forcera jamais à renier la foi de Nicée et à signer les blasphèmes d'Arius ». — « C'est moi », lui dit Constance, « qui suis personnellement l'accusateur d'Athanase ; croyez donc à la vérité de mes assertions ». — « Il ne s'agit pas ici », répondit Lucifer avec les évêques catholiques, « d'une affaire temporelle, où l'autorité de l'empereur serait décisive, mais d'un jugement ecclésiastique, où l'on doit agir avec une impartialité égale envers l'accusateur et l'accusé. Athanase est absent ; il ne peut être condamné sans avoir été entendu. La règle de l'Eglise s'y oppose ». — « Mais ce que je veux », dit Constance, « doit servir de règle. Les évêques de Syrie le reconnaissent. Obéissez, ou vous serez exilés ». Les trois légats du Pape, Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceil et le diacre Hilaire furent en effet exilés ; Hilaire, dont la fermeté avait déplu davantage, fut même fouetté sur la place publique avant de partir pour le lieu de son exil. La persécution s'étendit à tout l'empire ; saint Athanase se réfugia au désert ; les femmes et les vierges chrétiennes d'Alexandrie furent indignement outragées ; quarante-six évêques d'Egypte furent bannis de leurs siéges ; on déclara criminels de lèse-majesté tous les défenseurs du consubstantiel, et un grand nombre de catholiques fidèles obtinrent la gloire du martyre (356).

Le pape Libère écrivit aux évêques exilés une lettre pleine de tendresse et de charité. « Quelles louanges puis-je vous donner », leur dit-il, « partagé que je suis entre la douleur de votre absence et la joie de votre gloire ? La meilleure consolation que je puisse vous offrir, c'est que vous veuillez me croire exilé avec vous. J'aurais souhaité, mes bien-aimés frères, être le premier immolé pour vous tous, et vous donner l'exemple de la gloire que vous avez acquise ; mais cette prérogative a été la récompense de vos mérites ». La tempête que Libère déplorait vint l'atteindre à son tour. On lui demanda directement la condamnation d'Athanase ; il refusa ; alors on le

conduisit à Milan, où se trouvait Constance, et l'empereur essaya lui-même de faire fléchir le courage du saint Pontife. Le récit de cette entrevue forme l'une des plus belles pages de l'histoire des Papes; nous l'empruntons à Théodoret, évêque de Tyr, qui vivait au commencement du siècle suivant :

L'EMPEREUR. Comme vous êtes chrétien et évêque de notre ville, nous avons jugé à propos de vous faire venir pour vous exhorter à renoncer à cette maudite extravagance, à la communion de l'impie Athanase. Toute la terre l'a jugé ainsi, et il a été retranché de la communion de l'Eglise par le jugement du concile de Milan. — LIBÈRE. Seigneur, les jugements ecclésiastiques se doivent faire avec une grande justice. Ordonnez donc que l'on établisse un tribunal, et si Athanase est trouvé coupable, sa sentence sera prononcée selon la procédure ecclésiastique ; car nous ne pouvons condamner un homme que nous n'avons pas jugé. — L'EMPEREUR. Toute la terre a condamné son impiété ; il ne cherche qu'a gagner du temps, comme il l'a toujours fait. — LIBÈRE. Tous ceux qui ont souscrit à sa condamnation n'ont point vu de leurs yeux tout ce qui s'est passé ; ils ont été touchés du désir de la gloire que vous leur promettiez, ou de la crainte de l'infamie dont vous les menaciez. — L'EMPEREUR. Que voulez-vous dire par la gloire, la crainte et l'infamie ? — LIBÈRE. Tous ceux qui n'aiment pas la gloire de Dieu, préférant vos bienfaits, ont condamné sans le juger celui qu'ils n'ont point vu ; cela ne convient pas à des chrétiens. — L'EMPEREUR. Il a été jugé au concile de Tyr, où il était présent, et dans ce concile tous les évêques l'ont condamné. — LIBÈRE. Jamais il n'a été jugé en sa présence ; à Tyr, on l'a condamné sans raison, après qu'il se fut retiré. — L'EMPEREUR. Pour combien donc vous comptez-vous dans le monde, de vous élever seul avec un impie pour troubler l'univers ? — LIBÈRE. Quand je serais seul, la cause de la foi ne succomberait pas pour cela. — L'EMPEREUR. Ce qui a été une fois réglé ne peut être renversé ; le jugement de la plupart des évêques doit l'emporter, vous êtes le seul qui vous attachiez à l'amitié de cet impie. — LIBÈRE. Seigneur, nous n'avons jamais entendu dire qu'un accusé n'étant pas présent, un juge le traitât d'impie comme étant son ennemi particulier. — L'EMPEREUR. Il a offensé généralement tout le monde, et moi plus que personne. Je m'applaudis plus d'avoir éloigné ce scélérat des affaires de l'Eglise que d'avoir vaincu Magnence. — LIBÈRE. Seigneur, ne vous servez pas des évêques pour vous venger de vos ennemis ; les mains des ecclésiastiques doivent être occupées à sanctifier. — L'EMPEREUR. Il n'est question que d'une chose : je veux vous envoyer à Rome quand vous aurez embrassé la communion des Eglises. Cédez au bien de la paix, souscrivez, et retournez à Rome. — LIBÈRE. J'ai déjà pris congé des frères de Rome, car les liens de l'Eglise sont préférables au séjour de Rome. — L'EMPEREUR. Vous avez trois jours pour délibérer si vous voulez souscrire ou retourner à Rome; or, voyez en quel lieu vous voulez être mené. — LIBÈRE. L'espace de trois jours ou de trois mois ne change point ma résolution ; envoyez-moi donc où il vous plaira.

Deux jours après, Constance envoya chercher Libère, et, comme il n'avait pas changé de sentiment, il le fit reléguer à Bérée, en Thrace. Quand Libère fut sorti, l'empereur lui fit offrir cinq cents sous d'or pour sa dépense. « Allez », dit Libère à celui qui les apportait, « rendez-les à l'empereur, il en a besoin pour ses soldats ». L'impératrice lui en envoya autant. « Rendez-les à l'empereur », dit encore Libère, « il en a besoin pour la dépense de ses armées ». L'eunuque Eusèbe voulut à son tour lui faire

accepter de l'argent. Le saint Pontife refusa en disant : « Tu as rendu désertés les Eglises du monde, et tu m'offres une aumône comme à un criminel ; va, commence par te faire chrétien ». Et, sans avoir rien accepté, il partit trois jours après pour son exil.

L'hérésie triomphait. Aussitôt que Libère eut quitté l'Italie, l'empereur fit sacrer un anti-pape, Félix, archidiacre de l'Eglise romaine. Le peuple romain ne voulut pas communiquer avec ce Pape, à qui l'on doit rendre du reste cette justice que, tout en favorisant le parti des Ariens, il n'abandonna pas la foi de Nicée et fut irrépréhensible dans sa conduite (355). Aussi plusieurs écrivains ecclésiastiques, parmi lesquels on compte Bellarmin et Roncaglia, ne le considèrent-ils pas comme anti-pape. D'après eux, saint Libère ne voulant pas que Rome restât sans pasteur pendant son exil, avait provisoirement abdiqué et conseillé l'élection de Félix, qui, à son retour, aurait volontairement renoncé au souverain pontificat. Lorsque Grégoire XIII fit faire, en 1582, une nouvelle édition du martyrologe romain, le nom de saint Félix II fut conservé par son ordre après celui de saint Libère [1]. L'épreuve dura plus d'un an. Constance finit par céder à l'opinion publique. Libère revint à Rome, en 359, et Félix se retira dans une autre ville.

Le retour de saint Libère à Rome ne mit pas fin aux douleurs de l'Eglise : les Ariens continuèrent leurs intrigues ; des évêques catholiques donnèrent de tristes exemples de faiblesse ; Constance fit assembler conciles sur conciles pour imposer l'erreur, mais Libère se conduisit avec tant de prudence et de fermeté, que l'erreur ne put jamais triompher que partiellement. Constance avait été persécuteur : il était peu probable qu'il mourût au milieu des prospérités. Il était en effet occupé dans une guerre contre les Perses, lorsqu'il apprit que les légions des Gaules s'étaient révoltées, et avaient proclamé empereur, à Lutèce, le César Julien, neveu de Constantin. Constance, furieux, se mit en marche pour punir le rebelle, dont il avait été le bienfaiteur, et à qui il avait donné sa propre sœur en mariage; mais il mourut en route, à Mopsucrène, en Cilicie, après avoir reçu le baptême d'un évêque arien, et Julien resta seul maître de l'empire (361).

A la persécution sanglante et à l'hérésie succéda une persécution plus raffinée, plus savante et mille fois plus dangereuse : celle de Julien l'Apostat. Mais devant le roc inébranlable de l'Eglise, elle resta impuissante comme les autres : saint Libère put assister à l'horrible agonie de l'Apostat (26 juin 363) et contempler, au milieu des ruines accumulées de toutes parts, le triomphe du Christianisme ; et, quoique les dernières années de son Pontificat aient encore été troublées par les intrigues des Ariens et par celles des Macédoniens, partisans de l'intrus Macédonius, qui, développant l'hérésie arienne, avait fini par nier la divinité du Saint-Esprit, il eut la consolation de voir enfin la paix rendue à l'Eglise, les évêques orthodoxes rétablis sur leurs siéges, et la puissance politique disposée à soutenir la vraie foi.

C'est au milieu de ces lueurs d'espérance que saint Libère rendit à Dieu son âme héroïque, le 8 des calendes d'octobre (24 septembre 366). Il avait occupé le siége pontifical, dans une première période, du 22 mai 352, au 10 mars 358 ; et, dans une seconde, au retour de son exil, de 359 à 366. Rome doit à ce Pontife, entre autres monuments, la basilique de Sainte-Marie-Majeure, ainsi appelée parce qu'elle tient le premier rang parmi les églises dédiées à la sainte Vierge.

1. Voir au 29 juillet, tome IX, page 91, note 2.

NOTE CRITIQUE SUR LA PRÉTENDUE CHUTE DU PAPE SAINT LIBÈRE DANS L'HÉRÉSIE ARIENNE.

Tout le monde connaît le fameux mensonge historique qui se trouve même dans le *Liber Pontificalis*, et qui consiste à placer à l'époque du retour de Libère, de Bérée à Rome (359), un double acte de faiblesse de ce pape : la souscription à la condamnation de saint Athanase, et la souscription à une formule de foi arienne. Que faut-il penser de cette chute, qui a été admise par des auteurs graves, et qu'on appuie du témoignage de saint Jérôme, de saint Hilaire, de saint Athanase, et de Libère lui-même ? C'est ce que nous allons examiner.

Les témoignages que l'on cite de saint Athanase, de saint Jérôme, de saint Hilaire, de Libère lui-même, et qui seraient accablants, s'ils étaient authentiques, perdent toute leur force devant une saine critique historique. Saint Athanase parle de la chute de Libère dans son *Apologie contre les Ariens* et dans son *Histoire des Ariens*. Or, l'*Apologie* a été écrite au plus tard en 350, c'est-à-dire deux ans avant que Libère fût pape ; il est donc évident qu'il y a eu une interpolation postérieure, et faite par une main malhabile, car cette addition rend l'*Apologie* inepte et ridicule. L'*Histoire des Ariens* a été également écrite avant l'époque où l'on place la chute de Libère, c'est-à-dire en 357 ou 358, et le passage où l'on en parle ne peut être qu'une addition faite après coup. Les Ariens ont fait pour Libère ce que les Donatistes firent pour le pape saint Marcellin. On voit d'ailleurs poindre, cinquante ans seulement après, les commencements de la calomnie. Rufin, prêtre d'Aquilée, qui avait pu connaître Libère dans sa jeunesse, et qui avait certainement connu Fortunatien, l'auteur prétendu de la prétendue chute de Libère, écrit, un demi-siècle après cet événement : « Libère, évêque de Rome, était rentré du vivant de Constance ; mais je ne sais au juste si l'empereur le lui accorda, ou parce qu'il avait consenti à souscrire, ou pour faire plaisir au peuple romain, qui l'en avait prié avant son départ ». Ainsi Rufin connaît le bruit répandu sur la mémoire de Libère, et il reste dans le doute, lui qui avait été à même de connaître le fait de la bouche même de Fortunatien ! Ce doute serait-il possible si Libère avait réellement souscrit une formule arienne ?

Le témoignage de saint Athanase contre Libère n'existe donc pas. Celui de saint Hilaire n'existe pas davantage, car les passages que l'on cite n'ont aucune authenticité, pas plus que les lettres de Libère qui se trouvent dans les *Fragments* attribués à saint Hilaire, et il est reconnu que ces *Fragments* ont été l'objet d'audacieuses et nombreuses falsifications. Saint Jérôme a écrit ces mots dans sa *Chronique :* « Libère, vaincu par les ennuis de l'exil, souscrivit à l'hérésie, et entra dans Rome en triomphateur ». Ce témoignage, qui paraît avoir une grande force, n'en a plus aucune, lorsque l'on considère que la *Chronique* a été écrite plus de trente ans après l'exil de Libère, et en Orient, où l'on répandait sur ce Pape les bruits les plus calomnieux. Il est prouvé de plus que la *Chronique* a été extraordinairement altérée dans son texte ; enfin, dit le docteur Thomas Ménochius, « il n'y a pas de trace de la chute de Libère dans le manuscrit des *Chroniques* de saint Jérôme, que l'on conserve au Vatican, et qui fut donné au Pape par la reine de Suède ; manuscrit qu'Holsténius soutient être d'une très-grande antiquité, et que les savants croient avoir été écrit au VIe ou au VIIe siècle ». Il s'agit donc encore ici d'une addition faite après coup.

Un autre passage tiré des *Ecrivains ecclésiastiques* de saint Jérôme n'est pas plus authentique. Rien de ce qui est à la charge de Libère ne subsiste, tandis que les témoignages à sa décharge sont nombreux et magnifiques. Ce sont d'abord tous les évêques du monde catholique qui continuent de communiquer avec Libère après son retour comme auparavant ; ils lui envoient les actes des synodes qu'ils célèbrent, et le consultent sur les difficultés majeures qu'ils rencontrent. Puis, de tous côtés, les plus grands saints, les hommes les mieux informés, rendent hommage à ses vertus et à son courage : saint Sirice le regarde comme un de ses plus illustres prédécesseurs ; saint Basile l'appelle très-bienheureux ; saint Epiphane l'appelle Pontife d'heureuse mémoire ; Cassiodore dit : le grand Libère, le très-saint évêque qui surpasse tous les autres en mérite et se trouve en tout un des plus célèbres ; Théodoret le regarde comme un illustre et victorieux athlète de la vérité ; Sozomène, comme un homme rare sous quelque rapport qu'on le considère ; saint Ambroise dit de lui qu'il fut un Saint et très-saint évêque : « Il est temps », dit-il à sa sœur Marceline, « de vous rappeler les instructions de Libère, ce Pontife de sainte mémoire, les paroles d'un orateur plaisant d'autant plus que ses vertus sont plus grandes ». Enfin, le Ménologe des Grecs, qui ne peut être suspect, annonce la fête de saint Libère en ces termes : « 27 septembre, mémoire de notre saint Père Libère. Le bienheureux Libère, défenseur de la vérité, était évêque de Rome sous le règne de Constance ; le zèle dont il brûlait pour la foi orthodoxe lui fit prendre la défense du grand Athanase, persécuté par les hérétiques et expulsé de son siége d'Alexandrie, à cause de l'attachement qu'il professait pour la vérité. Tant que Constantin et Constant, les deux premiers fils de Constantin le Grand, vécurent, la foi orthodoxe triompha ; mais, après la mort de ces princes, Constance, le plus jeune, qui était arien, fut seul maître de l'empire, et l'hérésie prévalut. Ce fut alors que Libère, qui combattait de toute sa force l'impiété des hérétiques, fut relé-

gué à Bérée, ville de Thrace; mais les Romains, dont il possédait l'amour et l'estime, lui restèrent fidèles et demandèrent son retour à l'empereur. Libère revint à Rome, où il mourut, après avoir sagement gouverné son troupeau ».

Après tous ces témoignages, on peut hardiment conclure que la chute de Libère est un mensonge historique. Si ce courageux pontife a signé une formule de foi autre que celle de Nicée, il n'a certainement signé qu'une formule de foi orthodoxe, exprimant la *consubstantialité* du Verbe, et tous les actes authentiques du saint Pape le montrent le défenseur intrépide et constant de la religion catholique.

Nous avons tiré la vie de ce saint pape, que nous tenions à réhabiliter dans l'opinion des fidèles, de l'*Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras ; et de l'*Histoire populaire des Papes*, par Chantrel, deux auteurs de l'école de la saine critique. — Cf. *Revue des questions historiques;* et l'*Histoire et Infaillibilité des Papes*, par M. l'abbé Constant. La question de la chute de Libère y est étudiée sous toutes ses faces, et le résultat de cette étude est la justification complète du saint Pontife.

LE BIENHEUREUX GUY DE DURNES,

PREMIER ABBÉ DE NOTRE-DAME DE CHERLIEU, AU DIOCÈSE DE BESANÇON (vers 1157).

L'illustre abbé de Clairvaux fonda par lui-même ou par ses disciples douze monastères dans le comté de Bourgogne : de ce nombre fut Cherlieu *(Carus locus)*, au diocèse de Besançon. Guy, de l'illustre maison de Durnes (Doubs), et l'un des plus fervents et des plus chers disciples de saint Bernard, fut désigné pour être le chef de la nouvelle colonie : douze religieux lui avaient été adjoints : ils arrivèrent à Cherlieu le 17 janvier 1131.

Le premier soin de Guy, selon les constitutions de son Ordre et conformément aux lois de l'Eglise, fut d'aller se jeter aux pieds de son évêque, pour lui prêter le serment d'obéissance, en recevant de lui la bénédiction abbatiale nécessaire à son installation. De retour à Cherlieu, il déploya autant de zèle que de prudence dans le gouvernement de sa communauté. L'église du monastère fut dédiée à la bienheureuse Vierge Marie. Bientôt il fallut agrandir les habitations, la renommée de Guy et de ses fervents religieux attirant à Cherlieu une foule de nombreux disciples. On s'occupa de défricher les terres du voisinage ; aux fatigues du travail extérieur se joignirent des mortifications inconcevables. Guy et ses disciples pratiquaient à Cherlieu la vie austère qu'ils avaient menée à Clairvaux, où l'on ne mangeait, le plus souvent, que des feuilles de hêtre bouillies, avec du pain d'orge ou de millet.

Dès la seconde année de son gouvernement, l'abbé Guy se trouva à la tête d'une communauté nombreuse, et prit rang parmi les prélats les plus distingués de la Bourgogne. On vit bientôt les colonies de son monastère se propager en Bourgogne, en France et en Helvétie, et donner elles-mêmes, dans ces contrées, de nouvelles filles à Cîteaux. Haut-Frêt (diocèse de Lausanne), Acey (diocèse de Besançon), le Gard (diocèse d'Amiens), Hauterive (diocèse de Lausanne), doivent leur origine aux principaux disciples du premier abbé de Cherlieu.

Le bienheureux Guy fut associé par saint Bernard à son œuvre importante de la révision et de la correction du chant liturgique, qu'il fit décider au chapitre général tenu à Clairvaux vers l'an 1150. Saint Bernard lui donna encore dans la suite de nombreuses preuves de son estime et de son affection. Enfin, après avoir vu chaque jour prospérer sa communauté et recueilli les fruits abondants d'une sage administration, père d'une grande famille de religieux et fondateur d'une glorieuse pléïade de monastères, le bienheureux abbé de Cherlieu, mûr pour le ciel, s'éteignit au milieu de ses disciples, et s'en alla rejoindre son illustre maître qui l'avait précédé de quelques années dans le séjour de la gloire.

Extrait des *Saints de Franche-Comté*, et du *Ménologe de Cîteaux*.

XXIVe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de NOTRE-DAME DE LA MERCI. XVIIe s. — A Autun, la naissance au ciel des saints martyrs ANDOCHE, prêtre, THYRSE, diacre, et FÉLIX, qui, ayant été envoyés en Occident par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, y furent cruellement maltraités à coups de bâton, puis suspendus, durant tout un jour, les mains derrière le dos; jetés ensuite dans le feu, ils n'en furent aucunement blessés; enfin, ayant eu le cou rompu avec des leviers, ils reçurent la couronne de gloire. 178 ou 179. — En Egypte, saint Paphnuce et ses compagnons, martyrs. Paphnuce, qui vivait dans le désert, ayant appris qu'il y avait un grand nombre de chrétiens dans les fers, vint, par un mouvement du Saint-Esprit, se présenter de lui-même au préfet, en lui déclarant qu'il professait la religion chrétienne. Il fut d'abord chargé de chaînes, avec lesquelles on le serra étroitement, puis tourmenté longtemps sur le chevalet; ensuite on l'envoya, avec plusieurs autres, à Dioclétien, qui le fit clouer à un palmier; les autres périren par le glaive. Vers 303. — A Chalcédoine, quarante-neuf bienheureux martyrs qui, après le triomphe de sainte Euphémie, furent condamnés aux bêtes, sous l'empereur Dioclétien; mais, en ayant été préservés par un effet de la puissance divine, ils furent enfin frappés du glaive et entrèrent victorieux dans le ciel. 307. — En Hongrie, saint GÉRARD, évêque et martyr, nommé l'apôtre des Hongrois; il était patrice de Venise et fut le premier qui illustra sa patrie par un glorieux martyre. 1047. — A Clermont, en Auvergne, le décès de saint Rustique (vulgairement saint Rotiri), évêque et confesseur [1]. 446. — En Beauvaisis, saint GERMER, abbé. 658.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, saint Germer *(Geremarus)*, premier abbé de Flay, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Dijon, Lyon et Nevers, les saints Andoche et ses compagnons, martyrs, cités aujourd'hui au même martyrologe. — Aux diocèses de Meaux, Pamiers, Saint-Dié et Verdun, fête de Notre-Dame de la Merci, mentionnée au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Nantes, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence et confesseur, dont nous avons donné la vie au 18 septembre. 1555. — Au diocèse de Paris, saint Corneille, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 16 septembre. 252. — Au diocèse de Soissons, mémoire de sainte Salaberge, abbesse, dont nous avons donné la vie au 22 septembre. 654. — A la Ferté-Milon, au diocèse de Soissons, saint Wulgis ou Vulgis, confesseur, dont nous donnerons la vie au 1er octobre. 550. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Victor de Marseille *(S. Victor Massiliensis*, fondée vers 413 par le bienheureux Jean Cassien), saint Ysarn ou Isarne de Toulouse, abbé, dont nous donnerons la vie au 26 de ce mois. 1048. — A Périgueux, les saints

1. Saint Rustique, appelé vulgairement saint Rotiri *(Rusticus)*, était curé d'Aulnats (Puy-de-Dôme), lorsqu'il fut élevé sur le siége épiscopal de Clermont-Ferrand. Son élection eut quelque chose d'extraordinaire, au rapport de saint Grégoire de Tours. Les évêques se trouvant réunis pour donner un successeur à saint Vénérand (423), et les esprits étant partagés sur le choix qu'on avait à faire, une femme voilée, du nombre de celles qui étaient consacrées à Dieu, entra hardiment dans l'assemblée, et annonça qu'à l'heure même le Seigneur avait mis en chemin celui qu'il avait choisi pour évêque. Ce discours surprit tous les assistants; et l'on ne savait qu'en penser, lorsqu'on vit entrer notre Saint. La servante du Seigneur ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle s'écria : « Voilà celui que le Seigneur a choisi ». Le peuple, animé par ces paroles qui paraissaient inspirées, et qui sans doute l'étaient réellement, se mit à crier tout d'une voix que Rustique était digne de l'épiscopat, et qu'il était juste de l'y élever. Il reçut aussitôt la consécration épiscopale, et fut ainsi le huitième évêque de Clermont (423-446). Elevé sur le siége de la cité d'Auvergne, on sait qu'il remplit tous les devoirs d'un grand évêque, et qu'il se fit admirer par une éminente sainteté et par le don des miracles. Mais on n'a d'ailleurs aucune connaissance des principales actions de sa vie. On croit qu'il fut enterré dans l'église d'Aulnats. — *Chronologie des évêques de Clermont.*

Israël et saint Théobald, chanoines de l'église collégiale du Dorat, au diocèse de Limoges, et dont nous avons donné les vies au 13 septembre. 1014 et 1070. — Autrefois, au diocèse de Limoges, saint Elaphe, dix-septième évêque de Châlons-sur-Marne et confesseur, dont nous avons donné la vie au 20 août. 587. — Autrefois encore, au même diocèse, saint Leudomir (Leumier, Lumier), dix-huitième évêque de Châlons-sur-Marne, et frère de saint Elaphe. Nous en parlerons plus amplement au 30 septembre. 626. — A Joinville (Haute-Marne), au diocèse de Langres, sainte Amé ou Améc, vierge, sœur des saintes Lindru (Lutrude, Lintrude), Hou ou Hoïlde, Pussinne ou Pusinne, et Ménehould, qui menèrent toutes la vie solitaire dans le diocèse de Châlons-sur-Marne. VIIe s. — En Touraine, saint Solenne de Chateaudun (appelé aussi Soulein, Souleine, Solein, Solan), évêque de Chartres et confesseur, dont nous avons donné la vie au 22 janvier. 509.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La fête de Notre-Dame de la Merci. — En Pannonie, saint Gérard, évêque et martyr, surnommé l'Apôtre de la Hongrie, patrice de Venise, qui, le premier, illustra sa patrie par un noble martyre. 1047.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — La fête de Notre-Dame de la Merci.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Girone, en Catalogne, le bienheureux Dalmace Monier, de l'Ordre de Saint-Dominique, remarquable par ses austérités et sa pénitence; il jouissait de la familiarité d'un ange, et on l'appelait *le Frère qui s'entretient avec l'ange.* 1341.

Martyrologe des Franciscains. — A Septempéda, ancienne ville de la Marche d'Ancône, le décès de saint PACIFIQUE de San-Severino, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Franciscains réformés de l'Observance, illustre par sa rare patience et par son amour de la solitude : canonisé par Grégoire XVI. 1721.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — En Pannonie, saint Gérard, évêque et martyr, surnommé l'Apôtre de la Hongrie, patriarche de Venise, qui, le premier, illustra sa patrie par un noble martyre. 1047. — En Auvergne, le décès de saint Rustique, évêque et confesseur. Vers 446. — Sur le territoire de Beauvais, saint Germer, abbé. 658.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Pesaro *(Pisaurum)*, ville forte d'Italie, chef-lieu de l'ancienne délégation romaine d'Urbin-et-Pesaro, saint Térence, martyr. Son père s'appelait Narde et sa mère Emérentienne. S'il faut en croire ses Actes (datés de 1592), que toutefois les Bollandistes semblent tenir pour suspects, la Pannonie (Esclavonie, Croatie, Hongrie), fut, au IIIe siècle, le théâtre d'une grande persécution suscitée par un certain Dagne, roi du pays. Térence, qui était chrétien, s'enfuit avec sa mère; ils gagnèrent un vaisseau et vinrent aborder à Aquilée (royaume d'Illyrie). Comme il y opérait de nombreuses conversions et que des prodiges éclatants venaient confirmer sa prédication, le préfet de la ville, témoin de ces merveilles, le fit arrêter et jeter dans un cachot infect. Mais, pendant la nuit, Térence était en prières, les murs de la prison s'effondrèrent, et le captif put quitter la ville inhospitalière. Il se rendit alors à Rome, et de là à Pesaro, où, entre autres miracles, il rendit la vue à un aveugle. Un jour qu'il revenait à pied d'un village voisin où il était allé prêcher la foi, des voleurs qui l'attendaient sur le chemin se jetèrent sur lui et le massacrèrent, puis enfouirent son corps hors de la ville. Une sainte femme, nommée Théodosie, le découvrit, et on le transféra solennellement dans une église de Pesaro qu'on dédia sous son invocation. Ses reliques, déposées tout d'abord dans un tombeau de marbre, furent, en 1447, placées sur le maître-autel; en 1566, on les déposa au côté gauche du même autel. IIIe s. — A Salzbourg *(Juvanum, Salisburgium)*, ville de la Haute-Autriche, sur la Salza, translation des reliques des saints Chuniald (Cunibald, Chunibald, Kuniald) et Gisilaire (Gislaire, Gisibaire), prêtre et confesseur. Ils furent du nombre des douze compagnons du zèle et des travaux apostoliques de saint Rupert ou Robert, évêque de Salzbourg et apôtre de la Bavière (27 mars 718). Leurs reliques furent l'objet de deux translations solennelles, en 773, par saint Virgile, et en 993, par saint Hartwic, archevêque de Salzbourg. On les a crus à tort écossais ou irlandais, tandis qu'ils étaient d'origine franque ou germaine. VIIIe s. — A Jérusalem, fête de l'annonce de la Conception de Saint-Jean-Baptiste. Ier siècle avant Jésus-Christ. — A Jérusalem encore, saint Gargile, martyr, dont on fait aussi la fête au 28 septembre. — A Arezzo, sainte Anthille, vierge et martyre. — En Afrique, saint Lète *(Lætus)*, évêque de Neptis et martyr. 479. — En Grèce, saint Copre *(Coprius)*, confesseur. Vers 530. — Dans le cercle du Rhin (Bavière Rhénane), le vénérable Ludevich, comte d'Areinstein, fondateur de l'abbaye de Gommershein (Ordre de Prémontré). Epoque incertaine.

SAINT ANDOCHE ET SAINT THYRSE,

APOTRES DE SAULIEU, AU DIOCÈSE DE DIJON

ET SAINT FÉLIX, LEUR HOTE, TOUS MARTYRS AU MÊME LIEU

179. — Pape : Saint Eleuthère. — Empereur romain : Marc-Aurèle.

> **Allez, généreux soldats de Jésus-Christ, partez avec la force de Dieu; allez conquérir pour le roi suprême des âmes qui lui appartiennent, et pour vous, la gloire éternelle.**
>
> ***Bréviaire d'Autun.***

Dans l'ombre des catacombes, en face des tombeaux des premiers Apôtres et des premiers martyrs, le saint pape Anicet formait le généreux complot de soulever enfin la Gaule contre le culte des faux dieux, de réunir par la conquête ce vaste et beau pays des Celtes à l'empire du divin roi. Bientôt des vaillants soldats du Christ vinrent s'offrir à lui et acceptèrent avec reconnaissance ce poste d'honneur dans l'armée chrétienne. Parmi ces hérauts de l'Evangile, décidés à braver pour le souverain Maître les périls de la mer, les fatigues des marches, toutes les souffrances, toutes les peines, tous les labeurs d'un apostolat lointain, tous les dangers et la mort même, nous distinguons saint Bénigne, prêtre, dont nous donnerons la vie au 1er novembre, saint Andoche, prêtre, et saint Thyrse, diacre. Renoncer pour toujours à leur patrie, à leur famille, c'est un sacrifice qui leur semble léger, et qu'ils ont fait depuis longtemps à la sublime ambition du salut des âmes et de la gloire de Dieu. Nous allons suivre nos missionnaires s'acheminant avec la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ et le mot d'ordre du combat vers les régions de l'Occident.

Conduits par la main de Dieu, les messagers de la bonne nouvelle qui apportaient le salut à nos pères, abordent, après une heureuse et prompte navigation, aux rivages massiliens. Bientôt ils arrivent à Lyon, en semant la divine parole dans les lieux qu'ils traversent, s'arrêtent sur les bords du Rhône, établissent un humble oratoire au milieu des pauvres bateliers qu'ils évangélisent d'abord à l'exemple du divin Maître, et montent ensuite dans la cité romaine, pour y annoncer le Dieu inconnu. Quelque temps après, voulant pénétrer jusqu'au cœur du pays éduen, ils remontent la vallée de la Saône en semant toujours l'Evangile sur leurs pas, et se dirigent vers *Augustodunum*, où affluait une population nombreuse, vaste champ pour leur zèle. Enfin, ils sont dans les murs de la vaste et superbe ville gallo-romaine, la capitale, la reine, la Rome des Eduéens : c'était vers l'an 170. Rien n'a traversé leur voyage : l'ange de Dieu a marché devant eux pour leur préparer les voies et leur ménager l'entrée de la cité païenne, et aussi l'entrée des cœurs.

A leur arrivée dans cette ville, ils éprouvèrent un profond sentiment de douleur et de pitié en voyant cette vaste cité plongée encore presque tout entière dans les ténèbres d'une monstrueuse et impure idolâtrie. Nulle part

le culte des faux dieux et les superstitions n'avaient jeté de plus profondes racines dans la corruption du cœur et dans la crédule obstination de l'ignorance. Partout des regards chrétiens y étaient attristés par la vue des édifices païens ; de sorte qu'on pouvait dire de cette ville à cette époque : « Ici tout était Dieu, excepté Dieu même, et la cité semblait être un vaste temple d'idole ». Les saints Apôtres furent reçus très-charitablement dans la maison du noble sénateur Fauste et d'Augusta, son épouse, père et mère de saint Symphorien, qu'ils convertirent à la foi et baptisèrent. Après avoir séjourné quelque temps à Autun, et achevé les premiers travaux de la mission, les saints et zélés missionnaires se préparèrent au départ, afin d'aller porter plus loin le flambeau de la foi. Pleins des consolations religieuses du saint ministère, les seules que savent goûter des cœurs d'apôtres, ils donnèrent, dans une dernière instruction, leurs derniers avis pour affermir les nouveaux chrétiens contre les dangers du scandale, contre les séductions ou les violences du paganisme, confièrent le petit troupeau de Jésus-Christ à la garde de quelques prêtres qu'ils avaient établis, selon la recommandation de saint Paul, pour les remplacer, et appelèrent les bénédictions du ciel sur tous, et en particulier sur leurs nobles hôtes. Puis ils partirent accompagnés des vœux et des larmes de tous les frères, leurs enfants spirituels, et remerciant Dieu qui avait bien voulu bénir leur parole et l'appuyer même par des miracles. Car souvent à leur voix les aveugles avaient recouvré la vue, les boiteux, l'usage de leurs membres, et les démons étaient sortis des corps qu'ils possédaient.

Les saints apôtres Andoche et Thyrse se dirigèrent donc vers l'antique Alise (*Alesia*) et annoncèrent Jésus-Christ sur différents points du territoire éduen, tels que Saulieu (*Sedelocus*), Dijon (*Divio*). Pendant que l'Eglise fondée par les saints missionnaires grandissait paisible et parée de toutes les vertus qui embellissaient les premiers âges de la foi, voici que tout à coup aux jours de calme pieux succède la lutte jusqu'au sang. Marc-Aurèle, païen zélé, polythéiste philosophe, à la fois superstitieux et rationaliste, regardant comme un devoir public de raffermir dans la conscience des peuples la vieille religion romaine, venait de rallumer l'ardeur assoupie des persécutions, et cette fois le glaive pénétrait jusqu'au cœur de la Gaule.

Les deux messagers de l'Evangile prêchaient toujours la divine parole dans le pays avec un zèle d'apôtre et un courage de héros. Ils avaient pris leur logement dans une maison appartenant à Fauste, d'Autun, située à Beaulieu sur la grande route, et en faisaient le centre de leurs opérations évangéliques. Dieu bénit les travaux de ses ministres et paya leurs peines des plus beaux succès. Après une telle consolation, il ne pouvait pas leur en donner une plus grande, si ce n'est la récompense éternelle. Félix, riche négociant originaire d'Orient, à qui Fauste les avait recommandés, secondait admirablement leurs prédications par sa piété et surtout par sa charité inépuisable ; car il dépensait en aumônes quotidiennes tout le produit de son commerce. Cet homme excellent voulut même, dès que la persécution devint plus menaçante, recevoir chez lui les deux Apôtres. C'était s'associer à leurs dangers : Dieu le récompensa en l'associant à leur triomphe.

L'empereur Marc-Aurèle, au milieu des graves préoccupations du gouvernement et de la guerre, continuait à poursuivre partout les chrétiens, mais spécialement les prédicateurs de l'Evangile. La présence des saints apôtres à Beaulieu, bien connus dans le pays, et la maison qu'ils habitaient furent signalées par la voix publique à l'attention du gouverneur de la province. Aussitôt, pour mieux s'assurer de cette nouvelle proie qu'il convoi-

tait, un de ses gens entra par son ordre chez Félix et trouva Andoche avec Thyrse prêchant la parole de Dieu. Il revint tout empressé et annonça que la maison renfermait précisément les chrétiens à la recherche desquels on était. « Qu'on les amène sur-le-champ », dit le gouverneur Félix refusa de livrer ses hôtes, et l'on fut obligé d enfoncer la porte. Quand les satellites parurent : « Je ne veux point », s'écria vivement le généreux chrétien en s'adressant à Andoche, « que mon sort soit séparé du vôtre. Obtenez de Dieu qu'il daigne me faire partager avec vous la couronne du martyre. Ah ! qu'il me soit permis de vous suivre jusqu'à la mort, jusqu'au ciel ».

Les Saints, après avoir fait une prière fervente, se présentèrent intrépidement aux soldats qui aussitôt leur lièrent les mains et les conduisirent ainsi devant le gouverneur qui leur dit : « Quel est votre pays, comment vous appelez-vous, et quel est le Dieu que vous adorez ? » — « Nous venons des contrées de l'Orient », répondit Andoche. « Nous adorons Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre. Mon nom est Andoche. Mes deux frères que voici s'appellent Thyrse et Félix ». — « Et c'est pour anéantir notre puissance et celle de nos dieux que vous avez fait un si long voyage ? » — « Nous sommes venus sur l'appel de Jésus-Christ dont nous annonçons la sainte parole au peuple ». — « N'avez-vous donc pas appris dans votre pays ou dans celui-ci que les édits des empereurs condamnent quiconque refuse d'adorer les dieux à divers supplices et à la mort ? » — « Oui ; mais nous savons aussi qu'il n'est pas permis de renoncer au culte du seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, pour adorer des pierres et du bois, de sourdes et muettes idoles ». — « Quoi ! vous osez appeler sourdes et muettes idoles l'invincible Jupiter, Mercure et Saturne ! » — « Mais ce ne sont que de vains simulacres qui ne peuvent ni voir, ni marcher, ni sentir ». — « Sacrifiez à nos dieux », reprit le tyran en changeant de ton, « et vous serez comblés de richesses et d'honneurs. Pourquoi vous obstiner sottement à mourir pour ce Christ qui a été crucifié par les hommes ? »

A cette proposition, tous les trois s'écrièrent ensemble : « Que tes dons périssent avec toi, puisque tu as pensé qu'on pouvait vendre son Dieu pour de l'argent, ou pour un peu de fumée ! » — « Quant à nous », continua Andoche, « nous sommes prêts à mourir plutôt que de trahir Jésus-Christ et de renoncer aux magnifiques récompenses qu'il nous réserve dans son céleste royaume, où les justes, plongés dans l'océan de l'éternelle lumière et plus brillants que le soleil, jouiront dans une vie sans fin d'un indicible bonheur. Tandis que ceux qui adorent vos prétendues divinités seront jetés dans ces épaisses ténèbres, dans ce feu inextinguible créé pour les démons ; lieu d'horreur où il n'y a que pleurs éternels et grincements de dents ; où l'œil avide de lumière en cherchera vainement un seul rayon. Ah ! croyez vous-même en Jésus-Christ, si vous voulez échapper à cet affreux malheur ». C'est ainsi que le saint martyr prêchait la foi et remplissait son ministère d'apôtre en face même du tyran, en face de la mort. Celui-ci alors les livra aux bourreaux en disant : « Si aujourd'hui même ces chrétiens ne sacrifient pas aux dieux, qu'on leur fasse endurer toutes sortes de supplices ». L'ordre fut exécuté sur-le-champ. On les suspendit par les mains à un arbre et on attacha à leurs pieds de lourdes pierres. Pendant ce supplice qui dura une journée entière, les bienheureux martyrs ne cessèrent de chanter des psaumes, répétant souvent ces paroles : « O Dieu, venez à notre aide ! Seigneur, hâtez-vous de nous secourir ! » Leurs prières furent exaucées. Dieu leur accorda un double miracle, celui de la persévérance au milieu d'une si longue et si horrible torture, et celui d'une guérison soudaine. Bien qu'ils

dussent avoir les membres rompus et disloqués, cependant, quand on les détacha, ils ne portaient pas la moindre trace de leurs souffrances. Aussi sains, mais en même temps aussi intrépides qu'auparavant, ils étaient tout prêts pour un nouveau supplice.

Le lendemain, le cruel tyran ordonna qu'on les lui amenât de nouveau et leur dit : « Eh bien ! ce supplice que vous a mérité votre révolte contre mes volontés ne vous a-t-il pas décidés à sacrifier aux dieux ? » — « Malheureux », lui répondirent-ils, « ne vois-tu pas que tes menaces et tes supplices font notre joie ? Et d'ailleurs, regarde : où sont les marques des tourments que tu nous as fait subir ? ne reconnais-tu pas la protection de ce même Jésus-Christ que tu blasphèmes ? » Le gouverneur, voyant l'inutilité de ce premier supplice, fit allumer un bûcher et dit : « Sacrifiez aux dieux, ou vous allez être jetés pieds et mains liés au milieu des flammes ». A ces mots, les trois généreux soldats de Jésus-Christ n'eurent qu'une voix pour s'écrier en s'avançant vers le bûcher : « Nous sommes tout prêts. Voici nos corps ; ils sont pour un moment en ton pouvoir : fais tout ce que te suggérera la malice du démon. Tu peux les frapper, les tuer, les rôtir et les manger si tu le veux; mais notre âme est au-dessus de tes atteintes ; jamais tu ne nous empêcheras de confesser Jésus-Christ. Au reste, lui aussi aura son jour ». Le tyran furieux voulut épuiser tous les genres de supplices pour arracher au cœur de ses victimes une apostasie qu'elles refusaient avec une si héroïque constance. Il les fit donc jeter, comme il l'avait dit, pieds et mains liés, dans le bûcher ardent. Mais le feu les respecta et ne consuma que leurs liens. De sorte que de plus en plus affermis dans la foi et la charité par ce nouveau miracle, ils chantaient avec l'accent de la reconnaissance ces paroles du Psalmiste : « O Dieu, vous nous avez éprouvés par le feu comme l'argent ; vous nous avez fait passer par les flammes, et nous y avons trouvé le rafraîchissement ». Tout à coup, en effet, la nue avait été déchirée par la foudre avec un terrible fracas, et il était tombé sur le bûcher une pluie inopinée et si abondante que personne n'aurait pu croire qu'il y avait eu là, quelques instants auparavant, un immense brasier. Les martyrs ainsi miraculeusement délivrés se présentèrent devant le gouverneur avec un nouveau courage et lui dirent : « Nous reconnais-tu ? En nous voyant une seconde fois sortir intacts du milieu des supplices, paraître en ta présence pleins de vie et de santé, ne confesseras-tu pas enfin la puissance de Jésus-Christ? Ah ! il en est temps encore : crois en lui, et tu n'auras pas à redouter le jour de ses vengeances ; car sa justice est lente à punir, et sa miséricorde est plus prompte encore à pardonner nos fautes que notre malice ne l'est à les commettre ».

Le gouverneur persista dans son aveuglement : « Quoi ! » répondit-il, « nos dieux viennent de vous sauver la vie, et vous dites que c'est votre Christ qui est venu à votre secours ! » — « En vérité », reprit Andoche avec l'accent d'une profonde pitié, « il faut que tu aies un cœur de pierre pour ne pas croire, à la vue de ces prodiges, au Dieu tout-puissant que nous adorons ». Alors le tyran impie, n'écoutant que son dépit et sa cruauté, ordonna qu'on en finît avec eux. Ils furent assommés le 24 septembre, vers l'an 178 ou 179. Tous les trois reçurent en même temps le coup que les hommes appellent mortel, mais qui en réalité permet à l'âme de prendre son essor vers le ciel ; ensemble aussi ils entrèrent dans l'éternelle ville et allèrent recevoir la couronne qui ne se flétrit jamais. Aux yeux des hommes ils paraissaient succomber ; et cependant leurs persécuteurs, un moment victorieux en apparence, devaient être vaincus, et leur cause triompher.

On les représente : 1° Assommés à coups de bâton ; 2° figurant l'un à côté de l'autre dans un groupe, avec une hache, comme s'ils eussent souffert tout simplement la décollation.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des saints Martyrs furent enlevés et enterrés par les soins du sénateur Fauste et de Symphorien, son fils. Dieu se plut, par de nombreux miracles, à glorifier leur tombeau et à honorer sur la terre la mémoire de ses dignes ministres. Les peuples commencèrent aussitôt et ne cessèrent plus d'entourer d'une vénération et d'une confiance filiale les reliques de leurs pères dans la foi. Leurs précieux ossements furent conservés dans une crypte ou chapelle souterraine appelée *Crotine*, où s'assemblèrent clandestinement les premiers chrétiens. Aussitôt que les circonstances le permirent, on s'empressa d'élever une basilique sur la tombe qui renfermait leurs restes sacrés. Cette église était déjà célèbre dès la fin du IVe siècle. Ce sanctuaire fut visité par saint Amateur, évêque d'Auxerre, par sainte Clotilde, par le roi Gontran et par saint Colomban.

A la basilique de Saint-Andoche on joignit un monastère qui fut enrichi, dès le VIIIe siècle, par l'abbé Widrade ou Waré, fondateur de celui de Flavigny. En 843, Charles le Chauve le mit sous la dépendance de l'église Saint-Nazaire d'Autun. Au IXe siècle, les reliques de nos saints Martyrs étaient en grande vénération, non-seulement dans le diocèse d'Autun, mais dans toute la France, comme on le voit par la lettre de saint Amulon, évêque de Lyon, à Théobald, évêque de Langres. Au XIIe siècle (1119), Guy, archevêque de Vienne, qui venait d'être élevé sur le siége de saint Pierre sous le nom de Callixte II, se rendit, le 21 décembre, d'Autun à Saulieu. Là, escorté de plusieurs cardinaux et archevêques et des évêques d'Autun, de Langres, d'Auxerre et de Nevers, il présida la cérémonie de l'exaltation solennelle des reliques des saints Martyrs Andoche, Thyrse et Félix, qui furent portées de la crypte, où elles avaient reposé pendant neuf cents ans, dans l'église supérieure. Tous les ans, à Saulieu, la veille de Saint Thomas, on annonçait les indulgences, par la concession desquelles le souverain Pontife avait terminé cette translation. Peu après, les religieux de Saint-Mansuet, mus par un sentiment de piété envers les saints Apôtres d'Autun, voulurent établir une confraternité entre eux et l'abbaye de Saint-Andoche de Saulieu.

A la fin du XIIe siècle, la mense abbatiale fut annexée à l'évêché et l'abbaye transformée en une collégiale de chanoines séculiers. Au XVe siècle, Ferry de Grancey, évêque d'Autun, voulut aussi payer son tribut de vénération à saint Andoche, en construisant une chapelle dans cette même église de Saulieu. Au XIVe siècle (1349), les Anglais, vainqueurs à Poitiers, se répandirent comme un torrent sur la France et semèrent partout la dévastation et le pillage. La ville de Saulieu fut saccagée et en partie brûlée ; l'église collégiale ne fut pas mieux respectée et n'offrit bientôt que des ruines fumantes. Mais quelques années après, le saint édifice, relevé de ses ruines, put être rendu au culte. Vers le commencement du XVe siècle (1404), il s'établit à Saulieu une confrérie sous le vocable de saint Andoche. Au XVIIe siècle, le culte de saint Andoche reçut un nouvel éclat; mais auparavant remarquons que le chef du Martyr avait été mis à part dans un buste d'argent enrichi de pierreries et admirablement bien travaillé. Ce magnifique reliquaire, placé au fond du chœur dans une grande arche que l'on ouvrait aux principales fêtes de l'année pour satisfaire la dévotion des fidèles, était soutenu par huit anges de même métal et reposait sur un piédestal de cuivre doré, où l'on voyait représenté en bas-relief, sur vingt-deux plaques d'argent, l'histoire des saints Apôtres, c'est-à-dire leur mission, leur prédication, leur martyre et l'exaltation de leurs reliques. Le reste des précieux ossements fut placé dans un coffret de bois de chêne, fermé exactement par trois cercles de fer et déposé dans une espèce de tombeau soutenu par quatre piliers de cuivre, derrière le maître-autel. Il n'a été ouvert qu'au milieu du XVIIe siècle par Mgr d'Attichy, évêque d'Autun, et un peu plus tard par Mgr de Roquette, qui, lui aussi, rendit d'insignes honneurs aux reliques des apôtres de son diocèse et donna à leur culte une impulsion nouvelle. Il fit faire à ses frais une magnifique châsse en bois de cèdre, destinée à remplacer l'ancien ossuaire de chêne, et fit la translation solennelle des reliques, le 24 septembre 1675, avec une pompe extraordinaire, au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles. Il mit séparément dans cette châsse, qui avait trois compartiments distincts, les corps des trois Martyrs. La nouvelle châsse, soutenue par des colonnes de cuivre, resta exposée dans le chœur de l'église à la vénération publique. Le procès-verbal dressé alors fut reconnu et renouvelé en 1753 par Mgr de Montazet, évêque d'Autun. Ce prélat n'ayant pas trouvé, à ce qu'il paraît, toutes les preuves désirables de l'authenticité des reliques enfermées dans le buste, défendit de les exposer. Mais en 1757, à la prière des chanoines et des habitants de Saulieu, il y fit placer quelques-unes des reliques qui étaient dans le coffre de cèdre et permit l'exposition du reliquaire. L'église de Saulieu conserve encore une partie du précieux trésor qu'elle possède depuis dix-sept siècles. Un tibia avait été donné en 1638 à la princesse de Condé.

La basilique élevée dès le principe sur le tombeau d'Andoche et conservant toujours son nom,

malgré les vicissitudes et les transformations qu'elle a subies, à travers tant d'âges et d'événements divers, est un véritable témoin qui nous parle aujourd'hui même de l'apôtre d'Autun. Il ne reste plus rien du monastère, si ce n'est un débris du cloître, qui paraît antérieur à l'église actuelle et qui devait y conduire après la sécularisation des moines. L'église est bien conservée ; elle est classée au nombre des monuments historiques, et offre un grand intérêt, surtout dans ses chapiteaux. Il existe encore des cryptes où étaient les tombeaux des trois martyrs. Celui de saint Andoche a été retrouvé et restauré par M. Lallemant, curé-doyen de Saulieu.

La révolution de 93 a confisqué et détruit les beaux reliquaires de nos saints Martyrs, et une partie des reliques, déposées dans le cimetière de l'église Saint-Nicolas, ont disparu à leur tour. L'autre partie, c'est-à-dire le chef de saint Andoche et un tibia de saint Symphorien, ont été remis à M. l'abbé Gareau, curé de Saulieu, qui se trouvait encore dans sa paroisse à cette époque. Outre ces deux reliques insignes, un petit reliquaire, contenant un os vertèbre de saint Andoche, deux dents molaires avec trois os, furent sauvés par le sacristain de cette époque, avec les authentiques. Le 27 septembre 1868, ces restes sacrés furent transférés dans deux châsses d'un très-beau travail, et ensuite exposés à la vénération d'une foule immense de pieux fidèles accourus pour assister à cette cérémonie, qui fut splendide et touchante.

Saulieu n'est pas la seule ville qui possède un monument décoré du nom d'Andoche. Dès la fin du VIe siècle, saint Syagre fondait à Autun, près d'un ancien temple de Minerve, un monastère-hospice qui fut mis sous son vocable. Cette maison devint ensuite une abbaye de femmes qui subsista jusqu'à la Révolution. Vers le milieu du IXe siècle, Jonas, évêque d'Autun, y transféra une partie notable des reliques du martyr qui avait tenu Symphorien sur le premier baptistère d'Autun. De Saulieu, le culte de saint Andoche se répandit dans le Beaunois et le Dijonnais, où plusieurs églises furent placées sous l'invocation des apôtres Martyrs qui avaient apporté à ces contrées le bienfait de l'Evangile. Nous citerons celle de Bosjan, de Vignolles-sous-Beaune, de Diancey, de Molfey, de Noidan et d'Echevronne.

Saint Félix, qui avait donné l'hospitalité à saint Andoche et à saint Thyrse, ne fut pas non plus oublié par la piété des peuples. Une chapelle élevée dans un faubourg de Saulieu rappelait son nom et son souvenir. L'église de Saulieu possède encore une de ses reliques renfermée dans un buste.

Extrait de *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet; et de *Notes* fournies par M. Lallemant, ancien curé-doyen de Saulieu, et par M. Thubet, curé de Saulieu. — Cf. *Saint Andoche, son culte et translation de ses reliques*, extrait de la *Chronique religieuse de Dijon*, par M. l'abbé F. Merle, curé de Fontaine-lès-Dijon. Dijon, 1868.

SAINT GERMER DE VARDES,

PREMIER ABBÉ DE FLAY, AUJOURD'HUI SAINT-GERMER, AU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

658. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Lorsque le bienheureux Vaast, évêque d'Arras, vint évangéliser le Beauvaisis, un seigneur de la race royale des Francs le reçut dans son château de Vardes, situé à peu de distance de la ville de Gournay (Seine-Inférieure). Ce généreux chrétien permit au Pontife de faire de sa demeure le centre des missions qu'il allait prêcher dans les pays voisins de la rivière d'Epte : en récompense de sa généreuse hospitalité, Aiga ou Ange, épouse de Rigobert, l'un de ses nobles descendants, mit au monde un fils dont le front devait briller de l'éclatante auréole de la sainteté.

Cet enfant béni du ciel reçut au baptême le nom de Germer (*Geremanus*). Dès ses premiers pas dans la vie, il donna des signes non équivoques des hautes vertus auxquelles Dieu l'appelait. On le vit de bonne heure porté à la prière, docile aux volontés de ses parents, étranger aux frivoles amusements de son âge. La modestie et la charité furent l'apanage de ses pre-

miers ans. A cette époque, le clergé seul possédait assez de vertu et de science pour bien exercer le saint et religieux ministère de l'éducation. Le prêtre, à la campagne, et l'évêque, dans la ville de sa résidence, réunissaient autour d'eux une nombreuse jeunesse qu'ils élevaient pour l'Eglise et pour l'Etat. Les premières de ces écoles se nommaient *rurales* ou *presbytériennes*, et les secondes *épiscopales* ou *cathédrales*. Parmi ces dernières, les écoles de Poitiers, d'Autun, de Trèves, de Tours et de Bordeaux, ont joui d'une grande célébrité. Beauvais avait aussi la sienne, renommée par la sagesse et l'habileté de ses maîtres : Germer y fut envoyé par sa famille.

Doué des plus heureuses dispositions pour les lettres, le jeune Franc fit de rapides progrès dans les sciences profanes, et surtout dans la connaissance de la religion et des divines Ecritures. Comme les Livres Saints étaient l'objet de ses continuelles méditations, en peu de temps il les sut presque entièrement par cœur. Puisant ainsi à chaque instant à la source de la perfection et des bonnes œuvres, il devint le modèle de ses condisciples par la régularité de sa conduite. Sa prudence et la maturité de son jugement leur faisaient souvent rechercher ses conseils ; ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications leur apprenaient à se mettre en garde contre les assauts réunis du démon et d'une nature corrompue par le péché.

Germer passa, sans faiblir, par l'épreuve des richesses, si dangereuse pour un jeune homme. Devenu maître d'une grande fortune par la mort de ses parents, loin de la faire servir à la vanité ou aux plaisirs, il l'échangea contre les incorruptibles trésors du ciel. De ses mains libérales les indigents reçurent d'abondantes aumônes, les églises pauvres tous les objets nécessaires au culte, et les clercs nécessiteux des soulagements dans leurs besoins. Les malheureux sans asile trouvèrent toujours à son foyer une bienveillante hospitalité.

Appelé auprès de Dagobert Ier (604-638), plus encore par ses mérites que par la noblesse de sa naissance, Germer gagna bientôt la confiance et l'amitié de ce prince. Dans les conseils, il fit admirer sa sagesse et sa prudence ; au milieu des périls de la guerre, il montra un courage à toute épreuve. Le séjour de la cour et des camps ne refroidit en rien sa piété : elle se trouva encore affermie par l'étroite amitié qu'il contracta, au palais, avec saint Ouen et saint Eloi. Ces trois vertueux personnages, unis dans les mêmes sentiments de fidélité à Dieu et à leur souverain, travaillèrent d'un commun accord au bien de la religion et du royaume. Comme le roi craignait que la piété de Germer ne le portât à quitter le monde et à se retirer dans un monastère, il résolut de l'engager dans une alliance digne de ses vertus et de son rang. Secondé par les proches parents du Saint, il réussit à lui persuader d'épouser Domane ou Domaine, native de La Roche-Guyon, petite ville du département de Seine-et-Oise, située à trois lieues de Mantes.

La mort de Dagobert ne changea rien à la haute position de Germer, qui gagna aussi la confiance du nouveau roi Clovis II (638-656). Le crédit dont il jouit auprès de ce prince ne suffit cependant pas pour le fixer irrévocablement à la cour : l'exemple de saint Ouen et de saint Eloi, qui s'étaient consacrés à Dieu, réveilla le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de quitter le monde. Les trois enfants nés de sa sainte union avec Domane ne furent point un obstacle à son dessein : l'une de ses filles, déjà mûre pour le ciel et digne de l'Epoux des Vierges, mourut au moment où elle allait recevoir un époux mortel ; l'autre se consacra à Dieu dans un cloître ; son jeune fils, Amalbert, menait une vie pure et angélique ; son épouse elle-même soupirait après le moment où elle pourrait, libre de tout

soin terrestre, ne plus s'occuper que des intérêts de son âme. Mais ses désirs rencontrèrent une vive opposition à la cour : Clovis II ne consentit pas à se priver de ses conseils. Ne pouvant donc encore se vouer à l'état religieux, Germer voulut du moins participer aux mérites de ceux qui l'avaient embrassé, par la fondation d'un monastère sur son domaine de l'Isle, peu éloigné du château de Vardes. Il y joignit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, la dota de biens fonds, l'enrichit de précieuses reliques, et lui donna pour chef un pieux abbé nommé Porchaire. Lorsque son âme était fatiguée du souci des affaires temporelles, il venait lui rendre, dans cet asile, sa fraîcheur et sa force. De Vardes, il visita quelquefois le Beauvaisis, où sa présence fut toujours signalée par de généreuses largesses.

Les séjours répétés de Germer au monastère de Vardes augmentèrent son aversion pour le monde et son désir de la vie solitaire et cachée. Bientôt le roi se fit un scrupule de contrarier plus longtemps la sainte vocation du serviteur de Dieu. Il lui permit enfin de quitter la cour, et Germer alla retrouver, à Rouen, saint Ouen, son ancien ami, tandis que Domane, son épouse, se retirait à Gasny, auprès du tombeau de saint Nicaise.

Afin de travailler plus librement à l'acquisition des trésors célestes, Germer transmit à son fils Amalbert la propriété de ses biens, quitta l'habit séculier et entra au monastère de Pentale ou Pentalion(*Pantalum, Pentale*[1]). Comme ses vertus et le généreux sacrifice qu'il venait de faire pouvaient lui tenir lieu de noviciat, saint Ouen l'admit de suite à la profession religieuse. A la manière dont le Bienheureux accomplit ses nouveaux devoirs, on eût dit qu'il s'était formé, pendant plusieurs années, à la vie du cloître. Mort à sa propre volonté et à ses passions, il obéissait avec ponctualité aux moindres prescriptions de la Règle, et exerçait un souverain empire sur ses sens. Aussi, lorsque l'abbé du monastère eut rendu son âme à Dieu, les religieux de Pentale s'empressèrent-ils de se mettre sous sa conduite, espérant trouver en lui, avec la sagesse d'un guide éclairé et prudent, la tendre sollicitude d'un père.

Leur attente ne fut pas trompée. Germer eut surtout à cœur de les conduire à la perfection par la force de ses exemples, plus que par celle de ses discours. Il marchait le premier dans la voie qu'il les exhortait à suivre ; il ne les engageait à pratiquer que ce qu'il pratiquait lui-même, et ne leur imposait aucun fardeau dont il ne portât la plus lourde part. Son abstinence était fort rigoureuse ; un seul repas, le soir, avec du pain de matelot et un peu de légumes, suffisait à réparer ses forces ; de l'eau salée lui servait de boisson.

Malheureusement, comme l'ivraie se trouve trop souvent mêlée au bon grain, quelques faux frères, qui voulaient goûter dans le cloître les délices du monde, vinrent porter le trouble et la désolation au sein de la communauté de Pentale. Ces misérables, voyant dans la vie humble et mortifiée de Germer la condamnation de leur relâchement, ajoutèrent à l'oubli de l'esprit de leur état, le crime d'une infâme tentative contre les jours du Saint. Ils cachèrent sous les couvertures de son lit un couteau, la pointe en haut, de telle sorte que Germer ne pût, en se couchant, éviter de se faire une blessure mortelle. Mais, le pieux abbé, contre sa coutume, et inspiré sans doute de l'Esprit de Dieu, sonda son lit avant d'y monter, et découvrit

1. Le monastère de Pentale, fondé près du confluent de la Seine et de la Risèle, par Childebert, en faveur de saint Samson, était de l'Ordre de Saint-Benoît. Il existait encore en 833. On croit qu'il fut entièrement détruit par les Normands. — *Dictionnaire des Abbayes*, édition Migne.

le piége perfide qui lui était tendu. Sur-le-champ, la reconnaissance le porta à se rendre à l'église où il remercia Dieu, en versant des larmes, d'avoir étendu sur lui sa main protectrice. Ce jour-là même, il réunit ses religieux, et, sans parler du danger qu'il venait de courir, il leur fit connaître la résolution qu'il avait prise de quitter ses fonctions. Ce fut en vain que la communauté se jeta à ses pieds, le conjurant de revenir sur sa résolution : il déposa son autorité et se retira dans une grotte voisine que les prières de Samson avaient autrefois délivrée d'un énorme serpent. Là, il se livra à une vie austère et mortifiée, offrant tous les jours le divin sacrifice, qu'il n'achevait jamais sans verser une grande abondance de larmes. Pendant cinq ans et trois mois, il mena dans sa grotte la vie pénitente des premiers anachorètes, travaillant à l'expiation de ses fautes, priant pour les pécheurs et appelant au mépris du monde et à la crainte des jugements de Dieu les nombreux pèlerins qui venaient le visiter. L'illustre solitaire comptait ne sortir de son étroit réduit que lorsque Dieu l'appellerait à recevoir la couronne des élus, mais une épreuve bien amère lui était réservée. Un jour, un messager vint lui apporter la nouvelle que son fils Amalbert était mort. Ce saint jeune homme, en revenant de Gascogne avec le roi, avait été subitement atteint d'une grave maladie ; bientôt il expira, au grand regret du souverain, des princes et des grands, mais à la grande joie des anges qui ouvrirent leurs saintes phalanges pour le recevoir. A cette nouvelle, la foi du chrétien vainquit dans Germer la tendresse du père ; il s'écria : « O mon Dieu, vous avez été miséricordieux envers moi, en daignant recevoir mon fils dans votre gloire » ; puis il alla au-devant du convoi d'Amalbert, auquel assistaient le roi et les grands de la cour. Il rencontra le funèbre cortége sur le territoire du diocèse de Beauvais, conduisit le corps de son fils au monastère de l'Isle, et resta auprès de ce cher et précieux dépôt.

Redevenu par la mort d'Amalbert maître de sa fortune, Germer résolut de la consacrer au Dieu qui devait la lui rendre en trésors éternels et incorruptibles. Afin de lui donner la destination la plus utile à la gloire de la religion et au salut des âmes, il eut recours aux conseils de saint Ouen. Ce prélat vint trouver le Bienheureux au monastère de l'Isle, où ils arrêtèrent ensemble le projet de construire une vaste abbaye. Comme après trois jours, consacrés à la prière et au jeûne, ils cherchaient un emplacement dans les bois et les bruyères du Bray, un lieu portant le nom de Flay attira leurs regards. « Un nuage », dit un ancien légendaire, « planait au-dessus de cette solitude, et la couvrait d'un voile mystérieux. Ayant fait quelques pas, ils entendirent distinctement une voix qui, du sein du nuage, disait : « Ce sol a été béni et sanctifié depuis quarante ans en faveur de Germer, qui doit le peupler d'une multitude de religieux ; sa communauté sera prospère, tant que les saintes règles y seront observées ». Ils écoutaient encore, lorsque le nuage se dissipa. Il en tomba en même temps une rosée qui humecta les contours de cette plaine, et décrivit autour d'elle une ligne géométrique. Saint Ouen prit une baguette, mesura la surface du terrain, exhorta son ami à poursuivre l'exécution d'une œuvre si visiblement agréable à Dieu, et reprit le chemin de son diocèse.

Fixé désormais sur le choix du lieu où il devait bâtir son monastère, Germer se mit aussitôt à l'œuvre. Il jeta d'abord les fondations d'une église en l'honneur de la sainte Trinité, de la sainte Vierge, de saint Jean et de saint Pierre, et lui abandonna tous les biens qu'il possédait. Autour de cette église, il éleva successivement les bâtiments de l'abbaye et d'autres

édifices destinés aux métiers qui devaient être exercés dans l'intérieur de cet établissement : il voulait ainsi affranchir les religieux de la nécessité de se répandre au dehors, et les soustraire aux dangers inséparables du commerce du monde. Les travaux furent exécutés avec une grande rapidité, et, en peu de temps, le désert de Flay se trouva transformé en une abbaye florissante. Germer, qui en fut le premier abbé, donna à sa communauté la Règle de Saint-Benoît, sous laquelle, chaque jour, de nouveaux disciples venaient s'efforcer d'imiter les vertus de leur bienheureux fondateur.

Après avoir consacré trois ans et demi à la consolidation de l'œuvre qu'il venait de fonder, Germer fut ravi à la vénération et à l'amour de ses religieux. Il mourut le 24 septembre, vers l'an 658, dans sa cinquantième année, et fut inhumé dans l'église de son monastère. Le Saint a laissé dans ces contrées une mémoire toujours bénie. Le Beauvaisis n'a oublié ni ses vertus ni ses bienfaits. Si Germer s'en est éloigné pour quelque temps, il a voulu lui donner son dernier soupir et ses dernières bénédictions. Le deuil que sa mort causa aux religieux de Flay fut adouci par les miracles qui la suivirent : s'ils avaient perdu un père, ils avaient gagné un puissant protecteur au ciel.

On représente saint Germer en compagnie de sainte Domane, sa femme, et de saint Amalbert, leur fils.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE FLAY.

Les reliques de saint Germer restèrent deux cents ans environ dans l'église du monastère de Flay, qu'elles illustrèrent de plusieurs miracles. Près du tombeau qui les renfermait, des aveugles, des boiteux, des sourds, et d'autres malades reçurent leur guérison. Elles en disparurent à l'époque de l'invasion des Normands. Les chanoines, qui avaient alors succédé aux religieux, les emportèrent avec eux en se retirant à Beauvais, et les placèrent dans une des plus hautes tours de la ville. Toutefois, la communauté de Flay n'était point dissoute : elle se pressa autour des restes bénis de son illustre Fondateur, et continua de célébrer en ce lieu l'office divin, suivant les prescriptions de sa Règle. Après la mort des religieux, les prêtres chargés du même devoir mettant une coupable négligence à s'en acquitter, le corps de saint Germer fut, sur l'ordre du clergé de la cathédrale, transporté dans l'église de Saint-Pierre et déposé dans une châsse plus digne du bienheureux Confesseur.

Du haut du ciel saint Germer veilla sur la ville qui avait accueilli ses reliques avec une si pieuse vénération. Souvent, il fit descendre des pluies bienfaisantes sur ses champs désolés par la sécheresse, et rappela ses malades à la santé. Les habitants de Beauvais lui attribuèrent aussi la faveur d'avoir échappé au fléau connu sous le nom de *mal des ardents* ou *feu sacré :* ils furent épargnés, tandis que les peuples des Gaules, décimés par cette redoutable peste, allaient, de sanctuaire en sanctuaire, demander des secours contre ses atteintes. Ils le durent, sans doute, à ce que, dès l'approche du fléau, ils avaient adressé de ferventes supplications au Saint et porté solennellement ses reliques autour de la ville, tant au dedans qu'au dehors de ses murailles.

Cette protection visible détermina quelques-uns des pontifes de Beauvais à rendre de nouveaux honneurs au Bienheureux. Outre sa fête du 24 septembre, ils commencèrent à en célébrer une autre le 20 mai, pour laquelle Jean de Nointel, légat du Saint-Siége, institua des prières d'actions de grâces. En l'année 1132, Pierre de Dammartin, évêque de Beauvais, déposa les reliques du Saint dans une châsse élégante et riche, construite avec les dons accordés par la pieuse libéralité des chrétiens. Régmer, chanoine de la cathédrale, vendit une partie de sa vaisselle et en consacra le prix à la construction de cette châsse. Cette translation eut lieu, avec celle de plusieurs autres Saints, en présence de Gosselin de Vierzi, évêque de Soissons, d'Eudes, abbé de Saint-Germer, d'un grand nombre d'abbés et d'ecclésiastiques du diocèse de Beauvais et des contrées voisines. Eudes obtint en ce jour une relique de saint Germer et la transporta solennellement à son monastère, accompagné de ses religieux et d'une multitude de fidèles. Cette translation fut signalée par plusieurs guérisons miraculeuses.

Les précieuses reliques de saint Germer ont été détruites, avec beaucoup d'autres monuments du respect et de la piété de nos pères, par les Vandales de 1793. Mais, si l'impiété a pu les faire disparaître, elle n'a point anéanti la dévotion et la confiance des Beauvaisiens envers leur puissant et glorieux Patron.

Pour ce qui est de l'abbaye de Flay, elle éprouva de grands désastres sous Charles-Martel (714-741), et, au milieu du IXe siècle, de la part des Normands. Au gouvernement des religieux, on y vit succéder celui des chefs militaires et des chanoines (831). Sa ruine totale fut consommée en 906; à cet époque, une nouvelle bande de Normands, conduite par Rollon, la détruisit de fond en comble. Les revenus de ses propriétés, qui avaient été accordés à l'évêché de Beauvais dès la première invasion des barbares, y restèrent réunis jusqu'au XIe siècle [1]. En 1036, Drogon, un des plus illustres pontifes de Beauvais, la releva enfin de ses ruines, lui donna le nom de Saint-Germer, et y établit des religieux de Saint-Maur des Fossés. Le rétablissement de l'abbaye causa une vive joie aux habitants de cette contrée. « Ils croyaient revoir », dit M. Delettre, les beaux jours de la religion; et l'exemple, si nouveau pour eux, d'une vie exclusivement consacrée à Dieu leur inspirait le courage de mieux remplir leurs devoirs de chrétiens. D'éclatantes conversions ne tardèrent pas à s'opérer, et des personnes accoutumées jusque-là aux délices du siècle, renoncèrent à tout et sollicitèrent comme une grâce la permission de se construire une cellule en dehors des murs du monastère, pour se vouer au service de la communauté, se contentant d'un habit grossier et de nourritures qui leur venaient de l'intérieur du couvent. La mère de Guibert, abbé de Nogent; la sœur de Suger, abbé de Saint-Denis; l'épouse de Guillaume, seigneur d'Hénouville; celle de Gérard, seigneur d'Hanvoile, et grand nombre d'autres dames de qualité renoncèrent au monde, et se revêtirent de l'habit de sœurs converses, pour vivre dans la retraite, à l'ombre des murs de la nouvelle abbaye ». Au XIVe siècle, les Anglais d'abord, les Bourguignons ensuite, lui portèrent de nouveaux coups. A tous ces maux succéda la commende [2] suivie de près par l'hérésie de Calvin. Enfin, en 1643, Augustin Potier lui rendit son antique réputation de vertu et de science, en l'incorporant à la Congrégation de Saint-Maur. Cette réforme eut lieu sous le célèbre abbé François Tiercelin de Brosse, protonotaire du Saint-Siége. Ce même abbé y organisa, en 1686, un collége pour l'éducation gratuite des gentilshommes pauvres. Il mit ses propres appartements à leur disposition. D'autres enfants y étaient également admis.

Nous avons emprunté cette biographie, à la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT GÉRARD SAGREDO DE VENISE,

ÉVÊQUE DE CHONAD, EN HONGRIE, ET MARTYR

1047, — Pape : Clément II. — Souverain de Hongrie : André Ier.

O dilectissimi, quis laudes beatissimæ Virginis digne decantare valeat?

O frères bien-aimés, qui pourra chanter dignement les louanges de la bienheureuse Vierge Marie?

Maxime de saint Gérard Sagredo.

La grâce de Dieu prévint avec tant d'abondance saint Gérard, né de parents vénitiens, qu'il commença dès son enfance à aimer tendrement Notre-Seigneur Jésus-Christ et à pratiquer les maximes de l'Evangile :

1. Nous pensons, avec les auteurs de *Gallia Christiana*, qu'il y a eu deux destructions successives de l'abbaye de Flay : la première en 851, et la seconde en 906. Après la première, saint Odon, évêque de Beauvais, obtint du roi Charles le Chauve une charte qui adjugea les revenus de l'abbaye à son évêché. Cette charte fut sanctionnée par le pape Nicolas Ier, à la condition que l'abbaye serait rétablie dans la suite. Odon paraît s'être mis de suite à l'œuvre *(restitutum ab Odone fuisse videtur)*, car, en 906, l'abbaye fut détruite de nouveau. Comme après la première destruction, l'évêché fut mis en possession des revenus, mais toujours à la même condition de rétablir l'abbaye

2. La commende était la provision d'un bénéfice régulier accordée à un séculier, avec dispense de la régularité. Elle était *à temps* ou *perpétuelle*. La première était un simple dépôt dont le commendataire se dessaisissait à la nomination du titulaire. C'est contre la seconde, qui assimilait le commendataire au titulaire, que n'ont cessé de s'élever les Papes et les Conciles. Des abbayes étaient possédées, non-seulement par des ecclésiastiques séculiers, mais même par des laïques.

encore tout jeune, il prit le saint habit de religion [1]; et, renonçant aux inclinations du vieil Adam, se revêtit de celles du nouveau. Pendant qu'il pratiquait exactement tous les exercices de la vie monastique il lui vint à la pensée de visiter le sépulcre du Sauveur, à Jérusalem, afin d'imiter, dans son pèlerinage, la mortification du fils de Dieu, qui a méprisé toutes les richesses et s'est fait pauvre pour notre amour. Il quitta donc son pays et sa parenté, et prit le chemin de l'Orient; mais en passant par la Hongrie, il plut tellement au roi saint Etienne (997-1038), pour la pureté de ses mœurs et l'excellence de sa doctrine, que ce prince l'obligea de s'arrêter dans ses Etats pour y être la bonne odeur de Jésus-Christ, et même, de crainte qu'il ne lui échappât, il lui donna quelque temps des gardes. Gérard, se voyant forcé d'y faire sa demeure, se retira dans un lieu appelé le *Beel* (diocèse de Vesprin), où il se bâtit un petit ermitage pour y vivre séparé du commerce des créatures. Il y passa sept ans dans le jeûne et les oraisons, sans autre compagnie que celle d'un religieux nommé Maur. Pendant ce temps, saint Etienne triompha de l'impiété de ces peuples, encore idolâtres; il adoucit leurs mœurs cruelles et barbares, et prépara les cœurs de la plupart à recevoir la religion chrétienne. Quand il se vit en paix, il fit sortir Gérard de sa solitude et le plaça malgré lui sur le siège épiscopal de la ville de Chonad ou Chzonad, a huit lieues de Temeswar, afin qu'il formât les nouveaux fidèles, selon les règles de l'Evangile. Notre Saint s'acquit une si grande réputation par ses prédications et par sa belle conduite, que les Pannoniens lui portaient un amour extraordinaire et le regardaient comme un nouvel Abraham, qui était devenu leur père dans la foi.

A mesure que les idolâtres se convertissaient il faisait bâtir des églises dans les villes et les bourgs. La principale fut celle qu'il dédia en l'honneur de saint Georges; il y dressa un autel sous le vocable de la Mère de Dieu et voulut qu'on y brulât jour et nuit de l'encens; pour entretenir cette pieuse cérémonie, il établit deux vieillards qui devaient incessamment y veiller. Tous les samedis de l'année il faisait célébrer un office à neuf leçons, contenant les éloges magnifiques de cette Reine des anges; et cela avec autant de solennité que le jour de son Assomption dans le ciel. Les autres jours, après l'office du matin et du soir, il venait avec ses clercs faire sa prière dans cette sainte chapelle. Il avait une dévotion si tendre envers cette auguste Vierge, qu'il ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait en son nom; il fondait en larmes lorsqu'il entendait parler d'elle, et il appelait ses « chers enfants » ceux qui l'asssuraient qu'ils croyaient sincèrement qu'elle était la Mère de Dieu. Il la fit appeler par tout le royaume *Notre-Dame*, afin que tous se regardassent comme ses sujets. Dans le même sens, saint Etienne appelait son royaume *la famille de Marie*.

Notre Saint avait une adresse merveilleuse pour se mortifier : on l'a vu aller la nuit dans la forêt y faire des fagots pour les rapporter ensuite sur ses épaules. Il prévenait souvent le travail de ses domestiques et faisait lui-même leur ouvrage; il portait ordinairement le cilice et des habits faits de poils de chèvre; il embrassait tendrement les lépreux et les laissait quelquefois coucher dans son lit; quand il faisait un voyage, il n'allait point à cheval, mais dans un chariot, afin de pouvoir lire et étudier durant le chemin. Un jour, un de ses serviteurs ayant fait une faute notable, il se

1. Chez les Bénédictins de San-Giorgio-Maggiore de Venise, d'après le P. Cahier. *(Caractéristiques des Saints)*.

laissa emporter de colère contre lui, comme il arrive quelquefois aux plus grands serviteurs de Dieu, et le condamna à être fouetté et attaché quelque temps à un pieu. Ses gens, qui connaissaient sa clémence et sa douceur, firent semblant de lui obéir, et, ayant mis du sang d'un animal sur le dos, les épaules et les bras de ce pauvre criminel, ils l'attachèrent en cet état à un endroit par où ils savaient que leur maître devait passer. Ce pitoyable objet toucha si sensiblement le saint pasteur, qu'il descendit de son chariot, accourut vers le patient, et lui baisant tantôt les bras, tantôt les mains, tantôt les pieds ou les liens, le conjura de lui pardonner la sévérité qu'il avait exercée envers lui; enfin, il le fit délier et ne lui témoigna plus que de l'amour et de la tendresse. C'était là être changé, selon l'esprit de l'Evangile, en la nature des enfants, qui n'ont point de ressentiment et oublient en peu de temps les injures qu'on leur a faites.

Sa dignité et ses fonctions pastorales ne l'empêchaient point de mener une vie presque solitaire. Il se fit bâtir, dans les bois, près des villes où il allait prêcher, de petites cellules, où il se retirait pour se remplir des lumières célestes avant que d'en faire la distribution à son peuple. Il y passait les nuits en oraison et y pratiquait des austérités qui ne sont connues que de Dieu seul. Il avait une joie extraordinaire lorsqu'il voyait des personnes servir Dieu avec allégresse : un jour, ayant trouvé dans son hôtellerie une servante qui chantait en tournant avec force un moulin, il s'écria qu'elle était bienheureuse et lui fit donner une grosse somme d'argent.

Après la mort de saint Etienne (1038), Gérard eut de grandes traverses à supporter. Les Hongrois prirent pour roi Pierre le Germanique, neveu de ce saint monarque ; mais au bout de quelques années, ne pouvant plus endurer sa cruauté et les excès de sa vie déréglée, ils le déposèrent et le chassèrent du royaume (1041). Ils mirent ensuite à sa place un seigneur appelé Samuel, et surnommé Aba, qui n'était pas meilleur que lui. Le clergé et le peuple consentirent à son élection ; mais notre Saint, sachant combien elle était de dangereuse conséquence, s'y opposa et refusa absolument de lui mettre la couronne sur la tête. Il n'appréhenda point sa puissance et ne redouta point sa cruauté; mais il soutint énergiquement que, le roi étant vivant, il ne devait point monter sur son trône. Son zèle le porta même à le reprendre en public de ses injustices, et surtout de ce qu'abusant de son autorité, il avait déjà fait empaler plusieurs officiers de son conseil. Enfin, il lui prédit que son règne ne serait pas de longue durée, et qu'après deux ans il en irait rendre compte au juste jugement de Dieu. Sa prédiction fut véridique; car Samuel étant devenu plus insolent et plus insupportable que son prédécesseur, les Hongrois se révoltèrent contre lui et le firent honteusement mourir par la main d'un bourreau (1044). Par ce moyen, Pierre, qui avait été chassé, fut rétabli dans ses Etats et reprit en main les rênes du gouvernement ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Deux ans après, ses nouveaux crimes le firent rejeter une seconde fois, et André Ier, fils de Ladislas le Chauve, cousin-germain de saint Etienne, fut élu roi (1046), à condition qu'il rétablirait l'idolâtrie, abolirait la religion chrétienne, en exterminerait les prêtres et les évêques, en démolirait les églises et ruinerait tout ce que saint Etienne avait si sagement établi. Ce prince, lâche et ambitieux, qui préférait un royaume aux devoirs de sa conscience, accéda à toutes les exigences de ses sujets, nourrissant néanmoins le dessein de rétablir toutes choses lorsqu'il serait en paisible possession de ses Etats.

Gérard, apprenant ce que le roi avait fait, crut qu'il était de son devoir

de lui remontrer sa faute et de lui faire rétracter ce qu'il avait accordé si lâchement. Il se mit donc en route pour l'aller trouver à Albe-Royale (aujourd'hui Stuhlweissembourg), avec trois autres évêques transportés du même zèle que lui. Chemin faisant, il eut une vision où il croyait voir Notre-Seigneur qui lui présentait le calice de son sang, à lui et à deux des évêques qui l'accompagnaient. Il reconnut par là que l'honneur du martyre leur était préparé. Après avoir dit tous ensemble la messe au bourg de Gyod, dans l'église de Sainte-Sabine, martyre, ils continuèrent leur voyage et arrivèrent au bord du Danube, où le duc Vatha, le plus méchant apostat et le plus grand ennemi de Jésus-Christ qui fût dans toute la Hongrie, les ayant rencontrés, commanda à ses gens de les assommer à coups de pierres. Saint Gérard fit le signe de la croix sur ces pierres, et à l'heure même elles demeurèrent suspendues en l'air ; mais ce miracle, ne touchant nullement le despote, il fit tirer le Saint de son chariot, et après qu'on l'eut traîné avec beaucoup d'indignité sur la pointe du rocher qui donnait sur le Danube, il le fit précipiter du haut en bas. Ce coup était suffisant pour le faire mourir ; mais ces apostats, voyant qu'il avait encore quelque souffle de vie qu'il employait, à l'exemple de Jésus-Christ et de saint Etienne, à prier pour ses meurtriers, l'achevèrent à coups de javeline (24 septembre 1047). Bezterd de Neitra et Buld d'Erlau, deux des évêques qui l'accompagnaient, et un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques furent martyrisés avec lui.

Les gouttes de son sang demeurèrent sept ans imprimées sur le caillou où il s'était brisé la tête en tombant, sans que ni les pluies du ciel, ni les inondations de la rivière en pussent effacer la trace. C'était comme une marque permanente de l'injustice et de la cruauté des idolâtres, et une invocation muette de la vengeance de Dieu contre les auteurs du meurtre. Le roi, qui n'y avait pas consenti en particulier, et qui, depuis, promulgua de nombreux édits pour le rétablissement du Christianisme dans toutes ses terres, fit lever le corps du Saint et ordonna qu'il fût enterré dans l'église de Saint-Georges et dans la chapelle de la Sainte-Vierge, que lui-même avait fait bâtir. Cette chapelle se trouvait près du lieu où le Saint avait rendu le dernier soupir. On y transporta aussi la pierre arrosée et teinte de son sang, que l'on fit entrer dans la structure de l'autel pour mémoire éternelle de son martyre. Plus tard ses reliques furent transférées dans la cathédrale de Chonad. Sous le règne de saint Ladislas, elles furent renfermées dans une châsse. Les Vénitiens les ayant obtenues du roi de Hongrie, après bien des sollicitations, les firent transporter solennellement dans leur ville et les déposèrent dans l'église de Notre-Dame de Murano.

On le représente : 1° avec l'encensoir à la main devant un autel de la très-sainte Vierge ; c'est pour rappeler, comme nous l'avons insinué plus haut, qu'il fonda devant l'autel de Notre-Dame, dans l'église dédiée à saint Georges, un encensoir d'argent confié aux soins de deux vieillards chargés de veiller à ce que l'encens y brûlât toujours ; 2° en compagnie de saint Etienne de Hongrie, dont il fut le coopérateur pour la conversion des Madgyars ; 3° portant une image de la sainte Vierge, on devine pourquoi ; 4° percé d'une lance.

La vie de saint Gérard a été écrite par un auteur de son temps ; elle est rapportée par Surius. Bonfinius parle aussi de lui au livre II de la seconde décade de son *Histoire de Hongrie*. Baronius en fait mention dans ses *Annales*, où il dit qu'on l'appelle le *Premier Martyr de Hongrie*, depuis que saint Etienne, roi, l'avait rendue chrétienne. — Nous avons complété le récit du P. Giry avec Godescard et les *Acta Sanctorum*.

SAINT PACIFIQUE DE SAN-SEVERINO,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

1721. — Pape : Innocent XIII. — Roi de France : Louis XV.

C'est dans les maux que chacun souffre, et non dans les biens dont il jouit, qu'il a besoin de patience.
Saint Augustin.

Dans la Marche d'Ancône, au milieu des montagnes de l'Apennin qui bordent l'Adriatique, se trouve le petit couvent de Saint-François de Forano. Fondé par le séraphique patriarche, il fut illustré dans le quatorzième siècle par les faveurs célestes qu'y reçurent les deux bienheureux amis Conrad d'Offida et Pierre de Tréja. Dans ce même petit couvent de Forano nous trouvons l'illustre saint Pacifique dans les dernières années du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième.

Il naquit à San-Severino, ville archiépiscopale de la Marche d'Ancône, le 1er mars de l'année 1653. Dès sa plus tendre enfance il fut marqué du sceau de la sainteté, et sa piété précoce excitait l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. L'amour de Dieu, si vif dans son cœur, éclaira et développa son intelligence, de sorte qu'il n'était pas moins remarquable par sa connaissance des choses divines que par les élans de sa dévotion. Lorsque Pacifique n'avait encore que trois ans, l'évêque du diocèse ayant entendu parler de lui, se le fit amener, et il fut tellement frappé de la raison déjà mûre et des vertus déjà solides de cet enfant, qu'il lui donna le Sacrement de Confirmation, qu'on n'accordait généralement qu'à l'âge de sept ans. Les dons du Saint-Esprit, descendant dans un cœur si bien préparé, fortifièrent encore les bonnes dispositions du petit Pacifique, et il ne cessa de croître en vertu et en grâce. A l'âge de quatre ans, toutes ses récréations, toutes ses joies consistaient dans la prière et dans le service de Dieu, et rien n'était plus touchant que de le voir s'éloigner de ses compagnons d'enfance, et se livrer avec une ferveur angélique à l'oraison, sans nullement songer à partager leurs jeux. Toutefois, ni ce refus de se joindre aux amusements de ses camarades, ni la supériorité incontestable qu'il avait sur eux dans les études, n'excitèrent contre lui la moindre jalousie. Il était d'un caractère si avenant, si doux, si modeste, et en toute chose si aimable, qu'il était l'idole de ses condisciples en même temps que de ses maîtres.

Pacifique grandissait ainsi dans la crainte et dans l'amour du Seigneur, lorsque, tout jeune encore, il perdit en fort peu de temps son père et sa mère. L'orphelin fut confié aux soins de son oncle, homme sans affection et sans charité, qui, au lieu de remplacer auprès de ce pauvre enfant les parents qu'il avait perdus, le traita avec brutalité et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements. Non content de manquer ainsi à son devoir de parent et de tuteur, il abandonna Pacifique aux soins des domestiques, lesquels, peu satisfaits de cet accroissement de besogne, et encouragés par l'exemple de leur maître, enchérissaient encore sur les brutalités de ce dernier et accablaient de moqueries, d'insultes et d'outrages celui dont la triste position aurait dû exciter leur commisération, et dont les douces

qualités étaient si bien faites pour gagner leur estime. Notre jeune Saint supporta avec une inaltérable patience toutes ces injustices, et aucune plainte ne sortit jamais de sa bouche; mais il unissait ses souffrances à celles de son divin Sauveur, nous offrant, même à cet âge si tendre, un modèle achevé de douceur et de résignation chrétienne.

Dès ses premières années, Pacifique s'était senti appelé à se consacrer entièrement au service de Dieu. Son amour pour l'humilité et la pauvreté le porta à choisir, pour l'accomplissement de son sacrifice, l'Ordre des Frères Mineurs. Ayant atteint l'âge de dix-sept ans, il demanda à être admis dans le couvent de l'Observance, à San-Severino, sa ville natale. Les religieux l'accueillirent avec joie, car ils savaient quelles avaient été l'innocence et la ferveur de son enfance. Le bonheur de Pacifique n'était pas moins grand, et pour témoigner sa reconnaissance envers le Seigneur, qui lui avait accordé une vocation si conforme à ses inclinations, il se mit à pratiquer avec ardeur toutes les vertus séraphiques. Son humilité était admirable et son amour de l'abaissement le poussait à se mettre au-dessous de tous, à choisir les emplois les plus vils et les plus abjects, et à rechercher toutes les occasions de s'attirer quelque mépris. Il réussit à son gré dans ce dernier point, car les autres novices, ne comprenant rien à cette conduite si parfaite, ridiculisaient notre jeune Saint et attribuaient à un défaut d'intelligence ce qui était le seul effet de l'amour divin. Les supérieurs, cependant, plus expérimentés dans les voies spirituelles, discernèrent sans peine les motifs de leur novice, et remplis d'admiration en voyant dans un si jeune homme une vertu si consommée, ils l'admirent à la profession sans la moindre difficulté. De plus, trouvant chez lui toutes les dispositions nécessaires pour la dignité sacerdotale, ils lui firent faire des études spéciales requises pour ce saint état. Les progrès rapides dans les sciences théologiques démontrèrent clairement à ses compagnons l'injustice qu'ils avaient commise en faisant si peu de cas de son esprit, et lorsqu'il fut ordonné prêtre, il n'y eut qu'une voix pour louer ses vertus et pour exprimer les espérances que l'Eglise pouvait fonder sur le ministère d'un si savant et si saint religieux.

L'humilité de notre Saint l'empêcha d'envisager sous ce point de vue si consolant son avenir sacerdotal. Il tremblait sous le fardeau qui venait de lui être imposé, ce qui ne l'empêchait pas de se réjouir du fond de son cœur de l'insigne honneur que le Seigneur lui avait fait en l'appelant au service des autels. Son amour pour Dieu devint de plus en plus vif et affectueux. A l'instar de son séraphique Père, il répétait souvent, dans les transports de sa dévotion, ce cri de l'âme aimante : « Mon Dieu et mon tout! » Rien ne peut dépeindre la ferveur avec laquelle il célébrait les saints Mystères. Souvent, pendant la sainte Messe, il était ravi en extase, et au moment de l'élévation, les assistants le voyaient à leur grande admiration se soulever de terre, attiré par cette hostie qu'il venait de consacrer, et entraîné par la force d'un acte d'adoration qui avait absorbé toutes les puissances de son âme.

Après son ordination, il fut chargé d'enseigner la philosophie à ses frères ; mais il renonça bientôt à cet emploi, que son humilité lui représentait comme trop honorable pour lui. Il se livra alors à la prédication, parcourant les montagnes de la Marche, annonçant aux pauvres paysans la parole de Dieu. Il avait l'éloquence des Saints ; sa prédication était simple, mais pleine d'onction et de force ; aussi opéra-t-il de merveilleux fruits de salut. Toutefois, le Seigneur jugea que son serviteur serait plus utile à l'Eglise dans la retraite

que dans la vie publique. Il le visita donc par de cruelles infirmités, et le contraignit ainsi de renoncer au ministère apostolique dans la force de l'âge, lorsqu'il n'avait guère que trente-cinq ans environ. Ses jambes se couvrirent de plaies et ne lui permirent de marcher qu'avec peine ; ses yeux se voilèrent de ténèbres, et ses oreilles ne pouvaient percevoir les sons qu'avec une extrême difficulté. En un mot, il devint impotent, sourd et presque aveugle. Dieu, qui voulait avoir Pacifique tout à lui, l'avait rendu incapable en apparence de quoi que ce soit, excepté de souffrir et de prier.

L'épreuve était rude pour une âme zélée ; Pacifique l'accepta néanmoins de bon cœur. Heureux de tout ce qui plaisait à son Père céleste, il se retira au petit couvent de Forano, où il avait fait son noviciat ; et Dieu, qui l'appelait à cette solitude, acheva de l'y sanctifier. Sa vie était un jeûne continuel. Outre le Carême de l'Eglise et les deux Carêmes de l'Ordre, il observait tous les Carêmes consacrés par saint François. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et tous les samedis, ainsi que les vigiles des fêtes de Notre-Dame. Les autres jours, son repas consistait en un peu de potage étendu d'eau ou mêlé de cendres, et en un peu de pain trempé dans de l'eau rougie. Le reste de sa portion appartenait aux pauvres, auxquels il aimait à la distribuer lui-même. En hiver, jamais il ne s'approchait du feu, ou si parfois il venait au foyer commun, il y demeurait si peu de temps que cela servait bien moins à le réchauffer qu'à lui faire sentir davantage la rigueur du froid, assez âpre dans ces montagnes.

Il portait continuellement un cilice de fer. Tous les jours, il se donnait la discipline trois ou quatre fois, soit dans sa cellule, soit dans quelque lieu retiré ; car il cachait ses austérités avec soin, et on ne les eût point connues sans les taches de sang qui recouvraient les murs ou le pavé de sa retraite. Il dormait quatre heures à peine, passant le reste de la nuit en prières, soit dans sa cellule, soit dans la petite église de Notre-Dame des Anges, qu'il affectionnait singulièrement. Cette église avait été construite tout auprès du lieu où la glorieuse Vierge Marie était autrefois apparue au bienheureux Conrad d'Offida.

Chaque matin, le saint homme se confessait avant de dire sa messe ; et encore qu'il menât une vie plus angélique qu'humaine, il versait des torrents de larmes comme s'il eût été le plus grand pécheur de la terre. Au saint autel sa figure s'illuminait, son corps se soulevait, et il demeurait souvent ainsi en extase jusqu'à ce qu'on le rappelât à lui. Il parlait fort peu, et lorsqu'il allait par le couvent, il avait toujours son chapelet à la main. Sa sœur étant venue le voir le jour de la Portioncule, il se présenta à elle à la porte du couvent et lui dit : « Ma sœur, il ne faut pas perdre un temps que nous pouvons mieux employer à gagner l'indulgence ; tâchons de nous rendre dignes d'un si grand trésor ». Ayant dit ces mots, il la quitta, bien qu'il ne l'eût point vue depuis longtemps. Avec ses confrères, avec les gens du monde qui venaient le consulter, ses paroles étaient brèves et graves, mais pleines de charité. Son abord inspirait le respect, en même temps que sa douceur charmait et consolait les âmes. Sa figure était empreinte d'une modestie toute virginale ; jamais il n'arrêta les yeux sur le visage de personne, et les religieux même qui vivaient avec lui ne pouvaient dire après de longues années quelle était la couleur de ses yeux.

Il souffrait plus qu'on ne peut dire des plaies horribles qu'il avait aux jambes, cependant on ne l'entendit jamais se plaindre. Lui parlait-on de ses douleurs, il répondait d'un air gai : « Dieu le veut ainsi, que sa sainte volonté soit faite ! » A ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé, il

répondait invariablement qu'il se portait beaucoup mieux qu'il ne méritait. Son supérieur, voulant l'éprouver, l'appelait quelquefois hypocrite qui prétendait voler le paradis; Pacifique l'écoutait en silence et se réjouissait dans son cœur. Un homme qui le haïssait lui cracha un jour du vin à la figure devant plusieurs personnes, en l'appelant ivrogne! Le Saint s'essuya tranquillement et ne répondit rien. Ainsi Notre-Seigneur avait gardé le silence quand on l'avait injurié en lui crachant au visage.

Ressembler à Jésus-Christ est le sommet de la perfection. C'est à ce sommet que Dieu avait conduit saint Pacifique par les sentiers d'une vie cachée, humble, souffrante et résignée. Peut-être l'homme de Dieu ne se serait pas élevé si haut ni si facilement dans les sollicitudes et les distractions d'un ministère actif; voilà pourquoi la Providence l'avait conduit dans la solitude par des infirmités précoces.

Du fond de sa solitude de Forano, Pacifique servait mieux l'Eglise que les plus grands génies, car les mérites qu'il amassa furent pour les pécheurs des sources de grâces. Sans cesse il demandait à Dieu leur conversion. Il priait aussi pour les infidèles, pour les missionnaires qui les évangélisent, enviant à ces derniers le bonheur de pouvoir verser leur sang pour Jésus-Christ. Qui pourrait dire le nombre des âmes qu'il a sauvées par ses prières et ses souffrances? Notre-Seigneur, qui l'aimait, ne refusait point aux vœux de son fidèle serviteur ce qui était du reste le plus cher désir de son divin cœur. Il lui révélait les besoins de l'Eglise, la profonde misère des pécheurs, afin que Pacifique le suppliât d'y remédier, et qu'il contraignît la miséricorde à l'emporter sur la justice.

« La prière du juste répétée souvent a une grande action sur le cœur de Dieu ». Un voile impénétrable nous cache les phénomènes du monde surnaturel; nous ne saurions toujours arriver à saisir l'enchaînement mystérieux des effets et des causes; mais incontestablement la prière des Saints est un des ressorts principaux du gouvernement de la Providence. Et, s'il plaisait à cette même Providence de nous découvrir les voies cachées qui la dirigent dans la disposition des événements de ce monde, combien n'en verrions-nous pas qu'il faudrait faire remonter à ce principe!

Le 16 août 1717, pendant que l'armée chrétienne, commandée par le prince Eugène de Savoie, combattait vaillamment sous les murs de Belgrade, Pacifique, agenouillé dans sa cellule, invoquait, comme Moïse, le Dieu des combats. A l'heure même où les Turcs étaient défaits, il sortit, le visage radieux et triomphant, annonçant en termes précis la victoire à tous les Frères qu'il rencontra.

Saint Pacifique passa des ténèbres de ce monde à l'éternelle clarté des cieux, en l'année 1721, le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci. Il avait alors soixante-huit ans, et en avait passé cinquante et un dans la vie franciscaine. Sa sainteté avait été trop éclatante pendant sa vie pour ne point se manifester après sa mort. De nombreux miracles, en autorisant la confiance que les peuples avaient en lui, affirmèrent le pouvoir dont il jouissait dans le ciel. Il fut béatifié par Pie VI, en 1786, et mis solennellement au nombre des saints par Grégoire XVI, le 26 mai 1839.

On le représente portant la croix avec un lis, pour rappeler à la fois et ses prédications et la pratique de la mortification qui lui fit porter jusqu'au tombeau son innocence baptismale.

Extrait de l'*Année franciscaine*, et des *Annales franciscaines*, tome VII. — Cf. *Les Saints et les Bienheureux du* XVIII*e siècle*, par M. l'abbé Daras.

FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI

Pontificat de Paul V (1605-1621).

Redemit eos de manu inimici.
Elle les a délivrés des mains de l'ennemi.
Psaume cv, 10.

Parmi les Ordres religieux qui furent fondés sons le patronage de la Reine des anges, un des plus illustres a été celui de Notre-Dame de la Merci [1]. La très-sainte Vierge manifesta sa volonté d'établir cet Ordre, en apparaissant à saint Pierre Nolasque, à saint Raymond de Pennafort, et à Jacques Ier, roi d'Aragon ; ce que les souverains Pontifes ont approuvé en comblant cet institut de grâces et de faveurs, et en établissant une fête solennelle dans toute l'Eglise, pour en perpétuer la mémoire.

Au commencement du treizième siècle, la plus grande et la meilleure partie de l'Espagne était encore sous le joug des Mahométans. Ces barbares ennemis de Jésus-Christ tenaient enfermés dans leurs cachots un très-grand nombre de chrétiens, qu'ils tourmentaient cruellement, pour leur faire renier la foi catholique ; beaucoup succombaient, et l'Eglise déplorait avec larmes la perte de ses enfants. Les âmes pieuses essayaient par leurs prières, par leurs austérités, d'obtenir de Dieu qu'il portât remède à un si grand mal. Ces vœux montèrent jusqu'au ciel, et ils furent entendus non-seulement de Dieu, mais aussi de la très-sainte Vierge, qui dès lors résolut de mettre un terme aux épreuves de ses enfants.

Cette miséricordieuse Reine, regardant du haut de son trône céleste les misères et les calamités qu'enduraient les pauvres esclaves chrétiens, voulant essuyer les larmes de l'Eglise catholique et obvier à la perte de tant d'âmes, établit une œuvre de la charité la plus parfaite, qui est celle de la rédemption des captifs. Pour exécuter ce dessein, elle choisit trois hommes illustres, et, descendant elle-même du ciel, elle leur déclara de sa bouche l'intention où elle était de fonder un Ordre qui porterait le titre de sa miséricorde ; ce qu'elle accomplit de la manière suivante :

Il y avait alors à Barcelone un saint homme nommé Pierre Nolasque, dont nous avons donné la vie au 31 janvier. Il appartenait à une noble famille du Lauragan ; mais comme l'hérésie des Albigeois faisait alors de grands ravages dans cette contrée, le saint jeune homme, qui était attaché de cœur à la foi catholique, résolut de l'abandonner. Il vendit son riche patrimoine et s'en alla en Catalogne, pour y visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, où il passa plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Ayant ainsi accompli son vœu, il se retira à Barcelone, où il fut reçu magnifiquement par le roi Jacques Ier, qui connaissait sa naissance et ses vertus. Ce roi, voyant les œuvres héroïques de charité qu'exerçait le Saint dans Barcelone, aimait à s'entretenir avec lui de la rédemption des captifs ; il lui faisait part de ses desseins pour la destruction des Sarrasins et la délivrance des pauvres chrétiens qu'ils tenaient dans leurs fers.

1. Voir quelques détails sur cet ordre religieux dans la vie de saint Pierre Nolasque, son fondateur (31 janvier, tome II, page 141).

Lorsqu'il leur faisait la guerre, il implorait le secours des prières du Saint, et il reconnut souvent qu'il lui était redevable de ses conquêtes. Tous deux déploraient le sort des esclaves chrétiens, pour le soulagement desquels saint Pierre Nolasque avait déjà dépensé toute sa fortune. Un autre Saint partageait la compassion du roi et de saint Pierre Nolasque, et les encourageait dans leurs généreux desseins : c'était saint Raymond de Pennafort.

Le roi adressait à Dieu, à la très-sainte Vierge et aux saints patrons de la ville de Barcelone, de ferventes prières pour qu'ils le favorisassent dans ses projets, et qu'ils lui inspirassent les moyens d'accomplir cette œuvre de charité. Notre-Seigneur entendit ses vœux, et il les exauça en fondant l'Ordre de Notre-Dame de la Merci.

Le premier jour du mois d'août de l'an 1218, sous le pontificat d'Honorius III, pendant que l'Eglise célébrait la fête de saint Pierre aux Liens, vers le milieu de la nuit, la Reine des anges descendit du ciel, accompagnée des esprits célestes et d'un grand nombre de Saints. Elle apparut d'abord à saint Pierre Nolasque, qui était alors en prières : « Mon fils », lui dit cette glorieuse Reine, « je suis la Mère du Fils de Dieu, qui, pour le salut et la liberté du genre humain, répandit tout son sang en souffrant la mort cruelle de la Croix ; je viens ici chercher des hommes qui veuillent, à l'exemple de mon Fils, donner leurs vies pour le salut et la liberté de leurs frères captifs. C'est un sacrifice qui lui sera très-agréable. Je désire donc que l'on fonde en mon honneur un Ordre, dont les religieux, avec une foi vive et une vraie charité, rachètent les esclaves chrétiens de la puissance et de la tyrannie des Turcs, se donnant même en gage, s'il est nécessaire, pour ceux qu'ils ne pourront racheter autrement. Telle est, mon fils, ma volonté ; car, lorsque dans l'oraison tu me priais avec larmes de porter remède à leurs souffrances, je présentais tes vœux à mon Fils, qui, pour ta consolation et pour l'établissement de cet Ordre sous mon nom, m'a envoyée du ciel vers toi ».

Saint Pierre Nolasque répondit alors humblement à la Reine des anges : « Je crois d'une foi vive que vous êtes la Mère du Dieu vivant, et que vous êtes venue en ce monde pour le soulagement des pauvres chrétiens qui souffrent dans une barbare servitude. Mais que suis-je, moi, pour accomplir une œuvre si difficile, au milieu des ennemis de votre divin Fils, et pour tirer ses enfants de leurs cruelles mains? » — « Ne crains rien, Pierre », reprit la Reine des anges, « je t'assisterai dans toute cette affaire, et pour que tu aies foi en ma parole, tu verras bientôt l'exécution de ce que je t'ai annoncé, et mes fils et mes filles de cet Ordre se glorifieront de porter des habits blancs comme ceux dont tu me vois revêtue ». En disant cela, la très-sainte Vierge disparut et remonta au trône de sa gloire.

Saint Pierre Nolasque demeura en prières jusqu'au matin, méditant dans son cœur ce qu'il avait entendu, et remerciant Dieu d'une si grande faveur. Aussitôt que le jour parut, il se rendit auprès de saint Raymond de Pennafort, son confesseur, pour lui rendre compte de son admirable vision. Mais à peine avait-il commencé à la lui raconter, que, tout rempli d'étonnement, saint Raymond l'interrompit en lui disant : « J'ai eu cette nuit la même vision que vous : j'ai été aussi favorisé de la visite de la Reine des anges, et j'ai entendu de sa bouche l'ordre qu'elle me donnait de travailler de toutes mes forces à l'établissement de cette religion, et d'encourager dans mes sermons les catholiques fidèles à venir en aide à une œuvre de

charité si parfaite. C'est pour remercier Dieu et la très-sainte Vierge que j'étais venu si matin à la cathédrale ».

Qui pourra exprimer la joie de ces deux saints personnages, en se voyant l'objet d'une si grande faveur de la part de Notre-Dame ? Ils se mirent aussitôt à conférer entre eux sur les moyens d'accomplir leur mission. En ce moment, ils virent entrer dans l'église le roi Jacques, qui avait aussi été visité par la Reine des anges, et qui accourait à la cathédrale pour lui en témoigner sa reconnaissance. Ayant aperçu les deux Saints, il les appela, et les ayant pris à part, il leur raconta la vision qu'il avait eue : « La glorieuse Reine des anges », leur dit-il, « m'est apparue cette nuit, avec une beauté et une majesté incomparables, m'ordonnant d'instituer, pour la rédemption des captifs, un Ordre qui porterait le nom de Sainte-Marie de la Merci ou de la Miséricorde ; et, comme je connais en toi, Pierre Nolasque, un grand désir de racheter les esclaves, c'est toi que je charge de l'exécution de cette œuvre. Pour toi, Raymond, dont je sais la vertu et la science, tu seras le soutien de l'Ordre par tes prédications ».

Les deux Saints lui rapportèrent alors les paroles qu'eux aussi avaient entendues de la bouche de la très-sainte Vierge, et ayant reconnu, par la conformité de leur vision respective, la volonté de Dieu et de Notre-Dame, ils résolurent de travailler aussitôt à la fondation de l'Ordre de la Merci.

Le 10 août de cette même année fut choisi pour commencer cette grande entreprise. Le roi se rendit à la cathédrale, où une foule immense s'était assemblée ; car le bruit du miracle s'était répandu déjà par tout le royaume. Il était accompagné de saint Pierre Nolasque et de saint Raymond de Pennafort, des conseillers de Barcelone, et de toute la noblesse. Dans l'église se trouvait un grand nombre de prélats convoqués par le roi. L'évêque de Barcelone chanta la messe ; après l'évangile, saint Raymond de Pennafort monta en chaire : il raconta la vision qu'il avait eue avec une éloquence et une ferveur admirables. Le peuple, en entendant le récit de ce miracle, dont il avait les trois fidèles témoins sous les yeux, ne put contenir sa joie, et remercia, au milieu de ses cris et de ses larmes, la très-sainte Vierge, de la pitié qu'elle témoignait aux pauvres esclaves.

Le sermon étant terminé, le roi descendit de son trône, revêtu de son manteau royal, et portant une couronne d'or sur sa tête ; il avait à ses côtés saint Raymond de Pennafort et saint Pierre Nolasque, et était suivi des conseillers de Barcelone et des grands du royaume. Il marcha ainsi accompagné jusqu'au pied du maître-autel, où l'évêque célébrait le saint Sacrifice ; il s'arrêta en sa présence et lui dit ces paroles : « C'est notre volonté d'accomplir l'ordre de Dieu, que nous a transmis la très-sainte Vierge Marie, Reine des anges, et de fonder en conséquence un Ordre religieux et militaire, dont les membres se dévoueront au rachat des captifs, jusqu'à donner pour eux leur liberté et leur vie. Le premier religieux de cet Ordre sera notre compagnon et notre ami Pierre Nolasque, que la Mère de Dieu a choisi pour être la pierre fondamentale de cette grande œuvre de charité. C'est donc à vous maintenant, révérend Père, qu'il appartient d'exécuter les desseins de Dieu et de la très-sainte Vierge ».

L'évêque, alors, avec l'aide du roi et de saint Raymond de Pennafort, donna l'habit à saint Pierre Nolasque, qui était agenouillé à ses pieds. Tous trois versaient des larmes de joie en le revêtant de cette robe blanche qui avait la forme de celle que portait la Reine des anges. Le roi plaça ensuite de ses mains, sur le scapulaire, l'écu de ses armes royales, au

milieu duquel était une croix blanche, insigne de la cathédrale de Barcelone. Le roi voulut que saint Pierre et ses successeurs eussent à jamais le droit de porter ces armoiries sur la poitrine. Il mit aussi l'Ordre sous la protection des conseillers de Barcelone, leur recommandant de le défendre avec soin dans la suite des siècles.

Saint Pierre Nolasque fit alors le vœu solennel de se donner en otage aux turcs, s'il était nécessaire, pour la rédemption des captifs chrétiens, ce que tous les religieux de son Ordre promettent également. En peu d'années le nouvel Institut produisit des fruits admirables, en sorte que, désirant l'affermir par l'approbation du Saint-Siége, le roi Jacques envoya saint Raymond de Pennafort à Pérouse, où résidait alors le pape Grégoire IX. Le Saint, prosterné à ses pieds, lui raconta d'abord l'apparition de la très-sainte Vierge et lui présenta la supplique par laquelle le roi demandait la confirmation de cet Ordre, fondé depuis douze ans. Grégoire IX l'accorda avec bonté, et il y ajouta beaucoup de grâces et de priviléges, ce qu'ont fait aussi presque tous ses successeurs.

Pour conserver le souvenir de la faveur que la très-sainte Vierge avait faite à son Eglise et en témoigner à Dieu sa reconnaissance, le pape Paul V institua la fête de Notre-Dame de la Merci, ordonnant qu'elle se célébrerait dans l'Ordre le dimanche le plus voisin des calendes d'août. Innocent X augmenta la solennité de la fête, et permit de la célébrer dans tous les Etats du roi d'Espagne. Innocent XII l'a étendue depuis à toute l'Eglise, et l'a fait insérer au martyrologe romain, en la plaçant au 24 septembre.

La très-sainte Vierge n'a cessé de protéger l'Ordre qu'elle avait fondé ; il produisit en effet, sous ses auspices, des hommes de charité admirables, qui non contents d'employer les aumônes des fidèles au rachat des captifs, se sont souvent donnés eux-mêmes, pour rendre la liberté à ceux dont la foi était en péril au milieu de ces peuples barbares.

Pendant de longs siècles, Marie s'est montrée, en Afrique, la douce consolatrice des affligés. Aussi après la conquête de ce repaire de pirates, un immense cri de reconnaissance s'éleva de toutes parts vers la Reine des Anges. Son culte s'établit aussitôt à Alger, dans une vieille mosquée convertie en église sous le titre de Notre-Dame des Victoires ; un grand nombre d'églises et de chapelles furent placées sous le vocable de la sainte Vierge par Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger. Le moment étant venu de donner à Marie un magnifique témoignage de la reconnaissance de l'Europe, et en particulier de la France et de l'Algérie, on lui éleva un temple sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique. Ce sanctuaire, placé sur un plateau, à la cime d'une colline grandiose, domine aujourd'hui la ville conquise par la foi et la civilisation : il la domine comme un acte de gratitude pour le passé, une manifestation solennelle pour le présent, un gage de confiance pour l'avenir. La chapelle est dans le style byzantin traditionnel en Afrique, entremêlé de style mauresque christianisé, et sa grande coupole, comme un phare de bénédiction et de salut, apparaît au loin symbolisant la virginité de Marie par une couronne de lis, sa maternité par une couronne de roses, et, au sommet, sa royauté par une couronne d'étoiles.

Ribadeneira ; *Notre-Dame de France*, par M. Hamon, et *Notes* fournies par M. l'abbé Ant. Ricard.

LE BIENHEUREUX DALMACE [1] MONIER OU MONNER,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS (1341).

Le bienheureux Dalmace Monier naquit en 1291 à Sainte-Colombe de Farnez, près de Girone, en Catalogne, commença ses études dans cette dernière ville, et alla les continuer à Montpellier (Hérault), dont l'université jouissait alors d'une grande réputation. La plupart des étudiants qui suivaient ses cours menaient une vie peu chrétienne; plusieurs même se livraient à de honteux déréglements : ce qui inspira à Dalmace un redoublement de vigilance sur lui-même, pour ne pas se laisser corrompre par leurs exemples. Lorsque ses études furent terminées, la crainte de se perdre dans le monde lui inspira la résolution de le quitter sans retour; ce qu'il fit en prenant l'habit de Saint-Dominique à Girone (1314). Après sa profession, il fut chargé d'enseigner la théologie, et ensuite on l'établit maître des novices. Après vingt ans de séjour à Girone, les applaudissements et la vénération que lui attirait sa vie sainte le déterminèrent à quitter cette ville, et il se retira, avec la permission de ses supérieurs, à l'ermitage de la Sainte-Baume, en Provence, où il se livra à des austérités extraordinaires. Il y était depuis trois ans, lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Girone; mais, pour ne pas trop contrarier l'attrait qu'il avait pour la vie anachorétique, ils lui permirent de se retirer dans une grotte qu'il fit creuser près du monastère. Il y passa les quatre dernières années de sa vie, et il n'en sortait que pour suivre les principaux exercices de la communauté.

Il mourut le 24 septembre 1341, et il s'opéra plusieurs miracles à ses funérailles. Il se fit en 1613 une translation solennelle de ses reliques, et c'est à cette occasion que la ville de Girone lui érigea un superbe mausolée, et qu'on dédia un autel sous son invocation. Innocent XIII approuva son culte en 1721; Benoît XIII, en 1726, permit au clergé du diocèse de Girone et à tout l'Ordre de Saint-Dominique de célébrer sa fête le 24 septembre.

Extrait du *Dictionnaire hagiographique* de M. l'abbé Migne.

XXVe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au bourg d'Emmaüs, la naissance au ciel de saint Cléophas, disciple de Notre-Seigneur, qu'on dit avoir été massacré par les Juifs pour le nom de Jésus-Christ, dans la même maison où il l'avait reçu à sa table, et où l'on dit qu'il a été inhumé honorablement [2]. Ier s. — A Rome, saint Herculan, soldat et martyr, qui, ayant été converti par les miracles arrivés au martyre du saint évêque Alexandre, eut la tête tranchée après plusieurs tourments, sous l'empereur Antonin. IIe s. — A

1. *Alias :* Dalmas, Daumas, Daumatz, *Dalmatius.*

2. Quelques auteurs ont pensé que ce Cléophas était le même que Cléophas, l'époux de l'autre Marie, sœur de la sainte Vierge, le frère de saint Joseph, et l'oncle paternel de Jésus. Mais il y a tout lieu de penser qu'il s'agit ici d'un autre Cléophas beaucoup plus jeune. Car Cléophas l'Ancien était mort, d'après le témoignage de plusieurs Pères. En outre, il est peu probable qu'après que ses quatre fils, Jacques, Simon, Jude et José, se furent attachés à la suite de Jésus en qualité de disciples, leur vieux père se soit fait pareillement disciple du Christ et ait entrepris d'annoncer l'Evangile. Il aura dû, comme Zébédée, se contenter du rôle de simple fidèle, non de celui de prédicateur et de missionnaire. — M. l'abbé Maistre : *Histoire des soixante-douze disciples ;* Baillet; *Acta Sanctorum*, 25 septembre.

Amiens, saint FIRMIN, évêque, qui, après avoir été soumis à diverses tortures, fut décapité sous le président Rictiovare, durant la persécution de Dioclétien. Commencement du IIe s. — A Damas, les saints martyrs Paul, et Tatte, sa femme, avec Sabinien, Maxime, Ruf et Eugène, leurs enfants, qui, ayant été dénoncés comme chrétiens, rendirent leurs âmes à Dieu au milieu des fouets et de divers autres supplices. — En Asie, le martyre de saint Bardomien, de saint Eucarpe, et de vingt-six autres. — Le même jour, saint Anathalon, évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé et son successeur sur le siége épiscopal de Milan. Vers 61. — A Lyon, le décès de saint Loup, qui, d'anachorète, devint évêque [1]. Vers 542. — A Auxerre, saint AUNAIRE, évêque et confesseur. 603. — A Blois, saint Solenne ou Souleine, évêque de Chartres, célèbre par ses miracles [2]. 509. — Le même jour, saint PRINCIPE, évêque de Soissons, frère de saint Remy, évêque de Reims. Vers 505. — A Anagni, les saintes vierges Aurèle et Néomise. Commencement du XIe s. — A Septempéda, dans la Marche d'Ancône, le décès de saint Pacifique de San-Severino, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs de Saint-François, nommés Réformés de l'Observance, célèbre par son inaltérable patience et son amour de la solitude ; il fut mis au rang des Saints par le pape Grégoire XVI [3]. 1721.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Ajaccio, saint Pacifique de San-Severino, confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1721. — Au diocèse d'Angers, saint Eustache et ses compagnons, martyrs, dont nous avons donné la vie au 20 septembre. 116. — Aux diocèses d'Arras, de Beauvais, de Cambrai et de Paris, saint Firmin, apôtre d'Amiens et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse d'Auch, saint AUSTINDE ou OSTENT *(Austindus)*, archevêque de ce siége et confesseur. Vers 1068. — Au diocèse d'Autun, fête de l'Impression des Stigmates de saint François d'Assise, dont nous avons parlé au 17 septembre. 1224. — Aux diocèses d'Avignon et de Nîmes, saint Castor, évêque de l'ancien siége d'Apt et confesseur, dont nous avons donné la vie au 21 septembre. 420. — Au diocèse de Bayeux, saint Floscel ou Flocelle, martyr, dont nous avons donné la vie au 17 septembre. 257. — Aux diocèses de Blois, de Chartres et de Tours, saint Solenne, évêque de Chartres, cité au martyrologe romain de ce jour, et dont nous avons donné la vie au 22 janvier. 509. — Au diocèse du Mans, les saints Corneille et Cyprien, martyrs, dont nous avons donné la vie au 16 septembre. 252 et 258. — Au diocèse de Dijon, fête de Notre-Dame de la Merci, dont nous avons donné l'historique au jour précédent. XVIIe s. — Au diocèse de Viviers, saint Loup, archevêque de Lyon, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Orléans, mémoire de sainte Austrégilde ou Agie, sœur de saint Aunaire d'Auxerre, dont nous donnons la vie à ce jour. VIIe s. — Au diocèse de Marseille, saint DÉFENDANT et ses compagnons, martyrs. 290. — Aux diocèses de Meaux, de Pamiers et de Tarbes, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, et dont nous avons donné la vie au 18 septembre. 1555. — Au diocèse de Clermont, saint Rustique ou Rotiri *(Rusticus)*, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons parlé au 24 septembre. Vers 446. — Aux diocèses de Rouen et de Sens, saint Lô *(Lauto)*, évêque de Coutances, dont nous avons parlé au martyrologe de France du 21 septembre. — Au diocèse de Montpellier, saint Cléophas, disciple de Notre-Seigneur, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Aux diocèses de Perpignan, de Saint-Flour et de Strasbourg, saint Joseph de Copertino, confesseur, dont nous avons donné la vie au 18 septembre. 1662. — Au diocèse de Poitiers, saint Emmeran, évêque et martyr, dont nous avons donné la vie au 22 septembre. 652. — Au diocèse de Soissons, saint PRINCIPE, évêque de ce siége et confesseur. Vers 505. — Au diocèse de Verdun, saint Rouin *(Rodingus)*, fondateur et abbé de Beaulieu *(Bellus Locus)*, dont nous avons donné la vie au 17 septembre. 680. — A Langres, le décès de saint CÉOLFRID, abbé des monastères anglais de Jarrow et de Wearmouth, fondés par saint Benoît Biscop. 716. — A Santoche (Doubs), au diocèse de Besançon, saint ERMENFROI ou HERMENFROY, moine de Luxeuil et abbé de Cusance *(Cusantiense monasterium,* Ordre de Saint-Benoît). Vers 670. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Villemagne l'Argentière (Hérault), au diocèse primitif de Béziers, translation des reliques de saint Majan, évêque de l'ancien siége de Lombez *(Lombaria)*, au diocèse d'Auch. Son décès est indiqué au

1. Saint Loup passa les premières années de sa vie dans le monastère de l'Ile-Barbe *(Insula Barbara)*, près de Lyon, dont il devint le onzième abbé; l'éclat de ses vertus le fit choisir, à la mort de saint Viventiole (de saint Eucher II, selon d'autres), pour lui succéder sur le siége métropolitain de Lyon. Il eut beaucoup à souffrir des troubles qui suivirent la mort (Ier mai 524) de Sigismond, roi de Bourgogne, et ne put remplir paisiblement ses fonctions que lorsque la ville de Lyon eut passé sous la domination française, par le partage que Childebert et Clotaire firent du royaume de Bourgogne. Il présida au troisième concile d'Orléans (5 mai 538), mourut le 22 septembre 542 et fut inhumé dans l'Ile-Barbe. Aussi pieux que zélé pour la défense de la vraie foi et le maintien de la discipline, il avait gouverné l'Eglise de Lyon pendant près de dix-huit ans (524-542). Une église avait été élevée sous son invocation, et Mgr Camille de Neuville, archevêque de Lyon (1654-1693), l'avait fait restaurer; elle a disparu pendant la tourmente révolutionnaire. — *Gallia Christiana nova,* et *Propre de Viviers.*

2. Voir sa vie au 22 janvier, jour de la translation de ses reliques. — 3. Voir au jour précédent.

martyrologe de France du 1er juin. Epoque incertaine. — A Mauriac (Cantal), translation des reliques de saint Quinide ou Quiniz, vulgairement Quénin, évêque de l'ancien siége de Vaison (Vaucluse) et confesseur. Il assista au cinquième Concile d'Arles (552) et au quatrième Concile de Paris (573). Son décès est marqué au martyrologe de France du 15 février [1]. 578 ou 579. — A Limoges, saint Ferréol, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 18 septembre. 304. — Au diocèse de Saint-Claude, saint Simon, comte de Crespy-en-Valois, dont nous donnerons la vie au 5 octobre. 1082. — En Belgique, le vénérable Baudouin de Boecle, qui fonda, au pays de Waes, vers 1200, une abbaye en l'honneur de la sainte Vierge. Cette maison, nommée Baudelo, fut transférée à Gand en 1580. XIIIe s. — Au diocèse d'Amiens, saint FIRMIN, troisième évêque de ce siége et confesseur. IVe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Gérard Sagredo, évêque et martyr, dont il est fait mention le 24 de ce mois [2]. 1047.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — La commémoraison de l'impression des sacrés Stigmates sur le corps de saint François, lévite et confesseur, dont il est fait mention le 17 de ce mois [3]. 1224.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — Dans la ville de La Guardia, au diocèse de Tolède, saint Christophe, innocent et martyr, oblat de notre Ordre, que les Juifs enlevèrent à l'âge de trois ans pour lui faire endurer les opprobres et les tourments de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils le crucifièrent et enfin lui percèrent le côté avec une lance.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Valence, en Espagne, saint Thomas de Villeneuve, évêque et confesseur, remarquable par son ardente charité pour les pauvres [4]. 1555.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Fête de Notre-Dame de la Merci [5]. XVIIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — A San-Severino, dans la Marche d'Ancône, le décès de saint Pacifique, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs de Saint-François des Réformés de l'Observance, illustre par sa grande patience et son amour de la solitude, que le pape Grégoire XVI a mis au nombre des Saints [6]. 1721.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — L'Octave de saint Thomas de Villeneuve, évêque et confesseur de notre Ordre [7]. 1555.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Ermites de Saint-Augustin.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — Saint Gérard, évêque et martyr, de l'Ordre du Mont-Carmel, qui, la veille de ce jour, mérita la palme du martyre [8]. 1047.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, saint NIL, ancien gouverneur de cette ville, et puis solitaire. 450. — A Cork, ville d'Irlande, chef-lieu du comté de ce nom, saint Finbarr, appelé par quelques auteurs Arrus ou Barrochus, premier évêque de ce siége et confesseur. Il était né dans le Connaught, et fut élevé dans le monastère de Lough-Eirc, où se rendaient tous ceux qui voulaient se former aux sciences et à la vertu. Le concours y devint si considérable que le désert où il était situé devint bientôt extrêmement peuplé : de là l'origine de la ville de Cork. Finbarr forma trois disciples : saint Colman, saint Nessan et saint Brendan. Il fut dix-sept ans évêque de Cork et mourut à Cloyne (comté de Cork). On porta son corps dans sa cathédrale : quelques années après on le leva de terre pour le renfermer dans une châsse d'argent, et il s'est longtemps gardé dans l'église qui porte encore le nom du Saint. VIe s. — Au bourg de Vanares, dans la province d'Alava, en Espagne, saint Formier, martyr, dont les Actes authentiques sont perdus. On l'a quelquefois confondu à tort avec saint Firmin d'Amiens : la méprise est venue d'abord de ce que ces deux Martyrs sont honorés le même jour, et ensuite de ce que saint Firmin d'Amiens a joui longtemps d'un culte particulier dans le

1. Voir ce jour, tome II, page 543. — 2. Nous avons donné sa vie au jour précédent. — 3. Voir au 17 septembre. — 4. Nous avons donné sa vie au 18 septembre. — 5. Voir au jour précédent. — 6. Nous avons donné sa vie au 24 septembre. — 7. Voir sa vie au 18 septembre. — 8. Voir sa vie au jour précédent.

royaume de Navarre. On l'a aussi confondu parfois, mais avec plus de vraisemblance, avec saint Fraigne (Fermère, Frenir, Frevir), confesseur, honoré en Angoumois au 30 août, et à Bazas *(oppidum Vasatum)*, dans la Gironde, au 1er octobre. VIe s. probablement. — A Arezzo *(Arretium)*, ville épiscopale de la Toscane, sainte Antilie ou Anthille, vierge et probablement martyre, déjà nommée au jour précédent. On l'honorait autrefois comme vierge à Civita-Vecchia et à Arezzo ; cette dernière ville célébrait sa fête le 27 septembre, et une indulgence de cent soixante jours était attachée à la récitation de son office. Aux XVIe et XVIIe siècles, ces deux villes l'honorèrent comme vierge au 24 septembre ; aujourd'hui, à Arezzo et à Montepulciano, on la fête comme vierge et martyre. Cette dernière ville possède son chef ; Arezzo se glorifie de posséder son corps : il repose près de ceux des saints Donat, Laurentin et Pergentin. Les Actes où sainte Anthille est qualifiée du titre de fille de l'empereur Théodose sont complétement erronés ; l'erreur est venue de ce qu'on a confondu saint Donat d'Arezzo (7 août 361) avec saint Donat d'Euria, en Epire (30 avril 387). — A Naples (Italie méridionale), et à Barcelone (Catalogne), la bienheureuse Marie de Cervellione, appelée vulgairement Marie de Socos, vierge, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des Captifs, et dont nous avons donné la vie au 19 septembre. 1290.

SAINT FIRMIN DE PAMPELUNE,

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS ET MARTYR.

Commencement du IIe siècle.

En fines patrios deserit, oppida
Lustrat præco Dei, ruraque Gallica.
Et quocumque volat, plurima civium
Christo millia subjicit.

Firmin quitte sa patrie ; il court, missionnaire intrépide, annoncer la bonne nouvelle dans les villes et les campagnes de notre France ; et, à sa voix éloquente et convaincue, des milliers de voix répondent : Nous croyons au Christ !

Hymne de saint Firmin.

Firmin naquit à Pampelune dans la seconde moitié du premier siècle. Son père, nommé Firme, était, par le rang et la naissance, le premier des sénateurs de la cité ; sa mère s'appelait Eugénie : tous deux étaient, quoique païens, remarquables entre tous leurs concitoyens par l'honnêteté de leur vie et la douceur de leur caractère. Ils avaient trois enfants, deux fils et une fille ; Firmin, l'aîné des trois, était destiné à opérer ici-bas de grandes choses et à fonder l'Eglise d'Amiens, dont il est la première et la plus grande gloire.

Sous le règne de l'empereur Claude, en l'an 48, quelques années après l'ascension de Notre-Seigneur, le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, qui avait reçu la charge de paître les brebis et les agneaux, avait envoyé dans les Gaules l'évêque Saturnin, son disciple, qui établit son siége à Toulouse. Aidé de ses deux disciples Honeste et Papoul, il eut le bonheur de convertir un grand nombre des habitants de cette vaste cité. Quand il commença à y voir la foi un peu répandue, il chargea saint Honeste d'aller prêcher en Espagne le culte du vrai Dieu. Celui-ci s'empressa de franchir les Pyrénées et arriva dans Pampelune, où il annonça l'Evangile.

Le sénateur Firme et sa famille l'ayant entendu, furent surpris de ce langage nouveau pour eux. Touchés de la grâce, ils demandèrent au saint missionnaire quelle religion il voulait leur faire embrasser, ou quel Dieu il

voulait leur faire adorer à la place de leurs idoles. Le saint prêtre, après les avoir instruits, se hâta de retourner à Toulouse, et d'informer son maître des heureuses dispositions dans lesquelles il avait laissé à Pampelune le sénateur Firme et sa famille. A cette nouvelle, saint Saturnin quitta Toulouse et se dirigea promptement, avec Honeste, vers la ville de Pampelune. Leurs prédications, accompagnées de miracles éclatants qui venaient confirmer leurs paroles, amenèrent le peuple entier à se convertir ; près de quarante mille personnes vinrent demander le baptême au saint évêque de Toulouse. Saint Firmin fut baptisé par Honeste, et ses parents par saint Saturnin, qui confia à son compagnon le soin de continuer son œuvre à Pampelune.

Firme devint aussi un ardent propagateur de la foi ; il s'efforça, par de douces exhortations, de soumettre au joug du Seigneur tous ceux sur lesquels il avait quelque autorité. Par la suite des temps, toujours catholique de foi et d'action, il confia à saint Honeste le jeune Firmin, qui était déjà son fils par le baptême, afin qu'il l'instruisît des belles-lettres et de la religion ; voulant que le prêtre au zèle duquel lui et les siens devaient la grâce du Christianisme, fût le maître chargé de former le cœur et l'esprit de ce qu'il avait de plus cher au monde, le premier-né de ses enfants. Le choix du maître présageait en quelque sorte les hautes destinées de cet enfant de bénédiction. Sous la direction d'un tel guide, le jeune chrétien ne pouvait qu'avancer à grands pas dans le chemin de la perfection. Firmin fit de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. De jour en jour sa conduite devenait plus exemplaire, en même temps qu'augmentait son amour pour la divine profession qu'il voulait embrasser ; comme le reste de sa vie le montra d'une manière éclatante, il recueillait précieusement les enseignements qu'il puisait à une source si pure, et il était un modèle de bonnes œuvres.

A l'âge d'environ dix-sept ans, il était déjà instruit dans les lettres et dans la doctrine catholique. Il allait avec assiduité à l'église chanter, à chaque heure, les louanges de Dieu et de ses Saints. Dans un âge aussi peu avancé, il se donnait tout entier à l'étude et à la prière. Il aimait à rester longtemps dans le lieu saint et y allait souvent prier. Insatiable dans l'accomplissement des divins préceptes de la religion, il ne cessait de les méditer. Enfin, tout dans sa conduite respirait un tel parfum de sainteté que saint Honeste, qui commençait à vieillir, ne fut pas longtemps à apprécier les heureuses dispositions de son élève. Son cœur paternel se réjouit de toutes les espérances qu'elles lui faisaient concevoir, et, désireux de le faire encore plus avancer sur les degrés de la vertu, non-seulement il commença bientôt à se faire accompagner par Firmin dans ses courses apostoliques, mais il le fit même ensuite prêcher à sa place dans les faubourgs et dans les villages. Le jeune chrétien faisait ainsi l'apprentissage de l'apostolat. Il s'essayait à ce grand combat qu'il devait livrer un jour à l'idolâtrie, dans sa glorieuse conquête évangélique de la Picardie. C'était pour lui une joie de remplir ces saintes fonctions ; il s'en acquittait avec tout le zèle dont il était capable, et, malgré sa jeunesse, avec une pieuse et admirable gravité ; affermissant les faibles et excitant encore à de meilleures choses ceux qui étaient affermis dans leur foi. Il savait, quand il le fallait, confondre les incrédules par ses raisonnements ; et en même temps sa parole, douce autant que persuasive, amenait à Jésus-Christ ceux qui étaient encore dans les ténèbres du paganisme.

Sept ans s'étaient écoulés ; Firmin avait continué d'avancer ainsi dans

la science de la religion et sur les degrés de la sagesse. Il était parvenu au faîte de la vertu. Il continuait à aider son pieux maître dans son laborieux ministère et allait même prêcher l'Evangile dans les lieux que la distance et la vieillesse empêchaient Honeste de visiter souvent, quand, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut jugé digne d'être élevé au sacerdoce. Alors saint Saturnin n'était plus ; ses vertus apostoliques lui avaient mérité la palme du martyre. Irrités du silence des oracles, rendus muets par la présence de l'évêque chrétien, les habitants de Toulouse l'avaient attaché à un taureau furieux, qui l'avait mis en pièces dans les rues de sa ville épiscopale. Ce fut donc saint Honorat, son successeur, qui conféra à saint Firmin l'onction sacerdotale.

La prêtrise ne fut pour notre Saint qu'un nouvel aiguillon qui vint exciter davantage son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Son vénérable maître continuait de le faire prêcher à sa place ; il s'acquittait de ce devoir avec une piété et une constance admirables et était fort goûté par le peuple, qui était très-religieux. Aussi, saint Honeste, voyant avec bonheur la sainteté éminente de son élève, prévit sans doute qu'il était destiné à devenir un des premiers ouvriers de la vigne du père de famille, et il envoya de nouveau son disciple, devenu son collaborateur, à saint Honorat, pour qu'il lui imposât les mains et le sacrât évêque.

Quand Firmin fut arrivé auprès de l'évêque de Toulouse, celui-ci reconnut qu'il avait été prédestiné à l'épiscopat et choisi par le Seigneur, pour annoncer aux nations la parole de vie et la grâce du salut. Il lui donna donc la consécration épiscopale pour qu'il allât prêcher le vrai Dieu dans l'Occident. « Réjouissez-vous, mon fils », lui dit-il publiquement, « parce que vous avez mérité d'être pour le Seigneur un vase d'élection. Allez donc dans toute l'étendue des nations ; vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'apostolat. Ne craignez rien, car le Seigneur est avec vous : mais sachez qu'en toutes choses il vous faudra beaucoup souffrir pour son nom, afin d'arriver à la couronne de gloire ».

Combien le cœur de Firmin dut palpiter de joie en écoutant ces belles, ces saintes paroles. Désormais sa mission est assignée ; il va quitter le pays qui l'a vu naître, il abandonnera ses biens et ses parents pour aller fonder une Eglise bien loin de sa patrie, et faire régner Jésus-Christ sur une terre où le démon régnait en souverain absolu. Pendant le cours de cet apostolat il lui faudra « beaucoup souffrir pour le nom du Seigneur »; loin de le décourager, cette pensée l'excite et l'enflamme. Il ne redoute pas les souffrances ; au contraire, il les désire ; car pour celui qui n'a pas combattu il n'est pas de victoire. Et puis ces luttes, saint Honorat vient de le lui dire, il ne les soutiendra contre l'enfer que « pour arriver à la couronne de gloire ».

Après avoir reçu la plénitude du sacerdoce, Firmin dit adieu à l'évêque de Toulouse et à ses prêtres, et s'en retourna avec joie vers saint Honeste, son maître et on peut dire son père nourricier. Il lui apprit ce qui lui était arrivé pendant son voyage et lui répéta les paroles que saint Honorat lui avait adressées ; lui disant comment et de quelle manière il l'avait chargé d'annoncer le nom du Seigneur dans l'étendue des nations ; ce qui présageait une prochaine séparation du maître et du disciple, du père et du fils.

Saint Firmin séjourna quelque temps à Pampelune, avant d'accomplir la mission que lui avait donnée saint Honorat pour les contrées de l'Occident. Ce séjour, quoique peu prolongé, peut autoriser jusqu'à un certain

point la tradition navarraise qui considère saint Firmin comme le premier évêque de Pampelune. Mais, à proprement parler, il ne fut jamais qu'évêque régionnaire, et le diocèse d'Amiens lui-même ne pourrait point le considérer comme son premier Pontife, s'il n'avait point versé son sang dans les murs de cette ville et reçu, par là même, une sorte de consécration spéciale que devait acclamer le culte de la postérité.

En méditant les Livres saints, Firmin était surtout frappé de ces passages : « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». — « Ne vous inquiétez pas de savoir comment vous parlerez, car ce ne sera point vous qui parlerez, mais l'Esprit de Dieu qui parlera par votre bouche ». — « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix et le salut ! » Il résolut de suivre ces conseils de la perfection chrétienne, et, à l'âge de trente et un ans, il abandonna sa patrie, son père, son frère, sa sœur et tous ses proches pour venir prêcher la foi dans les Gaules.

Firmin, après avoir franchi les Pyrénées, commença son apostolat par cette vaste partie de notre France actuelle, connue alors sous le nom d'Aquitaine, qui se subdivisait en première Aquitaine, seconde Aquitaine et Novempopulanie. La partie de la seconde Aquitaine qui porta depuis le nom de Guyenne, fut le premier théâtre de ses exploits. Firmin, arrivé à *Agïnnum* (Agen), où le paganisme était alors très-florissant, raffermit le peuple dans la foi que saint Martial de Limoges y avait prêchée quelques années auparavant. Il y rencontra un prêtre chrétien, nommé Eustache ou Eustage, qui évangélisait ce pays. Notre Saint s'arrêta quelque temps avec lui, pour l'aider dans son ministère apostolique, prêchant le peuple, lui annonçant le vrai Dieu et l'instruisant dans la foi catholique.

D'Agen le Saint se dirigea vers la première Aquitaine ; il parvint chez les Arvernes, et, passant près de la capitale de ce pays, il convertit au christianisme la plus grande partie des habitants de la contrée, ce qui nous porterait à supposer, avec les Bollandistes, qu'il fit un assez long séjour dans les environs d'*Augustonemetum*, aujourd'hui Clermont-Ferrand. Les Arvernes à cette époque avaient déjà reçu des semences de foi ; saint Austremoine, premier évêque de Clermont, annonça l'Evangile dans cette cité dès le 1er siècle.

L'apostolat de saint Firmin dans ce pays fut signalé par la conversion de deux personnages qui y occupaient, paraît-il, une position assez distinguée. Le saint Evêque fit la rencontre de deux ardents sectateurs des idoles, nommés Arcade et Romule ; il ne dédaigna pas d'engager avec eux une controverse sur la fausseté de leurs dieux, et, après de longues discussions, il finit par les convertir. « Ils rendirent les armes, embrassèrent notre religion et détestèrent la leur, rangeant par ce moyen beaucoup de gens sous les enseignes de la Croix ». Ainsi, déjà chaque pas de Firmin était une défaite pour l'idolâtrie. Depuis le moment où il avait franchi les montagnes qui séparent la France, sa seconde patrie, de la Navarre, l'erreur reculait et semblait fuir devant lui ; comme si les puissances infernales eussent craint d'entrer en lutte avec ce redoutable adversaire, certaines d'avance d'être vaincues. La conversion d'Arcade et de Romule contribua beaucoup à celle d'un grand nombre de leurs compatriotes. Après ces dernières conquêtes, notre Saint, abandonnant l'Aquitaine et se dirigeant vers l'Ouest, s'en alla chez les Andes, depuis l'Anjou, continuer son fructueux apostolat. Il s'arrêta à *Juliomagus*, capitale de la contrée (Angers). L'évêque de cette ville, que plusieurs manuscrits et d'anciens Bréviaires d'Amiens nomment

Auxilius, heureux d'avoir un tel coopérateur pour travailler à la vigne du Seigneur, voulut qu'il l'aidât à annoncer l'Evangile à ses ouailles encore païennes. Notre Saint resta donc quinze mois dans ce pays, prêchant, baptisant, confirmant. Dieu continua de répandre ses bénédictions sur ses travaux, et quand, voulant porter plus loin le flambeau de la foi et affronter pour Jésus-Christ de plus grands périls, Firmin se sépara d'Auxilius et reprit sa course apostolique, il avait amené à Dieu la plupart des habitants de l'Anjou.

Au milieu de toutes ces conquêtes, Firmin n'avait pas encore « beaucoup souffert » pour le nom du Seigneur. Cependant il les désirait avec ardeur ces souffrances qui, suivant la prédiction de son saint consécrateur, devaient le faire parvenir « à la couronne de gloire ». Apprenant donc que Valère gouverneur de la cité des Bellovaques, dans les Gaules, persécutait violemment les chrétiens et qu'un grand nombre d'entre eux y étaient tourmentés de divers supplices, à cause de leur religion, il résolut de se diriger vers cette ville, dans l'espoir d'éprouver sa part de la persécution. Quittant donc le pays des Andes, l'évêque missionnaire se dirigea vers le Nord-Est. Notre Saint arriva dans cette partie de la Gaule Lyonnaise, appelée depuis la Neustrie ou la Normandie, qui formait, avant la révolution le diocèse de Lisieux. Les environs de Pont-Audemer, en particulier, furent le théâtre de ses exploits apostoliques, et la tradition locale dit que saint Firmin à été arrêté par les païens, non loin de cette dernière ville.

Délivré de la captivité, où la tradition nous apprend qu'il fut un instant plongé, le Saint, dont elle n'avait fait qu'exciter le zèle, marchant en droite ligne vers le Nord, traversa la Seine et arriva chez les Calètes (le pays de Caux), au lieu où existe maintenant le village de Sommesnil (dans le canton d'Ourville, arrondissement d'Yvetot, département de la Seine-Inférieure), dans la verte vallée que traverse la petite rivière de la Durdent ; pays qui, à cette époque reculée, était déjà le siége d'une civilisation assez avancée. C'était non loin des bords de cette rivière que, quelques années auparavant saint Denis, de Paris, avait probablement baptisé les premiers chrétiens et que saint Mellon de Rouen devait venir, près de deux siècles plus tard, annoncer aussi les paroles de la vie éternelle. Nous ignorons la durée du temps employé par notre Saint à évangéliser les Calètes et de celui qu'il passa sur les bords de la Durdent. Enfin, toujours avide de souffrir pour le Dieu qu'il prêchait et ému par le récit des persécutions de Beauvais, il quitta ces rives enchanteresses, que sa présence avait sanctifiées, et disant adieu à cette contrée, il franchit les limites de la Gaule Lyonnaise et de la seconde Belgique, pénétra dans le pays des Bellovaques au commencement du second siècle, et fut bientôt dans leur capitale. Il y venait non-seulement pour convertir un peuple idolâtre, mais aussi pour consoler et raffermir dans la foi ceux qui avaient déjà embrassé le christianisme. Dès qu'il y fut entré, il commença son apostolat. Son ardente charité embrassa avec ardeur le soin de ces pauvres ouailles abandonnées et environnées d'ennemis. Il les encourageait, les fortifiait, et se portait partout ou une âme pouvait avoir besoin de lui ; et, ne prenait de repos ni jour ni nuit, sans cesse il annonçait l'Evangile. Il s'employait tout entier à raffermir les fidèles, au milieu des embûches de la persécution, et à arracher de nouvelles âmes au culte des fidèles.

Il était impossible que le bruit des prédications de notre Saint et des conversions qu'il opérait ne parvînt pas aux oreilles des autorités romaines. En effet, le gouverneur Valère apprit bientôt qu'un nouveau Lucien était

survenu tout à coup, pour consoler et fortifier ses enfants désolés. C'était en vain qu'on avait fait périr le compagnon de saint Denis et ses deux disciples, un autre évêque venait encore prêcher sa doctrine et cette secte chrétienne, qu'on pensait à jamais détruite, menaçait de remplir toute la ville. De semblables nouvelles ne pouvaient trouver Valère insensible : il ordonna d'arrêter Firmin et le fit amener devant lui. Le Saint confessa généreusement Jésus-Christ ; sa récompense ne se fit pas attendre : il fut violemment battu de verges, chargé de chaînes et jeté en prison, dans un fort voisin de la ville. Firmin, dans son cachot, eut longtemps à souffrir de la faim et de la malpropreté. Le Dieu des Martyrs, pour l'amour duquel il endurait ces tourments avec patience, ne l'abandonna point, et un Ange consolateur vint du haut des cieux visiter le Saint prisonnier, qui, même dans les fers, ne cessait d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui pouvaient l'approcher et leur devenait de jour en jour plus cher.

Une seconde fois, le missionnaire semblait sur le point de couronner sa belle vie par le martyre ; mais Dieu, qui veillait sur lui, ne lui permit pas de quitter si tôt un champ de bataille où il avait encore d'autres victoires à remporter. Pendant ce temps, Valère mourut malheureusement, tué, dit-on, dans une sédition populaire, et Sergius lui succéda. Ce nouveau préfet ne changea point le système adopté par son prédécesseur ; il ne fit pas ouvrir les portes du cachot de Firmin, et l'on ne pouvait prévoir l'issue de sa captivité, quand tout à coup Sergius fut frappé de mort, d'une manière qui pouvait paraître un châtiment d'en haut. Alors les chrétiens, volant à la prison, s'empressèrent de rendre la liberté à l'Evêque captif, qui put reprendre l'exercice de son laborieux apostolat.

La persécution n'avait pas refroidi le zèle du Saint ; son courage, au contraire, avait grandi dans les fers, et, s'il était possible, il sortait de son cachot encore plus dévoué au salut de tous. Dès qu'il en eut franchi le seuil, il recommença ses prédications, confirmant par des miracles la foi des chrétiens et en convertissant chaque jour de nouveaux. Il fit bâtir à Beauvais une église qu'il dédia à saint Etienne, le premier des Martyrs. Elle fut, dit-on, construite au lieu même où notre Saint avait été emprisonné. La persécution, apaisée un moment par la mort du gouverneur Sergius, reprit une nouvelle force. Comme de nouveaux ennemis cherchaient encore le saint Apôtre pour le mettre à mort, les chrétiens le forcèrent à s'enfuir par une voie souterraine ; mais il ne cessa pas pour cela d'annoncer la foi aux Bellovaques et, allant par les bourgs et les villages, toujours il évangélisait.

Pendant le fructueux apostolat dont nous venons de retracer les principales circonstances, Firmin n'avait pas encore eu ce bonheur si désiré, de verser tout son sang pour la foi qu'il prêchait. Il avait bien vu l'immortelle couronne suspendue au-dessus de sa tête, mais toujours elle s'en était éloignée. Il y avait plus au Nord des nations qui avaient besoin d'être évangélisées, et il pouvait espérer y trouver enfin la palme du martyre. Il n'hésita pas à aller aussi leur faire entendre la bonne nouvelle. « Allons plus loin », se dit-il, « vers les Ambiani, chez les Morins, ces derniers des hommes, dont la cruauté fera couler mon sang ». Quittant donc les Bellovaques, où son passage devait laisser un impérissable souvenir, notre Saint se dirigea vers *Samarobriva Ambianorum* (aujourd'hui Amiens) où il devait, après de nouvelles conquêtes évangéliques, recueillir à la fin cette palme du martyre si ardemment souhaitée.

C'était dans les premières années du second siècle. Trajan, surnommé

le Très-Bon, régnait sur l'Empire. Sébastien et Longalus étaient gouverneurs de la Gaule-Belgique. Jeune encore par l'âge, mais déjà bien vieux par ses œuvres, l'illustre Apôtre est entré dans la ville qui doit être son siége épiscopal, et l'évêché d'Amiens est fondé. Dix-sept siècles se sont écoulés depuis ce jour à jamais mémorable et l'œuvre de saint Firmin subsiste encore. L'Empire romain, alors à l'apogée de sa gloire, a disparu ; l'antique monarchie française, moins ancienne cependant que l'évêché de Firmin, s'est abîmée dans le gouffre de 1793 ; les royaumes et les républiques se sont succédés sur notre sol, et l'évêché d'Amiens est toujours debout ; telle l'Eglise, immuable sur cette terre où tout passe, seule ne passe pas, parce qu'elle n'est pas de ce monde.

Ce fut donc le dix du mois d'octobre que saint Firmin entra dans la ville d'Amiens qu'il devait engendrer à Jésus-Christ ; c'est ainsi, dit un ancien Bréviaire, qu'il parvint jusqu'à elle, en prêchant l'Evangile depuis son départ de Pampelune, pour y recevoir la palme du martyre. Il y pénétra, dit la tradition, par la porte de Beauvais, c'est-à-dire par la porte de Longue-Maisière, située à la place Périgord, et y fut reçu avec grande joie par Faustinien, l'un des premiers sénateurs de la cité. Le saint Evêque reçut Faustinien au nombre des catéchumènes, après avoir baptisé toute sa famille, de laquelle devait sortir, environ deux siècles plus tard, un enfant qui reçut au baptême le nom de Firmin, en mémoire de l'Apôtre de sa ville natale, fut l'un de ses successeurs et partage maintenant sa gloire dans les cieux[1]. Une ancienne tradition veut qu'en entrant dans cette cité, Firmin se soit arrêté au lieu où est maintenant la place Saint-Martin, et que là, dominant en quelque sorte la ville gauloise de Samarobrive, qui s'étendait à ses pieds ; ayant en vue, à sa gauche, le Château-Fort dans lequel il devait terminer sa vie par le glaive, et le bois sacré de la rue des Orfèvres, non loin de la prison où, bien des années plus tard, saint Quentin, le second apôtre d'Amiens, devait être renfermé ; et bravant le temple de Jupiter, que l'on peut croire avoir existé à l'endroit où s'élève maintenant la basilique de Notre-Dame, il ait annoncé pour la première fois le Dieu des chrétiens aux Ambiani étonnés.

Dès que Firmin fut entré dans la cité Amiénoise, il y commença ses prédications. Loin de vouloir se reposer des fatigues de son laborieux apostolat, il en chercha de nouvelles en s'empressant d'enseigner à tous ses habitants la doctrine salutaire du christianisme. Sans avoir un seul instant la pensée de se dérober, par le silence et l'inaction, à une nouvelle persécution, il annonça hautement l'Evangile ; montrant, toujours et partout, ce courage intrépide et ce zèle infatigable dont il avait déjà donné tant de preuves. Les Amiénois vinrent en foule écouter cet étranger qui prêchait une si étonnante doctrine. La grâce divine ne tarda pas à toucher leurs cœurs, et bientôt un grand nombre de conversions vinrent récompenser les travaux apostoliques du saint missionnaire. Non-seulement une grande partie du peuple demanda le baptême, mais les Premiers de la cité voulurent aussi embrasser la foi de Firmin. Les Actes de sa vie nous ont conservé les noms du sénateur Ausence Hilaire avec toute sa maison ; d'Attilie, d'une illustre famille romaine, veuve d'Agrippin, avec ses enfants, ses serviteurs et ses servantes, qui reçurent le baptême le même jour, des mains du grand Evêque, et, ajoutent ses Actes, « près de trois mille personnes de l'un et l'autre sexe furent baptisées en trois jours consécutifs ». A peu près à la

1. Saint Firmin le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, au IVe siècle, dont nous donnons la vie à ce jour.

même époque, le sénateur Faustinien, que saint Firmin avait reçu au nombre des catéchumènes dès son arrivée à Amiens, fut admis à recevoir le baptême, à la grande joie des chrétiens.

Firmin appuya ses prédications par de nombreux miracles. Castus, fils d'un notable habitant d'Amiens nommé André, avait eu un œil crevé, le saint Evêque le guérit et lui rendit la lumière. Deux hommes habitant les environs de la porte Clypéenne étaient malades de la lèpre ; il les guérit. Des personnes atteintes de la fièvre ou d'autres maladies venaient le trouver ; il invoquait sur eux le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et la santé leur revenait. Par ses prières il chassait les démons, faisait marcher les paralytiques, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets. Enfin, ajoutent ses Actes, le Seigneur opéra par lui une quantité innombrable d'autres prodiges. « Ceux qui croiront », dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « chasseront les démons en mon nom, parleront de nouvelles langues, manieront les serpents ; s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris ». Les merveilles accomplies par saint Firmin étaient la réalisation de ces promesses.

Quelque nombreuses que fussent les conversions opérées par Firmin, dans l'enceinte de la cité amiénoise, elles ne parvenaient pourtant pas à satisfaire le zèle ardent qui embrasait le cœur du saint Evêque. En voyant ces âmes privilégiées embrasser avec amour la foi chrétienne, il pensait à celles des autres habitants de l'Ambianum, encore enveloppées des ténèbres du paganisme comme un cadavre de son linceul. Il ne voulut donc pas rester à toujours enfermé dans les murs de Samarobrive, et la quittant seulement pour quelque temps, il alla annoncer également Jésus-Christ au peuple des campagnes. La tradition, qui nous a conservé le souvenir de cette partie de son apostolat, indique plusieurs endroits du diocèse d'Amiens qui furent témoins de ses prédications : tels sont Picquigny, Vignacourt et les environs de Boves. Picquigny, bourg situé sur la Somme, à trois lieues d'Amiens, remonte à une antiquité assez reculée. On y voit les ruines de l'ancien château des vidames d'Amiens, dont la construction première remonte au onzième ou douzième siècle. Il est de tradition, à Picquigny, que saint Firmin y a prêché la foi. On y voit encore, à l'entrée de la rue des Chanoines, à gauche, un petit monument en pierre placé à l'endroit où le saint Apôtre a annoncé la parole de Dieu.

Vignacourt est un des plus grands villages de France, du canton et à deux lieux au nord-est de Picquigny ; il compte près de quatre mille habitants.

Sans doute, au milieu de ses courses évangéliques, Firmin revenait fréquemment à Amiens ; puis, après avoir encore annoncé pendant quelque temps les vérités du christianisme à ses auditeurs attentifs, il retournait vers les habitants des campagnes, avec lesquels sa tâche devait être plus rude. Le peuple des villes, auquel les conquérants avaient fait abjurer de force le druidisme pour embrasser le polythéisme gréco-romain, devait moins tenir et tenait moins en effet à ses croyances religieuses. Il n'en était pas de même dans les campagnes, où le druidisme, banni des cités, s'était ancré avec l'énergie du désespoir, et où nous le trouverons encore, plus ou moins caché et défiguré, pendant plusieurs siècles. Car, violemment ébranlé au IVe siècle, par saint Firmin le Confesseur, il ne disparut entièrement que vers le VIe, grâce aux moines, dont les prédications contribuèrent puissamment à effacer ses derniers vestiges dans le cœur des habitants des villages et des hameaux picards.

Notre Saint ne se borna pas à évangéliser les seuls environs de sa ville épiscopale. Il s'avança plus loin et porta le flambeau de la foi chez les Morins. L'étendue du pays des Morins était considérable. Selon l'opinion la plus admissible, il comprenait le Ponthieu et l'ancien et immense diocèse de Thérouanne, qui, après la destruction de cette cité par Charles-Quint, en 1553, forma ceux de Boulogne, de Saint-Omer et d'Ypres. Les bornes de la Morinie étaient donc : au nord, l'Océan germanique ; à l'est, les Ménapii ; au sud, les Atrébates et les Ambiani ; à l'ouest, la mer Britannique. D'anciennes traditions locales lui font évangéliser Boulogne-sur-Mer, Thérouanne, Montreuil et une partie du Ponthieu.

De retour à Amiens, sa ville chérie entre toutes les autres, Firmin continua à y annoncer le Dieu des chrétiens. Lorsqu'il faisait entendre la parole de vie aux Amiénois, dit une ancienne tradition rapportée par les vieux Bréviaires, il répétait souvent : « Mes petits-fils, sachez que Dieu le Père, Créateur de toutes choses, m'a envoyé vers vous pour purifier cette cité du culte des idoles, et pour vous prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié selon la faiblesse de la chair, vivant par la force de Dieu ». Cette divine semence tombait sur un terrain bien préparé, qui lui faisait porter des fruits au centuple et comblait d'une douce joie le cœur du fervent missionnaire. La foi chrétienne s'établissait dans son pays, et y poussait ces racines fortes et profondes que dix-sept siècles n'ont fait qu'affermir, qui ont survécu à toutes les révolutions, à tous les bouleversements, et qui la font encore resplendir de nos jours d'une éternelle jeunesse. Ces merveilles s'opéraient au grand désespoir des prêtres idolâtres, qui voyaient de jour en jour les Ambiani délaisser leurs dieux pour la religion de Firmin, au point qu'il finissait par ne plus se présenter un seul adorateur dans les temples de Jupiter et de Mercure. Les oracles des faux dieux, rendus muets par la présence de saint Saturnin à Toulouse, avaient par leur silence causé la mort de ce saint apôtre de la Gaule ; la désertion de leurs temples à Amiens devait occasionner celle de saint Firmin. Notre Saint ne se contenta pas d'annoncer Jésus-Christ aux seuls habitants de la capitale des Ambiani, mais il parcourut en évangélisant une grande partie, sinon l'intégrité de leur territoire. Aux lieux que nous avons déjà cités comme désignés par la tradition pour avoir été témoins de son apostolat, nous ajouterons une éminence qui se voit près de Boves, entre la route d'Amiens à Péronne et celle d'Amiens à Montdidier, et qui est appelée dans le pays le *Mont d'Evangile*, parce que, dit la tradition locale, saint Firmin, du haut de cette élévation, annonça l'Evangile aux populations d'alentour, accourues pour entendre ce merveilleux étranger. La même tradition ajoute que saint Firmin vint plusieurs fois d'Amiens annoncer Jésus-Christ en ce lieu.

Cependant, les temples des idoles de Samarobrive restaient vides et les païens eux-mêmes étaient forcés de reconnaître l'éloquence de notre grand Apôtre. Le bruit de ses prédications et des nombreuses conversions qu'il opérait, finit par parvenir jusqu'aux oreilles des gouverneurs de la province, Longulus et Sébastien, qui étaient alors à Trèves, métropole de la première Belgique. Ils se hâtèrent immédiatement de venir à Amiens et y arrivèrent bientôt. C'était dans le courant du mois de septembre. Dès leur entrée dans la cité, ils ordonnèrent que tous les habitants eussent à se réunir sous trois jours au prétoire, dit Cimilien. L'orage se préparait, bientôt il allait éclater sur la tête de Firmin. Les trois jours écoulés, tout le peuple ambianien, les troupes, les tribuns se rendirent au prétoire. Les prêtres païens n'avaient

pas non plus manqué de s'y trouver ; ils voyaient enfin arriver le moment de se débarrasser d'un homme qu'ils regardaient comme un rival qui les importunait depuis longtemps, et comme un adversaire redoutable de leurs dieux. D'après le récit qu'on va lire, il est même permis de supposer qu'ils avaient provoqué cette convocation.

Quand tous furent rassemblés, les gouverneurs ordonnèrent aux membres de la curie de la cité et aux prêtres des temples de s'approcher, et, lorsqu'ils furent devant eux, Sébastien harangua la foule en ces termes : « Les très-sacrés empereurs ont décrété que l'honneur et le culte des dieux leur soient conservés dans toutes les contrées du monde, par tous les peuples et toutes les nations. Ils veulent qu'on offre de l'encens sur leurs autels et qu'on les vénère, selon les antiques coutumes des princes. Si quelqu'un tente donc de venir contre les décrets des très-sacrés empereurs, ou d'y apporter la moindre opposition, qu'il soit tourmenté de divers supplices, et, d'après les décrets des sénateurs et des princes de la République romaine, qu'il subisse la peine capitale ». Quand Sébastien eut cessé de parler, Auxilius, curial et prêtre des temples de Jupiter et de Mercure, prit la parole pour lui répondre. « Il y a ici », dit-il, « un Pontife des chrétiens, qui, non-seulement détourne la ville d'Amiens du culte et de la religion des dieux, mais qui paraît séparer l'univers entier et tout l'Empire romain du culte des dieux immortels ». — « Quel est », reprit Sébastien étonné, » quel est celui qui ose commettre un si grand crime et une telle profanation ? » — « Il se nomme Firmin », répondit le prêtre païen, « c'est un espagnol, très-adroit et très-éloquent et d'une grande sagacité. Il prêche et enseigne au peuple qu'il n'y a aucun autre Dieu, ni aucune autre puissance dans les cieux et sur la terre que le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ, qu'il nomme de Nazareth. Il le dit tout-puissant par-dessus tous les dieux ; quant à nos dieux, il les appelle des démons et les dénonce hautement à tous comme des idoles et de vains simulacres, sourds, muets et insensibles. Il détourne tellement le peuple de leur religion, qu'il ne vient plus personne pour offrir de l'encens ni pour prier dans les temples vénérables de Jupiter et de Mercure, et il séduit en faveur de la secte chrétienne les cœurs de tous les sénateurs. Si vous ne le faites pas périr et si vous ne lui faites pas subir divers supplices, pour l'exemple des autres, il s'en accroîtra un grand danger pour la République, et il s'efforcera de bouleverser la stabilité de l'Empire jusque dans ses fondements. Mais écoutez nos conseils, très-excellent gouverneur ; pour sauver la République et pour retirer nos dieux et nos déesses d'un si grand péril, ordonnez qu'il soit amené à votre tribunal en présence de tous ».

Le discours, ou plutôt le réquisitoire d'Auxilius produisit sur Sébastien l'effet que le prêtre païen en attendait. « Le très-excellent gouverneur », désireux de sauver les dieux et les déesses du grand péril qui les menaçait, ordonna à ses soldats de se saisir de Firmin et de le lui amener, deux jours après, aux jeux du théâtre près la porte Clypéenne. Auxilius triomphe, l'heure du martyre va sonner pour le premier évêque d'Amiens ; encore quelques jours, et son éloquente parole ne proclamera plus la vanité des dieux de l'empire et la grandeur du Dieu des chrétiens.

Firmin apprit bientôt l'arrêt porté contre lui. Sans craindre la mort et sans avoir la pensée de se dérober par la fuite aux tourments dont il était menacé, il alla de lui-même se présenter aux juges. Deux fois déjà il a été près de mourir pour son Dieu, aujourd'hui il espère que son pèlerinage ici-bas va bientôt se terminer. Quand il fut dans le prétoire, il ne craignit pas

d'y proclamer la toute-puissance de Jésus-Christ et l'obligation de renverser les sanctuaires des idoles.

Sébastien lui fit alors subir un interrogatoire : « N'es-tu pas ce malfaiteur qui renverse les temples sacrés des dieux et qui éloigne le peuple de la religion des très-sacrés empereurs ? » L'Apôtre lui répondit avec assurance : « Si vous voulez savoir mon nom, je m'appelle Firmin; né en Espagne, je suis citoyen de Pampelune et issu d'une famille sénatoriale. J'appartiens à la foi chrétienne et suis revêtu de la dignité épiscopale. J'ai reçu mission de prêcher l'évangile du Fils de Dieu, afin que les nations apprennent qu'il n'y a pas d'autre Dieu, au ciel et sur la terre, que celui qui a tout fait de rien et par qui tout subsiste. Il tient entre ses mains la vie et la mort, et rien n'échappe à sa puissance. Au ciel, sur la terre et aux enfers, tout genou fléchit devant lui. Entouré des Anges et des Vertus des cieux, il abaisse les royaumes et brise les sceptres des rois. Tandis que les temps et les générations s'écoulent devant son éternité, il reste toujours immuable en face de la mobilité des siècles. Mais les dieux que vous adorez, sous l'influence du démon, ne sont que de vains simulacres, sourds, muets et insensibles, qui abusent leurs victimes et les précipitent aux enfers. Je viens vous déclarer que ces idoles sont l'œuvre du démon : reniez-les donc, si vous ne voulez point tomber dans les abîmes éternels, où gémit la puissance infernale ».

A ces mots, Sébastien, transporté de colère, jeta une exclamation qui trouva un rapide écho dans l'auditoire. Il s'écria ensuite : « Au nom des dieux et des déesses, au nom de leur invincible autorité, je t'adjure, Firmin, de renoncer à ta folie et de te soumettre à la religion de tes pères; sacrifie sur-le-champ aux dieux et aux déesses, si tu ne veux pas encourir des supplices de tout genre et le tourment d'une mort ignominieuse ». Bien loin de se laisser intimider par ces menaces, saint Firmin répondit : « Je ne redoute pas vos supplices : ce qui m'afflige en ce moment, c'est la folie qui vous fait croire qu'un serviteur de Dieu puisse se laisser ébranler par une coupable crainte. Accumulez les supplices, Dieu y proportionnera ses secours pour me faire obtenir, au terme des combats, la couronne de la gloire impérissable. Je ne veux pas échapper aux souffrances dont vous me menacez, en sacrifiant l'éternité de bonheur que le Fils de Dieu me réserve dans son royaume. Mais vous, vous serez condamné aux flammes perpétuelles de l'enfer, à cause des cruautés que vous exercez contre les serviteurs de Dieu ».

Le gouverneur, ainsi que toute l'assemblée, était frappé de la constance de Firmin et de la fermeté de ses réponses. Les Amiénois, qui se rappelaient ses éclatants prodiges, voulaient le délivrer. Aussi Sébastien n'osa-t-il point heurter le sentiment populaire, en ordonnant des tortures publiques qui auraient pu provoquer des troubles. Il feignit de laisser Firmin en liberté, mais il ordonna à ses soldats de l'arrêter prochainement, de le conduire en prison, de lui trancher la tête, en secret, dans son cachot, pendant la nuit, et de prendre soin de cacher son corps, après l'avoir mis en pièces, dans la crainte que les chrétiens lui rendissent un culte de vénération.

Le saint évêque put donc continuer quelque temps encore ses prédications pour affermir dans la foi les nouveaux convertis; mais les soldats du gouverneur, fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus, les exécutèrent dans toute leur rigueur, en arrêtant saint Firmin; ils le conduisirent dans la prison du château, qui fut plus tard désigné sous le nom de *Castillon*. Ils fré-

missaient de rage en entendant leur prisonnier célébrer sans cesse, pendant la route, les louanges de Jésus-Christ : aussi se hâtèrent-ils de l'enfermer dans un obscur cachot dont ils scellèrent la porte, et devant lequel ils préposèrent des gardes.

Quand Samarobrive fut ensevelie dans les ombres de la nuit, des soldats armés de glaives se rendirent à la prison pour accomplir les ordres de Sébastien. Aussitôt que le saint évêque les eut aperçus, il devina son sort et, versant des larmes de joie, il s'écria : « Je vous rends grâces, ô souverain rémunérateur de tous les biens, de ce que vous daignez m'adjoindre à la société de vos élus. O roi miséricordieux et très-clément, veillez sur ceux que vous avez appelés à vous par ma voix, et daignez exaucer tous ceux qui vous invoqueront en mon nom ». Cette prière terminée, un soldat tira son glaive du fourreau et trancha la tête de l'apôtre.

Ainsi mourut le premier évêque de l'antique Samarobrive, le vingt-cinquième jour du mois de septembre, dans les premières années du second siècle, sous le règne de Trajan. Le sang de saint Firmin, répandu sur le sol humide de sa prison souterraine, était le premier sang versé par le paganisme, dans la capitale des *Ambiani*. S'il eût été donné au bourreau, qui venait de le faire couler, d'élever ses regards au-dessus de ce monde, il l'eût pu voir monter, comme un suave encens, jusqu'au pied du trône du tout Miséricordieux qui règne dans les cieux, pour retomber ensuite, en une douce rosée de grâce et de sanctification, sur les cœurs encore arides et desséchés de ceux des habitants de Samarobrive, que le zèle et le dévouement du saint apôtre n'avaient pu amener à la connaissance de la foi. Dieu accepta l'holocauste, bénit la prière du martyr, et la ville, consacrée par le sang de son premier évêque, devint plus tard une des plus chrétiennes cités de la France très-chrétienne.

Saint Firmin est représenté en costume d'évêque, mais rarement tenant sa tête dans les mains. On lui donne parfois, pour attribut, l'épée qui consomma son martyre. C'est seulement au portail de Saint-Riquier que nous voyons deux licornes à ses pieds : c'est là ce qui aurait fait adopter ces animaux pour support des armes de la ville d'Amiens. On sait que la licorne est l'emblème de la pureté, d'après une tradition qui a peut-être son origine dans l'antique religion des Perses.

Un des portails de la cathédrale d'Amiens (au nord de la façade) est dédié à saint Firmin. Sa statue domine le trumeau de la porte. Le personnage que le Saint foule aux pieds a le type et le costume romain; nous croyons qu'il faut y reconnaître Sébastien Valère, plutôt que l'emblème de l'idolâtrie. Au dessous, on voit, d'un côté, la décapitation de saint Firmin dans sa prison, et, de l'autre, une scène qui représente peut-être Sébastien, méditant la perte du missionnaire. Quatre autres sujets, inscrits dans des arcades tréflées, figurent des détails de l'invention des reliques. La statue de l'apôtre a pour cortége quatorze saints personnages, parmi lesquels on reconnaît saint Gentien, saint Salve, saint Domice, saint Honoré, sainte Ulphe, saint Fuscien, saint Victoric et saint Firmin le Confesseur. Au tympan, les deux étages supérieurs des sculptures, composés de soixante-huit figures, représentent l'Invention du corps de saint Firmin et la procession triomphale de ses reliques.

Les clôtures du chœur, du côté de l'épître, sont consacrées à glorifier le fondateur de l'Eglise d'Amiens. Nous nous bornerons ici à indiquer simplement les sujets des médaillons.

Les treize médaillons, contenant en tout cent sept personnages, repré-

sentent les détails suivants : 1° baptême de saint Firmin ; 2° son éducation par saint Honeste ; 3° saint Saturnin baptise le père de saint Firmin ; 4° prédication de saint Firmin ; 5° il est sacré par saint Honorat ; 6° le saint évêque convertit Arcade et Romule ; 7° il évangélise Angers ; 8° il fait ériger dans Beauvais une église à saint Etienne ; 9° il guérit des infirmes ; 10° guérison de deux lépreux ; 11° Caste voit d'un œil qu'il avait perdu ; 12° guérison d'un malade ; 13° possédés délivrés.

Le martyre de saint Firmin est sculpté en ronde bosse dans le cloître de la cathédrale d'Amiens, qui conduit à la grande sacristie. On voit sa statue à la tour du nord ; sur le flanc gauche, entre deux fenêtres ; à la base du clocher doré ; dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste (œuvre de Poultier, 1710) et dans celle de Saint-Firmin (œuvre de Vimeu). A Notre-Dame d'Amiens, beau tableau de M. Lécurieux, représentant saint Firmin qui baptise les premiers chrétiens.

Un livre d'heures manuscrit du XVe siècle, conservé à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, nous montre saint Firmin tenant un cœur embrasé dans sa main droite. C'est là un attribut dont nous ne connaissons pas d'autre exemple. Des vitraux du XVe siècle, à Saint-Firmin-en-Castillon, représentaient l'histoire de notre Apôtre. On le voit, tenant sa tête dans ses mains, dans un vitrail du XIIIe siècle, à la cathédrale d'Amiens.

Le bréviaire de Fr. Faure (1667) est orné d'une gravure de Sanson, représentant saint Firmin à genoux dans sa prison. Un bourreau, éclairé par son aide, s'apprête à lui trancher la tête. Trois spectateurs contemplent cette scène derrière une fenêtre grillée. — Dans le missel de Fr. Faure, saint Firmin décapité, gravure de Noblin. — En tête de ce missel et de celui de M. de La Motte, autre gravure de Noblin, où saint Firmin se trouve à côté de saint Jean-Baptiste. M. Guénebaud *(Iconographie des Saints)* décrit ainsi une gravure sur bois, d'après Burgmaier, pour la suite des *Saints de la famille de Maximilien d'Autriche.* « Saint Firmin debout, tenant une crosse et un livre ; à terre, devant lui, une tête d'évêque tranchée, près de laquelle un glaive ; divers instruments de supplice sont attachés à une colonne ».

A l'évêché d'Amiens, on conserve une tapisserie (1612) représentant l'entrée de saint Firmin à Amiens ; et, chez les dames Clarisses, un tapis de la même époque figurant la Décollation. Saint Firmin apparaît sur quelques anciens sceaux des évêques d'Amiens. Sur celui de Jean de la Grange, il est à côté de la Vierge qui tient l'enfant Jésus.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps du glorieux Martyr ayant été laissé dans la prison, le sénateur Faustinien parvint à l'enlever secrètement pendant la nuit, et l'inhuma dans sa sépulture de famille, située près de sa métairie d'Abladène, à l'emplacement actuel de l'église de Saint-Acheul. Un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été inhumé, reçut les restes du Martyr, enveloppés d'aromates et de précieuses étoffes. De nombreux miracles s'accomplirent sur ce tombeau, qui devait abriter plus tard une église érigée par saint Firmin le confesseur.

Son culte se propagea bientôt dans les diocèses voisins, dans quelques provinces même éloignées de la nôtre et pénétra ensuite en Espagne et en Angleterre. Sous l'épiscopat de saint Salve, le baron de Picquigny voulut relever du bras de saint Firmin. Le pape Alexandre III, en 1164, accorda une indulgence de quarante jours aux fidèles qui visiteraient le tombeau du saint Martyr, pendant l'octave de sa fête. Cette même faveur fut concédée en 1248, par Innocent IV, pour l'octave de l'Invention. Renault d'Amiens, seigneur de Vignacourt, fonda dans cette localité, en 1216, un chapitre de Saint-Firmin le Martyr, qui, au XVIIIe siècle, comptait douze chanoines, dont l'un était curé de la paroisse.

Thibaud d'Amiens, archevêque de Rouen, mort en 1229, fonda dans sa cathédrale la fête de saint Firmin, et obtint que l'Eglise d'Amiens célébrât, de son côté, la fête de saint Romain, évêque de Rouen. L'Eglise d'Amiens célèbre toujours la fête de ce dernier pontife ; mais l'Eglise de Rouen, au moment de l'introduction de la liturgie romaine, a délaissé la fête de saint Firmin, bien qu'un culte de plus de trois siècles l'autorisât à conserver son antique usage.

En 1490, une petite chapelle fut dédiée à saint Firmin sous une arcade du jubé de la cathédrale. Un archidiacre de Notre-Dame de Paris, natif d'Amiens, Jean de Courcelles, fonda au XVe siècle, dans cette métropole, une procession annuelle, le jour de la Saint-Firmin. C'est à la même époque qu'une chapelle de Notre-Dame de Caudebec fut dédiée à notre évêque : elle a été placée depuis sous le vocable de saint Pierre.

La procession générale du jour de saint Firmin fut instituée le 14 septembre 1598 ; à partir de l'année précédente, l'élection des membres de l'échevinage se fit le 24 septembre. Le lendemain, deux des magistrats municipaux, sortant de charge, portaient à la procession la châsse de saint Firmin.

L'Eglise d'Amiens célébrait jadis cinq fêtes spéciales en l'honneur de son fondateur : 1° l'Invention et la Translation de ses reliques, le 13 janvier ; 2° sa Décollation, le 25 septembre ; 3° l'octave de cette fête, le 2 octobre ; 4° l'Entrée de saint Firmin à Amiens, le 10 octobre ; 5° la fête de la Reposition de ses reliques dans une châsse d'or, le 16 octobre.

La fête de l'Invention, transférée du 13 au 14 janvier, par M. de la Motte, à cause de sa coïncidence avec l'octave de l'Epiphanie, a été maintenue à cette dernière date dans la liturgie d'Amiens, et se célèbre très-solennellement à l'église Notrè-Dame de Saint-Acheul. Jadis, plusieurs diocèses voisins fêtaient cette Invention, à des dates différentes. La Décollation de saint Firmin s'est toujours célébrée partout le 25 septembre, excepté en Espagne où on la transfère au 7 juillet.

En 1747, un mandement de M. de la Motte ne maintient comme fête chômée en l'honneur de saint Firmin, que celle du 25 septembre. A la suite du concordat de 1801, cette solennité fut transférée au dimanche le plus rapproché, et le jeûne de la veille fut supprimé. La messe actuelle de la Décollation, comme celle de l'Invention a été composée d'après d'anciens monuments liturgiques du diocèse : on y a conservé la belle préface du missel de 1752.

L'église collégiale de Saint-Quentin célébrait, le 19 mai, la fête spéciale de l'Avénement des reliques de saint Firmin, de saint Victoric, de saint Fuscien, etc., qu'elle possédait depuis le IXe siècle. Nous trouvons une ou plusieurs fêtes de saint Firmin dans les Propres des abbayes du diocèse d'Amiens, dans les bréviaires actuels d'Espagne, dans ceux de tous les couvents de Prémontré, dans les anciens bréviaires ou les Propres actuels d'Amiens, Agen, Arras, Boulogne, Bourges, Bayeux, Beauvais, Cambrai, Châlons-sur-Marne, Evreux, Laon, Le Puy, Lisieux, Meaux, Nancy, Noyon, Orléans, Pamiers, Paris, Reims, Rouen, Saint-Omer, Senlis, Sens, Thérouanne, Troyes, Toulouse, Tulle et Verdun. Depuis l'introduction de la liturgie romaine, l'office de saint Firmin a disparu de quelques-uns des diocèses que nous venons de nommer, lesquels l'avaient emprunté au bréviaire de Paris dans le cours du XVIIIe siècle.

Le culte du saint pontife a été introduit par les Navarrais dans les possessions espagnoles de l'Amérique.

On fait des pèlerinages en l'honneur de saint Firmin : à Saint-Acheul-lès-Amiens, dont la crypte est veuve de son tombeau ; à Tully (Somme), pour se préserver des clous ; à Saint-Pierre-du-Chastel (Eure), contre les picotements, désignés sous le nom de *fourmilière ;* à Morbecque (Nord), où l'on va boire de l'eau du *puits de saint Firmin*, pour se préserver de la fièvre, des crampes et des rhumatismes ; à Cormeilles (Eure), pour faire marcher les enfants ; à Saint-Firmin-sur-Loire (Loiret), pour les douleurs en général ; dans diverses églises de Normandie, contre les tremblements ; à Saint-Martin-Saint-Firmin (Eure) ; à Saint-Firmin-des-Bois (Loiret) ; à la chapelle de Saint-Firmin de Pampelune, etc. Au moyen âge, on l'invoquait spécialement pour l'érésypèle et le scorbut.

A Sommesnil et à Greuville (Seine-Inférieure), il y a encore aujourd'hui une confrérie de Saint-Firmin. Des congrégations analogues existaient jadis à Madrid et à Saragosse.

Saint Firmin est le patron de la Navarre, des diocèses d'Amiens et de Pampelune, et patron secondaire de Notre-Dame d'Amiens, de Saint-Germain d'Amiens et du diocèse d'Arras ; treize églises lui sont dédiées dans le diocèse d'Amiens : celles de Crocquoison, de Crouy, d'Eramecourt, du faubourg de Hem à Amiens, de Saint-Firmin (canton de Rue), d'Hocquincourt, de Millancourt, de Sourdon, de Thieulloy-la-Ville, de Tully, de Vaux-en-Amiénois et de Vignacourt. Le village de la Neuville-lez-Amiens célèbre sa fête le 14 janvier ; neuf dans le diocèse d'Arras : Bouin, Brévillers, La Calotterie, Fontaine-l'Etalon, Henneveux, Marles, Nempont-Saint-Firmin, Reclinghem, Sempy ; six dans celui de Beauvais : Doméliers, Saint-Firmin, Hainvillers, Le Mesnil-Saint-Firmin ; Le Saulchois, La Vacquerie ; quatre dans celui de Rouen : Esteville, Greuville, Sommery, Sommesnil ; trois dans celui d'Orléans : Saint-Firmin-sur-Loire, Saint-Firmin-des-Bois, Saint-Firmin-des-Vignes ; deux dans celui de Blois : Concriers, Saint-Firmin-des-Prés ; une dans chacun des diocèses de Cambrai, de Gap, Nancy, Nevers et Séez : Morbecque (Nord), Saint-Firmin en Val-Gaudemard (Hautes-Alpes), Saint-Firmin (Meurthe), Saint-Firmin de Bussy (Nièvre), Normandel

(Orne); une en Angleterre : North Crowley, dans le Buckshire; et un certain nombre en Espagne.

La compagnie des sapeurs-pompiers d'Amiens fait chanter une messe solennelle à la cathédrale, le jour de saint Firmin, sa fête patronale. A Amiens et à Abbeville, les corporations des tonneliers, des marchands et *devalleurs* de vin l'avaient aussi choisi pour patron. Les tonneliers d'Abbeville ont seuls persévéré dans leur patronage.

C'est sous son vocable qu'étaient jadis deux églises paroissiales d'Amiens, aujourd'hui détruites; une église collégiale de Montreuil; l'église du faubourg de Thoule, à Roye, dédiée plus tard à saint Médard; l'église des Bons-Enfants, située rue Saint-Victor, à Paris; un hôpital d'Amiens, qui occupait une partie de la rue actuelle des Ecoles-Chrétiennes, etc. La paroisse constitutionnelle érigée dans l'église des Cordeliers d'Amiens (aujourd'hui Saint-Remi) fut placée quelque temps sous le vocable de saint Firmin.

Les écoliers de la nation picarde, aux universités d'Orléans et de Paris, avaient choisi pour patron le premier évêque d'Amiens. Les statuts universitaires de juin 1331 prescrivent que les écoliers du diocèse d'Amiens, en entrant dans la faculté de Paris, doivent s'engager par serment à payer leur quote-part de la fête religieuse du 25 septembre. Cette solennité avait lieu, au XVIIe siècle, dans la chapelle du collége du cardinal Lemoine. A Orléans, cette fête se célébrait à la paroisse de Saint-Pierre-le-Puellier, le 13 janvier.

Il serait trop long d'énumérer les chapelles qui furent dédiées à saint Firmin; notons seulement celles qui lui furent consacrées : à Saint-Eloi de Dieppe, à l'église abbatiale de Saint-Denis, à la léproserie de Saint-Riquier; et celles qui aujourd'hui encore gardent son vocable, à Saint-Vulfran d'Abbeville et dans les cathédrales d'Amiens, de Rouen et de Pampelune.

Un certain nombre de localités portent le nom de Saint-Firmin. Outre celles que nous avons déjà désignées, nous mentionnerons, comme étant sous ce vocable, une annexe du Crotoy, une annexe d'Eppeville, un faubourg de La Fère, une rivière qui prend sa source au nord de Roye, une rue de cette ville, une place d'Amiens et une des tours de Saint-Vulfran d'Abbeville.

Le nom de saint Firmin est inscrit dans des anciennes litanies du moyen âge; dans des martyrologes de Rome, d'Amiens, de Cologne; dans ceux de Florus, de saint-Jérôme, de Raban-Maur, d'Usuard, de Wandelbert, etc.

On ignorait, au commencement du VIIe siècle, l'emplacement du tombeau du saint Firmin. Un rayon miraculeux le désigna à saint Salve, alors qu'il célébrait les saints mystères dans l'église de Notre-Dame des Martyrs; le corps mis au jour exhala une suave odeur qui se répandit jusque dans les diocèses voisins; ces reliques furent ensuite transportées jusqu'à la nouvelle église, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, et déposées, à l'orient de l'édifice, dans une crypte qui fut décorée avec un art admirable en l'honneur de saint Firmin. Le même évêque orna ensuite splendidement la châsse avec de l'or et des perles. Cette translation eut lieu le 13 janvier.

Odulphe, trésorier de Saint-Riquier, obtint, en 864, de Hilmerade, évêque d'Amiens, un fragment du vêtement que portait saint Firmin, quand il fut martyrisé. En 860, Otger évêque d'Amiens, offrit quelques reliques du saint évêque à la collégiale de Saint-Quentin dont il avait été chanoine. Dans la première moitié du XIe siècle, Alix de Crespy, femme de Thibaut III, obtint de son cousin Foulques, évêque d'Amiens, une parcelle du bras de saint Firmin, qu'elle déposa dans l'église souterraine de Provins qui lui fut dédiée. On voit encore les ruines de cette église, ainsi que celles de l'église qui se trouvait au-dessus, laquelle était dédiée à saint Pierre. Vers la même époque, une côte du Saint fut donnée à la collégiale de Saint-Martin de Picquigny, Saint Geoffroy, dont la dévotion envers le saint Martyr était grande, fit exécuter une nouvelle châsse extrêmement riche, où furent tranférées les reliques de saint Firmin, vers 1110.

Un violent incendie avait dévoré une partie de la ville d'Amiens, le 3 août 1137. Pour reconstruire les églises, on résolut de recueillir des aumônes dans tout le diocèse; et, afin d'exciter la pieuse générosité des fidèles, on voulut transporter en divers lieux la châsse de saint Firmin. Au jour indiqué, les habitants de la ville se rendirent à la cathédrale, pour assister au départ des reliques, que la plupart considéraient avec une profonde douleur; les fidèles adressaient naïvement leurs plaintes à la châsse, chargée sur les épaules des prêtres, et conjuraient le Saint de ne point les abandonner. La procession continuait son chemin; mais, arrivée à la porte du Grand-Pont, qui se trouvait dans la chaussée Saint-Pierre, la châsse devint immobile, et ceux qui la portaient ne purent lutter contre la force surnaturelle qui les arrêtait. Les reliques furent rapportées triomphalement dans leur sanctuaire, au milieu des élans de la joie populaire qui, à cette occasion, décerna à son Patron le surnom de l'*Amoureux*.

Vers 1180, on commença à recueillir des offrandres pour la construction d'une nouvelle châsse. Elle était terminée le 16 octobre 1204, époque où eut lieu la translation. Ce précieux monument en or pur, avait la forme d'une maison et offrait douze tableaux émaillés, relatifs à la vie de saint Firmin.

En 1185 ou 1186, Pierre Paris, évêque de Pampelune, obtint de Thibaut d'Heilly une partie du chef de saint Firmin, qu'on vénère, encore aujourd'hui, à l'église de Saint-Laurent.

A une époque inconnue, mais antérieure au XIVe siècle, on avait détaché du corps de saint Firmin un bras, avec lequel, aux fêtes de l'Invention et du Martyre du saint Apôtre, l'évêque d'Amiens donnait la bénédiction. Le chef avait été également mis à part, dans un reliquaire spécial

que deux échevins portaient aux processions. Quant à la grande châsse, elle était portée par des chevaliers dans l'intérieur de la cathédrale, et ensuite dans les rues, par six bourgeois. Cet usage étant tombé en désuétude, l'échevinage le fit revivre dès l'an 1465, en faisant valoir, auprès du Chapitre, l'antiquité de ce privilége.

Ce n'est pas seulement aux jours de fêtes de saint Firmin et à la solennité de l'Ascension qu'avaient lieu ces processions : c'était aussi dans les temps de sécheresse. On raconte que, en 1478, au moment où la châsse arrivait à l'église Saint-Acheul, une pluie abondante vint exaucer tous les vœux et fit disparaître toute crainte de famine.

La veille des processions de saint Firmin, les officiers de l'évêque convoquaient les vassaux de l'évêché, pour qu'ils montassent la garde, pendant la nuit, près de la châsse exposée. Les officiers devaient faire le guet à l'extérieur de la cathédrale.

La châsse de saint Firmin fut fréquemment enrichie par des dons de bijoux et de pierres précieuses, lesquels sont mentionnés dans les divers inventaires du trésor de Notre-Dame. Une partie de ces joyaux furent volés en 1573. De pareilles soustractions se renouvelèrent dans le cours du XVIe siècle.

En 1588, on vendit quelques joyaux du chef de saint Jean-Baptiste, pour faire fabriquer un buste en argent où l'on mit le chef de saint Firmin, conservé jusque-là dans une sorte de coupe Ce nouveau reliquaire fut porté processionnellement, le 27 février 1590, pour demander le succès de l'armée catholique contre les Huguenots.

Une relique de saint Firmin, donnée par l'évêque d'Amiens à l'église d'Haisnes, près La Bassée (Nord), était en grande vénération dans ce pays.

Quand la châsse de saint Firmin fut envoyée à La Monnaie (1793), M. Lecouvé, maire d'Amiens, recueillit les reliques, consistant en neuf ossements : L'omoplate du côté droit, les deux os coxaux incomplets, les deux cubitus, un radius, le fémur droit, les deux tibias, et les remit à M. Lejeune, curé constitutionnel de Notre-Dame. Cet ecclésiastique restitua son précieux dépôt, en 1802. Ces reliques, vérifiées en 1816 et 1829, ont été solennellement transférées avec d'autres ossements de Saints, le 14 janvier 1851, dans une châsse d'argent, du XIIIe siècle, dont un anonyme avait fait don à Mgr de Salinis. Le 19 janvier 1851, une petite relique de saint Firmin fut solennellement transférée à l'église Saint-Germain, dont le premier évêque d'Amiens est patron secondaire, et déposée dans la châsse de saint Germain d'Ecosse.

On a conservé aussi des reliques plus ou moins importantes du saint évêque : A Amiens dans les églises Saint-Jacques (1825), Saint-Leu, Saint-Firmin (1861) et Saint-Martin; à l'Hôtel-Dieu; aux couvents des Carmélites, de l'Espérance, de Louvencourt, du Sacré-Cœur, des Urselines, et de la Visitation; dans le reste du diocèse, au Saint-Sépulcre d'Abbeville, à Corbie, à Fay (Chaulnes), à Longpré-les-Corps-Saints, à Mailly, au Mont-Saint-Quentin, Picquigny, à Vignacourt, etc.; dans les diocèses voisins, à la cathédrale et à Saint-Nicolas d'Arras, à Saint-Firmin, près de Chantilly; à Sommesnil et à Saint-Vandrille (Seine-Inférieure), à Saint-Martin de Laon, etc.; à Pampelune (cathédrale, Saint-Laurent et église Saint-Firmin d'Aldapa).

On conservait jadis, à l'église Saint-Jean de Picquigny, une côte de saint Firmin avec des ossements de saint Varlois et de saint Luxor, dans une châsse du XIe siècle. L'inventaire de la cathédrale de Noyon (1426) mentionne « des draps de saint Firmin dans un coffret d'argent ». D'autres anciens inventaires signalent de ses reliques à la cathédrale de Laon (1523); aux collégiales de Saint-Vulfran et de Saint-Quentin ; aux abbayes de Saint-Acheul, de Saint-Jean d'Amiens, de Saint-Riquier, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Remi de Reims; aux couvents des Célestins d'Amiens et des Chartreux d'Abbeville, etc.

Nous avons extrait cette biographie de l'*Histoire de saint Firmin*, par M. Charles Salmon et de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT FIRMIN,

TROISIÈME ÉVÊQUE D'AMIENS ET CONFESSEUR.

IVe siècle.

Renes servans et cor mundum,
Vicit carnem, vicit mundum
Vicit et dæmonia.

La pureté dont il ceignit et ses reins et son cœur fut l'arme invincible avec laquelle il terrassa la chair, le monde et le démon.

Ancienne prose de saint Firmin le Confesseur.

Firmin eut pour pere Faustinien, qui était peut-être le fils ou le petit-fils du sénateur de ce nom qui rendit les honneurs de la sépulture au premier apôtre d'Amiens (saint Firmin le Martyr). Le jeune Firmin, doué d'un excellent naturel, se consacra au Seigneur dès ses premières années, et, sous la direction de maîtres sages et religieux, fit de rapides progrès dans l'étude. Ses nobles traits reflétaient la précocité de son intelligence et la grâce de sa modestie. Il méditait souvent, dans la solitude, sur les passages de l'Ecriture sainte qu'il avait entendus dans les réunions de l'église auxquelles il assistait assidûment. La simplicité de la colombe, nous dit son biographe, s'alliait chez lui à la finesse du serpent ; aussi la renommée de ses vertus et de ses talents se répandit-elle bientôt dans toute la Gaule.

Une assemblée d'évêques, qui se tint vers l'an 359, résolut d'élever Firmin à la dignité épiscopale. Le nouvel évêque d'Amiens, persévérant dans la perfection, conserva la même humilité, la même charité, la même constance qui l'avaient animé auparavant, et l'élévation du rang ne fit que mettre sa modestie plus en relief. Sachant punir et pardonner, selon les circonstances ; doux envers tous, même envers les orgueilleux que sa longanimité finissait par soumettre ; plein de prévenance pour les pauvres et les étrangers ; puisant dans l'accomplissement de ses devoirs la force d'éviter les moindres fautes, il offrait en toutes choses le modèle accompli du pasteur zélé et vigilant. A certains jours, il recevait à sa table douze indigents, leur lavait les mains et leur servait lui-même du pain et du vin.

On prétend que Firmin aurait été séjourner à Rome pendant trois ans et qu'il aurait ensuite parcouru de nombreuses contrées, enseignant partout la manière dont on doit honorer le vrai Dieu. Ce serait après ces nombreux travaux apostoliques que Firmin serait enfin rentré dans sa ville épiscopale, si longtemps veuve de sa présence.

Divers miracles sont attribués au saint évêque. Il chassa, dit-on, les démons du corps de divers possédés, guérit plusieurs paralytiques et délivra de la fièvre le fils du patrice Calliste.

Le zèle de saint Firmin ne se renferma point dans les limites de l'Amiénois. Il évangélisa la Morinie, le Ponthieu, le Vimeu, le pays de Talou, celui de Caux et les rives éloignées de l'Océan, où le Christianisme n'avait pas encore pénétré. Il détruisit des temples païens, brisa des idoles, lutta contre les dispositions hostiles de peuples barbares et supporta patiemment

leur ingratitude et leurs outrages. Ses efforts réussirent enfin à convertir une partie de ces grossières populations qui s'étaient montrées d'abord fort insouciantes de la vie future.

La renommée de Firmin se répandit bientôt dans toute la Gaule et même dans les contrées voisines. La gloire du martyre fut la seule qui lui manqua ; mais ce ne fut point faute d'avoir bravé la mort qui, plus d'une fois, menaça sa tête. Sentant approcher sa fin, il assembla ses disciples et leur adressa ces touchantes paroles : « Mes enfants bien-aimés, écoutez les derniers avis que peut vous donner ma tendre affection. Efforcez-vous d'accomplir les commandements divins ; que vos soupirs s'élèvent sans cesse vers Jésus, et que sa loi sainte reste profondément gravée dans votre esprit. Si vous m'aimez véritablement, redoutez les terribles jugements du Seigneur et méditez souvent vos fins dernières. En vous quittant pour toujours, je vous laisse les propres artisans du salut de vos âmes. O divin Rédempteur du monde, vous qui avez été ma force et ma protection, je remets mon esprit entre vos mains! »

Le vénérable Pontife mourut le premier septembre, à l'âge de soixante-sept ans ; on l'inhuma dans l'église Notre-Dame qu'il avait érigée, et il devint le protecteur du diocèse qu'il avait si bien gouverné.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Le culte de saint Firmin remonte probablement à l'époque même de sa mort. On trouve son nom inscrit dans les litanies carolines, dans celles d'Amiens (XIIe siècle), et dans les plus anciens catalogues des évêques de ce siége.

Saint Salve, évêque d'Amiens, ayant bâti, dans l'intérieur de la ville, une église qu'il dédia aux apôtres saint Pierre et saint Paul, y transféra le corps de saint Firmin le Confesseur, au commencement du VIIe siècle. Une autre translation solennelle de ses reliques eut lieu le 16 mai 1272, en présence de Philippe le Hardi, roi de France, et d'Edouard IV, roi d'Angleterre.

Le 10 janvier 1697, alors qu'on travaillait aux fondations du grand autel, dans l'église de Saint-Acheul, on découvrit, dans une crypte, six tombeaux en pierre qui devinrent bientôt l'occasion d'une ardente polémique. Les religieux de Saint-Acheul furent convaincus qu'ils avaient découvert le corps le saint Firmin le Confesseur dans son prétendu tombeau, et nièrent par conséquent l'authenticité des reliques conservées à la cathédrale. Une foule de brochures furent publiées sur cette question qui passionnait les esprits. Pour terminer ces débats irritants, on se décida enfin à ouvrir la châsse de la cathédrale. Cette cérémonie eut lieu le 10 janvier 1715, devant une nombreuse assemblée, composée des chanoines de la cathédrale, de ceux de Saint-Acheul, de curés, de supérieurs de monastères, de magistrats et de médecins. On trouva dans la châsse du XIIIe siècle de nombreux ossements avec des inscriptions et des titres qui ne pouvaient laisser aucun doute. Pierre de Sabatier publia le procès-verbal de cette ouverture, signé de tous les témoins, à la suite d'un mandement en date du 12 janvier. Il y condamne les divers ouvrages qui avaient attaqué la possession de la cathédrale, et ordonne qu'à l'avenir l'office de la Translation des reliques de saint Firmin sera célébrée, le 10 janvier de chaque année, dans tout le diocèse. Cette commémoration a disparu du bréviaire amiénois avec l'introduction de la liturgie romaine.

En 1793, avant la confiscation de la châsse, les ossements de saint Firmin, au nombre de douze, en furent retirés par M. François Derivery, et confiés à M. Lejeune, curé constitutionnel de la cathédrale, qui les restitua en 1802. Ces reliques ont été reconnues en 1816 et en 1829. Elles se trouvent aujourd'hui réunies, avec beaucoup d'autres, dans la châsse dite de saint Honoré.

On montre, dans le jardin de l'Orphelinat, à Camon, l'endroit où, d'après une antique tradition, aurait prêché saint Firmin le Confesseur. On considérait comme ayant été planté par notre évêque, un vieux genévrier qui se trouvait dans le jardin de la Solitude de Gresset, *au Pinceau* (La Neuville). Le tracé du chemin de fer nécessita le déplacement de cet arbre et amena sa mort.

L'église Saint-Firmin-le-Confesseur succéda à la basilique dédiée par saint Salve à saint Pierre et à saint Paul, à l'emplacement actuel du transept nord de la cathédrale d'Amiens. On la détruisit, vers 1236, pour exécuter les magnifiques plans de l'évêque Evrard, et on la rebâtit un peu plus loin, sur le terrain de l'ancien Hôtel-Dieu. Cette église, paroissiale et collégiale, d'où dépendaient huit cents maisons, fut agrandie au XVIe siècle, et démolie vers l'an 1795. Une rue et une impasse ont conservé le nom de l'antique paroisse.

Extrait de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT PRINCE OU PRINCIPE,

DOUZIÈME ÉVÊQUE DE SOISSONS ET CONFESSEUR.

Vers 505. — Pape : Symmaque. — Roi des Francs : Clovis Ier.

Episcopi propter christianos populos ordinamur; quod ergo christianis populis ad christianam pacem prodest, hoc de nostro episcopatu faciamus.

C'est pour le peuple chrétien que nous sommes ordonnés évêques; notre épiscopat doit donc tendre sans cesse à procurer au peuple chrétien une paix chrétienne. *Saint Augustin.*

Prince ou Principe (*Principius*), était fils d'Emile, comte de Laon, et de sainte Céline ou Célinie, d'une famille sénatoriale de la même ville. Il eut pour frère Remi, qui fut archevêque de Reims; mais il y avait entre eux une grande différence d'âge; Prince était né dans les premiers temps du mariage d'Emile avec Célinie, tandis que Remi fut un fruit miraculeux de la vieillesse de ces deux époux.

Notre Saint s'était marié et avait eu un fils, nommé Loup, qui entra dans la cléricature. Saint Edibe, évêque de Soissons, étant mort (10 décembre 462), le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur Prince pour le remplacer. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le décider à accepter la lourde charge de l'épiscopat. En tout temps, les plus saints et les plus dignes s'effraient et détournent la tête à la vue de la mitre et du bâton pastoral; les moins habiles et les présomptueux, au contraire, acceptent sans sourciller l'honneur qui leur est offert; les ambitieux l'obtiennent à force d'intrigues, sans songer que par là ils mettent en péril leur salut éternel et s'exposent sur la terre à ne ceindre qu'une couronne d'épines, source de peines cuisantes et d'amères déceptions.

Saint Prince fut un grand et pieux évêque, et sa réputation s'étendit au loin dans les Gaules. Sans connaître personnellement Sidoine Apollinaire, évêque d'*Arvernum* (Clermont-Ferrand), il entretenait avec ce célèbre poëte un commerce épistolaire. Dans les neuf livres de *Lettres* qui nous restent de Sidoine, on en trouve deux adressées à l'évêque de Soissons, à qui il donne la dénomination de *Pape*, c'est-à-dire *père*. C'est la quatorzième du livre VIIIe et la huitième du livre IVe. On les lira avec intérêt :

« Sidoine, au seigneur pape Principe, salut. Depuis longtemps, pape vénérable, quoique je ne vous connaisse pas de visage, vos actions me sont connues ; car une fois que le mérite de la vertu a percé, il ne saurait être resserré en de certaines limites. De là vient que si la bonne conscience n'a pas de bornes assignées, la bonne renommée n'en a pas non plus. Ce que je vous dis, regardez-le comme une fausseté si mes paroles ne sont pas appuyées du noble témoignage d'un homme distingué, d'un homme qui aspire à égaler en austérité les archimandrites de Memphis et de Palestine. Je veux parler de l'évêque Antiolius ; c'est de lui que j'ai appris avec joie quel digne père vous avez, quels dignes frères vous êtes vous-mêmes, et quelle pureté de vie vous apportez tous deux dans l'exercice des hautes

fonctions de l'épiscopat. Lorsque vous mettez la main sur l'autel, vous n'offrez pas un feu étranger, mais, avec la charité et la chasteté pour victimes, vous faites brûler dans vos cœurs, comme en des encensoirs, les parfums les plus odorants. En outre, toutes les fois que, par les liens de la prédication, vous attachez le joug de la loi sur la tête des hommes rebelles et superbes, vous immolez alors spirituellement des taureaux au Seigneur. Toutes les fois que, par les aiguillons d'une réprimande chrétienne, vous ramenez aux suaves odeurs de la pureté des hommes souillés dans la fange d'une conscience dépravée, vous faites au Christ, avec des boucs, un sacrifice qui lui est agréable. Toutes les fois que, par vos exhortations, une âme contrite et repentante soupire à la pensée de ses fautes, nul doute alors que vous n'offriez mystiquement une couple de tourtereaux ou deux petits de colombes qui, par le nombre comme par les gémissements, représentent la double substance de notre nature. Toutes les fois que, d'après vos avertissements, un homme vient à consommer dans les ardeurs des jeûnes fréquents l'embonpoint de son corps, nul doute alors que vous ne consacriez, en quelque sorte, sur l'autel de la continence, la fleur de farine la plus pure. Toutes les fois que, par vos conseils, vous amenez un homme à renoncer aux aberrations d'un esprit égaré, et à professer une saine doctrine, à embrasser la foi, à suivre le droit chemin, nul doute alors que, dans l'amendement et la conversion de cet homme qui se trouve dégagé de l'hérésie et du schisme, vous ne présentiez au Seigneur le pain le plus pur de proposition avec les azymes de sincérité et de vérité. Voilà pourquoi j'adresse à Dieu de vifs remerciements, parce que, d'après la teneur de votre lettre, je reconnais sans peine que si Antiolius m'a dit de grandes choses de vous, il m'en a caché de plus grandes encore. L'on ne saurait douter que si vous semblez *bon* lorsqu'on parle de vous, si vous paraissez *meilleur* lorsqu'on vous lit, vous ne soyez *excellent* lorsqu'on a le bonheur de vous voir.

« Le clerc Mégétius, porteur de votre éloquente lettre, vous rapporte l'expression de nos respects. Je vous supplie instamment de vouloir bien assouvir la soif que j'ai de vos admirables lettres, et de m'écrire souvent, vous et votre frère, mais vous plus souvent. Si la difficulté des chemins et la distance des lieux s'opposent à l'accomplissement de mes désirs, priez du moins quelquefois pour ceux qui vous demandent vos prières. Daignez, seigneur Pape, vous souvenir de nous ».

Dans la seconde lettre, Sidoine, préoccupé de sa fin prochaine, supplie son pieux collègue de lui obtenir de Dieu une sainte mort.

« ..... Gratifié d'une seconde missive, ou plutôt d'une seconde bénédiction, je vous salue aussi de nouveau, proportionnant mes respects au nombre de vos lettres, sans pouvoir les égaler à vos mérites. Comme nous vivons, seigneur pape, en des régions unies tout à la fois et séparées, et que cet éloignement nous empêche de jouir de notre présence réciproque, demandez dans vos prières que, délivré par un trépas désirable et pieux des misères et du fardeau de la vie, nous puissions, lorsque brillera le jour sacré du jugement, être placé à votre suite, après la résurrection, même en une servitude semblable à celle des Gabaonites; car les célestes promesses assurent que les enfants de la foi seront réunis de toutes les nations, pourvu que moi, coupable, j'obtienne le pardon, tandis qu'à vous, bienheureux, la gloire vous est assurée ; si nous sommes séparés par la différence des mérites, nous ne le serons pas néanmoins par la distance des lieux. Daignez, seigneur pape, vous souvenir de nous ».

On voit, par ces lettres, quelle estime les deux prélats avaient l'un pour l'autre.

C'est sous le long épiscopat de saint Prince, que s'accomplirent à Soissons et dans les pays voisins les événements les plus importants : la fin de la domination romaine dans les Gaules et l'établissement de la domination des Francs. Saint Prince fut témoin de la mort d'Ægidius, comte de Soissons (464), et de la défaite de Syagrius, son fils, qui fut vaincu par Clovis, alors âgé de vingt-deux ans (486). Soissons tomba entre les mains du vainqueur et devint ainsi le berceau de la monarchie française. Syagrius qui, après la perte de son armée, s'était enfui à Toulouse, chez Alaric II, roi des Visigoths, fut livré à Clovis par ce prince barbare, et égorgé secrètement dans la prison du château d'Albâtre où avaient été renfermés saint Crépin et saint Crépinien.

Les vertus de Prince lui attirèrent le respect de Clovis qu'elles contribuèrent à rendre meilleur. Les entretiens du saint évêque avec Clotilde, épouse du roi, encouragèrent cette princesse et la soutinrent dans les tentatives qu'elle faisait constamment pour vaincre la résistance de son mari et lui faire embrasser le christianisme. La gloire de le baptiser en même temps que les principaux des Francs, était, dans les desseins de Dieu, réservée au frère de saint Prince, à l'illustre saint Remi, archevêque de Reims. Mais saint Prince assista indubitablement aux cérémonies de ce baptême solennel avec la plupart des évêques de la Gaule septentrionale, et, de retour à Soissons, il aida les nombreux néophytes de la cour et de l'armée à mener une vie conforme à la doctrine évangélique dont ils venaient de faire hautement profession.

Les faveurs de Clovis devenu chrétien ne firent pas défaut à saint Prince, qui en profita pour étendre davantage l'influence de la religion et adoucir le sort des peuples. Il bâtit des églises nouvelles, multiplia les *autels* ou paroisses, pour rendre l'instruction des populations plus facile. On pense qu'il transféra le siége épiscopal de l'abbaye de Saint-Crépin le Grand en l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais, située dans l'intérieur de la ville.

Saint Prince mourut fort âgé, le 25 septembre, vers l'an 505, et fut inhumé par saint Remi, son frère, dans la chapelle de Sainte-Thècle, hors des murs de Soissons. Ses reliques ont été dans la suite transférées à la cathédrale, mais les hérétiques les ont livrées aux flammes et réduites en cendres en 1567. Le *Gallia Christiana* dit qu'à Douai on vénérait son bras, dans la collégiale de Saint-Amé.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Henri Congnet, du chapitre de Soissons.

SAINT ERMENFROI OU HERMENFROY,

MOINE DE LUXEUIL ET ABBÉ DE CUSANCE, AU DIOCÈSE DE BESANÇON.

Vers 670. — Pape : Vitalien. — Roi d'Austrasie : Childéric II. — Roi de Neustrie : Clotaire III.

Ille perfectus est monachus qui huic sæculo et corpore et corde discretus est.
Celui-là est un parfait religieux qui est séparé du monde et par le corps et par le cœur.
Saint Isidore d'Espagne.

A la fin du VIe siècle, la résidence seigneuriale de Rantechaux, aux environs de Clerval (Doubs, arrondissement de Baume-les-Dames), était habitée par Ermenric, frère d'Isérius, chef des Varasques. Instruit et confirmé dans la foi par les soins de saint Eustaise, il éleva sa famille avec toute la sollicitude qu'on peut attendre d'un père chrétien. Deux fils la composaient : l'aîné se nommait Ermenfroi, et le plus jeune Waldelène. Après leur avoir fait enseigner les lettres divines et humaines, il les envoya à la cour de Clotaire II, vers l'an 614. Waldelène y parut avec toutes les qualités qui pouvaient lui faire obtenir les faveurs du prince. Il était doué d'un visage agréable, d'une grande facilité pour l'étude, et d'une aptitude remarquable pour le maniement des affaires temporelles. Clotaire, charmé de ses talents aussi bien que de sa bonne mine, lui confia le titre de chancelier et lui donna le soin de garder l'anneau royal. Ermenfroi se distinguait surtout par un extérieur doux et modeste. On devinait ses vertus plus facilement qu'on ne les connaissait, et elles faisaient pressentir en lui un ministre des autels plutôt qu'un favori des rois. Il possédait au plus haut degré le secret de conserver l'amitié de Dieu sans perdre celle des hommes. Sa parole était insinuante et persuasive, sa science étendue autant que profonde, sa charité toujours prête à se manifester par les œuvres. Quand il paraissait en public, la joie qu'on éprouvait à le voir se peignait sur tous les visages. Il laissait ceux qu'il avait visités et entretenus si édifiés de sa conversation, qu'ils semblaient en être devenus meilleurs : sa douceur et sa bonté étaient admirables envers tous, et l'on aurait pu lui appliquer en toute vérité les paroles d'Isaïe : « Il ne criera point et ne disputera point ; on n'entendra point sa voix dans les rues ; il ne brisera point le roseau cassé et n'éteindra point la mèche qui fume encore ».

Ainsi vivait Ermenfroi au milieu de toutes les pompes et de toutes les grandeurs du siècle. Les intrigues et les plaisirs de la cour, qui devaient naturellement l'éloigner de Dieu et de ses devoirs, l'en rapprochaient au contraire davantage ; il voyait en effet de plus près les jouissances qu'offre le monde, et par conséquent il pouvait mieux les apprécier à leur juste valeur. Une circonstance particulière vint lui faire mieux sentir encore le néant des vanités humaines. Ermenric mourut, au moment même où ses enfants commençaient à le dédommager par leur reconnaissance des peines de leur première éducation, et où il se disposait à réaliser pour eux tout ce qui était dans son cœur. Dès lors, notre Saint ne songea plus qu'à la

solitude et à la retraite; chacun put s'apercevoir, qu'au retour des funérailles, il regarda son séjour au palais comme un fardeau plus lourd et un obstacle à son salut. Mais pour quitter un monarque dont il avait reçu un si bon accueil, il lui fallait un motif légitime : la Providence ne tarda pas à le lui fournir.

Après la mort d'Isérius, Islia, sa fille, avait recueilli son patrimoine au profit du monastère de Cusance, qu'elle dirigeait; mais une peste affreuse l'enleva avec toutes ses religieuses, et laissa Cusance sans habitants. Ce riche et vaste domaine revint, par droit de succession, à la famille d'Ermenfroi. Comme ce jeune seigneur était devenu lui-même le chef de sa maison, il quitta de nouveau la cour pour prendre possession de l'héritage de sa parente. La vue du monastère en ruines, le souvenir des vertus qu'on y avait pratiquées, les charmes d'une solitude si mélancolique et si douce, lui firent souhaiter d'échanger le plus tôt possible la vie de la cour contre la vie de la retraite. De retour à Soissons, il laissa bientôt voir que son cœur était ailleurs. Sans avoir rien perdu de son aménité ordinaire, il était continuellement occupé des maximes de l'Evangile. Au milieu de l'abondance, il était dévoré par la faim et la soif, mais par la faim et la soif de cette justice qui consiste à renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ. Tandis que les courtisans s'étudiaient à plaire par de bonnes manières et un extérieur distingué, il cherchait à se rapprocher de la simplicité chrétienne. Un jour, Clotaire ne put s'empêcher de lui en faire le reproche, soit qu'il fût réellement choqué du laisser-aller et de l'abandon d'Ermenfroi, soit qu'il voulût lui faciliter une ouverture à laquelle il était préparé depuis longtemps : « Ermenfroi », lui dit-il, « pourquoi portez-vous si négligemment votre tunique? Auriez-vous donc l'intention de devenir clerc?»—« Oui, prince », répondit notre Saint avec vivacité. »Je voudrais être clerc ; je voudrais être moine ; et la plus signalée faveur que vous puissiez ajouter à toutes celles que j'ai reçues de vous, c'est de m'accorder permission d'entrer dans un monastère.

Bien que Clotaire s'attendît à cette réponse, il en fut d'autant plus affligé que le départ d'Ermenfroi allait naturellement entraîner celui de son frère Waldelène. Ils sortirent en effet de la cour vers l'année 625, et se retirèrent avec leur mère dans leurs terres de Cusance et de Rantechaux. Mais Ermenfroi n'était pas encore délivré des tentations de la chair et du monde. Sa mère le pressait de se marier, et la déférence qu'il avait pour elle donnait à ce désir l'autorité d'un ordre. Il conjura le Seigneur de l'éclairer et de le soutenir contre ce dernier assaut, et rejeta enfin ouvertement toute pensée de mariage et d'avenir temporel, pour ne laisser place dans son esprit qu'aux grandes idées que Dieu lui inspirait. Il s'occupa d'abord de reconstruire sur d'autres proportions l'abbaye de Cusance, et il est à croire que cet ouvrage l'occupa assez longtemps ; on le vit y mettre tous ses soins; chaque détail de cet édifice fut approprié à ses vues et à ses projets pour l'avenir. Toutefois, il n'en fut pas de lui comme de la plupart de ceux qui vaquent à des occupations purement matérielles ; souvent chez ces derniers le recueillement de l'esprit devient impossible. Pour lui, il savait à chaque instant trouver Dieu dans le silence de la comtemplation, et lorsque sa présence au monastère n'était pas indispensable, il se hâtait de gagner la campagne voisine pour y prier à son aise.

Ce genre de vie calme et tranquille, qu'Ermenfroi avait échangé contre les agitations du monde, avait assurément ses jouissances. La compagnie d'un frère instruit et pieux, les soins d'une mère tendrement aimée,

d'agréables loisirs sanctifiés par la prière, la contemplation des charmes de la nature, tout se réunissait pour embellir son séjour à Cusance. Mais il entendait au dedans de lui une voix qui l'appelait à une vie plus parfaite ; il soupirait après les douceurs du cloître, et déjà il avait les yeux tournés vers le monastère de Luxeuil. Cette abbaye venait d'être confiée aux soins de saint Walbert, et sa renommée de science, de piété, de discipline, était répandue dans toute la Gaule. Ermenfroi résolut de s'y rendre. Il fit donc ses adieux à sa famille, et alla se mettre sous la direction de saint Walbert. Cet illustre abbé le reçut comme un envoyé du ciel, et le compta au nombre de ses disciples pendant près de quatre ans. Il est à croire que ces années de noviciat furent pour Ermenfroi des années de sainteté et de grâce. L'abbé, qui se plaisait à rendre hommage à son mérite, le désigna à l'évêque comme un sujet précieux pour le sacerdoce, et après lui avoir fait imposer les mains, le renvoya à Cusance pour la réalisation de son œuvre.

Ici commence, à proprement parler, la carrière de saint Ermenfroi comme *moine*, et si l'on peut s'en rapporter au calcul des Bollandistes, nous touchons à l'année 630. La première chose qu'il fit en arrivant à Cusance fut de se dépouiller des biens qui lui restaient, soit au profit des églises, soit au profit des pauvres. Son seul trésor fut désormais l'amour d'une règle sévère et de la communauté des religieux qui ne tardèrent pas à venir se soumettre à ses lois. Le nombre de ses moines s'éleva dans peu d'années jusqu'à trois cents, tant il y avait de charmes à lui obéir ! Il avait eu soin d'attirer à lui Waldelène, et de lui donner une cellule dans le voisinage du monastère. Ce pieux seigneur pourvoyait aux besoins temporels de la communauté, en même temps qu'il la réjouissait par l'odeur de ses vertus. Rien n'était admirable comme le spectacle de cette maison dirigée par deux frères, dont l'un s'occupait du spirituel et l'autre du matériel. Ce qui frappait surtout, ce qu'Ermenfroi s'appliquait à faire régner parmi ses religieux, c'étaient l'égalité d'âme, l'obéissance et la charité. Il ne voulait dans sa famille ni une grande expansion de joie, ni cette concentration pénible qu'engendre la tristesse ; et, comme pour leur donner en ceci la juste mesure, il avait coutume de pleurer avec ceux qui pleuraient et de se réjouir avec ceux qui se réjouissaient. Son mérite et ses vertus étaient si bien appréciés, et lui-même donnait ses ordres avec tant de prudence, que tous ses moines lui obéissaient avec plus de bonheur que les mondains n'en ont à commander ; tous avaient un ardent désir d'arriver à la perfection, et ils savaient que le chemin le plus sûr pour y atteindre était de se soumettre en tout à la volonté de leur supérieur. On ne saurait dire non plus jusqu'à quel point ces bons religieux s'estimaient et s'aimaient devant Dieu : jamais le moindre murmure ; jamais un mouvement de jalousie ; jamais rien qui pût briser cette unité de cœur et d'âme, à laquelle Jésus-Christ reconnaît ses disciples. Ermenfroi lui-même paraissait satisfait de la manière dont on profitait des efforts de son zèle et des grâces de Dieu. Une de ses grandes jouissances était de se trouver au milieu de ses moines ; aux jours de fêtes, il leur distribuait les eulogies, et lorsque, dans cette circonstance, il apercevait des mains qui annonçaient le travail de la semaine, il les baisait avec une tendresse mêlée de respect. S'il y avait des travaux plus pénibles, il avait soin de se les réserver. C'est ainsi que souvent il passa la journée à cribler lui seul le blé que ses religieux battaient ou égrainaient, en se succédant les uns aux autres. Sa maxime favorite était la parole même du Prophète : « Tu seras heureux et ton sort sera digne d'envie lorsque tu vivras du fruit de tes travaux ».

Il ne manquait plus, ce semble, à cette communauté modèle, que de pouvoir se maintenir dans sa première ferveur, malgré la tendance naturelle au relâchement et en dépit des vexations étrangères, assez communes à cette époque. Mais la sage prévision d'Ermenfroi y avait déjà pourvu. Dès la troisième année de Dagobert, c'est-à-dire l'an 632, il avait rattaché sa maison au monastère de Luxeuil en y introduisant la Règle de Saint-Colomban, et en la plaçant sous le haut patronage de Walbert et de ses successeurs.

On ne doit plus s'étonner alors qu'il se soit trouvé à Cusance de pieux et de vertueux disciples de saint Ermenfroi. Lorsqu'un savant dirige une maison, il en sort ordinairement des hommes instruits; mais un supérieur qui est saint fait toujours refléter sur ceux qui l'entourent les rayons de sa sainteté. Parmi les religieux qui firent surtout la gloire de l'abbaye, au septième siècle, citons Wandalbert, Abaco, Ravenborde, Adbert, Athaël, Caranus et Maldagis. Ils contribuèrent à embellir la couronne d'Ermenfroi, et montrèrent par leur conduite de plus en plus édifiante à quelle école ils s'étaient formés.

Cependant, Ermenfroi et Waldelène commençaient à sentir le poids des années, et déjà leur mère les avait précédés au ciel. Ils avaient abrégé leur vie, celui-ci par les mortifications secrètes qu'il avait ajoutées aux travaux dont il était chargé au profit du monastère; celui-là, par les sollicitudes paternelles que lui donna jusqu'à la fin la direction d'une communauté nombreuse. Mais Dieu, qui voulait achever de purifier notre Saint et le détacher complétement du monde, permit qu'il assistât encore aux funérailles de son frère. Waldelène étant tombé malade à Rantechaux, Ermenfroi, informé des progrès du mal, vint lui apporter les consolations de la foi, et lui promit de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplît. En effet, de retour à sa cellule, le saint abbé se hâta de convoquer ses religieux, leur exposa l'état de son frère, et les invita à s'unir à lui dans le sacrifice et l'oraison; en sorte que ce fut au milieu d'un concert de prières que l'âme de Waldelène s'envola de la terre au ciel. A la nouvelle de sa mort, Ermenfroi, douloureusement affecté, mais toujours égal à lui-même, alla passer à l'église le reste de la nuit. Le lendemain matin, il conduisit ses moines jusqu'à Hyèvre, à la rencontre du corps. Ils le ramenèrent à Cusance, en franchissant avec une rapidité merveilleuse les hauteurs escarpées du Lomont. Deux religieux suffisaient pour porter le cercueil, malgré la pesanteur du corps et les difficultés de la route. Le peuple, qui pouvait à peine suivre le cortége, tira de cette circonstance un présage favorable à la sainteté du défunt.

Quelque temps après la mort de son frère, environ l'an 670, saint Ermenfroi tomba malade, et sa maladie ne tarda pas à prendre un caractère particulier de gravité. Un soir que les religieux s'étaient rassemblés autour de lui, pour lui exprimer par leurs soupirs et leurs larmes la peine qu'ils ressentaient, ils crurent apercevoir les premiers indices de l'agonie, et s'éloignèrent à quelque distance, comme pour échapper à de tristes adieux. A l'instant même, une vive clarté se répandit sur le corps de notre Saint, et sa belle âme alla jouir d'une clarté plus vive encore dans le sein de son Dieu. C'était le 25 septembre, vers 670.

CULTE ET RELIQUES.

Ses disciples l'ensevelirent avec honneur, et déposèrent ses restes à côté des restes de Waldelène, dans l'intérieur de l'église dédiée à saint Jean-Baptiste. Dès le jour de la sépulture, les religieux de Cusance rendirent à Ermenfroi une sorte de culte privé : une lampe allumée fut suspendue sur son tombeau, et le Seigneur daigna manifester par un prodige éclatant que ce culte lui était agréable : car la lampe demeura allumée pendant plusieurs années, et l'huile, loin de diminuer, déborda chaque jour en quantité suffisante pour entretenir une seconde lampe, dont l'église des moines était éclairée. Le biographe qui raconte ce fait assure qu'il a eu le bonheur d'en être témoin. Quant à la plupart des autres miracles opérés au tombeau de notre Saint, il déclare qu'à raison des goûts humbles et modestes des anciens religieux, qui préféraient la culture de la terre à la culture des lettres, il n'a pu se procurer une relation écrite de tous les faits. Toutefois, il en cite quelques-uns, que la tradition orale a conservés, et qui suffisent pour attester le pouvoir de saint Ermenfroi auprès de Dieu.

Non-seulement il eut à Cusance son autel et son office; mais, selon le témoignage de Mabillon, il fut particulièrement honoré à Luxeuil, et, en l'année 1691, sa fête y était encore célébrée sous le rite semi-double. Elle est fixée au 25 septembre dans le diocèse de Besançon. Trithémius, Bucelin, du Saussay, H. Menard et Chastelain, en font mémoire sous cette date. Plusieurs paroisses ont été établies sous le vocable de ce saint abbé.

Ses restes précieux, après avoir été longtemps conservés dans le monastère de Cusance, furent transportés ensuite à Santoche (Doubs, arrondissement de Baume-les-Dames, canton de Clerval), dans l'église de ses terres patrimoniales. Cette paroisse se montrait saintement jalouse du dépôt qui avait été confié à sa garde, et elle le conserva jusqu'au commencement du XVIIe siècle avec une grande vénération. Quand les Suédois envahirent la Franche-Comté, on apporta les reliques à Clerval pour les mettre à l'abri des profanations de l'ennemi.

Ce qu'il en reste aujourd'hui est conservé avec honneur dans cette ville. M. l'abbé Guillaume, curé du lieu, a fait faire la reconnaissance authentique de ces précieuses reliques et les a renfermées dans une châsse élégante.

Nous avons extrait cette biographie de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon; ils l'ont tirée eux-mêmes de la *Vie de saint Ermenfroi*, écrite, quarante ans environ après sa mort, par Egilbert, un de ses disciples, prévôt du monastère de Cusance.

SAINT CÉOLFRID [1],

ABBÉ DE WEARMOUTH ET DE JARROW, EN ANGLETERRE.

716. — Pape : Saint Grégoire II. — Roi de France : Charles Martel.

Peregrini sumus coram te et advenæ, sicut omnes patres nostri.
Nous sommes des voyageurs devant vous, ô mon Dieu ! comme l'ont été tous nos pères.
I Paralip., XXIX, 15.

Saint Céolfrid, vulgairement appelé en France saint Céoulfroy, ou saint Ceufrey, naquit dans la Bernicie (Northumberland actuel). Il était parent de saint Benoît Biscop, et abandonna le monde conjointement avec lui. Ils firent ensemble un voyage à Rome, tant pour satisfaire leur dévotion que pour se perfectionner dans la connaissance des saintes lettres. Lorsqu'ils furent de retour dans leur patrie, saint Céolfrid aida de ses soins saint Benoît

1. *Alias :* Céoulfroy, Ceufrey, Ceufral, Ceufrol, Souffroy, *Ceolfridus.*

Biscop dans la fondation du monastère de Saint-Pierre de Wearmouth, au diocèse de Durham, lequel fut bâti en 674. Il eût bien désiré que toutes les créatures le méprisassent comme il se méprisait lui-même, et que personne ne pensât à lui. Il vivait dans la communauté de Wearmouth, de la même manière que saint Antoine et saint Hilarion vivaient sur leurs montagnes. Sa pénitence était très-austère, et son recueillement continuel.

Saint Benoît Biscop ayant formé la résolution de bâtir le monastère de Saint-Paul de Jarrow en 682, Saint Céolfrid fut chargé du soin de former le nouvel établissement, et choisi pour gouverner la communauté naissante, qui était composée de soixante-dix religieux. Sept ans se passèrent de la sorte. En 689, saint Benoît Biscop l'établit aussi supérieur de Wearmouth. Il gouverna vingt-huit ans les deux monastères, qui passaient pour n'en faire qu'un, parce qu'ils étaient fort voisins, et qu'il y avait entre l'un et l'autre des rapports constants d'union et d'intelligence. Il joignait à une sage activité dans les entreprises, un esprit pénétrant, un jugement solide, et une grande faveur de zèle. On trouve dans Bède, qui vécut sous sa conduite, les preuves les moins équivoques de son savoir, de ses belles qualités et de ses vertus. Comme il aimait les sciences qui avaient la religion pour objet, il forma de bonnes bibliothèques dans ses monastères ; mais il ne voulut point y mettre de ces livres qui ne servent qu'à entretenir la curiosité. Bède est un exemple du succès avec lequel on étudiait dans les communautés qui lui étaient soumises.

Naïtan, roi des Pictes, le fit consulter sur le temps où l'on devait célébrer la Pâque, ainsi que sur la forme de la tonsure cléricale. Ses sujets ne s'accordaient point avec le reste de l'Eglise sur ces deux objets. Le saint abbé lui répondit, et lui prouva qu'il fallait s'en tenir à la pratique de l'Eglise romaine ; célébrer la Pâque avec elle, et porter la couronne usitée dans cette même Eglise, à laquelle il donne le nom de couronne de saint Pierre. Naïtan la reçut avec joie, et ordonna que ses sujets s'y conformassent; il demanda aussi des ouvriers à Céolfrid, afin de faire bâtir une église de pierre, qu'il dédia, comme il l'avait promis, au Prince des Apôtres.

Le saint abbé, sentant ses forces épuisées par l'âge et les maladies, résolut de quitter sa place, qu'il ne se croyait plus en état de remplir. Ses religieux le prièrent, de la manière la plus pressante, de ne point les abandonner; mais ils se rendirent à la fin, et élurent pour abbé des deux monastères, Huchtbert ou Hubert. Il y avait alors six cents moines, tant à Wearmouth qu'à Jarrow. Lorsque Céolfrid se vit remplacé par celui de ses disciples qu'il avait lui-même désigné, il fit un discours pour exhorter les frères à vivre dans l'union et la charité ; mais dans la crainte que les grands du royaume, pénétrés de vénération pour lui, ne fissent des efforts pour le retenir, il annonça qu'il allait partir pour Rome, afin de visiter les tombeaux des Apôtres avant de mourir. Etant en route, il ne se contentait pas de dire chaque jour l'office divin, il récitait encore deux fois le psautier tout entier. Il célébrait aussi la messe régulièrement : il n'y manqua qu'une fois sur mer, et les trois derniers jours qui précédèrent sa mort. Comme il traversait la France, il tomba malade à Langres, (Haute-Marne), et y mourut le 25 septembre 716, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait quarante-sept ans qu'il était prêtre, trente-cinq qu'il était abbé, et vingt-sept qu'il gouvernait seul les monastères de Wearmouth et de Jarrow.

On l'enterra près de Langres, dans l'Eglise des trois martyrs jumeaux, ou des saints Speusippe, Eleusippe et Meleusippe. Les reliques de saint

Céolfrid furent portées dans la suite à Jarrow, puis à Glastonbury (comté de Somerset), pendant les ravages des Danois.

Godescard. — Cf *Vies des Saints du diocèse de Langres*, par M. l'abbé Godard; *Vie de saint Bénigne de Dijon*, par M. l'abbé Bougaud.

SAINT AUSTINDE [1] DE BORDEAUX,

ARCHEVÊQUE D'AUCH ET CONFESSEUR.

1068. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

Rexisti provinciam Ausciam
Et ampliasti Ecclesiam.

Glorieusement assis sur le siége de la métropole d'Auch, vous avez su agrandir votre Eglise et faire rentrer dans leurs droits celles de votre province.

Hymne de saint Austinde.

Saint Austinde naquit à Bordeaux. Prévenu de bonne heure des grâces du ciel, il n'apprit à connaître le monde que pour le craindre ou le mépriser, et afin de mettre sa jeunesse et son inexpérience plus à l'abri des piéges de l'esprit tentateur, il se hâta de s'enrôler parmi le clergé de sa ville natale. La première fois que les annales de l'Eglise d'Auch mentionnent son nom, elles nous le montrent dans une cérémonie religieuse, présidée dans cette cité par l'archevêque Raymond Coppa.

Auch n'avait eu jusque-là qu'un cimetière. C'était toujours le même qu'avaient établi les premiers chrétiens autour de l'église de Saint-Jean. Quand saint Orens, imitant ses prédécesseurs, et imité à son tour par les évêques qui lui succédèrent, y eut choisi sa sépulture, on aima plus que jamais à reposer près de cendres aussi vénérées ; et plus d'une fois sans doute la piété des fidèles se montra généreuse, et paya largement l'hospitalité qu'elle venait demander. Tant qu'il n'y eut dans la cité qu'une église paroissiale, cet usage se maintint sans difficulté. Mais, après le partage de la ville entre Sainte-Marie et Saint-Orens, il devait en être autrement. L'établissement d'un nouveau service religieux, en créant deux administrations différentes et presque des intérêts opposés, devait naturellement amener la création d'un second cimetière. Plusieurs archevêques l'avaient compris ; mais, soit timidité, soit faiblesse, ils avaient tous reculé devant les oppositions que cette mesure ne pouvait manquer de faire naître. Raymond Coppa, plus ferme et plus courageux, résolut de l'exécuter. Il choisit un local dans l'intérieur de la ville, aux portes même de la métropole ; et sans s'arrêter ni aux clameurs, ni aux protestations des moines de Saint-Orens, adversaires déclarés du projet, il bénit solennellement le local choisi, l'enrichit d'indulgences et y établit le nouveau cimetière. L'acte de cet établissement porte la date du 4 novembre 1045. Parmi les trois ou quatre souscriptions dont il est revêtu, on y lit celle de saint Austinde, qui y prend la qualité de clerc de l'Eglise de Bordeaux.

1. *Alias :* Ostent, Ostend, Osten, Ostein, *Austindus.*

Malgré cette adhésion donnée publiquement à la tentative de Coppa, lorsque le jeune clerc voulut se dérober entièrement aux espérances du siècle et embrasser une vie plus parfaite, il ne balança pas à se retirer parmi les moines de Saint-Orens, que sa conduite avait dû singulièrement indisposer, et, chose étonnante, c'est lui que ceux-ci choisirent pour le mettre à leur tête, après deux ou trois ans de noviciat. La vie du nouvel abbé devait présenter une autre singularité plus grande que la précédente. L'archevêque d'Auch étant mort sur ces entrefaites, le chapitre de Sainte-Marie, en lutte ouverte avec les moines de Saint-Orens, plaça leur supérieur sur le siége métropolitain (1041). Certes, il fallait un mérite bien rare et bien reconnu pour triompher ainsi des préventions les plus légitimes et conquérir si vite des suffrages si opposés.

Ses premiers actes annoncèrent ce qu'on devait attendre de son épiscopat. Fort de son droit et sourd à toutes les considérations d'une vaine prudence, il reprit l'œuvre de son prédécesseur, que le Saint-Siége, trompé par les moines, avait cassée, et en dépit d'une bulle dont il soupçonnait la nullité, constatée plus tard, il rouvrit le cimetière de Sainte-Marie et y ordonna des inhumations. Son ancienne communauté se récria aussitôt et députa deux de ses membres à Rome. Le Prélat les y suivit ; mais avant de s'éloigner, répandant son âme devant l'autel de la Vierge et prosterné aux pieds de son image, il conjura le ciel de défendre sa cause et de traverser les desseins de ses adversaires. Ses vœux furent exaucés. Les députés de Saint-Orens moururent en route, et lui-même n'eut point de peine à justifier ses prétentions aux yeux du souverain Pontife, et à en obtenir une sentence favorable qui, toutefois, ne fut point promulguée. Les droits de l'Archevêque parurent sans doute si évidents, que cette formalité fut jugée inutile.

La mince possession d'un cimetière n'aurait pas suffi pour arracher Austinde à son troupeau et le conduire au-delà des Alpes. Des intérêts plus graves l'avaient appelé à Rome. Il lui fallait l'appui du Pape pour exécuter une réforme qu'il méditait. Deux siècles auparavant, quand la Gascogne n'était qu'un monceau de ruines, un comte Gombaud s'était fait donner l'onction sainte et avait réuni dans ses mains l'administration des évêchés de Bazas, d'Aire, de Dax, d'Oléron, de Bayonne, de Lescar et peut-être même de Lectoure. Ce qui fut aux jours de la désolation se perpétua quand les temps furent devenus meilleurs. La religion gémissait de voir les Canons violés, et la société en souffrait encore plus que la religion. L'Eglise alors, par son esprit, par ses principes, par sa constitution, était à peu près la seule providence des serfs, qui couvraient le sol ; car, tout ce qu'il y avait auparavant d'hommes libres, d'anciens propriétaires de petits manoirs, d'habitants attachés à la patrie par le sentiment de la possession, avait complétement disparu. Le manque absolu de garanties sociales avait rendu la situation intolérable. Le peuple n'existait point encore. Le sacerdoce devait le faire naître plus tard et l'élever sous sa tutelle bienfaisante. Dans ces circonstances, augmenter le nombre des pasteurs, c'était multiplier les garanties du faible, du pauvre, de tout ce qui souffrait.

Austinde obtint la déposition de Raymond le Vieux qui, au milieu du XIe siècle, possédait autant de siéges qu'en occupait Gombaud dans le IXe, et prenait ordinairement comme lui le titre d'évêque de la Gascogne. Le grand coup était frappé ; l'ordre ne tarda pas à se rétablir. Raymond, neveu de l'évêque déposé, connu dans l'histoire sous le nom de Raymond le Jeune, pour le distinguer de son oncle, retint les évêchés de Bazas, de

Dax et de Bayonne ; mais bientôt il abandonna les deux derniers et ne garda que celui de Bazas. La province ecclésiastique de la Gascogne se trouva ainsi, grâce au zèle et à l'activité d'Austinde, reconstituée comme elle l'était avant que l'invasion des Sarrasins d'Espagne et la longue lutte de Charles Martel, de Pépin le Bref et de Charlemagne contre le duc Eudes et ses descendants, eussent porté le trouble et la désolation dans son sein. Ce premier but atteint, Austinde réunit à Jacca, en Espagne, un concile qu'il présida et où il parut avec ses suffragants Héraclius de Tarbes, Etienne d'Oléron et Jean de Lectoure. Là aussi il s'occupa de restauration ; car tous les décrets qu'on y porta regardaient le rétablissement de la discipline ecclésiastique et des rites sacrés.

Mais c'est surtout contre les seigneurs que saint Austinde était appelé à lutter ; car c'est surtout chez eux qu'il devait trouver une résistance opiniâtre. Ils avaient fait irruption dans le sanctuaire au milieu des perturbations publiques, et s'étayant du temps et de la possession qui avaient sanctionné leurs envahissements, ils prétendaient les garder. Au commencement de son pontificat, le zèle de l'archevêque avait néanmoins trouvé quelques sympathies dans Guillaume Astanove, comte de Fezensac. L'église de Sainte-Marie était fort exiguë et assez mal bâtie. Austinde la fit reconstruire sur un plan plus vaste et plus digne d'une métropole. Guillaume Astanove l'aida dans son entreprise, mit au service de cette œuvre son or, ses ouvriers et son autorité, et quand l'édifice fut achevé, il donna à la nouvelle église tout le terrain qu'il possédait dans le voisinage, et qui touchait d'un côté à la basilique, et de l'autre à son château. Le comte et l'archevêque s'associèrent encore pour agrandir la maison canoniale devenue insuffisante, depuis que les chanoines avaient adopté la vie de communauté, ce qui s'était fait sous un des pontificats précédents. Enfin Guillaume Astanove soutint le prélat dans ses prétentions contre les moines de Saint-Orens ; mais il mourut bientôt après, et son fils Aymeric II n'hérita pas de ses sentiments.

Bernard Tumapaler, comte d'Armagnac, alors suzerain de toute la Gascogne, jaloux de son autorité comme le sont presque toujours les esprits faibles, était surtout prévenu contre Austinde. D'autres seigneurs, et en grand nombre, partageaient la jalousie de Bernard et sa haine pour le métropolitain d'Auch. Il est bon de se souvenir qu'à la suite des malheurs de tous genres qui avaient pesé très-longtemps sur la Gascogne, les seigneurs s'étaient emparés, non-seulement des biens du clergé, mais encore de la plupart des églises qu'ils faisaient desservir par quelques clercs affamés à qui ils jetaient une maigre part de leurs revenus. On comprend dès lors la situation respective du métropolitain d'Auch, résolu à rendre à leur destination respective les églises et leurs biens inféodés, et des seigneurs parvenus, obstinés à conserver les richesses dont une injuste spoliation les avait rendus maîtres. L'archevêque invoqua les Canons ; il pria, exhorta, pressa. Quelques seigneurs écoutèrent sa voix. Le plus grand nombre se montrèrent sourds. Austinde n'était pas homme à s'arrêter dans l'accomplissement d'un devoir reconnu. Voyant ses exhortations dédaignées, il menaça du glaive que l'Eglise avait déposé dans ses mains. Il y avait du courage dans une pareille menace. Les coupables étaient nombreux, et à leur tête se faisaient remarquer par leur résistance trois comtes, que l'histoire ne désigne pas, mais qui ne sont autres, très-vraisemblablement, que les comtes de Fezensac, d'Armagnac et d'Astarac, les plus puissants de la contrée.

Les esprits s'échauffaient : la rapacité alarmée faisait entendre ses vociférations. Loin de craindre et de mollir, Austinde lança la foudre et frappa d'excommunication les coupables, quel que fût leur rang, et soumit leurs églises à l'interdit. A ce coup, les passions ne connurent plus de bornes. Les jours du courageux Pontife étaient en danger ; pourquoi n'aurait-il pas épargné au caractère sacré dont il était revêtu des outrages gratuits et peut-être même un dernier crime à des ouailles que leur égarement ne rendait que plus chères à son cœur ? Il s'éloigna, emportant avec quelques haines violentes de nombreux et bien vifs regrets, et alla attendre sur la terre étrangère que l'orage se dissipât ; il se retira auprès du célèbre Gervaise, archevêque de Reims, qui le retint deux ans entiers près de lui.

Cependant le souvenir de ses vertus vivait parmi son troupeau : son zèle et sa fermeté, ces deux qualités qui frappent toujours les masses, leur prêtaient un nouvel éclat. L'interdit surtout, alors observé sévèrement, pesait à la foi des populations. On s'alarmait d'être si longtemps privé des cérémonies du culte et presque des bienfaits de la religion. On murmurait contre une obstination provoquée par la cupidité et l'orgueil, et dans un temps de rudesse et d'emportement, les menaces se traduisaient facilement en actes. Force fut donc aux coupables de plier devant la réprobation générale et de promettre la restitution demandée.

Les habitants d'Auch députèrent aussitôt vers le prélat quelques-uns de leurs principaux concitoyens pour en porter à l'archevêque l'heureuse nouvelle, et solliciter son retour. Ravi d'un changement qui comblait tous ses vœux, Austinde ne tarda pas à quitter Reims et à reprendre le chemin de son diocèse. Sur sa route, il entra à Paris où il s'arrêta quelques jours. De Paris, il se dirigea vers la Provence, visita Rimbaud ou Rajambaud, archevêque d'Arles, et assista à la consécration de l'église de Tritis, faite par ce prélat. Il consacra lui-même celle du prieuré de Saint-Zacharie, dépendant de Saint-Victor de Marseille. L'acte dressé à cette occasion et revêtu de sa signature, fut conservé jusqu'en 1793. Enfin, après une si longue absence, il rentra dans sa métropole au milieu de l'allégresse générale. Les cœurs étaient changés. Austinde crut pouvoir constater solennellement sa victoire ou plutôt consacrer irrévocablement ses droits. Il profita du passage dans la Gascogne du cardinal Hugues le Blanc, légat du Saint-Siége en Espagne, et assembla à Auch un concile qu'il présida conjointement avec le légat, et auquel assistèrent non-seulement tous ses suffragants, mais encore les abbés, et même les principaux seigneurs de la Gascogne. Il y fut statué que toutes les Eglises situées dans les limites de la Gascogne payeraient à leurs siéges respectifs le quart des dîmes, ce qui ne se pratiquait point jusque-là. Le concile acheva de vaincre toutes les résistances. La loi qu'il fit passa dans la pratique générale ; elle s'exécutait encore en 1790.

Cette œuvre couronna la vie de l'illustre Prélat. Dieu ne l'avait appelé sur la chaire de la métropole que pour qu'il fît rentrer les églises de sa province dans leurs droits. Cette mission remplie, il tomba malade vers la fin du concile, et peu de jours après il s'endormait paisiblement dans le Seigneur, le 25 juillet 1068, quoique sa fête ait été transférée au 25 septembre, sans qu'on puisse en assigner la cause d'une manière très-certaine.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Austinde fut enseveli dans l'ancienne basilique de Saint-Jean, à côté de ses deux saints prédécesseurs, saint Taurin et saint Léothade. La plupart des évêques et des abbés qui étaient venus

au Concile dont nous avons parlé, et que la maladie du métropolitain avait retenus à Auch, voulurent assister à ses funérailles et payer ainsi un dernier tribut d'hommage à sa piété, et de reconnaissance à son zèle.

A une époque que l'on ne saurait plus fixer au juste de nos jours, les corps de ces trois saints évêques furent portés dans l'église de Sainte-Marie. Lorsque les cryptes de l'église métropolitaine actuelle furent terminées, on les y descendit, et chacun d'eux eut son sarcophage, sa chapelle et son autel. En 1810, le vénérable Léonard Destrappes, archevêque d'Auch, les visita et leur fit rendre les honneurs qui leur étaient dus; on scella de nouveau les tombes, après toutefois y avoir déposé le procès-verbal de cette invention ou reconnaissance, écrit sur un parchemin roulé à la façon des anciens volumes, pour servir de monument à la postérité.

On arriva ainsi à la grande tourmente de 1793. Alors l'impiété s'abattit sur la métropole et la dépouilla des vases sacrés, des ornements pontificaux ou sacerdotaux, des reliquaires en argent ou en vermeil, de tous les objets qui présentaient à l'œil l'apparence de quelque valeur appréciable en numéraire; mais elle lui abandonna un trésor plus précieux, la presque totalité de ses grandes reliques. La vérification en a été faite les 20, 21 et 22 janvier 1857 par ordre et sous les yeux de Mgr de Salinis. Voici l'invention des reliques de saint Austinde, d'après cette récente vérification : 1° Mâchoire inférieure entière, mais fracturée; 2° deux omoplates; 3° deux clavicules; 4° vingt côtes ou fragments de côtes; 5° le sternum; 6° vingt vertèbres; 7° les deux humérus, les deux cubitus, les deux radius; 8° les deux os des îles et le sacrum; 9° les deux fémurs, les deux rotules, les deux tibias, les deux péronés; 10° un calcaneum, les deux astragales; 11° deux os du tarse et deux du métatarse; — 12° deux vases de cendres.

Extrait des *Vies des Saints évêques de la métropole d'Auch*, par **J.-J. Monlezun, chanoine d'Auch et du Puy.** — Auch, 1857.

SAINT DÉFENDANT, MARTYR, AU DIOCÈSE DE MARSEILLE (290).

Saint Maurice et ses généreux compagnons, les soldats de l'illustre légion thébéenne, étaient tombés, le 22 septembre 286, sous le fer du bourreau, donnant au monde entier un spectacle magnifique de l'héroïsme chrétien. Quelques légionnaires cependant avaient échappé au massacre général : Dieu les réservait à un martyre prochain. Défendant était de ce nombre. Il traversait le Rhône avec quelques compagnons fidèles, lorsque les espions du sanguinaire Maximien les surprirent. Le dialogue suivant s'échangea entre les bourreaux et les victimes : « N'êtes-vous pas de la compagnie de ces infâmes dont les édits de l'empereur ont fait justice il y a quatre ans? » — « Nous sommes de cette compagnie ; mais nos frères ne sont pas des infâmes ; ce terme ne peut s'appliquer qu'à vous et à votre empereur ». — « Osez-vous bien mépriser ainsi l'auguste Maximien et ses envoyés ! » — « Nous méprisons ses menaces, son impiété, sa cruauté ». — « Savez-vous que nous pouvons vous faire payer de votre tête vos blasphèmes? » — « Voilà notre tête, frappez, puissions-nous mourir pour Jésus-Christ et aller rejoindre nos frères ! » Et leurs têtes roulèrent sur le sol.

Défendant et ses compagnons furent ensevelis par Théodore, évêque de Marseille : une église fut dédiée sous leur invocation. Leur culte se répandit bientôt en Italie : beaucoup de villes les prirent pour leurs patrons et leur érigèrent des autels. Citons Chivasso, sur le Pô, au diocèse de Turin ; Calvi, dans la Terre-de-Labour ; et Novare, dans les anciens Etats sardes. L'église des Ermites de Calvi possède une partie de leurs reliques. Un fait miraculeux, rapporté par les Bollandistes, va nous montrer, avec la puissance de saint Défendant, le respect dont on entourait autrefois le jour de sa fête. Un villageois du diocèse de Calvi, au lieu d'assister à la messe de la fête patronale de son hameau, s'occupait chez lui à faire cuire de petits oiseaux qu'il avait pris à la chasse. Tout à coup ils recouvrent la vie et prennent leur essor, pendant que le chasseur, qui avait cru pouvoir se dispenser de son devoir, perd la vue : il ne la recouvra qu'après avoir fait pénitence de sa faute et invoqué, devant l'autel de saint Défendant, l'intercession du serviteur de Dieu.

Acta Sanctorum, 2 janvier, traduction nouvelle.

SAINT NIL,

ANCIEN GOUVERNEUR DE CONSTANTINOPLE ET SOLITAIRE (450).

Issu d'une famille qui prenait rang parmi la première noblesse de Constantinople, saint Nil, par sa condition distinguée, jointe à ses qualités personnelles, fut élevé à la dignité de préfet ou de gouverneur de cette ville impériale, sous le règne du grand Théodose et d'Arcade son fils. Il contracta mariage avec une femme digne de son mérite autant par sa naissance que par ses vertus. Dieu bénit leur union qu'ils avaient placée sous la garde du ciel. Deux enfants leur furent accordés.

Cependant le Seigneur l'appelait à une vie plus parfaite et l'y disposait de jour en jour. Docile aux impressions miséricordieuses de la grâce, et, dégoûté entièrement de la cour et du monde, il résolut d'abandonner le siècle et d'embrasser la vie solitaire. Sa vertueuse épouse y consentit et voulut imiter son exemple. Elle se retira avec sa fille dans un monastère d'Egypte ; l'asile que choisit saint Nil avec son fils Théodule, pour se sauver des dangers du siècle, fut le mont Sinaï, où vivaient d'une vie toute céleste un grand nombre d'anachorètes. Là, dépouillé de tout ce qui pouvait le flatter, femme, parents, amis, richesses, dignités, il prit Dieu seul pour son partage et le lot de son héritage, et s'appliqua avec une ardeur peu commune à l'acquisition des vertus religieuses. Dieu le favorisa du don de prophétie et d'une profonde connaissance dans les voies de la perfection.

Saint Nil fut non-seulement le défenseur zélé de saint Chrysostome persécuté, mais aussi de la foi catholique souvent attaquée par les erreurs des novateurs. Ses excellentes lettres sur divers points dogmatiques, prouvent évidemment qu'il n'était pas moins habile et éclairé pour venger la doctrine de l'Eglise que pour établir les règles des mœurs. Il mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'empereur Marcien, vers 450. Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le Jeune, et déposées sous l'autel de l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, suivant Nicéphore et les Menées grecques.

Saint Nil était doué de beaucoup d'érudition et d'éloquence ; son style est pur, orné, délicat, et quelquefois sentencieux ; il décèle de l'abondance. Nous avons de ce Saint plusieurs savants ouvrages, dont voici les principaux et les plus authentiques : 1° des *Epitres* en grand nombre ; 2° un traité de la *Vie Monastique,* et un sur la *Fuite des Vices* et la *Pratique de la Vertu ;* 3° le livre de la *Prière ;* 4° un traité de la *Pauvreté volontaire ;* 5° un traité *à Euloge ;* 6° un traité sur les *huit Esprits de Malice ;* 7° un traité de l'*Oraison,* distribué en cent cinquante-trois articles ; 8° un traité des *Mauvaises Pensées ;* 9° des *Sentences ;* 10° enfin, du *Massacre des Solitaires du Sinai* et de la *Captivité de Théodule.*

Quant aux autres écrits qu'on veut lui attribuer, la saine critique les désavoue. Joseph-Marie Suarez, ancien évêque de Vaison, le Père Pierre Poussines, jésuite, et Léon Allatius, ont donné diverses éditions de ses œuvres. La dernière est la plus estimée et la plus complète.

Extrait de l'*Esprit des Saints,* par M. l'abbé Grimes.

SAINT AUNAIRE OU AUNACHAIRE,

DIX-HUITIÈME ÉVÊQUE D'AUXERRE ET CONFESSEUR (603).

Aunaire était de la première noblesse de la ville d'Orléans. Son père s'appelait Pasteur et sa mère Ragnoara. Ils envoyèrent de bonne heure leur fils à la cour de Gontran, roi de Bourgogne. Là, une sainte disposition pour la lecture des divines Ecritures lui donna bientôt du dégoût pour les grandeurs humaines, et lui fit préférer le service du Roi du ciel à celui des rois de la terre.

Il se rendit à Tours, accompagné de deux domestiques seulement et à l'insu de ses parents, s'y fit couper les cheveux sur le tombeau de saint Martin et y prit l'humble habit des clercs. Ses parents, affligés de ce qu'il n'était plus à la cour et ne sachant ce qu'il était devenu, ne trouvèrent personne qui pût leur en donner des nouvelles. Saint Syagre, évêque d'Autun, ayant appris ce

qui était arrivé, fit venir Aunaire de Tours, le garda près de lui, prit soin de son éducation et le fit passer par tous les degrés de la cléricature, en sorte qu'après la mort de saint Ethère, le peuple et le clergé d'Auxerre le choisirent unanimement pour lui succéder. Son sacre eut lieu à Auxerre même le jour de la fête de saint Germain, le 31 juillet 573.

On ne tarda pas à connaître tout le mérite du nouveau pasteur : il marqua son amour pour les citoyens, fit sentir sa vigilance sur le clergé, prouva sa charité envers les pauvres et se distingua dans tout ce qui regardait le service de Dieu. Son visage, disent les auteurs de sa vie, ressemblait à celui d'un ange, ses discours étaient d'une pathétique éloquence, et son accès facile. Il ordonna que des prières seraient dites chaque jour dans chacune des paroisses de son diocèse, fixa l'heure à laquelle tous les archiprêtres et les abbés célébreraient chaque dimanche l'office de la nuit, assista aux conciles qui se réunirent à Paris (573) et à Mâcon (583 et 585), et assembla un synode dans sa ville épiscopale, vers 585, pour la notification et l'exécution des canons du dernier concile de Mâcon que nous venons de citer. Il y ajouta lui-même quarante-cinq statuts disciplinaires.

On trouve le nom de saint Aunaire parmi ceux des évêques qui, en 589, travaillèrent à la pacification des troubles arrivés dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers. Ce pieux prélat fut honoré de deux lettres du pape Pélage II, et mourut le 25 septembre 603, laissant plusieurs terres de son patrimoine à l'église de Saint-Etienne et à celle de Saint-Germain où il fut inhumé. Son épiscopat avait duré trente ans, un mois et vingt-trois jours.

Aunaire fut véritablement le chef d'une famille de Saints : il avait pour frère le vénérable Austrin, évêque d'Orléans, et sa sœur Austrégilde ou Agie, honorée d'un culte public, fut mère de saint Leu, archevêque de Sens. Il eut le bonheur d'élever dans son clergé saint Outrille ou Austrégisile qui devint archevêque de Bourges, et, dans son monastère, le célèbre Valeri, plus tard abbé d'un monastère situé dans le diocèse d'Amiens.

On doit au zèle de ce prélat deux ouvrages qu'il fit écrire par un prêtre nommé Etienne Africain, sur la vie de saint Amâtre et de saint Germain : le premier de ces ouvrages est en prose, et l'autre en vers. Constance, prêtre de Lyon, avait déjà écrit en prose cette dernière vie.

En 1567, les Huguenots profanèrent les reliques du saint évêque d'Auxerre.

Gallia Christiana nova; Godescard ; Baillet.

XXVIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nicomédie, la naissance au ciel des saints martyrs CYPRIEN, et JUSTINE, vierge; Justine, après avoir souffert beaucoup de mauvais traitements pour Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien et le président Eutholme, convertit Cyprien, qui, adonné à la magie, s'efforçait de la séduire par ses enchantements ; elle fut ensuite martyrisée avec lui. Leurs corps, qui avaient été exposés aux bêtes, furent enlevés la nuit par des matelots chrétiens, et portés à Rome : on en fit depuis la translation à Saint-Jean de Latran, où on leur donna une sépulture honorable près du baptistère. 304. — A Rome, saint Callistrate, martyr, et quarante-neuf autres soldats, qui, durant la persécution de Dioclétien, voyant que Callistrate, qu'on avait enfermé dans un sac et jeté à la mer, en était sorti sain et sauf, par une permission du ciel, se convertirent et souffrirent le martyre avec lui. 304. — A Rome, saint EUSÈBE, pape. 310. — A Bologne, saint Eusèbe, évêque et confesseur [1]. 400. — A Brescia, saint Vigile, évêque [2]. VIe s. — A Albano, saint Sénateur. — Près de

1. Saint Eusèbe de Bologne fut un des principaux défenseurs de la vérité orthodoxe contre les Ariens, au concile d'Aquilée (381). Ami intime de saint Ambroise de Milan, il y parla presque toujours après lui, et ce fut à son exemple que tous les autres évêques catholiques prononcèrent anathème contre quiconque ne confesserait pas Jésus-Christ coéternel à son Père. Saint Eusèbe est regardé comme le quatrième évêque de Bologne; on fait commencer son épiscopat vers 390, et l'on ne le fait finir que vers 400. — Baillet.

2. Il mourut au bourg d'Iseo (Lombardie), et son corps fut d'abord déposé dans une chapelle soute-

Frascati, saint NIL, abbé, fondateur du monastère de Grotta Ferrata, homme de grande sainteté. 1005. — A Tiferno (Citta-di-Castello), saint Amance, prêtre, en qui Dieu fit éclater le don des miracles. Vers 900.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Angers, Chartres, Poitiers et Viviers, saint Thomas de Villeneuve, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 18 septembre. 1555. — Au diocèse d'Alger, saint Arcade, martyr à Césarée de Mauritanie *(Julia Cæsarea)*, aujourd'hui Cherchell, sur la côte nord de l'Afrique. Zénon, évêque de Vérone (Vénétie), son contemporain et auteur de ses *Actes*, nous apprend que saint Arcade s'était d'abord caché pour ne pas voir de ses yeux le douloureux spectacle des souffrances de ses frères les chrétiens; mais, ayant appris qu'un de ses parents était retenu dans les fers pour avoir refusé de dévoiler sa retraite, Arcade accourut se déclarer chrétien. On lui coupa les articulations des membres les unes après les autres, pour qu'il pût se voir réduit à l'état de cadavre vivant. IIIe ou IVe s. — Encore au diocèse d'Alger, mémoire de saint Sévérien et de sainte Aquila, son épouse, qui furent brûlés vifs à Césarée de Mauritanie. Leurs actes ont péri dans un de ces bouleversements dont la terre d'Afrique a été si souvent le théâtre. — Au diocèse de Bayeux, saint Lô, évêque de Coutances, cité au martyrologe de France du 21 septembre. 575. — Au diocèse de Beauvais, fête de Notre-Dame de la Merci, dont nous avons donné l'historique au 24 septembre. XVIIe s. — Au diocèse de Blois, les saints martyrs Corneille et Cyprien, dont nous avons donné la vie au 16 septembre. 252 et 258. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Eusèbe, pape et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Gap, fête de l'Octave et de la translation de saint Arnoux *(Arnulphus)*, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 19 septembre. 1070. — Aux diocèses de Digne et de Fréjus, saint Elzéar ou Augias, comte d'Arian et confesseur, dont nous donnerons la vie au 27 septembre, jour où il est cité au martyrologe romain. 1325. — Au diocèse de Fréjus, la bienheureuse Delphine de Glandève, épouse de saint Elzéar d'Arian, et dont nous donnerons la vie au 26 novembre. 1360. — Aux diocèses de Cologne et de Verdun, saint Maurice et ses compagnons, les soldats de la légion thébéenne, martyrs, dont nous avons donné la vie au 22 septembre. 286. — Au diocèse de Clermont, sainte Thècle d'Iconium, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au 23 septembre. Ier s. — Au diocèse de Dijon, saint Janvier de Pouzzoles, et ses compagnons, martyrs, dont nous avons donné la vie au 19 septembre. 305. — Au diocèse de Mayence, saint Emmeran, évêque et martyr, patron de Ratisbonne, dont nous avons esquissé la notice au 22 septembre. 652. — Aux diocèses de Marseille et de Pamiers, saint ISARNE ou YSARN, abbé de Saint-Victor de Marseille et confesseur. 1048. — Au diocèse de Perpignan, saint Lin, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 23 septembre. 67. — Aux diocèses de Saint-Flour et de Tours, saint Eustache et ses compagnons, dont nous avons donné la vie au 20 septembre. 116. — Dans l'ancienne abbaye de Vicoigne *(Viconia S.-Sebastiani, Casa Dei*, Ordre de Prémontré), au diocèse de Cambrai, le bienheureux Gauthier du Quesnoy *(Walterus Quercetanus)*, deuxième abbé de ce monastère et confesseur. Il succéda au vénérable Raoul et marcha fidèlement sur ses traces. Outre les bonnes œuvres que lui fit produire son éminente piété, il contribua encore beaucoup au développement et à la prospérité de son monastère qu'il gouverna dix-huit ans et où il mourut en paix, laissant après lui une mémoire vénérée. 1229. — A Clermont, en Auvergne, sainte Eutrope ou Eutropie, veuve, sur laquelle on peut lire quelques détails dans la note 4 au martyrologe romain du 15 septembre. Ve s. — En Gascogne, sainte Dévote, que plusieurs hagiographes pensent être la même que sainte Dévote, vierge et martyre, patronne de Monaco, dont nous avons donné la vie au 27 janvier. 300. — A Tours, saint Eustoche, archevêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 19 septembre, où nous avons donné (note 2) quelques détails sur sa vie. 461. — Au diocèse de Sens, saint Aunaire, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 603. — Dans l'ancienne abbaye de Hohenbourg ou Mont-Sainte-Odile *(Altitona, Mons Sanctæ Odilæ)*, au diocèse de Strasbourg, sainte EUGÉNIE, abbesse. 735.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Citta-di-Castello, saint Nil, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata, homme d'une grande sainteté. 1005.

raine. En 1524 et en 1633, il se fit des translations de ses reliques, et elles furent placées dans un lieu plus honorable de l'église d'Iseo. En voici la nomenclature : un grand et un petit os du bras; un os de la hanche; un gros os du pied; deux os des omoplates; un os du sternum; un os de la clavicule; deux petits os semblant appartenir aux omoplates; six côtes entières; trois petits fragments de côtes, et quelques cendres. — Le Père Jean Pinius, dans les *Acta Sanctorum*.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Thomas de Villeneuve, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 8 et le 18 septembre[1]. 1555.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — Le samedi avant le troisième dimanche de septembre, la translation du corps de notre Père saint Sylvestre, abbé. — Le samedi avant le quatrième dimanche de septembre, l'octave de la translation du corps de notre Père saint Sylvestre, abbé.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Le samedi avant le troisième dimanche de septembre, la fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse vierge Marie, étendue à toute l'Eglise par le souverain pontife Pie VII.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — La fête de Notre-Dame de la Merci[2]. XVIIe s.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Salerne, la bienheureuse Lucie ou Luce, vierge, du Tiers Ordre, qui brilla par beaucoup de vertus et de miracles. 1400.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs-Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Gérard, évêque et martyr, de l'Ordre des Carmes, qui mérita la palme du martyre le 24 de ce mois[3]. 1047.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Rome, sur la voie Appienne, le bienheureux Corneille, pape et martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir été condamné à l'exil, fut soumis au supplice des cordes plombées, après quoi il eut la tête tranchée, avec vingt autres personnes de l'un et de l'autre sexe[4]. 252. — En Afrique, le supplice de saint Cyprien, évêque de Carthage, très-illustre par sa sainteté et sa doctrine, qui, après un pénible exil sous les empereurs Valérien et Gallien, consomma son martyre par la décollation, à six milles de Carthage, sur le bord de la mer. La fête de ces deux grands Saints se célèbre dans l'Eglise le 14 et le 16 septembre, et dans notre Ordre le 26 du même mois[5]. 258.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse vierge Marie. — A Todi, la troisième translation de saint Philippe Béniti, dont les ossements furent transférés solennellement, avec de grands miracles, de l'église de Saint-Marc à l'église de Sainte-Marie des Grâces, nommée aujourd'hui de Saint-Philippe-Béniti[6]. 285.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Hersfeld, ville de Hesse-Cassel, sur la Fulde, le bienheureux Méginhard ou Méginher, abbé du monastère bénédictin de cette ville et confesseur. Il fut de son temps un modèle de vertu et de perfection pour toute l'Allemagne. Ses connaissances étendues dans les saintes Ecritures et les autres sciences l'élevèrent à la dignité d'abbé, lorsque Rudolphe, son prédécesseur, fut appelé à remplir le siége épiscopal de Paderborn, sur la Pader (Westphalie). Après l'incendie de 1037 qui réduisit en cendres toute l'abbaye d'Hersfeld, Méginhard la releva de ses ruines et fit transporter dans la nouvelle église les reliques de saint Wigbert et de saint Lulle. Il eut dans la suite, au sujet de ses droits de dîme en Saxe, de longues contestations avec Burchard, évêque d'Halberstadt, sur l'Holzemme (Saxe) ; mais le ciel lui donna raison : Burchard mourut misérablement. 1059. — En Irlande, saint Colman Elo, fondateur et abbé du monastère de Land-Elo, aujourd'hui Lin-Alli, dans le comté de King's County *(comté du Roi)*. Il était né dans le comté de Meath, et avait quitté sa patrie étant encore fort jeune, pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Avant de fonder Land-Elo, il avait passé un temps considérable, tant sur le mont Blandin (province de Leinster) qu'à Corner (Ultonie). Saint Colomkille était son intime ami. 610. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, saint Théoctiste ou Théognite, compagnon du martyre des saints Cyprien et Justine, cités au martyrologe romain de ce jour. 304. — En Sardaigne, les saints martyrs Magigne (Migigne, Nigène, Migiune, Magne, Nigne, Migne), Nabor (Nabrot, Nabort, Nabost) et Faustin ou Fastin, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Milan, capitale de la Lombardie, saint Jean de Méda, fondateur du troisième Ordre des Humiliés[7]

1. Nous avons donné sa vie au 18 septembre. — 2. Voir au 24 septembre. — 3. Voir sa vie au 24 septembre. — 4. Nous avons donné sa vie au 16 septembre. — 5. Voir sa vie au 16 septembre. — 6. Voir sa vie au 23 août.

7. On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle fut fondé l'Ordre des Humiliés (les uns mettent son origine en 1017, d'autres en 1180, d'autres encore en 1190, et plusieurs en 1196), mais on est à peu près unanime sur la circonstance qui donna lieu à cette fondation. L'empereur saint Henri II (972-1024), dans une de ses expéditions romaines, fit prisonniers un certain nombre d'habitants notables de la Lombardie et les emmena comme otages en Allemagne. Là ils furent saisis de regret d'avoir manqué à la fidélité qu'ils devaient à l'empereur, et ils se réunirent pour former une association de frères pénitents. L'empereur les fit comparaître devant lui, et ses premières paroles furent celles-ci : « Vous voilà donc *humiliés!*

et confesseur. Il était de la famille des Oldatri de Milan qui a donné à l'Eglise deux cardinaux, quatre archevêques de Milan, deux évêques de Novare, et un général à l'Ordre de Saint-Dominique. Le surnom de Méda lui fut donné, parce qu'il naquit dans ce lieu, qui est éloigné de dix milles de la ville de Côme dont il était seigneur; mais il renonça à toutes les richesses de la terre, et se retira dans la solitude de Rondenario, sur la rivière de Coscia, à quelque distance de la ville de Côme, où l'on prétend que, étant un jour en oraison, la sainte Vierge lui apparut, et, lui montrant un habit blanc, lui ordonna d'aller se joindre aux Humiliés de Milan; il fut reçu dans le couvent de Brera, dont il devint supérieur. Il fit alors adopter à ses religieux la Règle de Saint-Benoît et l'habit blanc. Pour lui, il s'adonna à la prédication, et fit tant de conversions qu'un grand nombre de personnes entrèrent dans cet Ordre. Plusieurs lui donnèrent leurs biens, ce qui permit à saint Jean de Méda de créer plusieurs établissements dans la Lombardie, et lui valut le surnom de Propagateur de l'Ordre des Humiliés. Après avoir gouverné son monastère pendant de longues années, il mourut, chargé d'années et de mérites. Alexandre III (1159-1181) l'inscrivit au catalogue des Saints. On voit son tombeau dans l'église de Rondenario où il fut inhumé, et qui est occupée aujourd'hui par des Clercs Réguliers Somasques. 1159.

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE,

MARTYRS A NICOMÉDIE, EN BITHYNIE.

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

> **Où est la crainte de Dieu, là est aussi la chasteté; mais sans cette crainte la chasteté n'existe pas.**
> *Saint Jean Chrysostome.*

La lumière de Notre-Seigneur Jésus-Christ était descendue du ciel sur le monde, les oracles des Prophètes s'accomplissaient; partout la parole de Dieu multipliait les fidèles, et tous ceux qui croyaient en Dieu le Père, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur et au Saint-Esprit, étaient baptisés. Au nombre de ces nouvelles conquêtes de la foi, il faut compter la vierge Justine, dont le père, nommé Elusius, habitait la ville d'Antioche, près du lieu appelé Daphnis. Un jour elle avait entendu les prédications du diacre Praulius; de sa fenêtre, où elle était assise, elle avait pu suivre le récit des merveilles du Très-Haut. Praulius racontait comment Dieu notre Sauveur avait pris la nature humaine; comment, selon les Prophètes, il était né d'une vierge nommée Marie; et comment les Mages l'avaient adoré. Puis il disait l'apparition de l'étoile, les chants de gloire des Anges à son berceau, la puissance des signes et des prodiges qu'il avait opérés, la vertu de sa croix, sa résurrection d'entre les morts, sa manifestation aux disciples, son ascension au ciel où il est assis à la droite du Père, enfin son règne à jamais

Sur quoi il leur donna la liberté et leur permit de rentrer dans leur patrie. Ils ne s'étaient pas liés par des vœux; toutefois, lorsqu'ils eurent recouvré leur liberté, l'habit qu'ils avaient revêtu leur demeura cher, et plusieurs le conservèrent. En Allemagne, on les avait nommés *Barettins de la Pénitence*, à cause de leur barette *(barettino)*, et ce nom leur resta en Italie. Tel fut le premier Ordre des Humiliés.

En 1134, par le conseil de saint Bernard, les Barettins se séparèrent de leurs femmes pour vivre dans la continence, prirent des habits blancs pour marquer la pureté de leur âme et s'engagèrent à un genre de vie plus parfait. L'Ordre entra alors dans sa deuxième période.

L'institution des Barettins se maintint longtemps sans règle écrite; Jean de Méda leur donna celle de Saint-Benoît et créa ainsi le troisième Ordre des Humiliés. En 1200, il fut approuvé par Innocent III. Les Humiliés, soumis à une parfaite discipline, firent pendant longtemps beaucoup de bien; malheureusement avec la richesse la corruption du siècle pénétra dans leurs rangs, et, au XVIe siècle, le désordre atteignit son apogée. Pie V abolit à jamais, par une bulle du 8 février 1571, l'Ordre dont les biens furent employés à des destinations pieuses. Les religieuses de cet Ordre se sont maintenues jusqu'à nos jours.

immortel. La bienheureuse vierge, en entendant ces prédications du diacre, ne pouvait soutenir la flamme de l'Esprit-Saint qui la consumait; elle aurait voulu voir face à face celui qui l'instruisait, et, dans l'ardeur qui dévorait son âme, elle dit à sa mère : « Mère, écoute-moi et crois aux paroles de ta fille. Ces dieux que nous adorons tous les jours, ce n'est rien. De l'argent peut-être, ou de l'or, ou du fer, ou de l'airain, ou du plomb, ou de la pierre, ou du bois, ou même des os de morts : voilà nos idoles. Vienne seulement un Galiléen; même avant d'y avoir touché du doigt, il les brisera toutes ensemble par une seule parole de sa bouche ».

La mère lui répondit : « Tais-toi et prends garde que ton père n'entende de pareils discours ». La fille continua : « O ma mère, il est temps que mon père, ainsi que toi, vous sachiez que j'adore le Christ, celui que le diacre Praulius m'a appris à connaître, pendant les quelques jours que j'ai pu l'écouter à la fenêtre, nous racontant toutes les merveilles que Dieu a opérées. Or, ce Dieu assiste toujours, par le signe de la croix, ceux qui le craignent; car les chrétiens disent qu'il n'y a pas d'autre Dieu par lequel nous puissions être sauvés ». Après avoir ainsi parlé, elle se rendit à l'Eglise pour prier. La mère, montant aussitôt à la chambre de son époux, lui raconta tout ce que sa fille venait de lui dire. Ils prolongèrent leur entretien longtemps dans la nuit, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vint les surprendre. Mais pendant leur sommeil Edusius et son épouse virent en songe l'armée des Anges, et au milieu des Anges le Christ qui disait : « Venez à moi, et je vous donnerai le royaume des cieux ». Le matin, à leur réveil, pleins d'admiration et de stupeur à cause de cette vision, ils prirent avec eux leur fille et se présentèrent à la maison de Dieu. Le diacre Praulius les introduisit; ils lui demandèrent de les mener à l'évêque Optatus : ce que le diacre ayant fait, ils se prosternèrent aux pieds de l'évêque, et le supplièrent de leur donner le caractère du Christ.

Mais l'évêque n'y voulut consentir que lorsque les deux époux lui eurent fait connaître la vision dans laquelle le Christ s'était manifesté à eux. En même temps ils lui exprimèrent le désir qu'avait leur fille de se consacrer à Dieu. Edusius fit tomber sa barbe et sa longue chevelure (car il était prêtre des idoles); puis tous trois, prosternés aux pieds de l'évêque, reçurent le caractère du Christ. Après un an et six mois de préparation, Edusius mérita l'honneur du sacerdoce et renonça au monde. Quant à la jeune vierge, son bonheur était de venir souvent à l'église de Dieu. Or, un jeune avocat de la cité, nommé Agladius, qui la voyait souvent s'y rendre, conçut un vif désir de l'épouser. Il la fit demander par un grand nombre de personnes de tout rang; mais la vierge répondait toujours : « J'ai été fiancée au Christ, l'époux céleste; il me gardera pure et sans tache jusqu'au jour de son avénement ». Alors, réunissant une multitude d'hommes vendus à sa passion, Agladius se mit en embuscade, et observa le moment où la vierge irait à l'église, dans le dessein de l'enlever par violence. A la vue du danger, les femmes et les jeunes filles qui l'accompagnaient poussèrent des cris et jetèrent l'alarme dans la maison d'Edusius. Promptement on s'arma de glaives et de bâtons, et les ravisseurs furent mis en fuite. La vierge continua de fréquenter l'église et de vaquer à la prière; et elle triompha toujours des entreprises nombreuses dont elle était l'objet, en imprimant sur son front le signe de la croix. Agladius eut donc recours à un habile magicien nommé Cyprien, et lui promit deux talents d'or, si par ses malices il pouvait lui gagner le cœur de la vierge Justine. Il ignorait, le malheureux, que la puissance du Christ est invincible. Cyprien entra aisément dans les

desseins d'Agladius; bientôt il partagea sa passion pour Justine, et résolut d'agir en son propre nom.

Au moyen des secrets de son art magique, il évoqua un démon. Ce démon, répondant à son appel, lui dit : « Pourquoi m'as-tu appelé ? » Cyprien lui dit : « J'aime une vierge de la secte des Galiléens, peux-tu me gagner son cœur et lui persuader de m'épouser ? » Le démon, malgré son impuissance, promit tout. Et Cyprien lui dit : « Montre-moi tes œuvres, et je croirai à ton pouvoir sur la vierge Justine ». Le démon répondit : « J'ai déserté l'étendard de Dieu, pour obéir à mon père; j'ai jeté le trouble parmi les hommes, et du ciel j'ai arraché des Anges. C'est moi qui ai induit Caïn à tuer son frère, et persuadé aux Juifs de crucifier le Christ. J'ai renversé des cités, j'ai ébranlé des murailles, j'ai sapé des palais; et ce ne sont là que les moindres effets de ma puissance; une jeune fille n'en triomphera pas. Prends donc les mixtures que tu connais, et va les répandre autour de la maison de la vierge à l'extérieur; alors je viendrai à ton secours, je lui inspirerai les vrais sentiments de mon père, et à l'heure même elle m'obéira ».

On était au milieu de la nuit; or, la troisième heure étant venue, la vierge de Dieu se leva pour rendre au Seigneur l'hommage de sa prière. Tout à coup elle sentit l'attaque impétueuse du démon; aussitôt elle fit sur toute la maison le signe de la croix, demandant à Dieu de mettre en fuite son ennemi. « Dieu tout-puissant », disait-elle, « Fils unique du Père, vous qui avez créé l'homme à votre image et à votre ressemblance, et formé Eve de la côte d'Adam; vous leur avez donné à tous deux de jouir innocemment de toute créature; et lorsque, obéissant aux séductions du serpent, ils eurent mérité la mort, vous avez eu pitié de leur misère, leur accordant, avec la rémission des péchés, la résurrection de la chair. O Seigneur ! toute créature sortie de vos mains vous glorifie comme le vrai Dieu. Seigneur, Dieu rédempteur, aidez-moi et fortifiez votre servante, rendez-moi digne de vous; car Satan veut en ce moment tenter mon âme ». Sa prière étant finie, elle forma de nouveau sur tout son corps le signe de la croix et souffla sur le démon. Alors le démon se dirigea vers Cyprien, devant lequel il se présenta.

Cyprien lui dit : « Eh bien ! pourquoi ne m'as-tu pas amené cette vierge ? » Le démon lui dit : « Ne me force pas d'avouer ce que je ne puis dire; j'ai vu un signe, et j'ai tremblé ». Cyprien rit de sa faiblesse et le renvoya; puis ayant recours une seconde fois aux secrets de sa magie, il évoqua un autre démon plus puissant. Celui-ci, comme le premier, se glorifiait dans sa force, et disait à Cyprien : « J'ai entendu tes volontés et j'ai vu l'impuissance de celui que tu as appelé avant moi. Reprends donc les préparations de ton art, et va les répandre autour de la maison de la jeune fille; je viendrai ensuite, et je me charge de la gagner ». Cyprien fit ce que le démon lui avait dit. Au milieu de la nuit, la vierge Justine s'était levée, selon sa coutume, pour prier. Elle disait dans la ferveur de sa prière : « Au milieu de la nuit je me lève pour chanter vos louanges, à cause des jugements de votre justice, ô Dieu de toute créature, Seigneur de miséricorde ! car c'est vous, souverain dominateur du ciel et de la terre, qui avez confondu le démon et donné aux hommes le pouvoir de fouler aux pieds la vertu de l'ennemi; c'est vous qui avez arraché le saint prophète Daniel de la fosse aux lions et détruit Bel avec son dragon; vous avez éclairé nos ténèbres et rendu les morts à la vie; vous avez confondu la mort et donné aux hommes la résurrection. Tendre Père, ne me rejetez

pas ; pardonnez à votre servante, ô roi tout-puissant ! Seigneur, conservez-moi dans la chasteté, et gardez vous-même ma lampe, de peur qu'elle ne s'éteigne ; afin que je puisse entrer avec vous dans le repos, ô mon Sauveur, Dieu de la sainteté et de la pureté ! A vous soit la gloire avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit ! Amen ».

Elle dit, et imprimant sur elle le signe de la croix, au nom de Jésus-Christ, elle souffla sur le démon ; le démon aussitôt la quitta et revint auprès de Cyprien. Tout couvert de confusion, il se tenait devant lui debout et en silence. Cyprien lui dit : « Où est la vierge à laquelle je t'avais envoyé ? » Le démon répondit : « J'ai été vaincu ; je crains de répondre à ta question ; car j'ai vu un signe qui m'a rempli de terreur ». Cyprien donc le renvoya en insultant à sa faiblesse ; et recourant pour la troisième fois aux secrets de son art, il évoqua Satan en personne, celui que les démons appellent leur père, et il lui dit : « Quelle est cette impuissance à laquelle vous êtes condamnés ? Une vierge a triomphé à elle seule de toute ta puissance ». Satan lui répondit : « Je me flatte, moi, de te l'amener tout à l'heure ; seulement tiens-toi prêt ». Cyprien lui dit : « Dis-moi quel est l'instrument et le signe de ta victoire ? » Satan lui répondit : « Je vais allumer contre elle la rage des furies ; par des illusions et des fantômes, j'embraserai son corps de la passion du mal, et je la préparerai comme une victime pour tes désirs infâmes ». A ces mots, Satan se manifesta sous les traits d'une jeune fille à la vierge de Dieu. Entré dans sa chambre, il s'assit sur son lit, et lui dit : « J'ai été envoyée aujourd'hui vers toi par le Christ, afin d'apprendre à vivre comme toi dans la chasteté. Mais dis-moi d'abord quelle est la récompense des combats que tu as à soutenir pour garder ta virginité ? je te vois épuisée par l'abstinence ». La sainte vierge Justine répondit : « La récompense est immense et la peine légère ».

Satan lui dit : « Au commencement Dieu a béni Adam et Eve, et leur a dit : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre ». Il me semble que, si nous persévérons dans la virginité, nous aurons méprisé la parole de Dieu, et mérité d'être traitées à son jugement comme des rebelles, qui dédaignent les ordres de leur maître et refusent de lui obéir ». A ces paroles, la vierge sentit son cœur embrasé, comme si le serpent y eût distillé un venin mortel. Dans son trouble, elle se leva et voulut sortir, tant étaient violentes les pensées qui s'agitaient dans son âme ; mais Dieu, qui ne permet jamais que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces, révéla à la vierge, par son Esprit-Saint, que c'était Satan qui lui parlait ainsi. Aussitôt elle forma sur elle-même le signe de la croix, fit une prière, et en même temps souffla sur l'esprit infernal. Satan s'évanouit à ses regards, comme la cire qui se fond à l'approche du feu, et il ne reparut plus. La vierge alors revint de son trouble ; la flamme qui la brûlait dans sa chair s'était subitement éteinte.

Elle s'écria : « Gloire à vous, ô Christ, Fils de Dieu, notre Sauveur ! Dans les périls où vos serviteurs sont sur le point de sombrer, vous les sauvez et les ramenez à la lumière ; ils couraient après une volonté étrangère, et vous leur faites embrasser votre volonté pour guide. Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas que votre servante soit vaincue par Satan, le prince du mal ; que le serpent jaloux ne souille point la pureté de votre colombe ; conservez-moi sans tache pour votre divine sainteté ; pénétrez ma chair de l'aiguillon de votre crainte ».

Satan confondu apparut de nouveau à Cyprien, et Cyprien lui dit :

« Et toi aussi, comme je le vois, tu as été vaincu ! Comment se fait-il qu'une vierge chrétienne toute seule ait suffi pour vous dompter ? Dis-moi quelle est la cause de sa victoire ». Satan lui répondit : « Je ne puis te le dire ; mais j'ai vu un signe terrible et j'ai tremblé ; aussitôt j'ai fui, et la forme que j'avais prise s'est dissipée comme la fumée. Tu veux savoir quelle vertu mystérieuse a donné la victoire à cette jeune fille ; je te demande un serment ; fais-le, et je te répondrai ». Cyprien lui dit : « Par qui veux-tu que je jure ? » Satan lui répondit : « Jure par mes prodiges et ma puissance, qui demeurent intactes, que tu ne te sépareras jamais de moi ». Cyprien dit : « Je le jure par tes prodiges et ta grande puissance, jamais je ne me séparerai de toi ». Satan, plein de confiance dans cette parole, répondit : « J'ai vu le signe du Crucifié, et aussitôt l'effroi m'a saisi ; j'ai senti tout mon être s'écouler comme la cire, en la présence de Dieu ». Cyprien lui dit : Le Crucifié est donc plus grand que toi ? Artisan de mensonge, pourquoi tendais-tu un piége à mon âme, quand tu avais la conscience de ta faiblesse ? Si l'ombre seule du Christ suffit pour te vaincre, que feras-tu quand il viendra lui-même en personne ? Son nom, le signe de sa Passion, te frappent d'impuissance ; pourras-tu nous arracher de ses mains, lorsqu'il viendra pour punir ? Fuis donc loin de moi, cruel ennemi de la vérité et de la piété ; trop longtemps j'ai été le jouet de tes impostures ». A ces mots, Satan se jeta sur lui pour l'étouffer. Cyprien, sur le point de succomber sous la violence de ses étreintes, se rappela le signe dont la vierge s'était servi, et s'écria : « Dieu de Justine, secourez-moi ». A ce mot, il retrouva ses forces ; sa main était redevenue libre, il fit le signe de la croix. Satan alors le quitta, mais en lançant contre lui les malédictions et les menaces. Cyprien, répétant sur lui-même le signe du Christ, n'en fut point effrayé. Il vint trouver l'évêque, se jeta à ses pieds et lui dit : « Serviteur du Très-Haut, marque-moi du signe sacré et catéchise-moi, afin que je connaisse le Christ ».

Mais le bienheureux évêque Anthime, craignant qu'il ne fût venu pour entraîner l'Eglise dans ses erreurs, le chassa en disant : « Contente-toi, Cyprien, de ceux qui sont dehors ; tu ne peux rien contre l'Eglise de Dieu ; car la vertu du Christ est invincible ». — « Je le sais aussi, moi », répondit Cyprien, « que la vertu du Christ est invincible. Cette nuit même j'ai envoyé deux démons et Satan lui-même à la sainte vierge Justine, pour la séduire ; mais et les démons et Satan ont été mis en fuite par la vertu de la croix. C'est pourquoi je te conjure d'avoir pitié de moi et de sauver mon âme ». L'évêque rendit grâces à Dieu, le bénit et lui promit de l'accueillir au rang des catéchumènes, en disant : « Hâte-toi, mon fils, d'aller à l'église de Dieu, et ne cesse point d'offrir tes prières au Seigneur ». Cyprien, de retour à sa maison, brisa toutes ses idoles ; il passa le reste de la nuit en prières et en larmes : « Comment », s'écriait-il, « oserai-je apparaître devant la vertu du Christ, après avoir commis tant de forfaits ? Comment mes lèvres pourront-elles le bénir, après avoir invoqué si souvent les démons impurs et mangé des viandes souillées dans leurs sacrifices ? O Dieu, j'implore votre miséricorde ; ayez pitié de moi ! » Le lendemain, qui était le jour du grand Samedi, il se rendit à l'église, faisant dans son cœur cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ, si je suis digne d'être appelé votre serviteur, daignez me le faire entendre par la voix de votre Esprit-Saint ». Son désir était de recevoir, dans la lecture des saintes Ecritures, une parole de consolation.

Or, au moment où il touchait le seuil sacré de l'église, il entendit les

fidèles qui exécutaient à haute voix le chant des psaumes et disaient : « Sauvez votre serviteur ; car il espère en vous » ; puis dans la lecture du Prophète : « Voilà que mon serviteur a reçu l'intelligence ; il sera exalté et comblé de gloire » ; et encore dans le Psaume : « Vous avez vu, Seigneur, ne gardez plus le silence ; Seigneur, ne vous éloignez pas de moi » ; ensuite ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi » ; enfin dans le saint Evangile : « C'est mon fils ; il était mort et je l'ai retrouvé ». Cependant le diacre, élevant la voix, dit : « Catéchumènes, retirez-vous ». Cyprien demeurait assis. Le diacre Astérius lui dit : « Cyprien, lève-toi et sors ». Cyprien lui répondit : « Je suis devenu serviteur du Christ, et tu me chasses dehors ! » Le diacre lui dit : « Es-tu devenu parfait serviteur de Dieu ? » Cyprien répondit : « Vive le Christ qui a confondu les démons, a sauvé la vierge et a eu pitié de moi ! je ne sortirai pas avant d'être devenu un serviteur parfait du Christ ». Le diacre fit connaître cette réponse à l'évêque. Celui-ci fit venir Cyprien, et, selon la coutume de l'Eglise, il lui demanda ce qu'il voulait ; il lui fit faire ensuite devant tous les fidèles le récit des événements qui l'avaient amené à demander le baptême ; enfin, après l'avoir catéchisé, il le baptisa.

Quelque temps après, Cyprien fut fait diacre des saints mystères du Christ ; la grâce lui fut donnée contre les démons, avec le pouvoir de guérir toutes les maladies, et il convertit un grand nombre de gentils à la foi chrétienne. Il était irrépréhensible dans sa vie, et ses mœurs étaient pures et sans tache. Au bout d'une année, il fut promu au sacerdoce, dont il exerça les saintes fonctions pendant seize ans. Mais à la fin le bienheureux Anthime, prévoyant sa mort prochaine, convoqua une réunion d'évêques, et consacra Cyprien pour son successeur ; presque aussitôt après, rendant son âme à Dieu, il s'endormait dans la paix du Christ. Cyprien, devenu évêque, fit entrer la vierge Justine dans un monastère dont elle fut abbesse et mère, avec autorité sur un grand nombre d'autres saintes congrégations de vierges ; car Cyprien éclairait les âmes par la parole du Christ et les convertissait, multipliant chaque jour d'une manière merveilleuse le troupeau qui lui avait été confié.

Cependant l'ivraie s'étant mêlée avec la bonne semence dans le champ du père de famille, la persécution ne tarda pas à éclater. Le peuple fidèle fut dispersé, le loup dissipa le troupeau du Christ. Au milieu de ces dangers, Cyprien confirma par ses lettres tous les frères, non-seulement dans la ville, mais encore dans toute la contrée, et il parvint à en arracher un grand nombre à la dent du loup. Mais le serpent, envieux de ces succès, suggéra à Eutolmius, comte d'Orient, que Cyprien, le docteur des chrétiens, ruinait la gloire des dieux ; que, de concert avec une certaine vierge, il pervertissait les âmes par ses prestiges, en même temps que par ses lettres il soulevait l'Orient et l'univers entier. Le comte, plein de colère à cette révélation, fit enchaîner les deux accusés et donna l'ordre aux préfets de les faire conduire sous bonne escorte à Damas. Quand ils furent arrivés, le comte les interrogea : « N'es-tu pas ce docteur des chrétiens qui as réuni autrefois, sous la puissance des dieux, de nombreux adorateurs, mais qui aujourd'hui trompes les hommes par le signe d'un Crucifié, flatte leurs oreilles par une nouvelle doctrine, et leur apprend à préférer aux dieux immortels un homme pendu à une croix ? » — « Et toi-même », répondit Cyprien, « dis-moi comment tu oses ainsi t'élever dans le faste d'un vain orgueil, et te livrer à cette démence diabolique ? Autrefois j'étais, comme tu l'es aujourd'hui, enchaîné par l'ennemi et aveuglé par la sagesse des

gentils ; j'ai fait périr un grand nombre d'âmes ; à un grand nombre j'ai appris les infamies du vice ; mais le Christ m'a sauvé par la sainteté d'une vierge. Un avocat, nommé Agladius, de la famille de Claudius, l'aimait passionnément, et aurait voulu l'épouser. Ses démarches ayant été inutiles, il était venu me demander pour elle une préparation magique qui pût triompher de ses résistances. Moi, confiant dans les secrets de mes livres, j ai évoqué un démon, et l'ai envoyé vers elle ; mais la vierge a su le rendre impuissant par le signe du Christ. J'ai recommencé jusqu'à trois fois ; et la troisième fois je lui ai envoyé le prince des démons, Satan. Toujours avec le même signe, la vierge a triomphé. Alors j'ai voulu connaître quelle était la vertu de ce signe ; j'ai adjuré Satan, et Satan m'a tout découvert. Aussitôt, touché de repentir, je suis allé trouver l'évêque, celui qui m'a précédé dans cette ville ; je lui ai apporté mes livres de magie ; et en présence des principaux de la cité, je les ai déchirés de mes propres mains et jetés au feu. Je te conjure donc de renoncer, comme je l'ai fait, aux vaines folies des idoles, et de venir avec moi dans la maison du Seigneur. C'est là que le vrai Dieu est glorifié dans la vérité et la piété : c'est là que tu apprendras à connaître l'invincible puissance du Christ ».

Le comte, tout bouillant de colère et pour étouffer les cris d'une conscience coupable, ordonna de suspendre le martyr et le fit déchirer avec des ongles de fer. Quant à la vierge, il la fit fouetter avec de dures courroies par deux bourreaux qui se relevaient tour à tour. Pendant ce supplice, Justine chantait ces paroles : « Gloire à vous, ô Dieu ! qui, malgré mon indignité, m'avez choisie selon votre bon plaisir, et m'avez admise à l'honneur de souffrir ces supplices pour la gloire de votre nom ». A la fin, les forces des bourreaux s'épuisaient, et la Sainte redisait sans cesse son hymne au Seigneur. Le préfet dut ordonner de suspendre la cruelle torture. De son côté, Cyprien, pendant qu'on le déchirait de la manière la plus barbare, ne songeait pas même à se plaindre. Le comte lui dit : « Pourquoi tant de folie et d'imprévoyance sur ton sort ? » Le bienheureux Cyprien répondit : « C'est toi qui as fait preuve d'imprévoyance et de folie, en devenant un apostat, un transfuge de la foi du Christ ; car, pour ce qui est de moi, le divin Pasteur aujourd'hui me connaît, et j'ai hâte d'arriver dans le palais des cieux, afin de jouir des biens éternels que tes supplices m'auront fait mériter ».

A ces paroles, le tyran devenu plus furieux s'écria : « Si les tourments te font mériter le royaume des cieux, je veux en ajouter d'autres plus cruels encore ». Cependant, lorsqu'il vit le martyr sur le point d'expirer sous les tortures, il le fit jeter en prison. Quant à la vierge, elle fut confiée à Térentius, qui devait la garder dans sa maison. Cette maison, lorsque la Bienheureuse y entra, fut tout entière illuminée de la grâce du Christ. Au bout de quelques jours, le comte se fit de nouveau présenter les Saints, et il dit à Cyprien : « J'ai voulu vous conseiller de ne point vous obstiner à mourir pour un homme mort, dont vous subissez les prestiges et la magie ». Le bienheureux Cyprien répondit : « Une pareille mort donne à ceux qui l'ont désirée la vie éternelle ». Alors le comte, après un moment de délibération, fit allumer un grand feu sous une vaste chaudière, qu'il fit remplir de poix, de cire et de graisse ; puis il ordonna d'y jeter les saints martyrs.

Le feu respecta le bienheureux Cyprien ; pour la vierge, au moment où elle s'approchait pour y entrer, l'ennemi de tout bien, Satan, lui inspira quelque frayeur. Alors le bienheureux Cyprien lui dit : « Viens avec moi, tendre brebis du Christ ; n'est-ce pas toi qui m'as ouvert les portes des

cieux et manifesté la gloire du Seigneur, toi qui as vaincu les démons et réduit à néant leur prince, Satan, par la vertu du signe de la croix ? »

A ces mots la Sainte, faisant sur elle-même le signe de la croix, s'élança dans la chaudière. Mais bientôt, au milieu de l'ardeur des flammes, tous deux sentirent comme une douce rosée qui rafraîchissait leurs membres et leur donnait une nouvelle vigueur. Alors Cyprien, commençant un cantique d'actions de grâces, s'écria : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! car depuis que Satan a été renversé de son trône, la paix a rempli le monde. Le Christ étant venu sur la terre a enchaîné le démon, et par la vertu toute-puissante de la croix, il a miséricordieusement délivré le monde. C'est pourquoi je vous rends grâces, ô Dieu, Seigneur de miséricorde, d'avoir daigné me faire endurer ces tourments pour la gloire de votre nom, et je vous supplie de recevoir ces deux victimes que nous vous offrons, comme un holocauste d'agréable odeur ». Le comte s'écria, en entendant cette prière : « Je veux aujourd'hui vous convaincre d'imposture et faire connaître à tous les vaines fraudes de votre magie ». En même temps un certain Athanase, qui, autrefois prêtre des idoles, était devenu l'assesseur et l'ami du comte, lui dit : « Que ta puissance m'ordonne de me tenir au milieu des feux de la chaudière ; je veux au nom des dieux triompher du prétendu pouvoir du Christ ». Le comte aussitôt permit par un signe à Athanase, qui s'approcha de la chaudière, en disant : « Hercule, ton nom est grand parmi les dieux ; Esculape, tu es appelé leur père, et c'est toi qui donnes la santé aux hommes ». Mais à peine était-il à quelques pas de la flamme, que le feu l'enveloppa, son ventre se rompit, ses entrailles se répandirent à terre, et ses os furent en un moment dévorés ; tandis que le bienheureux Cyprien demeurait avec la vierge au milieu des flammes, sans en souffrir la plus légère atteinte, et glorifiait le Seigneur.

A cette vue, le comte s'écria : « Elle est donc invincible la puissance du Christ ! Mais ce qui m'afflige profondément, c'est qu'il ait fait mourir un prêtre des dieux, le seul ami que j'eusse ici-bas ». Il fit donc venir un de ses parents nommé Térentius, et lui dit : « Que dois-je faire à ces malfaiteurs ? » Térentius lui répondit : « Garde-toi de rien entreprendre contre les Saints, et n'essaie pas de résister à la vérité ; car le Dieu des chrétiens est invincible ; mais envoie-les à l'empereur, avec un rapport de tout ce qui est arrivé ». Le comte, fit, en effet, le rapport ; il était conçu en ces termes : « Au puissant empereur qui domine sur le monde, à Dioclétien, salut. Selon la loi de ton empire, j'ai fait arrêter Cyprien, le docteur des chrétiens, et en même temps une vierge nommée Justine, comme tu l'apprendras par les actes que je t'envoie. Ils ont refusé d'obéir, malgré les effrayantes tortures auxquelles je les ai soumis ; c'est pourquoi j'ai dû les renvoyer devant ta majesté ». L'empereur parcourut les actes des saints martyrs, et s'étonna qu'ils eussent pu résister à de pareils tourments. Ayant ensuite pris conseil, il prononça la sentence : « Cyprien », y était-il dit, « le docteur des habitants d'Antioche, et avec lui la vierge Justine, ont suivi la secte insensée des chrétiens et méprisé la vie ; à nos dieux ils ont préféré leur Christ ; c'est pourquoi j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée par le glaive ».

On les conduisit sur les bords du fleuve qui traverse la ville de Nicomédie. Là, ils obtinrent du bourreau quelques instants pour prier et recommander à Dieu toutes les églises et tous les fidèles. Puis, le bienheureux Cyprien, ayant fait le signe de la croix, mit à sa droite la bienheureuse

vierge ; car il jugeait convenable qu'elle fût exécutée la première. Quand elle fut tombée sous le glaive, le bienheureux Cyprien s'écria : « Gloire à vous, ô Christ ! » En ce moment Théoctiste vint à passer sur le lieu de l'exécution ; il aperçut Cyprien et l'embrassa avec tendresse. L'assesseur Phuléanus, témoin de cette scène touchante, entra dans une grande fureur ; il fit arrêter Théoctiste, et lui fit trancher la tête, en même temps qu'au bienheureux Cyprien. Par son ordre, les corps des martyrs furent jetés à la voirie, au nord de la ville. Ils restèrent ainsi exposés aux bêtes durant plusieurs jours ; à la fin, au bout de six jours, des fidèles de Rome, matelots de profession, ayant appris que Cyprien était mort dans la foi de leur Eglise, parvinrent à tromper tous les gardes, et enlevèrent les corps des martyrs, avec les signes qui devaient en constater l'authenticité. Ils s'empressèrent ensuite de regagner leurs barques et de retourner vers Rome, heureux de posséder ce riche trésor. A leur arrivée, ils le déposèrent aux pieds de Rufine, vierge romaine, dont la famille se rattachait aux noms les plus illustres. Rufine fit placer ces saintes reliques dans un lieu honorable, où tous ceux qui les visitaient recevaient la guérison de leurs infirmités et bénissaient le Seigneur. Elles furent depuis transférées dans l'église de Saint-Jean de Latran, qu'on appelait la basilique de Constantin, et honorablement déposées auprès du baptistère. Ce triple martyre eut lieu sous le consulat de Dioclétien, dans la célèbre ville de Nicomédie.

On représente saint Cyprien et sainte Justine tenant un livre et un lis. Cyprien est encore représenté placé dans un cercle magique, entouré de démons qu'il a évoqués pour séduire la Sainte, qui est protégée par un ange. — Justine est représentée assise, lisant et tenant une branche de fleurs. C'est le moment où elle est exposée aux séductions du magicien Cyprien, qu'elle parvint à convertir. Dans le ciel, un ange protége la Sainte qui tient un lis, symbole de la virginité. — Saint Cyprien et sainte Justine sont quelquefois représentés décapités.

Nous avons emprunté aux Bollandistes ces actes si célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, si populaires au moyen âge et si dignes d'être sauvés de l'oubli. La traduction est due aux Bénédictins.

SAINTE EUGÉNIE D'OBERNAI,

ABBESSE DE HOHENBOURG OU MONT-SAINTE-ODILE, AU DIOCÈSE DE STRASBOURG.

735. — Pape : Grégoire III. — Roi de France : Thierry II.

> Heureux est l'homme en qui habite la divine charité, parce qu'il porte Dieu dans son cœur, selon cette parole de l'Evangile : Dieu est charité, et celui qui donne dans la charité demeure en Dieu.
>
> Saint Ephrem, *Discours ascétiques.*

Eugénie, issue d'une famille princière, naquit vers la fin du VIIe siècle, à Obernai. Son père, nommé Adelbert, était duc d'Alsace ; sa mère, Gerlinde, descendait d'une famille non moins illustre que celle d'Adelbert : l'un et l'autre se faisaient remarquer par une foi vive et une éminente piété ; aussi apprirent-ils de bonne heure à leur enfant à craindre Dieu et à l'aimer.

Eugénie avait reçu du ciel un cœur tendre et sensible, et de bonnes inclinations pour la vertu. Heureux présage d'une vie angélique qui devait se consumer tout entière dans l'innocence et la ferveur de l'amour divin, et qui fut comme la première ébauche de la sainteté à laquelle elle devait s'élever dans la suite. De bonne heure, notre Sainte se sentit fortement attirée à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et particulièrement de celles dont sa pieuse mère lui donnait l'exemple. Et, à voir l'ardeur avec laquelle elle suivait son attrait, on eût pu croire que, éprise d'un généreux désir de rivaliser avec elle, Eugénie eût formé le dessein de la surpasser.

Prévenue ainsi par la grâce, elle répandait autour d'elle le parfum de la modestie et de la piété. Les mères l'enviaient toutes à sa mère ; les enfants de son âge ne se plaisaient qu'avec elle ; son angélique caractère et l'aimable sérénité répandue sur son front lui gagnaient le cœur de tous ceux qui l'approchaient, et, déjà dans sa complaisance, dans sa douceur, perçait cette charité dont sa vie devait être un acte continuel. La joie des autres était son plaisir, leurs chagrins faisaient couler ses larmes. A tout cela, Eugénie réunissait encore les qualités corporelles les plus aimables. Au maintien le plus modeste et à une noble gravité, elle unissait un telle sobriété dans ses paroles, une si touchante simplicité dans ses mœurs, que sa seule présence commandait le respect ; mais une sainte ignorance lui cachait tous ces dons et l'empêchait d'en avoir de la vanité. C'est que, à la beauté qui captive le cœur des hommes, elle joignait un trésor mille fois plus précieux, la piété, qui procure l'amitié de Dieu.

Tout concourait à porter Eugénie du côté du monde : la noblesse de sa race, les grandes richesses de ses parents, la beauté et les agréments de sa personne, sa raison prématurée, la douceur angélique de son caractère et les grâces de son esprit ; mais une inspiration divine lui faisait apprécier tous ces avantages à leur juste valeur, et la portait vers les choses plus solides et moins périssables. La Providence semblait ne l'avoir comblée de tous ces dons de la nature que pour rendre plus éclatant le triomphe de la grâce. Eugénie était née et grandissait sous l'aile de Dieu : son cœur pur ne veut goûter que les délices de la piété. Renonçant aux frivoles amusements de l'enfance ; suppléant par la ferveur à la faiblesse de l'âge, son âme inondée de la grâce, son intelligence éclairée par la lumière céleste, prévinrent les années, et jeune, bien jeune encore, sa vertu brilla d'un éclat tout divin : on devinait en elle la bien-aimée du Dieu de l'innocence. Tandis que d'autres allaient offrir leur encens à l'idole des ris et des jeux, Eugénie levait en secret ses mains pures vers le Créateur, et lui faisait le sacrifice de ses lèvres innocentes. On la vit, dès lors, chercher dans la retraite un asile contre la dissipation, qui est comme l'élément du premier âge. Elle s'élançait vers l'Auteur de son être par les pieux mouvements et les désirs enflammés de son cœur. Son esprit, élevé au-dessus de la terre, n'eut plus de conversation que dans le ciel. Tantôt au pied des autels, pénétrée de la présence et de la majesté de Celui devant qui les chérubins inclinés se couvrent de leurs ailes et s'abîment de respect, elle faisait monter ses vœux jusqu'au pied du trône de Dieu avec un profond recueillement, une humble modestie, une grâce tout enfantine. Tantôt, dans un lieu solitaire et tranquille, elle méditait la loi du Seigneur : tout son bonheur était d'entendre parler de Dieu et des mystères de notre foi. On ne pouvait se lasser d'admirer cet ange de la terre si favorisé de Dieu dans un âge encore si tendre ! On était ravi de trouver, au milieu d'un monde séducteur, cette fleur d'innocence et de pureté, cette jeune âme, si belle de candeur et d'amour divin, qui,

sans le secours d'aucun mortel, s'était élevée à une si haute perfection.

Eugénie coulait des jours paisibles et purs, partagés entre le soin de sa sanctification et les devoirs ordinaires de la vie. Fille tendre et soumise, elle avait pour ses parents un vif et respectueux amour; Adelbert et Gerlinde, de leur côté, ne négligeaient ni prières ni bonnes œuvres pour attirer sur leur enfant l'abondance des bénédictions célestes. Tous les matins, la pieuse duchesse la conduisait dans la chapelle du château, et là, prosternée devant l'image de Jésus et de Marie, elle la consacrait à leur service, et les conjurait de développer dans son jeune cœur toutes les vertus chrétiennes. A mesure qu'elle voyait ses forces se développer, elle s'appliquait avec plus d'assiduité à faire entendre à ses oreilles le langage de la piété. Elle nourrissait habituellement ses yeux du spectacle des objets les plus édifiants, et ses efforts, puissamment secondés par l'onction intérieure de la grâce, obtinrent un succès si prompt, que Gerlinde se vit bientôt dans la nécessité de modérer la ferveur de sa fille.

Les impulsions de la grâce croissant de jour en jour, Eugénie se vit portée de plus en plus vers les pratiques les plus élevées de la perfection. Les attraits intérieurs qu'elle ressentait pour la solitude, où Dieu parle si intimement au cœur de ceux qui l'aiment, augmentaient ainsi chaque jour; mais ne pouvant se dissimuler les obstacles qu'elle rencontrerait en vivant dans le monde, elle prit la résolution de le quitter. Cette parole de l'Evangile : « Celui qui délaissera sa maison, quittera son père, sa mère, ses frères ou ses sœurs, ou ses champs, par respect pour mon nom, recevra le centuple et jouira de la vie éternelle », ne tomba point sur un cœur lâche. Décidée à embrasser l'état religieux, elle choisit le monastère de Hohenbourg, où sainte Odile, sa tante, donnait depuis quelques années l'exemple de la vertu et y faisait fleurir la sainteté. Ce monastère était alors connu par sa piété, non-seulement dans toute l'Alsace, mais encore dans la France et l'Allemagne ; aussi, les parents d'Eugénie ne purent qu'applaudir au choix de leur fille bien-aimée. Frappée de la vertu qui semblait imprimée sur son visage, et sans doute éclairée de Dieu sur les trésors cachés de cette âme céleste, sainte Odile avait lu dans le cœur de sa nièce tout ce qu'il renfermait d'innocence et de candeur. Elle avait reconnu en elle le germe précieux d'un avenir plus glorieux encore. Guidée par une inspiration divine, elle n'hésita point à l'admettre au nombre de ses vierges pour la consacrer à Dieu, malgré ses jeunes années, malgré les craintes de faiblesse et d'inconstance que sa jeunesse aurait pu inspirer.

Le premier sacrifice que notre Sainte voulut offrir au Seigneur fut celui de ses jeunes années. Bien jeune, elle disait déjà qu'elle avait promis à Dieu de lui consacrer sa vie, d'employer uniquement à sa gloire les jours qu'il lui ferait passer sur la terre. Elle disait encore qu'elle aimerait vivre dans une pauvreté volontaire, afin de pouvoir plus librement secourir les malades, protéger les faibles, consoler les affligés. Et plus d'une fois, pendant qu'elle parlait ainsi, sa voix s'animait, ses yeux brillaient de la joie la plus pure ; la foi qui transportait son âme se reflétait sur son front; ses yeux semblaient s'illuminer de l'amour divin ; quelque chose de surnaturel se trahissait chez elle et annonçait déjà une créature privilégiée, et l'on ne pouvait douter que les paroles qui sortaient de sa bouche ne vinssent de l'abondance de son cœur. Comme elle savait que cette terre n'est plus par le péché qu'une vallée de tristesse, dont la désolation ne s'adoucit et la nuit ne s'éclaire qu'à la lumière et sous l'influence de la vertu, et que le monde, à quelque degré que l'on y soit placé, n'est plus un lieu de jouis-

sance, mais bien de combat et d'abnégation, elle rendait grâces au ciel de lui avoir inspiré la pensée de le quitter et de consacrer à Dieu les prémices de sa vie.

Sainte Eugénie approchait de sa quinzième année : c'était l'âge marqué par sainte Odile pour la consécration publique de sa nièce au Seigneur. L'aurore du beau jour qui devait en être témoin trouva la jeune vierge en prières dans un humble réduit du monastère de Hohenbourg, où elle était venue la veille avec ses parents et plusieurs de ses amies d'enfance. Elle épanchait son cœur devant Dieu, et de douces larmes coulaient de ses yeux sur le carreau où elle se tenait prosternée. Quand l'heure de la pieuse cérémonie fut venue, Adelbert et Gerlinde appelèrent leur fille ; elle vint, se jeta à leurs pieds en demandant leur bénédiction. Puis après l'avoir reçue elle se leva et salua en souriant ses compagnes, qui l'avaient suivie sur les hauteurs de Hohenbourg pour lui former un cortége et s'édifier par le spectacle de sa piété et de sa modestie. Elle pénétra dans le sanctuaire, accompagnée de son père, de sa mère et de ses compagnes. Le saint sacrifice commence : plus le moment approchait où Eugénie allait se donner pour jamais au Dieu que son cœur avait choisi, plus sa ferveur et sa piété redoublaient. Après la célébration des mystères divins, l'humble servante de Jésus-Christ s'avance ; sur sa figure brillaient une modestie et un recueillement qui trahissaient les sentiments dont son cœur était pénétré. L'évêque place sur sa tête le voile blanc, emblème de la chasteté et de l'union éternelle avec le divin Epoux de son âme. Dès ce jour jusqu'au dernier de sa vie, Eugénie n'eut plus une seule pensée, un seul battement de son cœur aimant qui ne fût pour Dieu. Sa vie entière ne sera, pour ainsi dire, qu'un long, mais suave gémissement.

Toutes les pensées, tous les mouvements, toutes les actions d'Eugénie paraissent s'être concentrés dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel. Tous ses jours sont marqués au double sceau de l'innocence et de la piété. Jamais on n'apercevait en elle cette impétuosité de mouvements, cette mobilité d'impressions, cette légèreté de conduite, apanage ordinaire du jeune âge. On eût dit, en la voyant, qu'elle appartenait plus au ciel qu'à la terre, et un sentiment de respect se mêlait à l'admiration quand on apercevait ce doux visage, au sortir de la prière, tout illuminé d'une clarté surnaturelle. Eugénie était du petit nombre de ces âmes que le péché ne tint jamais sous son empire. C'est ainsi que, sous les yeux de Dieu et des anges, dans le silence et la prière, ignorée du monde, elle croissait en sagesse et en vertu comme elle avançait en âge. Sainte Eugénie avait compris de bonne heure les délices inconnues qu'on goûte dans le service de Dieu. Aussi son cœur, où la tempête des passions n'avait jamais grondé, n'eut rien qui l'empêchât d'entendre les sons mystérieux de cette voix divine qui retentit dans le sanctuaire de la conscience.

Après la mort de sainte Odile, arrivée quelque temps après, Eugénie fut désignée pour lui succéder dans le gouvernement du monastère. Bien différente de ces âmes qui suivent volontiers Jésus-Christ sur le Thabor, mais que la crèche et le calvaire effraient et à qui la croix répugne, elle ne soupirait qu'après la pauvreté volontaire et la souffrance. Initiée de bonne heure dans le mystère de cette science céleste dont la croix est l'objet adorable, elle sentait en elle-même que ceux-là seuls sont heureux qui aiment, souffrent et prient. Elle savait que la pauvreté et la souffrance avaient été les compagnes chéries de Jésus durant tout le cours de sa vie mortelle, et que la doctrine de cet Homme-Dieu repose, en quelque sorte,

sur cette maxime fondamentale : Il n'y a de bonheur ici-bas que dans la souffrance et la pauvreté spirituelle. Heureux les pauvres d'esprit! Heureux ceux qui souffrent! Notre Sainte, dont le cœur avait goûté cette doctrine du divin Maître, en même temps que son esprit en avait pénétré la profondeur, puisait avec une invincible énergie dans cette source d'eaux vives, ce breuvage des âmes d'élite, ne cessant de désirer avec ardeur ce trait de ressemblance avec le Dieu Sauveur. A cet amour ardent pour Dieu dont elle était saintement embrasée, et qui renouvelait sans cesse dans son cœur cette ferveur et cette joie admirable avec laquelle elle s'était consacrée au Seigneur dès ses jeunes années, sainte Eugénie joignait la haine la plus implacable contre elle-même.

Animée du désir ardent de se conformer en tout à Jésus-Christ, et faisant du mystère de la Passion l'objet incessant de ses méditations, la sainte abbesse avait su comprendre que Jésus-Christ, cette victime sans tache, embrasée du plus grand amour pour les hommes, avait parcouru sa vie mortelle dans des privations et des souffrances continuelles, depuis la crèche jusqu'à cet instant suprême où il accomplissait le mystère de notre rédemption. Et Eugénie, au milieu des douceurs ineffables de ses grâces dont il l'inondait, ardente pour les souffrances, vivant, pour ainsi dire, d'austérités et de pénitences, en poursuivait la carrière avec cette joyeuse ardeur qui ne devait l'abandonner qu'à son dernier soupir. Aussi, pouvait-on dire d'elle qu'elle était comme une hostie vivante sacrifiée par la pénitence. Elle se nourrissait des mets les plus insipides, jeûnait souvent au pain et à l'eau, ne prenait qu'à la hâte un léger sommeil sur la terre nue, bravait les froids les plus rigoureux de l'hiver, et mortifiait ses sens jusqu'à leur refuser les satisfactions les plus innocentes. Telles furent les macérations qu'elle exerça jusqu'entre les bras de la mort.

Jamais nature corporelle ne se rapprocha davantage de la pure essence des esprits. Sa prière s'élevait en saintes aspirations, en élans d'amour ; elle en tressaillait d'allégresse. Son oraison saluait, comme au matin d'un beau jour, le mystique soleil qui l'éclairait, l'échauffait, l'inondait. Elle fut souvent, dans ses moments d'ardent amour, consolée et soutenue par de ravissantes extases, d'indicibles délices. Ce n'était pas seulement son esprit qui s'élançait dans le sein de Dieu, son corps lui-même était entraîné et comme absorbé par l'âme. Ses pieds ne se posaient qu'à regret sur le sol, et le moindre souvenir du ciel, où étaient ses pensées et ses désirs, l'élevait au-dessus de la terre comme un soupir d'innocence et d'amour. C'est alors que son âme comprenait, avec une merveilleuse clarté, la vanité de toutes les choses terrestres et l'amour infini qui n'est dû qu'à Dieu. On pouvait dire que les bienfaits du Seigneur coulaient sur sainte Eugénie avec une telle profusion, qu'elle ressemblait à ces pures intelligences qui sont prosternées devant l'Eternel. Elle possédait Dieu d'une manière si intime, qu'il lui semblait quelquefois être toute remplie de son essence.

L'amour pour le prochain, comme nous l'avons déjà dit, s'était fait remarquer en elle dès l'enfance ; notre Sainte le puisait, comme toutes ses autres vertus, dans les vues de foi et d'amour de Dieu si fécondes en actes de perfection. En quelque lieu qu'elle portât ses pas, elle semblait accompagnée du cortége de toutes les vertus. Dans son maintien, dans ses paroles et dans toutes ses œuvres, il y avait quelque chose d'angélique qui révélait la beauté de son âme. Quoique abbesse, elle se considérait comme l'humble servante du monastère, la dernière de ses religieuses ; son plus grand bonheur était de servir de ses mains ces filles inconnues du monde, mais dans

lesquelles sa foi apercevait autant de pierres précieuses qui devaient un jour orner le diadème de l'Epoux céleste des vierges. Ses yeux étaient toujours ouverts sur les pauvres et les malheureux ; ceux-ci étaient pour elle les bien-aimés de Jésus, et à ce titre, ils avaient droit à un particulier amour. Sainte Eugénie se souvenait de ces paroles du divin Maître : « Autant de fois que vous avez donné à manger à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait ». Avec quel zèle et quelle sollicitude, avec quelle touchante compassion elle subvenait aux besoins des infortunés ! Elle ouvrait ses bras à tous les malheureux ; son cœur était comme un port de refuge pour tous les naufragés ; à mesure que leur nombre croissait, elle semblait s'agrandir. Eugénie était leur soutien, leur protectrice, la mère des veuves et des orphelins ; consolatrice des affligés, elle couvrait les uns et donnait l'hospitalité aux voyageurs ; personne n'avait plus de charité qu'elle à essuyer les larmes de ceux qui venaient implorer son secours et à les consoler dans leurs maux. Rencontrait-elle près du monastère quelque malheureux, elle l'aidait aussitôt à monter le pénible chemin qui y conduisait, le soutenant de ses bras, et ne le quittait qu'après l'avoir recommandé aux soins de ses religieuses et s'être assurée qu'il ne manquerait de rien. Le Jeudi saint, pour imiter l'humilité du Sauveur, elle introduisait dans le monastère une troupe de pauvres auxquels elle lavait et baisait les pieds, et après cette représentation touchante de la charité de Jésus-Christ, elle leur donnait des vêtements, les servait à table, et ne les congédiait qu'après leur avoir prodigué tous les services que la charité inspire.

Elle avait une tendre compassion envers les malades. Aucune maladie contagieuse ne pouvait restreindre l'étendue de son zèle : ni les frimas, ni les pluies, ni les vents impétueux de l'automne ne l'empêchaient d'accourir au chevet des plus infortunés pour les consoler et les secourir. Dans l'asile de Saint-Nicolas comme dans la chaumière des pauvres de la vallée, partout elle apporte, avec ses aumônes, des paroles de consolation et d'espérance. La charité marche devant elle, et toutes les vertus dont elle avait cru ensevelir l'éclat dans l'obscurité de la solitude, formaient autour d'elle le plus magnifique cortége. L'Alsace tout entière bénissait le nom d'Eugénie, pendant que le ciel, de son côté, récompensait souvent par d'éclatants miracles les bonnes œuvres de cette fidèle servante des pauvres de Jésus-Christ, qui semblait avoir été placée sur la terre comme l'ange destiné à essuyer toutes les larmes, à calmer toutes les douleurs! Cette charité à l'égard du prochain, qu'on admirait dans sainte Eugénie, prenait ainsi sa source dans l'ardent amour pour Dieu qui embrasait son âme et débordait autour d'elle. Aimer toute chose pour Dieu était pour elle le plus saint des devoirs ; aimer uniquement Dieu en toute personne et en toute chose était à ses yeux la perfection de l'amour. Aussi, cet amour divin qui, chez les Saints, n'apparaît guère d'ordinaire qu'à certains intervalles et dans certaines occasions, constituait, pour ainsi dire, dans Eugénie, un état habituel et permanent. On le découvrait dans ses paroles, dans ses traits, dans toutes ses actions. C'était là véritablement l'élément naturel de sa vie.

Depuis quinze ans que sainte Eugénie était abbesse du monastère de Hohenbourg, elle ne cessait d'être l'édification de la communauté et de donner à la terre le spectacle des plus touchantes vertus. Le moment approchait où elle allait jouir du bonheur éternel. Sentant sa fin prochaine, elle redoubla tellement de zèle dans l'exercice des devoirs de la vie religieuse, s'attachant principalement à remplir si bien chaque moment, qu'elle

n'en laissait passer aucun sans mériter devant Dieu par les travaux de la pénitence. C'était peu pour son cœur de ne point perdre sa journée, elle voulait la rendre plus pleine, plus lucrative pour son âme. L'odeur de sa sainteté attira tous les jours beaucoup de monde auprès d'elle pour profiter de ses pieuses instructions et de ses exemples, et tous ceux qui l'approchaient la vénéraient comme l'ange de la terre. L'amour de Dieu avait tellement embrasé son cœur, qu'il le faisait fondre nuit et jour en larmes, et quand elle priait, c'était avec tant d'ardeur, que ceux qui étaient présents se tenaient en silence pour écouter les paroles toutes de feu qui sortaient encore plus de son cœur que de sa bouche. Dans ces moments, rien ne pouvait la distraire. Dieu était sa vie et son bonheur. Elle ne vivait que de lui, de sa connaissance, de son intuition, de sa jouissance, et sa fragile existence ne pouvait presque plus porter ce poids immense d'amour. Eugénie était montée à la plus haute perfection; elle s'était revêtue de Jésus-Christ, et la mort seule, qui pour elle n'était qu'un passage au bonheur de l'éternité, pouvait mettre le dernier sceau à sa ressemblance et à son union avec le divin Epoux de son âme.

Quoique jeune encore, elle avait travaillé, dès les premiers jours de sa vie, avec tant d'ardeur et de persévérance à son salut, qu'elle était de bonne heure un fruit mûr pour le ciel. En peu d'années, elle avait dépensé tout ce qu'elle avait de forces et de vie pour arriver plus vite jusqu'à Dieu. Enfin arriva le moment fixé par la divine Providence pour terminer une si belle vie et récompenser de si glorieuses actions. Eugénie avait passé une nuit toute pleine d'agonie. Les vierges de la communauté de Hohenbourg étaient debout autour de leur mère mourante et pleuraient. L'humble servante de Dieu conversait avec ses religieuses sur les choses du ciel, et en parlait comme un ange qui parlerait de sa patrie. Une sainte joie brillait dans son regard, et ce moment qui, pour ses sœurs, était un moment de désolation et de deuil, était pour elle le commencement de sa gloire et de son bonheur. Elle contemplait le ciel, qui lui paraissait entr'ouvert pour la recevoir, avec toute l'ardeur d'une longue espérance qui touchait au moment d'être satisfaite. On aurait dit qu'elle réunissait tous ses efforts pour s'élancer d'un bond jusque dans la céleste patrie, tant ses désirs étaient fervents, tant son amour était parfait. Enfin, sans donner aucun signe de mort, ni jeter aucun soupir, son âme s'envola dans la céleste patrie, après avoir laissé à toute la communauté l'héritage de son exemple et de ses vertus; c'était un vendredi, seizième jour de septembre de l'année 735.

La nouvelle de sa mort fut pour toute l'Alsace un deuil général. Sur tous les visages on voyait peinte une profonde tristesse; partout on n'entendait que gémissements; on eût dit que chaque famille venait d'être frappée dans ses plus chères affections. Les pauvres surtout ne se parlaient que pour exhaler la douleur commune. Et ils se portèrent en foule sur les hauteurs de Hohenbourg, pour contempler une dernière fois les traits vénérés de leur bienfaitrice, pour baiser ces mains qui les avaient tant de fois secourus. Sainte Eugénie fut enterrée à côté de sainte Odile, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

CULTE ET RELIQUES.

A la vue des miracles qui, dès les premiers jours, s'opérèrent sur son cercueil et dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste où elle fut inhumée, les fidèles s'empressèrent de l'invoquer comme une Sainte. Son nom est cité dans les anciennes litanies du diocèse de Strasbourg. Dans la prière

usitée pour la bénédiction de l'eau qu'emportaient les pèlerins de la source de Sainte-Odile, on invoquait son nom après ceux de la sainte Trinité et de sainte Odile, et un ancien martyrologe du VIIIe siècle place le jour de sa mort au nombre des fêtes solennelles qu'on célébrait à cette époque dans le diocèse de Strasbourg, et principalement à Obernai, où elle était née. Ce culte fut confirmé par les bulles des Papes, les mandements des évêques, et attesté par la dévotion constante des fidèles de tous les siècles qui visitèrent son tombeau.

En 1622, le comte de Mansfeld, surnommé l'Attila de la chrétienté, fit mettre le feu à l'abbaye de Hohenbourg, puis se précipita avec ses soldats sur les trésors du sanctuaire, et pilla tout ce qu'il trouva de précieux. Pénétrant ensuite dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, le tombeau de sainte Eugénie fut d'abord l'objet de sa profanation; n'ayant pu l'ouvrir, ses soldats le brisèrent à coups de masse d'armes. Ils enlevèrent ensuite les ossements et le manuscrit qui contenait l'histoire de la Sainte, pour les brûler sur les ruines embrasées de l'abbaye. Mais il se répandit soudain une odeur si forte, et l'on entendit un cliquetis d'armes si perçant, que les profanateurs, saisis d'épouvante, s'enfuirent en abandonnant les précieuses reliques. Le cardinal Léopold d'Autriche, alors évêque de Strasbourg, fit aussitôt descendre les reliques de sainte Eugénie à Obernai, où il les tint cachées pendant deux années. Enfin, le 6 août 1624, elles furent renfermées dans une châsse dorée et reportées processionnellement à Hohenbourg, au milieu d'un immense concours de peuple. Elles furent déposées sous l'autel de la chapelle des larmes, qui prit le nom de Sainte-Eugénie, sauf quelques parties qu'on replaça sous le petit autel de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où le corps avait été primitivement inhumé. L'église paroissiale d'Obernai obtint un os de ces reliques, qui fut enchâssé dans une statue en argent massif représentant la Sainte, et chaque année, au 26 septembre, on célébrait solennellement sa fête dans cette ville, à la Kappelkirche, qui, selon la tradition, occupe l'emplacement d'une chapelle où venaient prier autrefois Adalric, sainte Odile et sainte Eugénie.

La châsse dorée qui renfermait les reliques de sainte Eugénie ne resta que peu d'années sur la montagne de Hohenbourg. En 1632, les Suédois pillèrent et incendièrent Hohenbourg. En 1687, le monastère et l'église furent rebâtis. On voit encore aujourd'hui la chapelle de Sainte-Eugénie ou des larmes; sous l'autel qui lui est dédié se trouvent les débris de son tombeau et tout ce qu'on put recueillir de ses précieux restes. L'église paroissiale de Willgotheim, petit village du Bas-Rhin, possède quelques fragments des reliques de sainte Eugénie. Dans le monastère fondé près d'Abbeville par saint Angilbert, il est parlé de reliques de sainte Eugénie renfermées dans un des autels de l'église. On en voit encore qui sont enchâssées dans un autel, situé près de la grande porte, de la basilique de Saint-Mathias, à Trèves.

Extrait de l'*Histoire de sainte Eugénie*, par M. l'abbé Joseph Alter, et des *Acta Sanctorum*.

SAINT NIL DE ROSSANO, SURNOMMÉ LE JEUNE,

FONDATEUR ET ABBÉ DU MONASTÈRE DE GROTTA-FERRATA, EN ITALIE

1005. — Pape : Jean XVIII. — Empereur d'Allemagne : Henri II, *le Saint*.

> **L'homme saint ne doit pas se croire en sécurité tant qu'il se trouve dans l'arène de cette vie.**
> *Saint Jérôme.*

Saint Nil, grec d'extraction, naquit dans la petite ville de Rossano (Calabre Citérieure), en 910. Il reçut au baptême le nom de Nicolas; mais il prit celui de Nil à sa profession religieuse. Il montra beaucoup de ferveur dès son enfance, et fit de grands progrès dans les lettres divines et humaines. Il s'engagea dans l'état du mariage, avec l'intention de remplir chrétiennement les devoirs qui y sont attachés. Jamais il ne manquait de se réserver quelques heures pour se recueillir, ainsi que pour vaquer à la lecture, à la prière et à la méditation, de peur que les soins et les embarras du monde n'étouffassent en lui les semences de piété dont il était redevable

à la grâce. Cette attention à veiller sur lui-même ne l'empêchait point d'être fidèle à ses obligations envers le prochain. S'étant depuis relâché dans ses exercices, sa première ferveur diminua peu à peu, et il en vint jusqu'à contracter des habitudes vicieuses; mais après la mort de sa femme, il sentit vivement le danger de son état. Son ancien amour pour la retraite le porta à se retirer dans un monastère, afin de se délivrer pour toujours des tentations que l'on rencontre dans le monde. Il était alors dans la trentième année de son âge. Le monastère de Saint-Jean-Baptiste de Rossano fut celui où il allait goûter les douceurs de la solitude.

Rossano était la seule ville du pays qui eût échappé aux ravages des Sarrasins. Il y avait une célèbre image de la sainte Vierge, qu'on dit être encore dans la cathédrale. Ce fut aux pieds de la Mère de Dieu que Nil se consacra solennellement au Seigneur; il visita ensuite le monastère de Saint-Mercure, que le saint abbé Jean gouvernait alors; ceux de Fantin [1], et de l'abbé Zacharie, qui furent depuis détruits par les Sarrasins, et qui étaient sur les côtes de la mer de Toscane. Ayant pris l'habit dans l'abbaye de Saint-Mercure, il se retira peu de temps après dans celle de Saint-Nazaire, dite aujourd'hui de Saint-Philarète, qui est à environ cinq milles de la première. Il porta à un si haut degré de perfection l'obéissance, l'humilité, la mortification des sens et la contemplation, qu'on l'appelait un autre saint Paul, tandis qu'on regardait comme un autre saint Pierre, saint Fantin, son ami et son père spirituel. Au bout de quelques années, ses supérieurs lui accordèrent la permission qu'il demandait d'aller vivre dans une forêt voisine et de fixer sa demeure dans un ermitage attenant à une petite chapelle de Saint-Michel. Il reçut dans la suite deux disciples, nommés Etienne et George. Le second était un gentilhomme de Rossano, qui mourut en odeur de sainteté.

Saint Nil devint bientôt célèbre par ses prédications et ses miracles. La réputation de sa grande sainteté se répandit par tout le pays; l'on venait de toutes parts le consulter. En 976, Théophilacte, métropolitain de Calabre, accompagné de Léon, seigneur du pays, ainsi que de quelques prêtres et de plusieurs autres personnes, vint voir le Saint, moins pour s'édifier par ses discours, que pour connaître son savoir et son érudition. Nil s'en aperçut. Après avoir salué honnêtement la compagnie et fait une courte prière, il présenta à Léon un livre où étaient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvait trop sévères, le Saint prouva qu'elles étaient conformes aux principes établis par l'Evangile, par saint Paul et par les Pères de l'Eglise. « Elles vous paraissent », dit-il, « effrayantes, parce qu'elles sont la condamnation de votre conduite. Si vous ne vivez tous saintement, vous ne pourrez échapper aux tourments éternels ». Ces paroles jetèrent l'effroi dans l'âme de tous les auditeurs, et ils exprimèrent, par leurs gémissements et leurs soupirs, les sentiments qu'ils éprouvaient. Quelqu'un de la compagnie ayant demandé au saint abbé si Salomon était damné ou sauvé, il répondit : « Que vous importe de savoir si Salomon est sauvé ou ne l'est pas? Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que Jésus-Christ menace de la damnation tous ceux qui commettent le péché d'impureté ». Il parlait de la sorte, parce qu'il savait que celui auquel il adressait la parole était un impudique. « J'aimerais mieux savoir », ajouta-t-il, « si vous serez damné ou si vous serez sauvé. Quant à

1. Saint Fantin ayant beaucoup souffert en Calabre de la part des Sarrasins, durant soixante ans, se retira à Thessalonique, où il mourut. Le Père Plnius, un des continuateurs de Bollandus, a donné sa vie avec des remarques, sous le 30 août.

Salomon, l'Ecriture ne parle point de sa pénitence, comme elle fait de celle de Manassès ».

Euphraxe, aussi rempli de vanité que de hauteur, ayant été envoyé en Calabre, avec le titre de gouverneur, par la cour de Constantinople, plusieurs abbés lui firent des présents. Saint Nil n'imita point leur exemple. Euphraxe, pour s'en venger, chercha toutes les occasions de le mortifier; mais il changea bientôt de sentiments à son égard. Etant tombé malade, il l'envoya chercher, lui demanda pardon à genoux, et le conjura de lui donner l'habit monastique. « Les vœux du baptême vous suffisent », lui dit le Saint : « la pénitence n'en exige point de nouveaux. Ayez seulement un cœur contrit et le désir de changer de vie ». Euphraxe, non content de cette réponse, le pressa de nouveau de lui donner l'habit monastique, ce qui lui fut accordé. Dès qu'il l'eut reçu, il parut un homme tout nouveau ; il affranchit ses esclaves, distribua tous ses biens aux pauvres et mourut trois jours après dans de grands sentiments de piété.

L'empereur Othon III, étant venu à Rome, en chassa Philagate, évêque de Plaisance, que le sénateur Crescence avait fait antipape. Saint Nil alla le trouver pour le prier, ainsi que Grégoire V, qui était le Pape légitime, de faire grâce à l'évêque de Plaisance, et de ne point oublier dans la punition à laquelle on le condamnerait le caractère dont il était revêtu. Nil fut reçu avec de grandes marques d'honneur, et on lui promit d'avoir égard à sa recommandation. Lorsque Othon fit un pèlerinage au mont Gargan, il alla visiter le Saint dans son monastère, qui n'était qu'un assemblage de pauvres cabanes. « Ces hommes », dit-il en parlant des disciples de Nil, « sont véritablement citoyens du ciel, ils vivent dans des tentes, comme étrangers sur la terre ». Le serviteur de Dieu le conduisit d'abord à l'oratoire, où il pria quelque temps, et le fit entrer ensuite dans sa cellule. Othon lui offrit inutilement un emplacement pour bâtir un monastère qu'il promettait de doter. « Si mes frères », répondit saint Nil, « sont de véritables moines, Notre-Seigneur ne les abandonnera point lorsque je ne serai plus avec eux ». — « Demandez-moi ce qu'il vous plaira », reprit l'empereur; « je vous regarde comme mon fils, je vous l'accorderai avec joie ». Saint Nil, lui mettant alors la main sur la poitrine, lui dit : « La seule chose que je vous demande est que vous pensiez au salut de votre âme. Quoique vous soyez empereur, vous mourrez et vous rendrez compte à Dieu comme les autres hommes ». Il ne voulut point accepter l'évêché de Rossano, et refusa d'écouter les pressantes sollicitations qu'on lui faisait d'aller à la cour de Constantinople.

Saint Nil avait formé une espèce de communauté de ses disciples qui vivaient dans des cabanes auprès de son ermitage ; mais on ne put jamais le faire consentir à prendre le titre d'abbé. Les Sarrasins étendant de plus en plus leurs conquêtes et leurs ravages dans la Calabre, il se retira avec ses moines au Mont-Cassin. Aligerne, qui en était abbé, alla au-devant de lui avec sa communauté, et le reçut avec la distinction que méritait sa sainteté. Quelque temps après, il lui donna le monastère de *Val di Luce ;* mais Nil le quitta bientôt, parce qu'il ne trouvait point ce lieu assez solitaire. Il passa dix années dans le monastère de *Serperis*, situé sur le bord de la mer. Ce temps expiré, il se rendit avec ses disciples à Tusculum, à douze milles de Rome, et s'établit dans l'ermitage de Sainte-Agathe, habité par des religieux grecs. Il prenait soin de conduire ses religieux dans les voies de la perfection ; mais il vivait dans une cellule séparée, sans s'arroger l'autorité de supérieur. On doit cependant le regarder comme le principal

fondateur du monastère de Grotta-Ferrata, quoiqu'il ait été achevé après sa mort par le Père Barthélemi. Il y avait longtemps qu'il était à Sainte-Agathe, lorsque Dieu l'appela à lui. Il mourut en 1005, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Sa communauté fut depuis transférée à Grotta-Ferrata, dans le voisinage de Tusculum (Frascati).

Saint Nil avec ses disciples célébrait l'office en grec, et suivait la Règle de Saint-Basile ; ainsi on ne doit pas le compter parmi les Saints de l'Ordre de Saint-Benoît. On porta ses reliques à Grotta-Ferrata.

Pendant que saint Nil le Jeune était un jour en prières devant un crucifix, le Christ détacha sa main droite pour le bénir. On voit dans l'abbaye de Grotta-Ferrata un tableau qui représente cette action. Une des fresques de cette église le représente guérissant un jeune possédé ; et une autre, recevant l'empereur Othon III.

Acta Sanctorum ; Godescard.

SAINT EUSÈBE DE CASSANO, PAPE ET CONFESSEUR (310).

Eusèbe, natif de Cassano, sur l'Adda (Lombardie), fils, comme on dit, d'un médecin, et d'abord médecin lui-même, succéda, sur le siége de saint Pierre, au pape saint Marcel Ier (310). Il trouva des hérétiques dans la ville de Rome, et les réconcilia à l'Eglise par la seule imposition des mains. Restitue, noble dame de l'île de Sardaigne, lui confia l'éducation de son fils ; le pontife instruisit le jeune homme dans la foi chrétienne, le baptisa et lui donna son nom : cet Eusèbe devint plus tard évêque de Verceil.

Au commencement de l'épiscopat d'Eusèbe, on lui désigna plusieurs traîtres qui avaient remis aux employés du fisc les vases et les livres sacrés : ces *tombés* voulaient se réconcilier avec l'Eglise ; mais ils voulaient être chrétiens de nom, sans en vénérer les mystères. L'ancienne question des *lapsi*, agitée déjà sous le pontificat de saint Corneille (251-252), se renouvela avec quelque acrimonie. Héraclius, le coryphée des Manichéens, soutenait l'inutilité de la pénitence pour les *lapsi ;* le saint pontife Eusèbe rappelait au contraire à ces malheureux la nécessité de pleurer leurs crimes. Le peuple se divisa en deux partis opposés ; la sédition, les meurtres, la discorde et la guerre intestine, hautement encouragés par le cruel tyran Maxence, désolèrent encore une fois l'Eglise. Fidèle défenseur des droits de la vérité, Eusèbe fut proscrit par les juges ; il mourut exilé sur les rivages de la Sicile le 26 septembre 310.

Saint Eusèbe siégea quatre mois et seize jours (le *Propre de Rome*, contrairement au *Liber pontificalis* et à tous les autres auteurs, dit « deux ans, huit mois et seize jours »). En une ordination, il avait imposé les mains à treize prêtres, trois diacres et quatorze évêques destinés à diverses Eglises. Il fut enseveli dans le cimetière de Calliste, sur la voie Appienne.

Propre de Rome ; Liber Pontificalis ; Pontificat de saint Eusèbe, d'après Chantrel ; Darras ; Artaud de Montor.

SAINT ISARNE OU YSARN DE TOULOUSE,

ABBÉ DE SAINT-VICTOR DE MARSEILLE ET CONFESSEUR (1048).

Isarne naquit à Toulouse d'une honnête famille, et fut confié dès son bas âge à des religieux qui l'instruisirent dans la piété en même temps que dans les lettres. Puis il se voua à Dieu et traversa sa jeunesse sans souiller, par les vices ordinaires à cet âge, la blancheur de sa robe baptismale : cette pureté, il la conserva intacte jusqu'à la fin de sa vie.

Résolu d'embrasser la vie monastique, il sollicita son admission au monastère Cassianite de

Saint-Victor de Marseille : on l'y reçut avec joie. Planté désormais dans la maison du Seigneur, il y fleurit par l'exacte observance de la discipline. Plein d'une ardente dévotion pour les tombeaux des Martyrs, il passait souvent la nuit à vénérer ceux qui décoraient le monastère. Ses vertus, dont les parfums s'exhalaient au loin, l'élevèrent à la dignité de prieur claustral sous l'abbé Wilfred, et il sut se conduire dans cette fonction avec une humilité qui fit voir que c'était plutôt pour lui une charge qu'un honneur de commander aux autres. Après la mort de Wilfred, pendant que les abbés des monastères voisins, réunis aux religieux de Saint-Victor, délibéraient sur le choix de son successeur, un enfant, poussé par le Saint-Esprit, s'écria : « Isarne est abbé », et Isarne fut en effet élu sur-le-champ d'un consentement unanime.

Ce fut principalement dans l'accomplissement de cette haute fonction, qu'il fit éclater sa douceur, son humilité, son esprit de pénitence et sa charité envers les pauvres. Sous son administration, une nouvelle église du monastère fut consacrée (15 octobre 1040) par le pape Benoît IX qui, selon l'expression de la Bulle, « la sanctifia par la triple bénédiction, et, par un privilége apostolique, la rétablit dans l'honneur qu'elle avait autrefois d'absoudre les pécheurs ». Vingt-trois évêques, un grand nombre d'abbés et de religieux, toute la noblesse de Provence, assistèrent à cette dédicace. Peu avant sa mort, Isarne fit un voyage en Espagne pour s'occuper du rachat des religieux que les Sarrasins avaient emmenés en captivité après la dévastation du monastère de Lérins.

La vie du bienheureux abbé se termina au milieu des bonnes œuvres. Il s'endormit dans le Seigneur, entouré de ses frères bien-aimés, le 24 septembre 1048. Son corps fut déposé dans la basilique inférieure du monastère. Dès l'année 1050, des pèlerins se rendaient en grand nombre dans la crypte qui renfermait son tombeau, illustré déjà par plusieurs miracles. De nos jours, l'Eglise de Marseille célèbre encore chaque année la fête de l'illustre abbé de Saint-Victor, mais son souvenir est effacé de la mémoire du peuple. Le tombeau qui opérait des miracles ne repose plus dans les cryptes antiques à l'ombre des chapelles souterraines : il est livré aux profanes regards des visiteurs du musée. Puissent ceux qui vivent maintenant en présence des derniers débris de la vieille abbaye aimer leur saint compatriote, comme il était aimé par leurs ancêtres, il y a huit siècles !

Propre de Toulouse, complété avec des *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé Antoine Ricard, et de M. l'abbé Bayle. — Cf. *Vie de saint Ysarn*, par M. Bayle.

XXVIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Eges, en Cilicie, le triomphe des saints martyrs COME et DAMIEN, frères, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert, avec un courage surhumain, les chaînes, les prisons, la mer, les feux, les gibets, la lapidation et les flèches, eurent la tête tranchée. On marque aussi, comme compagnons de leur martyre, Anthime, Léonce et Euprèpe, leurs frères. Vers 286. — A Rome, sainte Epicharis, femme de race sénatoriale, qui, après avoir été déchirée à coups de verges plombées, fut décapitée durant la même persécution. IIIe s. — A Todi, saint Fidence et saint Térence, martyrisés sous le même Dioclétien. IIIe s. — A Cordoue, les saints martyrs Adulphe et Jean, frères, couronnés pour Jésus-Christ durant la persécution des Arabes. Vers 852. — A Semond *(Sedunum)*, dans la Gaule-Lyonnaise, saint FLORENTIN, martyr, décapité avec saint HILIER, après avoir eu la langue coupée. IIIe s. — A Djebel, en Phénicie, saint MARC, évêque, qui est aussi appelé Jean par saint Luc. Ier s. — A Milan, saint Caïus, évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé, qui, après avoir beaucoup souffert durant la persécution de Néron, mourut en paix [1]. 85.

1. Saint Caïus fut le troisième évêque de Milan; il était romain de naissance et il s'attacha comme disciple à l'apôtre saint Barnabé avec le grec Anathalon. Les Bollandistes, qui mettent toutefois en doute

— A Ravenne, saint Adérit, évêque et confesseur [1]. IIe s. — A Paris, saint Vincent de Paul, prêtre et fondateur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, homme apostolique et père des pauvres. On célèbre sa fête le 19 juillet [2]. 1660. — Dans la même ville, saint ELZÉAR, comte. 1325. — En Hainaut, sainte HILTRUDE ou HELTRUDE, vierge. 785.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Avignon, saint Elzéar ou Augias, comte d'Arian et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1325. — Aux diocèses de Lyon et de Chartres, mémoire des saints martyrs Florentin et Hilaire ou Hilier, cités au martyrologe romain d'aujourd'hui. IIIe s. — Au diocèse de Paris, les saints martyrs Côme et Damien, cités aujourd'hui au martyrologe romain. Vers 286. — Au diocèse de Cambrai, sainte Hiltrude ou Heltrude, vierge, citée à ce jour au même martyrologe. 785. — Au diocèse de Paris, saint CÉRAUNE ou CÉRAN *(Ceraunus, Cerannus)*, vingt-cinquième archevêque de ce siége et confesseur. Vers 621. — Au diocèse de Vannes, saint Gingurien, frère convers du monastère bénédictin de Saint-Gildas de Rhuys *(S. Gildasius Ruyensis)*, appelé au ciel par l'archange saint Michel qui l'honora de son apparition. XIe s. — A Chaumont (Haute-Marne), au diocèse de Langres, le vénérable Père Honoré, capucin. Il naquit à Paris le 7 janvier 1567, et s'appelait, avant d'entrer en religion, Charles Bochart de Champagny; son père, Jean Bochart, était conseiller d'Etat. Elevé à Paris, au collége de Clermont, dirigé par les Jésuites, Charles Bochart reçut l'habit de Saint-François, le 15 septembre 1587, au couvent de Saint-Honoré de la même ville: il fit profession après un an de noviciat. L'humilité formait la base de toutes ses vertus: elle suggéra au Père Honoré la pensée de demander à n'occuper aucune charge dans son Ordre; mais il fut successivement nommé directeur des novices à Verdun, à Nancy, à Orléans. A la prière du cardinal de Lorraine, il fut envoyé à Rome pour demander l'organisation en Lorraine d'une province de l'Ordre et il réussit dans cette négociation. En 1592, il fut élu provincial, et put dès lors avoir des relations avec beaucoup de villes. Celles qu'il eut avec Chaumont remonte à 1598; il y fonda, cette année-là, un couvent de Capucins qui a subsisté jusqu'à la Révolution. C'est là qu'il mourut et qu'il fut enseveli. De nombreux miracles, entre lesquels on remarqua la résurrection de plusieurs enfants, firent travailler à sa canonisation. En 1637, Sébastien Zamet, évêque de Langres, envoya les pièces du procès à Rome; Louis XIII et son épouse écrivirent au pape Urbain VIII à ce sujet en 1637 et en 1639. Une châsse de l'église Saint-Jean-Baptiste de Chaumont contient de ses reliques. Le culte dont cette ville honora sa mémoire subsiste encore en partie; avant la Révolution on fêtait l'anniversaire de sa mort au bruit du canon, et en allumant, sur la place des Capucins, un feu de joie dont l'hôpital faisait les frais [3]. 1624. — Au diocèse de Dijon, saint APHRODISE, compagnon du martyre des saints Florentin et Hilaire, cités au martyrologe romain de ce jour. IIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — A Cingoli, dans la Marche d'Ancône, saint Bonfilio, évêque et confesseur, qui, issu de l'illustre famille d'Auxima, donna son nom à la discipline monastique, et fut appelé malgré lui à gouverner l'église de Foligno, où il fut établi sur le siége de cette ville par la volonté du Pape; puis, par humilité, il se démit de plein gré de cette charge, afin de vaquer plus librement aux choses saintes. Vers 1115.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Paris, le décès de saint Elzéar, confesseur, comte d'Arian, du Tiers Ordre de notre Père saint François, qui, gardant fidèlement la virginité avec Delphine, son épouse, s'en alla plein de mérites, vers le Seigneur, et, illustre pendant sa vie et après sa mort, fut mis au rang des Saints par le souverain pontife Urbain V. 1325.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus, en ajoutant: Son corps, sous le pontificat de Jean XXII, fut transporté à Apt, en Provence, et déposé honorablement dans l'église de Saint-François, des Frères Mineurs. 1325.

ce dernier fait, disent que ses reliques se conservent dans l'église Saint-Françoic de Milan : c'est la chapelle de Saint-Bonaventure (chapelle actuelle de la Conception) qui possède ce précieux trésor; ces reliques ont été visitées et authentiquées le 14 septembre 1571 par saint Charles Borromée, archevêque de Milan. — Baronius, *Notes* au martyrologe romain ; *Acta Sanctorum*, 27 septemdre.

1. On croit qu'Adérit, qu'on nomme aussi Abderit, était grec d'origine et que son nom lui vient de ce qu'il habita longtemps la ville d'Abdère (aujourd'hui Polistilo), en Thrace. Il fut disciple de saint Apollinaire et lui succéda sur le siége épiscopal de Ravenne. Il mourut dans un petit bourg des environs de cette ville, et fut enseveli dans l'église de Saint-Probe. Ses reliques y furent retrouvées au xe siècle, transférées à Ravenne et déposées sur un autel dédié en son honneur. — Le Père Jean Pinius, dans les *Acta Sanctorum*, 27 septembre.

2. Nous avons donné la vie de saint Vincent de Paul au 19 juillet. — 3. M. l'abbé Godard : *Vies des Saints du département de la Haute-Marne.*

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Juifs et les Ethiopiens, mémoire de JUDITH DE BÉTHULIE, veuve, libératrice du peuple Hébreu. VIIe s. av. J.-C. — Chez les Grecs, saint Zénas ou Zénon, l'un des soixante-douze disciples du Christ, évêque de Diospolis ou Lydda, aujourd'hui Ludd ou Loddo, en Syrie (pachalik de Damas). Il est mentionné dans l'Epître de saint Paul à Tite de la manière suivante : « Lorsque je vous aurai envoyé Artémas ou Tychique, ayez soin de venir me trouver promptement à Nicopolis (aujourd'hui Prevesa-Vecchia, à l'entrée du golfe d'Ambracie, en Epire), parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver. Faites-vous précéder de Zénas, docteur de la Loi, et d'Apollo, et ayez soin qu'il ne leur manque rien ». Ces paroles de l'Apôtre nous montrent assez que Zénas s'employait avec zèle, comme le savant docteur Apollo, aux travaux apostoliques. Le bienheureux Pierre le plaça sur le siége épiscopal de Diospolis, et, disent les Menées grecques, « il enseignait à son peuple la divinité de Jésus-Christ. Après avoir supporté beaucoup de peines pour l'édification des Eglises et la destruction des idoles, après avoir opéré plusieurs prodiges et un grand nombre de guérisons miraculeuses, il alla jouir de la gloire du Seigneur ». Vers 70. — A Césarée de Cappadoce *(Cæsarea Eusebia)*, aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys (Cappadoce), saint Héleuthère ou Eleuthère, martyr, cité par le martyrologe de saint Jérôme. IIe s. — Au diocèse de Sora, ville d'Italie, dans l'ancien royaume de Naples (Terre-de-Labour), saint Déodat, confesseur. Ses reliques furent découvertes en 1621, à Calvi, par Jérôme Joanellius, évêque de Sora, qui en fit une translation solennelle. Vers le IVe s. — En Egypte, saint Baule, martyr. — En Arménie, sainte Gaïenne, vierge et martyre. Vers 310. — En Ethiopie, saint Saluce, abbé. — En Irlande, sainte Lupite, vierge. — A Wiborg, ville de Russie (Finlande), saint Kétil, confesseur. IXe siècle. — En Grèce, saint Ignace de Bathyriac, abbé. Vers 999.

JUDITH DE BÉTHULIE, VEUVE,

LIBÉRATRICE DU PEUPLE D'ISRAEL

VIIe siècle avant Jésus-Christ.

> La femme elle-même connaît cet enthousiasme belliqueux qui l'enlève aux habitudes de son sexe et arme sa faiblesse de toute l'intrépidité d'un mâle courage.
>
> Mgr Darboy : *Eloge de Judith.*

Les monarques assyriens sont cités dans l'Ecriture pour leur orgueil. L'un d'entre eux, connu dans l'histoire sous le nom de Saosduschin, qui régnait à Babylone peu de temps avant la captivité des Juifs, voulut soumettre à son pouvoir tous les peuples de l'Asie et briser leurs temples et leurs autels pour se faire proclamer dieu. Il commit l'exécution de ses desseins à Holopherne, général en chef de ses troupes. Celui-ci partit avec une armée formidable ; la terreur marchait devant lui. Dans leur consternation, les villes placées sur son passage le recevaient avec des couronnes et au son des instruments, comme pour se réjouir de ses victoires ; mais la résistance ne l'arrêtait pas, et les soumissions le trouvaient inflexible : il traîna à travers vingt provinces le pillage et l'incendie. Les Israélites essayèrent de se défendre ; ils se rendirent maîtres des hauteurs qui commandaient les défilés par où Jérusalem était abordable ; puis ils recoururent aux exercices de religion qui pouvaient fléchir le ciel et appeler sur eux le bienfait d'une protection efficace. Etonné et furieux, Holopherne

demanda quel était donc ce peuple qui osait l'attendre les armes à la main. Achior, chef des Ammonites déjà rangés sous les lois du conquérant, répondit que les Israélites seraient facilement vaincus s'ils avaient trahi leur Dieu, mais que, s'ils lui étaient demeurés fidèles, on ne les attaquerait pas sans devenir l'opprobre de toute la terre. Ces paroles, qui rattachaient les événements de la guerre à une force tout autre que la valeur et le génie d'Holopherne, blessèrent vivement sa fierté : il méditait de les punir, et, afin de mieux marquer la confiance qu'il plaçait en ses armes, il donna ordre de mener Achior vers Béthulie (aujourd'hui Safet), dans la tribu de Zabulon, où les Israélites s'étaient renfermés, et promit de l'y retrouver un jour et de lui faire expier la franchise de son langage.

Les Béthuliens, dans une sortie, tombèrent sur les gens d'Holopherne, qui prirent la fuite après avoir attaché Achior à un arbre. On brisa les liens du malheureux prince ; il fit connaître ce qui s'était passé et comment il avait encouru l'indignation de l'ennemi. Ce fut un grand deuil dans Béthulie quand on apprit les cruelles espérances d'Holopherne, et surtout quand on le vit, le lendemain, marcher avec toutes ses troupes contre la ville. Puis, au lieu de combattre, il résolut de forcer les habitants à se rendre ou à périr de soif : il coupa un aqueduc qui leur conduisait les eaux du voisinage ; car Béthulie était sur une hauteur, et pour s'abreuver elle avait seulement quelques fontaines qui jaillissaient au pied de ses murs. Bientôt même cette dernière ressource lui manqua : l'ennemi fit une garde sévère autour des fontaines. Alors les assiégés, hommes, femmes et enfants, réduits à toute extrémité, prièrent Ozias, qui avait organisé et qui encourageait la résistance, de se rendre à discrétion. En voyant toute cette multitude en pleurs, Ozias se leva, et, le visage trempé de ses larmes, il dit : « Frères, ayez bon courage ; attendons encore cinq jours la miséricorde du Seigneur. Si, ces cinq jours écoulés, il ne nous arrive pas de secours, nous ferons ce que vous avez proposé ».

Ces paroles d'Ozias furent rapportées à Judith, fille de Mérari, de la tribu de Siméon. Judith était veuve depuis trois ans et demi. Son mari, qui s'appelait Manassé, mourut frappé du soleil pendant qu'il surveillait les ouvriers employés à sa moisson ; il laissa toutes ses richesses, qui étaient fort grandes, ses serviteurs et ses troupeaux, à Judith, dont la beauté surpassait encore l'opulence. Femme d'un noble cœur, ses fidèles affections s'endormirent avec la cendre de celui qui les avait reçues d'abord ; elle ne connut, dans son veuvage, d'autres joies que les joies de la religion. Elle s'était fait en sa maison une chambre secrète, où elle vivait retirée avec sa servante ; elle portait un cilice grossier, signe de son inconsolable douleur ; elle jeûnait presque tous les jours. Cette conduite, inspirée par des sentiments pieux, lui avait concilié l'estime universelle ; les paroles défavorables ne vinrent jamais ternir l'éclat de sa réputation, ce bel et frêle ornement des jeunes veuves. Telle était Judith de Béthulie.

Quand donc elle eut appris que ses concitoyens étaient décidés à se rendre dans cinq jours, elle envoya chercher les anciens du peuple et leur dit : « Qu'est-ce que cette résolution prise par Ozias de livrer la ville aux Assyriens si dans cinq jours vous n'êtes pas secourus ? Et qui êtes-vous pour tenter le Seigneur ? C'est là le moyen, non pas d'attirer sa compassion, mais plutôt d'exciter sa colère et d'allumer sa fureur. Vous avez prescrit un terme à la pitié de Dieu et vous lui avez fixé un jour, à votre gré. Mais parce que le Seigneur est patient, faisons pénitence de cette faute même, et implorons son indulgence en versant des larmes... Croyons que ces fléaux,

dont Dieu nous punit comme ses serviteurs, sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous perdre ».

Ozias et les anciens du peuple répondirent : « Tout ce que vous avez dit est juste, et vos paroles sont sans reproche. Priez donc pour nous, parce que vous êtes une femme sainte et craignant Dieu ». Alors Judith reprit : « Comme vous reconnaissez que ce que j'ai pu dire vient de Dieu, éprouvez de même si ce que j'ai résolu de faire vient de lui, et priez afin qu'il affermisse mon projet. Vous demeurerez cette nuit à la porte de la ville, je sortirai avec ma servante. Priez cependant, afin, comme vous l'avez dit, que Dieu jette un regard sur son peuple dans ces cinq jours. Je ne veux pas qu'on m'interroge sur mon dessein ; jusqu'à l'heure où je viendrai vous l'apprendre, qu'on ne fasse autre chose que prier pour moi le Seigneur notre Dieu » — « Allez en paix », lui dit Ozias, « et que le Seigneur soit avec vous pour tirer vengeance de nos ennemis ». Et il se retira, suivi des anciens du peuple.

Judith rentra dans le secret de sa maison, et là, revêtue d'un cilice, des cendres sur la tête, prosternée devant Dieu, elle s'écria, en rappelant la vengeance que Siméon, son aïeul, avait tirée autrefois de l'outrage fait à Dina : « Seigneur, Dieu de mon père Siméon, qui l'avez armé du glaive pour punir les étrangers, profanateurs impurs de la gloire d'une vierge ; qui avez livré leurs femmes comme un butin, leurs filles à la captivité, et leurs dépouilles en partage à vos serviteurs animés de zèle pour vous ; Seigneur mon Dieu, assistez, je vous prie, une veuve désolée. Vous avez opéré les merveilles anciennes et résolu celles qui les ont suivies, et il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. Toutes vos voies sont aplanies, et vos jugements sont fondés sur votre Providence. Regardez le camp assyrien, comme vous avez regardé autrefois le camp des Egyptiens lorsqu'ils poursuivaient en armes vos serviteurs, et qu'ils se fiaient à leurs chars, à leur cavalerie, et à la multitude de leurs guerriers. Vous avez jeté un regard sur leur camp, et les ténèbres les lassèrent, l'abîme retint leurs pieds et les eaux les couvrirent. Seigneur, ainsi périssent ceux-ci, qui s'appuient sur leur nombre, qui tirent gloire de leurs chars, de leurs javelots, de leurs boucliers, de leurs flèches et de leurs lances, et qui ne savent pas que vous êtes notre Dieu, vous qui, dès l'origine des siècles, dissipez les guerres, et qui avez nom le Seigneur. Levez votre bras, comme vous l'avez déjà fait, et brisez leurs forces par votre force. Tombent sous votre colère ceux qui se promettent de violer votre sanctuaire, de souiller le tabernacle de votre nom et d'abattre de leur glaive la majesté de votre autel ! » Puis, indiquant la ruse qu'elle méditait d'employer contre Holopherne, Judith ajouta : « Faites, Seigneur, que la tête de ce superbe tombe sous sa propre épée. Qu'en me voyant il se prenne par ses propres yeux comme dans un piége, et frappez-le du charme de mes paroles. Mettez-moi dans le cœur de la constance pour le mépriser et de la force pour le vaincre. Qu'il périsse de la main d'une femme ; ce sera la gloire de votre nom. Car votre puissance, Seigneur, n'est pas dans le nombre des soldats, votre bon plaisir ne dépend point de la force des chevaux, et les superbes ne vous ont jamais plu ; mais vous avez toujours agréé la prière de ceux qui sont humbles et doux. Dieu des cieux, créateur des eaux, maître de toute créature, entendez celle qui vous invoque dans sa faiblesse et qui se confie en votre miséricorde. Seigneur, souvenez-vous de votre alliance, mettez les paroles sur mes lèvres, fortifiez la résolution de mon cœur, afin que votre maison garde sa sainteté non souillée, et que tous les peuples reconnaissent que vous êtes le vrai Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous ».

Après avoir ainsi préparé son âme, Judith se leva du lieu où elle était prosternée. Elle descendit dans sa maison et quitta les lugubres habits de son veuvage ; elle prit des parfums précieux pour oindre son corps, et orna sa tête d'une riche coiffure ; des bracelets, des pendants d'oreille et d'autres joyaux lui donnaient un air de splendeur : c'était la parure qu'elle avait portée aux jours de son ancienne félicité. Un éclat de surnaturelle beauté relevait cet ajustement ; car Dieu, qui voyait le cœur de sa servante, et que la vertu seule, et non une vaine complaisance, réglait ses actions, ajouta même à la grâce de ses traits, afin qu'elle parût aux yeux de tous avec un lustre incomparable. Dieu, sans doute, favorisait ainsi les desseins de l'héroïne qui voulait protéger le peuple contre les insultes des ennemis et arracher ses concitoyens à l'oppression et au danger de l'idolâtrie.

Cependant Judith sortit accompagnée d'une servante. Pour ne pas être forcée de se nourrir de viandes défendues durant les jours qu'elle passerait au milieu des ennemis, Judith fit emporter par sa fille quelques provisions, de l'huile, de la farine, des figues, du pain, et un vase où il y avait du vin. En arrivant à la porte de la ville, elle trouva Ozias et les anciens du peuple qui l'attendaient. A son aspect, ils demeurèrent frappés d'étonnement, et ils ne pouvaient assez admirer tout ce qu'il y avait de noble et de beau dans sa personne. Ils ne lui firent aucune demande ; ils la laissèrent passer en disant seulement ces mots : « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce et qu'il affermisse par sa force les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem se glorifie en vous et que votre nom soit parmi les saints et les justes ». Et tous ceux qui étaient présents appuyèrent ce vœu patriotique par des cris redoublés.

Judith franchit les portes, la prière sur les lèvres et toujours suivie de sa servante. Au point du jour, comme elle descendait de la montagne, les gardes avancées des Assyriens vinrent à sa rencontre, et, la saisissant, ils lui dirent : « D'où viens-tu et où vas-tu ? » Elle répondit : « Je suis une fille des Hébreux. Je m'enfuis de leur compagnie, prévoyant qu'ils vous seront livrés en proie parce qu'ils vous ont méprisés et qu'ils n'ont pas voulu se rendre de plein gré pour trouver grâce devant vous. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : J'irai me présenter au prince Holopherne, afin de lui découvrir leurs secrets et de lui donner un moyen de les prendre sans qu'un seul homme de son armée périsse ». Les soldats contemplaient avec ravissement la jeune transfuge, en qui la grâce des paroles et des manières l'emportait encore sur l'éclat des ornements. Ils la conduisirent donc à la tente d'Holopherne. Elle entra : le général fut ébloui et vaincu, et les officiers disaient : « Qui mépriserait le peuple hébreu, lequel a de si belles femmes? Et n'avons-nous pas raison de lui faire la guerre pour les avoir ? » Holopherne était assis sous un pavillon de pourpre, brodé d'or et relevé d'émeraudes et de pierres précieuses. Judith jeta un regard sur le capitaine assyrien, et se prosterna jusqu'à terre en signe de respect ; puis les gens d'Holopherne la relevèrent au commandement de leur maître. Celui-ci lui demanda la cause de sa fuite. Judith lui répondit avec artifice : « La sagesse de votre esprit est célèbre parmi toutes les nations ; tout le monde publie que vous êtes le meilleur et le plus puissant homme du royaume, et on ne parle dans toutes les provinces que de votre capacité. On sait ce qu'a dit Achior et de quelle manière vous l'avez fait traiter... Parce que les enfants d'Israël savent qu'ils ont offensé leur Dieu, ils tremblent devant vous. De plus, la famine les désole, et ils sont à demi morts de soif ; même ils se décident à tuer leurs animaux pour en boire le sang, et à faire servir à leur usage le froment, le

vin et l'huile, objets consacrés au Seigneur et qu'ils ne doivent pas toucher de la main, bien loin de pouvoir les consommer. Puis donc qu'ils font ces choses, il est sûr qu'ils périront. Dans cette conviction, votre servante les a quittés, et Dieu m'envoie pour manifester ces secrets ; car votre servante est fidèle à son Dieu, même ici. Je sortirai donc, je prierai le Seigneur ; il me dira l'heure de sa vengeance, et je viendrai vous l'annoncer. Je vous conduirai au milieu de Jérusalem ; tout le peuple d'Israël sera devant vous comme un troupeau sans pasteur, pas une voix n'aboiera contre vous. Ces choses me sont connues par la permission de Dieu, qui m'a envoyée vous les dire ».

Le discours de Judith plut extrêmement à Holopherne qui donna ordre à ses serviteurs de conduire la transfuge dans la chambre de ses trésors ; il voulut aussi qu'elle reçût de sa table ce qu'elle désirerait. Judith fit observer que, les lois religieuses de son pays ne lui permettant pas d'user indistinctement de toutes sortes de viandes, elle avait apporté les provisions nécessaires. « Si ce que vous avez apporté ne suffit pas », dit Holopherne, « que ferons-nous ? » — « J'en jure par ma vie, seigneur », répliqua Judith, « avant que votre servante ait consommé ce qu'elle a de vivres, Dieu exécutera par ma main ce que j'ai pensé ». Puis elle demanda qu'on lui permît de sortir la nuit pour aller faire sa prière hors du camp. Le prince y consentit, et il fut enjoint aux gardes de la laisser entrer et sortir à son gré. Elle allait donc, durant les nuits, dans la vallée de Béthulie, et, après des ablutions religieuses, elle retournait à sa tente, en priant Dieu de l'aider à affranchir son peuple. Elle restait à jeun tout le jour et prenait seulement sa nourriture vers le soir.

Enfin, le quatrième jour, Holopherne fit un grand festin auquel il appela Judith. « Qui suis-je », répondit-elle à l'envoyé, « pour refuser mon seigneur ? » Et, feignant de prendre l'invitation pour un simple témoignage de bienveillance, elle ajouta gracieusement : « Je ferai tout ce qui lui paraîtra le meilleur ; les choses qui lui plairont me seront toujours un grand bien ». Elle prit donc tous ses ornements, et, ainsi parée, elle entra. Le cœur d'Holopherne fut ébranlé ; il dit à Judith : « Buvez maintenant, et mangez avec joie, car vous avez trouvé grâce devant moi ». Et elle répondit : « Je boirai, seigneur, parce que mon âme reçoit aujourd'hui la plus grande gloire qu'elle ait jamais eue ». Effectivement elle usa des nourritures que sa servante avait préparées. Holopherne en était si heureux, qu'il prit du vin plus qu'il n'en avait jamais pris dans sa vie.

Le soir venu, tous les convives se retirèrent ; ils furent bientôt assoupis. Holopherne se coucha ; l'excès du vin l'accabla d'un profond sommeil ; ses gens avaient laissé Judith seule dans la tente de leur maître. Mais Judith, de son côté, avait donné ordre à sa servante de se tenir près de la porte, en dehors de la chambre, et d'y faire le guet. Elle-même se tenait devant le lit, priant avec larmes et en silence : « Fortifiez-moi », disait-elle, « Seigneur Dieu d'Israël ; jetez le regard sur l'œuvre de mes mains, et relevez, selon votre promesse, votre ville de Jérusalem, et que j'accomplisse ce que j'ai cru pouvoir faire avec votre assistance ». Après ces mots, elle s'approche de la colonne qui était au chevet du lit, détache le sabre qui y était suspendu, le tire du fourreau, et, prenant Holopherne par la chevelure : « Seigneur Dieu », dit-elle, « soutenez-moi en ce moment ». Elle frappe deux fois et sépare la tête du tronc, qu'elle laisse étendu à terre. Elle sort peu après, donne à sa servante la tête d'Holopherne, lui commandant de la cacher dans le sac où elles avaient apporté leurs provisions. Toutes deux

s'en vont comme pour prier à l'ordinaire, traversent le camp, tournent le long de la vallée et arrivent aux portes de Béthulie.

Alors Judith cria de loin à ceux qui gardaient les murailles : « Ouvrez les portes, parce que Dieu est avec nous et qu'il a fait un prodige en Israël ». A ce cri, les gardes appelèrent les anciens du peuple. Tous accoururent vers Judith : on ne s'attendait pas qu'elle dût revenir. On alluma des flambeaux, on s'assembla autour d'elle. L'héroïne monta sur un lieu plus élevé, imposa silence et dit : « Louez le Seigneur notre Dieu, lequel n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui. Il a fait, par sa servante, la miséricorde promise à la maison d'Israël, et, cette nuit, il a tué de ma main l'ennemi de son peuple ». Puis, montrant à l'assemblée le trophée de sa victoire, elle ajouta : « Voilà la tête d'Holopherne, général de l'armée des Assyriens, et voilà un rideau du pavillon où il dormait dans son ivresse et où le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme. Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée à la sortie de la ville, à mon séjour dans le camp et à mon retour ici. Le Seigneur n'a pas permis que sa servante fût souillée d'aucun péché ; mais il m'a ramenée auprès de vous, heureuse de son triomphe, de mon salut et de votre délivrance. Louez-le parce qu'il est bon et que sa miséricorde s'étend à tous les siècles ».

Tous les habitants de Béthulie reconnurent le doigt de Dieu dans la mort d'Holopherne, et ils dirent à Judith : « Le Seigneur vous a bénie dans sa force, et par vous il a réduit nos ennemis à néant ». Et Ozias, prince du peuple, ajouta : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, et qui vous a guidée pour abattre le chef de nos ennemis ! Il a fait votre nom si grand aujourd'hui, que votre louange ne sortira point de la bouche des hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance divine ; car vous n'avez point épargné votre vie en face des périls et des angoisses de votre peuple, mais vous avez prévenu sa ruine devant Dieu ». Et tout le peuple applaudit à ces louanges si méritées.

Judith, poursuivant sa mission libératrice, dit au peuple : « Frères, écoutez-moi. Suspendez cette tête à nos murailles ; et, aussitôt que le soleil sera levé, que chacun prenne ses armes ; faites une bruyante sortie, non pour atteindre l'ennemi, mais comme pour l'attaquer. Alors nécessairement les gardes avancées courront éveiller leur général pour la bataille ; et, lorsque les chefs, se rendant à la tente d'Holopherne, n'y trouveront qu'un corps sans tête et noyé dans le sang, la frayeur les saisira. Quand donc vous les verrez fuir, allez hardiment après eux, car le Seigneur les brisera sous vos pieds ». En effet, au lever du jour on suspendit aux murs la tête d'Holopherne ; chacun prit ses armes ; tous sortirent avec tumulte et en jetant de grands cris. A ce spectacle, les sentinelles assyriennes courent à la tente du général ; ses serviteurs tâchent de l'éveiller en faisant quelque bruit, car nul n'osait ni frapper à la porte ni entrer dans la chambre d'Holopherne. Mais les principaux chefs arrivent et disent à ses gens : « Entrez et éveillez-le, car ces rats sont sortis de leurs trous et ils osent nous défier au combat ». Un serviteur entre donc ; il frappe des mains, prête l'oreille, et, n'entendant pas de bruit, il s'approche ; il voit le cadavre d'Holopherne étendu par terre, sans tête, tout couvert de sang. Il jette un grand cri en versant des larmes, court à la tente de Judith, et, ne trouvant plus la transfuge, il sort et s'écrie : « Une seule femme du peuple hébreu a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor ; car voilà Holopherne étendu à terre, ce n'est plus qu'un tronc sans tête ». A ces mots, les chefs

de l'armée assyrienne déchirent leurs vêtements ; la crainte les glace, le trouble les saisit ; tout le camp retentit d'effroyables clameurs.

Lorsqu'on sut dans tous les rangs qu'Holopherne avait la tête tranchée, il y eut une consternation générale. Incertains, sans conseil et sans courage, tous obéissaient à la seule frayeur et ne songeaient qu'à chercher leur salut dans la fuite. Silencieux, la tête penchée, abandonnant tout, ils se hâtaient d'échapper aux Hébreux, dont on entendait la bruyante approche, et ils prenaient en désordre les chemins de la campagne et les sentiers des collines. Les Béthuliens descendaient en foule, sonnant de la trompette et poussant de grands cris. Ils marchaient avec ensemble et en bon ordre, et parce que les troupes assyriennes fuyaient éparses et au hasard, ils en firent un horrible carnage. Après les avoir repoussés au loin, ils revinrent à Béthulie, ramenant de nombreux troupeaux et rapportant d'immenses richesses ; de leur côté, ceux qui étaient restés dans la ville descendirent au camp pour le piller : le butin fut prodigieux. Ozias avait en même temps fait savoir à toutes les villes et à toutes les provinces la déroute complète des ennemis ; les jeunes gens les plus braves prirent les armes et poursuivirent les fuyards, dont un grand nombre fut passé au fil de l'épée. Ainsi s'arrêta cette inondation devant l'audace d'une simple femme : Dieu oppose aux vagues puissantes de la mer un grain de sable où toute leur fureur vient s'abattre et mourir ; il envoie dans les airs pleins de tempêtes un vent léger qui disperse les nuages et ramène la sérénité dans les cieux.

Après la victoire, les Juifs vinrent de toutes parts à Jérusalem pour rendre à Dieu des actions de grâces. On se réjouissait à la vue des saints lieux heureusement préservés des profanations de l'ennemi. Toutes les richesses qu'on trouva dans la tente d'Holopherne, l'or, l'argent, les étoffes et les pierreries, furent données à Judith ; elle en fit une offrande au Seigneur et les plaça dans le temple comme un monument qui devait rappeler à la postérité la mémoire d'un illustre bienfait de Dieu.

Judith continua d'habiter Béthulie, jouissant de l'estime et de la vénération de tout le peuple. Elle resta fidèle à son ancien deuil et reprit ses habitudes de pénitence et de religion. Elle rendit la liberté à la généreuse esclave qui l'avait suivie au camp des Assyriens. Sa gloire augmentait avec les années, et lorsqu'elle paraissait en public, aux jours de fête, on l'accueillait avec des respects unanimes. Elle mourut fort avancée en âge (elle avait cent cinq ans), et fut enterrée à Béthulie, dans le sépulcre de son mari ; toute la nation la pleura durant sept jours.

Le nom de Judith a fréquemment inspiré l'art chrétien ; il serait long de décrire et de louer les œuvres qui reproduisent les plus grandes scènes de cette illustre vie. L'histoire de Judith est peinte en miniature sur un manuscrit du Vatican qu'on fait remonter au IXe siècle. Elle est représentée dans une verrière de la Sainte-Chapelle de Paris ; quelques traits y manquent aujourd'hui, mais on la voyait tout entière autrefois. On connaît une peinture sur bois, du XVe siècle, qui montre Judith sortant de la tente d'Holopherne et emportant la tête du général assyrien. C'est précisément cette scène tragique qui a été choisie avec prédilection par les grands artistes : Michel-Ange, avec toute sa verve et sa forte imagination, a pris le moment où l'héroïne, ayant posé sur un plat la tête d'Holopherne recouverte d'un linge, en charge sa servante ; puis, se figurant que l'ennemi respire encore, jette avec effroi un dernier regard sur le cadavre pour s'assurer qu'il ne vit plus. Dans Raphaël, Judith est d'un caractère sublime ; elle se tient debout, appuyée sur son épée et foulant aux pieds la tête d'Holopherne. Dans le

Dominiquin, elle montre la tête qu'elle vient de trancher ; dans le Guide, elle élève le regard vers le ciel avec un admirable sentiment ; dans Carle Maratte, elle tient la tête coupée et regarde couler le sang ; sa figure est superbe de mouvement et d'expression. Rubens a reproduit deux fois ce sujet dans des compositions pleines d'énergie et magnifiques de couleur. Enfin de nos jours, M. Horace Vernet, dont le talent est si connu, a peint Judith dans une œuvre remarquable : Judith regarde sa victime avec un courage mêlé d'effroi, et s'apprête à lever le sabre qui doit abattre la tête d'Holopherne. Cette belle page de l'art contemporain orne, en ce moment, le musée du Luxembourg.

CULTE. — LIVRE DE JUDITH.

Pour honorer le courage de Judith, les Hébreux établirent une fête, nommée la *Délivrance de Béthulie,* qui se célébra longtemps dans la Judée. Autrefois l'Eglise d'Ethiopie faisait aussi mémoire de cette délivrance d'Israël. Ce culte a passé à la personne de Judith, et les chrétiens ont décerné les honneurs publics à son nom. On le trouve marqué dans le calendrier julien au 27 septembre, et dans celui d'Ethiopie au 4 août. En effet, le siége ayant été mis devant la ville par Holopherne au temps de la moisson et durant les grandes sécheresses de l'année, ce qui arrivait en Judée vers la fin de juin ou le commencement de juillet, le 4 août pourrait bien avoir été le jour de la victoire remportée sur les Assyriens, et de la délivrance de Béthulie. Pierre de Natalibus place Judith avec les deux Tobie, dans son *Catalogue,* au mois de septembre, immédiatement après les fêtes de l'Exaltation de la sainte Croix, de saint Cyprien et de sainte Euphémie. Il a eu égard à l'usage de l'Eglise qui lit l'histoire de Tobie dans ses offices de la troisième semaine, et celle de Judith dans ses offices de la quatrième semaine de septembre.

Nous avons dans nos livres ordinaires le *Livre de Judith,* divisé en seize chapitres ; il suit immédiatement celui de *Tobie* et précède celui d'*Esther*. La véracité de cette histoire est un point que les rationalistes ont fort contesté dans ces derniers siècles ; il n'entre pas dans notre cadre de suivre cettre controverse [1]. Disons seulement que les anciens Pères de l'Eglise n'en ont point jugé ainsi, et ont cru que l'histoire de Judith, quelque merveilleuse qu'elle fût, ne contenait rien que de véritable ; ils n'ont eu garde de la regarder comme une fiction ou de la tourner en parabole. Ils ont regardé Judith, non comme une figure de la Judée, mais comme une vraie veuve, digne de respect et de vénération, et ils l'ont comptée entre les veuves de l'Ancien Testament qui devaient servir de modèle à celles du Nouveau. Mais quand même on voudrait supposer que le livre de Judith n'est qu'une parabole ou un récit fait à dessein de consoler les Juifs dans leur affliction et de leur donner un modèle de vertu dans la personne de Judith, on n'en pourrait rien conclure contre sa canonicité. Ce livre n'en serait pas moins divin et l'ouvrage du Saint-Esprit, puisqu'on voit, par un grand nombre de passages, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, que les paraboles sont mises au rang des divines Ecritures. Au reste, l'autorité du livre de Judith est très-ancienne dans l'Eglise. On en a la preuve dans saint Clément Romain, Clément d'Alexandrie et Tertullien, qui ont relevé par de grands éloges la foi, la valeur et la sainteté de Judith ; ce qu'ils n'ont fait, sans doute, que parce que ce livre jouissait déjà de leur temps d'une grande autorité.

L'auteur du livre de Judith nous est entièrement inconnu, et, quelque soin qu'il ait pris de bien circonstancier sa narration, il ne s'est déclaré par aucun endroit. Saint Jérôme semble avoir cru que Judith l'écrivit elle-même ; mais il ne donne aucune raison de son sentiment. D'autres croient que ce fut le grand prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre, et qui eut une grande part à tout ce qui se passa dans la Judée, lorsque Holopherne vint assiéger Béthulie. Cette opinion est fondée sur le témoignage de Josèphe qui nous apprend que les prêtres juifs avaient soin de recueillir tout ce qui se passait de plus mémorable dans leur nation.

Le livre de Judith a été écrit en chaldéen et traduit en latin par saint Jérôme ; il contient les faits qui se sont écoulés depuis la guerre entre Nabuchodonosor et Arphaxad, jusqu'après la mort de Judith.

Extrait des *Femmes de la Bible*, par Mgr Darboy, et complété, pour le culte, avec la *Vie des Saints de l'Ancien Testament,* par Baillet, et, pour la bibliographie, avec l'*Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques,* par Dom Ceillier.

1. On peut la suivre au long dans Dom Ceillier (*Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tome Ier, page 96, édition Louis Vivès, 1858), et dans Darras (*Histoire de l'Eglise*, tome III, page 108, édition Louis Vivès, 1863).

SAINT JEAN-MARC, DISCIPLE DES APOTRES,

COUSIN ET COMPAGNON DE SAINT BARNABÉ.

Ier siècle.

Perfectio discipulorum, gaudium et corona magistri est.
La perfection des disciples est la joie et la couronne du maître. *Saint Ambroise.*

Ce n'est pas une petite consolation pour les enfants de l'Eglise que de revoir, au moins par le récit de l'histoire, le premier esprit des anciens chrétiens : c'est dans ce sentiment que nous donnons l'abrégé de la vie du saint disciple appelé Jean-Marc, que quelques auteurs ont pris mal à propos pour saint Marc l'Evangéliste. Celui dont nous écrivons la vie était fils de Marie, qui avait une maison dans la ville de Jérusalem, où l'on croit que les fidèles s'assemblaient en liberté, après l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, pour y faire sans crainte tous les exercices du Christianisme naissant. Nous apprenons au moins des *Actes des Apôtres* que plusieurs fidèles étaient retirés chez elle pendant la nuit que saint Pierre fut délivré de la prison par un ange, et l'on peut conjecturer que c'était leur coutume de se retirer chez cette sainte femme, puisque l'Apôtre s'y achemina sans hésiter et sans s'informer où les chrétiens étaient assemblés.

Saint Jérôme nous assure que saint Marc était disciple de saint Barnabé. Peu de jours après la délivrance de saint Pierre, saint Paul et saint Barnabé, qui étaient venus de la ville d'Antioche à Jérusalem pour distribuer les aumônes qu'ils avaient reçues des fidèles de Syrie aux pauvres qui étaient dans la Judée, engagèrent le saint disciple Jean-Marc à venir avec eux lorsqu'ils furent prêts de s'en retourner. Quelque temps après, ayant été déclarés apôtres des Gentils, et ayant été envoyés en cette qualité par le Saint-Esprit pour annoncer l'Evangile aux nations éloignées, ils partirent dès la même année pour aller s'acquitter de cette sainte mission dans l'île de Chypre.

Le bienheureux Marc les accompagna, et il leur rendit service partout, soit dans les fonctions de leur apostolat, soit même dans leurs besoins corporels. Mais nous apprenons de l'*Histoire des Actes des Apôtres*, que lorsqu'ils furent sortis de Paphos pour aller dans l'Asie-Mineure, et qu'ils furent arrivés à Perge, dans la province de Pamphylie, il se sépara d'eux pour retourner à Jérusalem pour des raisons que l'histoire ne marque point ; saint Paul, néanmoins, n'approuva point la conduite de ce disciple en cette occasion, et il en fit connaître ses sentiments six ans après, lorsque saint Barnabé et lui se préparèrent à faire un autre voyage en Asie, pour voir en quel état étaient alors les nouvelles Eglises dans les villes où ils étaient venus prêcher l'Evangile.

Saint Barnabé était bien d'avis de mener avec eux le bienheureux Jean-Marc dans ce voyage ; mais saint Paul n'y consentit pas, disant qu'il n'était

pas convenable de s'associer un homme qui s'était séparé d'eux, sans qu'il parût y avoir de nécessité, lorsqu'ils étaient en Pamphylie, et qui n'avait point eu assez de courage pour les accompagner dans leur ministère. Il y eut donc entre eux une contestation qui fut cause qu'ils se séparèrent l'un de l'autre. Saint Chrysostome nous fait bien remarquer à ce sujet que la sévérité de saint Paul et la douceur de saint Barnabé étaient également nécessaires à Jean-Marc, et que l'une et l'autre furent d'une grande utilité au disciple ; que la fermeté du premier lui fit ouvrir les yeux sur la grandeur de sa faute, lui en découvrit les suites fâcheuses et le fit rentrer en lui-même ; et que la tendresse du second l'empêcha de tomber dans le découragement et lui fit concevoir une grande confiance en lui, pour profiter de ses avis et de ses instructions et s'attacher à sa personne.

En effet, saint Paul s'étant séparé de saint Barnabé, ce dernier prit avec lui Jean-Marc et se l'associa dans son voyage de Chypre ; c'est peut-être pour cette seule raison que saint Jérôme donne à celui dont nous parlons la qualité de disciple de saint Barnabé. Depuis ce temps, il paraît que saint Barnabé l'engagea de nouveau à accompagner saint Paul, et que, par cette réunion avec saint Paul, Jean-Marc répara la faute qu'il avait pu faire en le quittant ; car il y a tout lieu de croire que c'est de lui que saint Paul fait les recommandations à Philémon et aux Colossiens : il l'appelle Marc, cousin de Barnabé, dans l'Epître qu'il écrit aux Colossiens. Il le met du petit nombre des Juifs convertis qui l'assistaient à Rome dans ses liens : ce qui fait connaître qu'il était auprès de lui dans cette ville pendant les années 62 et 63. Ecrivant aux Colossiens, il les prie de bien recevoir Marc s'il allait chez eux, et leur parle de quelques commissions que saint Barnabé et lui leur avaient données pour quelque chose qui le regardait. Il paraît, en effet, que Jean-Marc, après l'élargissement de saint Paul, fit un voyage en Asie ; il y était au moins deux ans après, lorsque saint Paul écrivit de sa dernière prison la seconde épître à Timothée, qui était alors en Asie ; il le priait de l'amener à Rome avec lui, disant qu'il lui était utile pour le ministère de l'Evangile.

Nous ne pouvons guère savoir plus de choses de ce bienheureux disciple ; ce que l'on en a de plus certain se tire des endroits de l'Ecriture que l'on a marqués ici. On l'a voulu confondre avec plusieurs autres du même nom qui ont été recommandables ; mais, comme il n'y a rien de bien convaincant en ce que l'on en rapporte, il est plus convenable d'en demeurer à ce que l'on en croit plus communément. Les Grecs n'ont rien su au moins de sa mort et de sa sépulture dans la ville d'Ephèse, puisque, supposant qu'il fut évêque de Byblis (aujourd'hui Djebel), en Phénicie, entre Béryte et Tripoli, ils y marquent aussi sa sépulture et son culte. Ils lui donnent le titre d'apôtre et honorent sa mémoire le 27 septembre. Ils sont suivis en cela par les Latins, qui semblent n'en avoir plus particulièrement parlé que depuis qu'on a inséré son nom dans le martyrologe romain.

Tillemont; *Acta Sanctorum;* Baillet. — Cf. *Histoire des soixante-douze disciples,* par M. l'abbé Maistre.

SAINT COME ET SAINT DAMIEN, FRÈRES,

MARTYRS A ÈGES, EN CILICIE.

Vers l'an 286. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur : Dioclétien.

L'homme ne peut mieux se donner à Dieu qu'en se livrant à la mort pour l'honorer.
Saint Anselme.

Saint Côme et saint Damien naquirent dans l'Arabie vers la fin du IIIe siècle, de parents nobles et vertueux. Leur mère, demeurée veuve, se vit chargée de cinq enfants, savoir : Anthime, Léonce, Euprèpe et nos deux Saints, que l'historien Grégoire de Tours croit avoir été jumeaux ; elle prit un grand soin à les élever dans la crainte de Dieu et dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et, comme ils suivirent les bons exemples et les pieuses instructions d'une si sainte mère, ils firent de merveilleux progrès dans la vertu. Ils s'appliquèrent en même temps à l'étude des lettres. Saint Côme et saint Damien, en particulier, se rendirent très-habiles dans la connaissance de la nature et de la médecine, qu'ils étudièrent en Syrie ; de sorte que, leur science étant accompagnée du don des miracles, ils faisaient des cures admirables. Ils rendaient la vue aux aveugles, le marcher aux boiteux, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux paralytiques, la liberté de l'âme et du corps aux possédés en chassant les démons, et généralement la joie, la force et la santé aux affligés, aux languissants et aux malades ; et comme ils exerçaient leur art purement par charité et pour l'amour de Dieu, sans recevoir aucun salaire, les Grecs leur donnèrent le surnom d'*Anargyres*, c'est-à-dire *sans argent.*

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, Lysias étant assis sur son tribunal dans la ville d'Eges (Cilicie), quelques-uns de ses officiers lui dirent : « Il y a ici certains chrétiens fort habiles dans l'art médical. Ils parcourent les villes et les bourgades, guérissant divers malades et délivrant ceux qui sont possédés des esprits immondes, au nom de celui qu'on appelle Christ ; ils font ainsi beaucoup de choses merveilleuses ; mais ils ne permettent pas que les hommes aillent au temple honorer les dieux par des sacrifices ». Le président, à cette nouvelle, envoya des satellites pour se saisir de leurs personnes et les amener à son tribunal. Lorsqu'ils furent devant lui, il leur dit : « Vous parcourez les villes et les bourgs, pour persuader aux habitants de ne point sacrifier aux dieux ? Dites-moi donc d'où vous êtes, et quelle est votre fortune et votre nom ». Le bienheureux Côme répondit : « Si tu veux savoir cela, président, nous te le dirons hardiment : nous sommes Arabes ; nous n'avons point de fortune, car les chrétiens ne la connaissent point, ils ne la nomment même pas. Voici maintenant nos noms : moi je me nomme Côme ; mon frère s'appelle Damien. Il y en a encore trois autres : si tu le désires, nous te dirons aussi leurs noms ». Le président : « Eh bien ! dis-moi leurs noms ». Le bienheureux Côme : « Anthime, Léonce, Euprèpe ». Le président dit à ses officiers : « Qu'on les amène devant le tribunal ».

Les soldats allèrent aussitôt les chercher et les amenèrent au président. Celui-ci les regardant leur dit : « Ecoutez mes ordres : vous avez à choisir ce qui vous est avantageux, n'allez pas désobéir. Si vous vous rendez à mes conseils, vous recevrez de la part des empereurs de grands et magnifiques honneurs ; si, au contraire, vous n'acquiescez pas à mon invitation, je vous tourmenterai par diverses sortes de supplices ; et après que vous aurez beaucoup souffert, vous renierez votre Christ ». Les saints martyrs lui dirent tout d'une voix : « Fais ce que tu voudras ; car nous avons le Christ qui nous aidera. Nous ne sacrifions point aux idoles ; elles sont sans yeux et sans aucun sentiment ». Le président ordonna de les étendre par terre, et de les frapper avec des nerfs de bœuf. Les saints martyrs, au milieu de ce supplice, disaient : « Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération. Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et de l'univers, vous existez de siècle en siècle. Ne vous détournez pas de nous dans notre bassesse ; car vous avez dit : Convertissez-vous, enfants des hommes. Tournez-vous vers nous, Seigneur, et écoutez la prière de vos serviteurs ». Priant de la sorte, les coups ne leur firent aucun mal ; et ils dirent au président : « Fais-nous subir des tourments encore plus cruels, afin que tu connaisses la force de la vertu de Dieu qui est en nous : car les supplices que tu nous as infligés ne nous ont pas atteints : tu vois que nos corps sont aussi sains qu'auparavant ».

Le président leur dit : « J'espérais que vous vous rendriez : c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous faire endurer des tourments trop rigoureux. Maintenant je vois que vous persistez dans votre impiété et que vous ne voulez pas sacrifier aux dieux ; je vais donc vous faire lier avec des chaînes et jeter dans la mer ». Les saints martyrs répondirent : « Fais ce que tu voudras, président ; en cela même tu connaîtras la puissance de notre Dieu ». Les soldats les enchaînèrent tous, et les conduisirent vers le rivage. Les martyrs s'y rendirent en chantant joyeusement des psaumes, et ils disaient : « Nous nous délectons, Seigneur, dans la voie de vos commandements, comme au milieu d'immenses richesses ; et lors même que nous marcherions dans les ombres de la mort, nous ne craindrions point les maux, parce que vous êtes avec nous, Seigneur. Votre verge et votre bâton même nous ont consolés. Vous avez préparé devant nous une table contre ceux qui nous affligent. Vous avez répandu l'huile sur notre tête, et votre calice enivrant, qu'il est délicieux ! Votre miséricorde nous accompagnera tous les jours de notre vie. O Dieu, vous nous avez conduits au port de votre volonté ». En priant ainsi, les martyrs arrivèrent au rivage, et les soldats les jetèrent aussitôt à la mer. Mais, au même moment, l'ange du Seigneur s'approcha d'eux, rompit leurs liens, et les tira des ondes sains et saufs.

Les questionnaires, témoins du fait, allèrent en toute hâte annoncer au président ce qui était arrivé. Lysias ordonna d'amener les martyrs devant lui et leur dit : « Vos maléfices surpassent tous ceux des magiciens : enseignez-moi donc aussi cet art ». Le bienheureux Côme lui dit : « Nous ne sommes point magiciens, mais chrétiens ; et c'est au nom de notre Dieu que nous détruisons la puissance de vos divinités. Et toi-même, si tu deviens chrétien, tu verras que toutes ces choses s'opèrent par lui, et tu connaîtras la vertu du Christ ». Le président ajouta : « Au nom de mon dieu Adrien, je vous suis où vous serez ». Il parlait encore, que deux malins esprits se précipitèrent sur lui, et pendant une heure ne cessèrent de le frapper à la mâchoire. Alors il s'écria : « Je vous en conjure, servi-

teurs de Dieu, priez pour moi, afin que je sois délivré de ce châtiment ». Les Saints s'étant mis en prière, les démons se retirèrent incontinent. Le président dit alors aux martyrs : « Vous voyez comment les dieux m'ont puni pour avoir voulu les abandonner, et à quel supplice ils m'ont livré ». Les Saints repartirent : « Insensé ! comment ne reconnais-tu pas que c'est une miséricorde que Dieu t'a faite ? mais tu aimes mieux croire que tu dois ta guérison à d'aveugles et sourdes idoles, que tu appelles des dieux. Reconnais donc plutôt le Seigneur Jésus-Christ, lui qui t'a rendu la santé, et ne mets point ta confiance en ces dieux que tu adores ». Le président, irrité de la fermeté des confesseurs, leur dit : « Je jure par les dieux que je ne me rendrai point à vos persuasions ; mais, au contraire, je vous ferai souffrir divers supplices, et je vous livrerai aux bêtes, afin de vous apprendre à obéir aux ordres des empereurs ». Et il ordonna de les garder en prison, jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort. Comme on les y conduisait, ils chantaient ainsi : « Chantons au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses merveilleuses. Vous nous avez délivrés, Seigneur, de ceux qui nous affligent, et vous avez confondu ceux qui vous haïssent. Vous vous souvenez de votre miséricorde envers Jacob et de la vérité de vos promesses à la maison d'Israël. Tous les confins de la terre ont vu le salut de notre Dieu ». Et ils passèrent ainsi toute la nuit dans les hymnes et la prière.

Le jour suivant, Lysias étant monté à son tribunal, se fit amener les saints martyrs. Comme on les conduisait, ils disaient : « Donnez-nous, Seigneur, votre secours dans la tribulation; car vain est le salut qui vient de l'homme. Pour nous, nous montrerons de la force en Dieu, et il réduira à néant nos ennemis ». Lorsqu'ils furent arrivés devant le président, il leur dit : « Etes-vous décidés à sacrifier, ou persistez-vous dans votre folie ? » Les martyrs répondirent : « Nous sommes chrétiens, et nous ne renions point notre Dieu. Fais maintenant ce que tu voudras; nous ne sacrifions point aux idoles ». Le président, voyant leur admirable contenance, donna l'ordre d'apporter du bois sec, d'en allumer un grand feu et de les y jeter. Les serviteurs s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur maître. Les saints martyrs se tenaient debout au milieu des flammes et disaient : « Nous levons les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux. De même que les yeux des serviteurs sont attachés sur les mains de leurs maîtres, ceux de la servante sur les mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous sommes accablés de mépris. Envoyez-nous du secours, Seigneur, et délivrez-nous de ceux qui s'insurgent contre nous, de peur que ceux qui ne vous connaissent pas ne disent : Où est leur Dieu ? » Comme ils priaient ainsi, il survint un grand tremblement de terre, et la flamme, s'élançant du bûcher, brûla une foule de païens qui étaient présents. Les martyrs en sortirent intacts, au point que pas un de leurs cheveux ne fut atteint par le feu; et ils se présentèrent ainsi devant les spectateurs.

Le président, stupéfait des merveilles qu'il voyait, se contint pendant une heure; puis, faisant appeler les martyrs, il leur dit : « J'en jure par les dieux, je suis fort inquiet pour vous; car évidemment c'est votre art magique qui a éteint des flammes si ardentes ». Les saints martyrs lui dirent : « Jusques à quand, impie, refuseras-tu de reconnaître la miséricorde dont Dieu use à notre égard ? Tu veux nous obliger de sacrifier à tes pierres privées de sentiments ! Sache donc que nous n'abandonnons point notre Dieu,

et que nous ne sacrifions point à d'immondes idoles ». Le président courroucé donna l'ordre de les élever sur le chevalet, et de les frapper sans relâche. Mais l'ange du Seigneur, qui se tenait près d'eux, faisait disparaître la douleur. Le président, voyant que les questionnaires allaient succomber de lassitude, commanda de détacher les martyrs et de les lui amener. Ils vinrent aussitôt, et se présentèrent à lui pleins de la grâce de Dieu et le visage rayonnant de joie. Le président leur dit : « J'en atteste les dieux, je ne me laisserai point vaincre par vos maléfices; mais je vous infligerai encore divers genres de supplices, et je finirai par livrer vos corps aux oiseaux de proie ». Les martyrs répondirent : « Comme nous avons au ciel un roi éternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ne redoutons point tes tourments. Fais tout ce que tu voudras, ainsi que nous te l'avons déjà dit ».

Alors le président Lysias rendit une sentence par laquelle il condamnait Côme et Damien à être crucifiés, puis lapidés par le peuple. Quant aux bienheureux Anthime, Léonce et Euprèpe, après les avoir fait flageller, il les fit reconduire en prison. Les questionnaires ayant donc crucifié Côme et Damien, le peuple se mit à les lapider; mais les pierres retombaient sur ceux qui les jetaient. Le président, voyant ses satellites tout couverts de contusions, en fut outré de fureur, et ordonna à quatre soldats de percer de flèches les martyrs. Il fit en même temps tirer de prison les saints Anthime, Léonce et Euprèpe, et leur ordonna de se tenir debout près de la croix. Mais les flèches, comme les pierres, revenaient sur ceux qui les lançaient. Le président, s'apercevant enfin que tous ses efforts contre les martyrs n'obtenaient aucun résultat, commanda qu'on leur tranchât la tête.

Les bourreaux se saisirent aussitôt des saints martyrs, et les conduisirent au lieu du supplice. En s'y rendant, ces bienheureux louaient Dieu, en disant : « Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Très-Haut, afin de publier votre miséricorde dès le matin, et votre vérité pendant la nuit; car vous avez signalé magnifiquement votre miséricorde sur nous. L'homme insensé ne connaît point ces choses, et le fou ne les comprend pas. Lorsque les pécheurs seront brûlés comme l'herbe, tous ceux qui opèrent l'iniquité seront aussi dispersés. Ils ont humilié votre peuple, ils ont affligé votre héritage : ils périront dans les siècles des siècles. Pour vous, Seigneur, vous êtes éternellement le Très-Haut ». Après ce cantique, les bienheureux martyrs levèrent leurs mains vers le ciel, et ayant prié intérieurement, ils dirent : « Amen ». Les bourreaux s'approchèrent alors et leur tranchèrent la tête. Et c'est ainsi que, dans la tranquillité et la paix, ils rendirent leurs âmes à Dieu, pour recevoir du Sauveur la couronne de victoire.

Les glorieux martyrs Côme et Damien, Anthime, Léonce et Euprèpe, souffrirent dans la ville d'Eges, le 5 des calendes d'octobre (27 septembre), sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient l'honneur et la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen.*

Dans une mosaïque du VIe siècle, à Ravenne, ils sont représentés tenant comme un rouleau. On les peint aussi tantôt décapités, tantôt ayant entre eux deux un jeune enfant à genoux. Ils tiennent chacun une fiole. — Saint Côme seul est représenté assis, tenant une espèce de boîte à médicaments; le même, tenant une flèche et une petite fiole, et près de lui saint Damien tenant les mêmes objets.

CULTE ET RELIQUES.

Une bonne partie des reliques sacrées de saint Côme et de saint Damien a depuis été apportée à Rome et déposée dans la catacombe située près de l'ancien temple de Romulus et de Rémus, au Forum. A la fin du ve siècle, le pape saint Félix III éleva sur le tombeau et sous les vocables des saint Côme et Damien la belle église que l'on voit aujourd'hui, et qui fut fort embellie, au XVIIe siècle, par Urbain VIII. Le chœur est orné de vieilles et curieuses mosaïques. Un lambris à caissons couvre la nef qui est ornée d'intéressantes fresques représentant la vie de saint Félix.

Dieu a opéré plusieurs miracles par leur intercession. L'empereur Justinien, ayant été guéri d'une maladie dangereuse par leur mérite, éleva une magnifique basilique sous leurs noms à Constantinople. Il en fit aussi construire une autre dans la Pamphylie, à Cyr, qu'il fit fortifier par respect pour leurs restes sacrés. Le grand saint Sabas, abbé, changea sa maison paternelle en un temple, qu'il fit consacrer en leur mémoire. Le livre intitulé *Le Pré spirituel*, parle au chap. CXXVII^e, d'un pèlerinage fort célèbre qui se faisait à une église qui leur était dédiée, dans la Palestine ; et le culte qu'on leur rendit à Rome était si grand, que quelques-uns ont cru qu'ils y avaient enduré le martyre. Les Grecs mêmes, dans un de leurs Ménologes manuscrits, sont de ce sentiment, et mettent leur mort au 1er juillet. Jean de Beaumont, seigneur français, à son retour de la guerre sainte, sous le pontificat d'Alexandre III, apporta en France quelques-uns de leurs ossements sacrés, dont une partie se voit à Luzarches, à sept lieues de Paris, dans une collégiale sous leur nom : c'étaient deux gros ossements entiers et plusieurs fragments. Le tout était renfermé dans deux châsses d'argent massif. Tout fut détruit et profané en 1793 ; et l'autre, dans l'église métropolitaine de Paris. Les Parisiens ont aussi signalé leur dévotion envers ces saints Martyrs, par l'érection d'une église paroissiale dédiée à leur honneur. L'église de Longpont conserve une relique insigne de ces Saints, ainsi que les églises de Saint-Germain et de Saint-Médard, au diocèse de Meaux.

Les quatre martyrologes ordinaires font mémoire d'eux. Le cardinal Baronius ne les a pas omis dans ses *Notes*.

Nous avons emprunté ces actes aux *Acta Sanctorum*, traduits par les Bénédictins, et nous les avons complétés, en ce qui regarde le culte et les reliques, au moyen de *Notes* fournies par M. le curé de Longpont et par M. l'abbé Tresvaux, vicaire-général de Paris.

SAINTE HILTRUDE OU HELTRUDE, VIERGE,

A LIESSIES, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI.

785. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

> La vie est belle quand elle unit à la pureté de l'esprit la fleur de la virginité.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

A l'époque où Pépin le Bref commençait à gouverner le royaume, vivait dans les environs de la ville de Poitiers un noble seigneur appelé Wibert. Cet homme, d'une grande piété et d'une vertu incorruptible, était souvent en butte aux attaques des peuples de ces contrées, parce qu'il ne voulait pas soutenir le parti de Waïfre, duc d'Aquitaine, contre le roi des Francs. Fatigué de ces poursuites continuelles auxquelles il ne pouvait s'opposer efficacement, il vint les faire connaître au roi et lui exposer les difficultés de sa position. Pépin, satisfait de cette démarche qui révélait clairement la sincérité des sentiments de Wibert envers sa personne, lui donna une partie des terres de son domaine dans le Hainaut et la Thiérache, pour qu'il s'y

établît. Le noble leude se rendit donc dans ce pays avec Ada, son épouse, et leurs enfants, au nombre desquels on signale surtout sainte Hiltrude et le vertueux Guntard, son frère.

Quelques années plus tard, on voyait s'élever les premiers bâtiments du monastère de Liessies qui, dans la suite, devait jouir d'une si juste célébrité. Wibert et Ada le destinaient à leur fils Guntard. Ce jeune et vertueux seigneur avait formé le projet de se retirer dans cette solitude, pour s'y consacrer entièrement au service de Dieu, et vivre dans un complet éloignement du siècle. Sainte Hiltrude, sa sœur, eût bien voulu suivre son exemple ; mais, avant d'obtenir cette faveur, elle devait subir quelques épreuves qui donneront encore à sa vertu un plus vif éclat.

Cette jeune vierge, élevée dans la maison paternelle avec tout le soin et la vigilance qu'apportent des parents chrétiens dans l'accomplissement de cet important devoir, grandit sous leurs yeux en sagesse et en piété. Elle unissait à toutes les vertus de son sexe les plus brillantes qualités. Aussi son nom ne tarda pas à être connu dans les pays voisins, et ses parents se virent bientôt sollicités par différents seigneurs qui désiraient l'épouser. Le biographe de la Sainte signale en particulier un noble Bourguignon, appelé Hugues, qui appartenait à une des plus importantes maisons du royaume.

Wibert et Ada eussent vu avec plaisir l'alliance de leur fille avec ce jeune seigneur, et ils n'hésitèrent pas à lui manifester leur intention et leurs désirs à cet égard. Mais la vertueuse Hiltrude avait déjà fait à Dieu le sacrifice de sa virginité, et elle était résolue de lui appartenir tout entière jusqu'à son dernier soupir. « Mes chers parents », répondit-elle alors avec modestie, « vous me demandez ce que je pense de la proposition que vous me faites; je vais vous le dire franchement. Depuis longtemps j'aime par-dessus toutes choses Jésus-Christ; je lui ai donné ma foi; c'est avec lui que je désire ardemment contracter une alliance. Si vous m'aimez véritablement, si vous me traitez comme votre fille, si vous ne me séparez point de Celui que j'ai choisi pour mon Epoux, je serai toujours votre enfant : si, au contraire, vous vouliez contraindre ma volonté, comment pourrais-je croire que je suis encore votre fille ? » Ces paroles firent une profonde impression sur l'esprit des parents de sainte Hiltrude : ils savaient d'ailleurs que son frère Guntard partageait ses sentiments et l'aidait de ses conseils et de son influence.

Toutefois, les instances de Wibert et de son épouse Ada continuaient et devenaient toujours de plus en plus pressantes. La vertueuse Hiltrude, qui les aimait beaucoup, regrettait vivement la peine que paraissaient leur causer ses refus persévérants ; mais sa confiance en Dieu et un entier abandon à sa volonté fortifiaient son âme et la rendaient capable des résolutions les plus héroïques. Un jour donc que des craintes plus vives sur les sollicitations nouvelles qu'on allait lui faire s'étaient emparées de son esprit, elle forma le dessein de s'éloigner quelque temps dans une solitude ignorée, afin d'exprimer de cette manière à sa famille combien sa résolution était fixe et irrévocable. Elle communiqua son dessein à plusieurs personnes qui avaient sa confiance, et se retira avec elles dans un petit bois voisin, où elles se construisirent une demeure.

L'inquiétude et la douleur des parents furent grandes quand ils s'aperçurent de la fuite de leur fille chérie. Ils devinèrent facilement le motif qui avait pu la déterminer à prendre ce parti, et leur piété sincère les remplit involontairement d'admiration pour une vertu si courageuse. D'un autre côté, ils craignaient qu'un refus positif n'irritât le jeune leude Bourguignon,

à qui ils avaient fait concevoir des espérances. Telle était leur position, quand une pensée que Dieu leur suggéra vint mettre un terme à cet embarras et aux perplexités de sainte Hiltrude.

Wibert et Ada avaient encore une autre fille, appelée Berthe, qui, comme sa sœur, unissait à une éminente piété les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Ils conçurent la pensée de la donner pour épouse au jeune Hugues, à la place d'Hiltrude, qui persistait toujours dans sa résolution de se consacrer uniquement à Dieu.

Soit que les prières de la vierge de Liessies eussent disposé le cœur du noble Bourguignon à ce sacrifice, soit qu'il fût animé lui-même de grands sentiments de religion, il consentit à cette détermination. Il accepta pour épouse la vertueuse Berthe, et laissa à sainte Hiltrude la liberté de suivre la voie de perfection à laquelle le ciel l'appelait.

Peu de temps, en effet, après ces événements, sainte Hiltrude, de retour dans la maison paternelle, obtenait la permission, si longtemps désirée, d'aller vivre dans la retraite et la pratique des œuvres de piété. Ses parents eux-mêmes prièrent le vénérable évêque de Cambrai, Albéric [1], de lui donner le voile des vierges, après quoi elle se retira dans une petite cellule, attenant au monastère de Liessies que gouvernait son frère Guntard.

Dès ce moment surtout, la vie de la bienheureuse Hiltrude fut dévouée aux actes de charité et de religion. Ses jeûnes étaient fréquents, ses prières continuelles, son union à Dieu sans interruption. Souvent on la voyait avec son vénérable frère Guntard, conversant des choses du ciel, et s'excitant mutuellement à l'amour de Dieu et à des désirs toujours plus ardents après la patrie céleste. On eût dit saint Benoît et sa sœur sainte Scholastique s'entretenant ensemble des choses de l'éternité. Pendant dix-sept ans, ces pieuses conférences continuèrent et développèrent dans ces deux saintes âmes une émulation toujours nouvelle pour arriver à la perfection de leur état.

Sainte Hiltrude, bien qu'elle fût encore dans un âge peu avancé, était déjà mûre pour le ciel, et Dieu allait l'appeler à la récompense éternelle après laquelle elle soupirait. Une maladie de langueur la réduisit peu à peu à une extrême faiblesse. Dans ses derniers moments, elle eut la consolation de voir réunis autour de sa couche toute sa famille et les religieux de la communauté de Liessies. Ce fut sous leurs yeux et au milieu de leurs prières qu'elle remit paisiblement son âme à son Créateur, le vingt-septième jour de septembre, vers l'an 785.

Son corps fut placé dans l'église de Liessies, auprès de l'autel. On lisait ces mots sur son tombeau : « Ici a été déposé, le 5 des calendes d'octobre, le corps de la vierge Hiltrude ».

On la trouve représentée tenant une lampe et une palme. Dans la collection des Saints du cabinet des estampes de Paris, on la voit couronnée de roses, tenant une lampe allumée et un livre ouvert.

CULTE ET RELIQUES.

De nombreuses guérisons opérées au tombeau de sainte Hiltrude rendirent sa mémoire chère aux populations du Hainaut. Ces prodiges multipliés déterminèrent l'évêque de Cambrai, Erlum, à lever de terre ce corps saint et à le placer dans une châsse. Cette cérémonie fut faite avec solennité et

1. Les Actes disent l'évêque Thierri; mais c'est une erreur, comme le prouvent très-bien Mabillon, Le Cointe et les Bollandistes.

au milieu d'un grand concours de fidèles, le 17 septembre 1004. La châsse fut placée derrière le maître-autel, qui était sous l'invocation de saint Lambert, évêque de Maëstricht et martyr.

En 1128, on mit ces reliques dans une nouvelle châsse d'un travail magnifique, qui avait été donnée par Agnès, comtesse d'Avesnes. Elle fut remplacée dans la suite par une autre encore plus belle, exécutée à Paris par ordre de l'abbé de Liessies, Antoine de Winghe. C'est celle qui fut conservée jusqu'à l'époque de la Révolution de 1793.

Les reliques de la Sainte ne furent point immédiatement placées dans cette châsse. Ce ne fut qu'en 1637, le 12 mai, que l'archevêque de Cambrai, François Vander-Burch, procéda à cette cérémonie dans la ville de Mons.

On célébrait chaque année, à Liessies, une fête en mémoire du jour où le corps de sainte Hiltrude fut levé de terre. Elle avait été transférée au dimanche dans l'Octave de l'Ascension, parce qu'il arrivait assez souvent que celle de saint Lambert, autre patron de Liessies, tombait au dix-septième jour de septembre, anniversaire de cette solennité. Cette fête, ainsi que celle du 27 septembre, qui rappelait le jour du bienheureux trépas de sainte Hiltrude, étaient célébrées avec Vigile et Octave.

Les populations des pays voisins se portaient en foule à Liessies, ces jours-là, pour se recommander à la protection de leur sainte patronne. Beaucoup de pèlerins, après lui avoir rendu leurs hommages, allaient par dévotion puiser de l'eau à une fontaine distante d'environ une demi-lieue. Une tradition ancienne rapporte que sainte Hiltrude, lorsqu'elle quitta la maison paternelle pour ne point épouser le seigneur Hugues, avait bu de cette eau, et que Dieu, en sa considération, avait donné à la fontaine la propriété de guérir les malades, et particulièrement ceux qui étaient attaqués de la fièvre.

Sainte Hiltrude a depuis très-longtemps un office propre dans le diocèse de Cambrai. Sa mémoire était honorée autrefois dans la ville de Douai, où l'on possédait de ses reliques. Il y en avait aussi à Mons, dans un oratoire que les abbés de Liessies avaient bâti pour s'y retirer à l'approche des guerres si fréquentes durant le XVIe siècle.

Un grand nombre de miracles, opérés par la protection de sainte Hiltrude, ont rendu son culte très-célèbre dans les contrées du Nord. Ces guérisons ou ces marques signalées de la protection de la vierge de Liessies ont été recueillies par différents historiens, pour la plupart contemporains.

Tiré de la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINT ELZÉAR OU AUGIAS DE ROBIANS,

COMTE D'ARIAN ET CONFESSEUR.

1325. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Charles IV, *le Bel.*

Le sein des pauvres est le trésor de Jésus-Christ. Comment pouvons-nous demander à Dieu son royaume, si nous lui refusons un verre d'eau?
Maxime du Saint.

Saint Elzéar naquit à Robians, petit village (qui n'existait plus avant 1789) peu distant du château d'Ansouis, dans l'ancien diocèse d'Apt, aujourd'hui diocèse d'Avignon, vers l'an de Notre-Seigneur 1285. Son père fut Hermangaud de Sabran, comte d'Arian, baron d'Ansouis, seigneur de Cadenet, grand justicier de Naples, etc.; et sa mère, Laudune d'Aube de Roquemartine, surnommée la *bonne comtesse* à cause de sa charité. Quand elle eut mis au monde Elzéar, elle en fit un sacrifice à Dieu par ces paroles qu'elle prononça avec une ferveur admirable : « Je vous rends grâces, mon Seigneur et mon Dieu, par le commandement duquel toutes les créatures reçoivent la vie, du fils que votre bonté vient de me donner. Je vous supplie très-humblement de le recevoir au nombre de vos serviteurs et de répandre dans son âme les bénédictions de votre grâce. Mais je vous conjure,

d'ailleurs, que si, par votre science infinie, vous prévoyez qu'il doive être rebelle à votre sainte volonté, vous l'ôtiez de ce monde dès qu'il aura été régénéré dans les eaux du baptême ; car j'aime mieux qu'il meure innocent et qu'il reçoive dès maintenant la gloire que vous lui avez méritée par votre passion, que de le voir sur la terre en état de vous offenser ». Les vœux d'une si vertueuse mère furent exaucés, et l'enfant fut conservé parce qu'il devait servir Dieu avec une fidélité inviolable. Il suça la piété avec le lait, et donna même dès le berceau des témoignages d'une grande charité envers les pauvres ; car, lorsqu'il s'en présentait quelqu'un devant lui, on ne pouvait l'apaiser qu'en lui mettant dans ses petites mains de quoi leur faire l'aumône.

A l'âge de cinq ans, il leur distribuait tout ce qu'on lui donnait pour ses divertissements. Il aimait mieux prendre ses récréations avec les pauvres qu'avec les enfants de son rang, et faisait en sorte qu'on en mît toujours quelques-uns manger avec lui. Ces premières démarches font voir qu'il était d'un naturel tendre, bienfaisant et plein de compassion pour les misères d'autrui. L'obéissance qu'il rendait à son gouverneur et à son précepteur était admirable. Il parlait peu, mais il ne laissait pas d'être affable envers ceux qui avaient l'honneur de l'approcher : sa modestie et sa retenue, aussi bien que la maturité de son esprit, étaient beaucoup au-dessus de la portée de son âge ; mais une aimable gaîté qui éclatait sur son visage lui gagnait le cœur et l'affection de tout le monde.

Lorsqu'il eut passé les premières années de l'enfance dans le château d'Ansouis, il fut mis sous la conduite de Guillaume de Sabran, son oncle paternel, abbé de Saint-Victor de Marseille, pour apprendre les préceptes de la vertu et étudier les lettres humaines. Entendant lire dans cette maison religieuse les Actes des Martyrs, il se sentit vivement porté à les imiter ; il pria un religieux de lui dire où l'on tourmentait ainsi les serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'il partageât leurs souffrances.

Elzéar n'était encore âgé que de dix ans lorsque son père, par l'ordre de Charles II, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, le fiança à une demoiselle de sa qualité, appelée Delphine ; à l'âge de douze ans, elle avait déjà mérité par ses vertus l'admiration de tous ceux qui la connaissaient ; et trois ans après, leur mariage fut célébré dans le château de Puimichel, en Provence. Elzéar, à qui sa jeune épouse demanda de vivre dans la continence, y consentit provisoirement, jusqu'à ce que Dieu leur eût manifesté sa volonté.

Quelque temps après, notre Saint étant allé à Marseille pour y rendre visite à l'abbé de Saint-Victor, son oncle, y trouva des jeunes gens qui lui tinrent des discours très-propres à l'engager dans les plaisirs sensuels. Il résista vigoureusement à cette tentation. Cette année-là il jeûna rigoureusement pendant le Carême, quoique, selon les lois de l'Eglise qui n'y obligent pas encore à cet âge, il pût se dispenser de cette austérité. Il porta aussi sur sa chair nue une corde pleine de nœuds et de pointes, dont il se serrait si fort, qu'il se fit plusieurs plaies, d'où le sang coula en abondance.

Ayant été convié, à l'âge de quinze ans, avec son oncle, à une première messe et à la cérémonie qui se faisait pour la réception d'un nouveau chevalier, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, il y assista sans rien omettre de ses pratiques ordinaires de piété. Il se leva à minuit pour entendre les Matines dans le lieu de l'assemblée, appelé le Sault. Il se confessa et reçut la sainte Eucharistie, pour assister en esprit au triomphe de cette Reine des anges ; il fit aussi quelques actions d'humilité et de chasteté. Pendant

qu'il dînait auprès de son oncle, l'amour divin embrasa tellement son cœur, que son visage parut tout en feu. Ayant perdu connaissance, on le porta sur un lit, et on tira les rideaux pour le laisser reposer. Il sentit alors cette divine opération que les théologiens mystiques appellent *transformation;* son âme se liquéfia et se perdit, pour ainsi parler, dans le cœur de son Sauveur. Il reçut en même temps une lumière céleste qui lui fit connaître la brièveté de cette vie, la vanité des biens de la terre au prix de ceux du ciel, qui ne périssent jamais, et l'impuissance de tous les plaisirs de ce monde pour contenter l'esprit : ce qui lui en fit concevoir un mépris extrême qui lui dura toute sa vie.

Il reconnut aussi, d'une manière singulière, la grande miséricorde de Dieu sur lui, de l'avoir préservé du péché mortel, et de lui avoir conservé sa virginité ; de sorte qu'il résolut, dès ce moment, de la garder inviolablement. Il délibéra même d'abandonner toutes ses richesses et de se retirer dans une solitude pour ne plus penser qu'à l'ouvrage de son salut ; mais comme il était dans cette pensée, il lui sembla ouïr une voix qui lui disait, au fond de son cœur, de ne point changer d'état. « Mais si je demeure au monde », répondait-il à cette inspiration, « comment pourrai-je, dans une chair fragile, conserver la ferveur dont je me sens présentement animé ? » — « Je sais ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas », ajouta cette voix divine ; « je suppléerai à cette faiblesse, gardez votre virginité, et ayez confiance en moi ». Après cette visite de Dieu, il se trouva entièrement mort à toutes les choses du siècle, et les ardeurs de la concupiscence furent tellement éteintes en lui, que depuis cet âge, qui n'était que de quinze ans, il passa le reste de sa vie dans une parfaite continence. Ils passaient souvent, sa femme et lui, la nuit en oraison, durant laquelle ils ont été plusieurs fois favorisés de visions célestes. Notre-Seigneur, qui se plaît merveilleusement parmi les lis et avec les personnes pures et innocentes, leur apparaissait sensiblement pour les consoler par sa présence et les fortifier par ses grâces à demeurer fidèles dans leur sainte et généreuse résolution. Ce fut dans ces précieuses visites qu'Elzéar découvrit les mystères adorables de la divine Providence, l'économie de l'Incarnation du Verbe, l'excès de la charité de Jésus-Christ dans l'institution de la sainte Eucharistie, et plusieurs autres secrets de la grâce, qui causèrent dans son âme d'admirables transports d'amour.

Quand il eut atteint la vingtième année de son âge, ne trouvant pas dans le château d'Ansouis toute la tranquillité qu'il souhaitait, parce que ses parents faisaient leur possible pour lui faire goûter le monde, il résolut de se retirer ailleurs, où il pût vivre selon les mouvements de sa dévotion. Il eut de la peine à obtenir d'eux cette séparation ; mais ils furent obligés d'accorder à ses prières et à ses instances ce qui répugnait si fort à leur inclination. De toutes ses terres, il choisit le château de Puimichel, qui lui appartenait du côté de sa femme. Là, ce nouveau père de famille commença à gouverner sa maison d'une manière toute nouvelle. Voici les règlements qu'il fit pour cela, contenus en dix articles : 1° Que tous mes domestiques entendent tous les jours la messe ; 2° que le blasphème soit banni de ma maison ; 3° que tous respectent la pudeur ; 4° ils doivent se confesser souvent et communier aux principales fêtes ; 5° je veux qu'on évite l'oisiveté. Lorsque les femmes ont rempli, le matin, leurs devoirs de piété, elles doivent employer le reste du temps à travailler ; 6° point de jeux de hasard : il y a assez de récréations innocentes ; 7° Dieu habite où règne la paix. Que l'envie, la jalousie, les soupçons, les rapports ne divisent

jamais mes gens; 8° s'il éclate une querelle, je veux qu'on se réconcilie avant la nuit; 9° tous les soirs on s'assemblera pour une conférence spirituelle où l'on parlera de Dieu. Il est bien malheureux qu'étant placés sur la terre uniquement pour mériter le ciel, nous n'en parlions presque jamais; 10° je défends à tous mes officiers de faire tort à personne, d'opprimer les faibles et les pauvres sous prétexte de maintenir mes droits.

C'est dans ces pieuses conversations que ce saint jeune homme découvrit les lumières de la sagesse divine dont son âme était éclairée. Ses paroles étaient des traits enflammés qui excitaient dans ses domestiques des désirs ardents de leur propre perfection, et l'on ne peut dire les fruits admirables que produisirent ses pressantes exhortations. Ceux qui s'approchaient le plus de lui et qui jouissaient plus familièrement de ses entretiens, sentaient mourir et s'éteindre en eux-mêmes les inclinations corrompues de la chair et les mouvements de la concupiscence. De sorte que plusieurs, même des gens de guerre, touchés de cette vertu secrète aussi bien que de ses discours, firent vœu de garder inviolablement toute leur vie la chasteté.

Pour ne point négliger son salut en assurant celui des autres, notre Saint suivait les pratiques suivantes : Il récitait tous les jours l'office divin, selon l'usage de l'Eglise romaine, avec tant de dévotion, qu'il en donnait même à ceux qui avaient le bonheur de le voir ou de l'entendre. Outre les jeûnes de précepte, il jeûnait encore tous les vendredis de l'année et toutes les veilles des fêtes avec l'Avent tout entier. Il portait sous ses habits précieux un rude cilice, que souvent il ne quittait pas même durant la nuit. Il couchait ordinairement habillé avec des vêtements qu'il avait fait faire exprès. Il avait une discipline faite de chaînons de fer, et se donnait trois coups à chaque verset du psaume *Miserere*. Il recevait la sainte Eucharistie tous les dimanches du Carême et de l'Avent, et aux fêtes de plusieurs Saints, particulièrement à celles des vierges, auxquelles il portait une singulière dévotion ; il communiait avec une si grande abondance de grâces qu'il avoua quelquefois à sa chère épouse que, lorsqu'il avait la sainte hostie sur la langue, il goûtait des douceurs inconcevables : « Ah ! le plus grand plaisir d'une âme », ajoutait-il, « c'est de s'approcher souvent de la sainte communion ». Il avait tant de facilité à s'élever vers Dieu, qu'il ne lui fallait faire aucun effort pour s'appliquer à l'oraison, à la méditation et à la contemplation. Le goût des choses célestes ne le quittait point, soit qu'il fût à table, soit qu'il conversât avec le monde, soit même que, ne pouvant s'en dispenser, il se trouvât dans de grandes assemblées de divertissements, où l'on chantait et jouait des instruments de musique; car, parmi le son de la mélodie, son esprit était tellement occupé des vérités éternelles, qu'il tombait dans une espèce d'extase. Il passait quelquefois les nuits en contemplation, et durant ce temps, il versait des torrents de larmes. Sa plus grande récréation était de s'entretenir avec son épouse des perfections de Jésus-Christ, de l'excellence de la virginité, des délices du paradis et de l'éternité bienheureuse ; de sorte que l'on peut dire que leur chambre était un oratoire où ils ne vaquaient qu'aux exercices de piété, et leurs âmes un autel où ils adoraient continuellement la divine Majesté. Il observait inviolablement ces trois maximes : premièrement d'éviter les plus petites choses qui pussent déplaire à Dieu ; en second lieu, de s'offrir à lui à tout moment avec ferveur ; enfin, de tenir caché dans son cœur, particulièrement aux hommes mondains et charnels, les visites et les faveurs qu'il recevait du ciel.

De cette disposition intérieure procédait cette admirable charité qu'il

exerçait envers les malheureux. Il donnait tous les jours à dîner à douze pauvres ou lépreux, leur lavait les pieds, et les baisait tendrement : après quoi il leur faisait de grandes aumônes. Etant une fois allé visiter une maladrerie, il y trouva six lépreux, qui étaient si défigurés qu'ils faisaient horreur à voir. Mais, surmontant les répugnances de la nature, il les entretint quelque temps, puis les baisa affectueusement, et aussitôt l'hôpital fut rempli d'une odeur très-suave, et les pauvres malades se trouvèrent parfaitement guéris. Il fit défense à son valet de chambre et à son chirurgien, qu'il avait amenés avec lui, de publier ce miracle ; mais le ciel révéla son humilité par une autre merveille : car, comme le Saint sortait de ce lieu, il parut sur sa tête une lumière éclatante qui se répandit sur l'hôpital et augmentait à mesure qu'il avançait vers son château. Pendant une famine qui réduisit le peuple à la dernière misère, il fit distribuer aux pauvres toutes les provisions de ses greniers, ne se réservant pas même ce qui semblait nécessaire pour la subsistance de sa maison ; cette libéralité fut si agréable à Dieu, que le blé et la farine se trouvèrent miraculeusement multipliés dans ses greniers, afin qu'il pût la continuer à un plus grand nombre de nécessiteux. Son château était l'hospice de tous les religieux voyageurs. Il leur faisait tout le bon accueil possible, et surtout il était ravi quand il pouvait loger les prédicateurs, dont il prenait un soin extraordinaire, espérant, par cette charité, partager avec eux la récompense de leurs travaux. Il n'attendait point que les pauvres lui demandassent du secours et lui découvrissent leurs nécessités ; il les faisait chercher et les prévenait de ses aumônes. Il ne refusa jamais aucun de ceux qui eurent recours à lui, et, quand il pouvait connaître ceux que la honte empêchait de lui rien demander, il les faisait assister secrètement.

A l'âge de vingt-trois ans, ayant perdu son père, qui l'avait institué son héritier par testament, il fut obligé de faire un voyage en Italie, pour prendre possession des biens qui lui revenaient de cette succession. Il y souffrit durant trois ans toutes sortes d'injures de la part de ses sujets du comté d'Arian, qui se soulevèrent contre lui, l'accusèrent faussement de plusieurs crimes, et lui dressèrent des embûches pour le mettre à mort. Le prince de Tarente lui offrit ses troupes pour les ramener à leur devoir et en punir quelques-uns des plus coupables, afin de donner de la terreur aux autres ; mais Elzéar rejeta toutes ces voies de rigueur, espérant les réduire par sa patience. En effet, il les gagna si bien par sa douceur, que, s'étant soumis à lui, ils ne le respectèrent pas seulement comme leur maître, mais aussi l'aimèrent comme leur père. Il trouva, parmi les papiers de son père, des lettres que certains seigneurs lui avaient écrites pour le détourner, par des prétextes supposés, de le faire son héritier ; cependant, il n'en eut aucun ressentiment, car loin de leur faire connaître qu'il savait les mauvais offices qu'ils lui avaient rendus, il leur témoigna plus d'amitié qu'aux autres, et vécut avec eux dans une parfaite intelligence. Il eut surtout une tendresse particulière pour celui qui était l'auteur de toute cette intrigue, quelque sujet de mécontentement qu'il en eût reçu. On ne le voyait jamais troublé ni en colère. Il paraissait toujours sur son visage une sérénité et un calme merveilleux, qui marquaient assez la paix et la tranquillité de son âme. Tout le monde admirait cette constance, si rare dans les personnes de qualité, lesquelles se font un honneur d'être infiniment sensibles aux moindres choses. Son épouse même, ne pouvant comprendre ce mystère, lui demanda un jour comment il pouvait demeurer immobile au milieu de tant de sujets de s'emporter.

« Il me semble », lui dit-elle, « que vous êtes une statue privée de tout sentiment. Est-ce que vous ne vous apercevez point des injustices que l'on vous fait, ou que vous n'avez pas le cœur de vous en fâcher? Vous êtes un grand seigneur, et vous passez pour ne pas manquer de courage ; quel mal feriez-vous de paraître indigné contre ceux qui vous font tort, afin qu'ils cessassent de vous persécuter? » — « Que me servirait-il de me mettre un colère? » répondit Elzéar ; « je n'y trouve aucun avantage. Je ressens assez le mal que l'on me fait ; mais lorsqu'il naît pour cela dans mon cœur quelque mouvement d'indignation, je jette aussitôt les yeux sur mon Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert pour moi tant d'opprobres, d'outrages et de malédictions, quoiqu'il méritât les respects de toutes les créatures ; et je me trouve à l'heure même tellement disposé à tout endurer, que quand mes valets m'arracheraient la barbe ou me couvriraient le visage de soufflets et de crachats, j'estimerais que ce serait encore très-peu de chose, au prix de ce que je devrais souffrir en reconnaissance des douleurs de mon Dieu. Cette vue fait tant d'impression sur mon âme, qu'elle arrête sur-le-champ les saillies de mes passions. Dieu me fait ensuite cette grande grâce à l'égard de ceux qui m'offensent, que je les aime avec plus de tendresse qu'auparavant, que je le prie de meilleur cœur pour eux, et que je me reconnais mériter, pour mes péchés passés, bien d'autres mauvais traitements que ceux qu'ils me font ».

Ces beaux sentiments étonneront sans doute les gens du siècle, qui font consister la véritable force à ressentir vivement une injure et à se venger de ses ennemis : cependant, ce n'était ni la lâcheté ni la faiblesse qui faisait mettre bas les armes à notre Saint ; c'était plutôt la grandeur d'âme, s'élevant au-dessus de la nature et d'un chimérique point d'honneur ; il endurait généreusement, pour l'amour de Jésus-Christ, les affronts et les ignominies que les grands du monde, qui n'aiment qu'eux-mêmes, ne peuvent souffrir. Elzéar était si brave, d'ailleurs, qu'il ne se faisait pas moins admirer dans l'exercice des armes que dans les pratiques de dévotion ; car, dans un tournoi que Robert de Naples donna pour divertir les seigneurs de sa cour, notre comte enfila si adroitement la bague, rompit les lances avec tant de vigueur, et fit d'autres si belles actions, que les spectateurs lui donnèrent la victoire et le jugèrent digne du prix proposé et du nom de chevalier.

Son extrême douceur ne le rendit point pour cela trop mou dans l'administration de la justice. Il voulait que les juges criminels suivissent la rigueur des lois contre les assassins, les voleurs et généralement contre ceux qui troublaient la tranquillité de ses Etats. Dans les affaires civiles, il avait beaucoup d'indulgence et soulageait ceux qui étaient en prison pour leurs dettes, en payant pour eux, à leurs créanciers, le tiers, la moitié et souvent le total de ce qu'ils devaient ; mais il le faisait secrètement, de crainte que l'on n'abusât de sa charité. Jamais il ne voulut profiter de la confiscation des biens qui revenaient à son domaine, par la mort des condamnés ; mais il les remettait, par une main tierce, à la veuve ou aux orphelins, les jugeant assez affligés par la perte des personnes qui leur étaient chères. Il visitait lui-même les criminels avant qu'on les menât au dernier supplice. Il leur donnait des instructions salutaires, les portait à la pénitence et les exhortait à recourir à la passion de Jésus-Christ. Et par ce moyen, il a converti des opiniâtres, qui ne se faisaient point de souci de mourir dans leur péché.

Après quatre ans de séjour en Italie il revint en France, où il fit vœu

de continence perpétuelle ; car il l'avait gardée jusqu'alors, sans s'y obliger par aucune promesse expresse. Ce fut au château d'Ansouis, dont il avait pris possession depuis la mort de son père, et le jour de sainte Marie-Madeleine, patronne de la Provence. Il fit premièrement ses dévotions dans la chapelle du château, dédiée en l'honneur de sainte Catherine. Ensuite, étant accompagné de son épouse, il se transporta dans la chambre de la bienheureuse Garsende, veuve d'une vertu très-éminente, qui avait été sa gouvernante, et qui, étant alors malade, n'avait pu se trouver dans l'Oratoire. Il voulut faire la cérémonie en sa présence, parce que c'était elle qui avait mis la dévotion dans la maison de son père, qui lui en avait donné les premiers mouvements, qui l'avait soutenu contre les plaintes et les médisances des gens du monde, dans la résolution qu'il avait prise de travailler au grand ouvrage de sa propre sanctification, et qui lui conseillait de sceller sa virginité par le sceau d'un vœu éternel. Etant donc au pied de son lit, avec sa chère Delphine, la religieuse Alazie et le seigneur Ivorde, fils de cette sainte veuve, les genoux en terre et les mains jointes sur un missel, il prononça son vœu en ces termes : « Monseigneur Jésus-Christ, de qui naissent tous les biens que nous recevons ; me confiant entièrement en votre secours et reconnaissant d'un côté, pécheur fragile et infirme que je suis, que je ne puis persévérer dans la continence sans une assistance spéciale de votre bonté ; et de l'autre, que tout m'est possible par votre grâce : je voue et promets à vous et à votre très-sainte Mère, comme aussi à tous les Saints du paradis, de vivre chastement jusqu'à la mort, et de conserver toute ma vie la virginité que j'ai gardée jusqu'à présent par votre miséricorde ; je suis prêt à endurer toutes sortes d'afflictions, de tourments et la mort même, plutôt que de la violer jamais ». Delphine, qui avait déjà fait ce vœu en particulier, le renouvela de grand cœur en cette occasion, et leur exemple toucha tellement le jeune Ivorde, qu'il fit aussi le même vœu. Le jour même où ils firent vœu de chasteté, ils entrèrent dans le Tiers Ordre de Saint-François.

Lorsque Robert, après la mort de son père (1309), alla à Avignon pour y recevoir l'investiture de ses Etats, il mena à sa suite son frère Jean, prince de Morée, et le comte Elzéar de Sabran. Bientôt après, il confia à Elzéar l'éducation de son fils Charles, duc de Calabre. Ce jeune prince avait déjà les inclinations toutes corrompues et portées aux plaisirs et à la sensualité ; mais la bonne conduite de notre Saint le rendit si sage et si vertueux, que les courtisans publiaient hautement que, depuis qu'il était entre les mains de cet excellent gouverneur, il était entièrement changé et avait acquis les perfections d'un grand prince : ce qui lui ferait un jour porter la couronne avec autant de gloire pour lui que de bonheur pour ses sujets. Cette mission, néanmoins, quelque honorable qu'elle fût, lui était extrêmement à charge, parce qu'elle le tirait de la solitude dont il jouissait dans sa maison. La pureté de sa conscience lui faisait regarder la cour comme un lieu de supplice, où une âme est continuellement dans la gêne, tant à cause des dangers dont elle est environnée, qu'à cause des manières d'agir qu'il y faut observer, qui se sentent si peu de la simplicité chrétienne. C'était pour lui un supplice insupportable de se voir obligé de passer les jours entiers dans l'embarras des affaires, à recevoir et à faire des visites, à entendre ou à faire des compliments et à d'autres actions de cette nature qui occupent si fort les gens de cour. Il n'avait que la nuit dont il pût disposer ; aussi la passait-il souvent en prières et en contemplation, afin de fortifier son âme contre les charmes trompeurs d'une

vie mondaine. Pendant l'absence du roi, qui était allé en Provence, toutes les affaires du royaume passèrent par ses mains, parce que le duc de Calabre ne faisait rien que par ses conseils. Ce fut alors qu'il eut besoin d'une grande fermeté d'esprit et d'un parfait désintéressement : car, comme il était l'arbitre de toutes les délibérations, on avait recours à lui pour les grâces aussi bien que pour la justice, et il n'y eut personne qui ne cherchât sa protection. Quelques-uns même lui offrirent des présents pour tâcher de l'obtenir ; mais il fut impossible de lui en faire jamais accepter aucun, et il prit toujours le parti de l'équité, sans nulle vue de récompense. Ses amis lui remontrant qu'il pouvait, sans blesser sa conscience, recevoir les choses qu'on lui offrait aussi volontairement et que les grandes fatigues qu'il prenait pour l'Etat méritaient bien qu'on les reconnût par quelque honnêteté, il leur répondit qu'il était difficile de le faire sans scandaliser le prochain ; qu'il était à craindre qu'après avoir commencé ce qui était permis, on ne finît par ce qui était défendu ; qu'on prend d'abord les fruits, puis le panier, et enfin l'arbre et le jardin même. En un mot, que l'intention de ceux qui donnent étant souvent de corrompre l'intégrité des ministres, il était plus sûr de ne rien accepter et d'attendre de Dieu seul la récompense.

Nous avons déjà parlé des charités qu'il faisait dans sa maison et en son particulier ; mais, ayant trouvé l'occasion d'en faire en plus grand nombre et de plus universelles, il ne manqua pas d'en profiter. S'étant aperçu que les affaires des pauvres étaient presque oubliées, et qu'on ne les faisait qu'avec des longueurs qui leur étaient préjudiciables, il supplia le duc de trouver bon qu'il se fît leur avocat au conseil. En cette qualité, qu'il estimait plus que toutes les autres, il prit leurs intérêts avec plus de chaleur que les siens propres. Il recevait toutes leurs requêtes, non-seulement dans sa maison ou au palais, mais encore, lorsqu'il allait par les rues, il s'arrêtait volontiers pour les écouter. Il s'en présentait quelquefois une si grande quantité, quand il rentrait chez lui, qu'il avait besoin d'une patience héroïque pour ne pas se rebuter de leurs importunités. Il n'eût pas été en repos s'il n'eût ouï toutes leurs raisons, quelque mal digérées qu'elles fussent. Il prenait la peine de faire les extraits des mémoires qu'on lui avait donnés, et, par la pénétration d'esprit qu'il avait, il réduisait à certains chefs tout ce qu'il avait lu ou entendu, et en faisait ensuite son rapport au conseil, où il parlait éloquemment en leur faveur. Un jour, un pauvre s'étant glissé dans sa chambre, lui demanda, comme il se mettait à table, ce qu'il avait fait de la requête qu'il lui avait présentée. « Je ne l'ai pas encore rapportée », lui répondit le Saint; « mais attendez, je vous prie, un moment, et je vous en délivrerai l'expédition. En effet, laissant son dîner, il alla à l'heure même au palais du duc, où il fit l'affaire de ce pauvre, et, après la lui avoir mise entre les mains, il se remit à table. Des dames de qualité de Sicile s'étant réfugiées à Naples à cause de la guerre qui était dans leur pays, il les prit avec toutes leurs familles sous sa protection, et les fit assister tant que dura leur exil.

Nous n'aurions jamais fini si nous voulions parler en détail de toutes ses vertus. Il n'y a presque point d'actions dans sa vie qui n'en renferme plusieurs à la fois. La pureté de son âme était incomparable, sa modestie angélique, sa bonté charmante, et son indifférence pour toutes les choses de la terre parfaite et universelle. Il était si constant dans la foi, qu'il disait à sainte Delphine, que, quand tous les chrétiens changeraient de religion, il demeurerait toujours ferme dans le catholicisme, Dieu lui en ayant fait connaître la vérité et la certitude par des lumières si abondantes et si péné-

trantes, qu'il était disposé à endurer plutôt mille morts, et même toutes les persécutions de l'antechrist, que de chanceler un seul moment sur aucun de ses articles. Il avait une dévotion tendre à la Passion du Sauveur. Il la méditait souvent avec des transports amoureux, qui ne peuvent être exprimés. Un jour, écrivant à la comtesse sa femme, qui était en peine de lui, il lui manda que, quand elle aurait envie de le trouver, elle devait le chercher dans la plaie du côté de Jésus-Christ, parce que c'était l'endroit où il se retirait ordinairement, qu'il y était en sûreté, et qu'il y goûtait des douceurs amères et des amertumes pleines de douceurs dont son âme recevait une consolation indicible. Nous ne parlerons point des visions dont il fut favorisé et dans lesquelles il eut des connaissances et reçut des grâces extraordinaires : le lecteur pourra les voir dans les auteurs de sa vie, que nous citerons à la fin de cet abrégé. Ses confesseurs ont déposé après sa mort que, dans ses confessions générales, ils n'avaient remarqué aucun péché mortel, et que, dans les ordinaires, il s'accusait avec tant d'humilité et de douleur des fautes les plus légères, qu'il s'estimait le plus grand pécheur du monde. Comme il revenait de Naples en Provence avec son épouse et toute sa maison, un furieux orage déchira les voiles, rompit le mât et mit le vaisseau à deux doigts de sa perte. Pendant que chaque passager, saisi d'une frayeur terrible, se préparait à la mort, Elzéar demeura aussi paisible et aussi tranquille que s'il eût été sur la terre ferme. Ayant obtenu le calme par ses prières, il reprit ses gens de leur trop grande timidité, comme d'un manque de confiance en la puissance et en la bonté infinie de Dieu. Delphine, surprise de cette intrépidité, lui demanda en particulier comment il s'était pu faire qu'il n'eût point peur dans un si grand danger de mort. « C'est », lui répondit-il, « que depuis une vision céleste que j'ai eue, quand je me vois en quelque péril sur mer ou sur terre, j'ai recours aussitôt à Dieu et lui fais une humble prière du fond de mon cœur, par laquelle je le conjure de décharger toute sa colère sur moi, comme sur le plus grand pécheur du monde, et d'épargner ceux qui m'accompagnent; je n'ai pas plus tôt prononcé cette prière, que je sens dans mon cœur une consolation merveilleuse qui me rend insensible à la frayeur ».

Il ne fit pas paraître moins de prudence et de valeur dans les armées, que de justice et de bonté dans la paix. L'empereur Henri VII eut la guerre avec Robert, roi de Naples. Le pape Clément V s'efforça de les accommoder, mais sans effet, parce que l'empereur ne voulut jamais écouter les propositions qu'on lui fit, quelque raisonnables qu'elles fussent. Le roi de Naples donna la conduite de son armée au prince Jean son frère, et au comte d'Arian. Ils livrèrent deux batailles, et remportèrent deux victoires signalées. On en attribua la gloire à l'adresse et à la générosité d'Elzéar, et on lui en fit de grands compliments. Le roi même lui en témoigna sa reconnaissance par des caresses et des présents. Il ne se glorifia nullement de tous ces applaudissements, et distribua aux pauvres tout ce que le roi son maître lui donna. Cependant, étant retiré dans son cabinet, il eut deux scrupules qui lui firent beaucoup de peine : l'un fut une crainte de n'avoir pas assez tôt rejeté les sentiments de vanité parmi les louanges qui lui furent données ; l'autre fut un doute s'il n'avait point suivi les mouvements de la colère dans le carnage qu'il avait fait des ennemis. Il pleura amèrement ces fautes prétendues et en demanda pardon à Dieu. Une voix céleste alors lui cria : « Sachez, Elzéar, qu'il s'en est peu fallu que vous n'ayez perdu ma grâce dans la chaleur du combat; mais ne craignez point, vos péchés vous ont été pardonnés ».

Ce discours le toucha jusqu'au fond de l'âme. La seule pensée de la perte de la grâce lui étant plus sensible que tous les maux que l'on peut souffrir sur la terre, il s'humilia devant Notre-Seigneur et le pria de le punir plutôt en ce monde que de lui réserver les châtiments en l'autre. En même temps, il fut saisi d'une fièvre si ardente, qu'il lui semblait être entre deux lits de feu ; et, récitant le psaume *Miserere mei, Deus*, il sentit une main invisible qui le frappait rudement. Enfin, il entendit de nouveau ces aimables paroles : « Courage, Elzéar, ne vous troublez point, vos péchés vous sont remis ». Il s'endormit là-dessus, et à son réveil, il se trouva guéri, et fut inondé d'un torrent de consolations célestes. Les gens de guerre doivent ici faire réflexion avec combien de droiture et de pureté d'intention ils doivent se comporter dans les combats, où ils tuent et massacrent des hommes semblables à eux, et rachetés du sang de Jésus-Christ, de peur de s'ôter la vie de l'âme en ôtant celle du corps à leurs ennemis.

Le roi de Naples, qui connaissait particulièrement l'habileté d'Elzéar, après l'avoir employé au gouvernement de ses Etats d'Italie et à la conduite de ses armées, l'envoya en ambassade vers Charles IV, roi de France, pour y négocier le mariage du duc de Calabre avec Marie, fille de Charles, comte de Valois, oncle de ce grand monarque. Il en fut reçu avec tout le bon accueil possible, non-seulement en considération du roi, son maître, et à cause de l'affaire qu'il venait traiter, mais aussi pour son mérite personnel, dont la réputation s'était répandue par tout le royaume. Ce fut durant le séjour qu'il fit à Paris qu'arriva la merveille que nous allons rapporter, qui augmenta beaucoup l'estime que l'on avait déjà de lui. Passant un jour dans la rue Saint-Jacques, accompagné d'une multitude de courtisans, il rencontra un prêtre qui portait le Viatique à un malade. Chacun se jetant à genoux pour l'adorer, Elzéar mit à peine la main au chapeau pour saluer l'ecclésiastique. Les courtisans en murmurèrent, et le peuple en fut d'abord scandalisé ; mais il leva le scandale et dissipa le murmure en faisant avouer au prêtre, devant son évêque, que l'hostie qu'il portait n'était pas consacrée. C'est que cet ecclésiastique, sachant que le malade était un usurier impénitent, et n'osant pas néanmoins lui refuser la communion en apparence, s'était imaginé, par erreur, qu'il lui était permis de lui donner du pain au lieu du corps adorable de Jésus-Christ. Le bruit de cette affaire s'étant répandu par la ville et à la cour, l'ambassadeur fut plus estimé que jamais, et on ne le regardait plus que comme un homme céleste, à qui Dieu découvrait des secrets impénétrables.

Après avoir heureusement conclu le mariage qui était la fin de son ambassade, il tomba malade d'une fièvre aiguë, qu'il connut, par inspiration divine, le devoir porter au tombeau. Ainsi ne pensant plus qu'à se préparer à une bonne mort, il commença par une confession générale qu'il fit en versant des torrents de larmes, et avec des sentiments d'une très-parfaite contrition. Quelque violentes que fussent ses douleurs, on ne vit jamais en lui aucun mouvement d'impatience : la douceur de ses paroles et la sérénité de son visage étaient des témoignages sensibles de sa bonne conscience et de l'allégresse de son âme. Il ne laissait point passer vingt-quatre heures sans se confesser. Ses entretiens étaient sur la miséricorde de Dieu, sur la grâce, la prédestination et la gloire des bienheureux dans le ciel. Il se faisait lire de temps en temps la Passion de Notre-Seigneur, afin de s'exciter au regret de ses péchés, et de conformer sa mort à celle du Sauveur du monde, en mourant comme lui, pauvre, détaché de la terre, humble, patient, résigné à la volonté de Dieu, embrasé d'amour, en un mot dans la

consommation de l'ouvrage de son salut. Dès qu'il vit entrer le prêtre qui lui apportait le saint Viatique, il se leva et se prosterna en terre, adorant son souverain Seigneur avec une profonde humilité. Il le reçut les yeux baignés de larmes, et avec des dispositions intérieures que l'on peut mieux se représenter que décrire sur le papier. Lorsqu'on lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction, il répondait lui-même d'une voix ferme à toutes les prières de l'Eglise; mais quand il entendit ces divines paroles: *Per sanctam Crucem et Passionem tuam, libera eum, Domine :* « Nous vous prions, Seigneur, par votre sainte croix et par le mérite de votre passion de délivrer ce moribond de tous les ennemis de son salut », il fit un effort, et baissant la voix il dit : *Hæc spes mea, in hac volo mori :* « C'est là toute mon espérance, en laquelle je veux mourir ». Dans son agonie, son visage changea et devint comme celui d'un homme effrayé qui voit quelque chose d'épouvantable. Pendant ce combat, il s'écria : « Mon Dieu, que la puissance du démon est grande ! » Quelque temps après il dit encore : « O bon Jésus ! que nous vous sommes redevables : car, par votre passion, vous avez dompté toutes les puissances de l'enfer ». Ces paroles montraient assez qu'il était aux prises avec le malin esprit, qui tâchait de le porter au désespoir; mais ce qui étonna davantage les assistants, ce fut ce mot qu'il dit : « Hélas ! je me soumets tout à fait au jugement de mon Dieu », comme s'il eût encore appréhendé pour son salut, lui que l'on savait avoir mené une vie tout innocente ; toutefois, un moment après, il consola tout le monde en prononçant ces paroles avec de grands témoignages de joie : « J'ai, par la grâce de mon Dieu, remporté la victoire ; oui, très-assurément, j'ai vaincu ». Et aussitôt, son visage reprit sa première sérénité.

C'est parmi ces douceurs et ces épreuves qu'il rendit l'esprit, le 27 septembre 1325, à la fleur de son âge. Un seigneur très-débauché, qui se trouva à cette mort, fut si pressé de se convertir, que, ne pouvant plus supporter le poids de ses péchés, il se retira dans une chambre et se confessa humblement à un des Pères Cordeliers qui avaient assisté le Saint dans son agonie. Elzéar, un peu avant de mourir, étant pressé par une forte inspiration divine, découvrit le secret virginal de son mariage : « Je ne suis qu'un méchant homme », dit-il à tous ceux qui étaient présents, « mais la sainteté de ma femme m'a mis dans le chemin du salut ; je l'ai épousée vierge, et je la laisse avec sa virginité ». Au moment de sa mort, il lui apparut, en Provence, où elle était alors, et l'assura que, par la miséricorde de Dieu, il jouissait dans le ciel de la félicité bienheureuse des Saints.

On le représente : 1° portant à la main une petite croix, pour rappeler le rendez-vous qu'il indiquait de loin à son épouse sainte Delphine, lui assurant qu'ils se retrouveraient dans le cœur de Jésus-Christ percé sur le Calvaire ; 2° tenant une discipline ; 3° en groupe avec sainte Delphine.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Elzéar fut enseveli en habit de cordelier, et son corps déposé dans l'église du grand couvent de ces mêmes Pères, à Paris, d'où il fut transporté la même année dans la ville d'Apt, en Provence, et enterré dans l'église des religieux du même Ordre, où il avait choisi sa sépulture, auprès de la bienheureuse Garsende, dont nous avons parlé dans cette histoire. Lorsque son corps fut près de la ville d'Avignon, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes : ce qui arriva encore lorsqu'il en sortit. Quoique sa sainteté eût assez paru sur la terre, le ciel néanmoins voulut la rendre encore plus éclatante par de grands et fréquents miracles qui se firent à son tombeau ou par le mérite de son intercession. Des morts furent ressuscités, des aveugles gratifiés de la vue, des paralytiques rétablis dans l'usage de leurs membres, et une infinité de malades remis en parfaite

santé. Quand il mourut, le royaume de Majorque était agité d'une guerre dont on appréhendait extrêmement les suites; mais comme il avait assuré qu'elle serait éteinte sans aucune effusion de sang, il vérifia lui-même sa prédiction : après sa mort, apparaissant à ceux qui étaient les auteurs de la sédition, il les obligea de rendre à leur patrie la tranquillité qu'ils lui avaient ravie par leur révolte. Toutes ces merveilles donnèrent sujet, vingt ans après son décès, au pape Clément VI, d'en faire constater la vérité. Il fut canonisé par Urbain V le 16 avril 1369; la bulle en fut publiée à Avignon le 5 janvier 1371, sous Grégoire XI, dans l'église de Saint-Didier, et la fête du Saint commença à être célébrée, chaque année, le 27 septembre, sous le titre de confesseur.

En 1373, le cardinal Anglicus, parent de saint Elzéar, tira ses reliques de leur caisse de plomb et les exposa dans une caisse de cyprès sur le grand autel de l'église des Cordeliers d'Apt, dans le portique d'un tombeau pyramidal qu'il avait fait construire à ses frais, et qui a été détruit en 1793 : le sommet de ce mausolée atteignait à la voûte de l'église, et la base était ornée de bas-reliefs en marbre représentant les principales scènes de la vie du Saint. Pierre de Luxembourg donna un reliquaire en vermeil enrichi de pierres précieuses, où fut enfermé l'os du bras droit.

La possession des dépouilles de saint Elzéar a valu à la ville d'Apt le spectacle d'un concile national et la visite empressée de divers papes, cardinaux, évêques, rois et reines, et plus tard celle des évêques d'Espagne qui, avant de se rendre au concile de Trente, voulurent adresser leurs vœux au saint confesseur.

L'église d'Apt, ancienne cathédrale, possède encore actuellement les précieuses reliques de saint Elzéar, ainsi que celles de sainte Delphine, son épouse, dont nous donnerons la vie au 26 novembre. Ces saintes reliques avaient reposé dans l'église des Cordeliers jusqu'à la Révolution.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Acta Sanctorum;* de Surius; de la *Vie* du Saint par le R. P. Jean-Marie de Vernon; des *Annales* de l'Ordre de Saint-François; de la *Biographie Vauclusienne*, par C.-F.-H. Barjavel, et de *Notes locales* fournies par M. le curé d'Apt.

LES SAINTS FLORENTIN, HILAIRE OU HILIER, ET APHRODISE,

MARTYRS PRÈS DE BRÉMUR, AU DIOCÈSE DE DIJON (IIIe siècle).

Les soldats qui veillaient dans le Duesmois (partie de l'ancien Auxois) à la sûreté de l'empire, comptaient dans leurs rangs des chrétiens zélés. L'un d'eux, nommé Florentin, s'était fait l'économe des pauvres, le maître des ignorants et l'appui de tous ceux qui souffraient. Il avait pour compagnon et pour émule un saint homme, Hilaire ou Hilier. Ensemble, ils servaient Dieu dans la prière et la pénitence; ensemble ils instruisaient les païens et menaient une vie pauvre, afin de pouvoir donner davantage. L'abondance de leurs aumônes et l'éclat de leurs vertus disposèrent le peuple à les écouter, et déjà le nom de Jésus-Christ était reçu par un grand nombre, lorsqu'une armée de Vandales, sous la conduite du fameux Chrocus, envahit le Duesmois et s'empara de *Sedunum*, aujourd'hui Semond [1], résidence habituelle de Florentin et d'Hilaire.

Les biens qu'ils posssédaient les désignaient tout d'abord à la cupidité du chef barbare, et, quand il les sut chrétiens, il se les fit amener et se mit à discuter avec eux sur le culte des dieux et la puissance des idoles. Florentin le réfuta sans peine. Alors Chrocus changea de rôle, et, fixant sur lui ses regards, il lui fit des menaces terrribles.

Irrité par ses réponses, il ordonne qu'on le frappe sur la bouche et qu'on lui brise les dents pour le punir de son impiété. Quand les bourreaux eurent obéi, Florentin rendit grâces à Dieu, et se moqua des idoles. « Qu'on lui coupe la langue jusqu'à la racine », s'écria Chrocus. Et la langue du saint Martyr fut coupée jusqu'à la racine; et, par la toute-puissance de Dieu, il n'en continua pas moins à glorifier Notre-Seigneur et à se railler de la folie de son bourreau. En même temps, armés du signe de la croix, Florentin et Hilaire se mirent à renverser et à briser les idoles qui étaient en ce lieu, et à chasser les démons qui les habitaient. Les démons chassés s'emparèrent aussitôt du chef barbare et de quelques-uns de ses officiers, et les tourmentèrent horriblement. A la vue de ces prodiges, la multitude épouvantée demande à adorer Jésus-Christ.

Un chrétien de noble famille, nommé Aphrodise, osa blâmer ouvertement Chrocus de son

1. Annexe de Saint-Marc-sur-Seine (Côte-d'Or, arrondissement de Châtillon-sur-Seine, canton de Belgneux-les-Juils). Quelques critiques voient dans *Sedunum* Suin en Charollais (Saône-et-Loire), et disent que Florentin se serait porté de ce côté des frontières éduennes pour arrêter les Vandales qui débouchaient par le Rhône. Les preuves qu'ils allèguent sont peu concluantes.

impiété. Celui-ci lui fit aussitôt couper la langue. Mais Dieu renouvela en sa faveur le miracle qu'il avait déjà fait pour Florentin, et Aphrodise loua Jésus-Christ. Le prince ordonna, pour mettre fin à cette lutte inégale, que les disciples du Christ eussent la tête tranchée. A peine le bourreau avait-il achevé son œuvre, que la main de Dieu s'appesantit sur Chrocus et le rendit aveugle. Ce châtiment lui inspira des sentiments de repentir, et, dans l'espoir d'être guéri, il se prosterna devant les saints Martyrs, confessa son péché et les supplia de lui rendre le bien pour le mal. Ils prièrent en effet pour lui et lui obtinrent la santé et la vue. En reconnaissance, il les fit ensevelir avec honneur. Les chrétiens entourèrent le sépulcre de prières et d'amour. A travers les bouleversements politiques, les invasions et les guerres, ce culte diminua, et la chapelle qui protégeait les saintes reliques s'écroula de vétusté. En 855, Aurélien, archidiacre d'Autun et abbé de Saint-Martin d'Ainay, obtint de l'évêque diocésain Jonas, d'Autun, l'autorisation de les transporter à Lyon. Le chef de saint Florentin fut laissé à Semond et est conservé dans l'église de Brémur (arrondissement de Châtillon-sur-Seine), voisine du lieu où il est tombé sous le glaive.

On montre encore, dit Mabillon, un chêne appelé chêne de Saint-Florentin, près duquel la tradition fixe le lieu du martyre. On y va en procession dans les temps de sécheresse pour obtenir de la pluie.

Acta Sanctorum, traduction de M. l'abbé Duplus, dans sa *Vie des Saints du diocèse de Dijon.*

SAINT CÉRAUNE OU CÉRAN,

VINGT-CINQUIÈME ARCHEVÊQUE DE PARIS ET CONFESSEUR (621).

Saint Céraune ou Céran succéda à l'évêque Simplice. En sa personne, l'Eglise de Paris eut un prélat digne des premiers siècles du christianisme, et en qui la science marcha de pair avec la vertu. Il s'appliqua d'abord à s'instruire à fond, dans les sources mêmes, de tous les dogmes de la religion ; et, quand il eut reçu la plénitude du sacerdoce, il se fit un devoir capital de travailler à imiter par ses actions les plus saints évêques des temps apostoliques. Un des principaux fruits de son savoir et de sa piété fut de recueillir les Actes des Martyrs, afin de les conserver dans son Eglise comme des monuments précieux de leur constance et de leur foi. Il s'adressa, à cet effet, à un clerc de Langres, nommé Warnahaire, pour avoir ceux de quelques Saints. Warnahaire les lui adressa avec la lettre suivante : « Vous ne cessez de marcher sur les traces et d'égaler le mérite des plus illustres évêques par toute votre conduite dans le sacerdoce, où vous ne cherchez d'autre éclat que celui que donne la religion. Vous vous êtes déjà rendu habile dans les saintes lettres, et, pour mettre le comble à votre gloire, vous voulez recueillir dans la ville de Paris les Actes des Martyrs ; en quoi vous êtes comparable à saint Eusèbe de Césarée. Excusez mon peu de capacité : je vous louerais mieux si j'avais plus d'éloquence ; mais vous connaîtrez du moins mon obéissance. Je vous envoie, comme vous m'avez ordonné, les Actes des trois jumeaux de Langres (Speusippe, Eleusippe et Meleusippe), et ceux de saint Didier, martyr et évêque de cette ville ». C'est là tout ce que nous savons de précis sur saint Céraune. Son zèle pour recueillir les histoires des Saints méritait bien cependant qu'on nous conservât la sienne. Il est néanmoins indubitable qu'il assista au Concile qui se réunit le 18 octobre 614, par l'ordre du roi Clotaire II, dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, à Paris, où se trouvèrent soixante-dix-neuf évêques de toutes les provinces des Gaules qu'il avait nouvellement réunies sous sa domination. Peut-être aussi saint Céraune assista-t-il au Concile que, deux ans après, Clotaire convoqua dans une de ses maisons royales, à Bonneuil *(apud Bonogilum)*, dans le territoire de Meaux Sa mort peut être fixée entre les années 618 à 621. On l'inhuma le 27 septembre, jour où sa fête se célèbre dans le diocèse, et son corps fut déposé dans la chapelle souterraine de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, à gauche du tombeau de sainte Geneviève. Sa translation eut lieu le 16 novembre 1628 ; mais, pendant la Révolution, ses reliques, dans la crainte d'une profanation, furent brûlées avec d'autres que l'on conservait dans l'église de Sainte-Geneviève. De pieuses mains en recueillirent les cendres ; et, lorsque la paix fut rendue à l'Eglise de France, on les déposa dans l'église paroissiale de Saint-Leu et Saint-Gilles, où elles sont aujourd'hui conservées.

Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France ; Gallia Christiana nova.*

XXVIIIe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Bohême, saint WENCESLAS, duc de Bohême, célèbre par sa sainteté et par ses miracles, qui, ayant été massacré dans la maison de son frère, obtint la palme du martyre. 936. — A Rome, saint Privat, martyr, qui, tout couvert d'ulcères, fut guéri par le pape saint Calliste, et, depuis, fut fouetté, pour la foi de Jésus-Christ, avec des cordes plombées, jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir. 222 ou 223. — Au même lieu, saint Stactée, martyr. — En Afrique, les saints martyrs Martial, Laurent et vingt autres [1]. — A Antioche de Pisidie, les saints martyrs Marc, berger ; Alphe, Alexandre et Zozime, ses frères ; Nicon, Néon, Héliodore et trente soldats, qui, s'étant convertis à la vue des miracles du saint berger, furent martyrisés en divers lieux et par divers genres de supplices. 303. — Le même jour, saint Maxime, martyrisé sous l'empereur Dèce. 250. — A Toulouse, saint EXUPÈRE, évêque et confesseur, dont saint Jérôme a rendu cet illustre témoignage, qu'il était fort économe pour lui-même et très-libéral envers les autres. Vers 415. — A Gênes, saint Salomon [2], évêque et confesseur. Vers 469. — A Brescia, saint Sylvin, évêque. Vers 444. — Le même jour, sainte Eustochie, vierge, fille de sainte Paule, qui fut élevée avec d'autres vierges auprès de la crèche de Notre-Seigneur, d'où elle s'envola au ciel, tout éclatante de mérites [3]. 419. — En Allemagne, sainte LIOBE ou LIÈBE, vierge, célèbre par ses miracles. 779.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Saint-Jacques de Vitry *(S. Jacobus Vitriacensis)*, au diocèse de Châlons-sur-Marne, saint Clotaire, confesseur, cité au martyrologe de France du 7 avril. Le pèlerinage à saint Clotaire est fort ancien, et la confiance qu'on a dans les suffrages de ce serviteur de Dieu est encore fort étendue ; on vient de très-loin l'invoquer pour les enfants qui sont

1. Ces vingt autres sont, d'après les Bollandistes : Gurgile ou Gargile, Marc, Faustin, Victor, Candide, Valérie, Longèse, Célérine, Donate ou Donatule, Fortelée, Luciose, Emile, Gagile, Placide, Victorie, Prisque, Julien ou Jules, Christophore, Noble et Secundule. — Le Père Jean Stilting, dans les *Acta Sanctorum*, tome VII de septembre.

2. *Alias :* Salon, Salonc, Salonne, Salône. Quelques hagiographes ont avancé que Salomon ne fut pas évêque de Gênes *(Genua in Italia)*, mais de Genève *(Genua in Gallia)*, et que peut-être il fut le *premier* apôtre de cette dernière ville. Les Bollandistes *(Acta Sanctorum*, tome VII de septembre) ont édité sur ce sujet de controverse une longue dissertation ; leur conclusion est celle-ci : « Il est fort probable que Salomon ne fut évêque ni de Gênes ni de Genève ».

M. l'abbé Ducis, le savant archiviste de la Haute-Savoie, que nous avons consulté sur cette question, nous écrivait, le 14 avril 1873 : « Saint Salonius, appelé quelquefois par erreur Salvianus, est au moins le *quatrième* évêque bien connu de Genève. Fils de saint Eucher et de Galla, élevé dans la ferveur chrétienne la plus ardente, il n'avait pas dix ans quand il se retira dans la solitude de Lérins, et se plaça sous la conduite de saint Honorat. Il eut ensuite pour maîtres saint Hilaire, Salvien et Vincent. On connaît ses *Dialogues* sur les Proverbes et sur l'Ecclésiastique. Elevé à l'épiscopat de Genève, il souscrivit au concile d'Orange en 441. Salvien lui dédia un ouvrage sur la Providence divine. Le martyrologe d'Adon (suivi en cela par Baronius) le fait mourir le 28 septembre 469. Son épiscopat est prouvé à Genève par cinq listes : celle du chapitre, du Rituel, et celles données par trois historiens, Levrier, Picot et Blavignac. Il y eut à Genève un autre Domitianus Salonius, que le pape Jean III (560-574), qui avait été son disciple, invita à venir se faire sacrer à Rome et qui assista au second concile de Lyon (567) et au quatrième de Paris (573). Rien n'empêche qu'il n'y ait eu un Salomon, évêque de Gênes ; mais Genève est souvent appelée *Janua, Janoba, Genua, Genova, Gebenna,* etc., ce qui a pu la faire confondre avec Gênes. — Quant à l'évangélisation de Genève et de ses environs, la tradition du diocèse, constatée dans plusieurs anciens documents, la reporte au Ier siècle et l'attribue avec certitude aux disciples de l'apôtre saint Pierre. Voir *Etudes sur Genève,* par Blavignac, architecte ».

3. Nous en parlerons au 30 septembre, dans la vie de sa mère, sainte Paule.

attaqués du catharre. VIIe s. — Au diocèse de Rodez, mémoire de saint Exupère, évêque de Toulouse et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 415. — A Riez *(Reii Albiœci,* dans les Basses-Alpes), au diocèse de Digne, saint FAUSTE, troisième abbé de Lérins (Var), évêque et patron titulaire de l'ancien siége de Riez. Il est déjà nommé au martyrologe de France du 16 janvier. 493. — Au diocèse de Lyon et à Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire), au diocèse d'Autun, saint ANNEMOND ou CHAMOND, trente-sixième archevêque de ce siége et confesseur. 657. — Au diocèse de Tarbes, saint Fauste, évêque de ce siége et confesseur, célèbre par sa sainteté, sa doctrine, son éloquence, et son zèle pour la prédication. Il fut le maître spirituel de saint Licère ou Lizier, évêque régionnaire du Conserans (Ariége). Les ennemis de la foi lui suscitèrent de grandes persécutions ; il fut même exilé à Aire *(Vicus Julii),* dans les Landes : Licère l'y suivit et demeura avec lui jusqu'à sa mort. Vers la fin du Ve s. — A Auxerre, saint Alode, appelé aussi Aleu et Aloge *(Alodius),* huitième évêque de ce siége et confesseur. Disciple de saint Germain, il succéda (451) sur le siége d'Auxerre à saint Fraterne et imita les vertus de ses prédécesseurs : les saints Pèlerin, Marcellien, Valère, Hellade, Amatre et Germain. Il fut inhumé dans l'oratoire de Saint-Maurice, que l'on appelait déjà l'église de Saint-Germain. 472. — Au diocèse d'Auch, sainte Dode d'Estarac, vierge, qui a donné son nom au bourg de Sainte-Dode (Gers, arrondissement de Mirande, canton de Miélan), où ses reliques sont honorées. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin-ès-Aires *(S. Martinus in Areis,* Ordre de Saint-Augustin), près de Troyes, saint Bouin *(Boëmius),* prêtre et solitaire, dont nous donnerons la vie au jour suivant, qui est celui de sa mort. 570. — A Sens, saint Annobert, appelé aussi Onobert et Honobert, vingt-deuxième archevêque de ce siége et confesseur. Nous en avons dit un mot au 5 janvier. Vers 643. — A Die *(Dea Vocontiorum, Augusta Dea),* au diocèse de Valence, saint ISMIDON ou ISMÉON, évêque du siége primitif de Die, et confesseur. 1120. — Au diocèse de Paris, saint Céraune ou Céran, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 621. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Florent de Saumur *(S. Florentius Salmuriensis),* au diocèse d'Angers, le vénérable Frédéric, abbé. Sa sainteté et ses vertus éminentes, dit un auteur contemporain, brillaient comme l'astre du matin, au milieu de ses frères. Il contribua puissamment au rétablissement de la discipline régulière dans son abbaye, de telle sorte que les autres monastères tenaient à honneur de se régler sur celui de Saint-Florent. Après avoir occupé pendant trente-trois ans le siége abbatial, le vénérable Frédéric expira au milieu de ses frères et fut enterré dans l'église de la communauté, derrière l'autel du Crucifix. 1055. — En Limousin, le vénérable Guillaume Sudre, natif de Laguenne (Corrèze, arrondissement et canton de Tulle), tour à tour religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie à Carcassonne, à Avignon et à Paris, provincial (1348) de la province de Toulouse, maître du sacré palais (1349), évêque de Marseille (1361), cardinal (1366), doyen du sacré collége (1367), légat apostolique. L'église de Laguenne possède une partie de ses ornements pontificaux. Il fut enseveli dans la chapelle Notre-Dame des Dominicains d'Avignon. 1373.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — A Madrid, en Espagne, le bienheureux SIMON DE ROXAS, confesseur, de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la Rédemption des captifs, très-célèbre par sa compassion pour les pauvres, surtout pour les captifs, ainsi que par son zèle pour la propagation du culte de la bienheureuse Vierge Marie, et de son Nom très-sacré. 1624.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Osimo, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Joseph de Copertino, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, que Clément XIII a placé au nombre des Saints [1]. 1662. — En Bohême, saint Wenceslas, duc de Bohême et martyr, célèbre par sa sainteté et ses miracles. 936.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Pavie, le bienheureux BERNARDIN DE FELTRE, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, très-zélé pour la prédication et le salut des âmes, s'envola au ciel, comblé de bonnes œuvres, illustre par le don de prophétie et des miracles. 1494. — Le samedi avant le troisième dimanche de septembre, fête des sept Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Jérôme. — A Bethléem de Juda, sainte Eustochie, vierge, fille de la bienheureuse Paule et disciple de notre Père saint Jérôme, qui fut élevée avec d'autres vierges près de la crèche du Sauveur d'où elle s'envola au ciel tout éclatante de vertus. 419.

1. Nous avons donné sa vie au 18 septembre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Judée, le prophète BARUCH, disciple et secrétaire de Jérémie. VIe s. avant J.-C. — A Salzbourg *(Juvacum)*, ville de la Haute-Autriche, sur la Salza, saint Thiémon, appelé aussi Théodmar, Dietmar et Dimothiemo, archevêque de ce siége et martyr. Il descendait des comtes de Medlingen (Bavière) et passa ses premières années au monastère bénédictin de Nieder-Altaich (fondé, au VIIIe siècle, par Odilon, duc de Bavière) où il se perfectionna dans les sciences sacrées et profanes. En 1079, il devint abbé de Saint-Pierre de Salzbourg, et, en 1090, il fut sacré archevêque de cette ville, devenue veuve de son premier pasteur par la mort de Guebhard. Grâce à son zèle, les fidèles de son diocèse ne furent pas atteints de la funeste influence de la scission qui régnait alors dans l'Eglise. Mais les ennemis de la religion finirent par triompher, et notre Saint fut chassé de son siége. A l'époque de la croisade entreprise par Godefroi de Bouillon, renonçant à l'espoir d'être rendu à ses ouailles, il partit pour l'Orient, afin de porter des secours spirituels aux chrétiens de ces contrées. C'est là que l'attendait le martyre ; les Turcs le firent prisonnier, et, voyant qu'ils ne pouvaient le résoudre à renier sa foi, le massacrèrent. Dieu glorifia son tombeau par beaucoup de miracles [1]. 1101. — A Pistoie *(Pistoria)*, ville de Toscane, sur la Bronia, le bienheureux LAURENT DE RIPAFRATTA, confesseur, cité au martyrologe des Frères Prêcheurs du 18 février. 1457. — A Pola *(Pietas Julia)*, ville forte des Etats autrichiens, sur l'Adriatique (Istrie), le bienheureux Salomon, roi de Hongrie, puis ermite. Il naquit, vers 1048, d'André Ier, roi de Hongrie, et d'Anastasie ou Agmunde, princesse moscovite, et succéda à son père en 1058. Dépouillé de ses Etats par l'usurpateur Geisa, il reconnut la vanité de toutes les grandeurs périssables, prit la résolution de s'occuper sérieusement de son salut éternel, se couvrit d'un grossier cilice et se retira en Istrie, où il servit le Seigneur par la prière, le jeûne et les veilles et termina ses jours d'une manière extrêmement touchante. Son corps fut inhumé à Pola où ses reliques furent découvertes, en 1657, par l'évêque Eloi Marcel. Vers la fin du XIe s. — A Rome, avec saint Stactée, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour, saint Turturin, dont les reliques enrichissent la ville de Fulde (Hesse-Cassel). — A Camogli *(Camulium)*, près de Gênes, dans les anciens Etats sardes, saint Jean, martyr. — En Palestine, saint Chariton, abbé et confesseur. Natif d'Iconium (aujourd'hui Konieh, dans l'Anatolie), il fut arrêté dans cette ville, en qualité de chrétien, sous l'empereur Aurélien, et y souffrit de grands tourments pour Jésus-Christ. A la mort d'Aurélien, la persécution cessa et Chariton se retira à Jérusalem, où il mena la vie érémitique, devint célèbre par ses miracles, parvint à une très-grande vieillesse et s'endormit dans le Seigneur, laissant à ses disciples les instructions les plus édifiantes. IVe s. — A Freisingen (Bavière), sur l'Isar, saint Eberhard, berger *(Eberhardus Opilio)*, honoré dans ce pays de temps immémorial. — Au Japon, les saints martyrs Jean Cocumbuco, Mancius, Michel Kinochi, Laurent Chixo, Pierre Cufioie et Thomas, tous les six Japonais et du Tiers Ordre de Saint-Augustin. 1630.

SAINT EXUPÈRE D'ARREAU,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE ET CONFESSEUR.

Vers 415. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

> Manquant de tout, il nourrit ses frères ; défiguré par les jeûnes, il est encore tourmenté par la faim qui dévore les autres.
>
> Saint Jérôme, *Eloge du Saint.*

Saint Exupère, le plus illustre des évêques de Toulouse, après saint Saturnin, naquit vers le milieu du IVe siècle à Arreau, petite ville de la

1. On le représente attaché par les quatre membres et le ventre ouvert, d'où on lui tire les entrailles pour les rouler sur une manivelle (treuil ou cabestan). — Il est patron des *graveurs ;* nous ne voyons pas la raison de ce patronage ; le Père Cahier *(Caractéristiques des Saints,* page 632) dit à ce propos : « Je ne sais si, au lieu de Thiémon, archevêque de Salzbourg, il ne faudrait pas lire saint Thielman (Thillo ou Théau), qui était disciple de saint Eloi ».

vallée d'Aure, dans le diocèse de Comminges, actuellement du diocèse de Tarbes. Ses parents étaient dépourvus des biens temporels, mais riches de ceux de la grâce et de la vertu. Leur humble condition ne les empêcha pas d'entreprendre, avec l'aide des plus riches du lieu, de donner à leur fils une instruction et une éducation soignée. Jeune encore, Exupère montra une grande aptitude pour les lettres, mais il était surtout d'une douceur et d'une amabilité de caractère qui lui gagnaient l'affection et le respect de tous ceux qui l'approchaient. Saint Sylve ou Sylvius, évêque de Toulouse, ayant remarqué ses rares qualités, lui proposa de le prendre sous sa discipline et sous sa protection. Le jeune homme, heureux de rencontrer un maître dont les grandes vertus retentissaient dans le diocèse de Comminges, comme dans celui de Toulouse, consentit volontiers à suivre saint Sylve. Ce ne fut pas sans un grand déchirement, et sans verser des larmes abondantes, qu'il se sépara de ses parents désolés de le voir s'éloigner d'eux.

Le saint évêque de Toulouse lui conféra les ordres sacrés et le chargea du soin d'annoncer à ses diocésains la parole de Dieu. Exupère s'en acquitta avec un grand zèle et avec un rare succès. C'étaient surtout sa charité, sa douceur, qui lui gagnaient les cœurs et les ramenaient au bien. Sa réputation de zèle, de science et de sainteté était tellement établie à la mort de saint Sylve, que d'un consentement unanime du peuple et du clergé, il fut choisi pour le remplacer sur le siége de saint Saturnin. Loin d'ambitionner cet honneur, Exupère le considérait comme une charge trop lourde pour ses épaules, et ce ne fut que vaincu par les instances des Toulousains et par la crainte de déplaire à Dieu, qu'il se laissa imposer l'épiscopat.

Un de ses premiers soins fut de corriger les abus qui s'étaient glissés dans son Eglise. Il en bannit la simonie et l'avarice, plus par ses exhortations et ses exemples, que par la sainte sévérité dont son zèle savait faire usage à propos. Dieu lui donna dans cette entreprise un si heureux succès, que saint Jérôme, qui ne parlait qu'avec attendrissement des rares vertus du saint prélat, le montrait à tout le monde comme un homme divin préparé du ciel pour régénérer l'Eglise. « Ce saint évêque », disait le grand docteur, « n'a pas eu besoin de s'armer du fouet ni de recourir à l'amertume du reproche pour renverser les tables et les siéges de ceux qui vendaient les colombes, c'est-à-dire les dons du Saint-Esprit, et pour disperser l'argent de ces indignes trafiquants, en sorte que la maison de Dieu peut s'appeler dans son diocèse, une maison de prières et non une caverne de voleurs ».

Ne respirant que la gloire de Dieu et l'honneur de la très-sainte Vierge, Exupère convertit un temple autrefois dédié à Minerve, en une église qu'il consacra à la Mère de Dieu et qui est devenue Notre-Dame de la Daurade. Au milieu des soins qu'en vigilant et zélé pasteur il consacrait à ses ouailles, il brûlait du désir du martyre. Il aurait été heureux de pouvoir donner sa vie pour la foi, comme saint Saturnin pour lequel il avait une très-grande dévotion. Saint Sylve avait jeté le fondement d'une basilique qui devait renfermer les précieuses reliques de l'apôtre du Languedoc, saint Saturnin; mais la mort l'avait empêché de poursuivre son désir. Saint Exupère, reprenant l'œuvre, acheva cette basilique et y transporta le corps du saint martyr. Le respect que le saint prélat avait pour ces précieux ossements lui faisait d'abord craindre de les toucher et de les déplacer; mais il fut averti, dit-on, dans un songe, que sa crainte était déplacée et contraire à

l'honneur du Saint. Il continua donc son entreprise, et ouvrant le cercueil de bois qui renfermait le précieux corps, il l'exposa à la vénération publique et le déposa dans une tombe de marbre qu'il plaça dans l'église, à l'entrée du chœur des chanoines. La basilique de Saint-Saturnin, construite par saint Exupère, fut détruite en 721 ; reconstruite quelque temps après, démolie une seconde fois dans le XIe siècle, elle fut réédifiée pour la troisième fois et prit la forme qu'elle a actuellement, sous le nom d'église de Saint-Sernin.

Modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et épiscopales, saint Exupère se distingua surtout par son admirable charité et par son amour pour les pauvres. Saint Jérôme en était si touché, qu'il ne savait comment assez l'exalter. Dans sa lettre à Rustique, le saint docteur dit que « non content d'employer tout ce qu'il possédait, et de se réduire au dénûment le plus complet pour soulager les indigents, Exupère alla pendant une grande disette, qui affligea le midi des Gaules, jusqu'à vendre tous les calices et les reliquaires de ses églises et à se servir d'un simple verre pour y consacrer le précieux sang du Dieu Sauveur, sacrifiant en quelque sorte, au soulagement des pauvres, l'honneur dû au redoutable mystère de nos autels ». Saint Jérôme, après avoir comparé le saint évêque de Toulouse à la veuve de Sarepta, nous le montre avec un visage pâle et défait par le jeûne et les privations de toutes sortes, tourmenté de la faim que souffrent les pauvres plus que de la sienne propre et mourant lui-même de faim pour nourrir ses frères : « Que peut-on trouver de plus riche en vertus et en mérites », dit-il, « que ce saint évêque, réduit par sa charité à porter le corps sacré de Jésus-Christ dans un panier d'osier et son sang précieux dans un simple verre ? » Cette conduite de saint Exupère à l'égard du très-saint Sacrement qui était l'objet de son plus grand amour et qu'il semblait néanmoins sacrifier au soulagement des misères humaines, Dieu daigna l'approuver par un miracle éclatant. Saint Ambroise, archevêque de Milan, étant atteint d'une grave et longue maladie, en instruisit son ami Jérôme. Celui-ci lui conseilla d'avoir recours aux mérites de l'évêque de Toulouse. Saint Ambroise, profitant du conseil, envoya un messager à Toulouse, avec ordre de lui apporter de l'eau dont aurait été lavé le verre qui servait de calice à Exupère. L'envoyé ayant trouvé le moyen de se procurer de cette eau à l'insu du saint évêque, l'emporta comme un médicament précieux. Saint Ambroise n'en eut pas plus tôt goûté, qu'il fut guéri du mal qui l'avait longtemps affligé. Le verre, témoin de la générosité de saint Exupère, est resté avec ses reliques, dans l'église de Saint-Sernin de Toulouse, jusqu'aux profanations sacriléges de la grande révolution.

Les libéralités de notre Saint n'étaient pas enfermées dans les limites de son diocèse ni même du midi de la Gaule. Comme s'il n'avait pas rencontré dans son pays assez d'infortunes à soulager, le saint prélat étendit ses bienfaits et ses secours jusque dans l'Egypte et la Palestine. Ayant été informé de l'extrême pauvreté des vierges et des solitaires qui vivaient dans ces saints lieux, il y envoya de si abondantes aumônes que saint Jérôme s'écriait : « Si ces terres désertes et arides de l'Egypte ne sont pas arrosées par les eaux du Nil, elles le sont très-abondamment par les eaux fécondes de la Gaule ». Ce fut à l'occasion de ces aumônes que saint Jérôme, qui reçut une lettre du saint évêque de Toulouse, lui écrivit à son tour pour le féliciter et lui témoigner l'admiration et la joie que lui causait sa charité inépuisable. Il lui témoigna ces mêmes sentiments en lui dédiant ses commentaires sur le prophète Zacharie.

Les vertus de saint Exupère auraient dû lui gagner tous les cœurs. Cependant il n'en fut pas ainsi. Il se forma un parti si violent contre lui, que le saint évêque crut devoir s'éloigner au moins momentanément de son troupeau, comme pour laisser s'apaiser les passions soulevées par son zèle. Mais, dit un vieil auteur, de même que le soleil, en se cachant, prive le monde de sa lumière et de sa bienfaisante influence, de même l'absence d'Exupère causa à la ville de Toulouse de si déplorables désastres que les habitants, persuadés que leurs malheurs venaient de leur coupable conduite contre leur saint pasteur, vont le supplier de vouloir leur pardonner et retourner au plus tôt parmi eux. Le Saint, soit par une sainte indignation inspirée de Dieu, soit pour leur faire sentir plus vivement le crime de leur révolte, refuse d'abord d'acquiescer à leur demande. Il leur déclare hardiment qu'ils peuvent tout aussi facilement s'attendre à voir fleurir un bâton qu'il tient entre ses mains qu'à le voir lui-même reprendre la charge qu'ils lui ont rendue si douloureuse par leur indocilité. Il n'eut pas plus tôt prononcé cette parole que le bâton reverdit miraculeusement et se chargea de feuilles et de fleurs. A ce miracle, les envoyés s'écrient que le ciel est pour eux ; ils fondent en larmes et protestent qu'ils lui seront à jamais soumis. Le Saint, voyant que la volonté de Dieu le rappelle sur son siége, cède aux instances de ses diocésains qu'il n'avait point cessé d'aimer de l'amour le plus tendre. Il rentre à Toulouse au milieu des transports de joie de toute la ville, et par sa présence il fait cesser les fléaux et y ramène l'abondance avec les bénédictions célestes. On ne dit pas l'époque bien précise où eut lieu cet éloignement et ce retour de saint Exupère.

Le saint pontife eut à lutter non-seulement contre la famine et les passions, mais encore contre des hérésies nombreuses qui se produisaient incessamment dans ces temps de troubles. Il s'en éleva une au sujet de livres canoniques tant de l'ancien que du nouveau Testament, dont le vrai nombre n'était pas encore bien explicitement déterminé. L'évêque de Toulouse en écrivit au pape Innocent Ier. La réponse que le souverain Pontife lui adressa se trouve parmi les épîtres des Papes. Le catalogue des livres saints y est dressé et il ne diffère en rien de celui que dressa le saint concile de Trente plus de onze siècles plus tard. Exupère écrivit encore au même pape Innocent Ier pour savoir de lui s'il fallait accorder la sainte communion à l'heure de la mort aux pécheurs obstinés qui, après avoir passé toute leur vie dans le désordre de l'incontinence, demandaient au dernier moment la grâce de la réconciliation et le saint viatique. Le Pape répondit qu'il fallait accorder ces deux grands bienfaits aux pécheurs pénitents, afin que par ce moyen ils pussent être affranchis de la mort éternelle.

Une autre hérésie, qui affligea beaucoup le cœur du saint évêque de Toulouse, fut celle de Vigilance. Né à Calagorris, depuis Cazères, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne, Vigilance s'efforçait de tout son pouvoir de faire tomber dans les deux diocèses de Toulouse et de Comminges le culte des Saints et des saintes reliques, soutenant que c'était une idolâtrie ; et le célibat qu'il présentait comme impie et contre nature. Exupère s'opposa avec une grande énergie à ces monstrueuses erreurs. Il les dénonça à saint Jérôme qui se hâta de réfuter l'hérétique, et il força lui-même le novateur à aller cacher sa honte en Espagne.

Aux fureurs de Vigilance succédèrent les désastres de l'invasion des Barbares. Les plus féroces d'entre eux, les Alains, les Suèves et les Vandales, après avoir saccagé un grand nombre de villes de la Novempopulanie,

ne laissant après eux que la destruction et la mort, s'avancèrent vers Toulouse, la capitale du midi, et la menacèrent d'une ruine totale. La population effrayée ne comptait sur aucun moyen humain pour repousser ces féroces barbares. Dans cette extrémité le saint évêque implore l'assistance de Dieu ; il se présente hardiment devant le chef des Barbares et lui intime, au nom du Dieu vengeur, l'ordre de lever le siége et d'épargner sa ville. Le Barbare, saisi d'un respect inconnu à la vue du Saint en qui il croyait apercevoir quelque chose de divin, se décide à s'éloigner de Toulouse comme repoussé par une force invincible. Ainsi Toulouse dut sa conservation à la sainteté de son évêque.

Ces temps malheureux voyaient se succéder les calamités avec une rapidité effrayante. Après les Vandales vinrent les Goths. Ils s'emparèrent de Toulouse et en firent la capitale de leur royaume et un foyer de l'arianisme, auquel ils étaient obstinément attachés. Saint Exupère eut donc de nouvelles difficultés à traverser, de nouvelles angoisses à dévorer. Il eut à défendre la foi de son peuple et à lutter contre les entreprises de l'hérésie. Dieu voulut récompenser ses fatigues et ses vertus par la conversion de beaucoup de Barbares. Malgré ses succès partiels, le grand évêque pressentait les terribles dangers que courait la foi dans le midi des Gaules. Ce pressentiment fut une épine cruelle dont son cœur de pasteur ne put se délivrer tout le reste de sa vie. Ses austérités, son zèle et les fatigues qu'il se donnait pour prémunir les fidèles contre le prosélytisme des barbares Ariens, en abrégèrent le cours. Il continuait, malgré son épuisement, à visiter fréquemment les populations de son diocèse pour les affermir dans la foi, jusqu'à ce que l'heure de la délivrance étant venue, la mort le surprit dans l'exercice de son zèle. Il était à Blagnac, en cours de visite pastorale, lorsque, le 28 septembre, vers l'an 415, le Seigneur l'appela à lui et l'introduisit dans son saint repos.

On voit dans l'oratoire de Blagnac un tableau qui représente le saint évêque, debout sur les remparts, accompagné d'un clerc. Il est revêtu de ses ornements pontificaux, sa main armée d'un aspersoir. Un soldat, touché par l'eau bénite, roule du sommet d'une échelle dressée contre les murs. Les courtines, les parapets sont garnis de bourgeois qui jettent des projectiles sur les assaillants. Ceux-ci prennent la fuite, après avoir laissé plusieurs des leurs couchés dans la poussière. — Un deuxième tableau le représente nourrissant les fidèles du pain Eucharistique. Le peuple se presse autour de l'autel sur lequel le Pontife vient d'offrir le saint Sacrifice. — Un troisième tableau le montre revêtu de ses habits pontificaux, monté sur un char antique ; deux de ses serviteurs à cheval l'accompagnent. Il s'éloigne en toute hâte de Toulouse, dont on aperçoit les remparts dans le lointain. — Un quatrième tableau rappelle la scène des envoyés chargés de le prier de revenir à la tête de son troupeau : au premier plan on voit Exupère habillé en campagnard, le béret sur la tête, portant une blouse et conduisant la charrue : il tient un bâton fleuri de la main gauche. Les messagers de Toulouse sont au second plan ; l'un d'eux est revêtu des ornements pontificaux. — On voit encore le Saint représenté : 1° couché sur son lit funèbre ; sa belle âme s'est envolée dans les demeures éternelles. Au chevet de cette couche mortuaire, on peut voir une femme abîmée de douleur et qui serre avec transport un bras du saint évêque : c'est sa mère ; 2° couché sur un lit à baldaquin, supporté, comme les lits de l'époque, par quatre colonnes torses. Deux personnages sont dans la ruelle du lit : une femme abîmée de douleur est assise au chevet, et sur le devant, un homme

à genoux est en prière. La couche du Saint expirant est entourée de malades et d'infirmes, 3° en habits pontificaux, donnant l'aumône sur une des places de la ville attenant les remparts ; 4° en surplis, coiffé de la barrette, entouré de pauvres et d'estropiés auxquels il distribue l'aumône.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Exupère fut enseveli, à Blagnac, dans l'oratoire où il aimait à se retirer et qui était près de la maison où il avait rendu le dernier soupir. On commença bientôt à l'honorer comme un serviteur et un ami de Dieu. Cent ans après sa mort, l'oratoire étant venu à crouler, les fidèles perdirent la mémoire du lieu de sa sépulture. Un laboureur acheta cet emplacement et y construisit une petite maison. Il fut averti en songe du trésor qui y était caché et reçut l'ordre d'aller en instruire le clergé de Toulouse ; celui-ci ayant refusé d'ajouter foi à sa parole, il alla raconter la vision qu'il avait eue aux moines de Saint-Saturnin qui partirent aussitôt pour Blagnac accompagnés d'un grand nombre de fidèles et trouvèrent le corps du saint prélat à l'endroit que le laboureur leur avait montré. La translation de ces précieuses reliques à la basilique se fit avec une grande solennité. Depuis lors, sur le lieu où il avait reposé durant un siècle, connu encore au XVI° siècle sous le nom de *Désert de Saint-Exupère*, on a élevé une modeste chapelle qui, par son extérieur, rappelle l'humilité de notre Saint.

Les moine de Saint-Saturnin placèrent ses précieux restes dans une châsse d'argent. Le chef fut séparé plus tard du corps et mis, avec quelques autres ossements, dans un buste d'argent dû aux libéralités de Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse. Ces saintes reliques furent exposées sur l'autel de la chapelle du Saint-Esprit, et renfermées ensuite dans une armoire placée à l'un des côtés de l'autel.

L'élévation solennelle de son corps eut lieu le 13 avril 1585, par François de Simiane, alors abbé de Saint-Saturnin. Ses ossements furent placés dans une grande châsse de bois revêtue de lames de vermeil, et placés derrière l'autel de la chapelle du Saint-Esprit. Les reliques contenues dans le buste furent successivement vérifiées au mois d'avril 1621, au mois d'octobre 1644 et le 10 janvier 1739. La grande châsse fut dépouillée de ses lames de vermeil le 27 février 1794, en présence des commissaires du district. La caisse renfermant les ossements fut déposée dans la sacristie des corps saints, où elle demeura pendant la Révolution. L'authenticité des reliques qu'elle renfermait fut vérifiée le 6 juillet 1807, par M. de Barbazan. Cette dernière châsse a été dorée en 1834 et placée dans l'armoire de la chapelle du Saint-Esprit, au côté de l'Evangile, comme on le voit aujourd'hui. La tête et les reliques partielles du Saint furent transportées hors de la basilique et gardées avec soin pendant la Révolution. Le 23 juillet 1795, elles furent de nouveau apportées dans l'église, et leur authenticité vérifiée le 15 juin 1807 par M. de Barbazan ; elles ont été placées en 1817 dans le buste où elles sont encore aujourd'hui.

Un inventaire du trésor de Saint-Saturnin, fait en 1849, mentionne les objets suivants : un cercueil recouvert d'argent et orné de figures renfermant le corps de saint Exupère ; la pierre de son anneau pastoral enchâssée dans le pied d'un petit reliquaire d'argent ; un grand bras d'argent, renfermant le bras de saint Exupère, entouré de pierres précieuses et portant un anneau d'or au doigt ; deux mitres ; un calice renfermant des fragments du calice de verre de saint Exupère.

Saint Exupère étant, d'après la tradition, fils de laboureur et s'étant lui-même occupé d'agriculture, c'est pour la conservation des fruits de la terre qu'on implore plus spécialement son intercession. Un grand nombre de personnes, dans des contrées même éloignées, placent leurs récoltes sous sa protection, et leur confiance n'a jamais été altérée. De tous les pays environnants on fait dire, dans l'église qui lui est dédiée à Arreau, des messes pour la conservation des fruits de la terre et surtout pour les préserver de la grêle. La confiance des peuples à cet égard était même répandue dans l'Aragon, et, jusqu'en 1793, la belle lampe qui décore son église était alimentée d'huile par la piété des Espagnols. Cet usage a cesssé depuis cette époque. La population d'Arreau vénère toujours avec la même ferveur la mémoire du Saint et conserve en sa protection une très-grande confiance ; elle l'invoque dans les périls, dans les calamités publiques ou privées, et spécialement contre les fléaux destructeurs des récoltes.

On célèbre deux fêtes de saint Exupère : l'une le 28 septembre, jour de sa mort ; l'autre le 14 juin, jour de sa translation de Blagnac à Saint-Saturnin. Quelques hagiographes en indiquent une au 8 avril sans que l'on sache quelle circonstance rappelle ce jour. Au diocèse de Tarbes, dans lequel se trouve englobé aujourd'hui Arreau, on a adopté le 22 octobre. L'office y est du commun des confesseurs pontifes, l'oraison est celle du nouveau missel de Comminges. L'église d'Auch honore sa mémoire le 3 octobre.

L'oratoire de Blagnac, élevé sur le lieu où fut son tombeau, conserve de ses reliques une phalange de la main et une partie de l'occiput. Une confrérie y est érigée sous son invocation et on y chante des litanies qui lui sont spéciales.

L'église paroissiale de Saint-Exupère à Toulouse possède également de ses reliques et une confrérie en son honneur. Toulouse avait autrefois un collége sous l'invocation de saint Exupère ; il fut supprimé avec plusieurs autres, en 1551, et réuni à celui des Jésuites.

Le corps de notre Saint sort une fois par an de la basilique de Saint-Saturnin avec tous ceux que possède cette église si riche de reliques insignes. Cette procession solennelle se fait le jour de la Pentecôte. Autrefois chaque corps saint était porté par les divers corps d'état. Le 28 octobre 1644, à l'occasion de l'élévation du corps de saint Edmond, roi d'Angleterre, et de cinq autres Martyrs, eut lieu une procession générale des corps Saints ; celui de saint Exupère y fut porté par douze pâtissiers, et la tête par quatre capucins, deux tailleurs de pierre, deux pelatiers et quatre potiers porteurs de flambeaux allumés. De même le 19 novembre 1653, dans une autre procession qui eut lieu en actions de grâces pour la cessation d'une peste épouvantable qui avait, l'année précédente, désolé Toulouse et les environs, sa tête fut portée par les Capucins et son corps par les pourpointiers.

A Blagnac encore est une fontaine à laquelle le peuple attribue le pouvoir de guérir la fièvre ; elle porte le nom de Fontaine de Saint-Exupère. Ce Saint l'avait sans doute sanctifiée par sa présence et son usage, comme saint Bertrand celle de l'Ile-en-Jourdain, sainte Geneviève celle de Juilly et plusieurs autres.

Quelquefois une simple niche renfermant sa statue se montre au bord du chemin et rappelle sa mémoire au passant qui tient à conserver ce témoignage de la vénération de ses pères. On en voit sur plusieurs points du pays de Comminges, à Arreau, à Cassagne, etc.

L'église d'Arreau, dédiée à saint Exupère, possède un objet d'art renfermant une relique insigne du Saint : c'est une monstrance en forme de bras qui semble dater du XVIe siècle. La main est levée et forme le geste de la bénédiction épiscopale. Autour du poignet on voit le bord de l'aube et un peu plus bas la manche de la dalmatique. Il repose sur un piédestal. Au milieu du bras est une ouverture carrée par laquelle on peut voir la relique. Le tout est en argent, sauf la bordure qui encadre l'ouverture carrée, le bord de la manche de la dalmatique et une bande au-dessus du piédestal qui sont en or et figurent une guirlande de fleurs entremêlées de pierres précieuses. Les reliques qui y sont renfermées sont des ossements de l'avant-bras droit, des fragments du crâne et quelques autres ossements grêles. Elles ont été visitées à trois époques : le 28 septembre 1647, par Mgr Gilbert de Choiseul du Plessis-Praslin, évêque de Comminges ; le 10 septembre 1668, par Mgr Louis de Guron de Rechigne-Voisin ; et enfin, le 19 septembre 1847, par Mgr Bertrand-Sévère Laurence, évêque de Tarbes. Les procès-verbaux de ces trois visites sont renfermés dans le reliquaire. Il est orné de rubans frangés à leur extrémité, de tresses argentées au bout desquelles pendent des pierres précieuses montées sur argent, de croix et de plusieurs bijoux Tous ces objets proviennent de dons faits à la relique par de notables habitants d'Arreau. Avant la Révolution, il était orné encore d'une belle croix d'or qui renfermait aussi des reliques du même Saint. Après les calamités de la Terreur, les églises se trouvant sans vases sacrés, on eut recours à cette croix, qui fut vendue pour faciliter l'achat d'un calice, et les reliques furent déposées dans un petit reliquaire qui a été soigneusement conservé. En 1793, des personnes pieuses de la localité, MM. Salle, Estradère et Soulé, craignant que la relique ne devint la proie de l'impiété de ces temps, la cachèrent avec soin et la restituèrent aussitôt que le danger fut passé.

A côté de l'église et contre le porche est une maison du XVIe siècle, comme il en reste encore quelques-unes à Arreau ; elle porte le nom de *Maison de Saint-Exupère*, parce qu'elle occupe, suivant la tradition, l'emplacement de la maison paternelle du Saint. Elle a été reconstruite à la même époque que l'église, et, dit-on, avec les matériaux mêmes de la maison primitive. Elle est toujours demeurée propriété communale et a toujours été affectée aux écoles publiques de la ville. La porte offre, avec les monogrammes ISDM IIIS. A. M., la date 1554. Tout, porte, fenêtres, murs, toiture, est du même temps. On voit à l'intérieur une grande cheminée à montants et manteau de marbre portant au milieu un évêque bénissant en buste. Celle qui lui correspond à l'étage supérieur offre trois écussons vides et la date 1555.

Le champ qui est derrière cette maison et qui se prolonge jusqu'au chevet de l'église porte le nom de Champ de Saint-Exupère. C'est celui que le Saint cultivait avec son père lorsque les députés de Toulouse vinrent le chercher.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de l'Eglise de Toulouse*, par M. l'abbé Salvan ; de deux *Vies du Saint*, par M. E. P. et par M. Louis de Fiancette, baron d'Agos.

SAINT FAUSTE,

TROISIÈME ABBÉ DE LÉRINS ET ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE RIEZ.

493. — Pape : Saint Gélase. — Roi des Francs : Clovis Ier.

Qui æquali vestigia tua insequatur gressu; cui datum est soli, loqui melius quam didiceris, vivere melius quam loquaris!

Quel homme pourrait te suivre d'un pas égal, toi à qui seul il a été donné de parler mieux que tu n'as appris, de vivre mieux que tu ne parles !

Saint Sidoine, *Ep.* IX, liv. IX.

Saint Fauste, l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, était originaire de la Grande-Bretagne. Il vint au monde vers l'an 390. Ses parents le firent élever avec beaucoup de soin, et n'omirent rien pour développer les dispositions heureuses qu'il manifestait pour l'étude et le travail. Doué d'un esprit subtil et pénétrant, d'une conception facile, Fauste fit des progrès rapides dans les sciences; il s'attacha surtout à l'étude de la philosophie, qui toujours fut sa science de prédilection. A une instruction solide et variée, il joignait la connaissance et la pratique des vertus chrétiennes. Il avait compris que, pour n'être point nuisible à l'homme, la science doit s'appuyer sur Dieu, n'avoir que lui pour objet et pour but. Fauste suivit d'abord la carrière du barreau et la remplit avec honneur et distinction. Son éloquence, sa dialectique pressante, ses connaissances en matière de droit, lui acquirent une réputation méritée.

Nonobstant tous les avantages que le monde pouvait lui procurer, Fauste sut se tenir en garde contre ses illusions et les tentations de la vaine gloire. Fidèle aux préceptes du divin Sauveur, il ambitionnait, par-dessus toutes choses, le règne de Dieu et sa justice. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il forma le généreux projet d'abandonner le siècle et d'enfouir ses talents dans la solitude. Après avoir longtemps médité ce dessein dans le silence et la prière, il s'éloigna pour toujours de sa patrie, de sa famille, et dirigea ses pas vers la solitude de Lérins. La haute réputation dont jouissait déjà ce célèbre monastère, le désir surtout de se former à la perfection évangélique sous la direction de maîtres aussi saints que parfaits, le poussèrent vers cette île. Il sollicita donc, avec autant d'instance que d'humilité, la faveur d'être admis au nombre des simples religieux. Le saint abbé Honorat ayant reconnu en lui toutes les marques d'une vocation divine, lui donna l'habit monastique, vers l'an 420. Sous la conduite d'Honorat, de Maxime et du saint vieillard Caprais, regardé comme le père spirituel de la communauté de Lérins, Fauste, déjà religieux par le cœur, se forma rapidement à la pratique de toutes les vertus monastiques. Son humilité, sa douceur, son obéissance faisaient l'admiration de ses frères. Il s'efforçait toujours, autant qu'il était en lui, d'éviter ce qui aurait pu le montrer supérieur aux simples moines, en science, en lumières et en talents. Il s'estimait très-heureux et très-honoré de vivre au milieu de cette société de Saints, dans un lieu à l'abri de toutes les tempêtes du siècle et des passions

humaines. Son ardeur pour la pénitence et la mortification était telle, qu'il fallut souvent la modérer, la contenir par le frein salutaire de l'obéissance. Une conduite aussi édifiante et si propre à lui concilier l'estime et l'affection de ses frères, ne pouvait échapper aux regards du saint abbé Maxime; il sut démêler, à travers cette humilité, tous les trésors de science, toutes les ressources dont son esprit était doué, aussi bien que son cœur. Il prévit dès lors de quelle utilité ce simple moine pourrait être à sa communauté et à l'Eglise. Il le préposa donc à la direction des études du monastère, et lui voua pour toujours une affection toute spéciale.

Mais ce qui fait le plus bel éloge de Fauste, c'est le témoignage éclatant rendu à ses vertus et à ses mérites par le bienheureux Maxime, lorsque, contraint d'accepter l'évêché de Riez, il se choisit un successeur dans l'abbaye de Lérins. Fauste fut désigné à ses frères comme le plus digne et le plus capable pour le gouvernement du monastère; et tous d'un commun accord le proclamèrent abbé de Lérins (janvier 434). Elu à cette haute dignité, Fauste se montra aussi humble, aussi zélé et aussi pénitent qu'il l'était auparavant. Pendant les vingt-sept ans qu'il gouverna ce monastère, il en soutint dignement la réputation et la régularité par sa vigilance et par ses exemples. Mais s'il fut zélé pour l'observation de la discipline, il ne le fut pas moins pour la défense des droits de son monastère. Un conflit de juridiction surgit entre l'abbé de Lérins et l'évêque de Fréjus. Ce dernier, se fondant sur ce que les îles de Lérins dépendaient de son diocèse, voulut s'arroger une pleine et entière juridiction sur les moines. Fauste soutint les droits de sa charge avec beaucoup de force et d'énergie : cette conduite déplut à l'évêque qui l'interdit de l'exercice de sa dignité. Cet acte de rigueur causa quelque scandale et troubla la paix de cette solitude. On vit alors le saint abbé se montrer plein de respect et d'humilité : il se soumit sans résistance à l'injonction qui le dépossédait de ses prérogatives, et attendit avec confiance la décision du concile qui se réunit à Arles pour vider cette affaire. Le concile s'ouvrit en effet le 4 décembre 453. Treize prélats s'y trouvèrent réunis sous la présidence du métropolitain Ravennius. Deux d'entre eux, Maxime de Riez et Valérien de Cimiès, plaidèrent la cause de l'abbé de Lérins. Le concile ordonna que l'évêque de Fréjus se contenterait des satisfactions que lui ferait Fauste, et que celui-ci serait rétabli au plus tôt dans le gouvernement de son monastère. Il régla de plus que les moines qui n'étaient point dans les saints ordres relèveraient uniquement de l'abbé chargé de les gouverner, mais que les religieux destinés aux saints ordres ne seraient ordonnés et confirmés que par l'évêque diocésain. Cette sage décision rétablit la bonne harmonie entre les deux parties.

Rendu à son monastère, le bienheureux Fauste continua d'être pour ses religieux le modèle de toutes les vertus. A l'imitation de son saint prédécesseur, il adressait de fréquentes instructions qui, soutenues de son exemple, et encore de l'onction et de l'éloquence de sa parole, faisaient germer dans leurs âmes la racine de toutes les vertus évangéliques. Ce fut au milieu de ces saintes occupations que le saint abbé se vit appelé à l'épiscopat. Après la mort du bienheureux Maxime, le clergé et le peuple de Riez jugèrent que nul autre n'était plus digne d'occuper ce siége que celui-là même que notre Saint s'était choisi pour successeur en l'abbaye de Lérins. Fauste accepta en tremblant cette dignité dont il a été dit qu'elle est un fardeau redoutable même pour les anges. Son élection à l'épiscopat avait été préparée par saint Maxime lui-même, et son acceptation fut commandée par l'obéissance à la volonté de son prédécesseur et de son père.

Fauste prit possession de son siége le 16 janvier 461, et y porta toutes les vertus qu'on avait admirées en lui dans le cloître. Toujours fidèle observateur de la discipline monastique, il y ajoutait encore de nouvelles austérités, ne buvant jamais de vin et ne prenant pour l'ordinaire d'autre nourriture que des fruits et des légumes crus. Il établit dans son église les prières usitées à Lérins, c'est-à-dire qu'il régla l'office divin sur les usages de cette communauté. Sans cesse occupé du salut de son troupeau, il donnait tous ses soins à l'instruction de son peuple, à la visite des prisonniers, à procurer aux pauvres la nourriture et les vêtements nécessaires, à assister enfin les malades dans leurs derniers moments. La sépulture des morts faisait encore partie de ses bonnes œuvres : on le vit plusieurs fois charger sur ses épaules des cadavres à demi pourris et dont chacun s'éloignait avec horreur, les porter jusqu'à la fosse, et leur rendre tous les devoirs religieux. Rien dans ses vêtements ne le distinguait de ses prêtres; son activité, sa ferveur, sa charité le faisaient seules remarquer dans l'accomplissement des fonctions saintes du sacerdoce. Consacrant à peine quelques heures au sommeil, sur la terre nue ou le parquet de sa chambre, il effrayait les plus fervents anachorètes par ses austérités. Dur pour lui-même jusqu'à la cruauté, il ne respirait que douceur, affabilité, compatissance pour les autres : aussi gagnait-il aisément tous les cœurs. Pasteur vigilant et fidèle, il n'omettait jamais aucun devoir de sa charge, parcourant son diocèse pour reconnaître ses brebis, leur distribuant le pain de la parole et les ramenant au bercail, si elles avaient eu le malheur de s'en éloigner.

Ce n'est point dans son diocèse seulement que Fauste eut occasion de déployer l'activité de son zèle pour le bien de l'Eglise et la gloire de la religion. On le vit bientôt mêlé à toutes les affaires majeures qui surgirent de son temps, y prendre une part active et les résoudre. C'est ainsi qu'en 462, nous le trouvons député par le concile d'Arles pour aller poursuivre à Rome, avec son collègue Auxonius, l'intrusion d'Hermès de Narbonne. Le pape Hilaire VIII occupait alors le Saint-Siége. Hilaire les reçut avec tous les égards dus à leur dignité, et ayant appris le sujet de leur mission, il convoqua à Rome un concile de diverses provinces de l'Italie. Fauste assista à ce concile, non point comme simple juge, mais comme représentant de ses collègues des Gaules. Il y fut de plus choisi, avec Auxonius, comme juge et arbitre dans l'affaire de Léonce d'Arles et de Mamert de Vienne, ce dernier s'étant permis de donner la consécration épiscopale à l'évêque de Die, sans y être autorisé par le métropolitain d'Arles qui avait l'inspection sur quatre provinces. Le Pape approuva les actes du concile et les notifia aux évêques des provinces Lyonnaise, Viennoise, des deux Narbonnaises et des Alpes-Maritimes, par sa lettre du 3 décembre 462. De retour dans son diocèse, Fauste reprit avec une ardeur nouvelle ses exercices ordinaires de charité. Pour se renouveler mieux encore dans la ferveur, il allait souvent visiter les grottes de Moustiers et les autres lieux du voisinage que Maxime avait peuplés de moines et d'anachorètes. Plusieurs fois aussi il se rendit à Lérins : là, déposant en quelque sorte le fardeau de sa dignité, il se confondait parmi les religieux, s'associait à tous leurs exercices, leur rendait les devoirs les plus humbles et les plus humiliants, et les servait de ses propres mains. On eût dit, en le voyant macérer son corps exténué, qu'il avait à expier de grands crimes, ou qu'il commençait à peine de servir Dieu. Ses visites aux religieux étaient ainsi une prédication continuelle d'humilité, d'abnégation, de renoncement à soi-même.

En l'année 470 et dans le mois de juillet, Fauste reçut dans sa ville épis-

copale la visite du célèbre Sidoine Apollinaire, qui, de préfet de Rome, était devenu patricien, gendre de l'empereur Avitus et enfin évêque de Clermont, en Auvergne. Cet homme illustre professait une admiration profonde pour les vertus et les écrits de Fauste. Il fit expressément le voyage de Riez pour s'entretenir avec lui et épancher dans son cœur les sentiments qui débordaient du sien. Fauste, juste appréciateur des mérites et des vertus de Sidoine, prodigua à son hôte tous les devoirs de l'hospitalité la plus généreuse et la plus respectueuse. Il le conduisit dans les principaux lieux du voisinage et notamment à Moustiers, pour visiter les moines et l'église qu'ils avaient construite en ce lieu en l'honneur de la Vierge Mère de Dieu. Ce fut à l'occasion de cette visite et en remercîment de tous les soins pieux de son hôte que Sidoine composa son *Carmen Eucharisticum*, où, dans un style concis mais pompeux, il chante les vertus de l'évêque de Riez. « Soit que tu vives dans les sirtes brûlantes, dans des lieux inaccessibles », écrit-il, « soit que, sur le sommet escarpé des Alpes, séjour d'un froid glacial, qui pourtant ne peut amortir en ton cœur l'ardent amour que tu portes au Christ, je te voie prendre seulement quelques heures de sommeil sur une terre nue, effrayer les anachorètes par tes austérités, et suivre le chemin où t'appellent Elie, Jean, les deux Macaire, Paphnuce, Hilarion ; soit que tu rendes à Lérins son premier père, Lérins où tu vas souvent, quoique brisé par la vieillesse, te délasser en servant tes disciples ; où tu consacres à peine quelques moments au sommeil, évitant de prendre des aliments cuits, ne buvant pas de vin, jeûnant sans cesse et chantant des psaumes, rappelant à tes frères combien de montagnes s'élancèrent jusqu'aux cieux du fond de cette île ; quelle fut la vie sainte du vieux Caprais ; de quelles grâces fut doué Honorat, leur père ; quelles vertus pratiqua ce Maxime dont tu es le successeur à double titre, car tu gouvernes son Eglise en qualité de pontife, et tu gouvernas ses moines en qualité d'abbé ; soit que je te contemple au milieu du peuple confié à tes soins, et qui se prend, d'après tes exhortations, à mépriser les mœurs de ses ancêtres ; soit que je considère ton empressement à pourvoir aux besoins des infirmes, des pèlerins et de ceux dont les jambes amaigries fléchissent sous le poids des chaînes ; soit que, appliqué tout entier à rendre aux morts les derniers devoirs, tu ne dédaignes pas de porter toi-même les restes livides et infects du pauvre ; soit que placé sur les degrés des saints autels, tu parles devant le peuple, qui se presse autour de toi pour écouter la loi de Dieu, et puiser les remèdes salutaires qu'elle renferme ; quoi que tu fasses, en quelque lieu que tu te trouves, tu seras toujours pour moi Fauste, Honorat et Maxime ». Ce dernier trait caractérise, beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, la haute opinion de sainteté que Sidoine professait pour le pieux évêque de Riez.

Vers la fin de l'année 470, Fauste se rendit à Lyon sur l'invitation de saint Patient, pour assister à la dédicace de l'église que l'on venait de construire. Un grand nombre d'évêques s'y trouvèrent réunis pour le même objet, et pendant huit jours cette solennité fut célébrée avec une pompe extraordinaire. Fauste fut invité à prononcer les discours d'usage : ce qu'il fit aux applaudissements de toute l'assistance. Ce fut pendant son séjour à Lyon, qu'il se lia de connaissance et d'amitié avec Gondebaud, roi des Bourguignons, qui lui donna en plusieurs occurrences des témoignages d'estime et de respect.

La charité du saint évêque fut mise à une rude épreuve en l'année 474. La ville et le diocèse de Riez étaient pressurés sous l'étreinte d'une hor-

rible famine. Dans cette calamité, le pontife, se faisant tout à tous, prodigua à ses enfants affamés tous les secours que la charité la plus ingénieuse pouvait lui suggérer. Pauvre lui-même, il se dépouilla encore du peu qu'il possédait, pour procurer à son peuple les aliments nécessaires. Il fit venir des provinces voisines, et notamment de Lyon, de grandes quantités de blé que saint Patient mettait à sa disposition et qu'il distribua généreusement à ses diocésains. A ces secours il joignit ceux de ses exhortations, de ses exemples, de ses austérités pour conjurer le fléau et obtenir de Dieu sa cessation. Ce fut à cette occasion aussi qu'il institua dans son église les trois jours de supplications solennelles, connues sous le nom de *Rogations;* supplications qui se perpétuent encore de nos jours, et qui, par là même, doivent être pour nous plus saintes et plus respectables. Le Seigneur exauça son serviteur, et le souvenir du terrible fléau ne fit que rendre le pasteur plus cher à son troupeau.

L'année suivante (475), Fauste eut l'occasion de signaler son zèle pour la défense de la foi et la conversion des novateurs. Le prêtre Lucide, attaché à ce qu'on croit à l'église de Marseille, avait propagé l'hérésie de la prédestination en niant la coopération du libre arbitre avec la grâce. Fauste tâcha de le détromper dans les lettres qu'il lui écrivit et dans les conférences qu'il eut avec lui ; puis, voyant l'inutilité de ses efforts, il le dénonça au concile de la Province, que le métropolitain Léonce convoqua à Arles, et auquel assistèrent trente évêques, parmi lesquels saint Euphrone d'Autun, saint Patient de Lyon et saint Mamert de Vienne. Le concile condamna l'erreur, mais il suspendit les procédures contre Lucide, sur les instances réitérées de Fauste qui espérait toujours ramener le novateur à la croyance catholique. Notre pieux prélat s'aboucha de nouveau avec Lucide et s'efforça de faire entrer la vérité dans son cœur par les voies de la douceur et de la bonté, soutenues par l'éloquence de sa parole et la force de ses raisonnements. Le novateur déjà ébranlé par une charité si persévérante, demanda alors d'être instruit par quelque écrit. Fauste se chargea encore de ce soin, en rédigeant, pendant la tenue même du concile, une longue épître qui fut signée par onze évêques afin de lui donner plus d'autorité. Cette épître fit une impression si vive sur l'esprit de Lucide, qu'il y apposa sa signature, et qu'appelé ensuite devant le concile, il rétracta solennellement de bouche et par écrit l'hérésie de la prédestination.

Comme, après le Seigneur, on attribua la solution de cette affaire au zèle de Fauste et à sa lettre, les Pères du concile d'Arles l'engagèrent à écrire contre l'hérésie prédestinatienne, et à classer par ordre les raisons qu'on lui avait opposées. Fauste se rendit volontiers à leurs désirs : il composa un ouvrage divisé en deux volumes, sur *la grâce et le libre arbitre.* Avant qu'il l'eût rendu public, un second concile fut convoqué à Lyon contre les Prédestinatiens. Ce concile confirma le jugement rendu par celui d'Arles, et condamna les nouvelles erreurs qui avaient été découvertes dans ces sectaires. Fauste, qui était du nombre des Pères de Lyon, fut de nouveau prié de publier son ouvrage et d'y joindre la réfutation des nouvelles erreurs. Ces détails se trouvent consignés dans la préface même de l'ouvrage de Fauste, que l'auteur dédia à Léonce d'Arles, son métropolitain.

Ce n'est point seulement aux affaires de la religion ou de l'Eglise que nous trouvons mêlé le nom de Fauste. La haute estime dont il jouissait auprès des princes de la terre, le désigna à leur choix pour la défense de leurs intérêts temporels. L'empire, qui avait souvent changé de maître en

peu de temps, était alors gouverné par Julius Népos. Les Visigoths, sortis des frontières d'Espagne, et déjà établis sous la conduite d'Evaric dans la Novempopulanie et à Narbonne, crurent que l'occasion leur était favorable pour étendre leur conquête. Ils allèrent donc assiéger la ville des Arvernes, et de là ils menaçaient la province de Vienne et les autres provinces voisines. Dans cette conjoncture, Julius Népos, qui n'était point en état de résister à Evaric, eut recours à la négociation, et en chargea quatre évêques, Léonce d'Arles, Grœcus de Marseille, Basile d'Aix et Fauste de Riez. Les députés se rendirent auprès du roi barbare avec mission de traiter de la paix; mais la négociation ne fut pas heureuse. Evaric poursuivit ses conquêtes. Il se rendit d'abord maître d'Arles et de Marseille, et de là se répandant comme un torrent dévastateur, il soumit à ses lois toute la partie de la Provence en-deçà de la Durance. La Gascogne et les Deux-Aquitaines furent surtout en proie à ses ravages. La Provence fut moins maltraitée; mais elle eut beaucoup à souffrir des ruses, des violences employés pour implanter la pernicieuse hérésie d'Arius.

Dans cette extrémité, le zèle de Fauste pour la foi catholique se manifesta avec plus d'éclat qu'auparavant. Il songea d'abord à prémunir ses ouailles. On le vit parcourir les villes et les bourgs de son diocèse, prêchant avec une ardeur extraordinaire, démontrant avec autant d'éloquence que de lucidité la vérité catholique dénaturée par les sectaires, inspirant à tous une vive horreur de l'hérésie. Mais ce fut surtout dans sa ville épiscopale qu'il fit éclater son zèle, réunissant chaque jour son peuple et son clergé, s'imposant de nouvelles austérités, et soupirant après la palme du martyre afin que son sang éloignât la contagion du troupeau confié à ses soins. Ce n'était point assez pour lui. Pontife de l'Eglise et gardien du dépôt de la foi, il voulut pourvoir encore aux besoins de tous les fidèles. Il publia à cette fin un grand nombre de lettres contre les Ariens, et son ouvrage contre les hérésies d'Arius et de Macédonius. Il y ajouta un traité spécial du Saint-Esprit. Ce zèle ne pouvait que déplaire au tyran : il menaça, mais en vain; le saint évêque n'était que plus ardent à la défense de la vraie foi. Evaric ordonna alors de se saisir de sa personne, et, l'exilant de son diocèse, il lui assigna la ville de Limoges pour prison.

La persécution est la pierre de touche de la sainteté. Fauste ne se relâcha ni de son zèle, ni de ses austérités. Ceux au milieu desquels il était condamné à vivre, témoins de ses exemples, admirèrent sa grandeur d'âme, se retrempèrent dans la foi et la pratique des vertus chrétiennes. La terre d'exil fut un nouveau théâtre, ménagé par la divine Providence à ce généreux confesseur de la foi. Rurice, évêque de Limoges, vint le visiter souvent, et lui adoucit par ses bons offices la rigueur de l'exil. Il avait pour Fauste une piété filiale, une tendre vénération, une confiance aveugle, se dirigeant d'après ses conseils et lui laissant la direction de sa conscience.

Le roi Evaric étant mort, Fauste vit finir son exil, et put retourner dans son église, en 484. Il y fut reçu avec transport et avec tous les honneurs dus à un généreux confesseur de la foi. Son grand âge n'avait point affaibli son zèle et sa mortification. L'éloignement n'avait fait que lui rendre plus cher le troupeau confié à ses soins. Son entrée fut un véritable triomphe, et de douces larmes coulèrent de tous les yeux. Sentant sa dernière heure approcher, il se prépara avec toute la ferveur possible à soutenir le dernier combat, attendant avec une juste confiance la récompense promise à ses travaux et à ses vertus. Enfin, après plus de 33 ans d'épiscopat passés dans toutes les rigueurs de la vie monastique, il mou-

rut en paix dans son église le 25 de janvier de l'an 493, âgé de plus de cent ans.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Fauste fut inhumé dans son église cathédrale ; mais son corps fut transporté dans la suite, sans qu'on en connaisse le motif, à Cavaillon, où il est exposé à la vénération des fidèles sous le nom du bienheureux Fauste, abbé de Lérins. On ne possédait plus à Riez, pour toute relique, que ses vêtements et la chaire du haut de laquelle il annonçait la parole sainte, et prononça, entre autres sermons, le panégyrique de son saint prédécesseur Maxime. Ces précieux restes étaient conservés dans l'antique basilique de Saint-Alban, dite ensuite de Saint-Maxime. Ils périrent avec tout le mobilier de cette église, dans l'incendie et le ravage qu'y commirent les Huguenots en l'an 1574.

Le culte public rendu à Fauste remonte à la plus haute antiquité, et date de sa mort. Nous trouvons sa fête marquée avec octave, et inscrite en gros caractères et à l'encre rouge, dans le plus ancien calendrier manuscrit de l'Eglise de Ricz, et la messe en son honneur dans un vieux missel manuscrit. Dans l'antique basilique de Saint-Maxime, qui fut l'église cathédrale pendant plusieurs siècles, il y avait une chapelle sous le vocable de saint Fauste. Les savants Bollandistes, sous la date du 17 janvier, et Baronius lui-même, sont dans l'erreur quand ils disent qu'il existe dans la cité de Riez une basilique bâtie en son honneur. Il n'y a jamais eu de basilique, mais bien une chapelle dans la basilique de Saint-Maxime.

L'Eglise de Riez a toujours célébré sa fête le 28 du mois de septembre, sous le rit double de deuxième classe avec octave. Celle de Cavaillon la célèbre le 21 de mai, sous le rit double majeur. A Lérins et dans les églises de l'Ordre, elle se faisait le 17 de janvier, que l'on croit être le jour de son élévation à l'épiscopat et de son sacre.

Parmi les œuvres de Fauste qui ont survécu à l'injure du temps, nous devons distinguer :

1° *Homilia de sancto Maximo*, que Doni d'Attichi, évêque de Riez, fit réimprimer en latin et en français en 1614, sous ce titre : *Elogium de sancto Maximo*; — 2° *Liber de Spiritu Sancto*, ou traité du Saint-Esprit contre les Macédoniens. L'auteur prouve la divinité, la consubstantialité et la coéternité de la troisième personne de la sainte Trinité. On l'a souvent imprimé sous le nom de Paschase, qui fut diacre de l'Eglise romaine sous les papes Anastase et Symmaque. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères;* — 3° *De gratia Dei et humanæ mentis libero arbitrio libri duo*. C'est dans cet ouvrage dirigé contre les Prédestinatiens, et si diversement jugé par les auteurs, que Fauste aurait émis des sentiments favorables aux erreurs des Semi-Pélagiens. C'est pour cela qu'il fut censuré par les papes Gélase et Hormisdas, réfuté par saint Isidore et autres Pères, et rangé enfin au rang des livres apocryphes par un Concile de Rome ; — 4° *Ad Lucidum epistola;* on trouve cette lettre dans la *Collection des Conciles de l'Eglise gallicane ;* — 5° *Professio fidei ad Leontium episcopum Arelatensem de Gratia Dei et humanæ mentis arbitrio libero ;* — 6° *Libellus de creaturis*. Ce traité a pour objet de prouver contre quelques hérétiques que Dieu seul est incorporel ou n'a point de corps, et que les créatures ne sont point incorporelles ; — 7° *Adversus Arianos et Macedonianos libellus*, ou traité de l'unité de nature des trois personnes divines ; — 8° *Ad Græcum diaconum responsio contra Nestorii errorem*. Dans cette lettre Fauste combat l'hérésie de Nestorius, et fait profession de croire que la sainte Vierge Marie n'a point mis au monde un simple homme qui, dans la suite, se serait uni ou revêtu de la divinité, mais un vrai Dieu dans un vrai homme ; — 9° *De variis quæstionibus ad Paulinum ;* — 10° *De Pœnitentia ad Felicem*, ou exhortation à la crainte de Dieu et à la pénitence ; — 11° *Epistolæ ad diversos ;* — 12° *Ad Ruricum epistola ;* — 13° *Sermo ad Monachos ;* — 14° *Six sermons sur divers sujets*, qui ont été publiés pour la première fois par les Pères Martenne et Durand, dans le tome IX de la *Collectio amplissima veterum monumentorum ;* — 15° Savaron, dans ses *Commentaires sur saint Sidoine*, et Bellarmin, dans ses *Ecrivains ecclésiastiques*, attribuent encore à Fauste de Riez les cinquante homélies qui ont été faussement publiées sous le nom d'Eusèbe d'Emèse et que l'on retrouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Ce sentiment est partagé par les Pères Stilting, Martenne, Rivet, Ceillier, Cave, etc., avec cette modification pourtant que quelques-unes des cinquante homélies sont incontestablement de saint Maxime de Riez

Extrait des *Saints titulaires de l'Eglise de Riez*, par M. l'abbé Féraud. — Cf. *Œuvres* de saint Sidoine Apollinaire ; Simon Bartel, *Nomenclature des évêques de Riez*, et *Apologie de saint Fauste ;* Longueval, *Histoire de l'Eglise Gallicane ; Gallia Christiana ; Acta Sanctorum*, sous le 28 septembre ; Godescard, sous le 27 novembre ; Tillemont, Baronius, Ceillier, Rivet, etc., etc.

SAINT WENCESLAS, DUC DE BOHÊME,

MARTYR A BOLESLAW, PRÈS DE PRAGUE.

936. — Pape : Léon VII.

La vie des bons est toujours à charge à ceux dont les mœurs sont corrompues.
Saint Grégoire le Grand.

Il n'est rien de fixe sur la terre, et tout ce qui est sous le ciel est sujet à l'inconstance ; les sceptres mêmes et les couronnes, quoiqu'elles soient environnées de gardes comme pour les défendre des injures de la fortune, ne sont pas exemptes des révolutions funestes qui font si souvent gémir les peuples. Tel est né dans la pourpre, qui finit sa vie dans la misère, et ce qui est plus terrible, quelquefois par une mort sanglante et cruelle. Nous avons un exemple de cette étonnante vérité dans le Saint dont nous écrivons la vie. L'histoire de Bohême nous apprend qu'il eut pour père Wratislas, duc de cette province, prince très-chrétien et très-catholique, et pour mère Drahomire, femme païenne qui, dissimulant la corruption de son esprit, nourrissait néanmoins au fond de son cœur une haine mortelle contre les serviteurs de Jésus-Christ. Ludmille, mère du duc, s'aperçut assez de l'impiété de sa bru ; c'est pourquoi, craignant qu'elle ne corrompît son fils Wenceslas, qui était héritier présomptif de la couronne, elle le demanda pour l'élever auprès d'elle et lui donner les premières notions de la piété. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre les sciences, elle le mit premièrement sous la conduite d'un très-sage précepteur nommé Paul, puis elle l'envoya à Budex, ville peu éloignée de Prague, afin d'y achever ses études. Le jeune prince y fit un progrès merveilleux par les soins de son aïeule, et y donna en même temps tant de marques d'une vertu solide et constante, que toute la Bohême se réjouissait dans l'espérance de l'avoir un jour pour duc. Cependant son père mourut, le laissant encore fort jeune avec Boleslas, son cadet, qui était toujours demeuré auprès de Drahomire. Cette femme ambitieuse et cruelle prit aussitôt la régence en attendant que ses enfants fussent en âge ; et ne voyant plus rien qui mît obstacle à sa fureur, elle la fit éclater contre les prêtres, les religieux et tout le peuple chrétien. Elle fit fermer les églises et défendre, sous peine de bannissement, de prison ou de mort, aux ecclésiastiques, de prêcher au peuple les mystères de la foi, et aux maîtres de les enseigner à leurs élèves. Outre cela, elle changea les magistrats dans Prague, et mit à leur place des païens, qui firent éprouver aux chrétiens tous les outrages imaginables : si un chrétien tuait un païen en se défendant, on ne se contentait pas de le faire mourir, mais on en faisait encore mourir neuf autres pour venger la mort d'un païen sur dix chrétiens.

Ludmille, outrée de douleur de voir cette furieuse princesse exercer de si grandes cruautés contre les fidèles, exhorta Wenceslas, son petit-fils, à prendre au plus tôt le gouvernement de son Etat, l'assurant que sa jeunesse ne lui préjudiciait nullement, parce qu'elle ne manquerait pas de l'assister

de ses conseils. Ainsi, toute la Bohême le vit avec joie succéder à l'autorité de son père; mais, pour que la division ne s'élevât pas entre lui et son frère, on donna à Boleslas pour apanage la province de Boleslavie, où Drahomire, leur mère, le suivit, parce qu'ils sympathisaient entièrement d'humeur et d'inclination, ou pour mieux dire, de vice et de cruauté.

Le saint duc, se voyant en possession de la couronne que son père lui avait laissée, gouverna ses sujets autant par l'exemple de ses vertus que par la force des lois anciennes. Il était le protecteur des orphelins, le refuge des veuves et le père des pauvres. Il abaissait sa dignité jusqu'à porter lui-même sur ses épaules du bois aux nécessiteux que la honte empêchait de découvrir leur misère ; ce qu'il faisait pendant l'obscurité de la nuit, tant pour n'être point reconnu que pour épargner la confusion aux personnes à qui il faisait cette charité ; il ne dédaignait point d'assister aux enterrements des gens de la moindre condition, et même des plus malheureux, auxquels leurs propres parents avaient peine de se trouver. Il employait des sommes considérables à délivrer les captifs des mains des infidèles ; visitait les prisonniers, les assistait de ses conseils, les consolait par ses exhortations et les secourait par ses aumônes. Lorsque quelques criminels étaient condamnés au dernier supplice, son cœur se trouvait tellement attendri de compassion, qu'il pleurait leur mort à chaudes larmes, et il leur aurait volontiers chaque fois accordé leur grâce, s'il n'avait appréhendé de nuire au repos de ses sujets. Quelque élevé qu'il fût au-dessus des autres par sa qualité de prince, il semblait l'oublier et s'en démettre lorsqu'il traitait avec les évêques et les prêtres. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie était incomparable : tout ce qui avait rapport à cet auguste mystère lui inspirait de la vénération, et il se faisait gloire d'y contribuer de tout son pouvoir. Il semait de ses propres mains le blé qui devait servir à faire les hosties, et pressait le vin destiné à l'usage du saint sacrifice. Il tenait aussi à très-grand honneur de servir la messe et d'y présenter au prêtre le pain, le vin, l'eau et l'encens.

Il faisait la nuit des processions autour des églises, marchant pieds nus sur la neige et sur la glace durant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Il était si peu attaché aux grandeurs de la terre, qu'il délibéra s'il quitterait son sceptre pour entrer dans l'Ordre de Saint-Benoît. Il envoya exprès des ambassadeurs à Rome pour obtenir du souverain Pontife la permission de l'établir dans la Bohême, et peut-être aurait-il exécuté ce projet, s'il n'avait été frappé d'une mort violente que lui procura la cruelle Drahomire, comme nous le dirons dans la suite.

Cette admirable dévotion, si peu commune aux têtes couronnées, bien loin de diminuer son courage, lui donnait dans les occasions une intrépidité surprenante, fondée sur la parfaite confiance qu'il avait en Dieu. Il en donna des preuves éclatantes dans une guerre qu'il eut à soutenir contre Radislas, prince de Gurime, que quelques séditieux avaient appelé en Bohême, où il ravageait le pays ; il lui envoya d'abord des députés pour l'engager, par les voies de la douceur, à se retirer ; n'ayant rien pu obtenir de lui, il se mit à la tête d'une puissante armée pour l'aller combattre ; mais, pour épargner le sang de ses sujets, au lieu de donner une bataille rangée, il offrit à son ennemi de décider leur différend par un combat singulier entre eux. Radislas accepta le défi et se présenta au duel, étant bien armé, monté sur un bon coursier et tenant la lance sur la cuisse. Wenceslas, au contraire, n'avait qu'une simple cuirasse par-dessus son cilice, avec un sabre à la main, se confiant du reste à la toute-puissance de Dieu. Ils pa-

rurent l'un et l'autre à la tête des deux armées en attendant le signal de se choquer. Dès qu'il fut donné, notre Saint se munit du signe de la croix et avança vers son adversaire, qui, de son côté, vint fondre sur lui à toute bride pour le percer d'un coup de lance ; mais, comme il était sur le point de le faire, il aperçut près du saint duc deux esprits célestes qui lui fournissaient des armes pour se défendre. Il ouït aussi une voix qui lui disait : « Ne le frappe pas ». Ces merveilles l'épouvantèrent tellement que, descendant à l'heure même de cheval, il se jeta aux pieds de Wenceslas et lui demanda pardon. Ainsi la paix fut rétablie dans l'Etat, au grand contentement des Bohémiens, qui ne pouvaient assez louer la Bonté divine de leur avoir donné un tel prince.

Ce n'est pas la seule fois qu'on l'a vu accompagné par des anges. Ayant été obligé de se trouver à la diète que l'empereur Othon Ier avait convoquée à Worms, un jour que l'assemblée se tenait, il alla trop tard à la chambre, parce que la messe qu'il voulait ouïr auparavant fut plus longue qu'à l'ordinaire. L'empereur et les autres princes, qui s'y étaient déjà rendus, trouvant mauvais qu'il fît attendre après lui, avaient résolu entre eux que, lorsqu'il entrerait, pas un ne se lèverait de son siége pour le saluer. Mais dès qu'on le vit paraître, l'empereur changea bien de sentiment ; car, l'ayant aperçu au milieu de deux anges qui l'escortaient et le couvraient d'une croix d'or, il se leva de son trône impérial, alla au-devant de lui pour le recevoir et le fit même asseoir à ses côtés. Cette faveur du ciel lui concilia tellement les bonnes grâces de ce prince, qu'en sa considération il érigea le duché de Bohême en royaume, l'exempta de tous les subsides qu'il était obligé de payer à l'empire, et lui permit de porter à l'avenir dans ses armes un aigle noir sur un champ d'argent. Wenceslas accepta ces deux dernières grâces, parce qu'elles étaient également honorables et avantageuses à ses peuples ; mais il ne voulut jamais prendre le titre de roi, que sa modestie ne pouvait souffrir, bien que le même empereur et les autres princes le lui donnassent toujours dans leurs lettres et dans les actes publics, et que ses successeurs, moins humbles et moins modérés que lui, se soient laissé traiter de majesté royale. Quelque grands que fussent ces bienfaits aux yeux des hommes, toutefois Wenceslas ne les estima presque rien en comparaison du présent que lui fit Othon, du bras de saint Vite, que l'on avait apporté de France à l'abbaye de Corvey ou Corbie, en Saxe, sous l'empereur Louis le Débonnaire, comme nous l'avons dit au 15 juin dans la vie du même saint Martyr, et de quelques ossements de saint Sigismond, roi de Bourgogne, auquel notre Saint portait une singulière vénération, parce qu'il était du même pays que ce prince, originaire de la nation des Vandales. Quand il fut de retour en Bohême, il fit bâtir à Prague une magnifique église dans laquelle il déposa le bras de saint Vite, en l'honneur duquel elle fut consacrée par un évêque que saint Wolfgang y envoya.

Telle fut la vie du prince jusqu'à son martyre, dont son frère Boleslas et Drahomire, sa mère, furent les auteurs, et que nous allons maintenant décrire. Nous avons remis jusqu'ici à parler de la cruauté que cette nouvelle Jézabel exerça contre Ludmille, sa belle-mère. Le crédit que cette sainte princesse avait auprès du duc, son petit-fils, et le zèle qu'elle faisait paraître pour la conservation et la propagation de la foi catholique, la faisant sécher de dépit, elle résolut de s'en défaire et de la faire mourir. L'exécution ne lui fut pas difficile. Ludmille connut par révélation sa mauvaise volonté ; mais, bien loin de s'en défendre, soit en redoublant ses gardes ou en se tenant toujours dans des lieux de sûreté, elle se prépara,

par les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie et par la distribution de tous ses biens aux pauvres, à recevoir ce coup qui devait lui mériter la couronne du martyre. Lorsqu'elle était dans sa chapelle, faisant son action de grâces après la communion, deux assassins, envoyés par Drahomire, y entrèrent et l'étranglèrent avec le voile dont sa tête était couverte. Ceci arriva presqu'au commencement du gouvernement de Wenceslas. Dieu ne laissa pas ce crime impuni, car les assassins moururent tous misérablement et laissèrent à leur postérité des marques visibles de leur infamie.

Le corps de la Sainte fut enterré à Prague, dans l'église de Saint-Georges; mais trois ans après, saint Wenceslas le fit transférer dans celle de Saint-Vite, qu'il venait de faire bâtir. On le trouva tout entier et sans corruption, et il sortit de son tombeau une odeur si agréable, qu'il était aisé de juger que l'âme qui avait logé dans ce corps était une des plus belles fleurs du jardin de l'Epoux céleste. Un parricide si horrible ne put encore assouvir la rage de Drahomire et de Boleslas; la mère en voulait à son fils, le frère en voulait à son frère. Pour l'assassiner plus sûrement, ils saisirent l'occasion suivante : Boleslas fit une réjouissance publique pour la naissance d'un fils; il y invita les plus grands seigneurs de Bohême, et il pria aussi le duc, son frère, d'honorer le festin et la compagnie de sa présence. Le Saint connaissait assez leur malice et leur cruauté; toutefois, il ne voulut pas manquer de s'y trouver, afin que, leur donnant cette marque d'amitié, il pût amollir la dureté de leur cœur. Mais, comme il avait sujet de se défier d'eux, il s'y prépara de même que s'il eût été au martyre. Après s'être confessé et avoir reçu la sainte Eucharistie, il se rendit à Boleslaw, où se faisait cette fête; il leur donna tous les témoignages possibles de sa tendresse et de sa bienveillance. A la fin du repas, il se retira à l'église pour y faire sa prière, selon sa coutume. Ce fut alors que la cruelle Drahomire, qui n'avait pu trouver l'occasion d'exécuter son détestable dessein, sollicita puissamment Boleslas de s'y transporter pour lui ôter la vie. En effet, il y alla en diligence, et, trouvant le duc en oraison et hors de défense, il lui donna deux coups d'épée dont il tomba mort sur la place : ce fut le 28 septembre vers l'an 936. Son sang jaillit contre la muraille, où le Bréviaire romain dit qu'on le voit encore. A la même heure, le roi de Danemark en eut une révélation et une forte inspiration de l'honorer comme un martyr : ce qu'il fit en fondant une église sous le nom de Saint-Wenceslas, où Dieu a opéré plusieurs miracles pour relever la gloire de son serviteur. On tient qu'il avait conservé toute sa vie son innocence et la fleur de sa virginité.

Sa mort fut suivie d'une horrible persécution contre les chrétiens; car le fratricide Boleslas en fit mourir un grand nombre, sous prétexte qu'étant dans les intérêts du défunt, ils pourraient manquer de fidélité à son service. Il persécuta particulièrement les prêtres, porté à cela par les conseils de la cruelle Drahomire, sa mère, qui avait résolu d'exterminer entièrement la religion chrétienne. Mais cette méchante femme ne demeura pas longtemps sans recevoir le juste châtiment de sa perfidie : car, un jour qu'elle passait dans un lieu où les ossements des martyrs qu'elle avait sacrifiés à sa fureur, et qu'elle avait fait priver de sépulture, étaient dispersés çà et là, la terre s'ouvrit et elle fut engloutie toute vivante dans les enfers avec sa voiture et tous ceux qui étaient dedans et dessus, excepté le cocher qui, étant descendu au son de la cloche pour adorer le Saint-Sacrement qui passait, fut préservé de ce malheur. Ce terrible exemple devait faire rentrer Boleslas en lui-même; mais bien loin d'en profiter, il continua ses

cruautés ; enfin il fut forcé par l'empereur Othon de rappeler les prêtres bannis et de rétablir la religion chrétienne dans ses Etats.

On le représente : 1° assistant au baptême d'un enfant qu'un prêtre plonge dans l'eau ; 2° massacré par son frère, en haine de sa vertu ; 3° à cheval ; au-dessus de sa tête un ange qui tient une couronne ; 4° debout, armé de pied en cap, tenant une épée et la main appuyée sur un écu où est une espèce de lion ou léopard.

CULTE ET RELIQUES.

Boleslas, ne pouvant souffrir le récit des miracles que Dieu opérait tous les jours à son tombeau, envoya lever son corps pour le porter secrètement à Prague, dans l'église de Saint-Vite, afin que les miracles qu'il ferait fussent plutôt attribués au pouvoir de cet ancien Martyr qu'à ses mérites. Mais, en voulant obscurcir la gloire de son frère, il servit à l'augmenter admirablement ; car les chevaux qui traînaient le chariot où était cette précieuse relique, conduisant plutôt le cocher que le cocher ne les conduisait, au lieu de passer sur les ponts des deux rivières débordées, les passèrent par-dessus l'eau qui ne mouilla que leurs pieds. Etant arrivés à Prague, avant d'aller à la porte de l'église, ils s'arrêtèrent à la porte de la prison, sans qu'il fût possible de les en faire partir avant qu'il ne fît grand jour et qu'on n'en eût fait sortir tous les prisonniers. Ainsi, quand le corps fut dans l'église, tout le monde vint le voir ; le cercueil ayant été ouvert, il se trouva aussi entier que le jour de son enterrement, fait trois ans auparavant, et sans qu'il y parût aucune plaie. Il lui manquait seulement une oreille que Primislave, sœur du Saint, avait trouvée à la porte de l'église où il avait été assassiné. Elle l'avait gardée très-soigneusement ; mais, ayant appris ce qui se passait, elle la renvoya ; on ne l'eut pas plus tôt mise à sa place, qu'elle se rejoignit à sa tête comme si elle n'en eût jamais été séparée.

Sa fête est marquée dans les martyrologes au 28 septembre, jour de sa mort. Le pape Clément X, sur les instances de l'empereur Léopold, permit par un bref du 26 juillet 1670 d'en faire l'office semi-double dans toute l'Eglise, mais sans obligation expresse. La fête de sa translation est marquée dans quelques martyrologes au 4 mars.

Acta Sanctorum ; Histoire de Bohême, par Jean Dubraw, évêque d'Olmutz en Moravie ; Æneas Sylvius ; Baillet.

SAINT ISMÉON OU ISMIDON DE SASSENAGE,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE DIE, DIOCÈSE DE VALENCE.

1120. — Pape : Calixte II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Fidelis in obsequiis,
Et justus in judicio,
Discretus in consiliis,
Pressis fuit præsidio.

Fidèle à ses devoirs, sage dans ses jugements, discret à conseiller, prompt à secourir, tel nous apparut saint Ismidon. *Acta Sanctorum.*

Ismidon naquit au château de Sassenage, vers le milieu du IXe siècle. Hector, son père, et sa mère, appelée Cana, découvrirent en lui, dès l'âge le plus tendre, des germes de vertu qui révélèrent à leurs yeux les desseins de la Providence sur cet enfant de bénédiction. Ils le confièrent de bonne heure à Ismidon de Bérenger, prince de Royans, son oncle paternel, qui lui prodigua durant quelques années les soins les plus affectueux, et eut la joie

de le voir chaque jour grandir en âge et en sagesse, et signaler de plus en plus dans ses goûts, ses mœurs et sa conduite, les inclinations qui préparent d'ordinaire les jeunes gens à de hautes destinées.

Heureux et fier en quelque sorte de ce consolant début, et ne doutant point que son neveu ne fût appelé à l'état ecclésiastique, Bérenger l'envoya à Valence, afin qu'il pût, sous la direction de maîtres habiles, développer son goût pour l'étude et se former surtout à la science des Saints, pour laquelle le jeune Ismidon éprouvait un attrait particulier. Des progrès étonnants le rendirent bientôt l'objet de l'admiration de ses condisciples, et quoique bien jeune encore, il fut jugé digne de recevoir la tonsure cléricale. Cette faveur inespérée accrut son amour pour l'étude et donna à son zèle pour la perfection un élan si généreux, qu'on le vit dès lors, comme le juste des Livres saints, aller de vertu en vertu ; son élévation au sacerdoce fut bientôt la récompense de sa piété, et à peine eut-il reçu les saints Ordres, qu'il fut pourvu d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Lyon.

Les chanoines de cette église suivaient alors une règle austère et formaient une communauté de véritables religieux. Ismidon trouva parmi eux des modèles de perfection, qu'il se fit un devoir d'imiter, et qu'il surpassa bientôt par son angélique ferveur. Ses talents, ses vertus, sa sainteté ne tardèrent pas d'attirer sur lui les regards et l'admiration du peuple et du clergé lyonnais ; sa réputation s'étendit au loin ; mais en signalant partout son mérite, elle hâta le moment qui devait l'arracher à la vie solitaire du cloître. Il y avait alors sur le siége de Die un prélat vénéré nommé Bernard, ancien prieur de la chartreuse de Portes, à qui sa vieillesse et ses grandes infirmités ne permettaient pas de porter plus longtemps le fardeau de la sollicitude pastorale. Bernard avait besoin d'un coadjuteur. Il jeta les yeux sur le jeune chanoine, dont il avait entendu maintes fois louer le zèle et l'éminente piété. Le clergé de Die, informé de cet heureux choix, en témoigna la plus vive satisfaction, et le peuple bénit hautement le ciel qui l'avait inspiré. Toutes les voix s'étant réunies de la sorte en faveur d'Ismidon, on s'empressa de lui en donner avis. En vain parut-il attéré de cette nouvelle ; en vain s'efforça-t-il d'éloigner de sa personne un honneur dont il ne se croyait pas digne, on n'eut aucun égard aux alarmes de son humilité ; l'évêque mit tout en œuvre pour vaincre sa résistance ; le peuple joignit ses prières à celles du prélat, et peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 1099, Ismidon consentit enfin à recevoir la consécration épiscopale, et se dirigea vers Die, où il entra aux applaudissements de la ville tout entière.

Le saint vieillard qui l'avait choisi pour coadjuteur fut si consolé de sa présence, si émerveillé de ses vertus, qu'il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Dieu, en effet, l'appela vers lui avant qu'il eût pu apprécier à sa juste valeur le trésor dont il venait d'enrichir son Eglise. Ismidon le pleura comme un père, et fut aussitôt porté sur le siége épiscopal, qu'il devait illustrer par vingt ans de travaux et de prodiges.

Bientôt on vit se réaliser les espérances qu'on avait conçues de sa haute sagesse et de son incomparable piété. Jamais prélat n'eut pour ses ouailles plus de sollicitude et d'amour ; c'était plus qu'un pasteur, disent les historiens de son temps, c'était le meilleur des pères. Sa foi, sa modestie, sa patience, sa douceur ravissaient tout le monde ; son dévouement opérait des merveilles ; ses exemples et ses discours touchaient les cœurs avec tant d'efficacité, que bientôt la ville et le diocèse de Die eurent changé de face. Aussi le troupeau d'Ismidon l'affectionnait-il tendrement : il eût été difficile

de trouver en ce temps-là, dans l'Eglise des Gaules, un peuple plus dévoué à son évêque, plus docile à sa voix, plus fidèle imitateur de toutes ses vertus. Les travaux et les vertus de ce bienheureux évêque excitaient l'admiration non-seulement de son troupeau, mais encore de toutes les provinces voisines, et l'on était partout si convaincu de sa sainteté, qu'on n'hésitait point à le mettre au premier rang parmi les prélats les plus distingués de son époque.

Il ne nous reste pourtant que quelques souvenirs du long épiscopat d'Ismidon. Les documents chargés de nous transmettre l'histoire de sa vie ont péri durant les troubles qui, au XVIe siècle, désolèrent son Eglise.

Vers le temps où notre saint évêque fut élevé sur le siége de Die, la plupart des seigneurs, barons et chevaliers français avaient abandonné leurs châteaux et leurs familles pour aller guerroyer en Terre-Sainte. La croisade avait été résolue dans le fameux concile de Clermont, en 1095. Pierre l'Ermite et le pape Urbain II, par leur brûlante éloquence, avaient si bien électrisé notre valeureuse nation, que d'un bout de la France à l'autre on n'entendait plus retentir que ce cri de guerre : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Le Dauphiné fournit à cette expédition des soldats nombreux et des chefs illustres. Adhémar, de l'ancienne et noble famille des seigneurs de Grignan, fut mis à leur tête, et se distingua tellement au siége d'Antioche, que tous les croisés lui attribuèrent la gloire de la prise de cette ville. Isoard, comte de Die, ne signala pas moins de valeur, dans cette mémorable affaire, en commandant le onzième bataillon de l'armée chrétienne, le jour du dernier combat qui assura la victoire aux croisés. Ces succès étaient en Occident l'unique préoccupation des esprits, tous les regards étaient tournés du côté de la Palestine.

Prêtres et évêques, seigneurs et vassaux, tout le monde ambitionnait l'honneur de s'enrôler sous l'étendard de la croix et d'aller combler les vides nombreux que la peste et le fer des ennemis avaient faits dans les rangs de l'armée chrétienne. Ismidon était encore jeune à cette époque ; il brûlait du désir, lui aussi, de marcher à la délivrance des saints Lieux, et dès lors il eût entrepris le voyage d'outre-mer, si ses parents ne se fussent opposés à l'exécution de son dessein. Il fut donc contraint d'obéir, et ajourna son projet ; mais la prise d'Antioche, et surtout celle de Jérusalem, qui eut lieu l'année même de son sacre, excitèrent en lui de nouveau un désir si violent de prendre la croix et d'aller visiter le saint sépulcre, qu'il regretta presque d'avoir accepté la conduite d'une Eglise qui réclamait impérieusement sa présence au milieu d'elle. Il pourvut donc en toute hâte aux besoins de son troupeau ; et dès qu'il se fut assuré que rien dans son diocèse ne souffrirait de son absence, il s'éloigna de Die et se dirigea vers la Palestine, où il arriva heureusement, malgré les fatigues et les dangers d'un si long pèlerinage.

Il est facile de se représenter le bonheur qu'éprouva notre saint évêque, lorsqu'il vit enfin des lieux illustrés par tant de prodiges ; lorsque, conduit sans doute par le seigneur Isoard, son noble diocésain, il visita le tombeau de Jésus-Christ, dont la délivrance avait coûté si cher aux croisés ; lorsque, parcourant les divers bourgs de la Palestine, il rencontrait à chaque pas tant de monuments religieux dont la vue rappelait une foule de souvenirs, tous si propres à toucher le cœur d'un évêque et à consoler sa foi.

Ismidon profita de son séjour dans les saints Lieux, non pour cueillir des lauriers à la suite de l'armée chrétienne, mais pour chercher des trésors qui, à ses yeux, étaient d'un prix inestimable. Il obtint une grande quantité

de reliques, dont il enrichit plus tard son église cathédrale, et en l'honneur desquelles il établit une fête solennelle, que l'on célébrait autrefois à Die le 7 du mois de septembre.

Le retour du bienheureux évêque au sein de son troupeau fut un véritable triomphe, tant on avait craint de le perdre, tant son absence avait causé d'alarmes et de regrets. A dater de ce jour, son zèle et son dévouement paternel ne connurent plus de bornes ; sa vie ne fut plus qu'un enchaînement continuel de travaux, de prières et de miracles. Instruire son peuple toujours si avide de l'entendre, catéchiser les enfants et les ignorants, consoler et secourir les pauvres, visiter les monastères, pourvoir aux besoins de toutes les paroisses, exciter le zèle des pasteurs, se faire, en un mot, tout à tous pour gagner ses ouailles à Jésus-Christ, telle fut, pendant vingt ans, la conduite de saint Ismidon : aussi Dieu se plut-il maintes fois à manifester la sainteté de son serviteur par de nombreux prodiges. Un jour, un loup furieux étant descendu des montagnes au milieu desquelles se trouve la ville de Die, un enfant se rencontra sur son passage et allait en devenir la proie ; déjà même le cruel animal s'en était emparé, lorsque Ismidon l'ayant vu, se mit en prières et bénit le malheureux enfant. Soudain le loup frappé de terreur prend la fuite, le laissant par terre sans lui avoir fait la moindre blessure. Une autre fois, un assassin ayant pénétré furtivement dans le palais épiscopal, Ismidon vint tranquillement à sa rencontre, et se présentant devant lui, il le voit tomber à la renverse frappé de mort subite. Enfin, le tombeau lui-même obéit au saint prélat, car on assure qu'il ressuscita deux morts que l'on avait déjà ensevelis, et dont on a conservé longtemps les suaires dans son église cathédrale, comme deux reliques précieuses.

Une vie si pleine de merveilles et de bonnes œuvres devait être couronnée par une sainte mort. Ismidon mourut, en effet, de la mort des justes, l'an 1120, au milieu des larmes de son peuple qui, dès lors, l'honora d'un culte public justifié bientôt par de nouveaux miracles ; car, peu de jours après, un cadavre ayant été descendu dans le tombeau de notre Saint, y recouvra la vie par un prodige semblable à celui qui s'opéra au sépulcre du prophète Elisée. Une église fut bâtie en l'honneur de saint Ismidon, et l'on y conserva son corps précieusement jusqu'à l'année 1567, époque de sinistre mémoire, où la ville de Die fut saccagée par les Huguenots. Ces vandales ruinèrent l'église dédiée au saint Evêque, brûlèrent ses reliques et en jetèrent les cendres au vent. Celles de saint Etienne, l'un des successeurs d'Ismidon, eurent le même sort ; mais cet acte de folle impiété n'effaça point du cœur des Diois le souvenir des bienfaits et des vertus de leurs saints Pontifes. Leur fête se célèbre encore chaque année dans leur église cathédrale, et la ville qui eut le bonheur de les posséder autrefois pour pasteurs, les regarde encore aujourd'hui comme ses patrons, et les invoquera toujours comme les plus puissants intercesseurs qu'elle ait auprès de Dieu.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par M. l'abbé Nadal. — Cf. Columbi, *De rebus gestis episc. Diensium*.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE RIPAFRATTA,

RÉFORMATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

1457. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII, *le Victorieux.*

Boni magistri bonos discipulos facere consueverunt.
Les bons maîtres font ordinairement les bons disciples. *Saint Bonaventure.*

Sur le sommet d'une petite colline que baignent les eaux du Serchio, au pied du mont Pisan (Toscane), s'élève l'antique château de Ripafratta. Pendant le moyen âge, il protégeait la frontière du Pisan contre les fréquentes incursions des Lucquois et des Florentins. Même aujourd'hui qu'il tombe en ruines, il apparaît sévère et menaçant au-dessus de la bourgade qu'il domine, et où l'on compte à peine sept cents habitants. Ce fut là que naquit le bienheureux Laurent, le 24 mars 1359. Il appartenait à l'illustre famille des *Nobili*, qui donna plus tard naissance à celle des *Roncioni*, dont les descendants honorent encore de nos jours la ville de Pise. Le nom de ses parents est resté ignoré ; mais s'il est vrai que les belles tiges produisent les belles fleurs, ceux qui donnèrent le jour à ce beau lis de sainteté devaient être des modèles admirables de vertu.

Il est probable que le bienheureux Laurent vint étudier à Pise les sciences divines et humaines dans le but de se consacrer au ministère ecclésiastique. En ce temps-là, l'ambitieux cardinal de Genève avait déjà pris le nom et les insignes du souverain Pontificat, dont il disputait la possession à Urbain VI. Il inaugurait ainsi cette ère douloureuse du schisme d'Occident, qui affaiblit la foi, corrompit les mœurs, et ouvrit la voie à toutes les hérésies par lesquelles fut troublée l'Europe aux XVe et XVIe siècles. Les âmes d'élite se réfugiaient alors dans les cloîtres, afin de mieux défendre l'Eglise et de prendre une part plus glorieuse aux combats dont on prévoyait la longueur et l'opiniâtreté ; et ainsi en attendant, elles se retrempaient dans la prière, dans la pénitence et dans les larmes. Le bienheureux Laurent choisit, entre tous, l'Ordre des Frères Prêcheurs, et prit l'habit religieux à Pise, vers 1379, dans le couvent de Sainte-Catherine, qui avait perdu depuis peu ses plus beaux ornements. Le bienheureux Jourdain de Rivalta était entré dans l'éternel repos en 1311 ; frère Dominique Cavalca l'avait suivi en 1342 ; et frère Barthélemy de San Concordio, non moins brillant écrivain que les deux premiers, était mort en 1347. Cependant on y voyait encore le Père Dominique de Peccioli, dont la sainteté égalait la science. Ce dernier dirigea longtemps la bienheureuse Claire de Pise dans les voies spirituelles, et exerça la charge de maître des novices pendant plusieurs années ; on peut donc croire que le bienheureux Laurent se forma, sous la conduite d'un aussi bon maître, à la piété et à la discipline religieuse.

A cette époque vint à Pise le bienheureux Jean-Dominique de Florence, appartenant aussi à l'Ordre des Frères Prêcheurs et l'un des plus célèbres orateurs de l'Italie. Il jouissait d'une haute renommée, et saint

Vincent Ferrier, prié par les Florentins, lors de son séjour à Gênes, d'évangéliser les villes et les bourgs de la Toscane après sa mission en Lombardie et en Ligurie, s'étonna de cette invitation ; il ne pouvait croire que Florence eût pensé à un étranger, lorsqu'elle possédait un orateur aussi grand que le bienheureux Jean-Dominique. Or, à l'époque où nous sommes, le bienheureux Jean avait tourné toutes ses vues vers la restauration de la vie claustrale en Italie, et s'appliquait dans ses prédications à dépeindre, sous les plus vives couleurs, d'un côté la vanité et l'inconstance des biens terrestres, de l'autre la beauté et l'éternelle durée des biens célestes. Il n'eut pas plus tôt connu au couvent de Sainte-Catherine le Père Laurent de Ripafratta et le vénérable Père Thomas Aiutamicristo, qu'il les amena facilement à se joindre à lui pour entreprendre l'œuvre très-sainte de la réforme de l'Institut dominicain. La peste qui promena ses ravages en Europe, vers l'an 1348, avait dépeuplé les cloîtres, et le schisme qui désolait l'Eglise et divisait les familles religieuses, avait jeté celles-ci dans le désordre et dans une incroyable confusion. Ces deux causes réunies devaient sans retour disperser et anéantir toutes les corporations religieuses : une réforme sérieuse était donc indispensable.

Le bienheureux Jean-Dominique ayant trouvé dans les deux couvents de Florence et de Pise une forte opposition à ses projets, il commença par réformer celui de Saint-Dominique de Venise et en confia la direction au Père Thomas Aiutamicristo. Ce religieux parvint en peu de temps à faire accepter la réforme au grand couvent de Venise, placé sous le vocable de Saint-Jean et de Saint-Paul. Le Père Thomas de Sienne eut la mission de réformer le couvent de Saint-Dominique de Città di Castello, en Ombrie, où le rejoignirent le bienheureux Jean-Dominique, le bienheureux Laurent de Ripafratta, et le Père Nicolas Gittalebraccia, de Pise.

Le bienheureux Jean ne tarda pas à connaître quel précieux trésor lui était échu en la personne de notre jeune seigneur de Ripafratta. On voyait en effet reluire dans le bienheureux Laurent une candeur de mœurs angéliques, une vie très-austère, un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, une fidélité inviolable aux observances les plus minutieuses de la vie du cloître : toutes vertus rehaussées par une science si profonde des divines Ecritures, qu'il mérita d'être surnommé l'*Arche du Testament*, comme l'avait été le grand Antoine de Padoue.

Une pensée constante préoccupait le bienheureux Dominique, celle d'asseoir la Congrégation récemment établie sur des bases assez larges et assez fortes pour qu'elle pût vivre seule, si la mort ou tout autre événement venait à l'en séparer. Il se concentra tout entier dans la formation d'un bon noviciat, et ses efforts furent couronnés de succès, car en ce lieu béni, comme dans une terre féconde, s'élevèrent les futurs soutiens et les propagateurs de la nouvelle réforme. Le Bienheureux fondait de grandes espérances sur le Père Michel Tosi, jeune homme qu'il avait converti à Pise et ramené des égarements d'une vie licencieuse aux vertus d'une sainteté accomplie ; mais ce Père mourut, à la fleur de l'âge, victime de la charité avec laquelle il servait ses frères malades de la peste. Le bienheureux Jean Dominique tourna alors ses regards vers ceux qui restaient, et voulant choisir parmi les plus fervents religieux que comptait en ce moment la Congrégation un habile maître des novices, il arrêta son choix sur le bienheureux Laurent de Ripafratta, qui lui parut éminemment propre à remplir un ministère si difficile. Il l'envoya à Cortone. Cette ville, située aux confins de la Toscane et des Etats pontificaux, sous un ciel délicieux, dans

une contrée fertile, offrait un séjour admirablement choisi pour les exercices spirituels d'un noviciat.

Les succès du maître des novices ne se firent pas attendre. En 1405, un jeune florentin, muni des recommandations les plus pressantes du bienheureux Jean-Dominique, gravissait l'abrupte et rocailleuse cime sur laquelle est bâtie la ville de Cortone : il venait se prosterner aux pieds du bienheureux Laurent. Ce jeune homme était saint Antonin, âgé de seize ans à peine, et qu'une renommée déjà illustre de sainteté annonçait comme la future gloire et le soutien de l'Ordre de Saint-Dominique. Il y fut suivi par le bienheureux Pierre, de la noble famille des Capucci de Città di Castello, et celui-ci, après avoir revêtu l'habit de Frère Prêcheur et prononcé les vœux solennels de religion dans sa patrie, vint à Cortone achever son éducation religieuse sous le bienheureux Laurent. En l'année 1407, deux peintres de Mugello, avides de célestes inspirations, coururent se joindre à la pieuse colonie : c'étaient le bienheureux Angelico et son jeune frère, Fra Benedetto, miniaturistes d'un rare talent. On ne saurait exprimer l'habileté merveilleuse avec laquelle le bienheureux Laurent conduisait ces jeunes âmes dans le rude sentier de la perfection religieuse. Dans sa sagesse, il sut éviter les écueils ordinaires contre lesquels viennent se briser les éducateurs de la vie religieuse. Il se garda d'abord de l'excessive douceur qui énerve, affaiblit les âmes et les rend incapables de la forte vertu d'obéissance. Mais il n'eut pas la rigueur, le zèle inconsidéré, dont l'effet presque immédiat est de provoquer dans les novices une surexcitation fébrile, une ferveur immodérée qui les laisse bientôt sans forces sur le chemin de la vertu, et ne leur permet plus que d'y traîner des jours inutiles et remplis de tristesse. Aussi vit-on le bienheureux Laurent, dur et sévère pour lui-même, se proportionner à la faiblesse de ses jeunes disciples, et les conduire avec douceur et sécurité dans l'âpre sentier de la sainteté. Il attendait tout de la grâce du Seigneur. Par le moyen de pieux et fréquents entretiens, il se contentait d'allumer dans le cœur de ses novices une étincelle du divin amour ; puis il abandonnait à l'action de Dieu cette flamme légère. Et alors elle se développait et devenait un feu propre à consumer jusqu'à la racine tous les mauvais penchants de la nature corrompue. Une autre qualité vraiment digne de louange dans le bienheureux Laurent fut la sagesse et la prudence avec lesquelles il comprit le génie propre à chacun de ses élèves. Tout en leur rappelant le but final de l'Ordre, il les secondait dans le libre développement de leurs tendances naturelles. Au bienheureux Pierre, dont les inclinations sympathisaient avec ses goûts personnels, il ouvrit les voies de la contemplation ; à saint Antonin, dont l'esprit vaste et solide se montrait capable des études les plus variées, il conseilla de parcourir le champ infini des sciences divines et humaines ; il permit au bienheureux Angelico et à son frère de se livrer à la peinture. « O mes bien-aimés », leur disait-il, « vous à qui Dieu n'a pas donné l'aptitude des sciences, suivez la carrière de la peinture ; vous n'en serez pas moins de vrais Frères Prêcheurs ; car ce n'est pas seulement par la parole que nous persuadons aux hommes d'aimer la vertu et de fuir le vice, c'est encore par l'exemple d'une vie pure et sans tache, c'est aussi par les arts, expression des pensées de l'homme ; arts sublimes, parmi lesquels la musique et la peinture tiennent le premier rang. Il arrivera sûrement qu'un grand nombre de pécheurs, que l'éloquence de vos frères n'aura pu ébranler, touchés à la vue des tableaux que vous mettrez sous leurs yeux, s'avoueront vaincus. Vous avez un avantage dont les autres sont privés : la parole ne peut

atteindre ceux qui sont loin, et la bouche la plus éloquente ne rend point d'oracle dans la tombe ; mais vos célestes compositions auront une influence immortelle ; elles resteront dans le cours des siècles comme des témoins authentiques, des prédicateurs efficaces de religion et de vertu ».

Nous ignorons combien de temps les heureux disciples du bienheureux Laurent demeurèrent sous sa tutelle ; à l'exception du bienheureux Pierre Capucci, qui vécut et mourut à Cortone, les autres changèrent plusieurs fois de résidence. Le bienheureux Laurent lui-même, pendant le long séjour qu'il fit à Cortone, parcourut souvent les bourgs environnants pour y semer le bon grain de la parole divine : cette parole sortait de ses lèvres douce et pure, comme autrefois de la bouche des Apôtres et des Prophètes. Au souvenir de cet humble prédicateur, de cet organe incorruptible de la loi de vérité, dont les exhortations et les conseils avaient retiré un si grand nombre d'âmes des voies de l'iniquité, saint Antonin laisse plus d'une fois, dans ses écrits, éclater une vive admiration. Il ne craint pas de comparer notre bienheureux Frère à saint Paul, pour son zèle, ses tribulations et les souffrances qu'il imposait à son propre corps.

Après avoir formé en la personne de saint Antonin, qu'il avait imbu de son esprit, un habile maître des novices, le bienheureux Laurent, par l'ordre de ses supérieurs, se rendit à Fabriano, ville de la Marche d'Ancône. Le couvent des Frères Prêcheurs de cette ville venait d'accepter la réforme du bienheureux Jean-Dominique. A cette époque, la peste ravageait la ville et le territoire de Fabriano ; méprisant la fatigue et le danger, notre bienheureux se consacra tout entier au service des pestiférés, et les populations auxquelles il avait prodigué son dévouement apostolique en conservèrent une vive reconnaissance ; après bien des années, elles se rappelaient encore avec bonheur l'inépuisable charité de notre Frère.

Mais les vertus éclatantes et la science profonde du bienheureux Laurent ne pouvaient plus rester ensevelies dans l'obscurité de la vie privée. La Congrégation des couvents réformés, voulant le récompenser du zèle et de la prudence avec lesquels il avait travaillé à restaurer l'Ordre de Saint-Dominique, le nomma vicaire-général. Il nous est impossible de préciser les années pendant lesquelles le bienheureux Laurent gouverna la Congrégation. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que son élection dut avoir lieu avant l'année 1443 ; car en novembre 1445, saint Antonin était déjà investi de la charge de vicaire-général. Le temps, qui a recouvert d'un voile épais la vie et les actions de cet illustre fils de saint Dominique, ne nous a laissé aucun souvenir important sur les quelques années qu'il passa à la tête de sa Congrégation. Nous savons seulement qu'il établit sa résidence dans le couvent de Saint-Dominique de Pistoie, où il termina ses jours. Là, comme à Cortone, à Fabriano et partout où l'obéissance religieuse l'avait placé, il se voua tout entier au ministère des âmes, prêchant au peuple, catéchisant les pauvres des campagnes, visitant et consolant les malades, particulièrement les pestiférés qui se voyaient le plus souvent abandonnés de leurs amis et de leurs proches.

Notre Bienheureux, tout absorbé dans ce ministère d'amour et de paix, reçut la nouvelle que son bien-aimé disciple saint Antonin venait d'être élevé à l'archevêché de Florence (janvier 1446). Dans tous ses embarras, le Saint ne cessait de recourir aux lumières du vénérable religieux qui avait formé sa jeunesse ; ainsi fit-il en cette grave occurrence. Il supplia son maître de ne point l'abandonner dans les angoisses où le réduisait le terri-

ble fardeau qu'on venait d'imposer à ses faibles épaules. Ni les supplications des magistrats de la république, ni les ordres du souverain Pontife lui-même ne purent le décider à accepter cette lourde charge ; et il ne consentit à son élévation que sur l'ordre exprès du bienheureux Laurent. Le saint vieillard voulut en même temps remplir un devoir de charité à l'égard de celui qui avait été son disciple, en l'aidant de ses conseils et de son expérience. Il fit pour saint Antonin ce que saint Bernard avait fait pour le pape Eugène III, qui de l'humble condition de moine, se vit élevé au pontificat suprême. A l'exemple de l'abbé de Clairvaux, qui, pour affermir la vertu d'Eugène III, écrivit son admirable livre *De Consideratione*, le bienheureux Laurent s'efforça, par des lettres fréquentes et pleines de sagesse, d'instruire le saint Archevêque de la dignité et des devoirs de l'épiscopat. C'était vraiment chose admirable que de voir l'affectueuse et paternelle charité du bienheureux Laurent, et l'humilité profonde de saint Antonin, qui abaissait, avec une révérence toute filiale, sa science, sa maturité, sa prudence et sa sagesse devant les cheveux blanchis de son ancien maître.

Le saint vieillard approchait de sa centième année. Il était épuisé par les fatigues d'une vie laborieuse et pénitente, malade d'un ulcère à la jambe qui le faisait cruellement souffrir, et pourtant il ne pouvait se résoudre à mettre un terme à ses travaux. Ces nobles et généreux sacrifices étaient bien récompensés. Dieu lui accordait un rare bonheur, le plus doux au cœur de ceux qui ont consacré leurs soins à l'éducation de la jeunesse ; il voyait les jeunes religieux qu'il avait initiés à la sainteté, devenir, par leur sagesse et leurs vertus héroïques, la gloire, l'ornement et le soutien de la sainte Eglise, le modèle des générations futures. De ses disciples, trois ont été placés sur les autels ; les autres, qui n'ont pas eu cet honneur, ont du moins laissé derrière eux une impérissable renommée.

Un autre sujet de consolation pour notre bienheureux Frère était de voir la réforme de son Ordre bénie de Dieu et des hommes. Cette réforme grandissait chaque jour en prospérité et portait au loin des fruits de salut ; elle étendait d'un bout à l'autre de l'Italie des rameaux féconds et comptait avec un légitime orgueil, au milieu de ses enfants, des religieux d'une science et d'une sainteté également illustres. C'était bien un peu son œuvre, puisqu'il y avait courageusement travaillé dès son adolescence. Restait pour lui d'aller au ciel recevoir l'immortelle couronne que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Parvenu au terme de son exil, il voulut partir muni de tous les secours de la religion. Il les reçut avec les démonstrations de la plus tendre piété ; puis, se soulevant avec effort de son humble couche, il se tourna vers ses frères qui l'entouraient fondant en larmes, et il les exhorta par des paroles pleines de feu à l'amour de Dieu et du prochain, à l'observance de leurs règles. Il leur recommanda aussi de se rendre pour le peuple des exemples de sainteté, et de se donner tout entiers au salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang précieux. Alors, avec la sérénité du juste qui sait avoir accompli fidèlement sa mission, il se reposa dans le Seigneur le 28 septembre de l'année 1457, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Dieu ne tarda pas à révéler à l'Eglise la gloire de son fidèle serviteur ; son tombeau devint le théâtre de nombreux miracles qui nous sont rapportés par les auteurs les plus dignes de foi.

CULTE ET RELIQUES.

Le peuple de Pistoie, affligé de cette perte irréparable, voulut, pour calmer sa douleur, élever un monument qui fît connaître à la postérité son estime pour les vertus du bienheureux Laurent de Ripafratta. On construisit d'abord un modeste tombeau, sur lequel le Bienheureux était représenté, la chape étendue, comme pour montrer que du haut du ciel il couvrait de sa protection la ville qu'il avait édifiée par ses vertus et consolée par sa charité. Mais ce monument parut insuffisant aux habitants de Pistoie et indigne de leur reconnaissance. Pour témoigner d'une façon éclatante leur amour envers le Bienheureux, ils firent sculpter un sépulcre de marbre. Aux deux côtés de ce sépulcre étaient deux anges ; au-dessous de ces anges paraissait l'image de notre Bienheureux tenant sur sa poitrine un livre fermé ; à ses pieds ils placèrent l'inscription suivante, attestant à la fois la gratitude que leur avaient inspirée les bienfaits de Laurent, et la vénération dont ils entouraient cette chère et sainte mémoire :

« A Laurent de Pise, vénérable prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs et homme d'une sainteté éminente, le peuple de Pistoie a fait élever ce monument en reconnaissance de ses services. Il mourut le 4 des calendes d'octobre 1457. Il vécut quatre-vingt-dix-huit ans, six mois, quatre jours ».

Lorsqu'on apprit à Florence la nouvelle de la mort du bienheureux Laurent, son digne disciple, saint Antonin, ne put contenir sa douleur; il écrivit au prieur et aux religieux du couvent de Saint-Dominique de Pistoie une lettre touchante et magnifique, où, donnant un libre cours à son affliction, il traça du bienheureux Laurent le plus bel éloge qui nous soit parvenu sur ce grand serviteur de Dieu. Saint Antonin, pour immortaliser la mémoire de son maître, fit encore mention de lui dans la troisième partie de ses *Chroniques*.

Le souvenir de tant de vertus s'est conservé parmi le peuple depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours. Le culte qui lui était rendu n'a pas subi d'interruption. Aussi, après mûr examen des faits et sur le rapport de la Congrégation des Rites, notre Saint-Père le pape Pie IX a déclaré Bienheureux le Père Laurent de Ripafratta, le 4 avril 1851. L'Ordre des Frères Prêcheurs fait maintenant son office le 18 février.

Extrait de l'*Année dominicaine*, tome II.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN DE FELTRE,

MISSIONNAIRE, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1494. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

Manus pauperis gazophylacium Christi est : quidquid accipit, ne in terra pereat, in cœlo reponit.

La main du pauvre est la caisse des trésors du Christ : tout ce qu'elle reçoit, elle le dépose dans le ciel, de peur de le perdre ici-bas.

Saint Césaire d'Arles, *Homélies*.

Ce charitable protecteur des pauvres et des malheureux naquit à Feltre (Italie), en 1439, d'une famille honnête et très-chrétienne. Après une jeunesse passée dans l'innocence et dans la piété, il fut envoyé à Pavie pour y achever ses études. Il cultivait avec succès les lettres profanes, lorsque saint Jacques de la Marche vint prêcher une mission aux étudiants. Bernardin suivit avec assiduité les prédications du Saint, et non content d'entendre sa parole publique, il eut avec lui plusieurs entretiens particuliers, afin de le consulter sur sa vocation, et de régler sa vie selon les avis du célèbre missionnaire. Ces entretiens eurent leur fruit. Les discours de saint Jacques étaient enflammés d'un si grand zèle pour le salut de son jeune disciple, et d'un désir si vif de le voir embrasser la perfection chrétienne, que Ber-

nardin en fut embrasé à son tour, et n'aspirait plus qu'après la possession parfaite du Dieu qui l'avait préservé jusque-là des souillures du monde. Il résolut donc de se consacrer entièrement au service de ce Maître si puissant, et en même temps si bon, et pour suivre de plus près les exemples de celui qui avait été l'instrument de sa vocation, il voulut combattre à ses côtés sous la bannière de la sainte pauvreté, et prit à cet effet l'habit des Frères Mineurs.

Après son entrée dans la famille franciscaine, Bernardin poursuivit ses études jusqu'à leur entier achèvement. Il s'appliqua aussi avec une grande ardeur aux sciences théologiques, et devint en peu de temps très-apte à exercer le ministère de la prédication. Mais il n'osait point s'y livrer, la nature y ayant opposé des barrières en apparence insurmontables. En effet, Bernardin était d'une taille si exiguë, qu'à peine sa tête dépassait-elle la hauteur de la chaire à prêcher ; de plus, il était d'une timidité si grande, que l'effort de parler en public semblait devoir être pour toujours au-dessus de ses forces. Cependant, d'un autre côté, le zèle apostolique le poussait intérieurement à l'œuvre des missions, de sorte qu'il était combattu par le désir d'annoncer la parole évangélique, et par la crainte de ne pouvoir y réussir. Ses supérieurs tranchèrent la question. Sachant que sa science était aussi profonde que son zèle était ardent, et ayant reconnu en lui toutes les qualités qui font le véritable orateur, ils jugèrent que ses défauts naturels seraient plus que compensés, et ils lui imposèrent le devoir de prêcher l'Evangile. Leurs prévisions furent réalisées. Bernardin parcourut toute l'Italie, prêchant partout, attirant autour de sa chaire des foules immenses. Jamais prédicateur ne fut plus éloquent ni plus populaire. Il excellait surtout lorsqu'il s'agissait de plaider la cause des pauvres ; il savait si bien dépeindre leur misère, et il en pénétrait si vivement son auditoire, que des larmes coulaient de tous les yeux, et toutes les bourses s'ouvraient en faveur des œuvres dont il s'était fait l'avocat.

Le but principal vers lequel Bernardin dirigeait ses efforts était la fondation des monts-de-piété. Depuis longtemps, les pauvres qui avaient besoin de quelques avances d'argent, n'avaient d'autre ressource que de s'adresser aux usuriers juifs, qui les rançonnaient impitoyablement, et achevaient de les ruiner, en leur faisant payer des intérêts tellement exorbitants, qu'ils ne pouvaient jamais parvenir à se libérer. Déjà un franciscain, nommé Barnabé, avait fondé à Pérouse une maison de banque appelée mont-de-piété, destinée à venir au secours des indigents ; mais il était réservé à Bernardin de Feltre de donner à cette œuvre son entier développement. Poussé par l'esprit de Dieu, il tonnait en chaire contre la rapacité des Juifs, et lorsque l'indignation de ses auditeurs était suffisamment éveillée, il changeait de ton, et prenant l'accent de la supplication, il adressait, au nom des pauvres, à tous les riches qui étaient présents, un de ces appels irrésistibles dont nous avons parlé plus haut, et qui étaient toujours suivis de leur effet. On se serait cru à l'époque des croisades ; les dames apportaient leurs bijoux et leurs riches parures, les hommes, des sommes considérables en argent ; tous, en un mot, voulaient concourir à l'établissement de ces banques chrétiennes, où l'on prêtait à l'ouvrier sans intérêts, ou à des intérêts excessivement minimes, uniquement destinés à couvrir les frais de l'administration. Partout où Bernardin passait, les Juifs étaient obligés de fuir, et enfin ils se virent réduits à abandonner complétement l'Italie. Ils essayèrent plusieurs fois de se débarrasser par l'assassinat de ce religieux importun, mais notre Saint échappa toujours à leurs embûches.

Mais si le zèle apostolique de Bernardin se manifestait particulièrement dans l'institution des monts-de-piété, il ne se renfermait pas tout entier dans ces limites relativement étroites. Les hérétiques et les pécheurs sentirent la force de sa parole, et de nombreuses conversions suivirent ses discours. Les mœurs publiques devinrent pures et chrétiennes, les vices scandaleux qui désolaient tant l'Eglise à cette époque n'osèrent plus se montrer, flétris comme ils l'étaient par sa puissante éloquence. Sa réputation était si grande, que toutes les villes voulaient l'entendre, et les gouverneurs et les princes s'adressaient au souverain Pontife, afin qu'il ordonnât au saint religieux d'aller prêcher chez eux. Il avait un don tout spécial pour apaiser les discordes civiles. Il fut envoyé plusieurs fois par le Saint-Siége pour pacifier des cités dont les habitants étaient tout prêts à en venir aux mains. Dans ces occasions, son éloquence, sans rien perdre de sa puissance habituelle, trouvait des accents d'une douleur ineffable, et les cœurs les plus ulcérés ne pouvaient résister à la charité brûlante de l'apôtre. Aussi réussit-il dans toutes les missions réconciliatrices que lui confiait la sollicitude du Père commun des fidèles.

Bernardin n'était pas seulement un grand prédicateur, il était de plus un grand Saint. Sa mortification était extrêmement rigoureuse ; il n'avait d'autre couche que la terre nue, d'autre nourriture que le pain et l'eau. Ses jeûnes étaient presque continuels. Il avait une très-vive dévotion au saint Nom de Jésus ; c'était par l'invocation de ce nom adorable qu'il commençait et finissait ses sermons, et il n'hésitait pas d'attribuer à cette sainte pratique ses merveilleux succès oratoires. Son amour envers Marie se traduisait par un grand zèle pour le culte de son Immaculée Conception, dogme toujours si cher à la famille franciscaine. Parvenu au plus sublime degré de l'oraison, il était souvent ravi en extase, et demeurait un temps considérable dans cet état de béatitude anticipée. D'éclatants miracles attestèrent sa sainteté, et ajoutèrent encore à la vénération que lui avait vouée le peuple, à cause de ses travaux incessants en faveur des malheureux. D'ailleurs, sa charité envers les pauvres ne se bornait pas à ses prédications ni aux pieuses fondations dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs ; il les visitait et les secourait dans leurs nécessités ; et s'il entendait dire que la peste sévissait dans une ville quelconque, il s'empressait de s'y rendre, et soignait nuit et jour les pestiférés, avec un dévouement que la religion seule peut inspirer. Il manqua même de tomber victime de sa charité, car il fut atteint de la terrible maladie, et n'en fut guéri que par une intervention spéciale de Dieu.

Après une vie si bien remplie, Bernardin mourut à Pavie, en l'an 1494, ayant prédit lui-même le jour de sa mort. Le peuple le pleura comme un bienfaiteur et un Saint, et lui fit de magnifiques funérailles. Pour symboliser sa pureté angélique, sa dépouille mortelle fut suivie par trois mille enfants vêtus de blanc ; et afin de rappeler en même temps son amour pour Dieu et sa charité envers les hommes, chacun de ces enfants portait une bannière où était brodé le nom de Jésus, qu'il avait si souvent invoqué, et l'image d'un Mont-de-Piété. La Congrégation des Rites a rendu, le 30 janvier 1872, un décret relatif à la cause de sa canonisation. Ce décret fut ratifié et confirmé par le souverain pontife Pie IX, le 1er février 1872.

Tiré de l'*Année franciscaine*, revue et corrigée.

BARUCH, UN DES DOUZE PETITS PROPHÈTES

(VIe siècle avant Jésus-Christ).

Baruch, que l'historien Josèphe dit avoir été d'une famille illustre de la tribu de Juda et parfaitement instruit de la langue hébraïque, était fils de Nérias, petit-fils de Maasias et frère de Saraïas, un des grands de la cour de Sédécias, roi de Juda (597-587). Il renonça généreusement aux avantages qu'il pouvait espérer dans le monde pour suivre Jérémie et se rendre le compagnon de tous ses travaux et de tous ses périls. Il devint le plus considérable et le plus fidèle de ses disciples et lui servit même de secrétaire ; car ce Prophète ayant reçu ordre du Seigneur de mettre par écrit les prophéties qu'il avait publiées jusque sous le règne de Joachim, roi de Juda (608-597), Baruch les écrivit, et, les ayant portées au temple, il en fit la lecture aux grands et au peuple qui s'y étaient assemblés. Son attachement à Jérémie lui attira nombre de persécutions, mais le Seigneur sut le consoler et le fortifier de plus en plus dans le dessein qu'il avait conçu de n'abandonner jamais son maître.

La quatrième année du règne de Sédécias (593), Baruch fut envoyé à Babylone avec son frère Saraïas ; il était chargé d'une lettre de la part de Jérémie, avec ordre de la jeter dans l'Euphrate après en avoir fait la lecture aux Juifs emmenés en captivité à Babylone sous les règnes précédents. Baruch s'acquitta fidèlement de sa mission ; puis il revint à Jérusalem, chargé, de la part des captifs, de remettre aux Juifs de cette ville une somme d'argent et une lettre d'amitié. De retour dans la cité sainte, Baruch conserva pour Jérémie le même attachement qu'auparavant. Lorsque cette ville fut assiégée par Nabuchodonosor (588), Jérémie ayant été mis en prison, Baruch y fut enfermé avec lui. Enfin, ce Prophète s'étant vu obligé de se retirer en Egypte, quelques années après la ruine de Jérusalem (587), Baruch l'y accompagna et ne l'abandonna point qu'il ne lui eût rendu les derniers devoirs. Il retourna ensuite à Babylone où l'on croit qu'il finit ses jours.

Le livre de *Baruch*, divisé en six chapitres, suit immédiatement, dans nos Bibles, les *Lamentations* de Jérémie ; il fut écrit par Baruch lui-même à Babylone, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, et après la ruine de Jérusalem et du temple. Les fréquents hébraïsmes qui se rencontrent dans ce livre prouvent qu'il fut écrit en hébreu ou en chaldéen ; mais le texte original n'existe plus : il était perdu dès le temps de saint Jérôme, et ce Père nous assure que les Juifs ne l'admettaient point dans leur canon, ce qui n'a pas empêché l'Eglise de le regarder comme canonique. On l'a quelquefois attribué à Jérémie, parce qu'autrefois les écrits de ces deux Prophètes étaient renfermés dans un même volume, et que d'ailleurs Baruch a mis dans son livre non-seulement les prophéties que le Seigneur lui avait inspirées, mais encore celles qu'il avait ouïes de son maître Jérémie, et qu'il n'avait pas mises en écrit de son vivant.

Outre les excellentes instructions dont le livre de Baruch est rempli, il contient une prédiction bien claire de l'incarnation du Fils de Dieu, par ces paroles du chapitre III, verset 38 : « Il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes ». C'est ce texte qu'on lit, dans les représentations du Prophète, sur le cartouche qu'il déroule de la main.

Baillet : *Vie des Saints de l'Ancien Testament ;* Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

SAINT ANNEMOND OU CHAMOND,

ARCHEVÊQUE DE LYON, MARTYR PRÈS DE CHALON-SUR-SAÔNE (657).

Saint Annemond était issu d'une des plus illustres familles de la Gaule. Son père, Sigonius, originaire de Rome, fut préfet de Lyon sous les règnes de Dagobert et de Clovis II ; sa mère se nommait Pétronie. Elevé à la cour avec Delphin, son frère, qui fut gouverneur de Lyon, Annemond se fit estimer de Clovis II à cause de ses vertus, et ce prince le choisit pour un de ses conseillers. Son zèle et sa piété le firent élire, vers 650, pour succéder à Vivence sur le siége de

Lyon, et quelques historiens remarquent que ce choix fut si universellement approuvé, qu'on vit plusieurs villes envoyer pour son sacre des présents de la plus grande richesse.

Devenu primat des Gaules, Annemond remplit avec la plus scrupuleuse exactitude tous les devoirs d'un saint et fidèle pasteur. Il souscrivit au privilége d'exemption accordé le 22 juin 653, à l'abbaye de Saint-Denys en France, acheva les bâtiments de Saint-Pierre et y établit une communauté de religieuses où ses deux sœurs, Pétronille et Lucie, prirent le voile, et se consacrèrent tout particulièrement avec leurs compagnes aux œuvres de charité. Il reçut avec de grandes marques d'affection et de respect saint Benoît Biscop, qui, accompagné du jeune Wilfrid, depuis évêque d'York, passait à Lyon, en allant d'Angleterre à Rome. Lorsqu'à son retour Wilfrid séjourna à Lyon, Annemond se l'attacha et le retint auprès de lui. Les bontés du saint prélat lui avaient fait oublier sa patrie pour demeurer dans les Gaules, et l'évêque de Lyon, charmé de la vertu et des autres brillantes qualités de son disciple, lui donna la tonsure cléricale et voulut le faire son héritier. Mais Wilfrid, après avoir demeuré trois ans à Lyon, eut la douleur de voir verser le sang de celui qu'il regardait comme son père, et la générosité de le suivre jusqu'à la mort.

Après le décès de Clovis II, Ebroïn, maire du palais, craignit qu'Annemond n'élevât la voix pour faire connaître les vexations dont il accablait le peuple de Lyon. Il résolut donc de lui ôter la vie. A cet effet, il eut recours à la calomnie et l'accusa du crime de lèse-majesté et d'intelligence avec quelques princes étrangers pour enlever le sceptre au jeune Clotaire III. Le farouche Ebroïn n'eut pas plus tôt appris qu'Annemond s'était dérobé par la fuite à ses poursuites, qu'il dépêcha après lui des satellites, sous le prétexte de l'amener au roi. Toutefois, comme il appréhendait que le vénérable prélat prouvât trop clairement son innocence, il donna ordre à ses soldats de le massacrer avant qu'il arrivât à la cour. C'est ce qui eut lieu dans un chemin écarté, près de Châlon-sur-Saône, le 28 septembre 657. Saint Wilfrid, et les autres ecclésiastiques qui accompagnaient l'évêque, ramenèrent son corps à Lyon et l'inhumèrent dans l'église Saint-Pierre, où ses reliques ont été conservées jusqu'à l'époque de la Révolution.

Le nom de saint Chamond a été donné à une ville de l'ancienne province de Forez, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Etienne (Loire). Il y avait autrefois, à Paris, un hôtel appelé l'hôtel Saint-Chamond, que les filles de l'Union chrétienne acquirent, en 1683, et où elles firent bâtir une église qui devint la principale communauté de leur congrégation, et qui était dédiée sous le vocable du saint évêque de Lyon. On invoque saint Annemond ou Chamond contre l'épilepsie.

Extrait du *Gallia Christiana nova*, par Fisquet. — Cf. *Acta Sanctorum*, sous le 28 septembre.

SAINTE LIOBE OU LIÈBE [1],

ABBESSE DE BISCHOFSHEIM, AU DIOCÈSE DE MAYENCE (779).

Sainte Liobe fut un modèle de la perfection chrétienne tant en Angleterre qu'en Allemagne. Elle sortait d'une illustre famille anglo-saxonne, et naquit dans le pays des Saxons occidentaux. Ebbe, sa mère, était proche parente de saint Boniface, archevêque de Mayence. Une longue stérilité lui avait fait perdre l'espérance d'avoir des enfants, lorsque Liobe vint au monde; elle l'offrit à Dieu dès qu'elle fut née, et l'éleva dans le mépris des choses de la terre.

Liobe fut mise dans le monastère de Winburn (comté de Dorset), que gouvernait la sainte abbesse Tette, encore plus distinguée par sa sagesse et ses vertus que par le titre auguste de sœur du ro d'Angleterre. Elle y fit de grands progrès dans la science du salut, et y prit le voile de religion. C'était une personne de grande vertu, d'une figure angélique, d'une prudence rare, d'une charité prompte à tous les sacrifices; sur ses traits brillait constamment une douce joie, pleine de décence, également éloignée de la sombre tristesse et de la gaieté sans retenue, qui se manifeste par le rire. Notre jeune professe avait des connaissances rares dans une personne de son sexe; elle entendait le latin et faisait même des vers en cette langue, comme on le voit par ses lettres à saint Boniface. Elle lisait assidûment les saintes Ecritures, en pénétrait le sens avec beaucoup

1. *Alias :* Livette, Liouvette, Liobé, Liobguthe, *Leobgytha, Truthgeba.*

de sagacité et en gravait dans sa mémoire les plus remarquables endroits; à l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament, elle ajouta même celle des saints Pères, des décrets des conciles et du droit ecclésiastique. Supérieure à toutes ses sœurs, elle se croyait la dernière de toutes, et cette humilité, qu'elle avait dans le cœur, apparaissait dans tout son extérieur. Elle exerçait l'hospitalité avec un zèle admirable : tous les hôtes qui se présentaient, elle leur servait à manger, étant elle-même à jeun, et de ses mains leur lavait les pieds.

Saint Boniface, qui était en correspondance avec elle, et qui connaissait son mérite, pria instamment son abbesse et son évêque de la lui envoyer avec quelques autres religieuses. Son but était de les employer à établir, en Allemagne, un monastère pour des personnes de leur sexe. Tette ne consentit qu'avec beaucoup de peine au départ de celle qu'elle regardait comme le plus précieux trésor de sa maison. Liobe arriva en Allemagne vers l'an 748. Saint Boniface l'établit, ainsi que ses compagnes, dans le monastère qui a été appelé depuis Bischofsheim (diocèse de Mayence), c'est-à-dire *Maison de l'évêque*. La prudence et le zèle de notre Sainte rendirent bientôt célèbre le nouvel établissement. La communauté devint si nombreuse qu'elle fut en état de fournir assez de religieuses pour peupler divers monastères qu'on fonda en Allemagne. Quelque temps après le martyre de saint Boniface, Liobe se retira dans un de ces nouveaux monastères appelé Schonersheim, et situé à environ deux lieues de Mayence. Elle continua d'y vivre dans la pratique du jeûne et de la prière. Charlemagne, qui fut depuis empereur, était pénétré de vénération pour elle; et Hildegarde, femme de ce prince, la fit venir à Aix-la-Chapelle, pour la consulter sur plusieurs affaires importantes. Liobe résista fortement aux sollicitations que lui fit la reine, de rester à la cour; elle retourna dans son monastère, où elle mourut le 28 septembre 779. Elle fut enterrée à Fulde (Hesse-Cassel), auprès de saint Boniface, et il se fit à son tombeau plusieurs miracles.

On représente sainte Liobe priant à côté d'un enfant qu'on vient de trouver mort dans l'eau. Il s'agit d'un infanticide qu'on avait attribué aux religieuses de Bischofsheim; les prières de sainte Liobe obtinrent que la vraie coupable fût obligée d'avouer son crime; c'était une malheureuse qu'on nourrissait à la porte de l'abbaye et qui demeura possédée du démon.

Propre de Mayence; Godescard; *Acta Sanctorum;* Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

LE BIENHEUREUX SIMON DE ROXAS,

DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS (1624).

Simon naquit à Valladolid en 1552. Ses parents, Grégoire Ruiz et Constance de Roxas, qui étaient de fervents chrétiens, le formèrent de bonne heure à la piété. Ils s'efforcèrent de lui inspirer un tendre amour pour la sainte Vierge, et cet amour a toujours brillé en lui d'un éclat particulier jusqu'à la fin de sa vie. Simon était jeune encore quand il entra dans l'Ordre de la Trinité pour la Rédemption des captifs; il s'y livra avec ardeur à l'étude de la théologie et fit dans les sciences de rapides progrès. Il avait un moyen précieux et toujours efficace d'éclairer son intelligence : quand il rencontrait quelque difficulté, il en demandait la solution à la prière.

Notre jeune profès occupa successivement toutes les charges de son Ordre et les remplit avec prudence et discrétion, à la satisfaction générale. Sur sa réputation, la reine d'Espagne, Elisabeth, épouse de Philippe II, le choisit pour son confesseur. En acceptant cette charge, Simon ne renonça à aucun de ses travaux; il continua d'annoncer la parole de Dieu, et, pour honorer d'une façon toute particulière la sainte Vierge, il établit une Confrérie dont les membres s'obligeaient à faire chaque jour en son honneur quelque pratique de dévotion. Sa réputation ne fit que grandir avec les années, et Philippe II, partant pour prendre possession du trône de Portugal, lui confia ses deux fils, don Carlos et don Ferdinand. Les honneurs n'affaiblirent en rien l'humilité du serviteur de Dieu. Il exerçait le saint ministère autant que le lui permettaient les offices qu'il avait à remplir et consacrait à la prière et à la méditation tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations.

Une maladie épidémique s'étant déclarée, le bienheureux Simon se dévoua tout entier au service de ceux que frappait le fléau. Il répondit au roi qui lui défendait de visiter les hôpitaux et les prisons dans la crainte qu'il n'apportât la contagion dans le palais : « J'aime mieux le service

des pauvres que celui de la cour ». Son Ordre lui dut l'établissement d'un nouveau monastère à Madrid. Averti de sa fin prochaine, il l'annonça à ses religieux, et, après avoir célébré la sainte messe avec une dévotion extraordinaire, il expira la nuit suivante, à l'âge de soixante-douze ans (28 septembre 1624), Tous les Ordres religieux de Madrid assistèrent à ses funérailles et célébrèrent pour lui un service solennel dans les églises de leurs monastères. Le procès de canonisation commença peu de temps après son décès; plus de cent témoins furent entendus et déposèrent des vertus ou des miracles du serviteur de Dieu. Le pape Clément XIII l'inscrivit au catalogue des Bienheureux, le 13 mai 1776.

Tiré du Supplément de Charles Butler, par M. l'abbé Tresvaux

XXIXe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au mont Gargan (mont Santo-Angelo, dans la Capitanate), la commémoraison de saint MICHEL, archanche, fête que l'Eglise célèbre en mémoire du jour où l'on consacra en ce lieu, sous son nom, un temple d'un extérieur assez commun, mais rempli d'une vertu toute céleste. 493. — En Thrace, la fête des saints martyrs Eutyche, Plaute et Héraclée. — En Perse, sainte Gudélie, martyre, qui, ayant converti plusieurs païens à Jésus-Christ, et refusant d'adorer le soleil et le feu, souffrit diverses tortures sous le roi Sapor, eut la peau de la tête arrachée, et fut attachée à un poteau où elle mérita le triomphe du martyre. IVe s. — Dans le même royaume, les saints martyrs Dadas, proche parent du roi Sapor; Casdoé, sa femme, et Gabdélas, leur fils; lesquels, après avoir été dépouillés de leurs honneurs, éprouvés par divers tourments, déchirés de coups et détenus longtemps en prison, eurent la tête tranchée. IVe s. — En Arménie, les saintes vierges Ripsime, et ses compagnes, martyres, sous le roi Tiridate [1]. Vers 310. — A Auxerre, saint Fraterne, évêque et martyr [2]. 451 — A Ponte-Corvo, près d'Aquin (Terre de Labour), saint Grimoald, prêtre et confesseur. Vers 1140. — En Palestine, saint Quiriace ou Cyriaque, annachorète [3]. 554 ou 555.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers, Meaux et Paris, fête de la Dédicace de saint Michel et de tous les anges, citée au martyrologe romain de ce jour, — Au diocèse de Trèves, saint Ludwin ou Luidvin, archevêque de ce siége et confesseur [4]. Vers 713. — Au diocèse de Troyes, saint BOUIN *(Boe-*

1. Voir quelques détails au jour suivant. (Additions des Bollandistes.)

2. On croit que saint Fraterne est le même que saint Saturne à qui saint Germain (418-448) confiait le soin de son diocèse pendant son absence, et qui était prêtre de l'Oratoire de Saint-Maurice. Il fut ordonné le 26 septembre 448. En 451, les Huns, conduits par Attila (432-453), traversèrent la ville d'Auxerre et mirent à mort saint Fraterne (29 septembre). On l'inhuma dans l'Oratoire de Saint-Maurice, où les cryptes de l'ancienne abbaye de Saint-Germain conservent encore le tombeau du martyr. — *Gallia Christiana nova.*

3. Cyriaque naquit à Corinthe, ville du royaume actuel de Grèce (Argolide) et quitta de bonne heure son pays natal pour se retirer dans le désert. Après avoir visité les lieux saints de la Palestine, il se fixa à Jérusalem et entra en qualité de moine dans la laure que gouvernait alors le saint abbé Eustorge. Quand il se fut formé dans cette maison à la pratique de toutes les vertus monastiques, désireux de mener une vie plus parfaite, il parcourut l'immensité des déserts et embauma successivement du parfum de sa sainteté ceux de Suca, de Natuph, de Ruban, de Susac. On assure qu'il était lié d'une grande amitié avec saint Jean le Silenciaire et qu'il combattit fortement avec lui les moines origénistes qui avaient Léonce et Nonnus pour chefs. Cyriaque parvint à une vieillesse fort avancée et s'endormit dans le Seigneur à l'âge de cent sept ans. — *Vies des Pères des déserts d'Orient,* par le R. P. Michel-Ange Marin.

4. On l'appelle aussi Leodowin, Lutwin, Luitwin, Leotwin. — Il sortait d'une des plus illustres familles

mius), prêtre et solitaire, cité au martyrologe de France du 28 septembre. 570. — Au petit village d'Isle-Aumont (Aube, arrondissement de Troyes, canton de Bouilly), au diocèse de Troyes, saint URSION, curé de cette paroisse et supérieur du monastère de Notre-Dame de ce lieu. Vers 375. — A Troyes, le décès du bienheureux JEAN DE GAND, moine de Saint-Claude, puis ermite. 1419. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Notre-Dame de Longpont (*Sancta Maria de Longo-Ponte*), au diocèse de Versailles, le bienheureux JEAN DE MONTMIRAIL, religieux. 1247. — A Nantes, saint Victorin, confesseur. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Condat (*S. Claudius in monte Jura*), au diocèse de Saint-Claude, le bienheureux Simon, comte de Crespy-en-Valois (Oise), au diocèse de Beauvais, cité déjà au martyrologe de France du 25 septembre, et dont nous donnerons la vie au mois d'octobre. 1082. — A Abbeville (Somme), au diocèse d'Amiens, la vénérable Catherine de Vis, vierge du Tiers Ordre des Minimes et native de cette ville. Elle était la onzième de douze enfants que son père Nicolas de Vis et sa mère Marguerite Billet élevèrent dans la crainte de Dieu : la peste de 1596 les enleva tous, père, mère et les dix aînés, et Catherine, âgée de dix-huit ans, demeura seule avec une sœur plus jeune encore. L'éducation chrétienne qu'elle avait reçue dans sa famille la maintint dans la voie du bien ; elle embrassa le Tiers Ordre des Minimes en 1602, et vécut jusqu'à la fin de sa vie dans la plus grande pureté. Elle s'éteignit à l'âge de cinquante-six ans ; plusieurs miracles se sont opérés à son tombeau. 1634. — Au diocèse de Nevers, anniversaire de la Consécration, par Pierre de Cros, évêque d'Auxerre, de l'église de Saint-Pierre-ès-Liens de Varzy (Nièvre), arrondissement de Clamecy. 1350. — En Limousin, le vénérable Charles de Blois, duc de Bretagne et vicomte de Limoges, célèbre par sa piété dont il n'interrompit point les exercices, même sur les champs de bataille. Il périt dans la fameuse journée d'Auray (Morbihan) qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne. Les papes Urbain V et Grégoire XI s'occupèrent de sa canonisation ; le schisme survint qui la suspendit. 1364. — A Saint-Junien (Haute-Vienne), au diocèse de Limoges, le décès du vénérable Pierre David, dominicain, célèbre par son humilité, sa douceur, son obéissance, sa ferveur et toutes les autres vertus modestes et silencieuses qui font le parfait religieux. 1311. — Dans la même ville, le décès du vénérable Ithier, abbé du chapitre régulier de Saint-Junien ; il fut un modèle de discipline monastique. 992 ou 993.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile — Au mont Gargan, commémoraison du bienheureux Michel, archange, à l'occasion de l'église qui y fut consacrée sous son nom, et qui, quoique d'un extérieur fort commun, fut remplie d'une vertu toute céleste. Cette fête fut célébrée dans tout notre Ordre, sous un rite plus élevé et avec octave, en vertu d'un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, quand ce glorieux chef eut été choisi pour son illustre patron et principal titulaire. 493.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Atina, ville du royaume de Naples (Terre de Labour), saint Fulgence, évêque de cet ancien siége et confesseur. Il fut sacré par le pape saint Clément Ier (91-100) et gouverna son Eglise pendant trente et un ans, sept mois et vingt-huit jours. Il leva de terre, pour lui donner une sépulture plus honorable, le corps du bienheureux Marc, martyr et évêque d'Atina ; ensevelit dans un petit oratoire contigu à celui du bienheureux Marc les corps des saints martyrs Nicandre, Marcien, Passicras et Darie ; s'endormit lui-même dans le Seigneur, plein de jours et de vertus, et fut inhumé près de la basilique de Saint-Pierre d'Atina. IIe s. — En Thrace, avec les saints martyrs Eutyche, Plaute et Héraclée, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints Placide, Ambute, Tracie et Donate, également martyrs, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Rome, les saints martyrs Salutaire, Possesse, Janvier, Ample, Célédon, Justin et plusieurs soldats, compagnons de leur martyre, cités à la même source. — Dans la petite île d'Uffnau, sur le lac de Zurich (Suisse), le bienheureux Alaric ou Adalaric, d'abord moine à Einsiedeln ou Notre-Dame des Ermites (*Eremitarum cœnobium, Eremus Deiparæ Virginis*), au canton de Schwitz, puis solitaire dans l'île d'Uffnau. Sa sainteté, signalée par plusieurs miracles, le rendit l'objet d'une grande

de l'Austrasie et fut élevé à Trèves par saint Basin, son oncle, qui en était archevêque. Ses parents l'engagèrent dans les liens du mariage et il eut un fils nommé Milon. Aussitôt que la mort de sa femme lui eut rendu la liberté, méprisant les vanités du monde, il bâtit à ses frais le monastère de Metloc ou Mithlac (*Mediolacus*, Ordre de Saint-Benoît), sur la Sarre, et y embrassa la vie religieuse. Ses vertus le tirèrent de l'ombre du cloître et l'élevèrent, après la mort de Basin, sur le siége archiépiscopal de Trèves (698) qu'il tint jusqu'à sa mort arrivée en 713. Quelques auteurs ont prétendu à tort qu'il gouverna aussi les Eglises de Reims et de Laon. Il fut enseveli à Mithlac où l'on garde ses reliques. — *Acta Sanctorum*, 29 septembre.

vénération. Comme il avait été portier à Einsiedeln avant d'être ermite à Uffnau, on le voit représenté, dans l'église de Notre-Dame des Ermites, tenant à la main gauche un trousseau de clefs ; près de lui est un ange qui lui présente du pain ; c'est pour rappeler la manière miraculeuse dont il reçut plusieurs fois sa nourriture dans l'île d'Uffnau, alors que le débordement du lac de Zurich avait rendu sa cellule inaccessible. 973. — Dans l'ancien bourg (aujourd'hui ruiné) de Forca Palena, au diocèse de Solmona (Abruzze Ultérieure deuxième), et à Rome, le bienheureux NICOLAS DE FORCA PALENA, de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme de la Congrégation du bienheureux Pierre de Pise. 1449. — A Philippes, ville de Macédoine, sainte Théodote, martyre. Ancienne courtisane, elle fut enfin touchée de la grâce et se fit chrétienne. Le préfet Agrippa ayant ordonné, à l'occasion d'une fête d'Apollon, que toute la ville se réunit pour offrir un sacrifice à cette prétendue divinité, Théodote fut accusée de ne vouloir point prendre part à la cérémonie. Conduite devant le préfet, elle déclara avec force qu'elle ne commettrait jamais le sacrilége qu'on exigeait d'elle. Son exemple encouragea sept cent cinquante chrétiens qui refusèrent comme elle d'obéir au préfet. Théodote souffrit la prison, le chevalet, la flagellation ; elle eut ensuite les dents brisées et la tête tranchée. Radieuse, elle s'envola au ciel, où l'attendait la couronne de gloire. 318.

FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE,

ET DE TOUS LES SAINTS ANGES

493 [1]. — Pape : Saint Gélase. — Empereur d'Orient : Anastase Ier.

Michael clarissima stella angelici ordinis.
Saint Clément d'Alexandrie.

Si l'orgueil a été le principe de la rébellion et de la chute de Lucifer, l'humilité a fait de saint Michel le prince de la milice céleste et de la milice chrétienne. L'abbé Martin, *Panégyriques.*

Ce qui a donné occasion à cette fête a été la dédicace de l'église de Saint-Michel, sur le mont Gargan (aujourd'hui mont Santo-Angelo, dans la Capitanate), qui fut faite en l'année 493, d'une manière miraculeuse, par le ministère de ce prince des armées de Dieu, de même que l'Eglise avait aussi été bâtie sans que les hommes y missent la main. Toutefois, comme l'office de ce jour n'est pas celui de la dédicace des temples, mais un office particulier en l'honneur de tous les anges et surtout du même saint Michel, nous allons montrer ce que l'Ecriture sainte, les Conciles, les Pères et les Maîtres de la théologie nous apprennent touchant ces intelligences célestes et touchant quelques-unes d'elles en particulier.

Qu'il y ait des anges, c'est une vérité constante et indubitable, et dont presque toutes les pages de l'Ecriture sainte nous rendent témoignage, comme l'a fort bien remarqué le pape saint Grégoire, dans l'homélie XXXIVe sur les Evangiles. Il est vrai que les Sadducéens, parmi les Juifs, et quelques hérétiques, parmi les chrétiens, ont eu la témérité de le nier ; mais ils ne l'ont pu faire sans combattre l'Ancien et le Nouveau Testament, et sans renoncer à Moïse et à l'Evangile. Nous voyons dans l'Ancien Testament les anges apparaître à Abraham, à Jacob, à Josué, à Gédéon, à Manué, à David, aux Machabées, et presque généralement à tous les Prophètes. Dans le Nouveau, Jésus-Christ et saint Jean sont annoncés et préconisés par des anges, et les Apôtres, aussi bien que leur divin Maître, parlent souvent de

1. Cette date est celle de la dédicace de l'église Saint-Michel du mont Gargan.

ces sublimes créatures : L'*Histoire ecclésiastique* et surtout la *Vie des Saints*, nous fournissent encore une infinité de témoignages de leur existence, et, s'il est question des démons, qui sont des anges dépravés par le péché, les actions des énergumènes, dont plusieurs surpassent toutes les forces de la nature et qui doivent par conséquent venir d'une cause plus pénétrante et plus active, comme de parler des langues inconnues, de découvrir des secrets cachés ou éloignés, en sont aussi une preuve certaine et authentique. Enfin, s'il n'y avait point d'ange, le monde manquerait d'un genre de créatures absolument nécessaires à sa perfection : ce que l'on ne peut pas dire, puisqu'il est le chef-d'œuvre d'un ouvrier infiniment puissant et parfait.

Pour ce qui est de la nature des anges, Tertullien, Origène et quelques autres Pères des premiers siècles, ont cru qu'ils n'étaient pas tout à fait spirituels et immatériels, mais qu'ils avaient des corps extrêmement subtils et déliés qui entraient dans la composition de leur substance. Mais le concile de Latran, sous Innocent III, a rejeté et proscrit cette opinion, lorsqu'il a dit : « Nous croyons fermement qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu éternel et infini, lequel, au commencement du temps, a tiré tout ensemble du néant l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, l'angélique et la mondaine, et ensuite a formé entre les deux, la nature humaine, composée de corps et d'esprit »; car ces paroles nous montrent que les anges n'ont aucun mélange de corps et qu'ils sont des formes très-pures, qui se soutiennent par elles-mêmes sans pouvoir être unies à un sujet. Le nom d'*esprit*, que le texte sacré leur donne ordinairement, fait voir la même vérité; puisque, par le mot *esprit*, l'on entend proprement une substance qui n'a point de corps. Enfin, la raison qui prouve l'existence des anges, prouve aussi qu'ils sont immatériels, puisqu'ils ne sont nécessaires à la perfection de l'univers, qu'afin que, comme il y a des natures purement corporelles et des natures partie corporelles, partie spirituelles, il y en ait aussi de purement spirituelles. Il est vrai que ces esprits ont souvent apparu sous des figures sensibles et principalement sous des figures humaines, ce qui a donné lieu aux peintres et aux sculpteurs, et même à Moïse, par l'ordre de Dieu, de nous les représenter comme de jeunes hommes d'une grâce et d'une beauté sans pareille ; mais ces corps, sous lesquels ils apparaissent, n'étaient point vivants et animés. C'étaient seulement des corps aériens qu'ils se formaient pour un peu de temps, afin de s'accommoder à la condition et à la portée des personnes auxquelles ils étaient envoyés, ils n'étaient pas dans ces fantômes comme l'âme est dans son corps, lui donnant la vie et le rendant capable des opérations végétantes et animales ; mais seulement comme un ouvrier est dans sa machine, dont il se sert pour exécuter ses desseins et pour accomplir les ouvrages de son art.

De ce grand principe de l'immatérialité des anges, il faut inférer premièrement qu'ils sont indivisibles et n'ont point de membres ni de parties; car il n'y a que la matière revêtue de la quantité qui puisse donner des parties; or, puisque ces sublimes créatures n'ont point de matière, ni ensuite de quantité, il est clair qu'elles sont indivisibles et ne sont nullement composées de parties. Elles peuvent donc se mettre tout entières, s'il faut ainsi parler, dans un seul point de l'espace, et il n'y a point de si petit espace au monde, où tout ce qu'il y a de bons anges ou de démons ne puisse être présent en même temps, sans s'incommoder l'un l'autre. D'ailleurs, lorsqu'il leur plaît de s'étendre à un grand espace, en y opérant immédiatement par eux-mêmes, ils sont tellement tout entiers dans tout

l'espace, qu'ils sont aussi tout entiers dans chacune de ses parties, de même que notre âme est toute dans notre corps, et toute dans chacun de ses membres et de ses organes.

Il faut conclure, en second lieu, que les anges sont doués d'intelligence et capables de connaître toutes sortes d'objets. Car, selon la doctrine angélique de saint Thomas, après Aristote, il n'y a que la dépendance qu'une forme a de la matière qui puisse l'empêcher d'être intellectuelle, de se voir, de se contempler elle-même, et de connaître tout ce qui est hors d'elle ; ainsi, les anges n'ayant nulle dépendance de la matière et étant des substances purement spirituelles, il faut nécessairement avouer qu'ils sont capables de toutes les fonctions de la vie intellectuelle ; aussi Dieu ne les a créés que pour ses fonctions, nous voulons dire pour le connaître, pour l'aimer, pour publier ses grandeurs, pour exécuter ses ordres, pour gouverner cet univers, et pour veiller à la conservation des espèces et des individus qu'il contient. Les Latins les appellent *mentes*, c'est-à-dire des intelligences, et comme des pensées vivantes et subsistantes.

Ajoutons, pour troisième conclusion, que la manière de connaître des anges est beaucoup plus noble et plus excellente que celle des hommes ; car l'expérience nous fait voir que plus une chose est dégagée de la matière, plus aussi sa connaissance est pure, simple, parfaite, subtile, élevée et pénétrante. Or, bien que les hommes aient une âme spirituelle et immatérielle, le corps néanmoins et la matière entrent dans leur composition, et leur âme en dépend dans ses connaissances : que pourrait-elle connaître sans le secours, du moins indirect, des sens? Les anges, au contraire, comme nous l'avons dit, sont entièrement dégagés de la matière, tant pour leur être que pour leurs opérations ; ils ont donc une manière de connaître bien préférable à celle des hommes. En effet, au lieu que nous avons besoin de la présence, du contact des objets extérieurs pour les connaître, les anges en ont une connaissance innée ; et s'il s'agit de quelques connaissances nouvelles et surnaturelles, ils les reçoivent immédiatement de Dieu. Pour connaître chaque objet en particulier, il nous en faut une perception particulière qui nous en marque séparément les propriétés, au lieu que les anges ont des idées universelles qui leur font voir clairement et distinctement tout un genre avec ses espèces et toute une espèce avec ses individus. Quand nous sautons, pour ainsi parler, d'une connaissance à une autre, ce que nous appelons raisonner et discourir, les anges pénètrent tout d'un coup et d'un seul regard dans le fond de chaque chose et voient les effets dans leurs causes, les conclusions dans leurs principes, et les propriétés de chaque être dans la substance qui en est la source. Si, tantôt nous connaissons, tantôt nous cessons de connaître, soit par le sommeil, soit par la seule inapplication de notre esprit, les anges sont toujours appliqués, toujours en acte, non pas que leurs connaissances et leurs opérations soient une même chose avec leur entendement, comme en Dieu, où il n'y a nulle composition ; mais parce qu'il y a des objets qui leur sont si présents, tels que leur propre substance, et Dieu qui en est l'auteur, qu'ils n'en peuvent pas détourner la vue un seul moment. Enfin, lorsque nous oublions facilement ce que nous avons appris, les anges s'impriment si fortement l'idée de ce qu'ils ont vu et connu une fois, qu'il ne peut jamais être effacé de leur mémoire, quoiqu'il soit néanmoins en leur pouvoir de n'y point penser actuellement, rien ne les forçant de s'occuper sans cesse de toutes les choses où s'étendent leur science et leur lumière intellectuelle.

Cette spiritualité des anges nous fait encore connaître qu'ils ont une volonté

libre et indifférente pour se porter aux objets par amour, ou par aversion, suivant les lumières que leur entendement leur en fournit. Car il n'y a point d'être qui n'ait une pente ou une inclination proportionnée à sa nature : la terre a sa pesanteur pour descendre, le feu a sa légèreté pour monter, les plantes ont leur désir naturel de se nourrir et de se propager, les animaux ont leur appétit qui fait qu'ils cherchent leur bien et qu'ils fuient leur mal ; or, l'inclination propre de la nature spirituelle et intelligente, c'est la volonté libre, par laquelle, s'attachant invariablement à la fin, elle se porte avec indifférence aux divers moyens qui n'ont pas une liaison nécessaire avec la fin. C'est donc une vérité constante que ces anges ont une volonté libre et indifférente, capable d'amour ou de haine, de toutes les affections, de toutes les vertus et de tous les vices qui peuvent convenir à la volonté. D'où il suit aussi qu'au temps de leur création, et avant qu'ils se fussent déterminés, ils étaient capables de mérite et de démérite, de récompense et de châtiment ; comme, en effet, quelques-uns, par leur soumission, ont mérité une récompense éternelle, et les autres, par leur rébellion, se sont rendus dignes des châtiments qui ne finiront jamais. Il faut remarquer que, nonobstant cette liberté, la volonté des anges n'est pas changeante et irrésolue comme la nôtre, parce que, comme ils connaissent tout d'un coup ce qui peut leur faire aimer ou haïr un objet, ne leur venant plus de nouvelles découvertes, ils demeurent si fortement attachés à leur premier choix, qu'ils ne s'en désistent jamais.

Enfin, du même principe de la spiritualité de ces sublimes créatures, il suit nécessairement qu'ils ne sont nullement sujets aux passions et aux accidents des corps, comme au froid, au chaud, à la faim, à la soif, à la lassitude, à la vieillesse, aux maladies et à la mort. Leur substance est toujours la même, leur vie ne souffre point de changement, ils ne sont pas plus vieux maintenant qu'ils étaient il y a six mille ans ; leur durée qui a eu un commencement, n'aura jamais de fin ; et, au lieu que nous n'obtenons qu'après une longue suite de jours et d'années la perfection qui est due à notre nature, ils ont eu, dès le moment de leur production, tous les avantages naturels dont leur être était capable.

Ces grandes prérogatives font assez voir que, selon la nature, ils sont, en beaucoup de manières, plus nobles et plus parfaits que les hommes ; car la perfection d'une chose se prend de sa manière d'être et d'opérer ; or, tout ce que nous avons dit montre que la manière d'être et d'opérer de ces intelligences célestes est bien supérieure à la nôtre ; il ne faut donc point douter qu'ils ne nous surpassent en excellence et en perfection. C'est aussi ce que le Roi-Prophète nous apprend au psaume VIIIe, quand, parlant à Dieu du premier homme, ou même de l'homme en général, il lui dit : *Minuisti eum paulo minus ab angelis : gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum :* « Bien que vous ayez comblé l'homme de gloire et d'honneur, et que vous l'ayez fait le chef de ce monde visible et corporel, il faut néanmoins reconnaître, Seigneur, que vous l'avez mis dans un degré inférieur à celui des anges ». Jésus-Christ nous enseigne la vérité, lorsqu'à l'occasion de saint Jean-Baptiste, il assure que le moindre du royaume des cieux, ce que plusieurs Docteurs expliquent du dernier des anges bienheureux, surpasse en excellence le plus parfait de tous les hommes. Nous avons dit, néanmoins, selon la nature et les propriétés naturelles : car il est constant que, par la grâce et l'union hypostatique, l'homme a été élevé en Jésus-Christ et en Marie infiniment au-dessus de tous les anges ; et que beaucoup de Saints, comme le saint Précurseur, les

Apôtres et les hommes apostoliques, sont parvenus, par leurs mérites, à une plus grande gloire que celle des anges des ordres inférieurs.

Il y aurait des choses admirables à dire de la force que Dieu leur a donnée, de leur agilité, de la promptitude de leurs mouvements et de la manière dont ils parlent ensemble, pour se communiquer mutuellement leurs lumières ; mais ces riches matières, qui demandent une longue discussion, sont plus propres pour les écoles de théologie que pour un ouvrage où nous ne cherchons que l'édification des fidèles. Disons seulement, en un mot, que leur force est si grande, qu'il n'y a point de puissance corporelle qui puisse leur résister : ce sont eux qui font rouler dans l'espace les mondes immenses : un seul tua en une nuit cent quatre-vingt mille soldats de l'armée de Sennachérib, pour punir ce prince des blasphèmes qu'il avait vomis contre Dieu. Leur mouvement est si prompt, que le savant Tertullien ne fait point difficulté d'assurer qu'ils sont partout en un moment, et que le ciel, la terre, les enfers et toutes les différences de ces lieux, ne sont pour eux que comme un seul lieu. Enfin, leurs entretiens sont si industrieux, que, sans nulle parole ni signe extérieur, ils s'expliquent et se font entendre les uns des autres par la seule formation et la seule direction de leurs pensées.

Le Concile de Latran, que nous avons déjà cité, nous apprend qu'ils furent créés au commencement des siècles, conjointement avec le monde corporel : *Ab initio temporis simul utramque ex nihilo condidit creaturam spiritualem et corporalem ;* ce qui nous donne sujet de croire que Moïse a compris leur création ; ou sous celle du ciel, en disant : « Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre »; ou sous celle de la lumière, en ajoutant incontinent après : « Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite». Ils n'ont donc pas été créés de toute éternité, comme quelques philosophes l'ont pensé, ni à un temps inconnu et indéterminé avant la création du monde, selon le sentiment d'Origène et de plusieurs Pères grecs, mais au premier moment et dans le point de la naissance de toutes choses.

Il est certain que le nombre des anges n'est pas infini, puisque tout ce qui est créé doit nécessairement avoir des bornes ; c'est pourquoi Etienne II, évêque de Paris, qui vivait en l'année 1272, condamna la proposition de quelques théologiens qui disaient que « les substances séparées étaient actuellement infinies ». Mais il faut avouer que ce nombre est prodigieux et au-dessus de toute imagination des hommes. Daniel et saint Jean, dans son Apocalypse, n'en parlent que par milliers. Job dit que « ce nombre est sans nombre ». Saint Denis, dans son livre de la *Hiérarchie céleste*, chap. XIV°, assure qu'il surpasse celui de toutes les choses matérielles. Le Docteur angélique en donne pour raison que la perfection de l'univers demande que les créatures les plus nobles surpassent en quantité ou en nombre celles qui leur sont inférieures. Quelques théologiens croient que la pensée de saint Denis est qu'il y en a plus que d'individus de toutes les espèces corporelles ; c'est-à-dire, que de pierres, de métaux, de grains, de plantes et d'animaux. Mais saint Thomas borne sa proposition aux seules espèces, en sorte qu'il y ait seulement plus d'anges que de différences des choses corporelles. Dans cette incertitude, ce que nous pouvons penser de plus vraisemblable, c'est qu'il y a plus d'anges du dernier ordre qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais d'hommes ; parce que chaque homme a son ange gardien, que cet ange n'est pris ordinairement que du dernier ordre, et qu'un même ange n'est point, ni successivement, ni en même temps, le gardien de plusieurs hommes. D'ailleurs, comme ces ordres sacrés sont d'autant plus nombreux qu'ils sont plus parfaits et plus relevés, on

peut croire qu'il y a plus d'archanges que d'anges, plus de principautés que d'archanges, plus de puissances que de principautés, et ainsi des autres ordres : ce qui porte sans doute le nombre de ces Esprits célestes à une quantité que nous ne pouvons comprendre.

Mais ce qui est plus admirable, c'est que, selon la doctrine de saint Thomas, dans cette grande multitude d'anges, il ne s'en trouve pas deux qui soient de même espèce et qualité ; mais ils diffèrent tous en nature et en propriétés spécifiques ; de même que si, dans une prairie couverte et émaillée de fleurs, chacune de ces fleurs était différente en forme, en couleur et en odeur ; ou qu'une couronne royale, toute semée et enrichie de pierreries, chaque pierre précieuse eût un œil, un éclat, une figure et une beauté particulière : ainsi, les anges sont tellement disposés que, depuis le dernier jusqu'au premier, il y a un surcroît continuel de grâces, de beauté et de perfection. Cependant ce nombre et cette variété ne sont pas sans distinction et sans ordre ; car nous distinguons dans les anges trois grandes compagnies que nous appelons hiérarchies, c'est-à-dire principautés sacrées : la supérieure, la moyenne et l'inférieure ; et, dans chaque hiérarchie, nous distinguons encore trois chœurs, qui font en tout neuf chœurs, savoir : dans la première, les séraphins, les chérubins et les trônes ; dans la seconde, les dominations, les vertus et les puissances ; et, dans la troisième, les principautés, les archanges et les anges. Les hiérarchies se distinguent selon les différentes applications des trois actes hiérarchiques qui sont de purifier, d'éclairer et de perfectionner. Car les anges de la première hiérarchie sont ceux qui, n'étant point purifiés, éclairés et perfectionnés par aucune autre créature qui leur soit supérieure, mais seulement par des rayons immédiatement émanés de Dieu, ont cette prérogative de purifier, d'éclairer et de perfectionner les anges inférieurs. Les anges de la seconde sont ceux qui reçoivent ces faveurs des anges de la première et les communiquent à ceux de la troisième. Enfin, les anges de la troisième sont ceux qui sont purifiés, éclairés et perfectionnés par les anges supérieurs, mais qui ne produisent pas ces actes dans toute la circonférence de la nature angélique. On appelle purifier, éclairer et perfectionner, communiquer une lumière divine qui, en bannissant le défaut de connaissance, conduise à la pénétration de la vérité ; de sorte que ce ne sont pas proprement trois actes, mais un seul acte qui a trois rapports et trois fonctions différentes, et l'impression de cet acte n'est pas contraire à la perfection des anges ; car bien qu'ils aient tous des connaissances admirables, il y a néanmoins des vérités surnaturelles qui leur sont cachées et dont ils ont besoin d'être instruits, ou immédiatement de Dieu, ou par l'illumination de leurs supérieurs.

Pour ce qui est des trois chœurs de chaque hiérarchie, on les distingue selon les différents rapports de ces esprits, ou à Dieu, ou à la conduite générale du monde, ou à la conduite particulière des Etats, des compagnies et des personnes. Par rapport à Dieu, ceux qui excellent en charité sont appelés *séraphins*, du mot hébreu *séraph*, qui signifie embraser, brûler, consumer. Ceux qui excellent en lumière et en sagesse sont appelés *chérubins*, du mot hébreu *chérub*, que saint Jérôme et saint Augustin interprètent *plénitude de sagesse et de science*. Ceux qui soutiennent par leur force l'éclat de la grandeur et de la majesté de Dieu sont appelés *trônes*, et quelquefois *sedes Dei*, « les siéges du Tout-Puissant » ; le trône est le lieu où le prince se fait voir dans toute la splendeur de sa gloire. Par rapport à la conduite générale de l'univers, ceux qui distribuent aux anges inférieurs leurs fonc-

tions et leurs ministères sont appelés *dominations*, parce qu'il appartient aux maîtres et aux souverains de déclarer à leurs sujets à quels emplois ils doivent s'occuper. Ceux qui exécutent les grandes actions qui touchent au gouvernement universel du monde et de l'Eglise, et qui opèrent pour cela des prodiges et des miracles extraordinaires, sont appelés *vertus*, parce qu'ils participent d'une manière particulière à la force et à la vertu invincibles de Dieu. Ceux qui maintiennent dans les créatures l'ordre de la divine Providence, et empêchent efficacement qu'il ne soit troublé par les efforts des démons et de toute autre cause maligne, sont appelés *puissances*, parce que c'est un effet de grande puissance de réprimer la furie de ces esprits malins et artificieux. Enfin, par rapport à la conduite particulière des Etats, des compagnies et des personnes, ceux qui président aux royaumes, aux provinces et aux diocèses sont appelés *principautés*, comme ayant une intendance plus étendue et plus universelle. Ceux qui sont envoyés de Dieu dans les affaires de plus grande importance, et qui portent les messages considérables sont appelés *archanges*, nom qui signifie la prééminence de leurs missions, et ceux qui ont la garde de chaque homme en particulier, pour le détourner du mal, le porter au bien, le défendre contre ses ennemis visibles et invisibles, et le conduire au chemin du salut, sont appelés *anges*, par l'appropriation qu'on leur fait en particulier du nom commun à tous les esprits célestes. Sur quoi il faut remarquer, avec le pape saint Grégoire, que le nom d'*ange* ne signifie pas leur nature, qui est d'être de purs esprits, dégagés de la matière, capables de connaître et d'aimer Dieu ; mais seulement leur emploi et leur office, qui est d'être envoyés pour le secours des hommes ou pour le bien de tout l'univers.

Il y a néanmoins une difficulté, c'est de savoir si toutes les intelligences glorieuses sont immédiatement envoyées ici-bas pour procurer le salut des enfants de Dieu, ou s'il n'y a que celles des chœurs inférieurs qui soient sujettes à ces missions, pendant que les autres, que l'on appelle *assistantes*, demeurent perpétuellement autour du trône de la Majesté divine.

Saint Denis l'Aréopagite, saint Grégoire, pape, le Docteur angélique et plusieurs autres, tiennent qu'il n'y a que les anges inférieurs qui soient envoyés de cette sorte, même extraordinairement, et que, lorsque nous voyons dans l'Ecriture un séraphin purifiant les lèvres du prophète Isaïe, un chérubin tenant une épée enflammée à la porte du paradis terrestre, et surtout le grand saint Michel, que Daniel appelle l'un des premiers princes, si souvent occupé à la protection du peuple d'Israël, il ne faut pas croire que des anges des premiers chœurs soient descendus sur la terre pour faire ces fonctions ; mais seulement qu'ils les ont faites par des anges inférieurs qui les représentaient et qui portaient pour cela leurs noms ; de même que celui qui apparut à Moïse sur la montagne de Sinaï, dit qu'il était le Dieu d'Abraham ; et celui qui apparut à Jacob en Mésopotamie dit qu'il était le Dieu de Béthel, parce qu'ils étaient les Nonces de Dieu, et qu'ils le représentaient en ces occasions. D'autres Docteurs estiment qu'il n'y a point d'ange, de quelque hiérarchie et de quelque chœur qu'il soit, qui ne soit sujet à être envoyé ici-bas immédiatement, au moins par dispense et pour les affaires de plus haute conséquence, ce qu'ils appuient sur ces paroles de saint Paul aux Hébreux, chap. Ier : « Ils sont tous les ministres du Tout-Puissant, envoyés pour le service de ceux qui doivent hériter de la vie éternelle ». L'une et l'autre de ces opinions sont probables ; mais il ne faut point douter que, comme Jésus-Christ est le Seigneur et le Chef de tous les anges, et le même Dieu qu'ils adorent dans les splendeurs de la gloire

éternelle, ils ne soient tous indifféremment descendus sur la terre, soit pour lui rendre hommage dans sa naissance, soit pour le servir dans le désert, soit pour accompagner son triomphe dans sa Résurrection et dans son Ascension.

Nous n'avons encore parlé que de leur état naturel et des avantages qui leur conviennent par le droit de leur création. Nous apprenons de saint Augustin, que leur souverain Auteur, en leur donnant l'être de la nature, les enrichit aussi de l'être de grâce : *Simul in eis et condens naturam et largiens gratiam.* A quoi saint Basile et saint Damascène ajoutent qu'il leur donna la grâce à proportion de leur perfection naturelle, c'est-à-dire qu'il donna plus de grâce aux plus éminents, et moins de grâce à ceux dont la dignité et l'excellence étaient moindres. Cependant, il ne leur en donna pas encore la gloire et la béatitude éternelles, mais il les mit en état de voyager, et, les ayant ornés de vertus surnaturelles, qui sont les apanages de cet état, nous voulons dire de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, il leur conféra aussi les secours nécessaires pour mériter cette béatitude. Cet état, néanmoins, ne devait pas être long : un moment leur suffisait pour se rendre dignes de cette récompense qui leur était proposée, et un plus grand espace leur aurait été inutile, puisqu'ils sont d'une nature si pénétrante et ensuite si attachée aux choix qu'ils ont faits, qu'ils ne s'en départent jamais.

Ce fut en ce moment qu'il se fit un grand ravage et une terrible division dans le ciel. Le prince et le plus beau de tous ces esprits, celui qui avait reçu un être plus parfait et une grâce plus abondante ; celui qui était obligé d'être plus reconnaissant à la bonté et à la magnificence de son Dieu, s'enorgueillit si fort dans la considération de ses perfections, et fut tellement enivré de l'amour de sa propre excellence, qu'il ne voulait plus dépendre de Dieu pour la consommation de son bonheur, se persuadant qu'il était suffisant à lui-même et qu'il pouvait être heureux sans cette soumission. Il fit tous ses efforts pour persuader la même chose aux autres Esprits, et leur inspira en même temps la rébellion contre le Créateur ; et, en effet, il y en eut beaucoup qui s'attachèrent à lui et suivirent son parti. On croit que leur nombre monta bien jusqu'au tiers, suivant ces paroles de saint Jean, dans son *Apocalypse*, chapitre XIIe : *Cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum :* « Sa queue entraînait avec lui la troisième partie des étoiles ». Mais le glorieux saint Michel, qui était le second des séraphins, et qui devint le premier par l'apostasie de ce rebelle, lui résista avec une force et une vigueur admirables, en lui opposant cette puissante interrogation, qui est renfermée dans la signification de son nom : *Quis ut Deus?* « Qui est donc semblable à Dieu ? » Et sa généreuse résistance fortifia le reste de ces intelligences célestes et les maintint dans le devoir et dans l'obéissance.

Cette victoire fut aussitôt suivie de châtiment et de récompense. Lucifer et ses adhérents furent précipités dans les enfers, pour y être punis éternellement ; et saint Michel, avec toutes les compagnies des anges fidèles, fut élevé à la vision intuitive de Dieu, à la béatitude éternelle et à l'heureuse possession du souverain bien. Ainsi, selon la parole de Moïse, au chapitre premier de la *Genèse :* « Dieu divisa les ténèbres d'avec la lumière » : *Divisit lucem a tenebris ;* et, exilant les esprits de tenèbres, il remplit les enfants de lumière des splendeurs de sa divinité.

C'est de ces anges de lumière, distingués par la grâce de Dieu et par leur propre fidélité de ceux que saint Paul appelle Princes des ténèbres,

que nous célébrons aujourd'hui la victoire, le triomphe et le bonheur, et nous le faisons avec d'autant plus de justice, que nous en avons reçu et en recevons tous les jours des faveurs et des bienfaits inestimables. Car, sans parler de ceux qui nous sont conférés par nos anges gardiens, dont nous parlerons bientôt dans leur fête particulière, c'est par le ministère des anges que Dieu conserve et gouverne tout cet univers, qu'il fait tourner les cieux, règle le mouvement des astres, ménage et dispense leurs influences, maintient les éléments, fait que les saisons se succèdent invariablement les unes aux autres, donne la fécondité à la terre, à la mer et aux animaux qui servent à notre nourriture, et détourne une infinité de maux dont les démons, nos ennemis, nous accableraient si nous n'étions sous leur protection. C'est encore par leur ministère qu'il fonde les Etats, en empêche la désolation et la ruine, y entretient la subordination et la justice, éloigne la guerre, la famine, la peste et les autres fléaux, et est comblé de biens et de richesses. C'est surtout par leur ministère qu'il conduit son Eglise, communique sa vérité et sa force aux souverains Pontifes, préside aux Conciles généraux et leur donne son assistance infaillible, règle les diocèses et les églises particulières, éclaire les docteurs, inspire les évêques, remplit de zèle les prédicateurs, soutient les Ordres religieux, purifie les vierges ; en un mot, qu'il maintient toute la hiérarchie ecclésiastique, qui est une image de la hiérarchie angélique. Dans cette vue, saint Sophrone salue tous les anges en ces termes : « O bienheureux Esprits, Compagnons célestes, Bataillons invincibles, Immense multitude, Armée sans nombre, Hauteur sans pareille, Grandeur incompréhensible, Subtilité sans mesure, Agilité inconcevable, Gloire qui ne peut tomber dans l'esprit de l'homme, Vertu au-dessus de toute vertu, Ministres du souverain Maître de toutes choses, vous êtes éminemment Vents, Pluies, Montagnes, Collines, Nuées, Flambeaux, Princes, Capitaines, Diacres, Apôtres, Prédicateurs, Prophètes, Evangélistes, Interprètes des saints Mystères, Présidents, Gardiens, Conservateurs, Guides et Protecteurs. C'est vous qui passez en un moment d'un bout du monde à l'autre ; qui remplissez de votre substance toute l'étendue du ciel et des airs ; qui ne laissez aucun homme sans le garder et l'accompagner ; qui êtes perpétuellement attentifs au commandement de votre créateur, et qui exécutez à point nommé toutes ses volontés. Je vous supplie donc de m'assister à l'heure de ma mort et de régler tellement la balance de mon jugement, que vous déchargiez miséricordieusement le bassin de mes crimes, que j'ai chargé et appesanti par toutes les actions de ma vie ».

L'Ecriture sainte fait souvent mention de sept anges particuliers qui sont debout devant le trône de la Majesté de Dieu. Saint Raphaël, au livre de *Tobie*, chap. XIIe, dit de lui-même qu'il est un de ces sept. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, n'en parle pas moins de huit fois. Il faut sans doute que ces anges soient des plus grands. Et, en effet, saint Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, livre VI, les appelle : *Primogenitos Angelorum principes :* « Les premiers princes de la hiérarchie céleste ». Ils sont donc de l'ordre des séraphins et même les plus parfaits et les plus éminents de cet Ordre.

Le même saint Jean, au chapitre VIIe de son *Apocalypse*, parle de quatre anges qui auront charge, à la fin du monde, de nuire à la terre et à la mer. Cependant, dans toute l'Ecriture, il n'y a que trois anges auxquels l'on donne des noms particuliers : saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël. Pour les noms d'Uriel, de Salathiel, de Jéhudiel et de Barachiel,

que quelques auteurs donnent aux quatre autres des sept dont nous avons parlé, ils ne sont point reçus de l'Eglise. Nous lisons dans le Concile romain, tenu sous le pape Zacharie, que les hérétiques Albert et Clément furent condamnés et frappés d'anathème, pour avoir, entre autres choses, fait cette prière : « Je vous supplie, ange Uriel, ange Raguel, ange Jubiel, ange Michaël, etc. », parce que, disent les Pères de ce Concile, excepté le nom de Michel, tous les autres sont plutôt des noms de démons que des noms de bons anges, et que l'Ecriture et la Tradition apostolique ne reconnaissent que trois anges par leurs noms, qui sont saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël.

Pour saint Michel, nous apprenons de saint Denis l'Aréopagite, dans son livre de la *Hiérarchie céleste*, chap. IXe, qu'il était le prince et le protecteur de la Synagogue. En effet, nous en avons quatre célèbres témoignages dans le Texte sacré. Le premier est dans l'Epître canonique de saint Jude, où il est dit que « saint Michel disputa contre le démon touchant le corps de Moïse ». C'est que le démon voulait le découvrir aux Israélites, afin de les porter à l'idolâtrie ; et saint Michel, au contraire, qui savait l'inclination de ce peuple à l'idolâtrie, tint ferme pour empêcher qu'il ne fût découvert. Le second est au chap. Xe de *Daniel*, où ce Prophète nous le représente comme soutenant efficacement les intérêts des Juifs contre l'ange protecteur du royaume de Perse. Le troisième est au chap. XIIe du même Prophète, où il nous assure que saint Michel viendra au temps de l'antechrist pour combattre contre l'enfer en faveur du peuple qui lui a été commis. Enfin, le quatrième est au chap. XIIe de l'*Apocalypse*, où saint Jean décrit admirablement ses victoires contre le dragon et ses adhérents : ce qui ne se doit pas seulement entendre de celle qu'il a remportée dans les cieux avant la création de l'homme, mais aussi d'une infinité d'autres qu'il a gagnées dans toute la suite des siècles.

On attribue encore dans l'Ancien Testament d'autres effets et des apparitions très-remarquables de ce grand prince des armées de Dieu. Pantaléon, diacre de l'église de Constantinople, dit que ce fut lui qui encouragea et instruisit Adam, notre premier père, après son péché ; retint la main d'Abraham, pour ne pas immoler son fils Isaac ; délivra les Israélites de la captivité d'Egypte et les conduisit à pied sec par le milieu de la mer Rouge ; apparut à Josué après le passage du Jourdain, et le rendit maître de Jéricho, par la ruine subite et miraculeuse de ses tours et de ses murs. D'autres ajoutent que ce fut lui qui amena, par l'ordre de Dieu, tous les animaux à Adam avant sa désobéissance, pour recevoir leurs noms de sa bouche ; transporta Enoch dans le paradis terrestre, pour y attendre la fin du monde et le temps du dernier jugement ; conserva l'arche de Noé après l'avoir remplie d'animaux de toutes sortes d'espèces ; lutta contre Jacob, le bénit et le préserva des embûches de son frère Esaü ; donna la loi à Moïse sur la montagne de Sinaï ; extermina Coré, Dathan et Abiron, pour avoir murmuré et s'être soulevés contre Moïse ; empêcha le faux prophète Balaam de maudire le peuple de Dieu ; se fit voir à Gédéon et l'anima à combattre contre les Madianites ; prédit à Mandé et à sa femme la naissance du fort Samson, leur fils ; rendit David victorieux de Goliath et le délivra de la persécution de Saül ; frappa le peuple de peste pour punir une action de vanité de ce prince ; enleva le prophète Elie dans un chariot de feu, pour le réserver au temps de la consommation des siècles ; parut au milieu des trois enfants dans la fournaise de Babylone ; transporta le prophète Habacuc par les cheveux, avec le dîner qu'il avait préparé pour

ses moissonneurs, à la fosse aux lions, afin d'y nourrir le prophète Daniel, que le roi de Perse y avait fait enfermer ; ordonna à saint Gabriel d'expliquer au même Daniel le mystère du sacrifice perpétuel ; conserva la pureté de Judith dans le camp d'Holopherne, et rendit cette illustre veuve victorieuse d'un si redoutable ennemi ; délivra le peuple juif de la captivité de Babylone ; chassa du temple à coups de fouet le sacrilége Héliodore, que le roi Antiochus y avait envoyé pour en enlever les trésors ; fortifia les Machabées dans les grands combats qu'ils eurent à soutenir contre divers rois de Syrie et d'Egypte ; enfin qui descendait de temps en temps dans la piscine probatique pour en rendre les eaux salutaires et leur donner la force de guérir celui qui s'y jetait le premier. Peut-être n'a-t-il pas fait toutes ces choses immédiatement par lui-même ; mais ce beau mot du chap. XIIe de Daniel : *In tempore illo consurget Michaël, princeps magnus qui stat pro filiis populi tui :* « En ce temps, se lèvera Michel, ce grand prince, qui soutient la cause et les intérêts des enfants de votre peuple » ; ce mot, disons-nous, fait croire qu'il n'y a aucune de ces actions à laquelle il n'ait présidé, et qui ne se soit faite au moins par son ordre.

Si saint Michel a été le protecteur de la Synagogue, il n'est pas moins le protecteur de l'Eglise de Jésus-Christ, comme saint Jean Chrysostome l'établit dans la *seconde Oraison contre les Juifs,* saint Grégoire au livre XVIIe de ses *Morales*, et il n'a pas manqué de le déclarer lui-même dans ses *Apparitions*, que nous avons rapportées assez au long au 8 mai. Aussi, plusieurs auteurs tiennent que ce fut lui qui visita et consola Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers ; annonça sa résurrection aux saintes femmes, et surtout à Marie-Madeleine ; commanda à saint Philippe, diacre, de s'approcher du chariot de l'eunuque Ethiopien, pour le catéchiser, et le transporta ensuite à Azoth ; apparut à Corneille, le centenier, et lui ordonna d'envoyer chercher saint Pierre ; délivra ce grand apôtre des prisons d'Hérode et le rendit aux larmes de l'Eglise désolée ; et apparut souvent à saint Jean pour lui découvrir les mystères de l'Apocalypse. C'est de lui que parle le prêtre à la messe, lorsqu'après la consécration il demande à Dieu que son sacrifice soit représenté devant sa divine Majesté par les mains de son saint ange. C'est lui-même que l'Eglise invoque à la mort des fidèles, qui reçoit leurs âmes au moment de leur séparation, qui les défend au jugement de Dieu contre les injustes accusations du prince des ténèbres, et qui les porte dans le sein d'Abraham pour y jouir des délices de la vie éternelle. Enfin, nous avons dans l'*Histoire ecclésiastique* tant de miracles de ce grand prince, tant d'effets de son secours et de sa protection, tant de vœux faits pour mériter son assistance, tant de temples bâtis en son honneur au lieu de ses apparitions, et en actions de grâces des faveurs obtenues par son moyen, qu'on ne peut nullement douter qu'il ne soit une des causes universelles des biens qui sont conférés à l'Eglise et à tout le genre humain.

La France le reconnaît aussi pour un de ses principaux patrons et gardiens ; et, de fait, on ne peut assez estimer les faveurs qu'elle en a reçues par le célèbre pèlerinage à Saint-Michel de la Tombe, dont il a été parlé au jour de son apparition. Nous avions dans le royaume cinq belles abbayes de son nom ; et le roi Louis XI, qui regardait ce prince des armées de Dieu comme le chef invincible de ses propres troupes, institua en son honneur et en son nom, en 1469, un Ordre de chevaliers qui subsistait encore au XVIIe siècle, quoique l'Ordre du Saint-Esprit, établi par le roi Henri III, en 1578, fût devenu plus considérable.

Disons enfin, pour terminer tout ce discours sur les excellences et les

prérogatives de saint Michel, qu'étant le second des anges, il est devenu le premier et le chef par la chute de Lucifer. L'Ecriture nous déclare assez clairement cette vérité dans l'*Apocalypse*, chap XIIe, lorsqu'elle dit que « saint Michel et ses anges combattaient contre le dragon » : car, par ces paroles, elle nous fait connaître que saint Michel est le capitaine, et que les anges sont soldats. Nous pouvons aussi l'inférer de ces mots de Daniel : *Michael unus de principibus primis.* « Michel, un des premiers princes ». Car *un*, en cet endroit, signifie *premier*, mettant le nombre cardinal pour le nombre ordinal, de même qu'au premier livre de la *Genèse* ces mots : « Le soir et le matin firent un jour », signifient « firent le premier jour ». L'Eglise, dans une oraison de la recommandation de l'âme, appuie la même vérité quand elle demande à Dieu « que saint Michel, son archange, qui a mérité la principauté de la milice céleste, reçoive celle qu'elle lui recommande et qui est près de se séparer de son corps ». Enfin, le cardinal Bellarmin prouve ce sentiment au chap. Ier du *Souverain Pontife* par le témoignage de plusieurs Pères, comme de saint Bernard et du bienheureux Laurent Justinien.

Pour saint Gabriel, sa dignité paraît assez par les commissions admirables qu'il a reçues pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation. Le cardinal Marc Viger l'a même voulu préférer à saint Michel dans son livre intitulé : *Decachordum Christianum ;* mais son propre rang, c'est d'être le second des séraphins. Outre les messages que l'Evangile lui attribue en termes formels, à saint Zacharie et à la sainte Vierge, on croit que c'est lui qui est apparu trois fois à saint Joseph : pour lui annoncer la conception de Notre-Seigneur, pour l'avertir de fuir en Egypte et pour le faire retourner en Palestine, comme longtemps auparavant il était apparu à Daniel pour l'assurer que le Messie naîtrait après soixante-dix semaines d'années. Quelques auteurs croient aussi que ce fut lui qui consola Notre-Seigneur dans le jardin, quoique d'autres attribuent cette grande action à saint Michel, comme au plus digne et au premier de tous les anges.

Enfin, pour saint Raphaël, nous ne saurions rien ajouter aux choses rapportées dans le livre de Tobie, lesquelles sont si pleines d'admiration et de suavité, qu'on ne peut les lire sans verser des larmes de dévotion. L'un et l'autre de ces deux anges sont invoqués par les fidèles : saint Gabriel, comme la force de Dieu, saint Raphaël, comme la médecine de Dieu ; et plusieurs ont reçu des assistances miraculeuses par leur intercession : comme Hubert, trésorier d'un roi de Pologne, qui fut préservé de l'enfer par saint Gabriel, pour lequel il avait une extrême dévotion, et un bourgeois d'Orléans, qui fut délivré des voleurs en allant à Saint-Jacques, er Galice, par saint Raphaël, dont il avait imploré l'assistance.

Les anges ne paraissent pas avoir été introduits dans la composition des tableaux chrétiens avant le IVe siècle ; ils figurent même très-rarement avec leurs attributs particuliers dans les divers monuments de Rome souterraine. — Voici les principaux attributs que l'art chrétien assigne aux anges :

1° La forme humaine, afin que les fidèles comprennent combien ces intelligences célestes sont disposées à secourir les hommes et toujours prêtes à exécuter les ordres de Dieu en notre faveur ; — 2° des ailes, pour les mêmes motifs ; — 3° un encensoir, parce qu'ils offrent nos prières à Dieu, selon ce qu'il est écrit dans l'Apocalypse : « Et il vint un autre ange, et il se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or ; et on lui donna beaucoup de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les Saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu » ; — 4° la jeunesse, parce qu'ainsi

l'exigent, et leur immortalité qui n'est autre chose qu'une jeunesse éternelle, et la nature de leurs fonctions qu'ils sembleraient moins aptes à remplir, s'ils étaient ou des enfants ou des vieillards ; — 5° la beauté, car tel est le type que nous fournissent les saintes Ecritures ; — 6° quelquefois la nudité, qui, dans l'homme tombé, produit la honte, mais, chez les anges, est une marque de sainteté, de chasteté, d'immortalité, d'innocence ; — 7° des attributs militaires : c'est ainsi que nous les représente l'histoire des Machabées : « Un cavalier parut devant eux avec une robe blanche, des armes d'or, et agitant sa lance » ; — 8° des vêtements blancs, signe d'innocence et de joie, et couleur sacerdotale ; — 9° une ceinture, pour montrer qu'ils sont prêts à exécuter les ordres qui leur sont confiés ; la ceinture est aussi le symbole de la chasteté ; — 10° des ornements de pierres précieuses, symbole de l'éclat de leurs différentes vertus ; — 11° quelquefois enveloppés de nuages, parce que leur demeure propre est dans les cieux ; — 12° les pieds nus : les ministres de Dieu se sont ordinairement abstenus de chaussures, comme nous le voyons par l'exemple d'Isaïe, de Moïse, des Apôtres. — On assigne aux anges divers instruments qui nous rappellent, tantôt la colère de Dieu dont ils sont les ministres, comme le glaive ; tantôt sa miséricorde dont ils sont les organes à notre égard, comme les attributs de la Passion ; tantôt la justice qu'ils exercent en son nom, comme la balance. La trompette réveille l'idée du jugement dernier, et les autres instruments de musique celle des saintes voluptés du séjour céleste.

Quant à l'archange saint Michel en particulier, on le voit représenté : 1° terrassant le démon ; 2° présentant des balances à l'enfant Jésus : dans les plateaux sont les âmes des justes ; 3° combattant les anges rebelles ; 4° debout sur un ange révolté : sur sa cuirasse sont figurés le soleil, la lune et des étoiles ; sur son baudrier est représenté un Zodiaque ; il tient une palme et montre dans le ciel un mot hébreu qui signifie : *Quis ut Deus?* 5° pesant les âmes coupables du sang innocent ; 6° apparaissant à un évêque qui reçoit de l'archange l'ordre de bâtir une église sur le mont Gargan ; 7° tenant à la main une sorte de *labarum*, comme prince de la milice céleste, ou une simple épée de chevalier, pour rappeler sa lutte avec Lucifer.

L'archange saint Michel est le patron des balanciers, bonnetiers, chapeliers, maîtres d'escrime, étuvistes, fabricants d'oublies et gaufriers, merciers et épiciers, mesureurs, peintres, vitriers, doreurs, plafonneurs. On l'invoque aussi pour la bonne mort. Les raisons intimes de ces divers patronages sont assez difficiles à pénétrer : quelques-unes sautent aux yeux [1] ; nous laissons aux intelligences prime-sautières le soin de saisir les autres.

Un grand nombre d'Etats, comme l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Bavière, etc.; et de villes, comme Bénévent, Bruxelles, Le Puy, Madrid, etc., se sont mis sous la protection spéciale de saint Michel.

CHAPELET ANGÉLIQUE

EN L'HONNEUR DE SAINT MICHEL ARCHANGE.

D'après une pieuse tradition, l'archange saint Michel déclara à une personne religieuse qu'il verrait avec plaisir mettre en usage une prière particulière en son honneur et en celui de tous les anges du ciel, et qu'il récompenserait ceux qui pratiqueront cette dévotion, de faveurs spéciales

1. Comme ange de la justice, saint Michel est naturellement le patron légitime des moribonds, des balanciers et des mesureurs ; comme patron de Michel-Ange, il l'est, par extension, de ses disciples plus ou moins immédiats, les peintres, doreurs, plafonneurs, vitriers.

dans les besoins publics, surtout de l'Eglise catholique : puis il arriva qu'une Carmélite du monastère de Vetralla, au diocèse de Viterbe, morte en odeur de sainteté l'an 1751, fit ses délices de cette forme de prière, appelée vulgairement Chapelet angélique. A la demande des religieuses de ce monastère, Sa Sainteté Pie IX, par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 8 août 1851, accorda les indulgences qui suivent :

1° Celui qui récitera ce chapelet gagnera chaque fois sept années et autant de quarantaines d'indulgence.

2° Celui qui portera sur soi ce chapelet ou qui baisera seulement, en quelque jour que ce soit, la médaille à l'effigie des saints Anges qui lui est annexée, gagnera une indulgence de cent jours.

3° Ceux qui réciteront journellement ce chapelet obtiendront une indulgence plénière, une fois le mois, au jour dans lequel, s'étant confessés et ayant fait la communion, ils prieront particulièrement pour l'exaltation de notre sainte mère l'Eglise et pour la conservation du Souverain Pontife.

4° Ceux qui pratiqueront les œuvres précédemment enjointes gagneront une indulgence plénière dans les fêtes de l'Apparition de saint Michel (8 mai), de la Dédicace du saint Archange (29 septembre), de l'archange saint Gabriel (18 mars), de l'archange Raphaël (24 octobre), et des saints Anges Gardiens (2 octobre).

Pour gagner ces indulgences, il faut se servir d'un chapelet particulier : il consiste en neuf *Pater noster* avec trois *Ave Maria* après chaque *Pater noster*, en quatre autres *Pater noster* à la fin (le premier à saint Michel, le deuxième à saint Gabriel, le troisième à saint Raphaël, le quatrième à notre ange gardien), et en la récitation de salutations correspondantes avec Antienne et Oraison finale particulières.

Ces chapelets doivent être bénits par le confesseur *pro tempore* du monastère de Vetralla, ou par les prêtres qui en ont obtenu le pouvoir [1].

Nous avons tiré ce que nous avons dit sur ces glorieux Esprits : de saint Thomas; des théologiens qui ont écrit sur la première partie de sa *Somme;* et de quelques auteurs qui en ont fait des traités exprès, surtout de la *Chronique des grandes actions de saint Michel,* par Michel Naveus, chanoine et archidiacre de l'église de Tournai, et de l'*Histoire abrégée des Anges*, par le R. P. Boniface Constantin, de la Compagnie de Jésus. — L'iconographie a été puisée dans le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes,* par M. l'abbé Martigny, dans le *Dictionnaire hagiographique* de M. l'abbé Migne, et dans les *Caractéristiques des Saints,* du Père Cahier.

SAINT BOUIN, PRÊTRE,

SOLITAIRE PRÈS DE SAINT-MARDS-EN-OTHE, AU DIOCÈSE DE TROYES

570. — Pape : Jean III. — Rois de France : Sigebert Ier; Gontran; Chilpéric Ier.

Solitudo virtutis fructus uberrimos germinat.
La solitude est une source intarissable de vertus.
Saint Jean Chrysostome.

Une ancienne tradition nous apprend que saint Bouin (*Boëmius*) naquit en Champagne, peut-être même dans le diocèse de Troyes ; mais les données sont trop incertaines pour qu'on puisse rien préciser. Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce Saint, après avoir passé ses premières années dans le monde, se sentit vivement pressé de lui dire un éternel adieu et de se retirer dans la solitude. Il chercha donc un lieu sauvage et désert, où, loin des regards humains, il pût se livrer à la pratique de la pénitence et aux douceurs de la contemplation. Une petite vallée entourée de bois, entre Saint-

1. Voir, pour plus de détails, et, en général, pour tout ce qui a rapport aux confréries et associations religieuses, le *Manuel* de M. l'abbé Verry, prêtre du diocèse de Verdun. — Bar-le-Duc, chez Louis Guérin, 1873.

Mards et Maraye-en-Othe (Aube, arrondissement de Troyes, canton d'Aix-en-Othe), lui parut être l'endroit que lui avait destiné la divine Providence. Il s'y fixa et se construisit une petite chapelle et une cellule, au bord d'une fontaine. C'est là que, selon la profonde parole de saint Grégoire de Tours, il demeura avec lui-même, *habitavit secum*, c'est-à-dire qu'il joignit la solitude de l'âme à celle du corps ; il détacha son cœur des choses terrestres et se concentra tout entier dans la connaissance de Dieu et de soi-même. Imposant un silence absolu à toutes les facultés de son âme, il la possédait dans un recueillement continuel, purifiait ses affections et les enflammait par la contemplation du souverain bien. Qu'elles étaient ferventes ses aspirations vers le ciel ! « Comme le cerf altéré », s'écriait-il souvent avec le Prophète, « aspire après la fraîcheur des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! » Le cœur sans cesse élevé vers le Seigneur, il eût pu dire encore avec saint Paul : « Notre conversation est dans les cieux ». Aussi, comme il gémissait, lorsque, après ses extases d'amour, il revenait à lui et se voyait encore attaché à la terre par les liens de son corps ; lorsque, réfléchissant à la fragilité humaine, il pensait que de plus saints et de plus forts que lui étaient tombés dans le péché ! L'ombre seule d'une faute légère le faisait trembler, et souvent il remerciait Dieu de l'avoir appelé à une vie qui, pour n'être pas exempte de tentations et de dangers, lui permettait toutefois de déjouer plus facilement les artifices du démon. Mais afin de s'assurer la victoire, il prenait les armes infaillibles indiquées par saint Paul : la prière, la vigilance et le jeûne. Son lit était la terre nue ; sa nourriture, du pain, du sel et des racines ; sa boisson, l'eau pure de la fontaine. Et que dire de ses autres austérités ? Avec quelle impitoyable rigueur il traitait son corps pour le soumettre au joug de l'esprit et triompher de ses sens ! Aussi atteignit-il un degré sublime de perfection et de sainteté, qui, tout en lui faisant un trésor de mérites pour le ciel, lui attirait dès ici-bas le respect et la vénération des pays environnants. Il n'avait pu si bien se cacher, qu'on ne finît par découvrir sa retraite. On accourait à lui comme à un homme d'un puissant crédit auprès de Dieu, et jamais cette confiance n'était trompée. Comme sa solitude n'était pas éloignée des habitations, il ne se passait point de semaine qu'il ne reçût la visite des villageois, qui tenaient à honneur de lui fournir les vivres nécessaires. Jamais il ne refusait leurs offrandes ; mais il les réservait pour les distribuer aux pauvres, qui, connaissant sa vie austère et charitable, ne manquaient pas de s'adresser à lui comme à leur père nourricier. Le travail de ses mains devenait aussi la matière de ses aumônes, et jamais aucun malheureux ne quitta son ermitage sans avoir obtenu quelque soulagement à sa misère. Notre saint profitait de ces visites pour rappeler à tous ceux qui l'abordaient leurs devoirs envers Dieu, la douceur du joug de Jésus-Christ, le néant des biens de la terre, et la nécessité d'acquérir ceux du ciel, les seuls véritables. Ses paroles produisaient l'impression la plus salutaire, et toujours ceux qui l'avaient entendu se retiraient avec le désir d'être meilleurs.

C'est ainsi que saint Bouin passa sa longue carrière dans l'exercice des plus belles vertus, et que, plein de jours et de bonnes œuvres, il s'endormit dans le Seigneur, le 29 septembre 570.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGE.

Les religieux de l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires, à Troyes, recueillirent l'ermitage de saint Bouin, et, chaque année, ils en célébraient la fête, le 28 septembre.

Privés de la présence corporelle du Saint qui était venu se fixer près de leurs demeures, les habitants de Saint-Mards ne perdirent pas pour cela le souvenir de ses vertus. Ils voulurent même posséder quelques-unes de ses reliques, et s'adressèrent à cet effet à l'abbaye bénédictine de Moutier-la-Celle *(Cella Bobini*, au diocèse de Troyes), qui les conservait religieusement. Le 2 octobre 1779, Dom J. Cajot, gardien du trésor de l'église conventuelle de Moutier-la-Celle, tira de la châsse du Saint l'os maxillaire inférieur, avec six autres petits ossements, et les donna à M. Charles Bercaire Mutel, curé de Saint-Mards, qui les exposa à la vénération publique. La présence de ces précieuses reliques devint dès lors l'occasion de pieuses démonstrations en l'honneur du Saint. Chaque année, au jour de sa fête, on portait processionnellement les ossements sacrés, de l'église paroissiale à la chapelle bâtie sous le vocable de saint Bouin, dans la contrée qui porte son nom ; et naguères les vieillards se rappelaient avec émotion la pompe extraordinaire déployée en ces circonstances, surtout l'an 1788.

Aujourd'hui encore, le jour de Pâques, on se rend en pèlerinage à la fontaine de saint Bouin, et l'on y invoque avec confiance ce grand serviteur de Dieu.

En 1793, quelques pieuses personnes cachèrent les reliques du saint solitaire ; et, après de consciencieuses informations, Mgr de Séguin des Hons en proclama l'authenticité, le 17 février 1834.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*. par M. l'abbé Defer.

LE BIENHEUREUX JEAN DE MONTMIRAIL,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE CITEAUX

1217. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste*.

Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.

Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui savent se faire violence qui l'emporteront d'assaut. *Matth.*, XI, 12.

Le bienheureux Jean était fils d'André, seigneur de Montmirail et de la Ferté-Gaucher, et de Hildiarde d'Oisy qui était alliée des comtes de Flandre et de la maison de Béthune. Il naquit en 1165 dans le château de Montmirail. Jamais on ne vit un enfant plus beau, plus aimable, plus gracieux, plus soumis, plus respectueux, et doué d'un plus heureux caractère. Un sourire de gaieté, ou plutôt celui d'un ange, errait sans cesse sur ses lèvres. Dès son plus jeune âge, ses tendres mains étaient toujours prêtes à faire le bien et à donner aux pauvres ; son cœur était déjà sensible à toutes les misères. Jean faisait la consolation, la joie, la gloire, l'orgueil, les délices de ses parents ; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Hildiarde étant venue à mourir, André, voyant son fils privé des soins d'une mère, lorsqu'il en avait le plus besoin, sentant toute l'importance de l'éducation de l'enfance même, et ne voulant pas la confier à des mains mercenaires, chercha à remplacer dignement l'épouse que le ciel lui avait ravie. Il prit en secondes noces une femme dont le nom est ignoré, mais qui était riche en talents et encore plus en vertus. N'ayant point d'enfants, elle aima le fils d'Hildiarde

comme s'il eût été son propre fils. Elle lui prodigua les soins les plus délicats, les plus assidus, les plus intelligents, les plus tendres. Comme elle avait une vraie piété, elle s'étudiait, avant tout, à répandre dans son cœur les semences de toutes les vertus. Avec quel amour elle cultivait cette jeune plante, destinée à produire tant de fruits excellents! Cette plante croissait, pour ainsi dire, d'elle-même. Jean avait une âme naturellement chrétienne, et qui se portait au bien par sa propre pente. La comtesse le pénétra avant tout de la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, lui inspira une horreur souveraine du péché, et lui apprit à aimer Dieu de tout son cœur. Elle lui donna souvent cette leçon qu'elle tirait de l'Evangile, que son fils adoptif n'oublia jamais, et qui forma comme le fond de son caractère : « Mon fils, la conquête du ciel est difficile aux riches ; mais ils ont un chemin sûr pour y parvenir, la pauvreté et l'aumône ». Ces paroles se gravèrent profondément dans la mémoire et encore plus dans le cœur du jeune Jean.

La foi agit puissamment sur ce jeune seigneur dès les premières années de sa vie. Elle fut l'arche qui le sauva comme un autre Noé des eaux du déluge, c'est-à-dire de la corruption du monde où tant d'âmes périssent tous les jours. Le démon, le monde, les passions eurent beau l'environner d'écueils et unir leurs efforts pour l'engloutir dans le naufrage. La foi le retira de l'abîme, où il commençait à s'enfoncer, La foi fut un bouclier avec lequel il repoussa vigoureusement tous les traits enflammés de ses ennemis. La foi l'éleva aux plus hautes vertus, et lui fit trouver le bonheur dans tout ce qui révolte la délicatesse de l'homme, dans les veilles, les jeûnes, les travaux, les mortifications de tous genres, les humiliations, les injures, les calomnies, les persécutions. De quoi n'est pas capable un homme de foi? « Il peut », dit Jésus-Christ, « transporter même les montagnes ». Dieu avait donné à Jean un cœur doué des plus excellentes qualités. Sans la foi, ces qualités auraient été perdues, et seraient même devenues les sources des plus grands désordres, comme on en a sans cesse sous les yeux de tristes exemples; mais, fécondées par la foi, elles produisirent des fruits abondants de justice. Avec quelle docilité et quelle sainte avidité Jean recueillait toutes les leçons qu'on lui donnait! L'étude de la religion, loin de nuire à l'étude des lettres, la favorisait au contraire, la développait, l'animait, l'enflammait, lui donnait un essor vraiment prodigieux.

Jean profita singulièrement des leçons de ses maîtres. Sans être un savant profond, il possédait toutes les connaissances convenables à sa haute position dans le monde. Il ne fut point orateur, et ne connut point toutes les finesses des rhéteurs d'Athènes et de Rome; mais il parlait avec aisance, avec noblesse, et avec esprit. Il fut obligé d'étudier une autre science, qui avait moins d'attraits pour lui, et qui était plus nécessaire. Les seigneurs, comme grands justiciers, étaient chargés de rendre la justice. André voulut que son fils fût instruit dans le droit romain, dans le droit coutumier de Cambrai, et dans le droit coutumier de Vitry-en-Perthois, qui régissait Montmirail et une partie de ses vastes domaines. Jean devint bientôt un seigneur accompli en tous genres. André ne put donc se dispenser de produire à la cour son fils, qui était du même âge que Philippe, fils de Louis VII. Le jeune seigneur de Montmirail, qui était gai, vif, pétillant d'esprit, ardent au jeu autant qu'au travail, y fut accueilli avec une extrême bienveillance, et même avec enthousiasme. Malgré son humeur martiale, Jean se faisait chérir de tout le monde. Ses traits respiraient l'amabilité. Il était droit, franc, libéral, officieux, tendre et sensible aux afflictions de ses amis. On le trou-

vait toujours prêt à rendre service aux grands, et encore plus aux petits. Il devinait les désirs, et s'empressait de les satisfaire, sans attendre qu'on les exprimât. Il aimait mieux donner que recevoir. Aussi Philippe-Auguste, touché de la rare bonté qui faisait le fond de son caractère, l'appelait, non Jean de Montmirail, comme les seigneurs de sa cour, mais Jean Bonté, *Joannes bonitas*. D'autres auteurs disent : *Joannes probitas*.

Son crédit était immense. Loin d'en abuser, il ne s'en servait que pour faire des heureux et obtenir des grâces aux seigneurs qui s'en montraient dignes. Par là, il se faisait aimer de son souverain et admirer des grands. On peut dire qu'il était la gloire, les délices et comme l'idole de la cour. Ce qu'on doit regarder comme un prodige, c'est qu'il n'avait pas d'envieux, tant il avait su gagner tous les cœurs. Par cette charité compatissante, non-seulement il se conciliait les bonnes grâces des hommes, mais il se ménageait encore plus celles du ciel. Tout ce qu'on fait au dernier des serviteurs de Dieu, c'est à Dieu lui-même qu'on le fait. Mais ce bon Maître ne se laisse jamais vaincre en générosité, et il rend toujours au centuple. Jean se fit chérir de son roi beaucoup plus que des courtisans. Philippe l'avait pris pour son confident, lui faisait part de toutes ses joies, et déposait dans son sein tous ses ennuis.

Les faveurs du monde ne peuvent manquer de produire leurs effets. Tous les plaisirs accourent au-devant de Jean et séduisent son cœur. Qui pourrait résister à leurs perfides amorces ? On ne peut en triompher que par la fuite ; mais le baron de Montmirail est retenu à la cour par des liens si doux, si nombreux, si forts, qu'une main divine pourra seule l'en dégager. La comtesse de la Ferté-Gaucher le voit avec effroi approcher ses lèvres de la coupe enchanteresse de Babylone. Elle veut l'arracher aux dangers qui l'environnent, et lui propose de contracter alliance avec une femme digne de lui par sa naissance, par ses qualités et par son éducation : elle s'appelait Helvide de Dampierre, et était la troisième sœur de Gui de Dampierre et de Bourbon. L'espérance de la comtesse de la Ferté-Gaucher fut trompée. Cette alliance, en donnant à Jean une plus grande considération à la cour, ne fit que l'attacher davantage aux vanités du monde.

Jean possédait tout ce qui était propre à le faire chérir du monde: une race antique, une immense fortune, une éducation brillante, une renommée sans tache, la bravoure et la libéralité. Jeune, grand, robuste, infatigable au travail, formé par les plus habiles maîtres à tous les exercices corporels, d'un esprit vif, avide, pénétrant, initié dans toutes les connaissances humaines, Jean n'avait qu'une passion, c'était la gloire. Comme il régnait à la cour un luxe incroyable, le baron de Montmirail voulait l'emporter sur tous les seigneurs en magnificence. Ses équipages étaient d'une richesse inouïe. L'or et les pierreries étincelaient sur ses vêtements somptueux.

Jean était le type par excellence du grand seigneur du moyen âge ; il se signala souvent dans les armées pour le service de son souverain. Il fit surtout des merveilles et remporta le prix de la valeur dans la journée de Gisors, où Philippe passa sur le ventre à une armée florissante d'Anglais qui était venue pour le surprendre. Jean était arrivé au comble des honneurs, de la richesse et de la joie ; tout lui souriait. Le monde le charmait par ses prestiges enchanteurs, l'environnait de toutes ses pompes, l'enivrait de délices. Mais Dieu, dans sa miséricorde, lui suscite un véritable ami, qui, loin de le flatter comme les courtisans dont il est entouré, ne cesse de l'avertir sagement de son salut. Ce moniteur vigilant, désintéressé, courageux et prudent, est un chanoine régulier de Saint-Jean des Vignes de

Soissons, prieur de Saint-Etienne de Montmirail, nommé Jobert. La bonté naturelle de Jean et l'éducation chrétienne qu'il a reçue dans sa jeunesse donnent au prieur un accès facile auprès de lui. Cet excellent pasteur en profite pour lui dire quelques paroles édifiantes, pour lui faire sentir avec beaucoup d'adresse toute la futilité des grandeurs du monde, et pour jeter dans son cœur un trouble salutaire.

Malgré son humeur guerrière et sa passion pour les plaisirs bruyants, Jean écoute avec bienveillance, avec humilité, avec une religieuse attention, et même avec la docilité d'un disciple, les sages leçons de son médecin spirituel ; puis il les exécute avec la fidélité d'un serviteur. Il s'arrache insensiblement et d'une manière admirable à ses anciennes habitudes, descend du faîte des grandeurs mondaines, s'abaisse dans son cœur devant la majesté suprême, conçoit de lui-même un profond mépris, et s'élève par les degrés différents de l'humilité de vertu en vertu.

Ce progrès de la grâce fut prompt en lui. Le respect avec lequel il reçoit les avis salutaires que le ciel lui donne par la bouche du prieur lui mérite des secours tellement efficaces, qu'il brise ses fers pour toujours. Il se fait en lui une transformation si merveilleuse, qu'on n'en trouve point d'exemple ni dans les sages du paganisme, ni dans les philosophes modernes, ni dans les mille sectes du protestantisme, ni dans le schisme grec. La civilisation la plus avancée et la science portée à son dernier période, n'en produiront point de semblable. Le catholicisme seul est capable d'opérer ce miracle ; parce que le catholicisme seul est la vraie religion, et qu'il y coule une séve divine.

La conversion de Jean fut si rapide, si entière, si solide, si surprenante, qu'on doit y reconnaître le doigt de Dieu. Il n'y eut en lui aucune inconstance. Après avoir mis la main à la charrue, il ne regarda jamais en arrière. Une fois entré dans le sentier si difficile du salut, il y court, il y vole. Il foule aux pieds sans hésiter tous les respects humains, ce qui dénote une force d'âme prodigieuse. Il s'élève au-dessus des jugements que le monde pourra porter sur sa conduite, marche hardiment entre l'honneur et l'ignominie, entre la mauvaise et la bonne renommée, et ne craint pas de s'immoler à la risée publique. Les combats qu'il s'apprête à soutenir contre l'amour-propre seront infiniment plus héroïques que ses luttes incroyables contre les Turcs et les Anglais. Pour comprendre combien fut grand et combien fut admirable ce changement de mœurs, rapportons le témoignage de Gaucher, qui fut d'abord abbé de Longpont, et ensuite de Cîteaux : « Il était entièrement détaché de lui-même au milieu du monde. Il ne regardait plus que comme de la boue tout ce qu'il possédait, ses châteaux, ses vastes domaines, ses maisons, ses métairies, et toutes les pompes du siècle. Il s'appliquait à imiter en tout Jésus-Christ, dont la grâce l'avait prévenu, qui l'avait arraché à la vanité et au faste du siècle, qui par sa miséricorde l'avait rendu un fidèle observateur de ses commandements, et lui avait fait entendre cette parole évangélique : « Si quelqu'un veut venir après moi, et être mon disciple, qu'il se renonce à lui-même et qu'il porte sa croix ».

Jamais on ne vit un tel prodige d'abnégation, de mépris de soi-même, d'amour des mortifications. Jean passa tout d'un coup du comble de l'orgueil au comble de l'humilité. Autant il recherchait les honneurs, autant et plus il recherche les abjections ; autant il voulait l'emporter sur tous les hommes, autant il s'étudie à être le dernier de tous. L'orgueil avait été son vice dominant. Maintenant l'humilité va devenir sa vertu capitale, sa vertu

propre, qui constituera tout le fond de son caractère, qui sera le principe de toutes ses actions, qui formera la source d'où découleront toutes ses autres vertus, qui le distinguera de tous les grands personnages du moyen âge, et lui méritera un titre unique.

La marque d'une conversion sincère, c'est la fuite des occasions : « Celui », dit l'Ecriture, « qui aime le danger, y périra ». Jean s'arme de courage pour suivre ce conseil de la sagesse éternelle. Il s'arrache à la cour et à tous ses enchantements, quitte même Philippe-Auguste, à qui il était attaché par des liens si doux, et se retire dans ses terres. Il s'éloigne du séjour des grandeurs, des joies, des délices, avec plus de promptitude qu'il ne le ferait d'un lieu infecté de la peste. Il jure un divorce éternel avec le monde, et entre dans la voie étroite de la croix, voie horrible à la nature, mais empourprée du sang d'un Dieu.

La vertu que Jean pratique après l'humilité, c'est la tempérance. Il met une garde de circonspection à tous ses sens. Non-seulement il se sèvre des plaisirs et des joies du monde, non-seulement il renonce à la vaine gloire, aux dignités, aux honneurs, aux flatteries, aux louanges, aux aises et aux délices de cette vie, mais encore il crucifie tous les désirs déréglés du cœur. Il a entendu cette parole de l'Evangile : « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui savent se faire violence qui l'emporteront d'assaut ». Avec quelle ardeur Jean s'avance de vertus en vertus ! Il ne commence point par les plus faciles, pour arriver lentement aux plus héroïques. Comme un aigle sublime, il s'élève du premier vol aux plus hautes. Il se met à remplir, avec un zèle toujours plus brûlant, tous ses devoirs de chrétien, sans en omettre un seul ; ses devoirs envers Dieu, envers le monarque qui tient sa place sur la terre, envers sa famille, envers ses sujets, envers lui-même, envers les églises, envers tous les misérables. Puis, quand il eut ainsi passé en faisant le bien, et qu'il eut rempli sa mission dans le monde, il s'arrache à tout pour toujours, s'enferme dans un monastère, veut être le dernier des religieux, se donne tout entier à Dieu seul, et commence sur la terre cette vie divine qu'il doit continuer toute l'éternité.

Jusqu'alors Jean n'avait servi que le roi de la terre ; il veut maintenant servir plus dignement le Roi du ciel. Il assiste au service divin avec exactitude et un profond respect. Il sait que le plus sûr moyen de ne pas périr avec les impies, c'est d'aimer le lieu où réside la gloire du Seigneur, d'y venir fréquemment répandre son âme devant Dieu, et de dire avec le Roi-Prophète : « Seigneur, j'aime la beauté de votre maison ». Le lâche respect humain n'a plus d'empire sur lui. Jean l'a foulé aux pieds pour jamais. Aucun personnage, quel que soit son rang, ne peut le faire manquer aux saints offices. Quand la cloche sonne, il quitte tout pour obéir à cette voix du ciel. Autant il fut prodigue autrefois pour les carrousels, autant il devient magnifique pour les églises. C'est pour lui une ineffable consolation de contribuer à leur embellissement. Il donne pour leur décoration ce qu'il dépensait si follement pour les tournois. Il reconnaît qu'il doit, avant tout, faire hommage à Dieu des immenses richesses qu'il tient de sa munificence. On s'empresse de l'accompagner dans le temple saint, pour contempler le bel ordre qu'il y a établi, les riches ornements dont il a fait don, et plus encore sa profonde piété devant la Majesté suprême. L'exemple des hommes en dignité est une prédication muette qui a souvent plus d'efficacité que les discours les plus éloquents. Aussi, toute la cour de Jean est promptement changée. Le peuple lui-même veut imiter son prince. Mais personne ne peut atteindre le degré de perfection où il est parvenu.

Citons deux traits extraordinaires de la dévotion de Jean, qui feront rougir une foule de chrétiens : Jean comprend que le plus grand besoin de l'homme est la prière. C'est pourquoi il ne manque pas de se lever chaque nuit et de descendre à l'église, même en hiver et malgré la rigueur de la saison. Il n'est vêtu que de son cilice et d'une cape à l'antique; il assiste aux Matines, que les chanoines du prieuré de Montmirail chantent chaque nuit, s'applique à la prière, sans que rien puisse le distraire, se tient prosterné à terre et arrose le pavé d'un torrent de larmes, afin de pouvoir produire des fruits plus abondants de justice. Il imite le Roi-Prophète et s'écrie avec lui : « Mon âme a été comme attachée à la terre ; rendez-moi la vie, selon votre parole ». Dans cette posture, il fait entendre des sanglots et pousse des gémissements vers le ciel. Jérémie n'avait pas d'accents plus lamentables : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, et je pleurerai le jour et la nuit ». Odon, son chapelain, son compagnon inséparable et son témoin continuel, atteste qu'il avait aux genoux des durions très-épais, à cause de la multiplicité de ses génuflexions, et une tumeur au front, pour s'être prosterné tant de fois le visage contre terre. Il a vu souvent ses genoux calleux et cette tumeur à son front. Thomas, abbé de Cantimpré, affirma, par serment, que si on eût voulu enfoncer une aiguille dans son genou, l'aiguille se serait rompue plutôt que d'y pénétrer, à cause de la dureté des genoux.

Tout cela ne suffisait pas encore à Jean de Montmirail. Il trouvait qu'il n'avait pas l'esprit assez libre, assez recueilli, assez dégagé des images des choses du monde, les jours de fête, dans son château de Montmirail. Autant il cherchait autrefois à paraître et à briller, autant maintenant il aime à se retirer dans la solitude. Combien il brûle déjà du désir de s'y enfoncer à jamais ! Pour satisfaire autant qu'il peut ce désir de son cœur, il établit, en 1200, un ermitage dans la forêt de Beaumont, *Belli montis,* à une demi-lieue de Montmirail. C'est là qu'il donnera un libre cours aux élans de sa piété. Jean y place un prêtre, nommé Bonnel, religieux de l'abbaye de Cantimpré, en Cambrésis, que Hugues III, son oncle, avait fondée. La veille des plus grandes fêtes, il se levait au milieu de la nuit et se retirait dans cette maison de religion qui s'appelait le Bois, *Boscus*, pour s'y livrer à de pieuses méditations, ne s'occuper que des vérités éternelles, et consacrer plus entièrement au Seigneur le jour de la solennité. Par là il évitait prudemment la société des seigneurs, qui venaient le visiter, et le tumulte d'une nombreuse famille. Plus il s'était livré aux plaisirs bruyants du monde, plus il avait bu à sa coupe empoisonnée, et plus il sent les charmes de cette solitude. Là, il est tout à la prière, tout à la contemplation, tout à la componction, tout à l'amour de Dieu. S'il nous était donné de lever le voile qui nous dérobe cette vie spirituelle, cachée, humble, silencieuse, pénitente, recueillie en Dieu, nous présenterions des choses admirables et dignes des respects éternels des hommes et des anges ; mais tout est enveloppé dans une obscurité impénétrable. C'est là que Jean était déjà mort et enseveli dans l'oubli et dans l'ignorance de toutes les créatures. Il répétait sans cesse avec le Roi-Prophète : « Mon unique bonheur est de vivre avec Dieu dans une union intime et parfaite ». Combien il eût désiré pouvoir rester toujours avec le saint ermite ! mais le moment n'était pas encore arrivé pour lui de quitter le monde. Il lui devait de grandes réparations.

Dieu avait béni son alliance avec Helvide de Dampierre, et lui avait donné trois fils et trois filles. Mais dans l'enivrement des plaisirs, il ne s'était

pas assez occupé de leur éducation ; il les avait abandonnés à sa femme et à des mains mercenaires, sans en prendre beaucoup de souci. Cependant il eut soin de leur faire donner une éducation digne du rôle qu'ils devaient jouer un jour. Mais il lui parut alors qu'on avait négligé leur instruction religieuse. Il voulut se mettre à les former à la piété et par ses paroles et par ses exemples. C'était s'y prendre un peu tard. Sa fille aînée seule, Elisabeth, se montra d'abord docile. Ses autres enfants ne firent souvent que des risées de ses leçons et encore plus de ses actions. Le bon seigneur en recevra même des outrages sanglants, qu'il supportera avec une patience invincible. Voilà les fruits amers d'une éducation qui n'a pas été assez fondée sur des principes religieux. Cependant, la bonne semence qu'il jeta dans le cœur de ces enfants ingrats ne sera pas entièrement perdue. Elle portera même des fruits abondants, quand Dieu manifestera par des signes éclatants la sainteté de son serviteur. Jean fut plus heureux dans les soins qu'il donna à ses vassaux.

Pendant qu'il brillait à la cour et en faisait les délices, il chargeait ses baillis de remplir ses fonctions dans ses terres. Mais les baillis, n'étant pas sous l'œil du maître, ne s'acquittaient pas toujours de leurs devoirs avec exactitude. Quand il fut touché de la grâce, il comprit alors toute la grandeur de ses obligations. Avec quel zèle il se met à parcourir ses domaines, à redresser partout les torts de ses officiers, et à rendre à chacun ce qui lui est dû ! Autant il est bon pour les faibles, autant il s'arme de sévérité contre les forts, les méchants et les scélérats. Il déploie un zèle infatigable pour prévenir les scandales, pour arrêter le cours des abus, pour détruire le mal, pour renverser le règne du démon, pour établir celui de Jésus-Christ dans les âmes, pour pourvoir aux besoins des peuples confiés à ses soins, et pour faire fleurir partout la justice. Sa vigilance est si grande, qu'elle ne connaît point de repos. Comme le Prophète royal, il tient toujours ses yeux ouverts, afin que l'ennemi du salut, qui veille sans cesse à la perte des âmes, ne le surprenne point.

L'un des principaux apanages des seigneurs était l'administration de la justice. C'était là une fonction très-importante, fort pénible, et extrêmement délicate. Parmi les seigneurs qui se firent admirer comme grands justiciers, nul ne peut être comparé à Jean. Ce prince donnait tous ses soins à un emploi si difficile. On peut dire de lui qu'il n'était occupé qu'à ce qui regardait le service de ses vassaux. En effet il ne trouve son repos, sa joie, ses délices, que dans ce qui concerne leur bonheur. Il sait qu'il sera traité comme il aura traité les autres, et qu'on le mesurera avec la même mesure dont il se sera servi ; aussi c'est toujours avec une sainte terreur qu'il monte sur son tribunal. Comme le souverain juge qu'il représente, il ne fait acception de personne. Cependant, il prête une oreille plus attentive à la veuve, à l'orphelin, au faible, à l'innocent, surtout au pauvre. Mais il s'arme d'une sainte rigueur contre les coupables audacieux et les ravisseurs du bien d'autrui. Combien son cœur saignait quand il était obligé d'appliquer les lois rigoureuses de l'époque !

Jean étend sur tous sa sollicitude. Il réprime par des avis salutaires les passions d'une ardente jeunesse. Avec quelle tendresse il console le malheur et soulage la misère ! Quel zèle il déploie pour terminer les moindres différends, empêcher les divisions dans les familles, réconcilier le père avec l'enfant, l'époux avec l'épouse, le voisin avec le voisin ! En un mot, il dit à tous ce que saint Paul écrivait aux Hébreux : « Tâchez, mes chers enfants, d'avoir la paix avec tout le monde, et d'acquérir la sainteté, sans laquelle

personne ne verra Dieu ». Il est l'homme de la loi ; il ne connaît que la loi. Cependant il l'applique avec un si juste tempérament, que la douceur n'enchaîne point la justice, ni le zèle qui l'anime pour l'observation de la loi ne dépasse point les bornes de la modération. Il sait que trop d'indulgence enhardit le crime, et que trop de rigueur irrite et n'amende point le coupable. Il unit si heureusement la douceur à la sévérité, qu'il se fait craindre et aimer en même temps. C'est vraiment un père au milieu de ses enfants. Aussi son nom est sur toutes les lèvres et encore plus dans tous les cœurs. Tous ses vassaux lui sont dévoués, comme des fils le sont à l'auteur de leurs jours. Il a une confiance sans borne dans les bontés infinies du Seigneur, et sa confiance ne sera pas trompée. Plus les obstacles et les dangers l'environnent, plus il espère dans le Dieu des miséricordes. Vers l'année 1200, Baudoin, comte de Flandre, qui devint plus tard empereur de Constantinople, s'était allié aux Anglais contre les Français. Il assemble une armée assez considérable et vient tout à coup assiéger le château d'Oisy. Les soldats que Jean a mis dans ce fort pour le défendre sont saisis de crainte, parce que leur seigneur ne peut leur procurer aucun secours de ses autres domaines. L'armée de Flandre les enveloppe de toutes parts. Mais l'homme digne de Dieu, armé de la foi, sort du fort avec trois soldats et son chapelain, se rend à l'abbaye de Vauxcelles, s'adresse à l'abbé, et lui dit : « Seigneur abbé, je vous recommande mon château d'Oisy ». L'abbé, stupéfait à cette parole, lui répond : « Seigneur, que dites-vous ? Vous ne pouvez pas le défendre, et moi, comment pourrai-je le faire ? Je ne puis pas même protéger ma maison contre les atteintes des ennemis ». Jean répond : « Je veux que vous me gardiez mon château ». L'abbé, ne comprenant pas encore sa foi, s'étonne de plus en plus de ses paroles. Jean, dont la foi s'affermit toujours davantage, lui dit en dernier lieu : « Je sais que, si vous voulez, vous pouvez très-bien me conserver mon château, et il ne pourra être sauvé que par vous ». Enfin l'abbé, comprenant ce que sa foi désire, fait chanter le lendemain une messe du Saint-Esprit par chaque prêtre. Il s'élève aussitôt de la terre un brouillard si épais, que les hommes du comte ne peuvent plus se voir entre eux. C'est pourquoi, dans leur stupeur, ils pensent à prendre la fuite ; mais le comte les retient et les empêche d'exécuter leur dessein, jusqu'à ce que Dieu, en récompense de la foi de son serviteur, fait tomber une pluie si abondante, qu'elle cause une grande inondation. Les ennemis se sauvent en toute hâte et tremblent pour leur vie.

Notre Bienheureux pratiqua les mortifications du corps et de l'esprit avec un courage incomparable, et il les pratiqua par des motifs surnaturels ; ce qui les relève infiniment aux yeux de Dieu et des hommes. Il veut rendre à son âme l'empire que la chair avait usurpé. C'est à ses yeux le comble de l'ignominie que la partie la plus noble de l'homme soit asservie à une vile boue. Il reconnaît qu'il a nourri trop délicatement ce corps de corruption. Il lui avait procuré toutes ses aises et l'avait inondé de délices. Mais cette chair, qu'il a tant flattée, pour laquelle il a eu une indulgence extrême, et qu'il a, pour ainsi dire, adorée, exerça sur lui une si funeste tyrannie, qu'elle l'entraîna dans une infinité de péchés. Mais maintenant il veut la punir des fautes qu'elle lui a fait commettre. Plus il l'a caressée, plus il s'étudie à la crucifier. Il s'applique, comme l'Apôtre, à la réduire en servitude par une mortification continuelle de tous ses sens, afin qu'elle ne se révolte plus contre l'esprit. Il met tous ses soins à emousser son terrible aiguillon.

Le corps est un esclave rebelle, indomptable. Plus vous lui donnez de nourriture, plus il acquiert de force et plus il se révolte contre vous, et plus il assujétit l'âme à ses instincts brutaux. N'espérez pas l'adoucir par des ménagements. Il faut que vous le dominiez ou qu'il vous domine. Il faut que vous l'affaiblissiez par les jeûnes ou que vous en soyez l'esclave. C'est ce que nous apprend saint Augustin par ces belles paroles : « Portez continuellement la mortification de Jésus-Christ dans vos corps. Si vous ne voulez pas vous enfoncer dans le limon du vice, ne descendez jamais de la croix de Jésus-Christ ». Une vérité dont Jean était pénétré et que le monde ne peut comprendre, c'est que ceux qui mortifient leur corps l'aiment véritablement, tandis que ceux qui lui accordent tout ce qu'il demande, en sont les vrais ennemis. Car, vivre selon la chair, et satisfaire tous ses désirs, c'est enflammer ses passions, lui préparer des maladies, et l'engraisser comme une victime que dévoreront les flammes éternelles de l'enfer. Saint Paul l'a déclaré : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ». Est-ce là aimer son corps? N'est-ce pas plutôt le haïr et en devenir l'ennemi le plus cruel? Mais quels biens, au contraire, ne lui procure-t-on pas en le mortifiant? On amortit ses mauvais penchants, on le guérit de ses maladies, on le préserve de mille douleurs, on lui conserve une santé toujours florissante, on éteint en lui les semences de la mort, on le garantit des maux infinis de l'enfer, et on lui prépare les délices éternelles du paradis. N'est-ce pas là l'aimer véritablement? C'est la pensée de saint Augustin : « Quand on résiste aux désirs de la chair », dit-il, « on aime sa chair, parce qu'on la guérit ».

Jean entend sans cesse retentir à ses oreilles ces paroles effrayantes : « Faites pénitence ; car si vous ne faites pénitence, vous périrez tous »... Loin de chercher à éluder cette loi ou seulement à l'adoucir, il se soumet à tout ce qu'elle a de plus rigoureux. Il ne peut lire sans être glacé d'épouvante la parabole du mauvais riche. Il y apprend qu'une vie molle coulée dans la joie, dans les festins, dans les divertissements, dans les honneurs, dans les magnificences du luxe, dans les délices du monde, sans travail et sans pénitence, suffit pour nous exclure à jamais du royaume des cieux, quand même elle serait exempte de tout autre crime. Ce qui met le complément à cette parabole, c'est l'arrêt formidable que Dieu lance dans l'Apocalypse contre les hommes efféminés : « Plus il fut dans les délices, plus accablez-le de tourments ».

La foi lui apprend aussi que le Juge suprême demande à chacun un compte exact de toute sa vie, qu'il pèse tout dans la balance du sanctuaire, qu'il ne passe rien, qu'il juge les justices mêmes, et que ses anges n'ont pas été trouvés sans tache devant lui. La pensée des rigueurs de la justice divine ne le quitte ni le jour, ni la nuit, et lui fait dire avec le roi pénitent en se frappant la tête contre terre : « Je suis accablé de misères, je suis tout courbé, et je marche tout plongé dans la tristesse durant tout le jour. J'ai été affligé, et je suis tombé dans la dernière humiliation, et le gémissement secret de mon cœur me faisait pousser au dehors comme des rugissements ». Ce n'est qu'après avoir accablé son corps de mortifications, qu'après avoir versé des torrents de larmes, qu'après n'avoir mis aucune borne à sa douleur, pour apaiser la justice divine, qu'il est en droit de dire à Dieu, avec le Prophète royal : « Voyez les travaux et les peines que je me suis imposés, et pardonnez-moi tous mes péchés ». Jean ne veut pas seulement se préserver des peines de l'enfer, mais encore des supplices du purgatoire, supplices en comparaison desquels saint Augustin nous dit que ceux de cette

vie ne sont presque rien. Il adresse à Dieu cette prière du grand docteur : « Faites-moi passer sur la terre par les épreuves les plus cruelles, afin que je sois exempté de ce feu qui purifie ». Il aime infiniment mieux faire pénitence dans ce monde que de la subir dans le lieu horrible des expiations, où il faut payer ses dettes jusqu'à la dernière obole.

Après la mortification corporelle, la mortification spirituelle devint l'unique mobile de toutes ses actions. Autant l'amour de la gloire avait été son vice capital, autant l'amour des abjections devint le fond de son caractère, et lui mérita le surnom unique de Jean l'*humble*. Chaque acte de sa vie fut, pour ainsi dire, un acte d'humilité. Les couches dures, les cilices, les veilles, les prosternements, les jeûnes, les disciplines et mille autres inventions cruelles firent ses délices. Jean ne se contentait pas de coucher sur la terre nue quand il trouvait des pauvres pour leur donner son lit ; il le faisait encore lors même qu'il n'avait pu en découvrir. Ses officiers l'ont surpris plus d'une fois sur cette couche, qui était loin d'être moelleuse, et en ont rendu témoignage. L'amour de la pénitence s'enflammant toujours davantage dans le seigneur de Montmirail, il devint tellement insatiable d'abstinences et de jeûnes, et s'y livra avec tant d'ardeur, qu'on fut forcé de modérer son zèle lorsqu'il entra en religion. Dieu, dans sa miséricorde, lui vint en aide et seconda sa pieuse avidité des souffrances. Il lui envoya une douleur d'un nouveau genre, douleur insolite, très-cuisante, involontaire, et par là plus méritoire que toutes les pénitences qu'il s'imposait lui-même. Jean éprouva une tentation et fit une triste expérience de sa faiblesse. Dieu permet quelquefois que les plus grandes âmes chancellent, afin de les mieux affermir. Il arriva un jour que la gloire militaire, qui avait rendu notre héros jadis si célèbre, se représenta à sa mémoire avec importunité. Comme cette pensée roule quelque temps dans son esprit, il ordonne enfin d'apporter son armure guerrière ; ce qui fut fait. Mais, après l'avoir regardée quelques instants, il s'aperçoit de sa faute, se met à la punir sur lui-même avec une grande sévérité, et ne peut répandre assez de larmes pour avoir consenti à une telle tentation.

Dans ce temps notre Bienheureux part pour Soissons. Il demande à son hôte s'il n'y a pas dans la ville quelque personne de sainte vie dont les pieux entretiens pourraient l'édifier. « En effet », répond l'hôte, « il y a une femme d'une grande réputation, qui est recluse depuis plusieurs années dans un logement fort étroit pour le nom du Christ, et que beaucoup de personnes vont visiter à cause de sa sainteté ». Elle logeait sous un petit appentis tenant à l'église Notre-Dame de Soissons. Jean pense qu'il est convenable d'entrer d'abord dans l'église pour faire sa prière à la vierge Marie. Il se met à genoux devant son image si vénérée, et lui exprime le désir d'avoir une grande contrition de ses péchés. Mais il semble que son cœur n'a jamais été si dur. Tout confus, il lève les yeux vers l'image de la Mère de miséricorde et lui adresse cette prière : « O Reine des anges et refuge des pécheurs, que ne puis-je, moi, misérable pécheur, votre serviteur, obtenir maintenant de vous par mes prières que vous daigniez ouvrir votre bouche et me dire que je ne devrais pas posséder votre Fils, mais cependant que cette parole ne s'accomplira nullement, et qu'au moins mon cœur sera tellement touché que sa dureté pourra heureusement s'adoucir ? » A peine a-t-il fait cette prière, qu'il se sent frappé d'une indicible douleur de côté. Cette douleur devient si violente, qu'il croit que c'est au démon que Dieu l'a livré, parce qu'il avait fait une prière indiscrète, en désirant que la vierge Marie lui parlât elle-même ; ce qu'il n'aurait pas dû faire. Il pense donc

qu'en punition un mauvais esprit a reçu, par un jugement divin, un tel pouvoir sur lui. Cet incident lui ôta la pensée d'aller voir la recluse ; il endura quatre ans ce terrible mal, dont il obtint sa guérison d'une manière fort inattendue.

Jean, comprenant l'utilité et même la nécessité des communautés religieuses dans la société chrétienne, l'œuvre de régénération qu'elles sont appelées à opérer, les avantages spirituels et même temporels qu'elles procurent aux peuples, les exemples salutaires qu'elles donnent et les abondantes bénédictions qu'elles attirent, se montra saintement prodigue, soit en faisant des donations aux communautés existantes, soit en fondant de nouvelles maisons de prière. Comme il avait une tendre dévotion à Marie, l'auguste Mère de Dieu, il fit, en 1202, plusieurs donations à l'église de la Bienheureuse-Marie de Cantimpré. Il se montra également généreux envers le prieuré de Notre-Dame du Charme, de l'Ordre de Fontevrault, dans le diocèse de Soissons. Sa munificence s'étendit jusque dans la capitale de la France. Comme il avait habité Paris assez longtemps pendant sa jeunesse et sa vie mondaine, il voulut contribuer à un établissement de charité qu'on y fonda vers 1202. En 1203, il fit encore deux autres donations : l'une au Val-Secret, abbaye de l'Ordre des Prémontrés, dans le diocèse de Soissons ; et l'autre à Jouy, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Sens. La même année, il construisit à Montmirail, pour sa fille aînée Elisabeth, l'abbaye du Mont-Dieu, qui prit plus tard le titre de l'Amour-Dieu [1]. Il voulut que ce fût un monument digne de sa puissance, de sa fortune, de sa piété, de sa tendresse et de sa fille chérie. Il choisit un emplacement très-favorable dans la ville basse, et éleva un édifice spacieux sur la place Champeaux, en face de l'antique maison du bailli, non loin de la magnifique porte Pommesson, et sur un point culminant, d'où les regards se promènent avec enchantement dans la vallée occidentale du Petit-Morin.

La piété fleurit dans cette sainte maison pendant plusieurs siècles, et saint Vincent de Paul y opéra assez longtemps après sa mort, en 1720, un de ses plus grands miracles. Connaissant le prix des âmes et sachant qu'elles ont coûté tout le sang d'un Dieu, et que sauver une âme vaut mieux que gagner l'univers entier, Jean imposa à sa fille et à ses compagnes une mission sublime ; il voulut qu'elles se dévouassent à l'éducation des jeunes filles.

Le bienheureux Jean voulut suivre en tout les conseils de saint Paul. Ce grand Apôtre appelle les pauvres des Saints : « Soulagez », dit-il, « les besoins des saints ». Non-seulement il s'empresse à pourvoir à leurs nécessités, mais il leur donne encore son cœur ; il prend part à toutes leurs peines, les console dans leurs afflictions, les ranime dans leurs revers, les visite dans leurs maladies, les aime comme ses enfants, les vénère comme les plus nobles membres de Jésus-Christ. L'aumône qu'il leur fait n'est point un don arraché à l'avarice, mais un effet de la plus pure charité. Il s'efforce surtout de la faire comme saint Paul le prescrit, c'est-à-dire avec simplicité. Il ne recherche point les louanges des hommes, mais uniquement la gloire de Dieu et le soulagement des infortunés. Il fait en sorte que la main gauche ne sache pas ce que donne la main droite. Sa plus douce jouissance, c'est de répandre ses richesses dans le sein des malheu-

1. Ce couvent existe encore en partie. La maison de l'abbé sert de logement à la brigade de gendarmerie, et on vient de construire dans la cour la prison de la ville. C'est un genre de couvent fort différent. La force physique remplace la force morale. L'habitation de l'abbesse est transformée en salle de billard et en salle de danse. La nef de l'église, qui était destinée au public, le sanctuaire, la sacristie, et

reux. Ce qui le comble de consolation, c'est qu'il acquiert par là dans le ciel un trésor, qui ne s'épuisera jamais, que la rouille ne saurait ronger, que les voleurs ne pourront lui ravir, et que la mort même ne lui enlèvera point. Quand la foi anime la charité, quels prodiges doivent jaillir de ces deux sources divines ! La charité dans Jean ne connaît point de bornes ; elle devient la plénitude de la loi. Comme l'Apôtre, il se dévoue et s'immole tout entier pour ses chers malades, qui sont pour lui des personnes sacrées, se met à genoux devant eux, leur baise la main, pose ses lèvres sur leurs plaies les plus hideuses.

Citons maintenant quelques traits, que l'humilité du serviteur de Dieu n'a pu envelopper de son voile. Il aimait à converser avec les pauvres, et préférait leur compagnie à celle des riches : il les faisait même manger avec lui. Il reçut un jour une singulière récompense de sa charité. Comme il se trouvait dans sa ville, nommée Crèvecœur, où il avait réuni une grande multitude de seigneurs à sa table, il avait, selon son habitude, admis au repas beaucoup de pauvres. Quand ils furent rassasiés, un d'entre eux, qui était aveugle, se met à rendre mille actions de grâces des bienfaits dont Jean l'avait comblé et, bénissant Dieu, il disait : « Vous méritez de recevoir la bénédiction du souverain Roi, vénérable Jean, vous qui nous avez aujourd'hui si bien traités ; car j'ai déjà reçu de vous tant d'autres faveurs que je ne saurais les raconter ».

Un officier de la maison, étonné de ces paroles de l'aveugle, s'approche de lui et lui demande comment son maître avait pu lui procurer tant de biens. L'aveugle lui répond : « Comme j'étais un voleur, un meurtrier, un adultère, un sacrilége, que j'étais souillé de beaucoup d'autres crimes, et que j'étais disposé à en commettre de plus grands encore, votre seigneur Jean, béni de Dieu et très-juste juge, me fit arracher les yeux, qui étaient les guides ordinaires de mes forfaits. Je l'en remercie tous les jours, car, par cet acte de justice, il a retiré mon âme du chemin de l'enfer, et l'a délivrée de la mort éternelle ». L'officier, qui avait entendu ce discours, s'empressa d'aller en faire part à son maître. Le serviteur de Dieu, fort contristé de ce qu'il vient d'apprendre, se lève de table avec tant de promptitude que tous les convives en sont surpris, se prosterne aux pieds de l'aveugle, et lui demande pardon avec une grande componction de cœur et en versant des larmes. L'aveugle, tout confus, lui répond : « Vous n'avez aucune raison, seigneur, de me demander pardon. Je vous supplie de croire que je vous suis infiniment plus obligé que vous ne pouvez le concevoir pour cet acte de juste sévérité que vous avez exercé à mon égard ; car si vous m'eussiez pardonné, lorsque mes crimes vous arrachèrent des mains le châtiment qui vous met en peine, il y a longtemps que j'aurais été condamné à la potence, et que mon corps desséché se balancerait dans les airs au gré des vents ». Cette réponse de l'aveugle consola et édifia beaucoup le serviteur de Dieu, qui soulagea sa misère par une abondante aumône.

En 1207, il fonda pour les malheureux un hôtel-Dieu qu'il dota richement. Il était situé entre le grand pont du Morin et le pont du ruisseau des prés, dans la Chaussée, faubourg de Montmirail et du diocèse de Troyes. L'église, sous le vocable de saint Jean l'Evangéliste, patron du

le clocher, furent démolis, en 1824, et remplacés par des maisons particulières. Le chœur des Dames est converti en grange. Il ne reste du couvent que l'aile de l'ouest; encore l'intérieur est-il tout modifié d'une manière déplorable pour y loger plusieurs ménages. L'aile du nord n'existe plus ; on a construit à sa place quelques salles de bains.

seigneur de Montmirail, occupait le côté du levant; elle était fort remarquable par sa construction [1].

Notre Bienheureux, après avoir déposé le bouclier qu'il avait coutume de porter dans la milice du siècle, ne rougissait nullement, dans son apprentissage de la milice du Christ, de porter les morts, et, comme un autre Tobie, mettait tous ses soins à leur rendre les derniers devoirs. Mais les vivants lui furent encore plus chers que les morts. Aussi fit-il à leur égard des actes de charité beaucoup plus surprenants. Il portait sur ses propres épaules les malades partout où cela était nécessaire, et les servait en tout avec la plus pieuse affection. Ce qui lui inspirait cette ardeur incroyable, cette tendresse plus que maternelle, c'est qu'il voyait Jésus-Christ même en chaque malade. Il n'en approchait qu'avec une pieuse vénération.

Comme il prenait chaque jour davantage le monde en dégoût, il réfléchissait en lui-même sur ce qu'il devait faire. Il lui vint une pensée, qu'il crut une inspiration du ciel. A cette époque, les Albigeois propageaient leurs erreurs dans le midi de la France par le fer et la flamme. Pour mettre un terme à leurs dévastations, le pape Innocent III fut forcé de faire prêcher la croisade contre ces furieux sectaires. La noblesse française se donnait rendez-vous dans les provinces désolées par ces hérétiques pour y répandre son sang. Cette guerre commença vers 1206. Le seigneur de Montmirail résolut d'y prendre part. Voulant emporter avec lui une grande somme d'argent, afin de subvenir plus abondamment pendant son voyage aux besoins des pauvres, il partit pour la province du Cambrésis. Il pensait se procurer sept mille livres de la vente d'une certaine portion de bois. Mais la divine Providence permit que Jean ne pût accomplir son pieux dessein, parce qu'elle le destinait à une milice beaucoup plus excellente, et où il remporterait des triomphes infiniment plus éclatants.

Le couronnement de la charité de Jean furent les soins qu'il prodigua aux plus délaissés, aux plus hideux et aux derniers des misérables, aux lépreux. Il leur ouvrit tous les trésors de son cœur. Le vénérable serviteur de Dieu, avant de prendre l'habit religieux, était venu habiter son château d'Oisy. Là se trouvait réunie une grande multitude de gentilshommes, ses vassaux. Il sort de ce château, accompagné de tous ces cavaliers, pour se rendre à Aclimont, où l'appelait quelque affaire qu'il devait traiter. Il rencontre en son chemin, auprès du village qu'on appelle Sancy, vingt-cinq lépreux. Lorsque ces malheureux apprirent qu'il était là, ils en furent très-joyeux et se mirent à solliciter les bienfaits de son inépuisable charité. Jean saute aussitôt de son cheval à terre, prend avec empressement son argent des mains de l'officier qui le suit, laisse en arrière toute son escorte qu'effraie l'odeur infecte des lépreux, et, brûlant du feu de l'amour divin, s'élance avec ardeur au milieu de ces misérables. Alors il fléchit le genou devant chacun d'eux, leur baise dévotement la main et leur donne à tous l'aumône.

Comme, un jour, il parcourait les lieux saints, c'est-à-dire les huttes des lépreux, il rencontre presque une armée de chevaliers qui étaient de sa famille. Le voyant faire ses pieuses génuflexions devant les ladres, ils se mettent tous à le blâmer. « Seigneur », lui disent-ils, « comme vous êtes chef de toute notre race et que vous tenez le premier rang sur nous tous, par le nombre de vos dignités, vous faites des choses qui ne conviennent

1. Il ne reste plus de l'hôtel-Dieu que l'église; elle a subi une étrange transformation. Le porche, qui est si beau, sert de bergerie, la nef de grange, le sanctuaire d'écurie et d'habitation pour le fermier.

pas; car, par votre conduite, digne de tout mépris, vous êtes une honte pour nous qui sommes votre sang, et vous nous couvrez de confusion ». Le saint homme leur répond : « Plaise à Dieu, mes bien-aimés parents, que je puisse parvenir à la possession du Seigneur Jésus par le chemin de quelque ignominie que ce soit ! » O paroles dignes de l'admiration de tous les siècles ! Ce monde, pour qui la croix est un opprobre et une folie, ce monde qui n'est que vanité, qui ne comprend point les mystères de la charité, ni tout ce qui vient de Dieu, ni tout ce qui conduit à Dieu, ce monde égoïste, lâche, corrompu et corrupteur, ne pouvait qu'inspirer un souverain dégoût à Jean. Aussi ce grand serviteur de Dieu cherchait-il de plus en plus les moyens de le quitter. Il a entendu la voix de Jésus-Christ qui dit : « Si vous voulez être parfait, suivez-moi ». Jean veut le suivre, quoi qu'il lui en coûte. Il ne lui suffit plus d'être parfait chrétien ; il veut parvenir au plus haut degré de perfection que l'homme puisse atteindre ; il veut être parfait religieux.

La guerre contre les Albigeois se ranimant de toute part, Jean saisit cette occasion et feint de vouloir y prendre part. Il met tous ses soins à faire les apprêts de son voyage. Combien il se réjouit dans son cœur de pouvoir fuir les dignités passagères de la terre pour mériter la gloire éternelle du ciel ! Il rassemble donc ses vassaux pour leur annoncer son départ, leur parle de leur salut avec onction et les engage à faire sans cesse des progrès dans la vertu. Il leur dit adieu, et les embrasse tous avec la plus tendre affection. On n'entend partout que des sanglots. Le bon seigneur prend avec lui peu de compagnons et se dirige vers Longpont, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, pour y servir le Seigneur. On ne l'admit d'abord que comme novice. Il abandonna à sa femme la terre de Montmirail et quelques autres. Mais il conserva celle d'Oisy, pour se réserver la faculté de faire encore quelques donations pieuses, et surtout pour pouvoir réparer tous les torts même involontaires que lui et ses officiers auraient pu avoir commis. Son noviciat dura deux ans.

Son entrée en religion fut regardée comme une bassesse qui déshonorait sa race et qui n'avait point d'exemple. Ses pratiques de dévotion et ses excès de charité lui avaient déjà mérité les censures de ses parents et les railleries des mondains. Mais quand on sut qu'au lieu d'aller déployer son courage contre les Albigeois, il avait pris l'habit religieux, ce fut un déchaînement universel contre lui. Sa femme en devint furieuse, ses enfants furent transportés de colère et ne purent lui faire assez d'outrages. Ses amis ne le considérèrent plus que comme un insensé. Les écrivains du règne de Philippe-Auguste, Rigord, Le Breton, Mathieu Pâris ne voulurent pas même citer son nom dans leurs ouvrages, quoiqu'ils parlassent fort amplement des autres seigneurs de la cour de cette époque. Jean s'était couvert de tant d'opprobres aux yeux de ses contemporains, qu'ils se seraient crus déshonorés en rapportant même les glorieuses actions de ses premières années. C'est là tout ce qu'il désirait. Il voulait être réputé pour rien, être traité de fou, rejeté comme l'ordure de la terre, foulé aux pieds et oublié du monde entier. Loin d'être ébranlé par les mépris, il dit avec le Roi-Prophète : « Mon cœur s'est attendu aux opprobres et à la misère ».

La première vertu que Jean pratique, c'est la mortification du corps. Ce seigneur, qui habitait des châteaux somptueux, qui avait été élevé avec tant de délicatesse, dont la table était toujours chargée des mets les plus exquis, et qui ne s'abreuvait que des vins les plus fins, s'impose une abstinence si étonnante, qu'il enchaîne son appétit même dans les aliments les

plus vils, et refuse de manger autant que la nature peut le permettre. Il ne manque pas de verser de l'eau froide dans sa nourriture, de peur d'éprouver la moindre satisfaction en la prenant. L'abbé ayant appris qu'il s'infligeait indiscrètement des abstinences trop rigoureuses, le mande, le réprimande fortement, et lui ordonne expressément de manger au moins du pain autant qu'il pourrait. Jean se voit tenu par ce commandement. De peur de tomber dans le péché de désobéissance, il mange, non sans une peine extrême, toute la portion de pain qu'on lui présente ce jour-là, sans en rien laisser. Mais sentant qu'il ne peut supporter plus longtemps la rigueur de cette prescription, il va trouver l'abbé, et le prie d'une voix suppliante de révoquer cet ordre qui passe ses forces, ou de le modérer en quelque chose pour le rendre plus facile à exécuter. L'abbé lui répond : « Comme vous m'en priez, je me bornerai à vous prescrire de ne manger qu'un pain par jour. Mais du reste, si vous pouvez en manger davantage, ne manquez pas de le faire ». Jean lui répond : « Je vous en conjure, autant que je le puis, ne me laissez pas entre les mains de ma propre volonté; mais commandez plutôt absolument ». L'abbé, vaincu par sa prière, régla ce qu'il ferait désormais, et Jean observa tout fidèlement. Autant les mondains cherchent à flatter leurs corps, autant le serviteur de Dieu s'étudie à mortifier le sien; il emploie même de pieuses ruses.

Saint Augustin dit : « C'est quelque chose de grand que d'être fidèle à Dieu dans de petites choses, d'autant plus que l'amour-propre ne peut s'y attacher, comme à un grand sacrifice ». Jean, pénétré de cette vérité, saisissait toutes les occasions de mortifier ses sens. Il s'en présenta une qui fut fort utile et pour lui et pour les religieux. Il veut prouver, comme dit l'Apôtre, que, quoiqu'il fût encore dans la chair, il ne marchait pas selon les désirs de la chair. Les religieux sortent un jour du couvent pour aller au travail; le serviteur de Dieu, Jean, était avec eux. Ils rencontrent sur leur chemin le cadavre d'un animal mort, qui répand au loin une infection insupportable. Chacun porte sa main ou sa manche devant ses narines pour s'en préserver : le charitable Jean veut rendre service à la communauté, s'avance vers la bête morte, et l'entraîne si loin du chemin, que ses frères ne peuvent plus en être incommodés. Cette action, faite par un seigneur nourri dans les délices, qui s'estime le serviteur de tous, et qui surmonte sans balancer toutes les répugnances de la nature, montre en lui un grand fonds de sainteté.

Sa patience dans les opprobres est encore plus admirable que son humilité. Dieu le traita selon les inclinations de sa grâce, le nourrit du pain d'angoisse et lui fit recevoir les opprobres dans les lieux où il avait paru avec plus de magnificence. Jean se trouvait à Cambrai, dont il avait été jadis seigneur. Il avait pour compagnon Gilon, cellérier du couvent de Vauxcelles, du même Ordre de Cîteaux, et qui fut fondé par les seigneurs d'Oisy, ses ancêtres. Ils eurent la dévotion d'aller visiter une recluse. Chemin faisant, ils arrivent à un endroit où un grand nombre de terrassiers travaillaient dans les fossés de la ville. Ces misérables, voyant passer les deux religieux, se mettent tous à les huer d'une commune voix. Surpris de ce genre de salut et tout honteux, le cellérier hâte le pas. Mais Jean, disposé à souffrir tous les affronts pour Jésus-Christ, se tourne vers les moqueurs et leur dit : « Je suis le misérable Jean de Montmirail, un grand pécheur, qui mérite tous les opprobres, et qu'on ne saurait jamais assez couvrir de confusion. Je vous en conjure, répétez longtemps contre lui votre cri injurieux ».

Ces insultes de gens inconnus le préparèrent à endurer celles des siens. Ces dernières furent autant de traits déchirants qui pénétrèrent jusqu'au fond de son cœur, et lui devinrent d'autant plus utiles. Le serviteur de Dieu avait donné en aumône, au couvent de Longpont, une maison située dans le bourg qu'on appelle Gandelus. La coutume portait alors que les enfants devaient consentir à ces sortes de donations des pères et mères, de peur qu'après le décès des donateurs, les donataires ne fussent inquiétés par les héritiers. Or, Jean II, fils aîné de Jean de Montmirail, avait refusé son consentement à la donation de cette maison de Gandelus, et quand son père se fut retiré à Longpont, il eut l'impudence de traverser les religieux dans leur possession. Il ne leur permettait pas d'exercer leurs droits dans cette maison, ni même d'y faire les réparations les plus urgentes. Quand le serviteur de Dieu apprit toutes ces vexations, il en ressentit un grand chagrin. Il se rend lui-même à Gandelus, pour réparer la maison, y conduit avec lui des ouvriers, et se met à travailler avec eux comme leur compagnon. Il porte lui-même humblement sur ses propres épaules, jusqu'au sommet de l'édifice, les tuiles nécessaires pour le couvrir. Le fils voulut se venger; ce qui donna un nouvel éclat à la patience du père. Jean avait aussi accordé les menues dîmes à l'église de Longpont. C'était alors l'époque de les lever. Mais le fils aîné de Jean en empêchait souvent la collection, par ses serviteurs, et tourmentait les religieux en mille manières. Jean en est informé, et il vient de nouveau à Gandelus pour recueillir lui-même la dîme. S'interposant comme un mur entre les moines, ses frères, et son fils, il veut éprouver si, par respect pour un père, Jean II se désistera de son entreprise. Il aime surtout mieux supporter les injures de son fils, que de laisser molester injustement les religieux. Il se met à parcourir les rues et les places publiques, va de maison en maison pour lever la dîme, et la porte lui-même dans une hotte sur ses épaules.

Il éprouva encore une autre mortification, qui lui fut beaucoup plus sensible. Ayant eu occasion de venir à Montmirail en compagnie du prieur de Longpont, il se rendit à sa propre maison pour y loger, y trouva les serviteurs de son fils aîné, et leur dit humblement qu'il voulait seulement y passer la nuit. Mais ces officiers, saisissant l'occasion, lui font mille excuses impertinentes, et lui refusent l'hospitalité. Le prieur qui l'accompagne, voyant cet affront, présente à Jean le bouclier de la patience, et lui dit : « Ne vous émouvez pas pour cela; le Seigneur est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu ». Ces paroles de l'Evangile répandent un baume divin dans l'âme du serviteur de Dieu, qui se réjouit de pouvoir se les appliquer; il en rend grâces au Seigneur. Les deux religieux se retirent fort satisfaits d'avoir fait ce gain spirituel, et sont reçus chez des étrangers avec une grande vénération. Ayant été obligé un autre jour de venir à Montmirail pour une affaire, il se présenta de nouveau à sa propre maison. Un serviteur de la dame du château, autrefois son épouse, le voyant venir, s'empressa d'en prévenir sa maîtresse. Ayant reçu une réponse de sa propre bouche, il revient au serviteur de Dieu, et lui dit : « Madame est au bain, c'est pourquoi vous ne pouvez ni la voir ni lui parler ». L'homme de Dieu lui répond humblement : « Plaise au Seigneur que le bain lui soit salutaire ! » Chassé avec tant d'insolence par les siens, Jean sort du château sans ouvrir la bouche au murmure, et se retire. Il continue son chemin jusqu'au fort, qu'on appelle la Ferté-Gaucher, et se présente chez sa belle-mère, qui le reçoit avec honneur et un visage joyeux.

Jean était doué d'une constitution tellement robuste, qu'il eût pu pro-

longer sa vie au-delà des bornes ordinaires ; mais, par les pieux excès de ses mortifications, il abrégea les jours de son exil. En peu d'années, suivant les paroles de la Sagesse, il parcourut une immense carrière et s'amassa des mérites infinis pour le ciel. Il crucifia sa chair par tant d'austérités, il fit tant de fois mourir en lui l'homme charnel, qu'on peut dire de lui, qu'après avoir vidé la coupe du martyre, il alla s'abreuver dans le fleuve de la vie éternelle. Sa mort arriva en 1217, le 29 septembre, jour dédié à la mémoire de l'archange saint Michel. Hugues, son prieur, et Gérard, religieux convers, eurent révélation de sa gloire par une vive lumière qu'ils virent s'élever d'une grande infinité de cierges pour aller briller dans le ciel.

On le représente : 1° en costume de chevalier, revêtu de son armure complète, l'épée au côté, le casque sur la tête et la visière levée; 2° déposant ses armes pour prendre l'habit de pénitent; 3° couché et habillé en religieux. Des anges lui présentent des palmes et des couronnes.

CULTE ET RELIQUES.

La mémoire et les reliques de Jean de Montmirail, appelé aussi Jean l'Humble, mort en odeur de sainteté dans l'abbaye de Longpont, ont été jusqu'à présent l'objet d'un culte constant. A peine avait-il été enterré dans le cimetière commun, qu'on vit fréquemment un grand nombre de personnes venir s'agenouiller sur sa tombe. Beaucoup de miracles s'étant successivement opérés par l'intercession de ce pieux religieux, son corps fut levé de terre et les fidèles reconnaissants entourèrent d'*ex-voto* les endroits du monastère où furent dans la suite déposés ses ossements.

Dans les annales de Citeaux de Ange Maurique, on lit que, en 1236, c'est-à-dire dix-neuf ans seulement après la mort de Jean, les populations, pleines de confiance en sa puissance auprès du Très-Haut, demandèrent qu'une fête spéciale fût établie en son honneur. Le pape Grégoire IX, qui régna de 1227 à 1241, ordonna des informations sur la vie sainte de Jean et sur la foi qu'on pouvait ajouter aux prodiges qu'on lui attribuait. Maurique affirme que l'office et la fête sollicités furent accordés par ce Pontife. Ce qui est du moins certain, c'est que les calendriers, missels, ménologes ou martyrologes de Citeaux et des Bénédictins indiquent le 29 septembre comme étant le jour consacré à sa mémoire.

Autour de son tombeau brûlaient jour et nuit des lampes et des cierges, au nombre de treize ou quatorze. Sur un tableau fort ancien, placé auprès, étaient écrites des antiennes et des oraisons, tirées de son office, et que récitaient les pèlerins.

Le culte de Jean de Montmirail prit encore plus d'accroissement lorsque, vers 1250 ou 1251, une de ses filles, Marie de Montmirail, dame de La Fère et de Saint-Gobain, femme de Enguerrand III, sire de Coucy, lui éleva, au côté gauche du sanctuaire, un élégant et magnifique mausolée à jour, orné de sveltes colonnes dans le style ogival de l'époque.

Depuis que, en 1634, le pape Urbain VIII (1623-1644) eut décrété que les béatifications et canonisations seraient réservées au Saint-Siége, les évêques de Soissons ont toujours été en instance auprès de la cour de Rome pour obtenir la confirmation du culte de Jean de Montmirail. Le procès-verbal dressé par Simon Legras, le 2 mai 1639, en présence des religieux, et entre autres du chroniqueur Muldrac, témoigne à la fois de la sainteté du bienheureux Jean, et du désir de faire reconnaître et approuver par le Saint-Siége son culte et sa fête. Le roi Louis XIII voulut bien joindre ses prières à celles des religieux et de l'évêque, et, à cet effet, il adressa au pape Innocent X (1644-1655) une lettre motivée, demandant que Sa Sainteté octroyât aux religieux de Longpont la permission de dire la messe et de célébrer l'office et la fête de Jean de Montmirail, le 27 septembre, avec octave.

Dans le procès-verbal dressé en plusieurs séances, en 1657, par l'évêque de Soissons, Charles de Bourlon (1653-1685), il est dit que le prélat s'est transporté à l'abbaye de Longpont pour faire la translation du saint corps du bienheureux Jean de Montmirail... et de six autres corps. Le parchemin, renfermé dans la châsse contenant son chef, portait ces mots : *Caput sancti Joannis de Monte-Mirabili.* En montrant ce chef au peuple, l'évêque dit que c'était un homme de sainte vie et probité, et, qu'à cause de sa bonne vie, on le croyait Saint. Et il donna ce chef à baiser à plusieurs infirmes, malades et autres. Il ajouta qu'on ne pouvait exposer ses reliques pour les vénérer, qu'il fallait suspendre et attendre... jusqu'à ce qu'il eût été mûrement et saintement délibéré sur ce qui est à faire.

En 1677, le prieur de l'abbaye de Longpont, ayant été envoyé à Rome pour les affaires de son

Ordre, sous le pontificat d'Innocent XI (1676-1689), présenta sa demande en autorisation de célébrer l'office de Jean de Montmirail. On lui répondit qu'il fallait préalablement établir la preuve de sa canonisation, que le procès-verbal de l'évêque Simon Legras ne pouvait pas servir à hâter l'autorisation du culte, parce qu'il n'avait pas agi en vertu de la délégation du Siége apostolique.

Dans le procès-verbal de Dom Brulart, en 1697, Jean est qualifié de Saint. Dans l'année bénédictine, on lui donne le titre de Confesseur.

Mgr de Simony, en 1845, en faisant remettre les reliques du bienheureux Jean à la duchesse de Doudeauville, s'est montré très-réservé : « Ces reliques », a-t-il écrit, « ne doivent être honorées d'aucun culte, attendu que l'Eglise ne l'a point encore autorisé par un jugement canonique ».

Mgr de Garsignies (1848-1860) n'a pas été aussi modéré. Le 1er octobre 1859, il a adressé quelques paroles à la paroisse réunie « sur l'importance », a-t-il dit, « et la conséquence de notre démarche, comme constatation du culte immémorial rendu au bienheureux Jean de Montmirail, avons nous-même vénéré ces insignes reliques, avec les membres de notre clergé présents à la cérémonie, les avons ensuite scellées de notre sceau et les avons replacées dans l'église, nous réservant de solliciter en cour de Rome le décret portant confirmation de culte immémorial ».

Immédiatement après, on s'occupa de la rédaction et de l'envoi de la supplique, qui fut envoyée à Sa Sainteté Pie IX, le 1er septembre 1860, accompagnée d'un dossier de cent soixante-deux pages in-4°. et contenant vingt et une pièces relatives au bienheureux Jean : procès-verbaux, enquêtes, extraits de chroniques et de vies des Saints, lettres, chartes, jugements d'experts et divers autres renseignements.

Dans l'abbaye de Longpont on a toujours, et sans interruption, posséde les reliques de Jean de Montmirel ou Montmirail. L'inhumation du corps eut lieu d'abord dans le cimetière commun ; mais les miracles qui s'opérèrent sur sa tombe déterminèrent à le lever de terre, en présence de l'abbé de Cercamp. (Cette cérémonie a souvent été regardée, dans ces temps anciens, comme équivalant à une canonisation.) Le corps fut mis dans un tombeau de marbre qu'on fixa dans le mur intérieur du cloître (1217 à 1231). Un de ses ossements fut porté à Voutiennes *(Voties)* qui est nommée, dans les anciens titres, *Vallée des Miracles.* On rendit à cette relique de grands honneurs, et on en retira des avantages inappréciables.

La seconde translation eut lieu vers 1250, en présence de plusieurs archevêques et évêques, lorsque Marie de Montmirail, sa fille, lui éleva dans le chœur un magnifique mausolée.

La troisième translation amena à Longpont un nombre plus considérable de prélats, d'abbés et de peuple. La châsse du bienheureux Jean fut placée derrière le grand autel parmi les autres saintes reliques de l'abbaye.

Mais, comme les pèlerins ne pouvaient pas facilement, dans ce lieu sacré, satisfaire leur dévotion et approcher de la châsse aussi souvent et aussi près qu'ils le désiraient, les religieux décidèrent qu'elle reposerait désormais dans une armoire de la sacristie. Ses ossements furent alors renfermés dans une longue caisse de bois, couverte d'une lame de cuivre, d'une peau de maroquin, de clous dorés et de nombreux médaillons aux armes des grandes familles du temps. Le chef fut mis à part dans un reliquaire de bois doré, qui a disparu dans la tourmente révolutionnaire de 1793. C'est la quatriéme translation.

Malgré les précautions que prenaient les religieux pour conserver leur précieux dépôt, les restes de Jean de Montmirail coururent plus d'une fois le danger d'être enlevés ou profanés : en 1355 par les Anglais ; en 1414 par Pierre de Tours à la tête de ses soldats, déjà maîtres de Soissons ; en 1567 par les Huguenots. Mais Dieu permit toujours qu'on pût les soustraire à la rapacité ou à l'impiété des profanateurs, tantôt en faisant garder l'abbaye par de forts détachements de fantassins et de cavaliers, tantôt en mettant la châsse en sûreté dans une forteresse voisine (La Ferté-Milon).

En 1639, sur la demande des religieux, l'évêque de Soissons, Simon Legras (1623-1656), le même qui sacra Louis XIV, procéda à l'ouverture de la châsse ainsi qu'à la reconnaissance des ossements et à l'examen des pièces qui en constataient l'authenticité.

En 1657, l'évêque Charles de Bourlon, neveu du précédent et d'abord son coadjuteur, continua ce qu'avait commencé son oncle et fit une nouvelle reconnaissance des reliques du bienheureux Jean. Un docteur en médecine dénomma les ossements trouvés dans la châsse (tibia, humérus, omoplate, ischion, cubitus, clavicule, vertèbre et plusieurs autres encore).

Les reliques du bienheureux Jean furent de nouveau examinées, en 1697, par le visiteur de l'Ordre de Cîteaux, Dom Brulard, abbé de Vaucler. Nous extrayons textuellement du procès-verbal les détails suivants :

« Dom Brulard fit tirer de la châsse de bois doré, suspendue sous la voûte du tombeau de *saint (sic)* Jean de Montmirel... une cassette ou coffre de bois, couvert de cuir peint, long de deux pieds deux pouces et chargé de tous côtés d'anciens écussons émaillés, et fit ouverture dudit coffre, dans lequel, suivant et conformément aux procès-verbaux de NN. SS. les évêques de Soissons, messire Simon Legras et messire Charles Bourlon, des années 1639 et 1657, il a été trouvé des ossements du *saint (sic)* Jean de Montmirel, décemment rangés et enveloppés en un taffetas et un linge bien net, et au dessus une bourse, dans laquelle était enfermée une double charte de parchemin, d'ancienne écriture, laquelle a été portée à Paris et présentée au Père Dom Jean Mabillon... et le

25 desdits mois et an, tout a été remis en l'état qu'il avait été trouvé ; et ladite cassette a été remise dans la châsse de bois doré d'où elle avait été tirée. En foi de quoi, etc. »

L'abbaye de Longpont resta en possession paisible de ces reliques jusqu'à la Révolution française. A cette désastreuse époque où tout ce qui avait rapport au culte était volé, brisé, démoli, brûlé, profané, on dut avoir des craintes sérieuses sur le sort des restes du bienheureux Jean.

Ce fut un sacristain laïque de l'abbaye, nommé Lebeau, qui les sauva. Affectant les sentiments révolutionnaires les plus exaltés, il fut nommé maire du pays, ce qui lui donna toute facilité pour cacher, de concert avec quelques officiers municipaux, la châsse du Bienheureux dans un des caveaux de la maison conventuelle, sans éveiller les soupçons des démagogues. Lors du rétablissement du culte, la sacristie ayant été désignée pour servir d'église, après la destruction de la magnifique basilique, Lebeau s'empressa de rendre la châsse à l'ecclésiastique chargé de desservir la paroisse de Longpont.

En 1839, l'abbé Lebrun, alors curé de Corcy et de Longpont, s'étant fait autoriser par Mgr de Simony, évêque de Soissons (1825-1848), ouvrit la châsse et y trouva tout entièrement conforme à ce qui avait été mentionné dans le procès-verbal de 1697.

En 1845, le même Mgr de Simony fit donner à mesdames duchesse de Doudeauville et duchesse de Liancourt, quatre petits ossements dont deux dents, tenues dans une portion de la mâchoire inférieure et deux autres un peu plus forts.

En 1855, de concert avec M. Corneau, curé de la paroisse, le propriétaire du château, M. le comte Henri de Montesquiou-Fezensac et son fils, M. le vicomte Fernand de Montesquiou, s'occupèrent de la restauration de la châsse. Les reliques en furent retirées momentanément et dûment revêtues de plusieurs sceaux. Le coffret (long de soixante et onze centimètres sur dix-huit de large) fut reconnu par d'habiles antiquaires « comme étant un ouvrage exécuté à Limoges, vers la fin du règne de saint Louis, conservant sa physionomie primitive et n'ayant subi aucun remaniement postérieur ». — « Les écussons émaillés, au nombre de cinquante, placés sur les quatre faces du reliquaire, représentent les armoiries de la famille royale de saint Louis et des plus grands personnages de cette époque, tels que saint Louis, la reine Blanche de Castille, la reine Marguerite de Provence, le comte de Poitiers, frère de saint Louis, le duc de Bourgogne, le comte de Dreux, le sire de Coucy, Raoul de Nesle, comte de Soissons, le seigneur de Montmirail, etc. »

Enfin le 1er octobre 1859, Mgr Cardon de Garsignies (1848-1860), quatre-vingt-quatorzième évêque de Soissons, s'étant transporté à Longpont, a reconnu l'identité et l'authenticité des reliques de Jean de Montmirail, a clos et scellé la cassette longue dans laquelle ces ossements ont été conservés depuis six siècles, a renfermé ladite cassette dans la châsse de bois doré qui la contenait depuis 1657 et l'a replacée dans l'église, où chacun peut facilement la voir et la révérer.

Tiré des *Acta Sanctorum;* de sa *Vie,* écrite par le R. P. Machault; de l'*Histoire du bienheureux Jean,* par M. l'abbé Boitel, et de *Notes locales* dues à M. Conguet, du chapitre de Soissons.

LE BIENHEUREUX JEAN DE GAND, MOINE,

SURNOMMÉ L'ERMITE DE SAINT-CLAUDE

1419. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VI, *le Bien-Aimé.*

Nihil certe bono monacho felicius, nihil laboriosius, nihil fortius.

Il n'y a rien assurément de plus heureux qu'un bon religieux, rien de plus actif, rien de plus généreux.

Jean Trithème, *Hom. ad monachos.*

L'abbaye bénédictine de Saint-Claude (*Condatescense,* dans le Jura), n'avait plus, au XVe siècle, la ferveur des premiers temps. Plusieurs fois les souverains Pontifes, les princes même, avaient dû intervenir pour y relever ou maintenir la régularité. Les revenus de ce monastère avaient considérablement augmenté par la libéralité des empereurs, des rois et de

plusieurs seigneurs, et depuis longtemps déjà on n'y recevait plus que des religieux appartenant à la première noblesse. Mais cette gloire mondaine avait été funeste à l'austérité de la discipline monastique. Plusieurs de ces grands seigneurs, cachés sous le froc, conservaient les goûts du siècle, se livrant avec ardeur aux exercices de la chasse, prenant des habits séculiers et ne gardant ni clôture, ni stabilité. Cependant ce relâchement était loin d'être universel. A côté des religieux mondains et peu réguliers, d'autres, pieux et fervents, reproduisaient dans l'abbaye de Saint-Claude les vertus des anciens jours. Tel fut un gentilhomme appelé Jean de Gand, et plus connu de son temps sous le nom d'Ermite de Saint-Claude. Le bienheureux Jean de Gand fut moine ou ermite à Saint-Claude, sous le gouvernement de l'abbé François II, qui administra ce monastère de l'année 1412 à l'année 1425. Il y vécut avec la régularité la plus édifiante, et il paraît même que la vie dissipée que menaient quelques religieux le porta à quitter l'abbaye, pour se retirer dans quelque modeste prieuré du Jura, dépendant de Saint-Claude, afin d'y pratiquer plus à l'aise les vertus religieuses. C'est ce qui lui fit donner le nom d'Ermite, sous lequel il est désigné dans les monuments anciens. Un auteur affirme qu'il se retira dans le prieuré de Mouthe, pour y vivre dans la pratique de la pénitence et de la prière, à l'imitation de Simon de Crespy-en-Valois, dont les vertus avaient embaumé cette solitude. André du Saussay parle du séjour du bienheureux Jean de Gand dans le Jura, en termes un peu différents. Selon lui, ce saint homme avait une grande dévotion à saint Claude, dont il visitait souvent le tombeau avec beaucoup de piété. Il se fit construire un petit ermitage auprès du monastère, et c'est là qu'il passait les jours et les nuits dans une grande pureté d'âme, honorant Dieu par le jeûne, la méditation et la prière.

Ces choses se passaient au commencement du xve siècle. La France était alors livrée aux dissensions les plus déplorables. La guerre commencée en 1337 entre Edouard III, roi d'Angleterre, et Philippe de Valois, roi de France, s'était continuée sous leurs successeurs, au milieu d'une suite non interrompue de crimes et de malheurs. La France y avait recueilli quelque gloire, mais beaucoup de revers, et les batailles de Crécy (1346), de Poitiers (1356), et d'Azincourt (1415), gagnées par les Anglais, avaient surexcité leur orgueil et leurs prétentions. La folie du roi Charles VI, les haines implacables des Bourguignons et des Armagnacs, s'ajoutaient encore aux désastres de l'invasion étrangère, pour précipiter la France dans l'abîme et la livrer à ses ennemis.

Mais il semble que Dieu n'éprouvait ce royaume que pour le relever d'une manière inattendue. « Quelque chose de miraculeux dans le malheur comme dans la prospérité », dit Chateaubriand, « se mêle à l'histoire de ces temps ». Le pieux Ermite de Saint-Claude, déplorant dans sa retraite les calamités qui pesaient sur la France, et les maux plus grands encore qui semblaient la menacer, se sentit poussé par une inspiration divine à travailler au rétablissement de la paix. Tous les jours, prosterné devant le Seigneur, il priait avec ardeur pour la réconciliation des rois de France et d'Angleterre. Un jour qu'il était en contemplation, il fut averti par une révélation d'en-haut que Dieu lui ordonnait de quitter son désert, et d'aller trouver les deux rois ennemis pour les conjurer, au nom du ciel, de faire enfin la paix.

Charles VII, quoique dauphin, était alors le véritable chef du royaume. Il venait de prendre le titre de régent, et avait rassemblé à Poitiers les fidèles débris des corps de l'Etat, pour en composer une sorte de parle-

ment. C'est vers ce temps (1419) que Jean de Gand quitta son ermitage de Saint-Claude pour aller parler au jeune prince. Celui-ci le reçut avec bonté, et comme le pieux ermite l'exhortait, au nom du ciel, à procurer la paix à son peuple, Charles lui répondit qu'il était plus que tout autre affligé des maux que causait la guerre, et qu'il désirait la paix de tout son cœur. « Dieu bénira votre bonne volonté », lui dit Jean de Gand, « et je vous prédis en son nom que, dans peu d'années, il vous donnera un fils selon vos désirs ». Ce fils naquit, en effet, quatre ans plus tard, et fut roi de France sous le nom de Louis XI. Le bienheureux ermite annonça encore au prince que Dieu lui donnerait la victoire contre ceux qui troublaient le royaume. Lorsqu'il eut accompli sa mission de paix auprès du dauphin, il se dirigea vers la Normandie, où le roi d'Angleterre, Henri V, poursuivait le cours de ses conquêtes, si fatales à la France, et s'emparait de la ville de Rouen. Le succès l'avait rendu présomptueux, et quand le saint homme lui parla de paix, Henri le repoussa avec mépris, et le fit même maltraiter indignement. Le serviteur de Dieu lui parla alors avec cette liberté vraiment apostolique qui ne s'effraie pas des menaces, et lui prédit que dans peu de temps Dieu l'appellerait à son tribunal, et ferait sentir aux Anglais le bras de sa vengeance, en les chassant du sol français. On sait comment une autre envoyée du ciel, Jeanne d'Arc, accomplit bientôt la prédiction du pieux ermite, en chassant les Anglais d'Orléans.

Jean de Gand, ayant accompli sa mission, reprit aussitôt le chemin de la Bourgogne, pour rentrer dans son ermitage de Saint-Claude. Plusieurs fois déjà il était allé trouver Charles VII pour l'aider de ses conseils et l'assurer de son dévouement. Toujours il profitait de ses voyages pour répandre dans les lieux où il passait la bonne semence de la parole divine. Sa vie était celle d'un pénitent, car il se mortifiait par la pratique habituelle du jeûne, portait un rude cilice et une ceinture de fer et passait souvent la nuit en prières. Son humilité égalait sa douceur, et il savait commander aux mouvements de son cœur et supporter les injures avec patience. Aussi de son vivant même on l'appelait le saint Ermite de Saint-Claude, parce que tout, dans ses paroles et ses actions, respirait la sainteté.

A son retour, il arriva à Troyes en Champagne, où il avait déjà paru plusieurs fois, et logea, selon sa coutume, à l'hôtel des Trois-Maures. Il ne manquait jamais, en passant dans cette ville, d'aller visiter les Dominicains, afin d'assister à leurs exercices religieux. Quelques jours après son arrivée à Troyes, il tomba malade à l'hôtellerie, et vit bientôt que sa fin approchait. Il fit appeler alors un saint prêtre, nommé Gauthier Garnot, curé de Torvilliers, dans la banlieue de Troyes, et le pria de lui procurer les secours de la religion. Le pieux ermite reçut les derniers sacrements avec la ferveur la plus édifiante, et exprima le désir d'être enterré au couvent des Dominicains. La mort ne l'effrayait point, parce qu'il avait bien vécu. Il rendit son âme à Dieu, le 29 septembre 1419, étendu sur un lit de paille, et ne regrettant rien de ce monde, parce que son trésor était au ciel. Tant que son corps resta dans l'hôtellerie où il avait rendu le dernier soupir, on vit paraître sur son logis une colonne de feu, symbole merveilleux de sa charité devant les hommes et de sa gloire devant Dieu.

CULTE ET RELIQUES.

Le bienheureux Jean de Gand fut inhumé dans l'église des Dominicains de Troyes : on plaça sur le lieu de sa sépulture une petite tombe blanche, de pierre dure, mesurant deux pieds et quatre

doigts de largeur, et sur laquelle on le voyait représenté avec une grande barbe, de longs cheveux, et les mains jointes soutenant un chapelet. Le souvenir du pieux ermite resta en vénération, non-seulement dans la ville de Troyes, mais surtout à la cour de France, où il avait paru dans des temps si malheureux pour y porter des conseils de paix et des paroles d'espérance. Soixante-deux ans après sa mort (1482), Louis XI, dont il avait prédit la naissance, voulut honorer sa mémoire et faire procéder à sa canonisation. Il écrivit d'abord aux Dominicains de Troyes, pour en obtenir tous les documents relatifs à la vie et à la mort du pieux ermite ; il fit ensuite décider qu'on exhumerait le corps de Jean de Gand pour le placer en un lieu plus décent. Cette cérémonie eut lieu le mercredi 13 novembre 1482, en présence de l'évêque et d'un grand concours de peuple. Le cercueil fut porté au chœur de l'église et ouvert sous les yeux de l'évêque, qui procéda à la reconnaissance des reliques et les fit déposer en un sarcophage que l'on plaça dans une ouverture pratiquée à la muraille de la nef de l'église, et devant laquelle on posa des barreaux de fer. C'est là que le peuple vint dès lors honorer son tombeau et l'invoquer comme un Saint.

Le culte du bienheureux ermite n'était point encore autorisé solennellement par l'Eglise. Mais le peuple de Troyes et des environs l'honorait publiquement, et les nombreux miracles accomplis à son tombeau ne firent qu'accroître la vénération qu'on avait pour lui. Ces miracles furent constatés par des procès-verbaux en règle qui devaient servir au procès de la canonisation du Bienheureux que Louis XI avait sollicitée auprès du pape Sixte IV. Ces documents, livrés au public, produisirent la meilleure impression : les reliques vénérées de Jean de Gand furent visitées par une foule de pèlerins venus de tous les points de la Champagne. On offrit en son honneur des flambeaux, des napes d'autel et d'autres objets de dévotion. On recueillit soigneusement, au couvent des Dominicains, les objets qui lui avaient appartenu, sa haire, sa ceinture de fer et son chapelet de gui de chêne qu'on envoya au roi Louis XI pour satisfaire sa dévotion envers le pieux ermite.

Nous ne savons pas ce qui fut fait à Rome pour la canonisation de Jean de Gand ; tandis qu'on poursuivait cette affaire, Louis XI mourut (30 août 1483) ; le pape Sixte IV le suivit bientôt dans la tombe (1484), et le projet de canonisation de Jean de Gand resta indéfiniment suspendu : il n'a pas été repris depuis ce temps ; néanmoins la sainteté de sa vie, les miracles accomplis à son tombeau, ont fait que le titre de Bienheureux est resté dès lors attaché à son nom.

Ses reliques et son tombeau ont disparu depuis la Révolution française.

Cette biographie est l'abrégé de celles qu'en donnent les professeurs du collége de Saint-François-Xavier de Besançon, dans les *Saints de Franche-Comté;* et M. l'abbé Defer, dans les *Saints de Troyes.*

SAINT URSION, CURÉ D'ISLE-AUMONT,

AU DIOCÈSE DE TROYES, ET ABBÉ DU MONASTÈRE DE CE LIEU (vers 375).

A quelques kilomètres de Troyes est le village d'Isle-Aumont, qui peut se souvenir avec une sainte fierté d'avoir autrefois été la retraite et la pépinière d'un grand nombre de Saints. Le monastère, temoin de leurs vertus cachées aux yeux des hommes, mais précieuses devant le Seigneur, était heureusement placé sous l'invocation de Notre-Dame. Un des premiers saints prêtres qui le gouvernèrent en même temps que la paroisse d'Isle, se nommait Ursion, originaire du diocèse de Troyes. Sous sa direction, aussi zélée que prudente, cette terre bénie n'eut rien à envier aux déserts de la Thébaïde et de l'Orient. Les religieux qu'elle portait, comme les chrétiens de la primitive Eglise, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et menaient la vie la plus édifiante dans le recueillement de la contemplation et dans l'exercice des travaux manuels. L'Evangile avec ses conseils et ses préceptes, les ordres de l'abbé qui les présidait, telle était la règle unique qu'ils suivaient avec une exemplaire ponctualité. Le jeûne, la psalmodie, le mépris du monde et de ses délices, le support des injures, les bienfaits de tout genre multipliés sous leurs pas, les faisaient regarder comme des anges descendus parmi les hommes.

On comprend que si les disciples étaient si parfaits, le chef devait être d'une éminente sainteté. Aussi, quand, après de longues années passées dans l'exercice des plus sublimes vertus, il plut à Dieu de donner à saint Ursion la récompense bien méritée de ses travaux, la voix du peuple s'unit à celle du clergé pour le proclamer Bienheureux, et les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, en confirmant ces hommages, vinrent révéler à ses frères de la terre la gloire dont il jouissait avec ses frères du ciel. On bâtit une église sous son vocable, près du ruisseau d'Hozain, et l'on célébrait annuellement sa fête le 29 septembre, que l'on croit être le jour de son décès.

Plus tard, le corps fut transporté dans le monastère de Moutier-la-Celle, et l'on faisait, le 26 avril, la mémoire de cette translation.

Il ne reste rien du pieux abbé, sinon quelques fragments d'ossements sacrés et une étoffe précieuse qui enveloppait sa dépouille mortelle. Cette étoffe, ou plutôt ce débris, qui laisse encore apercevoir de magnifiques dessins, paraît appartenir à la textrine du XIIIe siècle. En 1700, les Bénédictins de Moutier-la-Celle voulurent assurer à ces reliques la vénération des siècles, par l'inscription suivante : *Sudariorum et ornamentorum sacrorum fragmenta Sancti Ursionis.* 1700.

Ces objets sont conservés avec autant de soin que de piété, dans la belle église de Saint-André, près Troyes.

Extrait des *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FORCA PALENA,

PROPAGATEUR DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-JÉRÔME (1449).

Le bienheureux Nicolas naquit, en 1349, à Forca Palena, village qui n'existe plus aujourd'hui, et se trouvait autrefois dans le diocèse de Solmona (Abruzze Ultérieure deuxième). Ses parents, de noble extraction, lui firent donner une éducation conforme à leur rang ; le jeune Nicolas fit rapidement des progrès sérieux dans l'étude des lettres divines et humaines : il se voua ensuite à l'état ecclésiastique et reçut l'ordre de la prêtrise.

Forca Palena fut pendant quelques années l'heureux théâtre de ses belles actions ; mais notre jeune prêtre, peiné de la vénération et du respect que lui témoignaient ses compatriotes, quitta son pays natal, résolu de mener une vie entièrement cachée ; il savait que le désert offre un refuge contre les persécutions du monde, qu'il est le repos de ceux qui sont fatigués, la consolation des affligés, l'abri salutaire contre les ardeurs du siècle, le lieu où le péché n'a point d'accès et où l'âme trouve la véritable liberté. Joyeux, il courut à Rome et se présenta à des ermites qui vivaient en communauté près de la petite église de Saint-Sauveur. Admis dans leur société, il se fixa parmi eux et devint plus tard leur supérieur.

Dominique Capecio, ermite napolitain, avait voué au bienheureux Nicolas, dans le couvent de Saint-Sauveur, une amitié sincère ; sur le point de mourir, il lui légua tous ses biens en lui exprimant le vœu de les voir employés à la construction d'un petit ermitage dans la campagne de Naples. Nicolas n'eut pas plus tôt fermé les yeux à son généreux ami qu'il se rendit dans cette ville (1417) et fonda l'ermitage demandé : il existait encore au dernier siècle sous le nom de Notre-Dame de Grâces.

Plus tard, Nicolas revint à Rome, et se mit en quête d'une solitude profonde où il pût établir un nouvel ermitage et se fixer sans retour. Son choix s'arrêta sur le mont Janicule ; il y fit construire quelques cellules et une chapelle qui fut dédiée à saint Onuphre, et qui est aujourd'hui un titre de cardinal. Les disciples ne se firent pas attendre ; en quelques années les solitudes du mont Janicule furent peuplées d'anachorètes. Nicolas, plus qu'octogénaire, ne laissa pas de les diriger ; il voulut même leur donner une Règle et fit le voyage de Rome pour demander au pape Eugène IV de réunir sa communauté à la Congrégation des Ermites de Saint-Jérôme. Le souverain Pontife approuva cette réunion et la confirma par une bulle spéciale datée de 1446.

Le bienheureux Nicolas gouverna sa communauté jusqu'à l'âge de cent ans qu'il plut au Seigneur de mettre un terme à sa longue carrière (29 septembre 1449). Il fut inhumé dans l'église de son ermitage et son tombeau devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent. Le village de Forca Palena obtint des reliques du Bienheureux et le choisit pour son patron (1638) ; le pape Clément XIV approuva son culte (24 août 1774).

Acta Sanctorum. — **Cf. Continuateurs de Godescard.**

XXXe JOUR DE SEPTEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Bethléem de Juda, le décès de saint JÉRÔME, prêtre et docteur de l'Eglise, qui, s'étant rendu habile dans la connaissance des lettres et ayant imité la vie des solitaires les plus parfaits, terrassa plusieurs monstres d'hérésie, et les perça du glaive de sa doctrine ; enfin, ayant vécu jusqu'à l'âge de la décrépitude, il mourut en paix, et fut enterré auprès de la crèche du Seigneur : depuis, son corps fut porté à Rome, et placé dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. 420. — Le même jour, saint Léopard, martyr, l'un des officiers de la maison de Julien l'Apostat, qui eut la tête tranchée à Rome, et dont le corps fut dans la suite porté à Aix-la-Chapelle [1]. 362. — A Soleure, en Suisse, le martyre de saint Victor et de saint Ours, de la glorieuse légion thébéenne, qui sous l'empereur Maximien furent d'abord appliqués à d'horribles tortures ; mais une lumière céleste ayant brillé au-dessus d'eux, les exécuteurs tombèrent par terre, et les Martyrs furent délivrés de leurs mains ; on les jeta ensuite dans le feu, où ils restèrent sans éprouver de mal, en sorte qu'il fallut les achever par le glaive [2]. 286. — A Plaisance, saint Antonin, martyr, de la même légion. 286. — Le même jour, saint GRÉGOIRE, évêque de la Grande-Arménie, qui, après avoir beaucoup souffert sous Dioclétien, mourut en paix. Vers 323. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Honorius, évêque et confesseur [3]. 653. — A Rome, la naissance au ciel de saint François de Borgia, de la Compagnie de Jésus, dont on célèbre la fête le 10 octobre [4]. 1572. — A Rome encore, sainte Sophie, veuve, mère des saintes vierges, Foi, Espérance et Charité [5]. 138.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cologne, Meaux, Paris et Saint-Dié, saint Jérôme, docteur de l'Eglise, cité au martyrologe romain de ce jour. 420. — Au diocèse de Meaux, mémoire de saint Antonin, troisième

1. Léopard, romain d'illustre naissance, et chambellan de Julien l'Apostat (331-363), embrassa la foi chrétienne par le conseil de Valentin, prêtre, qui lui enseignait les belles-lettres, et reçut le saint baptême. Julien ayant voulu se faire rendre les honneurs divins, il refusa de lui offrir de l'encens et fut condamné au supplice des verges. Comme sa constance n'en était pas ébranlée, il eut la tête tranchée, le 30 septembre 362. Valentin alla ensevelir le corps du Martyr à trente milles de Rome, à Ultricola. Plus tard ce même corps fut porté à Aix-la-Chapelle et déposé dans la grande église de la Sainte-Vierge, construite par l'empereur Charlemagne. Saint Léopard est un des principaux patrons de cette église, où il est entouré de la pieuse vénération des fidèles. — *Propre de Cologne.*

2. Vers l'an 950, Berthe, la pieuse épouse de Rodolphe II, roi de Bourgogne, laquelle faisait le plus souvent sa résidence dans les environs de Soleure, s'y retira après la mort de son second mari, Hugues, roi d'Italie, et découvrit miraculeusement les restes de ces généreux martyrs ; elle fit bâtir à Soleure une église dédiée sous leur invocation, et ces saintes reliques y furent déposées. Jusqu'à l'époque de la Réforme, la fête des deux Saints se célébrait avec pompe, le 30 septembre, dans presque toutes les églises de la Suisse et particulièrement à Zurich. Si la dévotion des fidèles s'est ralentie, c'est peut-être que les reliques de nos deux illustres martyrs ont perdu, par suite des bouleversements de toute espèce, leur caractère d'authenticité ; les Bollandistes semblent l'insinuer. — Cf. *Acta Sanctorum,* tome VII de septembre.

3. Romain de naissance, Honorius ou Honoré embrassa l'état monastique dans sa patrie. Le pape saint Grégoire le Grand (590-604), qui connaissait l'étendue de ses lumières et la solidité de ses vertus, l'associa aux missionnaires qu'il avait chargés de travailler à la conversion de l'Angleterre. Saint Just, archevêque de Cantorbéry, étant mort vers l'an 630, Honorius fut élu pour lui succéder. Il fut sacré à Lincoln (*Lindum Colonia*), par saint Paulin, archevêque d'York, reçut le pallium du pape Honorius Ier (625-638) et édifia son diocèse pendant vingt-trois ans. — *Acta Sanctorum* et Godescard.

4. Nous donnerons sa vie au 10 octobre.

5. Sophie, matrone romaine, peut être comparée à la mère des Machabées ; après avoir élevé ses filles dans la piété et l'amour de Dieu, elle sut les encourager au martyre et mourir après elles. Le martyrologe romain indique au 1er août la fête des saintes Foi, Espérance et Charité. (Voir la note 2 à ce martyrologe, tome IX, page 175.) On représente sainte Sophie rendant le dernier soupir sur le corps de ses saintes filles.

évêque de ce siége et confesseur. On croit qu'il fut disciple de saint Saintin ; ses reliques se conservaient dans l'église cathédrale, mais elles furent brûlées par les Calvinistes en 1562. — En Limousin, saint Victurnien (Vertunien et Victôre), ermite. Il naquit, dit-on, en Ecosse, d'une famille dans laquelle la piété était héréditaire. Parvenu à l'adolescence, désireux de servir Dieu avec toute liberté, il quitta généreusement son pays et ses parents, et passa dans l'Aquitaine pour y chercher un lieu où il pût se dérober entièrement à la vue des hommes. Un désert affreux, remplacé aujourd'hui par une riche et fertile vallée au milieu de laquelle s'élève gracieusement le bourg de Saint-Victurnien (Haute-Vienne, arrondissement de Rochechouart, canton de Saint-Junien), fixa son choix. Après y avoir mené, durant de longues années, une vie pleine de vertus et de bonnes œuvres, une vie plus angélique qu'humaine, il s'y endormit dans le Seigneur, accablé de vieillesse et comblé de mérites. Son corps fut inhumé dans le bourg qui porte son nom, et où il est honoré de nos jours encore par un grand concours de peuple [1]. VIIe s. — Dans l'ancien diocèse de Cornouailles (Finistère), diocèse actuel de Quimper et Léon, saint Moriz ou Maurice, abbé des monastères cisterciens de Langonet et de Carnoet. Il est déjà nommé au martyrologe de France du 20 septembre, et nous donnerons sa vie au 5 octobre, qui est le jour de sa mort. 1191. — A Vermand (Aisne), au diocèse de Soissons, saint Simon, comte de Crespy-en-Valois (Oise), moine de Saint-Oyend, et fondateur du prieuré de Mouthe Il est déjà cité au martyrologe de France du 25 et du 29 septembre, et nous donnerons sa vie au 5 octobre. 1082. — A Paris, la solennité de la réception des saintes reliques dont Louis IX enrichit la Sainte-Chapelle. XIIIe s. — A Châlons-sur-Marne, saint Lumier, dix-huitième évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au 3 octobre. 626. — Dans l'ancien diocèse de saint Bertrand de Comminges *(Lugdunum Convenarum)*, diocèse actuel de Toulouse, saint Gaudens (Gaudeins, Goins, Gauzens), martyr, dont nous avons donné la vie au 30 août. 475. — A Moissac (Tarn-et-Garonne), au diocèse de Montauban, saint Ambert ou Ansbert, chorévêque, abbé du monastère bénédictin de Saint-Pierre de Moissac *(Musciacum)* et confesseur. Vers 680. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Villiers-en-Brabant *(Villarium)*, au diocèse de Namur, le bienheureux Conrad, neuvième abbé de ce monastère. Il fut successivement chanoine de Saint-Lambert, à Liége, abbé de Villiers, de Clairvaux, de Cîteaux, cardinal-évêque de Porto, et légat du Saint-Siége en Languedoc [2]. 1227. — Dans la même abbaye de Villiers, le bienheureux Guillaume de Bruxelles, onzième abbé de ce monastère et confesseur. Il fut dans la suite abbé de Clairvaux et mourut en Allemagne, où il était allé défendre la liberté de l'Eglise et où il fut jeté en prison par ordre de l'empereur Frédéric. Vers 1236. — A Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), au diocèse de Rennes, saint LÉRY *(Laurus)*, prêtre et abbé. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Jérôme. — A Bethléem de Juda, le décès de notre Père saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Eglise, qui, s'étant rendu habile dans la connaissance des lettres, devint aussi l'imitateur des plus parfaits solitaires, et se servit de sa doctrine comme d'un glaive pour abattre plusieurs monstres d'hérésie. Enfin, parvenu à une extrême vieillesse, il mourut en paix et fut enterré auprès de la crèche du Sauveur. Dans la suite, son corps fut transporté à Rome et placé dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. 420.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Bethléem de Juda, sainte PAULE, veuve, citée au martyrologe romain du 26 janvier. 404. — Dans l'Arménie, contrée de l'Asie Occidentale, avec saint Grégoire l'Illuminateur, cité au martyro-

1. On célèbre, le 15 octobre, l'invention de ses reliques, mais on ignore à quelle époque elles furent trouvées. La fête qui attire le plus de fidèles au bourg de Saint-Victurnien est celle de l'Ascension. Ce jour-là, les paroissiens de Cognac (Haute-Vienne, arrondissement de Rochechouart, canton de Saint-Laurent-sur-Gorre), se rendent à l'église de notre Saint et escortent son buste pendant la procession. Peut-être cet usage vient-il de ce que leur église n'aura été dédiée qu'en vertu de quelque concession de reliques à eux faite par les habitants de Saint-Victurnien, qui auront exigé cette marque annuelle de reconnaissance ; ou de quelque vœu fait anciennement par les habitants de Cognac, à la suite de quelque grande faveur due à l'intercession du Saint. Son tombeau se voit actuellement sous le maître-autel de son église; avant la Révolution, son chef était renfermé dans un buste d'argent. — De Reignefort, *Vies des Saints du Limousin.*

2. Etant légat du Saint-Siége, il fit une leçon à un curé qui se plaignait de ce que les Dominicains venaient confesser chez lui et gagner les bonnes grâces de ses paroissiens. « Combien avez-vous de paroissiens ? » lui demanda le Bienheureux. — « Neuf mille », répondit le curé. — « Homme téméraire », s'écria le légat, « ne savez-vous pas qu'au jugement de Dieu vous aurez à rendre compte de chacune de ces âmes ? Pourquoi vous plaindre alors qu'on vienne vous aider et alléger votre fardeau ? » Et, le trouvant indigne d'exercer le ministère, il le priva de ses fonctions. — Godescard.

loge romain de ce jour, les saintes Ripsine, Gaïenne et leurs compagnes, vierges et martyres. Gaïenne avait vieilli dans la pratique des vertus les plus pures, instruisant et dressant à la vie dévote de jeunes chrétiennes, les conduisant dans les voies d'une spiritualité parfaite, et leur enseignant à consacrer leur virginité au Seigneur. Ses pieuses compagnes étaient en fort grand nombre; parmi elles, Ripsine avait été douée du ciel d'une extraordinaire beauté. Dioclétien convoita la jeune chrétienne, et demanda au roi Tiridate de la lui livrer. Comme elle refusait énergiquement de trahir sa chasteté, le barbare lui fit arracher la langue ; on la dépouilla ensuite de ses vêtements, et on l'attacha à un pieu où elle fut brûlée avec des torches par tout le corps ; Tiridate lui fit encore crever les yeux, fendre le ventre, et enlever les entrailles. Trente-trois compagnes de la sainte Martyre furent massacrées avec elle, et Gaïenne, avec deux autres, fut réservée à de nouvelles tortures : le lendemain, quand on les eut dépouillées de leurs vêtements, elles furent clouées à terre et écorchées vives ; après quoi on leur abattit la tête. Plus tard, le roi Tiridate, s'étant converti à la vraie foi par le ministère de saint Grégoire l'Arménien, fit rechercher les restes de ces saintes victimes de son odieuse tyrannie ; un temple superbe fut dédié sous leur invocation, et on plaça leurs reliques dans des châsses pour être exposées à la vénération des fidèles. Vers 310. — A Plaisance *(Placentia)*, ville forte d'Italie, les saints martyrs Caste et Désiré, dont les précieuses reliques se conservent dans cette ville, et enrichissent l'église de Saint-Antonin. — A Pesaro *(Pisaurum)*, ville forte d'Italie, chef-lieu de l'ancienne délégation romaine d'Urbin-et-Pesaro, la bienheureuse Félixine de Méda ou de Milan, vierge et abbesse. Elle naquit, vers 1378, d'une famille illustre et chrétienne. Dès son bas âge, sa piété naïve et ses qualités précoces la firent aimer de tous ceux qui la connurent. Après la mort de ses parents qu'elle eut le chagrin de perdre de bonne heure, elle résolut d'embrasser la vie monastique et se retira, avec sa sœur, la bienheureuse Séraphine, dans le couvent de Sainte-Ursule de Milan (1400). Durant vingt-cinq années, elle y donna l'exemple de toutes les vertus, et mérita d'être proposée comme modèle aux autres religieuses. Aussi fut-elle jugée digne de devenir abbesse (1425). Sous sa sage direction, son monastère devint florissant et fournit des membres illustres. La renommée de la supérieure s'étendit au loin, et, en 1450, la pieuse Baptiste Malatesta, de concert avec sa vertueuse fille Elisabeth, ayant fait construire à Pesaro un monastère de Clarisses, Félixine de Méda en fut élue supérieure. Dieu l'y appelait : elle obéit, mais le démon lui suscita des persécutions nombreuses. Elles ne servirent qu'à la purifier davantage, et, quand elle fut arrivée au terme de sa course, blanche et pure comme le lis des champs, elle s'envola au ciel, emportant les regrets de ses religieuses éplorées. 1444.

SAINTE PAULE DE ROME, VEUVE

DISCIPLE DE SAINT JÉROME, FONDATRICE DE MONASTÈRES

404. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

> Ce n'est pas seulement la mort pour la foi qui fait le martyre : la vie immaculée d'une âme qui sert Dieu avec amour et pureté en est un aussi, et de tous les jours. Que l'on triomphe pour Dieu dans les combats sanglants ou dans les luttes du cœur, on est également couronné.
>
> *Saint Jérôme.*

Le grand saint Jérôme, écrivant à la vierge Eustochie, fille de sainte Paule, fait ainsi l'éloge de notre Sainte : « Quand tous les membres de mon corps se changeraient en autant de langues et prendraient autant de voix, je ne pourrais rien dire encore qui fût digne des vertus de la sainte et vénérable Paule. Noble par la naissance, plus noble encore par la sainteté ; puissante jadis par ses richesses, plus illustre aujourd'hui par la pauvreté de Jésus-Christ ; descendante par Rogat, son père, du célèbre Agamemnon, qui prit la fameuse ville de Troie après dix années de siége, et par Blésille, sa mère, des Scipions et des Gracques, qui sont des plus illustres entre les

Romains, à Rome elle préféra Bethléem, et aux palais dorés l'humble toit d'une pauvre habitation ».

Paule fut élevée par sa mère dans un esprit d'amour pour la religion, de profonde aversion pour les choses du paganisme, et dans la gravité de vie qui convenait à une patricienne et à une chrétienne. Gardée soigneusement à l'ombre du foyer domestique, les cirques et les théâtres ne la virent jamais. Elle passait avec dédain devant ces lieux retentissants des folles joies de la vie païenne, accompagnant, selon l'usage du temps, sa mère aux basiliques et aux fêtes de l'Eglise, et aussi aux tombeaux des martyrs et aux catacombes. Elle aimait à parcourir ces lieux où s'était cachée si longtemps la foi maintenant triomphante dans le monde, à vénérer les traces encore récentes de tant de martyrs, à respirer, pour ainsi dire, le parfum qui s'exhalait de leurs tombes, à contempler ces naïves peintures, ces pieux symboles, où nous retrouvons aujourd'hui avec tant d'émotion, à demi effacées, les pensées du Christianisme primitif et des fidèles persécutés, ces espérances d'immortalité dans la mort, et tout le détail des dogmes du symbole chrétien. Les actes de la charité, en même temps que les pratiques pieuses, eurent leur part dans son éducation religieuse. On jetait dans l'âme de la jeune enfant les germes de cette tendresse pour les malheureux que nous verrons bientôt arriver chez elle à l'état de passion sublime.

Cette forte éducation morale et chrétienne fut couronnée par la sérieuse et solide culture d'esprit, qui était aussi de tradition dans les grandes familles de Rome. Indépendamment des livres saints, qui furent ses premières lectures, les études de Paule, brillantes et étendues, embrassèrent les deux littératures latine et grecque ; ayant du sang grec comme du sang romain dans les veines, elle devait cultiver à un titre spécial les lettres d'Athènes comme celles de Rome, et elle parlait également bien les deux langues. Elle lut les historiens, les poëtes, les philosophes. Nous verrons plus tard de quelle utilité lui sera cette culture profane pour l'admirable vie chrétienne à laquelle elle doit un jour s'élever. En attendant, ces études développaient en elle les riches dons qu'elle avait reçus de la nature, un jugement sain, un esprit ferme, une raison élevée : un équilibre précieux fut de la sorte établi entre son intelligence et son caractère.

Cependant l'âge vint où la brillante patricienne dut recevoir de la main de ses parents un époux, et ajouter à tous les avantages de sa naissance et de ses qualités l'éclat d'une illustre alliance. Elle épousa un jeune romain d'origine grecque, appelé Toxoce, qui appartenait par sa mère à la vieille famille des Jules, laquelle se vantait de remonter jusqu'à Enée. Toxoce ne partageait pas la foi de sa jeune épouse. Cependant, il ne paraît pas avoir été indigne de la jeune chrétienne qu'il avait épousée, et l'affection extraordinaire que Paule eut toujours pour lui, et l'inconsolable douleur avec laquelle elle le pleura, montrent que leur union fut de celles que le monde appelle heureuses. Dieu bénit cette union. Quatre filles naquirent successivement à Paule. L'aînée, appelée Blésille, paraissait comblée de tous les dons de l'esprit les plus vifs et les plus aimables ; santé frêle et délicate, mais riche et belle nature, qui dès sa plus tendre enfance faisait tout espérer, entre les mains d'une mère comme Paule, pour les charmes de l'intelligence et les qualités de l'âme. Pauline, la seconde, avait aussi une nature des plus heureuses, mais tout opposée à celle de Blésille. Ce n'était pas, comme celle-ci, la flamme ; mais, avec moins de jets brillants dans l'esprit et de spontanéité vive dans le caractère, elle donnait tous les signes d'un bon sens exquis, d'un jugement sûr, et elle promettait d'avoir en solidité

tout ce que sa sœur aînée avait en éclat. Quant à la troisième, appelée d'un nom gracieux emprunté au grec, Eustochie (règle, droiture), douce enfant, modeste, réservée, timide, on eût dit une fleur cachant en elle-même son parfum ; mais ce parfum était suave, et à la regarder de près, on pouvait soupçonner déjà dans cette jeune âme des trésors qui étonneraient au jour de l'épanouissement. La quatrième s'appelait Rufine.

Paule, à cette époque de sa vie, ne sut pas assez se préserver du luxe et de la mollesse de son temps. Elle passait, comme toutes les patriciennes, dans les rues de Rome, portée par ses esclaves dans une basterne dorée ; elle eût craint de poser le pied par terre et de toucher la boue des rues ; le poids d'une robe de soie pesait à sa délicatesse ; un rayon de soleil qui se fût glissé à travers les épais rideaux de sa litière lui eût paru un incendie. Elle usait, comme les femmes de son rang, de ce qu'elle devait se reprocher tant un jour ; elle ne se refusait pas les délices du bain, qui avaient une si grande part dans la vie romaine ; elle passait, selon le commun usage, l'hiver à Rome, l'été dans quelque villa, où la campagne, les amies et une bibliothèque choisie se partageaient sa journée. Cependant, au milieu même de ce luxe, Paule, quoique bien loin encore des vertus qu'elle pratiquera un jour, était connue et respectée comme une femme d'une dignité de tenue et de conduite tout à fait irréprochable. Pas une voix ne s'éleva jamais dans Rome contre sa vertu. Au contraire, on la citait comme une romaine de la vieille souche, rappelant ces femmes d'autrefois qui avaient été, par leur sévère chasteté, l'honneur de la république, et quand on voulait offrir sous ce rapport aux jeunes patriciennes du temps un modèle, on nommait Paule. Il y avait là sans doute la fierté et la dignité du vieux sang romain ; mais il y avait surtout les inspirations et les vues supérieures de la foi. C'est sous cette garde plus sûre de l'esprit chrétien que Paule traversa toute cette opulence, fatale à tant d'autres, sans y périr ; et si, dans ces années brillantes et heureuses, la jeune épouse de Toxoce n'eut pas toujours assez présente à la pensée la maxime de l'apôtre, qui est d'user des choses mondaines comme n'en usant pas, de se prêter simplement au monde et de ne s'y point donner ; s'il lui arriva de trop goûter ces jouissances et ces vanités dangereuses, il y eut dans les épreuves qui survinrent bientôt une large compensation à cette mollesse, et dans l'austérité de sa pénitence une surabondante expiation.

Paule n'était pas seulement une femme d'une réputation intacte, d'un sévère honneur : à ce trait de vertu, à la fois romaine et chrétienne, saint Jérôme en ajoute un second, exclusivement chrétien ; elle était, dit-il, « la femme la plus douce et la plus bienveillante pour les petits, pour les plébéiens, pour les esclaves ». L'élévation naturelle de son âme, et plus encore la grâce de Jésus-Christ et le travail de la vertu, l'avaient entièrement préservée de la sécheresse et de la hauteur, de l'impatience et du dédain que l'orgueil du sang et de la richesse engendre chez les âmes dures ou petites ; elle avait ce complément nécessaire de la noblesse et de la beauté, ce signe d'une distinction naturelle et d'un mérite supérieur, la bonté ; et c'était là, avec l'austère honneur, les deux traits qui formaient par leur contraste le charme de sa physionomie. On conçoit comment une femme de ce caractère et de cette vertu devait remplir les devoirs délicats que lui imposait la société mêlée au sein de laquelle elle vivait. Ses relations étaient de deux sortes : elle était liée avec ce qu'il y avait de femmes éminentes par la piété dans l'Eglise ; les premières chrétiennes de Rome, telles que Marcelle et Titiane, étaient ses intimes amies Elle avait aussi des relations avec la

partie païenne du patriciat, qu'elle recevait chez elle et chez qui elle était reçue. C'était tout ce qu'il y avait de plus considérable à Rome et aussi de plus païen. Les rapports avec une telle société réclamaient évidemment beaucoup de réserve, de dignité et de convenance ; c'était surtout le devoir des femmes chrétiennes, alors comme aujourd'hui, d'être auprès des incroyants, par l'amabilité de leur commerce et la supériorité de leurs vertus, la démonstration vivante de leur foi. Elles frayaient ainsi, plus efficacement que par la controverse, les voies à la vérité chez plus d'une âme, et il est permis de croire qu'elles étaient souvent pour beaucoup, sans le paraître, dans les recrues que faisait incessamment le Christianisme au sein du patriciat. Dans son foyer domestique, Paule était la plus heureuse des épouses et des mères. Sa jeune famille grandissait joyeuse autour d'elle, donnant les plus belles espérances. Toxoce cependant avait un regret. Il aurait voulu un héritier de son nom, et il n'en avait pas. Ce désir fut enfin exaucé ; il naquit un cinquième enfant à Paule qui fut un fils, et qui reçut comme son père le nom de Toxoce.

Paule n'avait que trente et un ans quand Dieu lui envoya la grande épreuve du veuvage. Ce coup inattendu qui venait la surprendre au milieu de tout son bonheur fut terrible pour elle : c'était le moment que Dieu choisissait pour tout briser dans cette tombe inopinément entr'ouverte. Paule fut d'abord attérée et sans force contre cette douleur, au point qu'on craignait pour sa vie. Rien ne pouvait arrêter ses larmes. Jamais époux ne fut plus pleuré ; jamais coup ne pénétra plus avant dans son âme. En brisant toutes les entraves qui l'arrêtaient dans les voies ordinaires et l'empêchaient de monter aux grandes vertus, Dieu lui faisait un appel qu'elle était libre de suivre, mais après lequel, écouté ou méconnu, sa vie devait être fixée à jamais. Le veuvage est chose sacrée. Indépendamment de ce que la foi y découvre de surnaturel mérite, il y a sur la veuve vraiment veuve la triple consécration de la douleur, de la fidélité et de la vertu. La vierge n'est fidèle qu'à Dieu et à elle-même ; la veuve l'est de plus à celui qu'elle a aimé et perdu : c'est pour lui aussi qu'elle garde désormais l'intégrité de son cœur, se faisant de son cher souvenir un culte et une vie ; et telle est la nuance qui distingue la veuve de la vierge, deux créations admirables du christianisme, deux fleurs nées sur la même tige et qui mêlent dans l'Eglise leurs parfums sans les confondre. S'il y a quelque chose de plus pur dans la vierge, il y a quelque chose de plus auguste et de plus touchant dans la veuve, parce que les souffrances et les larmes et le sacrifice ont passé là. Paule comprit ce que Dieu voulait d'elle ; reprenant la liberté de son âme et se dérobant au monde, elle se résolut à marcher généreusement dans la voie où Dieu l'appelait. Elle trouvait heureusement autour d'elle des exemples, une société, des âmes entrées dans la même voie, et qui furent pour elle une excitation et un secours : cette société avait son centre à l'Aventin ; elle était formée de veuves ou de vierges appartenant aux premières familles de Rome, et qui donnaient alors à l'Eglise, sous les yeux et sous l'impulsion du pape Damase, un grand spectacle de vertu.

Il se fit tout à coup une admirable éclosion de vertus dans son âme. La transformation fut soudaine et complète. Une sorte d'abîme fut creusé entre elle et le monde ; mais cette rupture ne fut qu'une fuite plus profonde en Dieu. C'était une seconde liberté et un nouveau besoin que lui apportait le veuvage. Sentant que rien ne pourrait jamais combler le vide immense qui venait de s'ouvrir en elle ; voyant que tout se brise et nous fuit ici-bas, que Dieu seul n'échappe point, et qu'en lui on retrouve tout,

elle se rejeta vers Dieu avec une sorte de passion si ardente et de joie si pleine, qu'on eût dit que la mort de Toxoce, tant pleurée par elle, n'était à ses yeux qu'une délivrance. Et cet amour dans lequel maintenant elle se plongeait tout entière, en même temps qu'il lui apportait les vraies et solides consolations, créait dans son âme des ascensions merveilleuses, admirablement indiquées par saint Jérôme.

Le premier degré auquel elle monta, ce fut un nouvel et plus grand amour pour la prière. Elle s'y sentait puissamment et doucement inclinée. Plus en effet un cœur se ferme du côté de la terre, plus il s'ouvre du côté du ciel. Ayant renoncé aux joies de la vie mondaine, Paule goûtait d'autant plus celles d'un commerce assidu avec Dieu. Aussi sa prière se prolongeait-elle très-avant dans la nuit, et plus d'une fois le soleil la surprenait agenouillée et priant encore. Son grand bonheur était d'aller à l'oratoire de l'Aventin chanter des psaumes avec les vierges de Marcelle. La sainte Ecriture devint sa méditation quotidienne. Ainsi, tandis que les grandes douleurs ne font qu'obscurcir certaines âmes et les couvrir comme de ténèbres, elles avaient au contraire empli de plus de lumières l'âme de Paule, et lui avaient dévoilé plus large et plus radieux l'horizon de l'éternité. A ces clartés qui l'illuminaient maintenant, son amour de Dieu et des choses célestes grandissant chaque jour, son âme monta à un second degré, à savoir : une exquise délicatesse de conscience, un extraordinaire désir d'une absolue pureté de cœur. Dans une disposition si belle, pour se ménager un vol plus libre vers Dieu et se conserver un cœur plus intact et mieux défendu, non-seulement elle s'entoura d'une garde sévère, mais encore elle embrassa avec un courage héroïque les plus austères pratiques de la mortification chrétienne. Toutes les habitudes délicates d'autrefois, toutes les aises de la vie furent supprimées. Cette patricienne ne coucha plus que sur des cilices jetés sur la terre nue, et rivalisa d'abstinences et de jeûnes avec les ascètes du désert. Dans cette ferveur, le souvenir de sa vie moins parfaite d'autrefois et des concessions faites au monde la remplissait de confusion et de douleur et ouvrait en elle une source de larmes. Et ces larmes, fruit d'un si pur amour de Dieu, se mêlant à celles que le souvenir toujours vivant de Toxoce lui faisait verser aussi, de même que ces deux affections s'étaient mêlées et confondues dans son âme, de cette double source des pleurs coulaient incessamment avec tant d'abondance, qu'ils fatiguaient ses yeux au point de faire craindre pour sa vue. La nuit même ne les arrêtait pas, comme si Paule, dit saint Jérôme, avait pris pour sa part à la lettre cette parole du Psalmiste : « Je baignerai chaque nuit mon lit de mes larmes, j'arroserai ma couche de mes pleurs ».

Ces saintes rigueurs n'élevaient pas seulement Paule à une pureté d'âme admirable, elles avaient une autre fécondité encore, elles allumaient en elle, comme il arrive toujours, une flamme ardente de charité : son cœur, en même temps qu'il se tournait ainsi vers l'amour de Dieu, trouvait un autre épanchement sublime dans l'amour des pauvres. Et certes, le champ ouvert à son activité était vaste ; car, au sein de ce peuple-roi qui trouvait au-dessous de sa dignité de travailler, la misère était affreuse. Tous ses revenus s'en allèrent en aumônes. Sa charité ne connaissait pas de mesure et ne savait pas s'arrêter ; et jamais un pauvre ne revint d'auprès d'elle les mains vides. Elle donnait tout, et quand elle n'avait plus rien, elle empruntait afin de pouvoir donner de nouveau, se mettant quelquefois dans la nécessité d'emprunter encore pour rembourser ses emprunts. Non contente de prodiguer tout ce qu'elle avait, elle faisait plus, elle ne craignait

pas de se rendre importune pour les pauvres et de mettre à leur service les relations que sa naissance et son grand nom lui avaient données dans Rome : apôtre de la charité, comme elle en était le modèle.

Il y avait deux ans déjà que Paule se livrait, comme nous venons de le dire, avec ses saintes amies, à la pratique de ces généreuses vertus, et donnait à la société patricienne ces beaux exemples d'édification, quand tout à coup se répandit dans Rome une nouvelle qui vint jeter dans le petit cénacle de l'Aventin, et dans tout le groupe des généreuses femmes entrées dans le même mouvement, la joie la plus vive. L'Occident allait avoir son grand concile comme l'Orient avait eu les siens. Le pape Damase avait convoqué tous les évêques catholiques à Rome pour l'an 382, et on attendait d'Orient des évêques vénérables dont la renommée publiait les vertus. Paule et ses amies n'oublièrent pas de mettre à profit les trois mois que les saints évêques restèrent à Rome. Elles ne pouvaient se lasser de les voir et de les entendre ; Paule surtout, qui avait le bonheur de posséder dans son palais Epiphane, pressait chaque jour le vénérable évêque de ses questions pieusement curieuses. Elle voulait tout savoir de l'admirable vie des Pères du désert. Epiphane et Paulin racontaient en détail toutes les merveilles qu'ils avaient vues. Ces récits jetaient Paule dans le ravissement. Ce fut dans ces entretiens quotidiens avec Paulin et saint Epiphane qu'elle sentit naître dans son âme la première inspiration du dessein qu'elle devait exécuter un jour. En entendant parler des Antoine et des Hilarion, des prodiges de la Thébaïde, et de ces femmes et de ces vierges qui rivalisaient sur les bords du Nil d'austérités avec les solitaires, le dégoût de Rome et du monde, déjà si profond en elle, grandit dans une telle proportion, et l'attrait vers une vie supérieure encore à celle qu'elle menait, cette vie que les Pères du désert s'étaient créée et dont l'idéal venait de lui apparaître de si près, la saisit si vivement, qu'il y avait des moments où, perdant le souvenir de sa maison, de ses biens, de ses enfants, de sa famille, elle aurait voulu sur-le-champ, s'il eût été possible, s'en aller pour jamais dans la solitude des Antoine et des Paul.

Paule et Marcelle et leurs saintes amies désirèrent vivement se mettre en rapport avec le compagnon des deux évêques orientaux resté à Rome, saint Jérôme, et profiter, en même temps que le Pape, des lumières de ce moine austère et docte qui portait, pour ainsi dire, le désert sur son visage, et en qui elles pressentaient un appui nécessaire pour leur genre de vie déjà si combattu, et un maître incomparable dans la science et dans la vie chrétiennes. Jérôme se décida à faire des lectures et des explications des saints livres à l'Aventin. Il eut bientôt reconnu quels disciples il avait dans ces femmes si cultivées. « Ce que je voyais en elles », écrivait-il plus tard, « d'esprit, de pénétration, en même temps que de ravissante pureté et de vertu, je ne saurais le dire ». Comprenant donc ce qu'il pourrait faire avec des âmes ainsi disposées, et jusqu'où elles pouvaient aller avec un guide qui saurait les conduire, il résolut de ne pas manquer à une pareille œuvre ; et rien n'est plus touchant que la familiarité pleine de confiance et de respect, l'amitié illustre et pure, qui se forma entre elles et lui ; leur étonnante ardeur, leur admirable docilité à suivre la direction de ce grand maître, et l'active sollicitude, les soins dévoués de l'austère moine, pour leur révéler les trésors des Livres saints et les soutenir dans leur vie héroïque.

Paule trouvait si pleinement dans cette source divine de l'Ecriture tout ce dont son âme avait besoin, consolations, forces, lumières, qu'elle s'y plongeait, pour ainsi dire, avec cette énergie et ce courage qu'elle mettait

à tout, et d'autant plus maintenant qu'elle pouvait avoir une solution aux difficultés que présente sans cesse le texte sacré. Elle y découvrait, ravie, des choses qu'auparavant elle n'y avait point aperçues. Comprenant que la vraie clef d'or de ce trésor des Ecritures, c'est la langue dans laquelle elles ont été écrites, elle voulut les lire dans cette langue, et n'eut pas peur de cette formidable étude de l'hébreu qui avait coûté à Jérôme tant de labeurs. Paule attirait le plus les regards de saint Jérôme. A mesure qu'il la voyait de plus près, il l'admirait davantage. Son âme lui paraissait plus belle encore que son esprit. Il apercevait en elle des élans merveilleux et un courage qui ne s'effrayait de rien. De toutes ces âmes dont Dieu le faisait le guide, nulle n'avait plus d'affinités et de secrètes harmonies avec sa propre âme et n'était mieux faite pour suivre sa forte direction ; mais à nulle autre aussi cet appui n'était plus nécessaire. Passée depuis deux ans à peine de la plus opulente existence patricienne à cette vie voilée de deuil et de pénitence, et encore sous le coup de sa récente douleur, elle avait particulièrement besoin d'être soutenue. Et puis, elle n'était pas seule. Jérôme voyait à ses côtés cette jeune Eustochie, fleur encore si tendre et si délicate, et ces quatre autres enfants, Blésille, Pauline, Rufine et le petit Toxoce, qu'il fallait élever et diriger : grand fardeau pour une jeune mère. Enfin, outre les oppositions générales qui commençaient déjà dans Rome contre le genre de vie que Paule avait embrassé et qui allaient grandir, Jérôme entrevoyait, dans l'entourage même de Paule, de la part surtout des membres païens de sa famille, des difficultés spéciales et les orages qui devaient bientôt éclater. Pour toutes ces raisons, il comprenait qu'il y avait là particulièrement une belle œuvre à faire, la direction de Paule, et il s'y dévoua. C'était une grande chose, et bien nouvelle dans le monde, que cette direction des âmes créée par le Christianisme. Saint Jérôme, quelle que fût sa science des Ecritures, était un plus grand maître encore de la vie chrétienne, et nul, par la trempe de son caractère comme par les vues de son esprit, n'était mieux fait pour ce ministère de direction qui allait lui échoir auprès de Paule et de ses saintes amies, comme nous l'avons vu dans sa vie.

Cependant Paule était mère, et l'ardeur extraordinaire avec laquelle elle se livrait, sous l'impulsion de saint Jérôme, à cette vie d'austérités, d'étude, de prière et de charités, ne pouvait lui faire oublier ce qu'elle devait à sa jeune famille, à ces cinq enfants orphelins qui croissaient autour d'elle.

Mais la perle de ses enfants, c'était sa troisième fille, Eustochie, qui était la douceur et la candeur même, l'innocence et la piété. Le trait qui surtout la distinguait, c'était son amour pour sa mère. Elle ne la quittait jamais, ne pensait et ne voyait que par elle, se laissait complétement diriger et façonner. Quand Marcelle, voyant les dispositions admirables de cette jeune fille pour la piété, avait voulu l'avoir près d'elle, et l'avait demandée à Paule, pour l'élever quelque temps avec les vierges de l'Aventin. Eustochie y était allée avec bonheur, et Marcelle avait gardé dans sa propre chambre, et couvé en quelque sorte sous ses ailes cette enfant de son amie ; et quand elle la rendit à Paule, Eustochie s'attacha encore plus à sa mère, comme la jeune vigne, à mesure qu'elle grandit, s'attache plus étroitement à l'ormeau qui lui sert d'appui ; jamais on ne la voyait faire un pas sans elle, et sa joie était grande de l'accompagner dans ses visites, soit aux catacombes, soit aux basiliques, soit chez les pauvres ; et l'innocente enfant n'avait qu'un désir, celui d'imiter sa mère, et de se consacrer comme elle au pur et plein service de Dieu dans la sainte virginité. Douce

et silencieuse, mais cachant sous ce voile de modestie une intelligence d'élite, et dans son cœur pur, sous une frêle apparence, une force capable des plus grandes choses : telle était Eustochie. Elle n'avait pas encore quinze ans à l'arrivée de saint Jérôme, et, comme une fleur qui commence à s'entr'ouvrir, elle laissait déjà deviner ses trésors. Il s'agissait de mener à bien cette vocation évidente, et de conserver à Jésus-Christ une jeune vierge qu'il voulait manifestement pour épouse, mais qui devait lui être vivement disputée.

Cependant Eustochie suivait persévéramment sa voie. « Cette fleur des vierges », comme l'appelle saint Jérôme, continuait à s'épanouir sous la main et le cœur de sa mère. En vain elle voyait ses deux sœurs aînées briller sous de riches parures, porter des colliers d'or et des bijoux ; son goût pour la vie virginale se prononçait de plus en plus : devant un attrait si spontané, si profond, si persévérant, Paule n'avait pas hésité, et à une époque qu'on ne sait pas, peut-être même avant l'arrivée de saint Jérôme, elle l'avait présentée au pape Damase pour qu'elle en reçût le voile des vierges ; et la pieuse enfant était revenue au palais de sa mère plus heureuse et plus radieuse sous son flammeum et sa robe brune, que Blésille le jour où elle était entrée dans le palais du jeune Furius, sous cette brillante parure de noces sitôt changée en robe de deuil. La démarche d'Eustochie eut un grand retentissement à Rome, et redoubla l'irritation de la famille de Paule. Hymétius, dérangé dans les projets d'union qu'il rêvait pour sa nièce, et embarrassé des sourires et des plaisanteries de Prétextat et de ses autres amis païens, fut ulcéré. Mais Paule était ravie des dispositions et de la ferveur croissante de sa fille. Malgré sa jeunesse, nulle parmi les vierges de l'Aventin ne surpassait Eustochie pour l'assiduité à la prière et au chant des psaumes, et l'ardeur à suivre saint Jérôme dans cette prairie des Ecritures qu'il leur avait ouverte : l'étude même de l'hébreu ne l'avait point effrayée ; et saint Jérôme avait conçu pour cette enfant, comme pour sa mère, un respect et un dévouement singuliers. Toutefois à cette joie de Paule venaient se mêler de vives inquiétudes pour l'avenir. Car, outre l'opposition qu'elle rencontrait déjà dans sa famille, elle voyait se former un orage, non-seulement contre elle, mais contre tout ce mouvement de vie monastique qui se faisait dans Rome depuis quelque temps, et dans lequel Jérôme appelait en foule les patriciennes. C'était la lutte intérieure de la famille et la lutte publique du monde contre la vie religieuse qui commençaient.

A la nouvelle de la conversion de Blésille, fille aînée de Paule, la colère de toute la partie païenne et mondaine de la famille de Paule fut au comble ; Hymétius surtout s'emportait en dures paroles contre sa belle-sœur, et traitait Jérôme de séducteur. Tout le patriciat, et même le peuple, partageait cette émotion. On commençait à s'effrayer de ce progrès des idées monastiques. Paule s'étant mise à parcourir avec plus de sollicitude que jamais les quartiers indigents de Rome, accompagnée non plus seulement d'Eustochie, mais de Blésille, joyeuse d'associer cette fille doublement chérie aux douceurs de la charité, ses aumônes, déjà si considérables, grandirent encore, et, ses revenus, pourtant si vastes, ne lui suffisant plus, elle alla jusqu'à vendre de son patrimoine pour augmenter ses ressources ; et quand, pour modérer ces saintes prodigalités, on lui parlait de ses enfants : « Quel patrimoine meilleur puis-je leur laisser », disait-elle, « que l'héritage des bénédictions de Jésus-Christ ? » n'estimant pas le maintien de son immense fortune dans toute son opulence un avantage comparable

pour ses enfants au trésor des grâces célestes qu'elle espérait leur mériter par des aumônes qui les laissaient d'ailleurs encore assez riches. Mais ces vues élevées d'une foi vive, cette confiance supérieure en Dieu, ne pouvait être du goût de tout le monde dans sa famille, et les murmures que suscitaient depuis longtemps ses charités amenèrent enfin un orage. Une scène violente eut lieu entre elle et Hymétius. Celui-ci s'emporta, et reprocha à sa belle-sœur avec dureté d'oublier ses devoirs de mère, et de dépouiller ses enfants. Ce fut alors que Paule, pour faire taire tous ces reproches, et retrouver plus de liberté, se décida, dans une inspiration héroïque, à un grand acte, raconté malheureusement d'une manière trop brève par saint Jérôme. « Déjà morte au monde avant de mourir », dit-il, « elle distribua tous ses biens entre ses enfants ».

Ce grand acte accompli, elle commença à parler sans mystère, et à annoncer hautement son projet de partir pour l'Orient et les lieux saints. Une telle annonce causa de nouveau un grand émoi dans sa famille. On en fut exaspéré. On pensait que si elle allait une fois en Orient, elle y resterait ; on prévoyait d'ailleurs que Blésille peut-être, qu'Eustochie certainement l'accompagneraient. Hymétius, dans son dépit, crut qu'il fallait faire un effort décisif, et qu'on romprait tout si on parvenait à ressaisir Eustochie pour le monde. Dans cette pensée, un complot fut organisé par lui pour ébranler la vocation de la jeune fille, et sa femme fut chargée de l'exécuter. Sous un prétexte que saint Jérôme ne dit pas, on obtint de Paule de faire conduire Eustochie chez sa tante qui la combla de caresses. Puis tout à coup, à un certain mement, voici qu'Eustochie se voit environnée d'esclaves ; on lui enlève son voile et sa robe de laine, on déploie et on tresse sa chevelure, à la façon des jeunes filles du monde, on lui peint le visage et les yeux, on lui fait revêtir des robes de soie magnifiques ; puis on la présente ainsi parée à toute la société réunie chez Hymétius, et chacun à l'envi de se récrier sur ses grâces et sur sa beauté, et de la plaindre de la violence que lui faisait, dit-on, subir sa mère. On espérait que ces parures et le poison de ces louanges et de ces paroles iraient jusqu'au cœur de la jeune fille ; on se trompait. Eustochie, douce et calme, souffrit tout ; puis, le soir venu, elle reprit sa robe brune et retourna tranquillement chez sa mère.

La généreuse jeune fille, ainsi que sa sœur Blésille, n'en furent que plus affermies dans leur genre de vie. Leur ferveur redoubla. En dépit de tout, les deux sœurs continuaient, joyeuses et vaillantes, leur train de vie, riant des obstacles, et protestant que rien ne saurait les ébranler. Paule, Blésille et Eustochie s'avançaient chaque jour de plus en plus dans la vie de sacrifice et d'immolation. Le généreux amour de Dieu les consumait toutes trois également ; la sainte Ecriture faisait plus que jamais leurs délices, et Jérôme ne pouvait suffire aux travaux que lui demandait surtout l'ardente Blésille. C'était elle aussi maintenant qui pressait le plus ce grand voyage d'Orient, dont sa mère et sa sœur nourrissaient depuis si longtemps le désir. Le temps semblait venu de mettre à exécution ce dessein ; mais Dieu avait, pour Blésille du moins, d'autres pensées : la mort de Blésille arrivée inopinément au milieu de tous ces projets de pieux pèlerinages, vint frapper de nouveau Paule au point le plus sensible de son âme et rouvrir toutes ses blessures.

Blésille disparue faisait dans son cœur un vide que rien ne pouvait combler. Ses yeux la cherchaient, la voyaient partout ; mais elle n'était nulle part. Tout lui en rappelait le souvenir, mais rien ne la lui rendait. Aussi,

dans l'immense tristesse que cette perte lui laissait, Rome lui devint plus que jamais insupportable. Il lui fallait ce qu'il faut d'ordinaire dans les grandes douleurs, une grande diversion. Le voyage d'Orient, arrêté tout à coup par cette mort imprévue, et bien qu'il eût perdu pour elle un grand charme, puisque Blésille n'en serait plus, pouvait seul distraire, par de puissantes émotions, cette âme brisée ; et la piété et la douleur se réunissaient maintenant pour le conseiller. Les oppositions mêmes qu'il rencontrait dans sa famille étaient pour elle une raison de plus de l'entreprendre. La décision de Paule fut donc prise irrévocablement. Son cœur avait trop besoin de chercher auprès des lieux où était mort le Sauveur un épanchement à sa douleur et à sa piété, et l'attrait intérieur qui l'y poussait était trop puissant.

Quand les préparatifs du départ furent terminés, elle se rendit, avec Eustochie et les compagnes de leur grand voyage, sur le rivage où un navire les attendait. Au moment de dire adieu à ses enfants et à sa parenté, « ses entrailles se déchirèrent », nous dit saint Jérôme ; « il lui semblait qu'on lui arrachait les membres ; mais elle combattait contre cette torture, et son héroïsme avait cela d'admirable qu'il triomphait d'un grand amour. On la voyait, dans cette lutte suprême, s'appuyer, pour ne pas défaillir, sur la tendre et courageuse Eustochie, compagne de son sacrifice et de son départ. Cependant le navire sillonnait les flots et gagnait le large, et tous les passagers attachaient à la côte ce long et dernier regard si cher à tous ceux qui voient fuir derrière eux la patrie. Paule seule détournait les yeux du rivage, de peur que son cœur ne se brisât à l'aspect de ceux dont la vue lui déchirait l'âme ».

Paule s'arrêta en Chypre pour y voir saint Epiphane, dont les paroles, trois ans auparavant, en jetant dans son âme les premières étincelles de la flamme qui la consumait aujourd'hui, avaient eu sur sa vie une influence si décisive. Le vénérable évêque l'attendait sur le rivage, heureux de lui rendre quelque chose de la noble hospitalité qu'il en avait reçue à Rome. Dès que Paule l'aperçut, elle se jeta tout émue à ses pieds en répandant beaucoup de larmes. Epiphane, la voyant fatiguée d'une pareille traversée, et réservée dans le long voyage qu'elle entreprenait à de plus grandes fatigues encore, voulut qu'elle restât quelques jours à Salamine pour se reposer. Paule voulut profiter de son séjour dans l'île pour en visiter tous les monastères, et voir de près cette vie qu'elle allait étudier en Orient à sa source ; et partout où elle allait, elle marquait son passage par de pieuses largesses. Dix jours se passèrent ainsi en pieuses courses et en longs entretiens avec Epiphane ; puis elle se rembarqua de nouveau, et arriva rapidement à Séleucie, et de là, remontant l'Oronte, aborda enfin à Antioche, où l'ancien compagnon de saint Epiphane à Rome, le vénérable évêque Paulin, la reçut avec la même joie et le même respect que l'évêque de Salamine, et ce fut chez lui que Paule retrouva l'admirable guide que la Providence lui réservait pour son pèlerinage aux lieux saints, saint Jérôme, que Paulin avait recueilli avec tous ses compagnons à leur arrivée d'Occident.

Après quelque temps de séjour dans cette ville, on organisa le départ, et toute la pieuse caravane, dont faisaient partie saint Jérôme et ses amis, suivit la voie romaine qui côtoyait tout le littoral de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée. La première ville de Judée qu'elle rencontra fut Sarepta, dans l'ancienne tribu d'Aser, puis Tyr, Ptolémaïs, les champs de Mageddo, Césarée, la plaine de Saron, Antipatris, l'ancienne Lydda, nommée alors Diospolis ; revenant un peu en arrière, elle visita la fameuse Joppé, Emmaüs,

Béthoron, l'emplacement d'une ville rasée jusqu'au sol, appelée Gabaa, et arriva à Jérusalem. Le proconsul de Palestine, qui connaissait beaucoup sa famille, et qui était averti de son arrivée, avait envoyé au-devant d'elle aux portes de la ville une escorte, pour la recevoir avec honneur et la conduire dans un logement qu'il lui avait fait préparer au prétoire. Mais par un sentiment de profonde délicatesse chrétienne, Paule refusa obstinément le palais qu'on lui offrait, et alla se loger avec toute sa suite dans une maison modeste non loin du Calvaire ; puis, sans se donner le temps de se reposer de ses fatigues, elle se disposa à visiter les lieux saints. Elle entra d'abord dans l'église de la Croix; mais, tout entière à la pensée des grands mystères que ces lieux rappelaient, à peine donna-t-elle un regard à la splendeur de la basilique. La croix du Sauveur, c'était là ce que ses yeux et son cœur cherchaient avant tout. Quand l'objet sacré eut été exposé devant elle, la foi et l'amour qui remplissaient son âme débordèrent, pour ainsi dire, et la jetèrent dans une sorte de ravissement. Elle se prosterna le front dans la poussière, adorant le bois sacré, ou plutôt le Christ attaché à ce bois et que sa vive foi voyait comme s'il eût été présent. Elle ne pouvait se lasser de contempler ce spectacle, et de se représenter une à une toutes les circonstances de la passion. Après cette longue adoration, elle passa dans l'église du Sépulcre : là son émotion fut encore plus grande. Quand elle eut pénétré jusqu'au rocher même qui avait reçu le corps inanimé du Sauveur, elle ne put se contenir, et, tombant à genoux, elle éclata d'abord en pleurs et en longs sanglots. Puis on la vit s'approcher de la pierre, la couvrir de baisers, y appliquer ardemment ses lèvres, comme si elle eût bu là, pour désaltérer la soif de son âme, à des eaux longtemps désirées. « Ce qu'elle versa de larmes sur cette pierre, ce qu'elle y poussa de gémissements, ce qu'elle y témoigna de douleur », dit saint Jérôme, « Jérusalem tout entière en fut témoin, et vous aussi, Seigneur, qui recueilliez à vos pieds divins cette pluie de ses pleurs ». Les chrétiens de Jérusalem témoins de ce spectacle étaient édifiés profondément de cette admirable piété. Du Calvaire, Paule se rendit à Sion. « Elle voulait tout voir », dit saint Jérôme, « et on ne pouvait l'arracher d'un lieu saint que pour la conduire dans un autre ».

Après avoir visité et vénéré tous les lieux saints de Jérusalem, les pèlerins songèrent à parcourir la Terre Sainte elle-même. Ils visitèrent d'abord Bethléem; Paule, à la vue de la crèche, donna un libre essor à son âme et s'écria : « Salut, ô Bethléem ! Tu es vraiment la *maison du pain*, puisque tu as donné à la terre le pain qui est descendu du ciel; salut, ô Ephrata ! Tu es bien une terre *fructueuse*, puisque le fruit de ta fécondité est un Dieu ». Entrant alors dans une douce méditation, elle se mit à repasser dans sa mémoire les passages des Prophètes relatifs à la naissance du Sauveur. « Est-il bien vrai ? » s'écriait-elle; « quoi ! moi, une misérable, une pécheresse, Dieu a daigné me permettre de poser mes lèvres sur la crèche où son Fils est né, de répandre mes prières dans la grotte où la Vierge mère l'a enfanté ! » Après ces paroles, ne pouvant plus retenir le flot de ses larmes, elle les laissa couler abondamment; et enfin, l'amour de Notre-Seigneur s'emparant victorieusement de son âme tout entière, elle sentit naître en elle, comme une inspiration céleste, la pensée de fixer là son séjour, près de la sainte et chère grotte, et de ne la quitter jamais; et on l'entendit s'écrier, avec un accent inexprimable, s'appliquant à elle-même le serment du Prophète : « Eh bien, désormais ceci est le lieu de mon repos, car c'est le berceau de mon Dieu. J'y habiterai, parce que le Seigneur l'a choisi. C'est là que mon âme vivra pour lui ». Elle s'arrêta; puis, regar-

dant Eustochie, elle acheva le verset : « Et ma race y servira le Seigneur ». Telles furent les saintes émotions de Paule dans la grotte de Bethléem.

Le cri qui venait de s'échapper de ses lèvres : « C'est ici le lieu de mon repos », n'était pas une vaine parole, fruit d'une émotion passagère, mais une résolution sérieuse qui surgissait dans son âme sous l'impression profonde et douce des mystères de Bethléem, et qui devait s'accomplir. Nous verrons, en effet, Paule, quand elle aura achevé ses pèlerinages, revenir à Bethléem, et ne pouvoir plus s'en séparer; elle y vivra et y mourra avec Eustochie. Jérôme aussi y achèvera sa vie : et, dans la suite des âges, le pèlerin qui visitera Bethléem verra, à quelques pas de la grotte du Sauveur, une autre grotte qui s'appellera la grotte de saint Jérôme, et là deux tombeaux, qui seront l'un le tombeau de Paule et de sa fille, et l'autre celui de leur saint ami.

De Bethléem, Paule se rendit à la tour d'Ader ou du Troupeau, à Gaza, à Bethsur, dans la vallée d'Escol ou de la Grappe et dans celle d'Hébron qui était, après Jérusalem, le lieu le plus vénéré de la Terre Sainte. Cette excursion terminée, les pèlerins revinrent à Jérusalem à travers les champs de Thecua, patrie du pasteur et prophète Amos; mais ils ne s'y reposèrent pas longtemps, et ne tardèrent pas à reprendre leur course pour Jéricho et le Jourdain. On y allait en passant par la montagne des Oliviers et par le bourg de Béthanie. Que d'émotions diverses tous ces lieux promettaient encore ! La pieuse caravane traversa la vallée de Josaphat, franchit le Cédron, et, gravissant la colline, se dirigea vers le jardin des douleurs. Paule pria longtemps, agenouillée sur cette pierre trempée de la sueur sanglante du Fils de Dieu. Mais aux larmes qu'elle y répandit succéda un sentiment plus doux et presque triomphant quand, après s'être relevée, elle aperçut rayonner dans les airs, au sommet de la montagne des Oliviers, cette croix ignominieusement plantée autrefois de l'autre côté de la ville sur le Calvaire. Cette croix surmontait l'église de l'Ascension, bâtie par sainte Hélène, à l'endroit même d'où Notre-Seigneur était remonté aux cieux.

Après avoir traversé le petit village de Bethphagé, où avait été pris l'ânon sur lequel Notre-Seigneur monta pour faire son entrée à Jérusalem, Paule arriva à Béthanie, lieu aimé du Sauveur. Elle entra avec un pieux attendrissement dans la demeure où Jésus avait si souvent reçu l'hospitalité, où Marthe l'avait servi, où Marie s'était tenue à ses pieds, écoutant sa divine parole : Marie, qui versa à ses pieds, peu de jours avant sa mort, dans la maison d'un pharisien, ce parfum d'un grand prix. Paule resta quelque temps dans cette maison, tout embaumée par sa foi vive du parfum de Madeleine. Elle voulut voir aussi à quelques pas de là le tombeau de Lazare. De Béthanie elle alla à Jéricho. Le lendemain de son arrivée, devançant l'aurore pour éviter la chaleur du jour, elle se remit en marche vers le Jourdain. A sa vue, elle s'écria : « Voyez la merveille : cet élément des eaux, qui a noyé autrefois le genre humain sous le déluge, c'est lui maintenant qui, purifié par le contact du Fils de Dieu, nous régénère dans le baptême ». Telles furent les vives émotions et le saint enthousiasme de Paule aux bords du Jourdain. Ainsi ressentait-elle les impressions diverses des lieux divers qu'elle visitait; son âme, comme une harpe harmonieuse, résonnait selon le souffle et les souvenirs qui la touchaient. Après avoir ainsi exploré la Judée, Paule visita la Samarie, la Galilée, Nazareth, le lac de Tibériade, Capharnaüm, tous ces lieux, centre de la prédication et théâtre des principaux miracles de Jésus-Christ.

Revenue de ces pèlerinages, et heureuse des saintes émotions que son

cœur y avait ressenties, toute remplie d'ailleurs de cette joie intérieure, surabondante, mais profonde et contenue, qu'elle goûtait depuis son départ, Paule se disposa à partir pour l'Egypte. La caravane parvint heureusement jusqu'à la montagne de Nitrie. Mais la nouvelle de son arrivée avait devancé Paule dans ces déserts, et l'évêque d'Héliopolis, ville riveraine du Nil, duquel ressortissaient les couvents de Nitrie, s'y était rendu pour recevoir la noble étrangère, entouré d'une foule nombreuse de cénobites et d'anachorètes. Il conduisit d'abord la pieuse troupe à l'église située au haut de la montagne; puis, avec cette hospitalité cordiale et simple qui est encore aujourd'hui la vertu des solitaires d'Orient, on installa les voyageurs dans les bâtiments élevés en dehors des couvents et destinés aux étrangers, on leur apporta de l'eau et des linges pour laver leurs pieds et les essuyer, et des fruits du désert pour se rafraîchir; après quoi on leur permit de visiter les couvents et les solitaires. Saisie de respect devant ces héros de la pénitence, ces athlètes de tous les combats de l'âme contre les passions misérables, dont quelques-uns avaient lutté corps à corps avec les démons eux-mêmes en personne, et semblaient avoir reconquis, comme mille récits merveilleux le racontaient, l'antique empire de l'homme innocent sur la nature, Paule se prosternait devant eux et leur baisait les pieds, croyant voir en chacun d'eux Jésus-Christ, et adressant dans sa pensée ces hommages à Notre-Seigneur, que ces Saints lui représentaient; puis elle écoutait avidement les histoires de la solitude, et s'enquérait en détail du genre de vie des Pères. C'était une vie très-simple et très-libre, en même temps que très-sainte et très-austère : ambitieux de réduire leur chair en servitude et de pénétrer les secrets des choses divines, ils unissaient l'action à la contemplation. Leurs journées se partageaient entre le travail et la prière. On les voyait occupés à défoncer le sol, à abattre des arbres, à pêcher dans le Nil, à traire leurs chèvres, à tresser les nattes sur lesquelles ils devaient mourir. D'autres étaient absorbés par la lecture ou la méditation des saintes Ecritures. Les monastères, ainsi que le dit un Saint, étaient comme une ruche d'abeilles : chacun y avait dans sa main la cire du travail, et dans sa bouche le miel des psaumes et des oraisons. Après avoir vu la vie cénobitique à Nitrie, Paule se rendit au désert des Cellules, pour y voir la vie anachorétique; puis au désert de Scété.

Après ces pèlerinages, qui avaient duré une année presque entière, Paule revint à Bethléem où des lettres de Rome qui l'attendaient à son retour d'Egypte lui apprirent la mort de sa plus jeune fille. Mais, comme il arrive toujours dans les épreuves que Dieu envoie, une grâce était cachée dans cette douleur : la Providence, qui voulait retenir Paule aux lieux saints, semblait prendre soin, pour lui adoucir les dernières luttes, de détacher elle-même les liens qu'il lui eût fallu briser. Elle n'avait plus besoin désormais que d'une solitude, pour pleurer et pour prier. Cette vie austère et pure, vue de près par elle dans les déserts de l'Egypte, répondait seule aux puissants attraits qu'elle se sentait. Les lieux saints exerçaient d'ailleurs sur elle un ascendant souverain; elle ne pouvait s'en arracher. Méditer les mystères chrétiens aux lieux mêmes où ils s'étaient accomplis, et les Ecritures divines sous le ciel qui les avait inspirées, elle ne voyait plus pour elle désormais d'autre vie possible. La voix de Dieu se faisait entendre avec une force qui ne laissait plus de place à la résistance.

Elle se résolut donc à bâtir immédiatement près de la crèche du Sauveur deux monastères, un de femmes, où elle habiterait avec Eustochie et la colonie de veuves et de vierges qui l'avaient suivie de Rome, prêtes à

aller partout où elle les conduirait, et un autre d'hommes, pour Jérôme et ses amis. L'emplacement choisi pour le monastère de Jérôme fut à droite de l'église de la crèche, du côté du nord, dans un endroit un peu détourné de la voie publique ; un sentier, qui s'écartait de la route à partir du tombeau du roi Archélaüs, y conduisait ; celui de Paule fut placé à quelque distance de là, et comme caché sur le versant de la colline, presque au fond de la vallée. Quelques ruines au milieu de la verdure en indiquent encore la place aujourd'hui. Mais, en attendant que les monastères fussent bâtis, elle alla s'établir, avec ses compagnes, dans une petite maison retirée, et elle établit Jérôme et les siens, qui étaient moins nombreux, dans une habitation plus modeste encore. Puis des deux côtés on commença le genre de vie qu'on se proposait d'observer dans les monastères ; vie de travail, d'étude et de prière.

Paule s'était remise avec plus de bonheur que jamais à la lecture des Livres saints, tout en surveillant activement la construction des monastères. De temps en temps elle se promenait avec Eustochie et ses compagnes sur les collines ou dans les champs de Bethléem, en chantant des psaumes, et elle goûtait avec une joie extrême les beautés de cette nature pittoresque, auxquelles elle était très-sensible. Elle faisait aussi de fréquentes visites à la crèche, aux lieux saints de Jérusalem et au couvent de la montagne des Oliviers.

Au milieu des occupations et des joies spirituelles de sa nouvelle vie et de son nouveau séjour, Paule n'oubliait pas ceux qu'elle aimait sur la terre et dont le vaste espace des mers la séparait en vain. La pensée de Rome visitait sans cesse son âme. Elle-même n'y était point oubliée. Ses pèlerinages, sa résolution de se fixer aux lieux saints, faisaient l'entretien quotidien de ses enfants, des vierges de l'Aventin, de Rome tout entière. Une correspondance active s'établit dès lors entre Rome et Bethléem, et ne cessa point.

Cependant les travaux entrepris par Paule avançaient, et les monastères s'élevaient peu à peu sur la colline de Bethléem, mais trop lentement à son gré. Il y avait dans chacun d'eux une église ou chapelle ; et nous savons même que la patronne qui fut donnée par Paule à l'église de son monastère, fut sainte Catherine d'Alexandrie, jeune martyre des dernières persécutions, très-célèbre en Orient, qui offrait à ses filles l'exemple de toutes les vertus à la fois, la virginité, la science, l'héroïsme et dont Bethléem gardait une touchante tradition. Les bâtiments achevés furent entourés chacun d'une enceinte de hautes murailles et munis d'une tour. Tous ces bâtiments furent couronnés par la fondation d'un hospice pour les pèlerins, qui fut bâti tout à côté de l'église de Bethléem [1]. Au bout de trois ans, les monastères, l'église et l'hospice, tout fut terminé. Il était temps. L'humble maison qui avait abrité provisoirement l'essaim de vierges réunies autour d'elle ne suffisait plus à les contenir. Leur nombre s'était beaucoup accru. Le grand nom de Paule en avait attiré de diverses régions, les unes simples plébéiennes, les autres appartenant à des familles riches ou nobles ; parmi celles-ci, quelques-unes étaient arrivées avec de nombreux domestiques : Paule ne les avait admises qu'après leur avoir fait renvoyer tout ce monde : c'était la vraie vie solitaire, avec son austérité et sa pauvreté, que Paule entendait fonder dans ses monastères. Elle était dans une grande impatience d'y entrer.

1. Le couvent des Pères Franciscains occupe aujourd'hui l'emplacement de cet hospice.

A l'exemple des établissements cénobitiques qu'elle avait visités aux bords du Nil, Paule partagea ses filles en trois groupes, et comme en trois monastères, ayant chacun à sa tête une abbesse ou mère. Les vierges étaient ainsi séparées pour le travail et les repas ; mais elles se réunissaient toutes, pour la psalmodie et la prière, dans leur chapelle de Sainte-Catherine. Au chant joyeux de l'*Alleluia*, c'était le signal, elles accouraient toutes de leurs cellules pour la *Collecte* ou réunion ; Paule toujours la première, ou des premières. Elle attendait, pour commencer l'oraison ou la psalmodie, que toutes les sœurs fussent arrivées : ne pas tout quitter dès que l'*Alleluia* avait retenti, retarder par sa négligence le doux moment de la prière commune et du chant des louanges de Dieu, était une grande honte, et cette honte un vif aiguillon, le seul que Paule voulût employer ici, pensant avec raison que, pour des exercices qui demandent essentiellement la promptitude et l'allégresse, il valait mieux tout attendre de la piété et du cœur que de la contrainte. On se réunissait dès le matin, puis à la troisième heure, à la sixième, à la neuvième et enfin le soir, pour chanter les psaumes, et, au milieu même de la nuit, quand tout était silencieux et endormi, les voix des filles de Paule s'élevaient encore pour redire les belles hymnes du Prophète de Bethléem. On chantait le Psautier tout entier tous les jours. Toutes les sœurs étaient obligées de le savoir par cœur, et devaient, en outre, apprendre chaque jour quelque chose de la sainte Ecriture. Le dimanche, la communauté se rendait à l'église de Bethléem, chaque groupe ayant en tête sa mère, et revenait dans le même ordre. Au retour se faisait la distribution du travail pour la semaine. C'était d'ordinaire des habits à confectionner pour le monastère ou pour les pauvres de la contrée, dont le monastère de Paule devint bientôt la providence. Chaque sœur avait sa tâche. Du reste, dans l'intérieur du monastère, nulle ne pouvait avoir de servante, mais devait se servir elle-même et servir la communauté. Toutes les sœurs portaient indistinctement, patriciennes ou plébéiennes, le même costume, qui était de laine, et elles n'usaient de linge que pour s'essuyer les mains. La clôture était absolue et toute communication avec le dehors rigoureusement interdite. Telle était, dans son ensemble, la Règle du monastère de Paule. Elle déploya, dans le gouvernement de ce monastère, tous les grands côtés de sa nature : un mélange admirable d'énergie et de douceur, et un rare discernement des esprits et des caractères. Cette parole de l'Apôtre : « Qu'ai-je à faire ? Faut-il venir à vous avec la verge, ou dans la mansuétude et la douceur ? » fut la règle de Paule ; et la force nécessaire pour l'appliquer constamment, cet empire sur soi si nécessaire à ceux qui commandent aux autres, ce fut sa vertu.

La plus grande autorité de Paule pour maintenir l'obéissance et la ferveur, c'était celle de son exemple et de ses vertus. On la voyait, avec Eustochie, la première partout, au travail et aux rudes pratiques de la pénitence, comme à la psalmodie et à la prière. Et telle était sa profonde humilité, que celui, dit saint Jérôme, qui, ne connaissant d'elle que son grand nom, eût demandé qu'on la lui montrât au milieu de sa communauté, n'eût pu croire que ce fût elle, et se fût écrié en la voyant : « Non, ce n'est point là Paule ; c'est la dernière sœur du monastère ». L'austérité de Paule était telle, qu'elle ne le céda jamais, même quand sa santé fut affaiblie et ruinée, aux plus jeunes sœurs et aux plus valides, pour l'abstinence et le jeûne. Mais autant elle était dure pour elle-même, autant elle était tendre pour les sœurs quand elles étaient malades. Saint Jérôme renonce à peindre ses bontés pour elles, son assiduité, son attention, ses

soins empressés et délicats. Elle les forçait alors à prendre du vin et de la viande, bien qu'elle n'eût jamais voulu le faire elle-même. Son lit, c'étaient des cilices étendus sur la terre nue, et elle ne voulut jamais, même quand elle était malade et que la fièvre la dévorait, d'autre couche pour prendre son repos ; « si on peut appeler repos », dit saint Jérôme, « des nuits passées presque tout entières à prier ». Et dans ces prières prolongées si longtemps, ses yeux laissaient échapper des fontaines de larmes, et ces larmes, au souvenir des plus légères fautes, coulaient si abondantes, qu'on l'eût crue coupable des plus grands péchés. Saint Jérôme essayait en vain de les arrêter. « Nous lui disions souvent », écrit-il : « Mais ménagez donc vos yeux et conservez-les pour lire les saintes Ecritures ». — « Ah ! que dites-vous ? » répondait-elle ; « il faut défigurer ce visage, que j'ai si souvent, contrairement à la loi de Dieu, couvert de fard et de céruse. Il faut mater ce corps que j'ai nourri dans les délices. Il faut noyer ces longs rires d'autrefois dans des pleurs éternels. Il faut remplacer les linges délicats et les robes de soie par le dur cilice. J'ai trop longtemps voulu plaire au monde ; je veux maintenant plaire à Dieu ».

Il y avait encore un autre point où Jérôme essayait inutilement de modérer l'ardeur de Paule, c'était dans les pieuses prodigalités de sa charité. Après la mort de cette sainte femme, il se le reprochait ; mais alors, devant les charges considérables et chaque jour croissantes des monastères, il croyait devoir tempérer le zèle de Paule par des conseils de prudence. Non pas que Paule en manquât réellement ; au contraire, elle avait, nous dit saint Jérôme, une industrie merveilleuse à multiplier ses aumônes par son habileté à les distribuer ; mais ses ressources étaient bornées et sa charité ne l'était pas : elle ne savait ce que c'était que de s'arrêter ou de refuser une demande. La voyant donc jeter sans compter les secours en vêtements, en nourriture, en argent, aux indigents non-seulement de Bethléem, mais de toute la contrée, ouvrir son hospice à tous les pèlerins sans exception, épuiser avec ses propres ressources, tout le patrimoine même d'Eustochie, Jérôme croyait devoir intervenir, et modérer ces aumônes immesurées. Et il essayait de le faire à l'aide des paroles de l'Evangile ou des Apôtres.

Paule écoutait ses paroles avec respect, et cependant elle trouvait toujours une réponse, réservée et courte, mais péremptoire, à ces difficultés. « Vous craignez », lui disait-elle, « que mes ressources ne s'épuisent. Non, non, j'aurai toujours assez de crédit ; et si je demande, moi, je trouverai facilement qui me donnera. Mais ces malheureux, si je leur manque, que deviendront-ils ? » Et aux textes cités par Jérôme, elle opposait avec douceur les belles paroles des Livres saints sur l'aumône : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché. — Faites l'aumône et ce feu de la charité purifiera tous vos péchés. — Faites-vous avec l'argent d'iniquité des amis qui vous recevront un jour dans les tabernacles éternels ». Elle se plaisait à redire ces paroles, qui lui paraissaient plus claires et plus décisives que les plus beaux raisonnements. Puis, s'élevant à la hauteur des plus grandes idées chrétiennes, elle parlait avec une foi si vive et de l'amour de Dieu qui regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait aux pauvres, et du bonheur de ressembler, par une pauvreté réelle et un dépouillement effectif, à Jésus-Christ, que saint Jérôme n'avait plus le courage d'insister, et, vaincu par l'admiration, la laissait suivre à son gré ses inspirations héroïques.

Ces travaux et ces vertus, dont nous venons d'esquisser le tableau, portaient de plus en plus la renommée des monastères de Paule dans l'Eglise, et attiraient de tous côtés les regards vers ces admirables fondations. De

Rome, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, de la Dalmatie et même de la Germanie, les âmes qu'avait touchées ce souffle fécond qui passait sur l'Eglise, et qui sentaient en elles l'inspiration de la perfection chrétienne, se tournaient vers ces monastères pour y demander des conseils ou y contempler des exemples. Paule avait cru se cacher de toute la terre à Bethléem, et elle y était vue du monde entier. Ses monastères étaient comme un phare lumineux, dont l'éclat se projetait au loin, ou comme une source abondante, ouverte à tous, de doctrine et de grande vie chrétienne. L'hospice de Paule ne suffisait pas à contenir la foule des visiteurs qui de toutes parts y affluaient, et qui s'en allaient ensuite, ravis, raconter dans leur patrie ce qu'ils avaient vu et admiré. « Quelle région n'envoie ici ses pèlerins ? » disait Jérôme ; « mais qui d'entre eux ne s'en va racontant que ce qui l'a frappé le plus dans ces saints lieux, c'est Paule ? Comme dans un joyau il y a toujours un riche diamant qui éclipse de ses feux les autres pierreries, ou comme au ciel l'astre brillant du jour fait pâlir devant ses clartés toutes les étoiles, ainsi Paule nous éclipse ici tous tant que nous sommes, du sein de son humilité. Elle s'est faite la plus petite ; mais c'est ce qui la rend la plus grande. Plus elle s'abaisse aux pieds du Christ, plus le Christ prend soin de l'exalter. Elle se cache, elle se dérobe ; mais sa vertu rayonne au loin et la trahit. Ainsi, même cette gloire humaine qu'elle a fuie, en la fuyant elle l'a trouvée, parce que cette gloire, après tout, suit la vertu, comme l'ombre suit la lumière ».

Paule, au plus fort des chaleurs de juillet, tomba dans une maladie très-grave, qui jeta dans les plus vives inquiétudes les deux monastères. Cette maladie révéla d'une manière éclatante, par un trait qui ne se comprend que dans une vie tout entière héroïque, à quel degré cette sainte femme avait contracté l'amour du sacrifice et de l'immolation. Une fièvre affreuse la brûlait, et de plus les médecins redoutaient une hydropisie. Dans ce péril, ils crurent nécessaire qu'elle adoucît un peu ses mortifications ordinaires, et qu'en particulier, et à cause de la nature de la maladie, elle s'abstînt de boire de l'eau, et consentît désormais à faire usage d'un peu de vin. Jérôme lui fit connaître cette ordonnance des médecins ; mais, malgré la solidité des raisons qu'on lui donnait, Paule ne voulut pas se résoudre à se relâcher sur ce point de ses habituelles austérités. Jérôme crut que peut-être saint Epiphane aurait plus de crédit sur la malade, et il l'engagea à faire une tentative auprès d'elle pour la décider. Epiphane y consentit, et, introduit dans la cellule de Paule, après lui avoir parlé de diverses choses, il se mit à la presser sur ce point. Paule recueillait avec vénération toutes ses paroles ; mais quand il en fut venu là, comprenant la ruse de Jérôme, la malade répondit au saint évêque en souriant : « Oh ! pour cela, ce n'est pas vous qui me le dites ; je sais bien qui vous l'a soufflé ». Et quand Epiphane revint au monastère de Jérôme : « Eh bien ! » lui dit celui-ci, « avez-vous réussi ? » « Réussi ? » répondit Epiphane ; « bien au contraire, elle a presque persuadé à un vieillard comme moi de ne plus jamais goûter de vin ».

Le silence et la paix des monastères de Paule furent bientôt troublés par l'apparition de l'origénisme que soutenait l'évêque de Jérusalem ; Paule souffrit sans murmure les rigueurs déployées contre ses monastères par cet évêque hérétique, attendant le jour où les injustices des hommes feraient place à la justice de Dieu ; et, bien que son goût l'y eût porté, sa haute raison lui faisait fuir absolument toute controverse dogmatique. Plus il se faisait de bruit autour d'elle, plus elle se renfermait dans la

prière et les larmes, et la douce méditation des saintes Ecritures, fermant l'oreille aux vaines disputes, laissant lutter pour la doctrine ceux dont c'était le devoir de lutter, et, comme devraient toujours faire les femmes chrétiennes quand leur croyance est attaquée, restant sur le Thabor serein de sa foi, le regard vers le ciel, et les nuages sous ses pieds. Jérôme, d'ailleurs, lui avait tracé une règle de conduite bien simple, et en même temps bien protectrice ; c'était de se tenir invariablement, dans toutes ces controverses, à l'ancre de la foi romaine, et de laisser les flots de la polémique s'agiter autour d'elle, sans se troubler de leur tumulte. L'hérésie ne la laissa pas dans cette paix : une conquête comme la sienne eût été un trop grand triomphe pour qu'on ne l'essayât pas ; mais n'ayant pu entamer Paule dans sa foi, elle s'en vengea en se déchaînant contre elle. Sa grande vertu, d'ailleurs, offusquait trop pour être épargnée. Elevée à des hauteurs où la pauvre humanité ne monte guère, il était bon, selon l'expression même de saint Jérôme, que l'épreuve vînt la rappeler à sa condition mortelle. Tantôt l'envie l'attaquait directement; ses moindres actions, ses moindres paroles étaient dénigrées et tournées en ridicule. Tantôt on l'enveloppait dans les attaques dont Jérôme était l'objet. On allait plus loin encore : on tournait contre elle ses vertus mêmes, sa mortification, ses charités.

Rien ne montra mieux que ces épreuves tout le travail que la grâce avait fait dans cette âme : la solidité, la sincérité de sa vertu; sa sérénité inaltérable, sa douceur céleste, son entière possession d'elle-même, l'anéantissement dans son cœur de tout le vieil orgueil romain et patricien ; son incomparable humilité, sa patience infinie, et surtout la foi, qui était la racine en elle de toutes ces vertus, et qui l'élevait et la fixait dans ces régions supérieures et tranquilles où les nuages ne montent pas, et où, à la lumière de Dieu, toutes les choses de cette terre disparaissent dans leur petitesse. Aussi l'envie se déchaînait en vain au dehors ; rien ne troublait au dedans son recueillement, son silence, et sa profonde paix en Dieu. Jamais un mot, un signe même qui indiquât la moindre émotion : cette nature si vive semblait avoir perdu jusqu'à cette sensibilité qui laisse encore tant souffrir les âmes les plus détachées, les esprits les plus fermes et les mieux faits pour juger à leur juste valeur l'inanité réelle des choses qui nous froissent tant dans la vie. Sa méditation assidue des saints livres portait ces fruits merveilleux. L'Ecriture, c'était là, nous dit saint Jérôme, qu'elle puisait sa lumière, sa consolation et sa force. C'était là l'armure toujours prête qui la couvrait et la protégeait. Tandis que le vieux solitaire bondissait comme un lion blessé sous les attaques de la calomnie, et tour à tour s'indignait ou gémissait, et quelquefois même sentait fléchir sa constance et son courage, Paule, toujours calme et paisible, le contenait, ou le consolait, en approchant de ses lèvres le miel des saintes Ecritures, dont la douceur remplissait son âme.

Il arrivait quelquefois qu'on portait l'insolence jusqu'à lui jeter l'insulte en face. Sans répondre une seule parole, Paule se contentait de chanter dans son âme avec le Psalmiste : « Quand le pécheur s'est dressé contre moi, je me suis tu; j'ai retenu sur mes lèvres toute réponse ». Un jour, quelqu'un vint lui dire directement que l'excès de ses vertus la faisait passer pour folle, et qu'on disait à Jérusalem que son cerveau avait besoin d'être traité ; Jérôme s'indigna contre l'insolent; mais Paule se contenta de répondre avec son habituelle douceur : « Oui, nous sommes fous pour Jésus-Christ; mais cette folie-là est plus sage que la sagesse des hommes ».

Et elle ajouta en s'adressant à Jérôme : « Est-ce que dans le psaume le Sauveur ne dit pas à son Père : « Vous connaissez ma folie ? » Et ne lisons-nous pas dans l'Evangile que ses proches ont voulu le lier comme un insensé ? Les Juifs ne l'appelaient-ils pas aussi un Samaritain, un possédé du démon ? Devons-nous être mieux traités que lui ? Ne nous a-t-il pas dit que le monde nous hait, parce que nous ne sommes pas du monde ? » Et puis, tournant toute son âme vers Dieu : « O mon Dieu », s'écria-t-elle, « vous connaissez, vous, les secrets du cœur. C'est pour vous que nous sommes mortifiés tout le jour, et regardés comme des brebis destinées à la boucherie. Mais vous êtes, Seigneur, notre secours, et je ne crains point ce que l'homme peut me faire ». C'est ainsi que l'Ecriture sainte lui fournissait une réponse à tout, et que l'épreuve faisait jaillir de son cœur tous les trésors d'humilité, de douceur et de force, de grande foi et de sainte espérance que son austère et studieuse vie, que ses mortifications et ses larmes y avaient silencieusement amassés.

La persécution exercée contre les monastères de Paule et contre Jérôme continuait. L'évêque de Jérusalem ayant obtenu du gouverneur un décret de bannissement contre les moines, Jérôme se redressa à ce coup dans toute son indignation. « Quoi ! » s'écria-t-il à cette nouvelle, « un évêque qui a été moine menace et frappe de l'exil des moines ! Il ne sait donc pas que cette race-là n'a pas coutume de céder à la peur, et que, quand on lui présente le glaive, au lieu de l'écarter avec la main, elle tend la tête. Mais pour un moine, qui n'a d'autre patrie que le ciel, le monde entier n'est-il pas un lieu d'exil ? Non, pas n'est besoin de dépenses, de rescrit impérial, et de courses aux extrémités de la terre. Qu'il nous touche du bout du doigt, et nous partirons. Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme. Le Christ n'est prisonnier dans aucun lieu ». Aussi, fatigué de ces luttes, il voulait partir tout de suite, sans attendre l'exécution du rescrit. Il vint donc, dans cette pensée, trouver Paule, et il y eut entre elle et lui une scène touchante. « Partons », disait Jérôme, « et laissons triompher la folle envie. Jacob a fui Esaü, et David Saül ». Paule n'avait certes pas moins que Jérôme ce détachement supérieur, indépendant des choses et des lieux et de tout lien terrestre : mais plus douce et par conséquent plus forte envers l'épreuve, sachant qu'on la fuit en vain, et qu'elle nous atteint partout, retenue d'ailleurs par son invincible amour des lieux saints, et ne pouvant consentir à se séparer volontairement de sa chère Bethléem, elle lui fit cette belle réponse : « Oui, vous auriez raison, et nous ferions bien de fuir, si le démon ne combattait en tout lieu contre les serviteurs de Dieu, et ne devait pas nous précéder là où nous irions ; si je n'avais pas de plus ce cher lien des lieux saints, et si je pouvais espérer de trouver quelque part une autre Bethléem ». Elle ajouta ensuite avec son habituelle douceur : « On nous déteste, on nous écrase ; pourquoi ne pas opposer simplement à la haine la patience, à l'arrogance l'humilité ? On nous donne des soufflets ; pourquoi ne pas tendre l'autre joue ? » Puis, cherchant comme toujours sa lumière et sa force dans les saintes Ecritures, elle poursuivit ainsi, dit Jérôme : « L'apôtre saint Paul n'a-t-il pas écrit : Triomphez du mal par le bien ? Les Apôtres n'étaient-ils pas heureux de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus ? Et le Sauveur lui-même, est-ce qu'il n'a pas tout enduré jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ? Si Job n'eût pas combattu et triomphé, il n'eût pas reçu la couronne de justice, et il n'aurait pas entendu de la bouche même du Seigneur cette parole : Penses-tu que je t'aie éprouvé pour autre chose que pour faire

éclater ta vertu? Aussi l'Evangile proclame heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ». Et enfin, se réfugiant dans l'inexpugnable asile de sa conscience : « Quand la conscience nous dit que nos souffrances ne sont pas les suites de nos péchés, nous sommes bien sûrs que les afflictions de ce siècle ne sont que la matière des éternelles récompenses ». Ainsi Paule soutenait et calmait l'impétueux Jérôme. La délicatesse et la sérénité de cette belle âme élevée à ces hauteurs de la lumière et de l'amour de Dieu où n'atteignent pas les orages de ce monde, adoucissaient, comme par un charme pénétrant, les mouvements de ce cœur ulcéré plus encore des peines qu'il attirait à Paule que de ce qu'il souffrait lui-même.

Sur ces entrefaites, une rumeur sinistre, qui parcourut l'Orient avec la rapidité de l'éclair, vint jeter l'épouvante parmi les solitaires. On disait que les Huns avaient inondé l'Orient, et menaçaient Jérusalem. L'Arabie, la Phénicie, la Palestine et l'Egypte étaient saisies de terreur. De tous côtés on faisait à la hâte des préparatifs de défense ; Tyr coupait son isthme et s'isolait du continent ; Jérusalem réparait ses murs, trop négligés pendant une longue paix. Dans ce péril, Paule, pour soustraire ses monastères aux insultes des barbares, n'avait qu'un parti à prendre, la fuite. Elle se décida donc, non sans un grand déchirement de cœur, à quitter Bethléem, et se retira, emmenant ses vierges, et Jérôme ses moines, sur les bords de la mer, à Joppé, prête à s'embarquer dès que les barbares apparaîtraient. Un certain temps se passa dans ces alarmes. Mais, les Huns ayant tout à coup rebroussé chemin sans avoir franchi le Liban, Paule ramena ses filles dans son monastère avec une joie égale à ses terreurs passées.

S'il est vrai, comme l'a dit l'auteur de l'*Imitation*, qu'il n'y a pas d'amour sans douleur, et que rien n'assimile à Jésus-Christ, et n'achève et ne consomme la vertu comme la souffrance, on comprend que Dieu se plaise à faire passer les âmes d'élite par cette voie royale, et que ce soit là comme une loi de la haute sainteté. D'ailleurs, toute âme étant ici-bas tôt ou tard touchée par cette mystérieuse puissance, il est bon que les âmes destinées à servir de modèles aux autres passent les premières par ce feu, qui tout à la fois les éprouve et les épure. Mais il n'y a pas seulement le sang des veines, et le martyre corporel ; il y a aussi le sang de l'âme, et les tortures du martyre intérieur. Or, ce dernier martyre surtout, Paule une des premières en présente dans l'histoire de la sainteté le phénomène, et en fraye la route à tant de Saintes qui depuis devaient le connaître à leur tour, et à qui elle apparaissait, dans la nuit de leurs épreuves, resplendissante de cette lumière. C'est au milieu des épreuves que se déployait, sous toutes ses formes, le grand don qui est le trait saillant de cette âme : la force, la force dans la tendresse ; de là ces résignations sous les coups de la main divine, d'autant plus admirables qu'elles luttaient contre une sensibilité plus vive. Des deuils répétés vinrent coup sur coup froisser son cœur, et faire de plus en plus descendre sur sa vie ces grandes ombres qui annoncent l'approche de la nuit suprême. Après la mort de sa fille Pauline, celle de son fils unique Toxoce fut le coup suprême de ses douleurs.

A toutes ces peines de cœur se joignaient les infirmités contractées à la suite des austérités ; elles n'eurent dans les dernières années presque plus d'intermittence : ces épreuves, en ouvrant pour ainsi dire son âme, laissaient apercevoir les trésors de vertus qu'elle y tenait renfermés, et amenaient à ses lèvres de sublimes paroles. Dans les souffrances corporelles, on l'entendait dire, avec une foi courageuse et une patience héroïque : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis forte » ; et encore : « Il faut bien se

résigner à porter notre trésor dans des vases fragiles, jusqu'au jour où ce misérable corps mortel sera revêtu d'immortalité ». Elle aimait à répéter aussi, et trouvait une divine consolation dans ces paroles : « Si les souffrances du Christ abondent en nous, ses consolations abondent aussi. Compagnons de sa passion, nous le serons de sa gloire ». Elle s'élevait en même temps, par toutes ces souffrances, à un détachement plus grand que jamais. Depuis bien des années elle avait jugé la vie à sa juste valeur ; mais à mesure que le terme approchait, que ce monde allait disparaître, que les tristesses des hommes et des choses se multipliaient autour d'elle, tout se décolorait encore plus à ses yeux, et elle gémissait d'être toujours dans ces bas lieux, où la lumière ressemble aux ténèbres.

Le désir de la patrie céleste croissait en elle dans la même proportion. Elle s'était toujours regardée comme une étrangère ici-bas, et s'était toujours plu à redire ce mot des patriarches dont elle habitait la patrie :« Nous ne sommes que des voyageurs sur la terre ». Elle répétait à la fin de sa vie avec un sentiment plus profond encore ces paroles, et on l'entendait sans cesse s'écrier, avec des larmes dans la voix : « Hélas ! hélas ! que mon exil se prolonge donc ! Au milieu des habitants de Cédar, mon âme est trop étrangère ! » Elle disait encore, et sans cesse : « Je voudrais voir se dissoudre cette poussière de mon corps, et demeurer avec le Christ ». Et quand les souffrances, qu'elle supportait avec une patience admirable, lui faisaient sentir plus vivement leur aiguillon : « Ah ! » disait-elle, « qui me donnera les ailes de la colombe ? et j'irai, je volerai dans le lieu de l'éternel repos ».

Ce fut vers la fin de l'année 403 que Paule sentit l'atteinte de la maladie qui fut pour elle la dernière. Quand on eut reconnu l'imminence du danger, tout, dans le monastère, fut consterné. Eustochie surtout était inconsolable. Son amour pour sa mère, qui avait toujours été si touchant, montra dans ses derniers moments toute l'ardeur et toute l'énergie que ce cœur contenait. Elle ne voulait céder à personne la douceur de la soigner, et elle touchait tout le monde jusqu'aux larmes par ses soins dévoués et les délicates attentions de sa piété filiale. Elle était là, nuit et jour, au chevet de la malade, lui présentait sa nourriture, faisait son lit, lui rendait enfin tous les offices d'une infirmière, désolée quand une autre main que la sienne l'avait servie. On la voyait courir éperdue du lit de sa mère à la Crèche, et là, pleurant et sanglotant, demander au Seigneur, de toute l'ardeur de son âme, de ne pas la priver d'une telle compagnie, ou du moins de ne pas la laisser vivre après sa mère, et de permettre qu'on les mît toutes deux dans le même tombeau.

Mais ces larmes et ces prières ne pouvaient retarder le moment marqué par Dieu. « Paule », dit saint Jérôme, « avait, comme parle l'Apôtre, fourni sa carrière et gardé à Dieu sa foi ; l'heure allait sonner pour elle de recevoir la couronne, et de suivre l'Agneau partout où il va. Elle avait eu la faim sacrée de la justice, elle allait être rassasiée, et déjà, joyeuse, elle pouvait chanter : Tout ce que nous avons entendu de la cité du Dieu des vertus, nous allons le voir maintenant. Elle avait assez pleuré ; le moment de l'éternelle joie était venu. Elle avait assez porté le cilice ; il était temps de revêtir la robe de gloire et de s'écrier : Vous avez déchiré le sac de ma pénitence, et vous m'avez revêtue d'allégresse. Elle avait assez mangé son pain comme la cendre, et mêlé sa boisson de ses larmes ; il était temps d'aller se nourrir dans l'éternité du pain des anges, et de redire à jamais ces paroles : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ». Les forces

de la malade étaient consumées, et elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle souffrait avec une patience admirable et une céleste sérénité.

Cependant le mal faisait des progrès effrayants. Déjà la mort avait glacé les extrémités et une partie des membres; seul, un léger battement de son cœur indiquait que Paule respirait encore, mais elle ne respirait que pour Dieu, et on l'entendait murmurer faiblement des versets de ses psaumes favoris : « Seigneur, j'ai chéri la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des vertus! J'ai choisi d'être petite dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs ». L'évêque de Jérusalem et tous les évêques de la Palestine, ainsi qu'un grand nombre de prêtres, de moines et de vierges, étaient accourus pour assister au spectacle de cette sainte mort. Le monastère en était rempli. Paule, tout absorbée en Dieu, n'entendait, ne voyait rien autour d'elle; on s'apercevait seulement, au léger frémissement de ses lèvres, qu'elle continuait à s'entretenir doucement avec Dieu. On lui fit quelques questions; elle ne répondit pas. Jérôme alors, s'approchant d'elle, lui demanda pourquoi elle se taisait et si elle avait quelque peine. Elle lui répondit en langue grecque : « Oh! non, ni peine ni regret. Je sens, au contraire, une paix immense ». Après ces paroles, elle demeura de nouveau dans son silence. Son doigt, qu'elle tenait constamment sur ses lèvres, ne cessait d'y tracer le signe de la croix. Enfin l'agonie commença, la respiration devint âpre et pénible, et tout à coup on la vit ouvrir les yeux; du milieu des ombres de la mort une clarté soudaine, dernier reflet de l'âme sur ce corps qu'elle allait quitter, brilla sur son visage, et son regard parut se fixer comme sur une apparition céleste : c'en était une en effet. On comprit à sa réponse que Notre-Seigneur l'appelait à lui; car on l'entendit s'écrier toute joyeuse : « Les fleurs se sont montrées sur notre terre, le temps de les cueillir est venu »; et encore : « Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants ». Elle expira avec ces paroles. C'était le 26 janvier de l'an 404, sous le sixième consulat de l'empereur Honorius. Paule avait vécu cinquante-six ans, huit mois et vingt et un jours, dont cinq ans à Rome après son veuvage, dans la sainte profession de la vie religieuse, et vingt à Bethléem, près de la crèche où naquit le Fils de Dieu.

Eustochie était inconsolable de la mort de sa mère; à la douleur qu'elle ressentait venaient s'ajouter pour la timide vierge deux grandes inquiétudes, dont son humilité s'alarmait outre mesure, à savoir le gouvernement spirituel de sa communauté, préoccupation qu'elle n'avait jamais eue tant que vivait Paule; et la charge de ces deux monastères dont elle devenait la seule ressource, et qu'elle devait soutenir.

Après avoir gouverné saintement son monastère, Eustochie s'endormit doucement dans le Seigneur, en 419, et fut ensevelie, selon son désir, dans le tombeau de sa mère : si constamment et si tendrement unies dans la vie, elles devaient l'être aussi dans la mort. L'Eglise célèbre sa fête le 26 septembre.

On représente sainte Paule prosternée dans ou devant la grotte de Bethléem; agenouillée devant la sainte crèche, en compagnie de saint Jérôme et de sainte Eustochie sa fille; embarquée sur un vaisseau qui lève l'ancre tandis qu'un enfant, son fils Toxoce, semble l'appeler du rivage par ses larmes; versant elle-même des larmes sur les siens, car son cœur était aussi bon qu'il était grand : mais la générosité l'emporta sur la tendresse; vénérant ou embrassant les instruments de la passion; son costume le

plus ordinaire est celui d'une religieuse portant un livre : on prétend qu'elle est la fondatrice des Hiéronymites.

CULTE ET RELIQUES.

Les obsèques de Paule furent triomphales. Avant de la descendre dans son tombeau, on la transporta du monastère dans l'église de la Crèche, pour y être exposée, le visage découvert, à la vénération des fidèles. Les évêques tinrent à honneur de porter son corps. Une foule immense était accourue de toutes les villes de la Palestine ; les moines et les vierges s'étaient empressés de quitter leurs déserts et leurs retraites ; mais la pompe la plus belle et la plus royale était le cortége des indigents qui pleuraient leur nourricière et leur mère. La Sainte resta exposée pendant trois jours dans l'église, sans que la mort ait fait aucun changement dans ses traits. On déposa ensuite son corps dans l'église, dans une grotte attenante à cette sainte grotte de la Crèche qu'elle avait tant aimée, là où son tombeau se voit encore aujourd'hui.

Saint Jérôme grava sur son sépulcre l'inscription suivante : « La fille des Scipions, des Pauls, des Gracques, l'illustre sang d'Agamemnon, repose en ce lieu. Elle porta le nom de Paule. Elle fut mère d'Eustochie. La première dans le sénat des matrones romaines, aux splendeurs de Rome elle préféra la pauvreté du Christ et les humbles champs de Bethléem.

Il grava aussi à l'entrée de la grotte sépulcrale, sur le rocher, cette épitaphe qui reproduisait en d'autres termes le même contraste, et de plus en montrait la source sublime : « Vois-tu cette grotte creusée dans le rocher ? C'est la tombe de Paule, habitante du royaume céleste. Son frère, ses proches, Rome, sa patrie, ses richesses, ses enfants, elle a tout laissé pour la grotte de Bethléem : elle y est ensevelie. C'est là aussi, ô Christ, qu'est votre crèche, et que vinrent les Mages vous offrir leurs mystiques présents, ô Homme-Dieu ».

La fête de sainte Paule a toujours été célébrée solennellement dans la cathédrale de Sens, qui possède ses reliques depuis Charlemagne. Cet empereur avait demandé aux évêques et aux abbés de lui donner des reliques pour orner la cathédrale qu'il venait de bâtir à Aix-la-Chapelle. Chacun s'empressa de déférer à ses désirs, et Charlemagne reçut tant de belles reliques que lui-même put en donner à ses amis.

Aucune église, ni à Rome, ni en Palestine, ni ailleurs, ne se fait gloire de posséder son corps. La liturgie senonaise constate son culte et la présence de ses reliques à la cathédrale depuis la plus haute antiquité ; sainte Paule, depuis l'arrivée de ses reliques, a été adoptée pour patronne par la ville de Sens. Les inventaires de 1095, de 1192, de 1239 et de 1571 constatent au trésor la présence des reliques de sainte Paule. Voici le dernier inventaire qui a été fait par Nicolas Pellevé, cardinal-archevêque de Sens, l'un des signataires du Concile de Trente, et qui analyse tous les inventaires précédents :

« Nicolaus miseratione divina sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ presbyter cardinalis de Pelleve, archiepiscopus Senonensis, Galliarum et Germaniæ Primas... notum facimus quod in hoc loco reposita sunt multorum sanctorum et sanctarum pignora gloriosa.

« Hæc autem litteris et actis publicis mandanda posteris curavimus, ut omnes tam præsentes quam posteri diligenter sciant et attendant, quanta cum devotione et reverentia Deo et sanctis ejus assistere debeant...

« Sed hæc sacra pignora a Carolo Magno (812) et aliis patribus huic ecclesiæ donata sunt et primum ab archiepiscopo qui Magnus vocabatur (et erat ejusdem Caroli magni consobrinus) accepta esse nobis certissime constitit per acta publica in capsis inventa, quæ ab anno Domini 1095 exarata absque lituris integra ad nos usque pervenerunt.

« Quo tempore primum (1095) a venerabili archiepiscopo Richerio, regnante Philippo rege, visitata et thecis argenteis distincta et recondita sunt... Longo post tempore venerabilis antistes et archiepiscopus Guydo capsis novis restauravit anno Domini 1192 in crastino Assumptionis Beatæ Mariæ...

« At vero venerabilis antistes Galterus anno Domini 1239 gloriosa pignora singulis thecis reponenda curavit. Vos vero sanctorum illorum patrum vestigiis insistere volentes, hæc tam sancta pignora, quanto potuimus honore et reverentia visitavimus et publicis decretis supplicationibus populo proposuimus...

« Duodecim thecis partim argenteis, partim ligneis distinguuntur.

« Prima quæ auro et argento undique decorata est corpus sanctæ Paulæ continet (cui tam honorifice Hieronymus suam senectutem commendat), etc.

« ... Senonis anno Domini millesimo quingentesimo septuagesimo primo... »

Du reste, la liturgie senonaise, des chroniques locales, tous les auteurs qui ont parlé de l'histoire religieuse de Sens constatent que le corps de sainte Paule est à Sens et qu'il a été donné avec le magnifique morceau de la vraie Croix, par Charlemagne à Magnon ou Magne, archevêque de Sens, son cousin.

On célèbre chaque année dans ce diocèse la fête de sainte Paule, le 26 janvier, sous le rite

double. Les reliques ont été légèrement carbonisées par un incendie qui consuma la cathédrale de Sens au xe siècle. Encore aujourd'hui, la châsse de sainte Paule est précieusement conservée au trésor et renfermée dans une armoire vitrée.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire de sainte Paule*, par M. l'abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans; des *Acta Sanctorum;* de l'*Eloge de la Sainte*, par saint Jérôme; et de *Notes locales*, concernant les reliques, dues à M. l'abbé Cartier, chanoine de Sens.

SAINT JÉROME DE STRIDO,

PRÊTRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

420. — Pape : Saint Boniface Ier. — Empereur d'Orient : Théodose II.

> Saint Jérôme a été 1° un *soleil* dans le monde, car il a terrassé les hérétiques, converti les mondains, ouvert aux parfaits de nouveaux horizons; 2° un *ange* dans le désert, par sa pureté, sa mortification, son esprit d'oraison; 3° un *prodige* dans l'Eglise, par les livres qu'il a composés, les oracles qu'il a rendus, les vertus dont il a donné l'exemple.
>
> Laselve, *Conciones*.

La qualité de *très-grand Docteur* ne peut être refusée à saint Jérôme; l'Eglise romaine la lui accorde solennellement dans l'oraison de son office, comme une différence particulière pour le distinguer des autres Pères qui ont défendu ou enrichi l'Epouse de Jésus-Christ par leurs écrits. Il naquit dans la ville de Strido, sur les frontières de la Dalmatie et de la Pannonie, ou Hongrie. Son père se nommait Eusèbe. Il eut aussi un frère appelé Paulinien, qui vint au monde lorsque Jérôme était déjà dans la Syrie, et une sœur dont on ignore le nom ainsi que celui de sa mère. Il parle encore, dans son Epître xxvie, d'une tante, appelée Castorine, avec laquelle il eut quelque différend qu'il tâcha d'assoupir par plusieurs lettres obligeantes. Issu de parents riches et distingués, il put satisfaire son goût précoce pour l'étude. Eusèbe, son père, l'envoya à Rome, pour y suivre les leçons de grammaire et de rhétorique des célèbres Donat et Victorin. Jérôme fit de grands progrès à cette excellente école. Mais il n'échappa pas aux dangers que court l'innocence des écoliers dans les grandes villes, il n'était alors que catéchumène. Il mena d'abord la vie chrétienne que ses parents lui avaient apprise; il visitait souvent les catacombes, les tombeaux des martyrs, et s'animait d'un saint zèle, au souvenir de ceux qui avaient scellé leur foi de leur sang. Mais peu à peu, il se laissa aller à l'entraînement des passions, comme il le raconta lui-même plus tard avec de grands remords.

Ayant appris tout ce qu'il avait pu des grands hommes de la capitale du monde, il résolut de voyager, afin de voir les célèbres bibliothèques et les savants des autres pays pour se perfectionner de plus en plus dans la connaissance des lettres. Il prit d'abord le chemin des Gaules, étant accompagné de Bonose, avec lequel il avait été élevé dans son enfance et qui avait eu la même nourrice que lui. Il passa par Concordia, petite ville près de la Mirandole, en Italie, où il se lia avec un vieillard appelé Paul, auquel il

envoya depuis la vie de saint Paul, ermite, dans une lettre, qui est la XXIe de ses Epîtres. Ce fut de lui qu'il apprit que saint Cyprien appelait Tertullien son maître, comme il le remarque lui-même dans son livre des *Ecrivains ecclésiastiques*. Il demeura quelque temps à Trèves, où il copia de sa propre main le long traité de saint Hilaire sur les synodes. Il observe dans la préface du livre second de ses *Commentaires sur l'Epître aux Galates*, que la langue usitée en cette ville était la langue vulgaire des Galates, et que ceux-ci ne se servaient point de la langue grecque, bien qu'alors il n'y en eût point d'autre dans tout l'Orient : ce qui lui fait juger qu'ils descendaient des Gaulois. Le récit qu'il fait des principales villes des Gaules, comme de Mayence, de Strasbourg, de Reims, d'Amiens, d'Arras, de Tournai, de Thérouanne, de Lyon, de Narbonne, de Nantes, de Toulouse et de quantité d'autres, montre qu'il en parcourut toutes les provinces et qu'il n'épargna rien pour acquérir de nouvelles connaissances, soit dans les bibliothèques, soit dans la conversation des grands hommes dont tous ces vastes pays étaient remplis.

Ce fut à Trèves que notre Saint prit la résolution de servir Dieu sans réserve, afin d'être, et non pas seulement de paraître chrétien. Les uns croient qu'il avait pourtant déjà reçu le baptême à Rome ; d'autres prétendent qu'il ne le reçut qu'à son retour. De la Gaule, Jérôme se retira à Aquilée, où il mena la vie ascétique dans un monastère que l'on venait d'y établir, et se lia avec plusieurs ecclésiastiques de cette ville, très-savants, et dont les noms reparaissent souvent dans ses écrits. Il fut obligé de quitter sa retraite, probablement à cause de sa sœur qui s'était écartée des voies du salut, et qu'il eut le bonheur d'y ramener. Cherchant de nouveau un endroit où il pourrait vivre avec toute la liberté de la solitude, il ne choisit pas son pays pour cela, parce qu'il y aurait été trop importuné par ses parents ; d'ailleurs, comme il l'avoue dans son Epître XLIIIe, la corruption y était si grande, qu'on n'y reconnaissait point d'autre Dieu que le ventre ni d'autre félicité que les richesses, et, ce qu'il déplore davantage, Lupicin, qui en gouvernait l'Eglise, était un très-méchant prêtre, qui perdait les âmes au lieu de les sauver. Il ne s'arrêta pas non plus à Rome ; cette ville sans doute était toute sainte, et la vertu y était estimée, mais il était difficile d'y mener une vie monastique et solitaire, à cause du nombre de ses habitants et de la foule des pèlerins qui y venaient de toutes parts. De plus, y étant connu, il aurait été obligé de se conformer aux autres, c'est-à-dire d'être vu de ses amis et de les voir, de visiter et de recevoir des visites, de donner des louanges d'un côté, et de l'autre de déchirer la réputation de son prochain. C'est ainsi qu'il parle dans ses Epîtres XVIIe et XVIIIe. Il crut donc qu'il ferait mieux de se retirer dans quelque région éloignée, où il ne trouverait que des occasions de s'élever à Dieu et de travailler à sa perfection. La Syrie lui paraissant propre à ce dessein, tant à cause de la sainteté des lieux qu'à cause du voisinage d'une infinité de moines qui l'habitaient, il s'y achemina, emportant avec lui sa bibliothèque. Les compagnons de ce grand voyage furent Héliodore, Innocent et Hylas. Il passa quelques jours à Jérusalem pour y visiter les saints lieux ; puis il parcourut la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Cappadoce et la Cilicie, toujours dans le désir d'apprendre quelque chose de nouveau. Il séjourna aussi à Tarse, lieu de la naissance de saint Paul, afin d'étudier la langue dont cet Apôtre s'est servi dans ses Epîtres. Il s'arrêta encore à Antioche, chez Evagre, d'où il alla conférer du dessein de sa retraite avec Théodose et les autres anachorètes, et examiner le lieu où il pourrait demeurer avant de s'y engager. Cette solitude, nom-

mée Chalcis, est située dans un endroit qui sépare les Syriens et les Agaréniens; et, hors les moines qui l'habitaient, on n'y trouvait que des bêtes sauvages, des serpents et des scorpions. Il s'y rendit enfin avec tous ses livres, dont la lecture et l'étude devaient faire une bonne partie de son occupation.

Le démon, qui prévoyait les services importants que Jérôme rendrait dans cette retraite à l'Eglise, employa toute sa malice pour la lui faire abandonner. Il le jeta d'abord dans une étrange désolation par la perte de tous ceux qui l'y avaient accompagné ; car Héliodore, qu'il aimait plus que les autres, retourna dans son pays, sous prétexte d'un plus grand bien et pour assister une sœur et un neveu qu'il y avait laissés, sans que le Saint pût le retenir par ses prières ni par ses larmes. Il lui écrivit même une puissante lettre pour le sommer d'exécuter la promesse qu'il lui avait faite de revenir ; mais ce fut sans succès. Innocent mourut d'une fièvre ardente ; et, quelque temps après, la mort lui enleva encore Hylas. Outre ces malheurs, qui lui furent très-sensibles, il fut attaqué de toutes sortes de maladies, entre autres d'une fièvre très-violente qui lui prit au milieu du Carême et qui réduisit tout son corps, délicat et d'ailleurs épuisé par les jeûnes, à un état si pitoyable que, n'attendant plus que l'heure de sa mort, on avait déjà préparé toutes les choses nécessaires pour l'ensevelir. Ce fut alors qu'il comparut en esprit devant le tribunal de Jésus-Christ. Voici comment il en parle à la vierge Eustochie dans son Epître XXIIe : « Je jeûnais, et cependant je lisais Cicéron ; je veillais et je pleurais mes péchés ; je ne laissais pas après cela de lire Plaute ; et quand, étant rentré en moi-même, je jetais les yeux sur les Prophètes, leur style bas et inculte me donnait de l'horreur. Tandis que le démon me séduisait ainsi par ses ruses, je tombai malade, et, dans le fort de la maladie, lorsque ma vie ne se faisait plus sentir que par un battement de cœur, je fus ravi en esprit et présenté devant le tribunal du souverain Juge, où l'éclat des lumières et des splendeurs qui sortaient de ceux qui l'environnaient, m'obligea de me prosterner par terre sans oser lever les yeux pour regarder la majesté de mon Maître. Là je fus interrogé qui j'étais : je répondis que j'étais chrétien ; mais le Juge me dit : Vous mentez, vous êtes un cicéronien, et non un chrétien, parce que votre cœur est où vous avez votre trésor. A ces paroles je me tus, et parmi les coups (car le Juge avait commandé que je fusse fouetté), je ressentais dans mon âme de furieux remords de conscience, faisant réflexion en moi-même sur ce verset du Prophète : *In inferno autem quis confitebitur tibi?* Enfin je commençai à crier et à dire, en fondant en larmes : « Seigneur, ayez pitié de moi ; Seigneur, ayez pitié de moi »; c'était l'unique voix que je faisais retentir au milieu des coups. Ceux qui étaient présents se jetèrent aux genoux du Juge et le prièrent de pardonner à ma jeunesse, de m'accorder le temps de faire pénitence, disant que, si je ne la faisais pas, et que je lusse encore les auteurs profanes, on me punirait encore plus sévèrement. Alors je fis un serment en présence de mon Dieu que je n'aurais plus de livres séculiers, que je n'en lirais jamais ; et que, si je manquais à ma parole, je voulais passer pour apostat. Cette protestation fut cause de ma liberté : on me laissa aller et je revins à moi. Ce n'était pas là un assoupissement ni un de ces songes qui nous trompent durant le sommeil ; j'en appelle à témoin le tribunal devant lequel je comparus, et le triste jugement qui me donna tant de frayeur, plaise à mon Dieu que jamais chose pareille ne m'arrive ! En effet, je sentis bien, à mon réveil, que cela était une réalité, puisque je portais, sur mes épaules, les marques des coups de fouet que j'avais reçus.

Depuis ce temps-là, j'ai lu les saintes Ecritures avec plus d'ardeur que je ne lisais auparavant les livres profanes ».

Toutes ces épreuves [1] furent suivies d'horribles tentations de la chair, dont il fut cruellement tourmenté. Son imagination fut tellement remplie d'objets déshonnêtes que, dans l'horreur de son désert, où il ne voyait que des animaux, des rochers et des arbres, il croyait être au milieu des délices et des séductions de Rome ; mais le saint jeune homme étant soutenu de la grâce du Sauveur, triompha toujours de son ennemi par les prières, les larmes, les macérations et les autres austérités qu'il représente lui-même dans l'Epître que nous venons de citer : « Combien de fois », dit-il, « étant dans mon ermitage, que les ardeurs du soleil rendaient presque inhabitable, me suis-je imaginé être parmi les délices de Rome? Je demeurais seul assis dans ma cellule, le cœur inondé d'amertumes, et le corps semblable à celui d'un Ethiopien brûlé des ardeurs du soleil. Je passais les journées entières à verser des larmes et à pousser des soupirs vers le ciel. Et, lorsque j'étais accablé de sommeil, je me couchais sur la terre nue, où je ne me donnais pas même le temps de reposer. Je ne parle pas du boire ni du manger, puisque l'eau froide était toute la boisson des moines, quelque languissants qu'ils fussent, et que manger quelque chose de cuit était estimé par eux comme un péché de luxure. Moi donc, pauvre Jérôme, qui m'étais condamné à ce genre de vie pour la crainte de l'enfer, étant dans cette prison, sans autre compagnie que celle des scorpions et des bêtes féroces, je me trouvais souvent en esprit dans des assemblées de jeunes personnes. Mon visage était pâle à cause de mes austérités, tandis que mon cœur, dans un corps froid comme de la glace, était embrasé de mauvais désirs, et, quoique ma chair fût déjà en quelque façon morte, je sentais en elle les incendies de la concupiscence. N'ayant aucun secours du côté des créatures, je me jetais aux pieds du Crucifix, et après les avoir arrosés de mes larmes, je les essuyais avec mes cheveux. Je jeûnais des semaines entières pour éteindre ces brasiers. Je passais les jours et les nuits à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que j'entendisse une voix intérieure qui me dît : C'est assez. Je n'entrais qu'avec une espèce d'horreur dans ma cellule, que je regardais comme le témoin de mes mauvaises pensées. Et, me mettant en colère contre moi-même, j'allais seul errant dans le fond des déserts, et je me prosternais en oraison, tantôt dans une vallée, tantôt dans le creux des rochers, d'autres fois sur la cime des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin, après des torrents de larmes et de fréquents regards vers le ciel, il me semblait que j'étais parmi des chœurs d'anges, où je chantais avec allégresse : Seigneur, nous courons après vous à l'odeur de vos parfums ». Voilà de quelle manière Jérôme rendit inutiles tous les efforts du démon ; mais cet ennemi de notre salut n'ayant rien pu gagner sur lui, en l'attaquant en lion et à force ouverte, l'attaqua en renard et par adresse, se servant des hérétiques pour tâcher de séduire la foi de celui dont il n'avait pu corrompre la chasteté.

Les Ariens de Tarse connaissaient son mérite ; ils savaient que ce jeune homme surpassait déjà en science et en doctrine, aussi bien qu'en sainteté, les plus grands personnages de la Grèce : ils le vinrent trouver pour lui demander s'il admettait une ou trois hypostases en Dieu. Il reconnut aussi-

1. Cette condamnation tombe sur une passion excessive pour la littérature profane, mais non sur l'étude des bons auteurs de l'antiquité, étude faite pour se former le goût et le style ; une pareille étude ne peut qu'anoblir l'âme. D'ailleurs saint Jérôme initia lui-même la plupart des jeunes gens à la lecture des meilleurs auteurs latins, et fit copier les Œuvres de Cicéron.

tôt le venin qui était caché sous cette question. Il leur répondit que si par le mot d'*hypostase* ils entendaient l'essence divine, il n'y en avait qu'une en Dieu; mais que s'ils entendaient la personne, il y en avait trois dans la sainte Trinité. Les divers partis de la ville d'Antioche firent aussi leur possible pour l'attirer chacun de son côté : car cette Eglise était alors divisée en trois factions : les Ariens, qui avaient Vital pour chef, et les catholiques, dont les uns reconnaissaient Mélèce, les autres Paulin pour évêque. Ils pressèrent tous en particulier saint Jérôme d'entrer dans leurs intérêts ; mais ils n'en eurent point d'autre réponse, sinon qu'il s'attachait entièrement à l'Eglise romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut. Toutefois, comme chacun soutenait aussi de son côté qu'il était dans la communion romaine, notre saint solitaire écrivit au pape Damase, et le pria instamment de lui mander avec lequel des trois évêques il devait communiquer. Il lui découvrit en même temps le venin qui était caché sous le mot d'*hypostase ;* et, pour recevoir sa réponse, il lui dit de l'adresser au prêtre Evagre, à Antioche, leur ami commun, qui ne manquerait pas de la lui faire tenir dans son ermitage.

Cependant, il fut sans cesse persécuté par les hérétiques, qui lui demandaient tous les jours de nouvelles professions de foi. Les Ariens publiaient qu'il n'était pas orthodoxe, parce qu'il défendait l'*homoousion*, c'est-à-dire la consubstantialité des personnes divines ; d'autres le faisaient passer pour Sabellien, parce qu'il soutenait trois personnes subsistantes, vraies, entières et parfaites dans la sainte Trinité : la persécution fut si grande qu'ils le contraignirent enfin d'abandonner sa chère solitude. Il y était demeuré quatre ans, ou six selon Baronius, durant lesquels il avait traduit les *homélies* d'Origène et appris la langue hébraïque d'un juif qui s'était converti et fait solitaire. Il avoue qu'il eut des peines extrêmes dans cette étude, et qu'après avoir goûté les subtilités de Quintilien, l'éloquence de Cicéron, la gravité de Fronton et la douceur de Pline, ce lui avait été une rude mortification d'apprendre un alphabet et de prononcer des paroles gutturales : de sorte qu'il avait désespéré plusieurs fois d'en venir à bout ; que souvent il y renonçait, rebuté par les difficultés qu'il y trouvait ; qu'ensuite le désir d'entendre cette langue lui faisait reprendre son travail, en un mot, qu'il n'en avait obtenu l'intelligence qu'avec des fatigues inconcevables. Le souvenir des douceurs célestes et des lumières divines, dont son âme était remplie dans cette solitude, fit qu'il la regretta toujours et qu'il la porta partout dans son cœur. C'est ce qu'il apprit à Pammachius dans son Epître XXVIe.

Il est probable que ce fut au sortir du désert qu'il visita la Grèce, et particulièrement la ville d'Athènes ; après quoi il se rendit à Antioche, où il étudia l'Ecriture sainte sous Apollinaire de Laodicée, sans toutefois s'arrêter à la doctrine contentieuse de ce savant homme, depuis auteur d'une hérésie dont il tâcha d'infecter l'Eglise. Il adhéra à Paulin, l'un des trois évêques dont nous avons parlé, conformément à la réponse qu'il reçut de Damase, qui favorisa toujours ce parti comme le plus juste. Quoiqu'il ne résidât plus dans le désert, il ne quitta pas pour cela l'habit ni la profession de solitaire, et, dans les divers lieux où il allait pour consulter les gens habiles et faire de nouvelles découvertes dans la sainte Ecriture, il menait une vie retirée afin de vaquer davantage à la prière et à l'étude. Dans sa trentième année, il fut ordonné prêtre par le même Paulin ; mais il ne consentit à son ordination qu'à la charge qu'il ne serait attaché à aucune église, et qu'il ne quitterait point la profession monastique qu'il avait choisie, comme

il dit lui-même, pour pleurer les péchés de sa jeunesse et pour fléchir la miséricorde de Dieu envers lui. C'est ainsi qu'il parle à Pammachius dans la sixième lettre, et qu'il se défend contre la vexation de Jean, évêque de Jérusalem, qui voulait l'assujétir à son Eglise, quoiqu'il ne l'eût pas ordonné. Son sacerdoce ne l'obligeant point de demeurer à Antioche, il continua de voyager de côté et d'autre. Il passa quelque temps près de Jérusalem, à la campagne et dans les solitudes, et particulièrement à Bethléem, qu'il goûta dès lors comme le plus saint lieu où il pût se retirer. Il alla aussi à Constantinople pour entendre saint Grégoire de Nazianze, dont la réputation était répandue partout. Mais ce grand prélat, connaissant la vertu et le mérite de Jérôme, ne le traita pas en disciple, mais comme un ami dont il pouvait apprendre beaucoup de choses pour l'interprétation de l'Ecriture sainte, à cause de la parfaite connaissance qu'il avait de la langue hébraïque ; ce qui n'empêche pas que notre Saint, dans son Epître à saint Grégoire de Nysse, ne se glorifie d'avoir eu cet illustre évêque de Constantinople pour son précepteur. Ce fut peu de temps après son sacerdoce qu'il acheva ses *Commentaires* sur le prophète Abdias, qu'il avait commencés étant encore tout jeune et au sortir de sa rhétorique : il corrigea aussi ce qu'il en avait déjà fait, avouant que, lorsqu'il y avait travaillé, il n'avait pas toutes les lumières nécessaires pour un si grand ouvrage. Il les dédia à Pammachius, son compagnon d'études et gendre de sainte Paule. Le pape Damase lui proposa plusieurs difficultés sur divers passages de l'Ecriture, lui écrivant pour cet effet par Ethérius, diacre, qui porta les lettres et rapporta les réponses. Il lui envoya aussi des présents pour lui marquer plus sensiblement son affection. Certes, ce n'est pas une petite gloire à saint Jérôme d'avoir été ainsi consulté par le souverain Pontife, qui lui-même est l'oracle de l'Eglise.

Comme les factions d'Antioche troublaient toujours la tranquillité de l'Eglise, l'empereur Théodose envoya des lettres aux évêques d'Occident et d'Orient pour les faire assembler à Rome, afin qu'ils terminassent tous ces différends et résolussent en synode plusieurs difficultés que l'on faisait en divers endroits sur des points de doctrine. Les Orientaux, entre lesquels était Paulin, furent bien aises de mener Jérôme avec eux, parce qu'ils avaient besoin d'un homme qui sût le latin et parce qu'il était connu de Damase, peut-être aussi parce que ce Pape lui écrivit exprès pour l'appeler à ce Synode, et même que l'empereur l'obligea de s'y rendre ; car il confesse dans son Epître XXVIIe qu'il n'y alla que malgré lui et avec répugnance. Mais s'il eut de la peine à se résoudre à ce voyage, les Romains, au contraire, eurent bien de la joie de revoir dans leur ville celui qu'ils avaient autrefois admiré dans sa jeunesse, et dont la réputation avait beaucoup augmenté la première idée qu'ils s'étaient formée de son mérite : ce fut à qui jouirait des douceurs et des lumières de sa conversation, et lui donnerait le plus d'éloges. Les uns louaient sa vie pénitente et solitaire, les autres sa science dans les langues ; ceux-ci son intelligence dans l'Ecriture, ceux-là la pureté de sa doctrine. Les dames romaines ne pouvaient se lasser de l'entendre, les prêtres le consultaient, le clergé et le peuple avaient sans cesse les yeux sur lui, comme sur le plus grand homme du siècle ; en un mot, par sa piété, son érudition, son honnêteté et ses manières obligeantes, il gagna le cœur de tout le monde. Mais saint Damase, plus que tous les autres, fut ravi de le posséder, et, à sa considération, il fit de grandes amitiés à Paulin et à Epiphane, avec lesquels il était venu. Il le regarda comme un autre saint Paul, qui devait l'aider de ses conseils dans

le gouvernement de l'Eglise. En effet, après avoir terminé le Concile et confirmé Paulin, évêque d'Antioche, il congédia les prélats et retint Jérôme auprès de lui, afin qu'il l'aidât à porter une partie du poids du souverain pontificat. Il lui donna la charge de répondre à toutes les questions que l'on ferait touchant la religion, d'éclairer les difficultés des Eglises particulières, des assemblées synodales, de prescrire à ceux qui revenaient de l'hérésie ce qu'ils devaient croire ou ne pas croire, et de dresser pour cela des règles et des formules. Rufin, dans son apologie pour Origène, avoue que ce fut ce grand docteur qui composa la *Confession*, pour réconcilier les Apollinaristes, et il rapporte lui-même, dans son Epître LIe, les différentes fonctions qu'il était obligé de faire sous le souverain Pontife.

Cependant ces occupations laborieuses ne lui firent rien diminuer de ses austérités, et il les pratiqua toujours exactement, comme s'il eût encore été dans le secret d'une solitude. Il continua ses oraisons à l'ordinaire, et vécut dans le silence et le recueillement d'un véritable moine. Il célébrait dévotement le saint sacrifice de la messe, et l'on a conservé longtemps à Rome la chasuble dont il se servait pour cet auguste ministère. On y garde même encore maintenant son calice, que l'on montre quelquefois au peuple, pour renouveler son respect envers cet incomparable docteur qui a si bien mérité de l'Eglise romaine. La dévotion qu'il avait à célébrer ce divin mystère était si connue au prêtre Népotien, neveu d'Héliodore, qu'il légua en mourant la tunique qui lui avait servi à l'autel. Cela étant, il y a sujet de s'étonner que Godeau, dans son *Histoire de l'Eglise*, ait écrit que « saint Jérôme n'a jamais dit la messe, par une crainte religieuse qu'il avait de ce redoutable sacrifice ». On peut juger de la grandeur de son zèle pour tout ce qui regardait le culte de la sainte Eucharistie, par l'éloge qu'il fait du même Népotien, qui apportait un soin incomparable à toutes les choses qui avaient rapport à ce mystère. C'est dans l'épitaphe qu'il fait de lui dans son Epître IIIe : « Il avait soin », dit-il, « que l'autel fût toujours d'une propreté convenable, que les murailles de l'église fussent nettes, que le pavé fût bien nettoyé, que le portier se tînt souvent à la porte, pour n'y admettre que ceux qui devaient y avoir entrée, et que toutes les cérémonies s'observassent avec toute l'exactitude possible. Il était presque sans cesse dans les temples, et ornait les basiliques des martyrs, avec des fleurs, des branches d'arbres et des pampres de vigne. Il voulait qu'il n'y parût rien qui pût offenser les yeux des fidèles, mais que tout y excitât à la piété et à l'adoration de la Majesté divine ». Il fallait sans doute que saint Jérôme fût animé du même zèle pour louer si hautement ces actions, qui ont si peu d'éclat en apparence. En effet, il veilla extrêmement à ce que les divins offices et toutes les fonctions ecclésiastiques se fissent avec toute la décence possible. Tout ce qu'il avait remarqué de dévot et de majestueux dans les églises d'Antioche et de Jérusalem, les deux plus anciennes de la chrétienté, il l'introduisit à Rome ; ce fut à son instance que Damase fit chanter l'*Alleluia*, selon l'usage de l'Eglise de Jérusalem, et qu'à la fin de chaque psaume on ajouta le *Gloria Patri*, à l'exemple de celle d'Antioche. Il corrigea les psaumes et la version des *Septante*, que le pape fit ensuite chanter aux ecclésiastiques. Il en fit de même du Nouveau Testament, que l'on a toujours lu depuis dans l'Eglise selon sa version. Il compila et abrégea les Actes des Martyrs, afin qu'on pût les réciter aux divins offices. Nous dirons dans la suite les autres ouvrages qu'il a composés pour le bien universel de la religion chrétienne : nous ne parlerons maintenant que de ce qu'il fit à Rome, étant encore dans la fleur de son âge.

Plusieurs dames romaines, qui avaient une singulière vénération pour lui, l'obligèrent aussi de faire quelques livres. Il exposa à Blésille, fille de sainte Paule, l'*Ecclésiaste* de Salomon, pour lui inspirer le mépris de toutes les choses du monde, et dès lors il commença à faire des commentaires sur l'Ecriture. Il donna à Fabiola l'interprétation de cette multitude de noms qui se trouvent dans le livre des *Nombres*, et lui expliqua la prophétie de Balaam. Il écrivit, en faveur d'Eustochie, le *Traité de la Virginité*, qui fait la vingt-deuxième de ses Epîtres, pour combattre l'erreur d'Elvidius, qui ôtait cette excellente vertu à la Reine des Vierges. Il donna à Marcelle, jeune veuve, l'intelligence des dix noms de Dieu, dont se servent les Hébreux. Il enseigna à sainte Paule l'*Alphabet hébraïque*. Toutes ces femmes étaient autant de saintes épouses qu'il avait acquises à Jésus-Christ, et qu'il avait portées à passer d'une vie commune à l'étude de la perfection chrétienne.

Le but auquel Jérôme appelait résolûment les âmes d'élite qui en étaient capables, était la perfection évangélique. « Il ne faut point », disait-il, « d'inconséquences ; un idéal sublime, et une vie vulgaire ; un habit de veuve ou de vierge, et des habitudes de femme mondaine. Il faut des moyens en rapport avec le but. Quiconque choisit la vie parfaite, doit marcher dans la voie parfaite ». — « Votre profession de vierge consacrée à Dieu », ajoutait-il, « est souverainement libre, et c'est ce qui en fait le mérite ; qu'elles y renoncent, celles qui n'en peuvent porter l'honneur ; sinon, qu'elles en remplissent les devoirs ». Telle était l'énergique direction de saint Jérôme.

L'abstinence, le jeûne, voilà ce qu'il conseillait nettement, comme pratique habituelle, à ces opulentes et délicates patriciennes. Il ne voyait que cela de sûr pour la vertu héroïque à laquelle elles aspiraient ; et, allant chercher au fond de la nature humaine la raison décisive et invincible de ces rigoureuses austérités : « Tant que nous sommes dans le tabernacle du corps, entourés d'une chair mortelle », disait-il, « nous pouvons bien modérer et dompter nos penchants, nous ne pouvons pas les détruire. Il est difficile, ou plutôt impossible, qui que l'on soit, que l'on ignore au moins le commencement de la passion. Toute chair a ses tendances et sollicite l'âme par les amorces du mortel plaisir. Je vous dis ces choses pour que vous sachiez bien que la nature humaine est en vous, et que ces misères communes, si vous cessiez de faire sur vous-même une garde sévère, pourraient aussi vous atteindre. Sous la soie, sous la bure, les mêmes penchants nous dominent. Ils n'ont peur ni de la pourpre des rois, ni des haillons des pauvres ». — « Pour vaincre l'avarice », disait-il encore, « il suffit d'ouvrir sa bourse ; pour triompher d'une langue médisante, il suffit du silence ; contre la vanité et le goût des folles parures, il suffit d'un élan de générosité ».

L'amour de Dieu, tel était, avant tout, l'aliment que saint Jérôme voulait donner aux cœurs généreux qu'il invitait à crucifier la chair avec ses convoitises, à mourir pour revivre. L'amour des pauvres en était le second. Pour entraîner à tous les sacrifices, à tous les dévouements, il montrait Jésus-Christ dans les pauvres, et présentait comme une compensation sublime du renoncement au culte et à la vie mondaine le bonheur de pouvoir donner aux malheureux. « Depuis que vous avez embrassé la chasteté éternelle », disait-il, « vos richesses ne sont plus à vous, ou plutôt elles le sont bien plus, puisque de ce jour elles ont commencé à appartenir à Jésus-Christ. Car sachez bien que vous ne possédez réellement que ce que

vous aurez employé en charités ». Mais donner son or à l'indigent, ce n'est que le premier degré de la charité. Se donner soi-même, voilà le second. Et c'est jusque-là que saint Jérôme voulait amener les saintes femmes qu'il conduisait. Il voulait que le fruit de cette austérité de vie qui brisait leur délicatesse, et maintenait leur âme dans toute sa pureté, fût de les élever, par-dessus toutes les répugnances de la nature, à tous les dévouements de la charité.

L'amour de Dieu et l'amour des pauvres, voilà ce que saint Jérôme substituait aux passions misérables et aux affections frivoles; ajoutons-y les douceurs de la pure et sainte amitié qui unissait entre elles toutes ces veuves et toutes ces vierges ses disciples. Avec la vie du cœur, il voulait développer aussi dans ses disciples, sur les ruines de la vie des sens et de la vie frivole, la vie de l'esprit. Son grand moyen, c'était l'Ecriture, non pas seulement étudiée comme science pour l'esprit, mais surtout méditée comme vérité et lumière divine pour le cœur. Il en imposait la lecture à toutes ses disciples.

Pour compléter ce résumé de la direction telle qu'il l'entendait, il est nécessaire d'exposer rapidement les conseils qu'il donnait sur cet important sujet. Il prescrit rigoureusement le travail des mains aux descendantes des Scipions, des Fabius, des Camille, à quatre points de vue : d'abord, pour éviter l'ennui, ce poids des vies mondaines; ensuite, parce que c'est un devoir, même pour celles que Dieu a le plus comblées des dons de la fortune ; puis parce que le travail peut être un auxiliaire précieux de la charité ; et enfin parce que rien ne maintient mieux les vertus domestiques, l'esprit de famille. Ces quatre points de vue, si actuels encore, sont indiqués avec une grande précision et une grande délicatesse dans le passage suivant d'une de ses lettres : « Quand les heures destinées à la lecture de l'Ecriture sainte et à la prière seront finies, après que le soin de votre âme vous aura fait souvent ployer les genoux, ayez toujours votre laine dans les mains, et, ou bien avec le pouce tirez le fil du fuseau, ou bien forcez-le à suivre une trame ; ou bien ce que les autres ont filé mettez-le en peloton ; ajustez-le sur le métier. Examinez votre tissu, refaites ce qui est mal fait, et préparez-vous d'autre ouvrage. Si vous êtes ainsi occupée, jamais les jours ne vous sembleront longs; au contraire, même les longues journées d'été vous paraîtront courtes, car le soir vous n'aurez jamais fini votre tâche ».

Ce qu'ajoute saint Jérôme est bien remarquable, et ne saurait être trop médité par les chrétiennes de nos jours. « En faisant ainsi, vous vous sauverez vous-même, et vous en sauverez d'autres ». Qu'est-ce à dire ? Jérôme l'expliquait ainsi : Vous vous sauverez vous-même, parce que vous éviterez le péril que signale l'Ecriture : « Toute âme oisive est agitée de désirs » ; et que vous ne mettrez pas dans votre vie le vide, la grande lacune que porte toujours avec soi l'oubli d'un devoir capital, tel que le devoir du travail. « Car si une femme croit pouvoir se dispenser de travailler parce que, grâce à Dieu, elle ne manque de rien, elle se trompe. Elle doit travailler comme tout le monde ; et si elle veut le faire en chrétienne, pendant que ses mains travaillent, que son âme pense à Dieu. Les mains et les yeux sur son ouvrage, son cœur au ciel ». Comment sauvera-t-elle les autres ? Par l'exemple. « Vous serez ainsi le modèle d'une vie sainte, et la chasteté de celles que des habitudes laborieuses, contractées à votre exemple, auront sauvées, sera votre lucre ». Saint Jérôme ajoute un dernier trait bien étonnant : « Je le dirai simplement : quand même vous distribueriez tout votre bien aux pauvres, rien n'aura plus de prix aux yeux du Christ que les ou

vrages faits par vous-même, soit pour votre propre usage, soit pour donner l'exemple aux autres vierges, soit pour les offrir à votre aïeule et à votre mère, qui vous donneront en échange largement de quoi subvenir aux besoins des malheureux ». Il y a là, ce nous semble, une profonde et délicate intelligence de la vie de famille, et ce que ces discrètes paroles nous font entrevoir dans les maisons chrétiennes des égards de la piété filiale et des calculs ingénieux de la charité est admirable. Quoi ! le travail des mains, un travail de femme, au-dessus de la charité ? Oui, parce que le travail n'est pas seulement la substitution d'occupations utiles aux distractions vaines, de goûts sérieux aux goûts frivoles, d'une vie remplie au vide des jours : c'est encore le respect de l'aïeule vieillie et souffrante, vertu bénie de Dieu, la jouissance d'une fille pour une mère, la protection d'une vertu à l'ombre du foyer domestique, sous le regard maternel, et finalement aussi le soulagement des pauvres et la féconde ressource de la charité. Voilà pourquoi saint Jérôme veut retenir, à l'abri de la maison paternelle, dans un travail assidu, la jeune fille, la jeune veuve, près de sa mère et de sa grand'mère, parce que le bonheur est là, avec la vertu. Voilà la direction de saint Jérôme, la grande direction chrétienne, telle que nous la saisissons pour la première fois dans l'histoire.

Parmi les disciples de saint Jérôme nous voyons encore : Mélanie, Aselle, Léa, Albine, Marcelline et Félicité, qui, par ses exhortations, embrassèrent avec ardeur les maximes étroites de la vertu. Il convertit aussi plusieurs hommes qui étaient tellement plongés dans le crime, qu'ils menaient plutôt une vie d'idolâtres que de chrétiens. Il appela auprès de lui Paulinien, son frère, non pour l'avancer dans le monde par son crédit, mais pour lui enseigner la vertu et les lettres. Il se forma alors par son zèle plusieurs beaux monastères dans Rome, et la multitude des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ qui s'y retirèrent fut cause que la profession monastique, qui y était auparavant comme ignominieuse, devint glorieuse et honorée de tout le monde. Ces relations avec les femmes romaines eussent été très-suspectes et très-dangereuses pour un homme moins vertueux que lui ; mais la grâce de Notre-Seigneur, sous l'inspiration de laquelle il agissait, le soutint dans ces dangers. Cependant la médisance ne lui pardonna pas, et on lui reprocha, comme des liaisons criminelles, des affections qui étaient très-pures et très-saintes. La liberté avec laquelle il reprenait le vice lui attira cette calomnie ; mais la vertu éclatante des disciples justifia bientôt le maître auprès de ceux qui ne lui portaient point d'envie, et qu'une passion brutale n'aveuglait pas dans leurs jugements. Son exemple, néanmoins, ne doit être suivi qu'avec une extrême réserve. Jérôme, après trois ans de séjour à Rome où la calomnie était venue le frapper, retourna en Palestine ; mais avant de quitter Ostie, il voulut épancher sa douleur, et du pont du navire qui allait l'emporter il écrivit à Aselle : « On me dit un infâme, un fourbe, un menteur, un magicien ; et l'on venait me baiser les mains tandis qu'on déchirait ma réputation de la manière la plus impitoyable... M'a-t-on vu entrer chez quelque femme suspecte ? me suis-je attaché à la magnificence des habits, à un visage fardé, à l'éclat des pierreries et de l'or ? Je me suis trouvé plusieurs fois avec des vierges ; j'ai expliqué souvent à quelques-unes l'Ecriture sainte le mieux qu'il m'a été possible. Cette étude nous obligeait à être souvent ensemble ; l'assiduité donnait lieu à la familiarité, la familiarité faisait naître la confiance ; mais qu'elles disent si elles ont remarqué dans ma conduite quelque chose d'indigne d'un chrétien, quelque chose d'équivoque dans mes discours ou de passionné dans mes regards ?

Avant d'avoir connu sainte Paule, tout Rome m'estimait et applaudissait à ma vertu ; chacun me jugeait digne du souverain sacerdoce... N'y avait-il donc qu'une femme pénitente et mortifiée qui fût capable de me toucher, une femme desséchée par des jeûnes continuels, négligée dans ses habits, devenue presque aveugle à force de pleurer, et qui passait les nuits entières en oraison? une femme qui ne connaissait d'autre chant que les psaumes, d'autre entretien que l'Evangile, d'autre plaisir que la continence, d'autre nourriture que le jeûne? N'y avait-il, encore une fois, que cette femme dans Rome qui pût avoir de l'attrait pour moi? Touché de sa chasteté merveilleuse, à peine ai-je commencé à la voir et à lui donner des marques de respect, qu'aussitôt mon mérite a disparu, toutes mes vertus se sont évanouies! O envie qui commences par te déchirer toi-même!.... J'étais bien fou de vouloir chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère et d'abandonner la montagne du Sinaï pour mendier les secours de l'Egypte ».

Jérôme s'embarqua au mois d'août, avec Paulinien, son frère, le prêtre Vincent et quelques autres religieux, et fit voile vers Chypre, où il débarqua heureusement, et fut reçu avec tout le bon accueil possible par saint Epiphane; de là il se rendit à Antioche, d'où Paulin le mena, au milieu de l'hiver, en Judée. Avant de s'y arrêter tout à fait, il alla encore une fois en Egypte, et visita les monastères de Nitrie; il reprit ensuite le chemin de la Palestine, et se retira à Bethléem. Sainte Paule, avec sa fille Eustochie, Mélanie, petite-fille du consul Marcellin, laquelle toutefois abandonna depuis saint Jérôme pour suivre Rufin, qui était son adversaire, et quantité d'autres vierges, l'y vinrent trouver. Il choisit cet endroit pour sa solitude par une dévotion singulière qu'il portait aux mystères de l'enfance du Sauveur. La vue de ce saint lieu, où le Fils unique du Père éternel a voulu naître pour le salut des hommes, où il a été reconnu par les bergers et adoré par les mages, était un objet touchant qui embrasait tous les jours son cœur de nouvelles flammes d'amour envers son divin Maître. Il n'est éloigné de Jérusalem que de six milles, ainsi que le remarque Sulpice-Sévère, qui y visita notre Saint, et y demeura six mois avec lui. Sa cellule était sur le chemin qui conduisait au tombeau du roi Archélaüs. Il y avait une église sur la grotte où Jésus-Christ vint au monde [1], et un autel sur la crèche où il fut mis à sa naissance, afin d'offrir l'Hostie immaculée au même endroit où le Verbe divin s'était offert à son Père pour la rédemption du monde. A côté de cette église, Paule fit construire deux monastères, un d'hommes et un de vierges. Saint Jérôme consacrait les jours et les nuits à la prière, à l'étude et au travail avec les autres frères du monastère. Il vivait dans une parfaite pauvreté, sans posséder d'argent et sans désirer d'en avoir, se contentant de la nourriture et de l'habit. Il châtiait son corps par des jeûnes rigoureux et par des veilles continuelles. Il couchait sur la dure, et, durant son repos, son cœur ne laissait pas d'être appliqué à Dieu. Il ne sortait de sa bouche que des discours de sainteté, soit pour expliquer l'Ecriture, soit pour parler de la vertu, soit pour faire l'éloge de la chasteté, qui avait pour lui des charmes inconcevables. Il se tenait caché le plus qu'il pouvait, aimait mieux être Saint en réalité que de le paraître aux yeux des hommes. Sa grande retraite ne l'empêchait pas d'exercer tous les devoirs de charité envers les pèlerins, que l'on recevait dans un hôpital que

1. On voit, dans la basilique de Bethléem, l'Oratoire de saint Jérôme : c'est une chapelle souterraine dans laquelle le saint docteur venait s'inspirer au berceau du Sauveur. A côté de l'Oratoire on voit une chapelle dans laquelle est son tombeau; vis-à-vis est celui de sainte Paule et de sainte Eustochie. — *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

sainte Paule avait fondé, auprès de la grotte de Bethléem. Il les visitait, les entretenait, les consolait, les portait à la piété, leur lavait les pieds, et même ceux de leurs chameaux, les servait à table; en un mot, il faisait son possible pour leur faire trouver des douceurs après les fatigues de leur pèlerinage. Dans les cinq premières années de cette solitude, il traduisit de l'hébreu le livre de l'*Ecclésiaste*, et composa le bel ouvrage que nous avons de lui contre Jovinien. Plus il avançait en âge, plus il semblait avoir d'ardeur pour se faire instruire de ce qu'il croyait ignorer. Et, sans considérer que les cheveux blancs dont sa tête commençait à être couverte lui donnaient plutôt l'autorité de maître que la qualité de disciple, il allait consulter ceux dont il espérait apprendre quelques secrets pour l'intelligence de l'Ecriture, qui était alors toute son occupation. La haute réputation de Didyme, ancien ami de saint Athanase et du grand saint Antoine, le fit aller à Alexandrie, pour lui proposer quelques difficultés; il le vit et admira d'autant plus sa profonde érudition, qu'ayant perdu la vue dès le temps de son enfance, il n'avait presque rien pu apprendre des hommes; il lia une si étroite amitié avec lui, que Didyme, à sa prière, dicta cinq livres de *Commentaires* sur le prophète Zacharie, et fit une exposition d'Osée qu'il lui dédia. Saint Jérôme, de son côté, traduisit un livre *Du Saint-Esprit*, que Didyme avait composé. Il avoue que sa pénétration dans l'Ecriture était incomparable; c'est pourquoi, comme il attribue à Origène, pour caractère singulier, la composition d'un grand nombre de livres, l'éloquence à Cicéron, la subtilité à Aristote, la prudence à Platon et l'érudition à Aristarque; aussi il donne à cet auteur, pour différence spécifique, la science des Ecritures. D'Alexandrie il retourna à Bethléem, où il s'appliqua de nouveau à l'étude de l'hébreu; il eut encore pour maître en cette langue un juif qui parlait l'hébreu avec une pureté et une grâce extraordinaires. Saint Jérôme fit de grands progrès dans cette langue; il étudia aussi les lieux, les coutumes dont il est parlé dans la Bible, chose facile à cette époque et dans cette contrée. Le pape Clément VIII dit que saint Jérôme fut assisté et inspiré d'èn haut pour traduire les saintes Ecritures. Sa traduction, en effet, a fini par faire rejeter toutes les autres et devenir celle de l'Eglise; il nous a aussi laissé d'excellents Commentaires sur presque tous les livres sacrés.

La multitude des pèlerins, particulièrement des moines, qui venaient à la grotte de Bethléem, augmentait tellement de jour en jour, que l'hôpital qu'avait fondé sainte Paule, n'étant plus assez grand pour les contenir, saint Jérôme résolut d'en faire construire un plus ample; et, pour avoir de quoi fournir à la dépense, il envoya son frère en Dalmatie, afin qu'il y vendît les héritages de leur père, que les Goths, qui venaient souvent ravager ce pays-là, n'avaient pas encore entièrement ruinés. Paulinien, à son retour, fut, malgré lui, ordonné prêtre par saint Epiphane. Jean, évêque de Jérusalem, condamna cette ordination, comme ayant été faite dans son diocèse sans sa permission; et, bien qu'on lui représentât qu'elle s'était faite dans un monastère qui ne relevait pas de sa juridiction, et que Paulinien avait trente ans, âge requis par les Canons pour la prêtrise, il poussa si loin son mécontentement, qu'il excommunia tous ceux qui soutenaient cette ordination, et même saint Jérôme, à qui il défendit l'entrée du saint sépulcre, bien qu'elle fût permise aux hérétiques. La considération de Paule fut peut-être cause qu'on ne le chassa pas de ce lieu; car il fut sur le point d'être banni par la faveur que son adversaire trouva auprès des gouverneurs de la province. Aussi, dans son Epître soixante et unième, à Pammachius, il témoigne son regret de n'avoir pas eu, en effet, la couronne de

l'exil, comme il avait la volonté disposée à le souffrir courageusement. Au reste, l'ordination de Paulinien n'était qu'un prétexte pour persécuter notre saint Docteur. Voici la vraie cause : saint Jérôme avait découvert que ce prélat, d'ailleurs éloquent, enseignait, en s'appuyant sur Origène, que dans la Trinité le Fils ne pouvait pas voir le Père, et le Saint-Esprit ne pouvait pas voir le Fils; que les âmes étaient dans les corps comme dans une prison, et qu'elles étaient dans le ciel avant d'être unies aux corps; que les démons et les damnés feraient enfin pénitence et seraient sauvés comme les Saints; qu'avant le péché, Adam et Eve n'avaient point de corps; et qu'après la résurrection, il n'y aurait plus de distinction de sexe. Il s'était plaint aussi de ses allégories et interprétations métaphoriques qui ruinaient la vérité de la lettre de l'Ecriture.

Ces erreurs avaient déjà été condamnées à l'instance de saint Epiphane et de saint Jérôme, par l'Eglise d'Alexandrie, sous Théophile, qui en était patriarche, et cette condamnation avait été confirmée par l'Eglise romaine; c'est pourquoi notre Saint ne put pas souffrir qu'on les ressuscitât; comme il était ardent, et ne trempait pas toujours sa plume dans l'huile en écrivant contre ceux qu'il croyait être infectés de mauvaises opinions, il s'attira ce puissant ennemi sur les bras. Le fait paraît certain d'après l'Epître que nous venons de citer; néanmoins, le Révérend Père Vastélius, carme, dans l'édition des œuvres de Jean de Jérusalem, qu'il a données au public en 1643, travaille à justifier le patriarche de toutes ces accusations; il prétend que l'Epître à Pammachius, où elles sont rapportées, n'est pas de saint Jérôme, à cause de la différence sensible du style, qui est fort égal dans tous ses autres ouvrages. Le lecteur peut consulter ce livre; il nous suffit de l'avoir indiqué sans entrer dans le fond de cette dispute.

Les outrages que notre Saint reçut de ce patriarche, qui ne l'aimait point, ne lui furent pas si sensibles que sa rupture avec Rufin, avec qui il avait eu une amitié tout extraordinaire. Cette division fit grand bruit dans l'Eglise, et plusieurs même s'en scandalisèrent et accusèrent notre Saint de trop grande chaleur, ne voulant pas considérer qu'il avait des raisons très-fortes pour rompre avec un ami de cette qualité, puisqu'il avait abandonné la vérité de la foi orthodoxe et était tombé dans l'Origénisme. Théophile d'Alexandrie les réconcilia ensemble, mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin étant allé à Rome, continua d'enseigner les erreurs d'Origène, et en publia le livre intitulé *Periarchôn*, c'est-à-dire *des principes;* et, pour mieux insinuer la mauvaise doctrine qui y était contenue, il donnait, d'une manière affectée, de grandes louanges à saint Jérôme, qui avait, longtemps auparavant, traduit cet ouvrage.

Enfin il contrefit si bien le bon catholique, en répandant le venin de son hérésie, qu'il attira à son parti quantité de Romains, et surprit même des lettres de communion du pape Sirice. Alors notre Saint, ne pouvant souffrir que ce séducteur corrompît ainsi la foi des catholiques, se déclara ouvertement contre lui. Il eut en même temps à se justifier des crimes que Rufin lui imputa, et à réfuter la fausseté de ses dogmes; il le fit avec tant de force et d'éloquence, que ceux qui voyaient les ouvrages de l'un et de l'autre ne pouvaient plus regarder son adversaire comme un homme savant, le voyant si éloigné de l'érudition de Jérôme.

Outre ses écrits contre Helvidius et contre Rufin, il écrivit encore deux excellents livres contre Jovinien; c'était un moine du monastère que saint Ambroise gouvernait dans les faubourgs de Milan; ne pouvant souffrir la discipline de ce saint Prélat, quoiqu'elle fût pleine de douceur, il en sortit

avec quelques autres qu'il avait infectés de ses mauvaises opinions. Il voulut ensuite y rentrer; mais comme il ne donna aucun signe de véritable pénitence, et que sa conversation fut jugée contagieuse pour ses frères, il ne put obtenir ce qu'il demandait. Ce fut à la suite de ce refus très-juste que Jovinien commença à enseigner publiquement les erreurs d'Helvidius, auxquelles il ajouta que l'état de la virginité n'avait point d'avantage sur celui du mariage, et que les vierges, par conséquent, ne méritaient pas plus que les femmes mariées; qu'il n'y avait qu'une même récompense pour tous les bienheureux; que la chair de Jésus-Christ n'était pas véritable, mais fantastique, et d'autres rêveries de cette nature. Par cette pernicieuse doctrine, il trompa plusieurs vierges consacrées à Dieu et les fit renoncer à leur sainte profession pour embrasser l'état du mariage. Notre Saint, qui avait acquis à la chasteté tant de veuves et de jeunes Romaines, ne put souffrir ce séducteur. Il prit la plume contre lui, le combattit, le réfuta, le confondit et fit voir si manifestement sa malice, sa corruption et son erreur, qu'il le contraignit de se taire. Dans la chaleur de la discussion, il semble quelquefois rabattre un peu trop le mariage, qui est saint et honorable et le symbole de l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise, selon la manière de parler de saint Paul; mais ce n'est que par comparaison à l'état bienheureux de la virginité, qui est beaucoup plus saint et plus parfait, et qui rend les âmes chrétiennes les épouses chéries de Jésus-Christ même.

La réputation de Jérôme, que sa sainteté et sa doctrine mettaient toujours au-dessus des persécutions de ses adversaires, obligea Alype, disciple de saint Augustin, dans un voyage qu'il fit à Jérusalem, l'an 393, de lui rendre visite dans son monastère. Il lui parla si avantageusement des mérites du même saint Augustin, son maître, qui n'était encore que prêtre, que notre Saint résolut, dès lors, de lier et d'entretenir une étroite amitié avec lui. Il lui écrivit donc une lettre, que nous n'avons pas, pour l'avertir de lire avec précaution les lettres d'Origène, à cause des erreurs qui y étaient contenues. Saint Augustin eut une joie extrême de l'affection qu'il lui témoignait, et ne désirait rien plus que de pouvoir demeurer auprès de lui, pour puiser dans cette mer d'érudition dont il savait qu'il était rempli. Il lui écrivit trois lettres, l'une par Profuture, la deuxième par Paul, la troisième par le diacre Cyprien, qu'il envoya exprès d'Afrique en Palestine, étant déjà évêque. Dans ces lettres, il le prie de traduire en latin les auteurs grecs qui avaient fait des commentaires sur l'Ecriture sainte; il lui témoigne le peu de satisfaction qu'il a de sa version de l'Ancien Testament de l'hébreu en latin, parce que l'on s'était accoutumé dans les Eglises chrétiennes à la version des *Septante*, qui était bien différente de la sienne; il lui demande quel titre il faut donner à son livre des *Ecrivains ecclésiastiques*, parce que les copies qui couraient en Afrique étaient sans titre; enfin il prend la liberté de le reprendre de l'interprétation qu'il avait donnée au second chapitre de l'Epître de saint Paul aux Galates, où il est parlé de la correction publique que cet Apôtre fit à saint Pierre, sur ce qu'en judaïsant, il faisait croire aux Gentils qui avaient embrassé le Christianisme, qu'ils étaient eux-mêmes obligés d'observer les cérémonies de la loi.

La première de ces lettres, qui précéda les autres de beaucoup de temps, ne fut point portée à notre Saint, parce que Profuture, qui en était chargé, ne put faire le voyage d'Orient, ayant été élu évêque, et étant mort peu de temps après son élection. Mais quelques malintentionnés, qui la trouvèrent parmi ses papiers, la publièrent, et elle parcourut l'Afrique, l'Italie et les Gaules avant que saint Jérôme en eût connaissance. Ce ne fut que Sisin-

nius, diacre de saint Exupère, évêque de Toulouse, qui, après douze ans, lui en donna une copie. Il y répondit, et en même temps aux deux autres, par une lettre qui est la onzième entre celles de saint Augustin, et qui commence par ces mots : *Tres simul epistolas, imo libellos breves ;* il lui montre l'utilité admirable de sa version de l'Ancien Testament, à cause des omissions de celle des *Septante* et des changements que les Juifs y avaient faits. Il lui déclare quel est le titre de son livre des *Ecrivains ecclésiastiques,* que la matière dont il traite déclarait assez d'elle-même. Il s'étend fort au long sur le différend de saint Pierre et de saint Paul qu'il prétend n'avoir été que dispensatoire, et par un mutuel accord entre eux, pour le bien spirituel des Juifs et des Gentils. Cette réponse donna sujet à saint Augustin de traiter la matière plus à fond ; et nous avons dit, dans la vie de ces grands apôtres, ce qu'il en faut penser, selon le sentiment le plus commun des Docteurs. Depuis ces deux grandes lumières du ve siècle s'écrivirent encore d'autres lettres, les unes de doctrine, les autres seulement d'amitié et de civilité, surtout saint Augustin, qui était beaucoup plus jeune que saint Jérôme, et qui le regardait comme son père et comme un Docteur déjà consommé, lui envoya quelques-uns de ses traités, afin qu'il les examinât et les corrigeât selon qu'il le jugerait à propos. Il le consulta aussi sur plusieurs difficultés importantes de la théologie, et particulièrement touchant l'origine des âmes, dont la création n'était pas encore si clairement reconnue et si communément reçue qu'elle l'est à présent. Enfin, tout ce que nous avons à regretter, dans le commerce de ces deux saints Docteurs, c'est que, étant extrêmement éloignés et n'ayant pas la commodité des messagers, ils ne purent pas conférer si facilement ensemble que les grands sujets qu'ils avaient à examiner le demandaient. Paul Orose, prêtre espagnol, fut le dernier messager que saint Augustin employa pour un si saint commerce ; et ce saint homme fut très-bien payé de son message, puisque, ayant eu le bonheur d'entretenir saint Jérôme peu de temps avant sa mort, il en tira de grandes lumières, dont l'Eglise a profité par les beaux écrits qu'il a depuis donnés au public.

Saint Augustin ne fut pas le seul qui le consulta et qui eut de la considération pour lui. Nous avons déjà dit que Sulpice-Sévère demeura six mois avec lui ; et il était si charmé de sa doctrine et de sa sainteté, qu'il y fût demeuré toute sa vie, si cela eût été en son pouvoir. Hébide et Algase lui envoyèrent, des extrémités des Gaules, Apodème, pour savoir son sentiment sur des questions extraordinaires. Sunie et Frettelle lui députèrent des personnes de confiance, pour apprendre de lui les différentes versions des psaumes. Pammachius, Océanus et quantité d'autres, lui écrivaient sans cesse de Rome, pour avoir la solution des difficultés qui naissaient entre les catholiques et les objections que faisaient les hérétiques. En un mot, tant de savants de tous les endroits de l'Occident avaient recours à lui comme à l'oracle de son siècle, qu'il avoue, en écrivant à saint Paulin, qu'il lui était impossible de satisfaire à tout ce monde. Ce qui est admirable en ceci, c'est que, étant obligé d'écrire à un si grand nombre de personnes différentes, au Pape, à des évêques, à des prêtres, à des religieux, à des clercs, à des seigneurs, à des vierges, à des femmes mariées et à des veuves, il proportionne tellement son style à toutes ces conditions, qu'il répond à chacun selon la portée de son esprit, et donne des avis et des instructions conformes à l'état de chaque particulier.

Vers l'an 406, il écrivit contre Vigilance, que, par ironie, il nommait Dormitance. Cet hérétique était espagnol de nation et recteur d'une église

de Catalogne. Il cacha d'abord si adroitement ses erreurs sous le masque de l'hypocrisie, que saint Paulin de Nole, qui avait été ordonné prêtre à Barcelone, écrivit en sa faveur à saint Jérôme, et le lui recommanda comme un homme de grande piété et qui était de ses amis. Mais lorsque saint Jérôme eut vu, à Jérusalem, Vigilance et observé sa conduite, il lui retira en grande partie son estime. A peine Vigilance fut-il de retour dans les Gaules, qu'il commença à y semer ses erreurs. Il enseignait qu'on ne devait rendre aucun honneur aux reliques des saints Martyrs, et appelait cendriers et idolâtres ceux qui les révéraient ; que tous les miracles que l'on disait se faire à leurs tombeaux étaient des illusions du démon ; qu'il fallait fuir les catholiques qui entraient dans les basiliques dédiées en leur honneur, comme des personnes souillées d'idolâtrie, et que c'était une folie d'allumer dans l'église des lampes et des cierges durant le jour. Il condamnait aussi toutes les veilles qui s'y faisaient par les fidèles, selon l'ancienne coutume, et défendait de faire des aumônes aux lieux saints. Il préférait ceux qui donnaient peu à peu leurs biens aux pauvres, à ceux qui les leur donnaient tout à la fois. Il renouvelait encore les erreurs de Jovinien contre le célibat et la virginité et ajoutait d'autres opinions extravagantes à ses impiétés. Saint Jérôme apprit tous ces blasphèmes par les lettres de Ripaire et de Didier, prêtres gaulois, qui lui furent apportées par le religieux Sisinnius, que saint Exupère, évêque de Toulouse, envoyait en Orient pour assister les moines d'Egypte, qu'une grande famine avait réduits à la dernière nécessité. Il se servit de la même voie pour faire tenir à ce prélat l'écrit qu'il composa en une nuit contre Vigilance, où il le traite de la façon que ses extravagances et ses impiétés méritaient. Il y déplore le malheur des Gaules, qui, n'ayant point encore porté de monstres, avaient enfin produit celui-ci (la Catalogne était alors une partie des Gaules) ; et ce petit ouvrage réfuta si puissamment les dogmes de cette nouvelle secte, qu'elle fut aussitôt éteinte et ensevelie dans l'oubli. On peut tirer de là un fort argument contre les Luthériens et les Calvinistes, qui ont renouvelé les erreurs de cet hérésiarque, et leur montrer que l'Eglise des premiers siècles avait des sentiments bien opposés aux leurs, puisqu'elle regardait comme des blasphèmes les propositions de Vigilance, qu'ils n'ont point fait difficulté de ressusciter et d'enseigner au peuple, avec d'autres qui ne sont pas moins contraires à la foi des anciens Pères.

En écrivant sur le prophète Daniel, il avait prédit la ruine de l'empire romain, et ses ennemis avaient pris sujet de cette prédiction pour le mépriser et décrier ses ouvrages. Mais l'événement fit voir qu'elle était véritable, et que le Saint-Esprit en était l'auteur : car, l'an 410, Alaric, roi des Goths, assiégea Rome et la prit, et, par le pillage qu'il en accorda aux soldats, il réduisit une infinité de familles de cette grande ville à une extrême misère. Quand le récit de ces catastrophes arriva à Jérôme, percé jusqu'au fond de l'âme, il laissa exhaler sa douleur en cris éloquents ; on eût dit le vieux Jérémie faisant de nouveau entendre ses lamentations sur ces ruines nouvelles : « La voilà donc éteinte la lumière du monde, la voilà coupée la tête de l'empire romain ; dans la chute d'une seule ville, l'univers tout entier s'écroule !... » Et, pour se représenter ce grand désastre, il empruntait des images tantôt aux Prophètes : « Moab a été prise la nuit ; c'est la nuit que son rempart est tombé ! » et tantôt aux souvenirs profanes du sac de Troie : « Qui racontera les malheurs de cette nuit cruelle ? Qui égalera les lamentations aux calamités ? Elle est renversée l'antique cité dominatrice des peuples... » Et ailleurs ; car il est obsédé de cette image : « Est-ce croyable ?

cette Rome, enrichie des dépouilles du monde, cette fière souveraine des nations, elle est tombée, elle est devenue le sépulcre de son peuple, et la voilà maintenant qui couvre de ses fils fugitifs ou esclaves tous les rivages de l'Orient, de l'Egypte et de l'Afrique ! »

Et, en effet, bientôt Jérôme vit arriver à Bethléem des troupes d'exilés ; c'était un spectacle lamentable. Des patriciens, des consulaires, de nobles matrones, des veuves, des vierges, des hommes qui auparavant ne connaissaient même pas leur immense fortune, fuyant aux extrémités du monde le fer des barbares et la ruine de leur patrie, venaient, dans le dernier degré du dénûment, demander un asile aux monastères de Paule. Beaucoup d'entre eux peut-être avaient jadis blâmé son départ pour l'Orient. Ils ne savaient pas qu'elle allait leur préparer à eux-mêmes sous ce ciel lointain un asile pour le jour des grands malheurs. Ainsi quelquefois la Providence se plaît à justifier ses Saints. Jérôme laissa tout pour recueillir ces débris du naufrage de Rome et du monde ; il recevait les prêtres dans son monastère ; Eustochie, les vierges et les veuves dans le sien. L'hospice était encombré. Jérôme se multipliait pour subvenir à tant de misères. Mais comment les soulager toutes ? « Bethléem », écrivait-il, « voit tous les jours mendier à ses portes les plus illustres personnages de Rome. Hélas ! nous ne pouvons leur donner à tous des secours ; nous leur donnons au moins nos larmes, nous pleurons ensemble ».

L'an 415, il publia ses *Dialogues contre Pélage*, dont il avait déjà combattu la doctrine ; mais cet hérésiarque avait été absous dans le Concile de Diospolis, à la suite de l'abjuration simulée qu'il avait faite des erreurs dont il était accusé, trompant par ses subtilités et ses réponses équivoques les évêques assemblés, Jérôme le combattit de nouveau dans trois dialogues entre Critobule et Attique. Il n'y voulut pas nommer cet imposteur, par respect pour le Synode qui l'avait jugé orthodoxe ; mais sous le nom de Critobule, il lui fait déclarer le venin de son hérésie qu'il avait cachée sous de belles apparences aux Pères du Concile. Pélage en fut extrêmement irrité et publia partout que l'envie et la jalousie les avaient fait composer à ce grand Docteur ; il poussa même son ressentiment si loin, qu'il résolut de s'en venger contre lui. En effet, beaucoup de saintes femmes, qui vivaient sous la conduite de ce Saint, reçurent une mort cruelle par une troupe de brigands qui étaient du parti de l'hérésiarque ; un diacre fut enveloppé dans le massacre, et Jérôme n'évita leur rage que par miracle, tandis que l'on brûlait les monastères qu'il gouvernait. Enfin, Pélage, étant animé de l'esprit de l'hérésie qui est toujours impitoyable, n'oublia rien pour contenter sa vengeance. Baronius, sur l'année 416, dit que Jean de Jérusalem, qui aimait autant Pélage qu'il haïssait saint Jérôme, fut soupçonné d'avoir donné occasion à ces cruautés ; car, dès le Synode de Diospolis, il avait montré ouvertement qu'il favorisait l'hérétique contre ses accusateurs ; aussi, le pape Innocent, à qui Eustochie et la jeune Paule, fille de Léta et petite-fille de la grande sainte Paule, firent leurs plaintes et envoyèrent la relation de ce qui s'était passé, écrivit à cet évêque d'une façon qui témoignait bien qu'il le soupçonnait d'y avoir connivé : « Votre piété », lui dit-il, « n'est-elle point touchée des excès de cruauté que le démon a exercés contre vous et contre les vôtres ? Contre vous, dis-je, car n'est-ce pas votre condamnation et la honte de votre dignité sacerdotale, qu'une si grande méchanceté se soit commise dans votre diocèse ? Où a paru votre prévoyance pour l'empêcher ? où sont vos consolations et vos assistances quand le mal a paru ? et ce qui est lamentable, c'est que les personnes qui m'ont averti de ces

excès, disent qu'elles craignent encore plus de maux qu'elles n'en ont enduré ».

Ce saint Pape écrivait, au contraire, à saint Jérôme pour le louer de sa constance et de sa foi et le consoler de cette persécution, lui offrant, d'ailleurs, d'employer toute son autorité apostolique pour réprimer l'insolence de ses ennemis. Mais comme son extrême modestie à se plaindre des outrages qu'on lui avait faits, l'avait empêché de les lui nommer, il lui dit qu'il ne pouvait faire autre chose pour les arrêter et les prévenir, que d'écrire à l'évêque de Jérusalem, afin qu'il veillât avec plus de circonspection sur ce qui se passerait à l'avenir en son endroit.

Cependant ni ce grand concours de personnes qui le consultaient de toutes les parties de la terre, ni sa diligence admirable à combattre les hérétiques, dès qu'il les découvrait, ou à faire des apologies contre ses adversaires, ni son assiduité sans relâche à gouverner des monastères, ni son application continuelle à diriger, par lettre ou de vive voix, les âmes qui avaient confiance en lui, ni sa charité laborieuse à rendre l'hospitalité aux pèlerins qui visitaient les saints lieux, ni enfin les persécutions de ses ennemis; tout cela, disons-nous, ne l'empêchait point de s'occuper, jour et nuit, à méditer la loi de son Seigneur, à lire, à expliquer et à traduire les livres sacrés de l'Ecriture sainte. Nous avons déjà parlé de ses traductions; mais, comme c'est le caractère singulier de ce grand Docteur d'avoir employé sa plume pour donner à l'Eglise des versions fidèles de la Bible, nous rapporterons ici, avant de finir notre histoire, tout ce qu'il a fait pour cela, afin que les chrétiens puissent connaître combien ils sont redevables à ses travaux.

Il se trouvait de son temps une infinité de versions latines de l'Ancien Testament, tirées de la version grecque des *Septante*, et presque autant du Nouveau ; on peut dire même qu'il n'y en avait pas moins que de volumes, parce qu'ils étaient tous différents les uns des autres ; il fallait pour ainsi dire réduire toutes ces versions à l'unité, afin de purifier la source des vérités divines qui doivent se répandre dans les âmes des fidèles. Saint Jérôme fut choisi de Dieu entre les autres Docteurs par une conduite merveilleuse de sa Providence, pour travailler à ce grand ouvrage si désiré de l'Eglise et si important au Christianisme. Pour cet effet, il le fit naître avec une inclination ardente à apprendre les langues orientales, savoir : la grecque, la syriaque et l'hébraïque. Ensuite il lui inspira le désir de voyager en divers pays, afin que, se faisant le disciple des plus grands hommes de son siècle, qui étaient versés dans l'étude des Ecritures, il apprît d'eux les secrets nécessaires pour exécuter ce dessein. Il lui donna aussi un courage infatigable à copier les livres propres à cette entreprise. Et enfin, pour le mettre en état d'y réussir heureusement, il l'appela à une vie retirée et pénitente, imprima dans son âme les sentiments d'une très-profonde humilité, et lui donna un généreux mépris pour les richesses, dont le soin n'aurait fait que le distraire ; une espèce d'horreur, dès son enfance, pour toutes les grandeurs de la terre, dont l'éclat n'aurait servi qu'à obscurcir les lumières divines et celles de son bel esprit ; une forte aversion pour les grands emplois qui lui auraient dérobé les plus précieux moments de son temps, et enfin une continuelle défiance de lui-même, qui l'obligeait de demander l'éclaircissement, non-seulement des choses dant il doutait, mais aussi de celles qu'il croyait savoir parfaitement.

C'est ainsi que Jérôme, consommé dans les sciences humaines et dans l'intelligence de la langue sainte, fortifié de l'esprit de Dieu et animé du

zèle de sa gloire et du bien de son Eglise, entreprit ce que personne avant lui n'avait osé tenter, et ce que, depuis lui, qui que ce soit n'a osé entreprendre, car il fit deux traductions de l'Ancien Testament, l'une du grec en latin, suivant la version des *Septante*, et l'autre de l'hébreu aussi en latin. Pour les psaumes, non-seulement il les traduisit aussi bien que les autres livres, mais encore il corrigea deux fois l'ancienne édition latine, qui était en usage de son temps et qui avait été tirée de la version grecque commune et vulgaire. Il revit et corrigea, avec une exactitude incroyable, par l'ordre du pape Damase, le Nouveau Testament qui, par la négligence des écrivains, était alors rempli de fautes et d'erreurs, et cette traduction de l'Ecriture sainte fut trouvée si pure et si accomplie que, non-seulement elle fut reçue des Docteurs particuliers, mais aussi de l'Eglise universelle qui l'a déclarée authentique ; de sorte qu'elle sert encore aujourd'hui à confirmer les points de la foi. Les prédicateurs et les théologiens la citent dans les chaires et dans les écoles, et les Pères des Conciles généraux l'emploient pour définir les controverses dans les matières de la religion.

Ce qui était admirable en ce grand homme, c'était la facilité et la promptitude avec lesquelles il produisait ses ouvrages. On aurait peine à le croire si lui-même ne l'avait écrit; car en trois jours il traduisit les livres de Salomon, et en un seul il mit en latin le livre de Tobie, qui était auparavant en langue chaldaïque. En quinze jours il dicta des commentaires sur saint Matthieu, à l'instance d'Eusèbe de Crémone, son disciple, qui, étant pressé de retourner en Italie, voulut emporter avec lui ce précieux travail de son maître. Nous avons dit qu'il ne mit qu'une nuit à composer le docte traité qu'il publia contre les erreurs de Vigilance, parce que Sisinnius, qui devait en être le porteur à saint Exupère de Toulouse, étant pressé de partir, ne lui donna pas plus de temps. Ce qui marque encore la vivacité de son esprit, c'est qu'il avait quelquefois six écrivains auxquels il dictait sur-le-champ diverses matières avec autant de netteté que s'il n'eût été occupé que d'un seul sujet. Mais ce qui est encore plus étonnant, dans ses études, c'est que, dès sa jeunesse, il commença à être attaqué de grandes maladies, qui le firent vieillir avant le temps et le mirent dans un tel état, qu'il demeura quatorze ans sans pouvoir se servir de sa main pour écrire, ni de ses yeux pour lire la nuit les livres hébreux, et qu'il ne les lisait même de jour qu'avec beaucoup de peine. Pour les livres grecs, il se les faisait lire par d'autres, parce que la faiblesse de sa vue ne lui permettait plus de les lire lui-même. Toutefois, nonobstant ses sérieuses occupations et son grand âge, il ne dédaignait pas de s'abaisser jusqu'à enseigner les petits enfants, afin de former Jésus-Christ dans leurs cœurs et d'y jeter les premières semences de la vertu, ainsi que nous pouvons l'inférer de son épître VIIe, à une femme romaine, appelée Léta, laquelle avait épousé Toxoce, l'un des fils de la grande sainte Paule : il la prie de lui envoyer sa petite fille, afin qu'il puisse lui apprendre à servir Dieu et à imiter la piété de sa grand'mère, dont elle portait le nom.

Telle fut la vie de ce très-grand Docteur, jusqu'à ce que, consumé par le nombre de ses années et épuisé de pénitence et de travail, il fut saisi d'une fièvre qui l'obligea de se mettre au lit. Comme il s'était toujours conservé dans une grande vigueur d'esprit, il l'employa alors tout entière à se préparer à la mort par une humble contrition de cœur et par des transports amoureux vers Jésus-Christ. Enfin, en présence des moines et des vierges auxquels il recommanda la pratique de l'humilité, de la patience, de la charité et des autres vertus chrétiennes et religieuses dont il les avait

si souvent entretenus, il envoya paisiblement son âme au ciel pour y recevoir la récompense qu'il avait méritée par ses immenses travaux. Ce fut le 30 septembre de l'année 420, qui était, selon Baronius, la quatre-vingt-unième de son âge, quoique d'autres le fassent beaucoup plus vieux, mais avec peu de vraisemblance. Son corps fut enterré dans la grotte de Bethléem qu'il avait si souvent arrosée de ses larmes ; mais, depuis, il a été transporté à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et mis auprès de la chapelle où se conserve la sainte Crèche, dans laquelle le Sauveur du monde fut couché à sa naissance.

On représente saint Jérôme : 1° près de mourir, soutenu dans les bras de quelques disciples, s'affaissant sous un corps épuisé par la pénitence et par les années; mais le regard est plein de flamme encore, et l'âme, par un suprême effort, soulève ce corps défaillant, comme pour s'élancer vers Dieu; 2° faisant voile pour la Palestine ; 3° disputant contre les Pélagiens ; 4° expliquant l'Ecriture à sainte Paule et à sa fille ; 5° étudiant les livres hébraïques; 6° dans le désert; 7° tenté dans son désert et soutenu par un ange ; 8° méditant les saintes Ecritures ; 9° bénissant un lion dans le désert· 10° mourant : le Saint tient un livre, et les anges reçoivent son âme.

ÉCRITS DE SAINT JÉROME.

Nous parlerons des ouvrages de saint Jérôme suivant l'ordre qu'ils tiennent dans l édition de ce Père par les Bénédictins.

Le tome Ier contient la *Bibliothèque sacrée*, c'est-à-dire tous les livres de l'Ecriture que saint Jérôme traduisit en latin d'après le grec ou l'hébreu.

Le tome IIe contient : 1° Le livre *Des noms hébreux*. Le saint docteur y explique les étymologies des noms propres qui se rencontrent dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; viennent ensuite quelques *fragments grecs* du même livre, traduit en latin ; 2° le dictionnaire *Des lieux hébreux*, ou géographie sacrée pour l'intelligence de l'Ecriture. Le fond de l'ouvrage est d'Eusèbe de Césarée ; mais saint Jérôme se l'appropria, pour ainsi dire, en le perfectionnant ; 3° le livre des *Questions hébraïques sur la Genèse*. On y trouve les sentiments de quelques Juifs et de plusieurs interprètes, tant grecs que latins, sur divers endroits de ce livre de l'Ecriture ; 4° seize *Lettres* sur quelques endroits difficiles de l'Ancien Testament ; 5° le *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, vers l'an 388 ; 6° *traduction des deux Homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques*, vers l'an 383. Cette traduction fut faite à la prière du pape Damase, auquel elle est dédiée ; 7° suivent plusieurs ouvrages attribués à saint Jérôme, qui ont aussi l'Ecriture sainte pour objet.

Le tome IIIe renferme les *Commentaires* du saint Docteur sur les Prophètes, qui furent écrits en différents temps.

Le tome IVe renferme : 1° Le *Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu*, vers l'an 398 ; 2° plusieurs *Lettres* où le saint docteur explique quelques difficultés relatives au Nouveau Testament ; 3° *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, à Tite et à Philemon.

La seconde partie du tome IVe contient les *Lettres* de saint Jérôme, qui sont divisées en plusieurs classes, et dont plusieurs sont de véritables traités, ainsi que ses ouvrages ascétiques et polémiques. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux :

1° Les *Vies* de saint Paul, ermite, de saint Hilarion et de saint Marc ; 2° le *Catalogue des écrivains illustres*, écrit en 392, et divisé en trente-cinq chapitres. Dans le dernier, saint Jérôme parle de ses propres ouvrages ; mais il n'est, à l'en croire, qu'un avorton, et le dernier de tous les chrétiens ; 3° le *Livre contre Helvidius*, qui soutenait que la sainte Vierge, après la naissance de Jésus-Christ, avait eu d'autres enfants de saint Joseph, et qui en était venu jusqu'à enseigner que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Cet ouvrage fut écrit vers l'an 384 ; 4° les deux *Livres contre Jovinien*, qui ont aussi pour objet la défense de la virginité, vers l'an 392, 5° *Apologie* du saint docteur touchant ses livres contre Jovinien, vers l'an 393 ; 6° le *Livre contre Vigilance ;* 7° dialogue *contre les Luciférien*s ; 8° ouvrages de saint Jérôme *contre Rufin ;* 9° les *Dialogues contre les Pélagiens*.

Dans le tome Ve, on a mis les ouvrages attribués à saint Jérôme et un recueil de pièces qui ont rapport à l'histoire de ce saint docteur.

Le style de saint Jérôme, dans ses commentaires sur l'Ecriture, est pur, simple et clair, mais accompagné d'une certaine sécheresse. Il croyait que la dignité des divins oracles se suffisait à elle-même. Il n'en est pas ainsi de ses autres ouvrages; le Saint s'efforçait de donner à son style toute la politesse dont il était capable. Ses pensées sont nobles, ainsi que ses expressions. On remarque dans son discours une variété de tours aussi agréable que surprenante ; il sait employer les figures avec beaucoup d'art, et il n'est pas moins heureux dans l'usage qu'il fait des subtilités de la logique. Il amène avec goût les plus beaux traits des philosophes et des auteurs classiques, et il possède le talent d'embellir ses ouvrages de ce qu'il y a de plus curieux dans les arts et dans les sciences. L'assortiment de toutes ces parties est si parfait, que chacune paraît être à sa place; et l'on peut comparer son discours à ces ouvrages de marquetterie, où toutes les pièces sont si artistement unies ensemble, qu'elles paraissent faites l'une pour l'autre. Il faut cependant convenir que cette manière d'écrire annonce quelquefois un peu trop d'affectation. Le judicieux Fénelon dit aussi que le style de saint Jérôme n'est pas toujours selon les règles; mais il ajoute en même temps que quelques fautes dans lesquelles il est tombé ne doivent pas empêcher qu'on ne le préfère pour l'éloquence à ceux qui tiennent une place distinguée parmi les orateurs.

Outre les ouvrages que nous avons de lui, il en composa encore plusieurs autres qui ne sont pas venus jusqu'à nous, et dont la perte est inestimable. Cassiodore les avait tous dans sa bibliothèque, savoir : un livre *des Hérésies*, dont parle saint Augustin, témoignant de la douleur de ne l'avoir pu trouver ; un traité de *la Résurrection*, qu'Orose rapporta en Occident, et qui était adressé à Océanus ; trente *homélies sur l'Evangile de saint Luc ;* vingt-huit traduites du grec d'Origène ; sept *traités sur les Psaumes ;* un volume *sur les quatre Evangélistes ;* une *exposition sur le Jugement de Salomon*, *sur l'Apocalypse* et une *Epître* adressée à Antius, où il éclaircissait beaucoup de questions difficiles. Il est bon, en parlant des œuvres de ce grand Saint, d'avertir ici le lecteur que, parmi celles qui sont imprimées sous son nom, il s'en est glissé plusieurs qui ne sont pas de lui : les plus dangereuses sont les Commentaires sur les Epîtres de saint Paul, dont Pélage est l'auteur.

D. Martianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné à Paris une édition des Œuvres de saint Jérôme en cinq volumes in-folio, dont le premier parut en 1693, et le dernier en 1706. Le *Livre des noms hébreux* et les autres ouvrages critiques du saint docteur avaient été jusque-là horriblement défigurés, même dans les éditions d'Erasme et de Marianus Victorius. Cave et d'autres savants ont donné de grands éloges au travail de D. Martianay, quoiqu'il n'ait pas le degré de perfection qu'il pourrait avoir. Ce religieux y montre, à la vérité, plus de jugement et d'érudition que dans quelques-uns de ses traités ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse le comparer aux Mabillon et aux Constant. Il a laissé encore un grand nombre de fautes dans le texte de saint Jérôme, et ses notes ne sont pas toujours exactes. L'ordre qu'il a suivi dans l'arrangement des lettres du saint docteur y jette une telle confusion, qu'on ne sait comment s'y prendre pour les trouver ou les citer. Il n'a point donné la chronique de saint Jérôme, non plus que le martyrologe qui lui est attribué dans quelques anciens manuscrits, quoique ce Père n'ait fait que le traduire en latin, comme nous l'apprenons de Bède et de Walfrid Strabon. Ce martyrologe a été publié par D. Luc d'Achéry, *Spicil.*, t. IV.

Martianay mit une vie de saint Jérôme dans le cinquième tome des Œuvres de ce Père ; mais il la redonna en français, avec des additions, en 1706. Il y défend le saint docteur contre Baillet, qui, en parlant de lui, emploie des expressions fort dures, et encore quelques autres critiques qui n'ont point assez mesuré les termes dont ils se servaient. Barbayrac a aussi maltraité saint Jérôme, et l'a calomnié, en lui imputant une doctrine qu'il n'enseignait point; mais il a été solidement réfuté par D. Ceillier, *Apologie des Pères*, p. 308-311.

Vallarsi, oratorien d'Italie, donna à Vérone, en 1738, une nouvelle édition des Œuvres de saint Jérôme, en 10 vol. in-folio, avec une vie de ce Père et des notes fort utiles. Il fut aidé dans ce travail par plusieurs savants, et notamment par le marquis Scipion Maffei ; mais on lui a reproché, comme à Erasme et à quelques autres critiques, d'avoir corrigé le texte de son auteur d'après ses propres conjectures, et sans l'autorité des manuscrits, ce qui diminue beaucoup l'utilité de son entreprise. En 1766-72 parut à Vérone une nouvelle édition des Œuvres de saint Jérôme par MM. Vallarsi et Maffei. M. Migne l'a reproduite dans sa *Patrologie latine*, du tome XII au tome XXX.

Les *Epîtres choisies* ont été publiées en 1815, à Lyon, d'après l'édition de Canisius et de Martianay, un volume in-8° ; à Milan, en 1833, in-8° ; à Paris, chez Lecoffre, en 1855, un volume in-8° et un volume in-12. La *Lettre à Népotien*, avec des notes de Catalan, parut en 1781, un volume in-8°. Quelques lettres ont paru dans la petite *Bibliothèque des Pères latins*, publiée à Rome, en 1839, par le Père Ventura. Les commentaires de saint Jérôme *sur l'Evangile de saint Matthieu* se trouvent dans les classiques chrétiens de M. Gaume, en deux volumes, in-12. MM. Collombet et Grégoire ont traduit en français les œuvres choisies de saint Jérôme, avec notes et commentaires. Le texte latin est en regard. La traduction est suivie de dissertations sur divers sujets d'archéologie chrétienne, par M. l'abbé Greppo, vicaire général du diocèse de Belley, Lyon, Périsse, dix volumes in-8°. Les *Lettres choisies* se trouvent aussi dans les *Chefs-d'œuvre des Pères*, avec traduction par M. l'abbé Orsini et M. X. et texte en regard, onzième volume de la

collection. La *Bibliothèque choisie des Pères*, tome XX, contient un assez grand nombre de morceaux traduits par l'abbé Guillon. Plusieurs ouvrages du Saint se trouvent traduits en français dans la *Bibliothèque à l'usage des Dames chrétiennes*. Le *Panthéon littéraire* contient les œuvres de saint Jérôme, traduites en français par Matougues, sous la direction de M. Aimé Martin, Paris, Aug. Desrez, 1838, grand in-8°.

Voir Tillemont; Ceillier; les *Vies* du Saint, par Martianay et Villarsi. — Cf. le Père Dolci, *Hieronymus vitæ suæ scriptor* : c'est une vie du saint docteur, extraite de ses écrits.

SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR,

APÔTRE DE L'ARMÉNIE (vers 323).

Grégoire, issu de la famille royale des Arsacides (dynastie des rois Parthes, fondée, l'an 255 avant Jésus-Christ par Arsace Ier, et remplacée, l'an 226 de notre ère, par celle des Sassanides), fut le premier, après l'apôtre saint Barthélemy, qui prêcha l'Evangile dans l'Arménie, sa patrie. Ayant échappé au massacre de sa famille, il fut porté, tout enfant, à Césarée de Cappadoce (aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys) où il fut élevé dans la religion chrétienne et reçut le Baptême. Dans la même ville s'était réfugié Tiridate, fils de Chosroès, roi d'Arménie (213-258), tué traîtreusement par Anach, père de Grégoire, à l'instigation de l'usurpateur Ardachès Sassan, et dépouillé de son royaume par les Perses. Connaissant le crime commis par son père, Grégoire se donna comme esclave à Tiridate, et plus tard il rentra avec lui en Arménie quand les Romains lui eurent fait rendre son trône. Tiridate voulut forcer Grégoire à honorer les idoles, et il employa contre lui tous les genres de supplices. Il le fit jeter dans un cachot fort étroit, lui mit un baillon, le suspendit avec une corde qui lui serrait fortement la poitrine ; le Martyr demeura en cet état durant sept jours. Il subit encore une seconde suspension, attaché par un pied, la tête en bas, respirant l'odeur infecte du fumier qu'on avait apporté exprès, pendant qu'on le frappait à coups de bâtons mouillés. Durant ce supplice, Grégoire priait Dieu pour le salut de tous les peuples, en particulier pour le salut des Arméniens. Le roi admira ce courage et redoubla ses cruautés. Il fit apporter des planches et des cordes noueuses, et comprimer les pieds du patient jusqu'à ce que le sang jaillit par les extrémités des pieds. Grégoire eut encore le visage meurtri de nombreux soufflets, la tête serrée dans un étau, et les narines remplies de sel et de vinaigre ; il endura tous ces tourments et plusieurs autres, et le roi s'étonnait grandement qu'il fût demeuré vivant.

Cependant un des satrapes de Tiridate lui apprit que ce Grégoire était le fils d'Anach, le meurtrier de Chosroès. Cette découverte mit le comble à la fureur de Tiridate ; il fit transporter Grégoire à Artaxat, château-fort de la province d'Ararat, les fers aux mains et aux pieds et la corde au cou, et là, il le fit jeter dans une fente de rocher, résolu de l'y laisser périr. Cependant Dieu le délivra de ce supplice comme de tous les autres, et à la fin, Tiridate, vaincu, ouvrit les yeux à la lumière de la foi et reçut le Baptême des mains de Grégoire lui-même. Celui-ci, ayant enfin la faculté de prêcher l'Evangile en Arménie, convertit presque tout ce peuple et y fonda un grand nombre d'églises. Suivant Eusèbe, Maximin Daïa, alors César en Orient, qui avait juré une haine irréconciliable au christianisme, fut très-irrité de le voir faire autant de progrès en Arménie ; il vint attaquer ce pays, mais il fut repoussé et obligé de se retirer avec confusion. C'est la première guerre de religion dont il soit parlé dans l'histoire.

Saint Grégoire fut sacré évêque par Léonce de Césarée. Ce fut Tiridate lui-même qui l'envoya vers ce prélat, pour qu'il reçût de ses mains l'onction épiscopale. De retour dans sa patrie, il continua ses travaux apostoliques avec un nouveau zèle ; il porta aussi le flambeau de la foi chez plusieurs nations barbares, près de la mer Caspienne, et pénétra jusqu'au mont Caucase. Nous apprenons d'un historien arménien (Moses Chorenensis), que, s'étant retiré dans une cellule à Mania, qui est dans la province de Daranalia (Haute-Arménie), il y finit ses jours vers le temps où Constantin le Grand se rendit maître de l'Orient (315-323). Des chrétiens, obligés de s'enfuir d'Arménie, apportèrent son corps en Italie ; son chef fut déposé à Naples avec les chaînes qu'il avait autrefois portées, un de ses bras se trouve dans la cathédrale de Nardo (Terre d'Otrante).

On représente saint Grégoire : 1° ayant une vision que domine la croix et qui lui fait comprendre que l'Arménie et tout le monde romain vont trouver la paix dans le triomphe du christia-

nisme ; 2° ayant à ses côtés un sanglier ou porc couronné ; une légende, rapportée par Métaphraste, prétend en effet que Tiridate, en punition de sa barbarie, fut changé en pourceau.

Propre de Rome, complété avec Godescard, les *Acta Sanctorum*, le Père Cahier, etc.

S. LÉRY, PRÊTRE ET ABBÉ, AU DIOCÈSE DE VANNES (VIIe siècle).

Breton de naissance, Léry naquit de parents chrétiens qui lui firent commencer ses études religieuses aussitôt qu'il fut en état d'en apprendre les premiers éléments. Il y fit de grands progrès, et, pour suivre les attraits d'une grâce particulière qui l'appelait à une plus haute perfection, il quitta ses biens et sa famille et se dirigea vers une terre où il espérait n'être connu que de Dieu. Il y bâtit un petit monastère qui a depuis porté son nom, et a donné naissance au village de Saint-Léry (Morbihan, arrondissement de Ploërmel, canton de Mauron). Là il mena une vie toute céleste et se rendit utile à tout le pays des environs par ses discours, ses exemples, et les miracles dont il plut à Dieu de récompenser ses prières et la foi de ceux qui s'adressaient à lui.

Dans la suite, quelques disciples se présentèrent à Léry, et demandèrent à marcher sous sa conduite dans les voies du salut ; ils trouvèrent en lui un fonds inépuisable de foi, de confiance en Dieu et de zèle pour le salut du prochain ; avec eux, le saint abbé commença à travailler au salut des Bretons, et particulièrement de ceux du diocèse d'Aleth (ville détruite dont les ruines se voient entre Saint-Malo et Saint-Servan) ; de nombreuses conversions furent le fruit du zèle des généreux missionnaires.

Après avoir fourni une longue carrière, saint Léry tomba malade et s'éteignit le 30 septembre, on ne sait au juste en quelle année. Son corps, enfermé dans un tombeau de pierre, fut déposé dans son ermitage; à l'époque de l'invasion des Normands, ses reliques furent transportées à Tours, et allèrent enrichir l'abbaye de Saint-Julien. En 1407, ces sacrés ossements furent tirés d'une châsse de bois presque vermoulue, et replacés dans une autre d'argent ; on les y conserva avec respect jusqu'en l'année 1562, époque à laquelle les Protestants, s'étant emparés de Tours, pillèrent les églises et emportèrent de celle de Saint-Julien cinq châsses d'argent, au nombre desquelles se trouvait celle qui renfermait le corps de saint Léry et qu'ils détruisirent.

L'ancien calendrier de l'abbaye de Saint-Meen (*S. Melanus*, Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Rennes, marque la fête de saint Léry, abbé, au 30 septembre, à douze leçons. Ce Saint n'est maintenant honoré dans aucun diocèse de Bretagne, et ne paraît recevoir de culte que dans le village qui porte son nom. Son tombeau se voit encore dans l'église paroissiale : il est élevé de trois pieds au-dessus du sol, et, sur la pierre qui le couvre, est sa statue qui le représente vêtu d'une chape, tenant une crosse de la main droite et un livre de la gauche. Sur le rebord de la pierre tumulaire, on lit ces mots, écrits en lettres gothiques : « Cy fut mis le corps de Monsieur saint Léry ». A la partie inférieure du tombeau se trouve une suite d'arcades en ogive, avec la figure d'un religieux entre chaque colonne. Tout le monument est en pierre : nous ne savons à quel siècle il appartient.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

FIN DU MOIS DE SEPTEMBRE.

MOIS D'OCTOBRE.

PREMIER JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Reims, saint REMI, évêque et confesseur, qui convertit les Francs, baptisa leur roi Clovis, et l'initia aux mystères de la foi : il occupa son siége épiscopal pendant de longues années et mourut le 13 janvier, tout éclatant de sainteté et de la gloire de ses miracles ; sa fête se célèbre toutefois en ce jour, qui est celui de sa translation. 533. — A Rome, saint Arétas, martyr, et ses compagnons, au nombre de cinq cent quatre. 852. — A Tomes, dans le Pont, les saints martyrs Prisque, Crescent et Evagre. — A Lisbonne, en Portugal, saint Vérissime et ses sœurs, sainte Maxime et sainte Julie, martyrisés sous Dioclétien. 303 ou 304. — A Tournai, saint PIAT, prêtre et martyr, qui vint de Rome dans les Gaules, avec saint Quentin et ses compagnons, pour prêcher l'Evangile, et passa ensuite de la terre au ciel, après avoir consommé son martyre durant la persécution de Maximien. Vers 287. — A Thessalonique, saint Domnin, martyrisé sous le même Maximien. 303. — A Gand, saint BAVON, confesseur. Vers 654. — A Orviéto, saint Sévère, prêtre et confesseur.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Albi, Amiens, Angers, Autun, Bourges, Beauvais, Cambrai, Carcassonne, Clermont, Cologne, Dijon, Langres, La Rochelle, Le Mans, Limoges, Lyon, Meaux, Montauban, Nîmes, Paris, Poitiers, Saint-Dié, Saint-Flour, Soissons, Tarbes et Versailles, saint Remi, archevêque de Reims, et patron du diocèse, cité au martyrologe romain de ce jour. 533. — Au diocèse de Chartres, saint Piat, prêtre et martyr, cité aujourd'hui au même martyrologe. 287. — A Bazas *(Cossio, oppidum Vasatum)*, dans la Gironde, au diocèse de Bordeaux, saint Fraigne (Fermère, Frenir, Frevir), confesseur, honoré en Angoumois au 30 août, et que l'on a quelquefois confondu, mais à tort, avec saint Formier, martyr, honoré au bourg de Vanares, dans la province d'Alava (Espagne), le 25 septembre. VIe s. — A Bar-sur-Aube, au diocèse de Troyes, les saintes Germaine et Honorée, vierges et martyres, dont nous avons donné la vie au 1er mai. 451. — A Condé *(Condatum)*, au diocèse de Cambrai, saint Wasnulfe ou Wasnon, et vulgairement Vânon *(Basanulfus)*, écossais de naissance et missionnaire, dont nous donnerons la vie au 11 octobre. Vers 708. — A Maëstricht *(Trajectum ad Mosam)*, dans le Limbourg hollandais, saint Ursicin, deuxième ou troisième évêque de ce siége et confesseur [1]. — Dans les Gaules, saint Front, évêque [2]. — Au diocèse de Nantes, saint Benoît de Macérac, abbé, dont nous parlerons au 22 octobre, jour de la translation de ses reliques. 845. — Aux environs de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), au diocèse

1. Cf. Martyrologe de France du 6 février, où nous avons dit : « A Maëstricht, Tongres et Liége, commémoraison des saints évêques qui ont occupé ces divers siéges. Depuis saint Materne jusqu'à l'année 750, les évêques de Maëstricht sont honorés comme Saints ». Les Bollandistes (*Prætermissi* du 1er octobre), refusent à Ursicin le titre de Saint, et prétendent qu'ils n'ont trouvé nulle part trace de son culte. Ferrarius est l'auteur de la mention du martyrologe de France d'aujourd'hui.

2. La mention est de Raban ; il a été suivi par Molanus, Galesinius, Ferrarius et Canisius. Les Bollandistes (*Prætermissi* du 1er octobre), prétendent qu'il s'agit ici de saint Front, apôtre de Périgueux, dont nous donnerons la vie au 25 octobre.

de Rennes, saint Suliau (Suliac ou Sulia), abbé, déjà cité au martyrologe de France du 29 juillet, où nous avons donné d'assez nombreux détails sur sa vie. VIe s. — A la Ferté-Milon, sur l'Ourcq (Aisne), au diocèse de Soissons, saint WULGIS, prêtre et confesseur. 550. — A Ferrières *(Aquæ Segestæ*, Loiret), au diocèse d'Orléans, sainte Montaine *(Montana)*, vierge et abbesse du monastère bénédictin de ce lieu *(Bethleem Ferrariæ)* fondé en 630 par le duc Wandelbert[1]. VIIIe s. — A Auxerre, translation des reliques de saint Germain, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 31 juillet. 450. — Dans la Basse-Bretagne (qui formait jadis les diocèses de Tréguier, Vannes, Quimper et Saint-Pol-de-Léon), saint Qué ou Ké *(Quinocus)*, évêque en Irlande, dont nous parlerons avec plus de détails au 7 octobre. Vers 495. — A Tours, saint Léry ou Lor *(Laurus)*, abbé, dont nous avons esquissé la vie au 30 septembre. VIIe s. — A Lanmeur (Finistère, arrondissement de Morlaix), au diocèse de Quimper, saint Melair (Meloir, Mélore, Meilleur, Melar), martyr[2]. Vers 798. — A Beauvais, saint DOMANE ou DOMAINE, épouse de saint Germer, un des glorieux patrons de ce diocèse. 658. — En Bretagne, sainte Eurielle ou Urielle, et la bienheureuse Onenne, vierges, sœurs du roi saint Judicaël. On voyait auprès de Trémeur et de l'ancien prieuré de Saint-Georges, aux environs de Dinan, une église paroissiale qui portait le nom de Sainte-Eurielle. Onenne reçoit de Tréoranteuc, paroisse du diocèse de Vannes, une sorte de culte public. On voit dans l'église son tombeau sur lequel est sa statue couchée. Dans un champ voisin se trouve une fontaine qui porte son nom et où l'on va se laver les yeux par dévotion. Les processions des Rogations et de la Fête-Dieu s'arrêtent à cet endroit. On trouve sur le sommet d'un petit coteau, des fragments de briques qui proviennent, dit-on, de la maison qu'habitait cette vertueuse princesse. VIIe s. — A Arras, translation (667) par saint Aubert, du corps de saint Vaast, évêque de Cambrai et d'Arras, dont nous avons donné la vie au 6 février. 540. — Au canton de Mugron, diocèse d'Aire, Notre-Dame de Maylis *(Mère des lis)*, sanctuaire bâti au XIVe siècle en l'honneur de la pureté de Marie. Depuis 1847 qu'il a été érigé en succursale, les populations ont commencé à fréquenter de nouveau ce pèlerinage, qui était tombé pendant la Révolution.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Reims, saint Remi, évêque, de l'Ordre des Chanoines Réguliers. Il convertit les Francs, baptisa leur roi Clovis et l'initia aux mystères de la foi. Après avoir occupé son siége pendant de longues années, il mourut le 13 janvier, tout éclatant de sainteté et de la gloire de ses miracles ; sa fête se célèbre toutefois en ce jour, qui est celui de sa translation. 533.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — La bienheureuse Marie de Cervellione, vierge, dont il est fait mention le 19 septembre[3]. 1290.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Rome, le supplice des saints martyrs Eustache, Théopista, son épouse, avec deux de leurs enfants, Agapi et Théopiste, qui, sous l'empereur Adrien, ayant été exposés aux bêtes, n'en reçurent aucun mal, par un secours divin. Il furent ensuite enfermés dans un taureau d'airain brûlant, où ils achevèrent leur martyre[4]. 118. — Le samedi avant le 1er dimanche d'octobre, commémoraison de sainte Marie de la Victoire, que le souverain pontife saint Pie V institua (1571) pour être célébrée tous les ans, à cause de la victoire remarquable remportée en ce jour (à Lépante) sur les Turcs par les chrétiens, dans un combat naval, grâce au secours de la Mère de Dieu. Grégoire XIII décida, pour la même cause, que cette

1. Menard, Bucelin, Du Saussay et Chastelain font mention de sainte Montaine à ce jour. Les Bollandistes la rangent parmi leurs *prætermissi*, et semblent insinuer qu'elle est la même que sainte Gertrude de Nivelles (Brabant Méridional), dont nous avons donné la vie au 17 mars (tome III, page 478).

2. Il était fils de saint Mellau (26 octobre), et petit-fils de Budic-Mur, comte de Cornouailles (partie de la Basse-Bretagne), et fut assassiné, à l'âge de quinze ans, par Rivod, son oncle, homme jaloux, ambitieux et cruel. Le Père Bollandus (*Acta Sanctorum*, tome 1er de janvier), a donné ses Actes tirés des légendaires anglais ; nous l'avons suivi nous-même (*Petits Bollandistes*, tome 1er, page 91, note 1); mais des hagiographes modernes, entre autres M. l'abbé Tresvaux, annotateur des *Vies des Saints de Bretagne* du bénédictin Dom Lobineau, prétendent que ces légendaires ont été interpolés, et que les interpolateurs ont eu surtout en vue de transposer la scène du massacre de saint Melair dans la Cornouaille insulaire (comté anglais de Cornouailles, à la pointe sud-ouest de l'île), tandis qu'il n'y a nulle apparence de vérité à cette supposition. Lanmeur se glorifie d'avoir été le lieu de la sépulture du corps du martyr aussi bien que le théâtre de son supplice. Il y a sous le chœur de l'église paroissiale une crypte qui lui est dédiée et dans laquelle on voit sa statue, qui le représente avec la main droite et le pied gauche coupés. L'église de Quimper a conservé jusqu'à la Révolution le chef du Saint; le reste de son corps, enlevé de Bretagne au xe siècle, par Salvator, évêque d'Aleth, fut d'abord porté à Paris et ensuite à Meaux, où on le déposa dans l'église de l'abbaye de Chage *(Beata Maria in Cavea)*; mais ces saintes reliques sont maintenant ou détruites ou perdues. Il s'en trouve encore une petite portion à Paris dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. — *Cf. Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau; *Acta Sanctorum*, 3 janvier; *Prætermissi*, 1er octobre.

3. Nous avons donné sa vie à ce jour. — 4. Voir leur vie au 20 septembre.

fête serait célébrée le premier dimanche de ce mois, fête du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Orba, en Savoie, la bienheureuse Louise, veuve, d'une illustre naissance, qui embrassa la Règle de Sainte-Claire, sous la réforme de sainte Colette, et brilla par sa sainteté [1]. 1503.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Thomas de Villeneuve, évêque et confesseur, dont la naissance au ciel se célèbre le 8 septembre [2]. 1555.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Tomes, ville de la Mésie inférieure (aujourd'hui Analdolkios), en Bulgarie, avec les saints martyrs Prisque, Crescent et Evagre, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints martyrs Dénégothie ou Demergotie, Faustin, Martial, Janvier, Alexandre, Euprobe (Eoprobe ou Eutrope), Digne ou Pigre, Gothie ou Gotie, Saturnine ou Saturnin, Spée ou Spé, Caste, Prime, Donat, Passique ou Paffique, Prope ou Prèpe, et une autre Digne. — Aux diocèses de Rome et de Naples, saint Grégoire l'Arménien ou l'Illuminateur, évêque, dont nous avons donné la vie au 30 septembre. 323. — Aux diocèses de Trente (Tyrol) et de Brescia (Lombardie), saint Remède ou Romède, confesseur. On le croit natif de Taur, près Hall *(Hala ad Œnum)*, dans le Tyrol. Il vécut et mourut en anachorète dans la vallée de Val di Non *(Vallis Anaunia)*, où l'on voyait autrefois une grande tour dominant un rocher et où l'on montait par un escalier de cent degrés : c'était le temple où notre saint anachorète allait prier ; au bas de la tour se dessinait sa grotte ; des reliques du Saint, son bâton d'ermite entre autres, s'y conservaient. D'autres reliques enrichissaient l'église Saint-Pierre de Taur ; le chef et des reliques insignes se vénéraient au monastère de Saint-Georges (diocèse de Brescia). Schwaz *(Suasium)*, Hall et quelques villes de la Bohême possèdent encore aujourd'hui des parcelles de ces restes vénérables. ve s. — A Constantinople, saint Romain le Symphoniaste *(Romanus Melodus)*, ainsi nommé à cause de son grand talent dans la composition des hymnes sacrées. Il était natif d'Emèse (aujourd'hui Hems ou Homs), ville de Syrie, dans la Phénicie du Liban, et diacre de l'Eglise de Béryte (aujourd'hui Beyrouth), ville et port de Syrie, dans le pachalik actuel de Saïda. Il vint à Constantinople au temps de l'empereur Anastase le Silentiaire (430-491), et s'y adonna à la composition des hymnes sacrées. C'est là qu'il mourut. Vers 500. — Au monastère de Saint-Sauveur, en Navarre, le bienheureux Viril, abbé, dont le corps repose dans un village des environs de Pampelune. — A Sivas *(Sebastopolis)*, ville forte de la Turquie d'Asie, et ancienne capitale de l'Arménie première, saint Michel et trente-six de ses compagnons, moines et martyrs. 782 ou 788. — A Milan, ville du royaume d'Italie (Lombardie), le bienheureux Thomas, archevêque de ce siége et confesseur. Quelques auteurs prétendent que ce fut lui qui plaça la couronne de fer sur la tête de Pépin et sur celle de Charlemagne. Il baptisa Gisèle, fille de Charles le Simple et épouse de Rollon, duc de Normandie. Vers 783. — Chez les Hébreux, Onias III, grand sacrificateur des Juifs. Il succéda, en 200, à son père Simon II, régit le pays avec sagesse, mais fut déposé par Antiochus-Epiphane (174-164) qui lui donna pour successeur, d'abord Jason, puis Ménélas, ses frères. Mandé à Antioche par le monarque, pour rendre compte de sa conduite, il y fut assassiné sur l'ordre de Ménélas. 168 av. J.-C. — Encore chez les Hébreux, Mathathias, juif, de la famille sacerdotale des Asmonéens, et père des Machabées. Il refusa de sacrifier aux idoles, se mit à la tête des Juifs soulevés contre les rois de Syrie (166 avant Jésus-Christ), parcourut le pays, détruisit partout les autels des faux dieux, et rétablit le culte du Seigneur. Sentant sa fin approcher, il donna pour chef à ses troupes son fils Judas. 165 av. J.-C. — Au Japon, les saints martyrs Gaspard Fisogiro et André Groscenda, tous deux japonais et membres du Saint-Rosaire. 1617.

FÊTES MOBILES D'OCTOBRE.

Le premier dimanche d'octobre, aux diocèses de Bordeaux, Carcassonne, Nancy et Vannes, le très-saint ROSAIRE de la bienheureuse Vierge Marie. — Le premier dimanche d'octobre, à Lorient (Morbihan), au diocèse de Vannes, procession solennelle avec la statue de Notre-Dame des Victoires, en vertu de la protection spéciale dont la sainte Vierge entoura cette ville, lorsqu'elle fut assiégée par les Anglais en 1746. — Le deuxième dimanche d'octobre, aux diocèses d'Agen, Alger, Ajaccio, Arras, Beauvais, Blois, Bordeaux, Cambrai, Cahors, Carcassonne, Châlons, Chartres Clermont, Cologne, La Rochelle, Le Puy, Limoges, Marseille, Meaux, Mende, Moulins, Nice, Perpignan, Rennes, Sens, Toulouse, Tours, Vannes, Nancy et Versailles, fête de la Maternité de la bienheureuse

1. Voir sa vie au 24 juillet. — 2. Nous avons donné sa vie au 18 septembre.

Vierge Marie [1]. — Le deuxième dimanche d'octobre, au diocèse d'Autun, fête de tous les saints pontifes de cette Eglise. — Le deuxième dimanche d'octobre, au diocèse de Bayeux, fête de tous les saints évêques de Bayeux et Lisieux. — Le deuxième dimanche d'octobre, au diocèse de Coutances et Avranches, solennité du très-saint Rosaire. — Le deuxième dimanche d'octobre, au diocèse de Rouen, saint Nicaise, évêque et martyr, et ses compagnons, dont nous donnerons la vie au 11 octobre. — Le troisième dimanche d'octobre, aux diocèses d'Agen, Alger, Ajaccio, Arras, Autun, Beauvais, Blois, Bordeaux, Cambrai, Cahors, Carcassonne, Châlons, Chartres, Clermont, Cologne, La Rochelle, Limoges, Marseille, Meaux, Mende, Moulins, Perpignan, Rennes, Sens, Toulouse, Tours, Vannes, Nancy et Versailles, fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie [2]. — Le troisième dimanche d'octobre, au diocèse de Coutances et Avranches, fête des saints évêques de ces deux siéges, aujourd'hui réunis. — Le troisième dimanche d'octobre, au diocèse de Rouen, saint Romain, évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au 23 octobre. 645. — Le troisième dimanche d'octobre, au diocèse de Verdun, saint Saintin, premier évêque de ce siége et de celui de Meaux, et dont nous avons donné la vie au 23 septembre. Ier s. — Le troisième dimanche d'octobre, au diocèse du Mans, fête du Cœur très-pur de la bienheureuse Vierge Marie. — Le quatrième dimanche d'octobre, aux diocèses d'Agen, Alger, Arras, Autun, Blois, Bordeaux, Cambrai, Cahors, Carcassonne, Châlons, Clermont, La Rochelle, Le Puy, Limoges, Marseille, Meaux, Moulins, Perpignan, Rennes, Sens, Toulouse, Vannes et Versailles, fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie [3]. — Le quatrième dimanche d'octobre, au diocèse d'Ajaccio, fête des saintes Reliques. — Le quatrième dimanche d'octobre, au diocèse de Naples, fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie et de Notre-Dame des Agonisants. — Le quatrième dimanche d'octobre, au diocèse de Nancy, fête de tous les saints évêques du pays des *Leuci* [4]. — Le quatrième dimanche d'octobre, à Mesnil-Saint-Loup (Aube, arrondissement de Nogent-sur-Seine, canton de Marcilly-le-Hayer), au diocèse de Troyes, pèlerinage de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, qui doit son origine à une pieuse association de prières établie dans ce village, le 1er mai 1853, et enrichie de nombreuses indulgences. « Notre-Dame de la Sainte-Espérance, convertissez-nous ! » tel est le cri que plus de quatre-vingt-douze mille personnes, distribuées en autant de séries qu'il y a d'heures dans la journée, adressent chaque jour à la très-sainte Vierge pour former le pieux exercice de la *Prière perpétuelle*. Les pèlerins du quatrième dimanche d'octobre, joints aux pieux habitants du village, retrempent leur âme dans la prière et la participation aux Sacrements, et reportent au foyer domestique un cœur rempli d'une sainte joie et mieux disposé à la pratique des vertus [5].

1. Voir le volume des *Fêtes Mobiles*. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*

4. Les *Cédules* de l'Eglise de Toul donnent à bon nombre des évêques de cet ancien siége le titre de Saint. Nous avons déjà donné et nous donnerons encore, chacune en son lieu, leur notice; mais tous n'ont pas leur fête marquée dans le Bref du diocèse; neuf sont passés sous silence : nous les citerons ici pour mémoire et afin de les sauver de l'oubli. Ce sont les saints Celsin, 4e; Ursus, 5e; Albaud, 8e; Dulcitius, 10e; Prémon, 12e; Antimonde, 13e; Endulus, 14e; Etienne, 36e; et Berthold, 38e évêque de cet ancien siége. S'ils n'ont pas de mention expresse dans l'office canonial, c'est peut-être parce que l'époque de leur épiscopat n'est pas suffisamment déterminée, ou parce que, dans les actes de leur administration, il n'y a rien de bien saisissant. En effet, le livre des *Epitaphes* ne fait mention que de leur zèle pour la propagation de la foi chrétienne, pour le salut de leurs ouailles, et de leurs éminentes vertus. De saint Albaud, seulement, on sait qu'il fit achever l'église commencée par saint Epvre, son prédécesseur; qu'il fonda le monastère qui devint une célèbre abbaye de Bénédictins et le siége des écoles épiscopales de Toul; qu'il fut inhumé à côté de saint Epvre, dans l'église qu'il avait achevée; que son corps fut levé de terre et dignement enchâssé par saint Gauzlin, et que sa fête était célébrée dans son monastère le premier jour de mars. En ce jour, les religieux exposaient ses reliques à la vénération des fidèles et distribuaient du vin bénit qu'on appelait *vinage* ou *vinaigre de saint Albaud*, dont Dieu se servit maintes fois pour récompenser la pieuse confiance de malades et d'infirmes. La maison qu'habita ce saint évêque, mort vers le milieu du VIe siècle, subsiste encore en partie aujourd'hui. Elle a conservé le nom de *Cour Albaud (Curia Albaudi)*, et paraît avoir servi de palais aux premiers évêques dont nous faisons ici mention. — Note due à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, auteur de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*.

5. *Saints de Troyes*, par Defer.

SAINT REMI, QUINZIÈME ARCHEVÊQUE DE REIMS,

APOTRE DES FRANCS

533. — Pape : Jean II. — Roi de France : Childebert Ier.

Tu, quas tot annos, alme Senex, regis,
Adhuc benignus respice Gallias,
Francique reges, quos sacrasti,
Mente pii tueantur aras.

Avec des yeux d'amour regarde cette France,
Dont ta main a sacré les invincibles rois :
Fais que des saints autels ils prennent la défense,
Et conservent les droits.

Santeuil.

On peut dire de la famille de saint Remi, archevêque de Reims et apôtre des Francs, ce que l'on écrit ordinairement de celles de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, que c'était une race de personnes remplies de la crainte de Dieu. Son père, Emile, comte de Laon, fut un seigneur d'un mérite extraordinaire. Sa mère, Céline ou Célinie, sut si bien allier la piété à l'éminence de sa condition, qu'elle a mérité le titre de Sainte dans l'Eglise, qui l'honore en cette qualité au vingt et unième jour de ce mois. Leur mariage fut béni du ciel dès le commencement, par la naissance de deux garçons. L'aîné fut Principe, qui devint évêque de Soissons. On ne sait pas le nom du plus jeune, mais on sait qu'il eut un fils nommé Loup, qui succéda à son oncle dans son évêché ; et l'un et l'autre sont reconnus pour Saints dans les *Tables* ecclésiastiques.

Pour saint Remi, dont nous voulons donner la vie, sa naissance fut toute miraculeuse. Ses parents étaient déjà fort âgés et ne s'attendaient point à avoir d'autres enfants que ces deux que la divine Providence leur avait donnés ; un saint ermite nommé Montan, qui était aveugle, mais moins affligé de cette infirmité que de l'état déplorable où il voyait la religion chrétienne dans les Eglises des Gaules, reçut ordre du ciel, par trois fois, de les avertir qu'ils auraient encore un fils qui serait la lumière des Francs, et qui retirerait ces nouveaux conquérants de l'abîme de l'idolâtrie où ils étaient plongés. Il vint donc trouver Emile et Célinie, et leur fit part de cette heureuse nouvelle ; la prédiction du solitaire s'accomplit. Notre Saint naquit à Laon, demeure seigneuriale de ses parents, et fut nommé Remi.

Il fut envoyé de bonne heure aux écoles, où il fit de si grands progrès dans les lettres divines et humaines et dans la pratique des vertus chrétiennes, qu'à l'âge de vingt-deux ans il fut forcé, malgré toutes ses résistances, après la mort de Bennagius, d'accepter l'archevêché de Reims. Un rayon de lumière qui parut sur son front et une onction céleste qui embauma et consacra sa tête, firent voir que cette élection venait de Dieu ; mais on en fut encore plus convaincu par la manière dont il s'acquitta d'un office de cette importance ; car il n'en fut pas plus tôt chargé, qu'il en remplit excellemment tous les devoirs. Il était assidu aux veilles, constant et attentif à l'oraison, soigneux d'instruire son peuple et de procurer son

salut, charitable envers les pauvres, les prisonniers et les malades, austère pour lui-même, sobre, chaste, modeste, prudent, retenu, ne s'emportant jamais de colère et pardonnant facilement à ceux qui l'avaient offensé ; il est vrai qu'il paraissait quelquefois sur son visage une espèce de sévérité, mais il savait la tempérer par la douceur de son esprit ; et s'il avait pour les pécheurs le zèle ardent d'un saint Paul, il avait pour les gens de bien le regard bénin et amoureux d'un saint Pierre ; en un mot, il possédait toutes les vertus, quoiqu'il en cachât plusieurs par la profonde humilité dont il faisait une singulière profession.

Le don des miracles qu'il reçut de Dieu releva encore merveilleusement l'éclat de sa sainteté. Pendant ses repas, les oiseaux venaient sans crainte prendre du pain de sa main. Faisant ses visites à Chaumuzy, il guérit et délivra un aveugle qui, depuis longtemps, était possédé du démon. A Cernay, il remplit de vin, par le signe de la croix, un muid qui était presque vide, pour reconnaître la charité de Celse, une de ses cousines, qui l'avait reçu avec beaucoup de dévotion dans son logis. N'ayant point d'huile sacrée pour faire les cérémonies du baptême à un seigneur qui se mourait, il en obtint subitement du ciel ; cette huile fut si salutaire, qu'ayant contribué à la santé de l'âme du malade, elle lui rendit aussi la santé du corps. Il réprima par sa présence un grand incendie qui menaçait la ville de Reims d'une ruine complète. En descendant pour cela de l'église de Saint-Nicaise, il imprima si fortement ses vestiges sur une pierre, qu'ils y sont toujours demeurés depuis ce temps-là ; et à peine parut-il devant les flammes, faisant le signe de notre Rédemption et invoquant le nom de Jésus-Christ, qu'elles s'enfuirent devant lui aussi vite qu'il put les poursuivre. Une jeune fille de Tours étant possédée du malin esprit, fut menée par ses parents, d'abord au tombeau de saint Pierre, à Rome, puis à saint Benoît, qui était alors à Sublac ou Mont-Cassin ; mais Dieu ne lui accordant point sa délivrance dans l'un et dans l'autre lieu, saint Benoît l'envoya à saint Remi et lui écrivit pour le prier d'exercer son pouvoir et sa charité envers cette malheureuse. Alaric, roi des Goths, lui écrivit aussi pour le même sujet. Le Saint résista longtemps à cette demande, ne s'estimant pas digne d'obtenir de Dieu ce qu'un aussi grand homme que l'abbé Benoît n'avait pu obtenir ; mais il fut enfin forcé par les prières de son peuple de faire son oraison sur la possédée ; le démon fut aussitôt obligé de s'enfuir et de la laisser en liberté ; mais, peu après, elle mourut des fatigues que ce monstre infernal lui avait occasionnées. On eut incontinent recours au saint prélat, qui s'était déjà retiré. Il revint à l'église de Saint-Jean où il l'avait laissée ; il la trouva couchée par terre, sans respiration et sans vie, et sa parole, qui avait eu la force de la délivrer des chaînes de Satan, eut aussi la force de la retirer des portes de la mort. Nous avons dans les *Notes* de Colvénérius sur Flodoard, la lettre que le glorieux patriarche saint Benoît lui écrivit. Le cardinal Baronius a douté qu'elle fût de lui ; mais cet auteur en justifie la vérité par de bonnes preuves.

Cependant, la plus grande merveille de saint Remi fut sans doute la conversion de Clovis et des Francs. Elle est rapportée tout au long dans l'histoire de ce grand prince ; mais il est nécessaire d'en donner ici un abrégé. Clovis était le cinquième roi de cette nation belliqueuse, qui, après avoir forcé le passage du Rhin, s'était emparée de la meilleure partie des Pays-Bas, de la Picardie et de l'Ile-de-France, et poussait toujours ses conquêtes sur les Gaules, auparavant occupées par les Romains. Il parvint à la couronne en 481, âgé seulement de quatorze ou quinze ans ; mais, tout

jeune qu'il était, il ne laissa pas de suivre les traces de ses prédécesseurs et de se mettre d'abord à la tête de ses armées pour se rendre le maître des provinces voisines, afin d'en former un vaste royaume. Il livra bataille à Syagrius, qui défendait les débris de l'empire romain dans les Gaules. Il le défit et le tua, et par ce moyen, ne trouvant plus rien qui résistât à la force de ses armes, il assujétit une grande partie des Gaules à son empire. Il était encore païen ; cependant, il ne persécutait pas les chrétiens, et il avait même du respect pour les évêques et pour les prêtres des villes qu'il prenait ou qui se soumettaient à sa domination. Saint Remi fut celui dont il honora davantage la vertu. En effet, un jour ses soldats, passant auprès de Reims, en avaient pillé une église et emporté les ornements et les vases sacrés ; à la seule prière que le Saint lui envoya faire de lui rendre, de tout le butin, au moins un vase d'argent que son poids et sa ciselure rendaient fort précieux, il vint au lieu où l'on partageait les dépouilles et demanda par grâce à son armée que ce vase lui fût donné par préférence sans le tirer au sort. La plupart des soldats y consentirent ; un seul, plus mutin que les autres, déchargea un coup de hache sur ce vase, disant insolemment que le roi n'aurait, comme les autres, que ce qui lui écherrait au sort. Chacun fut surpris de cette impudence ; le roi la dissimula pour un temps, et ne laissa pas de prendre le vase et de le rendre à celui que saint Remi lui avait envoyé. Mais au bout de l'an, faisant la revue de ses troupes pour voir si leurs armes étaient en bon ordre, et ayant reconnu le soldat téméraire qui lui avait fait cet affront, il lui jeta une de ses armes à terre, sous prétexte qu'elle n'était pas luisante comme elle devait l'être ; puis, pendant qu'il se baissait pour la ramasser, il lui déchargea un coup de hache sur la tête et le tua de sa main, en lui disant : « Tu frappas ainsi le vase à Soissons ».

Lorsque ce grand conquérant eut encore subjugué la Thuringe, ce qu'il fit, selon Grégoire de Tours, la dixième année de son règne, il épousa Clotilde, fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi de Bourgogne, promettant en vue de cette alliance qu'il embrasserait la religion chrétienne dont elle faisait profession. Clotilde le pressa souvent d'exécuter sa promesse, ayant beaucoup de peine de vivre avec un prince idolâtre et qui se souillait tous les jours par des sacrifices impies et abominables qu'il offrait aux démons ; mais ses prières et ses instances furent inutiles pendant cinq ans. Enfin, les Allemands ayant fait une grande irruption sur les terres des Francs Ripuaires, le roi fut obligé de marcher contre eux avec de nombreuses troupes. Il leur livra bataille à Tolbiac, que l'on croit être Zulpich ou Zulch. Les Francs, après quelques instants de combat, tournèrent le dos, et il s'en faisait une grande boucherie lorsque le seigneur Aurélien, qui avait négocié le mariage du roi avec Clotilde, s'adressa à lui et lui conseilla de faire sur-le-champ vœu à Jésus-Christ d'embrasser le christianisme s'il changeait le sort de la bataille et lui faisait remporter la victoire. Le roi, dans le désir de vaincre, et d'ailleurs touché intérieurement d'un mouvement extraordinaire de la grâce, fit aussitôt ce vœu, et en même temps les Francs tournèrent tête, se jetèrent impétueusement sur les Allemands, rompirent leurs rangs et les défirent complétement. Le roi même des Allemands fut tué dans la mêlée, de sorte que Clovis demeura entièrement victorieux et se rendit tributaires ceux dont le nombre et la puissance avaient déjà donné de l'effroi à toute la France. La reine apprit avec beaucoup de joie ce succès et le changement de son époux. Elle en fit aussitôt donner avis à saint Remi, et le pria de se rendre promptement à la cour pour achever ce que la crainte et le désir de vaincre avaient commencé, et pour disposer le roi au baptême. Le

Saint ne manqua pas d'obéir. Il trouva Clovis déjà à demi instruit par les soins de saint Vaast, que ce grand monarque avait pris à Toul pour être son catéchiste. Il acheva de lui ouvrir les yeux et de lui découvrir l'excellence et la sainteté de nos mystères. L'ardeur de la foi et de la religion s'alluma si fortement dans ce cœur martial, qu'il se fit apôtre de ses sujets avant d'être chrétien ; il assembla les grands de sa cour, leur remontra la folie et l'extravagance du culte des idoles, et les sollicita de ne plus adorer qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, dans la trinité de ses personnes. Il en fit de même à son armée, et sa prédication fut si puissante, que la plupart des Francs voulurent imiter son exemple.

La nuit avant son baptême, saint Remi vint le trouver dans son palais, et l'ayant conduit avec la reine et un grand nombre de princes et d'officiers dans la chapelle de saint Pierre, il leur fit un admirable discours sur l'unité de Dieu, la vanité des idoles, l'incarnation du Verbe éternel, la rédemption du genre humain, le jugement dernier, le paradis des justes et l'enfer des impies. Alors la chapelle fut remplie de lumière et d'une odeur inestimable, et l'on entendit une voix céleste qui disait : « La paix soit avec vous ! ne craignez rien, persévérez dans mon amour ». Le visage du Saint devint aussi tout éclatant ; le roi, la reine, tous les seigneurs et les dames se jetèrent à ses pieds. Le Saint les releva et leur prédit les grandeurs futures des rois de France, s'ils restaient fidèles à Dieu et ne faisaient rien d'indigne de l'auguste qualité de rois chrétiens. Le lendemain, Clovis marcha à l'église de Notre-Dame, à travers les rues ornées de tapisseries. Lorsqu'il fut sur les fonts, saint Remi lui dit : « Courbe doucement la tête, fier Sicambre ; brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé ». Après quelques exhortations, comme il fut question de consacrer l'eau baptismale, il ne se trouva point de chrême, parce que le clerc qui le portait n'avait pu passer à cause de la presse. Le Saint, dans cette nécessité, leva les yeux au ciel, et demanda à Dieu qu'il daignât pourvoir à ce défaut, et, à l'heure même, une colombe plus blanche que la neige descendit d'en haut, portant dans son bec une fiole pleine d'un baume céleste formé par le ministère des anges, qu'elle mit entre les mains du saint prélat. Il le reçut avec admiration et action de grâces, en versa une partie dans les fonts, et oignit ensuite la tête du roi. En même temps, la colombe s'envola et disparut ; mais la fiole demeura, et c'est ce que nous appelons la *sainte Ampoule*.

Le cardinal Baronius remarque, qu'outre l'onction baptismale, saint Remi conféra aussi au roi l'onction royale qui, depuis, a toujours été faite à nos rois, séparément de leur baptême, par l'auguste cérémonie de leur sacre ; c'est à quoi a servi jusqu'à présent l'huile céleste de cette Ampoule, conservée intacte jusqu'à la Révolution française. La vérité de cette Ampoule, apportée par un ange, sous la forme d'une colombe, a été combattue par quelques auteurs étrangers, ennemis de la gloire des rois de France, qui, seuls, ont le privilége d'être sacrés d'un baume incorruptible et venu du ciel ; mais elle a été soutenue et prouvée avec beaucoup de force et d'éloquence par plusieurs savants hommes de notre nation, qui ont cru que le témoignage d'Hincmar, de Flodoard, d'Aimonius, de Gerson, de Gaguin et d'autres anciens historiens, avec la tradition immémoriale de nos pères, approuvée même par un grand nombre d'écrivains d'autres pays, était suffisante pour en convaincre tous les esprits un peu raisonnables. Deux sœurs de Clovis furent aussi baptisées avec lui : Alboflède, qui était païenne, et Lanthilde, qui était arienne ; la même grâce fut encore accordée à trois mille seigneurs, et à une infinité de soldats, de femmes et d'enfants

qui voulurent avoir part au bonheur de la régénération spirituelle. On croit plus communément que ce fut le jour de Noël ; mais comme alors le baptême ne se conférait qu'au temps de Pâques, ce n'est pas sans raison que plusieurs croient, avec Hincmar et Flodoard, que ce fut le samedi saint. Colvénérius dit même que cela est constant, et qu'il n'en faut nullement douter.

On ne peut représenter assez dignement l'amour que Clovis eut pour saint Remi, et les faveurs dont il combla sa personne et tous ceux qui lui appartenaient. Il lui donna une foule de seigneuries autour de Soissons et en d'autres lieux, dont il enrichit sa cathédrale et d'autres églises, tant métropolitaines que collégiales. A sa prière, il pardonna à Euloge, seigneur d'Epernay, coupable de lèse-majesté ; ce seigneur, en reconnaissance, offrit au Saint sa terre, pour en faire l'héritage de la maison de Dieu ; mais le bienheureux Prélat le remercia, estimant indigne d'un homme généreux, et surtout d'un bon pasteur, de recevoir des présents pour prix de son intercession ; cependant, comme Euloge voulut quitter le monde et se défaire de son bien, saint Remi l'accepta et le lui paya, et, par ce moyen, Epernay appartint à l'église de Reims. Le même Clovis ne faisait rien de considérable sans prendre l'avis et la bénédiction de cet homme de Dieu ; il la prit pour aller combattre Gondebaud et Gondegisile, en Bourgogne ; il la prit pour faire la guerre à Alaric, roi des Goths ; et, par la force de cette bénédiction, il remporta d'illustres victoires sur ces trois princes, tua Alaric de sa propre main, et joignit à son empire une grande partie des provinces des Gaules jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Ce fut aussi par la même vertu que les murailles d'Angoulême tombèrent d'elles-mêmes devant son armée, comme celles de Jéricho devant l'armée de Josué, et qu'il emporta cette place sans être obligé de l'assiéger. Aussi, dans chacune de ces expéditions, saint Remi lui avait donné un flacon de vin bénit pour son usage, lui marquant qu'il serait victorieux tant que ce vin durerait ; et par un grand miracle, ce vin ne diminua point jusqu'à son retour. Enfin, cette bénédiction empêcha ce grand conquérant d'être tué par deux soldats goths qui l'attaquèrent par derrière et firent tous leurs efforts pour le percer de leurs lances.

L'empereur Anastase ayant créé Clovis patrice et consul, et lui ayant envoyé, avec les marques de cette dignité, ce qui était autrefois le comble de l'ambition des Romains, une couronne d'or de grand prix, saint Remi lui conseilla de l'envoyer à Rome et de la faire présenter au Pape, comme témoignage qu'il était le fils obéissant de l'Eglise. Hormisdas, qui était alors souverain Pontife, reçut ce présent avec une joie extrême, et, sachant que c'était à saint Remi que l'Eglise était redevable de la conquête du royaume de France, il lui donna pouvoir d'y créer de nouveaux évêchés, selon qu'il le trouverait plus à propos pour l'établissement de la foi et du christianisme. En vertu de ce pouvoir, il érigea en évêché l'église de Notre-Dame de Laon, lieu de sa naissance, qui n'était auparavant qu'une simple paroisse de son diocèse. Il y mit pour premier évêque Génebaud, dont nous avons donné la vie au 5 septembre.

Peu de temps après l'ambassade à Rome, Clovis mourut chargé de trophées. Saint Remi apprit, par révélation, sa mort avant qu'elle arrivât, et peut-être qu'il apprit aussi que son âme avait reçu la récompense de tant de conversions dont il avait été la cause par ses exhortations et par son exemple, et de l'établissement de la religion chrétienne dans une infinité d'endroits où le démon était adoré. Savaron, président de Clermont, en

Auvergne, a fait un traité exprès sur sa sainteté, que les lecteurs peuvent consulter.

Ce fut vers ce temps-là, l'an de grâce 511, que se tint le premier concile d'Orléans. Saint Remi ne manqua pas de s'y trouver avec trente-trois évêques de diverses provinces. Lorsqu'il entra dans l'assemblée, tous les prélats, qui étaient venus avant lui, se levèrent pour lui faire honneur ; un seul, qui était arien et très-orgueilleux, se tint assis par mépris, et ne daigna pas même le saluer lorsqu'il passa devant lui. Mais son incivilité, aussi bien que sa perfidie, fut punie sur-le-champ ; car il perdit l'usage de la langue et ne put plus parler. Alors il reconnut sa faute, et se prosternant aux pieds du Saint, il le pria, par tous les signes du corps qu'il put faire, de lui obtenir miséricorde. « A la bonne heure ! » lui dit saint Remi, « si tu as de véritables sentiments de la divinité de Jésus-Christ et que tu le reconnaisses consubstantiel à son Père ; autrement l'usage de la voix ne ferait que contribuer à tes blasphèmes ». A ces mots, l'évêque renonça intérieurement et par geste à l'arianisme, et sa langue se déliant en même temps, il recouvra la parole pour confesser que Jésus-Christ était un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

Nous apprenons de Sidoine Apollinaire et de plusieurs auteurs que saint Remi était un des plus savants et des plus éloquents hommes des premiers siècles, et qu'il a fait quelques commentaires sur la sainte Ecriture, remplis d'une doctrine très-profonde et d'un style très-doux et très-relevé. La difficulté est de savoir si les Commentaires sur saint Paul, qui portent son nom, sont de ce nombre. Villapand, de la Compagnie de Jésus, s'est efforcé de le démontrer ; plusieurs autres le nient et les attribuent à Remi de Lyon ou à Remi d'Auxerre. On doute moins des deux Epîtres qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* : l'une à Clovis, sur la mort de sa sœur Alboflède, l'autre à sainte Geneviève, pour laquelle il avait un amour et un respect particuliers. Son ouvrage indubitable est son testament, que nos historiens ont toujours regardé comme l'un des plus précieux monuments de l'antiquité. Il y fait son église cathédrale la principale héritière de tous ses biens, avec l'évêque Loup, fils de son frère, et le prêtre Agricole, son autre neveu. Il y a fait aussi beaucoup de legs pieux aux autres églises, aux clercs, aux veuves, aux orphelins, aux pauvres et aux mendiants. On trouve ce testament dans Flodoard.

A la fin de sa vie, il fut attaqué de plusieurs maux très-douloureux et perdit aussi la vue ; mais, bien loin de s'en affliger, il en rendait continuellement grâces à Dieu, regardant ces afflictions comme de grands bienfaits qui lui donnaient occasion d'exercer la patience et le rendaient plus semblable à Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix. Il était sans cesse en oraison, et les larmes de componction lui coulaient des yeux à tous moments. Il eut connaissance du temps de son décès, mais, avant qu'il arrivât, la vue lui fut rendue, et il eut la consolation de célébrer encore une fois les saints Mystères. Enfin, ayant embrassé ses enfants spirituels et leur ayant donné sa bénédiction, il rendit sa belle âme à Dieu, sans qu'il parût avoir aucune maladie mortelle, mais étant seulement épuisé et consommé de vieillesse. Ce fut le 13 janvier 533 : il avait environ quatre-vingt-seize ans.

On le représente : 1° guérissant une jeune fille ; 2° recevant la sainte Ampoule ; 3° baptisant Clovis ; 4° apparaissant à un évêque de Mayence à qui il inflige des coups de discipline en punition d'une infraction à ses devoirs ; 5° ayant près de sa tête une colombe tenant la sainte Ampoule. On

voit à Reims, dans la nouvelle sacristie de l'église de Saint-Remi, des tapisseries fort curieuses et d'une grande perfection, données en 1581 par Robert de Lenoncourt, archevêque de Reims. Elles représentent les principaux faits de la vie de l'apôtre des Francs : la naissance de saint Remi ; la vue rendue à un ermite, des exorcismes, des miracles ; Clovis catéchisé ; la prison et la délivrance de saint Génebaud ; un concile où est confondu un évêque arien qui ne recouvre la parole que par l'invocation de Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu ; saint Remi chantant Matines devant la sainte Vierge et les Apôtres ; ses funérailles.

CULTE ET RELIQUES.

Quand on voulut porter son corps dans l'église de Saint-Timothée et de Saint-Apollinaire, selon qu'il l'avait ordonné par son testament, le cercueil devint si pesant au milieu du chemin, qu'il fut impossible de passer outre. Tout le monde reconnut que le ciel n'agréait pas que ce grand trésor fût porté à cette église ; aussi on tenta de le conduire d'abord à Saint-Nicaise, puis à Saint-Sixte ; mais ce fut aussi sans succès. Enfin, après une longue prière, la pensée vint de le mettre à Saint-Christophe, qui était près de là, et où il n'y avait pas encore de corps saint. Dès que cette résolution fut prise, saint Remi se laissa porter facilement, et on le mit à l'endroit où l'on a, depuis, élevé un autel en l'honneur de sainte Geneviève. Pour le lieu où il était demeuré immobile, appelé le *Ban de Saint-Remi*, on y a planté une croix avec une inscription contenant le récit de cette merveille.

Il se fit quantité de miracles à son sépulcre et par son intercession. En voici un des plus célèbres, rapporté par Grégoire de Tours : La peste ravageait toute la France, après avoir dépeuplé l'Italie et l'Allemagne ; les Rémois, pour empêcher que cette horrible maladie n'entrât dans leur ville, tirèrent de ce sépulcre un drap dont le corps saint était couvert, et le portèrent en procession autour de leurs murs. Alors on vit un prodige bien surprenant ; car la peste, approchant jusqu'au cercle que la procession avait fait, n'osa jamais passer outre ; bien que les oiseaux même mourussent à trois pas de là, personne n'était frappé dans l'enceinte de ce cercle mystérieux. Cela fit penser à placer le corps du saint prélat dans un lieu plus décent. L'archevêque Sonnance fit faire une grotte derrière le grand autel pour servir à ce pieux dessein. Le 1er octobre fut choisi pour la translation ; les hommes voulurent la faire, mais le cercueil étant encore devenu immobile, ils ne purent en venir à bout. Un doux sommeil les ayant assoupis après le travail de la journée, les anges exécutèrent ce qu'ils n'avaient pu faire. A leur réveil, ils trouvèrent les reliques au lieu qui leur avait été destiné, et l'église parfumée d'une odeur céleste, que celles des lis, des roses et des jasmins ne peuvent égaler. L'archevêque Hincmar fit, à pareil jour, une seconde translation de ce dépôt sacré dans une châsse d'argent. Ce fut en l'année 852. Il trouva le corps entier. Deux paralytiques et un sous-diacre, tourmentés du mal de dents, furent alors parfaitement guéris. Depuis, diverses raisons obligèrent de le porter premièrement à Epernay, puis à l'abbaye d'Orbais. Son retour à Reims fut rendu illustre par un nombre infini de guérisons surnaturelles. Il n'y eut point d'aveugles, de boiteux, de sourds, de muets, ni de malades sur le chemin, qui ne recouvrassent la santé. On le retint longtemps à Notre-Dame ; mais il fut enfin rapporté en 908, par l'archevêque Hervé, dans l'église de Saint-Christophe, où il avait été inhumé, et qui avait quitté ce premier nom, sous l'archevêque Hincmar, pour prendre celui de saint Remi. Cette église était au commencement fort petite et peu fréquentée ; mais lorsqu'elle fut enrichie des dépouilles de notre apôtre, on commença à l'augmenter. On y mit premièrement des chanoines ; puis l'archevêque Tilpin y mit des religieux de Saint-Benoît. Trois différents abbés : Errard, Thierry et Hérimar en entreprirent le grand édifice. Le dernier acheva le temple magnifique que nous y voyons à présent. Le pape saint Léon IX la dédia lui-même en 1049, accompagné d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques. La châsse de son glorieux patron, qui avait été conduite à Notre-Dame durant cette cérémonie, y fut rapportée avec pompe et avec une affluence de monde incroyable. Ce fut encore le 1er octobre que se fit cette cérémonie, et le Pape le destina à perpétuité pour être le jour de la fête de saint Remi. Il dit, dans la bulle qu'il expédia pour ce sujet, que, bien que ce bienheureux prélat ne soit pas apôtre de toutes les nations, il a néanmoins cette prérogative d'être l'apôtre des Francs en particulier, et que cette nation est la marque et l'honneur de son apostolat.

Cinq mausolées élevés au-dessus du sol ont successivement renfermé le corps de saint Remi. Le premier fut élevé par Hincmar (845-882) au IXe siècle ; le deuxième par Hérimar, abbé du monastère de Saint-Remi, au XIe siècle ; le troisième par le cardinal Robert de Lenoncourt, au commencement du XVIe siècle. Ce mausolée, commencé en 1533 et achevé en 1537, a subsisté jusqu'à la Révolution française. C'était un carré long d'environ huit mètres de hauteur sur cinq mètres de longueur. Il se composait de deux étages. Celui du bas était d'ordre corinthien. Dix-sept

colonnes de jaspe rouge et blanc soutenaient l'entablement. Entre les colonnes se trouvaient des niches qui contenaient les statues des douze pairs de France, de grandeur naturelle. L'étage du haut, d'ordre dorique, était orné de chaque côté de vingt-quatre tablettes d'argent représentant la vie de saint Remi. La porte du tombeau était couverte de lames d'or. Au milieu était une autre petite porte faite d'or très-pur et incrustée de pierres précieuses. Au centre était un morceau de cristal de roche ciselé avec un art merveilleux, et représentant le baptême de Notre-Seigneur. Cette porte et ce cristal provenaient du mausolée élevé par Hincmar. Tout le monument était surmonté d'une petite lanterne en forme de dôme garni de pierres précieuses. Le quatrième fut élevé en 1803, aux frais de M. Ludinard de Vauxelles, président de la fabrique de l'église, qui prit à son compte les frais du monument, que l'on reconstruisit sur l'ancien emplacement, mais en forme de rotonde, au lieu de la forme carrée qu'il avait eue autrefois. Les colonnes de marbre, provenant du maître-autel de l'église de Saint-Pierre-les-Dames, furent données par M. Blémont. La cérémonie de réception eut lieu le 27 mars 1803.

Enfin, en 1847, sous l'épiscopat de Mgr Thomas Gousset, archevêque de Reims, le tombeau fut restauré sous la direction de M. Brunette, architecte, et mis dans l'état où on le voit aujourd'hui. Les douze statues qui sont entre les colonnes sont faites d'une pierre blanche très-fine et couvertes d'un vernis qui les fait briller comme le marbre. Ce sont les mêmes que celles d'autrefois, la municipalité ayant consenti à les retirer du musée pour les rendre à leur destination première. Elles sont là comme un mémorial d'institution et de dignité qui ont disparu avec nos anciennes dynasties. Du côté droit sont les six évêques : l'archevêque-duc de Reims, portant la croix ; l'évêque de Laon, le sceptre ; l'évêque-comte de Beauvais, le manteau royal ; l'évêque-comte de Châlons, l'anneau ; l'évêque-comte de Noyon, la ceinture. Du côté gauche : le duc de Bourgogne, portant la couronne ; le duc d'Aquitaine, l'étendard ; le duc de Normandie, un deuxième étendard ; le comte de Flandres, l'épée ; le comte de Toulouse, les éperons ; le comte de Champagne, l'enseigne militaire.

Dom Oudard Bourgeois, grand prieur de l'abbaye de Saint-Remi au XVIIe siècle, donna une châsse d'argent massif et enrichie de pierreries. Elle avait la même forme que le tombeau élevé par le cardinal Robert de Lenoncourt. Elle pesait près de cinquante-six kilogrammes et avait coûté plus de quatorze mille livres. Sa longueur dépassait deux mètres et sa largeur un mètre. Le 19 août 1650, l'ancienne châsse d'Hincmar fut mise dans la nouvelle sans que l'on rompît les anciens sceaux.

Dans le tombeau de saint Remi étaient renfermés deux objets bien précieux : 1° le *bâton pastoral*, couvert d'or et de pierres d'un grand prix, envoyé à saint Remi par le pape Hormisdas, lorsqu'il le nomma légat apostolique ; 2° la *sainte Ampoule* ou fiole de cristal de quarante-cinq millimètres de haut, contenant le Chrême destiné au sacre des rois de France. C'étaient les abbés de Saint-Remi qui la portaient à leur cou à la cérémonie du sacre. La sainte Ampoule était enchâssée dans une espèce de rose de vermeil, de la forme d'une patène, artistement travaillée et enrichie de diamants. Elle était fixée sur le dos d'une colombe d'or. C'était avec une aiguille d'or longue de trente-sept lignes que l'on détachait de la fiole une parcelle du baume que l'on mêlait ensuite avec du saint Chrême à chaque nouveau sacre de nos rois. On conservait la sainte Ampoule avec un tel soin, qu'on ne permettait jamais qu'elle sortît de Saint-Remi que pour le sacre d'un roi de France. En 1483, Louis XI, qui s'entourait de toutes sortes de reliques et dont la dévotion allait jusqu'à la superstition, se voyant près de mourir, voulut qu'on lui apportât la sainte Ampoule. La requête du monarque fut soumise au pape Sixte IV, et ce ne fut qu'après avoir obtenu son consentement qu'une députation fut chargée de la porter au Plessis. Quand la relique traversa Paris, le Parlement en corps lui fit cortége jusqu'à la Sainte-Chapelle, où elle fut déposée pendant une nuit avant de continuer le voyage.

Le 23 octobre 1793, les révolutionnaires, se glorifiant du nom de sans-culottes, envahirent l'église de Saint-Remi vers cinq heures du soir, s'emparèrent de la châsse, la mirent en pièces et jetèrent à terre les saints ossements. Enfin, le commissaire du gouvernement monta en chaire et fit retentir les voûtes de ses blasphèmes contre les reliques et la vie future. Puis, ayant ramassé les ossements, il se rendit avec ses infâmes complices dans le jardin contigu à l'église et au milieu duquel était un cimetière ; les restes vénérés du saint apôtre de la France furent jetés dans une fosse avec les cadavres de deux militaires qui venaient de mourir a l'Hôtel-Dieu. Le tombeau fut démoli de fond en comble. Les ornements d'or et d'argent furent portés à la monnaie ; les statues enrichirent le Musée communal.

Quant à la *sainte Ampoule*, elle a été brisée à coups de marteau, aux cris de : Vive la République ! au milieu de la place royale, sur les marches du piédestal qui avait porté la statue de Louis XV. L'exécuteur de cet acte de vandalisme fut un représentant du peuple nommé Rhull, envoyé tout exprès de Paris par la Convention, qui voulut de plus qu'on lui transmît fidèlement les débris de ce reliquaire, regardé comme dangereux au salut de la République.

Un officier municipal, M. Hourelle, fabricien de Saint-Remi, s'entendit avec l'abbé Seraine, curé-intrus de la paroisse et dépositaire des clefs du tombeau ; et, ne pouvant substituer à la fiole du reliquaire une autre fiole, ils enlevèrent avec l'aiguille d'or quelques parcelles du baume brun-foncé qui adhérait à ses parois et les conservèrent avec soin. En 1819, le 11 juin, sous l'épiscopat de Mgr de Coucy, les possesseurs, tant de ces précieuses parcelles que de deux éclats de la fiole, les

déposèrent, après enquête préalable, entre les mains de leur archevêque qui renferma provisoirement le tout dans un modeste reliquaire, et le fit porter à l'église de Saint-Remi, où il resta jusqu'au mois de mai 1825.

Le 5 juillet 1792, environ dix-huit mois après la profanation du corps du Saint par les révolutionnaires, un officier municipal, nommé Favréau, persuada au même fossoyeur, qui avait enterré les précieux ossements, de les exhumer du cimetière et de les lui remettre. Procès-verbal authentique fut dressé sur-le-champ. Le même municipal se détermina, le 15 mars 1796, à confier ce dépôt à l'abbé Seraine, curé constitutionnel de Saint-Remi, qui les mit dans une chapelle établie dans la bibliothèque des Minimes. Enfin, dans les premiers jours d'octobre 1796, l'église de Saint-Remi ayant été rendue au culte, la châsse du saint évêque y fut transférée. Les ossements furent examinés avec soin par des médecins et trouvés complets, en présence de plusieurs témoins et de l'évêque intrus Nicolas Diot. Une nouvelle reconnaissance des reliques eut encore lieu, d'abord, en 1803, par ordre de l'évêque de Meaux, dans le diocèse duquel Reims était compris; et ensuite, en 1824, par Mgr de Latil, archevêque de Reims, qui en fit mettre à part la première côte, et apposa les sceaux sur les ossements réunis et enveloppés dans un suaire, les enferma lui-même dans la nouvelle châsse de cuivre argenté, due encore à la munificence de M. Ludinart de Vauxelles. Cette châsse a près de deux mètres de longueur et plus d'un mètre de hauteur. Les statuettes des douze Apôtres sont placées de chaque côté.

Le 22 mai 1825, le cardinal de Latil fit retirer du tombeau de saint Remi la boîte contenant les débris de la sainte Ampoule, y prit les diverses parcelles soustraites à la profanation, les mêla avec du saint Chrême, et versa le tout dans une fiole coulée sur le modèle de l'ancienne. Le reliquaire, que Mgr de Coucy avait commandé à l'habile orfévre Charles Cahier, n'a été terminé qu'à l'époque du sacre de Charles X. On y enferma la nouvelle fiole. L'ensemble de ce reliquaire est un véritable chef-d'œuvre; sa description occupe six pages in-8° dans l'histoire de Notre-Dame de Reims par l'abbé Cerf. Un des bas-reliefs représente le baptême de Clovis. Les inscriptions sont ingénieuses et parfaitement choisies; sur les plans horizontaux au socle, sont les médaillons et portraits des rois sacrés tant à Reims que dans d'autres villes, comme Pépin à Soissons, Charlemagne, à Noyon, etc. Le reliquaire tout entier a coûté vingt-cinq mille francs, sans compter un grand nombre de pierreries données par les dames de la cour du roi. — Depuis le sacre du roi Charles X, la sainte Ampoule n'est plus revenue à Saint-Remi; elle reste dans le trésor de la métropole.

Saint Remi a toujours été à Reims en grande vénération. Depuis sa mort, les Rémois ont eu recours à son intercession dans toutes les calamités, ses reliques ont souvent été portées dans les rues en procession ou exposées à Notre-Dame avec l'espérance de préserver la ville de divers fléaux, de la peste, de la guerre, des invasions; ou bien d'obtenir la paix, ou un héritier à la couronne, ou bien de remercier Dieu d'un bienfait accordé. Les habitants de la paroisse Saint-Remi tiennent si fortement à conserver le corps du saint archevêque, que, en 1823, une procession avec la châsse ayant été annoncée par ordre de l'archevêché, à l'occasion du choléra, il y eut une vive opposition et presque une émeute, le peuple craignant pour la châsse de saint Remi le sort de la sainte Ampoule. L'autorité ecclésiastique crut donc qu'il était prudent de contremander la cérémonie.

Le zèle du curé actuel, M. l'abbé Aubert, a introduit l'usage d'une neuvaine annuelle et très-solennelle qui se prolonge souvent au-delà du neuvième jour après la fête. C'est une espèce de retraite, de mission qui attire aux offices et aux prédications un nombre considérable de pèlerins, que l'on évalue environ à quarante mille. Aujourd'hui que l'impiété et l'athéisme lèvent fièrement la tête et attaquent ouvertement les fondements de la religion et de la sainte Eglise établie par Jésus-Christ sur la terre, on devrait, de toutes les parties de la France, accourir au tombeau de saint Remi, et solliciter surtout du glorieux évêque qui a instruit et baptisé Clovis la conservation de la foi catholique et la pratique sincère des préceptes de l'Evangile.

Un petit livret, qui se distribue à la porte de l'église Saint-Remi, contient des antiennes, des oraisons, des litanies pleines d'onction et de piété que les pèlerins ne manquent pas de réciter humblement, agenouillés devant les précieux restes de l'apôtre des Français.

Nous avons la vie de saint Remi par Hincmar, l'un de ses successeurs. Saint Grégoire de Tours et Flodoard en parlent fort amplement dans leurs histoires. Le Père René de Cérizières, de la Compagnie de Jésus, en a donné un éloge fort ample, tiré de ces auteurs, qui nous a servi pour composer cet abrégé. Nous l'avons complété avec des *Notes* fournies par M. Henri Congnet, du diocèse de Soissons.

S. WULGIS OU VULGIS, PRÊTRE ET CONFESSEUR,

SOLITAIRE A TROESNES, AU DIOCÈSE DE SOISSONS

550. — Pape : Vigile. — Roi des Francs : Childebert Ier.

Inimici jaculis invulnerabilis est, qui solitudinem diligit.

Celui qui aime la solitude est invulnérable aux traits de l'ennemi du salut.

Saint Nil.

Saint Wulgis ou Vulgis naquit vers 470, dans le Rémois. L'histoire, qui ne marque les noms de son père ni de sa mère, assure, néanmoins, qu'ils étaient l'un et l'autre très-recommandables par leur noblesse aussi bien que par leur piété. Le jeune Vulgis fut privé, dès ses plus tendres années, de la consolation d'être élevé par les soins de ses chers parents ; mais la divine Providence le dédommagea abondamment de cette perte, en lui donnant pour père spirituel le grand saint Remi, archevêque de Reims, par les mains duquel il avait déjà eu l'honneur de recevoir le saint baptême, comme il paraît par une inscription ancienne qui a été trouvée dans sa châsse, ainsi que nous le dirons dans la suite. Ce grand prélat, qui remarquait de rares qualités d'esprit et de bonnes inclinations dans ce jeune enfant, crut qu'il était de sa piété de prendre un soin particulier de l'éducation de ce petit orphelin, qu'il avait engendré en Jésus-Christ. Il lui donna toutes les instructions convenables à son âge, n'omit rien pour en faire un disciple parfait, qu'il espérait élever un jour aux plus nobles fonctions de son Eglise.

Le jeune Vulgis répondit, autant qu'on pouvait le souhaiter, aux intentions du saint archevêque ; il se perfectionna dans les sciences et encore plus dans la piété, dont il voyait à tous moments devant ses yeux de puissants exemples dans la personne de celui qui lui servait de père et de protecteur. Il ne fut pas longtemps sans être reconnu de tout le monde pour un grand modèle de perfection, et cette lumière naissante jeta, dès lors, des rayons qui commencèrent à éclairer toute la province. En effet, il se laissa si bien gouverner par les mouvements de la grâce dont il était prévenu, et il suivit avec tant de fidélité les leçons de saint Remi, qu'il ne voulait plus avoir de commerce qu'avec le ciel, s'appliquant à l'oraison, à l'étude des saintes Ecritures et à son devoir. Il refusa, dans cet esprit, les charges honorables et les emplois distingués qu'on lui présenta dans le siècle, et demeura toujours constant dans le dessein qu'il avait pris de servir uniquement Dieu.

Saint Remi, ayant des preuves certaines du bon esprit et de la solidité de la vertu du jeune Vulgis, et reconnaissant son parfait détachement pour toutes les choses de la terre, commença à le regarder comme un homme envoyé de Dieu pour procurer le salut des âmes et pour soutenir les intérêts de l'Eglise ; et, ne le considérant plus seulement comme son disciple, il en fit le compagnon de ses travaux dans les fonctions de la pré-

lature. Quand il se vit élevé à la dignité du sacerdoce, Vulgis entra dans une sainte frayeur, et, sa profonde humilité lui faisant regarder ce caractère comme un honneur dont il se croyait absolument indigne, il devint plus exact que jamais dans l'observance de ses exercices, pour répondre avec fidélité à la sainteté de son état.

Ce qui le rassura dans la crainte où il était de ne remplir pas assez dignement les devoirs du sacerdoce, ce fut le choix que son prélat avait fait de lui et la résolution qu'il avait prise de lui obéir en tout ce qu'il lui ordonnerait : il ne pensa donc plus qu'à suivre ce qui lui serait marqué par un si grand maître. S'adonnant tout entier aux fonctions ecclésiastiques, il ouvrit la bouche pour annoncer au peuple la parole évangélique. Obligé de faire valoir le talent que Dieu lui avait confié, il fit part aux églises de l'abondance de toutes les lumières dont le Saint-Esprit l'avait rempli.

L'auteur de sa vie marque que ce fut à peu près en ce temps-là, c'est-à-dire vers l'année 500, que le grand Clovis se convertit, et qu'il vint à Reims pour recevoir le baptême des mains de saint Remi. Il ne faut point douter que saint Vulgis, son fidèle disciple, n'ait eu une grande part à cette action, puisqu'il ne fut pas question alors de la seule conversion de Clovis, mais aussi de celle de toute son armée et des grands du royaume, lesquels, comme l'histoire nous l'apprend, embrassèrent, à l'exemple de leur monarque, la religion chrétienne que saint Remi leur présenta. En effet, cette moisson paraissait si abondante, qu'on avait besoin d'un grand nombre d'ouvriers, et que plusieurs célèbres évêques et saints prêtres, entre autres saint Vaast, qui fut fait évêque d'Arras, furent appelés pour annoncer les vérités de l'Evangile à une si nombreuse armée ; ainsi, quoique saint Vulgis ne soit point nommé, non plus que tant d'autres qui travaillèrent à cette œuvre, il ne faut point douter qu'ayant le talent de la prédication, étant animé du zèle de la gloire de Dieu comme il l'était, et demeurant actuellement avec saint Remi, qui l'avait associé dans les soins et les travaux de son office de pasteur, il n'ait, par conséquent, contribué en bien des manières à la conversion du roi Clovis et de tant d'autres Francs qui le suivirent et embrassèrent la foi comme lui. En effet, les mémoires de sa vie nous apprennent que, la sainteté de sa vie ayant été reconnue par les principaux seigneurs de la cour, ils furent si charmés de sa vertu et de sa conduite, que, ne pouvant se priver de sa conversation, ils l'obligèrent de demeurer à la cour, contre toutes ses inclinations, qui ne tendaient qu'au silence et à la retraite.

Saint Vulgis soutint pour un temps cette situation, que l'on pouvait dire violente à son égard ; mais, quoique son instruction et son exemple produisissent un fruit merveilleux parmi ce grand nombre de seigneurs, et qu'il fût d'un secours extraordinaire au saint prélat qui l'avait choisi, et sur qui il se reposait d'une infinité de soins attachés à sa charge pastorale, il ne put résister à la voix et à l'attrait intérieur de la grâce qui semblait l'appeler à la solitude, et le sollicitait à quitter les bruits et les embarras de la cour, pour aller jouir en silence des douceurs de la contemplation dans le désert. Ce qui le détermina entièrement à prendre ce parti et à l'exécuter au plus tôt, ce fut un certain bruit qui parvint à ses oreilles, et lui fit connaître que le peuple, qu'il croyait trop prévenu en sa faveur, projetait de l'élever sur le trône épiscopal après la mort de saint Remi, déjà cassé de vieillesse : et en effet, ce saint prélat, qui le jugeait aussi plus digne qu'aucun autre de remplir sa place, le nomma peu de temps

après son coadjuteur, du consentement du peuple et de toute la cour.

La dignité à laquelle Vulgis se vit élevé ne fit que le confirmer dans son dessein ; son humilité d'une part, la pensée de son salut et de sa perfection de l'autre, et l'extrême répugnance qu'il avait pour les grandeurs et pour la multiplicité des affaires, lui firent chercher les moyens de se dérober à ses amis et de s'absenter de la cour. Saint Remi en fut averti ; vivement peiné, il en parla à son cher disciple et fit tout ce qu'il put pour retenir un si excellent sujet, qu'il avait formé avec tant de soin et depuis si longtemps; mais, après beaucoup d'épreuves et de conversations sur cet article, ayant reconnu les desseins de Dieu sur ce saint prêtre, il ne put lui refuser la permission de se retirer comme il le souhaitait ; l'ayant donc embrassé, le visage baigné de larmes, il lui donna sa bénédiction, et notre Saint quitta a ec une joie incroyable ses amis, la cour et toutes les dignités qu'on lui présentait.

Libre désormais de toute espèce d'entraves, le jeune prêtre alla se fixer dans l'Orceois, en un lieu sauvage de la forêt de Retz, sur le penchant d'une colline au pied de laquelle passe la rivière d'Ourcq, et appelée Troësnes [1], à cause de la plante de ce nom qui y croissait en abondance. On y voit encore les vestiges d'une petite cellule que l'on dit avoir été bâtie de ses mains, et l'on y remarque même une forme d'autel sur lequel on croit qu il célébrait le sacrifice de la messe. Il faut avouer ici que l'excès d'humilité de ce saint solitaire nous prive de très-grands biens, en nous ôtant la connaissance de ce qu'il pratiqua pendant la suite de quarante années qu'il demeura caché dans le sein de ce désert. Dieu seul et les anges ont pu être témoins de ses mortifications, de ses veilles, de ses jeûnes et de son oraison continuelle. Quelle pouvait être sa nourriture dans un lieu qui n'était point cultivé, et dont les terres étaient alors entièrement stériles? c'étaient, sans aucun doute, quelques herbes sauvages qu'il trouvait dans la forêt, et son lit ne pouvait être que la terre nue. Vulgis retraçait ainsi la manière de vivre des plus saints ermites qui l'avaient précédé, et qu'il prenait pour modèles de la perfection à laquelle il aspirait.

C'était apparemment le dessein du pieux solitaire de persévérer ainsi jusqu'à la mort, inconnu aux hommes et dans une pratique continuelle de la plus sévère et de la plus exacte pénitence, si Dieu, qui ne voulait pas qu'une si éclatante lumière ne fût admirée que des anges, n'eût permis que les hommes en eussent aussi quelque connaissance, au moins sur la fin de la vie de cet incomparable pénitent. Voici l'occasion qui le fit découvrir. Un pauvre paysan des lieux d'alentour, qui n'avait que deux vaches pour toute richesse, les mena paître dans une prairie peu éloignée de la montagne où était située la cellule de notre Saint ; la rivière de l'Ourcq, dont nous avons parlé, était alors fort grosse, et même tellement débordée qu'on ne pouvait distinguer le lit ordinaire d'avec les endroits de la plaine qui étaient inondés : ce qui fit que les deux vaches, croyant toujours marcher à pied ferme dans les eaux qui étaient sur la surface de la prairie, et arrivant enfin sur le bord de la rivière, en un endroit très-profond, y tombèrent subitement et s'y noyèrent, n'ayant pu apercevoir les rivages où elles auraient pu se sauver. Personne n'ayant pu leur donner un assez prompt secours, le pauvre paysan à qui elles appartenaient, et qui tirait de ces animaux sa subsistance et celle de plusieurs enfants dont il était chargé,

1. Troësnes est un petit village du département de l'Aisne, arrondissement de Château-Thierry, canton de Neuilly-s-Front.

voyant ce malheur, commença à se lamenter, à entrer dans une espèce de désespoir, et à pousser de si hauts cris que sa voix retentit jusqu'à l'ermitage de saint Vulgis qui, apprenant la désolation où était ce pauvre homme, et porté par sa charité à vouloir le secourir sur-le-champ, s'approcha de lui, le consola, le disposa à avoir une parfaite confiance en Dieu, et ensuite, ayant élevé les yeux au ciel pour faire sa prière, fit le signe de la croix sur la rivière, et commanda aux deux animaux d'en sortir. Chose surprenante ! le pauvre homme et ceux qui étaient présents les virent paraître et nager au-dessus de l'eau au même moment. Elles approchèrent de l'endroit où elles aperçurent du monde, et vinrent enfin s'élancer avec effort sur le bord du rivage, puis elles se rendirent saines et sauves auprès de leur maître.

Notre saint solitaire n'eut pas plus tôt opéré cette merveille, que la crainte d'en recevoir des louanges le fit rentrer bien vite dans sa chère solitude ; mais Celui qui lui avait inspiré d'accomplir cette action miraculeuse de charité, voulant par ce moyen faire connaître son mérite, ne permit pas qu'il fût plus longtemps caché. Le bruit d'un miracle si public se répandit bientôt par toute la province : le pauvre paysan en faveur duquel il avait été fait, publiait et racontait de tous côtés la vérité du prodige ; les habitants du lieu confirmaient, comme témoins oculaires, ce qu'il avançait ; on accourut de toutes parts pour reconnaître l'homme de Dieu. La montagne où était la cellule du solitaire cessa d'être un désert : les uns y venaient par curiosité, pour voir un homme à qui Dieu avait communiqué le pouvoir d'opérer des miracles, les autres pour implorer son secours dans leurs maladies, quelques-uns pour le consulter dans leurs doutes, d'autres pour lui demander des avis dans l'affaire de leur salut ; et tous enfin pour obtenir de cet homme divin des assistances dans les besoins et les nécessités pressantes où ils se trouvaient.

Saint Vulgis, dont la charité n'avait point de bornes, et qui se voyait découvert par un ordre de la Providence, ne pouvait plus désormais ni se cacher, ni refuser à son prochain des secours qu'il savait pouvoir lui accorder. Il répondait donc avec une douceur admirable à tout ce qu'on désirait de lui ; il connut bien que l'Esprit de Dieu, qui l'avait conduit au désert, pour l'y tenir caché aux yeux des hommes pendant un temps, lui inspirait, dans la situation où il se trouvait, de se produire et de se laisser connaître des mêmes hommes pour les soulager dans leurs nécessités et leurs maladies corporelles, et leur donner en même temps des instructions et des avis salutaires pour les convertir et les faire sortir de leurs mauvaises dispositions spirituelles. En effet, il serait difficile de raconter toutes les cures miraculeuses qu'il a opérées sur les corps, de même que le nombre infini de conversions qu'il a faites à l'égard des âmes ; et l'on pourrait dire, comme nous l'apprenons de l'histoire de sa vie, qu'il suffisait aux malades d'avoir seulement touché ses vêtements pour être guéris ; aussi c'était assez pour les pécheurs d'avoir été témoins de ses prédications, pour s'en retourner tout pénétrés de componction et parfaitement disposés à quitter leurs déréglements et leurs mauvaises habitudes spirituelles.

Mais le pays, qui commençait à profiter abondamment des fruits du riche trésor qui lui appartenait et qui lui avait été si longtemps caché, ne fut pas longtemps dans la joie de l'avoir enfin découvert et de le posséder, puisqu'à peine cette belle lumière fut-elle retirée de dessous le boisseau, afin de paraître sur la montagne où elle avait été exposée, que la divine sagesse jugea à propos de l'en retirer pour la faire briller dans un lieu bien plus honorable, le séjour des bienheureux dans le ciel.

Notre saint solitaire, étant donc mûr pour la céleste patrie, où il devait aller bientôt recevoir la couronne de la gloire préparée à son mérite, fut favorisé d'une révélation dans laquelle il apprit le jour de son décès ; il l'indiqua même à plusieurs de ses amis qui l'étaient venus voir ; et quoiqu'il se fût préparé pendant tout le cours de sa vie à la mort, par la mortification de tous ses sens et un parfait détachement de toutes les choses de la terre, néanmoins l'heureux et dernier jour qu'il attendait étant arrivé, il offrit, selon sa coutume, le sacrifice de la messe, où il eut encore le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie en forme de Viatique ; et, s'étant présenté lui-même à son Dieu, dans cette dernière action, comme une victime qui allait être consumée pour sa gloire, il rendit paisiblement son esprit au Créateur, le 1er octobre, vers l'année 550, étant âgé de quatre-vingts ans, dont il avait passé quarante dans la solitude.

Saint Vulgis est le patron de La Ferté-Milon : on l'invoque surtout contre les maladies des troupeaux.

CULTE ET RELIQUES.

Le bruit de sa mort s'étant répandu par tout le pays, une foule immense accourut assister à ses funérailles : on ne crut pas lui pouvoir choisir un lieu plus honorable pour sa sépulture que l'endroit dont il avait fait choix lui-même dans le dessein de se cacher et de s'ensevelir, pour ainsi dire tout vivant, dans les ombres des déserts et dans le tombeau d'une humilité profonde ; il fut donc mis en terre près de sa cellule, et ce fut là qu'il plut à Celui qui sait relever l'humilité de ses serviteurs, d'opérer une infinité de miracles envers tous ceux qui venaient implorer le secours de notre Saint. Peu de temps après, on bâtit en ce lieu une église que l'on dédia à l'apôtre saint Pierre, parce que l'on trouva que l'oratoire de saint Vulgis était consacré à cet Apôtre.

Dans la suite, Milon, qui était le seigneur le plus puissant de la province, jugeant que les précieuses reliques du Saint n'étaient pas en assez grande sûreté, ni dans un lieu assez honorable, les fit enlever de Troësnes (720), et les mit dans la chapelle de son château, dédiée à saint Sébastien. On avait donné à ce château le nom de La Ferté-Milon *(Firmitas Milonis)*, à cause du seigneur à qui il appartenait : c'était alors un des plus rares et des plus magnifiques édifices qui fussent dans le pays. Ce puissant seigneur fit mettre le corps de saint Vulgis dans une châsse d'argent, que l'on voit encore dans l'église de La Ferté-Milon, avec un buste aussi d'argent qu'il fit faire pour y déposer le chef du Saint. Ce fut aussi dans ce même temps que Milon, voulant dédommager en quelque façon le pays de Troësnes, et conserver à perpétuité la mémoire du lieu où le saint solitaire avait pratiqué une si longue et si dure pénitence et où il avait opéré de si grandes merveilles, y fit élever un tombeau de pierre soutenu de quatre piliers, que l'on voit dans l'église de ce village. La figure du saint solitaire est en plein relief sur ce tombeau. Il y paraît revêtu de ses habits sacerdotaux, avec un calice entre les mains ; et, pour témoignage du premier miracle qu'il fit en faveur du paysan dont nous avons parlé, on a mis au-dessus de ses pieds la figure des deux animaux auxquels il rendit la vie. Plusieurs gentilshommes d'une piété singulière se sont fait une dévotion de se succéder dans cet endroit pendant l'espace de plus de cinq cents ans, tâchant d'imiter les vertus extraordinaires du Saint qui y avait établi autrefois sa demeure, et pour lequel ils avaient conçu une estime et une vénération particulières.

Il est arrivé dans plusieurs rencontres qu'une odeur très-suave s'est exhalée du tombeau de notre Saint, comme pour marquer quelle avait été la bonne odeur des vertus que ce pieux solitaire répandait autrefois dans le pays ; et l'on prétend aussi que Dieu a fait connaître par plusieurs événements qu'il n'approuvait pas le dessein de ceux qui voulaient, quoique par de bonnes intentions, ôter son tombeau de pierre qui est à Troësnes, pour lui donner une autre place dans cette église ; on ajoute qu'il en a même coûté la vie à ceux qui ont tenté de le faire, aussi bien qu'aux ouvriers dont on s'était servi pour cet effet. Un procès-verbal, qui fut dressé en bonne forme en 1611, fait mention, entre autres, de deux maçons qui, travaillant dans cette église, près du tombeau de saint Vulgis, eurent la curiosité, malgré la défense qui leur en avait été faite, de creuser jusque sous la figure du Saint, qui est en relief sur ce petit mausolée ; malgré l'agréable odeur qui sortit aussitôt de ce lieu, et qui fut sentie par un grand nombre de personnes, les deux ouvriers, soit en punition de leur témérité, soit à cause de l'extrême frayeur dont ils furent saisis, moururent dans la même année, après quelques mois d'une vie toute languissante.

Il arriva quelque chose de semblable en 1691 : deux maçons, aussi bien que celui qui les avait mis en œuvre, moururent cette année, après avoir transporté le tombeau de notre Saint, du lieu

où il était, dans un autre de la même église. On ajoute que deux autres ouvriers, ayant encore travaillé à faire une ouverture près du même tombeau de saint Vulgis, pour y enterrer celui qui était l'auteur du transport dont nous avons parlé, parce que c'était un homme d'un mérite distingué, moururent aussi la même année ; et que celui qui les avait appliqués à cet ouvrage, quoique par un motif louable, demeura néanmoins, pendant l'espace de quatre mois, dans une langueur à laquelle les médecins ne pouvaient apporter aucun remède, n'en connaissant pas la cause. Un saint homme, très-expérimenté, lui ayant exposé que sa maladie pouvait bien être arrivée pour avoir approché de trop près du tombeau de saint Vulgis la sépulture du personnage qu'il avait enterré dans cette église, le malade, profitant de la réflexion, et regardant ce qu'il avait fait comme une faute, eut aussitôt recours à saint Vulgis, lui demandant la délivrance de son infirmité, et recouvra sa première santé par ce moyen.

Nous laissons néanmoins à la liberté du judicieux lecteur de porter quel jugement il voudra sur ces faits. Ce que nous avons de plus certain, c'est le procès-verbal que Mgr Le Gras, évêque de Soissons, fit dresser, en 1643, à la Ferté-Milon, et par lequel il paraît que, s'étant transporté en ce lieu avec ses officiers, pour y faire l'ouverture de la châsse de saint Vulgis, en présence d'une infinité de personnes distinguées qui s'y étaient rendues, pour être témoins de cette cérémonie, et de plusieurs médecins, appelés pour faire ce qui était de leur art, on trouva dans cette châsse le corps entier de notre Saint. Les médecins, en examinant scrupuleusement toutes les parties, jugèrent, par les ossements, que saint Vulgis avait été un homme fort, grand et puissant de corps, et qu'il paraissait avoir vécu jusqu'à une grande vieillesse. On eut encore la satisfaction et la joie de trouver dans cette châsse un rouleau de vélin, où les mots suivants sont écrits en lettres gothiques et parfaitement bien formées, ce que l'on assure être un témoignage de leur antiquité : *Corpus sancti Vulgisii, filioli et discipuli sancti Remigii, Rhemensis archiepiscopi :* « Voici le corps de saint Vulgis, filleul et disciple de saint Remi, archevêque de Reims ».

On trouva encore, dans la même châsse, un procès-verbal de l'an 1543, touchant la translation de cette châsse dans la ville de Soissons, à cause de quelques réparations qu'il y fallait faire. Mgr de Soissons, qui faisait cette cérémonie avec une dévotion très-tendre, ne pouvant même arrêter les larmes qui coulaient de ses yeux, tira, du consentement des parties intéressées, les deux mâchoires du corps du Saint, une de ses côtes et un os de saint Sébastien, ancien patron de la chapelle du château. Il laissa cet os de saint Sébastien et une mâchoire de saint Vulgis, à l'église de La Ferté-Milon, et on les enchâssa depuis dans un reliquaire d'argent, représentant la figure d'un ange qui les porte sur sa tête. Pour ce qui est de la seconde mâchoire et de la côte de saint Vulgis, il les emporta à Soissons, où il ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il fit faire une procession générale, au milieu de laquelle il porta ces deux reliques à découvert, dans un riche bassin d'argent. Ensuite, il en donna une à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, et se réserva l'autre. Mgr de Bourlon, son successeur, l'a depuis fait enchâsser dans un précieux reliquaire. Il était resté une seule dent à l'église de Troësnes, qui possédait autrefois tout le corps ; mais, en 1652, elle leur fut enlevée par les Lorrains, qui voulurent avoir la satisfaction de posséder dans leur pays quelques parcelles des reliques d'un si grand Saint.

La ville de La Ferté-Milon attribue à la protection de saint Vulgis, son patron, de n'avoir point été pillée et détruite par l'armée des Lorrains, qui étaient tout disposés à donner l'assaut à cette place, si les prières que l'on adressa au ciel par l'entremise du protecteur de cette ville, n'eussent fait changer leur dessein. Terminons en rapportant ce qui arriva, en 1714, au sujet des bestiaux qui mouraient de tous côtés, ce qui causait une affliction extrême à tout le peuple. Toute la province et même les pays voisins, eurent recours au pouvoir de saint Vulgis ; une infinité de processions arrivaient sans cesse de toutes parts à son église, pour y faire leurs prières et y célébrer des messes solennelles. On a reçu dans cette occasion un si puissant secours de ce saint avocat, qu'on ne fait point difficulté d'assurer que les deux endroits qui ont saint Vulgis pour patron, n'ont perdu, dans le désastre qui se faisait sentir ailleurs, aucune de leurs bêtes, dans le temps des maladies qui régnaient partout.

Cf. Acta Sanctorum, 1er octobre.

SAINT BAVON [1], COMTE D'HESBAYE,

ERMITE ET CONFESSEUR, PATRON DE GAND ET DE HAARLEM

Vers 654. — Pape : Saint Eugène Ier. — Roi d'Austrasie : Sigebert II. — Roi de Neustrie et de Bourgogne : Clovis II.

Non quia magnus eras, te gloria magna beatum
Sed contempta decus gloria magna facit.

Ce n'est point la grandeur de ta naissance qui fait aujourd'hui ta gloire : elle te vient, au contraire, de ce que tu l'as méprisée.

Saint Livin, *Epitaphe de saint Bavon.*

Cet illustre pénitent, l'une des gloires de la religieuse Belgique, accompagna quelque temps dans ses missions l'apôtre saint Amand, dont Dieu s'était servi pour l œuvre de sa conversion. Leurs rapports mutuels méritent d'être rappelés pour l'édification des âmes chrétiennes.

Saint Bavon naquit de parents illustres qu'il paraît avoir perdus de bonne heure. Peut-être cette circonstance l'empêcha-t-elle de recevoir une éducation de famille qui aurait pu adoucir la sauvage rudesse de son caractère et modérer l'impétuosité de ses penchants. Dès ses premières années il se signala tristement par tous les excès auxquels une ardente nature, viciée dans sa direction, peut emporter un jeune homme qui n'a d'autre règle que sa volonté et ses caprices. Allié par son père Agilulfe, comte d'Hesbaye [2], et sa mère, la noble Adeltrude, aux plus illustres familles d'Austrasie, et en particulier à la maison des Pépin, Bavon demanda et obtint du comte Odilon la main de sa fille, dont les chastes attraits avaient subjugué son cœur. Cette alliance était une grande faveur du ciel accordée à Bavon : il serait difficile de dire s'il y correspondit d'abord. Tout porte à croire que le terrible leude ne reçut que plus tard le premier coup de la bouche d'une enfant, dont la naissance avait encore resserré les liens qui l'unissaient à sa vertueuse compagne. Aglétrude, innocente petite fille, croissait en âge et en piété sous les yeux de ses parents et appelait par ses supplications les miséricordes de Dieu sur son père, devenu par ses emportements l'effroi de toute la contrée. Ces deux âmes, qui n'avaient d'autre force que leurs prières, commencèrent à fléchir cet homme que rien sur la terre n'aurait su maîtriser.

Tel était Bavon; son âme, déjà ébranlée par les vertus de son épouse et de sa fille, aspirait à rentrer dans la bonne voie, quand il se sentit frappé au cœur à une époque où saint Amand était de retour dans ces contrées après une de ses missions. Sa pieuse compagne, comme une fleur moissonnée avant le temps, commence tout à coup à languir, à perdre ses forces, et bientôt elle descend au tombeau. La douleur de Bavon ne saurait s'exprimer. Les larmes, les sanglots, les rugissements qu'il poussait dans sa

1. Ou Allowin, et, en latin, *Bavo*, *Alloynus*, *Adloïnus*, *Adlowinus*.

2. L'Hasbain ou Hesbaye était une partie de l'ancienne principauté de Liége; elle s'étendait sur la rive gauche de la Meuse, depuis Liége jusqu'à Huy, et renfermait, outre Liége, Saint-Trond, Tongres, Héristal, Landen, Huy. Ce pays est le berceau des Carlovingiens.

tristesse, brisaient les cœurs les plus durs. C'était l'heure de la grâce : il y fut fidèle cette fois.

En ces jours de deuil, le nom d'Amand retentit à son oreille. Aussitôt Bavon sent s'éveiller en lui des désirs qui l'agitent et le pressent. Il quitte son château, trop longtemps témoin de ses violences, et se dirige vers le monastère de Gand. Là, tout en larmes, il se jette aux pieds d'Amand, puis, faisant l'humble aveu de ses crimes, il demande la pénitence. « Saint pontife », s'écrie-t-il, « pour le salut de mon âme, donnez-moi de sages conseils. Je veux les suivre; je veux corriger ma vie tout entière et la purifier. Je m'abandonne à vous, saint pontife; ayez pitié de moi, sauvez-moi ». Saint Amand, au comble du bonheur, relève Bavon, le reçoit avec charité comme une brebis qui rentre au bercail, et mêlant les larmes de la joie à celles du repentir, il lui déclare qu'il est prêt à se sacrifier lui-même, s'il le fallait, pour le sauver.

Après ces premiers transports et ces épanchements mutuels du cœur, le saint missionnaire adresse à Bavon de salutaires avertissements. Il lui représente le profond dégoût que l'âme chrétienne doit avoir pour un monde plongé dans la malice; où les vertus sont méprisées, les passions et les vices honorés. Il lui remet devant les yeux les douceurs ineffables de la cité céleste, où les justes béniront le Seigneur durant l'éternité et où tous ceux qui ont été saintement unis sur la terre se retrouveront auprès du trône de Dieu. Amand lui disait encore les efforts du démon pour détourner les hommes du salut, et les délicieuses consolations que Dieu répand dans le cœur de ceux qui se dévouent à son service.

Bavon écoutait ces paroles du saint évêque : elles tombaient sur son cœur comme une rosée douce et féconde, qui allait produire des fruits abondants. En ce moment tous les souvenirs de sa vie passée se représentent à sa mémoire; il se rappelle les vertus de son épouse, qu'il reverra dans le séjour de bonheur promis au repentir comme à l'innocence; il se rappelle les douces caresses et les prières de la petite Aglétrude, l'image vivante de sa mère; puis après, reportant de nouveau sa pensée sur les crimes de sa jeunesse, il laisse un libre cours aux sanglots qui s'échappent de sa poitrine et aux larmes dont son visage est inondé. Mais Amand adoucit sa douleur et lui répète sans cesse que le Seigneur est bon, plein de miséricorde, et qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Bavon avait déchargé son cœur du pesant fardeau de ses iniquités; il commençait à goûter les douceurs de la paix dans une conscience purifiée. Après plusieurs jours passés auprès de saint Amand, il retourna dans son château. Arrivé au milieu des siens, cet homme, jusqu'alors la terreur du pays, et dont ses serviteurs eux-mêmes n'approchaient qu'en tremblant, se met à distribuer ses biens aux pauvres, aux infirmes, aux malheureux de toute condition. Sa parole, autrefois dure et hautaine, est devenue douce et pleine de bonté; ses manières respirent la bienveillance et la plus affectueuse charité. L'humilité de ses sentiments, la sagesse de sa conduite, édifient tous ceux qui le voient, et chacun répète, en bénissant Dieu, que la grâce a touché Bavon et qu'il est devenu un homme nouveau.

Ayant partagé ses richesses aux pauvres et aux églises de la contrée, Bavon acheva de mettre ordre à ses affaires temporelles. Puis il revint auprès de saint Amand, portant l'olivier de la paix, en fuyant, comme la colombe, ce monde qu'il n'avait que trop longtemps habité. Amand, aussi prudent dans la conduite des âmes qu'il était zélé pour l'honneur et le ser-

vice de Dieu, reçut avec bonté l'humble pénitent qui lui demandait la tonsure, afin de s'établir, par ce choix libre de sa volonté, dans l'heureuse nécessité de mieux vivre désormais. Il rappelle à Bavon qu'il est libre de rester dans le monde pour y mener une vie chrétienne, mais qu'une fois admis dans la milice cléricale ou monastique, il ne pourra plus rompre cet engagement, malgré les tentations par lesquelles le démon ne manquera point de l'assaillir. Rien ne put ébranler la résolution du noble Bavon.

Saint Amand, l'embrassant alors comme un fils bien-aimé, le conduit dans l'église du monastère. Là, prosterné devant l'autel, le pénitent dépose tout ce qui lui reste de ses insignes de guerrier et reçoit, avec un bonheur que ses larmes trahissent, l'humble tonsure des clercs. Dès ce moment il se soumet à la discipline religieuse sous la direction de Florbert, l'un des disciples de saint Amand. Quelquefois aussi il demande au saint missionnaire de l'accompagner dans ses voyages, afin de s'instruire de plus en plus dans sa compagnie et d'expier par toutes sortes de fatigues et de privations les désordres de sa vie passée. Or, telle était la ferveur de Bavon, qu'elle ne lui laissait échapper aucune occasion de témoigner la vivacité de son repentir. Un jour, il rencontre un de ses anciens serviteurs qu'il avait quelques années auparavant maltraité, frappé et fait mettre en prison. A sa vue la douleur le saisit : il s'approche de cet homme et se jetant à ses pieds : « Je t'en conjure », s'écrie-t-il, les larmes aux yeux, « oublie le mal que je t'ai fait et traite-moi comme je t'ai traité moi-même. Frappe mon corps de verges; dépouille-moi de ma chevelure comme un larron, et conduis-moi dans la prison, les pieds et les poings liés ». L'ancien serviteur de Bavon, surpris et confus, refuse d'exécuter cet ordre. Il n'oserait porter la main sur un homme autrefois son maître et qui lui apparaît aujourd'hui avec toutes les marques d'un pénitent public. Mais Bavon le presse, le sollicite, le conjure, et fait tant d'instances qu'enfin il y consent. Le vassal lie donc les terribles mains de ce comte d'Hesbaye; il lui coupe les cheveux, lui met des entraves aux pieds et aux poings, et le conduit en cet état dans une prison. Bavon bénissait Dieu de pouvoir lui donner cette satisfaction ainsi qu'aux hommes qu'il avait si souvent scandalisés et outragés par ses violences. Il resta quelque temps dans ce lieu, répandant des larmes en abondance, puis il retourna dans son monastère.

Cependant Bavon continue de se livrer aux plus effrayantes macérations. Couché sur la dure et le corps couvert d'un cilice, il ne prend pour nourriture qu'un pain d'orge détrempé dans l'eau à laquelle il mêle souvent ses larmes. Ses pieds sont dans des entraves semblables à celles des criminels renfermés dans les cachots; et comme si ces mortifications eussent été insuffisantes, il demande bientôt à mener la vie des reclus dans une étroite demeure. Cette prière, dictée par le repentir d'une âme généreuse, fut accueillie. Il sortit donc de la ville de Gand, et s'étant retiré dans un bois appelé Beila [1], il se renferma dans le creux d'un vieil orme qu'il trouva assez spacieux pour lui servir de cellule. Il se crut mieux logé dans cette maison que la nature lui avait préparée, que dans les palais les plus beaux et sous les lambris dorés. Sa pauvreté, qui était extrême, lui semblait plus abondante que l'abondance même des princes et des souverains. Il n'y vivait presque que d'oraisons et de louanges de Dieu qu'il répétait continuellement jour et nuit; sa nourriture corporelle était très-modique : elle se composait de fruits, d'herbes et de racines sauvages. Il fut enfin découvert

1. C'était sans doute le bois appelé encore aujourd'hui Beilebosch ou Belle-bosch, à un mille à peu près de Turnhout, ville de Belgique (province d'Anvers).

en ce lieu, et ce fut assez pour y attirer une infinité de personnes qui y accoururent, les unes pour écouter ses instructions, celles-ci pour lui demander le secours de ses prières, celles-là, enfin, pour admirer sa manière de vivre, semblable à celle de saint Jean-Baptiste et des premiers habitants des déserts.

Comme il se vit trop inquiété par cette multitude de personnes de toutes sortes d'états et de conditions, il s'enfuit la nuit dans une forêt extrêmement épaisse, appelée Medmedung [1]. Ayant éclairci un petit endroit en coupant les ronces et les épines qui y étaient, il se bâtit une pauvre cellule de branches d'arbres, de cailloux et de boue. Il y demeura quelque temps sans être connu de personne, n'ayant plus de conversation qu'avec Dieu et avec les Saints. Oh ! qu'il avait de joie d'être ainsi séparé de tout ce qui pouvait attacher son cœur et l'empêcher de s'élever à tous moments vers le ciel ! Des noix et des pommes sauvages, qu'il cueillait sur les arbres, faisaient son aliment ; et, si la soif le pressait, il l'apaisait par l'eau d'un ruisseau qui coulait auprès de son ermitage. Mais, quoiqu'il fût si bien caché, il ne laissa pas néanmoins d'être encore découvert ; et comme il n'était qu'à deux lieues de Gand, il vit aussitôt la foule se faire un chemin au travers des broussailles, pour avoir le bonheur de le venir voir. Ce concours prodigieux lui fit croire que sa solitude, qui le rendait singulier et le faisait remarquer entre les clercs et les moines, lui pourrait être plus nuisible que la vie de communauté ; aussi, ayant appris que saint Amand, qui continuait toujours de travailler à l'avancement de la religion dans la ville de Gand, avait assemblé des religieux sous la conduite du vénérable abbé Florbert, il demanda d'y être admis. La joie de son entrée fut mutuelle ; autant il eut de consolation d'être reçu dans cette maison de prière et de mortification, autant les religieux qui l'avaient souhaité eurent-ils d'allégresse de voir parmi eux un homme que sa naissance, sa vertu et sa vie toute miraculeuse rendaient déjà si célèbre dans tout le pays. Comme on lui bâtissait une cellule, le charretier qui menait des pierres et du bois, tomba de sa voiture et eut les jambes écrasées. Le Saint pria pour lui avec tant d'instance, qu'il le guérit : ce qui confirma merveilleusement tout le peuple, non-seulement dans l'estime de sa sainteté, mais aussi dans la croyance en la résurrection des morts et en tous les autres points de notre religion.

Après quelques années de pénitence dans cette cellule, Bavon fut inspiré d'en entreprendre une nouvelle encore plus rude et plus longue que toutes celles qu'il avait faites jusqu'alors ; il se pratiqua donc à lui-même une caverne si basse et si étroite, que, faute de hauteur, il ne pouvait être tout à fait debout, et, faute d'étendue, il ne pouvait être ni couché, ni assis, mais seulement courbé ; l'évêque saint Amand et l'abbé Florbert approuvèrent sa dévotion et le conduisirent même solennellement dans ce lieu, accompagnés du clergé et du peuple qui chantaient des psaumes et des hymnes. Bavon entra dans cette horrible prison avec une joie et une consolation qui ne peuvent s'exprimer. Son abstinence y fut extrême : il ne mangeait qu'un peu de pain sans goût et sans levain, et ne buvait qu'un peu d'eau. Son sommeil était très-court, et, durant son sommeil même, son âme, accoutumée à la contemplation, ne laissait pas de s'unir intimement à son Seigneur. Sa vie n'était qu'une prière et un amour de Dieu continuels. Au reste, on ne peut se faire une idée du bien qu'il fit à tout ce pays. Il y avait sans cesse du monde autour de sa grotte : il réconciliait les per-

1. *Medmedunc* ou *Medmedung* fut dans la suite un village célèbre, connu sous le nom de *Mendonck*, dont l'église est dédiée à saint Bavon.

sonnes animées l'une contre l'autre, accommodait les procès, convertissait les pécheurs, instruisait les ignorants, embrasait les fidèles du feu de l'amour divin. Si ses paroles n'étaient pas assez fortes pour gagner quelques endurcis, ou pour détourner les fléaux de la justice de Dieu, il redoublait ses abstinences et pratiquait des austérités inouïes. En un mot, il ne s'intéressait pas moins au bien spirituel des villes, des diocèses, des particuliers, que s'il en eût été chargé de Dieu, et s'il en eût dû rendre compte au tribunal de sa justice.

Le démon, ne pouvant souffrir les grandes victoires que cet admirable soldat de Jésus-Christ remportait sur lui, usa de toutes sortes de ruses et d'artifices pour l'intimider, le remplir d'effroi et lui faire abandonner sa solitude. Quelquefois il ébranlait ce frêle bâtiment par des vents et des tempêtes épouvantables ; d'autrefois il l'environnait de feu et de flammes ; quelquefois aussi il faisait paraître tout autour de lui une infinité de dragons, de lions, d'ours, de loups et d'autres bêtes sauvages. Mais Bavon se moquait de ces spectres, et, s'appuyant sur le secours de son Dieu, il défiait tout l'enfer de l'arracher et de le faire sortir de sa prison volontaire. Un jour, après un rude combat, il s'endormit un peu de lassitude, et pendant son sommeil, un ange lui apparut sous la forme d'une colombe, et remplit son âme et ses sens de tant de délices, qu'il croyait déjà être dans le ciel. Il ne pensa plus depuis qu'à quitter la terre pour aller jouir du bonheur de la vue de Dieu. Il fut encore assuré de sa béatitude par une croix de lumière qui descendit sur sa tête en présence d'une grande multitude de peuple, accouru pour recevoir ses instructions.

L'heure de son décès approchant, il souhaita d'être assisté, dans ce dernier moment, par un saint prêtre nommé Domlin, curé de Turnhout. Ce prêtre était fort éloigné, et le garçon qui assistait notre Saint ne savait pas le chemin de son presbytère : il se mit néanmoins en état d'y aller ; un ange s'étant joint à lui, le conduisit sûrement, et le ramena avec ce vénérable ecclésiastique, dont saint Bavon souhaitait la présence. Peu de temps après, une troupe d'esprits bienheureux descendit dans sa cellule pour recevoir son âme et la porter dans le séjour de la béatitude. « Adieu », dit-il alors aux assistants, « adieu, sainte compagnie de serviteurs de Dieu ; Jésus-Christ est lui-même présent. Mon âme, sors de ta prison et va au-devant de lui ». Disant ces mots, il expira. C'était le 1er octobre, vers 654. Les religieux étaient tous baignés de larmes ; mais ils furent consolés lorsqu'ils apprirent que cette âme bienheureuse était apparue à sainte Gertrude, afin de la prier d'envoyer des linceuls pour ensevelir son corps. Son convoi fut environné non-seulement de prêtres et de religieux, mais aussi de seigneurs et de nobles, et surtout d'un nombre infini de pauvres, de veuves, d'orphelins et de misérables, qui ne pleuraient pas moins amèrement sa mort que s'ils eussent perdu leur père et leur mère.

On représente saint Bavon : 1° retiré dans le creux d'un arbre qui lui sert de cellule ; 2° portant, comme marque de sa noblesse, soit une armure, soit un riche costume, et une épée nue à la main ; 3° ayant sur le poing gauche un faucon, en signe de seigneurie ; 4° coiffé d'une toque panachée, vêtu d'un long manteau de prince, et tenant parfois un livre à la main, pour indiquer les méditations auxquelles il se livra dans sa retraite ; 5° guérissant, comme nous l'avons dit, un homme qui avait eu les jambes brisées par son chariot ; 6° portant une église sur la main, comme fondateur (du moins par l'intermédiaire de ses disciples) de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, qui plus tard prit le nom de Saint-Bavon ; 7° avec le bour-

don et le bâton de l'ermite ; 8° ayant parfois entre les bras une grosse pierre qu'il transporte dans son ermitage pour s'en servir comme d'oreiller. Cette pierre se conserva longtemps à Mendonck (Flandre orientale), en mémoire du Saint. On invoque saint Bavon contre la coqueluche : il est patron de Gand et de Haarlem.

CULTE ET RELIQUES.

Soixante gentilshommes, touchés de l'exemple que leur avait laissé saint Bavon, se consacrèrent aux austérités de la pénitence. Ils firent bâtir à Gand l'église de son nom, laquelle fut d'abord desservie par des chanoines, puis par des religieux de Saint-Benoît. Le pape Paul III sécularisa le monastère en 1537, à la prière de l'empereur Charles-Quint. Ce prince, ayant fait construire une citadelle en cet endroit, transféra le chapitre, trois ans après, dans l'église de Saint-Jean, qui, depuis ce temps-là, possède les reliques et porte le nom de Saint-Bavon. Cette église devint cathédrale, lorsqu'en 1559 Paul IV érigea un évêché à Gand, par la demande que lui en fit Philippe II, roi d'Espagne. Saint Bavon est patron de cette ville, il l'est aussi de l'église de Haarlem (Hollande Septentrionale), où l'on garde avec respect une partie assez considérable de ses reliques.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes ; Godescard ; *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier ; *Acta Sanctorum*, 1er octobre ; Mabillon ; *Vie du Saint*, par Thierry, abbé de Saint-Trond ; Lecointe, *ad annum* 649 ; Pagi, *Crit. in Baron.*, *ad annum* 631 ; *Acta Sanctorum Belgii* ; Sanderus, *Rer. Gandav.*

LA SOLENNITÉ DU SAINT ROSAIRE

Pontificat de Clément XII (1730-1740).

> Saint Dominique convertit cent mille Albigeois en leur faisant connaître et aimer les mystères adorables du saint Rosaire. Imitons l'exemple de ce grand ouvrier des gloires temporelles de la Reine des Anges, et nous travaillerons avec fruit à la conversion de ces Albigeois du XIXe siècle qui blasphèment tout ce qu'ils ignorent et se dépravent dans les choses qu'ils n'étudient qu'au profit de leurs abjectes passions.
>
> M. l'abbé Combalot, *Instructions*.

En action de grâce de la victoire remportée à Lépante, ville forte et port de la Grèce moderne, par les chrétiens, le premier dimanche d'octobre (7 de ce mois), de l'année 1571, le saint pape Pie V (1565-1572) institua une fête annuelle sous le titre de Sainte-Marie de la Victoire. Deux ans après, Grégoire XIII (1572-1585) changea ce titre en celui de Notre-Dame du Rosaire, et approuva une office propre de la fête pour toutes les églises où il y avait un autel dédié sous l'invocation de Sainte-Marie du Rosaire. Clément X (1670-1676) étendit la fête à toutes les églises de la domination espagnole. L'armée de l'empereur Charles VI ayant défait les Turcs près de Temeswar (Hongrie), le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, l'an 1716, et ces infidèles ayant levé le siége de Corfou (l'ancienne Corcyre, chef-lieu d'une des Ioniennes), le jour de l'Octave de l'Assomption de la même année, Clément XII (1730-1740) rendit universel l'office de la fête du Rosaire.

Nous avons déjà parlé, dans la vie de saint Dominique de Gusman[1], de l'établissement du saint Rosaire, qui reconnaît ce bienheureux Patriarche pour son instituteur; mais, comme c'est en ce temps que l'Eglise en fait mémoire dans son martyrologe, qu'on en célèbre la solennité dans toutes les églises de l'Ordre des Frères Prêcheurs et dans beaucoup d'autres, qui participent à la même dévotion, nous avons cru qu'il était nécessaire d'en faire ici un discours à part, en faveur de ceux qui composent cette grande Confrérie. Nous remarquons donc qu'il y a trois choses à distinguer dans le Rosaire : sa matière, sa forme et l'union sacrée et religieuse des fidèles qui s'obligent à le réciter, ce que nous appelons Congrégation ou Confrérie.

Pour sa matière, elle consiste dans les prières les plus saintes et les plus augustes qui puissent jamais sortir de la bouche d'un chrétien, à savoir : le Symbole de la foi, composé par les Apôtres au temps de leur séparation, par les lumières et le mouvement du Saint-Esprit; l'Oraison dominicale, enseignée par Jésus-Christ même à ses disciples, lorsqu'ils lui demandèrent de quelle manière ils devaient prier ; et la Salutation angélique, qui est le salut que l'ange Gabriel apporta du ciel à la glorieuse Vierge, pour lui déclarer qu'elle allait être la Mère de Dieu, avec les bénédictions que sainte Elisabeth, sa cousine, lui donna, lorsqu'elle reçut sa visite, et une supplique que l'Eglise y ajoute, pour implorer son intercession auprès de Dieu, tant durant notre vie qu'à l'heure de notre mort.

Le Symbole comprend, en douze articles, les principaux mystères de notre foi, et même on peut dire qu'il les comprend tous, puisqu'en confessant la sainte Eglise catholique, qui est notre mère et notre maîtresse, il embrasse toute sa doctrine et s'attache inséparablement à toutes ses décisions. En le récitant, on fait un acte excellent de foi et de soumission à toutes les vérités révélées ; on adore le Père éternel, comme principe de notre création ; on adore son fils, comme auteur de notre rédemption ; on adore le Saint-Esprit, comme source de notre sanctification. On se porte à ces trois personnes divines dans l'unité de leur essence par un mouvement de pur amour ; on se remplit des mystères de Jésus-Christ naissant, souffrant et glorieux ; on se propose les fins dernières, qui sont la mort, le jugement, la récompense des bons et le châtiment des impies ; on anime son espérance par la considération des secours que les justes se rendent les uns aux autres dans l'union de charité qui est entre eux, et par la vue des remèdes que Dieu a mis dans son Eglise pour la rémission des péchés. Enfin, on se console des misères de la vie présente par l'attente de la résurrection et d'une vie bienheureuse qui ne finira jamais.

L'Oraison dominicale est la plus excellente et la plus parfaite des oraisons vocales. C'est l'abrégé de toutes les autres, comme Jésus-Christ, selon le prophète Isaïe, est la parole abrégée du Père éternel. Elle contient avec un ordre merveilleux tout ce que l'on peut légitimement demander, soit de spirituel ou de temporel, et tant pour l'exemption du mal que pour l'avancement au bien. Elle s'étend aux bienfaits de la nature, de la grâce et de la gloire, et à ce qui regarde l'honneur de notre Père céleste, notre propre intérêt et celui de notre prochain. Elle renferme des actes éminents de toutes les vertus, comme de la foi, de l'humilité, du détachement des choses temporelles, du désir ardent des biens éternels, de la confiance en Dieu, de la résignation à sa volonté et aux ordres de sa Providence, du

1. Au 4 août, tome IX, page 273.

pardon des injures et de la charité envers le prochain. Elle a une force et une vertu merveilleuse, puisque le Père éternel n'a garde de rejeter une prière que son Fils même nous met à la bouche, et dont il est l'auteur et le maître. Enfin, c'est l'unique prière nécessaire à tous les chrétiens, et le modèle par lequel nous devons régler tout ce que nous devons demander.

La Salutation angélique, avec tout ce qui l'accompagne, est le plus rare et le plus éclatant éloge que nous puissions offrir à la glorieuse Vierge Marie. Elle nous découvre ses grandeurs, elle nous explique ses perfections et ses vertus, elle nous représente son crédit infini auprès de Dieu, elle nous rend témoignage de ses bontés et de ses miséricordes envers nous; elle nous donne l'assurance de nous approcher de son trône et d'implorer son secours, elle nous excite à l'amour et à la confiance envers elle. En un mot, elle nous la fait considérer, non-seulement comme Mère de Dieu, mais aussi comme notre mère et comme la plus tendre et la plus aimable de toutes les mères.

Pour la forme du Rosaire, elle consiste dans l'ordre et la disposition de ces différentes prières. Et, premièrement, après avoir fait le signe de la croix pour se munir contre les tentations du démon, pour implorer le secours de la très-sainte Trinité, pour rapporter cette action à sa plus grande gloire et pour réveiller dans son cœur la mémoire de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on récite le Symbole des Apôtres, comme on le fait au commencement de l'office divin, afin de se disposer à l'oraison par un acte de foi, suivant la doctrine de saint Paul et de saint Jacques, qui disent que celui qui s'approche de Dieu doit croire, et que, pour obtenir ce que l'on demande, il faut le demander avec foi. Ensuite on dit un *Pater noster* et trois *Ave Maria*, pour honorer les rapports de la sainte Vierge aux trois Personnes divines : au Père, dont elle est la fille bien-aimée ; au Fils, dont elle a mérité d'être la Mère, et au Saint-Esprit, qui l'a choisie pour la première et la plus excellente de toutes ses Epouses. Enfin (ce qui fait proprement le corps du Rosaire), on dit quinze dizaines d'*Ave Maria*, en commençant chaque dizaine par un *Pater noster*, en mémoire des cinq mystères joyeux, des cinq mystères douloureux et des cinq mystères glorieux de Notre-Dame. Les *cinq mystères joyeux* sont : son annonciation et la conception du Verbe divin dans ses chastes entrailles ; sa visitation et l'influence de grâce que fit son Fils sur saint Jean-Baptiste, l'un et l'autre étant encore dans le sein de leurs mères; son enfantement et la naissance de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem ; sa purification, et l'offrande qu'elle fit du Sauveur du monde au temple ; son voyage à Jérusalem, et le bonheur qu'elle eut d'y trouver son divin Enfant, âgé de douze ans, après l'avoir perdu. Les *cinq mystères douloureux* sont : la prière et l'agonie de Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers ; sa cruelle flagellation après avoir été pris, lié, couvert de soufflets et honteusement dépouillé ; son couronnement d'épines et l'opprobre qu'il reçut quand il fut présenté au peuple dans un état si ignominieux : ses accablements sous le fardeau de la croix, lorsqu'on le traîna au Calvaire, chargé de cet instrument de son supplice ; son crucifiement entre deux larrons, suivi de sa mort et de sa sépulture. Les *cinq mystères glorieux* sont : la résurrection du Sauveur, et la gloire inestimable dans laquelle il se fit voir à cet instant à sa très-sainte Mère, pour essuyer ses larmes et lui faire part de son bonheur ; son ascension dans le ciel, et les transports amoureux de cette divine Mère, pour l'y accompagner d'esprit et de cœur, jusqu'à ce qu'elle pût lui être

réunie effectivement par sa propre glorification ; l'envoi du Saint-Esprit, et la nouvelle plénitude de grâces dont cette auguste Reine fut comblée dans ce grand et ineffable mystère ; l'assomption de la même Vierge en corps et en âme dans le ciel ; enfin la consommation de sa gloire, par la triple couronne de grandeur, de puissance et de bonté qu'elle reçut des mains de son Créateur.

Il faut donc remarquer que, pour dire parfaitement le Rosaire, ce n'est pas assez de réciter avec dévotion les quinze dizaines qui le composent, mais il est nécessaire de s'appliquer à la méditation, ou au moins au souvenir et à la vénération des Mystères en l'honneur desquels on les récite : ce qui se fait en plusieurs manières différentes dont on trouvera la forme dans les traités qui ont été imprimés sur ce sujet. D'ailleurs, il faut savoir qu'on peut diviser le rosaire en trois parties, et en réciter chacune séparément. La première, en l'honneur des cinq mystères qui ont fait la joie de la sainte Vierge ; la seconde, en mémoire des cinq mystères qui ont rempli son cœur d'amertume et de douleur ; la troisième, en souvenir des cinq mystères qui ont commencé ou achevé sa gloire et sa béatitude ; et alors, il faudra commencer chaque partie par le Symbole des Apôtres, un *Pater noster* et trois *Ave Maria*, et c'est ce que nous appelons le *petit chapelet des cinq dizaines*.

Cette sainte méthode de prier est sans doute une invention de la charité industrieuse de saint Dominique. Il est vrai que l'usage de répéter plusieurs fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et même de se servir de grains enfilés pour en marquer le nombre, est beaucoup plus ancien et que nous en avons des exemples dans les premiers siècles de l'Eglise. On dit de saint Barthélemy, qu'il priait cent fois le jour et cent fois la nuit ; ce que de bons auteurs entendent de la récitation du *Pater noster* et de l'*Ave Maria*. Pallade, dans son *Histoire lausiaque*, chap. XXIIIe, et après lui, Cassiodore, Sozomène et Nicéphore, rapportent que saint Paul, abbé de Mont-Phermé, en Lybie, qui vivait au temps de saint Antoine le Grand, faisait par jour trois cents prières, qui étaient apparemment des *Pater* et des *Ave*, et qu'il les comptait par de petites pierres qu'il tirait pour cela de son sein. Polydore Virgile, dans son livre de l'*Invention des choses*, assure que Pierre l'Ermite, voulant disposer les peuples à la guerre sainte, sous le pape Urbain II, leur enseignait le Psautier laïque, composé de plusieurs *Pater* et de cent cinquante *Ave Maria*, de même que le Psautier ecclésiastique est composé de cent cinquante psaumes, et qu'il avait appris cette pratique des solitaires de la Palestine, parmi lesquels il était depuis longtemps en usage. Le bienheureux Alain de la Roche, de l'Ordre de Saint-Dominique, dans son *Traité du Rosaire*, rapporte que, dès le temps du vénérable Bède, qui florissait en l'année 700 de notre salut, on faisait des images ayant des chapelets à la main. Ce fut par la vertu d'un chapelet de cinquante *Ave Maria*, que le pape Léon IV, qui en fit porter à tous ses soldats, chassa, en 854, les Sarrasins des portes de Rome et de toute l'Italie. Nous lisons encore dans Surius, au 7 avril, que saint Albert, religieux de Crespin, faisait tous les jours cent cinquante génuflexions, récitant à chacune la Salutation angélique. On a trouvé dans le tombeau de sainte Gertrude de Nivelle et dans celui de saint Norbert, des grains enfilés, qui paraissaient être de précieux restes des chapelets dont ils se servaient pour marquer le nombre des oraisons qu'ils s'étaient prescrites. Mais bien qu'on puisse recueillir de ces histoires, que, dans les siècles qui ont devancé saint Dominique, il y a eu des ébauches de l'admirable dévotion du saint Rosaire,

il est certain que c'est à lui, après la sainte Vierge, que les fidèles doivent l'excellente disposition dans laquelle on le leur propose présentement. C'est ainsi qu'en parlent les papes Léon X, Pie V, Grégoire XIII et Sixte V, dans leurs bulles, où ils relèvent merveilleusement cette manière de prier, à cause de sa facilité pour toutes sortes de personnes, et qu'elle applique l'esprit aux principaux mystères de notre religion. Ce qui porta ce saint Patriarche à prêcher avec tant de zèle cette nouvelle méthode d'oraison, c'est qu'il remarqua que le progrès extraordinaire que les hérésies faisaient de son temps, tant en France qu'en Espagne, venaient de ce que les fidèles étaient dans une ignorance grossière des principes de notre foi, et que la plupart, ne sachant pas lire, n'avaient aucun usage de l'oraison. Il voulut donc remédier à ce désordre, en leur enseignant une manière de prier qui fût indépendante de la lecture et qui leur insinuât doucement et sans peine ce que nous croyons de Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

Il faudrait de gros volumes pour rapporter les merveilles qui se sont faites par la récitation du Rosaire. Des pécheurs endurcis, et dont le salut était presque désespéré, ont été convertis; des hérétiques opiniâtres et malicieux ont été éclairés; des villes, des provinces et des royaumes entiers ont été heureusement changés, soit par la réformation des mœurs, soit par l'abjuration des erreurs où ils se trouvaient engagés. Des morts ont recouvré la vie, des aveugles la vue, des sourds l'ouïe, des muets la parole, des boiteux et des paralytiques l'usage de leurs membres, et toutes sortes de malades, une santé qu'ils ne pouvaient attendre des remèdes ordinaires de la médecine. Des tempêtes ont été apaisées, des embrasements éteints, des séditions étouffées dans leurs plus grandes fureurs, des batailles importantes gagnées, et la paix rétablie en des temps où l'on n'osait plus l'espérer. Par le moyen du Rosaire, tantôt on a obtenu de la pluie pour faire fructifier les semences de la terre, tantôt on a arrêté les trop grandes inondations qui menaçaient les campagnes d'une désolation universelle. Des femmes se sont servies utilement de cette dévotion soit pour avoir des enfants, soit pour changer l'humeur farouche et impraticable de leur mari, soit pour attirer sur leur famille les bénédictions célestes, sans lesquelles elles étaient entièrement ruinées. Ceux qui y ont eu recours, ou dans leurs procès, ou dans les poursuites rigoureuses et impitoyables de leurs créanciers, ou dans les misères d'une longue captivité, en ont reçu des assistances prodigieuses et toutes surnaturelles. Plusieurs âmes ont été tirées des flammes du purgatoire, et quelques-unes même, en revenant dans leurs corps, ont évité celles de l'enfer par son efficacité et sa vertu. On ne peut compter les fruits de sainteté qu'elle a produits, non-seulement en Europe, mais aussi dans les Indes et l'Amérique; enfin, l'Eglise et tout le monde chrétien pourraient dire de cette dévotion ce que Salomon disait de la Sagesse : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa :* « Toutes sortes de biens me sont venus avec elle ».

C'est ce qui a porté les souverains Pontifes à accorder de grandes indulgences, ou plénières, ou limitées à ceux qui réciteraient pieusement le Rosaire, comme on peut le voir dans les feuilles ou rituels imprimés sur ce sujet. Mais il faut observer que le nom de *Rosaire* ne fut pas donné d'abord à cette méthode : on l'appela d'abord le *Psautier de Notre-Dame*, parce qu'on y répète cent cinquante fois la Salutation angélique, par conformité aux cent cinquante psaumes qui composent le Psautier de David : car pour le *Pater* et les trois *Ave Maria* que l'on dit immédiatement après le Symbole des Apôtres, et avant les quinze dizaines, ils ne sont pas pro-

prement du Rosaire ni de l'institution de saint Dominique, mais on les y a ajoutées sur le modèle du chapelet des sept *Pater* et des *Ave Maria*, où on les met au commencement. On l'appela aussi la *Cinquantaine sacrée*, parce qu'on divise ordinairement le Rosaire en trois cinquantaines, de même que le Psautier, et qu'on les récite séparément, comme nous l'avons déjà remarqué. Enfin, on lui a donné le nom de Rosaire, qui signifie un parterre ou un champ couvert de roses, parce qu'en effet les Oraisons dominicales et les Salutations angéliques que l'on y répète sont comme autant de roses d'une beauté et d'une odeur sans pareilles qui réjouissent admirablement le cœur de Dieu.

Il nous reste à parler de la Confrérie ou Congrégation du Rosaire, érigée pour ceux qui se veulent obliger à le réciter. On tient pour assuré que saint Dominique ne l'a établie que par l'ordre et les instructions de la sainte Vierge, lorsqu'il cherchait le moyen de réduire les Albigeois et d'exterminer les hérésies qui souillaient toute la face du monde chrétien. Elle fut dès lors un puissant préservatif qui maintint la religion des fidèles et qui les empêcha de tomber dans ces erreurs, et elle servit aussi à la conversion d'une infinité d'hérétiques. Ayant été publiée de tous côtés par ce glorieux patriarche et par ses enfants, et confirmée par un grand nombre de miracles, elle produisit des fruits merveilleux, non-seulement en France et en Espagne, où elle avait commencé, mais aussi en Italie, en Allemagne, en Russie, en Moscovie, et jusqu'aux îles de la mer Egée. Presque tout le monde s'y enrôla et apprit dans cette sainte congrégation à méditer nos mystères et à honorer Jésus et Marie. Après la mort de ce grand homme et des premiers héritiers de son zèle, cette excellente dévotion se ralentit, partie par la négligence des chrétiens, partie par l'artifice du démon, qui n'épargna rien pour la détruire et pour en abolir la mémoire ; mais, en 1460, le bienheureux Alain de la Roche, après diverses apparitions et commandements, tant de la sainte Vierge que de son père saint Dominique, la rétablit, ou, pour mieux dire, la ressuscita. Il parcourut pour cela pendant quinze ans la France, l'Angleterre, la Flandre et les pays septentrionaux, et il le fit avec tant de succès que plus de cent mille personnes entrèrent dans cette sainte Congrégation, et s'obligèrent à réciter leur Rosaire. Depuis ce temps-là les souverains Pontifes lui ont donné des éloges et accordé des faveurs et des priviléges très-particuliers. Les indulgences et les participations dont elle jouit sont si considérables, qu'elles devraient suffire pour y attirer tout le monde. On peut les voir dans la Bulle de Sixte V : *Dum ineffabilia*, datée de l'an 1586, où ce pape rapporte et confirme toutes les grâces que ses prédécesseurs lui avaient conférées ; et il ne fait point difficulté d'appeler les fidèles qui y ont donné leur nom, non pas les serviteurs ou les amis de la sainte Vierge, mais ses confrères et ses consœurs : *Confratres et consorores*. Elle s'est divisée en deux branches principales, dont la première est la Confrérie du Rosaire ordinaire, qui oblige à dire toutes les semaines les quinze dizaines, à se confesser et communier le premier dimanche de chaque mois ; et, s'il se peut faire, à assister à la procession solennelle qui se fait dans les lieux où la Confrérie est établie. La seconde est la Confrérie du Rosaire perpétuel, qui est une sainte union de plusieurs personnes qui s'accordent ensemble pour ne pas laisser passer une seule heure ni un seul moment dans toute l'année où quelqu'un d'eux ne récite cette excellente prière. Au reste, ces obligations ne sont pas sous peine de péché, mais demeurent toujours facultatives : seulement les confrères perdent, en ne s'en acquittant pas, les indulgences qui y sont

attachées, et qui sont néanmoins des trésors plus considérables que tous les biens que l'on peut posséder sur la terre.

CATALOGUE DES INDULGENCES

ACCORDÉES PAR LES SOUVERAINS PONTIFES AUX MEMBRES DE LA CONFRÉRIE DU SAINT ROSAIRE.

Sa Sainteté le pape Pie IX, par son décret *Urbis et Orbis*, du 12 mai 1851, confirme chacune des indulgences déjà accordées par ses glorieux prédécesseurs, soit aux personnes associées à la confrérie du saint Rosaire, soit à tous ceux qui le récitent ; il en accorde bénignement d'autres, qui sont notées sous chaque titre du présent catalogue avec la citation du décret mentionné, et de la déclaration y relative, émanée de la Sacrée Congrégation des Indulgences, le 2 août de la même année 1851.

I. *Le jour de l'entrée dans la confrérie.* — Les fidèles qui, sincèrement contrits, confessés et communiés, entrent dans la confrérie, obtiennent l'indulgence plénière. (Chap. II. *Sum. Indulg. SS. Rosar.*, nos 2 et 3.) — Si, étant sincèrement contrits et confessés, ils communient ce même jour dans l'église ou dans la chapelle de la confrérie, en récitant la troisième partie du Rosaire et en priant selon l'usage, ils gagneront l'indulgence plénière. (Chap. II, no 1.)

II. *Le premier dimanche de chaque mois.* — Les associés qui, étant contrits et confessés, communient dans l'église de la confrérie en priant pour l'exaltation de la sainte Eglise, gagneront l'indulgence plénière. (Chap. IX, no 1.) — Si, étant contrits, confessés et communiés, ils visitent dévotement la chapelle du Rosaire, ils gagneront l'indulgence plénière. (Chap. VI, no 2.) — L'indulgence plénière est également accordée à ceux qui, étant contrits, confessés et communiés, assisteront à la procession. (Chap. V, nos 3 et 5 ; chap. VI, no 6.) — Il y a encore plusieurs autres indulgences partielles. (Chap. V, nos 1 et 2, et chap. VII, no 5.)

III. *A l'occasion des fêtes de la sainte Vierge.* — Les associés qui, étant sincèrement contrits et confessés, ou ayant l'intention de se confesser, visiteront la chapelle du Rosaire, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil, gagneront l'indulgence plénière. (Chap. VI, no 1.) — Si outre cela, ils communient et prient selon l'usage, ils gagneront aussi l'indulgence plénière. (Chap. VI, nos 2 et 3.) — Ils gagneront aussi l'indulgence plénière si, étant contrits et confessés, ou ayant l'intention de se confesser, ils accompagnent la procession. (Chap. V, no 4.) — A l'occasion de quelques fêtes particulières de la bienheureuse Vierge, on augmente les indulgences. A la fête de l'Annonciation, les associés à la confrérie qui, étant confessés et communiés, diront le Rosaire, gagneront l'indulgence plénière. (Chap IV, no 4.) — A la fête de l'Assomption, si, étant contrits, confessés et communiés, ils visitent l'église de la confrérie en priant selon l'usage, ils gagneront, à chaque visite, l'indulgence plénière. (Chap. VI, no 9.) — L'indulgence plénière perpétuelle, applicable aux âmes du purgatoire, est accordée à toutes les personnes associées à la confrérie qui, étant confessées et communiées, visiteront, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil du lendemain, *quelque église*, et y resteront quelque temps, en priant selon l'intention du souverain Pontife, à l'occasion des fêtes suivantes, savoir : la Conception, la Nativité, l'Annonciation, la Visitation, la Purification, la Présentation, l'Assomption de la sainte Vierge, outre deux vendredis de Carême seulement, au choix de chacun, ainsi que les jours de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'Ascension et de la Pentecôte. *(Decr. Urbis et Orbis*, 12 *maii* 1851. *Declar. S. C. Indulg.*, 2 *augusti* 1851.*)* — D'autres indulgences partielles sont accordées à ceux qui, à l'occasion desdites fêtes, réciteront le Rosaire. (Chap. IV, nos 1, 3, 4 et 6), et qui visiteront l'église. (Chap. VI, nos 8 et 9.)

IV. *A la fête du saint Rosaire, premier dimanche d'octobre.* — Toutes les indulgences des premiers dimanches de chaque mois. En outre, l'indulgence plénière est accordée aux associés de la confrérie qui, étant sincèrement contrits de leurs péchés se confesseront à un prêtre de l'Ordre des Prêcheurs, et communieront dans l'église du même Ordre. (Chap. IX, no 3.) — L'indulgence plénière leur est accordée si, étant confessés et communiés, ils visitent la chapelle du Rosaire, depuis les premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil. (Chap. VI, nos 4 et 7.) Cette indulgence est commune à tous les fidèles. (Chap. VI, no 5.)

V. *Aux fêtes des mystères du Rosaire.* — Les associés qui, étant contrits de leurs péchés, confessés et communiés, visitent la chapelle du Rosaire, gagnent l'indulgence plénière. (Chap. VI,

nº 6.) — D'autres indulgences partielles leur sont accordées s'ils récitent le Rosaire (chap. IV, nºs 6 et 7), et d'autres s'ils visitent la chapelle. (Chap. VI, nº 8.)

VI. *Aux jours des stations et autres de l'année.* — Les associés, en visitant cinq autels, gagnent entièrement les mêmes indulgences, comme s'ils visitaient en pèlerinage toutes les stations de Rome. (Chap. III.) — Les jours de stations sont : la Circoncision, l'Epiphanie, les trois dimanches de la Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime ; depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Quasimodo, tous les jours ; la fête de saint Marc et les trois jours des Rogations ; l'Ascension, la veille et le jour de la Pentecôte jusqu'au samedi suivant, tous les jours ; les Quatre-Temps de septembre ; les dimanches de l'Avent et les Quatre-Temps de décembre ; la veille de Noël, le jour de Noël, trois stations pour les trois messes ; les trois fêtes qui suivent Noël. *(Miss. Rom.)* — Les associés qui, étant sincèrement contrits de leurs péchés, confessés et communiés, visiteront l'autel du Rosaire, gagnent l'indulgence plénière les jours suivants, savoir : le troisième dimanche d'avril (chap. VI. nº 4) ; les jours de la Fête-Dieu et du saint titulaire de l'église (chap. VII, nº 6) ; et ils gagnent l'indulgence plénière, les dimanches entre l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, si, étant contrits et confessés, ils communient et prient selon l'usage. (Chap. IX, nº 2.)

VII. *Pour la récitation du Rosaire.* — Les personnes associées à la confrérie, si elles récitent le Rosaire entier, gagneront toutes les indulgences accordées à ceux qui, en Espagne, récitent la couronne de la sainte Vierge. Parmi ces indulgences, il y a une indulgence plénière. (Chap. III, nº 11.) — S'ils le récitent pendant toute la semaine, outre lesdites indulgences, ils gagnent deux années d'indulgence pour chaque troisième partie (chap. III, nº 8), plus, sept années et sept quarantaines *(ibid.*, nº 10), et s'ils sont contrits de leurs péchés et confessés, ils en obtiennent dix années et dix quarantaines *(ibid.*, nº 6) ; enfin l'indulgence plénière applicable une fois dans la vie. (Chap. IX, nº 2.) — Les personnes associées à ladite confrérie et les autres fidèles qui, étant au moins sincèrement contrits de leurs péchés, réciteront dévotement *ensemble, soit chez eux, soit à l'église, dans les oratoires publics ou privés*, la troisième partie du Rosaire, gagneront une indulgence de dix ans et d'autant de quarantaines perpétuelles, applicables aux âmes du purgatoire. *(Decr. Urbis et Orbis,* 12 *maii* 1851. *Declar. S. C. Indulg.*, 2 *augusti* 1851.*)* — Tous les fidèles qui réciteront le Rosaire entier, ou la troisième partie, gagneront cent jours d'indulgences pour chaque *Pater* et chaque *Ave ;* si, pendant un an, ils en récitent au moins la troisième partie, en se confessant et en communiant un jour à leur choix, ils gagneront l'indulgence plénière, pourvu que les chapelets soient bénits par les religieux de l'Ordre des Prêcheurs. *(Bened. XIII,* 13 *aprilis* 1726 ; Bref *Sanctissimus.)* S'ils ont l'habitude de réciter la troisième partie du Rosaire au moins trois fois dans chaque semaine, et si, étant confessés et communiés, ils visitent *quelque église ou oratoire public*, en y priant pendant quelque temps selon l'intention du souverain Pontife, ils gagneront, le dernier dimanche de chaque mois, l'indulgence plénière perpétuelle, et applicable aux âmes du purgatoire. *(Decr. Urbis et Orbis,* 12 *maii* 1851. *Declar. S. C. Indulg.*, 2 *augusti* 1851.*)* Ce sont précisément les indulgences déjà accordées à sainte Brigitte, ainsi qu'il résulte du catalogue de ces mêmes indulgences. *(4 decemb.* 1714, *in Bullar. Clem. XI.)*

VIII. *Pour la messe votive du saint Rosaire.* — Les prêtres qui, jouissant de cette faculté, célèbrent la messe votive du saint Rosaire, et tous les religieux et religieuses de l'Ordre dominicain, ainsi que toutes les personnes associées à la confrérie du Rosaire, qui, étant contrits de leurs péchés et confessés, ou ayant l'intention de se confesser, entendront cette messe en priant selon l'usage, gagnent toutes les indulgences accordées à ceux qui récitent le Rosaire entier. (Chap. X, nº 6.) — En outre, une fois par mois, s'ils sont habitués à dire ou à entendre cette messe, étant confessés et communiés, ils gagnent toutes les indulgences accordées pour la procession du premier dimanche de chaque mois. (Chap. X, nº 7.)

IX. *Pour différentes œuvres de piété.* — Les associés qui assistent au *Salve*, après *Complies*, obtiennent cent jours d'indulgence. (Chap. VII, nº 4.) En outre, à l'occasion des fêtes de la sainte Vierge, des Apôtres et des Saints de l'Ordre des Dominicains, on ajoute trois ans et trois quarantaines. *(Ibid.)* Tous les samedis et toutes les fêtes de l'année, on ajoute encore quarante jours, et les samedis de Carême une année. *(Ibid.*, nºs 1 et 6.) — Une indulgence de trois ans et de trois quarantaines leur est accordée s'ils visitent les malades pendant plus de trois cents jours. Ils gagneront les mêmes indulgences s'ils accompagnent les morts à l'enterrement. En assistant aux services funèbres qui ont lieu chaque semaine, ils obtiennent huit années d'indulgence ; enfin, outre plusieurs autres indulgences particulières, ils gagnent généralement soixante jours d'indulgence pour chaque œuvre de charité et de piété. (Chap. VII, *per tot.)* — En visitant la chapelle du Rosaire, les associés à la confrérie gagnent chaque fois cent jours d'indulgence. (Chap. VI, nº 4.) S'ils font réciter par d'autres le Rosaire, il leur est accordé chaque fois une indulgence de cent quarante jours. (Chap. III, nºs 1 et 4.) Si, étant contrits de leurs péchés, ils portent le Rosaire en l'honneur de la sainte Vierge, ils obtiendront une indulgence de cent ans et d'autant de

quarantaines. (Chap. III, nº 3.) Enfin, une indulgence de cinq ans et de cinq quarantaines leur est accordée si, à la fin de chaque *Ave Maria*, ils prononcent le nom de Jésus *(ibid.)* et d'autres encore. (Chap. IV, nº 5.)

X. *Pour les malades et autres légitimement empêchés.* — L'indulgence plénière de la procession au premier dimanche de chaque mois peut être gagnée par les associés pendant qu'ils voyagent, qu'ils naviguent, ou qu'ils prêtent service, s'ils récitent le Rosaire en entier, et par les malades ou par ceux qui en sont légitimement empêchés, s'ils en récitent la troisième partie, pourvu qu'ils soient sincèrement contrits de leurs péchés et qu'ils aient la ferme intention de se confesser et de communier aux jours établis par l'Eglise. (Chap. XI.) — Ils peuvent aussi gagner l'indulgence plénière accordée pour la visite de la chapelle du Rosaire, à l'occasion de la fête de chacun des quinze mystères, pourvu qu'ils récitent le Rosaire, comme il a été dit ci-dessus. *(Ibid.)* — Les associés malades peuvent gagner l'indulgence plénière qui est accordée pour la communion faite le premier dimanche du mois dans l'église de la Confrérie, et pour la procession du même dimanche, si, étant confessés et communiés, ils récitent le Rosaire devant quelque pieuse image. (Chap. V, nº 2, chap. IX, nº 1.) — Il y a encore d'autres indulgences partielles pour les malades, etc. (Chap. VII, nºs 4 et 5.)

XI. *A l'heure de la mort.* — Les associés qui réciteront le Rosaire pendant la semaine gagneront, à l'heure de la mort, l'indulgence plénière, que le prêtre applique au moyen de la formule appelée absolution du Rosaire. (Chap. IV, nº 2, et chap. X, nº 1, *et post.* chap. XII.) — Indulgence plénière à l'heure de la mort pour lesdits associés qui auront reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. (Chap. II, nº 1, et chap. X, nº 1.) — L'indulgence plénière leur est également accordée si, ayant récité le Rosaire au moins une fois, et étant sincèrement contrits de leurs péchés et confessés, ou ayant l'intention de se confesser, ils meurent en tenant dans les mains le cierge bénit du Rosaire. (Chap. X, nº 2.) — Ils gagnent aussi l'indulgence plénière si, étant confessés et communiés, ils invoquent, à l'heure de la mort, de bouche et de cœur, le saint nom de Jésus, ou du moins de cœur, s'ils ne peuvent le prononcer de bouche. (Chap. X, nº 3.) — Indulgence plénière si, à l'heure de la mort, recevant les derniers Sacrements et professant la foi de la sainte Eglise romaine, ils récitent le *Salve Regina* et se recommandent à la bienheureuse Vierge. (Chap. X, nº 4.) — Enfin, ils gagnent l'indulgence plénière si, étant sincèrement contrits de leurs péchés, confessés et communiés, ils invoquent le saint nom de Jésus de cœur, s'ils ne peuvent l'invoquer de bouche, ou s'ils donnent quelque signe de contrition. (Chap. X, nº 5.)

XII. *Pour les morts.* — L'autel du saint Rosaire est privilégié chaque fois que quelque prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs seulement célébrera la messe des morts (si la rubrique du jour le permet) et même (si la rubrique du jour ne le permet pas) celle des vivants, avec l'application du sacrifice. *(D. S. R. Congr.*, 31 julii 1848, *Manuale Decr. Romæ*, 1853, p. 286, nº 996, pour l'âme d'un associé à la Confrérie du Rosaire.) (Chap. XII, nº 1.) Ce privilége fut ensuite amplifié et étendu à tous les autels des églises des religieux dominicains, au bénéfice et à la délivrance des âmes de tous les fidèles qui souffrent dans le purgatoire. *(Bened. XIII*, Bref *Exponi nobis*, 22 *septembris* 1724.) — Les prêtres associés à la Confrérie du Rosaire jouissent du privilége de l'autel, comme les prêtres de l'Ordre dominicain, mais, quand à eux, ce privilége est restreint au seul autel du Rosaire ; et, comme il n'est pas personnel, mais local, il s'ensuit que l'église où n'existe pas cet autel ne jouit point de ce privilége *(S. Congr. Indulg.*, 7 *junii* 1842.) — Toutes les indulgences accordées aux personnes associées à la Confrérie du Rosaire peuvent être appliquées, par manière de suffrage, pour le soulagement des âmes des fidèles trépassés. (Chap. XII, nº 3.)

Il y a quantité d'auteurs qui ont décrit les excellences du Rosaire, et rapporté, en détail, les miracles qui se sont faits par son moyen ; entre autres le bienheureux Alain de la Roche, le fameux docteur Martin Navarre d'Azpilcuéta, Thomas Bzovius dans ses *Annales*, Justin de Micovie dans ses *Discours sur les Litanies*, et Bellet, dans son traité intitulé ; *L'Adoration chrétienne et la solide dévotion du Rosaire.* 1754. — Cf. *Année dominicaine*, et *Trésor des vivants et des morts.*

SAINT PIAT OU PIATON [1], DE BÉNÉVENT,

APÔTRE DE TOURNAI ET MARTYR (vers 287).

Saint Piat naquit à Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, de parents riches et nobles. Ayant reçu le don de la foi et la connaissance de la vérité, il ne crut pas pouvoir en marquer mieux sa

1. En latin *Piatus*, *Piato*, *Piatonus*.

reconnaissance à Dieu, qu'en lui sacrifiant sa vie pour en obtenir de semblables grâces en faveur de ceux à qui il avait été inspiré d'aller porter la lumière de l'Evangile. Il quitta son pays dans cette vue, comme saint Lucien et plusieurs autres grands Saints, pour venir jusqu'aux extrémités des Gaules et s'acquitter d'une obligation que sa charité seule lui imposait ; accompagné de saint Chrysole ou Chryseuil et de saint Eugène, il arriva à Tournai, ville forte de Belgique (Hainaut). On dit qu'il alla d'abord à Chartres pour y prêcher le saint Evangile ; mais que, trouvant les cœurs endurcis, il passa outre et se rendit à Tournai. En deux mois il convertit à la foi de Jésus-Christ trente mille païens, sans comprendre les femmes et les enfants. Le premier qui reçut le Baptême fut un nommé Irénée, qui donna sa maison pour servir d'église : notre Saint la dédia et la consacra à Dieu. C'est aujourd'hui l'église Notre-Dame de Tournai.

Comme saint Piat prêchait au milieu de la place, il aperçut les gardes de Rictiovare, président et gouverneur de la Gaule, qui avaient ordre de se saisir de lui et de le faire mourir. Il en avertit les chrétiens qui l'écoutaient et se retira, accompagné de quelques disciples dévoués ; mais les bourreaux le poursuivirent et l'arrêtèrent, et, après avoir tué en sa présence et sur-le-champ ceux de sa suite, ils le mirent en prison. Parmi les tourments qu'ils lui firent endurer, il est constant qu'ils lui percèrent les doigts, entre les ongles et la chair, avec de gros clous ardents. Puis, voyant sa constance inébranlable, ils lui coupèrent le sommet de la tête au milieu de la place publique de Tournai, où il tomba mort, le premier jour d'octobre de l'an 287.

Sa mort fut accompagnée de plusieurs miracles, dont le plus grand fut que le Martyr se dressa sur les pieds, recueillit avec ses mains le sommet de sa tête, sortit de Tournai et le porta jusqu'à Séclin (Nord), où il tomba par terre, mourut pour la seconde fois et fut enseveli par les chrétiens. C'est dans ce village, situé à deux lieues de Lille, vers le midi, et à quatre lieues de Tournai, que son corps fut trouvé, dans le VIIe siècle, par saint Eloi, évêque de Noyon, qui tira les clous dont nous avons parlé, les montra au peuple en témoignage du martyre de saint Piat, lui donna une nouvelle et honorable sépulture au même endroit, et dressa un magnifique mausolée sur son tombeau. Il n'y épargna point l'argent, l'or et les pierreries, comme le raconte saint Ouen. Il paraît aussi qu'on y éleva une église, dédiée sous le nom de Saint-Piat ; mais le corps du saint Martyr en fut enlevé, vers 881, pour être transporté à Saint-Omer, à cause des Normands, et ensuite à Chartres où l'on bâtit sous son invocation une église collégiale. Ce trésor, qui était entier, fut arraché de sa châsse par les révolutionnaires, en 1794, et enterré avec d'autres reliques dans un cimetière voisin ; on jeta par dessus de la chaux vive. Il fut retrouvé en 1816, reconnu par ceux qui avaient été chargés de le mettre en terre, et placé honorablement dans l'église d'où on l'avait tiré, et qui est aujourd'hui l'église cathédrale de Chartres. Il existe, à trois lieues de Chartres, un village qui porte le nom de Saint-Piat (Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres, canton de Maintenon), et dont l'église est sous l'invocation de ce Saint. On trouve au même diocèse un grand nombre d'églises ou chapelles placées sous le patronage de saint Piat. L'église cathédrale en particulier célèbre sa fête avec solennité. La ville de Tournai s'est aussi distinguée de tout temps par sa dévotion envers saint Piat. Outre l'église qui lui est dédiée, elle possédait une croix que l'on appelait la croix de saint Piat, et qui était placée dans le cimetière voisin. La veille de la fête du Saint, tout le clergé de la ville épiscopale se transportait en procession dans son église pour l'invoquer. Aujourd'hui encore, dans les différentes parties de la cathédrale, on rencontre son image, soit vis-à-vis du portail de la nef, soit au frontispice du jubé, dans le transept et sur les vitraux du chœur.

Mais c'est surtout au bourg de Séclin que le culte de saint Piat est célèbre depuis des siècles. Cousin, dans son *Histoire de Tournai*, dit que toutes les paroisses des décanats de Lille, au nombre de quatre-vingt-quatorze, y venaient chaque année en procession. Après avoir rempli leurs devoirs de religion, beaucoup de pèlerins allaient puiser de l'eau à la fontaine qui se trouve dans la crypte de l'église, auprès de l'ancien tombeau de saint Piat. La foi des fidèles a été souvent récompensée par des guérisons miraculeuses, ou par d'autres faveurs du ciel.

On représente saint Piat : 1° subissant le supplice de l'enfoncement de clous ardents sous les ongles ; 2° décapité et portant sa tête entre ses mains.

On l'invoque contre les pluies et les intempéries de l'air.

Acta Sanctorum, 1er octobre. — Cf. *Notice historique sur saint Piat*, par M. Hérisson, avocat. Chartres, 1816, in-8°.

SAINTE DOMANE OU DOMAINE DE LA ROCHE-GUYON,

RECLUSE A GASNY, AU DIOCÈSE D'ÉVREUX (658).

Domane naquit au château de la Roche-Guyon, petite ville du département de Seine-et-Oise, située à trois lieues de Mantes. Elle descendait, dit-on, de la bienheureuse Pience, convertie environ cinq siècles auparavant, par saint Nicaise, apôtre du Vexin. L'héritage de vertus que l'illustre martyre avait laissé à sa famille, fut pieusement recueilli par notre Sainte.

Dès ses premières années, Domane montra une touchante modestie, un grand amour de Dieu, et une soumission sans réserve aux volontés de ses parents : les mères ne pouvaient proposer à leurs filles un modèle plus parfait pour l'accomplissement des devoirs imposés à leur âge. Une conduite si exemplaire lui attira les faveurs du ciel. Dieu, qui bénit toujours la jeune fille humble et chaste, voulut que Domane eût un Saint pour époux. Mariée à Germer, seigneur de Vardes, et déjà puissant à la cour de Dagobert Ier, elle rivalisa d'ardeur et de zèle avec ce vertueux chrétien, dans la pratique de la loi de Dieu. Les pauvres, les églises et les monastères se partagèrent leurs libéralités, dont le plus souvent Domane était la généreuse distributrice. Les religieux la vénéraient comme une mère, tandis que, par les offices qu'elle leur rendait, on l'eût prise pour leur servante.

Ayant donné le jour à trois enfants, dont deux filles, et un fils nommé Amalbert, Domane les éleva plus pour le ciel que pour la terre ; aussi, Dieu les appela-t-il à lui de bonne heure. Ses deux filles moururent les premières, et allèrent offrir à Jésus-Christ leur couronne de vierge : l'aînée, au moment où elle allait recevoir un époux mortel; et la plus jeune, après avoir choisi dans un monastère le Seigneur pour son héritage. Lorsque Domane eut fait déposer leurs dépouilles dans l'église de Saint-Remi de Vardes, elle résolut de passer le reste de ses jours dans la solitude; et, comme la voix de Dieu y appelait aussi son époux, ils se séparèrent pour ne plus s'occuper l'un et l'autre que des graves intérêts de l'éternité.

Etant retournée à la Roche-Guyon, auprès de sa famille, la Sainte y vécut quelque temps séparée du monde. Bientôt, la mort de son jeune fils Amalbert vint rompre le dernier lien qui pouvait encore l'attacher à la terre. Dès lors, suivant les conseils de saint Ouen, elle fonda à Gasny, à côté du tombeau de saint Nicaise et de ses compagnons, un religieux asile où elle se fit encore une plus parfaite solitude. Tout à Dieu et au salut de son âme, elle ne permit plus à aucun bruit du dehors de pénétrer jusqu'à elle. Lorsque la coupe de ses mérites fut pleine, elle termina par la mort des justes, une vie passée dans l'exercice de la vertu et la méditation des vérités éternelles.

Dieu a témoigné, par des miracles opérés sur le tombeau de Domane, qu'il l'avait admise dans sa gloire. De temps immémorial, plusieurs églises du Vexin lui ont rendu un culte public. Elle était surtout honorée dans le prieuré de Gasny, où avaient été déposées ses saintes reliques.

On représente sainte Domane en compagnie de saint Germer de Vardes, son mari, et de saint Amalbert, leur fils.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

IIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête des saints ANGES GARDIENS. 1608. — A Nicomédie, saint Eleuthère, soldat et martyr, avec une infinité d'autres chrétiens, accusés faussement d'avoir mis le feu au palais de Dioclétien, qui venait d'être incendié. Ce cruel empereur, les croyant coupables, ordonna de les faire mourir par troupes : les uns furent décapités, les autres brûlés, d'autres précipités dans la mer ; quant à Eleuthère, le premier d'entre eux, après avoir souffert de rigoureuses tortures, et paraissant prendre à chaque tourment une nouvelle vigueur, il fut, comme l'or, éprouvé par le feu, et termina ainsi son glorieux martyre. 303. — En Artois, le martyre de saint LÉGER, évêque d'Autun, qu'Ebroin, maire du palais du roi Thierry, mit à mort après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'outrages et de tourments pour la défense de la vérité. 678. — Au même lieu, saint Warein ou Guérin [1], frère de ce saint Martyr, qui fut accablé de pierres. Vers 669. — A Antioche, les saints martyrs Prime, Cyrille et Secondaire. — A Constantinople, saint Théophile, moine, que l'empereur Léon fit cruellement maltraiter pour la défense des saintes images ; envoyé ensuite en exil, il passa de là au repos du Seigneur. VIIIe s. — A Hereford, en Angleterre, saint THOMAS, évêque et confesseur. 1282.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ

Au diocèse d'Amiens, fête de l'Octave de saint Firmin, évêque et martyr, dont nous avons donné la vie au 25 septembre. IIe s. — Aux diocèses d'Angers, Arras, Autun, Bayeux, Beauvais, Chambéry, Cambrai, Chartres, Dijon, Lyon, Mende, Nevers, Poitiers, Rouen, Saint-Flour, Soissons, Strasbourg, Tours et Viviers, saint Léger, évêque et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 678. — Aux diocèses d'Amiens, Beauvais, Dijon, Limoges, Meaux, Paris, Rouen et Saint-Dié, fête des saints Anges Gardiens, indiquée aujourd'hui au même martyrologe. — Au diocèse de Mayence, saint Amand, évêque de Maëstricht, missionnaire et fondateur d'abbayes, dont nous avons donné la vie au 6 février. 684. — A Larchant, en Gâtinais (Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, canton de La Chapelle-la-Reine), au diocèse de Meaux, saint Pipe ou Pipion *(Pipia, Pipio)*, diacre de l'église de Beaune (Côte-d'Or), au diocèse de Dijon. Il est cité aussi au martyrologe de France du 7 de ce mois. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Hubert en Ardennes *(Andaginum S.-Petri)*, au diocèse de Liége (Belgique), saint Bergis ou Bérégise, fondateur et premier abbé de ce monastère, occupé d'abord par des Chanoines Réguliers, puis par des Bénédictins. Bérégise, originaire du Condros *(Condustrus pagus)*, pays qui s'étendait depuis Dinant jusqu'à Liége et avait pour capitale Huy, fut élevé au monastère bénédictin de Truyen ou Saint-Trond *(S.-Trudo, Sacrinium)*, dans le Limbourg belge, et y reçut l'ordre de la prêtrise. Aidé des libéralités de Pépin d'Héristal et de sa femme Plectrude, il fonda le monastère de Saint-Hubert où il forma dans la pratique de la piété un grand nombre de serviteurs de Dieu, et où il mourut comblé de mérites. Vers 724. — Au diocèse de Troyes, saint SEREIN *(Serenus)*, prêtre et confesseur. 650. — Au diocèse de Chartres, sainte Scariberge, épouse de saint Arnoul, archevêque de Tours et martyr, avec lequel elle vécut dans une parfaite continence. Elle est déjà citée au martyrologe de France du 18 juillet. VIe s. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Villiers en Brabant *(Villarium)*, au diocèse de Namur (Belgique), le bienheureux Godefroi Pachome de Louvain, moine. Il passa quarante-sept ans dans ce monastère, s'y exerçant sans cesse à la prière, à l'obéissance, à la charité et à la mortification. XIIIe s. — Dans la même abbaye, le bienheureux Godefroi de Cologne, d'abord moine bénédictin, puis religieux cistercien à Villiers. Il devint sacristain de l'église abbatiale. Après sa mort, on trouva sur son corps des traces de la sévérité avec laquelle il avait mortifié sa chair. — Dans l'ancienne abbaye d'Echonte ou Eeckhoute *(Luercetum*, Ordre

1. Warein, Garin, Gérin, Guérin, du Celtique *Warn* ou *Garn*, protecteur. Voir *passim* dans la vie de son frère saint Léger que nous donnons à ce jour. La châsse qui garde ses ossements se trouve dans l'église paroissiale de Vergy (Côte-d'Or).

de Saint-Augustin, fondée vers 1050), au diocèse de Bruges, saint Quérelein ou Quérelin, reclus, qui passa douze ans dans la solitude et la pénitence, aux environs du village d'Oosterloo. 1060.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Théophile, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, après avoir été très-cruellement maltraité pour la défense des saintes images par Léon l'Isaurien, fut envoyé en exil où il émigra vers le Seigneur. VIIIe siècle.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — La commémoraison des saints Anges gardiens.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au désert de Nitrie, en Egypte, saint Amon ou Ammon, solitaire, dont nous donnerons la vie au 4 octobre. Vers 350. — A Antioche *(Antiochia ad Daphnen)*, aujourd'hui Antakieh, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), avec les saints Prime, Cyrille et Secondaire, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints martyrs Pitin, Ponce, Léon, Gaien, Secondien, Platon ou Plation et Léonce. — A Venise, ville et port du royaume d'Italie, au fond de l'Adriatique, saint Lizier *(Lizerius)*, martyr à Rome, dont les reliques ont été transférées à Venise. IVe s. — A Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, sur le Calore, saint Modeste, diacre et martyr. Né en Sardaigne de parents illustres qui lui firent donner une éducation chrétienne, il montra dès son bas âge de grandes dispositions à la vertu. Humble, chaste, modeste, patient, pieux et miséricordieux, il s'attira la bienveillance de tous ceux qui le connurent. Ses vertus l'élevèrent au rang de diacre de l'Eglise de Bénévent; alors sévissait avec rigueur la persécution de Dioclétien ; Modeste en fut une des premières victimes ; purifié dans les flammes, il s'envola, radieux, vers la céleste patrie. Commencement du IVe s. — A Milan, capitale de la Lombardie, sainte Diatérie, vierge, dont Pierre Bosch, martyrologiste de l'Eglise de Milan, fait ainsi l'éloge : « Dans la basilique Pontienne de Milan repose le corps de sainte Diatérie, vierge, qui sut entretenir sa lampe avec l'huile des bonnes œuvres, et aller au-devant de l'Epoux céleste, sitôt qu'il se présenta pour la visiter ». Epoque incertaine. — A Côme, ville de Lombardie, saint Jean II, évêque et confesseur. Il imita la piété de ses prédécesseurs, gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse et produisit de nombreux fruits de salut. Après seize ans d'épiscopat, il s'endormit dans le Seigneur, et fut enseveli dans son église cathédrale. 660. — A Lérida *(Ilerda)*, ville forte d'Espagne, sur la Sègre (Catalogne), le bienheureux Bérenger, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ayant abdiqué un canonicat de l'Eglise de Lérida, pour embrasser la pauvreté des religieux de Saint-Dominique, il fut élu plus tard évêque de la même ville ; mais, ne voulant point assumer le fardeau de l'épiscopat, il obtint de Dieu la faveur de mourir avant d'avoir été consacré et confirmé dans sa nouvelle dignité. 1256. — A Lettir, en Irlande, saint Othrain (*Othranus*), confesseur, frère de saint Médrain et confesseur. 548. — Au Japon, les saints martyrs Louis, Lucie, son épouse, André et François, leurs fils. 1622.

SAINT LÉODÉGAR OU LÉGER [1],

ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR

78. — Pape : Domnus Ier. — Roi de France : Thierry III.

Præcidis linguam, sæve tyranne, meam;
Sed frustra vacuo divellitur illa palato.
Cor sua, si nescis, organa vocis habet.

Tu m'arraches la langue, cruel Ebroin; mais c'est en vain que tu veux priver mon palais de cet organe : le cœur a le sien, s'il faut te l'apprendre.

Hugues Vaillant, *Fasti sacri.*

« L'illustre et glorieux Léodégar (Léger), évêque d'Autun, martyr nouveau à une époque chrétienne », dit le moine anonyme de Saint-Sympho-

1. *Alias :* Leutgar, Lutger, Ligaire, Léguier, *Leodegarius.*

rien, était issu d'une famille franque des bords du Rhin, riche, illustre et puissante. Par son oncle, le duc Athalric, et sa tante Berswinde, il tient aux trois premières dynasties de nos rois et aux maisons impériales de Hapsbourg et d'Autriche ; mais la plus belle gloire de sa race, grande devant les hommes, grande aussi devant Dieu, est d'avoir produit de hautes vertus, employé ses trésors à multiplier les bonnes œuvres, à créer des institutions monastiques devenues plus tard d'opulentes cités, et surtout d'avoir fourni des femmes ou des vierges, des anachorètes, des évêques, des papes, consacrés par le culte de l'Eglise. Et ne nous étonnons pas de voir cette noble lignée envoyer tant de Saints au ciel, en même temps qu'elle envoie des princes occuper les plus beaux trônes de l'Europe : rien ne donne la céleste fécondité des vertus comme le sang d'un martyr. Léger naquit vers l'an 615, le trente-unième du règne de Clotaire II. Il eut un frère unique nommé Warcin (Guérin), qui devait un jour partager son sort et sa gloire. Pour donner le jour et l'éducation à ces deux enfants prédestinés, il fallait une Sainte. Dieu avait choisi Sigrade et mis dans son cœur, à côté de la tendresse d'une mère, la foi vive et forte d'une chrétienne des premiers âges, l'amour de Dieu plus fort encore que l'amour maternel, plus fort que la mort même.

L'époux de Sigrade, nommé à ce que l'on croit Bodilon, mourut dans un âge peu avancé ; et sa jeune veuve resta chargée de ses deux orphelins, n'ayant pour l'aider en sa sollicitude maternelle que sa sœur Berswinde et son frère Diddon, évêque de Poitiers. Par suite d'un usage qui rappelait l'ancienne *recommandation,* Léger fut livré encore enfant au roi Clotaire II, pour être nourri de la table royale, parmi les jeunes Francs élevés sous l'œil de Dieu et la tutelle de l'Eglise, au milieu des reliques des Saints, par des clercs, des abbés, des évêques chapelains et archichapelains, dans l'oratoire du palais appelé *Chapelle*, du nom de la petite et pauvre *cape* de saint Martin (*capella*), qu'on y conservait précieusement, comme le palladium de la monarchie. Dans cette célèbre école palatine, dirigée par d'illustres savants qui étaient en même temps de grands Saints, Sigrade avait trouvé une sauvegarde assurée pour l'adolescence de son fils. Elle était heureuse de le voir croître, sous l'aile de la religion, dans la science et la vertu. Son cœur de mère et de chrétienne pouvait se livrer à une pleine confiance ; car là les maîtres non-seulement donnaient des leçons, mais ils servaient aussi de modèles.

A cette éducation du cœur, à cette culture délicate de l'âme qui s'opérait par la religion, aidée des sollicitudes et des conseils maternels, se joignait chez Léodégar et ses jeunes compagnons le développement progressif de l'intelligence dans un cercle d'études largement tracé et contenant toute la science sacrée et profane. L'école du palais était une haute école, où toutes les connaissances qui formaient comme l'encyclopédie de cette époque s'enseignaient, dans un degré supérieur, aux fils des plus nobles familles, destinés à occuper dans le pays les postes les plus éminents. Aussi, de cette ruche palatine, comme on parlait alors, sortiront des essaims d'hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus, parmi lesquels se distinguera le fils de Sigrade. Nous le verrons bientôt gouverner l'école qui l'avait élevé, ensuite un vaste diocèse et même le royaume des Francs.

Formé au palais par des maîtres qui lui avaient appris à devenir ce qu'il devait être un jour, Léger quitta l'école et la chapelle du palais, où s'étaient développées parallèlement son intelligence et sa piété, et se rendit

chez son oncle, à Poitiers, auprès du tombeau de saint Hilaire. Bientôt il entendit l'appel de Dieu et lui obéit sans balancer, en entrant dans la tribu lévitique pour se consacrer au service des autels. Diddon confia d'abord la première éducation cléricale de son neveu à un prêtre vénérable très-docte et grand serviteur de Dieu, et le fit passer ensuite dans son école cathédrale, où se perfectionnait, où s'achevait l'éducation des clercs. Léodégar y fut vigoureusement élevé, dit l'histoire, appliqué qu'il était aux plus hautes études et pleinement soumis à cette forte discipline qui use, comme la lime, les saillies trop vives, qui polit les aspérités de l'adolescence. Quoique jeune encore, déjà il avait des goûts mûrs ; il s'attachait avidement aux paroles des anciens, et s'il entendait parler d'un trait digne d'être retenu, il s'empressait de le confier à sa mémoire qui le conservait avec ténacité. Ainsi son âme s'abreuvait à longs traits aux sources de la doctrine pour en épancher un jour dans les cœurs qu'il formera, les effusions plus douces que le miel.

Diddon, enchanté des progrès du jeune élève du sanctuaire dans la science et dans la vertu, fondait sur lui les plus belles espérances et croyait déjà le voir assis sur le siége de Poitiers. Il voulut donc achever de ses propres mains l'éducation d'un neveu en qui il pressentait déjà un grand homme et un saint pontife. C'est pourquoi il l'admit dès lors dans sa plus étroite intimité ; et non content d'avoir jusque-là confié à d'autres le soin de cette intelligence d'élite, il se réserva, en second père qu'il était, la culture de ce cœur si noble et si pieux, de cette âme si élevée. Aussi recommandait-il sans cesse à Léodégar de demeurer chaste et pur, tel que lui-même s'était toujours conservé, remarque l'historien ; et pour le faire à sa ressemblance, il lui répétait souvent : « Mon fils, gardez sans cesse en vous la fleur de la virginité ; soyez un vase sans tache, un vase de choix, digne de l'Eglise de Dieu ». Dans une nature si riche et si bien douée, l'éducation marchait sûrement et vite. Aussi l'intéressant jeune homme posséda bientôt parfaitement la science sacrée et la science profane ; il offrait un modèle accompli de toutes les qualités du cœur aussi bien que de toutes les qualités de l'esprit. Et ce n'est point chose étrange, dit un de ses biographes ; car pendant que le Pontife, son modèle et son instituteur de tous les jours, frappait ses oreilles des paroles de la leçon, le Saint-Esprit, par ses touches secrètes, façonnait l'homme intérieur : l'un était le moniteur, l'autre l'unique et véritable maître. Ainsi s'achevait cette peinture spirituelle qu'on appelle l'éducation, où Dieu même conduit le pinceau pour reproduire dans les Saints une image de son Verbe fait chair, le type de toute sainteté. Heureux qui, n'offrant pas plus de résistance que la toile muette et docile, dirons-nous avec le pieux et savant auteur de l'histoire de saint Léger, reçoit de bonne heure et conserve toujours les vivantes couleurs de l'artiste divin ! Heureuses les jeunes âmes qui, fermées au bruit du monde dans le calme et le silence des cénacles de l'enfance ou de la jeunesse, recueillent tous les murmures du langage intime de Dieu et ne perdent rien de la vérité enseignée au dedans, pendant que la parole d'un bon maître l'enseigne au dehors ! Ces exemples, ces leçons, tombant comme une semence divine sur le cœur de Léger, trouvèrent un sol admirablement fertile et produisirent au centuple. Là, en effet, habitait la plus aimable innocence ; et les célestes sœurs qui lui servent de cortége, l'humilité, la tempérance, la charité vraie, l'espérance et la foi, reposaient suavement, comme dans un temple, avec le Saint-Esprit, dans l'âme de l'admirable jeune homme. Non-seulement elles la préservaient des moindres taches

qui auraient pu en ternir la beauté, mais encore, par une merveilleuse fécondité, elles y donnaient naissance à toutes les autres vertus.

Le nouveau Samuel était prêt, et les portes du sanctuaire s'ouvrirent devant lui. Le voilà donc le noble austrasien, naguère assis à la table des rois, se dévouant aux plus humbles fonctions de la cléricature et reproduisant tous les exemples de Népotien : comme lui veillant avec un soin pieux à ce que les murailles fussent toujours sans poussière, le pavé sans tache, le sanctuaire, l'autel et les vases brillants de propreté ; comme lui toujours le premier à l'œuvre, assidu à la prière, ayant toujours les saintes lettres dans son cœur, sur ses lèvres, dans sa main, même pendant les longues veilles de la nuit, jusqu'à ce que la page sacrée reçût sa tête appesantie par le sommeil. Bientôt l'éminence de son mérite l'appela à la plus haute dignité administrative après l'épiscopat : il devint archidiacre. Poitiers n'eut qu'une voix pour approuver le choix de Diddon ; tous les récits nous l'apprennent et remarquent en même temps que Léger déploya tant de science, de force et de sagesse, qu'il surpassa, quoique bien jeune encore, tous ses devanciers. Il exerça, dit l'histoire, une action considérable sur trois points divers : dans le diocèse, où il était préposé, sous l'évêque, au gouvernement de toutes les paroisses ; dans la maison épiscopale, où il descendait à tous les détails les plus intimes, donnant des audiences, réglant les affaires, tenant les comptes, recevant les hôtes, nourrissant les pauvres, faisant aux clercs les distributions mensuelles et dirigeant l'école cathédrale dont il était naguère l'élève le plus distingué ; enfin dans l'église, où il présidait au bon ordre des cérémonies et remplaçait souvent son oncle dans la fonction la plus apostolique, la plus épiscopale de toutes avec la prière, le ministère de la parole. Alors Poitiers vit un grand spectacle : la foule pressée autour de cette même chair d'où autrefois parlait le grand Hilaire, dont saint Jérôme compare l'éloquence aux flots grondants du plus impétueux de nos fleuves, et un archidiacre de vingt-cinq ans enchaînant à ses lèvres l'immense assemblée émue, recueillie, fascinée par toutes les séductions de l'éloquence. Car, dit un témoin oculaire, aux grâces de la parole il joignait un port auguste et majestueux, des traits magnifiques, une figure étonnamment belle, un accent suave, une expression pleine de vivacité, et ce qui est plus remarquable encore dans un homme de cet âge, une imperturbable prudence, un zèle plein d'ardeur et pourtant si sagement réglé qu'il savait s'accommoder à tous, et les gagner tous à Jésus-Christ. Habile à se plier aux besoins les plus divers, il rendait la joie aux affligés, ramenait les pécheurs à la vertu, relevait les humbles, humiliait les superbes, encourageait les bons, tonnait contre les pervers et purifiait toutes les souillures, tant était pur lui-même le cœur d'où partait sa parole. Car, pour dernier prestige, on voyait dans toute sa personne le reflet d'une âme virginale. Ravi de ce charme divin qui donnait tant de fécondité à son éloquence, un vieux poëte fait éclater dans ses vers un enthousiasme, écho de l'enthousiasme universel. Les peuples le vénéraient comme un ange du Seigneur, et la cité de Poitiers disait en célébrant ses louanges : « C'est Dieu qui nous a visités dans la personne d'un tel apôtre ». Léger trouvait sans doute un puissant auxiliaire pour la bonne administration du diocèse dans Guérin qui, en sa qualité de comte de Poitiers, était comme l'évêque du dehors. Ainsi les deux frères, réunissant tous les pouvoirs, gouvernaient au nom de l'évêque et au nom du roi, l'Eglise de la cité. Quel bien devaient faire ces deux Saints qui savaient combiner harmonieusement leur autorité, leur zèle et leurs efforts ! Aussi jamais le Poitou ne fut plus heureux.

Cependant le digne archidiacre devint prêtre. Mais alors Dieu lui envoya une pensée d'humilité et de sacrifice : une voix secrète se fit entendre à son âme et lui dit comme au Prophète : « Je te conduirai dans la solitude, et là je parlerai à ton cœur ». Il l'écouta, même au milieu des succès les plus brillants et les plus purs, au milieu des applaudissements les plus flatteurs, des plus légitimes ovations ; et, s'arrachant pour la suivre au monde qui lui souriait, il alla s'ensevelir, non dans une grande et célèbre abbaye, mais dans un petit monastère pauvre, ignoré, lointain, appelé Cellule de Saint-Maixent (650) [1]. Sur lui semble peser un impérieux besoin de paix et d'obscurité. A peine arrivé au milieu de ses nouveaux frères, Léger fut par eux élevé à la charge d'abbé. Il la refusa ; et ce ne fut que sur un ordre formel de Diddon, son oncle et son évêque, qu'il subit par obéissance une nouvelle supériorité, lui qui pourtant avait fui pour se dérober au fardeau parfois si lourd des affaires et du gouvernement des hommes. Le nouvel abbé signala son administration par une œuvre importante, l'introduction de la Règle de Saint-Benoît dans sa communauté, et sans doute aussi par d'abondantes aumônes pendant la terrible famine de 651. Sa réputation l'avait suivi jusqu'au fond de son désert ; et fréquemment d'avides auditeurs y accouraient pour l'entendre, de nombreux novices se mettaient sous sa direction ; car son exemple était devenu contagieux : beaucoup de nobles, de riches, de grands du monde, s'arrachaient, pour le suivre, aux liens les plus tenaces. Après six années d'une féconde solitude, le saint abbé se trouva prêt pour de grandes choses, comme pour de rudes épreuves ; et Dieu en ouvrit le champ devant lui. Il arriva donc un jour, à la cellule de Saint-Maixent, des hôtes illustres : c'étaient des députés qui venaient de la part de la pieuse Bathilde, reine et veuve avec trois enfants, pour appeler le concours de sa haute sagesse et le prier d'échanger son gouvernement monastique contre l'administration de trois royaumes.

Léger, bien supérieur à toute ambition séculière, persuadé que le monde s'était pour jamais refermé sur lui, heureux d'avoir échappé aux embarras du siècle, et n'aspirant qu'à finir dans l'oubli et le calme pieux du cloître une vie qu'il avait espéré y cacher, résista d'abord de toutes ses forces en alléguant son indignité et son incapacité. Mais les vives instances des évêques du palais, qui ne l'avaient point oublié, et surtout celles de son oncle Diddon, appuyèrent si fortement la demande de Bathilde qu'enfin, obligé de reconnaître l'appel de la Providence, il obéit avec la simplicité d'un enfant, l'abnégation d'un religieux, le dévouement d'un Saint, à qui Dieu demande un sacrifice.

Léger autrefois avait fui les grandeurs et quitté la cour ; mais dans cette marche rétrograde, Dieu, par un brusque retour, le saisit et le ramène au point de départ. Le jeune leude, devenu moine et rappelé alors dans ce même palais, nous offre l'image de l'Eglise prenant possession de la tutelle des peuples et des rois francs. Ainsi le voulaient les décrets providentiels : ne s'agissait-il pas de l'éducation du peuple choisi, du fils aîné de l'Eglise ? Notre Saint avait toutes les qualités propres à gagner les cœurs et à mériter l'estime. La majesté de sa taille et la beauté de son visage donnaient de nouveaux agréments à la vivacité de son esprit et aux charmes de son éloquence naturelle ; tandis que sa prudence dans les affaires, son zèle pour les intérêts de la religion, la connaissance des lois canoniques et civiles, le faisaient juger digne des premières dignités de l'Eglise et de l'Etat. C'est

1. Aujourd'hui petite ville qui, comme tant d'autres, doit sa naissance à un monastère.

pourquoi il fut d'abord appelé à prendre place dans ce sénat d'évêques, vénérables et habiles conseillers dont Bathilde avait eu la sagesse de s'entourer, et travailla conjointement avec eux à réaliser un magnifique plan de politique à la fois nationale et chrétienne, l'exaltation du règne de Dieu par la grandeur de la France au dedans comme au dehors, en employant trois moyens principaux : la réhabilitation et l'affermissement de l'autorité royale, l'affranchissement et le soulagement du peuple par l'abolition des exactions fiscales qui pesaient si lourdement sur lui, et la prospérité de l'Eglise, qui elle-même fait le bonheur le plus noble, le plus pur, le plus vrai d'une nation. Toute la régence de Bathilde est là. Grâce à Léger et à ses collègues qui cherchaient à imiter l'action de la Providence, de grandes choses s'accomplirent avec force et douceur ; et la pieuse reine mérita qu'on lui donnât cette admirable devise : *Pax in virtute*, la paix dans la force.

Envisageant de haut son importante mission et comprenant toute la grandeur du rôle qu'il devait remplir à la cour, Léger ne croyait pas pouvoir mieux servir la reine et la France qu'en prêchant l'Evangile, ce code divin des nations comme des individus, parce qu'il faut avant tout que le règne de Dieu s'établisse et que sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel : le reste vient comme par surcroît. Ainsi la parole de Léodégar et le parfum de sa sainteté mêlé à celui de la sainteté de Bathilde, cette rose de Saxe transplantée au milieu des fleurs de lis, empêchaient la cour de se corrompre ; ainsi l'abbé de Saint-Maixent préludait par l'apostolat aux fonctions de la charge épiscopale à laquelle il allait être appelé.

Vers l'an 660, l'évêque Ferréol étant mort, on vit, pour l'élection de son successeur, le sanctuaire se changer en un champ de bataille : des hommes cupides, des factions ardentes se disputaient et s'arrachaient les lambeaux du pallium. Pour mettre fin au scandale et occuper, dans de pareilles circonstances, un poste si important, si difficile, il ne fallait rien moins qu'un personnage de haut ascendant, de race conquérante, de nom illustre, de sang presque royal, d'un mérite incontesté et d'une vertu suréminente, c'est-à-dire un grand seigneur, un grand homme, un grand saint, devant lequel toutes les ambitions ne pussent que s'humilier. Léger fut donc choisi par le sénat d'évêques qui formaient le conseil de Bathilde. Il se dévoua et vint consoler le vaste et désolé diocèse confié à sa sollicitude.

En arrivant dans sa ville épiscopale, il s'arrêta hors des murs dans l'une des quatre diaconies destinées à recevoir les étrangers, passa ensuite sous l'un de ces superbes portiques dont la puissance romaine avait décoré la vieille cité, et se rendit, en traversant le forum, à l'hospice (*xenodochium*) de Saint-Andoche, où il fut reçu solennellement, jura sur les saints Evangiles de respecter les priviléges accordés par saint Grégoire, et passa le reste du jour avec la nuit suivante dans cet asile des pauvres et des pèlerins, non loin du lieu où avait été la maison de saint Fauste. Le lendemain, tout le couvent se remit en procession et le conduisit à la porte du château, enceinte réservée jadis au prétoire. C'est là que tout le clergé l'attendait pour l'accompagner à la basilique de Saint-Nazaire, où se trouvaient réunis les évêques de la province avec le consécrateur et tout le peuple qui, depuis trois jours, était en prières et en jeûnes afin d'attirer les bénédi tions de Dieu. Dès qu'il fut entré dans le temple, paré comme aux plus grands jours, mille voix poussèrent une acclamation unanime à sa louange. Les évêques électeurs ratifièrent ce vœu ; et l'auguste cérémonie du sacre se fit au milieu des saintes veilles de la nuit. Puis, revêtu de tous les insignes de la

charge pastorale, portant à la main la houlette sacrée et au doigt l'anneau, signe de l'indissoluble alliance qui l'attache à l'Eglise d'Autun, le nouvel évêque sortit, accompagné des pontifes, des religieux, du clergé de la ville et de la campagne, des grands du peuple, des seigneurs venus de loin, et se rendit avec ce magnifique cortége dans les vastes salles de l'*Episcopium*, ou maison de l'Eglise.

Cette solennité du sacre fut suivie bientôt d'une autre plus imposante encore, la tenue d'un concile. Léger avait cru nécessaire l'emploi de ce grand moyen pour calmer entièrement l'agitation de son diocèse, raffermir la discipline sur ses bases ébranlées, corriger les abus qui s'étaient nécessairement introduits ou accrus pendant une vacance orageuse de deux années, et fermer des plaies encore saignantes. D'ailleurs ne fallait-il pas que l'Eglise d'Autun condamnât le Manichéisme qui semblait renaître ; que surtout elle s'insurgeât comme les Eglises voisines contre la nouvelle erreur qui, s'enveloppant de subtilités sophistiques, sapait le dogme de l'Incarnation et de la maternité divine de Marie ? En effet, vers cette époque, des Monothélistes avaient paru en Gaule, et l'un d'eux venait de dogmatiser à Orléans, à Châlon, à Autun même. L'artificieuse hérésie se répandit d'abord sourdement ; mais le mauvais levain ne tarda pas à fermenter et à exciter des troubles. Alors les pontifes réunis au sixième concile d'Orléans firent comparaître devant eux l'émissaire de Byzance et le confondirent. Il fut honteusement chassé de la Gaule. Cinq ans après, en 650, à Châlon, une grande et solennelle assemblée de trente-huit évêques anathématisa aussi la secte perfide. Autun, troisième théâtre de l'hérésie, lui porta le dernier coup ; et le concile tenu par Léodégar offrit à la vérité catholique une magnifique réparation en promulguant solennellement, pour la première fois, un monument devenu fameux depuis sous le nom de *Symbole de saint Athanase*. Les autres canons qui furent nombreux et importants regardaient la discipline. Le quinzième, un des plus remarquables de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, ordonnait aux monastères de suivre ponctuellement la Règle de Saint-Benoît et renferme ces graves paroles : « Si toutes choses sont légitimement observées, d'une part, se multipliera par la grâce de Dieu le nombre des moines, et d'autre part, le monde entier, par leurs prières assidues, sera préservé de tout fléau [1] ». Cette vénérable assemblée clôt pour près d'un siècle les beaux jours de l'Eglise des Gaules et la tenue des grands conciles. Deux fléaux désolèrent bientôt le sanctuaire : l'invasion musulmane et l'intrusion ou la commende militaire.

Léger profita de la présence à Autun de ses nombreux frères dans l'épiscopat pour rédiger son testament et le leur faire signer. En donnant ainsi une grande solennité à ses dispositions testamentaires, il voulait leur imprimer un caractère éminemment religieux, une sorte de consécration, afin d'en assurer davantage l'exécution fidèle après sa mort. Voici la substance de cette pièce importante, dont une copie était conservée dans un ancien cartulaire de l'Eglise d'Autun. Le saint Pontife, considérant les diverses révolutions des choses humaines, la mort, inévitable terme de tout, et l'heure formidable du jugement ; sachant qu'il est écrit : « Donnez et il vous sera donné... Faites-vous avec vos richesses des amis qui vous reçoivent aux tabernacles éternels » ; voulant enfin qu'on prie abondamment pour le salut du royaume et des princes, institue son héritière l'église de Saint-Nazaire. Il lui lègue ce qu'il tient de la munificence de la reine, de Bodilon, de Sigrade, sa mère, et de ses ancêtres par légitime héritage, sa-

1. Voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Paul Guérin, tome Ier, page 545.

voir : les trois domaines de Marigny, de Tillenay et de Chenove [1], avec toutes leurs dépendances. Il transfère tous ses biens à la fin expresse d'être affectés à une matricule qu'il fonde à la porte de son église et distribués par Bercaire, prévôt de cette même église, et par ses successeurs, à quarante frères, pour leur nourriture quotidienne et leur rétribution. Il attache tant d'importance à cette disposition charitable, qu'il en dénonce le violateur à la plus haute autorité judiciaire, au maire du palais, le place sous le coup de l'anathème des cinquante-quatre évêques, signataires du testament, l'excommunie et appelle sur sa tête coupable le sort du traître Judas, le sort de Coré, Dathan et Abiron, que la terre a engloutis tout vivants.

Léger se proposait donc d'atteindre, par ses dispositions testamentaires, un double but, l'organisation régulière, définitive et solennelle du service divin dans sa cathédrale par la dotation d'un nombreux clergé et le soulagement des pauvres. Ce double but était précisément celui que se proposait l'Eglise, car nous lisons dans l'histoire : « Les clercs qui négligent de se trouver souvent au chœur seront réduits à la communion étrangère, c'est-à-dire traités comme des clercs étrangers. S'ils se corrigent, on inscrira de nouveau leurs noms dans la matricule. On nommait ainsi le catalogue renfermant les noms des clercs qui avaient part aux rétributions de l'Eglise et ceux des pauvres qu'elle nourrissait ». Nous venons de voir que les traditions de sa charité ne se perdirent jamais dans l'Eglise d'Autun, et que son exemple eut des imitateurs. Le souvenir de l'établissement qu'il fonda subsista également toujours dans la mémoire du peuple. Car, même encore de nos jours, on appelle l'emplacement occupé autrefois par la matricule ou le réfectoire des pauvres, le *Refitou* (corruption de *refectorium*). Un des principaux domaines de la terre de Tillenay donnée par saint Léger, avait un nom analogue exprimant son ancienne destination : il s'appelait Tréclin (de *triclinium*, salle à manger).

Après avoir calmé les derniers ébranlements des récentes tempêtes, effacé les traces de ces luttes où s'étaient mêlés des homicides et des haines implacables, réparé le mal causé par de longs scandales, ramené la discipline et la paix par l'ascendant de la haute autorité déposée en ses mains, par sa parole conciliante et surtout par le plus persuasif de tous les langages, les œuvres de charité, les bienfaits, le dévouement épiscopal, Léger, poursuivant l'œuvre de saint Syagre, agrandit encore et embellit l'église de Saint-Nazaire. Une ornementation analogue à celle qui décorait la magnifique abside fut étendue à toute la basilique. Les plafonds déployèrent leurs lambris dorés, le pavé même répondit à la splendeur des autres parties de l'édifice. Des tentures de drap d'or brillaient au sanctuaire. A droite et à gauche, à l'extrémité des deux galeries ou nefs latérales, des absides aussi belles que celle du centre offrirent aux yeux leurs riches mosaïques. D'un côté, c'était la diaconie ou sacristie (*ministerium*), où l'on déposait les ornements, les vases et les livres sacrés ; de l'autre, ce pompeux baptistère, appelé plus tard Saint-Jean de la Grotte, dont l'éclat, aux grands jours du baptême solennel, environnait le saint Pontife d'une telle majesté, qu'il y semblait un ange du Très-Haut plutôt qu'un homme. Comme complément de cette restauration générale et comme pendant de la diaconie et du baptistère, il construisit la matricule dont nous avons parlé et un vestibule (*atrium*), où les pénitents, les catéchumènes et les réfugiés trouvaient un asile. La tenue du concile, la fondation de la matricule et la brillante res-

1. L'église de Chenove était sous le vocable de saint Nazaire, comme la cathédrale à laquelle fut donnée cette terre par saint Léger. Chenove est dans le Dijonnais.

tauration de la cathédrale, trois choses qui occupèrent d'abord Léodégar, nous révèlent tout l'esprit de son épiscopat : le zèle de la maison de Dieu, le zèle de la discipline et le zèle des bonnes œuvres, l'amour divin, l'amour de l'Eglise, l'amour des pauvres, en un mot, les deux grandes vertus des grands cœurs, la religion et la charité.

Le pieux et zélé pontife aimait trop la beauté de la maison de Dieu pour s'en tenir à la décoration extérieure du sanctuaire, et ne pas donner plus d'attention encore à la régularité des clercs et des religieux. Il travailla donc avec courage et constance à maintenir, en faisant observer exactement les prescriptions du concile d'Autun, l'antique réputation de régularité traditionnelle de son Eglise dans les observances disciplinaires et liturgiques, de doctrine et de vertu. Il s'occupa d'abord du clergé de sa cathédrale, lui assigna non-seulement une dotation particulière, comme nous l'avons dit, mais des attributions bien déterminées, l'astreignit à une vie commune, basée sur l'obéissance et la pauvreté, sous un chef ou prévôt, et toute la forme extérieure qu'on empruntait alors et qu'on emprunta longtemps encore aux observances religieuses. Il régla aussi les fonctions des petites communautés cléricales attachées aux autres églises, telles que Saint-Pierre et Saint-Etienne, dans l'ancien cimetière de la *Via strata*, appelées également abbayes. Ne nous étonnons pas de voir cette qualification d'abbaye donnée à toutes ces églises ; puisque les clercs qui la desservaient, menant la vie commune, formaient par conséquent comme autant de familles religieuses. Parmi les devoirs du ministère sacré, il y avait l'instruction et l'administration des sacrements, notamment du baptême : Léger y pourvut avec soin. La ville possédait trois baptistères, celui de Saint-Jean le Grand pour les femmes, celui de Saint-Jean de la Grotte pour les hommes, et un autre à Saint-Andoche pour les enfants.

Léger, après s'être occupé des communautés cléricales, aborda les communautés monastiques. Les religieux qui étaient, du moins en grande partie, plutôt des clercs que des moines, et par conséquent accoutumés à une vie plus large, plus séculière que les Bénédictins, furent astreints par le saint évêque, aidé du digne abbé Hermenaire, à une observance plus stricte, ramenés à une clôture plus sévère, obligés de resserrer le cercle de leurs sorties, même pour les saintes *Litanies*, en fixant aux processions des stations plus rapprochées, et enfin bornés au service exclusif de la grande basilique de Saint-Symphorien. Léger avait atteint son but : chaque église eut dès lors son clergé spécial observant la vie commune et régulière. Ainsi, grâce à lui, tout se réformait, tout s'organisait : l'œuvre de saint Syagre et de saint Racho était accomplie. Mais il n'arriva pas à ses fins sans faire, comme d'ordinaire, quelques petits froissements. En restreignant le rôle des religieux de Saint-Symphorien, en préconisant avec solennité dans le concile d'Autun la règle bénédictine, en traçant l'idéal d'un bon moine, en donnant une grande importance au nouveau clergé de Saint-Nazaire, devenu indépendant de l'abbaye, en affectant, au moins en grande partie et sauf les donations faites par Gontran, les biens de cette même abbaye à d'autres services, il y eut dans l'abbaye quelques mécontents qui entretinrent un foyer d'opposition contre le saint réformateur. Mais heureusement l'abbaye avait à sa tête un homme qui dut empêcher la contagion de faire des progrès. Le sage Hermenaire gouvernait avec tant de prudence et d'habileté, qu'au milieu des conflits il mérita toujours l'estime générale, et en même temps posséda toute la confiance de son évêque, dont il secondait parfaitement les vues et les réformes.

Le saint pontife allait souvent visiter l'abbaye de Saint-Symphorien, vénérer les reliques du martyr et puiser les inspirations de courage, de fermeté épiscopale et de charité, plus fortes que la mort, dont il aura besoin un jour, à ce tombeau où des rois, des princes du sanctuaire, des Saints étaient souvent venus honorer la foi d'un adolescent élevée jusqu'à la hauteur de l'héroïsme chrétien par la foi d'une mère. De là, il n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à sa chère abbaye bénédictine qui lui rappelait Saint-Maixent, et consacrait le lieu même où l'idole druidique fut détrônée par le grand destructeur des dieux, saint Martin. Il aimait à entrer, en passant, dans les vénérables sanctuaires de Saint-Etienne et de Saint-Pierre, à s'arrêter, pour y prier, dans le cimetière où dormaient tant de saints évêques ses prédécesseurs, où l'on venait de toutes parts en pèlerinage, où l'on voyait tous les anciens symboles de la foi, la colombe pressant un serpent qui se tord et prenant son vol vers le ciel, le mystérieux *poisson* (ἰχθύς) et d'autres ornements que les religieux de Saint-Symphorien et de Saint-Martin reproduisaient avec un art patient et pieux sur le vélin de leurs livres. Il s'agenouillait dans les oratoires presque aussi nombreux que les sépulcres dans cette nécropole d'où la croix, plantée d'abord en secret dans la cendre des morts, s'élança ensuite à la conquête de l'opulente et voluptueuse cité païenne, gagna peu à peu le point culminant, et enfin domina le prétoire romain transformé en basilique chrétienne.

Venant du palais mérovingien, issu de noble race et grand justicier, Léodégar porta au plus haut point l'ascendant de sa position de père et de chef de son peuple, de premier pasteur et de premier magistrat; car en lui se réunissaient avec le caractère sacré de l'évêque la dictature tribunitienne du *défenseur* romain, l'antique majesté du vergobret éduen, et la toute-puissance du comte ou du conseiller des rois. Mais il n'usa de sa vaste autorité que pour être le bienfaiteur, le restaurateur de sa ville épiscopale, où plus d'un monument avait éprouvé les ravages du temps et des hommes. Agissant dans la plénitude de son pouvoir sur la cité comme sur l'Eglise éduenne, il entreprit de grands travaux d'utilité générale, répara les édifices publics et ces murs qui offraient déjà du temps d'Ammien Marcellin tous les caractères de la vétusté. Ils existent encore et offrent l'enceinte romaine la mieux conservée peut-être de toute l'Europe. Probablement le haut beffroi, massif et sombre, qui domine encore aujourd'hui l'évêché et la ville, et auquel la tradition a donné le nom de *Tour de saint Léger,* est-il au moins par ses fondations un reste des grandes constructions de notre illustre évêque. Cette restauration d'Autun devait être la dernière. Bientôt le cimeterre de l'islamisme y accumulera les ruines, et beaucoup ne se relèveront plus.

Cependant Léodégar conservait une grande influence à la cour et ne cessait pas, de loin comme de près, d'aider de ses conseils la pieuse reine Bathilde. De concert avec les évêques du palais, il menait de front l'honneur du pays et le bien de l'Eglise. Et qu'on ne s'étonne pas de voir le clergé mêlé alors aux affaires publiques : il y était appelé par la reine, mais plus encore par la nécessité même des circonstances. Comprenant le besoin qu'on avait de ses lumières, de son autorité, de son intervention, il la donna sans hésitation méticuleuse ou superbe, comme sans ambition, pour le bien de l'Eglise et le salut de la patrie. C'est ce que nous allons raconter en peu de mots.

Des troubles, dont le récit nous entraînerait trop loin, après avoir été un moment apaisés, recommencèrent bientôt. Le vaste plan d'unité mo-

narchique que les évêques avaient conçu et inspiré à Bathilde fut déchiré. Les leudes austrasiens demandèrent un roi pour eux : on crut devoir céder aux exigences de la fougue germanique; on leur donna le jeune Childéric. En Neustrie, Ebroin, maire du palais, avait peut-être aussi des idées de centralisation du pouvoir, mais son ambition personnelle était son but ultérieur et unique. Il ne voulait agrandir et fortifier l'autorité royale que pour la confisquer ensuite à son profit et régner au nom des rois. C'est pourquoi il travaillait à renverser une régence qui le gênait. Afin de réaliser ce dessein secret, il commença par éloigner les évêques et fit publiquement assassiner Sigoberrand, évêque de Paris, que son siége même retenait près de la cour (664). Impuissante à punir, incapable de mollir et surtout d'approuver, privée de ses conseillers et de ses appuis, Bathilde était à bout. Quittant donc une régence désormais impossible, elle se retira dans une cellule de l'abbaye de Chelles. Sa retraite fut au moins une protestation. Restait l'évêque d'Autun qui, bien qu'absent du palais, exerçait du haut de son siége épiscopal un immense ascendant sur une des plus belles parties de l'empire mérovingien, la Bourgogne. Ebroin le savait bien, et il frémissait. Depuis longtemps, d'ailleurs, sa jalousie et son orgueil froissés lui montraient dans notre Saint un rival dont il fallait se défaire à tout prix. Car dès son début au palais, l'abbé de Saint-Maixent, conseiller de la régente et sans doute aussi précepteur des jeunes princes, avait acquis une haute autorité ; et le perfide maire en était d'autant plus humilié qu'il ne pouvait la trouver illégitime. Il se sentait amoindri de tout ce que gagnait le nouveau venu et souffrait principalement des triomphes de cette parole éloquente, facile, séduisante, qui contrastait avec le parler mal sonnant du leude à demi barbare. Mais il dissimulait, tout en se promettant bien de faire éclater sa vengeance en temps opportun. Ce fut lui d'abord qui tomba, dut la vie à son généreux rival et ne se releva que pour le perdre. Telles sont les diverses péripéties que nous allons voir passer sous nos yeux.

Aurait-on pu croire à la chute prochaine d'Ebroin ? Parvenu au comble de la puissance, il régnait en maître au nom d'un roi enfant. Les évêques, augustes représentants à la cour de la civilisation, de la sagesse, de la modération, de la justice, du patriotisme vrai et intelligent, avaient été remplacés par des flatteurs, hommes ignorants, avides, violents et lâches, qui n'avaient de règle et de devoir que la volonté du maître. Dans le nombre, on en comptait plusieurs du rang des *honorables*. Or, ceux-ci, irrités contre tout cet ordre spirituel qui leur semblait vouloir prendre possession du monde, n'en étaient que plus rampants devant la tyrannie temporelle. En se courbant sous Ebroin, ils se redressaient avec fureur contre Léger et ne pouvaient le voir marchant avec une inflexible fermeté au faîte de la justice, dit l'historien, sans partager l'envie qui rongeait le maire du palais, sans jurer de s'opposer au pacifique ascendant du pontife. Ils partageaient avec le maire du palais arrivé au but de son ambition le dépit de voir l'évêque d'Autun s'obstiner seul à ne vouloir ni courber, nouveau Mardochée, devant le nouvel Aman un front adulateur, ni craindre aucune menace. Irrités d'une tranquillité courageuse qui était pour eux à la fois un obstacle et un reproche secret, ces vils courtisans attisaient la haine en accusant notre Saint de persévérer insolemment dans ce qu'ils appelaient sa rébellion. Le cruel maire n'avait pas besoin d'être stimulé par les sollicitations d'hommes aussi pervers que lui-même ; car il voyait dans Léger, comme dans tous les nobles francs, une humiliation et une condamnation de son orgueil de parvenu ; et son système arrêté fut de persécuter surtout

ceux que relevait l'honneur de la naissance. Il les faisait disparaître par le glaive, par l'exil, et substituait à leur place de dociles instruments de sa tyrannie, n'ayant pour recommandation que des mœurs impures, un sens borné et une origine abjecte. Juge vénal et sanguinaire, à son tribunal la justice se mesurait au poids de l'or : les innocents, par peur, les coupables, par besoin d'impunité, tous à l'envi le gorgeaient de trésors. Chaque exécution laissait un ressentiment amer, et chaque plainte provoquait de nouvelles rigueurs. A la rapacité s'ajouta le meurtre, et pour de légères offenses, le sang des plus nobles et des plus innocentes victimes coulait abondamment.

Mais la mesure était comblée, et voilà que tout à coup éclata une révolution : le signal partit de la Bourgogne. Léger, qui avait toujours travaillé comme conseiller des rois au bonheur de la patrie, devait-il s'envelopper stoïquement dans son *pallium* épiscopal et laisser tant de mal se faire autour de lui ? N'avait-il pas été appelé à soutenir dans les mains d'une royale veuve et de ses enfants mineurs le poids du sceptre mérovingien ? N'était-il pas chargé de défendre la couronne qu'on essayait d'avilir et d'enlever ? Or, dans de pareilles circonstances, il comprit que cet ancien royaume de Bourgogne, où son siége lui donnait une vaste influence, était encore un puissant contre-poids, et il le jeta dans la balance pour faire au moins équilibre à l'omnipotence de l'indigne maire du palais de Neustrie. Il obtint plus : Ebroin fut renversé. Cependant le tyran avait cru prendre toutes ses précautions. Il venait de défendre à tout Burgonde de paraître au palais sans son ordre et avait placé sur le trône, après la mort de Clotaire, le jeune Théodoric (Thierry), à l'exclusion de Childéric, son aîné. C'en était trop : tout s'émeut en Bourgogne; une foule de nobles courent au palais d'Austrasie; Childéric est élevé sur le pavois et proclamé roi de toute la monarchie franque. Ebroin, la veille encore terrible et redouté, tremble maintenant à son tour, s'enfuit, court mendier un asile au pied des autels qu'il a baignés du sang des pontifes, abandonne ses trésors à ceux qu'il a dépouillés, se résigne à tout, sauf à la mort, et demande grâce au moins pour sa vie. Mais tant de larmes qu'il avait fait couler appelaient sur sa tête de terribles représailles; et il fallut pour s'y soustraire la généreuse intervention des évêques, particulièrement celle de Léger qui ne se vengea de son ennemi que par ce bienfait. Théodoric reçut l'ordre de se retirer au monastère de Saint-Denis. On ne fut pas plus sévère à l'égard de l'ambitieux maire qui l'avait fait roi pour régner à sa place. Grâce à la charité chrétienne qui oublie tout et ne fait jamais défaut, surtout aux grands revers, l'auteur de tout le mal reçut pour prison la magnifique abbaye de Luxeuil, où il prit l'habit monastique. Heureux si, avec les livrées de la religion, il en eût pris en même temps l'esprit ! La tempête alors n'aurait fait que le jeter dans le port, et bien des maux eussent été épargnés à la France. Mais c'était, dit un auteur, un loup couvert d'une peau de brebis.

Childéric avait dans sa main le sceptre des trois royaumes francs : l'œuvre de l'unité qui avait été le rêve de Brunehaut, qui était l'objet des efforts du gouvernement de Bathilde et à laquelle travaillait, mais pour son avantage particulier, Ebroin lui-même, semblait donc accomplie. Pour consolider cette œuvre aussi difficile qu'importante, pour remédier en même temps aux maux causés par la tyrannie précédente, il fallait un homme de mérite et d'autorité. Le roi jeta les yeux sur Léodégar et l'appela auprès de lui. Le saint pontife se dévoua une seconde fois et dépensa tout ce qu'il avait de force, de sagesse, de génie administratif. Mais la virilité que déploya cet

homme céleste, le monde mérovingien, déjà vieilli et appesanti dans le vice, dit le biographe autunois, ne put la supporter. Le nouveau ministre provoqua aussitôt quatre décrets d'une haute importance qui effaçaient les traces du passage d'Ebroin. Il rappela en Austrasie Dagobert, fils du saint roi Sigebert, qu'un crime avait fait disparaître et exiler en Irlande. Ainsi l'apparition de Léger à la tête d'un grand peuple fut une époque réparatrice. Son digne frère Guérin l'avait accompagné de Poitiers et d'Autun au palais mérovingien et l'aidait dans toutes ses entreprises. Malheureusement l'illustre ministre des trois royaumes eut à peine le temps de se montrer aux Francs et de faire entrevoir tout ce qu'il y avait en lui de sagesse, de grandeur, d'amour de l'Eglise et de dévouement à son pays. A peine y a-t-il quelques années entre l'éclat de son début et le retentissement de la catastrophe qui le jeta soudainement loin de la cour et interrompit l'œuvre si bien commencée. Childéric avait épousé, contrairement aux saints canons, la fille de saint Sigebert, son oncle. « Léger reconnut alors que l'œuvre du démon se réchauffait », dit le biographe. « Prenant donc les armes spirituelles dont parle l'apôtre saint Paul, il marcha résolûment au combat contre l'antique ennemi de Dieu et des hommes ». Incapable de faiblir quand il s'agissait des saintes règles de l'Eglise, l'homme de Dieu blâma hautement la conduite du roi, le menaçant, s'il ne s'amendait pas, des foudres de la vengeance divine. Le jeune prince, malgré l'enivrement et la fougue des passions, sembla d'abord n'être pas fort éloigné de prêter l'oreille à cette juste admonestation de son vénérable ministre. Mais circonvenu par ses compagnons de plaisir, par des femmes irritées et par les misérables partisans d'Ebroin, il alla jusqu'à s'égarer dans des pensées de meurtre. Léger, placé ainsi dans l'alternative de paraître faillir à son devoir par connivence, ou de se retirer, ne balança point. Il résolut de quitter le palais avant d'avoir rompu entièrement avec le roi; et par délicatesse, par ménagement, pour éviter l'éclat et le scandale, il attendit la première occasion favorable qui pourrait masquer la cause de sa retraite en motivant son départ pour Autun.

La pâque de l'année 673 était proche ; or, il était d'usage à la cour de célébrer cette solennité tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, au milieu d'un grand concours de peuple, de leudes et de prélats. Les évêques les plus élevés par leur naissance et par leur rang demandaient au roi qu'il voulût bien visiter leur église en ce grand jour. Notre Saint obtint cette faveur et en profita pour revenir au milieu de son troupeau, croyant pouvoir espérer enfin reposer son âme, après tant d'affaires et de tribulations, dans le calme pieux de sa chère cité d'Autun : son espoir ne devait pas se réaliser. Une excellente dame du pays des Arvernes, nommée Claudia, avait vu sa fille unique emmenée au loin, de gré ou de force, et unie à Hector, patrice ou gouverneur de Marseille. La veuve délaissée ne chercha de consolation que dans les bonnes œuvres. A défaut d'enfants elle adopta les pauvres et choisit pour héritier leur père, le saint évêque Præjectus (saint Prix). Hector, aux termes de la loi romaine, réclamait une part des biens de sa belle-mère ; et apprenant que le roi devait passer la fête de Pâques à Autun, il y vint pour lui soumettre sa cause. Léger, trouvant légale la réclamation du patrice, et d'ailleurs convaincu que la religion n'est respectable aux yeux des hommes du monde qu'autant qu'elle leur paraît désintéressée, il ne craignit pas de l'appuyer auprès de Childéric. Celui-ci aussitôt dépêcha un émissaire vers la cité des Arvernes pour inviter le pontife à se rendre promptement à Autun. Cependant les enne-

mis de Léodégar, qui ne s'endormaient pas, le dénoncèrent au roi comme tramant une conspiration avec le fastueux patrice de Marseille. Childéric, irréfléchi, ombrageux et violent, accueillit cette calomnie aussi absurde que haineuse. Le trop crédule monarque ouvrit son cœur à une sombre colère et ne songea plus qu'à étouffer dans le sang de son plus fidèle conseiller le complot dont il se croyait menacé. La tombe de saint Symphorien qu'il visita n'avait rien dit à son cœur ulcéré. Le barbare, à la fois superstitieux et cruel, osa prier devant les reliques du martyr et il songeait à en donner encore un à l'Eglise d'Autun.

Le jeudi saint, un religieux nommé Bercaire, le prévôt de la matricule, vint trouver Léodégar et l'avertit confidemment qu'on tramait sa mort. Cette nouvelle n'effraya point le courageux pontife. Il célébra solennellement la messe, comme à l'ordinaire, entouré de tous les clercs et de tous les prêtres, même de ceux de la campagne, auxquels il distribua la sainte communion pour rappeler d'une manière plus frappante l'institution du grand sacrement de l'Eucharistie, consacra le saint chrême et fit le lavement des pieds à l'exemple du Sauveur, accomplissant toutes ces magnifiques cérémonies du jour de la Cène avec le calme d'un juste, l'intrépidité d'un héros, l'auguste majesté d'un évêque, la sérénité d'un martyr. Il se disait à lui-même ce mot de l'Apôtre : « Si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous? » Il se souvenait de la bénignité que le Christ avait témoignée au traître Judas, et rendait grâces à Dieu qui lui permettait d'unir ses souffrances à celles du Sauveur, de commencer sa passion avec celle de Jésus. Le vendredi saint, après avoir fait au divin Maître le sacrifice de sa vie, il résolut de tenter un dernier effort auprès du jeune roi, son protégé, son élève, son pupille, et alla droit à lui, déclarant qu'il était prêt à répandre son sang en ce jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ avait répandu le sien pour la rédemption du monde. Ces nobles et saintes paroles, loin de calmer le fougueux Mérovingien, l'irritèrent au point qu'il porta la main à son épée, et si la crainte de Dieu et les représentations de quelques grands de sa suite ne l'eussent arrêté, il aurait lui-même frappé de mort le vénérable pontife. Toutefois le sacrifice de Léodégar était accepté et « il ne fut alors sauvé », dit l'historien, « qu'afin de pouvoir effacer dans la fournaise d'une plus longue persécution les fautes qui auraient pu lui échapper, en sortir comme un or épuré par la main de Dieu et briller de l'éclat d'une pierre précieuse par la splendeur des miracles ».

Le même jour arriva Præjectus, l'évêque des Arvernes, le digne et glorieux successeur des Avite, des Sidoine, des Allyre. La réputation de sa sainteté et de ses miracles l'avait précédé dans la ville : tout le monde courut au-devant de lui. Mandé à la cour pour l'affaire dont nous avons parlé plus haut, il fut mis en présence de Léger. Les deux saints évêques, déjà si semblables par leur vie et bientôt après plus semblables encore par leur mort, animés des mêmes intentions également droites et pures, ne furent pas du même avis relativement à l'héritage de la veuve. Au reste la cause ne fut point débattue juridiquement, parce que l'évêque des Arvernes allégua la défense des lois romaines et des saints canons de traiter aucune affaire contentieuse en des jours si saints, et l'on en resta là. Le roi confirma plus tard la donation de Claudia. Léger, sans fiel comme sans crainte, pressa vivement son vénérable frère dans l'épiscopat de célébrer la nuit solennelle de Pâques à la cathédrale. Præjectus refusa obstinément cet honneur : il aima mieux, sans doute par piété autant que par humilité, se retirer dans le monastère de Saint-Symphorien pour y vénérer les reliques

de cet illustre martyr. Le roi l'y suivit, comme s'il eût craint de ne pas être en sûreté dans la ville. Là, il osa passer la plus sainte des nuits à rouler des pensées sacrilégement homicides, et assister, la vengeance dans le cœur, au sacrifice de paix, au banquet de la réconciliation, aux divines agapes de la charité chrétienne. A peine avait-il quitté la table eucharistique que déjà il était assis à un festin scandaleux, étouffant les derniers remords, cherchant à s'exalter et à respirer l'audace du crime avec les vapeurs de la débauche. Tout à coup, ivre de vin et de colère, il se leva, l'œil en feu, et se mit tumultueusement en marche avec sa misérable suite, pour aller surprendre le saint évêque au milieu des catéchumènes qui venaient d'être plongés dans le bain sacré et en étaient sortis, comme d'un tombeau, ressuscités avec Jésus-Christ à une vie nouvelle. Un des satellites du roi, effrayé sans doute à l'idée du crime affreux qui allait s'accomplir, avait pu prendre les devants, se présenta brusquement à Léodégar et lui dit : « Prenez garde à vous, seigneur évêque ! Sachez que, la messe terminée, vous serez mis à mort par le roi. Vos ennemis ont depuis longtemps jeté dans son cœur la funeste semence de la haine ; mais cette nuit, la résolution en est prise, tout sera consommé ». L'auguste pontife demeura calme et poursuivit la célébration des saints mystères avec cet air de majesté imposante et de douce sérénité qui l'accompagnait toujours, surtout à l'autel. Son visage sembla même devenir plus radieux et s'illuminer d'un éclat céleste. On était encore dans le splendide baptistère, au milieu de mille flambeaux, de la fumée odorante de l'encens et des parfums du saint chrême, lorsque soudain retentit aux portes le bruit confus d'une troupe bruyante, et presque en même temps se précipitent dans l'enceinte sacrée des hommes en armes. A leur tête est Childéric, furieux, agitant son glaive, vociférant des menaces de mort et criant : « Léodégar ! Léodégar ! Où est Léodégar ? » Léodégar est là, et il ne l'aperçoit point : il semble avoir été frappé d'un aveuglement subit. — « Me voici », répond l'imperturbable pontife, en s'avançant avec dignité, le front haut et calme. Le roi demeure interdit : il ne voit, il ne reconnaît personne, et se réfugie, comme un homme égaré, dans la maison épiscopale qui communique par une porte au baptistère. Pendant ce temps-là le saint évêque, que Dieu venait d'environner du bouclier des anges, achevait avec tranquillité la célébration du divin sacrifice.

En sortant de la basilique, il se présenta devant Childéric, sans peur comme sans audace, et essaya de le calmer. Le mobile et faible prince contint sa violence ; mais ses dispositions intimes ne changèrent point. A toutes les représentations douces et graves du vénérable prélat, il répondait sourdement qu'il avait ses raisons de le tenir pour suspect. Alors Léodégar, n'espérant plus le désarmer, pria le Seigneur et convoqua ses amis pour leur faire part de sa résolution et demander leur avis. « Je crois », dit-il, « que la fuite est le seul parti que j'aie à prendre. Je quitterai tout, je serai pauvre ; mais au moins je marcherai sur les traces de Jésus-Christ, et j'épargnerai à mon Dieu un outrage, à mon roi, un crime dont l'expiation retomberait sur tout le royaume ». Ses amis appuyèrent ces paroles inspirées par le plus pur héroïsme chrétien. Aussitôt donc il prit un peu de vin pour réparer ses forces, quelques serviteurs pour l'accompagner, et partit en faisant cette prière digne d'une grande âme qui oublie ses malheurs, qui s'oublie elle-même et ne pense qu'à Dieu vers lequel elle envoie de célestes et sublimes aspirations : « Faites, Seigneur, que je n'aie désormais que vous seul à servir, et que, rien ne me retenant plus dans les

déceptions du monde, il me soit permis d'en rompre enfin tous les liens ».

Le patrice Hector s'enfuit en même temps, mais par une autre route. A la nouvelle de cette double évasion, Childéric, confus, outré, s'écrie avec fureur : « Quoi ! on les a laissés s'échapper ! vite aux armes, à cheval, et qu'on me les ramène ». Hector, bientôt atteint par les gens du roi, meurt en brave à la tête de sa petite troupe. Quant à Léodégar, on l'arrête sans peine, car il défend toute résistance, toute effusion de sang ; et sur sa demande on le conduit au monastère de Luxeuil. Ebroin y était encore. Ainsi ces deux hommes également poursuivis par la haine, après leur chute, le premier pour ses crimes, le second pour ses vertus, se revirent sous le même toit, heureux dans leur malheur d'être accueillis dans cet asile de la prière et de la paix, en tombant l'un sur l'autre du faîte des grandeurs. Seulement, Ebroin les regrette et médite une vengeance ; Léger les méprise, les déplore et oublie toute injure. Là, notre illustre exilé qui ne s'était autrefois arraché à son monastère et ensuite à son évêché que par dévouement à la reine Bathilde, au roi Childéric, au bien de l'Eglise et de l'Etat, aimait à retrouver sous les cloîtres de Luxeuil la solitude de Saint-Maixent, à s'y reposer des agitations du monde qui ne l'avait pas compris, à s'y consoler dans la prière de l'ingratitude et de l'injustice des hommes et aussi du seul chagrin qu'il ressentît, celui d'avoir laissé veuve sa chère Eglise d'Autun. Il ne savait pas, mais il pouvait pressentir que Dieu lui accordait ce moment de répit pour le préparer de plus en plus à la consommation de ce long martyre, drame sanglant et glorieux dont nous venons de voir les premières scènes. Si le saint évêque ne versa pas son sang plus tôt, c'est que Dieu le réservait pour une lente passion ; car Childéric reprit bientôt la pensée d'immoler la victime dénoncée à sa haine. Peu après le départ de Léger, il eût cédé à l'horrible tentation, si l'abbé de Saint-Symphorien, le vénérable Hermenaire, à qui, sur la demande de toute la ville, avait été confié le soin de l'Eglise d'Autun, triste et désolée de la perte de son époux, ne se fût prosterné aux pieds du prince et ne lui eût arraché, à force de prières, le salut du saint pontife.

Toutefois, malgré ses efforts, il ne put maîtriser longtemps la fureur de Childéric, excitée par les secrets partisans d'Ebroin. Au bout de quelques mois, cédant aux obsessions, ce prince aussi léger que violent donna l'ordre d'arracher Léodégar de Luxeuil. Le saint évêque opposa pour toute résistance la triple majesté du caractère épiscopal, de la vertu et du malheur, rehaussée de nous ne savons quel air auguste et céleste que Dieu imprima sur son noble visage. C'en fut assez : à sa vue, les émissaires du roi, dominés soudainement par un ascendant surnaturel, au lieu de l'arrêter se constituèrent ses défenseurs. Et même un satellite forcené, qui avait juré de décharger sa hache sur sa tête aussitôt qu'il serait hors du monastère, sentit son cœur battre d'une terreur inconnue : ses genoux tremblaient, et on le vit tout à coup se précipiter aux pieds de la victime qu'il allait frapper. Léodégar était donc encore une fois sauvé, tandis que Childéric, son persécuteur, l'indigue fils de Bathilde, ayant comblé la mesure, tombait sous les coups des leudes que sa tyrannie avait armés contre lui et laissait sans maître l'empire mérovingien. A cette nouvelle tout s'émut. Quelques-uns appelaient Ebroin ; mais le plus grand nombre ne voyaient de salut qu'en Léodégar. Autun tressaillit de joie et envoya aussitôt une députation pour aller porter au pontife exilé les vœux de ses enfants. Les délégués de la ville le trouvèrent entouré d'affection et d'hommages par les nobles Francs qui se pressaient autour de sa personne et

lui adressèrent ces touchantes paroles : « O évêque chéri de Dieu et des hommes ! nous avons assez longtemps pleuré votre absence et porté le deuil. Venez rendre la joie aux affligés et consoler leur inconsolable désolation. Ayez pitié, bien-aimé pasteur, ayez pitié de votre troupeau ! Il se consume de regrets, et s'il ne vous revoit, il défaillira de douleur. Revenez, ô bon père, fortifier, guérir ceux que vous avez si pieusement, si doucement élevés ; ne les laissez pas plus longtemps languir de votre absence. Soyez ému des larmes de vos enfants orphelins, et que les gémissements de ceux qui soupirent après votre retour, vous ramènent au milieu d'eux..... »

Le Saint, quoique épris du bonheur de la solitude, fut touché de cet appel si affectueux et si pressant. Son cœur volait à Autun ; mais il avait renoncé au monde et se regardait comme le captif de Jésus-Christ. Il fallut donc que l'abbé de Luxeuil vînt en aide aux députés autunois, en l'autorisant à partir. Au bruit de son retour, tous accouraient sur son passage, et la province entière était en fête. L'heureuse nouvelle descendit rapidement jusqu'à Lyon où l'archevêque Génésius rassembla une troupe nombreuse pour aller rejoindre le vénérable pontife et le reconduire en triomphe dans sa ville épiscopale. En même temps un autre exilé, moine apostat, nouveau Julien, Ebroin sortait aussi de Luxeuil, mais d'une manière bien différente, forçant les barrières du cloître et relevant, dit l'historien, sa tête empoisonnée, semblable à une vipère qui se rajeunit et renouvelle son venin. Aussitôt se ramassèrent autour de lui, empressés de briguer sa faveur, tous ses anciens complices, hommes de rapines et de fraudes, flétris pour la plupart et s'échappant de leurs retraites, comme au printemps les reptiles sortent de leurs cavernes. Cette misérable troupe et son digne chef étaient déjà si impatients de vengeance, leur fureur éclata si vite, qu'ils résolurent de se défaire de Léodégar avant même son arrivée à Autun. Mais quand ils l'atteignirent sur la route, les assassins le trouvèrent environné d'une foule nombreuse d'amis dévoués. Il fallut dissimuler et dévorer secrètement le dépit de grossir le cortége triomphal qui ramenait le saint évêque à son Eglise. Toute la ville en fête salua son entrée de mille cris de joie ; et l'allégresse fut d'autant plus vive que la douleur avait été plus profonde. On avait pleuré son exil comme une absence sans retour ; de sorte que, en reparaissant au milieu de son peuple, Léodégar semblait revenir du tombeau. C'était un beau jour après une tempête ; c'étaient les transports d'une famille qui revoyait un père après avoir pleuré sa perte et porté le deuil de sa mort. Le bon pasteur est conduit dans sa cathédrale à travers les rues et les places ornées de fleurs et de tentures, au milieu des acclamations qui éclatent de toutes parts. Mais cette fête et ces chants joyeux étaient comme les préludes du soir, comme les hymnes des saintes veilles qui précèdent la fête anniversaire des martyrs.

Cependant la France avait les yeux tournés vers Léodégar ; elle l'appelait, elle attendait de lui son salut. Le grand évêque d'Autun se dévoue encore une fois au service de son pays ; et se hâtant de mettre un terme à l'anarchie qui désolait le royaume depuis l'assassinat de Childéric, il court à Saint-Denis, tire du monastère Théodoric, seul et dernier enfant de la pieuse Bathilde, le fait proclamer roi par les leudes de Neustrie et de Bourgogne, lui donne l'Autunois Leudèse pour maire du palais, et s'empresse de revenir au milieu de son peuple bien-aimé qu'il avait à peine eu le temps de revoir depuis son retour de l'exil. Il croit avoir assez fait pour la patrie ;

il espère pouvoir désormais se consacrer tout entier à son Eglise, et terminer paisiblement sa carrière dans la pratique des bonnes œuvres, dans l'exercice pieux des fonctions pastorales. Mais il avait compté sans Ebroin. Celui-ci frémissait de dépit, aiguisait sa fureur, nourrissait et préparait en secret sa vengeance qu'il lui tardait d'assouvir. Aussi, dès que Léodégar eut quitté la cour, se mettant sans retard à la tête d'une bande d'Austrasiens, il s'élança sur la Neustrie, enleva le roi à Crécy et tua le maire du palais. Couvert de sang, il n'inspira plus que l'horreur et l'effroi. C'était son but : il voulait gouverner par la terreur. On dirait même qu'il prit un nouveau nom pour répandre autour de lui plus d'épouvante. « Ebremer, — ainsi l'appellent les historiens de l'époque, — affreux tyran, tison de l'enfer, poussait, comme un lion parmi les bêtes féroces, des rugissements qui faisaient trembler toute la terre des Francs ». Pouvant alors se jouer impunément et de la royauté et de l'Eglise, il présenta, comme fils de Clotaire III, un enfant qu'il décora du grand nom de Clovis ; et par une nouvelle invasion plus terrible que celle des Huns et des Vandales, il pratiqua largement un affreux système d'oppression et de scandale : l'intrusion à main armée des hommes de guerre, des hommes indignes, dans le sanctuaire, la persécution et le meurtre contre les pasteurs légitimes. Sans compter nombre de prêtres et de moines, neuf pontifes furent immolés à sa fureur. Il suffit d'entrevoir la profondeur de la plaie qu'Ebroin fit au cœur de l'Eglise par l'introduction de la *commende militaire*, pour comprendre la nécessité de l'antagonisme de Léodégar.

Aussi, au milieu de la terreur générale, un seul homme restait debout et ferme devant le tyran, un seul prélat inquiétait son ambition et menaçait son avenir : c'était l'évêque d'Autun. Il fallait à tout prix s'en défaire. Deux évêques, Didon de Châlon et Bobbon de Vienne, qui n'avaient jamais eu de leur dignité que le nom, et un farouche soldat, Waimer, duc de Champagne, offrirent leur concours pour l'exécution de l'infernal projet. Ebroin en tressaillit de joie et leur donna toute une armée. Bientôt, du haut des vieux remparts d'*Augustodunum*, on aperçoit les premières bandes des nouveaux barbares. C'était au mois d'août. Le saint évêque, au souvenir de saint Laurent et de saint Symphorien, dont on faisait la fête à cette époque de l'année, prit généreusement son parti et se dévoua au martyre. En vain le pressa-t-on de sauver par la fuite une tête si chère et les trésors sacrés dont il avait enrichi son Eglise. Il refusa : son sacrifice était fait. « Mes frères », dit-il, « si les hommes de la terre s'irritent contre moi, c'est que Dieu me convie à une grande faveur. Quant à ces biens qui ne peuvent me suivre au ciel, mon dessein est de les distribuer aux pauvres, à l'exemple du bienheureux saint Laurent ». Après ces nobles paroles, l'auguste pontife, ne réservant que ce qui était utile au service de l'autel, commença ses largesses par les monastères d'hommes et de vierges placés aux portes de la cité et dans le voisinage. Ensuite il répandit ses dons sur le peuple : pas une veuve, un orphelin, un nécessiteux, ne fut oublié. Après s'être ainsi détaché de la terre et allégé pour monter plus facilement au ciel, en se dépouillant de ses richesses qu'il y envoyait avant lui, il s'adressa de nouveau à son clergé : « J'ai résolu, mes frères », dit-il, « de ne plus penser à ce monde, de craindre seulement le mal de l'âme, jamais un ennemi terrestre et passager. Si l'homme ennemi a reçu de Dieu la puissance pour persécuter, qu'il arrête, qu'il perde, qu'il brûle, qu'il tue. Vainement voudrions-nous fuir : nous ne lui échapperions pas ».

Ces mots sublimes, qu'on regardait comme les derniers accents d'un

martyr, comme les derniers adieux du bon pasteur, produisirent une émotion générale. Il y eut un jeûne de trois jours et des prières publiques, des processions solennelles semblables à celles des Rogations. On porta le long des rues et des remparts l'image de Jésus-Christ crucifié et les reliques des Saints, en invoquant devant leurs oratoires les patrons, les apôtres, les martyrs éduens et les anges de la cité qu'on entendait parfois psalmodier dans les sanctuaires et au milieu des tombes sacrées du cimetière de la *Via strata*. Pendant ces imposantes cérémonies, le saint pontife, les yeux fixés sur cette nuée de témoins qui l'encourageaient du haut du ciel, sentait de plus en plus son âme s'élever au-dessus de la terre, et répandait des larmes devant Dieu, le priant, s'il l'appelait à l'honneur du martyre, de vouloir bien épargner le peuple qu'il avait confié à sa sollicitude. Ce vœu magnanime fut exaucé. Puis il y eut une scène bien touchante. Quand tous les fidèles furent rentrés dans la basilique, Léodégar, en qui l'héroïsme s'unissait à la bonté, la grandeur d'âme à l'humilité chrétienne, leur parla ainsi : « S'il en est parmi vous que j'aie offensés par trop de zèle dans les réprimandes, par quelque parole blessante, je les prie de me le pardonner. Car sur le point de marcher sur les traces ensanglantées du Sauveur, je dois me rappeler qu'en vain souffrirait-on le martyre, si le cœur n'était rempli de la divine charité ». Bientôt après, l'ennemi donna un assaut général, et sa fureur fut égalée par le courage des assiégés. On se battit jusqu'au soir; la nuit encore on entendit les bandes féroces des suppôts d'Ebroin rôder, en vociférant, autour des remparts, et l'on se préparait de part et d'autre à de nouveaux combats. Mais dès le lendemain matin, 26 août, Léodégar, qui ne pouvait supporter l'idée que son peuple souffrait à cause de lui, harangua ainsi les braves défenseurs de la ville : « Je vous en conjure, posez les armes. Si les ennemis sont venus ici pour moi seul, moi seul je dois leur donner satisfaction : je suis prêt à me dévouer pour apaiser leur fureur. Qu'un des frères aille donc leur demander pour quelle cause ils assiégent la ville ».

On dépêcha aussitôt le vénérable abbé de Saint-Martin, Méroald, qui, allant droit à Didon, lui dit : « Si nos fautes ont mérité tous les maux que tu nous fais, au moins qu'il te souvienne de cette sentence évangélique : « Si vous ne pardonnez aux autres, le Père céleste ne vous pardonnera pas non plus » ; et de celle-ci encore : « Comme vous aurez jugé les autres, ainsi vous serez jugés vous-mêmes ». En même temps, il le pria de suspendre les hostilités et de fixer la rançon qu'il lui plairait. Le misérable, aussi inflexible que le roc, aussi endurci que Pharaon, se raidit contre les paroles divines et répondit avec menace qu'il ne lèverait le siége que lorsque Léodégar, remis à sa discrétion, aurait promis fidélité à Clovis, ce fantôme de roi présenté aux Francs par Ebroin. C'est ainsi qu'on voulait flétrir la victime avant de l'immoler. La grande âme du Pontife se révolta, et voici quelle fut sa réponse : « Sachez bien tous, mes frères ; que nos ennemis et nos persécuteurs le sachent aussi : tant que Dieu me conservera un souffle de vie, je garderai la fidélité jurée devant le Seigneur au roi Théodoric. Périsse mon corps, j'y consens, plutôt que je me déshonore et que je me souille par un crime ! »

Cette généreuse réponse fut portée à l'ennemi, et aussitôt la fureur de l'assaut redoubla. Elle était inutile ; car voilà l'héroïque évêque qui sort de sa cathédrale, précédé de la croix et des reliques, entouré du clergé chantant des psaumes. Il s'achemine vers les remparts, il marche au martyre. A la vue du bon pasteur qui va donner sa vie pour ses brebis, tout le monde fond en larmes et pousse des cris déchirants. « Père, pourquoi nous

abandonner? Ah! restez ici : nous pouvons encore vous défendre ». Mais sa résolution est prise, il poursuit sa route, entouré d'un immense concours de fidèles en pleurs et cherchant à le retenir. Bientôt il a franchi la porte : le voilà au milieu des assiégeants. « A qui en voulez-vous ? » leur dit-il. — « A l'évêque ». — « Eh bien! me voilà; prenez ma vie ». Les impies et barbares persécuteurs le reçurent en tressaillant d'une joie féroce, comme les loups quand l'innocente brebis devient leur proie; et malgré les prières du peuple, la majesté des ornements pontificaux, les reliques des Saints et l'image de la croix, le signe du salut, l'emblème sacré du pardon, ils se saisirent violemment du vénérable évêque, orné de la triple majesté de l'âge, du pontificat et de l'héroïsme, au moment où il disait, les yeux levés au ciel : « Je vous rends grâces, ô Dieu tout-puissant, qui avez daigné aujourd'hui glorifier votre serviteur.

Il est conduit à l'orient de la ville, sur la colline située en face des remparts, au lieu où s'élève aujourd'hui une église en son honneur [1]. Là, entouré de bourreaux, immobile et calme dans des souffrances qui surpassent les forces de la nature, il a les yeux arrachés et leurs orbites creusés avec des pointes de fer. « J'en atteste nombre d'ilustres personnages qui l'ont vu comme moi », dit un témoin oculaire, « il ne souffrit pas qu'on lui imposât des chaînes, et pas un gémissement, pas une plainte, ne s'exhala de sa bouche; mais il glorifiait Dieu et murmurait doucement les paroles des psaumes. On lui arrachait la lumière du corps; mais la lumière divine l'éclairait intérieurement, et il commençait dans l'ombre une longue veille de prières qui durera jusqu'au lever du jour sans fin. Il disait : « Je vous rends grâces, ô très-bon Seigneur Jésus, qui avez daigné visiter de cette sorte votre pauvre serviteur. Après tout, ces yeux, dont je suis maintenant privé, sont de chair et me sont communs avec les autres hommes et avec les animaux... Ils ne servent de rien à l'âme, souvent même ils la détournent de la droite vision. Mais il me reste les yeux intérieurs de la foi; et ceux-là, je puis toujours les élever vers vous; par eux, je puis vous contempler!... Ni ténèbres, ni distance, ni aucun obstacle matériel, ne sauraient m'empêcher de vous voir. C'est pourquoi, ô divin Maître, je vous dis avec le Psalmiste : « Eclairez mes yeux, et je contemplerai les merveilles de votre loi ».

Ainsi le bienheureux martyr, illuminé d'un rayon céleste répandait le baume des saintes Ecritures sur les douleurs de ses plaies cuisantes. Il donnait en même temps un grand exemple de résignation et de pardon des injures, qui mérita le salut de son peuple. Le généreux dévouement de Léodgar avait empêché le sac et la ruine de la ville, mais ne lui épargna ni les exactions ruineuses, ni le sacrilége. Outre le butin, fruit du pillage, les bandes ennemies emportèrent six mille sous d'or (environ 450,000 fr.); et l'infâme Bobbon, évêque dégradé et déjà expulsé de Valence, souilla en s'y asseyant le siége des Rhétice, des Euphrone et des Syagre. Heureusement le Pontife martyr avait pourvu au gouvernement de son église.

Pendant qu'il était emmené en Champagne par Waimer, la persécution atteignait les membres de sa famille : Diddon, son oncle, expiait par l'exil, malgré ses quatre-vingts ans, l'exil du jeune Dagobert, dont il avait été malheureusement autrefois un des instigateurs; et Guérin, son digne frère, s'enfuyait jusqu'au Pyrénées. Lui-même, par ordre d'Ebroin, dont la vengeance n'était pas assouvie, fut abandonné, dans les angoisses d'une

1. L'église de Couhard, ou Couarre, *Cacubarris*.

subite et récente cécité, sans aliments, sans guide, au milieu d'une forêt profonde. Là, on devait le laisser mourir de faim, puis répandre le bruit qu'il s'était noyé. Mais Dieu qui nourrit au désert, par le moyen d'un corbeau, le prophète Elie, vint aussi en aide à son serviteur et le conserva vivant, malgré les longues souffrances d'une extrême détresse et du plus affreux abandon. Le farouche Waimer, frappé de ce prodige, l'accueillit dans sa maison. Ses entrailles s'étaient amollies, le tigre avait été tout à coup transformé en agneau ; il déposa aux pieds du saint évêque la part qui lui était revenue des trésors enlevés à l'Eglise d'Autun. Aussitôt Léodégar les fit reporter par un compagnon volontaire de son exil, le pieux moine Berton. Bientôt après, de la maison de Waimer on le conduisit, sans doute sur sa demande, dans un monastère de la Champagne, où il jouit pendant deux années de ce calme pieux de Saint-Maixent et de Luxeuil, auquel l'avait arraché deux fois son dévouement au service de l'Eglise et de la patrie.

Ebroin cependant avait cru plus expédient de renoncer à son fantôme de roi, Clovis III, pour retourner à Thierry et se couvrir de l'autorité de ce prince. Devenant de plus en plus ombrageux et cruel, il usa de rigueurs implacables contre les plus nobles familles ; et, craignant de voir du sang de ses victimes se lever des vengeurs, il étendit ses proscriptions aux enfants et aux proches de ceux qu'il avait persécutés. Pourtant il n'était pas tranquille : ce qui l'inquiétait surtout, c'était la présence du comte Guérin dans les provinces du Midi et celle de Léodégar dans le Nord. Il fut donc résolu que tous deux périraient, mais par des formes légales : on voulait, sans doute pour les avilir, un assassinat juridique. Les deux frères furent donc accusés d'avoir attenté à la vie du roi Childéric et cités à comparaître devant leurs pairs. L'assemblée, composée de leudes et d'évêques, fut nombreuse. Plusieurs abbés de la ville y parurent : on y vit entre autres Winobert, successeur de l'illustre Hermenaire dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Symphorien, et Hermenaire lui-même qui était chargé de l'administration du diocèse, depuis la glorieuse captivité de Léodégar. Les nobles accusés, forts de leur innocence, n'hésitèrent pas à comparaître devant un tribunal qui devait la constater. Quoi qu'il en soit, là au moins ils pourraient se rencontrer après une longue absence et s'embrasser une dernière fois. Quand ils furent en présence de l'auguste assemblée, Ebroin, à la fois accusateur et juge, les accueillit avec une indigne moquerie et les accabla d'invectives plus lâches encore qu'insultantes. Pour eux, conservant l'humilité des martyrs jointe à la dignité du rang et du malheur, le calme de la bonne conscience, la liberté franche et magnanime d'une âme sans crainte comme sans reproches, ils lui répondirent : « Sans doute nous souffrons justement, parce que nous avons péché contre le Seigneur ; cependant sa clémence l'emporte, puisqu'il daigne nous appeler à la gloire de souffrir pour la justice. Mais toi, misérable, qui infliges à la nation des Francs un si dur châtiment, tu appelles la vengeance sur ta tête. Tu as bien pu tromper beaucoup de monde, en exiler beaucoup de la terre de leurs aïeux ; mais tu seras bien autrement exilé toi-même ; tu perds à la fois la gloire du temps et la gloire de l'éternité. Oui, en voulant l'emporter sur tout ce qui habite ce pays de France, tu ne fais que détruire la fausse gloire que tu as usurpée ».

Aucun grief ne fut allégué contre les prévenus, qui semblèrent jouer plutôt le rôle d'accusateurs que celui d'accusés. Mais ce n'était qu'un procès simulé : il n'y eut qu'un bourreau sur un tribunal et deux martyrs

en face de l'élite du royaume. Ebroin, furieux de dépit, ordonna à ses satellites d'arracher Guérin des bras de son frère et de les emmener chacun à leur supplice, pour couper court, disait-il, aux propos qu'ils aimaient à tenir en présence l'un de l'autre. Comme on entraînait violemment Guérin, Léodégar lui criait : « Aie bon courage, frère bien-aimé ; il faut encore souffrir cela. Aussi bien, nos peines éphémères n'égaleront jamais la gloire qui nous attend au ciel. Oui, il est vrai, nos péchés sont grands ; mais au-dessus la miséricorde divine s'élève immense et toujours prête à couvrir les fautes de ceux qui la bénissent. Souffrons avec patience pendant quelques instants et nous nous rejoindrons dans l'éternelle patrie ». Guérin avait à peine entendu l'exhortation fraternelle, que déjà il était entraîné, garrotté, attaché à un poteau, accablé d'une grêle de pierres ; et au milieu de ces atroces douleurs, il disait en digne frère de l'évêque martyr : « Bon Jésus, mon divin Maître, qui n'êtes point venu appeler les justes, mais les pécheurs, recevez l'âme de votre indigne serviteur. Vous qui daignez me rendre semblable aux martyrs en permettant que ces coups de pierre m'ôtent la vie mortelle, ô très-clément Sauveur, veuillez m'accorder le pardon de mes fautes ». Il exhala son dernier souffle avec les derniers mots de ce magnifique acte de contrition. Quelques mains pieuses et inconnues recueillirent ses ossements brisés, qui ne tardèrent pas à être placés sur les autels, comme ceux de son frère.

Léodégar finira-t il sa vie en même temps que Guérin ? Non ; il aurait été trop heureux : Ebroin ne le voulut pas. Le tyran eut même l'infernale pensée de le porter au désespoir, à force de tortures lentes, aiguës et raffinées. Il ordonna donc qu'on le fît marcher pieds nus dans une mare hérissée de cailloux aigus et tranchants qui lui ensanglantèrent la plante des pieds. Ce premier supplice fut suivi d'un autre beaucoup plus affreux : on lui coupa les lèvres, on lui déchira tout le visage, on lui arracha la langue, afin qu'il ne pût pas même avoir la consolation d'articuler une prière. Ainsi les pieds déchirés, les lèvres et la langue amputées, la face toute souillée de sang, les yeux arrachés, le Saint, déjà plusieurs fois martyr, ne pouvait ni marcher, ni voir, ni parler ; et il était sous la main du bourreau comme un agneau à la boucherie. Car Dieu, qui ne demande point le bruit des lèvres, mais l'humilité du cœur, fortifiait son serviteur ; il le rapprochait du ciel, il l'élevait à ces hauteurs sereines où l'âme des martyrs plane loin des atteintes des persécuteurs et souvent même éprouve une sorte d'extase radieuse qui amortit les coups de la torture. Aussi Léger passa-t-il par de nouveaux supplices, sans plaintes ni murmures. On le dépouilla de ses habits collés à sa chair, on le traîna dans les rues fangeuses, on l'exposa sur la place publique, couvert de sang et de boue. C'était son vêtement triomphal. On avait cru l'avilir, on le couvrait d'une nouvelle gloire.

Vaincu et lassé, Ebroin appela un noble personnage qu'il croyait être un des siens : « Va », lui dit-il, « prends ce misérable que tu as vu tout à l'heure plein d'orgueil, et mets-le sous bonne garde. Le temps viendra pour toi d'en rendre compte et de lui donner ce qu'il mérite ». La cruauté du tyran fut trompée. Waning reçut le martyr comme un précieux dépôt, comme une bénédiction pour sa maison, et à force de soins prolongea encore sa vie de plusieurs années. Seulement, afin de paraître se conformer aux intentions d'Ebroin et de ne pas éveiller ses soupçons, il affecta d'abord quelques rigueurs, faisant monter l'auguste captif sur un méchant cheval pour le conduire en sa maison éloignée de plusieurs journées de marche. Le Saint chevauchait à grand'peine ; mais toujours uni à Dieu par l'élan de

la foi, il disait avec le Psalmiste, dans l'accablement de son corps et la céleste intuition de son âme : « Me voilà devenu comme une bête de somme, et cependant je suis toujours avec vous, Seigneur ». Déjà même il semblait dégagé des liens de la mortalité ; car privé des lèvres et de la langue, il chantait néanmoins pendant cette pénible route, vrai chemin de la Croix, les louanges de Dieu. C'était un cantique d'amour qui s'exhalait sans organe matériel, c'était une voix surnaturelle qui s'échappait libre et harmonieuse des profondeurs du cœur. Cependant on arriva au terme du voyage. Alors Winobert, le digne abbé de Saint-Symphorien, qui avec plusieurs frères avait eu le courage de suivre jusqu'au bout le saint et bien-aimé Pontife rendu deux fois sacré, deux fois vénérable et cher, sollicita la grâce d'être admis auprès de lui. Waning se fit prier et accorda tout. Winobert fut donc introduit, et un spectacle merveilleux autant que triste s'offrit à sa vue : le martyr, étendu sur un grabat, couvert d'un méchant lambeau de grosse toile de tente, les lèvres et la langue amputées et vomissant encore le sang, parlait le langage articulé des hommes. A travers les organes déchirés et les dents mises à nu, sortaient des sons distincts et pénétrants. Ces accents miraculeux allaient au fond des cœurs : tous en furent attendris. La sentinelle qui veillait à la porte en versa des larmes et courut en faire part à Hermenaire, qui arrivait également d'Autun. Ayant obtenu à son tour de Waning des entrées libres, il visita avec bonheur et respect son saint prédécesseur, l'environna des soins les plus empressés, lui donna des aliments et le couvrit de ses propres vêtements. Il aimait aussi à lui demander et à recevoir des conseils pour l'administration de l'Eglise désolée confiée à ses soins.

Personne ne s'approchait de Léodégar mutilé qu'avec une vénération religieuse ; car déjà ce n'était plus un simple mortel que l'on honorait, mais un martyr dont on commençait la translation solennelle ; et il se faisait autour de lui comme une fête anticipée. Détaché de la terre, le Saint n'y tenait plus que par ce lien doux et sacré que Jésus lui-même conserva dans son cœur jusque sur la croix : il avait une mère, et dans sa longue agonie, il pensait aux chagrins qui abreuvaient d'amertume la vieillesse de la vénérable Sigrade, plutôt qu'à ses propres douleurs. Il eût voulu que le calice s'éloignât, non point de ses lèvres mutilées, mais de celles de sa mère, il priait Dieu de prendre jusqu'à la dernière goutte de son sang en échange d'une seule larme de cette mère si tendre et si infortunée, veuve, octogénaire. Bien qu'elle fût allée déjà depuis longtemps cacher sa vie loin du monde, dans la solitude du cloître de Soissons, après avoir été dépouillée de tous ses biens par le tyran persécuteur de sa famille, pouvait-elle ne pas apprendre bientôt, si déjà elle ne la connaissait, la passion de ses deux fils ? C'est pourquoi Léodégar voulut lui adresser quelques paroles de consolation. Profitant de la paix que Dieu lui accordait auprès du compatissant Waning et de la présence des abbés et des religieux de Saint-Symphorien d'Autun, il leur dicta une mémorable lettre, digne d'être gravée dans le cœur de tous les fils et de toutes les mères. L'éloquence et la douleur y percent à travers les consolations sublimes qu'il prodigue à Sigrade et l'héroïsme avec lequel il recommande le pardon des injures. En voici une partie :

« A madame et très-sainte mère Sigrade, qui, déjà vraie mère par les liens du sang, l'est devenue encore par les liens de l'esprit, puisqu'en elle s'est accompli ce que dit la Vérité même : « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère ». Léodégar, serviteur des serviteurs de Jésus-Christ.

« Que la grâce et la paix soient avec vous par Notre-Seigneur. Je remercie Dieu qui n'a point retiré sa miséricorde de moi, mais qui m'a fait entendre une parole de joie et d'allégresse, à cause de notre foi et de notre patience en ces tribulations qu'il nous a envoyées et que vous supportez à l'exemple du divin Sauveur, le juste Juge, afin d'être trouvée digne de son royaume... Trouvant votre consolation en Jésus-Christ, vous avez changé votre chagrin en joie, et vous faites bien ; car il ne faut nullement s'attrister, selon ces paroles de saint Pierre : « Si vous êtes affligé de diverses tentations pendant ce court moment de la vie, c'est pour que votre âme éprouvée devienne plus précieuse que l'or épuré par le feu »; et ces autres de saint Paul : « Pour ce qui est du présent, une tribulation légère et momentanée produit en nous un poids immense de gloire... » Oui, ô ma mère, réjouissez-vous dans le Seigneur ! Vous avez quitté ce qui devait être délaissé ; vous avez obtenu ce que désirait votre cœur. Dieu a entendu votre prière, il a vu les larmes qu'après maints événements vous répandîtes en sa présence ; et il vous a séparée de tout ce qui pouvait vous arrêter un peu dans l'acquisition de la béatitude éternelle, afin que dégagée des liens de la famille et libre de toute entrave, vous n'ayez plus qu'à vaquer à la prière, à vivre en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, notre Roi, notre Rédempteur, la Voix, la Vérité et la Vie... C'est à lui en effet qu'il faut obéir et dire avec le Psalmiste : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je recevrai de sa main le calice où l'on boit le salut, et j'invoquerai son nom ».

Ce calice qui sauve, ce calice du martyre, où il a déjà lui-même bu à longs traits, où il a déjà versé une partie de son sang, Léger ne le présente qu'à demi aux regards de sa mère, et aussitôt il montre le ciel ouvert, il compte un élu de plus, il prie, il chante, il tressaille, comme l'athlète impatient qui demande un nouveau combat et salue déjà la couronne. « Oh ! » s'écrie-t-il, « heureuse mort qui donne la vie ! Heureuse perte des biens que compensent les richesses éternelles ! Heureuse affliction qui apporte la gloire des anges ! Maintenant vous avez éprouvé combien le très-clément Seigneur Jésus a eu pitié de vous, en vous accordant la sauvegarde d'une sainte discipline et le mépris du monde, en dérobant aux angoisses du siècle les gages sortis de votre sein, en les soustrayant aux égarements du monde pour leur donner l'assurance d'un bonheur éternel. D'ailleurs, vous pouviez avoir des fils à pleurer comme morts, en les laissant vous survivre ici-bas; tandis que pour ceux-ci, n'ayez nulle inquiétude, nulle tristesse. Rendez donc mille actions de grâces à Dieu, car enfin la voilà disparue, la nuit qui obscurcit la paupière de l'âme ; les voilà déposés, les fardeaux et les soucis de le vie présente... Suivons, suivons le Seigneur ; allons ! sa miséricorde marche en avant ; courons sans peur au combat. Il est fidèle à sa parole et nous donnera la victoire. Lui-même combattra pour nous et nous fournira, pour nous faire vaincre, des armes telles que nos adversaires n'en ont pas de semblables : le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, le casque de salut, toute l'armure sur laquelle viennent s'éteindre les traits brûlants de l'ennemi, le glaive spirituel ou la parole de Dieu et la prière faite à chaque instant avec la vigilance intérieure de l'âme... »

Après ces mâles accents dignes de la magnanimité d'un noble Franc, d'un héros, d'un martyr, viennent des conseils plus familiers, mais toujours pleins d'élévation et empreints d'un caractère de grandeur, sur le pardon des injures, à l'imitation de Jésus-Christ, sur le détachement des choses temporelles, enfin sur l'unique nécessaire, le salut, la sanctification par la

fidélité aux devoirs de son état. « S'il restait au cœur », dit-il, « ce qu'à Dieu ne plaise ! quelque chose de l'ancien levain, surtout quelque peu de haine contre les ennemis, ce serait un grand dommage. Veuille le Seigneur en préserver toute âme fidèle ! Car où trouver rien de plus excellent que de mériter d'être vraiment fils de Dieu, en aimant nos ennemis, et d'être absous de nos péchés en pardonnant aux autres ? Au reste, ne devons-nous pas écouter et imiter le Sauveur ? N'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et partout où je suis, là aussi sera mon serviteur ». Or, il nous a enseigné la voie par où nous devons marcher à sa suite, lorsqu'il a prononcé ces paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Si donc l'Auteur de la vie éternelle, qui a voulu naître d'une Vierge immaculée, priait pour ses bourreaux, à combien plus forte raison faut-il que nous, pleins de péchés, nous aimions nos ennemis et priions pour eux, afin qu'imitant le Seigneur, nous méritions d'avoir part à son royaume avec les Saints..... Il est encore une chose digne de toute notre attention, c'est que ceux qui ont été délivrés des soins temporels par la bonté divine, jamais n'y doivent revenir ni de corps ni d'esprit, mais se détacher de tout. Toute âme qui s'est donnée à Dieu doit vaquer le jour et la nuit, malgré les persécutions des méchants, au chant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, obéir à la sainte règle, attendre, sa lampe allumée, la venue du Seigneur, afin que s'il arrive et frappe à la porte, elle ne soit point surprise et lui ouvre promptement. Rien de meilleur que la crainte de Dieu, rien de plus suave que de vivre dans l'observation de ses commandements. O bonne mère, ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a goûté ce que le divin Maître vous prépare. Et voyez même comment il vous récompense dès la vie présente : au lieu de vos domestiques, il vous a donné les saints frères qui prient chaque jour pour vous ; en place de la foule de vos suivantes, il vous a donné les pieuses sœurs avec lesquelles vous vivez dans un si pieux commerce ; pour le labeur de la vie du siècle, le repos dans le monastère ; pour la perte des biens, la divine Ecriture, la méditation sainte et la prière assidue ; pour la perte des parents, la vénérable dame Ithérie qui est votre mère, votre sœur, votre fille ; car à vous deux vous n'avez qu'un cœur et qu'une âme..... » — Telle est cette lettre qui semble datée du ciel et inspirée de Dieu. Léodégar y a versé son âme tout entière : on y voit la sérénité du juste, la délicate sollicitude d'un fils et d'un père, la joyeuse et triomphante assurance d'un martyr qui touche à la palme. Elle est à la fois sublime et embaumée de piété, de paix, de charité.

Bientôt Waning, pénétré de vénération pour son auguste prisonnier, et sans tenir compte des ordres d'Ebroin, le confia au monastère de Fécamp. Heureux encore une fois de se trouver dans une pieuse retraite, Léger put mêler sa voix, malgré l'affreuse mutilation de sa bouche, aux voix angéliques des vierges. Sentant approcher de plus en plus sa dernière heure, il servait Dieu avec l'empressement du serviteur fidèle dont le maître va frapper à la porte, assistait jour et nuit aux saints offices et sortait à peine de l'église pour prendre un peu de nourriture et de sommeil. Hostie vivante offerte déjà plusieurs fois à Dieu, il avait une grande ferveur à célébrer journellement le divin sacrifice. Pendant les deux années qu'il passa dans l'abbaye de Fécamp, non content de donner de frappants exemples de piété, de patience et d'humilité, il annonçait encore la parole de Dieu. La foule accourait autour de sa chaire, et les pécheurs s'en allaient touchés, convertis, pénitents. Cependant Waning avait pour lui une vénération toujours

croissante et qui allait jusqu'au culte. Il fit bien plus encore : entraîné par les exhortations et les exemples du saint évêque persécuté, il vendit ses biens, donna à Dieu jusqu'à son fils unique, s'associa à toutes les pieuses fondations et mérita, après avoir passé les vingt dernières années de sa vie dans un vaste apostolat de bonnes œuvres, d'être lui-même inscrit au catalogue des bienheureux.

Vaincu par l'ancien exilé d'Irlande, Dagobert, roi d'Austrasie, digne fils de Sigebert, Ebroin ne songea plus qu'à se débarrasser de ses ennemis. Après s'être défait du saint roi d'Austrasie, dont la puissance aussi forte qu'aimée, gênait ses prétentions à la tyrannie universelle, et dont la vertu condamnait ses vices, Ebroin voulut en finir avec Léodégar ; car sa haine ne l'avait pas oublié. Sans doute il le craignait peu, mais il avait soif de sang. Poussé par l'esprit infernal, et, pour ne pas manquer cette fois sa victime, il se rendit lui-même à Fécamp et assembla un conciliabule où, voulant faire dégrader Léodégar avant de le mettre à mort, il renouvela l'ancienne et dérisoire accusation relative au meurtre de Childéric. Le Saint répondit humblement, mais avec dignité que, sans se croire exempt de toute faute, il était étranger au crime qu'on lui imputait. « Les hommes », ajouta-t-il, « peuvent ignorer mon innocence, mais Dieu la connaît, et cela me suffit ». Ebroin ne put obtenir la condamnation de Léger, faute de preuves ; mais sa haine en tint lieu. Dès qu'il fut hors de l'assemblée, on le vit, plein de dépit et de rage aux paroles sublimes et prophétiques que prononça le vénérable accusé, éclater contre lui en transports de fureur. « Tu as confiance dans tes beaux discours ; mais qui prétends-tu persuader ? Tu te figures sans doute que tu auras la gloire du martyre, et c'est là ce qui te rend si téméraire : tu ne recevras que ce que tu as mérité, la mort ». Le Saint se tut. Les interpellations devinrent plus vives : il se taisait toujours, comme le divin Maître devant Hérode et Pilate. Alors la scène du prétoire se renouvela : l'oint du Seigneur fut livré à des mains sacriléges, et sa tunique déchirée du haut en bas. En même temps, Ebroin s'adressant à un comte du palais, nommé Chrodobert (ou Robert) : « Prends-le », dit-il, « et tiens-le sous bonne garde. L'heure de sa mort viendra ». Et le Martyr s'en alla à son calvaire, résigné et joyeux, parce qu'il voyait le divin Rémunérateur lui préparer la couronne et l'approcher déjà de sa tête.

Comme il cheminait sur la voie douloureuse, accablé de lassitude et de soif, une âme compatissante qui le rencontra rafraîchit ses lèvres d'un peu de breuvage, l'aidant ainsi à porter sa croix. Ce nouveau Cyrénéen n'avait pas encore accompli son œuvre de miséricorde, qu'une grande lumière descendue du ciel comme un tourbillon brilla tout à coup sur le front du martyr. Emus et tremblants, tous s'écrièrent : « Quelle est, seigneur, cette lumière qui brille sur votre tête comme une couronne venue du ciel ? Nous n'avons jamais vu rien de semblable ». Lui, se prosternant à terre, adora Dieu en disant : « Je vous rends grâces, ô tout-puissant consolateur des âmes, qui avez bien voulu opérer pour votre serviteur un si grand prodige ». Les assistants le contemplaient dans un pieux ravissement et saisis d'un religieux respect, puis, reprenant leurs esprits, ils glorifiaient le Seigneur et se disaient entre eux : « En vérité, c'est un homme de Dieu ». Et ils promettaient de se convertir de tout leur cœur. Le comte Robert conduisit dans sa maison le vénérable prisonnier, pour qu'il la bénît ; et cette bénédiction fut si féconde, si abondante, que tous les habitants en ressentirent incontinent les merveilleux effets. Ils confessèrent leurs péchés et s'appliquèrent le salutaire remède de la pénitence. C'est ainsi que Léodé-

gar déploya une fois de plus le don tout spécial que Dieu lui avait fait de commander aux volontés les plus rebelles, de les accomplir par une sorte de fascination invincible et surnaturelle.

Cependant arriva le terme de cette longue persécution, le jour de la récompense. Du palais sortit une sentence qui condamnait Léodégar à mourir. L'impie, le haineux Ebroin, jaloux de la gloire d'un rival, implacable contre un ennemi, même au-delà du tombeau, craignant que les fidèles ne lui rendissent les honneurs du martyre, ordonnait en même temps qu'on le conduisît au fond d'une forêt et qu'on jetât ses restes dans quelque fosse écartée, afin qu'il ne restât pas la moindre trace de sa sépulture. Le sanguinaire message remplit de douleur la maison de Robert. Les entretiens de Léodégar commençaient à toucher ce rude et grossier Franc. Sa femme surtout éprouvait de cruelles angoisses à la pensée de la part qu'il prendrait à cette mort. Et comme elle pleurait amèrement, l'héroïque martyr la consola par ces paroles : « Ne pleurez point à cause de mon dernier passage. Ma mort ne vous sera point imputée ; il vous en reviendra plutôt des bénédictions célestes, pourvu que vous déposiez pieusement dans un tombeau ce reste de corps ». Le comte Robert commet donc quatre de ses gens pour exécuter les ordres d'Ebroin. Il prennent et emmènent Léodégar, sans rien lui dire, dans la forêt de Sarcing, en Artois, sur la lisière de laquelle était située l'habitation du comte [1]. Après avoir longtemps marché avec eux par des sentiers inconnus, le Saint s'arrête et leur dit, en empruntant une parole du Sauveur : « Mes enfants, à quoi bon nous fatiguer davantage ? Ce que vous êtes venus faire, faites-le promptement et accomplissez le vœu de mon ennemi ». L'attitude et l'air du Pontife sont en ce moment empreints d'une majesté encore plus auguste, d'un charme encore plus pénétrant que d'habitude ; car à la dignité de son port et de son visage, à la sainte sérénité de ses traits, vient se joindre le doux rayonnement de la tristesse, de la souffrance et de la résignation qui semble le transformer en un être céleste. Aussi, de ces quatre hommes chargés de consommer son martyre, trois tombent à ses pieds, le suppliant de leur pardonner et de les bénir. Mais le quatrième, nommé Wadhard, demeure debout, l'air féroce, et tenant son glaive nu. L'homme de Dieu, après avoir béni ses meurtriers, se met à genoux, entre dans un solennel recueillement et articule une prière semblable à celles que faisaient entendre les anciens martyrs au moment de recevoir le coup mortel : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons appris à vous connaître, je vous bénis de m'avoir amené à ce jour de combat ; mais aussi je vous prie, je vous conjure de vouloir bien étendre sur moi votre miséricorde et me rendre digne de participer aux mérites de vos Saints pour avoir part avec eux à la vie éternelle. Je vous demande en même temps de faire grâce à ceux qui me persécutent, car par eux, j'en ai la confiance, ô Père très-clément, je serai glorifié devant vous ». A peine a-t-il achevé cette dernière prière, qu'il tend la gorge à l'homme armé du glaive, en lui disant : « Faites ce qui vous a été commandé ». Et sa tête tombe sous le tranchant de l'acier, pendant que son âme s'envole au ciel. C'était le 2 octobre de l'an 678. Le saint corps demeura longtemps debout. Enfin le farouche bourreau poussa du pied le corps du martyr pour qu'il tombât. Mais aussitôt, livré au démon, saisi d'un délire furieux et frappé par la vengeance divine, il se jeta dans le feu et brûla tout vif, comme si déjà il eût été en enfer.

1. Ce lieu porte maintenant le nom de Saint-Léger.

On le représente privé de la vue, puis ayant la langue coupée ainsi que les lèvres, et enfin décapité.

CULTE ET RELIQUES.

Les restes de saint Léger furent pieusement recueillis par la femme du comte Robert, qui les déposa dans un petit oratoire où ils restèrent deux ans et demi. Un prêtre faisait le service de cette sainte chapelle; or, il s'aperçut qu'on y voyait briller des lumières miraculeuses et entendit des voix qui entonnaient le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo.* Saisi d'une religieuse terreur, il raconta ce qu'il avait vu et entendu, en confirmant son récit par les serments les plus solennels. Bientôt tout le voisinage fut plein de cette nouvelle; le peuple accourut en foule, les malades se pressèrent autour du tombeau, et toutes les infirmités y étaient guéries.

Des religieux Carmes desservirent cet oratoire jusqu'à l'époque de la Révolution; alors il fut vendu avec les terres données par la libéralité des seigneurs de Lucheux, et converti en usage profane. Mis en vente, il fut acheté par M. le curé de Lucheux dans le but de le rendre à son antique et religieuse destination.

L'abbé de Saint-Maixent, Andulfe, disciple et successeur de Léodégar dans le gouvernement de ce monastère, fut député par Ansoald, son évêque, pour aller solennellement recueillir et transférer à Poitiers les précieuses reliques du Martyr (782). A cette nouvelle, accourent de toutes parts, peuple, clers et religieux, malades, infirmes et pécheurs. Les uns chantent des psaumes et des hymnes; les autres, guéris, consolés et convertis, expriment par des acclamations le transport de leur reconnaissance en versant des larmes de joie et des larmes de repentir plus douces encore. C'est avec ce pieux et immense cortége que le saint corps prit triomphalement la route de Poitiers. Partout il traversa les flots pressés des populations; car à chaque pas les groupes nombreux se renouvelaient et les processions se succédaient sans fin. On les voyait tout le long de la route sortir des monastères, des bourgs, des villages avec la croix et l'encens.

Quand le cortége approcha de Tours, l'évêque Robert alla au-devant du bienheureux Martyr à la tête de son clergé et de la foule du peuple. Comme on traversait la ville, une femme, injustement enchaînée, invoqua le Saint et ses fers se brisèrent; à Jouy, une pauvre fille aveugle, muette et paralytique, fut complétement guérie; à Seney, une femme fut délivrée du démon; à Ingrande, un boiteux et un paralytique recouvrèrent en même temps l'usage de leurs membres. Ailleurs, l'évêque de Poitiers, Ansoald, ayant voulu ravitailler toute cette foule qui suivait le corps, le vin se multiplia miraculeusement. Plus loin, au confluent du Clin et de la Vienne, les flots agités se calmèrent subitement et un aveugle-né recouvra la vue. Le moment le plus solennel de cette longue fête fut celui où Ansoald, avec tout son clergé et tout son peuple, reçut le glorieux Martyr à la clarté des flambeaux, parmi les flots d'encens et aux acclamations mille fois répétées d'une foule immense. La guérison miraculeuse d'un paralytique aux portes de la ville vint encore ajouter à l'enthousiasme. Le cortége traversa la cité et se rendit d'abord à la basilique de Sainte-Radegonde, puis à celle de Saint-Hilaire, où d'autres miracles attestèrent que le nouveau Martyr était digne de prendre place entre le grand évêque, Père de l'Eglise, confesseur héroïque de la foi, et la pieuse reine, martyre de la pénitence et de la divine charité.

Cependant on élevait à Saint-Maixent, pour le recevoir, un somptueux édifice avec des proportions et des formes qui frappaient par leur nouveauté hardie et par leur étonnante grandeur. On l'y déposa dans un autel tout éclatant d'or, placé sous les voûtes d'un crypte. Ce fut là que ses anciens enfants vinrent prier avec les peuples qui affluaient de toutes parts et obtenaient des miracles. Ansoald fit la dédicace de cette église et présida la dernière translation des reliques sacrées.

Le culte de saint Léger se propagea rapidement dans toutes les provinces, jusqu'en Suisse et en Allemagne. Son martyre d'abord et les miracles qui rendirent bientôt son tombeau si glorieux firent grand bruit. De là ces innombrables églises érigées sous son vocables dans presque tous les diocèses; de là son nom et son patronage adoptés par les populations les plus éloignées et par d'illustres monastères. Les lieux surtout où il vécut, où il souffrit, où il mourut, Poitiers, Autun, Arras, la Bretagne, la Bourgogne, la Champagne, l'Alsace, la Belgique même, se couvrirent des monuments de son culte.

Bientôt les bandes dévastatrices des pirates normands se répandirent partout. Il fallait fuir et cacher ce qu'on avait de plus précieux. Les religieux de Saint-Maixent se réfugièrent avec leurs reliques à Rennes, dans l'Armorique. Quand le premier orage fut passé, ils crurent pouvoir revenir; mais de nouvelles invasions les obligèrent de chercher un asile avec leur cher et saint trésor jusque dans les montagnes de l'Auvergne. S'étant arrêtés à Ebreuil, ancienne villa de Sidoine Apollinaire, ils y déposèrent les saints corps de Maxence, de Léger et de Guérin son frère. Plus tard, obligés encore de fuir devant l'orage, ils laissèrent pourtant la plus grande partie des restes du célèbre Martyr à Ebreuil, qui dès lors prit le nom de Saint-Léger, et se rendirent à Auxerre d'où ils rentrèrent enfin à Saint-Maixent.

Cependant on demandait de toutes parts de ses reliques, et plusieurs ossements ou des par-

celles de son corps allèrent d'Ebreuil, à différentes époques, enrichir un grand nombre d'églises, entre autres celles de Saint-Vaast d'Arras, de Fécamp, de Saint-Gérard près Namur, de Lucerne en Suisse, de Notre-Dame de Soissons où les restes du fils se réunirent à ceux de la mère, de Saint-Pierre de Préaux, près Lisieux, où elles furent déposées sur un autel dédié à saint Thomas de Cantorbéry. Ainsi les fidèles associèrent dans leur culte ces deux grands évêques, héroïques champions de la liberté de l'Eglise. A Saint-Victor et à la Sainte-Chapelle de Paris, à Saint-Denis et à Autun, on montrait, à diverses époques et successivement, enchâssés dans l'or et les pierreries, en tout ou en partie, les yeux de saint Léger. La cathédrale d'Autun conserva longtemps des anneaux d'argent et d'or et plusieurs autres objets ayant servi à l'illustre pontife, entre autres un tissu de soie et d'argent, orné de perles, appelé sur la foi des traditions l'*étole de saint Léger*. Rien de tout cela n'a été conservé, excepté l'étole dont la forme n'est pas très-ancienne, mais dont l'étoffe date de siècles certainement reculés. On a le bonheur de posséder dans la cathédrale d'Autun une petite portion des ossements du saint évêque.

En 1458, le cardinal Rolin interdit toute œuvre servile le jour de la fête de saint Léger, et la maintint au rang des fêtes patronales et des jours les plus solennels de l'année. Cette fête, au XVIe siècle, était encore du rite quadruple, comme les fêtes majeures, avec trente-six leçons propres et une octave. Vers la fin de ce même siècle, la ville d'Autun ayant été délivrée d'une armée calviniste par l'intervention de saint Léger qui apparut sur les murailles de la ville au milieu des assiégés, cet événement extraordinaire ajouta un nouveau lustre au culte de notre Saint. Pour donner à ce fait toute son authenticité et en perpétuer le souvenir, le révérend évêque Pierre Saunier, avec son vénérable chapitre, institua la fête quadruple de l'Apparition de saint Léger, fixée au 21 juin de chaque année.

Les chapelles que saint Léger avait à Saint-Nazaire et à Saint-Symphorien ont été renversées avec ces églises elles-mêmes. On regrette qu'il n'y ait pas à Autun d'autre monument pour redire la mémoire du martyr que l'humble église de Couhard. A la cathédrale, un tableau seulement parle de lui. Mais dans le diocèse, beaucoup de paroisses rappellent son nom et s'honorent d'être placées sous son vocable.

Les habitants de Saint-Valéry-en-Caux prétendent avoir été visités par saint Léger pendant son exil : les bonnes gens de l'endroit, où du reste l'on est resté religieux et chrétien, vont jusqu'à montrer la falaise où le Saint aurait perdu son *chapelet*. De l'ancienne chapelle de Saint-Léger, il ne reste plus que le clocher dont on entretient la flèche. On y porte les enfants qui sont tardifs à marcher. On leur fait faire cinq fois le tour des ruines de la chapelle, afin qu'ils aient le *pas léger*.

L'église Saint-Nizier de Troyes possède quelques reliques de cet illustre martyr.

Au village de Mercin, à une lieue de Soissons, on possède la mâchoire supérieure de saint Léger.

Au grand séminaire de Soissons, l'autel principal renferme, dans le reliquaire placé au centre du tombeau les reliques suivantes : 1° un morceau de la tête d'un saint Laurent, martyr, provenant de la cathédrale de Laon; 2° une portion d'un tibia de saint Sébastien, sauvé dans la ruine de l'ancienne abbaye de Saint-Médard; 3° de l'huméral de saint Quentin, martyr; 4° d'un fémur de saint Victrice, archevêque de Rouen, concédé par l'église de Braine; 5° une portion de l'épine dorsale de saint Yved, évêque de Rouen, même provenance; 6° enfin, une portion de mâchoire inférieure de saint Léger, évêque et martyr. Ces deux reliques de saint Léger faisaient autrefois partie du trésor de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons, Ordre de Saint-Augustin, fondée en 1039, par Goslin, évêque de Soissons. Ce monastère fut dévasté par les Huguenots en 1567. Depuis 1666, il s'était agrégé aux chanoines réguliers de la Congrégation de France, autrement dits des Génovéfains, fondés au XVIIe siècle, par le cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis et abbé de Sainte-Geneviève.

Le dernier prieur de Saint-Léger, de Soissons, M. Labat, est mort chanoine de la cathédrale. Monseigneur Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, après le concordat de 1802, avait été vicaire de Saint-Léger avant la Révolution. Les reliques du saint Martyr, possédées aujourd'hui par le grand séminaire de Soissons, ont été, par Monseigneur de Simony, détachées de celles de Mercin, en 1848; et celles de Mercin avaient été recueillies par de pieux fidèles, lors du pillage de l'abbaye de Saint-Léger, en 1793.

Voir, pour plus de détails, la belle *Histoire de saint Léger*, par Dom Pitra, dont nous donnons ici un abrégé tiré de *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet, chanoine de la cathédrale d'Autun. — Cf. *Saints de Franche-Comté; Vies des Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer; *Vie des Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier; le *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Pequegnot; *Histoire littéraire de la France*, par Dom Rivet; *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras; Dom Ceillier et *Acta Sanctorum*.

LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

1608. — Pape : Paul V. — Archiduc d'Autriche : Ferdinand.

Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. *Ps.* XC, 11.

Dieu vous a mis sous la garde de ses anges. Cette parole doit vous inspirer pour eux du respect, de la reconnaissance et de la confiance.

Saint Bernard.

La solennité des Anges gardiens, établie par le pape Paul V (1605-1621), à la prière de Ferdinand d'Autriche qui, depuis, fut élu empereur, et assignée au premier jour vacant après la fête de saint Michel, ayant été fixée, par l'autorité de Clément X, en ce jour 2 octobre, nous sommes obligé de déclarer ici aux fidèles : premièrement, ce qu'ils doivent croire de ces bienheureux tuteurs et guides de leurs âmes ; secondement, quelles assistances spirituelles et corporelles ils en reçoivent ; et, en troisième lieu, ce que la piété les engage à faire en reconnaissance de leurs bienfaits.

C'est une vérité de foi que les anges, tout bienheureux qu'ils sont, ne laissent pas d'être députés de Dieu pour la garde des hommes. Nous en avons de si éminents témoignages dans les saintes lettres, qu'il faudrait absolument rejeter leur autorité pour ne pas croire cet article. Le Roi-Prophète, au psaume XCe, parlant à chaque homme en particulier, lui dit que Dieu a commandé à ses anges de le garder dans toutes ses démarches, et même de le porter dans leurs mains, de peur qu'il ne heurte contre une pierre et qu'il ne fasse de faux pas. Il est vrai que l'Eglise applique principalement ces paroles à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui son Père éternel a donné des anges, non pas pour gardiens et pour tuteurs, puisqu'il est lui-même leur chef, mais pour ministres et serviteurs. On peut aussi appliquer ces paroles aux autres hommes ; elles signifient que les anges ont reçu ordre de veiller à leur garde, et de les défendre contre les ennemis visibles et invisibles. Car les Pères de l'Eglise, comme saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin et plusieurs auteurs, les entendent de cette manière. Le même Prophète, au psaume XXXIIIe, faisant l'éloge de ceux qui craignent Dieu, dit que l'ange du Seigneur est autour d'eux, et qu'il a soin de les délivrer des périls qui les environnent. Et Notre-Seigneur, dans son Evangile, voulant imprimer une sainte crainte de scandaliser les petits enfants, dit qu'ils ont des anges à eux qui voient continuellement la face de Dieu. C'est aussi le sentiment universel de l'Eglise, et ce qu'elle publie dans toute l'étendue du monde chrétien. Il n'y a point de fidèle qui ne suce cette doctrine avec le lait, point de maître et de docteur qui ne l'enseigne, point de prédicateur qui ne la suppose et qui n'en tire des arguments pour porter ses auditeurs tantôt à la contrition et à la pénitence, tantôt à la reconnaissance envers Dieu. Ainsi, comme saint Augustin dit, dans l'épître CXVIIIe, que c'est une folie et une imprudence extrême de combattre une doctrine unanimement reçue et approuvée par toute l'Eglise, il est clair que l'on pourrait, sans être coupable de témérité aussi bien que d'hérésie, attaquer la

vérité de la tutelle des anges gardiens. D'ailleurs, la raison même, appuyée des lumières de la foi, nous conduit à la connaissance de ce mystère. Les pères, qui savent les besoins de leurs enfants, ne manquent pas de leur donner des gouverneurs et des maîtres pour cultiver leur esprit, former leur jugement, modérer leurs passions, régler leurs mœurs et les diriger sagement : Dieu nous regarde en cette vie comme des enfants, il a pour nous un cœur de père, il connaît l'aveuglement de notre esprit, les faiblesses de notre volonté, la force et la malice des démons qui nous environnent, et le grand nombre des dangers dont nous sommes affligés. Faut-il s'étonner qu'il nous donne pour tuteurs et pour guides ces esprits célestes qui sont proprement nos frères aînés, et qui nous considèrent comme leurs cohéritiers au bonheur éternel ?

On peut demander si cette doctrine doit seulement s'entendre des prédestinés et des justes, ou s'il faut l'étendre généralement à tous les hommes. Nous répondons qu'elle est générale et qu'il n'en faut nullement exclure ni les pécheurs, ni les réprouvés, tant qu'ils sont voyageurs et que la mort ne les a point encore mis dans l'impuissance de se sauver. Les saints Pères en parlent tous de cette sorte ; ils ne font point distinction de justes, de pécheurs, de prédestinés et de réprouvés. Saint Jérôme, sur le chapitre XVIIIe de saint Matthieu, dit que chaque âme, dès le moment qu'elle vient au monde, a un ange député pour sa garde ; et de là il infère la dignité incomparable des âmes. Saint Anselme, dans son livre intitulé l'*Eclaircissement*, dit que toute âme raisonnable, au moment où elle est créée et unie au corps, est donnée en garde à un de ces esprits célestes. Saint Bernard, sur le *Cantique des cantiques*, dit que l'âme n'est jamais sans la garde des anges, quoiqu'on ne les voie pas, parce que ce sont de purs esprits, qui ne peuvent pas être vus des yeux du corps. Les autres Pères disent ou supposent la même chose. L'Eglise, qui nous apprend la vérité de la garde des anges, ne restreint point non plus sa doctrine aux prédestinés ou aux justes ; mais elle dit généralement dans ses catéchèses et ses instructions familières, que chaque homme est sous la tutelle d'un ange : et l'un des reproches qu'elle fait aux pécheurs et aux impies, par la bouche de ses ministres, c'est qu'ils abusent de la grâce que Dieu leur a faite de leur avoir donné un ange pour guide ; qu'ils affligent, par leurs déréglements, le cœur charitable de cet ange, de la manière néanmoins qu'un bienheureux peut être affligé, et, qu'en méprisant ses inspirations et ses conseils, ils s'attirent le juste abandon de Dieu et des supplices qui ne finiront jamais.

Dieu ne refuse à personne les secours nécessaires pour quitter ou pour éviter le péché, pour vaincre le démon et pour opérer son salut ; puisqu'il dit lui-même, par la bouche de saint Paul, qu'il veut le salut de tous et qu'il a donné son sang pour tous. Or, entre ces secours nécessaires, la garde des anges est un des principaux. Car, bien que Dieu puisse nous assister par lui-même et sans le concours d'aucune cause seconde, et qu'en effet ce soit lui seul qui porte la grâce intérieure dans notre esprit et dans notre volonté, où les créatures n'ont point d'accès, sa Providence, néanmoins, qui a mis un ordre et une économie admirables dans tout l'univers, a tellement disposé les choses que les causes inférieures doivent être aidées par les supérieures, et celles qui sont sujettes au changement par celles dont l'état est constant et invariable ; ainsi les hommes, étant faibles et fragiles comme ils sont, il n'y a point de doute que, selon cette sage et aimable disposition, ils n'aient besoin d'être secourus par ces esprits supérieurs qui sont dans leur terme et dans la consommation de leur bonheur.

Dieu donc ne dénie ce secours à personne, et il n'y a point d'homme qu'il ne confie à la garde d'un ange. Et de là il faut conclure que ces gardiens fidèles n'abandonnent pas leurs pupilles pour être retombés dans le crime, et avoir rejeté leurs inspirations ; mais, au contraire, ils travaillent alors à leur inspirer les sentiments d'une véritable pénitence ; car nul homme n'est entièrement désespéré en cette vie, et, quelque péché que l'on ait commis, on peut toujours, jusqu'à la mort, se convertir et rentrer dans les voies du salut. Ainsi, le ministère d'un bon ange n'est jamais inutile, et il est d'autant plus nécessaire au pécheur, que sa faiblesse est plus grande, et que la puissance du démon sur lui est devenue plus violente.

Il est vrai que saint Basile semble dire, sur le psaume XXXIIIe, que nous chassons de nous nos bons anges par nos méchantes actions, et ailleurs, qu'en péchant nous détruisons nous-mêmes cette haie de leur protection qui nous environnait. Mais la pensée de ce grand Docteur n'est pas que les anges gardiens abandonnent entièrement ceux qui leur sont donnés en garde, lorsqu'ils commettent quelque crime ; il veut dire seulement qu'ils s'éloignent d'eux pour un temps par une sainte horreur de leur déréglement, sans cesser pourtant de veiller de loin à leur garde et de prendre des mesures pour leur conversion.

On peut encore demander en quel temps ces esprits charitables commencent d'exercer leur office à l'égard de ceux dont ils sont gardiens : si c'est seulement au moment où leur raison se délie, pour pouvoir agir librement et mériter; ou au temps de leur baptême, ou à celui de leur naissance, ou enfin à celui de leur conception.

L'assurance que Notre-Seigneur nous donne que les enfants ont leurs anges gardiens, doit nous persuader que cette garde commence avant l'ouverture de l'esprit et l'usage de la raison. Il n'y a point non plus de sujet de la différer jusqu'au temps du baptême, puisque les infidèles, qui n'ont point reçu ce sacrement, ne laissent pas de participer à ce bienfait ; un des principaux points de cette garde est de conserver l'enfant jusqu'au temps où il doit recevoir le Baptême. Il faut donc croire indubitablement que l'office des anges gardiens commence au moins au point de la naissance. Plusieurs Docteurs croient qu'il ne commence pas plus tôt, parce que tant que l'enfant est dans le sein de sa mère, n'étant pour ainsi dire qu'une même chose avec elle, il n'a pas besoin d'autre gardien que celui que la divine Providence a destiné pour elle. Mais bien que cette opinion soit probable, il y a néanmoins plus d'apparence que l'enfant a dès lors son propre gardien, et qu'il commence à l'avoir dès le moment de sa conception : parce que ce gardien est principalement donné pour l'âme, et qu'il a dès ce moment une âme toute différente de celle de sa mère. D'ailleurs, les intérêts de l'un et de l'autre sont souvent très-différents : lorsqu'il serait fort à propos pour le salut éternel de la mère qu'elle mourût, souvent cette mort, au contraire, serait tout à fait préjudiciable à celui de l'enfant.

Le Docteur angélique, expliquant plus en particulier la tutelle des anges gardiens, déclare qu'un seul n'est pas le gardien de plusieurs hommes, mais que chaque homme a le sien différent de celui des autres hommes. Les fidèles de la primitive Eglise étaient bien persuadés de cette vérité, puisque, quand l'apôtre saint Pierre fut délivré des prisons d'Hérode, et qu'il vint heurter à la porte de la maison où l'Eglise était assemblée, ceux qui entendirent sa voix, ne pouvant se persuader que ce fût lui-même, dirent aussitôt : *Angelus ejus est :* « C'est assurément son ange ».

Notre-Seigneur l'insinue aussi lorsqu'il dit des petits enfants : *Angeli eorum :* « Leurs anges », car ces paroles signifient assez que chacun d'eux a le sien propre et particulier. En effet, les intérêts de deux hommes sont souvent si opposés, qu'il est très à propos, pour leur bonne conduite, qu'ils aient chacun leur tuteur. Il est plus difficile de déterminer si un même ange n'est pas successivement gardien de plusieurs hommes, nous voulons dire de l'un après la mort de l'autre. Quelques théologiens ont été de ce sentiment ; mais l'opinion la plus commune est que la divine Providence ne donne à chaque ange gardien la tutelle que d'un seul homme. Il s'agit ici des anges des particuliers ; car il y a des anges protecteurs des familles, des communautés, des états.

Mais si le même ange n'est ni en même temps, ni successivement le gardien de plusieurs hommes, il arrive souvent qu'un seul homme en a plusieurs pour le garder. Ainsi, le souverain Pontife, les évêques et les supérieurs des communautés légitimes, et de même les rois, les princes et les magistrats, outre les anges destinés pour la garde de leurs personnes, en ont de particuliers pour les conduire dans l'administration de leurs charges ; et c'est peut-être pour cela que saint Jean, dans son *Apocalypse*, écrivant aux sept évêques d'Asie, les appelle partout des anges, comme étant en cette qualité sous la garde de quelque président céleste.

Pour ce qui est des bienfaits que l'homme reçoit de son ange gardien, ils sont à la fois immenses et innombrables. Premièrement, cet ange le préserve d'une infinité de maux et le détourne d'une infinité de dangers, depuis l'instant de sa conception jusqu'à celui de sa mort. Surtout il s'applique à éloigner de lui les occasions du péché et les charmes de ce monde trompeur, qui serait capable de l'engager dans le crime. Secondement, il lui donne de saintes pensées et des affections pieuses et salutaires pour le porter au bien et lui faire faire des œuvres dignes de la vie éternelle. En troisième lieu, il le soutient dans ses tentations, il le fortifie dans ses faiblesses, il l'anime dans ses découragements, et lorsqu'il s'imagine que tout est perdu, il le console dans ses afflictions. En quatrième lieu, un de ses principaux emplois est de le défendre contre le démon, soit que ce monstre l'attaque à force ouverte, soit qu'il use d'artifice ou de ruse pour le surprendre et le faire tomber dans ses piéges. En cinquième lieu, s'il vient à tomber par fragilité ou par malice, il travaille vigoureusement à le relever, soit en réveillant en lui le remords endormi, soit en lui mettant distinctement devant les yeux, tantôt la laideur du péché et l'infamie des âmes qui croupissent en cet état, tantôt les supplices qui sont préparés à ceux qui ne se trouveront pas revêtus de la robe précieuse de la grâce, soit en lui procurant des médecins charitables qui s'appliquent fortement à le guérir. Ainsi, c'est par la providence de ce cher gardien qu'il entend un bon prédicateur qui le touche, qu'il trouve un confesseur savant et éclairé qui l'instruit, qu'il voit un exemple de vertu qui l'anime, qu'il apprend une mort subite ou quelque autre châtiment de Dieu qui l'effraie et le convertit. En sixième lieu, il porte ses prières et ses bonnes œuvres au ciel devant le trône de la majesté de Dieu, pour lui obtenir des grâces et des secours de sa bonté, afin qu'il s'anime de plus en plus dans la vertu et dans les exercices de la perfection chrétienne ; et lui-même prie et intercède pour lui avec de grandes instances, en des temps où il oublie entièrement son devoir. Combien de fois s'oppose-t-il en sa faveur à la colère et à l'indignation de Dieu ! Combien de fois arrête-t-il les fléaux que sa justice est prête à décharger sur sa tête ! Combien de fois lui attire-t-il des bénédictions dont ses

péchés ou sa vie lâche et négligente le rendent entièrement indigne ! Enfin, le principal service que ce bienheureux tuteur rend à son pupille pendant sa vie, c'est de l'assister puissamment à l'heure importante de son décès, afin que, mourant dans la grâce, il puisse être participant du bonheur dont lui-même jouit dans le ciel. En ce moment décisif, il s'oppose fortement aux efforts du tentateur, qui n'épargne rien pour perdre un moribond et un agonisant. En ce moment, il l'encourage contre le désespoir, le remplit d'une crainte salutaire contre l'orgueil et la présomption, l'éclaire et le fortifie contre les difficultés de la foi, et fait naître en son cœur des sentiments de componction et de pénitence. Il l'assiste aussi au moment de son jugement, et il le défend contre les injustes accusations de son adversaire. Enfin, s'il est condamné aux flammes du purgatoire pour expier les égarements de sa vie lâche et négligente, il le visite et le console dans ce lieu de ténèbres et de peines, lui procure des suffrages parmi les fidèles, et négocie auprès de Dieu la grande affaire de sa délivrance. On peut lire, sur cette matière des bienfaits des anges gardiens, le chapitre XXVIIe du livre des *Soliloques*, attribué à saint Augustin.

Il nous reste à déclarer ce que nous devons faire pour reconnaître ces faveurs inestimables de la charité de nos bons anges ; mais il faut entendre ce que le glorieux saint Bernard en dit dans les sermons XIe et XIIe sur le psaume *Qui habitat*, et sur ce verset : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis :* « Il a donné ordre à ses anges d'avoir soin de vous et de vous garder dans toutes vos voies ». « Oh ! que ces paroles », dit ce saint Docteur, « contiennent une grande instruction, de puissantes remontrances et un merveilleux sujet de consolation ! Elles consolent les âmes faibles et craintives, pressent les négligents et instruisent les ignorants. Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies : non pas dans les voies de la chair, qui sont l'avarice et le luxe, ni dans les voies du démon, qui sont la présomption et l'opiniâtreté ; mais dans vos voies, dans ces voies qui conduisent à Dieu, dans ces voies qui conduisent au véritable bonheur, qui sont la miséricorde et la vérité. Si vous voulez marcher dans ces voies, les anges vous y garderont ; mais si vous voulez marcher par d'autres voies, par ces chemins détournés qui mènent aux supplices éternels, les anges, bien loin de vous y garder, vous en détourneront. Dieu a donc commandé à son ange de vous garder dans toutes vos voies. Qui est-ce qui a fait ce commandement ? A qui l'a-t-il fait ? Pour qui l'a-t-il fait ? Et enfin, en quoi consiste ce commandement ? Considérez attentivement toutes ces choses, et vous y trouverez un mystère plein de condescendance et de miséricorde. Qu'est-ce qui a fait ce commandement ? c'est le Créateur du monde et le Maître souverain de tout l'univers. A qui l'a-t-il fait ? il l'a fait à ces esprits sublimes et bienheureux qui règnent avec lui dans le ciel. En faveur de qui l'a-t-il fait ? Il l'a fait pour vous-mêmes, qui n'êtes que cendre et que poussière, qui vous évanouissez comme la fumée, qui disparaissez comme l'ombre, qui êtes aujourd'hui et ne serez pas demain. Mais enfin, en quoi consiste ce commandement, ou plutôt cette recommandation ? Il a recommandé à ses anges de veiller sur vous et de vous servir de gardiens, de tuteurs, de pères, de maîtres et de gouverneurs. Combien ces paroles vous doivent-elles donner de respect, d'affection et de confiance ? De respect pour la présence de ces princes du royaume de Dieu, qui sont assidûment autour de vous ; d'affection pour leur bienveillance et pour les faveurs sans nombre que vous recevez de leur charité ; de confiance pour la grandeur de leur soin, jointe à leur forme et à l'étendue de leur pouvoir.

« Ce sont là les trois manières dont vous pouvez en quelque sorte reconnaître les peines qu'ils prennent pour vous. Marchez toujours avec retenue et modestie, comme persuadés que vous êtes en présence de votre ange ; en quelque lieu, en quelque coin que vous soyez, portez-lui un profond respect ; ne faites pas devant lui ce que vous ne feriez pas devant moi. Quoi ! pour ne le point voir, doutez-vous qu'il vous accompagne et qu'il soit auprès de vous ? Que serait-ce si vous l'entendiez, si vous le touchiez, si vous le flairiez ? ne voyez-vous pas que la présence des choses ne se connaît pas seulement par la vue ? L'ange est invisible ; mais si vous consultez la foi, elle vous apprendra qu'il y a toujours quelqu'un avec vous pour vous garder. Il y a eu des philosophes qui, pour mettre un frein aux passions et aux légèretés de leurs disciples, leur disaient qu'ils devraient toujours s'imaginer être devant quelque personne d'un mérite et d'une gravité extraordinaires, qui les regardât et fût attentif à leurs actions. Vous n'avez pas besoin en cela d'une imagination creuse : votre ange vous voit sans cesse, il vous considère à tous moments, il a l'œil ouvert sur toutes vos actions, et vous ne sauriez faire un pas dont il ne soit le témoin oculaire et irrécusable. Si sa présence doit vous donner du respect, sa bienveillance doit vous donner de l'amour ; car qu'y a-t-il de plus juste que d'aimer celui qui a tant d'inclination pour vous et qui vous aime non pas d'un amour fragile et inconstant, mais d'un amour ferme et invariable ; non pas d'un amour intéressé, mais d'un amour gratuit et de pure charité ; non pas enfin d'un amour stérile et qui ne produise rien, mais d'un amour magnifique et accompagné d'une multitude de faveurs et de secours ? Enfin, toutes choses vous portent à la confiance envers cet ange : car il est éclairé pour connaître tous vos besoins, il est bon pour vouloir y remédier, et il est puissant pour exécuter les bonnes volontés qu'il a pour vous. Quel sujet pourriez-vous donc avoir de vous défier de son assistance ? Vous ne sauriez lui donner plus de joie qu'en aimant souverainement Notre-Seigneur ; il n'a point de plus grand contentement que d'être l'entremetteur des chastes amours de Dieu avec l'âme, de porter les désirs de l'âme à Dieu, et de rapporter les dons de Dieu à l'âme. Il voit sans envie ces baisers, ces embrassements, cette étroite union dont le Père céleste favorise une âme qu'il chérit, et il se croit infiniment heureux d'avoir préparé par ses soins, à son souverain Seigneur, une épouse digne de son lit nuptial et de ses plus précieux joyaux ».

Au reste, à ces trois devoirs que saint Bernard demande de nous à l'égard de nos bons anges, il faut en ajouter un quatrième, qui est la docilité, la soumission et l'obéissance, laquelle consiste à écouter attentivement les remontrances intérieures qu'il nous fait, et à mettre fidèlement en pratique les avis qu'il nous donne. Gardons-nous bien de préférer les suggestions du démon, qui ne travaille qu'à notre ruine, aux saintes inspirations de cet esprit charitable qui ne s'applique qu'à notre salut. Rejetons loin de nous ces sifflements du serpent, qui portent le venin jusque dans le fond des cœurs, et prenons notre cher gardien pour notre maître et notre conseiller fidèle dans toutes les difficultés qui nous arrivent. Si nous sommes tentés, mettons-nous à l'heure même sous sa protection, afin qu'il détourne les traits de notre ennemi et qu'il empêche que nous n'en recevions des coups mortels ; si nous faisons par malheur quelque naufrage, tendons-lui au plus tôt la main afin qu'il nous tire des eaux et qu'il ne permette pas que nous périssions éternellement. Prions-le instamment qu'il nous éclaire, qu'il nous fortifie, qu'il nous console, qu'il nous remplisse de saints désirs, et qu'il nous conduise par les voies droites de la vérité. Enfin, comportons-nous

en son endroit comme un enfant bien né se comporte envers un gouverneur que son père lui a donné pour le dresser et pour régler toutes ses actions.

Nous avons dit, dès le commencement, que la fête de l'Ange gardien a été premièrement établie par le pape Paul V, dont la bulle est du 27 septembre 1608, et que, depuis, le pape Clément X (1670-1676) l'a fixée au 2 octobre. Cependant, quelques auteurs assurent qu'elle était déjà célébrée dans quelques diocèses particuliers, comme à Tolède, en Espagne, et à Rodez, en France ; le bienheureux François d'Estaing, évêque de cette ville, que l'on dit l'avoir fondée, n'est monté sur ce siége que trois ans avant la bulle de Paul V. Il y a eu aussi depuis longtemps des chapelles érigées en l'honneur de ces bienheureux princes qui veillent à notre garde, comme à Notre-Dame de Chartres, par la piété de saint Louis, et dans quelques églises de Clermont, en Auvergne. Après l'institution générale de cette fête, la dévotion de l'Ange gardien s'est beaucoup accrue. Il y en avait dans Paris deux grandes confréries, l'une à Saint-Etienne du Mont, et l'autre à Saint-Leu-Saint-Gilles. Il y en avait aussi une fort célèbre au monastère des Frères Mineurs, à Dunkerque.

Les Anges gardiens sont peints ordinairement avec un enfant qui figure l'âme du fidèle confié à leur garde.

INVOCATION AU SAINT ANGE GARDIEN.

On nous saura gré de dire un mot de l'invocation au saint ange gardien, si populaire de nos jours. Voici la formule de cette prière :

Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate superna illumina, custodi, rege et guberna. Amen.

« Ange de Dieu qui êtes mon gardien, le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a confié à votre sollicitude ; éclairez-moi, protégez-moi, guidez-moi, gouvernez-moi. Ainsi soit-il ».

Cette courte invocation a été enrichie de nombreuses indulgences : Indulgence de cent jours chaque fois ; — indulgence plénière aux conditions ordinaires le 2 octobre, fête des saints anges gardiens, à ceux qui réciteront cette courte prière le matin et le soir, pendant toute l'année ; — indulgence plénière à l'article de la mort à ceux qui l'auront récitée fréquemment pendant leur vie (Pie V, brefs du 2 octobre 1795 et du 20 septembre 1796) ; — indulgence plénière aux conditions générales à gagner chaque mois en la récitant au moins une fois le jour (Pie VII, décret du 15 mai 1821).

Nous avons conservé le récit du Père Giry. — Cf 1° parmi les saints Pères : Origène, *Hom.* VIII *in Gen.*; XX *in Num.*, VIII *in Josue*; saint Basile, *Hom. in Psalm.* XXXIII; saint Jérôme, *in Is.*, c. LXVI; saint Augustin, *in Ps.* LXII, LXXVIII, XCVI, CXIX, CXXXV; saint Grégoire, *hom.* LIV; saint Bernard, *Sermo de Angelis.* — 2° parmi les ascétiques : Drexellius, *Horologium tutelaris angeli;* Suffren; Dupont; Croiset, *Méditations;* Nonet, *Dévotion à l'Ange gardien.* — 3° parmi les panégyristes anciens : saint Thomas d'Aquin; saint Bonaventure; Albert le Grand; Guillaume de Paris; saint Laurent Justinien; Denis le Chartreux; saint Thomas de Villeneuve; Engelgrave; Grenade; Faber. — 4° Parmi les panégyristes modernes : Molinier; Senault; Biroat; Lejeune; Vivien; Laselve; Richard l'Avocat; Texier; Bossnet; Caignet; Bourrée; Houdry; Seguy, etc. — 5° Parmi les panégyristes contemporains : Mgr de Villecourt; Mgr de Mazenod; M. Bolard; M. l'abbé Hamon; M. l'abbé Coulin.

SAINT SEREIN DE METZ, PRÊTRE ET CONFESSEUR (650).

Serein naquit à Metz au commencement du VIIe siècle, d'Hadrien et de Serena, tous deux d'une naissance illustre. Ses parents eurent soin de cultiver son esprit et de lui donner les meilleurs maîtres.

Les habitants de Metz et des environs ayant arboré l'étendard de la révolte, le roi Dagobert Ier (622-638), déploya ses enseignes, fit marcher ses légions, et réduisit à l'obéissance ses sujets

rebelles. Or, Serein, devenu prisonnier de guerre, fut vendu cinq écus à Boson, homme puissant, gouverneur d'une partie de la France. La sagesse et la modestie du jeune esclave lui attirèrent bientôt l'estime et la considération de son maître. Quelque temps après, Serena, après avoir cherché sans succès son fils bien-aimé, finit par découvrir sa retraite, sollicita et obtint sa liberté. Elle l'engagea fortement à retourner dans la maison paternelle; mais le serviteur de Dieu aima mieux servir le Christ sous le sayon d'un berger que de vivre au château de son père sous un vêtement de soie et au milieu des délices. Il gardait les troupeaux du riche Boson, et, dans ses loisirs, il se rendait en secret, pour y étudier les Saintes Ecritures, à l'abbaye bénédictine de Nesle-la-Reposte (*Nigella abscondita*), au diocèse de Troyes. Il y fit de merveilleux progrès.

Cependant Dieu permit que son serviteur fût éprouvé. Des hommes jaloux persuadèrent à Boson que ses troupeaux était fort mal gardés, et que celui à qui il avait commis le soin de veiller sur eux les laissait complétement à l'abandon, sous prétexte d'aller étudier chez les Bénédictins de Nesle. La colère gonfla la poitrine du gouverneur. Serein, interrogé sur son mandat, répondit : « Monseigneur, Dieu m'est témoin de ma fidélité ». Aussitôt il sonna du cor et un troupeau nombreux et grassement nourri s'élança des prairies voisines. « Maintenant », ajoute Serein, « je vous remets ce que vous m'avez confié; je vais vaquer librement à l'oraison ». Piqué de cette réponse, Boson voulut asséner à l'homme de Dieu des coups de bâton; mais sa main se dessécha, et, le mal augmentant, Serein, comme un autre Moïse, frappa la terre, et il en jaillit une source salutaire dont les eaux guérirent le malade. Cette source existe encore : c'est la Fontaine-Béthon (Marne, arrondissement d'Epernay, canton d'Esternay).

Sur la fin de sa vie, Serein fit un pèlerinage à Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres : Dieu permit qu'un ange fût son guide et son protecteur. Il resta sept ans et demi dans la ville éternelle, et se disposait à rentrer dans sa patrie, lorsque le pape Jean IV (640-642), sur une inspiration du ciel, lui conféra l'Ordre de la prêtrise. Le pèlerin regagna ensuite la Champagne où il s'occupa, le reste de sa vie, à gagner des âmes à Jésus-Christ.

Serein s'endormit dans le Seigneur le 2 octobre 650, et fut inhumé dans l'église abbatiale de la Celle en Brie (*Cella Brigensis*), au diocèse de Meaux. On construisit sous son invocation une église à Chantemerle (Marne, arrondissement d'Epernay). La dévotion envers lui s'augmentant de jour en jour, on y établit une collégiale de chanoines, simples prébendés, qui ne vivaient point en commun; mais, en 1180, Henri Ier, comte de Champagne, fonda l'abbaye proprement dite de Chantemerle (*Cantus Merulæ*, Ordre de Saint-Augustin).

Il existe à Béthon, en l'honneur de saint Serein, un pèlerinage qui fut autrefois très-célèbre; maintenant il est moins fréquenté.

Desguerrois, *Sainteté Chrétienne;* Boitel, *Beautés de l'Histoire de la Champagne; Acta Sanctorum.*

SAINT THOMAS DE CHANTELOUP,

ÉVÊQUE D'HEREFORD, EN ANGLETERRE, ET CONFESSEUR (1282).

Thomas naquit en Angleterre, dans le comté de Lancastre ou Lancashire, de Guillaume de Chanteloup, un des plus célèbres guerriers qu'ait jamais eu la Grande-Bretagne, et de Méliante, comtesse douairière d'Evreux et de Glocester, fille de Hugues de Gournai et alliée aux familles royales de France et d'Angleterre. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre les sciences, son père le mit sous la conduite de Guillaume de Chanteloup, évêque d'Hereford, sur la Wie (dans le comté de ce nom), et son proche parent, puis sous celle de Robert Kilwarby, savant dominicain, qui fut successivement archevêque de Cantorbéry, cardinal et évêque de Porto. Le jeune disciple se montrait fort docile aux leçons de ses maîtres; il sanctifiait l'étude par une piété tendre, récitait l'office canonique et s'acquittait de tous les devoirs de la religion avec une ferveur extraordinaire. Il vint faire son cours de philosophie à Paris, où sa vertu prit de nouveaux accroissements. Résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il se rendit à Orléans pour y apprendre le droit civil qui sert de fondement au droit canonique. Etant retourné peu de temps après en Angleterre pour y continuer ses études, il passa docteur en droit à Oxford, et fut élu chancelier de la fameuse université de cette ville. Il s'acquit tant de réputation dans cette dignité, que le roi Henri III le fit grand chancelier du royaume.

Cependant notre Saint regrettait vivement d'être retenu à la cour; à force d'instances il obtint sa liberté. Rendu entièrement à lui-même, il se retira à Oxford pour ne s'y occuper que des exercices de piété. Il y prit le degré de docteur en théologie dans l'église des Dominicains, chez lesquels il avait étudié. En 1274, le pape Grégoire X le fit venir au second concile général qui se tint à Lyon pour la réunion des Grecs, et l'année suivante, il fut élu canoniquement évêque d'Hereford : la cérémonie de son sacre se fit dans l'église de Cantorbéry.

Le saint évêque redoubla de ferveur pour se perfectionner dans la pratique des vertus qui font les pasteurs selon le cœur de Dieu. A un grand zèle pour la gloire de l'Eglise, il joignait une charité qu'embrassait les besoins corporels et spirituels du prochain; il appelait les pauvres ses frères, et il leur faisait ressentir les effets de l'affection la plus tendre. Malheureusement il devait leur être bientôt enlevé. Obligé de faire un voyage à Rome, il prenait déjà la route d'Angleterre, quand la maladie le força de s'arrêter à Montefiascone (Etats de l'Eglise), où il mourut le 25 août 1282, à l'âge de soixante-trois ans.

On l'enterra six jours après dans l'église abbatiale de Saint-Sévère. Quelque temps après, ses ossements furent portés à Hereford et déposés dans la cathédrale de cette ville. Edmond, comte de Cornouailles, qui avait été un de ses plus grands admirateurs, fit enchâsser richement son chef et le déposa dans un monastère qu'il fonda sous son invocation à Ashridge (comté de Buckingham). En 1287, ses reliques furent enfermées sous un beau mausolée de marbre, que l'on voit encore aujourd'hui dans la cathédrale d'Hereford.

Thomas de Chanteloup fut canonisé par le pape Jean XXII, le 2 octobre 1310.

Godescard et *Acta Sanctorum*, 2 octobre. — Cf. Matthieu Paris, Capgrave; Harpsfield; Brown-Willis, *Antiquités d'Hereford.*

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE

Xe JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 1
Se Pulchérie, vierge, impératrice d'Orient. 3
S. Salvi ou Sauve, évêque d'Albi et confesseur..... 7
Le B. Thomas de Maurienne, abbé de Farfe, au diocèse de Spolète..... 9
S. Nicolas de Tolentino, confesseur, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 14
Le B. Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon..... 20
S. Hilaire, pape et confesseur..... 33
S. Eunuce, confesseur, évêque de Noyon et de Tournai 33

XIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 34
Se Théodore d'Alexandrie, pénitente, religieuse de l'Ordre de Saint-Basile.... 37
S. Patient, archevêque de Lyon et confesseur 40
Le B. Bernard d'Offida, frère lai capucin. 43
S. Almire ou Almer, solitaire et abbé dans les forêts du Maine..... 46
S. Adelphe, abbé de Remiremont, au diocèse de Saint-Dié..... 47

XIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 48
Tobie le père, le jeune Tobie et Sara son épouse 50
S. Guy ou Guidon, solitaire et pèlerin, surnommé le Pauvre d'Anderlecht... 57
S. Révérend de Bayeux, prêtre et confesseur..... 59
S. Emilien, confesseur, premier évêque présumé de Valence..... 60
S. Sacerdos ou Serdot, vingt-septième archevêque de Lyon et confesseur.... 61

XIIIe JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 61
S. Maurille du Milanais, évêque d'Angers et confesseur..... 63
S. Amé de Grenoble, moine de Luxeuil, abbé de Remiremont, au diocèse de Saint-Dié..... 71
S. Amat ou Aimé, archevêque de Sens et confesseur..... 74
S. Israël, chanoine de l'église collégiale du Dorat, au diocèse de Limoges.... 76
S. Théobald, chanoine de l'église collégiale du Dorat, au diocèse de Limoges. 83
S. Lidoire ou Litoire, second archevêque de Tours et confesseur..... 89
S. Colombin d'Irlande, abbé du monastère de Lure, au diocèse de Besançon... 89
S. Frédéric ou Flédéric, confesseur, curé et patron de Vliederzèle, dans la Flandre orientale..... 90

XIVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 91
Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, après sa délivrance du joug des Perses..... 93
S. Albert de Castro-di-Gualteri, législateur de l'Ordre des Carmes..... 96
Se Nothburge de Rottembourg, vierge.... 99
Se Catherine Fieschi de Gênes, veuve.... 103
S. Euchaire, premier évêque de Trèves, et ses successeurs les saints Valère et Materne 111

XVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 112
S. Valérien, martyr à Tournus, au diocèse d'Autun 115
S. Epvre, septième évêque de Toul..... 119
S. Achard, abbé de Jumiéges, au diocèse de Rouen..... 122

Pages.
S. Nicodème, prêtre et martyr à Rome.. 126

XVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 127
S. Corneille, pape et martyr..... 129
S. Cyprien, évêque de Carthage et martyr. 133
Se Euphémie, vierge et martyre à Chalcédoine, et ses compagnons sainte Luce et saint Géminien, martyrs à Rome.. 145
Se Edithe, vierge, princesse d'Angleterre. 150
La B. Imelda Lambertini de Bologne, vierge de l'Ordre de Saint-Dominique. 152
Le B. Louis Alleman, soixante-quinzième archevêque d'Arles et cardinal du titre de Sainte-Cécile..... 154
S. Principe, évêque du Mans et confesseur 158
S. Frodulphe ou Frou, moine à Autun, solitaire au diocèse de Dijon..... 159
Se Ludmille ou Ludomille, martyre, duchesse et patronne de Bohême..... 160

XVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 161
S. Rouin, fondateur et abbé du monastère de Beaulieu, au diocèse de Verdun.. 163
S. Lambert ou Landebert, évêque de Maëstricht et martyr..... 172
Se Hildegarde ou Hiltegarde, vierge et abbesse du Mont-Saint-Rupert, en Allemagne..... 179
Les Stigmates de saint François d'Assise. 185
S. Pierre d'Arbuès, inquisiteur de la foi dans le royaume d'Aragon et martyr. 189
S. Floscelle ou Flocelle, martyr à Autun. 194
Se Camelle, vierge et martyre, au diocèse de Carcassonne..... 195
Le V. Robert Bellarmin, cardinal, archevêque de Capoue, de la Compagnie de Jésus..... 195

XVIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 196
S. Dizier ou Didier, évêque de Rennes, et saint Reginfroid ou Rainfroid, diacre, martyrs 198
S. Thomas de Villeneuve, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, archevêque de Valence..... 201
S. Joseph de Copertino, de l'Ordre des Frères Mineurs 219
S. Ferréol ou Forget, martyr près de Vienne en Dauphiné..... 236
S. Walbert et Se Bertilie ou Bertille, son épouse, confesseurs, au diocèse de Cambrai..... 237
Se Richarde, impératrice, fondatrice du monastère d'Andlau, au diocèse de Strasbourg..... 238

XIXe JOUR. Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 238
S. Janvier de Naples, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs, près de Pouzzoles..... 241
S. Arnoux de Vendôme, évêque de Gap et patron du diocèse..... 245
Se Lucie, princesse d'Ecosse, solitaire à Sampigny, au diocèse de Verdun.... 252
Apparition de la très-sainte Vierge, sur la montagne de la Salette, au diocèse de Grenoble 255
S. Seine ou Séquane, moine de Réome, puis fondateur de l'abbaye de Saint-Seine, au diocèse de Dijon..... 260
Se Marie de Cervellione, vierge, de l'Ordre de la Merci..... 260

XXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 261
S. Eustache ou Eustate et ses compagnons, martyrs à Rome..... 263
Le B. François de Posadas, de l'Ordre des Frères Prêcheurs 274
S. Agapet ou Agapit Ier, pape et confesseur 279
Le B. Jean Eustache, premier abbé du Jardinet, au diocèse de Namur..... 280
Le V. Yves Mahyeuc, religieux dominicain et évêque de Rennes..... 280

XXIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 281
S. Jonas de Gethopher, un des douze petits Prophètes 283
S. Matthieu, apôtre et évangéliste, martyr en Ethiopie..... 287
S. Grégoire, évêque d'Amnice, dans la Grande Arménie, et patron de Tallard, au diocèse de Gap..... 290
Se Maure de Troyes, vierge, patronne des lessiveuses..... 297
S. Francaire ou Fragaire, confesseur, au diocèse d'Angers..... 301
S. Castor de Nîmes, fondateur et abbé de Mananque, puis évêque de l'ancien siége d'Apt..... 302
S. Cadoc ou Cazout, solitaire au diocèse de Vannes et martyr à Weedon, dans la Grande-Bretagne..... 303

XXIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 303
S. Sylvin, premier apôtre de Levroux et confesseur..... 306
S. Maurice, patron des militaires, et ses compagnons, martyrs à Agaune (Saint-

Pages.
Maurice), en Valais..... 309
S. Phocas le Jardinier, martyr à Sinope, en Paphlagonie..... 314
S. Florent de Bavière, prêtre et confesseur, patron de Roye, au diocèse d'Amiens..... 316
Sᵉ Salaberge, veuve, abbesse du monastère de Saint-Jean-Baptiste de Laon. 320
S. Emmeran de Poitiers, évêque régionnaire, martyr à Heldendorf (Bavière), patron de Ratisbonne..... 322
S. Landelin d'Ecosse, solitaire et martyr dans l'Ortenau, au diocèse de Fribourg..... 323

XXIIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 324
Sᵉ Thècle d'Iconium, vierge, la première des martyres..... 326
S. Lin de Volterra, pape et martyr..... 333
S. Saintin, disciple de saint Denis, premier évêque de Meaux et de Verdun. 334
S. Libère, pape, fondateur et patron de l'église Sainte-Marie-Majeure de Rome. 339
Le B. Guy de Durnes, premier abbé de Notre-Dame de Cherlieu, au diocèse de Besançon..... 344

XXIVᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 345
S. Andoche et S. Thyrse, apôtres de Saulieu, au diocèse de Dijon, et S. Félix, leur hôte, tous martyrs au même lieu..... 347
S. Germer de Wardes, premier abbé de Flay, aujourd'hui Saint-Germer, au diocèse de Beauvais..... 352
S. Gérard Sagredo de Venise, évêque de Chonad, en Hongrie, et martyr..... 357
S. Pacifique de San-Severino, de l'Ordre des Frères Mineurs..... 361
Fête de Notre-Dame de la Merci..... 365
Le B. Dalmace Monier ou Monner, de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 369

XXVᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 369
S. Firmin de Pampelune, premier évêque d'Amiens et martyr..... 372
S. Firmin, troisième évêque d'Amiens et confesseur..... 388
S. Prince ou Principe, douzième évêque de Soissons et confesseur..... 390
S. Ermenfroi ou Hermenfroy, moine de Luxeuil et abbé de Cusance, au diocèse de Besançon..... 393
S. Céolfrid, abbé de Wearmouth et de Jarrow, en Angleterre..... 397
S. Austinde de Bordeaux, archevêque d'Auch et confesseur..... 399
S. Défendant, martyr, au diocèse de Marseille..... 403
S. Nil, ancien gouverneur de Constantinople et solitaire..... 404
S. Aunaire ou Aunachaire, dix-huitième évêque d'Auxerre et confesseur..... 404

XXVIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 405
S. Cyprien et Sᵉ Justine, martyrs à Nicomédie, en Bithynie..... 408
Sᵉ Eugénie d'Obernai, abbesse de Hohenbourg ou Mont-Sainte-Odile, au diocèse de Strasbourg..... 416
S. Nil de Rossano, surnommé le Jeune, fondateur et abbé du monastère de Grotta-Ferrata, en Italie..... 423
S. Eusèbe de Cassano, pape et confesseur..... 426
S. Isarne ou Ysarn de Toulouse, abbé de Saint-Victor de Marseille et confesseur..... 426

XXVIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 427
Judith de Béthulie, veuve, libératrice du peuple d'Israël..... 429
S. Jean Marc, disciple des Apôtres, cousin et compagnon de saint Barnabé..... 437
S. Côme et saint Damien, frères, martyrs à Eges, en Cilicie..... 439
Sᵉ Hiltrude ou Heltrude, vierge, à Liessies, au diocèse de Cambrai..... 443
S. Elzéar ou Augias de Robians, comte d'Arian et confesseur..... 446
Les SS. Florentin, Hilaire ou Hilier, et Aphrodise, martyrs près de Brémur, au diocèse de Dijon..... 457
S. Céraune ou Céran, vingt-cinquième archevêque de Paris et confesseur..... 458

XXVIIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 459
S. Exupère d'Arreau, évêque de Toulouse et confesseur..... 461
S. Fauste, troisième abbé de Lérins et évêque de l'ancien siége de Riez.... 468
S. Wenceslas, duc de Bohême, martyr à Boleslaw, près de Prague..... 475
S. Isméon ou Ismidon de Sassenage, évêque de l'ancien siége de Die, au diocèse de Valence..... 479
Le B. Laurent de Ripafratta, réformateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs.... 483
Le B. Bernardin de Feltre, missionnaire de l'Ordre de Saint-François..... 488

Pages.
Baruch, un des douze petits prophètes... 491
S. Annemond ou Chamond, archevêque de Lyon, martyr près de Châlon-sur-Saône..... 491
Sᵉ Liobe ou Liebe, abbesse de Bischofsheim, au diocèse de Mayence..... 492
Le B. Simon de Roxas, de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité de la Rédemption des captifs..... 493

XXIXᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 494
Fête de S. Michel Archange, et de tous les saints Anges..... 496
S. Bouin, prêtre, solitaire près de Saint-Mards-en-Othe, au diocèse de Troyes..... 509
Le B. Jean de Montmirail, religieux de l'Ordre de Citeaux..... 511
Le B. Jean de Gand, moine, surnommé l'Ermite de Saint-Claude..... 529
S. Ursion, curé d'Isle-Aumont, au diocèse de Troyes, et abbé du monastère de ce lieu..... 532
Le B. Nicolas de Forca Palena, propagateur de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme..... 533

XXXᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 534
Sᵉ Paule de Rome, veuve, disciple de saint Jérôme, fondatrice de monastères.... 536
S. Jérôme de Strido, prêtre et docteur de l'Eglise..... 539
S. Grégoire l'Illuminateur, évêque et confesseur, apôtre de l'Arménie..... 580
S. Léry, prêtre et abbé, au diocèse de Vannes..... 581

OCTOBRE

PREMIER JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 583
S. Remi, quinzième archevêque de Reims, apôtre des Francs..... 587
S. Wulgis ou Vulgis, prêtre et confesseur, solitaire à Troësnes, au diocèse de Soissons..... 596
S. Bavon, comte d'Hesbaye, ermite et confesseur, patron de Gand et de Haarlem..... 602
La Solennité du Saint-Rosaire..... 607
S. Piat ou Piaton de Bénévent, apôtre de Tournai et martyr..... 615
Sᵉ Domane ou Domaine de La Roche-Guyon, recluse à Gasny, au diocèse d'Evreux. 617

IIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 618
S. Léodégar ou Léger, évêque d'Autun et martyr..... 619
La fête des Saints Anges Gardiens..... 648
S. Serein de Metz, prêtre et confesseur.. 654
S. Thomas de Chanteloup, évêque d'Hereford, en Angleterre, et confesseur... 655

TABLE ALPHABÉTIQUE

A — Pages.

S. Achard, abbé de Jumiéges, au diocèse de Rouen..... 15 sept. 122
S. Adelphe, abbé de Remiremont, au diocèse de Saint-Dié..... 11 — 47
S. Agapet ou Agapit Ier, pape et confesseur..... 20 — 279
S. Agapit ou Agapet Ier, pape et confesseur..... 20 — 279
S. Aimé ou Amat, archevêque de Sens et confesseur..... 13 — 74
S. Albert de Castro-di-Gualteri, législateur de l'Ordre des Carmes 14 — 96
S. Almer ou Almire, solitaire et abbé dans les forêts du Maine 11 — 46
S. Almire ou Almer, solitaire et abbé dans les forêts du Maine 11 — 46
S. Amat ou Aimé, archevêque de Sens et confesseur..... 13 — 74
S. Amé de Grenoble, moine de Luxeuil, abbé de Remiremont, au diocèse de Saint-Dié..... 13 — 71
S. Andoche et S. Thyrse, apôtres de Saulieu, au diocèse de Dijon, et S. Félix, leur hôte, tous martyrs au même lieu.. 24 — 347
Anges gardiens (La fête des saints) 2 oct. 648
S. Annemond ou Chamond, archevêque de Lyon, martyr près de Châlon-sur-Saône..... 28 sept. 491
Les SS. Aphrodise, Florentin et Hilaire ou Hilier, martyrs près de Brémur, au diocèse de Dijon..... 27 — 457
Apparition de la très-sainte Vierge, sur la montagne de la Salette, au diocèse de Grenoble..... 19 — 255
S. Arnoux de Vendôme, évêque de Gap et patron du diocèse ... 19 — 245
S. Augias ou Elzéar de Robians, comte d'Arian et confesseur. 27 — 446
S. Aunachaire ou Aunaire, dix-huitième évêque d'Auxerre et confesseur..... 25 — 404
S. Aunaire ou Aunachaire, dix-huitième évêque d'Auxerre et confesseur..... 25 — 404
S. Austinde de Bordeaux, archevêque d'Auch et confesseur 25 — 399

B — Pages.

Baruch, un des douze petits Propiètes..... 28 — 491
S. Bavon, comte d'Hesbaye, ermite et confesseur, patron de Gand et de Haarlem..... 1er oct. 602
Le B. Bernard d'Offida, frère lai capucin..... 11 sept. 43
Le B. Bernardin de Feltre, missionnaire de l'Ordre de Saint-François..... 28 — 488
Se Bertilie ou Bertille et S. Walbert son époux, confesseurs au diocèse de Cambrai..... 18 — 237
Se Bertille ou Bertilie et S. Walbert son époux, confesseurs au diocèse de Cambrai..... 18 — 237
S. Bouin, prêtre, solitaire près de Saint-Mards-en-Othe, au diocèse de Troyes..... 29 — 509

C

S. Cadoc ou Cazout, solitaire au diocèse de Vannes, et martyr à Weedon, dans la Grande-Bretagne..... 21 — 303
Se Camelle, vierge et martyre au diocèse de Carcassonne..... 17 — 195
S. Castor de Nîmes, fondateur et abbé de Mananque, puis évêque de l'ancien siége d'Apt.. 21 — 302
Se Catherine Fieschi de Gênes, veuve..... 14 — 103
S. Cazout ou Cadoc, solitaire au diocèse de Vannes, et martyr à Weedon, dans la Grande-Bretagne..... 21 — 303
S. Céolfrid, abbé de Wearmouth et de Jarrow, en Angleterre. 25 — 397
S. Céran ou Céraune, vingt-cinquième archevêque de Paris et confesseur..... 27 — 458
S. Céraune ou Céran, vingt-cinquième archevêque de Paris et confesseur..... 27 — 458
S. Chamond ou Annemond, archevêque de Lyon, martyr près de Châlon-sur-Saône ..... 28 — 491

Pages.

Le B. Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon.. 10 sept. 20
S. Colombin d'Irlande, abbé du monastère de Lure, au diocèse de Besançon..... 13 — 89
S. Côme et S. Damien, frères, martyrs à Eges, en Cilicie... 27 — 439
S. Corneille, pape et martyr..... 16 — 129
S. Cyprien, évêque de Carthage et martyr..... 16 — 133
S. Cyprien et Se Justine, martyrs à Nicomédie, en Bithynie... 26 — 408

D

Le B. Dalmace Monier ou Monner, de l'Ordre des Frères Prêcheurs ..... 24 — 369
S. Damien et S. Côme, frères, martyrs à Eges, en Cilicie.. 27 — 439
S. Défendant, martyr, au diocèse de Marseille..... 25 — 403
S. Didier ou Dizier, évêque de Rennes, et S. Reginfroid ou Rainfroid, diacre, martyrs... 18 — 198
S. Dizier ou Didier, évêque de Rennes, et S. Reginfroid ou Rainfroid, diacre, martyrs... 18 — 198
Se Domaine ou Domane de La Roche-Guyon, recluse à Gasny, au diocèse d'Evreux..... 1er oct. 617
Se Domane ou Domaine de La Roche-Guyon, recluse à Gasny, au diocèse d'Evreux..... 1er — 617

E

Se Edithe, vierge, princesse d'Angleterre ..... 16 sept. 150
S. Elzéar ou Augias de Robians, comte d'Arian et confesseur. 27 — 446
S. Emilien, confesseur, premier évêque présumé de Valence. 12 — 60
S. Emmeran de Poitiers, évêque régionnaire, martyr à Heldendorf (Bavière), patron de Ratisbonne..... 22 — 322
S. Epvre, septième évêque de Toul 15 — 119
S. Ermenfroi ou Hermenfroy, moine de Luxeuil et abbé de Cusance, au diocèse de Besançon ..... 25 — 393
S. Euchaire, premier évêque de Trèves, et ses successeurs les SS. Valère et Materne..... 14 — 111
Se Eugénie d'Obernai, abbesse de Hohenbourg ou Mont-Sainte-Odile, au diocèse de Strasbourg ..... 26 — 416
S. Eunuce, confesseur, évêque de Noyon et de Tournai..... 10 — 33
Se Euphémie, vierge et martyre à Chalcédoine, et ses compagnons Se Luce et S. Géminien, martyrs à Rome..... 16 sept. 145
S. Eusèbe de Cassano, pape et confesseur..... 26 — 426
S. Eustache ou Eustate et ses compagnons, martyrs à Rome... 20 — 263
S. Eustate ou Eustache et ses compagnons, martyrs à Rome... 20 — 263
Exaltation de la sainte Croix, après sa délivrance du joug des Perses (Fête de l')..... 14 — 93
S. Exupère d'Arreau, évêque de Toulouse et confesseur ..... 28 — 461

F

S. Fauste, troisième abbé de Lérins et évêque de l'ancien siége de Riez..... 28 — 468
S. Félix, martyr à Saulieu..... 24 — 347
S. Ferréol ou Forget, martyr près de Vienne, en Dauphiné..... 18 — 236
S. Firmin de Pampelune, premier évêque d'Amiens et martyr.. 25 — 372
S. Firmin, troisième évêque d'Amiens et confesseur..... 25 — 388
S. Flédéric ou Frédéric, confesseur, curé et patron de Vliederzèle, dans la Flandre orientale..... 13 — 90
S. Flocelle ou Floscelle, martyr à Autun..... 17 — 194
S. Florent de Bavière, prêtre et confesseur, patron de Roye, au diocèse d'Amiens..... 22 — 316
Les SS. Florentin, Hilaire ou Hilier, et Aphrodise, martyrs près de Brémur, au diocèse de Dijon..... 27 — 457
S. Floscelle ou Flocelle, martyr à Autun..... 17 — 194
S. Forget ou Ferréol, martyr près de Vienne, en Dauphiné.... 18 — 236
S. Fragaire ou Francaire, confesseur, au diocèse d'Angers... 21 — 301
S. Francaire ou Fragaire, confesseur, au diocèse d'Angers... 21 — 301
Le B. François de Posadas, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 20 — 274
S. Frédéric ou Flédéric, confesseur, curé et patron de Vliederzèle, dans la Flandre orientale ..... 13 — 90
S. Frodulphe ou Frou, moine à Autun, solitaire au diocèse de Dijon..... 16 — 159
S. Frou ou Frodulphe, moine à Autun, solitaire au diocèse de Dijon..... 16 — 159

G

S. Géminien, martyr à Rome.... 16 — 145
S. Gérard Sagredo de Venise, évêque de Chonad, en Hongrie,

Pages.

et martyr..... 24 sept. 357
S. Germer de Wardes, premier abbé de Flay, aujourd'hui Saint-Germer, au diocèse de Beauvais..... 24 — 352
S. Grégoire, évêque d'Amnice, dans la Grande Arménie, et patron de Tallard, au diocèse de Gap..... 21 — 290
S. Grégoire l'Illuminateur, évêque et confesseur, apôtre de l'Arménie..... 30 — 580
S. Guidon ou Guy, solitaire et pèlerin, surnommé le pauvre d'Anderlecht..... 12 — 57
S. Guy ou Guidon, solitaire et pèlerin, surnommé le pauvre d'Anderlecht..... 12 — 57
Le B. Guy de Durnes, premier abbé de Notre-Dame de Cherlieu, au diocèse de Besançon. 23 — 344

H

Sᵉ Heltrude ou Hiltrude, vierge, à Liessies, au diocèse de Cambrai..... 27 — 443
S. Hermenfroy ou Ermenfroi, moine de Luxeuil et abbé de Cusance, au diocèse de Besançon..... 25 — 393
S. Hilaire, pape et confesseur... 10 — 33
Les SS. Hilaire ou Hilier, Aphrodise et Florentin, martyrs près de Brémur, au diocèse de Dijon..... 27 — 457
Sᵉ Hildegarde ou Hiltegarde, vierge et abbesse du Mont-Saint-Rupert, en Allemagne. 17 — 179
Les SS. Hilier ou Hilaire, Aphrodise et Florentin, martyrs près de Brémur, au diocèse de Dijon..... 27 — 457
Sᵉ Hiltegarde ou Hildegarde, vierge et abbesse du Mont-Saint-Rupert, en Allemagne..... 17 — 179
Sᵉ Hiltrude ou Heltrude, vierge, à Liessies, au diocèse de Cambrai..... 27 — 443

I

La B. Imelda Lambertini de Bologne, de l'Ordre de Saint-Dominique..... 16 — 152
S. Isarn ou Ysarn de Toulouse, abbé de Saint-Victor de Marseille et confesseur..... 26 — 426
S. Isméon ou Ismidon de Sassenage, évêque de l'ancien siége de Die, au diocèse de Valence..... 28 — 479
S. Ismidon ou Isméon de Sassenage, évêque de l'ancien siége de Die, au diocèse de Valence..... 28 sept. 479
S. Israël, chanoine de l'église collégiale du Dorat, au diocèse de Limoges..... 13 — 76

J

S. Janvier de Naples, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs, près de Pouzzoles.. 19 — 241
Le B. Jean Eustache, premier abbé du Jardinet, au diocèse de Namur..... 20 — 280
S. Jean Marc, disciple des Apôtres, cousin et compagnon de saint Barnabé..... 27 — 437
Le B. Jean de Gand, moine, surnommé l'Ermite de Saint-Claude..... 29 — 529
Le B. Jean de Montmirail, religieux de l'Ordre de Cîteaux. 29 — 511
S. Jérôme de Strido, prêtre et docteur de l'Eglise..... 30 — 559
S. Jonas de Gethopher, un des douze petits prophètes..... 21 — 283
S. Joseph de Copertino, de l'Ordre des Frères Mineurs..... 18 — 219
Judith de Béthulie, veuve, libératrice du peuple d'Israël... 27 — 429
Sᵉ Justine et S. Cyprien, martyrs à Nicomédie, en Bithynie... 26 — 408

L

S. Lambert ou Landebert, évêque de Maëstricht et martyr..... 17 — 172
S. Landebert ou Lambert, évêque de Maëstricht et martyr..... 17 — 172
S. Landelin d'Ecosse, solitaire et martyr dans l'Ortenau, au diocèse de Fribourg..... 22 — 323
Le B. Laurent de Ripafratta, réformateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 28 — 483
S. Léger ou Léodégar, évêque d'Autun et martyr..... 2 octob. 619
S. Léodégar ou Léger, évêque d'Autun et martyr..... 2 — 619
S. Léry, prêtre et abbé, au diocèse de Vannes..... 30 sept. 581
S. Libère, pape, fondateur et patron de l'église Sainte-Marie-Majeure de Rome..... 23 — 339
S. Lidoire ou Litoire, second archevêque de Tours et confesseur..... 13 — 89
Sᵉ Liebe ou Liobe, abbesse de Bischofsheim, au diocèse de Mayence..... 28 — 492
S. Lin de Volterra, pape et martyr..... 23 — 333
Sᵉ Liobe ou Liebe, abbesse de Bischofsheim, au diocèse de

Pages.
Mayence..... 28 sept. 492
S. Litoire ou Lidoire, second archevêque de Tours et confesseur..... 13 — 89
Le B. Louis Alleman, soixante-quinzième archevêque d'Arles et cardinal du titre de Sainte-Cécile..... 16 — 154
Se Luce, martyre à Rome..... 16 — 145
Se Lucie, princesse d'Ecosse, solitaire à Sampigny, au diocèse de Verdun..... 19 — 252
Se Ludmille ou Ludomille, martyre, duchesse et patronne de Bohême..... 16 — 160
Se Ludomille ou Ludmille, martyre, duchesse et patronne de Bohême..... 16 — 160

M

Se Marie de Cervellione, vierge de l'Ordre de la Merci..... 19 — 260
S. Materne, évêque de Trèves... 14 — 111
S. Matthieu, apôtre et évangéliste, martyr en Ethiopie.... 21 — 287
Se Maure de Troyes, vierge, patronne des lessiveuses..... 21 — 297
S. Maurice, patron des militaires, et ses compagnons, martyrs à Agaune (Saint-Maurice), en Valais..... 22 — 309
S. Maurille du Milanais, évêque d'Angers et confesseur..... 13 — 63
S. Michel, archange, et de tous les saints Anges (Fête de)... 29 — 496

N

S. Nicodème, prêtre et martyr à Rome..... 15 — 126
Le B. Nicolas de Forca Palena, propagateur de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme.... 29 — 533
S. Nicolas de Tolentino, confesseur, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 10 — 14
S. Nil, ancien gouverneur de Constantinople et solitaire..... 25 — 404
S. Nil de Rossano, surnommé le Jeune, fondateur et abbé du monastère de Grotta-Ferrata, en Italie..... 26 — 423
Se Nothburge de Rottembourg, vierge..... 14 — 99
Notre-Dame de la Merci (Fête de) 24 — 365

P

S. Pacifique de San-Severino, de l'Ordre des Frères Mineurs.. 24 — 364
S. Patient, archevêque de Lyon et confesseur..... 11 — 40
Se Paule de Rome, veuve, disciple de saint Jérôme, fondatrice de monastères..... 30 sept. 536
S. Phocas le Jardinier, martyr à Sinope, en Paphlagonie.... 22 — 314
S. Piat ou Piaton de Bénévent, apôtre de Tournai et martyr. 1er oct. 615
S. Piaton ou Piat de Bénévent, apôtre de Tournai et martyr.. 1er — 615
S. Pierre d'Arbuès, inquisiteur de la foi dans le royaume d'Aragon et martyr..... 17 sept. 189
S. Prince ou Principe, douzième évêque de Soissons et confesseur..... 25 — 390
S. Principe ou Prince, douzième évêque de Soissons et confesseur..... 25 — 390
S. Principe, évêque du Mans et confesseur..... 16 — 158
Se Pulchérie, vierge, impératrice d'Orient..... 10 — 3

R

S. Rainfroid ou Reginfroid, diacre et S. Dizier ou Didier, évêque de Rennes, martyrs..... 18 — 198
S. Reginfroid ou Rainfroid, diacre et S. Dizier ou Didier, évêque de Rennes, martyrs..... 18 — 198
S. Remi, quinzième archevêque de Reims, apôtre des Francs. 1er oct. 587
S. Révérend de Bayeux, prêtre et confesseur..... 12 sept. 59
Se Richarde, impératrice, fondatrice du monastère d'Andlau, au diocèse de Strasbourg... 18 sept. 238
Le V. Robert Bellarmin, cardinal, archevêque de Capoue, de la Compagnie de Jésus..... 17 — 195
Rosaire (La solennité du saint)... 1er oct. 607
S. Rouin, fondateur et abbé du monastère de Beaulieu, au diocèse de Verdun..... 17 sept. 163

S

S. Sacerdos ou Serdot, vingt-septième archevêque de Lyon et confesseur..... 12 — 61
S. Saintin, disciple de S. Denis, premier évêque de Meaux et de Verdun..... 23 — 334
Se Salaberge, veuve, abbesse du monastère de Saint-Jean-Baptiste de Laon..... 22 — 320
S. Salvi ou Sauve, évêque d'Albi et confesseur..... 10 — 7
S. Sauve ou Salvi, évêque d'Albi et confesseur..... 10 — 7
S. Seine ou Séquane, moine de Réome, puis fondateur de l'abbaye de Saint-Seine, au diocèse de Dijon..... 19 — 260
S. Séquane ou Seine, moine de Réome, puis fondateur de l'ab-

Pages.

baye de Saint-Seine, au diocèse de Dijon..... 19 sept. 260
S. Serdot ou Sacerdos, vingt-septième archevêque de Lyon et confesseur..... 12 — 61
S. Serein de Metz, prêtre et confesseur..... 2 oct. 654
Le B. Simon de Roxas, de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs..... 28 sept. 493
Les Stigmates de S. François d'Assise..... 17 — 185
S. Sylvin, premier apôtre de Levroux et confesseur..... 22 — 306

T

Se Thècle d'Iconium, vierge, la première des martyres..... 23 — 326
S. Théobald, chanoine de l'église collégiale du Dorat, au diocèse de Limoges..... 13 — 83
Se Théodore d'Alexandrie, pénitente, religieuse de l'Ordre de Saint-Basile..... 11 — 37
S. Thomas de Chanteloup, évêque d'Hereford, en Angleterre, et confesseur..... 2 oct. 655
Le B. Thomas de Maurienne, abbé de Farfe, au diocèse de Spolète..... 10 sept. 9
S. Thomas de Villeneuve, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, archevêque de Valence..... 18 — 201
S. Thyrse et S. Andoche, apôtres de Saulieu, au diocèse de Dijon et S. Félix, leur hôte, tous martyrs au même lieu. 24 sept. 347
Tobie le Père, le jeune Tobie et Sara, son épouse..... 12 — 50

U

S. Ursion, curé d'Isle-Aumont, au diocèse de Troyes, et abbé du monastère de ce lieu..... 29 — 532

V

S. Valère, évêque de Trèves.... 14 — 111
S. Valérien, martyr à Tournus, au diocèse d'Autun..... 15 — 115
S. Vulgis ou Wulgis, prêtre et confesseur, solitaire à Troënes, au diocèse de Soissons. 1er oct. 596

W

S. Walbert et Se Bertilie ou Bertille, son épouse, confesseurs au diocèse de Cambrai..... 18 — 237
S. Wenceslas, duc de Bohême, martyr à Boleslaw, près de Prague..... 28 — 475
S. Wulgis ou Vulgis, prêtre et confesseur, solitaire à Troënes, au diocèse de Soissons. 1er oct. 596

Y

S. Ysarn ou Isarne de Toulouse, abbé de Saint-Victor de Marseille et confesseur..... 26 sept. 426
Le V. Yves Mahyeuc, religieux dominicain et évêque de Rennes. 20 — 280

FIN DES TABLES DU TOME ONZIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. SCHORDERET et Ce.

BX 4655 .G84 1888
v.11 SMC
Guerin, abbe (Paul),
b. 1830.
Les petits Bollandistes
: vies des saints de
AWV-2912 (awsk)